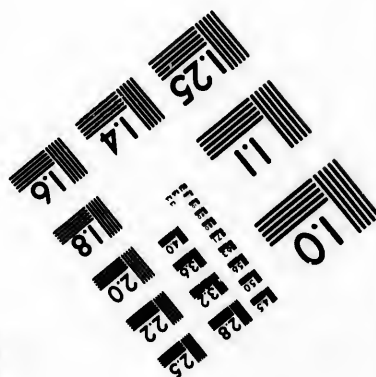
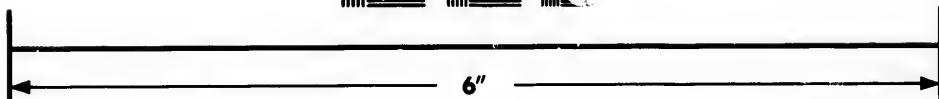
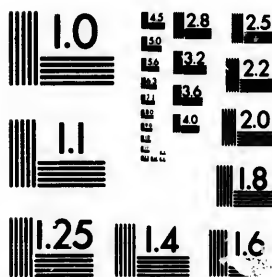


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1982**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement  
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,  
etc., ont été filmées à nouveau de façon à  
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

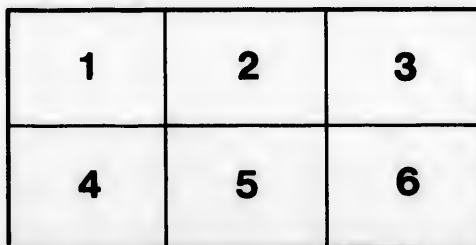
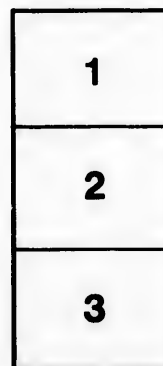
Library of the Public  
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives  
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

re  
détails  
es du  
modifier  
er une  
filmage

es

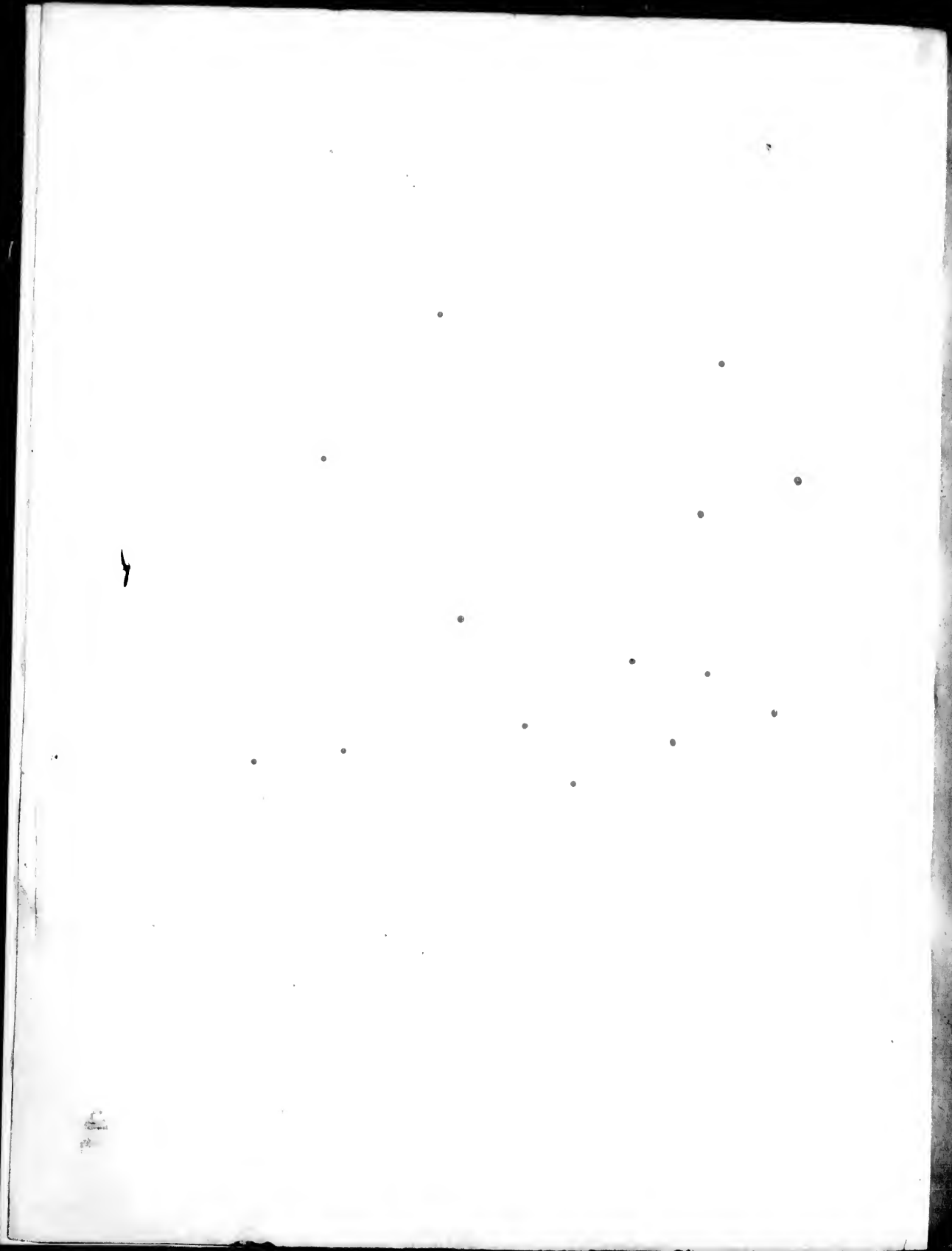
e

y errata  
d to

nt  
ne pelure,  
çon à



32X



N

C

A

P

E

DE

Ma

# HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

O U

NOUVELLE COLLECTION  
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES  
LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

C O N T E N A N T

*Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les  
Voyageurs ont pénétré,*

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur  
Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres,  
leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales  
Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS,  
LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS  
SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET D'HISTOIRE ET  
DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA  
L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques;

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX,  
DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITÉS, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue sur les Originaux des Voyageurs, & où l'on a non-seulement fait des Ad-  
ditions & des Corrections très-considérables;*

Mais même ajouté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, gravées par d'habiles Maîtres.

T O M E D I X - N E U V I E M E .



A A M S T E R D A M ,  
Chez } E. VAN HARREVELT  
D. J. CHANGUION.  
M D C C L X X I I .

R  
G  
160  
P95  
v. 19

61550

# AVERTISSEMENT

DE

Mr. l'ABBÉ PREVOST.

UN Ouvrage, qui touche à sa fin, & dont on a vu tous les progrès, dans plusieurs Volumes qui ont paru successivement, n'a plus besoin du petit secours qu'un Auteur peut tirer de ses Préfaces & de ses Avertissemens, pour soutenir l'attention du Public. Le sort de l'Histoire des Voyages est décidé, soit pour la vente, par l'ancien engagement des Souscripteurs, soit pour le degré qui lui convient dans l'ordre Littéraire, par la connoissance que tant de Parties publiées ont donnée du sujet & de la maniere dont il est traité. On fait que les sept premiers Volumes ont été traduits de l'Anglois (a) sans autre réformation que celle qu'on a jugée nécessaire, pour les faire lire sans dégoût; qu'après la désertion des Auteurs Etrangers (b), on s'est déterminé à continuer l'Ouvrage, mais avec le chagrin de ne pouvoir se dégager de leur Plan, dont on reconnoissoit les défauts; & qu'on s'est réduit, dans cinq ou six Tomes, à lutter contre le mauvais ordre; enfin que saisissant l'occasion de secouer une partie du joug, on a commencé, dans le Tome douzieme (c), à s'ouvrir de nouvelles routes. Elles sont expliquées dans la Préface du même Tome; & le succès les ayant justifiées, il ne reste que d'être fidele à les suivre.

Malheureusement je suis si proche du terme, que presque tout l'avantage de ce changement consiste à faire sentir que nos Voisins n'ont pas l'esprit de méthode en partage; reproche qu'on leur a fait en Paix comme en Guerre, & qui par conséquent ne sauroit passer aujourd'hui pour une hostilité. Un plaisir, que je me réserve pour l'Avertissement du dernier Tome, fera d'exposer, dans une courte peinture, la forme que j'aurois donnée à l'Ouvrage entier, si j'en avois eu la liberté; au risque de prêter des armes contre moi à ceux qui ne voudront pas se rappeler que je n'ai pas eu de part au premier Plan, ou de faire naître, à quelque laborieux Ecrivain, l'idée de recommencer toute l'Entreprise sur le mien. Mais il étoit bien tard, en

(a) Ils en font Neuf de notre Edition. R. d. E.

(b) Voyez les Préfaces des Tomes VIII. IX. & suiv.

NOTA. Ce sont les Tomes X, XI & suiv. de notre Edition. R. d. E.

(c) C'est le Dix-huitieme de notre Edition. R. d. E.



#### IV. A V E R T I S S E M E N T

effet, lorsque j'ai trouvé l'occasion de réformer celui d'autrui. Je répète qu'elle ne s'est présentée qu'au douzième Tome; & dans mes propres vues, il n'en reste que deux à donner, l'un, pour achever tout ce qui regarde l'Amérique; l'autre, en forme de Supplément, pour les Voyages postérieurs à l'Édition, pour un surcroît considérable de Cartes Géographiques & de Figures, pour l'*Errata* général, pour l'Index & les Tables alphabétiques, enfin pour tous les Eclaircissements que j'ai promis, & sans lesquels un Ouvrage, si long & si varié, seroit d'un usage fort pénible.

Au reste, quelque regret que j'aie toujours marqué, de me voir enchaîné, comme je l'ai déjà dit (*d*), au Plan des Anglois, je n'en espère pas moins que l'Histoire Générale des Voyages, dans l'état où mes derniers soins la mettront bientôt, passera non-seulement pour l'Ouvrage le plus curieux de ce genre, mais réellement pour le plus complet & le plus utile. C'est le jugement qu'en portoit M. le Chancelier d'*Aguesseau*, après avoir pris la peine de vérifier, par ses yeux, l'exactitude de mes Citations & de mes Extraits. Il regrettoit lui-même de s'être assésié aux Anglois pour m'avoir fait adopter leur Plan; mais, passant sur les défauts dont je n'ai pu me garantir en suivant leurs traces, il me répétoit souvent, pour m'animer au travail, que la variété, la multitude, & la fidélité de mes propres recherches, joint à la difficulté de réimprimer un Livre de cette nature, rendoient un jour mon Ouvrage également rare & précieux. J'en accepte l'augure, pour l'intérêt du Libraire.

Ce grand Magistrat, en qui l'on fait que les plus rares qualités de l'esprit étoient accompagnées d'une vaste érudition, m'avoit communiqué ses remarques sur diverses Relations de Voyages. En me permettant de les employer dans l'occasion, il m'avoit imposé une loi qui pesoit à ma reconnoissance; celle de ne pas lui faire honneur du bienfait. Aujourd'hui, que sa mort me dispense d'une soumission forcée, je me crois libre d'apprendre à mes Souscripteurs, que la plupart des Observations critiques, répandues dans les Relations de *Pyrard* & de *Tavernier*, me viennent de lui.

Qu'il me soit permis de joindre à cette anecdote, un trait qui ne marque pas moins l'étendue de ses lumières. Un jour, après m'avoir témoigné quelque chagrin de la difficulté qu'il y

(*d*) Préface du Tome XI.

Nota. C'est le Tome XV. de notre Edition. R. d. E.

avoit à changer le premier Plan sans recommencer entièrement l'édifice, il ajouta : „ Voilà vos Anglois; avec de l'esprit & du „ savoir, qu'on ne leur conteste pas, ils n'ont jamais entendu la „ vraie forme d'un Livre.” Je répondis que ce reproche étoit d'autant plus juste pour un Recueil de Voyages, que la matiere n'est pas abstraite, & qu'étant fort importante, dans leurs principes, ils ne pouvoient apporter trop de soin à la bien traiter. „ Des principes? reprit M. le Chancelier; leur en connoissez- „ vous”? & prenant la peine de chercher dans sa Bibliotheque, où j'avois l'honneur d'être avec lui, un Livre Anglois qu'il me dit de parcourir (e) : „ voyez, reprit-il encore, comment leurs „ plus habiles gens s'emportent contre les Voyageurs, & s'ils „ font attention que sans le secours des Voyages ils seroient en- „ core dans la barbarie qu'*Horace* reproche à leurs Ancêtres „ (f); car nommez-moi quelque chose qu'ils ne doivent point „ aux Etrangers.” J'admirai le savoir universel de M. le Chan- celier, à qui toutes les connoissances & toutes les Langues pa- roissoient familières.

Il y avoit longtems que je cherchois l'occasion de publier ces deux traits: c'est un tribut bien léger d'une vive reconnois- sance pour le Protecteur déclaré de l'Histoire des Voyages.

Il est entré aussi dans le dessein de cet Avertissement, de faire deux remarques, dont il est surprenant que la premiere soit échappée aux Journalistes. Elle regarde la Description du cours de l'*Amazone*, dont j'ai fait honneur à M. d'*Ulloa*, parce qu'elle se trouve dans la Relation de son Voyage, & qu'il n'avertit pas lui-même d'où il l'a tirée. Mais le hazard ayant fait tomber entre mes mains le Journal que M. de la *Condamine* fit imprimer en Espagnol à Amsterdam, avant son retour à Paris (g), & trois ans avant la publication de celui de M. d'*Ulloa* (h), je me suis convaincu, par une exacte comparaison, que l'Officier Espa- gnol a pris sa Description de l'Académicien François, ou mot à mot, ou déguisée avec art, en convertissant en degrés de lati- tude & de longitude, les distances & les rumbes de vent, que M.

(e) C'étoit un Ouvrage de Joseph Hall, un des plus illustres Prélats d'Angleterre au XVII. Siecle. Il a été traduit en François, par *Jacquemot*, & publié à Geneve en 1628, sous ce titre: *Quo vadis? ou Censure des Voyages entrepris par les Seigneurs & Gen- tilshommes.*

(f) *Vitam Britannos Hospitibus ferros.*

(g) En 1745, sous le titre de, *Extracto del diario de Observaciones hechas en el viage de Quito al Para, por el Rio de las Amazonas &c.* in 12. chez *Catuffe*.

(h) Il n'a paru qu'en 1748, à Madrid, sous le titre de, *Relacion historica del viage à la America Meridional.*

VI AVERTISSEMENT DE Mr. L'ABBÉ PREVOST.

de la Condamine ne fait qu'indiquer, ou qui se trouvent sur sa Carte. En effet, il n'étoit pas vraisemblable que M. d'Ulloa, qui n'a jamais fait le même Voyage, eût porté si loin la précision; au lieu que l'Académicien François, comme on le verra dans sa propre Relation, parcourut toutes ces Contrées avec les instrumens à la main. Quant à la description des ruines du Palais de *Cañar*, que j'ai donnée aussi d'après M. d'Ulloa, on ne peut lui faire le même reproche, puisque les Dessins qu'il en donne ressemblent très peu au Plan & à la Vue levés & dessinés par M. de la Condamine, & publiés en 1746 (i), dont je n'ai eu connoissance que depuis.

Ma seconde remarque tombe sur quelques noms dont l'orthographe paroît contestée. Faut-il écrire *Cordilliere*, ou *Cordeliere*? *Metif*, ou *Metis*? *Cuenca*, sans cedille, ou *Cuença*, &c? L'exemple de quelques Voyageurs célèbres, tels que M. *Frezier*, le P. *Feuillée*, &c. imité d'ailleurs par M. de *Buffon*, le P. de *Charlevoix*, &c. m'a déterminé pour *Cordilliere*. *Metif* & *Cuença*, pour lesquels je me suis déclaré, sont aussi d'un usage commun dans la plupart de nos Ecrivains. Cependant M. de la Condamine prend le parti opposé, par des raisons dont je sens la force (k), & qui m'auroient entraîné, s'il n'avoit été trop tard, au treizieme Tome de mon Ouvrage, pour changer l'orthographe que j'ai suivie dans les Parties précédentes.

(i) Dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, à la suite d'un Mémoire sur les anciens Monumens du tems des Incas.

(k) *Cordeliere*, dit-il, est un mot François dans le Blason & l'Architecture; il signifie, dans ces deux Arts, un ornement, un filet orné de nœuds; c'est par une métaphore, prise de cette acception, que les Espagnols ont employé ce terme, en nommant métaphoriquement *Cordillera*, c'est-à-dire, *Cordon*, ce que nous nommons chaîne de Montagnes. Si donc *Cordeliere* est un mot François pour dire un cordon garni de nœuds, pourquoi ne pas l'employer pour traduire *Cordillera*, au lieu de forger un mot aussi barbare que *Cordilliere*? M. de la Condamine ajoute en sa faveur l'exemple de nos plus anciens Traducteurs, qui ont écrit *Cordeliere*.

Sur *Metif*, pour lequel je me suis déclaré d'autant plus volontiers, que son féminin est fort naturellement *Metive*, l'Académicien observe, que c'est un terme populaire, qui s'est formé sans analogie; au lieu que *Metis* vient clairement de *Mestizo*, mot Espagnol,

qui répond à *mixtus* en Latin. Il est passé des Colonies Espagnoles aux Françoises, où de *Mestizo*, qui se prononce *Mestico*, on a dû dire *Metis*. Si l'on disoit en Espagnol *Mestivo*, il faudroit dire en François *Metif*, comme on dit *actif*, *passif*, pour *passivus*, *activus*, &c: mais *Mestico* doit faire en François *Metis*, comme *precifus*, *concifus*, en Latin, & *conciso*, *preciso*, en Espagnol, font *précis* & *concis*. Quand l'usage n'est pas constant, & pour peu même qu'il soit douteux, c'est la loi de l'analogie qui doit décider. Ne peut-on pas objecter à M. de la Condamine une loi plus forte encore, qui est celle de l'usage? *quem penes arbitrium est* &c. D'ailleurs je trouve dans les Voyageurs, *Metice* aussi souvent que *Metif*: & *Metice*, qui n'est ni *Metif* ni *Metis*, n'a pas moins de rapport que *Metis* à l'origine Espagnole.

A l'égard de *Cuenca* ou *Cuença*, il est certain que les Espagnols écrivent *Cuenca* sans cedille, & prononcent *Cuenka*: mais les Anglois disent *London*, les Italiens *Londra*, & nous disons *Londres*; il n'y a donc rien à conclure d'un usage à l'autre.

# AVERTISSEMENT

D E S

## EDITEURS DE HOLLANDE.

DEPUIS l'acquisition que nous avons faite de L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES, Edition de *Hollande*, en XVIII Volumes, le Public, instruit par notre dernier *Prospectus* du dessein où nous étions de donner la CONTINUATION de cet important Ouvrage, s'est empressé de favoriser notre entreprise; ce qui nous engage à redoubler de soins & d'attention pour mériter ses suffrages.

LE Volume XIX., que nous lui offrons ici, en est une preuve. Les Extraits qu'il contient du *Voyage de D. Georges Juan & de D. Antoine d'Ulloa* avoient formé le principal obstacle à sa publication, du vivant même de feu Mr. P. DE HONDT, à qui il ne fut pas permis d'enfreindre le Privilège accordé aux Propriétaires de ce Voyage, mais nous avons été assez heureux pour lever toutes les difficultés.

CE nouveau Volume est ainsi exactement conforme au XIII<sup>e</sup>. Tome de l'Edition de *Paris*, dont il nous reste une vingtaine de Feuilles que nous réservons exprès pour les faire reparoître dans le suivant, avec des *Augmentations* considérables, qu'il seroit superflu d'indiquer d'avance. La partie que nous donnons, regardant des tems antérieurs, n'étoit susceptible d'aucune amélioration, & nous la trouvons d'ailleurs encore très bien exécutée à tous égards (\*).

LES mêmes éloges sont dûs aux Volumes XIV. & XV., que nous publierons avec toute la célérité possible. L'ancienne Collection de Mr. l'Abbé PREVOST se trouve terminée par une *Table générale des Matieres*, & par un *Supplément* tout tiré des *Additions* de l'Edition de *Hollande*, formant les Tomes XVI. & XVII. de celle de *Paris*. Ces deux Volumes ne nous arrêteront pas, le dernier tombant de soi-même, & l'autre pouvant être réservé pour la clôture de la CONTINUATION de l'*Histoire Générale des Voyages*, dont le premier Volume a paru en 1768, &c.

ON est redevable de cette SUITE à Mr. QUERLON, l'Homme de la France peut-être le plus capable de remplacer dignement son Prédécesseur,

(\*) Voyez l'Avant - Propos, &c. Tome XVIII. pag. xiv. à la Note.

dont il semble avoir hérité la sensibilité, la politesse & l'élégance de style, avec plus d'esprit philosophique, plus de discernement, plus d'ordre & plus de méthode. C'est une justice que nous lui rendons avec autant de plaisir qu'il paroît en prendre à nous dénier celle que le Public impartial n'a pu refuser à notre Entreprise. Mais, comme nous nous en sommes expliqués dans l'*Avertissement* de notre *Prospectus* que nous allons ici simplement transcrire (\*): Nous n'avons pas dessein de relever en détail tout ce que les Editeurs de *Paris* ont dit dans leurs Préfaces pour déprimer l'Édition *Hollandoise* de l'*Histoire Générale des Voyages*. La seule confrontation suffit pour détruire ces vaines clameurs dictées par la jalousie & par l'intérêt. Les *Corrections* importantes & les *Augmentations* qui se trouvent dans notre Edition, lui conserveront toujours, sur celle de *Paris*, une supériorité décidée.

CEPENDANT comme M<sup>rs</sup>. les Editeurs de *Paris* osent se vanter dans la Préface de leur Supplément, ou Tome XVII., d'avoir rétabli, dans ce Volume, toutes les *Restitutions*, & donné toutes les *Additions* des *Libraires Hollandois*, les égards que nous devons au Public, à qui l'on s'efforce d'en imposer, nous obligent de lui faire voir le peu de fondement de leur assertion.

Les *Restitutions* regardent les neuf premiers Volumes de notre Edition. Dans la Préface suffite on en compte LXXXIV. choisies & exposées avec beaucoup d'art, pour montrer que M. l'Abbé PREVOST a eu raison de supprimer ces passages, comme autant de *Satyres indécentes* contre la Cour de Rome & contre quelques-uns de ses Missionnaires aux Indes. Pour le reste, „ on ne craint pas d'affurer (dit-on) que de toutes les restitutions réelles, „ que les Editeurs *Hollandois* ont faites avec tant de scrupule, il n'y en a „ pas une qui ne soit inutile, pas une qui puisse passer pour être nécessaire.”

Pour détruire ce que disent ici Messieurs les Editeurs de *Paris*, nous prions les Lecteurs d'examiner ces neuf premiers Volumes: il y verront, presque à chaque page, des mains & des crochets qui indiquent ces *Restitutions*, dont le nombre est prodigieux. On avouera, sans peine, qu'elles ne

(\*) Il faudra d'ailleurs y revenir quand on donnera ces Préfaces; mais on ne sauroit différer jusques-là de faire remarquer à Mr. QUERLON, que l'erreur énorme, le récit faux & calomnieux qu'il relève dans le *Discours préliminaire* du premier Volume de sa *CONTINUATION*, pag. xv. n'est point du fait des *Editeurs Hollandois*, à qui il veut qu'on l'at-

tribue, plus vraisemblablement qu'à l'Editeur du *Supplément de Paris*, le seul pourtant qui ait commis la faute. Sans doute l'Auteur de cette note infamante, en voulant disculper un innocent n'aura pas eu l'intention d'en inculper un autre. Ainsi l'on attend, de l'équité de Mr. QUERLON, qu'il y apportera, à son tour, le correctif nécessaire.

ne font pas toutes d'un poids égal, mais personne ne sauroit nier qu'il n'y en ait une infinité d'utiles & même nécessaires.

DEPUIS le dixieme jusqu'au dix-huitieme Volume, les Editeurs Hollandois, en suivant l'Abbé PREVOST, ne se sont pas contentés de revoir son Ouvrage sur les Originaux, d'en corriger les erreurs, de suppléer à plusieurs omissions, & d'ajouter nombre d'éclaircissemens très-intéressans. Ils se sont de plus appliqués à y faire diverses *Augmentations* considérables, dont les Editeurs de Paris se sont servi ensuite pour former leur Supplément déjà cité ci-dessus, qui, par conséquent, n'est que de pieces rapportées.

Voici ce qu'ils disent; dans leur Préface, touchant nos Additions: „Une autre ruse des Libraires Hollandois, pour accréditer leur entreprise, fut de promettre des *Additions*: ici l'on ne peut disconvenir que s'ils s'étoient expliqués de meilleure foi, & qu'au lieu d'une promesse vague, qui semble annoncer des *Additions pour toutes les parties de l'Ouvrage*, ils se fussent contentés d'assurer, que leur séjour en Hollande les avoit mis en état d'y faire quelques découvertes, que le Traducteur n'a pu faire en France, sur ce qui regarde les Colonies Hollandoises, ils ne mériteroient que de vrais éloges. C'est à quoi se réduisent en effet presque toutes leurs Additions. Mais, quoiqu'elles ne regardent gueres que leur pays, ou ses dépendances, on ne laisse pas de leur rendre grâces du soin qu'ils ont pris de les recueillir; & ce sentiment est si sincere, que pour leur faire honneur de leur travail, autant que pour ne rien laisser manquer de véritablement utile à l'Ouvrage de M. l'Abbé PREVOST, on prend le parti de les donner, avec des renvois aux Articles qu'elles regardent, & sans autres changemens que ceux qui seront expliqués dans leurs productions.”

CET Article est tout-à-fait singulier, pour ne rien dire de plus. Où est la ruse, où est la mauvaise foi, quand on donne ce qu'on a promis? On n'a jamais annoncé des *Additions pour toutes les parties de l'Ouvrage*. On ne s'est point borné non plus à quelques découvertes, que le Traducteur n'a pu faire en France, sur ce qui regarde les Colonies Hollandoises. Les Supplémens aux Relations de Siam, à l'Etablissement François de Pondichery, à la Révolution de Golkonde, à la Description du Carnate & de la Presqu'Isle de l'Inde en deçà du Gange, à la Découverte des Isles Palaos, au Voyage de M. Anson, aux Navigations vers les Terres Australes, &c. &c. prouvent le contraire; & M. l'Abbé PREVOST étoit le maître de puiser dans les mêmes sources d'où nous avons tiré ces Supplémens.

## AVERTISSEMENT DES EDITEURS DE HOLLANDE.

ENFIN les Editeurs de *Paris* ont pris, disent-ils, le parti „ de les donner „ pour ne rien laisser manquer de véritablement utile à l'Ouvrage de M. „ PREVOST." Cependant, outre que leur Supplément ne contient pas exactement tous les morceaux séparés qui se trouvent dans les Volumes X<sup>me</sup>. & suivans jusqu'au XVI<sup>me</sup>. de l'Edition de Hollande, ils ont négligé une infinité de moindres *Additions*, faisant corps avec le Texte de M. PREVOST. De plus de 1500 Notes, ajoutées au même Texte, les Editeurs de *Paris* n'en ont pris que deux, sans dire pourtant, comme à l'égard des *Restitutions*, que le reste est inutile ou peu nécessaire.

A la vérité ces Messieurs, qui veulent bien avouer, que les Editeurs *Hollandois* ont relevé quelques erreurs, qui se trouvent dans l'Edition de *Paris*, se sont engagés à donner, dans leur XVIII<sup>me</sup>. Volume, un *Errata général*, qui ne s'y trouve pourtant pas. Mais quand même il s'y trouveroit, les *Additions* & les *Corrections*, qu'il contiendrait, n'en seroient pas moins hors de leur place: ce qui est certainement très-désagréable à tous égards. Ainsi, à moins que de refondre entièrement l'Edition de *Paris*, il sera constamment impossible de la rendre supérieure à celle de *Hollande*. Le XVII<sup>me</sup>. Volume de cette dernière n'ayant paru que longtems après que Messieurs de *Paris* eurent donné leur Supplément, il est avéré qu'ils n'ont rien pu tirer de ce Volume, quoiqu'il contienne des Morceaux très-intéressans. Tels sont:

- 1<sup>o</sup>. *L'Histoire des Etablissmens Hollandois aux Indes Orientales, avec les Vies des Gouverneurs-Généraux, ornées de leurs portraits, gravés d'après les originaux.*
- 2<sup>o</sup>. *La Description des Poissons, Ecrevisses & Crabes d'Amboine; de quelques Quadrupedes & de quelques Oiseaux remarquables des Indes Orientales. Morceau précieux pour les Amateurs de l'Histoire Naturelle, orné de LXXXI. Planches, chacune avec plusieurs figures.*
- 3<sup>o</sup>. *Les Considérations sur l'état présent de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, relativement à sa Navigation, à son Commerce & à son Gouvernement; & sur les moyens de remédier aux Causes de sa Décadence. Par M. le Baron D'IMHOFF, ci-devant Gouverneur-Général pour la même Compagnie.*

Si l'on ajoute aux Planches de ce Volume, celles que les Editeurs de *Paris* n'ont pas jugé à propos d'emprunter de nos Supplémens, nous en avons en tout CXLVIII. qu'ils n'ont pas. En faut-il davantage pour prouver la supériorité de notre Edition sur la leur?

# T A B L E

D E S

## TITRES ET PARAGRAPHES, CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT de Mr. l'Abbé PREVOST.  
AVERTISSEMENT des Editeurs de HOLLANDE.

Pag. III  
VII

### SUITE DES VOYAGES, DES DÉCOUVERTES

ET DES ÉTABLISSEMENS EN AMÉRIQUE.

#### LIVRE TROISIÈME.

INTRODUCTION.	Pag. I
CHAPITRE I. § I. Voyage & Etablissement de Barthélemi de Las Casas à la Côte de Cumana.	4
§ II. Mœurs & Usages des Peuples du Cumana.	9
§ III. Continuation des Découvertes.	14
§ IV. Voyage de Jean Verazzani, & Découvertes de l'Amérique Septentrionale.	20
§ V. Premier Voyage de Jacques Cartier. Second Voyage.	27 28
Troisième Voyage, sous Roberval.	34
Voyage de Roberval.	37
CHAPITRE II. Voyages & Découvertes au Sud de l'Amérique.	38
§ I. Découverte du Pérou. François Pizarre, premier Voyage.	40
§ II. Etablissements de la Côte de Sainte Marthe, de Venezuela & de Coro.	50
§ III. Second Voyage de François Pizarre.	58
§ IV. Découverte du Chili, par Dom Diegue d'Almagro.	89
§ V. Suite du second Voyage de François Pizarre, & Conquête du Pérou. Conquête du Chili, par Pierre de Valdivia.	91 103
Voyage de Gonzale Pizarre pour la découverte de la Province de Canela.	ibid.
§ VI. Voyage de Vacca de Castro. Nouvelles Découvertes.	118 131



TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

§ VII. Voyages de Blasco Nuñez de Vela.	143
§ VIII. Voyage de Pierre de La Gasca.	182
CHAPITRE III. DESCRIPTIONS des premiers Pays découverts dans l'Amérique Méridionale, comprenant les Relations de Dom George Juan & de Dom Antoine d'Ulloa, de François Correal, & de plusieurs autres Voyageurs.	235
§ I. Voyage de Dom George Juan & de Dom Antoine d'Ulloa.	ibid.
§ II. Description du Royaume de Tierra-Firme.	241
Province de PANAMA.	ibid.
Province de VERAGUAS.	243
Province de DARIEN.	ibid.
Eclaircissemens sur le DARIEN.	ibid.
Eclaircissemens sur l'ISTHME.	248
§ III. Description de Carthagene.	252
§ IV. Description de Porto-Belo.	263
§ V. Description de Panama.	270
§ VI. Mœurs & Usages des Indiens de Tierra-Firme.	277
§ VII. Description du Pérou.	296
Audience de Lima.	298
Audience de Charcas.	312
Témoignage de Dom d'Ulloa sur l'état du Paraguay.	322
§ VIII. Description particuliere de Lima, Capitale du Pérou.	331
§ IX. Description de Cusco.	351
§ X. Audience ou Province de Quito.	355
Cours de la Riviere des Amazonés.	379
§ XI. Description de la Ville de Quito.	387
§ XII. Description de la Province du Chili.	401
§ XIII. Description de Sant'Iago, Capitale du Chili, & caractere des Indiens de cette Province.	419
CHAPITRE IV. Divers Voyages au Pérou.	429
§ I. Voyages de François Correal.	430
Route par terre, de Quito à Panama, par le Popayan.	443
§ II. Voyage de M. Frezier sur les Côtes du Pérou.	446
§ III. Voyage des Mathématiciens Espagnols de Guayaquil à Quito.	459
§ IV. Voyage de M. de la Condamine.	467
§ V. Voyage du Velen & de la Rosa, du Pérou au Chili par les Iles de Juan Fernandez.	494

FIN DE LA TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.

HISTOIRE

IES.

143  
182  
dans l'Améri-  
ge Juan &  
seurs autres  
235  
ibid.  
241  
ibid.  
243  
ibid.  
ibid.  
248  
252  
263  
270  
277  
296  
298  
312  
322  
331  
351  
355  
379  
387  
401  
iere des In-  
419  
429  
430  
443  
446  
o. 459  
467  
des Iles de  
494

s.

TOIRE







*Ceremonie Religieuse du Perou.*

# HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XV<sup>me</sup>. SIECLE.  
DIX-NEUVIEME PARTIE.  
LIVRE TROISIEME.

SUITE DES VOYAGES, DÉCOUVERTES ET ÉTABLIS-  
SEMENS DES EUROPÉENS EN AMÉRIQUE.

## INTRODUCTION.

**D**ANS les regles de proportion, qui obligent de traiter les grands sujets avec l'étendue qui leur convient, on n'a pu se dispenser de laisser en arriere tout ce qui a paru moins important que la découverte, la conquête & la description du Mexique. Mais le progrès des armes Espagnoles fut si rapide sous Fernand Cortez, que ne nous ayant pas trop écartés de l'ordre des tems, nous reprendrons sans peine le fil de plusieurs événemens, qui doivent nous conduire à de nouvelles Découvertes, & presqu'aussi-tôt à de glorieuses Expéditions.

ON a vu qu'après les fameuses conférences qui firent mériter à Barthelemy de Las Casas le titre de Protecteur des Indiens (a), Charles-Quint, pressé d'aller prendre possession de l'Empire, avoit suspendu les affaires des Indes

INTRODUC-  
TION.

Dispositions  
de Charles-  
Quint pour  
les affaires  
des Indes.

(a) Tome XVIII. de ce Recueil, p. 197, 209. & précédentes.

INTRODUCTION.

pour se rendre à la Corogne, où sa Flotte l'attendoit : mais d'autres obstacles l'ayant arrêté deux mois dans ce Port (b), il y fut ramené au soin du Nouveau Monde, par l'importunité des Négocians, dit Herrera (c), qui obtinrent de lui, pour écouter leurs plaintes & régler leurs intérêts, les sept derniers jours avant son départ. L'Amiral Dom Diegue Colomb, qui n'avoit pas cessé de solliciter son rétablissement dans tous les droits de ses charges, & la permission d'aller exercer celle de Viceroy des Indes, fut expédié le premier, en considération des importans services que son Pere avoit rendus à la Couronne (d). D'ailleurs, Charles reconnut sans peine que tous les Mémoires qui étoient venus contre lui ne contenoient que des faussetés ou des exagérations. Figueroa, odieux depuis longtems par son avarice & ses vexations, mais surtout par les violences auxquelles il s'étoit emporté contre Quazo son Prédécesseur, qui étoit en vénération dans l'Ile Espagnole, fut traité avec moins de ménagement. S'il conserva une place dans l'Audience Royale, & l'administration de quelques Bourgades Indiennes, ce fut avec aussi peu d'autorité que de considération ; & sa conduite répara si mal ses anciens excès, que peu de tems après il fut déclaré incapable de posséder jamais aucun Office Royal. Montego, Alaminos, & Martin Cortez, Pere de Fernand, furent reçus de l'Empereur avec une attention & des faveurs dont ils commençoient à désespérer (e) ; & Barthelemy de Las Casas obtint presque tout ce qu'il s'étoit proposé.

Retour de l'Amiral Dom Diegue Colomb à l'Ile Espagnole.

EN permettant à Dom Diegue de retourner aux Indes, Charles envoya ordre au Trésorier Passamonté de vivre en bonne intelligence avec son Général ; & pour arrêter les contestations dans leur source, les bornes de la Jurisdiction de l'un & de l'autre furent réglées par une Déclaration. Ce Règlement diminueoit beaucoup l'autorité de l'Amiral. On lui donnoit même un Surveillant, avec le droit d'informer contre lui, mais sans autre pouvoir que celui d'envoyer les informations au Conseil. La même Ordonnance réduisit le Quint pour l'or au dixieme, dans l'Ile Espagnole, où ce précieux métal devenoit plus rare, faute d'ouvriers pour les Mines : mais en récompense il s'y faisoit beaucoup de Sucre, & ce seul objet étoit capable de rendre la Colonie florissante. On avoit établi depuis peu des Missionnaires à la Côte de Cumana, & l'ordre fut donné pour le soutien de cette Entreprise. Enfin, sur la nouvelle qu'on avoit reçue, d'une fort dangereuse révolte dans quelques Départemens Indiens (f), Dom Diegue, obligé de presser son départ, s'embarqua au commencement de Septembre, & prit terre deux mois après à San Domingo (g).

(b) Herrera, Decad. 2. L. 9. p. 620.

(c) *Ibidem.*

(d) *Ibidem.*

(e) Voyez la Relation de Cortez, Tom. XVIII. pag. 357.

(f) Tous les Historiens en font un très long récit. Elle fut suscitée par un jeune Cacique Chrétien, nommé Henri, qui avoit été élevé dans un Couvent de Saint François, & qui la soutint longtems avec beaucoup de perte pour les Espagnols ; ils ne purent en voir la fin, que par un Traité glorieux au jeune Cacique, auquel on aura l'occasion de re-

venir. Herrera, *ubi supra*, p. 296. & *suiv.* La Reine Isabelle avoit recommandé en mourant, qu'on procurât aux enfans des Caciques toute l'éducation possible, & qu'ensuite ils fussent honorablement employés : mais ses intentions étoient mal suivies sur le dernier de ces deux points. Ces jeunes gens, après avoir appris dans les Couvens, la Religion, la Langue Espagnole, à lire & à écrire & même un peu de Latin, étoient compris dans les départemens comme les derniers de leurs Sujets, & souvent plus maltraités.

(g) Herrera, *ubi sup.* p. 701. & *suiv.*

Si son arrivée fut agréable à la plus grande partie des Habitans, elle chagrina ceux dont l'autorité se trouvoit affoiblie par sa présence. Mais comptant un peu trop sur son crédit, il ne se mit point en peine de satisfaire les Mécontents; & l'air absolu qu'il prit avec eux justifia leurs craintes. Quelques Gouverneurs particuliers, qui lui avoient obligation de leurs Emplois, s'étoient voulu rendre indépendans: non-seulement il les interdit, sans excepter Velasquez, Gouverneur de Cuba, mais il leur donna des Successeurs, chargés de leur faire rendre compte de leur administration. Quazo, qu'il choisit pour l'île de Cuba, y porta les mêmes vertus qui l'avoient fait respecter dans l'Espagnole, & n'y fut pas plus heureux; c'est-à-dire, qu'en obtenant l'estime & l'affection des honnêtes gens, il excita les plaintes de ceux qui ne vouloient pas que leur conduite fût éclairée. La division alla si loin, que l'Amiral fut obligé de passer dans l'île, & sa présence déconcerta les Mutins: mais, en applaudissant au vertueux Quazo, il crut devoir au repos public le rétablissement de Velasquez dans les fonctions du Gouvernement.

L'AUDIENCE ROYALE étoit alors occupée à distinguer les Nations qui devoient être regardées comme Antropophages (h); & les moindres conjectures étoient aisément reçues en preuves. On connoissoit peu, par exemple, cette grande partie du Continent, à laquelle on a depuis étendu le nom de Floride. Jean Ponce de Leon n'en avoit découvert que les Côtes les plus voisines de la Presqu'île qui se termine au Canal de Bahama; & quelques-uns de ses gens y ayant disparu, on jugeoit qu'ils avoient été mangés par les Indiens. Il n'en fallut pas davantage pour ranger tous les Floridiens au nombre des Cannibales. C'étoit ouvrir un champ vaste à l'avidité de ceux qui ne cherchoient qu'à faire des Esclaves; d'autant plus que toutes ces Régions Septentrionales passaient pour extrêmement peuplées, & que les Hommes y paroissent plus robustes qu'au Midi. On prit la résolution de les mettre sous le joug. Luc Vasquez d'Aillon, alors Auditeur Royal, arma deux Navires, & s'étant embarqué à Puerto di Plata, il s'éleva jusqu'au trente-deuxième degré de Latitude du Nord. Bientôt, ayant aperçu la terre, & la côtoyant de fort près pour chercher un débarquement commode, il découvrit une assez grande rivière, où il entra, & qui fut appelée *Jourdain*, du nom d'un de ses Pilotes. Un Cap, qui n'est pas loin de l'embouchure, reçut celui de *Sto. Helene*, parcequ'il fut découvert le jour de cette Fête.

A LA VUE des deux Navires, les Sauvages, qui n'avoient jamais rien vu d'approchant, s'assemblerent en foule sur le rivage, & formerent un spectacle réjouissant pour les Espagnols. De leur côté les Barbares furent si effrayés des barbes, des armes, & de l'habillement des Européens, qu'ils prirent bientôt la fuite vers les Bois. On ne laissa pas d'en arrêter un, avec sa femme: les caresses qu'on leur fit, accompagnées de divers présens, eurent le pouvoir de les rassurer; & ce bon traitement ayant ramené une partie de ceux qui s'étoient retirés, leur curiosité leur fit souhaiter d'aller à bord. Aussi-tôt qu'ils y furent entrés, d'Aillon fit mettre à la voile, & reprit la route de l'île Espagnole. Mais il tira peu de fruit de cette indigne trahison: un de ses Navi-

INTRODU-  
TION.

Distinction  
des Nations  
Antropophages.

Découverte  
du Fleuve  
Jourdain & du  
Cap Sainte  
Helene.

Trahison pa-  
nie.

(h) Cette division est rapportée par Herrera, 2 Dec. p. 697.

INTRODUC-  
TION.

Chicora, an-  
cien nom du  
Pays, décou-  
vert.

Projet d'An-  
toine Serrano,  
pour peupler  
les Iles Ca-  
raïbes.

res périt en Mer; & les Indiens, qu'il avoit sur l'autre, moururent presque tous de chagrin, les uns dans le cours de la navigation, les autres après leur arrivée. Il n'en fit pas moins le voyage d'Espagne pour vanter sa Découverte, qu'il faisoit aller de pair avec celle de la Nouvelle Espagne, & qui lui fit obtenir de la Cour le Gouvernement de *Chicora*. La Riviere de Jourdain se nommoit *Chico*, & le Pays qu'elle arrose étoit nommé *Chicora*. Mais cet honneur l'engagea dans des dépenses, qui tournerent à sa ruine. Quelques Histo-riens assurent même qu'il périt dans un voyage au même lieu; & le P. de Charlevoix croit pouvoir établir (i) „ que cette extrémité de la Floride, qui „ est limitrophe de la Virginie, n'a jamais été possédée par les Espagnols. „ La Province de *Chicora* faisoit partie de ce qu'on a longtems nommé la „ *Floride Française*, qui est aujourd'hui connue sous le nom de *Caroline*”.

IL s'étoit fait, peu de tems auparavant, une autre Expédition, qui n'eut pas un succès plus heureux. L'Amiral, en partant d'Espagne, avoit embarqué sur son Bord un ancien Habitant de San Domingo, nommé Antoine *Serrano*, avec lequel il avoit fait un Traité, pour former des Etablissmens dans les Iles Caraïbes. Le dessein de *Serrano* étoit de peupler la Martinique, la Guadeloupe, Montserrat, la Barbade, & la Dominique: il devoit y demeurer en qualité de Commandant, jusqu'à ce que l'Amiral ou la Cour y eût envoyé des Gouverneurs. Mais ce projet, pour lequel on avoit fait de grandes dépenses, échoua, sans qu'on ait pu savoir ce qui le fit avorter.

(i) Histoire de Saint Domingue, Tom. II. pag. 239.

## C H A P I T R E P R E M I E R.

### §. I.

*Voyage & Etablissement de Barthelemi de Las Casas, à la Côte de Cumana.*

1520.  
Faveurs ac-  
cordées à Las  
Casas.

Son départ.

Evénemens  
qui lui prépa-  
rent de gran-  
des difficultés.

ON ne doit pas oublier qu'au départ de l'Empereur, Las Casas avoit recueilli les plus heureux fruits de son éloquence & de son zele. Jusqu'à l'Evêque de Burgos, qui ne vouloit pas déplaire aux Seigneurs Flamands, & moins encore au Cardinal Adrien, que Charles laissoit en Espagne avec une autorité presque absolue, tout le monde s'étoit empressé à favoriser ses vues (a). Enfin, il mit en Mer à Séville, avec deux cens Laboureurs qu'il avoit levés, & une suite proportionnée d'ailleurs à ses grands desseins. Il arriva heureusement à Portoric; mais il y apprit des nouvelles, qui durent lui causer moins de satisfaction.

LES PP. de S. Dominique & de S. François s'étoient établis depuis peu à la Côte de Cumana. C'étoit une facilité de plus pour l'exécution de ses projets, surtout lorsqu'il eut appris que ces Missionnaires avoient déjà gagné la confiance des Habitans. Mais de nouvelles disgrâces vinrent troubler une si belle espérance. Alphonse d'Ojeda, que la ressemblance du nom fait croire du même sang (b) qu'un autre Ojeda, dont on a déjà lu les Aventures, avoit

(a) Voyez son projet au Tom. XVIII. Herrera le dit natif de l'île de Cubagua, où l'autre avoit été, *ubi sup.* pag. 616.

(b) Peut-être étoit-il son fils naturel, car

enlevé quelques Indiens assez près du Village de *Maracapaná*, à quatre lieues du Port de *Chiribicht*, où deux Religieux de Saint Dominique avoient une Maison, qu'ils nommoient le *Couvent de Ste Foi*: mais ensuite, ayant eu l'imprudence de descendre à quelques lieues de *Maracapaná*, le Cacique de cette Habitation lui dressa une embuscade, dans laquelle il périt avec plusieurs Espagnols de sa suite. Le Cacique informa aussitôt de son attentat un autre Seigneur Indien, nommé *Maraguey*, dont le Village étoit voisin de *Ste Foi*, & lui conseilla de se défaire des deux Religieux, pour rompre toute liaison avec les Castillans. *Maraguey* exécuta ce conseil; & ses Sujets détruisirent le Couvent par le feu. Cette nouvelle arriva dans l'Île Espagnole, fort peu de tems après le retour de l'Amiral, lorsqu'on y avoit pris la résolution d'enlever tous les Habitans de *Cumana*, pour remplacer les Indiens de cette Île; l'exécution en avoit été commise à *Gonzalez d'Ocampo*, qui s'étoit embarqué sur cinq Bâtimens avec trois cens hommes, & toutes les provisions nécessaires pour cette Expédition. Ce fut dans ces circonstances, que *Las Casas* prit terre à *Portoric*. On n'y parloit que de la révolte de *Cumana*, & de la vengeance que les Espagnols méditoient, lorsque l'Escadre d'*Ocampo* vint mouiller au même Port. Ce Capitaine étoit ami de *Las Casas*, qui lui montra ses Provisions, dans l'espérance de lui persuader qu'en vertu du pouvoir dont il étoit revêtu, il avoit droit seul de prendre connoissance des affaires de *Cumana*: mais *Ocampo* ne trouva qu'un sujet de plaisanterie dans le projet d'une troupe d'Ecclésiastiques & de Paysans (c); & donnant néanmoins quelque chose à l'amitié, il leur représenta sérieusement qu'il avoit ses ordres, auxquels il ne pouvoit rien changer, mais que c'étoit à l'Amiral qu'ils devoient faire agréer leurs prétentions. Ils goûterent ce conseil. *Las Casas* laissa ses Laboureurs à *Portoric*, & se hâta de passer à *San Domingo*. Il y trouva l'Amiral fort bien disposé en sa faveur; ses Provisions furent enregistrées sans obstacles; & quoique tout le monde ne le vît pas du même œil, quantité d'honnêtes gens ne firent pas difficulté de lui ouvrir leur bourse.

DANS l'intervalle, *Ocampo* étoit allé relâcher à l'Île de *Cubagua*, où il laissa trois de ses Navires; son but étoit de faire des Esclaves; & toutes ses forces n'étant pas nécessaires sur la Côte de *Cumana*, il n'y parut qu'avec deux Bâtimens, dont il fit même cacher les Soldats, pour ne laisser voir qu'un petit nombre de Matelots. Une ruse si grossière ne le fit pas trop pour les Indiens. Il se vit bientôt environné de Pirogues, remplies de ces Barbares, qui ne purent résister à l'offre du biscuit de Castille, dont ils étoient fort friands. Quoiqu'ils eussent dû prévoir que la mort des Espagnols, qu'ils avoient massacrés, ne demeureroit pas impunie, ils se persuaderent, sur la parole d'*Ocampo*, qu'il venoit de Castille; & le vin d'Espagne, qu'il leur prodiguoit, acheva de les rendre si familiers, qu'ils entrèrent librement dans les Vaisseaux. *Ocampo* prit ce moment pour faire paroître ses Soldats, qui étoient sous le Tillac. Ils se saisirent des Indiens, dont les principaux furent pendus aux vergues, & les autres réservés pour les Mines. Le Cacique, qui avoit eu le plus de part au meurtre d'*Ojeda*, étoit demeuré dans un Canot: mais un

LAS CASAS.  
1529.

Il aborde à  
Portoric.

Raisons qui  
le conduisent  
à l'Espagnole.

*Ocampo* tire  
vengeance  
des Indiens de  
*Cumana*.

(c) *Las Casas*, leur Chef, portoit une Croix de Chevalier sur ses habits. *ibid.* pag. 622.



LAS CASAS.  
1520.

Fondation  
de Toledé sur  
la Côte de  
Cumana.

Traité de Las  
Casas dans l'I-  
le Espagnole.

1521.

Il se rend à  
Cumana.

Matelot Espagnol, adroit & bon nageur, y fâuta courageusement, saisit le Cacique au cou, l'entraîna dans l'eau avec lui, & le tua de plusieurs coups d'un poignard qu'il avoit à sa ceinture (d). Après cette expédition, le Général Espagnol, ayant fait venir les trois Vaisseaux qu'il avoit laissés dans l'île de Cuba, s'approcha de la Côte où les Espagnols avoient été massacrés, fit sa descente presque sans résistance, força une Bourgade où l'on ne se défendit pas mieux, fit pendre & empaler une partie des Habitans, remplit ses Navires d'Esclaves, qu'il envoya aussi-tôt à l'île Espagnole, fit grace à ceux qui implorèrent sa clémence, & fonda sur le champ une Ville qu'il nomma *Toledé* (e).

CET Etablissement étoit une nouvelle atteinte aux droits de Las Casas: il avoit prévu quelque entreprise de cette nature, & c'étoit cette crainte qui lui avoit fait condamner l'Expédition d'Ocampo. Aussi ne cessoit-il point de demander son rappel à l'Audience Royale: mais on affectoit de traîner l'affaire en longueur. Les Auditeurs Royaux, moins Magistrats que Marchands, vendoient jusqu'à la Justice; & se trouvant Juges & Parties d'un homme qui prétendoit soustraire à leur cupidité trois cens lieues de Côte, ils éludoient l'exécution d'un ordre de l'Empereur, auquel ils n'osoient rien opposer: cependant, Las Casas paroissant incapable de se rebuter, ils ordonnerent une visite de son Navire, qu'on ne manqua point de trouver hors d'état de soutenir la Mer; & sur ce jugement, il fut démoli. Enfin le chagrin de tant de chicanes alluma si vivement la bile du Missionnaire, qu'il menaça hautement de retourner en Espagne pour informer l'Empereur du mépris qu'on faisoit de ses ordres. Cette menace rendit ses Juges plus traitables. Ils lui firent des propositions, auxquelles il aima mieux souscrire que de s'exposer à de nouvelles variations de la Cour & des Conseils. Il signa un Traité, qui portoit l'établissement d'une Compagnie, où tous les Chefs de l'île Espagnole se firent admettre; & toutes les difficultés furent levées par ce Concordat (f).

ON lui donna les mêmes Vaisseaux qui avoient porté Ocampo à la Côte de Cumana, & cent vingt Hommes de bonnes Troupes, sous les ordres du même Général, pour faire la guerre aux Indiens, qui entreprendroient de troubler la Colonie, ou qui seroient reconnus pour Antropophages. L'Escadre mit à la voile au mois de Juillet, & prit la route de Portoric. Mais Las Casas n'y retrouva point ses Laboureurs: les uns étoient morts dans son absence, d'autres avoient pris parti dans l'île & n'en vouloient plus sortir. Ce n'étoit

(d) Herrera, *ubi sup.* pag. 646.

(e) *Ibid.*

(f) L'Historien Espagnol en donne un extrait curieux. „ Il se faisoit, dit-il, quatre „ sortes de trafic dans le Gouvernement que „ le Roi avoit donné à Las Casas: 1. La pêche des Perles, dans l'île de Cubagua, où „ les Habitans de l'île Espagnole tenoient „ leurs Esclaves; 2. le trafic de l'Or, qui se „ faisoit sur toute cette Côte, jusqu'à la Province de Venezuela, & plus loin encore; „ 3. le négoce des Esclaves; 4. la guerre des „ Indiens pour y faire des Esclaves. On en fit „ vingt-quatre parts, qui devoient être parta-

„ gées également; six pour les droits du Roi; „ six pour Las Casas & pour les Chevaliers aux „ Eperons dorés, qu'il devoit recevoir; trois „ pour l'Amiral; quatre pour les quatre Con- „ seillers, qui étoient, Marcel de Villalobos, „ Jean Ortiz de Matienzo, Luc Vasquez „ d'Aillon, & Rodrigue de Figueroa; trois „ pour le Trésorier Michel de Passamonte, „ le Contrôleur Alonzo d'Avila, & le Visi- „ teur Jean d'Ampuca; les deux autres pour „ les deux Secrétaires de la Chambre de l'Au- „ dience, Pierre Ledesma & Jean Cavallero.” Herrera, 3 Decad. liv. 2. p. 115. & 116.

que le commencement de ses disgraces. De Portoric, il se rendit à la nouvelle Ville de Toledo, dont les Habitans étoient si rebutés d'avoir sans cesse à lutter contre les Indiens, qu'ils soupiroient après l'occasion d'en sortir. Ils profiterent de celle qui s'offroit, & s'embarquant sur les Vaisseaux qui avoient apporté Las Casas, ils déclarerent que rien n'étoit capable de les retenir. Les Troupes, qui étoient sous le commandement d'Ocampo, suivirent un si dangereux exemple: & le Général même; que cette aventure laissoit sans emploi, prit congé de son Ami, dont il ne pouvoit que plaindre le sort, & remit à la voile pour l'Île Espagnole.

Tout autre que Las Casas auroit abandonné une Entreprise, contre laquelle tout sembloit conspirer; mais l'ardeur de son caractère le soutint. Il commença par se loger, & construire des magasins; ensuite il fit avertir les Indiens, par une Femme Chrétienne de leur Nation, nommée Marie, qu'il étoit envoyé par un nouveau Roi d'Espagne, pour faire cesser les mauvais traitemens dont ils avoient à se plaindre, & leur procurer, avec la connoissance du vrai Dieu, tous les biens qu'ils pouvoient desirer. Les Espagnols de Cubagua étant obligés de venir prendre de l'eau dans la Riviere de Cumana, sur laquelle Toledo étoit située, il entreprit de faire construire une Forteresse à l'embouchure, pour en assurer l'entrée contre les surprises des Indiens: mais son dessein échoua, par la malignité de ceux-mêmes en faveur desquels il l'avoit formé; & qui le regarderent comme un obstacle à leur commerce clandestin sur la Côte (g). La même raison lui suscita d'autres peines. Il n'avoit pas été longtems dans la Province, sans reconnoître que la meilleure marchandise pour trafiquer avec les Habitans étoit le vin, & qu'avec cette liqueur, on ne manquoit, ni d'Or, ni d'Esclaves: ces Barbares alloient plus loin, dans les terres, enlever d'autres Indiens, qu'ils venoient vendre à ce prix. Outre l'injustice d'un tel commerce, le seul abus qu'ils faisoient du vin suffisoit, au zele de Las Casas, pour le faire penser à couper la source du mal: il en arrivoit tous les désordres qu'on peut se figurer entre les plus brutaux des Hommes. Le seul remede étoit de défendre aux Espagnols de porter du vin aux Sauvages. Son autorité ne s'étendant point sur l'Île de Cubagua, ou du moins n'y étant point reconnue, il y passa, pour faire entrer l'Alcalde Major dans ses intentions. Cet Officier le reçut mal. Cependant comme il étoit certain qu'on travailleroit inutilement à policer les Indiens, aussi longtems qu'on laisseroit subsister la cause de tous leurs désordres, il prit le parti d'aller porter ses plaintes à l'Audience Royale; dans la résolution, s'il n'obtenoit pas justice, d'aller la demander en Espagne.

Il partit sur un Navire chargé de sel, laissant sa petite Colonie sous les ordres de François de Soto, auquel il recommanda particulièrement deux choses; l'une, de ne pas faire sortir du Port deux Bâtimens qu'il y laissoit; l'autre, s'il étoit attaqué par les Indiens avec assez de forces pour lui faire craindre de ne pouvoir résister au nombre, de se retirer avec tout son monde & ses effets dans l'Île de Cubagua. Soto exécuta mal le premier de ces deux ordres. A peine Las Casas eut levé l'ancre, que les Bâtimens furent envoyés de différens côtés, pour chercher des Perles, de l'Or & des Esclaves: mais une

LAS CASAS.  
1521.

Il est abandonné dans son entreprise.

Son courage

Autres obstacles qui le font retourner à l'Espagnole.

Il repâsse l'Espagnole.

(g) Ibid. pag. 118.

LAS CASAS.  
1521.

Désobéissan-  
ce de Soto, &  
sa punition.

Effets sur-  
prenans du  
poison des  
fleches.

Avantures  
de Las Casas.

Comment il  
est informé de  
ses pertes.

désobéissance si formelle fut bientôt suivie du châtement. On eut des indices que les Sauvages méditoient quelque entreprise contre les Espagnols, dont le nombre étoit fort diminué par le départ des deux Bâtimens. Soto fit des préparatifs pour sa défense. La poudre se trouvant mouillée, il donna ordre qu'on la fit sécher au Soleil; & les Indiens, qui s'en apperçurent, prirent cette occasion pour exécuter leur dessein. Ils vinrent fondre sur la Ville, en poussant de grands cris: ils y mirent le feu, & tuerent deux ou trois hommes. Soto, qui étoit accouru au premier bruit, reçut d'abord dans le bras une fleche empoisonnée: mais n'ayant pas laissé de s'ouvrir une retraite dans le Jardin du Couvent de Saint François, il y trouva tous ses gens, au nombre de vingt, avec lesquels il gagna heureusement le Fleuve, par un petit Canal que les Religieux avoient creusé, & sur lequel ils avoient toujours un ou deux Canots. En vain les Sauvages le poursuivirent; il eut le tems, avec toute sa troupe, de s'avancer le long de la Côte, vers une Saline, où il se rencontra quelques Barques qui reçurent ses gens: mais la soif, dont il étoit mortellement pressé, lui ayant fait demander de l'eau; à peine l'eut-il bue, qu'il fut saisi d'un accès de rage, dans lequel il expira. On observe que sur cette Côte, le poison dont les fleches sont infestées opere infailliblement sur ceux qui boivent, ou qui mangent, avant l'application des remedes. Un Religieux Franciscain, nommé le Pere Denis, qui ne s'étoit pas trouvé dans le Jardin pour s'embarquer avec les autres, n'eut pas un sort plus heureux que Soto. Après avoir passé trois jours entre des Ormes & sans aucune nourriture, il se persuada que les Sauvages, auxquels il n'avoit fait que du bien, lui laisseroient du moins la vie; & se livrant à eux dans cette confiance, il fut massacré sans pitié.

Ces Furieux passèrent ensuite à Cubagua, où leur nombre jetta tant d'épouvante, que l'Alcalde Major, Antoine *Flora*, & trois cens Hommes bien armés qu'il avoit sous ses ordres, n'eurent pas le courage de faire face à leur attaque. Ils s'embarquerent tous sur deux Caravelles, qui les firent aborder à l'île Espagnole: & les gens de Soto s'y étant rendus presque en même tems; ils porterent tous ensemble à San Domingo la triste nouvelle d'une révolution, qui étoit le fruit de l'imprudence des uns & de la lâcheté des autres.

MAIS ils furent assez surpris que le Voyage de Las Casas fût encore ignoré dans cette Capitale, quoiqu'il eût quitté Cumana longtems avant eux. Son Pilote, ayant pris la Côte de San Domingo pour celle de Portoric, étoit allé débarquer au Port d'Yaquimo; & l'on a déjà fait observer que les vents & les courans ne permettent presque pas de remonter à la voile, de ce Port à la Capitale. Las Casas n'avoit pas laissé de l'entreprendre; mais après y avoir perdu deux mois, il avoit été forcé de se faire mettre à la Côte, & d'achever son voyage par terre.

IL prit sa route par *Yaguana*, aujourd'hui *Leogane*, où il se reposa quelques jours. S'étant remis en chemin, un jour qu'il s'étoit arrêté à l'ombre, sur le bord d'une Riviere, pour y laisser tomber la grande chaleur, ses gens apperçurent quelques Espagnols, qui sembloient revenir de San Domingo. Ils les joignirent; & leur ayant demandé s'ils ne savoient point de nouvelles, ils reçurent pour réponse, „ que le Licencié Barthelemy de Las Casas avoit été „ massacré avec tous ses gens, à la Côte de Cumana”. Las Casas, qui entendoit

doit ce Dialogue, fit plusieurs questions sur les circonstances de cette nouvelle; & les éclairciffemens ne lui laiffant aucun doute qu'elle n'eût un fondement réel: „ vous êtes juste, Seigneur, (s'écria-t-il, en levant les mains au Ciel,) & votre jugement est droit". Il arriva peu de tems après à la Capitale, où les informations de son malheur lui furent confirmées dans toute leur étendue. Une si cruelle disgrâce n'abattit point son courage; mais ne lui laiffant aucune ressource du côté de la fortune, elle lui inspira le dessein de quitter le monde. Les Religieux de Saint Dominique profiterent de cette disposition pour acquérir un homme de mérite, avec lequel ils avoient toujours eu d'étroites liaisons. Il prit l'habit de leur Ordre, & sous cette nouvelle livrée, il ne fut occupé longtems que du soin de se sanctifier (h): mais on le verra sortir de sa solitude, & recommencer plus vivement que jamais à faire éclater son zèle pour le salut & la conservation des Indiens.

CEPENDANT l'Amiral & les Auditeurs Royaux, également touchés de l'outrage fait à leur Nation & de la ruine de leurs espérances, formerent une nouvelle Escadre, pour venger le nom Espagnol, & se rétablir dans les droits qui leur étoient abandonnés sans partage. Jacques de *Casillon*, auquel ils remirent leurs intérêts, alla débarquer d'abord à l'Île de Cubagua, où son arrivée fit renaître la confiance. Ensuite, pénétrant par la Rivière dans le Pays de Cumana, il détacha plusieurs Partis, qui firent un grand carnage des Indiens. Ceux qui tombèrent vifs entre les mains des Espagnols, périrent dans les tourmens, ou furent condamnés à l'esclavage. Mais, comme on ne pouvoit conserver la pêche des Perles, qui étoit alors dans sa plus grande abondance, sans s'assurer de l'embouchure de la Rivière, d'où les Habitans de Cubagua tiroient leur eau douce, le Commandant Espagnol reprit le dessein d'y bâtir une Forteresse sur le plan de Las Casas, & ne tarda point à l'exécuter. Alors l'Île des Perles devint extrêmement florissante. On y bâtit des Maisons de pierre; & bientôt il s'y forma une belle Ville, sous le nom de *Nouvelle Cadix* (i).

(h) Herrera reproche à Oviedo & à Gomera du ressentiment, *ubi sup.* pag. 125. de n'avoir pas rendu justice à ses intentions. (i) *Ibidem*, p. 126. & Decad. 3, p. 335. Il ajoute que Las Casas en marqua lui-même

LAS CASAS.  
1521.

Il se jette  
dans l'Ordre  
de Saint Do-  
minique.

Vengeance  
que les Cas-  
tillans tirent  
des Indiens  
de Cumana.

Fondation  
de la Nouvel-  
le Cadix.

### §. II.

#### Mœurs & Usages des Peuples de Cumana.

UN Historien Espagnol (a) nous a conservé l'ancien état des Habitans de cette Côte, à laquelle on donne plus de deux cens soixante lieues d'étendue, depuis la Province de Paria jusqu'à celle de Sainte Marthe (b). Ils étoient nus, à l'exception des parties naturelles, qu'ils mettoient dans des queues de calebasse, dans des coquilles de mer, des cannes, des tuyaux d'or, ou dans un tissu de coton; les femmes portoient des caleçons ou des pagnes. Dans les tems de guerre, ceux qui prenoient les armes se couvroient le corps d'une

Habillement  
& parure des  
hommes &  
des femmes.

(a) Herrera, Decad. 3. Liv. 4. Ch. 10 & 11. (b) Voyez ci-dessous sa description.  
XIX. Part. B

MOEURS ET  
USAGES DE  
LA CÔTE DE  
CUMANA.

veste de coton épaisse, pour affoiblir l'action des flèches, & la tête de grands pannaches. Aux Fêtes publiques, ils se frottoient d'une gomme gluante, qui servoit à soutenir quantité de plumes de différentes couleurs, dont ils faisoient leur parure. Ils se coupoient les cheveux autour des oreilles, & s'arrachotent soigneusement la barbe. La noirceur des dents faisant une partie de leur beauté, jusqu'à leur donner du mépris pour ceux auxquels ils les voyoient blanches, ils se les noircissoient d'une herbe, qui avoit la double vertu, de leur conserver longtems cette couleur, & de les préserver de toute sorte de pourriture, de douleur & d'infection. Cette herbe, réduite en poudre avec des limaçons brûlés, se vendoit dans les Marchés publics, pour de l'or, dès esclaves, du coton & d'autres marchandises. Les Filles alloient nues; & regardant comme une beauté d'avoir les cuisses & les jambes fort grosses, elles portoient des jarretières très ferrées au-dessus des genoux. Le principal ornement des hommes étoit des anneaux d'or aux narines; & celui des femmes, une plaque du même métal à l'estomac: quelques-uns avoient des couronnes d'or, des guirlandes de fleurs, des bracelets, des colliers & des pendans d'oreilles d'or & de perles.

Punition de  
l'adultère.

Ces Barbares faisoient peu d'état de la virginité dans les Filles: mais quoique le nombre de leurs Femmes ne fût pas borné, ils les assujettissoient à la plus exacte retenue. Le droit constant d'un Mari étoit d'ôter de ses propres mains la vie aux Femmes adulteres, s'il n'aimoit mieux les répudier; tache honteuse, qui leur ôtoit généralement l'espérance d'un second Mariage. Cependant une Femme ne perdoit pas son honneur lorsqu'elle étoit autorisée par l'ordre ou le consentement de son Mari. Les Seigneurs, qui en avoient un grand nombre, prêtoient les plus belles à leurs Hôtes, & ne faisoient pas difficulté de les reprendre. Ils avoient peu de cérémonies pour les Mariages. Les Parens & les Amis étoient invités. Les Femmes portoient les viandes; & les Hommes, des matériaux pour bâtir une Loge à la nouvelle Epouse: car dans toute la Nation chaque Femme avoit la sienne, qui communiquoit de près ou de loin à celle du Mari. Chacun des Convives se coupoit quelques cheveux par devant. Les Hommes mangeoient & buvoient jusqu'à l'ivresse, pendant que les Femmes dansoient avec la Mariée. Elle étoit remise ensuite à son Mari, s'il ne souhaitoit qu'elle couchât la première nuit avec un Prêtre, ce qui passoit pour un grand honneur. Les douleurs de l'enfantement sont si légères, dans cette Partie du Monde, que les Femmes n'y pouffent presque aucune plainte. Lorsque l'enfant est né, on lui serre la tête entre deux oreillers de coton, pour lui élargir le visage. En général, les qualités naturelles, telles que la force & l'agilité, sont communes aux deux sexes. Les Femmes courent, sautent, nagent, & tirent de l'arc aussi parfaitement que les Hommes. Elles labourent la terre & sont chargées des soins domestiques, pendant que les Hommes s'occupent de la Chasse & de la Pêche. La vanité, la perfidie & la vengeance, sont aussi des vices communs aux Hommes & aux Femmes. Mais le vol est si peu connu dans leur Nation, que les portes ne s'y ferment qu'avec un fil de coton. C'est un crime de rompre ce fil dans la Maison ou dans le Jardin d'autrui; & la mort en est le châtement.

Qualités des  
deux sexes.

Exemple sin-  
gulier de haine  
pour le  
vol.

Gourmandise  
des Cumanos.

Les Cumanos sont d'une extrême gourmandise. Quoiqu'ils aient du pain, des liqueurs, des fruits, du poisson, & la chair de différentes sortes d'animaux,

ils mangent tout ce qui se présente avec quelque apparence de vie, sans excepter les Vers, les Araignées, les Chenilles & les Chauve-souris. La plupart ont la vue courte & obscure; ce que l'Historien croit pouvoir attribuer à la mauvaise qualité de ces alimens: mais comme il observe aussi que ceux qui habitent les bords de la Rivière de Cumana ont encore la vue moins claire, il est plus naturel d'en accuser les eaux du Pays; surtout lorsqu'il ajoute que celle de cette Rivière produit des taies dans les yeux. Les Bêtes, qu'ils tuent le plus souvent à la Chasse, sont des animaux féroces, entre lesquels il se trouve beaucoup de Lions, de Tigres & de Sangliers. Ils y emploient leurs fleches & des pieges. L'animal, qu'ils nomment *Capa*, est plus grand qu'un Ane. Son poil est noir & fort épais. Quoique furieux, il fuit la présence de l'Homme; mais c'est le mortel ennemi des Chiens d'Espagne. Il les poursuit, en quelque nombre qu'il les trouve; & quelquefois il en a tué quatre ensemble. L'*Aravata* est un autre animal que les Cumanois recherchent beaucoup: sa grandeur est celle d'un Lévrier; il monte sur les arbres & mange les fruits. Il a la barbe d'une Chevre; il hurle fort haut; son adresse & son agilité obligent les Chasseurs de se rassembler en troupes pour lui couper le passage. Un troisième animal, qu'ils chassent la nuit avec des tisons ardens à la main, parcequ'il ne paroît jamais le jour, crie comme un enfant, & se jette sur ceux que ce bruit attire. Il n'a que la grandeur d'un Chien commun; mais il est d'une force & d'une cruauté singulière. Les *Tguanas* sont extrêmement communs sur toute la Côte, & font un ravage continuel dans les Jardins.

Tous ces Indiens ont une adresse extraordinaire à prendre des Oiseaux avec diverses sortes de rets, & ne les tuent pas moins habilement de leurs fleches; surtout une espèce qui est de la grosseur de l'Oie, & qui jette une odeur de musc, quoiqu'elle ne vive que de charognes & d'autres immondices. Leurs Chauve-souris sont fort grosses, piquent vivement toute sorte d'animaux, & sucent longtems la plaie. Un Castillan, dit l'Historien, à qui l'on n'avoit pu trouver la veine pour lui tirer du sang, fut piqué pendant la nuit par une Chauve-souris; & le sang sortit avec tant d'abondance qu'il fut guéri d'un mal de côté qui mettoit sa vie en danger. Les Araignées du Pays sont de diverses couleurs, & plus grosses que les nôtres. Elles font leurs toiles si fortes, qu'il n'est pas aisé de les rompre. La Côte a trois sortes d'Abeilles, dont les unes font de très bon miel dans des ruches, & les autres, qui sont fort petites, du miel sans cire dans le creux des arbres. Il s'y trouve une espèce de Serpens, qu'on a nommés Salamandres, dont la morsure est mortelle, & qui caquetent la nuit comme les Poules.

La Pêche se fait avec des hameçons, des rets & des fleches, avec du feu, à l'œil, à la main; & les Habitans en sont si jaloux, que, dans quelques endroits, on mange celui qui ose pêcher sans permission. Quantité de bons Nageurs s'assemblent pour pêcher à l'œil & à la main, tant le Poisson que les Perles; & leur habileté passe toute expression. Ils forment une longue chaîne; ils sifflent, ils battent l'eau, ils entourent les Poissons & les attirent peu à peu vers la rive, en si grande abondance, que le spectacle en est quelquefois effrayant. Cette Pêche a des tems réglés: mais il y périt toujours quelques Hommes; les uns noyés, d'autres évantrés par de grands Poissons qui fuient

MOEURS ET  
USAGES DE  
LA CÔTE DE  
CUMANA.

Animaux  
qu'ils tuent  
dans leurs  
Chasses.

Pêche des  
Indiens de  
Cumana.

MOEURS ET  
USAGES DE  
LA CÔTE DE  
CUMANA.

Agriculture,  
grains, légu-  
mes, arbres &  
fruits.

Poison des  
fleches In-  
diennes.

Ses effets  
dans les bles-  
sures.

Effroi qu'il  
causoit aux  
Espagnols.

aussitôt. La Pêche au feu se fait dans des Canots, avec des tisons ardens, qui éclairent la superficie de l'eau. Les Poissons, approchant toujours de la lumière, suivent les Pêcheurs, qui se retirent du côté de l'ombre, & leur donnent beaucoup de facilité à les darder. Ce sont ordinairement les plus gros, qu'on sale & qu'on fait secher au Soleil, après avoir commencé néanmoins par les griller. Il se trouve, parmi ces Poissons, des monstres si hardis, qu'en se jetant quelquefois dans les Barques, ils y tuent les Hommes & les mangent.

ON a remarqué que le partage des Femmes est l'Agriculture. Elles sement le Maiz, l'*Aji*, ou Piment, qui est une sorte de Poivre, avec quantité de légumes & de racines. Elles plantent les arbres à fruit: l'herbe qui noircit les dents se cultive avec beaucoup de soin. Certains arbres rendent, par incision, une espece de lait, qui se change en gomme odoriférante, dont on compose un encens pour les Idoles. D'un autre arbre, il découle une liqueur qui s'épaissit comme du lait caillé, & qui forme une nourriture agréable. Un autre donne un fruit semblable à nos Mâtes, dont on fait un excellent Sirop pour diverses sortes de maladies; & du bois, lorsqu'il est sec, on tire du feu comme d'un caillou. D'autres encore rendent une odeur charmante, & leur bois sert à faire des Caisses: mais le pain qu'on y met devient amer; ce qui n'empêche point les Espagnols de l'employer pour leurs provisions, parceque les vers ne s'y mettent jamais. Un autre arbre, dont on vante la grandeur, mais qui ne dure pas plus de dix ans, produit la glue, que les Habitans emploient à prendre des Oiseaux. Celui qui donne du goudron se trouve aussi sur cette Côte.

LA Casse est commune dans les Terres, mais les Indiens n'en connoissent pas l'usage. Les Fleurs odoriférantes y sont en si grande abondance, qu'elles causent des maux de tête aux Etrangers. Le malheur d'un si beau Pays est de produire des légions d'insectes, qui ruinent les fruits & tous les autres présents de la Nature. Entre les Plantes les plus agréables & les plus saines, il en croît aussi de fort dangereuses. Le venin dont les Habitans empoisonnent leurs fleches, est de deux sortes; le simple, composé de sang d'*Aspides*, qui est une espece de Serpent, avec un mélange d'herbes, de gommés & de jus de Mancenilles. Il se fait une autre composition des mêmes choses, avec des têtes de certaines Fourmis venimeuses; & les Indiens ne manquent pas d'y faire entrer la superstition. Ils prennent une vieille Femme, qu'ils enferment, pour les faire cuire pendant deux ou trois jours. Si les vapeurs du poison lui causent la mort, ou du moins un évanouissement, ils estiment son ouvrage: y résiste-t-elle? ils la châtient rigoureusement. Telle étoit la fatale composition qu'ils employoient contre les Castillans, & pour laquelle on n'a jamais trouvé de parfait remede. Si quelqu'un en guérissoit, il passoit le reste de ses jours dans de continuelles douleurs. L'Historien assure qu'en touchant une Femme la plaie s'aigrissoit, & que les alimens les plus simples répandoient un feu mortel dans le sang. Les fleches sont d'un bois très dur, & brûlées par le bout dans la flamme de certaines cannes: la pointe est armée d'un os de poisson. Si l'on y joint l'adresse des Indiens à les lancer, on ne fera point surpris qu'elles eussent paru si redoutables aux Castillans de la nouvelle Toledé & de Cubagua. D'ailleurs ces Barbares mangeoient leurs Prisonniers; & s'ils les trouvoient trop maigres, ils avoient la patience de les

engraïsser, pour satisfaire pleinement leur vengeance & leur gourmandise. Leurs Instrumens de guerre & de danse étoient des Hautbois d'os, des Flûtes de cannes, des Cornets de coquilles, & des Tambours de bois peint, dont le bruit étoit augmenté par de grosses Calebasses.

ILs avoient une extrême passion pour la danse; une Fête duroit huit jours. Ils s'assembloient avec leurs plus riches ornemens, & chacun commençoit à danser seul. Ensuite, ils se mêloient ou formoient un cercle, en se tenant par les mains. D'autres sautoient ou voltigeoient dans le centre & par derrière: tantôt ils chantoient alternativement, tantôt ensemble, avec autant de mesure pour le mouvement que pour le ton. Leurs chansons commençoient par des sujets tristes, & devenoient gaies jusqu'à la dernière extravagance. Ils dansoient six heures de suite, sans paroître las; ensuite ils se donnoient d'autres mouvemens, qui n'étoient pas moins propres à les fatiguer, tels que de contrefaire les boiteux & les aveugles, de rire, de pleurer, de prononcer des harangues à l'honneur du Cacique & de ses Prédécesseurs. Chaque jour de danse étoit terminé par un Festin qui se faisoit aux frais du Cacique. A quelques transports qu'ils se fussent livrés dans la danse, ils mangeoient en silence, assis sur leurs talons; & la plupart buvoient jusqu'à tomber ivres. Leurs Femmes venoient les relever, & les conduisoient à leur Cabane, en chantant avec une joie d'autant plus sobre, que les liqueurs fortes leur étoient interdites, & que dans les plus grandes Fêtes il paroît qu'elles n'avoient part qu'à la danse. Les plus emportés renvoient leurs Femmes; s'excitoient à vomir pour recommencer à boire; & rarement se séparaient-ils sans quelque scène sanglante, qui demouroit sans punition lorsqu'elle étoit arrivée dans l'ivresse.

ILs étoient dans les plus profondes ténèbres de l'Idolâtrie; leurs principales Divinités étoient le Soleil & la Lune, qu'ils prenoient pour le Mari & la Femme. Ils redoutoient les Eclairs & le Tonnerre, comme une marque certaine de la colere du Soleil. Ils se privoient de toutes fortes d'alimens & de plaisirs, pendant les Eclipses. Les Femmes s'égratignoient alors, & les Filles se tiroient du sang des bras, parcequ'elles croyoient la Lune blessée dans quelque querelle avec son Mari. Entre leurs Idoles ils avoient une Croix, de la forme de celles qu'on appelle Croix de Saint André, qu'ils gardoient avec beaucoup de vénération dans un lieu quarré, & dont ils vantoient la vertu contre les Fantômes. Ils la mettoient sur les enfans, au moment de leur naissance. Leurs Prêtres, qu'ils nommoient *Piaches*, étoient non-seulement les Chefs de la Religion, mais les Médecins publics pour toute sorte de maladies, & les Conseillers des Caciques dans toutes leurs Entreprises. Ils n'étoient admis à cet Ordre qu'après avoir passé deux ans dans les Bois, où ils recevoient des instructions pendant la nuit; & le Peuple étoit persuadé qu'elles leur venoient de certains Esprits, qui prenoient la forme humaine pour les former à leur profession. Ils guérissoient les maladies avec des herbes & des racines, avec la graisse & le sang des Animaux; mais leur méthode, pour les douleurs locales, étoit de scarifier la partie, & de la fucer longtems pour en tirer les humeurs. Les Castillans, s'il en faut croire l'Historien, éprouverent plusieurs fois que leurs prédications n'étoient pas toujours des impostu-

MOEURS ET  
USAGES DE  
LA CÔTE DE  
CUMANA.

Fêtes &  
Danſes.

Religion &  
Prêtres.



MOEURS ET  
USAGES DE  
LA CÔTE DE  
CUMANA.

res. „ Un jour qu'on leur avoit demandé s'il arriveroit bientôt des Caravelles, „ les de Castille, ils nommerent non-seulement le jour, mais le nombre de „ Vaisseaux, celui des Hommes, & la quantité de munitions. Pierre de „ Cordoue, célèbre Dominiquain, voulant approfondir la Doctrine des Piaches, prit une Croix, une Etoile & de l'Eau-bénite, pendant qu'un de ces „ Prêtres étoit à consulter le Démon avec les marques d'une possession sensible; lui jeta sur le corps une partie de l'Etoile, fit le signe de la Croix „ sur lui, & ne craignit pas de conjurer le Démon en Langue Latine & „ Castillane. La réponse fut en Langue Indienne, mais juste, & conforme „ aux questions. Le Pere demanda où alloient les ames des Indiens? En Enfer, répondit l'Esprit malin; ce qui causa tant de chagrin au Piache, qu'il „ se plaignit amerement d'avoir été trompé & tourmenté si longtems (c). On ne nous apprend point si cet événement produisit sa conversion; mais on assure qu'il eut plusieurs Castillans pour témoins.

Les Piaches étoient très riches, parcequ'ils se faisoient payer chèrement tous leurs services. Ils tenoient le premier rang dans les Assemblées, & jusques dans les Festins, où ils ne faisoient pas difficulté de s'enivrer. Quoiqu'ils crussent l'ame immortelle, ils ne se formoient aucune idée de sa situation après la mort; mais ils avoient des Cantiques & des Complaintes, dont ils faisoient retentir les airs aux funérailles des Caciques. Les Echos passoient pour une réponse des ames à ceux qui leur faisoient des questions. On ne brûloit le corps des Grands qu'un an après leur mort; & pour les conserver dans l'intervalle, on les desséchoit au feu. A la fin de l'année on en séparoit la tête (d), qu'on donnoit à la plus noble de leurs Femmes, comme un monument d'amour éternel, qui l'obligeoit de passer toute sa vie dans le veuvage; & le reste étoit consumé par le feu.

(c) Herrera. p. 344.

(d) Comme on ne rapporte ces usages, que pour faire observer leur différence d'avec ceux des autres Indiens, ajoutons qu'avant cette séparation, on la leur mettoit entre les jambes, on leur croisoit les pieds avec les mains,

& l'on passoit une partie du jour à tourner autour du cadavre pour le considérer dans cette attitude, en trépigant des pieds, regardant le Ciel, pleurant, & poussant de grands cris. *Ibid.*

### §. III.

#### *Continuation des Découvertes.*

1521.  
Les vues des  
Espagnols se  
croissent.

L'ARDEUR croissoit dans d'autres Parties du Continent; mais c'étoit tantôt pour découvrir de nouvelles Régions, tantôt pour reconnoître avec plus de soin celles où l'on avoit pénétré, ou pour y former des Etablissmens; & cette variété de vues causoit un partage, qui retardoit le succès des plus importantes opérations. Un événement fort imprévu fit craindre aussi des obstacles qui avoient cessé depuis l'accommodement de l'Espagne avec le Portugal, & qui sembloient prêts à se renouveler du côté de quelques autres Nations. Une Caravelle de San Domingo (a) étoit allée charger de la Cassave à l'Île de Portoric. Ginez, qui la commandoit, fut extrêmement surpris d'y voir

(a) Herrera, Decad. 2. L. 5. Chap. 3.

aborder un Navire de deux cens cinquante Tonneaux, qui avoit deux Canons sur le devant, & qui ne lui parut point Espagnol. Il arma aussitôt sa Chaloupe pour le visiter; & ceux qui le montoient déclarèrent sans difficulté qu'ils étoient Anglois. Ils lui dirent qu'ils étoient partis d'Angleterre avec un autre Vaisseau, pour aller chercher les Terres du grand *Cam*, mais qu'une furieuse tempête les avoit séparés; qu'ensuite ils s'étoient trouvés dans une Mer couverte de glaces; qu'ayant eu le bonheur de s'en dégager, ils avoient été transportés dans une autre Mer, dont l'eau sembloit bouillir comme celle d'une chaudiere sur le feu, & qu'ils avoient appréhendé de voir fondre la poix de leur Bâtiment; qu'après s'être encore sauvés d'un si dangereux Passage, ils étoient allés reconnoître les *Bacallaos*, où ils avoient rencontré cinquante Navires, Espagnols, François & Portugais; qu'ils avoient voulu descendre à Terre pour reconnoître le Pays, mais que les Indiens avoient tué leur Pilote, qui étoit un Piémontois; que s'étant remis en Mer, ils avoient rangé la Côte jusqu'à la Riviere de *Chico* (b); & que de-là ils avoient traversé à l'Île de Portoric.

**GINEZ** leur demanda quel dessein les amenoit dans cette Île? Ils répondirent que c'étoit pour charger du bois de teinture, & pour se mettre en état de rendre compte, au Roi leur Maître, des Découvertes qui faisoient tant d'honneur aux Castillans. Ils le prièrent même de leur marquer la route qu'ils devoient tenir pour se rendre à l'Espagnole. Soit qu'il crût pouvoir les satisfaire sans danger, où qu'ayant examiné de près leur Vaisseau, il ne se jugeât point assez fort pour s'opposer à leur dessein, il leur donna les informations qu'ils desiroient. Peut-être aussi la quantité de Marchandises, qu'il leur vit à bord, lui fit-elle espérer du profit pour les Espagnols à les acheter. Ils remirent librement à la voile; & passant à la petite Île de *Mona*, ils y débarquerent une partie de leurs gens. Les propositions, qu'ils firent faire à *San Domingo*, se réduisirent à demander la liberté de vendre leurs Marchandises: mais pendant deux jours qu'ils allèrent passer à l'Ancre fort près de ce Port, ils ne reçurent aucune réponse. Leur Envoyé s'étoit adressé au Gouverneur du Château, qui se crut obligé de consulter l'Audience Royale; & les délibérations des Auditeurs furent si lentes, que, dans un mouvement d'impatience, causé apparemment par la crainte, le Gouverneur se détermina le troisieme jour à faire tirer sur les Anglois. Ils retournerent aussitôt à Portoric, où ils vendirent une partie de leur charge aux Habitans de *Saint Germain*; après quoi leur Navire ne parut plus dans cette Mer. L'Audience Royale trouva fort mauvais que le Gouverneur eût fait tirer sur eux, & lui en fit un d'autant plus grand crime à la Cour, qu'outre le mauvais état des fortifications du Château, les Hommes & les munitions y manquoient. L'Historien confesse qu'on en prit une vive allarme à Madrid; & qu'au lieu d'obliger les Anglois à s'éloigner, Charles-Quint auroit souhaité qu'on se fût saisi d'eux, par force ou par adresse, pour les empêcher d'apprendre à leur Nation la route des Indes (c). Le Mémoire, que les Auditeurs envoyèrent à cette occasion, contient un détail qui fera connoître quel étoit alors l'état des Îles Espagnoles.

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.  
1521.

Arrivée d'un  
Vaisseau An-  
glois qui les  
allarme.

Récit de  
ceux qui le  
montoient.

Ils se ren-  
dent à l'Espa-  
gnole.

On fait tirer  
sur eux.

Craintes  
qu'on en con-  
çoit à Madrid,

(b) On a vu que les Espagnols l'ont nommé *Fourdain*. (c) *Ibid.* p. 309.

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.  
1521.  
Etat des Iles.

ILs expofoient à l'Empereur que cette Colonie étoit non-feulement la premiere que les Caftillans euflent établie dans les Indes, mais que c'étoit elle qui nourriffoit actuellement toutes les autres; que la Ville de San Domingo devenoit tous les jours plus peuplée, plus riche & plus floriffante; que fon Port étoit continuellement rempli de Navires, de toutes les parties des Indes connues, qui venoient y charger des Cuirs, de la Caffé, du Sucre, du Suif, & d'autres Marchandifes de même prix, des Vivres, des Chevaux & des Porcs; que Buenaventura & la Majorada étoient au milieu de plusieurs Mines d'or très abondantes, mais fermées, faute d'Ouvriers, & que ces deux Villes n'avoient pour fe foutenir qu'un peu de Caffé; que Bonaò abondoit en Caffave & en Maïz; qu'Azuá étoit riche en Sucre, & fon terrain fi fertile, que des Cannes, plantées depuis fix ans, étoient auffi fraîches que celles de l'année même ou de la précédente, fans compter qu'elle avoit auffi des Mines d'or dans fon voifinage; qu'il y avoit auffi beaucoup de Sucre à Saint Jean de la Maguana, & qu'il y étoit le meilleur de l'Ile: que tout le Pays d'alentour étoit plein de Mines, & fournisfoit une très grande quantité de vivres; qu'un Palmier, qu'on y avoit planté depuis peu, portoit déjà des Dattes; que la Ville d'Yaguana avoit un bon Port, des Mines, de la Caffé, & tout ce qui étoit néceffaire pour l'établiffement d'un grand commerce; qu'à Puerto Real, on alloit recommencer à tirer de l'or, des Mines de fon diftrict; que Puerto di Plata étoit très floriffant, & qu'il y venoit de Caftille un très grand nombre de Vaiffeaux, qui s'en retournoient tous avec leur charge de Sucre; enfin, que Salvaleon de Higua commençoit à faire des Sucres, & que fes Campagnes nourriffoient un très grand nombre de troupeaux. L'Historien de Saint Domingue obferve que cette grande quantité de Sucre, qui fe fabriquoit déjà dans l'Efpagnole & dans d'autres lieux, étoit dîte aux foins des Peres Hieronymites & d'Alphonfe Quazo (d). A l'égard des autres Iles, les Auditeurs affuroient que dans celle de Cuba, fur huit Villes ou Bourgades que Velasquez y avoit bâties, il y en avoit fix où l'on ne faisoit pas d'autre commerce que celui de l'or; que l'Ile étant fort montueufe & partout affez ftérile, on ne voyoit des Métairies & des Troupeaux qu'autour de la Havane; qu'il y avoit deux Peuplades dans la Jamaïque, Oriflan & Séville; que cette Ile avoit peu d'or; mais qu'on y faisoit beaucoup de Sucre, & que les Habitans, s'étant avisés d'y planter de la vigne, y avoient fait de très bon vin clair. Enfin, le Mémoire repréfentoit à Sa Majefté, que pour conferver des Colonies fi utiles, il étoit abfolument néceffaire d'y envoyer un grand nombre de Negres, & qu'il falloit entrer là-deffus dans quelque Traité avec la Cour de Portugal. C'est la premiere fois qu'on voit naître aux Efpagnols l'idée d'employer des Negres dans leurs Colonies; car quoique leurs Historiens donnent quelquefois le même nom aux Nations de l'Amérique Méridionale, la propofition d'un accord avec le Portugal ne laiffe aucun doute qu'il ne fût queftion des Negres d'Afrique.

Découverte  
du Détroit de  
Magellan.

LE Voyage de Magellan, entrepris la même année, fut une des Expéditions qui retarderent un peu le progrès des Découvertes, dans le Continent de l'Amérique. On ne reprendra point l'Histoire de fa Navigation, qui a  
trouvé

(d) Histoire de Saint Domingue, L. 6. p. 233.

trouvé place dans une autre partie de cet Ouvrage entre les Voyages autour du Monde: mais on se contentera de recueillir ici plusieurs circonstances, qui ne se trouvent point dans le Journal de sa route, & qui appartiennent proprement à cet article.

LES Historiens Espagnols font passer Magellan en Espagne dès l'année 1517; quoique les Portugais marquent sa désertion une année plus tard. Les causes de son mécontentement ont été rapportées. Après s'être *dénaturalisé*, suivant l'expression d'Herrera, par un Acte qu'il rendit public, il se rendit en Castille, où la Cour étoit alors à Valladolid, accompagné de Rui de *Falero*, Bachelier Portugais, si versé dans l'Astrologie & la Cosmographie, qu'on le soupçonnoit de recevoir ses lumières d'un Démon familier. Ils offrirent tous deux à la Cour d'Espagne, de faire voir que les Moluques & d'autres Iles, d'où les Epicerics venoient en Portugal, tomboient dans les limites de la Couronne de Castille, & de trouver un chemin pour s'y rendre, sans toucher à celui que les Portugais avoient pris jusqu'alors. Fonseca, Evêque de Burgos, qui présidoit à toutes les affaires des Indes, le Chancelier Gatinara, & M. de Chievres, ouvrirent l'oreille à ces propositions. Magellan portoit un Globe terrestre, sur lequel il marqua la route qu'il devoit tenir. Le Détroit y étoit en blanc. Il ne dissimula point qu'il devoit ses lumières à la Carte Marine d'un Portugais, nommé Martin de *Bohemia*, né dans l'Île de Fayal, & grand Cosmographe. On n'ignoroit point, en Espagne, que Magellan s'étoit distingué par son esprit & son courage au service du Portugal, sous le commandement du fameux Viceroi des Indes, Alphonse d'Albuquerque. C'étoit une aventure célèbre, que celle de deux Vaisseaux, partis de Goa, qui s'étoient brisés sur des Bancs, d'où les Chaloupes avoient porté les Equipages dans une petite Île voisine. Il étoit question de gagner un Port de l'Inde, assez éloigné. Chacun vouloit partir des premiers; & les Chaloupes ne suffisant point, la contestation alloit devenir sanglante. Magellan, qui se trouvoit dans cette malheureuse troupe, & dont le mérite étoit déjà connu, leva la voix au milieu du trouble: „ Que les Capitaines, (dit-il,) que les Nobles aient le „ premier rang. Pour moi, je demeure avec les Matelots: à condition que „ ceux qui vont nous quitter, s'engagent d'honneur à nous envoyer des Bar- „ ques”. Toute la basse partie des Equipages consentit à demeurer avec lui: mais le voyant passé dans une des Chaloupes, où il faisoit ses adieux aux Chefs, les Matelots, qui le crurent prêt à partir aussi, crièrent: „ Ah! Sei- „ gneur Magellan, ne nous avez-vous pas promis de demeurer avec nous? Il „ est vrai”, répondit-il sans balancer: & fautant à terre, il leur dit: „ Ca- „ marades, me voici”. Sa résolution & sa prudence étoient donc connues en Espagne, quoiqu'il fût de petite taille, & qu'il n'eût rien de relevé dans la figure (e).

Aussi ses propositions, soutenues de l'éloquence de Falero, furent-elles applaudies du Conseil, où le Roi voulut qu'elles fussent expliquées. Ils obtinrent tous deux, de ce Prince, l'Ordre de St. Jacques, avec le titre de Capitaines, malgré les mauvais offices d'Alvare d'*Acosta*, Ambassadeur de Portugal,

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

1521.

Circonstan-  
ces qui ne se  
trouvent point  
dans le Jour-  
nal de sa route.

Traité de  
Magellan  
avec l'Espa-  
gne.

(e) Herrera, Decad. 2. L. 4. p. 273. & suiv.

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.  
1521.

qui les représentoit comme des Fugitifs, disgraciés de leur Prince; tandis qu'il les sollicitoit secretement de retourner au service de leur Patrie. Enfin, dans l'opinion qu'on avoit conçue d'eux à la Cour d'Espagne, on leur expédia des Lettres, en vertu d'un Traité conclu à Sarragosse, par lequel „ ils s'o-  
„ bligeoient à découvrir, dans les limites de la Cour de Castille, des Isles &  
„ d'autres Terres, riches en Or ou en Epiceries. Le Roi promettoit de n'ac-  
„ corder à personne, pendant l'espace de dix ans, la permission de prendre  
„ la même route, qu'on supposoit celle de l'Ouest, mais se réservoit le droit  
„ d'envoyer d'autres Vaisseaux à l'Est & au Sud. Il accordoit aux deux Che-  
„ valiers, pour leur premiere Expédition, le cinquieme du profit de leurs dé-  
„ couvertes, & leur promettoit le titre d'Adelantades, pour eux & leurs hé-  
„ ritiers, nés sous la domination d'Espagne. Dans les Voyages suivans, leur  
„ part devoit être le vingtieme, avec le droit de faire passer dans les Vais-  
„ seaux du Roi une certaine quantité de Marchandises; & le quinzieme, s'ils  
„ découvroient plus de six Isles. Sa Majesté s'engageoit à faire armer cinq  
„ Navires; deux de cent trente tonneaux, deux de quatre-vingt-dix, & l'au-  
„ tre de soixante, équipés pour deux ans, & montés de deux cens trente-qua-  
„ tre personnes, Officiers, Matelots & Soldats, ne s'attribuant la nomination  
„ que des Capitaines, & des Fermiers ou Receveurs des Droits Royaux. Si la  
„ mort enlevoit Magellan, ou Falero, dans le cours de leur Entreprise, les mê-  
„ mes concessions devoient être réunies en faveur de celui qui survivroit (f).

Obstacles  
qu'on suscita à  
Magellan.

LA Cour nomma, pour premier Pilote, Jean Rodriguez *Serrano*; & pour Trésorier Général, Louis de *Mendoza*. Ce ne fut pas sans difficulté qu'on trouva d'autres Pilotes, parcequ'il étoit question d'une route nouvelle, & l'autorité Royale y fut employée. Il s'éleva aussi quelques différends pour les Enseignes. Les préparatifs étant achevés à Seville, Magellan fit mettre ses armes aux quatre Cabestans, où l'on mettoit ordinairement celles des Capitaines (g). Un Huissier de l'Amirauté les fit ôter, sous prétexte qu'elles étoient Portugaises. En vain Magellan représenta que c'étoient ses propres armes, & que par son Traité il étoit devenu Sujet de l'Espagne. Cet incident causant de bruit, que ses Amis lui conseillèrent d'abandonner ses prétentions, & sa prudence l'y fit consentir. Cependant il eut la satisfaction d'être vengé par la faveur du Roi même, qui apprenant le chagrin qu'on lui avoit suscitè, fit une vive réprimande au Président de Seville pour ne l'avoir pas empêché, & donna ordre que l'Huissier fût sévèrement puni. On en peut conclure, malgré le silence de l'Historien, que ses armes furent rétablies.

Il est souve-  
nu & favorisé.

IL ne fut pas moins favorisé dans une autre contestation, dont le plus fâcheux effet fut de retarder quelque tems son départ. Rui de Falero, son associé, lui disputa l'honneur de porter l'Etendard Royal & le Fanal. Leur démêlé fut poussé si loin, qu'il ne pût être terminé que par l'autorité de la Cour. Falero ne jouissoit pas d'une bonne santé. Le Roi en prit occasion d'ordonner, que pour la rétablir, il demeureroit en Espagne jusqu'au départ d'une autre Flotte: & sentant la nécessité de prévenir les obstacles de cette nature, il soumit à Magellan tous les Officiers des cinq Vaisseaux, sans excepter Louis de *Mendoza*, qui étoit assez de ses Amis pour ne pas s'offenser

(f) *Ibid.* p. 273.

(g) *Ibid.* p. 275.

de cette disposition. Mais en même tems, il lui ôta Martin de *Mesquito* & Pierre d'*Abreu*, deux Portugais, dont il avoit quelque défiance; & pour le consoler de la perte de ces deux Amis, il lui laissa la liberté d'en choisir dix autres de sa Nation, pourvu qu'ils fussent agréés de l'Armée. D'un autre côté, en ordonnant que l'Etendard Royal fut remis entre ses mains, il voulut que Martin de *Leyva*, Président de Seville, lui fit prêter serment d'hommage & de fidélité à la Couronne, dans l'Eglise de Sainte Marie de la Victoire; comme il y reçut lui-même celui des Capitaines & des Officiers qui devoient servir sous ses ordres. Donna Beatrix *Barbosa*, sa Femme, obtint une pension considérable, & toutes les faveurs qui pouvoient la faire vivre avec dignité dans l'absence de son Mari. Rui Faleró, & François son Frere, furent traités aussi avec faveur, & reçurent la commission de s'employer incessamment à former une autre Flotte.

A tous ces détails, que l'Historien juge importans pour l'honneur d'une si grande & si célèbre Expédition, il joint les noms des Vaisseaux & des principaux Officiers, dont il croit la gloire inséparable de celle de Magellan. La *Trinité*, montée par Magellan même, avec le titre de Capitaine Général, avoit Jean-Baptiste de *Poncavere*, Génois, pour Maître, & François *Calvo*, pour Contre-Maître. Le *S. Antoine*, second Navire, étoit commandé par Jean de *Carthagene*, Commissaire des Guerres, qui portoit un Brevet de Gouverneur de la premiere Place dont on se rendroit maître, ou qui seroit fondée dans les nouvelles Terres: il avoit pour Maître Jean d'*Elorriaga*, Basque, & pour Contre-Maître, Pierre *Hernandez* de Séville. Louis *Mendoza*, Trésorier Général, commandoit le troisieme Vaisseau nommé la *Victoire*. Son Maître étoit Antoine *Salamon*, de Palerme, & son Contre-Maître, Michel *Rodas*, de Séville. Le quatrieme, nommé la *Conception*, avoit pour Capitaine Gaspar de *Quesada*; pour Maître, Sebastien *del Cano*, de Gueraria, dans la Province de Guipuscoa; & pour Contre-Maître, Jean d'*Acurio*, de Bermeo. Le Capitaine du cinquieme, qui se nommoit le *Saint Jacques*, étoit Jean Rodriguez *Serrano*, Pilote Major; le Maître, *Baltazar*, Génois; & le Contre-Maître, Barthelémy *Prior*. Les autres Pilotes étoient Etienne *Gomez*, Portugais; André de *Saint Martin*; Jean Rodriguez *Mafra*; *Vasco*, de Galice; & *Carvallo*; auxquels la Cour accorda des Lettres de Noblesse, qui ne devoient avoir de force, qu'à leur retour. Le Sergent-Major se nommoit Jérôme Genner d'*Espinosa*; les Notaires, Leon *Dezpeleta*, Jérôme *Guerra*, Sancho de *Heredia*, Antoine d'*Acosta*, & Martin *Mendez* (h).

ON ne trouve point entre ces noms, celui du Chevalier *Pigafetta*, à qui nous devons le Journal de la Navigation de Magellan, ses Découvertes, sa mort dans une des Iles Philippines, & la ruine de sa Flotte, à l'exception du Vaisseau la *Victoire*, que Sebastien *del Cano* ramena heureusement en 1522 (i), avec l'honneur d'avoir été le premier qui ait fait le tour du Globe. Mais il n'est pas surprenant que les Historiens Espagnols n'aient pas conservé le nom d'un Etranger, que le seul hasard avoit conduit en Espagne, & qui ne prend lui-même que la qualité d'Avanturier (k). Sa Relation porte

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

1521.

Noms des  
Vaisseaux &  
des Officiers.

Les Histo-  
riens ne nom-  
ment point  
*Pigafetta*, à  
qui l'on doit  
le Journal de  
cette Naviga-  
tion.

(h) *Ibid.* p. 277.

(i) La Flotte étoit partie le 10 d'Août 1519. qui revinrent avec *Cano*, quicqu'il fût du nom-

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

d'ailleurs des caractères de vérité, qui doivent la faire regarder comme le seul monument authentique qui reste de cette Expédition (1):

bre; voici leurs noms d'après Herrera. Michel de Rodas, Maître de Navire; Martin d'Ensauroaga, Pilote; Matthieu de Rodas, Nicolas Griego, Jean Rodriguez, Basco Gallego, Martin de Judicibus, Jean de Santander, Hernando de Bustamante, Antonio Lombardo, Francisco Rodriguez, Antonio Fernandez, Diego Gallego, Jean d'Arratia, Jean d'Apega, Jean d'Acurio, Jean de Zubiera, Laurent d'Irama, Jean d'Ortega, Pierre d'Indarchi, Roger Carpinete, Pedro Gajco, Alfonso Domingo, Diego Garcias, Pierre de Balpunta, Ximenes de Burgos, Jean Martino, Martino de Maga-

claves, Francisco Alva, Roldan d'Argote, de qui la montagne du Détroit de Magellan a pris son nom. Ces heureux Navigateurs entrèrent dans Seville en Procession, nus piés, en chemise, un Cierge à la main, & furent reçus avec de grands applaudissemens de la Cour & du Peuple. Il y avoit dans leur Vaisseau cinq cens trente-trois quintaux de Gérosle; quantité de Canelle, des Noix muscades, du Sandal, & d'autres richesses. Herrera, III. Dec. L. 4. p. 309.

(1) Voyez le Tom. XIV. de ce Recueil, p. 195.

#### §. I V.

##### *Voyage de Jean Verazzani, & Découvertes de l'Amérique Septentrionale.*

1523.  
INTRODUC-  
TION.

LES alarmes que le Gouvernement Espagnol avoit conçues du Voyage & du récit des Anglois, augmentèrent en 1523, par l'Expédition de quelques Vaisseaux partis de France, sous le Commandement d'un Florentin nommé Verazzani, dont la Relation, publiée à son retour dans une Lettre à François I, ne laisse aucun doute que son Entreprisè n'eût été formée sous les auspices & par l'ordre de ce Prince. Les Etrangers (a), qui nous ont conservé ce monument avec plus de soin que nos propres Historiens, lui donnent toute l'autorité qu'il mérite; & le Pere de Charlevoix reconnoît que le Voyage de Verazzani est la premiere marque d'attention que nos Rois aient donnée à l'Amérique.

Comment on  
connoissoit  
dés à les Ter-  
res au Nord.

Ce n'est pas que les Terres du Nord fussent absolument ignorées (b). Il est certain, comme on l'a remarqué ailleurs, que dès l'an 1504, des Pêcheurs Basques, Normands & Bretons, alloient à la pêche des Morues sur le grand Banc de Terre-Neuve, sur les Côtes de l'Île du même nom, & sur celles du Continent voisin. En 1506, Jean Denis, de Honfleur en Normandie, avoit publié une Carte des Côtes de l'Île de Terre-Neuve; & deux ans après, on avoit vu en France un Sauvage du Canada, qu'un Pilote de Dieppe, nommé Thomas Hubert, y avoit amené. Vincent le Blanc raconte que vers le même tems, un Capitaine Espagnol, nommé Velasco, remonta l'espace de deux cens lieues le Fleuve qu'on a nommé S. Laurent; qu'ensuite il s'éleva le long de la Terre de Labrador jusqu'à la Riviere Nevado, découverte, dit-on, par Corte Real, & qu'on ne connoît plus aujourd'hui: mais il y a si peu de

(a) Hackluyt, p. 295. & suiv. de sa Collection; & Ramusio dans la sienne, Tom. 3. p. 350.

(b) On ne parle point des suppositions imaginaires de Guillaume Postel, qui prétendoit que l'Amérique Septentrionale avoit été

penlée par des Gaulois avant J. C., ni du Voyage de Jean Cabot en 1497, ni de celui de Corte Real en 1500, parcequ'ils ont été contestés, & qu'il n'en reste point de Relation authentique.

fond à faire sur ce fabuleux Ecrivain, qu'on n'ose rien établir sur son témoignage. Ceux qui ont avancé que Thomas Hubert avoit fait la découverte du Canada sous Louis XII, & par son ordre, ne semblent pas mieux fondés, & n'ont pas droit de faire adopter un fait dont ils n'apportent aucune preuve (c).

LA Lettre de Verazzani, contre laquelle on ne trouve aucune objection, porte pour date le 8 Juillet 1524. Il y suppose le Roi bien informé d'une tempête qu'avoient essuyée les quatre Vaisseaux qu'il avoit sous ses ordres, & qui l'avoit obligé de relâcher avec deux de ces Bâtimens, la *Dauphine* & la *Normande*, dans un Port de Bretagne, d'où il remit en Mer, pour faire des courses en guerre vers l'Espagne, comme Sa Majesté pourra l'apprendre, dit-il, par le profit qu'il fit sur cette Côte: & là il prit le parti de continuer sa route avec la *Dauphine* seule, pour aller découvrir de nouvelles Terres. L'Historien de la Nouvelle France, trompé apparemment par quelques mots qu'il paroît avoir mal entendus (d), ou par un trait qu'il rapporte d'un Ecrivain Espagnol (e), lui fait faire, contre toute vraisemblance, deux Voyages dans la même année: mais il est manifeste, dans l'Italien comme dans l'Anglois (f), que sa Relation au Roi est celle du premier Voyage. Ramusio, dans sa Préface, parle d'une seconde Expédition, dont il ne marque point le tems; mais si malheureuse, que Verazzani étant tombé entre les mains des Sauvages avec quelques-uns de ses Compagnons, fut dévoré par ces Barbares, aux yeux de ceux qui étoient demeurés à bord (g); témoignage qui suffit, en effet, pour ôter toute vraisemblance au récit de l'Auteur Espagnol. Nous n'adopterons donc ici, de l'Historien de la Nouvelle France, qu'une réflexion à laquelle on ne peut rien opposer: c'est qu'il est fort glorieux à l'Italie, que les trois Puissances qui partagent aujourd'hui presque toute l'Amérique, doivent leurs premières découvertes à des Italiens: les Castillans à un Génois (h), les An-

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

VERAZZANI.  
1524.

Eclaircisse-  
mens sur la  
Relation de  
Verazzani.

Malheureuse  
fin de Veraz-  
zani.

Réflexion  
honorable  
pour l'Italie.

(c) Histoire de la Nouvelle France, T. I.  
(d) Voici les termes de Ramusio: „ Navi-  
„ go anco lungo la detta Terra, l'anno 1524,  
„ un gran Capitano del Re Christianissimo  
„ Francesco, detto Giovanni da Verazzano,  
„ Fiorentino... Come per una sua Lettera  
„ scritta al detto Re particolarmente si ve-  
„ drà, laquale solà habbiamo potuto havere,  
„ percioche l'altre si sono sinaritte nelli tra-  
„ vagli della povera Città di Fiorenza, &  
„ nell' ultimo viaggio, che esso fece”, &c.  
*ubi sup.* p. 348.

(e) L'Auteur moderne de l'*Essayo Chrono-  
logico para la Historia de la Florida*, qui rap-  
porte sans aucune apparence de preuves, que  
Verazzani, qu'il traite de Corsaire, ayant été  
pris cette même année par des Basques, fut  
mené Prisonnier à Seville, & de-là à Madrid,  
où il prétend qu'il fut pendu. Quand il se-  
roit vrai qu'il eût été pris, pourquoi l'auroit-  
on traité en voleur, lorsqu'il avoit commis-  
sion du Roi de France?

(f) Citons aussi les termes d'Hackluyt, qui  
sont ceux de la Lettre même: „ I wrote not

to your Majesty, since the time we suffer'd  
the tempest in the North parts, of the suc-  
cess of the four Ships which your M. sent,  
&c. Now, by the present, I will give your  
M. to understand how; by the violence of  
the winds, we were forced with the two  
Ships, the *Norman* and the *Delphin*, in such  
evil case as they were, to land in Britain...  
Afterwards, with the *Delphin* alone, we de-  
termin'd to make discovery of new country,  
to prosecute the Navigation we had already  
began”, *ubi sup.* p. 295. Qui doutera que la  
*Normande* & la *Dauphine* ne fussent deux des  
quatre Vaisseaux battus de la tempête, quoi-  
que l'Historien en fasse un événement posté-  
rieur? On ne voit pas moins ici ces autres Let-  
tres, dont Ramusio regrette la perte. Au reste,  
Herrera donne nettement le Voyage de 1524  
pour le premier, & regarde la *Dauphine* com-  
me un des quatre Navires. *Dec. 3. L. 6. p. 498.*

(g) „ En presencia di coloro, che erano  
rimasi nelle Navi, furono arrostiti & man-  
giati”. *Ramus. ubi sup.*

(h) Christophe Colomb.



CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

VERAZZANI.  
1524.

Départ de  
Verazzani  
pour les Dé-  
couvertes.

Premiers  
Savages qu'il  
apperçoit.

Leur des-  
cription.

glois à des Vénitiens (i), & les François à un Florentin (k). On y joint à ces noms illustres celui d'un autre Florentin, qui rendit de grands services aux Castillans & aux Portugais dans le Nouveau Monde, s'il n'avoit pas dû sa gloire (l) à une supercherie indigne d'un homme d'honneur.

Ce fut le 17 de Janvier 1524, que Verazzani partit sur la *Dauphine*, d'un Roc désert sous lequel il avoit jetté l'ancre, proche de Madere (m), avec un petit vent d'Est, qui lui fit faire, suivant son estime, cinq cens lieues à l'Ouest, dans l'espace de vingt-cinq jours. Une grande tempête le mit en danger. Mais le tems étant devenu plus beau, il continua sa navigation pendant vingt-cinq autres jours, qui lui firent faire encore quatre cens lieues, jusqu'à la vue d'une Terre basse, dont il s'approcha. Quantité de feux lui firent reconnoître qu'elle étoit peuplée. Mais n'osant débarquer avec si peu de monde, il tourna au Sud, & fit cinquante lieues sans appercevoir aucun Havre; ce qui l'obligea de retourner vers le Nord. Il n'y fut pas plus heureux; & désespérant enfin de trouver un Port, il mouilla au large, d'où il envoya sa Chaloupe sur la Côte. A la vue de ses gens, le rivage fut bientôt bordé de Sauvages qui donnerent différentes marques de surprise, d'admiration, de joie & de crainte. A mesure que la Chaloupe approchoit de la Côte, ces Barbares fuyoient; revenoient sur leurs pas, & recommençoient à fuir, mais en tournant la tête, pour observer ce qui se passoit derrière eux: cependant les signes des François eurent le pouvoir d'en arrêter quelques-uns; & leur frayeur se dissipant par degrés, ils apportèrent enfin des vivres.

Ils étoient nus, excepté le milieu du corps, qui étoit couvert de fort belles peaux, attachées avec une ceinture d'herbe, étroite & fort bien tissée, garnie de queues de différentes sortes d'animaux, qui leur tournoient autour des reins, descendoient jusqu'aux genoux. Leur couleur ne différoit pas de celle des autres Indiens. Ils portoient des pannaches de plumes d'oiseaux; leurs cheveux étoient noirs, assez longs pour être relevés en tresse derrière la tête. Ils avoient la taille fort bien prise, dans une hauteur moyenne; la face & l'estomac larges. Quelques-uns étoient extrêmement bien faits, & joignoient à leurs expressions des gestes fort agréables. Leurs yeux étoient noirs, & leurs regards pénétrants. Ils ne paroissoient pas vigoureux; mais ils étoient agiles & très légers à la course. Le long de la Côte, les François remarquèrent des Ruisseaux, & plusieurs Anses. En quelques endroits la Terre, s'élargissant, formoit de belles Plaines, & des Campagnes remplies de Forêts. En d'autres, c'étoient des Bocages, composés de diverses sortes d'arbres, tels que des Palmiers, des Cyprès, des Lauriers, & quelques especes inconnues en Europe, dont l'excellente

(i) Jean Cabot & ses Fils. On n'en a point de Relation: mais Hackluyt a recueilli dans sa Collection divers témoignages, auxquels il a joint les Lettres Patentes de Henri VII, accordées aux Cabots en 1495. p. 4. & suiv. D'autres ont écrit que les Cabots n'avoient débarqué en aucun endroit, ni de l'Île de Terre-Neuve, ni du Continent, & qu'ils n'avoient fait que les reconnoître.

(k) Verazzani.

(l) C'est Amérique l'espace. Les deux Fre-

res Zeni, Vénitiens, qui découvrirent, dit-on, la Frislande, l'Islande, l'Estotiland, &c. vers l'an 1390, mériteroient aussi d'être nommés, si la Relation qui porte leur nom n'étoit fort suspecte. Hackluyt, qui employe le témoignage d'Ortelius pour la confirmer, ajoute lui-même, qu'on peut douter de sa vérité, *ubi sup.* p. 127.

(m) „ Partimmo dallo scoglio disabitato, „ propinquo all' Isola di Madera”. Ramusio. *ubi sup.*

odeur faisoit espérer d'en tirer quelques drogues. La couleur de la Terre sembloit promettre aussi des Mines d'or. A l'égard des animaux, ils se présentoient de toutes parts en si grand nombre, que ce spectacle causoit de l'admiration.

IL n'est pas aisé de juger, par la Lettre de Verazzani, à quelle hauteur les François commencèrent à découvrir la Terre, ni jusqu'où ils s'éleverent vers le Nord. On a prétendu depuis (n), qu'ils avoient découvert tout le Pays qui est entre les trente & quarante degrés de Latitude Septentrionale; mais l'Historien de la Nouvelle France reproche à cette opinion, de n'être fondée sur aucune preuve (o): sur quoi il observe que de l'endroit où la Terre s'étoit d'abord présentée aux François, ils la rangerent l'espace de cinquante lieues, & toujours au Sud; ce que la disposition de la Côte ne leur auroit pas permis, si ce premier attérage avoit été plus au Nord que les trente-trois degrés. Verazzani ajoute même, en termes formels, qu'après avoir navigué quelque tems, il se trouva par les quarante degrés, & que de-là la Côte tourne à l'Orient.

L'AIR lui parut sain dans cette Terre, & fort tempéré; parcequ'il n'y regne point, dit-il, de vents trop impétueux, & qu'en été les plus fréquens sont ceux de Nord-Est & d'Ouest. Le Ciel y est presque toujours serein; & si les vents du Midi élevent quelques brouillards, ils sont presque aussitôt abattus par la seule force du Soleil. La Mer voisine est toujours tranquille. Quoique le rivage soit bas & n'ait aucun Port, toute cette Côte est nette, c'est-à-dire, sans roches; & jusqu'à cinq ou six pas de Terre, on trouve sept à huit brasses de profondeur, avec si peu de vagues, qu'en haute Marée le mouillage y est toujours facile & commode (p).

LES François s'étant avancés jusqu'à la pointe où la Côte tourne à l'Orient, ils y découvrirent quantité de feux: mais, dans la confiance qu'ils avoient prise au caractère des Habitans, ils ne firent pas difficulté d'envoyer la Chaloupe au rivage. Les vagues s'y trouvant si grosses, qu'elle ne pût aborder. Cependant, les Sauvages invitent par des signes d'amitié ceux qui la conduisoient, un jeune Matelot, qui comptoit sur son habileté à nager, se jeta dans l'eau, après s'être chargé de quelques présens dont il espéroit de se faire des Amis. Il n'étoit plus qu'à vingt pas de terre, & l'eau ne lui venoit plus à la ceinture; lorsque la peur le saisissant, il jeta aux Sauvages tout ce qu'il avoit apporté, & se remit à nager vers la Chaloupe. Mais une vague le jeta sur la Côte avec tant de violence, qu'il y demeura étendu sans connoissance. Les Indiens accoururent à lui, & s'empresèrent de le porter à terre. Il paroît qu'il fut quelque tems entre leurs bras sans s'en appercevoir; de sorte qu'en retrouvant ses esprits, il fut saisi de frayeur, & se mit à crier de toute sa force. Les Sauvages, pour le rassurer, poussèrent encore de plus grands cris; mais l'effet répondoit mal à leurs intentions. Enfin, ils le firent asseoir au pied d'une colline; & lui ayant tourné le visage au Soleil, ils allumerent un grand feu, auprès duquel ils le dépouillèrent de tous ses habits. Alors il ne put douter que leur dessein ne fût de le brûler, pour en faire un sacrifice au Soleil. On porta le même Jugement dans le Navire & dans la Chaloupe, d'où l'on voyoit tous ces préparatifs, sans aucune espérance de pouvoir le secourir. Cependant ses craintes commencèrent à diminuer, lorsqu'au lieu de se voir maltraité, il re-

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

VERAZZANI.  
1534.

On ignore  
l'étendue des  
découvertes  
de Verazzani.

Qualités du  
climat.

Un François  
est sauvé par  
l'humanité des  
Sauvages.

(n) Lescarbot.

(o) *Ubi sup.* p. 6.

(p) Lettres de Verazzani, *ubi sup.*

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

VERAZZANI.

1524.

marqua qu'on faisoit sécher ses hardes, & qu'on ne l'approchoit lui-même du feu qu'autant qu'il étoit nécessaire pour l'échauffer. Il ne laissoit pas de trembler encore. Les Sauvages lui faisoient des caresses, auxquelles il n'osoit se fier. Ils ne se laissoient point d'admirer la blancheur de sa peau; & le poil qu'ils lui voyoient en plusieurs endroits du corps, où la Nature ne leur en donne point, les étonnoit encore plus. A la fin, ils lui rendirent ses habits, & lui donnerent à manger; & comme il marquoit une extrême impatience de rejoindre ses compagnons, ils le conduisirent au rivage. Là, ils le tinrent quelque tems embrassé; témoignage d'affection commun à toute la race humaine, & qui ne laisse rien d'équivoque. Ensuite ils s'éloignerent un peu, pour le mettre en liberté; & lorsqu'ils le virent à la nage, ils monterent sur une éminence, d'où ils ne cessèrent pas de le regarder jusqu'à ce qu'il fût rentré à bord.

Quoiqu'aujourd'hui nous connoissions beaucoup mieux cette Région, que Verazzani ne la connoissoit lui-même lorsqu'il en rendit compte au Roi, & que la plupart des lieux qu'il visita ne portent plus aujourd'hui les mêmes noms, il convient à notre Ouvrage de recueillir les principales circonstances de son Expédition.

Les François  
poussent leurs  
découvertes.

Aussitôt que le Matelot François fût arrivé, on remit à la voile pour suivre la Côte, qui se terminoit au Nord; & cinquante lieues plus loin, Verazzani fit mouiller à la vue d'une fort belle Terre, qui offroit de grandes Forêts. Vingt Hommes, qui descendirent sur la Côte, pénétrèrent l'espace de deux lieues, dans un Pays dont les Habitans fuyoiént devant eux. Ils se faisoient d'une vieille Femme, qu'ils trouverent cachée dans l'herbe, avec une Fille de dix-huit ans. La Vieille portoit un Enfant sur son dos, & menoit à ses côtés deux jeunes Garçons. La jeune Fille conduisoit trois autres Enfans de son sexe. A la vue des Etrangers, elles poussèrent de grands cris; & la Vieille fit entendre, par divers signes, que les Hommes avoient pris la fuite. On lui donna des vivres, qu'elle reçut avec joie; mais la jeune Fille parut obstinée à les refuser. Quelques François prirent les Enfans, dans le dessein de les faire passer en France. Ils voulurent prendre aussi la jeune Fille, qui étoit fort bien faite; mais elle jeta des cris, qui leur firent appréhender qu'en si petit nombre, & dans un Pays couvert de Bois, il ne leur fût difficile d'éviter la poursuite des Sauvages. Ils se contenterent d'emmener un des Garçons. Ces Indiens leur parurent plus blancs que tous ceux qu'ils avoient vus. Ils étoient à demi vêtus, d'un tissu d'herbe & de cannes. Leurs cheveux étoient épars. La chasse, la pêche, & diverses sortes de légumes, servoient à les nourrir. Ils avoient l'usage des rets. Leurs fleches étoient armées d'os de poisson fort aigus. Tous leurs Canots paroissoient d'une seule piece. Les arbres du Pays étoient moins odoriférans que ceux des Terres précédentes, & ne pouvoient l'être autant, parcequ'ils étoient plus au Nord; mais ils étoient entremêlés de vignes, qui croissant d'elles-mêmes, s'élevoient jusqu'au sommet des branches, en serpentant sur la terre. Les roses, les lis, les violettes, & mille sortes d'autres fleurs ornoient les Campagnes. Verazzani & tous ses Gens n'apperçurent point une seule maison. Après avoir passé trois jours à l'ancre, ils recommencerent à suivre la Côte, entre Est & Nord, mouillant chaque jour au soir sur un fort bon fond; & cent lieues plus loin,

ils

ils découvrirent une Terre charmante, entre des montagnes, traversée par une grande Riviere, dont l'embouchure étoit fort profonde.

ILs y firent entrer la Chaloupe. La Terre étoit bien peuplée, & les Habitans assez semblables aux précédens, mais parés de belles plumes. Ces Sauvages, dont Verazzani loue beaucoup l'humanité, s'approcherent en jettant des cris; mais par leurs signes, ils montroient les lieux où le Vaiffeau pouvoit aborder. Les François ne balancerent point à s'engager dans la Riviere, qu'ils remonterent l'espace d'une demi-lieue, sans cesser de recevoir les mêmes civilités des Indiens. Ils arriverent à l'entrée d'un Lac, d'environ trois lieues de tour, sur lequel ils virent plusieurs Canots, qui sembloient passer d'une rive à l'autre. Mais une furieuse tempête, dont ils ne se feroient pas crus menacés dans cette situation, les força de retourner vers la Mer, après avoir remarqué, des deux côtés du Fleuve, toutes les apparences d'une Terre abondante en Mines.

DE-LÀ, ils gouvernerent à l'Est, sans autre vue que de suivre la Côte, qui les obligeoit de tenir cette route. A cinquante lieues de la Riviere, ils découvrirent une Ile, de forme triangulaire, grande, fort peuplée, & remplie de beaux Vergers. Le vent ne leur permettant point d'y aborder, ils s'avancerent, quinze lieues plus loin, vers une autre Terre, où ils trouverent dans un bon Port, plus de vingt Canots, qui s'approcherent du Vaiffeau, avec de grandes marques d'étonnement. On leur jetta des sonnettes & d'autres bagatelles, qui les rendirent encore plus familiers. Entre ceux qui monterent à bord, on n'eut pas de peine à distinguer deux Seigneurs, tous deux fort bien faits, l'un d'environ quarante ans, & l'autre de vingt. Le premier étoit vêtu d'une peau de Cerf, dont les François admirerent la préparation & la forme. Il avoit les cheveux en tresse, autour de la tête, une chaîne assez large au cou, & des pierreries de diverses couleurs. L'autre n'étoit pas moins distingué par sa parure; & les personnes de leur suite l'emportoient beaucoup, pour la figure & les manieres, sur tous les Indiens qu'on avoit vus jusqu'alors. Quelques Femmes, qui étoient du nombre, ne s'attiroient pas moins d'attention par leurs agrémens. Elles étoient nues, à la réserve de la ceinture, qui étoit couverte de quelques bandes de peau de Cerf. Leur tête étoit ornée de fort belles tresses, mêlées d'une sorte de rubans. Elles avoient, aux oreilles, de petites plaques de cuivre, qui n'étoient pas sans art & sans goût, & qu'elles paroissoient estimer plus que l'or; mais elles furent charmées des sonnettes, & des bijoux de verre qu'on leur offrit. Elles s'en ornerent aussitôt les oreilles & le cou. La soie les touchoit peu. Elles se regardoient un moment dans les miroirs, & se mettoient à rire en les rendant. Les Hommes ne faisoient pas plus de cas du fer & de l'acier. Ils contemploient les armes, sans y toucher. Tout ce qu'ils avoient paroissoit les attacher peu, ou du moins ils l'offroient de bonne grace. Pendant quinze jours, que le Vaiffeau demeura dans ce Port, il fut continuellement visité: mais jamais les Hommes ne perdirent leurs Femmes de vue, malgré les présens & les caresses des François, qui ne pensoient qu'à les séparer. Un Seigneur, qui venoit souvent à bord, laissoit toujours la sienne à deux cens pas, dans un Canot fort commode, d'où il faisoit prier le Capitaine de lui envoyer sa Chaloupe. Il entroit librement dans le

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

VERAZZANI.

1524.

Vaifseau; il faisoit toutes les questions qui peuvent se faire par des signes; il mangeoit & buvoit, avec goÛt, tout ce qu'on lui présentoit; mais ses yeux n'étoient jamais détournés longtems du Canot auquel il avoit confié sa Femme.

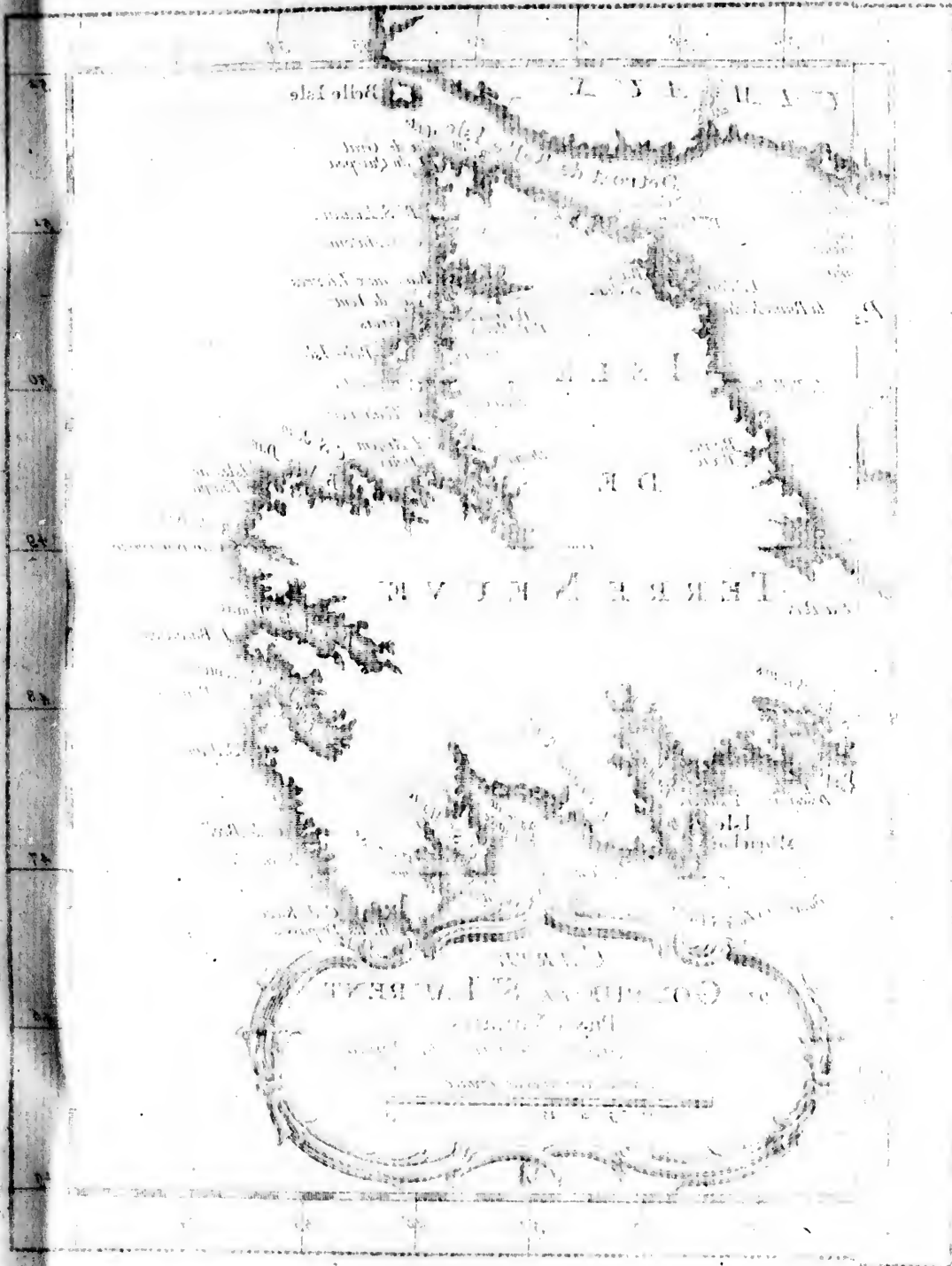
LES François ne craignirent point de descendre, ni de pénétrer même dans les Terres, qu'ils trouverent paisibles & fertiles, à plus de six lieues des Côtes. Ils virent des Campagnes, qui n'avoient pas moins de vingt-cinq ou trente lieues d'étendue. La plupart des arbres étoient des chênes & des cyprès, avec quelques especes qui leur étoient inconnues. Ils y trouverent des pommes & des noisettes; mais la plupart des autres fruits ne ressembloient point aux nôtres. Les armes des Indiens étoient des arcs, & des fleches travaillées avec beaucoup d'art. Toutes les Maisons du Pays étoient rondes, bâties de bois, séparées les unes des autres, & couvertes d'un tissu de paille fort délié, qui les garantissoit, aussi parfaitement que nos tuiles, du soleil & de la pluie. Elles se transportoient aisément, lorsque le besoin ou la commodité obligeoit les Habitans de changer de lieu; ou du moins la seule difficulté consistoit à lever les toits, car tout le reste ne demandoit qu'un moment. Une seule Maison contenoit jusqu'à vingt-cinq ou trente personnes, c'est-à-dire une Famille entiere, comptée par les plus proches degrés du sang. Ces Peuples étoient sujets à peu de maladies, & se vantoient eux-mêmes de ne mourir qu'à de vieillesse. Ce n'étoit pas dans la figure seule, qu'ils avoient un air d'humanité; cet air respiroit dans leurs moindres actions, surtout dans le zele avec lequel ils s'aidoient mutuellement pour le travail. Verazzani observa que le Pays étoit rempli de pierres transparentes, & l'albâtre fort commun. Pour ensemercer les Terres, on y observoit le cours de la Lune, & la naissance de quelques Etoiles. L'embouchure du Port est au Sud, & sa hauteur au quarante-unieme degré.

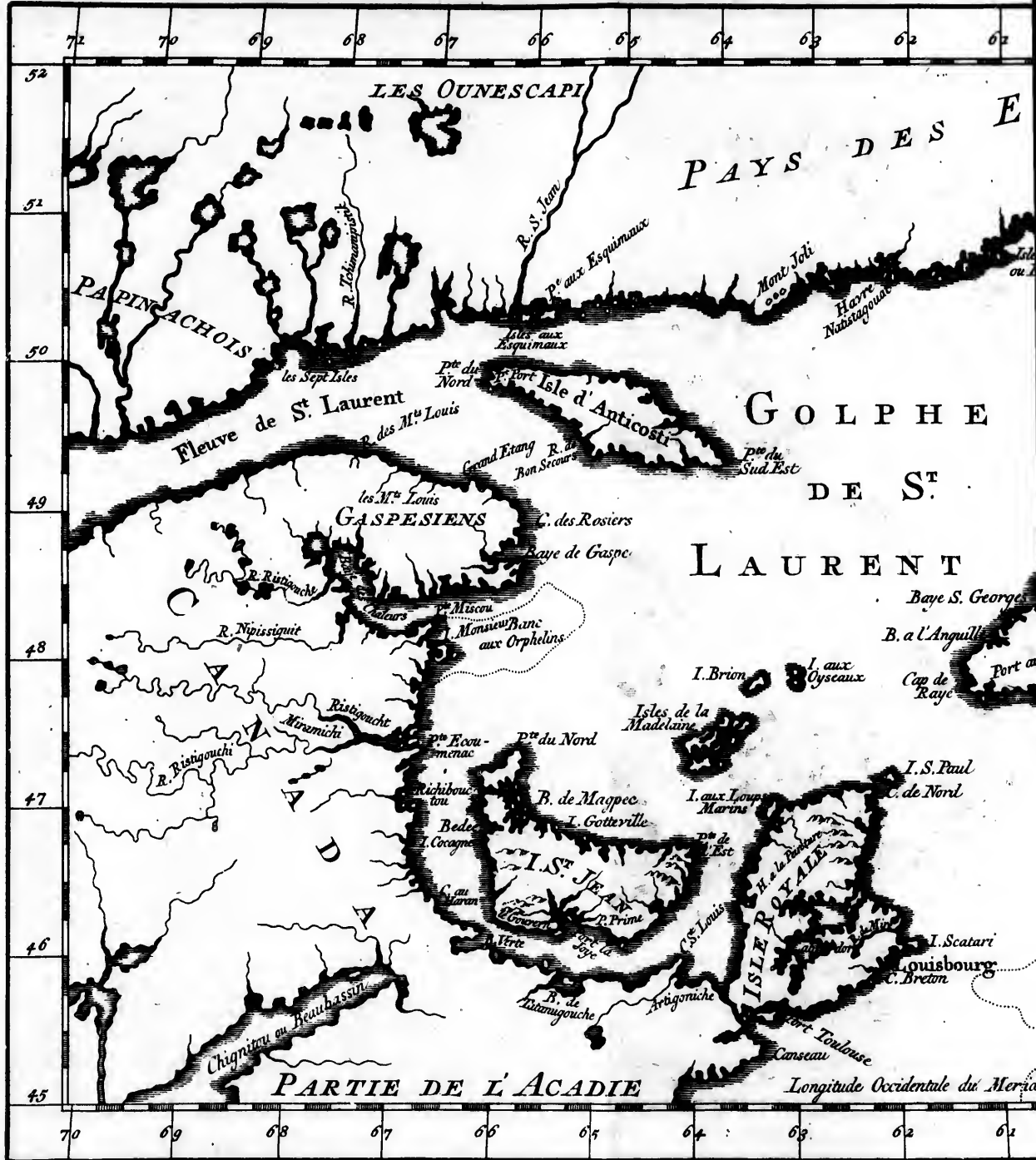
APRÈS avoir fait d'abondantes provisions, les François remirent à la voile le 5 de Mai, pour continuer de suivre la Côte vers le Nord. Ils firent environ cent cinquante lieues, sans rien découvrir au rivage, qui tentât leur curiosité; mais, à cette distance du Port dont ils étoient fortis, ils virent une terre plus haute, revêtue d'épaisses Forêts, & des Habitans d'un naturel si farouche, que rien ne fut capable de les attirer à bord. Ils étoient vêtus de peaux. Leur unique exercice étoit la Chasse & la Pêche, qui leur fournissoit une abondante nourriture, avec diverses sortes de racines que la terre produisoit naturellement; elle paroissoit d'ailleurs fort stérile & sans aucune trace de culture. Jamais ces Barbares ne voulurent rien prendre en échange pour leurs alimens. Le fer même, les coÛteaux & les hameçons ne parurent pas les tenter; vingt-cinq François, qui descendirent, en furent reçus à coups de fleches, & ne recueillirent pour fruit de leur Expédition, que d'avoir observé quelques apparences de Mines, surtout de cuivre. Ils remarquerent aussi que les Habitans portoient des plaques de ce Métal aux oreilles.

DE-LÀ, ne cessant point de suivre le Nord, ils trouverent la Côte meilleure & sans bois, mais bordée, dans l'éloignement, par de grandes montagnes. Cinquante lieues plus loin, ils compterent proche de terre trente-deux petites Iles, qui formoient un spectacle agréable. Enfin, s'avançant encore d'environ cent cinquante lieues, ils arriverent au cinquantieme degré, proche d'une Terre, que les Bretons, suivant Verazzani, avoient déjà reconnue. Les

par des signes; il  
; mais ses yeux  
onfié sa Femme.  
étrer même dans  
lieux des Côtes.  
cinq ou trente  
les cyprès, avec  
des pommes &  
nt point aux nô-  
travaillées avec  
bâties de bois,  
fort délié, qui  
de la pluie. El-  
modité obligeoit  
ulté consistoit à  
Une seule Mai-  
re une Famille  
ples étoient su-  
rir qu' de vieil-  
d'humanité; cet  
avec lequel ils  
ue le Pays étoit  
ensemencer les  
quelques Etoiles.  
unième degré.  
aurent à la voile  
Ils firent envi-  
tentât leur cu-  
ils virent une  
d'un naturel si  
toient vêtus de  
leur fournissoit  
ue la terre pro-  
ns aucune trace  
n échange pour  
e parurent pas  
çus à coups de  
l'avoir observé  
erent aussi que

et la Côte meil-  
randes monta-  
re trente-deux  
ançant encore  
degré, proche  
reconnue. Les





63 62 62 60 59 58 57 56 55 54 53 52



62 62 60 59 58 57 56 55 54 53





vivres commençant à lui manquer, il prit le parti de revenir en France, après avoir découvert, dit-il, plus de sept cens lieues de Côte (q), & donné au Pays le nom de *Nouvelle France*. S'il ne s'est pas trompé dans son estime, on ne sauroit douter que cette Terre, qu'il donne pour le terme de sa course, ne fût l'Île de Terre-Neuve, où nous avons remarqué que les Bretons faisoient la Pêche depuis longtems.

(q) Hakluyt, Ramusio, Herrera, *ubi sup.*

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

Terre & re-  
tour de Ve-  
razzani.

## §. V.

## Voyages de Jacques Cartier.

QUELQUE Jugement qu'on doive porter du second Voyage de Verrazani, & du sort de ce malheureux Voyageur, il est certain qu'ayant tout-à-fait disparu, & les fruits de sa premiere Expédition n'ayant pas répondu à l'attente de François I, il se passa plusieurs années pendant lesquelles ce Prince & la Nation semblerent oublier l'Amérique. Mais le dessein de pousser les Découvertes s'étant ranimé à la Cour de France, une légère différence dans l'ordre des tems ne doit pas faire séparer ici des entreprises formées sous le même Regne & dans les mêmes vues. En 1534, Philippe de Chabot, Amiral, fit savoir au Roi l'importance d'établir une Colonie Française dans quelques parties d'un nouveau Monde, d'où les Espagnols tiroient tant de richesses. Il lui présenta un Capitaine Malouin, nommé Jacques Cartier, dont il connoissoit l'habileté; & ses propositions furent agréées. L'Historien de la Nouvelle France ne porte pas un Jugement avantageux de la Relation de son Voyage, qu'il accuse d'être souvent mêlée de contes qui la défigurent: mais le soin qu'il a pris de la réformer lui-même, par d'exactes & judicieuses observations, doit inspirer de la confiance pour l'extrait, que cette raison nous fait donner après lui.

CARTIER partit de Saint Malo le 20 d'Avril, avec deux Bâtimens de soixante Tonneaux & cent vingt-deux hommes d'équipage. Il prit sa route à l'Ouest, tirant un peu vers le Nord; & les vents lui furent si favorables, que le 10 de Mai il aborda au Cap de Bonne-Viste, dans l'Île de Terre-Neuve. La Terre y étant encore couverte de neige, & le rivage bordé de glaces, il ne pût ou n'osa s'y arrêter: mais six degrés plus loin, au Sud-Sud-Est, il entra dans un Port auquel il donna le nom de *Ste. Catherine*.

DE-LÀ, remontant au Nord, il s'avança vers des Îles, qu'il nomma *Iles aux Oiseaux*, éloignées, dit-il, de Terre-Neuve, d'environ quatorze lieues. Sa surprise fut extrême, d'y voir un Ours blanc, de la grosseur d'une Vache, qui n'avoit pu faire ce trajet qu'à la nage. Cet animal n'eut pas plutôt aperçu les Chaloupes, que se jettant à la Mer, il se remit à nager vers Terre-Neuve, où Cartier le tua, & le prit le lendemain, à peu de distance du rivage. Ensuite, ayant côtoyé toute la partie du Nord de cette grande Île, il observe qu'on ne voit nulle part, ni de meilleurs Ports, ni de plus mauvais Pays. On n'y découvre que d'affreux Rochers, & des Terres stériles, couvertes d'un peu de mousse; nulle espece d'arbres, & seulement quelques

CARTIER.  
1534.

INTRODUC-  
TION.

I. VOYAGE.  
Départ de  
Cartier.

Port qu'il  
nomme Ste  
Catherine.

Ours blanc  
qu'il tue en  
Mer.

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

CARTIER.

I. VOYAGE.

1534.

Baie des  
Chaleurs.

Origine du  
nom de Ca-  
nada.

Retour de  
Cartier.

II. VOYAGE.

1535.

Il part avec  
trois Vais-  
seaux.

Tempêtes  
qui les sé-  
parent.

Ils se rejoignent dans le  
Golfe.

Port de S.  
Nicolas.

buiffons à demi desséchés. Cependant Cartier y trouva des Hommes fort bien faits, qui avoient les cheveux liés au-dessus de la tête, avec quelques plumes d'Oiseaux, entrelassées sans ordre.

APRÈS avoir fait le tour presque entier de Terre-Neuve, sans pouvoir s'assurer que ce fût une Ile, il prit sa route au Sud; & traversant le Golfe, pour s'approcher du Continent, il entra dans une Baie profonde où il souffrit beaucoup de chaud; ce qui la lui fit nommer *Baie des Chaleurs*. Il fut charmé de la beauté du Pays, & fort content des Sauvages, avec lesquels il troqua quelques marchandises pour des Pelleteries. Cette Baie est la même, qui porte, dans quelques Cartes, le nom de Baie des Espagnols, apparemment sur ce que Vincent le Blanc rapporte d'un Voyage de Velasco. Quoique les circonstances en soient fort incertaines, une ancienne tradition porte, en effet, que des Castillans y étoient entrés avant Cartier, & que n'y ayant remarqué aucune apparence de Mines, ils avoient prononcé plusieurs fois ces deux mots, *aca nada*, ici rien, que les Sauvages ont ensuite répétés aux François; d'où est venu l'opinion que Canada étoit le nom du Pays. D'autres, néanmoins, font dériver ce nom, du mot Iroquois *Kannata*, qui se prononce Canada, & signifie un amas de Cabanes.

LA Baie des Chaleurs est un assez bon Havre; & depuis le milieu de Mai jusqu'à la fin de Juillet, on y pêche une quantité de Loups marins. En la quittant, Cartier visita une bonne partie des Côtes qui environnent le Golfe, & prit possession de cette Contrée, comme Verazzani, au nom du Roi Très Chrétien. Il remit à la voile le 15 d'Août, pour retourner en France, où il arriva heureusement, par Saint Malo, le 5 de Septembre. La Relation, qu'il publia de son Voyage, acheva de faire sentir aux François, combien il leur seroit utile d'avoir un Etablissement dans cette partie de l'Amérique: mais personne ne s'y porta plus ardemment que le Vice-Amiral, Charles de Mouy, sieur de la Meilleraie. Ce Seigneur obtint, pour Cartier, une Commission plus étendue que la première, & lui fit donner trois Vaisseaux bien équipés. Ils furent prêts au mois de Mai de l'année suivante; & Cartier, qui faisoit entrer le progrès de la Religion dans ses vues, assembla tout son monde, le 16, jour de la Pentecôte, dans l'Eglise Cathédrale, pour y implorer la protection du Ciel. L'Evêque, revêtu de ses habits Pontificaux, lui donna sa Bénédiction.

LE Mercredi 19, il s'embarqua. Le Navire, qu'il montoit, nommé la *grande Hermine*, portoit avec lui plusieurs jeunes gens de distinction, qui s'attachèrent à sa fortune, en qualité de Volontaires. Ils mirent à la voile, d'un très beau tems; mais le vent devint bientôt si contraire, que pendant plus d'un mois toute l'habileté des Pilotes ne put les rendre maîtres de leur course. Les trois Navires, qui s'étoient d'abord perdus de vue, essuyèrent séparément les plus violentes tempêtes, & se virent forcés de s'abandonner à la fortune. La *grande Hermine* fut portée au Nord de Terre-Neuve, d'où Cartier fit voile pour le Golfe, rendez-vous convenu, dans les malheureuses suppositions, qui s'étoient vérifiées. Il y arriva le 25 de Juillet; & le jour suivant, ses deux autres Bâtimens l'y rejoignirent: le premier d'Août un gros tems le contraignit de se retirer dans le Port de *Saint Nicolas*, situé à l'entrée du Fleuve, du côté du Nord. Il y planta une Croix, sur laquelle il mit les armes de France,

& les vents l'y retinrent jusqu'au 7. Ce Port est presque le seul endroit du Canada, qui ait conservé le nom qu'il reçut de Cartier; ce qui a répandu beaucoup d'obscurité dans sa Relation. Il est situé à quarante degrés vingt-cinq minutes de Latitude du Nord. On y mouille avec assez de sûreté, sur quatre brasses d'eau; mais quelques recifs en rendent l'entrée difficile.

LE 10, les trois Vaisseaux étant rentrés dans le Golfe, Cartier lui donna le nom de *S. Laurent*, à l'honneur du Saint dont l'Eglise célèbre la Fête le même jour; ou plutôt, il le donna d'abord à une Baie qui est entre l'île Anticosty & la Côte Septentrionale, d'où il s'est étendu à tout le Golfe dont cette Baie fait partie: & comme le Fleuve, qu'on appelloit auparavant la Rivière de Canada, se décharge dans ce Golfe, il a pris insensiblement le nom de Fleuve de *S. Laurent*, qu'il porte aujourd'hui. Le 15, Cartier s'approcha de l'île Anticosty, & la célébrité du jour la lui fit nommer l'île de l'*Assomption*: mais le nom d'Anticosty, qu'elle avoit reçu apparemment des Anglois, n'a pas laissé de prévaloir dans l'usage. Les Indiens l'appelloient *Natiscotec*:

ENSUITE, les trois Vaisseaux remonterent le Fleuve; & le premier de Septembre, ils entrèrent dans le Saguenay. Cartier ne fit que reconnoître l'embouchure de cette Rivière. Après avoir rangé la Côte pendant quinze lieues, il mouilla près d'une île qu'il nomma l'*île aux Coudres*, parcequ'il s'y trouvoit quantité de Coudriers. Alors, se voyant engagé dans un Pays inconnu, il ne pensa qu'à chercher un Port, où ses Navires pussent être en sûreté pendant l'hiver. Huit lieues au-delà de l'île aux Coudres, il en trouva une, beaucoup plus belle & plus grande, couverte de bois & de vignes, dont il prit occasion de la nommer l'*île de Bacchus*: mais on a fait succéder à ce nom celui d'*île d'Orléans*. L'Historien de la Nouvelle France, qu'on ne cesse pas de suivre ici, observe, que, suivant la Relation publiée sous le nom de Cartier, le Pays ne commence qu'en cet endroit à prendre le nom de Canada; c'est une erreur. Il est certain que dès les premiers tems, les Sauvages donnoient ce nom à tout le Pays, qui borde les deux côtés du Fleuve, particulièrement depuis son embouchure jusqu'au Saguenay.

DE l'île de Bacchus, Cartier se rendit dans une petite Rivière qui n'en est qu'à dix lieues, & qui vient du Nord. Il la nomma *Ste Croix*, parcequ'il y entra le 14 de Septembre; mais on l'appelle aujourd'hui communément, la *Rivière de Jacques Cartier*. Le lendemain, il y reçut la visite d'un Chef, nommé *Donnacona*, que l'Auteur de la Relation qualifie Seigneur du Canada. Deux Sauvages, qu'il avoit menés en France l'année précédente, & qui sachant un peu de François, lui servoient à traiter avec les autres, avertirent ce Seigneur, que le dessein des Etrangers étoit d'aller à *Hochelaga*; il en marqua de l'inquiétude. C'étoit une assez grosse Bourgade, située dans l'île qui est aujourd'hui connue sous le nom de *Mont-Réal*. On l'avoit vantée à Cartier, qui ne vouloit pas retourner en France sans la voir. Donnacona, cherchant à profiter seul de l'arrivée des François, pensoit avec chagrin que cette visite en feroit partager les avantages aux Habitans d'*Hochelaga*, qui étoient d'une autre Nation que la sienne. Il fit représenter au Capitaine François, que le chemin qui lui restoit, jusqu'à cette Bourgade, étoit plus long & plus difficile qu'il ne sembloit le penser. Mais Cartier, qui pénétra ses motifs, ne

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

CARTIER:

II. VOYAGE.

1535.

Cartier don-  
ne le nom de  
*S. Laurent* au  
Golfe.

Il remonte  
le Fleuve.

île aux Cou-  
dres.

île de Bac-  
chus, qui a  
pris le nom  
d'*Orléans*.

Rivière de  
*Ste Croix* ou  
de Jacques  
Cartier.

*Hochelaga*,  
grosse Bour-  
gade.

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

CARTIER.

II. VOYAGE.

1535.

Description  
de Hochelaga.

Cartier en-  
trepren-  
d de  
faire un mira-  
cle.

Hochelaga  
est nommé  
Mont-Réal.

changea point de résolution. Il partit le 19 avec la *grande Hermine* seule & deux Chaloupes, laissant ses deux autres Navires dans la Riviere de Ste Croix, où la *grande Hermine* n'avoit pu entrer: sur quoi l'Historien remarque que Champlain s'est trompé, lorsqu'il a pris cette Riviere pour celle de *S. Charles*. En haute Marée, dit-il, des Bâtimens beaucoup plus grands que celui de Cartier entrent fort bien dans la seconde de ces deux Rivières.

Le 29, Cartier fut arrêté au Lac *S. Pierre*, que son Navire ne pût passer, apparemment parcequ'il avoit manqué le Canal; cet obstacle lui avoit fait prendre le parti d'armer ses deux Chaloupes & de s'y embarquer: il n'en arriva pas moins à Hochelaga, le 2 d'Octobre, accompagné de MM. de *Pontbriand*, de la *Pommeraië*, & de *Goyelle*, trois de ses Volontaires. La figure de cette Bourgade étoit ronde; trois enceintes de Palissades y renfermoient environ cinquante Cabanes, longues de plus de cinquante pas chacune, larges de quatorze ou quinze, & formées en Tonnelles. On y entroit par une seule Porte, au-dessus de laquelle, comme le long de la premiere enceinte, regnoit une espece de Galerie, où l'on montoit par des échelles, & qui étoit abondamment pourvue de pierres & de cailloux pour la défense du lieu. Les Habitans de cette Bourgade parloient la Langue Huronne. Ils firent un bon accueil aux François, & leur donnerent des Fêtes. De part & d'autre, on se fit des présens. L'étonnement & l'admiration des Sauvages ne peuvent être représentés, à la vue des armes à feu, des Trompettes & des autres instrumens de guerre, des longues barbes, & de l'habillement des Européens. Mais comme on ne pouvoit se parler que par signes, on ne put recevoir & se donner mutuellement beaucoup de lumieres. Un jour, Cartier fut fort surpris de voir venir à lui le Chef de la Bourgade, qui, montrant ses jambes & ses bras, faisoit entendre qu'il y souffroit quelque douleur, & sembloit attendre sa guérison des Européens. Son action fut imitée de tous les Sauvages qui étoient présens; bientôt, elle le fut d'un plus grand nombre, qui accoururent de toutes parts, les uns fort malades, & d'autres d'une extrême vieillesse. Leur simplicité toucha Cartier, qui s'armant d'une foi vive, récita, le plus dévotement qu'il lui fut possible, le commencement de l'Evangile de *S. Jean*. Ensuite il fit le signe de la Croix sur les Malades, & leur distribua des Chapelets & des *Agnus Dei*, en leur faisant entendre que c'étoient des secours pour toutes sortes d'infirmités. Il fit des prieres. Il lut à haute voix toute la Passion de *N. S.* On ne nous en apprend point l'effet: mais il fut écouté avec autant de respect que d'attention, & cette pieuse cérémonie fut terminée par une Fanfare de Trompettes, qui jetta les Sauvages dans des transports de joie & d'admiration.

Le même jour, Cartier visita la Montagne, au pied de laquelle Hochelaga étoit située, & lui donna le nom de *Mont-Royal*, ou *Mont-Réal*, qui est devenu celui de toute l'Île. On découvroit, de cette hauteur, un vaste & beau Pays, dont la vue le charma & lui fit juger qu'il ne pouvoit faire de meilleur choix pour un Etablissement. Ses gens firent, autour de leurs Baraques, une forte de retranchement, capable au moins de les garantir d'une surprise. La prudence rendoit cette précaution nécessaire, lorsqu'il étoit question de passer l'hiver près d'une Bourgade fort peuplée, & dans un tems où la confian-

ce n'étoit pas encore bien établie. Cartier partit le 5 d'Octobre. L'Historien remarque, que, suivant quelques Mémoires, c'est une tradition constante, en Canada, qu'un de ses trois Navires se brisa dans le Fleuve de S. Laurent, vis-à-vis de la Riviere de Ste Croix, contre un Rocher que la Marée couvre entièrement, & qu'on nomme encore aujourd'hui la *Roche de Jacques Carrier*. Mais on ne trouve, dans la Relation, aucune trace de cet accident.

UN plus grand malheur le fit bientôt oublier. Ce Vaisseau étoit perdu: peut-être auroit-il fallu l'abandonner, faute de Matelots pour le reconduire en France; lorsqu'une espece de scorbut, dont personne ne fut exempt, menaça de faire périr jusqu'au dernier des François, si les Sauvages ne leur eussent appris, quoiqu'un peu tard, un remede, dont ils ressentirent aussitôt la vertu. C'étoit une ptisanne, composée de la feuille & de l'écorce de l'Épinette blanche, pilées ensemble. Cartier étoit lui-même attaqué du mal. Il avoit déjà perdu vingt-cinq hommes. A peine lui en restoit-il deux ou trois, qui fussent en état d'agir. Mais, dans l'espace de huit jours, tout le monde fut heureusement rétabli: & quelques-uns, qui avoient eu le mal de Naples, dont ils n'étoient pas guéris parfaitement, retrouvèrent bientôt toute leur santé. C'est ce même arbre, ajoute l'Historien, qui produit la Térébenthine, ou le Baume blanc du Canada. Il remarque aussi que Cartier, dans le Mémoire qu'il présenta au Roi sur son Voyage, n'attribue point à la fréquentation des Sauvages, comme plusieurs de ses gens l'avoient fait d'abord, le mal dont il avoit eu tant à souffrir; mais à la fainéantise des Equipages, qui leur avoit fait éprouver beaucoup de misere. Jamais, effectivement, les Sauvages du Canada n'ont été sujets au scorbut.

A son retour, Cartier ne craignit point d'assurer qu'il y avoit de grands avantages à se promettre des Pays qu'il avoit parcourus. Il dit au Roi que la plupart des Terres y étoient très fertiles, le climat sain, les Habitans sociables & dociles. Il vanta surtout les Pelleteries, comme l'objet d'un riche commerce. Quelques Auteurs n'en ont pas moins prétendu, que dégoûté lui-même du Canada, il s'efforça d'inspirer les mêmes sentimens à la Nation. On ajoute, qu'en partant de Ste Croix, pour retourner en France, il avoit embarqué par surprise Donnacona, & qu'il le présenta au Roi. Mais l'Historien croit ce fait douteux, & n'est pas plus persuadé du dégoût de Cartier, qui ne s'accorde point, dit-il, avec la maniere dont il s'explique dans ses Mémoires. Cependant il avoue que le Capitaine Malouin eut beau vanter le Pays qu'il avoit découvert: la nature des richesses qu'il en apportoit, & le triste état où ses gens avoient été réduits par le froid & le scorbut, persuaderent plus fortement qu'il ne seroit jamais utile à la France. On insista sur la pauvreté d'une Terre, où l'on n'avoit trouvé aucune apparence de Mines; car alors, plus qu'aujourd'hui, les Découvertes qui ne produisoient point d'or & d'argent passioient pour d'inutiles Expéditions. Peut-être aussi Cartier décria-t-il sa Relation, par quelques récits sans vraisemblance, dont il crut devoir l'embellir. C'est ce qui semble avoir porté l'Historien à les examiner. L'ignorance, dit-il, ou le défaut d'attention, peuvent avoir engagé ce Voyageur dans quelques méprises: mais ce qu'il rapporte sur le témoignage d'autrui n'est pas toujours sans quelque fondement, ni tout-à-fait indigne de l'attention des Curieux.

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

CARTIER.

II. VOYAGE.

1535.

Le scorbut  
fait périr un  
grand nombre  
de François.

Remede  
qu'ils reçoivent  
des Sauvages.

Retour de  
Cartier: effets  
de son Voyage.

Examen de  
ce qui paroît  
fabuleux dans  
sa Relation.

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

CARTIER.  
II. VOYAGE.

1535.  
Monstrueu-  
se espèce  
d'Hommes.

Récit de  
Cartier con-  
firmé.

DONNACONA, si l'on en croit Cartier, lui raconta que voyageant dans un Pays fort éloigné du sien, il avoit vu des Hommes qui ne mangeoient point, & qui n'avoient au corps aucune issue pour les excréments; mais qui ne laissoient pas de boire & d'uriner: que dans une autre Région, il en avoit vu qui n'avoient qu'une jambe, une cuisse, & un pied fort grand, deux mains au même bras, la taille extrêmement quarrée, la poitrine & la tête plates, & une très petite bouche: que plus loin il avoit vu des Pygmées, & une Mer d'eau douce: enfin que remontant le Saguenay, on arrivoit dans un Pays, où les Hommes étoient habillés comme on l'est en Europe, demouroient dans des Villes, & vivoient dans l'abondance de l'or, des rubis & du cuivre.

„ Il est certain”, observe l'Historien, „ que nos Missionnaires ont voyagé, avec les Sauvages, aussi loin qu'il est possible, en remontant le Saguenay & la plupart des Rivieres qui s'y déchargent, & qu'ils n'y ont vu que des Pays affreux, impraticables pour tout autre que des Sauvages errans, dont plusieurs mêmes y périrent de faim & de misère: mais on doit confesser qu'un Sauvage, pour qui sept ou huit cens lieues de marche ne sont pas une grande affaire, peut bien, en prenant sa route par le Saguenay, tourner ensuite à l'Ouest, pénétrer jusqu'au Lac des Alsiniboils, qui a, dit-on, six cens lieues de circuit, & de-là passer au nouveau Mexique, où les Espagnols commençoient alors à s'établir”.

D'AILLEURS il est assez singulier que le conte des Hommes, qui n'ont qu'une jambe, ait été renouvelé, depuis peu, par une jeune Esclave de la Nation des Esquimaux, qui fut prise en 1717, & menée chez M. de Courtamanche, à la Côte de Labrador, où elle étoit encore en 1720, lorsque l'Historien fit le Voyage de Quebec. „ Cette Fille, (dit-il,) voyant un jour des Pêcheurs sur le bord de la Mer, demanda s'il n'y avoit, parmi nous, que des Hommes de cette forme? Sa demande parut surprenante; mais la surprise augmenta, lorsqu'elle eût ajouté que dans son Pays elle avoit vu des Hommes d'une grandeur & d'une grosseur monstrueuse, qui rendoient leurs excréments par la bouche, & qui urinoient par dessous l'épaule. Elle dit encore que parmi ses Compatriotes, il y avoit une autre sorte d'Hommes, qui n'avoient qu'une jambe, une cuisse, & un pié fort grand, deux mains au même bras, le corps large, la tête plate, de petits yeux, presque point de nez, & une très petite bouche; qu'ils étoient toujours de mauvaise humeur; qu'ils pouvoient rester, sous l'eau, trois quarts d'heure de suite; & que les Esquimaux s'en servoient pour pêcher les débris des Navires qui faisoient naufrage à la Côte. Enfin, cette Fille assura qu'à l'extrémité Septentrionale de Labrador, il y avoit un Peuple noir, qui avoit de grosses levres, un nez large, des cheveux droits & blancs; que c'étoit une fort mauvaise Nation; que sans usage du fer, sans autres armes que des costeaux & des haches de pierres, elle s'étoit rendue redoutable aux Esquimaux; & qu'elle se sert de Raquettes pour courir sur la neige, ce qui n'est point en usage parmi les derniers (a).

IL seroit bien étrange qu'il se trouvât des Hommes noirs si près du Pole, & sous un climat où les Ours mêmes sont blancs; cependant l'Esclave de Labrador n'est pas la seule de qui l'on tienne ce fait. Une Relation de la Groen-  
lande,

(a) Histoire de la Nouvelle France, Tom. I. p. 17 & suiv.

lande, inférée dans les Voyages au Nord, après avoir décrit les Habitans, qu'elle représente assez semblables aux Esquimaux, grands & maigres comme eux, vêtus de même, avec des Canots tels que les leurs, ajoute qu'on voit aussi, parmi eux, des Hommes aussi noirs que les Ethiopiens. Qu'y trouvera-t-on d'impossible? Ne se peut-il pas que des Negres aient été transportés dans la Groenlande; qu'ils s'y soient multipliés, & que leurs cheveux blancs y soient l'effet du froid, qui en produit de semblables sur la plupart des animaux du Canada?

DANS le récit de l'Esclave on trouve aussi des Pygmées, qui font une Nation particuliere. Ils n'ont pas plus de trois piés de haut, quoiqu'ils soient d'une extrême grosseur. Leurs Femmes sont encore plus petites. Le Monde n'a point de Peuple plus malheureux. Les Esquimaux, dont ils sont Esclaves, les traitent fort durement, jusqu'à leur faire regarder comme une grace singuliere, un peu d'eau douce qu'ils leur donnent à boire. La Relation rend le même témoignage. Elle assure aussi que dans quantité d'endroits de cette Contrée, il n'y a point d'autre eau douce, que celle de neige fondue; ce qui n'a rien d'incroyable, puisque le froid peut tellement resserrer les veines de la Terre, qu'il n'y ait de passage pour les sources qu'à une certaine profondeur. Cette conjecture est confirmée par ce qu'on a éprouvé dans le Nord, où, sur le rivage même de la Mer, on voit des glaçons énormes d'une eau très douce. On lit aussi que les Esquimaux sont accoutumés à boire de l'eau salée, & que souvent ils n'en ont point d'autre. Cette eau n'est pas celle de la Mer, mais de quelques Etangs saumâtres, tels qu'il s'en rencontre quelquefois dans les Terres. On apprend encore, par les Voyages au Nord, qu'en 1605, des Vaisseaux Danois, s'étant élevés fort au-dessus de la Baye d'Hudson, y rencontrèrent de petits Hommes, qui avoient la tête quarrée, la couleur basanée, les lèvres grosses & relevées; qui mangeoient la chair & le poisson cruds, & qui ne purent s'accoutumer, ni au pain, ni aux viandes cuites, encore moins au vin; qui avaloient l'huile de Baleine, comme nous buvons l'eau, & qui en mangeoient voluptueusement la chair; qui se faisoient des chemises d'intestins de Poissons, & des surtouts de cuir de Chiens ou de Veaux marins. On amena plusieurs de ces Pygmées en Dannemarc, où ils moururent du chagrin d'avoir quitté leur Pays; mais il en restoit encore cinq, lorsqu'un Ambassadeur d'Espagne étant arrivé à Coppenhague, on lui donna le divertissement de voir ces petits Hommes sur Mer avec leurs Bâteaux (b).

CARTIER assure qu'étant un jour à la chasse, il poursuivit une Bête fauve à deux piés, qui couroit avec une extrême vitesse. Il avoit vu, sans doute, au travers des arbres, un Sauvage couvert d'une peau, dont le poil étoit en dehors; & peut-être lui avoit-il entendu contrefaire le cri de quelque Animal, pour l'attirer dans ses pièges, suivant l'usage commun de ces Peuples. Le Sauvage, appercevant de son côté un homme extraordinaire, avoit pu prendre la fuite; & Cartier, qui ne savoit point que ces Barbares égalent en vitesse les Daims mêmes & les Cerfs, fort étonné de voir son prétendu Monstre courir aussi vite sur ses deux piés que s'il en avoit eu quatre, l'avoit pris pour quelque Animal d'une espece particuliere. Les Faunes & les Satyres viennent peut-être de la même source.

(b) On en verra la forme dans les Descriptions générales.

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

CARTIER.  
II. VOYAGE.  
1535.

Nation de  
Negres vers  
le Pole du  
Nord.

Nation de  
Pygmées.

Confirma-  
tion de leur  
existence.

Erreur de  
Cartier excu-  
sée par le  
Pere de Char-  
levoix.



CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

CARTIER.  
II. VOYAGE.

III. VOYAGE  
SOUS RO-  
BERVAL.

1540.

Son départ.

Joie des  
Sauvages à  
son arrivée.

MAIS c'en est assez pour rendre un peu de poids aux récits historiques d'un Voyageur, dont la bonne foi n'est pas soupçonnée sur tout ce qui regarde sa navigation, le fond de son entreprise, & la réalité de ses Découvertes. S'il est vrai même, comme l'Historien continue de le supposer, que sa Relation eût prévenu la plupart des François contre le Canada, il ne laissoit pas de se trouver à la Cour quelques personnes mieux disposées, qui, pensant fort différemment, jugerent qu'on ne devoit pas faire dépendre le succès d'une grande Entreprise, de quelques tentatives inutiles.

CELUI qui s'attacha le plus à cette idée fut un Gentilhomme de Picardie, nommé François de la Roque, Seigneur de Roberval, fort accrédité dans sa Province, & que François I. appelloit quelquefois le *petit Roi du Vimeu*. Il demanda, pour lui-même, la Commission de pousser les Découvertes; & cette faveur lui fut accordée: mais, une simple Commission ne paroissant pas suffire pour un Homme de ce rang, le Roi, par ses Lettres Patentes, datées du 15 Janvier 1540, le déclare Seigneur de Norimbegue, son Viceroi & Lieutenant Général en Canada, Hochelaga, Saguenay, Terre-Neuve, Belle-Ile, Carpon, Labrador, la grande Baie & *Baccalos (c)*, & lui donne dans tous ces lieux les mêmes pouvoirs & la même autorité qu'il y avoit lui-même. Ce n'étoit pas dire beaucoup, puisque tout étoit encore à faire pour s'établir en possession de tous ces lieux.

JACQUES CARTIER fut chargé de l'armement, qui devoit être de cinq Navires, & ne fit pas difficulté, sous un tel Chef, de se réduire à la qualité de premier Pilote. Mais comme on ne pût rassembler tout-d'un-coup, à S. Malo, l'artillerie & les munitions nécessaires, Roberval, qui croyoit l'abondance nécessaire à sa dignité, prit le parti d'attendre quelques Pièces de Canon qu'il faisoit venir de Normandie & de Champagne, & d'équiper deux autres Vaisseaux pour lui-même. Ainsi Cartier, qu'il pressa de partir d'avance avec les siens, se retrouva Capitaine Général (d), & mit à la voile le 23 de Mai 1540. Il eut fort longtems des vents contraires, qui lui firent employer près de trois mois à se rendre en Terre-Neuve, où il attendit le Viceroi dans le Port de Carpon: mais doutant s'il n'avoit pas déjà traversé, il prit enfin le parti de se rendre à Sainte Croix. Roberval n'y avoit point encore paru, quoiqu'on ne fût pas éloigné de la fin du mois d'Août.

A la vue des cinq Vaisseaux François, les Sauvages, reconnoissant le Pavillon, s'empresserent joyeusement de venir à bord, dans plusieurs Canots, dont l'un portoit *Agona*, successeur de Donnacona, que Cartier avoit mené en France, & qui y étoit mort (e). Ce nouveau Chef d'une Nation puissante demanda d'abord des nouvelles de son Prédécesseur, & ne parut pas fort affligé de celles qu'il reçut; apparemment, observe l'Auteur de la Relation, parcequ'il se trouvoit seul Maître de son Pays. Après les premières explications, Agona prit un bonnet de peau, qu'il portoit au lieu de Couronne, & le mit sur la tête du Capitaine François. Il lui mit aux bras ses brasselers, &

(c) Ce mot signifie, Ile, ou *Pays des Morues*.

(d) L'Historien de la Nouvelle France semble avoir ignoré que Cartier partit seul avec cette qualité. Il ne le représente que comme premier Pilote de Roberval, avec lequel il le fait partir. Cette troisième Relation se

trouve dans Hackluyt, à la suite des deux premières, pp. 232. & suiv.

(e) Malgré le doute de l'Historien, il paroît certain, par les deux dernières Relations, que Donnacona étoit passé en France, & qu'il y mourut.

quelques autres ornemens. Ensuite, invitant ses Sujets à la joie, il parut s'y livrer fort sincèrement lui-même. Mais la suite fit connoître qu'il n'y avoit que de la dissimulation dans ces apparences d'amitié. Cartier lui rendit sa Couronne, & distribua quelques présens entre ses Femmes. Ensuite, levant l'ancre, il alla visiter, à quatre lieues de Ste Croix, une petite Riviere & un Port, qu'il trouva plus commode pour ses Vaisseaux que le précédent. Il déchargea le lendemain ses vivres & ses autres provisions: après quoi son inquiétude pour Roberval lui fit prendre le parti de renvoyer deux de ses Bâtimens en France, sous la conduite de *Jollobert*, son Beau-Frere; & d'*Etienne Noel*, son Neveu, tous deux excellens Pilotes; avec une Lettre au Roi, par laquelle il marquoit son arrivée à ce Prince, & ses craintes pour le Viceroi.

La petite Riviere, où il s'étoit retiré avec ses cinq Vaisseaux, n'a que cinquante pas de large. Il s'y trouve plus de trois brasses d'eau en pleine Marée. Des deux côtés, elle offre un fort beau Pays, plein de diverses especes de grands arbres, aussi beaux qu'il y en ait au Monde. Mais ce qui causa le plus de plaisir aux François, ce fut d'y voir, au Sud, quantité de vignes, richement chargées de raisin, noir comme des mûres, quoique moins doux que celui de France, par la seule raison, dit l'Auteur, qu'ils croissent naturellement & sans culture. Enfin c'étoit l'unique avantage qui semblât manquer au Terroir. Cartier y fit semer des graines de divers légumes, tels que des choux, des navets, des laitues, &c. qui pousserent dans l'espace de huit jours. La Riviere tombe dans la Mer au Sud; mais elle serpente beaucoup vers le Nord, & du côté Oriental de l'embouchure elle est bordée par une Colline fort escarpée, où les François pratiquerent des degrés, pour y monter plus facilement. Ils y construisirent un petit Fort, qu'ils nommerent Charlebourg, dans lequel ils transporterent leurs vivres. Une source d'eau vive, qu'ils y découvrirent, acheva de leur rendre cette situation fort commode. A peu de distance, ils trouverent quantité de pierres, ou de cailloux, qui renfermoient une sorte de Crystal, qu'ils prirent d'abord pour des Diamans. Entre la Colline, & la grande Riviere, tout le Terrain porte les apparences d'une riche Mine de Fer. Mais la joie de Cartier & de tous ses gens ne peut être représentée, lorsqu'en remuant le sable de la Riviere, ils y apperçurent de petites feuilles d'or, de la grandeur de l'ongle.

Ces heureuses Découvertes n'empêcherent point qu'après avoir achevé le Fort, Cartier ne prît la résolution d'armer deux Chaloupes, pour faire le Voyage de Hochelaga. Il se proposoit d'observer particulièrement les Sauts, qu'il faut passer pour se rendre dans le Saguenay. Le Vicomte de *Beaupré* demeura pour commander dans son absence; & les autres Gentilshommes, entre lesquels on nomme Martin de *Painpont*, demanderent la liberté de suivre le Capitaine Général. Ils partirent le 7 de Septembre. En remontant la Riviere, ils s'arrêtèrent chez *Hochelay*, Chef Sauvage, qui avoit fait présent d'une petite Fille à Cartier dans le Voyage de 1535, & qui l'avoit souvent informé des mauvais desseins que d'autres Chefs trañoient contre lui. Les François lui marquerent leur reconnoissance par quelques présens, dont le plus admiré fut un Justaucorps de drap rouge, garni de boutons jaunes & de petites sonnettes. Hochelay, pour ne pas se laisser vaincre en générosité,

CONTINUATION DES DÉCOUVERTES.

CARTIER.

III. VOYAGE.

1540.

Petite Riviere où Cartier se retire.

Beauté du Pays.

Les François y bâtissent un Fort.

Leurs Observations.

Cartier part pour observer les Sauts de la Riviere.

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

CARTIER.

III. VOYAGE.

1540.

Route de  
Cartier pour  
se rendre aux  
Sauts.

leur donna aussi ce qu'il avoit de plus riche: & Cartier prit tant de confiance à sa bonne foi, qu'il ne fit pas difficulté de lui laisser deux jeunes Garçons, pour apprendre la Langue du Pays.

Ils continuèrent leur route avec un vent si favorable, qu'ils arriverent le 11, au premier Saut, qui est à deux lieues d'une Bourgade nommée *Tutonguy*. La résolution qu'ils prirent, fut de passer aussi loin qu'il leur seroit possible avec une des Chaloupes, & de laisser l'autre dans ce lieu jusqu'au retour de la première, dont ils doublerent les Matelots, pour ramer contre le cours du Saut. Mais elle n'alla pas fort loin sans trouver un fort mauvais fond, de très grosses roches, & le courant si rapide qu'il fut impossible d'avancer. Alors Cartier résolut de prendre par terre, pour aller reconnoître la nature & la forme du Saut. Il trouva sur le bord de la Riviere, un sentier battu, qui l'y conduisit; mais, en chemin, il tomba dans une Bourgade de Sauvages, où il fut fort bien reçu. Ces honnêtes Habitans n'eurent pas plutôt compris qu'il vouloit aller aux Sauts, pour passer au Saguenay, qu'ils lui donnerent quatre guides, avec lesquels il avança jusqu'à la vue d'une autre Bourgade, qui est vis-à-vis du second Saut. Il leur demanda ici, par des signes, & par quelques mots de leur Langue, qu'il savoit déjà, combien il restoit de Sauts jusqu'au Saguenay, & quelle étoit la distance? Les Sauvages l'entendirent assez pour lui faire connoître, non-seulement qu'il étoit au second Saut, mais qu'il n'en restoit qu'un; que la Riviere n'étoit pas navigable jusqu'au Saguenay; & que le troisième Saut n'étoit éloigné que d'environ le tiers du chemin qu'il avoit fait. Ils prirent, pour lui donner ces lumières, de petits bâtons qu'ils mirent à terre à certaines distances, entre lesquelles ils mirent d'autres bâtons qui représentoient les Sauts.

Son retour  
des Sauts.

Il se désie  
des Sauvages.

„ APRÈS avoir reçu ces informations”, (continue l'Auteur,) „ la crainte  
„ d'être surpris par la nuit, surtout n'ayant ni mangé ni bu de tout le jour,  
„ nous fit prendre le parti de retourner à nos Chaloupes. En y arrivant,  
„ nous fûmes surpris d'y trouver un grand nombre de Sauvages, qui semblerent  
„ marquer beaucoup de joie de notre retour. Le Capitaine leur distribua  
„ quelques bagatelles, telles que des peignes de corne, & de petits morceaux  
„ d'étain & de cuivre. Il donna, aux Chefs, chacun leur hache & leur hammeçon.  
„ Leur satisfaction éclata par des cris & par des mouvemens fort bizarres.  
„ Cependant nous n'aurions pu nous y fier sans une extrême imprudence;  
„ car nous apprîmes bientôt que s'ils s'étoient crus les plus forts, ou s'ils  
„ n'avoient pas été retenus par la crainte de nos armes, leur dessein étoit  
„ de nous massacrer. Le Capitaine nous ayant fait rentrer dans les Chaloupes,  
„ nous repassâmes par l'Habitation d'Hochelay, où nous avions laissé les deux  
„ jeunes Garçons. Ils y étoient encore; mais nous ne trouvâmes avec eux,  
„ que le fils d'Hochelay, qui nous dit que son Pere étoit allé dans un lieu  
„ qu'il nomma. Il nous trompoit par ce nom (*f*): son Pere étoit parti en effet,  
„ mais pour se rendre chez Agona, & concerter avec lui ce qu'ils pouvoient  
„ entreprendre contre nous: & lorsque nous fûmes arrivés au Fort, nous  
„ apprîmes de nos gens, que les Sauvages du Pays n'y apportoient plus de vivres  
„ & de Poisson, comme ils y étoient accoutumés. Ce

(*f*) C'étoit *Mefouma*; apparemment une Bourgade voisine.

Capitaine, sachant d'ailleurs par quelques Matelots qu'il avoit envoyés à *Stadacona*, qu'il s'y étoit assemblé un très grand nombre de ces Barbares, donna tous les ordres nécessaires pour la défense du Fort".

HACKLUYT, qui nous a conservé cette Relation, avertit que le reste manque, & donne pour Supplément une Lettre de Jacques Noel, de Saint Malo, petit-Neveu de Cartier, qui se plaint de n'en avoir pu retrouver la suite.

J'ai cherché, (dit-il,) dans toutes les Maisons de cette Ville où j'ai cru pouvoir découvrir quelques Papiers de feu mon Oncle, & je n'ai trouvé qu'une espece de Lettre en forme de Carte de Mer, tracée de la main de mon Oncle, dont un de nos Habitans, nommé M. *Cremeur*, est en possession". Noel ajoute que cette Carte représente la Riviere du Canada; qu'il en est bien sûr, parcequ'il la connoît jusqu'aux Sauts, où il avoit été lui-même, & que les Sauts sont à quarante-quatre degrés de Latitude: que sur la même Carte on lisoit aussi, & de la main de Jacques Cartier, son Oncle: Les Sauvages de Canada & d'Hochelega m'ont dit que le Pays de Saguenay est riche en pierres précieuses": enfin, qu'environ cent lieues au-dessous des Sauts, on lisoit encore sur la même Carte, un peu au Sud-Ouest: Dans ce Canton, on trouve de la Canelle & du Girofle, que les Sauvages nomment *Canodeta* dans leur Langue (g)".

C'EST apparemment pour avoir ignoré l'existence d'une partie de la troisième Relation de Jacques Cartier, que l'Historien de la Nouvelle France fait partir Roberval en 1541, avec les cinq Vaisseaux; lui fait bâtir un Fort; & en un mot, lui attribue tout ce qu'on vient de lire sous le nom de Cartier, & qui n'est vrai que de lui. On a vu ce qui avoit arrêté Roberval en France. Il ne partit qu'au mois d'Avril 1542, avec trois grands Vaisseaux & deux cens personnes, Hommes, Femmes & Enfans. Une courte Relation, qui se trouve aussi dans la Collection d'Hackluyt, nous apprend qu'il avoit pour Pilote, Alphonse de *Xantoigne*, pour Lieutenant, M. de *Senneterre*, & pour Enseigne, M. de *Guinecour*. Après avoir été combattu par les Vents, qui le forcerent de relâcher à Belle-Ile, sur la Côte de Bretagne, il remit en Mer; & le 8 de Juin, il mouilla dans la Rade de S. Jean, en Terre-Neuve, où il trouva dix-sept Bâtimens Pêcheurs. Pendant quelque séjour qu'il y fit, il fut extrêmement surpris d'y voir arriver Jacques Cartier, que la disette de vivres, le retardement du Viceroi, & la crainte d'être insulté par les Sauvages, avoient porté à s'embarquer avec tout son monde pour reprendre la route de France. L'Historien se trompe encore, ou du moins s'accorde mal avec la Relation que je cite, lorsqu'il le fait retourner à la suite de Roberval, „ qui „ moitié, (dit-il,) par de bonnes manieres, moitié en le menaçant de l'indignation du Roi, l'obligea de retourner dans le Pays qu'il abandonnoit". On lit, au contraire, dans la Relation, que le Viceroi lui ayant commandé de le suivre; „ il se déroba, pendant la nuit, avec son Escadre, & que sans avoir dit adieu il mit à la voile pour la Bretagne (h)". Il n'est pas moins certain, par le même témoignage, que Roberval passa, dans la Nouvelle France, le reste de l'Été & tout l'Hiver suivant; qu'il y bâtit un très beau

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

CARTIER.

III. VOYAGE.

1540.

Remarques  
sur cette Re-  
lation.

ROBERVAL:  
1542.

Temps de son  
départ.

Retour de  
Cartier en  
France.

Comment il  
se dérobe aux  
ordres de Ro-  
berval.

(g) Collection d'Hackluyt, p. 236.

Knight, Lord of Roberval, &c. *ibid.* pp. 240  
& suiv.

(h) Voyage of John Francis de la Roche,

CONTINUA-  
TION DES DE-  
COUVERTES.

ROBERVAL.

1542.

Autres Voya-  
ges de Rober-  
val, & sa  
mort.

Fort, sous le nom de *France-Roi* (i); que l'Été d'après il fit le Voyage du Saguenay, avec huit Barques, dont l'une périt, chargée de huit François, entre lesquels on comptoit deux Gentilshommes, nommés Noire-Fontaine & le Vasseur de Constance; enfin, qu'il étoit encore dans le Saguenay le 22 de Juillet 1543. On trouve, dans la Collection Angloise (k), toutes les Observations de Jean Alphonse de Xantoigne, son premier Pilote, autour de Terre-Neuve, & sur les Côtes du Golfe. Cet habile Marin, que les uns font Portugais, d'autres Gallicien, fut envoyé vers le Nord, pour découvrir par cette route, un passage aux Indes Orientales; mais il n'alla point au-delà du cinquante-deuxième degré de Latitude, & l'on ignore combien il employa de tems à cette navigation.

Il paroît, suivant l'Historien, que Roberval fit quelques autres Voyages en Canada: & qu'ensuite la guerre déclarée entre François I. & Charles V. l'ayant arrêté en France, jusqu'en 1549, il fit alors un nouvel embarquement, avec son Frere, qui passoit pour un si brave Homme, que François I. l'avoit surnommé le Gendarme d'Annibal. Mais ils périrent, dans cette Entreprise, avec tous ceux qui les accompagnoient; sans que l'accident, qui causa leur perte, ait jamais été bien éclairci. On voit seulement qu'après leur mort, la Cour de France parut abandonner toutes ses vues sur l'Amérique; & que cette indifférence dura jusqu'au regne suivant (l).

(i) Il est décrit dans la Relation. Les édifices en étoient très beaux. Il étoit situé sur une Montagne, proche du grand Fleuve; & le pied de la Montagne avoit d'autres Bâtimens qui touchoient au Fleuve, dans un en-

droit où il s'y jette une petite Rivière. On loue beaucoup la justice de Roberval, & son exactitude à punir les moindres fautes.

(k) Hackluyt, p. 237.

(l) Hist. de la Nouvelle France, L. I. p. 22.

## C H A P I T R E II.

### Voyages & Découvertes au Sud de l'Amérique.

INTRODU-  
TION.

QUELQUE lumière que les événemens puissent tirer de leur liaison, il seroit absolument impossible d'en mettre une bien constante entre des Expéditions qui ne regardent pas les mêmes lieux, & qui ne sont point entreprises par les mêmes Puissances, ni continuées dans les mêmes tems, par les mêmes Auteurs, & dans les mêmes vues. L'unique ressource, pour l'ordre & la clarté, est de rappeler quelquefois au Lecteur des récits qu'on n'a pu se dispenser d'interrompre; pour le placer dans un point de vue, d'où le souvenir, qu'il doit conserver du passé, puisse le faire entrer tout-d'un-coup dans la nouvelle carrière qui lui est ouverte.

On reprend  
les événemens  
qui condui-  
sent ici,

Origine de  
l'ancien Pa-  
nama

AINSI, nous ne craignons point de le faire remonter à l'Administration de Pedro Arias *Davila* (a), nommé vulgairement *Pedrarias*, qui s'étant défait du brave Nugnez de *Balboa*, continua de signaler sa cruauté dans le Darien, par des exécutions sanglantes, & fit transporter, en 1518, la Ville de Sainte Marie à Panama. Ce nouvel Etablissement prit bientôt une fort belle forme. Ses ruines subsistent encore, à quatre lieues d'une autre Ville qu'on a bâtie depuis sous le même nom (b). L'ancien Panama n'étoit pas d'un grand circuit;

(a) Tome XVIII. de ce Recueil, pp. 189. & suiv. (b) Voy. ci-dessous les Descriptions.

mais les Edifices en étoient commodes & réguliers, pour un tems où l'on doit supposer que les Espagnols s'occupoient peu de l'Architecture: cependant sa situation, sur le bord d'un Lac, l'exposoit à divers inconvéniens, qui firent penser plusieurs fois à la changer. Des vapeurs continuelles en rendoient l'air mal-sain. D'ailleurs, s'étendant de l'Est à l'Ouest, elle présentoit comme le flanc aux plus grandes ardeurs du Soleil, qui faisoient trouver de la difficulté à marcher dans les rues, & qui ne manquoient pas de causer beaucoup de maladies (c). Mais on a remarqué que Pedrarias, en allant s'établir sur la Mer du Sud, avoit moins pensé aux avantages de cette Colonie, qu'à détruire l'ouvrage d'un Homme, qu'il venoit de sacrifier à sa haine, & qu'à se soustraire, par l'éloignement, à l'autorité de l'Audience Royale de l'Île Espagnole.

PENDANT deux ou trois ans, il fit la guerre aux Indiens voisins, qui lui disputèrent la victoire, mais toujours aux dépens de leur sang, que sa cruauté ne ménageoit point (d). Il songeoit aussi à peupler les environs de Nicaragua, dont il s'attribuoit la Découverte. Un de ses Officiers, qu'il avoit envoyé à l'Espagnole, pour en amener un puissant secours, engagea dans cette Entreprise un riche Habitant, nommé Jean Bazarro, qui fit une grande levée d'hommes & de chevaux. Mais l'armement ayant traîné en longueur, Bazarro apprit, en arrivant à Panama, que Pedrarias avoit chargé de la même Entreprise François Hernandez de Cordoue (e), son Capitaine des Gardes. Il en marqua tant de ressentiment, que pour l'appaîser, Pedrarias reprit un dessein que la guerre avoit suspendu, & lui en proposa l'exécution. C'étoit de continuer les Découvertes sur la Mer du Sud. On a vu qu'elles avoient été commencées, avec beaucoup de gloire, par Nugnez de Balboa (f); & Pascal d'Andagoya les avoit poussées, en 1522, jusqu'à Cuzco (g). Bazarro faisoit avidement cette ouverture: mais ne trouvant point, à Panama, tous les secours nécessaires pour une si grande Expédition, il prit le parti d'aller s'équiper dans l'Île Espagnole; & le Ciel, qui destinoit cet honneur à d'autres, termina sa vie & ses desseins à Nombre-de-Dios (h).

ON ne fut pas plutôt informé de sa mort à Panama, que deux Personnages, déjà célèbres (i), qui s'étoient établis dans cette Ville naissante, & qui s'y étoient fort enrichis, représenterent à Pedrarias qu'il n'étoit pas de son honneur d'aller chercher, hors de sa Province, des Ministres pour ses grands desseins, & que leurs longs services méritoient la préférence sur des Étrangers. Le Gouverneur se laissa persuader d'autant plus facilement, qu'il n'y mettoit rien du sien, & qu'étant maître des conditions il pouvoit en tirer tout l'avantage. Pizarre, Almagro, & Fernand de Luques, Prêtre fort riche, qui avoit rempli la Dignité d'Écolâtre à Ste Marie l'Ancienne, firent entr'eux une association, dont les principaux articles portoient: „ que Pizarre, connu pour „ Homme de main, longtems exercé dans les guerres contre les Indiens, „ seroit chargé de l'Expédition; qu'Almagro fourniroit toutes les provisions, „ & prendroit soin des préparatifs; & que Fernand de Luques seroit les au-

Découvertes  
au Sud.

Motifs de  
Pedro Arias,  
son Fonda-  
teur.

Occasion qui  
fait penser  
Pedrarias à  
pousser les  
Découvertes  
au Sud.

Malheur de  
Bazarro.

Pizarre &  
Almagro en  
profitent.

(c) Herrera, 2 Decad. p. 647.

(d) *Ibid.* Tout le 9 Liv. en contient l'Histoire.

(e) Ce n'est pas le même par qui l'on a vu découvrir l'Yucatan dans le Tome XVIII.

p. 247. celui-ci étoit mort dans l'Île de Cuba.

(f) Voy. au T. XVIII. p. 181. & f. & p. 165.

(g) Tom. XVIII.

(h) Herrera, 3. Dec. Liv. 12. p. 448.

(i) *Ibid.*

Voyage du Sa-  
François, entre  
taine & le Vas-  
le 22 de Juillet  
Observations de  
e-Neuve, & sur  
, d'autres Galli-  
un passage aux  
ième degré de  
navigation.  
autres Voyages  
& Charles V.  
vel embarque-  
que François I.  
dans cette En-  
l'accident, qui  
t qu'après leur  
r l'Amérique;

ite Rivière. On  
Roberval, & fon  
dres fautes.

rance, L. I. p. 22.

ison, il seroit  
es Expéditions  
entrepris par  
es mêmes Au-  
e & la clarté,  
u se dispenser  
ouvenir, qu'il  
ans la nouvel-

inistration de  
tant défait du  
e Darien, par  
e Sainte Ma-  
le forme. Ses  
on a bâtie de-  
rand circuit;  
Descriptions.

DECOUVERTES AU SUD.

„ tres dépenses (k)”. Ce Traité fit beaucoup de bruit dans Panama, où l'on ne pouvoit comprendre que trois Personnes si sages engageassent toute leur fortune, pour entreprendre la Conquête d'un Pays, dans lequel on n'avoit encore trouvé que des Marais & des Terres stériles. On jugea, surtout, que la tête leur avoit tourné, lorsque, pour cimenter leur association, on vit Fernand de Luques dire la Messe, séparer l'Hostie en trois, en prendre une partie, & donner les deux autres à ses Associés. En effet ce bizarre mélange de piété, d'ambition & d'avarice, ne sembloit pas annoncer de grands succès, si la prudence de Pizarre n'eût été capable de surmonter toutes sortes d'obstacles (l).

(k) *Ibid.*

(l) On verra, dans la suite, sa naissance & son caractère.

### §. I.

#### *Découverte & Conquête du Perou.*

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE.  
I. VOYAGE.  
1524.

Foible armement de Pizarre.

Il part de Panama.

Fatigues & misere de ses gens.

DANS un Ouvrage de Poésie ou d'Eloquence, un si grand sujet demanderoit une invocation. Mais, pour nous réduire au Langage historique (a), Pizarre partit de Panama, vers le milieu de Novembre 1524. Il avoit eu la précaution de consulter Pascal d'Andagoya, qui avoit fait la même route, & qui ne l'anima point dans son Entreprisè. La Flotte consistoit en un seul Vaisseau, que les Associés avoient acheté, l'un de ceux que l'infortuné Balboa destinoit à la même Découverte, & deux Canots. Le Pilote étoit Fernandez Pennate; l'Enseigne, *Salzedo*; le Trésorier, *Nicolas de Ribera*; & le Visiteur, *Jean Carillo*, qui devoit tenir les Comptes pour le Quint du Roi. Diegue d'Almagro fut laissé à Panama, pour former un renfort de Matelots, de Soldats & de Vivres, avec lesquels il avoit promis de suivre.

PIZARRE fit voile vers l'Île de Taboga, qui n'est qu'à cinq lieues de l'ancien Panama, & passa, douze lieues plus loin, aux Îles des Perles, ainsi nommées par Balboa, qui les avoit découvertes. Il y fit de l'eau & du bois. Il y prit du fourrage pour les chevaux; & douze autres lieues au-delà, il trouva un Port, qu'il nomma *de las Pinas*, parcequ'il trouva quantité de pommes de Pin dans le Voisinage. Balboa s'étoit avancé jusqu'à ce Port. Tous les Soldats descendirent, & l'Equipage resta seul à bord. Ils remonterent, pendant trois jours, la Riviere de Bine, nom déjà connu dans le Voyage d'Andagoya. Leur fatigue fut extrême, dans des Terres pierreuses & stériles, sans aucun chemin, souvent entre des précipices, où ils ne trouvoient pas le moindre rafraîchissement. Moralez, un des Soldats, mourut de ses peines. Ils cherchoient le Cacique de la Province. Le Peuple avoit abandonné les Cabanes & les Champs. Dans le désespoir de ne rien trouver, ils retournerent à leur Vaisseau, accablés de faim & de lassitude.

MAIS, loin de se rebuter, ils continuerent leur navigation vers le Sud. A dix lieues, ils entrerent dans un autre Port, où ils chargerent du bois & de l'eau. Ensuite, n'ayant pas cessé d'avancer, pendant dix jours, les vivres leur

(a) Tout le prélude & les premiers travaux de l'Expédition, sont tirés d'Herrera, 3 Decad. Liv. 6. Chap. 13. p. 348 & suiv. Liv. 7. p. 669. & suiv. Liv. 10. Chap. 2, 3, & 4. On ne s'est attaché qu'aux principales circonstances.

manquerent, jusqu'à les obliger de réduire les portions à quatre onces de Maiz par jour. La viande étoit consumée; & comme ils avoient peu de futaillies, l'eau vint à manquer aussi. Ils tombèrent dans une si affreuse misère, qu'ils se virent forcés de brouter des bourgeons de Palmier, qui étoient d'une extrême amertume. Ils prirent néanmoins un peu de Poisson: mais une continuelle fatigue, jointe à de si mauvais aliments, ne tarda point à les épuiser. Ils avoient envoyé le Vaisseau à l'Île des Perles, pour y prendre quelques provisions. En attendant son retour, Pizarre s'efforça de soulager les plus foibles, prit sur lui les plus grands travaux, & secourut particulièrement les Malades. Un jour, ils apperçurent de loin une clarté qui les surprit. Pizarre prit avec lui quelques Braves, & marcha vers l'endroit d'où la lumière sembloit partir. Il y trouva quantité de Cocos. Le Vaisseau revint d'ailleurs avec des vivres, & sa vue seule ranima les Malades: mais il étoit déjà mort vingt-cinq Hommes à son arrivée. Ce désastre fit donner au Port le nom de *Puerto de la hambre*, c'est-à-dire, *Port de la Famine*. Ils continuèrent d'avancer; & le jour de la Chandeleur, ils se rendirent dans une Terre, qu'ils en prirent occasion de nommer *la Candelaria*; Terre si dangereuse, par son humidité, que leurs habits y pourrirent en peu de jours, & si coupée de Montagnes & de Bois, qu'il leur fût impossible d'y pénétrer. Ils remirent en Mer pour débarquer plus loin. Un chemin, qui s'offrit aux plus pressés, les conduisit, après deux lieues de marche, dans un petit Village, sans Habitans, mais dans lequel ils trouverent beaucoup de Maiz, de la chair de Porc, des pieds & des mains d'Hommes; ce qui leur fit connoître qu'ils étoient dans une Nation d'Antropophages. Ils retournerent vers la Mer, & bientôt ils arriverent dans un lieu, qu'ils nommerent *Pueblo quemado*, c'est-à-dire, Peuple brûlé. Les Habitans du Pays leur firent une guerre opiniâtre, & leur tuèrent tant de monde, qu'ils furent contraints de se retirer dans le Pays de Chincana.

PENDANT que Pizarre luttoit ainsi contre la Fortune, Diegue d'Almagro étoit parti de Panama, sur un Vaisseau, qui portoit avec lui soixante-dix Espagnols. Il suivit les Côtes jusqu'à la Rivière S. Jean; & ne trouvant point Pizarre, il retourna sur ses traces, en continuant de le chercher jusqu'à Pueblo quemado, où diverses marques lui firent connoître qu'il y étoit venu de Espagnols. Les Indiens du País, animés par le succès qu'ils avoient obtenu contre Pizarre, ne reçurent pas ses Associés avec moins de bravoure. Ils renouvelèrent si souvent leurs attaques, qu'Almagro se vit forcé d'abandonner la Côte, après avoir perdu un œil dans la dernière action. Il apprit, dans l'Île des Perles, que Pizarre étoit à Chincana, qui fait face à cette Île; il n'eut d'empressement que pour le rejoindre.

LA joie de se revoir leur fit oublier toutes leurs peines; mais, tant de fâcheuses aventures leur ayant appris qu'ils n'avoient pas trop de toutes leurs forces ensemble, pour pénétrer dans des Pays si bien défendus, ils recommencerent à suivre la Côte, avec leur petite Flotte, composée de deux Vaisseaux, trois Canots, & deux cens Espagnols. La Fortune leur préparoit encore bien des peines. Ils trouverent quantité de Rivières, qui ont à leur embouchure, des Caymans, sorte de Crocodiles, toujours prêts à dévorer les Hommes. Après avoir consumé leurs provisions, ils n'eurent pour ressource

XIX. Part.

F

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE.  
I. VOYAGE.  
1524.

Nation d'Antropophages.

1525.

Dom Diegue d'Almagro joint Pizarre à Chincana.

Peine qu'ils ont à continuer leur route.



DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE.  
I. VOYAGE.  
1525.

ce, que le fruit des Mangles, dont ce Pays est couvert, & dont les racines, abreuvées d'eau de Mer, donnent au fruit un goût fort amer. Leurs Canots, qui ne pouvoient aller qu'à la rame, travailloient fans cesse contre les courans, par lesquels ils étoient emportés vers le Nord. Les Indiens ne perdoient pas une occasion de les attaquer, & leur reprochoient d'être des paresseux, qui aimoient mieux ravager les Terres d'autrui, que de cultiver le Pays de leur naissance. La perte de plusieurs Espagnols, qui périroient de misère, ou par les armes de ces Barbares, fit régler entre les deux Capitaines, qu'Almagro retourneroit à Panama, pour en tirer des vivres & des recrues. Il revint avec quatre-vingts hommes; & ce renfort leur donna la hardiesse de pénétrer dans le Pays de Catamez, au-delà des Mangles; Terre fort médiocrement peuplée, dans laquelle ils trouverent abondamment des vivres. D'ailleurs, ils étoient soutenus par la vue de l'or, qui étoit fort commun dans la plupart des Nations qu'ils avoient visitées, & dont ils se procuroient quelquefois une quantité considérable, par des échanges paisibles, ou par la force. Les Indiens mêmes qui les attaquoient, avoient le visage parfumé de clous d'or, enchauffés dans des trous, qu'ils se faisoient exprès pour y mettre cet ornement.

APRÈS la Découverte du Catamez, les deux Capitaines jugerent encore qu'ils avoient besoin de plus de monde; & Dom Diegue fit une seconde course à Panama, pour en ramener un nouveau renfort, tandis que Pizarre alla l'attendre dans une petite Ile, qu'ils nommerent *Gallo*. Mais il étoit arrivé beaucoup de changement dans la Castille d'or. Pedrarias avoit cessé d'y commander, & Pedro de Los Rios étoit revenu d'Espagne, pour succéder au Gouvernement. Diegue d'Almagro craignit de le trouver moins disposé à favoriser les Découvertes. En effet, après lui avoir accordé d'abord quelques secours (b), qui ne suffisoient pas à la grandeur de l'Entreprise, ni même pour soulager la misère où Pizarre se trouvoit dans l'Ile del Gallo, il refusa ouvertement de consentir à de nouvelles levées. Quelques-uns des gens de Pizarre, rebutés de ce qu'ils avoient souffert, & tremblant pour l'avenir, avoient écrit à leurs amis de Panama, qui supplièrent le Gouverneur, de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allât périr dans une si dangereuse Expédition, & lui demanderent ses ordres, pour faire revenir ceux qui s'y étoient malheureusement engagés. Los Rios envoya un Lieutenant, nommé *Tafur*, natif de Cordoue, chargé de ramener ceux qui n'étoient pas contents de leur sort. La plupart firent joyeusement l'occasion de retourner à Panama. Il n'y en eut que treize, & un Mulâtre, qui signalerent leur attachement pour Pizarre. Comme c'est à leur constance, que la Monarchie Espagnole doit le Pérou, leurs noms méritent le soin qu'on a pris de nous les conserver. (c).

1526.  
Pedro de Los Rios relève Pedrarias dans le Gouvernement de la Castille d'or.

Los Rios veut interrompre les Découvertes.

Treize Espagnols demeurent fidèles à Pizarre.

(b) Almagro retourna vers Pizarre, qu'il trouva dans la plus grande misère. „ Ils prirent même querelle, sur la lenteur d'Almagro, qui allant & venant pour chercher du secours n'avoit rien à souffrir, tandis que les autres mouraient de faim. Leur différend s'échauffa jusqu'à mettre l'épée à la main pour se battre: mais le Trésorier Ribera, & le Pilote Barthelemy Ruiz, s'étant mis entr'eux, ils s'embrassèrent aussitôt; &

condamnant leur chaleur, ils demeurèrent d'accord qu'Almagro retourneroit encore pour solliciter Los Rios de les secourir”. *Ibid.* I. X. Ch. 2.

(c) Voici le Récit d'Herrera dans les termes de son Traducteur: Tafur, malgré l'intention qu'il avoit de les emmener tous, fut touché d'admiration pour Pizarre, qui, par un courage magnanime, le pria de lui en laisser quelques-uns. Il se mit à l'un des

Ces Braves, dont l'attachement & la valeur faisoient toute la ressource du Capitaine, comptoient de retenir un des Vaisseaux que Tafur avoit amenés; mais toutes leurs prieres & celles de Pizarre ne purent fléchir cet Officier, qui craignoit de déplaire au Gouverneur. Il leur promit seulement, pour les consoler, qu'Almagro, dont il connoissoit les dispositions, leur enverroit un de Panama. Cette espérance détermina Pizarre à l'aller attendre dans une Ile qu'il avoit nommée la *Gorgone*, où il étoit sûr de trouver de l'eau, & de pouvoir subsister avec le peu de Maïs qui lui restoit. Le mauvais état de son Bâtiment ne l'empêcha point d'embarquer quelques Indiens des deux sexes, qu'il avoit pris sur la Côte de *Tumpiz*, ou *Tumbez*. En quittant Tafur, il lui confia deux Lettres; l'une, pour le Gouverneur, auquel il reprochoit de lui avoir enlevé ses Gens, & de rendre un fort mauvais office à l'Espagne par les obstacles qu'il mettoit à son Entreprise; l'autre, pour Almagro & Fernand de Luques, qu'il pressoit instamment de le secourir.

L'ISLE de Gorgone, que ceux qui l'ont vue comparent à l'Enfer, fait naître effectivement cette idée par la noire obscurité de ses Bois, la hauteur de ses Montagnes, ses pluies continuelles, la mauvaise température de son Air, dont le Soleil ne pénètre jamais l'épaisseur, & surtout par la prodigieuse quantité de Mosquitoes & de Reptiles dont elle est remplie. Sa situation est à trois degrés du Nord, & son circuit d'environ trois lieues. Ce fut l'asyle que Pizarre choisit dans son chagrin (d), autant pour se dérober aux attaques des Indiens,

„ bouts du Navire; puis ayant fait une raie,  
„ il mit à l'autre bout le Capitaine Pizarre,  
„ avec les Soldats, & dit que ceux qui vou-  
„ droient aller à Panama, passassent de son  
„ côté, & que ceux qui ne passeroient pas  
„ la raie demeurassent. Il y en resta donc  
„ treize seulement, & un Mulâtre, lesquels,  
„ voyant la constance & générosité de leur  
„ Capitaine, mais de compassion pour ne le  
„ pas laisser seul, s'offrirent de mourir pour  
„ lui, & de le suivre, en quelque lieu qu'il  
„ voulût aller. Ceux-là étoient Christophe de  
„ *Peralta*, Nicolas de *Ribera*, Domingo de  
„ *Seraluze*, Francisco de *Cuellar*, Pedro de  
„ *Candia*, Alonso de *Molina*, Pedro *Aleon*,  
„ Garcia de *Xerez*, Antonio de *Carrion*, A-  
„ lonso *Brisfeno*, Martin de *Paz*, Juan de la  
„ *Torre*, & Barthelemy *Ruiz*. Pizarre les  
„ voyant ainsi résolus de ne le point abandon-  
„ ner, s'en réjouit infiniment, en rendit gra-  
„ ces à Dieu, & les embrassa. *Ib.* p. 752 & 753.

(d) Le séjour, qu'il y fit pendant plusieurs  
„ mois, mérite une description, pour l'honneur  
„ de son courage. La voici, dans les termes  
„ naïfs du Traducteur : „ Ses gens y bâtirent  
„ des Cabanes, & y fabriquerent un Canot,  
„ dans lequel il sortoit lui-même, & pêchoit  
„ du Poisson pour manger. D'autres fois, il  
„ sortoit à la Campagne, & tuoit certains A-  
„ nimaux, appelés Guadoquinaxes, qui sont  
„ un peu plus grands que des Lievres, &

„ dont la chair est meilleure, s'occupant en  
„ cela pour faire subsister ses Compagnons,  
„ malgré les pluies continuelles, les tonner-  
„ res & l'importunité des Mosquitoes. *Peralta*,  
„ & un autre devinrent malades; & pour les  
„ consoler, il leur faisoit manger de cette  
„ chair de Guadoquinaxes. Il s'y trouva aussi  
„ une sorte de fruit, comme des Chataignes,  
„ qui étoit aussi propre à purger, que de la  
„ Rhubarbe. Il y eût un Castillan qui en  
„ mangea, dont il pensa mourir. Il y en avoit  
„ encore d'autres plus petites, qui étoient  
„ fort favorables. Ils trouvoient quantité de  
„ Poisson dans les concavités des Rochers.  
„ Ils y trouvoient aussi de prodigieuses & é-  
„ pouvantables Couleuvres, mais qui ne fai-  
„ soient aucun mal. Il y avoit encore des  
„ Singes fort grands, des Chats peints, des  
„ Oiseaux nocturnes, & d'autres Animaux  
„ champêtres. Il y avoit aussi, parmi les ar-  
„ bres, des Paons, des Faïsans & semblables  
„ Oiseaux. Il y descend de fort bonne eau des  
„ Montagnes. Dans tous les mois de l'année,  
„ durant la nouvelle Lune, vers le Soleil  
„ couchant, il aborde une infinité de Poissons,  
„ en quelques endroits de l'île, qu'ils appel-  
„ lent *Agujas*, & en François *Agujillas*, qui  
„ demeurent à sec sur Terre; & les Castil-  
„ lans, fort adroits, les attendoient, & en  
„ tuoient à coups de bâton autant qu'ils en  
„ vouloient. Ils prenoient aussi des Perro-

DECOUVERTE DU PERROU.

PIZARRE.  
I. VOYAGE.  
1526.

Courage ex-  
traordinaire  
de Pizarre.

Il s'établit  
dans l'île de  
Gorgone. Af-  
freuses quali-  
tés de cette  
île.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE.

I. VOYAGE.

1526.

Difficultés de Los Rios à secourir Pizarre.

Il lui envoie un Vaisseau.

Etat de Pizarre & de ses Compagnons.

Ils mettent à la voile pour Tumbéz.

Ile de Sainte Claire.

dans un séjour si désert, que pour se procurer de l'eau, qui lui avoit manqué dans l'Île del Gallo.

TAFUR, retourné à Panama, fit au Gouverneur une peinture du courage & de la misère de Pizarre, qui eut le pouvoir de l'attendrir, mais sans lui inspirer la résolution de l'assister. Il crut avoir assez fait, en lui offrant l'occasion de revenir; & pour réponse, il dit que c'étoit sa faute s'il périssoit. Ceux, que Tafur avoit ramenés, faisoient un récit si touchant de tout ce qu'ils avoient souffert, qu'on ne pouvoit les entendre sans une extrême compassion. Almagro & de Luques furent attendris jusqu'aux larmes. Ils sollicitèrent le Gouverneur, ils lui représentèrent le tort qu'il faisoit à la Couronne, ils le menacèrent même d'en porter leurs plaintes à l'Empereur; enfin, soit pitié, soit crainte de la Cour, soit passion pour l'or, dont les Déserteurs étoient revenus chargés, Los Rios consentit à donner un Navire; mais, soutenant les apparences de son refus, il déclara que c'étoit pour offrir encore une fois à Pizarre le moyen de revenir; ensuite, feignant de regretter sa facilité, il donna ordre, à Castaneda, de visiter ce Vaisseau avec un Charpentier, & de dire qu'il n'étoit pas propre à la Navigation. Mais ces deux Hommes eurent la fermeté de répondre que le Bâtiment étoit bon. Il lui devint comme impossible alors de se retracter; & sa dernière ressource fut de faire ordonner à Pizarre, sous de grandes peines, de lui venir rendre compte de son Expédition dans six mois (e). On reconnoît, dans cette conduite du Gouverneur, l'embarras d'un Chef, qui souhaite une Entreprise, & qui ne veut point se charger de l'événement.

CEPENDANT Pizarre & ses Compagnons, voyant passer plusieurs mois sans apparence de secours, commençoient à se croire abandonnés. Dans leur désespoir, ils pensèrent à faire un Radeau, des débris de leur Navire, qui n'avoit pu résister si longtems qu'eux au Climat de la Gorgone, pour s'approcher de la Côte & descendre à Panama. Cette résolution étoit décidée, lorsqu'ils découvrirent le Vaisseau qu'on leur envoyoit. Ils ne le prirent d'abord que pour quelque Animal marin, ou pour une poutre chassée par les Flots. A la vue même des voiles, ils n'osoient se persuader ce qu'ils desiroient avec tant de passion. Enfin, l'ayant reconnu, ils se livrèrent à des transports de joie. Pizarre forma aussitôt un nouveau plan. Il prit le parti de laisser leurs Prisonniers dans l'Île, sous la garde de Paëz & de Truxillo, dont la santé s'étoit affoiblie jusqu'à ne pouvoir supporter la Mer, & d'aller droit à Tumbéz, sous la direction de deux Indiens de cette Contrée, qu'il s'étoit attachés par ses caresses, & qui commençoient à favoir un peu d'Espagnol.

Il prit sa route, au Sud-Est, en remontant la Côte; & vingt jours d'une navigation pénible le firent arriver sous une Ile, située devant Tumbéz, proche de Puna. Il la nomma *Sainte Claire*. Elle n'étoit pas peuplée: mais les Indiens du Pays voisin la regardoient comme un Sanctuaire, parce qu'en certains tems ils y faisoient de grands Sacrifices à certaines Idoles de pierre,

„ quets, des Tiburons, & autres Poissons; de  
„ forte donc qu'avec le Maïz qu'ils avoient,  
„ les vivres ne leur manquèrent point. Ils  
„ rendoient grâces à Dieu tous les matins, &  
„ disoient le soir *Salve Regina*, & autres O-  
„ raïsons dans les heures du jour. Ils sa-

„ voient les Fêtes, & tenoient compte des  
„ Vendredis & des Dimanches; si bien qu'en  
„ observant tous ces ordres, Dieu les délivra  
„ de grands travaux”. *Ibid.* Ch. 3. p. 754.  
„ (e) Herrera, *ubi sup.* L. X. Chap. 4.

que les Espagnols ne virent pas sans étonnement. La principale avoit une tête d'Homme, de monstrueuse forme. Mais ils remarquèrent avec plus de joie, que leurs guides ne les avoient pas trompés, dans l'opinion qu'ils leur avoient donnée de cette Côte. En plusieurs endroits de l'Isle, ils trouverent quantité de petits Ouvrages d'argent & d'or, tels que des mains, des seins des Femmes, des têtes, & surtout un Vase d'argent, qui pouvoit contenir plus de trois chopines. Ils trouverent aussi des couvertures de laine jaune, fort nettes & bien travaillées (f). Leur admiration fut extrême; & Pizarre ne pouvoit se consoler du départ de ses premiers Compagnons, avec lesquels il comprit qu'il auroit pu former quelque entreprise importante. Les Indiens l'assurèrent que tout ce qui s'offroit à ses yeux, n'étoit rien, en comparaison des richesses du Pays. Le lendemain, ayant remis à la voile, il découvrit, vers neuf heures du matin, un Radeau si grand, qu'il le prit d'abord pour un Navire. Bientôt il en découvrit quatre autres. Chacun étoit monté de quinze Indiens, qui ne firent pas difficulté de s'arrêter lorsqu'ils eurent apperçu deux Hommes de leur Nation sur le Vaisseau Castillan. Ils alloient à Puna, pour faire la guerre aux Indiens de ce Canton. Mais leur curiosité pour la fabrique du Vaisseau & pour l'habillement des Espagnols, les fit retourner aisément vers la Côte. Barthelemy Ruiz, Pilote dont on a déjà vanté les lumières, observa la Terre à son approche; & ne voyant aucune apparence de danger, il mouilla dans la Rade de Tumbes. Alors Pizarre fit dire aux Indiens des Radeaux, que son dessein étoit de rechercher leur amitié, & qu'il les prioit d'en avertir leurs Caciques.

On ne fut pas longtems à voir paroître une foule d'autres Indiens, qui venoient admirer les barbes & les habits des Etrangers. Le Cacique voisin, les croyant envoyés du Ciel, ne tarda point à leur faire porter, sur dix ou douze Radeaux, toutes sortes de viandes & de fruits, & divers breuvages, dans des Vases d'or & d'argent. Entre ces rafraichissemens, Pizarre fut donné de voir un Mouton. C'étoit un présent des Vierges du Temple. Un Officier du Cacique assura les Espagnols qu'ils pouvoient descendre sans défiance, & prendre ce qu'ils jugeroient nécessaire à leurs besoins. Pizarre envoya dans la Chaloupe un Matelot, nommé *Bosca - Negra*; que les Indiens aidèrent de bonne grace à charger vingt pipes d'eau. L'Officier, qui se nommoit *Orgo*, continua de s'expliquer par les Interprètes, & fit diverses questions, auxquelles Pizarre répondit: qu'il venoit de Castille; qu'il étoit Sujet d'un Roi fort puissant; & que par ses ordres, il avoit fait le tour d'une grande partie du Monde, pour venir apprendre aux Indiens, que les Divinités qu'ils adoroient étoient fausses, & pour leur faire connoître un Dieu, Créateur du Ciel & de la Terre, qui promettoit une éternité de bonheur à ceux qui observoient ses Loix. Il parla d'un lieu obscur & plein de feu, destiné à la punition de ceux qui ne les reconnoissoient pas. *Orgo*, dit l'Historien (g), parut épouvanté de ce qu'on lui faisoit entendre, & n'en prit pas moins de plaisir à boire du vin de Castille, qu'il trouvoit fort au-dessus du sien. On lui fit présent d'une Hache de fer, dont il parut faire beaucoup de cas, & de quelques bijoux de l'Europe pour son Cacique. En se retirant, il pria le

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE.  
I. VOYAGE.  
1526.

Idole & Ouvrages d'or & d'argent que les Castillans y trouvent.

Ils abordent à Tumbes.

Pizarre tient un langage d'Apôtre.

(f) *Ibid.* p. 757.

(g) *Ibid.* p. 759.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE.

I. VOYAGE.  
1526.

Molina vifite une Habitation.

Combien il est furpris des richesses qu'il y voit.

Pizarre y fait defcendre un Ingénieur.

Effet fingulier des armes à feu.

Monastere de Mamacomas.

Capitaine de laiffer defcendre à terre quelques-uns de fes gens. Alfonse de Molina censurent à le fuivre, avec un Negre qui servoit Pizarre (h).

LORSQU'ILS furent au rivage, tous les Indiens qui s'y étoient afsemblés, marquerent une égale admiration pour la blancheur de l'un & pour la noirceur de l'autre. Ils lavoient le Negre, pour effayer s'ils feroient disparoître fa couleur. Molina ne fit pas difficulté de se laiffer conduire dans une Habitation voisine, qu'Herrera nomme le Fort de Tombez, parcequ'on y entroit par trois Portes, & qu'elle étoit entourée de cinq ou six murs. Il y vit de fort beaux Edifices de pierre, des Canaux, des fruits extraordinaires, des Moutons qui ressembloient à de petits Chameaux, & des Femmes dont il admira la parure & la beauté. Les Vases d'or & d'argent y étoient fort communs, & tout y présentoit une grande apparence de richesse. Le récit, que l'Espagnol en fit à son retour, excita des transports de joie dans le Vaiffeau, & fit gémir Pizarre d'avoir été si malheureusement abandonné de fes gens. L'état de ses forces ne lui laiffant aucune espérance d'emporter le moindre fruit d'une si belle découverte, il se réduisit à faire defcendre Pedro de Candie, Ingénieur estimé, pour étendre plus loin ses Observations, & reconnoître surtout, par où l'on pourroit tenter l'attaque de la Place, lorsqu'on y reviendroit avec une Flotte plus nombreuse.

CANDIE, accompagné du même Negre, fut agréablement reçu des Indiens. Ils le menerent aufsitôt à l'Habitation. Le Cacique, auquel il fut présenté, le voyant armé d'un Fusil, voulut en favoir l'usage. Candie en tira un coup vers une planche voisine, que la balle n'eut pas de peine à percer. Le bruit & l'effet faifirent les Indiens d'une telle frayeur, que les uns se laifferent tomber, & les autres poufferent un grand cri. Le Cacique, plus réfolu, mais gardant un silence d'étonnement, fit amener un Tigre & un Lion, qu'il avoit entre plusieurs autres Bêtes ferores, & pria l'Espagnol de tirer une seconde fois. Le coup fit non-seulement tomber encore une grande partie des Indiens, mais effraya les deux animaux, jusqu'à les faire approcher de Candie avec beaucoup de douceur (i). Le Cacique ordonna qu'ils fussent remenés; & se tournant vers l'Etranger, auquel il fit présenter une liqueur du Pays: „ Bois donc, lui dit-il d'un air d'admiration, puisque tu fais un bruit si terrible. Tu ressembles, en vérité, au Tonnerre du Ciel”. Candie vifita la Place, & fut conduit dans un Monastere de Vierges, nommées Mamacomas, qui étoient consacrées au service des Idoles, & qui avoient fait demander au Cacique la permission de le voir. Elles s'occupoient à faire des ouvrages de Laine, & la plupart étoient d'une rare beauté (k). Enfin Candie, retournant au Vaiffeau, y porta des informations beaucoup plus merveilleuses que les premières. Il avoit vu, non-seulement des Vases d'argent & d'or, mais plusieurs Orfevres & d'autres Ouvriers. Les mêmes Métaux éclatoient dans le Temple, en plaques diversément enchassées. La beauté des Mamacomas, dont le nom signifioit Vierges du Soleil, frappa surtout l'imagination des Castellans. Ils demanderent au Ciel, par de ferventes prieres, de les faire revenir mieux accompagnés dans une si charmante Contrée, & de les en ren-

(h) *Ibid.* p. 760.

(i) L'Hiftorien remarque que ce fait passa

pour vérité. *Ibid.* 762.

(k) Et fort amoureuses, ajoute Herrera.

dre Maîtres (i) Mais, ayant bientôt appris que le Cacique de Tumbez avoit envoyé à Quito, pour rendre compte de leur arrivée au Roi Guaynacapa, ils jugerent qu'en si petit nombre, la prudence ne leur permettoit pas de s'exposer aux caprices d'un Prince, dont toutes les apparences leur faisoient redouter le pouvoir.

Ils garderent un des Indiens de Tumbez; & remettant à la voile, ils s'avancèrent jusqu'au cinquième degré de Latitude Méridionale, où ils découvrirent le Port de *Payta*, si célèbre depuis, dans toutes les Relations de cette Côte. Plus loin, ils trouverent celui de *Jangerata*, vers lequel ils mouillèrent sous une petite Ile, composée de grandes rochers, où ils entendirent d'épouvantables hurlemens. Mais, étant accoutumés à ne s'étonner de rien, ils y envoyèrent quelques Braves, dont ils apprirent bientôt que ce bruit venoit d'une prodigieuse quantité de Loups marins. Ils doublèrent le Cap, qu'ils nommerent *El Aguza*, & continuant de ranger la Côte, ils entrèrent dans un Port, qui reçut d'eux le nom de *Sainte Croix*. Déjà la renommée d'un petit nombre d'Etrangers, qui paroissent pour la première fois dans cette Mer, s'étoit répandue dans tous les Pays voisins. „ On y publioit qu'ils étoient „ blancs & barbus, qu'ils ne faisoient mal à personne, qu'ils ne déroboient „ & ne tuoient point, qu'ils donnoient libéralement ce qu'ils avoient, qu'ils „ étoient pieux, humains, (m)”. Cette réputation fut d'un extrême avantage pour leur Entreprise. Ils n'abordoient sur aucune Côte, où les Indiens n'accourussent en foule, & ne les reçussent avec autant de confiance que de joie. Dans une Terre, nommée *Capullana*, on les pressa de s'arrêter, de la part d'une Dame du Pays, qui, sur tout ce qu'on publioit d'eux, souhaitoit passionnément de les voir, & les faisoit assurer qu'ils ne manqueroient de rien. Pizarre, sensible à cette galanterie, fit répondre que les circonstances ne lui permettoient pas de descendre; mais qu'il partoît plein de reconnoissance, & qu'il se hâteroit de revenir (n).

Plus loin, au Sud, un vent contraire jetta, pendant quinze jours, les Castillans dans le dernier embarras. Ils ne firent que tourner, sans pouvoir aborder à la Côte, qu'ils ne perdoient pas de vue. Le bois & les vivres commençoient à leur manquer. Enfin s'étant approchés du rivage, à peine eurent-ils jetté l'ancre, qu'ils furent entourés de Radeaux, chargés de toutes sortes de rafraichissemens: mais, comme il falloit aussi du bois, Pizarre fit descendre avec les Indiens, Alonso Molina, pour leur en faire apporter. Dans l'intervalle, les vagues devinrent si fortes, que dans la crainte de perdre ses Cables, & de se briser sur les rochers de la Côte, il ne pût se dispenser de faire lever l'ancre. Molina eut ainsi le malheur d'être abandonné parmi les Indiens; mais on le crut en sûreté, dans une Nation si douce. Le Vaisseau fut porté par le vent jusqu'à *Coluque*, entre *Tangara* & *Chimo*, lieux où les Villes de *Truxillo* & de *San Miguel* ont été fondées depuis. Les Habitans de cette Terre marquerent tant d'humanité, par leur empressement à fournir de l'eau, du bois, & des vivres, que Bocca-Negra, ce Matelot qu'on a déjà nommé, charmé de leur naturel & de l'abondance du Pays, quitta volontairement le Bord, & fit dire au Capitaine de ne pas l'attendre,

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE.  
I. VOYAGE.  
1526.

Raison qui fait lever l'ancre à Pizarre.

Continuation de sa route.

Ce que les Indiens publioient des Castillans.

Galanterie d'une Dame Indienne.

Alonso Molina demeure parmi les Indiens.

Un autre y demeure volontairement.

(i) *Ibid.* p. 763.

(m) *Ibid.* p. 764.

(n) *Ibidem.*

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE.  
I. VOYAGE.  
1526.

Retour de Pizarre à Panama.

Origine du nom de Pérou.

Etat de la fortune de Pizarre & de ses Associés.

Il passe en Espagne.

Il obtient le titre de Gouverneur du Pérou.

parcequ'il étoit résolu de demeurer avec de si bonnes gens (o). Pizarre envoya aussitôt à terre, pour s'informer si ce n'étoit pas quelque artifice des Indiens, qui le retenoient peut-être malgré lui: mais la Torre qu'il avoit chargé de cet ordre, lui rapporta que le Matelot s'applaudissoit de sa résolution, qu'il étoit gai & dispos, & que les Indiens, charmés de l'affection qu'il marquoit pour eux, l'avoient mis sur un Brancard, & le portoient sur leurs épaules pour le faire voir dans le Pays. La Torre avoit remarqué des Troupeaux de Brebis, des Terres bien cultivées, quantité de Ruisseaux, dont les bords étoient ornés d'arbres fort verts, & toutes les apparences d'une Contrée riant & fertile. Les premiers Castellans donnerent le nom d'Ovejas, à ce qu'on nommoit ici Llanos, parceque ces animaux portent une belle laine, & qu'ils sont doux & domestiques, quoique par la forme ils ressemblent moins à des Brebis qu'à des Chameaux d'une petite espece (p).

PIZARRE n'osa pousser plus loin ses Découvertes, avec si peu de monde, dont une partie commençoit à se mutiner. Il avança un peu dans la Riviere de Puechos, ou de la Chica; il y prit quelques Indiens, pour les instruire & s'en faire des Interprètes; & bornant sa course à Santa, il céda aux instances de ses gens, qui demandoient leur retour, en lui promettant de le suivre, lorsqu'il seroit en état de se faire respecter dans une Région, qu'ils reconnoissoient pour la meilleure & la plus riche du Nouveau Monde. Ils s'étoient accoutumés à la nommer Biru, ou Birou, du nom d'une Riviere, découverte, comme on l'a fait remarquer, par Andagoya; & de-là vient avec quelque changement, celui de Pérou, sous lequel on a compris plusieurs Etats qui portoient alors des noms différens. Tous les Historiens Espagnols observent que les Indiens n'en avoient point de général, pour cette vaste étendue de Pays, qui est borné au Nord par le Popayan, au Sud par le Chili, à l'Est par le Pays des Amazones, & à l'Ouest par la Mer du Sud.

Quoique Pizarre n'eût pas fait une route si longue & si pénible, sans en rapporter un peu d'or, il se trouva plus pauvre en rentrant à Panama vers la fin de 1526, qu'il ne l'étoit en partant d'Espagne pour aller chercher fortune dans le Nouveau Monde. Ses Associés, qui avoient été les plus riches Habitans de la Castille d'or, avoient employé, comme lui, tout leur bien à leur Entreprise commune, & s'étoient même endettés fort au-delà de leurs fonds. Le Gouverneur paroissant moins disposé que jamais à favoriser une nouvelle Expédition, il ne vit point d'autre ressource, pour le soutien de ses propres espérances, que de faire un Voyage à la Cour. On ne nous apprend point l'occasion qu'il eut d'exécuter ce projet (q); mais étant passé en Espagne, il exposa ce qu'il avoit entrepris, ce qu'il avoit souffert, quel en avoit été le succès, & les avantages qu'il se promettoit d'en recueillir pour la Couronne. En offrant de recommencer son Expédition, il demanda le Gouvernement du Pays qu'il avoit découvert, & qu'il espéroit de conquérir. Cette faveur lui fut accordée, aux conditions qui étoient alors en usage; c'est-à-dire, qu'il

(o) Ibid. p. 765.

(p) V. la Description générale du Pérou.

(q) On fut obligé de négocier quinze cens

Ducats, pour fournir aux fraix de ce Voyage.  
R. d. E.

qu'il prendroit sur lui tous les fraix, comme les peines & les dangers de la Conquête: sur quoi plusieurs Historiens observent, avec admiration, que ni Colomb, ni Cortez, ni Balboa, ni Pizarre, ni tant d'autres Aventuriers, qui procurerent à l'Etat plus de millions que les Rois d'Espagne n'avoient alors de pistoles dans leurs coffres, ne reçurent jamais un sol du Gouvernement, pour les encourager; trop heureux, quand après un succès, dont on étoit charmé de profiter, on leur laissoit une partie des avantages qui leur avoient été promis, & qu'ils avoient achetés si cher. Tels étoient alors les principes de la Cour d'Espagne. Pizarre, muni des Lettres qui l'établissoient Gouverneur du Pérou, reprit la route de Panama, fortifié par la Compagnie de ses quatre (r) Freres, qu'il avoit engagés dans ses grandes vues.

Il est tems de faire connoître son origine. *Gonzale Pizarre*, surnommé *le Long*, Habitant de *Truxillo* dans l'Estramadure, ancien Capitaine d'Infanterie, avoit eu de son mariage, deux Fils légitimes, *Fernand & Jean*; & de différentes Meres, deux Fils naturels, *François & Gonzale*; c'est François qu'on a vu jusqu'à présent sur la scene. Pizarre le Pere maria la Mere de François, avec un bon Laboureur, dont elle eut un autre Fils, qui, portant le nom de son Pere, s'appelloit François Martin d'*Alcantara*. Telle étoit la Famille de François Pizarre.

En partant avec lui pour Panama, elle eut le crédit d'engager au même Voyage quantité de Volontaires, de *Truxillo*, de *Cacerès*, & de quelques autres lieux de la Province. Outre la qualité de Gouverneur Général, François avoit obtenu celle d'Adelantade; & quoique *Diegue d'Almagro* eût partagé ses travaux, il n'étoit pas nommé dans les Patentes Royales. On peut juger de son mécontentement, lorsqu'il vit ses intérêts absolument oubliés. Pizarre fit ses efforts pour le consoler, en l'assurant que Sa Majesté n'avoit pas eu d'égard aux représentations qu'il lui avoit faites en sa faveur, & jura de lui remettre la Dignité d'Adelantade, si la Cour y consentoit. *Almagro* parut content de cette satisfaction, parcequ'il n'en pouvoit exiger d'autre; il concerta même, avec lui, les moyens de faire valoir avantageusement la Concession Impériale: mais jamais la bonne foi n'eut de part à leurs conventions.

Il se passa quelques mois, avant qu'ils pussent équiper un seul Vaisseau. Enfin, Pizarre & ses Freres, prirent le parti d'en monter un, qui leur fut offert par *Fernand de Leon* (s), & sur lequel ils embarquerent autant de gens qu'ils en purent rassembler. Le souvenir du passé décourageant les plus braves, ils eurent beaucoup de peine à s'associer un juste nombre de Guerriers & de Matelots, déterminés à tenter fortune. *Almagro*, de son côté, craignant qu'ils ne se rendissent tout-à-fait indépendans de son secours, se hâta d'armer, & trouva le moyen de leur fournir quelques Bâtimens.

(r) Quatre Moines, dont trois lui étoient apparentés. R. d. E.

(s) On ne parle plus de *Fernand de Luques*; ce qui fait soupçonner que c'est ce nom qu'il faudroit lire ici.

Nota. Le Prêtre de *Luques* fut exclus de la convention de ses Associés; ce qui lui attira, dans la suite, le sobriquet de *Pazzo*, c'est-à-dire, *Fou*, parcequ'il avoit si imprudemment négligé sa fortune. R. d. E.

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE.  
I. VOYAGE.  
1527.

Origine de François Pizarre.

Pizarre retourne d'Espagne à Panama.

Mécontentement d'Almagro.



## §. II.

NOUVEAUX  
ETABLISSE-  
MENS.

1525.

La Margue-  
rite est peu-  
plée par Vil-  
lalobos.

Bastidas for-  
me un Eta-  
blissement à la  
Côte de Ste  
Marthe.

1526.

Mort de l'A-  
miral Dom  
Diegue Co-  
lomb.

Son caracte-  
re & l'état de  
sa Famille.

*Etablissmens de la Côte de Sainte Marthe, de Venezuela, & de Coro.*

PENDANT le premier Voyage de Pizarre, c'est-à-dire, l'année qui suivit son départ, Marcel de *Villalobos*, un des Auditeurs Royaux de San Domingo, fit un Traité avec la Cour pour l'établissement d'une Colonie dans l'Isle Marguerite, découverte en 1498, par Christophe Colomb. Il y a beaucoup d'apparence que ce Traité s'exécuta aux dépens de l'Isle Espagnole; car une des conditions fut d'y mener un certain nombre de Familles Castillanes, qui ne pouvoient gueres être tirées d'un autre lieu. Ce fut aussi la même année que Rodrigue *Bastidas* partit de San Domingo, avec une Escadre pour peupler la Côte de Sainte Marthe, dont il avoit obtenu le Gouvernement, avec le titre d'Adelantade. Mais cette Expédition lui fut très funeste. A peine eut-il fait son Etablissement, que ses gens se souleverent contre lui; & s'étant embarqué, pour retourner à l'Isle Espagnole, dans la vue apparemment d'y demander à l'Audience Royale du secours contre les séditieux, il mourut dans l'Isle de Cuba, où le mauvais tems l'avoit obligé de relâcher (a).

ON rapporte au commencement de l'année suivante, la mort de Dom Diegue Colomb, qui étant retourné en Espagne pour y faire de nouvelles plaintes, avoit suivi la Cour, avec peu de succès, pendant deux ans entiers, dans les Villes de Burgos, de Valladolid, de Madrid & de Toledé. Enfin, Charles-Quint partant pour se rendre à Seville, l'Amiral des Indes s'étoit encore obstiné à le suivre, avec la résolution de prendre son chemin par Notre-Dame de la Guadeloupe, Eglise fort accréditée, depuis qu'au second Voyage de Christophe Colomb (b), elle avoit donné son nom à l'Isle qui le conserve encore. Il étoit en si mauvaise santé, qu'Oviedo, qui se trouvoit alors en Espagne, l'étant allé voir à Toledé, n'épargna rien, comme il le raconte lui-même (c), pour le détourner d'un Voyage, que sa foiblesse & l'incommodité de la saison ne lui permettoient pas d'entreprendre. Mais ses instances furent inutiles. Dom Diegue, qui espéroit, au contraire, sa guérison d'un si saint Pélerinage, se rendit le 21 de Février, à Montalvan, qui n'est qu'à six lieues de Toledé, & son mal augmentant tout-à-coup, il y mourut deux jours après dans les plus religieux sentimens. C'est le seul éloge que l'Historien lui accorde; car son naturel doux & paisible, peu relevé par des qualités médiocres, n'ajouta rien à la gloire de son nom. Il avoit laissé à San Domingo, toute sa Famille, qui consistoit en deux Filles & trois Fils, dont l'aîné, nommé *Louis*, n'avoit pas plus de six ans. Les deux autres s'appelloient *Diegue* & *Christophe*; & les deux Filles, qui étoient les aînées, *Philippine* & *Isabelle*. A la premiere nouvelle de sa mort, Dom Louis fut salué Amiral des Indes: mais il demeura sans aucune autorité dans l'Isle Espagnole, où Gaspard d'Espinosa commandoit avec la qualité de Président. La Vice-Reine, Dona Maria de Toledé, espérant que sa présence à la Cour pourroit achever ce que son Mari avoit commencé, s'embarqua pour l'Espagne, accompagnée de la seconde de ses Filles, & du second de ses fils.

(a) Herrera, *ubi supra*.

(b) En 1493.

(c) Liv. IV.

Elle trouva l'Empereur parti pour l'Italie, où il devoit recevoir la Couronne Impériale à Boulogne; & s'adressant à l'Imperatrice, qui la reçut avec beaucoup de distinction, elle maria, quelque tems après, Isabelle Colomb sa Fille, à Dom Georges de Portugal, Comte de Gelves, pendant que Dom Diegue, son Fils, fut reçu Page du Prince d'Espagne. L'Empereur fit augmenter les revenus du jeune Amiral; & les graces de cette nature ne furent point éparignées à sa famille: mais, on ne jugea point à propos de lui faire justice sur ses prétentions, & Dom Louis ne put jamais obtenir le titre de Vice-Roi des Indes, quoique son Pere eût obtenu, peu de tems avant sa mort, une Déclaration qui sembloit lui assurer ce droit. Bientôt même, pour modérer l'autorité des Commandans, le district de l'Audience Royale de San Domingo fut borné aux grandes Antilles (d), & à cette partie du Continent, qui est entre l'Orenoque & la grande Riviere de la Madeleine. Depuis, on en a retranché encore le Gouvernement de Sainte Marthe, pour l'ajouter à l'Audience du nouveau Royaume de Grenade. Ainsi les limites de celle de San Domingo sont réduites, de ce côté, à Rio de la Hacha; & ce reste d'étendue de Jurisdiction Civile & Criminelle, joint à celle de sa Métropole pour le Spirituel, est la seule distinction qui empêche aujourd'hui que cette ancienne Capitale du Nouveau Monde, après l'avoir disputé pour la grandeur, la magnificence & les richesses (e) aux premieres Villes d'Espagne, ne soit presqu'é réduite à la condition des plus obscures Bourgades.

PENDANT qu'on resserroit ainsi les bornes de son Audience, il arriva dans la partie du Continent, qui lui étoit encore fournie, un changement qui eut des suites fâcheuses pour cette malheureuse Contrée. Les Auditeurs Royaux, apprenant que des Aventuriers, sortis des Ports de leur Ile pour enlever des Esclaves, dépeuploient toutes les Côtes de la Terre-Ferme, & commettoient les plus affreux brigandages, jugerent que le seul remede étoit de multiplier les Etablissmens, dans l'opinion que les Gouverneurs arrêteroient cette licence. Comme tout le Pays, qui est aujourd'hui connu sous le nom de Venezuela, étoit un des plus exposés, Jean d'Ampuez, Facteur Royal, eut ordre d'y aller jeter les fondemens d'une Ville. On ne lui donna que soixante hommes; mais leur courage suppléant au nombre, ils aborderent dans un lieu que les Indiens nommoient *Coriana*, où l'on a vu qu'Alfonse d'Ojeda (f) avoit trouvé une Bourgade, bâtie, à la maniere de Venise, au milieu d'un Lac. Manauré, puissant Cacique, y commandoit à des Indiens très braves. Le Général Espagnol commença par leur proposer une alliance, à laquelle il eut le bonheur de les trouver disposés. Rien ne s'opposant alors à l'exécution de son dessein, il bâtit la Ville de *Coro*, dans une situation avantageuse (g), à l'exception de l'eau qu'on n'y tire que des Puits: mais l'air y est sain, & la Terre y produit naturellement d'excellens Simples, qui rendent le ministère des Médecins inutile aux Habitans. Cette Ville devint bientôt florissante, quoiqu'elle soit aujourd'hui fort déchue, surtout depuis que le Siege

NOUVEAUX  
ETABLISSE-  
MENS.

1526.

On règle les  
limites des  
Audiences,  
pour modérer  
l'autorité des  
Commandans.

1527.

Etablis-  
sment de Jean  
d'Ampuez à  
Venezuela.

Ampuez bâ-  
tit la Ville de  
Coro.

(d) Ce fut alors, & dans la vue aussi de modérer l'autorité de Fernand Cortez, que l'Audience du Mexique fut formée de ce démembrément.

(e) Voyez sa Description, au Tome XVIII.

(f) Voyez sa Relation, au Tome XVIII.

(g) A onze degrés de Latitude Nord.

NOUVEAUX  
ETABLISSE-  
MENS.

1527.

Coro est cé-  
dé aux Vel-  
fers d'Augs-  
bourg.

A quelles  
conditions.

Autres sti-  
pulations.

Episcopal en a été transféré à Caraque. On remarque que les Lions sont communs dans la Province, mais qu'ils n'y sont pas fort redoutés, & qu'un Homme, avec le secours d'un Chien, en triomphe sans danger. D'un autre côté, les Tigres y sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les Cafés des Indiens, saisir un homme, & l'emporter dans leur gueule aussi facilement qu'un Chat emporte une Souris. On y voit aussi des Couleuvres d'une grosseur prodigieuse. Coro a deux Ports; l'un, au Nord, dans une Anse formée par le Cap S. Romain, où la Mer est toujours tranquille; mais il a très peu d'eau: l'autre est à l'Ouest, & ne manque point de profondeur; mais la Mer y est toujours agitée. Les Iles de *Curaçao*, ou *Coraçol*, d'*Oruba* & de *Bonayre*, n'en étant qu'à quatorze lieues, Ampuez eut la précaution de s'en rendre Maître.

Il en coûta peu aux Espagnols, pour se mettre en possession d'une si belle Province, dont le Lac Maracaïbo fait comme le centre. Mais à peine leur Général commençoit à goûter le fruit de ses travaux, qu'il se vit obligé de céder la place à des Etrangers. Dès l'année suivante, les *Velfers*, riches Marchands d'Augsbourg, qui avoient avancé de grosses sommes à l'Empereur, entendant vanter le Venezuela comme un Pays abondant en or, proposerent à ce Prince de leur en abandonner le Domaine.

Ils l'obtinrent aux conditions suivantes: qu'ils en acheveroient la Conquête au nom de la Couronne de Castille; qu'ils occuperoient tout ce qui est entre le Cap de la Vela, où finissoit le Gouvernement de Sainte Marthe, & celui de Maracapanà, en tirant deux lignes Nord & Sud d'une Mer à l'autre; qu'ils s'empareroient aussi de toutes les Iles qui sont dans cet espace, à l'exception des trois qu'on a nommées, & qui demeureroient à d'Ampuez: que dans toute l'étendue de cette Concession, ils formeroient deux Peuplades, & construiroient trois Forteresses; qu'ils leveroient pour cette Entreprise, au moins trois cens Hommes; qu'ils fourniroient cinquante Mineurs Allemands, pour être dispersés dans toutes les Provinces où les Espagnols étoient établis dans les Indes; enfin, que toutes les conditions seroient remplies dans l'espace d'un an. L'Empereur s'engageoit, de son côté, à rendre perpétuelle & héréditaire, entre les *Velfers*, la Charge d'Alguasil Major & celle d'Adelantade, dans la personne & la postérité de celui qu'ils choisiroient dans leur Famille pour en être revêtu; à leur donner quatre pour cent de profit, sur tout ce qu'on tiroit du Pays dont ils feroient la Conquête; à faire compter quatre cens mille maravedis d'appointemens perpétuels au Général, & deux cens mille au Lieutenant qu'ils chargeroient de l'Expédition; à les exempter du droit d'Entrée pour toutes les provisions de bouche qu'ils feroient venir d'Espagne; à leur abandonner douze lieues de terrain en carré, pour les faire cultiver en leur nom; à leur permettre de prendre des Chevaux, des Cavaliers, & toute sorte de Bestiaux dans les Iles du Vent: sur quoi l'on doit observer que les grandes *Antilles* étant alors presque les seules Iles peuplées dans ces Mers, on devoit entendre par *Iles du Vent*, ces mêmes *Antilles*; & sous le nom d'*Iles sous le Vent*, *Curaçao* & les autres, qui sont à-peu-près sur la même ligne.

On stipula, par le même Traité, que les nouveaux Concessionnaires pourroient enlever des Indiens pour l'Esclavage, s'ils ne se foumettoient pas de bonne grace; mais à condition que les Réglemens pour leur instruction &

pour la maniere de les traiter, seroient fidelement observés; qu'il leur seroit libre aussi d'acheter ceux qui étoient déjà Captifs, mais que sur ces deux points, ils ne seroient rien sans la participation des Missionnaires & des Officiers Royaux, & qu'ils payeroient au Domaine le quatrieme de leurs Esclaves; que pendant six ans ils auroient le même droit, que les Sujets de la Couronne de Castille, de tirer des Arsenaux de Seville tout ce qui leur seroit nécessaire pour s'équiper; enfin, qu'ils seroient soumis à tous les Statuts qui regardoient les nouvelles Conquêtes. Mais, comme il s'étoit introduit de toutes parts un grand désordre, qui consistoit à cacher tout ce qu'on pouvoit traiter, en secret, d'or ou de Marchandises précieuses, ce qui diminoit considérablement le Quint du Roi, les Officiers Royaux furent revêtus du pouvoir de faire d'exâctes recherches; & l'Auditeur de San Domingo eut ordre d'empêcher que les Navires des Iles & des autres Pays de sa Jurisdiction, n'allassent faire la Traite sur la Côte du Venezuela.

ALFINGER, choisi par les Velfers pour l'établissement de leur Colonie, & Barthelemi Sailer, qu'ils lui donnerent pour Lieutenant, aborderent à Coro vers le commencement de l'année 1529, avec quatre cens Hommes de pied & quatre-vingt Chevaux. D'Ampuez ne se vit pas ôter son Gouvernement sans chagrin; mais il fut obligé de céder à la nécessité; trop heureux, qu'il lui fût permis de s'établir dans les trois petites Iles que l'Empereur lui avoit réservées. En y passant, il emporta toute la prospérité dont la Province avoit joui sous son administration. La plupart des Allemands étoient Luthériens; & quoiqu'on les eût assujétis à mener avec eux un certain nombre de Religieux Dominiquains, la conversion des Infideles les toucha peu. Ils tournerent toutes leurs vues à se procurer de l'or; & cette furieuse passion leur fit employer les plus odieux moyens, sans ménagement pour la vie même des Indiens, dont ils firent périr cruellement un grand nombre. Le Cacique *Manauré* ne fut pas plus respecté que ses Sujets. Ils le mirent à la torture, pour lui faire découvrir son or; & vraisemblablement il seroit mort par leurs mains, s'il n'eût eu le bonheur de s'échapper dans les Montagnes où ils le poursuivirent inutilement. Ensuite, pénétrant par le Lac Macaraïbo, ils avancerent bien loin dans les Terres, à la recherche des Mines, sans vouloir penser à faire un Etablissement. Leurs courses s'étendirent jusques dans le Gouvernement de Sainte Marthe; & de toutes parts ils laisserent de sanglantes traces de leur passage. La plupart des Indiens leur apportoient tout ce qu'ils avoient d'or; & plusieurs alloient au-devant d'eux avec diverses sortes de rafraichissemens, dans l'espérance d'être mieux traités: mais la brutale fureur de leurs Ennemis ne faisant qu'augmenter, ils n'eurent pour ressource qu'un généreux désespoir, dont ces Tyrans ressentirent bientôt les effets. Alfinger fut battu dans plusieurs rencontres; & la moitié des Allemands, qui échappoient aux fleches, mourant des excessives fatigues où la soif de l'or les engageoit, en peu de mois leur Troupe fut réduite presqu'à rien. Sur le ridicule bruit que fort loin dans les Terres, il y avoit une Maison toute composée d'or, Alfinger, que sa passion rendoit crédule, résolut de ne pas s'arrêter qu'il n'eût ce rare trésor en sa puissance. Comme il avoit à traverser de vastes Pays, où il n'espéroit pas de trouver facilement des vivres, il en amassa une

NOUVEAUX  
ETABLISSE-  
MENS.

1527.

1529.

D'Ampuez  
quitte Coro.

Dépêrissé-  
ment de cette  
Ville sous les  
Allemands.

Leurs cruautés  
pour se  
procurer de  
l'or.

Ils en sont  
punis par les  
Indiens.

Alfinger  
cherche une  
Maison qu'on  
disoit toute  
d'or.

NOUVEAUX  
ETABLISSE-  
MENS.

1529.

Sa fin funes-  
te.

Les Espa-  
gnols se réta-  
blissent à  
Coro.

Mauvaise  
conduite &  
châtiment de  
leur Gouver-  
neur.

Nouvelle  
Assemblée en  
Espagne,  
pour la Cause  
des Indiens.

grosse provision, dont il chargea quantité d'Indiens, qu'il avoit fait enchaîner à la file, comme on enchaîne les Galériens; & chacun, avec sa chaîne qui lui pendoit au cou, avoit à porter une charge qu'on n'auroit pas voulu donner à des Mulets. Aussi le chagrin & l'épuisement en firent périr le plus grand nombre; & lorsqu'un de ces malheureux tomboit sous le poids, pour ne pas perdre le tems à détacher son collier, & ne point arrêter les autres, on lui coupoit sur le champ la tête. Cependant la Maison d'or ne parut point. Alfinger vit trancher ses jours dans sa chimérique recherche. Son Lieutenant, qui fut apparemment son Successeur, ne lui survécut pas longtems; & le Gouvernement de cette Province, presqu'entièrement dépeuplée, ayant été longtems sans être rempli par les Vessers, l'Audience Royale crut devoir y nommer, du moins par provision, jusqu'à ce que l'Empereur eût envoyé ses ordres.

JEAN DE CARVAJAL reçut donc la Commission d'aller commander à Coro, pour s'employer au rétablissement des affaires: mais il étoit plus capable d'achever la ruine de cet infortuné Pays, que de le relever de ses pertes. On ne vit jamais de si méchant Homme. Ses excès firent presqu'oublier ceux des Allemands. Le cri passa jusqu'à San Domingo, d'où l'on fut contraint de lui envoyer promptement un Successeur, avec un Alcalde Major, pour lui faire son Procès. Il se défendit longtems; mais il ne put éviter de porter sa tête sur un échaffaud. C'est ainsi qu'on dépeuploit les plus belles Provinces de l'Amérique, dans le tems même que l'Empereur se donnoit plus de mouvemens que jamais, pour faire enfin décider quelle conduite on devoit tenir à l'égard des Indiens.

EN effet, ce fut dans le cours de cette même année qu'on forma, par son ordre, une grande Assemblée des plus habiles Théologiens & Jurisconsultes d'Espagne, pour examiner un point, déjà discuté sous son Regne & sous celui de son Prédécesseur; s'il étoit permis de donner les Indiens en tutelle ou en commandement? Ceux qui soutenoient l'affirmative établissoient pour principe: „ que le Nouveau Monde seroit plus à charge qu'utile à l'État, „ si l'on en usoit autrement, & qu'aucun Particulier ne trouveroit son avantage à s'y établir; d'où s'ensuivroit le dépérissement de toutes ces Colonies. „ Or, (ajoutoit-on,) n'y auroit-il pas de l'injustice à priver le Prince du „ profit de tant de Conquêtes, qui lui ont coûté des sommes immenses, & „ les Sujets de ce qu'ils ont acquis par tant de fatigues & de dangers? Où est „ donc le crime, d'imposer la nécessité du travail & de la dépendance à des „ Peuples incapables de se conduire eux-mêmes; sans prévoyance, sans au- „ cune sorte de soin, tant qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes; sujets aux „ vices les plus infâmes; poussant, la plupart, l'inhumanité à des excès in- „ connus dans les autres Régions du monde; asservis sensiblement au Démon, „ dont ils sont le jouet; des Peuples, qu'on ne peut espérer de voir vivre „ en Hommes, beaucoup moins en Chrétiens, aussi longtems qu'on ne fera „ point en état de les y contraindre”. On ajoutoit, que parmi ceux qui pen- „ soient autrement, on ne connoissoit que deux sortes de personnes; les uns „ sans expérience, que la moindre idée de servitude effrayoit, & qui ne vou- „ loient pas approfondir les raisons qu'on avoit de mettre ces Nations sous le

joug ; les autres, gens passionnés, qui agissoient bien moins par le mouvement d'un vrai zele & d'une charité sincere, que par un esprit d'ambition, qui les portoit à vouloir dominer seuls.

CEUX, qui étoient pour le sentiment contraire, prétendoient : „ que c'é-  
 „ toit supposer aux Indiens des vices qu'ils n'avoient pas ; ou du moins,  
 „ qu'on les exageroit beaucoup, pour avoir une raison plausible de les  
 „ opprimer ; qu'on avoit d'autant plus mauvaise grace de leur ôter la liber-  
 „ té, par le motif de les faire vivre en Hommes & en-Christiens ; que jus-  
 „ qu'alors on ne s'en étoit servi que comme on se sert ailleurs des Bêtes de  
 „ charge, de forte qu'on avoit plus travaillé à les abrutir qu'à leur ouvrir  
 „ & leur éclairer l'esprit ; qu'il n'étoit pas vrai qu'on ne pût tirer aucun a-  
 „ vantage du Nouveau Monde, si l'on ne maintenoit les Départemens ;  
 „ mais que cette supposition même ne pouvoit être une raison pour réduire  
 „ à l'esclavage des Hommes libres, dont on n'avoit reçu aucun tort.”

ON a déjà remarqué que dans cette contestation, les deux Partis conve-  
 noient assez, que si les Commandes, ou Départemens, eussent été sur le  
 pied où elles devoient être, & où les Rois Catholiques les avoient long-  
 tems supposées, elles auroient été fort avantageuses aux Peuples du Nou-  
 veau Monde. Notre Siecle, suivant l'observation d'un de nos Historiens, a  
 vu ce projet perfectionné, & même en exécution dans plusieurs endroits de  
 l'Amérique-Méridionale (h). Mais rien n'étoit moins soutenable dans la pra-  
 tique, sur les premiers plans qu'on avoit dressés. Enfin, la décision de l'As-  
 semblée fut qu'il falloit laisser aux Indiens une liberté entiere, aussi long-  
 tems qu'ils ne prendroient point les armes contre les Chrétiens ; les traiter  
 comme les autres Sujets de la Couronne ; leur envoyer des Missionnaires  
 pour leur prêcher l'Evangile, & les obliger seulement à payer la Dime à  
 l'Eglise, & un tribut annuel au Prince, suivant la connoissance qu'on avoit  
 de leurs facultés. Cette maniere de penser révolta étrangement les Conces-  
 sionnaires ; & leurs plaintes étant venues jusqu'aux oreilles de l'Empereur,  
 ce Prince retomba dans toutes ses incertitudes.

ON n'étoit pas moins embarrassé, à l'occasion des Corsaires de France  
 & d'Angleterre, qui commençoient à se multiplier dans les Mers du Nou-  
 veau Monde, jusqu'à troubler beaucoup le Commerce des Espagnols. Il étoit  
 aisé de prévoir, qu'ayant une fois pris ce chemin, n'ayant ordinairement  
 rien à perdre, étant déterminés & aguerris, & sûrs que la plupart des Bâ-  
 timens qui alloient d'Amérique en Espagne étoient richement chargés, ils  
 causeroient de grandes pertes aux nouvelles Colonies ; du moins si l'on ne  
 s'imposoit la Loi de ne laisser partir aucun Bâtiment sans une bonne escorte ;  
 ce qui ne se pouvoit sans une extrême dépense. D'ailleurs, les Espagnols  
 étoient eux-mêmes des Corsaires plus redoutables que les Etrangers, & pil-  
 loient également les effets du Prince & ceux des Particuliers. Il arrivoit  
 de-là que plusieurs Habitans des Colonies, se voyant tout-à-coup ruinés,

(h) Histoire de S. Domingue, L. VI, p.  
 295. & précéd. C'est sans doute le Paraguay  
 dont il parle ; surtout lorsqu'il ajoute „ que  
 „ l'Antiquité profane n'a rien produit qui  
 „ puisse être comparé avec l'Entreprise qu'il

„ relève, & que ses plus fameux Conqué-  
 „ rans, ses plus sages Législateurs, dont elle  
 „ a fait des demi-Dieux, sont bien au-dessous  
 „ d'un dessein si noble”.

NOUVEAUX  
 ÉTABLISSE-  
 MENS.

1529.

Décision de  
 l'Assemblée.

Elle demeura  
 sans effet.

Embarras  
 que les Cor-  
 saires cau-  
 soient aux  
 Espagnols.

NOUVEAUX  
ETABLISSE-  
MENTS.

1529.

Difficulté  
d'y remédier.

Règlement  
proposé,

quittoient le Pays où ils étoient sans ressource, pour aller chercher ailleurs de quoi réparer leur fortune. Ce fut ainsi que l'Île Espagnole, d'abord la plus maltraitée, parcequ'elle étoit la plus fréquentée & la plus riche, se trouva bientôt presque déserte. Deux choses empêchoient, surtout, qu'on ne remédiât au désordre; la première, que les coupables n'étoient pas aisés à connoître, ou trouvoient des asyles assurés jusques dans ces Navires qui auroient dû leur donner la chasse; la seconde, une mauvaise disposition qui étoit dans le Gouvernement. Depuis quelque tems, les Jurisdictions indépendantes & supérieures s'étoient fort multipliées; les Gouverneurs particuliers ne recevoient la Loi de personne, & n'étoient gueres en état eux-mêmes de se faire obéir. Il en résultoit mille sortes de maux. Les Edits de la Cour n'étoient pas respectés; les crimes demeuroient impunis & se commettoient sans honte; les biens, l'honneur & la vie même des Habitans n'étoient point en sûreté; les Commandans qui vouloient faire leur devoir, ne remportoient souvent d'autre prix de leur zèle qu'une mort violente; & chacun équipant des Navires en fraude, soit pour enlever des Esclaves, ou pour faire le commerce, plusieurs, faute d'expérience & d'habileté, ou trompés par leurs Facteurs, mettoient en Mer des Bâtimens mal construits & mal armés, que la moindre tempête faisoit périr, ou qui devenoient la proie des Corsaires. Tant de maux, représentés par le Président de San Domingo (i) dans une Assemblée générale de tous les Ordres de cette Colonie, produisirent des Délibérations sérieuses. On convint des articles suivans, que le Président se chargea de proposer au Conseil des Indiens: „ qu'il étoit ab-  
„ solument nécessaire d'établir dans le Nouveau Monde un Poste, qui fût  
„ comme le centre du Commerce, & de ne rien négliger pour le fortifier  
„ & le mettre à couvert de toute insulte; qu'il falloit choisir pour cela, un  
„ Port qui eût une Audience Royale, avec une Garnison capable de faire  
„ respecter les Ordonnances; que tous les Navires, qui sortiroient d'Espa-  
„ gne pour se rendre dans le Nouveau Monde, fussent obligés de se rendre  
„ droit à ce Port, pour y recevoir leur destination, & d'y retourner après  
„ avoir chargé, pour y être visités & prendre un Certificat qu'ils avoient  
„ payé les droits Royaux; sans quoi, l'on demandoit que les Capitaines  
„ fussent punis, suivant l'importance du cas”.

Ce Règlement contenoit d'autres articles, dont le principal regardoit le Port même qu'il convenoit de choisir. On établissoit que le Nouveau Monde n'en avoit pas de plus convenable que San Domingo, ou du moins quelqu'autre de l'Île Espagnole: qu'on trouvoit dans cette Île tout ce qui étoit nécessaire à la navigation, soit pour la construction des Vaisseaux, soit pour les provisions de guerre & de bouche: qu'elle étoit capable de fournir seule des vivres en abondance à tous les Navires qui feroient le commerce des Indes, en quelque nombre qu'ils pussent être: qu'on en tireroit un autre fruit, qui seroit de mieux peupler une Île, à laquelle il ne manquoit que des Habitans, pour en faire un des plus riches Pays du Monde; & qu'en peu de tems le Port destiné à l'Entrepôt général, deviendroit une Ville aussi célèbre que l'é-

(i) C'étoit Dom Sebastien Ramirez de Domingo, & Président de l'Audience Royale *Fuente Leal*, tout-à-la-fois Evêque de San le, depuis 1527.

l'étoient alors Londres & Palerme: que ce grand concours animant tout le monde au travail, chacun suivant la nature de son terrain, l'Or, l'Argent & les autres Métaux, le Sucre, la Casse, le Gingembre, & toutes fortes de Marchandises, y entretiendroient un commerce, capable seul d'enrichir l'Espagne: que le Pays se remplissant d'Espagnols, on y pourroit multiplier les Negres, sans jamais craindre qu'ils prévalussent par le nombre ou par la force; que tous les autres désordres seroient moins à craindre aussi, lorsqu'on verroit la Justice bien administrée, l'autorité soutenue par les armes, & tout le monde utilement occupé: qu'on seroit bien informé de tout ce qui sortiroit chaque mois des Indes, & que par conséquent les droits du Prince seroient moins sujets à la fraude; enfin, que les mêmes raisons, qui avoient porté, dès le commencement des Découvertes, les Rois Catholiques à vouloir que tout ce qui passoit des Indes en Espagne fût déchargé à Seville, étoient encore plus fortes pour engager Sa Majesté Impériale à régler que tout ce qui sortiroit d'Espagne fût débarqué dans un Port du Nouveau Monde.

L'Assemblée répondit d'avance aux objections qu'on pouvoit faire contre son projet. La premiere regardoit l'Audience Royale du Mexique, nouvellement établie, dont on pouvoit craindre que l'autorité ne souffrît beaucoup de celle qu'on rendroit à San Domingo: la réponse étoit que la Jurisdiction de ce Tribunal n'y perdrait qu'un peu de casuel, perte légère, qui ne devoit pas l'emporter sur l'intérêt général; & que si l'on demandoit, en faveur de l'Île Espagnole, la préférence sur la Nouvelle Espagne, pour le dessein qu'on formoit, c'étoit parceque la situation de l'une y étoit beaucoup plus propre que celle de l'autre. On pouvoit encore objecter, que si tous les Navires des Indes se fournissoient de vivres dans une même Colonie, le prix de ces provisions ne manqueroit pas d'y augmenter & d'y devenir même arbitraire; ce qui seroit naître des monopoles extrêmement préjudiciables au Commerce. Mais l'Assemblée démontra qu'on devoit se promettre le contraire, puisque les Habitans, sûrs de vendre leurs denrées, en travailleroient plus ardemment à la culture des terres, & seroient regner dans l'Île une continuelle abondance. D'ailleurs, si les provisions de bouche s'achetoient un peu plus cher, on en seroit bien dédommagé par le prix du fret, que la sûreté du Commerce seroit hausser à proportion. Enfin, l'on ajoutoit que la Contractation de Seville gagneroit beaucoup à cet Etablissement; parceque les risques de la Mer, des Corsaires & de la contrebande, n'étant plus les mêmes, il se trouveroit un plus grand nombre de Négocians & d'Armateurs.

Ce Projet, conçu dans les Indes, par des Espagnols accoutumés au Pays, qui connoissoient toute la grandeur du mal auquel ils cherchoient un remede, parut fort sage à la Cour d'Espagne; & le Conseil jugea qu'on pouvoit en tirer de grands avantages: mais, suivant la réflexion de l'Historien, l'intérêt public a été sacrifié de tout tems à celui des Particuliers, & quelquefois même à la jalousie d'autorité, à l'indolence, ou à l'entêtement de ceux qui ont le pouvoir en main. Tel fut le sort d'un système, dont tout le monde avoit connu la sagesse & l'utilité. Il échoua, sans qu'on en ait jamais pû pénétrer la véritable raison. Mais remontons, de quelques années, au point d'où le fil des événemens nous a fait descendre.

XIX. Part.

H

NOUVEAUX  
ETABLISSE-  
MENS.

1529.

Réponse aux  
Objections.Le Projet  
est loué, mais  
négligé.



## §. III.

*Second Voyage de François Pizarre.*

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.  
1531.

Départ.

Pizarre aborde la Côte, & la suit par terre.

Butin qu'il fait à Coaque.

Ignorance des Espagnols.

Ils passent à Puerto Viejo.

Projet de s'établir dans l'île de Puna.

LA petite Flotte, dont on a rapporté l'équipement sans avoir trouvé plus de lumières sur le nombre des Vaisseaux & sur leur force, mit à la voile au commencement de l'année 1531 (a). Le dessein de François Pizarre étoit de se rendre droit à Tumbez, où les observations de Molina & de Candie lui faisoient espérer de grandes richesses: mais, ayant trouvé des vents contraires, il se vit forcé de prendre terre cent lieues au-dessous, & de débarquer ses gens & ses chevaux, pour suivre la Côte par terre. De larges Rivières, qu'il falloit traverser à leur embouchure, souvent hommes & chevaux à la nage, rendirent cette marche fort pénible. Pizarre trouva de ressources dans son adresse & son courage, pour inspirer de la résolution à ses Soldats. Il aidait lui-même à nager, ceux qui se défioient de leur habileté; il les soutenoit; il les conduisoit jusqu'à l'autre bord. Enfin, ils arrivèrent sans perte, dans un lieu nommé *Coaque*, situé au bord de la Mer, & presque sous l'Equateur. Outre les vivres, qu'ils y trouverent en abondance, ils y firent un tel butin, que pour donner une haute opinion de leur Entreprise, & faire naître l'envie de les suivre, ils renvoyèrent deux de leurs Vaisseaux, l'un à Panama, l'autre pour Nicaragua; dont la charge montoit à plus de trente mille Castillans d'or (b). Il s'y trouva aussi quelques Émeraudes: mais les Aventuriers en perdirent plusieurs, en voulant les essayer. Ils étoient si mal instruits, que pour faire cas de ces pierres, ils croyoient qu'elles devoient avoir la dureté du Diamant & résister au marteau: ainsi, craignant que les Indiens ne pensassent à les tromper, ils en brisèrent un grand nombre, qu'ils jugeoient fausses, & leur ignorance leur causa une perte inestimable. Ils furent attaqués, dans le même lieu, d'une maladie fort commune entre les Habitans, qui consistoit dans une espece de verrues, ou de clous, d'une nature fort maligne. Presque personne n'en fut exempt: & Pizarre prit habilement cette occasion pour détacher d'un Pays si riche, ceux qui souhaitoient de s'y arrêter plus longtems. Mais, avant leur départ, ils ressentirent les effets du butin dont ils avoient envoyé comme les prémices. Les Capitaines *Belalcazar* & *Jean Torrez*, arriverent de Nicaragua, avec quelques gens de pied & de cheval.

PIZARRE, sans quitter la Côte, s'avança dans une Province, qu'il nomma *Puerto Viejo*, ou *Port vieux*, & ne trouva point d'obstacle à sa marche. De-là, il se proposoit de passer au Port de Tumbez: mais se souvenant de la petite île de *Puna*, qui est vis-à-vis de ce Port, il crut que la prudence l'obligeoit de commencer par s'y faire un Etablissement. La difficulté n'étoit que d'y passer, parceque le fond y manquoit pour les grands Vaisseaux. Il prit le parti de faire construire des Barques plates, ou des Radeaux, à l'imitation des Indiens. Le danger n'en fut pas moindre en passant ce petit bras de Mer.

(a) Découverte & Conquête du Pérou, de la valeur de 14 Reales & quelques deniers, & d'environ 3 livres 12 sols de

(b) *Castellanos*. C'est une Monnoie d'or France.

On découvrit que les Guides Indiens avoient concerté entr'eux de couper les cordes des Barques, pour faire périr hommes & chevaux. Pizarre, à qui l'on attribue la découverte de ce complot, donna ordre à tous ses gens d'avoir l'épée nue, & de tenir les yeux constamment attachés sur les Guides. Ils arrivèrent dans l'île, qui n'a pas moins de cinquante lieues de tour; & les Habitans leur ayant demandé la paix, ils crurent leurs vues heureusement remplies: mais, dès le même jour, Pizarre fut informé, sans qu'on nous apprenne par quelle voie, que ces Insulaires avoient des Troupes cachées, pour massacrer les Espagnols pendant la nuit. Il les attaqua lui-même, les défit, & se fit du Cacique; ce qui n'empêcha point que le jour suivant il n'eût à combattre une multitude de nouveaux Ennemis. Il fut même obligé d'envoyer du secours aux Vaisseaux, qui essuyèrent aussi l'attaque d'un grand nombre d'Indiens, dans leurs Barques plates: mais les Espagnols se défendirent avec tant de résolution, qu'après avoir fait ruisseler le sang de ces Perfides, ils virent disparaître ceux qui étoient échappés à leur vengeance. Cependant Pizarre perdit quelques Soldats; & parmi ses Blessés, Gonzale, son frere, le fut dangereusement au genou. Le Capitaine Fernand de Soto étant arrivé de Nicaragua, quelques heures après l'action, avec un renfort considérable d'Infanterie & de Cavalerie, rien ne pouvoit empêcher Pizarre d'exécuter son premier dessein: mais lorsqu'il fut informé que les Insulaires se tenoient autour de l'île avec leurs Barques plates, cachés derrière ces arbres qu'on appelle Mangles, & qui ont le pied dans l'eau, la difficulté de les forcer dans cette retraite, lui fit prendre la résolution de retourner à la Côte. Il avoit eu le tems, d'ailleurs, de reconnoître que l'île étoit mal sain; & l'or, qu'il y avoit trouvé, devoit un nouvel aiguillon pour ses gens, qui n'aspiroient qu'à se voir dans Tumbez.

Les Insulaires de Puna devoient être redoutables aux Indiens mêmes du Continent, puisqu'ils avoient dans leurs Prisons, plus de six cens personnes de l'un & de l'autre sexe, qu'ils avoient pris en guerre. Il se trouvoit, entre ces Prisonniers, quelques Habitans de Tumbez: Pizarre les mit tous en liberté; & dans le dessein qu'il avoit d'employer la douceur avant les armes, il pria civilement les Indiens de Tumbez de prendre dans leur Barque trois de ses gens, qu'il vouloit envoyer à leur Cacique. Ils y consentirent; mais ce fut pour payer d'une horrible ingratitude le bienfait qu'ils venoient de recevoir. A peine furent-ils arrivés dans leur Ville, qu'ils sacrifièrent ces trois Députés à leurs Idoles. Fernand Soto fut menacé du même sort. Il s'étoit mis avec quelques Indiens sur une autre Barque, accompagné d'un seul Valet; & dans l'empressement d'arriver à Tumbez, il entroit déjà dans la Rivière, lorsqu'il fut aperçu de Diegue d'Aguezco & de Rodrigue Lozan, qui, étant fortis des Vaisseaux, se promenoient vers l'embouchure. Ils firent arrêter la Barque; & sans autre motif que la prudence, puisqu'ils ignoroient encore le malheur des trois autres Espagnols, ils lui conseillèrent de ne pas risquer inutilement sa vie, qu'il auroit perdue, sans doute, par la même trahison.

Après une action si noire, on doit juger que les Indiens n'étoient pas disposés à fournir des Barques pour la descente des Troupes. Aussi ne reçut-on d'eux aucune offre de secours. Pizarre, Fernand & Jean, ses Freres, Vincent

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1531.

Ils y passent, & sont forcés de combattre.

Arrivée de Fernand de Soto.

Noire ingratitude des Indiens de Tumbez.

Débarquement des Espagnols à Tumbez.

DECOUVER-  
TE DU PE-  
ROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1531.

Ils y cam-  
pent.

Obstination  
du Cacique à  
ne leur faire  
aucune ré-  
ponse.

Pizarre l'at-  
taque, & le  
force à de-  
mander la  
paix.

Il se rend à  
Payta.

de *Valverde*, Soto, & les deux Espagnols dont le conseil lui avoit sauvé la vie, furent les seuls qui passerent la nuit à terre. Ils la passerent à cheval. Pizarre, ses deux Freres & Valverde, étoient fort mouillés, parceque n'ayant point eu d'Indiens pour aider à leur descente, la Barque, sur laquelle ils étoient venus, & que les Espagnols n'entendoient point à gouverner, s'étoit renversée lorsqu'ils en étoient sortis. Fernand demeura au rivage, pour faire débarquer les Troupes, à mesure qu'elles arrivoient de l'Isle & des Vaisseaux. Le Gouverneur, ou le Général, titre qu'on donne indifféremment à Pizarre, pour le distinguer de ses Freres, s'avança plus de deux lieues dans les Terres, sans rencontrer un seul Indien; mais cette témérité, qui ne peut recevoir d'excuse dans un Chef, lui fit découvrir que ces Barbares s'étoient retirés sur des hauteurs voisines. A son retour vers la Mer, il rencontra les Capitaines *Mena* & Jean de *Salcedo*, qui le cherchoient, à la tête de quelque Cavalerie qui venoit de débarquer; & le reste des Troupes n'ayant pas tardé à prendre terre, il résolut de former un Camp régulier, pour se donner le tems d'observer le Pays & ses Habitans.

Il y passa plus de trois semaines, à faire solliciter le Cacique d'écouter ses propositions, & de le reconnoître pour ce même Etranger, qui s'étoit déjà présenté civilement sur la Côte. Il lui faisoit offrir son amitié avec les mêmes civilités. Mais, soit que ces offres, qui étoient portées par des Prisonniers Indiens, lui fussent mal expliquées, ou que le récit de ce qui s'étoit passé dans l'Isle de Puna lui fit regarder les Espagnols comme des Brigands, auxquels il ne pouvoit accorder de confiance, il ne fit aucune réponse; & ses gens, dispersés en pelotons, continuoient de menacer tout ce qui sortoit du Camp. On en découvrit un gros, de l'autre côté de la Riviere; & les Prisonniers jugerent, à diverses marques, qu'il étoit commandé par le Cacique. Pizarre, irrité de son obstination, prit enfin le parti de l'attaquer. Il fit préparer secrettement quelques Barques plates; & passant la Riviere, à la fin du jour, avec deux de ses Freres & cinquante Cavaliers, il marcha toute la nuit, par des chemins fort difficiles. Le matin, à la pointe du jour, se trouvant fort près du Camp des Indiens, il y fondit avec une impétuosité, qui leur ôta la hardiesse de résister. Après les avoir dispersés, il en tua un grand nombre dans leur fuite; & pendant quinze jours il ne cessa point de leur faire une cruelle guerre, pour venger du moins la mort des trois Espagnols qu'ils avoient sacrifiés. On ne lit point qu'il se soit avancé jusqu'à la Place qu'il avoit fait reconnoître dans sa premiere Expédition (c): mais le Cacique, effrayé de tant d'hostilités, fit demander enfin la Paix, & joignit à ses prieres quelques présens d'or & d'argent. Il est assez difficile de juger, par les termes de la Relation, ce qui fit partir aussitôt le Gouverneur avec la plus grande partie de ses Troupes. Il laissa le reste dans le même lieu, sous le commandement d'Antoine de *Navarre* & d'Alonse *Requelme*. Pour lui, s'avançant jusqu'à la Riviere de *Puechos*, à trente lieues de *Tumbez*, il envoya Soto vers les Peuples qui habitent ses bords; & quelques légers rencontres firent tant d'honneur à ses armes, qu'on lui demanda la paix dans toute l'é-

(c) La Ville fut prise d'assaut, & l'on fit, dans en argent & autres ornemens, que Pizarre le Temple du Soleil, un butin immense, en or, distribua ensuite entre ses Troupes. R. d. E.

tendue de cette Province. Il paroît ici que son dessein avoit été de pénétrer à *Payta*, & qu'il alla effectivement jusqu'à ce Port: mais quelques Envoyés, qu'il reçut de *Cusco*, de la part d'un Prince nommé *Guaſcar*, ou *Huaſcar*, qui lui faisoit demander du secours contre *Atahualpa* son Frere, changerent tout d'un coup ses résolutions. Comme c'est à la méintelligence de ces deux Princes, que les Espagnols eurent l'obligation de leur Conquête, il devient nécessaire d'expliquer en peu de mots leur naissance, & l'origine de leur querelle.

*Huayna Capac* (d), Souverain de *Cusco*, avoit soumis plusieurs Provinces à son Empire, & sa Domination comprenoit une étendue de cinq cens lieues, à compter depuis sa Capitale. Le Pays de *Quito* avoit ses Souverains particuliers: il résolut de le conquérir. Cette Entreprise lui réussit; & le Pays lui plut tant, qu'ayant laissé à *Cusco*, *Huaſcar*, son Fils aîné, *Mango Inca*, & quelques autres de ses Enfans, il se remaria dans le Pays de *Quito*, avec la Fille du Souverain qu'il avoit détrôné; & d'elle, il eut un Fils, nommé *Atahualpa*, qu'il aimait fort tendrement: dans un Voyage qu'il fit à *Cusco*, il laissa ce Fils sous des Tuteurs, & revint quelques années après dans sa nouvelle Capitale, où il ne cessa plus de demeurer jusqu'à sa mort. En mourant, il ordonna que l'*Inca Huaſcar*, son Fils aîné, posséderoit ses Etats, avec les Provinces qu'il y avoit ajoutées, à la réserve du Royaume de *Quito*, qui étant sa Conquête particulière, ne devoit pas être compté entre les Provinces de l'Empire. Il en disposa en faveur d'*Atahualpa*, son Fils, dont les Ancêtres maternels l'avoient possédé.

APRÈS sa mort, *Atahualpa* s'assura de l'Armée & des trésors de son Pere. La plus grande partie des richesses d'*Huayna Capac* étoit restée à *Cusco*, & demeura au pouvoir d'*Huaſcar*. *Atahualpa* se hâta d'envoyer des Ambassadeurs à son aîné, pour lui annoncer la mort de leur Pere commun, lui faire hommage, & demander la confirmation du Testament. *Huaſcar* ne goûta point cette disposition. Il répondit, que si son Frere vouloit lui marquer sa soumission, venir à *Cusco*, & lui remettre l'Armée, il lui feroit un parti convenable à sa naissance; mais qu'il ne pouvoit lui céder la Province de *Quito*, qui étant frontiere de son Empire, devoit être nécessairement gardée pour sa conservation & sa défense. Il ajouta, que si son Frere s'obstinoit dans ses prétentions, il marcheroit contre lui avec toutes ses forces.

*ATAHUALPA* comptoit, dans l'héritage de son Pere, deux Capitaines d'une expérience égale à leur valeur, *Quisquiz* & *Eplacachima*, qui s'étoient attachés à son service. Ils lui conseillèrent de prévenir *Huaſcar*, & ce conseil fut suivi. La guerre fut vive: après une Bataille, qui dura trois jours entiers, *Atahualpa* fut pris sur le Pont de la Riviere de *Tumibamba*, & renfermé dans un Château qui portoit le même nom. Mais, tandis que les Soldats victorieux célébroient des Fêtes, pour se réjouir d'un si grand succès, l'*Inca*, mal gardé, perça la muraille, & se mit en liberté par une heureuse fuite. En rentrant dans ses Etats, il fit croire au Peuple, que le feu Roi, son Pere, fa-

(d) Il porte le nom de *Guaynacava* dans *Zarate*, & de *Huayna Capac* dans *Garcilasso*. *Zarate* nomme *Guaſcar* & *Atabaliba*, ceux que *Garcilasso* appelle *Huaſcar* & *Atahualpa*, ou

*Atahualpa*. On croit devoir s'attacher au dernier, qui étant lui-même *Inca*, devoit mieux connoître les noms & sa Langue. Voyez d'ailleurs, ci-dessous, l'origine de cet Empire.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1531.

Députation qu'il reçoit du Prince *Guascar*.

Maison Impériale de *Cusco*, & ses divisions.

DECOUVERTE  
DU PE-  
ROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1531.

vorifant la justice de sa cause, l'avoit changé en Serpent, pour lui donner le pouvoir de s'évader par un petit trou. Le merveilleux est toujours reçu fort avidement. Tous ses Sujets, ranimés par l'espérance d'une protection surnaturelle, se rallierent sous ses Enseignes. Il gagna deux Batailles, avec un si prodigieux carnage, que longtems après, on voyoit encore les offemens des Morts, dans un tas qui causoit de l'admiration. Ensuite, Atahualipa porta le ravage dans la Province de *Cagnares*, où il détruisit soixante mille Hommes. Il mit à feu & à sang la Ville de Tumibamba, & suivit sa route, en faisant main basse sur tout ce qui résistoit à ses armes, & grossissant son Armée de ceux qui le recevoient avec soumission.

Il alla jusqu'à Tumbes, qui ne fit aucune résistance; mais ayant voulu mettre Puna au nombre de ses Conquêtes, le Cacique & le Peuple de cette Ile défendirent si bien le passage, qu'il fut obligé d'abandonner cette entreprise, pour tourner ses armes contre Huascar, son Frere, qui venoit à grandes journées contre lui, avec une fort nombreuse Armée. Il prit sa route vers Cusco; & s'étant arrêté à *Caxamalca*, il envoya trois ou quatre mille Hommes, à la découverte, pour s'assurer de la marche de son Frere, & reconnoître ses forces. Ce détachement s'avança fort près du Camp Ennemi, & quitta le grand chemin, dans la seule vue de n'être pas découvert. Malheureusement pour Huascar, ce Prince, s'étant écarté de son Armée, pour éviter l'embarras & le tumulte, se trouvoit dans la route par où les Troupes de son Frere avoient pris leur marche. Il n'avoit autour de lui, que sept cens de ses principaux Officiers, qui formoient tout-à-la-fois sa Cour & son Escorte. La partie n'étant pas égale, il fut enlevé sans résistance. L'heureux Détachement espéroit de se retirer avec la même fortune; mais il fut enveloppé par l'Armée; & son unique ressource fut de menacer Huascar de lui couper la tête, s'il n'ordonnoit pas à ses gens de se retirer. Cette menace, & l'assurance qu'on lui donna que son Frere, ne voulant que la possession libre du Pays de Quito, le reconnoîtroit à ce prix pour son Souverain, eurent la force de l'ébranler. Il donna ordre à son Armée de ne rien entreprendre, & de se retirer à Cusco. Elle obéit; & ce Prince infortuné demeura au pouvoir de ses Ennemis.

Préjugé des  
Péruviens,  
qui favorisa  
beaucoup les  
Espagnols.

TELLE étoit la situation des affaires, lorsque les deux Freres eurent recours à Pizarre. Les Péruviens avoient d'ailleurs quelques préjugés favorables à son Entreprise. Dans l'idée que la Maison Royale de Cusco étoit descendue d'un Fils du Soleil, ils donnerent la même qualité aux Espagnols; & la raison, qu'ils en apportoient eux-mêmes, a quelque chose de fort étrange. Dans les anciens tems, disoient-ils, l'aîné des Fils d'un Inca, nommé *Tahuarhuacar*, avoit vu un Fantôme, d'une physionomie fort différente de celle des Habitans du Pays. Ils n'ont point de barbe, & leurs habits ne passent pas le genou: au contraire, ce Fantôme, qui prit le nom de *Viracocha*, portoit une barbe fort longue; & sa robe lui descendoit jusqu'aux pieds; il menoit d'ailleurs, en lessé, un Animal inconnu au jeune Prince. Cette Fable étoit si généralement répandue, qu'à l'arrivée des Espagnols, qui avoient de grandes barbes, les jambes couvertes, & des chevaux pour monture, on crut voir en eux l'Inca Viracocha, Fils du Soleil.

Suivant Zarate, Huascar n'étoit pas encore Prisonnier, lorsqu'ayant entendu parler des Espagnols, il envoya demander leur secours (e). Cette supposition s'accorde assez avec une prédiction que les Peruvians attribuoient à Huayna Capac, qu'après sa mort, il arriveroit dans ses Etats, des Hommes auxquels on n'avoit jamais rien vu de semblable, qui ôteroient l'Empire à son Fils, renverferoient le Gouvernement, & détruiraient la Religion. On ajoutoit qu'il avoit conseillé à ses Enfans de rechercher & d'acquérir à toute force de prix l'Amitié de ces Etrangers. Garcilasso fait entendre que ces impressions remplirent Atahualpa de frayeur, & lui ôtèrent le courage de se défendre, dans la persuasion que les Guerriers inconnus étoient envoyés par le Soleil, pour le venger de mille offenses qui l'avoient irrité contre la Nation. Mais le même Historien croit qu'Huascar étoit déjà dans les chaînes, & que ce fut quelqu'un de ses Partisans qui envoya vers Pizarre en son nom, pour lui procurer de la protection dans son infortune (f).

CETTE Députation étant arrivée au Port de Payta, le Gouverneur, qui reconnut aussitôt de quelle importance elle étoit pour ses desseins, se hâta de rappeler les Troupes qu'il avoit laissées à Tumbez, & s'occupa jusqu'à leur arrivée à jeter, sur la Riviere de Payta, les fondemens d'une Ville, qu'il nomma *S. Michel*. Il vouloit que les Vaisseaux qui lui viendroient de Panama, comme il lui en étoit déjà venu quelques-uns, trouvassent une retraite sûre, à leur arrivée. Ensuite, ayant distribué entre ses gens l'or & l'argent, qui étoient le fruit de son Expédition, il ne laissa dans la nouvelle Ville, que ceux qu'il destinoit à l'habiter. (g).

LES Députés d'Huascar lui avoient appris qu'Atahualpa étoit alors dans la Province de *Caxamalca*. Ses Troupes ne furent pas plutôt arrivées de Tumbez, qu'il se mit en marche pour aller trouver ce Prince. Un désert de vingt lieues, qu'il eut à traverser dans des sables brûlans, sans eau, & sans secours contre l'extrême ardeur du Soleil, fit beaucoup souffrir l'Armée. Mais à l'entrée d'une Province, nommée *Motupe*, il commença heureusement à trouver des Vallons peuplés, où les rafraîchissemens & les vivres étoient en abondance. De-là, les Espagnols s'avancerent vers une Montagne, sur laquelle ils rencontrèrent un Envoyé d'Atahualpa; qui présenta au Gouverneur des Brodequins très riches, & des Braffeleets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il se présenteroit devant l'Inca, auquel cette marque le feroit connoître. L'Envoyé étoit lui-même Inca, & se nommoit *Titu Autachi*. Son compliment roula sur la parenté des Espagnols avec son Maître, en qualité d'Enfans de Viracocha & du Soleil. Les présens consistoient en diverses sortes de fruits, de grains, d'étoffes précieuses, d'Oiseaux & d'autres Animaux du Pays, des Vases, des Coupes, des Plats, & des Bassins d'or & d'argent; quantité de Turquoises & d'Emeraudes. L'abondance & l'éclat de ces richesses firent juger aux Espagnols, que le Prince, qui les envoyoit, devoit posséder d'immenses Trésors. Ils en conclurent,

(e) Zarate, *ubi sup.* L. II. p. 102.

(f) Garcilasso, L. I.

(g) Le seul témoignage oculaire, qui se trouve dans le III Tome de Ramusio, sous le titre de *Relation d'un Capitaine Espagnol*,

que Ramusio ne nomme point, est si rempli d'erreurs grossieres, qu'on ne peut en faire presque aucun usage. Huascar y est nommé *Cusco*, qui étoit le nom de sa Capitale.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRR.  
II. VOYAGE.  
1531.

Prédiction d'Huayna Capac.

Fondation de la Ville de S. Michel, sur la Riviere de Payta.

Pizarre part avec son Armée pour se rendre à Caxamalca.

Il reçoit en chemin un Député d'Atahualpa.

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1531.

Embarras où le jette son Interprete.

Simplicité des Péruviens.

Fernand Pizarre & Soto font envoyés à Atahualpa.

qu'il étoit allarmé du traitement qu'on avoit fait aux Habitans de Puna & de Tumbes, & cette conjecture étoit juste: mais ils ignoroient encore, observe Garcilasso, que ces Peuples, les regardant comme Fils du Soleil, & comme Exécuteurs de ses vengeances, y méloient un motif de Religion; & que leur but étoit, non d'acheter l'amitié d'une poignée d'Hommes, qu'ils pouvoient envelopper aisément; mais d'appaifer la colere du Soleil, qu'ils adoroient, & qu'ils croyoient irrité contr'eux.

PIZARRE n'avoit pour Interprete, qu'un jeune Indien de Puna, qui ne savoit gueres, ni la Langue de Cusco, qui étoit celle de la Cour, ni celle des Espagnols. Quoique baptisé sous le nom de *Philippe*, d'où lui vint celui de *Philippulo*, il étoit fort mal instruit des Mystères de la Religion. Enfin, ne sachant que le jargon de son Ile, où l'on doit même supposer, qu'il étoit né dans la lie du Peuple, il ne pût rendre exactement le discours de l'Inca. Aussi les Espagnols ne demeurèrent-ils pas fort éclaircis après son départ. Ils délibérèrent sur le jugement qu'ils devoient porter de cette démarche. Les uns jugerent que plus les présens étoient riches, plus ils devoient inspirer de défiance, & que c'étoit peut-être une amorce pour les faire donner dans quelque piège. D'autres pensèrent plus noblement, qu'il ne falloit pas juger si mal des intentions d'un grand Prince; que sans négliger de justes précautions, on devoit employer toutes les voies pacifiques avant que d'en venir à la guerre, & que l'obscurité qu'on trouvoit dans les termes de l'Inca, n'étoit peut-être que dans l'explication de l'Interprete. On résolut néanmoins de continuer la marche vers Caxamalca, où l'on espéroit toujours de trouver le Prince. Dans tous les lieux du passage, l'accueil des Indiens fut magnifique. Ils apportoit diverses sortes de viandes & de liqueurs; & l'on remarquoit de toutes parts, qu'ils n'avoient rien épargné pour les préparatifs. Dans la simplicité de leurs intentions, ayant remarqué que les chevaux mâchoient leur frein, ils s'imaginèrent que ces Animaux extraordinaires se nourrissoient de métaux; ils alloient leur chercher de l'argent & de l'or en abondance, & les leur présentoient de la meilleure amitié du Monde. Les Espagnols, qui ne perdoient rien à ce jeu, les invitoient à ne pas s'en lasser (*h*).

Pour répondre à la Députation du Prince, le Gouverneur lui envoya Fernand, un de ses Freres, & Soto. Ils ne le trouverent point dans la Ville de Caxamalca. L'espérance d'affermir sa domination le retenoit successivement en d'autres lieux, occupé à faire égorgé tout ce qui tomboit entre ses mains, de la Famille Royale & des Partisans de son Frere. On ne sauroit défavouer que cet emportement sanguinaire n'ait rendu sa mémoire odieuse. Le *Curaca*, ou Seigneur particulier de la Ville, avoit ordre de recevoir les Fils du Soleil, avec toute la distinction qu'on devoit à ce titre. Il envoya au-devant d'eux quelques Officiers; & suivant bientôt lui-même, il les conduisit à quelque distance, vers un Palais, où le Prince étoit revenu, sur la nouvelle de leur approche. En avançant dans la Plaine, ils virent des gens de guerre, envoyés pour leur faire honneur. Soto, qui ne pouvoit deviner quel étoit leur dessein, poussa son cheval à toute bride vers l'Officier qui les com-

(*h*) Garcilasso, *ubi sup.* Ces détails ne se trouvent point dans Zarate.

commandoit. Les Indiens s'écartèrent, autant parcequ'ils avoient ordre de les respecter, que par la crainte qu'ils devoient ressentir à la premiere vue d'un cheval en course (i). L'Officier Péruvien leur fit un salut, qui étoit une espece d'adoration, & les accompagna jusqu'au Palais, avec toutes les marques de la plus profonde vénération.

Ils furent éblouis des richesses qui s'offroient de toutes parts. L'Inca étoit assis sur un siège d'or. Il se leva pour les embrasser, & leur dit: *Capac Viracocha; soyez les bien-venus dans mes Etats.* On leur présenta des sièges d'or; & l'Inca se tournant vers quelques Seigneurs Indiens qui étoient près de lui: „ Vous voyez, (leur dit-il,) la figure & l'habit de notre Dieu Viracocha, „ tels que notre Prédécesseur l'Inca *Yahuarhuacar* a voulu qu'ils fussent représentés dans une Statue de pierre”. Deux Princesses, d'une extrême beauté, présentèrent des liqueurs; & ces rafraîchissemens furent suivis d'un Festin. Fernand Pizarre fit ensuite son compliment (k). Il parla des deux Puissances, le Pape & l'Empereur, qui concouroient à tirer les Indiens de l'esclavage du Démon. Pouvoit-il se flatter, remarque l'Historien, de faire entendre, par un discours de quelques lignes, des matieres si nouvelles à cette Nation? Philippillo, qui n'y entendoit pas beaucoup plus que l'Inca même, lui en fit une interprétation, à laquelle ce Prince ne comprenoit presque rien. Il y répondit néanmoins par un discours fort sensé, mais conforme au préjugé dont il étoit rémpli. Rien de plus tendre que ce que Garcilasso lui fait dire en faveur de ses Sujets. Ses Officiers en furent touchés, & ne purent retenir leurs larmes. Il promit aux deux Espagnols d'aller voir le lendemain leur Chef. Ils se retirèrent, plus charmés des richesses qu'ils avoient vues, que sensibles à l'opinion qu'on avoit d'eux.

LE Gouverneur, apprenant que le Prince devoit venir le jour suivant, partagea soixante chevaux, dont toute sa Cavalerie étoit composée, en trois Compagnies, de vingt chacune. Il leur donna pour Commandans, Fernand Pizarre (l), Soto & Belalcazar, qui se rangerent derriere un vieux mur, pour n'être pas vus d'abord des Indiens, & leur causer plus de surprise, en se montrant tout d'un coup. Il se mit lui-même à la tête de son Infanterie, consistant en cent Hommes, dont il fit un Bataillon; & dans cet ordre, il ne craignit point d'attendre un Prince violent & sanguinaire, qui venoit avec des Troupes nombreuses. La marche d'Atahualpa fut si lente, qu'il employa

(i) Zarate dit qu'Atahualpa fit tuer sur le champ ceux qui avoient marqué de la frayeur. Mais son Récit étant d'ailleurs assez obscur, on ne s'attache ici qu'à Garcilasso.

(k) Suivant Zarate, Soto fut d'abord envoyé seul, & le Prince ne voulut pas lui parler directement. Ensuite, le Frere de Pizarre parut avec quelques Cavaliers, & dit seulement au Prince: „ que le Gouverneur, son „ Frere, étoit venu de la part de Sa Majesté „ le Roi d'Espagne, pour lui faire entendre „ la volonté de leur Maître; qu'ainsi, il sou- „ haitoit de le voir, & qu'il vouloit être de „ ses Amis”: sur quoi, continue Zarate, le

XIX. Part.

Prince répondit: „ qu'il recevoit avec plaisir „ l'offre de son amitié, pourvu qu'il rendit „ aux Indiens, ses Sujets, tout l'or & l'ar- „ gent qu'il leur avoit pris, & qu'il sortit aussitôt de son Pays; & que pour régler toutes „ choses, il iroit voir le lendemain le Gouverneur au Palais de Caxamalca”. Il n'est pas question, dans Zarate, du Pape & de la Religion, ni de Princesses, de Liqueurs & de Festin.

(l) Zarate dit qu'il donna le Commandement à ses trois Freres, Fernand, Jean & Gonzales, accompagnés de Soto & de Belalcazar.

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE. II. VOYAGE.

1531. Audience qu'ils reçurent de ce Prince.

Discours de Fernand, & Réponse du Prince.



DECOU-  
VERTE DU PE-  
ROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1531.

Atahualpa  
va au devant  
des Espa-  
gnols.

Sa marche.

Discours de  
Vincent de  
Valverde.

Réponse  
d'Atahualpa.

Les Espa-  
gnols atta-  
quent les In-  
diens.

quatre heures à faire une lieue. Il avoit autour de lui les principaux Seigneurs de sa Cour. Ses gens de guerre étoient rangés en quatre Corps, de huit mille Hommes, dont le premier composoit l'avant-garde, & les deux autres marchaient à ses côtés. Le quatrième, qui faisoit l'arrière-garde, eut ordre de s'arrêter à quelque distance.

ATAHUALPA, s'étant avancé avec les trois premiers, & voyant les Espagnols en Bataille, dit à ses Officiers: „ ces gens sont les Messagers des „ Dieux; gardons-nous bien de les offenser: il faut, au contraire, que nos „ civilités les appaisent”. En même tems, Vincent de Valverde (*m*) marcha vers lui, une Croix de bois dans une main, & son Bréviaire dans l'autre. Ses cheveux, coupés en couronne, étonnerent l'Inca, qui, pour ne pas manquer à ce qui lui étoit dû, voulut favoir, de quelques Indiens familiers avec les Espagnols, quelle étoit sa condition. Ils lui dirent que c'étoit un Messager de *Pachacamac*. Valverde ayant demandé & obtenu la permission, commença un assez long discours, divisé en deux parties. Son Exorde roule sur la nécessité de la Foi Catholique: il passe ensuite à la Trinité, aux châtimens & aux récompenses d'une autre vie, à la Création, à la chute d'Adam, dans laquelle toute la race est comprise, à l'exception de J. C. Il parle de la Nais- sance de l'Homme-Dieu, de sa Mort pour la Rédemption des Hommes, de sa Résurrection, des Apôtres, enfin de la Primauté de S. Pierre. Dans la se- conde partie, il dit que le Pape, Successeur de S. Pierre, informé de l'Ido- latrie des Indiens, & voulant les attirer à la connoissance du vrai Dieu, a chargé l'Empereur Charles, Monarque de toute la Terre, d'envoyer son Lieutenant, pour les soumettre, & les faire entrer, volontairement ou de force, dans la seule bonne voie, qui est celle qu'on leur vient annoncer. Il ap- porte l'exemple du Mexique & d'autres Pays. Enfin, il déclare à l'Inca, que s'il s'endurcit contre l'Évangile, il périra comme Pharaon. Au fond, cette foule de Mystères, présentés rapidement & sans préparation, ne devoit pas jeter beaucoup de lumière dans son esprit; & l'ignorance de l'Interprète n'y pouvoit mettre plus de clarté. Atahualpa, qui n'y avoit rien trouvé de clair que la menace de ravager son Pays, fit un profond soupir. Il comprit bien que l'Interprète favoit mal la Langue de Cuzco, dont il s'étoit servi pour lui parler; & dans la crainte qu'il n'altérât de même sa réponse, il la fit, ou du moins il l'expliqua dans une Langue plus commune. Cette réponse, telle que Garcilasso & d'autres la rapportent, marque assez que Philippillo avoit fait une étrange explication de nos Mystères.

CEPENDANT les Espagnols, ennuyés d'une si longue conférence, n'atten- dirent point les ordres du Général pour quitter leurs rangs; & quelques-uns monterent sur une petite Tour, où ils avoient découvert une Idole, enrichie de plaques d'or & de pierres précieuses, qu'ils se mirent à piller. Leur au- dace irrita les Indiens, & la plupart se disposoient à punir ce sacrilège; mais l'Inca défendit que les Espagnols fussent maltraités. Valverde, allarmé du bruit, se leva brusquement du siège qu'on lui avoit donné pour parler, &

(*m*) Zarate lui donne toujours le titre de *Benzone* dit nettement que c'étoit un Ja-  
d'Évêque. Garcilasso le nomme *Frere*, & cobin, p. 562. (1).

(1) La Relation le dit Dominicain. R. d. E.

dans ce mouvement, il laissa tomber la Croix & son Bréviaire. Il se baissa, pour les relever; ensuite, courant vers les Espagnols, il leur cria de ne faire aucun mal aux Indiens. Sa course & ses cris furent malheureusement expliqués, & passèrent au contraire pour une exhortation à la vengeance. L'action commença vivement, & fut poussée avec la même chaleur. Cependant, l'ordre d'Atahualpa n'en fut pas moins observé. Cent soixante Espagnols, enveloppés par une Armée d'Indiens, n'eurent ni mort ni blessé, à la réserve du Gouverneur, qu'un de ses propres Soldats blessa légèrement à la main. Ils ne trouverent aucune forte de résistance. Les Péruviens se contenterent d'entourer la Litte du Prince, pour empêcher qu'elle ne fût renversée. Mais, le Gouverneur s'étant fait jour jusqu'à la Litte, prit Atahualpa par la manche de sa Robe, tomba & l'entraîna sur lui (n). Les Sujets de ce malheureux Prince, le voyant au pouvoir des Espagnols, ne pensèrent plus qu'à se mettre à couvert par la fuite. Elle ne fut pas assez prompte pour les dérober à la fureur de leurs Ennemis. Il y en eut plus de trois mille cinq cens, passés au fil de l'épée. Des Enfans, des Vieillards, des Femmes, que la curiosité avoit attirés au Spectacle, furent étouffés, au nombre de plus de quinze cens, par la foule des Fuyards. Près de trois mille furent écrasés sous les ruines d'une vieille muraille, qui se renversa sur eux. Cette boucherie dura jusqu'à la fin du jour. Le Commandant de l'arrière-garde, nommé *Ruminagui*, entendant le bruit, & voyant un Espagnol précipiter, d'un lieu élevé, un Indien qu'on y avoit mis pour l'avertir lorsqu'il seroit tems d'avancer, conclut que son Maître étoit défait; & loin de marcher à son secours, il prit, avec le Corps qu'il commandoit, la route de Quito, qui étoit à plus de deux cens cinquante lieues du Champ de Bataille (o).

(n) Ceux, qui lui ont reproché de l'avoir pris par les cheveux, ignoient que les Incas avoient la tête rasée. (1).

(o) Tel est le Récit de Garcilasso: mais comme on peut le soupçonner d'avoir favorisé sa Nation, la justice oblige de joindre ici celui des Espagnols, en laissant au Lecteur le droit de prononcer, après la comparaison. „ *Atabaliba* (c'est ainsi que *Zarate* le nomme) employa une grande partie du jour à „ mettre aussi ses Troupes en ordre; il marcha les endroits par lesquels chaque Commandant devoit attaquer les Ennemis; & „ chargea un de ses Officiers, nommé *Ruminagui*, de se rendre avec cinq mille Indiens, par un détour secret, au lieu par où „ les Chrétiens étoient entrés sur la Montagne, d'occuper tous les passages, & de tuer tous les Espagnols qui cherchoient „ à se sauver de ce côté-là. Ensuite, il fit „ marcher son Armée si lentement, qu'elle „ fut plus de quatre heures à faire une petite lieue. Il étoit dans sa Litte, porté sur les „ épaules de ses principaux Seigneurs; & de

„ vant lui marchoient trois cens Indiens, tous „ vêtus de la même livrée, qui étoient les „ pierres & les embarras du chemin, jusqu'aux moindres pailles. Ensuite marchoient „ les Caciques, & tous les autres Seigneurs, „ aussi dans des Litières, comptant les Chrétiens pour si peu de chose, à cause de leur „ petit nombre, qu'ils s'imaginoient les prendre tous sans combat. En effet, un Gouverneur Indien avoit envoyé dire à *Atabaliba*, non-seulement que les Espagnols étoient en fort petit nombre, mais qu'ils „ étoient si paresseux & si effeminés, que ne „ pouvant marcher à pied, ils se faisoient „ porter par de grandes Brebis, qu'ils nommoient des Chevaux. *Atabaliba* entra ainsi dans un grand enclos, qui étoit devant le „ *Tambos*, nom du Palais de *Caxamalca*; & „ les voyant en si petit nombre, parce que la „ Cavalerie étoit cachée, il crut qu'ils n'oseroient tenir ferme devant lui. Il se leva sur „ sa Litte, & dit à haute voix: Nous les „ tenons; ils vont sans doute se rendre. Là-dessus l'Evêque, Frere Dom Vincent de „ ce qui paroît plus naturel, puisqu'il étoit porté

(1) Suivant la Relation, il le prit par la jambe, sur les épaules. R. d. E.

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1531.

Pizarre porte la main sur Atahualpa, & le renverse.

Carnage des Indiens.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1531.

Les Relations partagées sur cet événement.

DANS le partage des Relations, il n'est pas aisé de vérifier les circonstances d'un si grand événement. On conçoit que les Espagnols, dont on a pris soin de joindre ici l'exposition dans une Note, eurent intérêt à déguiser la vérité, pour justifier leur barbarie, s'ils attaquèrent sans raison un Prince, qui gardoit avec eux des ménagemens excessifs. Mais Garcilasso, né Péruvien, n'a pas été moins intéressé à laver sa Nation, du reproche de s'être attiré la vengeance des Espagnols, par le dessein concerté de les faire périr; il convient même, en traitant de fable le récit différent du sien, qu'il fut envoyé à Charles-Quint par le Gouverneur & les Officiers de son Armée, seuls témoins qu'on pût admettre alors en Espagne: ainsi tout ce qu'il avance pour le détruire, porte sur le témoignage de sa propre Nation, & particulièrement sur ce préjugé en faveur des Fils du Soleil, qui n'auroit pas permis aux Péruviens, comme il l'observe avec beaucoup d'adresse, de violer tout-d'un-coup le respect qu'ils croyoient dû à ce titre. On ne s'aperçoit pas, néan-

„ Valverde, s'avança, son Bréviaire à la main,  
 „ & s'adressant à Atabaliba, lui tint un Dis-  
 „ cours fort étudié. (Zarate le rapporte en  
 „ substance. Il ressemble assez à celui de Garci-  
 „ lasso). „ Après l'avoir entendu, Atabaliba  
 „ répondit: Que ce Pays & tout ce qu'il con-  
 „ tenoit avoit été conquis par son Pere & par  
 „ ses Ayeux, qui l'avoient laissé, par droit de  
 „ Succession, à son Frere Guascar Inca; que  
 „ lui, qui parloit, ayant vaincu Guascar, &  
 „ le tenant Prisonnier, étoit donc maintenant  
 „ le légitime Possesseur, & qu'il ne savoit pas  
 „ comment le Pape l'avoit pu donner à d'au-  
 „ tres; mais qu'après tout, s'il l'avoit donné  
 „ à quelqu'un, lui, qui s'y trouvoit intéressé,  
 „ se garderoit bien d'y consentir; qu'à l'égard  
 „ de J. C., qu'on lui disoit avoir créé le Ciel  
 „ & la Terre, il ne savoit rien de cela, ni  
 „ que personne eût rien créé, si ce n'étoit le  
 „ Soleil, qu'il tenoit pour Dieu; qu'il ne  
 „ connoissoit pas l'Empereur d'Espagne, ne  
 „ l'ayant jamais vu, & qu'il ignoroit de mê-  
 „ me tout ce qu'il venoit d'entendre. Enfin  
 „ il demanda, à Valverde, où il avoit ap-  
 „ pris ce qu'il disoit, & quelle étoient ses  
 „ preuves? L'Evêque répondit que cela étoit  
 „ écrit dans le Livre qu'il tenoit entre ses  
 „ mains, qui étoit la parole de Dieu. Ata-  
 „ baliba voulut le voir. Il l'ouvrit, il tourna  
 „ les feuillets; & se plaignant que ce Livre  
 „ ne lui faisoit rien entendre, il le jeta par  
 „ terre. Alors Valverde, se tournant vers  
 „ les Espagnols, leur cria, aux armes! aux  
 „ armes! Le Gouverneur, jugeant de son  
 „ côté qu'il lui seroit difficile de résister aux  
 „ Indiens s'ils l'attaquoient les premiers, en-  
 „ voya ordre à Fernand, son Frere, d'exé-  
 „ cuter ce qu'ils avoient résolu. En même  
 „ tems, il fit jouer l'Artillerie; & pendant  
 „ que la Cavalerie fondeoit sur les Indiens  
 „ par trois endroits, il les attaqua lui-même

„ avec l'Infanterie, du côté d'Atabaliba. Bien-  
 „ tôt il pénétra jusqu'aux Litières, en faisant  
 „ main-basse sur les Porteurs: mais à peine  
 „ en tomboit-il un, que d'autres se présen-  
 „ toient à l'envi pour lui succéder. Pizarre  
 „ comprit qu'il étoit perdu si le combat étoit  
 „ en longueur, parcequ'il perdoit plus dans  
 „ la mort d'un Espagnol, qu'il ne gaignoit  
 „ dans le massacre de plusieurs Indiens. Cet-  
 „ te idée le fit pousser avec furie jusqu'à la  
 „ Litiere d'Atabaliba. Il prit ce Prince par  
 „ les cheveux, qu'il portoit longs; & le tira  
 „ si rudement qu'il le fit tomber. (Zarate est  
 „ le seul qui parle de cheveux. Tous les au-  
 „ tres disent, par la robe). „ Les Espagnols  
 „ frappant, à grands coups de sabre, sur la  
 „ Litiere, qui étoit d'or, il arriva que le  
 „ Gouverneur fut blessé à la main: mais il  
 „ n'en retint pas moins sa proie, malgré les  
 „ efforts des Indiens, qui se précipitoient en  
 „ foule pour secourir leur Maître. Cepen-  
 „ dant lorsqu'ils le virent Prisonnier, ils  
 „ tournèrent le dos, avec tant de frayeur &  
 „ de confusion, que sans penser à se servir  
 „ de leurs armes, ils s'entre-poussèrent & se  
 „ renversoient les uns les autres. L'impétuo-  
 „ sité de ce mouvement fut si violente, que ne  
 „ pouvant fortir par les Portes du Parc, ils  
 „ abattirent une partie de la muraille; & sa  
 „ chute en écrasa un grand nombre, tandis  
 „ que la brèche servit à sauver les autres.  
 „ Mais la Cavalerie, qui ne cessa point de  
 „ les poursuivre jusqu'à la nuit, en fit un  
 „ cruel carnage. Ruminagui, entendant le  
 „ bruit de l'Artillerie, & voyant précipiter  
 „ du haut d'un Rocher un Indien qu'on y  
 „ avoit mis en sentinelle, s'enfuit avec tous  
 „ ceux qu'il commandoit, & n'osa s'arrêter  
 „ jusqu'à la Province de Quito, qui est à plus  
 „ de 250 lieues de Caxamalca. L. II. ch. 3.  
 „ pp. 115. & précéd.

moins, que cette opinion ait eu beaucoup de part à la réponse d'Atahualpa : mais si quelque chose étoit capable de jeter du jour sur des ténèbres dont le tems n'a fait qu'augmenter l'épaisseur, ce seroit l'autorité de quelque Etranger contemporain, qu'on pût croire neutre entre les Espagnols & les Péruviens ; & j'en connois un, dont il est surprenant qu'on n'ait jamais fait usage.

C'EST Jérôme *Benzoni*, Milanois, qui, voyageant au Pérou peu d'années après cet événement (p), avoit connu la plupart des Acteurs, Espagnols & Péruviens. Son récit porte un air de vérité, qu'on ne peut mieux lui conserver, qu'en le donnant dans les termes de *Chauveton*, son vieux Traducteur. L'importance du fait demande un éclaircissement qui convient particulièrement à cet Ouvrage. Observons qu'il ne s'étoit encore rien passé entre Atahualpa & les Espagnols, qui pût faire juger de la vérité de leurs intentions. „ Cependant il venoit nouvelles sur nouvelles au Roy Atabaliba, comme les Chrétiens s'avançoient. On lui donnoit à entendre qu'ils étoient en petit nombre, las, & qu'ils ne pouvoient cheminer, s'ils n'étoient montés sur de grands *Daces*, (ils appellent ainsi les chevaux en ce Pays-là.) Quand il ouit cela, il se mit à rire de ces Barbus ; & cependant il renvoya d'autres Ambassadeurs vers les Hespagnols, leur dire que s'ils aimoient la vie, ils se donnassent bien garde de passer plus avant. Pizarre leur répondit, qu'il ny avoit remede, & qu'il falloit qu'il vît la grandeur & magnificence de Sa Majesté, avec honneur & révérence, toutefois, qu'à si grand Seigneur appartenoit. Et quant & quant, fait doubler le pas à ses gens, & picque lui-même. Comme il approchoit de Cassiamalca, il envoya quelques Capitaines & Chevaux-Légers devant, pour reconnoître un peu l'état & la contenance du Roi, lequel s'étoit retiré à demi-lieue de-là, pour la venue des Etrangers. Ces Capitaines Hespagnols, comme il furent à la vue des gens du Roi, commencerent à manier leurs chevaux, les faire passer & voltiger devant eux ; dont ces pures Indiens étoient aussi esbahis, que s'ils eussent vu quelques Monstres tout nouveaux. Mais le Roi n'en fit point d'autre semblant, ni ne changea sa contenance pour cela ; ains se courrouça seulement du peu de respect & révérence que ces Barbus avoient porté à Sa Majesté. Fernand Pizarre, qui étoit là, lui fit entendre, par Trucheman, qu'il étoit le Frere du Colonel de l'Armée des Espagnols, lequel étoit venu-là de Castille, par commandement du Pape & de l'Empereur, qui desiroient avoir son alliance. Et pourtant, qu'il plût à Sa Majesté s'en venir jusques en sa Ville de Cassiamalca, pour entendre là de gran's choses que ledit Colonel avoit charge de lui dire, & que puis après il s'en retourneroit en son Pays. Atabaliba répondit, en deux mots, qu'il feroit tout cela, moyennant que l'autre se retirât & fortît de son Pays.

„ FERNAND PIZARRE s'en retourna vers ses gens, avec si courte réponse ; bien esbahi, au reste, de la richesse & magnificence superbe de la Cour & du train de ce Roi Atabaliba : & en fit aussi esmerveiller beaucoup d'autres Hespagnols quand il le leur conta. Quant à la réponse & volonté du

(p) Voyez l'Avant-Propos du Tome XVIII. de ce Recueil.

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1531.

DECOUVERTE  
DU PE-  
ROU.

PIZARRE.  
I. VOYAGE.  
1531.

„ Roi, il leur dit en somme, qu'il en étoit là résolu de ne souffrir point de  
„ gens barbus en son Pays. Cette résolution entendue, les Capitaines em-  
„ ployerent toute cette nuit là à préparer armes, mettre leurs gens en or-  
„ dre, & les encourager, leur remontrant qu'il ne falloit point douter que  
„ la victoire ne fût à eux; que c'étoient pources Bestes à qui ils avoient à  
„ combattre, & qu'au premier ronfler des chevaux ils les verroient fuir  
„ comme un Troupeau de Moutons. Quand tous les rangs furent dressés,  
„ & quelques Pièces d'Artillerie braquées droit contre les Portes du Palais  
„ où devoit entrer Attabaliba, François Pizarre défendit à ses gens que nul  
„ ne se bougeât, ni ne tirât avant que le signal fut donné.

„ LE jour venu, voici arriver le Roi Attabaliba, avec plus de vingt-cinq  
„ mille Indiens, que l'on portoit en triomphe sur les épaules, accoutré de  
„ belles plumes de toutes couleurs, avec force pendans & bijoux d'or, vê-  
„ tu d'une Camifolle sans manches, les parties naturelles couvertes d'une  
„ bande de Cotton, avec un floquet rouge de fine laine, qui lui pendoit  
„ sur la joue gauche, & lui ombrageoit les sourcils, & une belle paire d'es-  
„ carpins aux pieds, presque faits à l'Apostolique. - En tel équipage Atta-  
„ baliba fit son Entrée triomphante dedans la Ville de Cassamalca, ne plus  
„ ne moins qu'en pleine paix, jusqu'à ce qu'il arriva au Palais, là où il de-  
„ voit donner Audience à l'Ambassade de ces Barbus.

„ PENDANT toute cette magnificence, il y eut un Jacopin, nommé Frere  
„ Vincent de *Van-Verde*, lequel fendant la presse, fit tant qu'il s'approcha  
„ du Roi, avec une Croix & un Breviaire à la main: cuidant peut-être  
„ que ce Roi fût devenu, en un instant, quelque grand Théologien. Et lui  
„ fit entendre, par un Trucheman, comme il étoit venu vers son Excel-  
„ lence par le Commandement de la Sacrée Majesté de l'Empercur, son  
„ Souverain Seigneur, avec l'autorité du Pape de Rome, Vicaire du Sau-  
„ veur J. C. lequel lui avoit donné ces Pays-là, jadis inconnus, à la charge  
„ d'y envoyer personnes dignes & de favoir, pour y prêcher & publier son  
„ Saint Nom, & en chasser leurs fausses & damnables erreurs. Et quant &  
„ quant, en disant cela, lui va montrer son Breviaire, disant que c'étoit  
„ là la Loi de Dieu, & que c'étoit ce Dieu là qui avoit créé toutes choses  
„ de rien: & sur cela lui va faire un grand Sermon, en commençant de-  
„ puis Adam & Eve, de la Création de l'Homme & de sa chute, & com-  
„ me depuis J. C. étoit descendu du Ciel, & avoit pris chair au ventre  
„ d'une Vierge; puis, qu'il étoit mort en la Croix, & ressuscité des Morts  
„ pour la Rédemption du Genre Humain, & finalement monté au Ciel.  
„ De-là il vint à parler de la Résurrection & de la Vie éternelle. Et com-  
„ me J. C. avoit laissé son Eglise en garde à Saint Pierre, son premier  
„ Vicaire, & conséquemment à ses Successeurs; sur quoi il n'oublia pas à  
„ prouver l'autorité du Pape. Finalement, lui faisant la puissance du Roi  
„ d'Espagne la plus grande qu'il pouvoit, l'appellant grand Empereur &  
„ Monarque du Monde, il conclut qu'il se devoit faire son Ami & son  
„ Tributaire, se soumettant à la Religion Chrétienne, & renonçant à ses  
„ faux Dieux. Et dit, que s'il ne le faisoit pas de bon gré, qu'on lui fe-  
„ roit bien faire par force.

„ LE ROI, ayant entendu tout cela, depuis un bout jusqu'à l'autre, fit réponse: que quant à lui, il seroit volontiers ami de ce Monarque du Monde, mais qu'il ne lui sembloit pas advis qu'un Roi libre, comme lui, deût payer tribut à celui qu'il ne vit jamais. Et au reste, que le Pape devoit bien être quelque grand Fat, de donner ainsi libéralement ce qui n'étoit pas à lui. Quant à ce fait de la Religion, il dit tout net, qu'il ne laisseroit jamais la sienne; & que si les Chrétiens croyoient en un J. C. qui étoit mort en Croix; que lui croyoit au Soleil qui ne mouroit jamais. De-là il vint à demander, au Moine, comment il savoit que le Dieu des Chrétiens est fait le Monde de rien, & qu'il fût mort en Croix? Le Moine lui répondit que ce Livre-là le disoit: & quant & quant, lui présente son Breviaire. Attabaliba prend ce Livre, & le regarde de côté & d'autre: puis, se prenant à rire; ce Livre ne me dit rien de tout cela, dit-il, & en disant cela, vous jette le Breviaire par terre. Le Moine ramassa son Livre, & s'en va criant vers ses gens; tant qu'il put: Vengeance, mes Amis; vengeance, Chrétiens. Voyez-vous comme il a méprisé & jetté les Evangiles par terre? Tuez-moi ces chiens mécréans qui foulent ainsi aux pieds la Loi de Dieu.

„ ADONC François Pizarre fit arborer les Enseignes, & hauffer le signal du combat, comme il avoit proposé. Quant & quant, toute l'Artillerie joua, pour commencer par étonner les Indiens; comme ils étoient déjà fort épouvantés de ce Tonnerre, voici arriver les chevaux, avec force sonnettes aux cols & aux jambes, & un bruit mêlé de Trompettes & de Tambours, qui les mirent du tout hors du sens. Et tout à l'heure même, les Hespagnols, mettant la main aux armes, donnent dedans, frappent dessus, & font une horrible Boucherie de ces pures Indiens, qui furent si étourdis tout en un coup de la foudre des canons, de la furie des chevaux, & des grands coups de ces lames tranchantes, qu'ils n'eurent onc le cœur, ne le sens de se défendre; ains ne pensèrent qu'à se sauver: & s'enfuirent en si grand désordre, s'embarassans & se renversans les uns sur les autres, qu'ils donnerent beau loisir aux Hespagnols de chamail-ler sur eux tout à leur aise. Ainsi la victoire ne leur coûta gueres.

„ QUAND les gens de cheval eurent ainsi écarté les uns & renversé les autres à grands coups de Lances & de Coutelas, voici François Pizarre avec toute l'Infanterie, qui vint après, & tire tout droit vers la part où étoit le Roi; lequel avoit beaucoup d'Indiens autour de soi, mais si étonnés, qu'il n'y en avoit pas un qui se mit en défense. Les Hespagnols n'avoient autre chose à faire qu'à tuer; & à mesure que ces Indiens tomboient, le chemin se faisoit, jusqu'à ce qu'ils approcherent tout auprès de la personne d'Attabaliba. Ce fut alors à qui le prendroit le premier; & mes Hespagnols de charger sur ces pures Peruffins qui le portoit, pour le faire tomber en bas. Si branloit déjà fort la Portoire, là où il étoit élevé; quand voici François Pizarre lui-même, qui s'approche, & vous tire Attabaliba si rudement par le bout de sa Camifole, qu'il l'amène quant & quant. En cette façon se laisse prendre ce pource Roi Attabaliba, & se rendit, sans qu'il y mourut ni fut blessé aucun Hespagnol,

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1531.

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1531.

„ excepté Pizarre; parceque, quand il voulut prendre le Roi, il y eut un Soudard qui le bleffa en la main, pensant frapper un Indien.  
„ FERNAND Pizarre ne cessa de courir tout ce jour, avec la Cavalerie, après les Euyans; & partout où il trouvoit des Indiens, il les tailloit en pièces, sans en épargner un seul. Quant au Moine, qui avoit commencé le jeu, il ne cessa, tant que ce carnage dura, de faire du Capitaine, & d'animer les Soudards, leur conseillant de ne jouer que de l'estoc, & ne s'amuser à tirer des taillades & coup fendans, de peur qu'ils ne rompsent leurs Epées. Les Hespagnols ayant gagné une si sanglante victoire sur cette poure & miserable Gent; à si bon marché, ne firent autre chose, toute la nuit, que danser, ivrogner, paillarder, & mener une Fête désespérée (q).

CEUX, à qui le nouveau témoignage que je cite laisseroit encore de l'incertitude, pourront concilier Garcilasso avec Zarate, c'est-à-dire, justifier tout-à-la-fois les Espagnols & les Péruviens, en rejetant tout le mal sur l'Interprete, qui, n'entendant rien à la harangue de Valverde, non plus qu'à la réponse d'Atahualipa, n'en put rendre qu'un compte infidèle aux deux Parties.

Les Espagnols pillent le Camp Péruvien.

Richesces qu'Atahualipa offre pour sa rançon.

Deux Espagnols vont à Cusco.

LES Espagnols, après une victoire si complete, & qui leur avoit coûté si peu, allerent piller, le lendemain, le Camp d'Atahualipa, où ils trouverent une quantité surprenante de vaisseaux d'or & d'argent, des Tentes fort riches, des étoffes, des habits & des meubles d'un prix inestimable. La seule Vaiselle d'or du Roi valoit soixante mille pistoles (r). Plus de cinq mille Femmes se remirent volontairement entre leurs mains. Atahualipa supplia le Gouverneur de le traiter généreusement, & proposa, pour sa rançon, de remplir d'or une Salle où ils étoient alors, jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre; & l'on fit, autour de la Salle, une marque à la même hauteur. Il promit d'y ajouter tant d'argent, qu'il seroit impossible aux Vainqueurs de tout emporter (s). Cette offre fut acceptée; & bientôt on ne vit plus, dans les Campagnes, que des Indiens courbés sous le poids de l'or qu'ils apportoient de toutes parts. Mais comme il falloit le rassembler des extrémités de l'Empire, les Espagnols trouverent qu'on ne répondoit point à leur impatience, & commencerent même à soupçonner de l'artifice dans cette lenteur. Atahualipa, qui crut s'appercevoir du mécontentement, dit à Pizarre, que la Ville de Cusco étant à deux cens lieues, & les chemins fort difficiles, il n'étoit pas surprenant que ceux qu'il avoit chargés de ses ordres tardassent à revenir; mais que s'il vouloit y envoyer lui-même deux de ses gens, ils verroient de leurs propres yeux, qu'il étoit en état de remplir sa promesse: &, voyant balancer les Espagnols, sur le danger d'une si longue route, il leur dit, en riant: „ que craignez-vous? Vous me tenez ici dans les fers, moi, mes Femmes, mes Enfans, mes Freres; ne sommes-nous pas des Otages suffisans”? Soto & Pierre de Varco s'offrirent enfin pour cette

(q) Benzoni, Liv. III. pp. 559. & suiv.

(r) Zarate, Tom. I. p. 116.

(s) Le même, & tous les autres Historiens.

Gomara, qui fait un long détail de toutes ces richesses, dit qu'il se trouva un Vaisseau d'or, qui pesoit seul 267 livres. L. V. p. 314.

cette course; & l'Inca voulut qu'ils fissent le Voyage dans ses Litieres, afin qu'ils fussent plus respectés.

A quelques journées de Caxamalca, ils rencontrèrent un Corps de ses Troupes, qui conduisoient Prisonnier son Frere Huascar. Ce malheureux Prince, apprenant qui étoient ceux qu'il voyoit dans des Litieres, souhaita de leur parler; & les deux Espagnols l'ayant assuré, que l'intention de l'Empereur leur Maître, & celle du Général Pizarre, étoit de faire observer la Justice à l'égard des Indiens, il se mit à les instruire de ses droits, avec des plaintes fort vives de l'injustice de son Frere, & les pria de retourner vers le Général, pour le faire entrer dans ses intérêts. Il ajouta que si Pizarre vouloit se déclarer en sa faveur, il s'engageoit à remplir d'or la Salle de Caxamalca, non-seulement jusqu'à la ligne qu'on avoit marquée, qui étoit à la hauteur d'un Homme, mais jusqu'à la voûte; ce qui étoit le triple de plus. „ Atahualpa (dit-il) sera obligé, pour exécuter son engagement, de dépouiller le Temple de Cusco, en faisant enlever les plaques d'or & d'argent dont il est revêtu; & moi, j'ai dans ma puissance tous les Trésors & toutes les Pierreries de mon Pere (t)”. En effet, les ayant reçus par héritage, il les avoit cachés sous terre, dans un lieu qui n'étoit connu de personne; & Zarate assure qu'il avoit fait tuer les Indiens qu'il avoit employés à cet office (v).

Les deux Capitaines avoient leurs ordres, auxquels ils n'osèrent manquer pour retourner sur leurs pas. D'un autre côté, les gens de l'Usurpateur, croyant sa délivrance prochaine, & regardant les offres de son Frere comme un obstacle à son rétablissement, lui donnerent avis de cette explication. Il jugea, comme eux, qu'il lui étoit fort important que le Gouverneur n'en fût pas informé. Mais, avant que de suivre les inspirations d'une barbare politique, il voulut essayer comment les Espagnols prendroient la mort de son Frere. Il feignit une extrême affliction; & lorsqu'on le pressa d'expliquer la cause de son chagrin, il déclara tristement que ses gens le voyant dans les chaînes, & jugeant qu'Huascar profiteroit de l'occasion pour se délivrer des siennes, avoient ôté la vie à ce cher Frere, dont il n'avoit jamais souhaité la perte, & qu'il regrettoit amerement. Pizarre donna dans le piège, & ne pensa qu'à le consoler, jusqu'à lui promettre de faire punir les coupables. Mais Atahualpa n'eut rien de si pressant que d'ordonner la mort de son Frere; & cet ordre fut exécuté si promptement, qu'il fut difficile de vérifier si ses fausses plaintes avoient précédé ce meurtre. On rapporte, qu'en mourant, Huascar dit avec beaucoup de fermeté: „ Je n'ai pas regné longtems; „ mais le Traître, qui dispose de ma vie, quoiqu'il ne soit que mon Sujet, „ n'aura pas un plus long regne.” Cette espece de prédiction, qui fut bientôt accomplie, fit rappeler aux Péruviens celle qu'on a rapporté de Huayna Capac, & les confirma dans l'opinion que ces malheureux Incas étoient vrais Fils du Soleil (x).

PENDANT que Soto & Varco continuoient leur Voyage, le Gouverneur envoya son Frere, avec une partie de la Cavalerie, pour découvrir les Provinces intérieures. Ce Détachement, ayant pris vers *Pachacama*, qui est

(t) Zarate, *ubi sup.* p. 121.

(v) *Ibid.* p. 122.

(x) *Ibid.* p. 126.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1531.

Ils rencontrent Huascar.

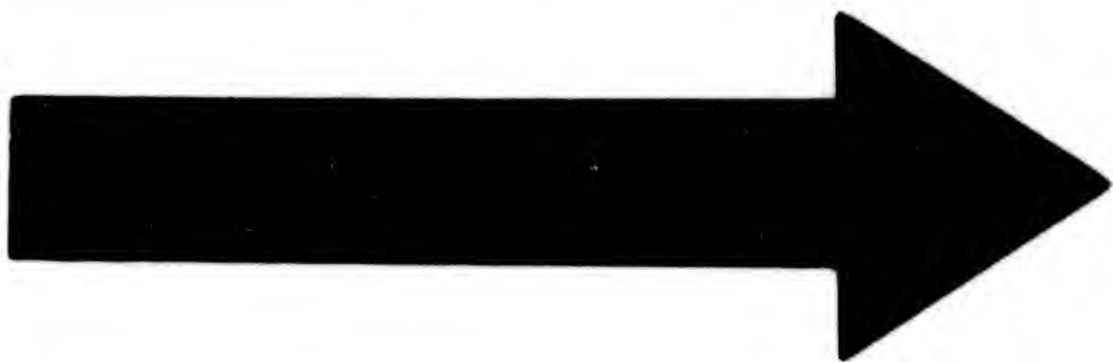
Offres de ce Prince.

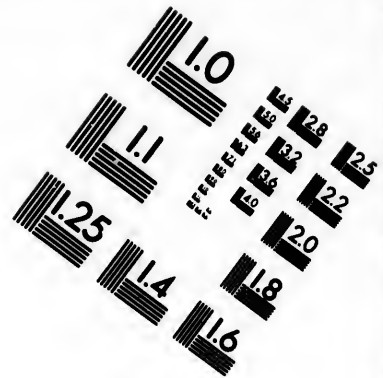
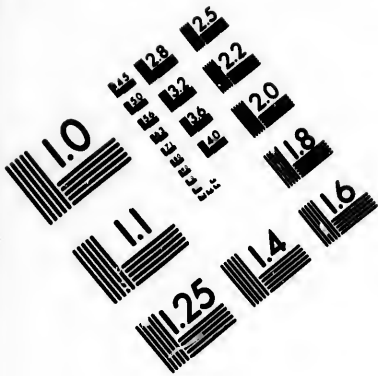
Atahualpa les apprend, & le fait tuer.

Son adresse.

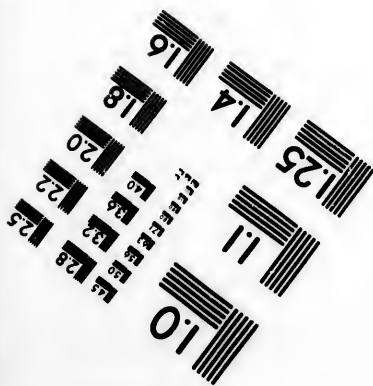
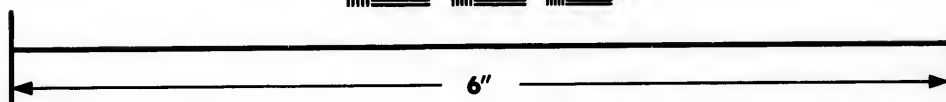
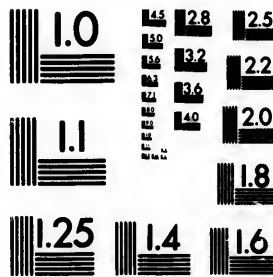
Fernand Pizarre est envoyé à la Découverte.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25

01  
11

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1531.

Heureuse témérité de Fernand.

Entrée de Culicuchima & d'Atahualpa.

Bornes du Gouvernement de Pizarre.

Arrivée d'Almagro, & source de sa haine pour Pizarre.

à cent lieues de Caxamalca, rencontra, dans le Pays de *Guamacuchò*, un Frere d'Atahualpa, nommé *Illescas Inca*, qui conduisoit, pour la rançon de son Frere, deux ou trois millions en or, avec une très grande quantité d'argent. Après une marche fort difficile, Fernand Pizarre arriva dans la Ville de Pachacama, où il trouva un Temple rempli de richesses, dont il enleva une partie; & les Indiens porterent le reste pour la rançon: *Culicuchima*, l'un des deux Généraux d'Atahualpa, étoit dans le Pays avec une Armée assez nombreuse. Fernand le fit prier de le venir voir; & l'Indien l'ayant refusé, par orgueil ou par crainte, il ne fit pas difficulté de l'aller trouver lui-même au milieu de son Armée, où il prit tant d'ascendant sur lui, qu'il l'engagea non-seulement à congédier ses Troupes, mais à le suivre jusqu'à Caxamalca. On reproche cette hardiesse à Dom Fernand, comme une témérité dont il y avoit peu de fruit à recueillir. Cependant elle lui réussit avec tant de bonheur, qu'ayant pris, à son retour, par des Montagnes couvertes de neige, dont les moindres difficultés étoient celles du chemin & d'un froid excessif, il marcha comme en triomphe dans des lieux où *Culicuchima* pouvoit lui faire trouver sa perte. Lorsque ce Général se vit à la porte du Palais qui servoit de prison à son Maître, il se déchaussa, pour se présenter à lui; & se jettant à ses pieds, il lui dit, les larmes aux yeux, que s'il avoit été près de sa personne, les Chrétiens ne l'auroient jamais pris. Atahualpa répondit, qu'il reconnoissoit dans sa disgrâce un juste châtement de la négligence qu'il avoit eue pour le culte du Soleil, mais que son malheur venoit principalement de la fuite de *Ruminagui* & de ses gens, qui l'avoient abandonné avec autant de lâcheté que de perfidie (y).

DANS l'intervalle, *Almagro*, informé des premiers progrès de son Associé, étoit parti de Panama dans l'espérance de se mettre en possession du Pays qui étoit au-delà des bornes du Gouvernement de Pizarre; car, malgré le soin que le Gouverneur avoit eu de cacher ses Patentes, on savoit qu'elles ne lui accorderoient que deux cens cinquante lieues de long, du Nord au Sud, à compter de la Ligne Equinoxiale. Mais, en arrivant à *Puerto Viejo*, où le bruit de la défaite d'Atahualpa, & de l'engagement qu'il avoit pris pour sa rançon, s'étoit déjà répandu, *Almagro*, comptant que la moitié des Trésors lui appartenoit, & qu'elle ne lui seroit pas contestée, changea de dessein (z), & se rendit à Caxamalca. Il y trouva une grande partie de la rançon d'Atahualpa, qu'on y avoit déjà rassemblée. Quelle fut son admiration à la vue de ces prodigieux monceaux d'or & d'argent! Mais sa surprise fut encore plus grande, lorsque les Soldats de Pizarre lui déclarerent que de nouveaux-venus ne devoient pas espérer d'entrer en partage avec les Vainqueurs. Cette contestation produisit bientôt de tristes suites; cependant Pizarre, qui se voyoit le plus fort par le nombre & la faveur des Troupes, feignit de ne pas remarquer le mécontentement d'*Almagro*, & prit occasion de son arrivée, pour envoyer Fernand son Frere en Espagne. Il étoit question de rendre compte à la Cour des progrès de la Conquête, & de faire à l'Empereur une riche

(y) *Ibid.* p. 128.

(z) Son Secrétaire avoit donné avis à Pizarre de sa marche & de ses desseins, par une Lettre qui n'étoit pas signée: mais la trahi-

son n'ayant pas laissé de se découvrir, *Almagro* fit pendre le Traître en partant de *Puerto Viejo*. Zarate, p. 129.

part du butin. Cette résolution ne fut affligeante que pour Atahualpa, qui se voyoit enlever, dans Fernand Pizarre, le seul Espagnol auquel il eut accordé sa confiance. D'ailleurs, une Comete, qui paroissoit depuis quelque tems, l'avoit jetté dans une mortelle consternation. Lorsqu'il vit Dom Fernand prêt à partir, il lui dit: „ Vous me quittez, Capitaine! Je suis perdu. „ Je ne doute point qu'en votre absence, ce Gros ventre & ce Borgne ne „ me fassent tuer”. Le Borgne étoit Dom Diegue d'Almagro, qui avoit perdu un œil dans une action contre les Indiens; & le Gros ventre, Alfonso de Requelme, Trésorier de l'Empereur (a).

Le Gouverneur embarqua pour l'Espagne cent mille Pesos d'or (b), & cent mille autres en argent, à déduire sur la rançon d'Atahualpa. On choisit pour cela les pieces les plus massives, & qui avoient le plus d'apparence: c'étoient des Cuvettes, des Réchauds, des Caisses de Tambours, des Vases, des figures d'Hommes & de Femmes. Chaque Cavalier eut, pour sa part, douze mille Pesos en or, sans compter l'argent; c'est-à-dire, deux cens quarante marcs d'or: & l'Infanterie, à proportion: & toutes ces sommes ne faisoient pas la cinquieme partie de la rançon. Soixante Hommes demanderent la liberté de retourner en Espagne, pour y jouir paisiblement de leurs richesses; & Pizarre, prévoyant que l'exemple d'une si prompte fortune ne manqueroit point de lui attirer un grand nombre de Soldats, ne fit pas difficulté de l'accorder (c).

(a) *Ibid.* p. 133.

(b) On fit l'épreuve de l'or avec beaucoup de précipitation, & seulement avec l'instrument que les Espagnols nomment *Puntas*, composé d'onze petites pieces d'argent ou d'or, avec lesquelles on éprouve ces métaux, mais sans exactitude. Ainsi l'or étoit estimé deux ou trois carats au-dessous de son véritable titre, comme on le reconnut dans la suite.

*Ibid.* p. 131.

(c) Goinara fait, ici, une peinture qui mérite d'être rapportée. „ François Pizarre fit peser l'or & l'argent après les avoir fait fondre. En argent, on trouva 252000 livres pesant; en or, 13265000; richesse, qu'on n'a jamais vue rassemblée depuis. Il en appartenoit le quint à l'Empereur; à chaque Homme de Cheval, 8000 pesos d'or & 670 livres d'argent; à chaque Soldat, 4550 pesos d'or & 180 livres d'argent; aux Capitaines, 20000 pesos d'or & 3000 livres d'argent. François Pizarre en eut plus que pas un; & comme Capitaine Général, il prit, sur toute la masse, la table d'or qu'Atahualpa avoit dans sa Litte, de 25000 pesos d'or. Jamais Soldats ne furent si riches en si peu de tems, & avec moins de danger, & jamais il n'y en eut qui jouèrent si beau jeu. Plusieurs perdirent leur part aux cartes & aux dez; & la grande

quantité de l'or fit tout enchérir. Une paire de Chausses de drap valoit, entre eux, trente pesos d'or; une paire de Bottines autant; une Cappe noire en valoit cent; un Flacon de vin, vingt; un Cheval, trois, quatre & cinq mille ducats; prix qui se sou tint, ensuite, pendant plusieurs années. Pizarre, sans y être obligé, fit donner aux gens d'Almagro, cinq cens ducats à quelques-uns, mille à d'autres, pour leur ôter tout prétexte de se mutiner. C'étoit une libéralité gratuite, parce qu'Almagro & ses gens, comme on l'avoit mandé, étoient venus dans l'intention de conquérir pour eux-mêmes, sans vouloir mêler leurs fortunes avec celles de Pizarre, mais, au contraire, pour lui faire tout le mal qu'ils pourroient. Almagro avoit fait pendre celui qui avoit donné cette nouvelle. On vit revenir en Espagne plusieurs Soldats, riches de 30 & 40 mille ducats. En un mot, ils apportèrent presque tout l'or d'Atahualpa, & la Maison des Indes de Seville s'en trouva remplie”. *Gomara*, L. V. chap. 1. Zarate assure que pour ne pas mécontenter tout-à-fait les Espagnols qui accompagnoient Almagro, gens considérables, dit-il, par leur nombre & leurs qualités, il leur fit donner, à chacun, mille pesos ou vingt marcs. *Uvi sup.* p. 132.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE. II. VOYAGE. 1531.

Crainces mortelles d'Atahualpa.

Richesses que Pizarre envoya à l'Empereur Charles Quint.

DECOUVERTE DU PERROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1532.

Raisons qui portent les Espagnols à se défaire d'Atahualpa.

Cause de la haine de Pizarre pour ce Prince.

On l'accusé de vouloir faire périr les Espagnols.

AVANT le départ de Dom Fernand, Soto & Varco étoient revenus de la Capitale, l'imagination remplie de l'incroyable quantité d'or qu'ils y avoient vue dans les Temples & dans les Palais. Leur récit augmenta l'impatience de Pizarre & d'Almagro, pour se saisir de toutes ces richesses. Ce n'étoit néanmoins qu'une petite partie de celles des anciens Incas; car Huascar étoit mort, sans avoir révélé dans quel lieu il avoit caché les trésors de ses Peres (d); mais les Temples avoient été respectés, & chaque Palais avoit conservé ses meubles. Un ordre d'Atahualpa pouvoit faire mettre à couvert ces précieux restes. C'étoit la crainte d'Almagro; & dans son inquiétude, il vouloit que sans attendre plus longtems ce qui manquoit encore à la rançon du Roi, on se défit de ce Prince, pour s'affranchir tout-d'un-coup des embarras qu'il pouvoit causer. Tous les Espagnols qui étoient venus avec lui tenoient le même langage, parce qu'ils jugeoient, suivant Zarate, qu'aussi longtems que l'Inca vivoit, on ne cesseroit pas de prétendre que tout ce qui viendrait d'or & d'argent seroit pour sa rançon, & que par conséquent ils n'y auroient jamais aucune part (e). Pizarre s'intéressoit si peu pour son Prisonnier, que dès le premier moment de sa victoire, s'il en faut croire Benzoni (f), il avoit pensé à s'en délivrer. Mais Garcilasso donne une cause fort singulière à sa haine. Atahualpa étoit homme d'esprit. Entre les Arts qu'il voyoit exercer aux Espagnols, celui de lire & d'écrire lui parut si surprenant, qu'il le prit d'abord pour un don de la Nature. Pour s'en assurer, il pria un Soldat Espagnol de lui écrire, sur l'ongle du pouce, le nom de son Dieu. Le Soldat n'ayant pas fait difficulté de le satisfaire, il en vint un autre, auquel il montra son ongle, en lui demandant ce que signifioient les caracteres. Celui-ci le dit d'abord; & trois ou quatre, qui suivirent, n'eurent pas plus de difficulté à lire le même mot. Enfin, le Gouverneur étant entré, Atahualpa le pria aussi de lui expliquer ce qui étoit sur son ongle; Pizarre, qui ne savoit pas lire (g), eut de l'embarras à lui répondre. Non-seulement l'Inca comprit que ce don étoit un talent acquis & un fruit de l'éducation; mais poussant plus loin ses raisonnemens, il conclut qu'un Homme, à qui l'éducation avoit manqué, devoit être de basse extraction, & d'une naissance inférieure à celle des Soldats qu'il voyoit mieux instruits; ce qui lui donna, pour le Gouverneur, un fond de mépris qu'il n'eut pas la prudence de dissimuler.

D'un autre côté, Philippillo, pour qui la confiance de Pizarre étoit excessive (h), vint jeter d'autres allarmes dans l'esprit des Espagnols. Il préten-

(d) Lorsque les Espagnols furent Maîtres du Pays, ils firent chercher ces trésors, & les cherchèrent encore tous les jours avec grand soin, creusant en divers endroits qu'ils soupçonnoient; mais jusqu'à présent ils n'ont rien pu trouver. *Zarate*; p. 122.

(e) Le même, p. 137.

(f) „ J'ai oui-dire, pour vrai, que dès l'heure même que Pizarre l'eut fait son Prisonnier, son intention fut toujours de se l'ôter de devant les yeux. *Benzoni*, L. III. ch. 5. p. 562.

(g) On a vu quelle étoit sa naissance. *Go-*

*mara* explique d'où venoit son ignorance: „ Son Pere, (dit-il,) après l'avoir reconnu, „ l'envoya garder ses Porcs; & par ce moyen, „ il n'apprit aucunement à lire”. L. V. p. 357.

(h) Pizarre l'avoit mené en Espagne, & croyoit se l'être attaché par ses bienfaits. Il fut écartelé dans la suite, pour avoir conspiré contre ses Bienfaiteurs. *Gomara* dit qu'en mourant il confessa „ que faussement il avoit „ accusé le bon Roi Atahualpa, pour jouir „ plus sûrement d'une de ses Femmes”. p. 358.

dit. avoir découvert qu'Atahualpa prenoit des mesures secrètes pour les faire massacrer tous, & qu'il avoit déjà fait cacher, dans plusieurs endroits, un grand nombre de gens bien armés, qui n'attendoient que l'occasion. Tous les Historiens conviennent que l'examen des preuves ne pouvant se faire que par cet Interprete, il étoit maître de tout expliquer suivant ses intentions: aussi n'est-on jamais parvenu à découvrir exactement la vérité de son accusation, ni celle de ses motifs. „ Quelques-uns (dit Zarate,) ont „ cru qu'étant amoureux d'une des Femmes de l'Inca, & s'en étant fait aimer, il avoit voulu s'assurer un commerce paisible avec elle, par la mort de ce Prince. On assure même qu'Atahualpa, informé de cette intrigue, „ en avoit fait des plaintes ameres au Gouverneur, en lui représentant qu'il „ ne pouvoit souffrir, sans un mortel chagrin, de se voir outragé par un „ Indien si vil; & qui n'ignoroit pas d'ailleurs la Loi du Pays; qu'elle condamnoit au feu, non-seulement ceux qui se rendoient coupables d'un si „ grand crime, mais ceux-mêmes qu'on pouvoit convaincre de l'intention „ de le commettre; que pour en témoigner plus d'horreur, on faisoit mourir le Pere, la Mere, les Enfans, & les Freres de l'Adultere; & que la „ rigueur s'étendoit jusqu'à sa Maison, ses Bestiaux & ses Arbres, qu'on „ détruisoit sans laisser aucune trace (i).” Mais, juste ou non, l'accusation de Philippillo fut écoutée. En vain le malheureux Prince s'efforça de se justifier. Sa mort étoit résolue. Cependant, pour donner une couleur de Justice à cette violence, on observa quelques formalités dans le Procès. Pizarre nomma des Commissaires, pour entendre l'Accusé, & lui donna un Avocat pour le défendre; Comédie barbare, puisque toutes ses réponses devoient passer par la bouche de son Accusateur. Elles ne laisserent point de lui faire des Partisans. Quelques gens de bien (k), qui n'entroient point dans le Conseil inique de leurs Chefs, déclarerent qu'on ne devoit point tenter à la vie d'un Souverain, sur lequel on n'avoit pas d'autre droit que celui de la victoire; que s'il paroissoit coupable, on pouvoit l'envoyer à l'Empereur, & lui en abandonner le Jugement; que l'honneur de la Nation Espagnole y étoit engagé; qu'il étoit odieux de faire périr un Prisonnier, après avoir touché une grande partie de la rançon dont on étoit convenu pour sa vie & sa liberté; enfin, qu'une action si noire alloit ternir la gloire des armes d'Espagne, & ne manqueroit pas d'attirer la malédiction du Ciel. Pour conclusion, ils appelloient du Procès & de la Sentence, à la personne même de l'Empereur; & dans l'Acte d'opposition & d'appel, ils nommoient Jean d'Herrada pour Protecteur de l'Inca.

Ils ne se bornèrent point à faire cette déclaration de vive voix; ils la donnerent par écrit, & la signifierent aux Juges, avec protestation contre les suites de la Sentence. On n'épargna rien pour les effrayer. Ceux qui avoient le pouvoir en main menacerent de les traduire à la Cour, comme des Trais-

(i) Zarate, ubi sup. p. 155.

(k) L'Histoire nous a conservé leurs noms; elle doit son témoignage à la vertu comme à la valeur: François & Diegue de Chaves; François de Fuentes; Pedro d'Ajala; Diego

de Mora; François Moscoso; Fernand de Haro; Pedro de Mendoza; Jean de Herrada; Alfonso Davila; Blas d'Atienza; tous gens d'une naissance au-dessus du commun.

DECOUVERT  
TE DU PE-  
ROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE:  
1532.

Philippillo,  
son Ennemi,  
aimoit une de  
ses Femmes.

Son Procès  
est instruit  
dans les for-  
mes.

Quelques  
Espagnols se  
déclarent en  
sa faveur.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1532.

Mort d'Atahualpa.

Son caractère.

tres, qui s'opposoient à l'aggrandissement de leur Patrie; & mêlant la persuasion aux menaces, ils s'efforçoient de leur faire entendre, que la mort d'un seul Homme affueroit leur vie & leur Conquête; au lieu que pendant qu'il subsisteroit, l'une & l'autre seroit en danger. La dissension alla si loin, qu'elle auroit produit une rupture ouverte, si quelques Esprits modérés n'eussent entrepris d'arrêter les plus ardents. Ils représentèrent aux Partisans de l'Inca, que l'intérêt de l'Empereur & de la Nation étant mêlé dans cette affaire, ils entreprenoient trop à s'y opposer; & qu'outre les suites fâcheuses de leur opposition, du côté de l'Espagne, ils hazardoient leur vie à pure perte, puisqu'étant en si petit nombre, ils ne sauroient point celle de l'Inca. Ce raisonnement, qui étoit sans réplique, les fit cesser de résister au torrent; & les Ennemis d'Atahualpa se hâtèrent (l) de le faire étrangler (m).

QUELQUES barbaries que ce Prince eût exercées pour supplanter son Frere, on le représente sage, courageux, d'un caractère noble & ouvert (n),

(l) Il avoit été baptisé la veille, suivant Garcilasso; & peu de tems auparavant, suivant Zarate. Gomara dit: „ Quand on le „ mena pour être exécuté, par le conseil de „ ceux qui le consoloient, il demanda le Baptême, parcequ'autrement il auroit été brûlé vif”. *Ubi sup.* p. 320. au verso.

(m) Zarate n'explique point le genre du supplice: mais outre que Gomara le dit nettement, voici ce qu'on lit dans Benzoni, qui avoit recueilli toutes les circonstances de cette mort huit ou neuf ans après l'exécution: „ Quand on vint annoncer à Atahualpa, „ qu'on devoit le faire mourir, il se mit à „ jeter des larmes & pousser des soupirs les „ plus étranges du monde, se plaignant de la „ perfidie & déloyauté de ces méchants & malheureux Barbus. Et quand Pizarro lui déclara la Sentence de mort, donnée contre lui, alors, en le priant le plus humblement qu'il lui étoit possible, & en la propre façon dont ces Indiens usent quand ils adorent le Soleil, lui va dire telles paroles: „ Je m'esbahis fort de toi, Seigneur Capitaine, de ce qu'après m'avoir donné ta foi, que si je payois la rançon que je t'avois promise, non-seulement tu me mettrois en liberté, mais même te retirerois hors de mon Pays; quand je t'ai eu payé ma rançon, au lieu de me rendre ma liberté, tu m'as condamné à la mort. Au reste, si c'est Phillipillo, qui t'a rapporté que je vais tramant de vous faire massacrer tous, je dis qu'il a méchamment menti; car je ne perdrai onc à telle chose. Pourtant je te prie de me laisser la vie, attendu que je n'ai jamais pensé, ni commis, contre toi, chose qui mérite la mort. Et si tu ne peux te fier à moi, je te supplie de m'envoyer en Espagne à l'Empereur; & lui porterai, quant

„ & moi, force présens d'or & d'argent. Au „ contraire, si tu me fais mourir, il faut que „ tu saches que mes Sujets auront un autre „ Roi, & tueront tous vos autres Barbus: là „ où, si tu me laisses vivre, je tiendrai le „ Pays en paix, & n'y aura pas un qui ose „ remuer.

„ Et à tant se tût Atahualpa, finissant par „ une grande abondance de larmes. Et Pizarro lui fit réponse, qu'il n'étoit plus tems, „ & que la Sentence étoit donnée & ne se „ pouvoit révoquer. Là-dessus François Pizarro commanda à certains Mores, dont „ il se servoit en telles œuvres, de l'emmener pour être exécuté. Eux lui mirent „ la corde au col, & la ferrant avec un bâton, l'étrangèrent. Les Espagnols appellent cela *Garrotto*.

„ Voilà quelle fut la fin de ce Roi Atahualpa. Ce fut un Homme de moyenne „ stature, discret, de grand cœur, & qui aimoit à commander.... Il avoit plusieurs „ Femmes, dont la principale, & celle qu'il „ tenoit pour la plus légitime, étoit sa propre „ Sœur, nommée *Pagha*, & en laissa quelques Enfans. Au demeurant, de toutes les „ choses par deça que les Espagnols lui montrèrent, il n'y en eut pas une où il „ prit si grand plaisir qu'au verre: & dit-il à „ Pizarro, qu'il s'esbahissoit fort qu'ayant si „ belle chose en Castille, ils prenoient tant „ de peine que de passer la Mer, & venir en „ Pays étranger chercher des Métaux si riches & si craffeux que l'or & l'argent”. Liv. III. p. 570. & suiv.

(n) C'est particulièrement Gomara & Benzoni, qui en font cet éloge. Le premier ajoute qu'il avoit plusieurs Femmes, & qu'il laissa quelques Enfans; & qu'entre ses affectations de grandeur, il ne crachoit point à terre:

dig  
&  
ven  
M  
fès  
le r  
voit  
toit  
des  
écol  
trac  
ferm  
men  
fès  
gn  
les p  
des;  
part  
L  
pers  
de l'  
deux  
des h  
rent  
s'éto  
hual  
peu  
recon  
rêter  
Princ  
à Qu  
Ancé  
Rum  
lui fi  
de fe

c'étoit  
fentoit  
supra.

(o)  
lesqu  
(p)  
„ pre  
„ rit  
„ cha  
„ fa  
„ Zar  
étoit  
Atah



digne du Trône, s'il s'y étoit élevé par d'autres voies. La mort d'Huascar, & celle d'un grand nombre d'Incas qu'il avoit fait égorger, méritoient la vengeance du Ciel; mais appartenoit-il aux Espagnols de s'en rendre les Ministres? Une aveugle superstition les lui avoit fait recevoir au milieu de ses États; & quoiqu'il y ait de l'obscurité dans sa conduite, ou plutôt dans le récit des Historiens, il paroît évidemment qu'à Caxamalca même, s'il avoit pris quelques précautions pour la sûreté de sa personne, son dessein n'étoit pas de commencer la querelle, ni d'employer la force ou la ruse, contre des Étrangers qu'il ne redoutoit pas. Défendre à ses gens de les attaquer, écouter paisiblement leur Orateur, & soit frayer ou Religion; ne pas rétracter ses ordres en leur voyant commencer les hostilités; ensuite paroître ferme dans sa disgrâce, convenir du prix de sa liberté, en presser le payement, & contenir ses Sujets dans la soumission, pendant qu'on dépouilloit ses Palais & ses Temples (o), ce n'étoit pas marquer de la haine aux Espagnols, ni leur faire soupçonner de pernicieux desseins: aussi les Historiens les plus dévoués à l'Espagne, traitent-ils ses Juges de Tyrans cruels & perfides; & remarquent-ils, comme de concert, que tous ceux qui avoient eu part à cette injuste Sentence, n'échappèrent point à la punition du Ciel (p).

LA mort des deux Freres laissant les Indiens sans Chef, il ne se trouva personne, qui entreprit de venger celle d'Atahualpa. La plupart, remplis de l'idée du Fantôme de Viracocha, & persuadés par la conduite même des deux derniers Rois, que les Espagnols étoient Fils du Soleil, leur rendoient des hommages peu différens de l'adoration. Cependant quelques Généraux tenterent de se soutenir du moins dans l'indépendance. Ruminagui, qui s'étoit retiré à Quito avec cinq mille hommes, s'y saisit des Enfants d'Atahualpa, & ne se promit pas moins que de s'emparer du Trône. Ce Prince, peu de tems avant sa mort, lui avoit envoyé *Illescas*, son Frere, pour lui recommander ses Fils & le charger de leur éducation. Ruminagui le fit arrêter; ensuite apprenant la mort de son Maître, il fit étrangler ces jeunes Princes (q). Quelques Officiers Péruviens ne laisserent point de transporter à Quito le corps d'Atahualpa, pour l'ensevelir près de son Pere & de ses Ancêtres maternels, suivant l'ordre qu'il en avoit laissé en mourant (r); & Ruminagui affecta de le recevoir avec de grands témoignages de respect. Il lui fit de magnifiques funérailles, & le déposa lui-même dans le Tombeau de ses Peres. Mais il termina cette solemnité par un grand Festin, où tous

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE. II. VOYAGE. 153.

Les Généraux Péruviens veulent se soustraire au joug des Espagnols.

Cruauté de Ruminagui.

c'étoit une de ses Femmes favorites, qui présentoit la main pour recevoir sa salive. *Ubi suprà*, p. 321.

(o) On ne rappelle ici que les faits sur lesquels toutes les Relations s'accordent.

(p) „ Il est permis (dit Gomara,) de reprendre & accuser ceux qui le firent mourir, puisque le tems & leurs péchés les ont châtiés; car tous ceux qui consulterent sur sa mort eurent malheureuse fin”. *Ubi sup.* Zarate n'excepte que Fernand Pizarre, qui étoit alors en chemin pour l'Espagne, & dont Atahualpa, dans ses plaintes, avoit toujours

le nom à la bouche, p. 139.

(q) Zarate, p. 140.

(r) On suit Zarate. Gomara dit: „ Deux mille Soldats Indiens déterrèrent le corps d'Atahualpa, & le porterent à Quito. Ruminagui le reçut à *Liribamba*, honorablement, & avec la même pompe & magnificence dont on usoit aux funérailles des Princes. Ensuite il fit un Festin à ces Soldats, & les voyant assoupis d'ivresse, il les fit égorger tous, en disant qu'ils méritoient la mort, pour avoir laissé tous leur bon Roi”. *Ubi sup.* p. 328.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1532.

Quisquiz cause de l'embarras aux Espagnols.

L'Inca Paulu refuse le Trône.

Pizarre se rend à Cusco. Butin qu'il y fait.

Ruse de Quisquiz.

les Capitaines furent égorgés dans l'ivresse. Illescas périt aussi, avec cette cruelle différence, qu'il fut écorché vif; & que Ruminagui fit faire, de sa peau, un Tambour, dans lequel sa tête fut renfermée (s).

Quisquiz, autre Général, rassembla quelques Troupes, & s'étoit déjà fait un parti considérable, lorsque Pizarre, se hâtant de faire le partage de tout l'or & l'argent qu'on avoit rassemblé, marcha contre lui avec toutes ses forces. On craignoit de grands obstacles de la part d'un vieux Guerrier, dont la prudence & le courage étoient célèbres dans la Nation. Il n'attendit pas les Espagnols; mais, en se retirant dans la Vallée de *Xauxa*, qui est plus loin au Midi, il trouva l'occasion d'attaquer leur Avant-garde, & leur tua quelques Hommes. Soto, qui la commandoit, étoit perdu lui-même, s'il n'eût été secouru par Dom Diegue d'Almagro, qui s'avança heureusement avec quelque Cavalerie. Tout le reste de cette marche fut extrêmement difficile. Les Indiens profitoient des montagnes & des passages; mais l'Arriere-garde étant arrivée avec Pizarre, on en tua un si grand nombre, que le reste ne tarda pas à se dissiper. De deux Frères d'Atahualipa qui vivoient encore, Quisquiz, ne cherchant qu'un Fantôme sous le nom duquel il put regner, avoit choisi l'Inca *Paulu*, pour lui mettre la Frange qui servoit de Diadème. Ce jeune Prince, élevé dans le respect pour l'Inca *Mango* son aîné, qu'il reconnoissoit pour légitime Successeur après la mort de ses deux autres Freres, parut peu touché d'un honneur qui ne lui appartenoit pas, & dont il comprit qu'on ne lui laisseroit que le titre. Il profita de la retraite de Quisquiz, pour venir au-devant de Pizarre; il lui demanda la paix; & prévenant jusqu'à ses défiances, il lui apprit qu'il s'étoit rassemblé à Cusco un grand nombre d'Indiens, dont il croyoit pouvoir garantir la soumission, parcequ'ils y attendoient ses ordres. Le Gouverneur fit prendre aussitôt cette route à son Armée. Quelques jours de marche le firent arriver à la vue de la Ville; mais ils en virent sortir une si épaisse fumée, qu'ils soupçonnerent les Indiens d'y avoir mis le feu. Un Détachement de Cavalerie, que le Gouverneur y envoya pour arrêter des effets qu'il attribuoit à leur désespoir, fut repoussé avec une vigueur étonnante, & les hostilités durèrent toute la nuit. Mais le jour suivant, Paulu ayant déclaré à la Ville, qu'il avoit fait son accommodement, les Espagnols y furent admis sans résistance. Le butin, en or & en argent, fut plus riche encore que celui qu'ils apportoient de Caxamalca. A peine avoient-ils eu le tems de le partager, lorsqu'ils apprirent que Quisquiz ravageoit la Province de *Condesujos*. C'étoit une nouvelle ruse. Soto fut détaché contre lui, avec cinquante Cavaliers: mais l'habile Indien, averti de cette marche, reprit aussitôt la route de *Xauxa*, dans l'espoir de surprendre une partie du Bagage Espagnol & du Trésor Royal, qui s'y étoit arrêtée sous l'escorte de quelque Infanterie, commandée par Requelme. Heureusement, il trouva ce petit Corps si bien posté, qu'il ne put l'entamer: & Pizarre, ayant appris qu'il tournoit de ce côté-là, fit partir aussitôt ses deux Freres avec un renfort considérable. Ils joignirent Soto; & Quisquiz se garda bien de les attendre. Après l'avoir suivi plus de cent lieues, sur la

route

(s) Gomara, *ibid.* Zarate, p. 140.

route de Quito, ils perdirent l'espérance de le joindre; & retournant vers Xauxa, ils ramenerent paisiblement Requelme à Cusco.

La joie du triomphe n'avoit pas fait oublier au Gouverneur la Colonie de Saint Michel, où il avoit laissé fort peu de Cavalerie. Avant son départ de Caxamalca, il y avoit envoyé Belalcazar, avec dix Maîtres; Détachement, qui dans une Nation tremblante encore à l'approche d'un cheval, valoit une Armée. En arrivant, Belalcazar avoit reçu les plaintes des *Cagnares*, Peuple soumis aux Espagnols, que cette raison exposoit aux insultes continuelles de Ruminagui. Un heureux hafard fit aborder dans le même tems, à Saint Michel, un grand nombre d'Avanturiers, partis de Nicaragua & de Panama, qui venoient chercher fortune. Il en prit deux cens Hommes, dont quatre-vingts étoient à cheval, avec lesquels il marcha droit à Quito, dans la double vue d'humilier Ruminagui, & d'enlever les trésors qu'Atahualpa devoit avoir laissés dans cette Ville. Le Général Indien employa toutes sortes de ruses (r) pour faire périr cette petite Armée. Mais Belalcazar n'en arriva pas moins à Quito, après avoir dissipé de vains obstacles, qui ne l'arrêterent pas plus que les escarmouches des Indiens. Il apprit, à la vue des murs, que Ruminagui ayant fait assembler les Femmes d'Atahualpa & les siennes, qui étoient en fort grand nombre, leur avoit dit: „ vous „ aurez bientôt le plaisir de voir les Chrétiens, & vous menerez une vie „ fort agréable avec eux”. C'étoit la jalousie, qui lui faisoit tenter leurs dispositions. La plupart, prenant ce discours pour un badinage, se mirent à rire. Il leur en coûta cher; il leur fit couper la tête presque à toutes. Ensuite, prenant la résolution d'abandonner la Ville, il mit le feu à la partie du Palais qui contenoit les plus précieux meubles de Huayna Capac, & la fuite le mit encore une fois à couvert des Espagnols. Ainsi Belalcazar ne trouva point d'opposition dans la Ville. Le Gouverneur avoit envoyé, dans le même tems, Diegue d'Almagro vers la Mer, pour approfondir la vérité d'un bruit important. On répandoit que Dom Pedre d'Alvarado, Gouverneur de Guatimala, au Mexique, s'étoit embarqué pour le Pérou, avec une grosse Armée. Dom Diegue, n'en apprenant rien à Saint Michel, & sachant que Belalcazar trouvoit des obstacles dans la route de Quito, entreprit de lui porter du secours. Il fit plus de cent lieues pour le joindre. Il se rendit maître de quelques Bourgades, qui n'avoient point encore cessé de se défendre. Mais n'ayant pas trouvé, dans le Pays, toutes les richesses qu'on lui avoit fait espérer, il prit le parti de retourner à Cusco, & de laisser Belalcazar en possession de sa Conquête.

CEPENDANT le bruit, qui regardoit Alvarado, n'étoit pas sans fondement. Fernand Cortez, après avoir soumis le Mexique, avoit donné à ce brave Capitaine, pour prix de ses glorieux services, la Province de Guatimala, dont le Gouvernement lui avoit été confirmé par l'Empereur (y).

(r) Ces ruses Péruviennes consistoient à faire de larges & profonds fossés, dans lesquels ils fichoient des pieux pointus, qu'ils couvroient de légers roseaux jusqu'au niveau de la terre; & la surface étoit revêtue de

gazon. Dans d'autres lieux, ils faisoient des trous en terre, fort près les uns des autres, à peu près de la grandeur du pied d'un cheval. Zarate, pp. 147 & 148.

(y) Zarate, p. 151. D'autres rapportent

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1532.

Belalcazar  
marche contre  
Ruminagui.

Autres ruses  
des Péruviens.

Ruminagui  
fait tuer les  
Femmes.

Comment  
Pierre Alvarado  
vient au  
Pérou.

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1532.

Son Voyage.

Horribles difficultés de sa marche.

Alvarado ne put ignorer longtems ce qui se passoit au Pérou. Il fit demander, à la Cour d'Espagne, qu'il lui fût permis de s'employer à cette nouvelle Conquête; & dans un tems, où ces faveurs s'accordoient comme au hasard, sa demande ne pouvoit être rejetée. Avec l'ardeur dont on l'a vu rempli pour l'or & pour la gloire, il envoya aussitôt Garcias *Holquin*, Gentilhomme de Caceres, dans l'Éstramadure, pour reconnoître la Côte du Pérou, & lui préparer des ouvertures. Sur le récit de la prodigieuse quantité d'or que les Pizarres y avoient trouvée, il résolut d'y passer, persuadé qu'en laissant les premiers Vainqueurs à Caxamalca, il pouvoit remonter la Côte, & pénétrer à Cusco. On suppose qu'il croyoit cette Ville hors des bornes que la Cour avoit assignées au Gouvernement de François Pizarre, & qu'il ne vouloit donner aucune atteinte aux prétentions d'autrui (x). Cependant, étant informé qu'on équipoit, à Nicaragua, deux grands Vaisseaux, avec un secours d'Hommes & d'argent pour les Pizarres, il eut l'adresse de s'en approcher & de s'en saisir pendant la nuit (y), avec cinq cens hommes, qui s'embarquerent sous ses ordres. Il alla prendre terre dans la Province de Puerto Viejo; d'où marchant vers l'Orient, presque sous l'Équateur, il eut beaucoup à souffrir dans des Montagnes que les Espagnols ont nommées *Arcabucos* (z). La faim & la soif y auroient fait périr tous ses gens, s'ils n'eussent trouvé certaines cannes, de la grosseur de la jambe, creusées, & remplies d'une eau fort douce, qu'on y croit formée de la rosée qui s'y amasse pendant la nuit. Contre la faim, ils n'eurent point d'autre ressource que de manger leurs chevaux. Des cendres chaudes, qui tomboient sur eux comme en pluie, leur causèrent une autre espece d'incommodité pendant la plus grande partie du chemin. Ils apprirent dans la suite, qu'elles venoient d'un Volcan, voisin de Quito, dont l'action est si violente, qu'il pousse quelquefois cette abondance de cendres à plus de quatre-vingts lieues, avec un bruit qui se fait entendre encore plus loin. Souvent, ils étoient obligés de s'ouvrir le passage, en coupant les brossailles avec la hache & le fabre. Leur consolation, dans une marche si pénible, étoit de trouver un grand nombre d'Emeraudes: mais, ensuite, il fallut passer une chaîne d'autres Montagnes, où la neige, qui ne cessoit pas d'y tomber, rendoit le froid si perçant, qu'il y périt soixante hommes. Un Espagnol, qui avoit sa Femme & deux petites Filles, les voyant tomber de lassitude, & se trouvant hors d'état de les porter, ou de leur donner d'autres secours, aimant mieux périr avec elles, que de se sauver, comme il le pouvoit en prenant la résolution de les abandonner. Ils gelerent ensemble. Enfin, l'on arriva dans la Province de Quito, où les Montagnes, quoique fort hautes & couvertes de neige, sont du moins entrecoupées par des Vallées fertiles: mais, dans le même tems, une grande fonte de neige en fit tomber des torrens d'eau, qui entraînent une grosse Bourgade, nommée *Contiega*, & qui se répandirent dans tout le Pays, avec une affreuse inondation. Alva-

qu'il avoit eu le Gouvernement de l'Yucatan, dont il avoit fait l'échange avec Montejo, pour celui de Guatimala, que Montejo possédoit.

(x) Zarate, pp. 151 & 152.

(y) Il y employa même la force. *Ibid.*

(z) C'est-à-dire, Bocages épais & touffus.

ra  
st  
  
co  
po  
il  
qu  
né  
qu  
de  
Bic  
fes  
par  
pa,  
le  
fav  
ni  
se  
rés  
A  
rivé  
Mie  
véne  
fes  
leurs  
fon  
gnol  
form  
d'inc  
lui f  
du c  
min  
se ti  
dans  
touj  
de l'  
l'app  
avoit  
rado.  
mém  
ces p  
A  
prop  
de c  
prise  
(a)

rado ne dut qu'à son courage le bonheur qu'il eut de surmonter tant d'obstacles (a).

PENDANT qu'il luttoit ainsi contre la fortune, Almagro, qui avoit laissé le commandement de Quito à Belalcazar, s'étoit arrêté dans le *Liribamba*, pour soumettre quelques riches Bourgades, & raser quelques Forts Indiens. Il fut obligé de traverser, avec beaucoup de peine, une grande Riviere, que l'Ennemi défendoit, après en avoir rompu les Ponts. Il l'avoit passé néanmoins, & les Indiens avoient reconnu ses Loix, lorsqu'il apprit d'eux qu'un Capitaine Espagnol, arrivé nouvellement, faisoit, à quinze lieues de-là, le siege d'un Fort où *Cupai Youpangui* s'étoit renfermé. C'étoit un Bâtard du Sang Royal, élevé avec Atahualpa, qui l'avoit fait Capitaine de ses Gardes. Son premier nom avoit été *Cumac Youpangui*, qui signifie Youpangui le beau; mais les cruautés qu'il avoit exercées par l'ordre d'Atahualpa, le faisoient nommer alors *Cupai Youpangui*, c'est-à-dire, Youpangui le Diable. Il échappa aux efforts d'Alvarado; & ne pouvant rien attendre de favorable, ni des Etrangers, auxquels il avoit fait tout le mal qu'il avoit pu, ni de sa Nation, contre laquelle il avoit exercé toute sorte de barbaries, il se sauva dans les Andes, avec Ruminagui & d'autres Chefs aussi désespérés qu'eux.

ALMAGRO, n'ayant pu douter que les Espagnols dont on lui apprenoit l'arrivée, ne fussent Alvarado & ceux qu'il avoit inutilement cherchés à Saint Michel, ne vit pas de meilleur parti que de se tenir en garde contre les événemens. Il se hâta d'appeler Belalcazar, qui vint le joindre avec toutes ses forces; & s'avancant ensemble vers Alvarado, ils envoyerent sept de leurs Cavaliers, pour reconnoître les siennes. Comme il s'approchoit de son côté, sans se croire si près d'un Corps de sa Nation, ces sept Espagnols tombèrent entre ses mains. Il les traita fort civilement; & s'étant informé quelles étoient les forces d'Almagro, il les renvoya: nouveau sujet d'inquiétude pour ce dernier, qui ne put comprendre pourquoi l'autre ne lui faisoit rien dire, en lui renvoyant ses gens. L'avantage du nombre étant du côté de ce redoutable Concurrent, Almagro pensoit à reprendre le chemin de Cusco, avec vingt-cinq chevaux, en laissant à Belalcazar le soin de se tirer d'embarras; lorsqu'un contre-tems encore plus cruel vint le jeter dans d'autres allarmes. Philippillo, qui l'avoit accompagné, & qui craignoit toujours le châtimement de ses impostures, prit non-seulement la résolution de l'abandonner, mais celle de le livrer à ceux dont il lui voyoit redouter l'approche; & s'étant assuré de la plupart des Indiens qui le suivoient, il avoit concerté avec eux qu'au premier signe ils passeroient du côté d'Alvarado. Il se déroba effectivement, avec un des principaux Curacas. Dès le même jour, il arriva au Camp du nouveau Capitaine, & lui offrit ses services pour le rendre maître du Pays.

ALVARADO n'étoit pas venu au Pérou pour traverser les Associés, & ne se proposoit, au contraire, que de les assister de ses forces, s'ils avoient besoin de ce secours, & de pousser ensuite les Conquêtes vers le Midi. Sans mépriser les avis de l'Interprete, qui ne promettoit pas moins que de lui faire

(a) Zarate, pp. 155. & précéd.

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRA.  
II. VOYAGE.  
1532.

Etonnement d'Almagro, en apprenant son arrivée.

Fuite de Cupai Youpangui, Bâtard du Sang Royal.

Nouvelle trahison de Philippillo.

Rencontre d'Alvarado & d'Almagro.

DECOUVER-  
TE DU PE-  
ROU.

PIZARRE:  
II. VOYAGE.  
1532.

Caldera em-  
pêche les  
deux Partis de  
se battre.  
Leur Traité.

Alvarado  
vend sa Flotte  
pour cent  
mille pesos  
d'or.

Evénemens  
q'il survien-  
nent.

Espagnols  
pris par Quis-  
quiz.

La mort  
d'Atahualpa  
est vengée par  
les Indiens.

enlever Almagro & tous ses gens, il remit à s'en servir lorsqu'il auroit perdu l'espérance d'éviter une rupture avec eux. Cependant, l'inclination, qui lui faisoit souhaiter la paix, ne l'obligeant point à faire les premières démarches, il s'avança vers la Vallée de *Riombamba*, où Dom Diegue Belalcazar étoit encore. La même fierté ne leur permit point de commencer les propositions. On fut bientôt en présence; & de part & d'autre, on se préparoit à la plus vigoureuse résistance. Mais, lorsqu'on étoit près d'en venir aux mains, le Licentié *Caldera*, de Séville, trouva le moyen de faire des ouvertures de paix. Une trêve de vingt-quatre heures facilita la négociation. Elle finit par deux Traités, l'un qui fut publié sur le champ, & l'autre qu'on tint secret. Le premier portoit, qu'Alvarado entreroit en partage du butin déjà fait, comme de celui qu'on feroit à l'avenir; qu'il remonteroit sur la Flotte pour aller découvrir de nouvelles Provinces au Midi: que François Pizarre & Diegue d'Almagro travailleroient à pacifier ce qu'ils avoient découvert & conquis; & que les gens de guerre des deux Partis seroient libres d'aller, ou par mer à la découverte, ou par terre à la Conquête des Provinces Septentrionales. Ces conditions n'étoient qu'un voile, pour mettre à couvert l'honneur des deux Chefs. Alvarado avoit, dans sa Troupe, des Avanturiers d'une haute naissance, qu'il n'osoit mécontenter ouvertement. Il prévint que se voyant proposer des Découvertes incertaines, la plupart préféreroient de s'arrêter au Pérou; & l'événement vérifia ses conjectures. De son côté, il s'en embarrassoit d'autant moins, que par le Traité secret, on lui promettoit de lui compter, pour ses Vaisseaux, ses chevaux & ses munitions de guerre, cent mille pesos d'or, à condition qu'il retourneroit dans son Gouvernement de Guatimala, & qu'il s'engageroit par serment à ne pas revenir au Pérou du vivant des deux Associés. Une partie de ses gens le quitta, comme il l'avoit prévu, pour aller s'établir à Quito, où Belalcazar fut en même tems renvoyé, pour y entretenir les Indiens dans la soumission (b).

ALVARADO & Dom Diegue prirent ensemble le chemin de Cusco. Mais ils ignoroient les nouveaux évènements qui devoient interrompre leur marche. On se rappelle sans doute que Pizarre, se rendant à Cusco après la mort d'Atahualpa, avoit perdu quelques Espagnols dans une des attaques de Quisquiz. La plupart n'avoient été que blessés & pris par les Indiens. On en comptoit dix-sept, dont les principaux étoient Sancho de *Cuellar*, François de *Chaves*, Pedro *Gonzales*, qui fut depuis un des Seigneurs de Truxillo, Alfonso d'*Alarcon*, Fernand de *Haro*, Alfonso de *Hojeda*, Christophe de *Horosco*, de Séville, & Jean *Dive*, Chevalier Portugais. Quisquiz, ayant pris le parti de la retraite, les conduisit à Caxamalca, où se rendit aussi l'Inca *Titu-Autache*, un des Freres du feu Roi. Ce Prince, maître d'un si grand nombre d'Espagnols, entreprit de discerner & de punir ceux qui avoient contribué à la mort d'Atahualpa. Cuellar fut reconnu pour celui qui avoit signifié au Roi la Sentence de mort, en qualité de Greffier, & qui avoit assisté à l'exécution. Il fut étranglé au même Poteau, avec les mé-

(b) Zarate, L. II. Chap. 11. & Gomara; L. V. Chap. 19 & 20.

mes formalités que les Indiens se souvenoient qu'il avoit exercées. Ils furent que Chaves, Haro, & quelques autres, avoient pris la défense d'Atahualpa: non-seulement ils leur accorderent la vie, mais ils prirent soin de faire guérir leurs blessures, les traitèrent avec toutes sortes de caresses, & leur firent de riches présens. Ensuite, pensant à leur rendre la liberté, ils entamerent avec eux une négociation de paix, dont les principaux articles étoient la cessation des hostilités, & l'oubli des injures. Ils demandoient une solide & durable amitié entre les Indiens & les Espagnols: mais ils supposoient qu'on ne contesteroit point le Bandeau Royal à Mango Inca, qu'ils reconnoissoient pour Héritier légitime, & qu'ils seroient traités en Alliés par les Espagnols; comme ils promettoient que l'Ordonnance du feu Roi, par laquelle il avoit défendu à ses Sujets de nuire aux Chrétiens & à leur Religion, seroit fidelement observée. Enfin, ils faisoient prier le Gouverneur de renvoyer au plutôt cette Capitulation à la Cour Impériale, pour en obtenir la ratification.

Ils avoient dressé eux-mêmes ces conditions, & les firent entendre aux Espagnols par quelques Péruviens, qui les ayant accompagnés depuis quelque tems, commençoient à parler un peu leur Langue. Titu Autache, n'ignorant pas qu'une partie des premiers malheurs étoit venue de ce qu'on s'entendoit mal, se donna de grands soins, pour leur expliquer ce qu'ils devoient dire à leurs Maîtres.

UNE prison, où les Espagnols avoient cru périr, n'avoit pu manquer de leur inspirer des sentimens plus vifs de Religion. Chaves fut le premier qui, reconnoissant la bonté des Indiens, leur dit, après en avoir conféré avec ses Compagnons, que jusqu'alors ils avoient demandé ce qu'ils souhaitoient pour eux-mêmes, mais qu'à son tour il vouloit leur faire deux demandes. On l'assura qu'elles seroient favorablement écoutées. „ Il prioit, (leur dit-il,) „ au nom de sa Nation, les Incas, leurs Capitaines & les autres Grands du „ Pays, premièrement, de recevoir la Loi Chrétienne, & d'en permettre la „ Prédication dans l'Empire; en second lieu, de considérer que les Espagnols, étant Etrangers, n'avoient ni Villes, ni Terres, ni revenus dont „ ils pussent subsister; sur quoi il demandoit qu'on leur donnât des vivres, „ comme aux autres Habitans, & des Indiens de l'un & de l'autre sexe, „ pour les servir, non en qualité d'Esclaves, mais comme des Domestiques. LA réponse des Péruviens fut: „ que loin de rejeter la Religion Chrétienne, ils souhaitoient d'en être instruits; qu'ils prioient le Gouverneur „ de leur envoyer des Prêtres, & qu'ils en témoigneroient leur reconnoissance; qu'ils savoient bien que la Religion des Espagnols étoit meilleure „ que celle de leur Pays; que leur Inca, Huayna Capac, les en avoit assurés „ avant sa mort, & leur avoit recommandé d'obéir à des Etrangers qui arrivoient bientôt dans ses Etats; que cet ordre d'un Roi, dont ils honoroient beaucoup la sagesse & la bonté, les obligeoit de servir les Espagnols „ aux dépens même de leur vie, comme Atahualpa leur en avoit donné „ l'exemple". On voit que Garcilasso, dont ce récit est tiré; ne s'écarte point de la supposition d'un puissant préjugé, qui continuoit de disposer les Péruviens en faveur des Espagnols. Ils firent insérer, dit-il, cet événement.

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1532.

Capitulation qu'ils proposent.

Bonté naturelle des Péruviens.

Demands qu'on leur fait, & qu'ils accordent.

DECOUVERTE DU PEROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1532.

Un Inca leur recommande la Paix en mourant.

Mango Inca vient recevoir la Frange rouge des mains de Pizarre.

Obstacle qui trouble la Paix.

Alvarado défait Quisquiz.

dans leur Histoire, par des nœuds qui leur tenoient lieu de Registres & d'Annales, au défaut de l'écriture, dont ils n'avoient pas l'usage.

TITU AUTACHE mourut, peu de tems après le départ des Prisonniers Espagnols. Avant que d'expirer, il fit appeller Quisquiz & les autres Capitaines, pour leur enjoindre de vivre en paix avec les *Viracochas*: „ Souvenez-vous, „ (leur dit-il,) que Huayna Capac, mon Pere, nous l'ordonna par son Testament, & par un Oracle dont l'accomplissement a commencé sous nos „ yeux. Obeïſſez: c'est ma dernière volonté. Je vous recommande l'exécution des ordres de l'Inca mon Pere”. En effet ce discours, & l'espoir d'une Paix dont on n'attendoit plus que la ratification, porterent Quisquiz à s'abstenir de toute sorte d'hostilités. Telles étoient les dispositions des Indiens, lorsque Chaves & ses Compagnons arriverent à Cusco. On les avoit crus morts. Leur retour, & le bon traitement qu'ils avoient reçu, causerent une joie extrême aux Espagnols. Les gens de bien se réjouissoient particulièrement du progrès que l'Evangile alloit faire à la faveur de cette paix. Mais l'arrivée d'Almagro & d'Alvarado y fut un obstacle.

MANGO INCA, légitime Héritier des deux Rois, averti de la Négociation par Titu-Autache son Frere & par Quisquiz, eut assez bonne opinion des *Viracochas*, pour ne pas douter qu'ils n'accordassent une paix qui leur étoit demandée à des conditions si raisonnables. Il voulut même aller à Cusco, & conférer personnellement avec l'*Apu*; c'est le titre que les Péruviens donnoient au Gouverneur. Ses Officiers lui conseilloyent de ne traiter que les armes à la main. Ils craignoient pour lui le fort d'Atahualipa, qui s'étoit livré par une aveugle imprudence. Mais il rejetta de si timides conseils. Rien de plus sage & de plus noble, que le discours qu'on lui prêta dans cette occasion. Il se rendit à Cusco, sans autre distinction que la Frange jaune, qui étoit la marque de l'Héritier présomptif, pour recevoir la rouge des mains de l'*Apu*, qui la lui donna effectivement peu de tems après.

QUISQUIZ étoit alors, avec des troupes assez nombreuses, dans la Province de Cagnares, où il attendoit la ratification de la Paix; & malheureusement Alvarado & Dom Diegue, qui n'étoient point encore informés de la négociation des Prisonniers, marchoyent dans le même tems vers Cusco. Un Officier, que Quisquiz envoya au-devant d'eux, pour leur demander dans quels termes étoit l'accommodement, fut arrêté par leurs Coureurs, qui apprenant le voisinage & l'état des troupes Péruviennes, se hâtèrent d'en instruire Alvarado. Tout ce qui regardoit la Paix fut regardé apparemment comme une feinte, & l'on ne pensa qu'à les surprendre. Quisquiz s'efforça quelque tems d'éviter le combat, dans la crainte de nuire au Traité: mais, se voyant poussé sans ménagement, il fit face dans trois actions consécutives, où les Indiens perdirent beaucoup. Du côté des Espagnols, il y eut quatorze Hommes de tués, & cinquante-trois blessés, entre lesquels on nomme un Commandeur de S. Jean, & le Frere d'Alvarado: mais ils demeurèrent maîtres du Champ de Bataille, & de plus de quinze mille Bestiaux, avec environ quatre mille Indiens des deux sexes, qui en avoient la garde (c). Quisquiz se retira vers Quito, où la fortune ne seconda pas mieux

(c) Garcilasso, qui rapporte seul l'avanture des Prisonniers, ne dit rien du sort de Quisquiz. On y supplée par le Récit de Zarate & de Gomara.



son courage. Un Capitaine de Belalcazar attaqua son Avant-garde & la tailla en pieces. Dans le désespoir de cette dernière disgrâce, il demeura incertain de quel côté il devoit tourner pour rétablir ses forces. Ses Officiers lui conseilloient de demander la paix; mais le ressentiment d'avoir été trompé par une fausse confiance lui donnoit tant d'aversion pour les Espagnols, qu'il menaça de la mort ceux qui lui répéteroient cette proposition. Comme il manquoit de vivres, & qu'il y avoit peu d'espérance d'en trouver en suivant ses ordres, d'autres lui représenterent qu'il valoit mieux mourir avec honneur, en attaquant les Chrétiens, que d'aller s'exposer, comme il y paroisoit résolu, à mourir de faim dans une Contrée déserte. Sa réponse ne les ayant pas satisfaits, Guaypalan, un des principaux, lui perça la poitrine d'un coup de lance, & tous les autres acheverent de le tuer à coups de haches & de massues. Ensuite, congédiant les Troupes, chacun se choisit un asyle à son gré.

PIZARRE, informé de ces événemens, & de la marche d'Almagro & d'Alvarado, aima mieux aller au-devant d'eux que de les attendre. Ensuite, lorsqu'il eut appris leur convention, il jugea plus que jamais, qu'il n'étoit pas de son intérêt qu'Alvarado vît Cusco, ni qu'il s'éloignât de la Côte maritime. Ses prétentions pouvoient croître avec ses lumières. Il étoit encore dans la Vallée de Pachacamac. Ce fut dans ce lieu que le Gouverneur se hâta de l'aller joindre, & de lui payer la somme stipulée par son Affocié. Il lui fit tous les honneurs qui pouvoient satisfaire son ambition. Aux cent mille Pesos d'or, il en joignit cent mille autres, avec un riche présent de Vaisselle d'or & d'argent, d'Emeraudes & de Turquoises. Il se crut obligé à cette profusion, pour un Homme, qui venoit de ruiner le plus dangereux des Généraux Péruviens, dont la défaite entraînoit celle de la plupart des autres Capitaines qui tenoient encore pour les Incas. Après ces arrangemens, Alvarado partit pour son Gouvernement de Guatimala, & le Gouverneur envoya Dom Diegue à Cusco. Il lui recommanda de traiter avec douceur l'Inca Mango, qu'il y avoit laissé sous la garde de ses deux Freres, Jean & Gonzale, & de ménager les Indiens qui s'étoient soumis volontairement. Libre de tous ces soins, il alla fonder, au bord de la Mer, sur la Riviere de *Rimac*, ou Lima, la fameuse Ville à laquelle il donna le nom de *Los Reyes*, parcequ'il en fit jeter les fondemens, le six de Janvier, jour consacré à la Fête des Rois (d).

FERNAND, son Frere, n'avoit pas perdu ses peines en Espagne. L'Empereur, content des affaires du Pérou, lui accorda des Lettres, par lesquelles François Pizarre étoit honoré de la Dignité de Marquis. Le Pays, qu'il avoit découvert, & dont l'étendue étoit bornée à deux cens cinquante lieues de longueur, y étoit nommé la *Nouvelle Castille*. Les mêmes Lettres donnoient le nom de *Nouvelle Toledé* au Pays plus avancé vers le Midi, & conféroient ce Gouvernement à Dom Diegue d'Almagro, avec la qualité d'Adelantade du Pérou. Ces heureuses nouvelles, qui furent apportées avant

(d) On suit le plus grand nombre des Historiens, qui mettent la Fondation de cette Ville en 1534; mais elle ne fut bien peu-

plée, suivant Gomara, qu'en 1535, par les Habitans de Xauxa, qui s'y transplantèrent. L. V. ch. 23. Voyez ci-dessous sa Description.

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1532.

Mort de ce Général Péruvien.

1533.

Pizarre satisfait Alvarado, qui retourne au Mexique.

1534.

Fondation de la Ville de Los Reyes, ou Lima.

François Pizarre obtient le titre de Marquis: Almagro celui d'Adelantade, & un Gouvernement.

res & d'Au-  
niers Espa-  
Capitaines,  
venez-vous,  
par son Tes-  
cé sous nos  
de l'exécu-  
& l'espoir  
Quisquiz à  
ions des In-  
on les avoit  
, causerent  
ent particu-  
cette paix.

égociation  
opinion des  
leur étoit  
à Cusco, &  
viens don-  
iter que les  
ni s'étoit li-  
seils. Rien  
cette occa-  
jaune, qui  
des mains

la Provin-  
alheureuse-  
ormés de la  
Cusco. Un  
ander dans  
s, qui ap-  
nt d'en in-  
paremment  
z s'efforça  
té: mais,  
consécuti-  
s, il y eut  
esquels on  
is ils de-  
Bestiaux,  
nt la gar-  
pas mieux  
écit de Za-

DECOUVERTE DU PÉROU.

PIZARRE. II. VOYAGE.

1534.

Divisions qui naissent de-là.

Nouvel accord des deux Chefs.

Politique de Pizarre.

le retour de Fernand, & par conséquent avant l'arrivée des Patentes, ne produisirent point d'aussi bons effets qu'elles sembloient les promettre. Le nouvel Adelantade se trouvant à Cusco, avec l'Inca & les deux Freres du Marquis, Jean & Gonzale Pizarre, prit aussitôt la qualité de Gouverneur, dans la supposition que Cusco étoit au-delà des deux cens cinquante lieues assignées pour le partage du Marquis, & que cette Ville appartenoit par conséquent à la Nouvelle Toledé, dont la Cour lui donnoit le Gouvernement. Il ne manqua point de Flatteurs, qui échauffèrent son ambition, & qui s'engagerent à le soutenir. Les deux Pizarres ayant aussi leurs Partisans, cette mésintelligence auroit causé beaucoup de désordres, si le Marquis ne s'étoit hâté de les prévenir par son retour. Il étoit alors à *Truxillo*, autre Ville qu'il venoit de fonder. Les Indiens, charmés des espérances qu'il avoit données à leur Inca, le porterent avec zele sur leurs épaules, & lui firent faire en fort peu de tems deux cens lieues de chemin.

ALMAGRO ne put résister à l'ascendant d'un Rival, que tant de grandes actions l'avoient accoutumé à respecter. A peine se furent-ils vus, que leur Société reprit une nouvelle force. Pizarre, suivant l'expression de Zarate, pardonna généreusement à Dom Diegue; & Dom Diegue marqua beaucoup de confusion d'avoir formé si légèrement une Entreprise, pour laquelle il n'avoit réellement aucun titre (e). Ils convinrent que l'Adelantade iroit faire la Découverte du Chili, dont on vantoit beaucoup les richesses; & qu'ensuite, s'il n'étoit pas content de ce partage, le Marquis lui céderoit, en dédommagement, une partie du Pérou. Les Espagnols, qui lui étoient attachés, eurent la liberté de le suivre. Il n'étoit pas surprenant que les premiers partages eussent fait concevoir des espérances aux moindres Soldats, surtout à ceux qui avoient déjà rendu quelque service. Ils faisoient monter leurs prétentions si haut, qu'un simple Archevêque aspirait à la plus haute fortune. Pizarre, qui ne se voyoit point en état de les satisfaire & qui craignoit leurs cabales séditieuses, cherchoit à les occuper, en leur offrant de nouvelles Conquêtes, où l'avidité de l'or les conduisoit avec joie. Il envoya un Détachement à Belalcazar, pour achever la réduction du Royaume de Quito. Un autre, sous les ordres de Jean *Porcello*, alla soumettre le Pays de *Bracamores*, ou *Pacamores*. Un troisieme partit pour subjuguier une Province qui fut nommée, par ironie, *Buena Ventura*. Alfonso d'Alvarado, Frere de Pedro, alla conquérir, avec trois cens Hommes, le Pays de *Chachapoyas*, & forma l'établissement de Saint Jean de la Frontera, dont il obtint le Gouvernement.

§ IV.

(e) Zarate, *ubi sup.* p. 169.

(f) Cet accord se fit sur une Hostie consacrée, avec serment de ne rien entreprendre à l'avenir l'un contre l'autre. Quelques-uns rapportent qu'Almagro jura de ne former jamais aucune prétention sur Cusco, & cent trente lieues au-delà, quand Sa Majesté lui en donneroit le Gouvernement. On ajoute que sa promesse fut énoncée dans ces termes: „ Seigneur, si je viole le serment que je fais „ ici, je veux que tu me confondes & me punisses, & dans mon corps & dans mon

„ ame... Le même, p. 170. Gomara dit qu'ils confirmèrent, par serment sur l'Hostie consacrée, leur société & amitié; mais sans rapporter les termes. *Ubi sup.* p. 335. Cependant il ajoute plus bas: „ Que quand Almagro juroit, il disoit que Dieu abîmât son „ corps & son ame, s'il manquoit à sa promesse. D'autres lui font dire seulement, dans cette occasion: „ Que Dieu abîme le „ corps & l'ame de celui qui faussera son serment. On verra l'importance de cette Note, à sa mort.

L  
153  
plu  
fons  
Paul  
Gar  
plus  
la P  
qui  
par  
froid  
& le  
ces d  
cher  
taille  
causa  
de se  
si ré  
„ ap  
„ ce  
„ leu  
„ Le  
„ ne  
„ ce  
gag  
Indie

L  
guren  
paroi  
le: n  
effray  
& fu  
les,  
nom  
sacré  
Prêtr  
de se

(a)  
furen  
te, q  
le des  
X

## §. I V.

## Découverte du Chili par Dom Diegue d'Almagro.

DECOUVERTE  
DU CHILI.  
ALMAGRO.  
1535.

L'ADELANTADE partit, pour son Entreprife, au commencement de l'année 1535, avec cinq cens foixante-dix Hommes, Infanterie & Cavalerie, dont plusieurs, séduits par l'espérance, abandonnerent une fortune & des Maisons déjà fondées au Pérou. Mango Inca lui donna, pour l'accompagner, Paulu Inca, son Frere, & le Grand Prêtre des Péruviens, nommé, suivant Garcilasso, *Villachumu*. Il y joignit quinze mille Indiens, pour se rendre plus respectable aux Espagnols par ce service. Cette Armée traversa d'abord la Province des *Charcas*, où elle s'arrêta quelque tems. Il y a deux chemins, qui conduisent de-là au *Chili*; l'un par la Plaine, qui est le plus long; l'autre par les Montagnes, qui est beaucoup plus court, mais que les neiges & le froid rendent impraticable dans toute autre Saison que l'Été. En vain l'Inca & le Grand Prêtre conseillèrent à l'Adelantade de prendre la plus belle de ces deux routes (a). Il préfera la plus courte, & son obstination lui coûta cher. Outre la faim & la soif, il eut à combattre des Indiens de fort grande taille, & d'une adresse extraordinaire à lancer leurs fleches. Mais rien ne lui causa tant de mal, que l'excès du froid, en traversant les Montagnes. Un de ses Capitaines, nommé *Ruydas*, & plusieurs autres Espagnols, en furent si réellement gelés, que s'il en faut croire ici les Historiens, „ cinq mois „ après, au retour de l'armée, on trouva leurs corps dans le même état, „ c'est-à-dire debout, appuyés contre les rochers, & tenant encore dans „ leurs mains la bride de leurs chevaux, qui étoient gelés comme eux. „ Leur chair étant aussi fraîche, que s'ils fussent morts le même jour, on „ ne fit pas difficulté, dans le besoin de vivres où l'on étoit, de manger „ celle des chevaux (b)”. A toutes ces disgraces se joignit la perte du bagage, qu'il fallut abandonner dans les mêmes Montagnes, après la mort des Indiens qui le portoient.

Les Provinces du Chili, qui avoient reconnu anciennement les Incas, reçurent avec joie l'Adelantade, en faveur de l'Inca & du Grand Prêtre. Il paroît qu'il s'avança jusqu'au trente-huitième degré de Latitude Méridionale: mais sans être tenté d'y former aucun Etablissement. Peut-être fut-il effrayé par le naturel belliqueux de plusieurs Nations, qu'il avoit traversées, & surtout par les forces de deux Seigneurs, qui dans leurs guerres mutuelles, mettoient en Campagne chacun deux cens mille Combattans. L'un, nommé *Leuchengorma*, possédoit à deux lieues du Continent, une Ile consacrée à ses Idoles, dans laquelle il y avoit un Temple servi par deux mille Prêtres. Ses Sujets apprirent, aux Espagnols, que cinquante lieues au-delà de ses Terres, on trouvoit entre deux grandes Rivieres une vaste Province,

(a) Ce conseil & les services de Paulu, qui furent constants, détruisent le Récit de Zarate, qui veut que Mango Inca eût déjà formé le dessein de faire périr tous les Espagnols,

& que le Grand Prêtre fut chargé avec Paulu de se défaire, dans le Voyage, de Dom Diegue & de ses gens; pp. 174 & 175.

(b) Le même, pp. 176 & 177.

Peines qu'il souffrit dans ce Voyage.

Corps qui se conservent gelés.

Progrès de l'Adelantade au Chili.

DECOUVERTE DU CHILI.  
ALMAGRO.  
1535.

Philippillo  
conspire contre sa vie.

Il est écartelé.

Source d'une  
révolte générale des Indiens.

qui n'étoit habitée que par des Femmes (c), dont la Reine se nommoit *Gua-boymilla*, c'est-à-dire, en Langue du Pays, Ciel d'or, parcequ'outre l'or que la nature y produisoit en abondance, elles faisoient des Etoffes d'une merveilleuse richesse. Mais quand les difficultés, qui croissoient de jour en jour, n'auroient pas rebuté l'Adelantade, une noire intrigue dont il n'avoit aucune défiance, & dont on nous apprend le dénouement sans nous en expliquer l'origine, suffisoit pour lui faire interrompre sa marche. Ce fut une conspiration contre sa vie. Garcilasso ne dit pas même, si c'étoit parmi les Espagnols ou parmi les Indiens (d) qu'elle s'étoit formée: mais il ajoute seulement, que l'Interprète Philippillo étoit à la tête. Ce perfide, que Dom Diegue avoit reçu en grace, à la priere de Pedre d'Alvarado, & dont il avoit cru pouvoir tirer beaucoup d'utilité dans son Voyage, ennuyé apparemment d'une route si longue & si pénible, trouva des Mécontents auxquels il n'eut pas de peine à persuader que leurs fatigues ne pouvoient finir que par la mort de leur Chef. La manière, dont ce complot fut découvert, n'est pas demeurée moins obscure que son origine & ses circonstances. Mais Philippillo prit la fuite, & fut arrêté: son Procès fut si court, qu'on n'en tire pas plus de lumieres. Dom Diegue le fit écarteler; & tous les Historiens s'accordent sur l'aveu qu'il fit, en mourant, d'avoir faussement accusé le malheureux Atahualpa, pour s'assurer la possession d'une de ses Femmes (e).

Un autre incident détermina l'Adelantade à reprendre le chemin de Cusco. Il vit arriver, dans son Camp, Jean de *Herrada*, Officier Espagnol, chargé de lui remettre les Patentés de son Gouvernement, que Fernand Pizarre lui avoit apportées à son retour d'Espagne, & de lui apprendre le soulèvement général des Indiens du Pérou. Mango Inca, soit pour avoir marqué trop d'impatience de remonter sur le Trône de ses Peres, soit pour quelques trames secrètes dont il fut accusé, avoit été renfermé dans la Forteresse de Cusco. Le Marquis étant alors à Los Reyes, l'Inca n'avoit pas eu d'autre ressource, contre la rigueur des Officiers Espagnols, que la bonté qu'il connoissoit à Jean Pizarre, occupé dans le même tems à réduire quelques Indiens qui s'étoient retirés dans les Rochers. Il l'avoit fait prier de lui rendre la liberté, pour lui sauver l'humiliation de se trouver dans les chaînes, à l'arrivée de Fernand, dont on attendoit incessamment le retour; & Jean Pizarre lui avoit accordé cette faveur. Fernand, revenu d'Espagne, avec la qualité de Chevalier de S. Jacques, dont l'Empereur l'avoit gratifié, prit beaucoup de confiance & d'amitié pour Mango. Deux mois après, ce Prince lui demanda la permission d'assister à une Fête, avec promesse de lui

(c) C'étoit apparemment le Pays des Amazones, découvert en 1543, par Orellana: mais on verra que l'opinion qui regarde ces Femmes, n'a jamais été bien éclaircie.

(d) C'est par déférence pour Garcilasso, qu'on croit devoir en laver les Indiens. Cependant Gomara dit qu'après l'arrivée de *Herrada*, „ Paulu & le Grand Prêtre apprenant „ que Mango avoit pris les armes, & ne „ voyant aucune occasion de tuer les Chrétiens, comme ils se l'étoient proposé, abandonnerent le Camp; qu'Almagro fit sui-

„ vre Philippillo qui s'en étoit fui, parce- „ qu'il participoit à la Conjuratiôn; qu'il fut „ pris & mis en quartiers”, p. 338. A la vérité ce Récit paroît démenti par la fidélité de Paulu pour Dom Diegue, qu'on verra bien prouvée dans la suite. Le même Historien ajoute que Philippillo, auquel il donne le surnom de *Pohacios*, étoit un méchant Homme, très léger, menteur, altéré du Sang Espagnol, & peu Chrétien, quoiqu'il fût baptisé. *Ibid.*

(e) Voyez le §. III. précédent.

en rapporter une Statue de Huayna Capac, son Pere, fort vantée, parce qu'on la disoit d'or massif. Fernand ne fit pas difficulté d'y consentir. Le lieu de cette Fête se nommoit *Youcay* (f); c'étoit une Maison de Plaisance, où se rassemblèrent quelques vieux Capitaines, qui s'étoient retirés dans les Montagnes, après la mort de Quisquiz, & qui gémissaient des malheurs de leur Patrie. Mango leur exposa la Capitulation réglée avec les Espagnols. Il leur représenta qu'au lieu de l'exécuter, ils l'amusoient de vaines promesses, ils bâtissoient des Villes, & partageoient entr'eux ses Etats. Il leur peignit, des plus vives couleurs, l'indignité de sa Prifon, & d'autres outrages qu'il n'avoit pas cessé d'effuyer. Enfin, il leur déclara qu'au prix de son sang & de l'ombre de grandeur qui lui restoit, il étoit résolu de ne plus se remettre au pouvoir de ses Tyrans. L'effet de cette harangue fut un engagement unanime à prendre les armes, pour secouer le joug Etranger. Sur un ordre de l'Inca, tous les Indiens, qui n'étoient pas observés de trop près; se souleverent, depuis Los Reyes jusqu'aux Chicas, c'est-à-dire dans un espace de plus de trois cens lieues. Ils se virent, en peu de jours, deux Armées nombreuses, dont l'une marcha vers Los Reyes, pour accabler le Marquis, & l'autre alla fondre sur Cusco. Dans le premier trouble des Espagnols, elle se saisit de la Forteresse, qu'ils eurent beaucoup de peine à reprendre, après un siege de six ou sept jours. Jean Pizarre y fut tué, d'un coup de pierre à la tête; & cette perte fut sensible à tous ceux qui estimoient sa bonté, son courage, & l'intelligence particuliere qu'il avoit acquise de la maniere d'attaquer les Indiens. L'Inca revint avec toutes ses forces, & forma un siege régulier, qui dura huit mois (g).

Ce fut par ces fâcheuses nouvelles qu'Almagro fut absolument déterminé à retourner sur ses traces. Ses Officiers, dont les principaux étoient Gomez d'Alvarado, l'un des Freres du Gouverneur de Guatimala, Diegue d'Alvarado, son Oncle, & Rodrigue *Ordonnes*, l'en sollicitèrent vivement; les uns par le desir de se faire un riche Etablissement au Pérou; les autres, pour demeurer maîtres du Chili. Il s'avança par de grandes marches, jusqu'à six lieues de Cusco; & sans avoir fait avertir Fernand Pizarre de son arrivée, il envoya proposer un accommodement à l'Inca. Ses fermens ne lui avoient pas fait perdre l'envie de se rendre maître de la Ville; il croyoit trouver, dans les termes de ses Patentes, un nouveau fondement pour ses ambitieuses prétentions. L'Inca lui fit proposer une entrevue, à laquelle il consentit sans défiance. Il laissa la plus grande partie de ses Troupes sous les ordres de Jean de *Sayavedra*; & s'avançant avec peu de précaution, il donna dans une embuscade, où le furieux Mango lui tua la moitié de son Escorte.

(f) *Incaya*, suivant Zarate.

(g) Zarate, L. III. Ch. 3.

§. V.

*Suite du second Voyage de François Pizarre, & Conquête du Pérou.*

FERNAND PIZARRE apprit son malheur, aussitôt que son arrivée; & l'information, qui lui vint en même tems, que Sayavedra étoit demeuré au Vil-

DECOUVERTURE  
DU CHILI.  
ALMAGRO.  
1535.

Mort de Jean  
Pizarre.

1536.  
Almagro  
rentre au Pé-  
rou.

Trahison de  
l'Inca Mango.

CONQUETE  
DU PEROU.  
PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1535.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1535.

Conférence  
de Sayavedra  
& de Fernand  
Pizarre.

Almagro re-  
nouvelle ses  
prétentions  
sur Cusco.

Il trompe  
Fernand Pi-  
zarre.

Il fait les  
deux Pizarres  
Prisonniers.

lage de *Harcos*, avec la meilleure partie de l'Armée, le fit sortir de Cusco, à la tête de cent soixante & dix hommes. Sayavedra en fut averti, & mit en ordre de bataille trois cens Espagnols, que l'Adelantade lui avoit laissés. Lorsqu'ils furent en présence, Fernand lui fit demander un entretien tête à tête, pour chercher ensemble quelque voie d'accommodement. Cette proposition fut acceptée. On prétend que dans leur conférence, Fernand lui offrit une grande quantité d'or, s'il vouloit remettre aux Partisans du Marquis les Troupes qu'il commandoit: mais on ajoute, que Sayavedra, qui rapportoit tout à l'honneur, rejeta fort noblement cette offre (a). Cependant Dom Diegue, échappé à l'Inca, avoit rejoint ses gens, avec lesquels il se mit en marche vers Cusco. Quatre Cavaliers de Fernand, qu'il enleva lorsqu'ils cherchoient à l'observer, lui apprirent tout ce qui s'étoit passé au Pérou, depuis le soulèvement des Indiens: Mango & ses Capitaines avoient tué plus de six cens Espagnols, & brûlé une partie des Édifices de Cusco.

CETTE nouvelle parut le toucher beaucoup; mais elle ne fit qu'augmenter la passion qu'il avoit de se voir maître d'une Ville, dont il vouloit faire le centre de son Gouvernement. Il se hâta d'envoyer ses Provisions au Conseil Royal que les Pizarres y avoient établi, en priant les Chefs de le recevoir pour leur Gouverneur, sur le principe, que les bornes du Marquis ne s'étendoient pas si loin. On lui fit répondre, qu'il pouvoit faire mesurer la juste étendue des deux Provinces, & que si Cusco se trouvoit dans la sienne, on étoit prêt à reconnoître ses droits. Plusieurs personnes y furent employées, sans pouvoir s'accorder sur cet important article. Les Amis de l'Adelantade vouloient que les lieues réglées dans les Provisions du Marquis fussent prises en suivant la Côte maritime, ou le grand chemin Royal, & qu'on mît en ligne de compte tous les détours de l'une ou de l'autre route. De ces deux manières, son Gouvernement finissoit non-seulement avant la Ville de Cusco, mais même avant celle de Los Reyes. Au contraire, les Partisans du Marquis prétendoient que la mesure devoit être prise en ligne droite, sans détours, sans circuit, soit avec une simple corde, soit en comptant les degrés de Latitude, & convenant d'un certain nombre de lieues pour chaque degré.

FERNAND ne laissa point de faire offrir à Dom Diegue un quartier de la Ville, pour s'y loger lui & ses gens, avec promesse d'informer le Marquis de cette nouvelle contestation, & de chercher quelque tempérament qui convînt aux deux Associés. Quelques Historiens rapportent que sur cette proposition les deux Partis convinrent d'une trêve, & que Fernand, dans un excès de confiance, permit à ses Soldats fatigués de prendre quelque repos. Quelque jugement qu'on porte d'un fait incertain, l'Adelantade s'approcha de la Place, & trouva le moyen d'y pénétrer dans la plus grande obscurité de la nuit, qui se trouvoit encore augmentée par un brouillard fort épais. Fernand & Gonzale Pizarre, éveillés par le bruit, s'armèrent avec plus d'intrépidité qu'ils n'avoient eu de précaution; & leur Maison étant attaquée la première, ils s'y défendirent vigoureusement, sans autre secours

(a) Le même, p. 191.

que  
que  
Do  
cha  
fa  
foll  
re  
fes  
&  
pou  
s'éto  
na  
Mar  
toit  
P  
Los  
pt n  
& f  
lopp  
pour  
par  
nam  
Inde  
voisi  
lui a  
de s  
enve  
diver  
été t  
Coul  
passa  
Fren  
gove  
bés  
tier.  
trou  
de g  
roule  
prof  
malh

(b)  
les f  
ciffen  
(c)  
Pamp  
(d)

que celui de leurs Domestiques ordinaires. Mais lorsque le feu y fut appliqué de divers côtés, ils se virent forcés de se rendre. Dès le jour suivant, Dom Diegue se fit reconnoître pour Gouverneur, & les Pizarres furent chargés de chaînes. Leurs Ennemis conseilloyent à l'Adelantade d'assurer sa Conquête & son repos par leur mort. Il rejetta cette cruelle idée, à la sollicitation de Dom Diegue d'Alvarado, qui se fit leur Caution. On assure même qu'il n'avoit violé la trêve que sur le rapport de quelques-uns de ses gens, qui l'avoient assuré que Fernand Pizarre avoit fait rompre les Ponts, & se fortifioit dans Cusco. Ceux qui s'efforcent ainsi de le justifier, ajoutent pour preuve, qu'en entrant dans la Ville, & voyant les Ponts entiers, il s'étoit écrié qu'on l'avoit trompé. Mais, encouragé par le succès, il donna la Frange rouge à Paulu (b), pour le substituer sur le Trône des Incas à Mango son Frere, qui avoit levé le siege après son embuscade, & qui s'étoit retiré dans les Montagnes (c), en se plaignant d'être trahi par ses Dieux.

PENDANT le Siege de Cusco, le Marquis n'avoit pas été moins menacé à Los Reyes. Dans le partage de ses soins, entre ses Freres, dont il n'avoit pu recevoir aucune information, Almagro, qu'il croyoit massacré au Chili, & sa propre défense contre un prodigieux nombre de Péruviens qui l'enveloppoient, il s'étoit hâté de faire partir tout ce qu'il avoit de Vaisseaux, autant pour animer le courage de ses gens, en leur ôtant l'espérance de se sauver par la Mer (d), que pour faire demander du secours au Commandant de Panama, au Viceroi de la Nouvelle Espagne, & à tous les Gouverneurs des Indes. Il avoit tiré les Garnisons de Truxillo, & de quelques autres lieux voisins. Il avoit fait rappeler Alonse d'Alvarado, avec les Troupes qu'il lui avoit confiées pour la Découverte du Pays des *Chachapoyas*. Le danger de ses Freres causant sa plus vive inquiétude, il n'avoit pas manqué de leur envoyer plusieurs fois du renfort; mais il avoit toujours ignoré le fort des divers Détachemens qu'il avoit fait marcher à leur secours. Quelle auroit été sa consternation, s'il en eut été mieux informé? Diegue Pizarre, son Cousin, parti avec soixante-dix Cavaliers, avoit été tué avec eux dans un passage, à cinquante lieues de Cusco. Gonzale de *Tapia*, un de ses Beaux-Freres, avoit péri de même avec quatre-vingts Cavaliers. Le Capitaine *Morgoveyo*, avec sa Troupe, & le Capitaine *Gayette*, avec la sienne, étoient tombés aussi dans les mains des Indiens, qui ne leur avoient fait aucun quartier. Plus de trois cens Hommes, envoyés successivement, avoient ainsi trouvé la mort, les uns par les armes de leurs Ennemis, d'autres écrasés par de grosses pierres & des pieces de rochers que les Péruviens avoient fait rouler sur eux du haut des Montagnes, dans quelques Vallées étroites & profondes, où ils leur avoient laissé le tems de s'engager; & le comble du malheur avoit toujours été, que ceux qui périssoient les derniers ne savoient

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1535.

Il refuse de  
leur faire ôter  
la vie.

Etat du  
Marquis pen-  
dant le Siege  
de Cusco.

(b) Une faveur de cette nature leve tous les soupçons dont quelques Historiens noircissent Paulu.

(c) Dans un lieu qu'on a nommé *Villa Pampa*.

(d) Zarate, p. 201. On a comparé cette

résolution à celle de Fernand Cortez. Cependant l'Historien, qu'on vient de citer, reproche à Pizarre d'avoir employé, auprès de ceux auxquels il faisoit demander du secours, des termes qui ne marquoient pas sa fermeté ordinaire, p. 202.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1535.

Alfonse Alvarado délire tout à la fois du Siege Cusco & Los Reyes.

1536.

Son embarcas du côté de l'Adelantade.

Il est trahi par de Lerma, & fait Prisonnier.

Orgueil d'Almagro & de ses Partisans.

rien du fort de ceux qui les avoient précédés. On remarque que Fernand, Jean & Gonzale Pizarre, Gabriel de Reyes, Fernand Ponce de Leon, Alfonse Henriquez, le Trésorier Requelme & les autres Chefs de Cusco, n'ayant pas été mieux informés de la situation du Marquis, s'étoient défendus avec d'autant plus de résolution jusqu'à l'arrivée d'Almagro, qu'ils s'étoient persuadés que tous les Espagnols de Los Reyes, dont ils ne recevoient ni nouvelles ni secours, avoient été massacrés. Une si cruelle incertitude avoit été accompagnée, du côté du Marquis, de la nécessité continuelle de résister aux attaques des Indiens; & pendant plusieurs mois, ses forces n'avoient fait que diminuer de jour en jour. Enfin l'arrivée d'Alfonse Alvarado l'avoit mis en état de respirer, & de pousser même l'Ennemi jusqu'aux Montagnes. Mais alors il n'avoit rien eu de si pressant, que de faire partir ce brave Officier pour Cusco, après l'avoir nommé son Lieutenant Général à la place de Pierre de Lerma, qui l'étoit auparavant, & que cette préférence irrita beaucoup. Alvarado s'étoit mis en marche avec un Corps de trois cens Hommes, qui s'étoit bientôt trouvé grossi de deux cens, par la jonction de Gomez de Tordoya. Il s'étoit fait jour jusqu'au Pont de Lumichaca, où il avoit mis en déroute une grande partie des Indiens. Ses succès ayant continué jusqu'au Pont d'Abancay, c'étoit le bruit de ses victoires, joint à l'arrivée de l'Adelantade, qui avoit déterminé Mango Inca à lever le Siege de Cusco.

ALVARADO, instruit en même tems du retour & de la conduite de l'Adelantade, ne jugea point à propos de passer plus loin sans avoir reçu de nouveaux ordres. Pendant qu'il les attendoit, Dom Diegue envoya au-devant de lui quelques Cavaliers, pour lui signifier ses Provisions de Gouverneur, dans lesquelles il lui fit déclarer nettement que Cusco étoit compris. Alvarado les prit & les lut: mais déclarant à son tour qu'il ne pouvoit s'attribuer la qualité de Juge, il répondit que c'étoit au Marquis qu'elles devoient être signifiées. Dom Diegue, qui s'étoit avancé lui-même avec d'autres espérances, se hâta de retourner à Cusco. Quelques jours après, de Lerma, que son mécontentement dispoisoit à la trahison, lui ayant fait savoir qu'il étoit résolu d'embrasser son parti, avec plus de quatre-vingts Hommes qu'il avoit sous ses ordres, il sortit de la Ville à la tête de ses Troupes. Alvarado en fut informé le matin; & ses soupçons tombant aussitôt sur de Lerma, il pensoit à le faire arrêter, lorsqu'il apprit que le Traître étoit parti la nuit précédente. Dom Diegue, bien informé alors du nombre de ceux que de Lerma avoit fait entrer dans la Conspiration, s'approcha le soir du Pont d'Abancay, avec d'autant plus de confiance, qu'il savoit qu'une partie des Conjurés en avoient la garde. Il attendit les plus épaisses ténèbres, pour fondre sur le Camp d'Alvarado; & ce malheureux Général, à qui l'on avoit dérobé, comme à ses plus fideles Officiers, jusqu'à leur Lance, pour leur ôter le pouvoir de se défendre, fut enlevé dans sa Tente. Une victoire, qui n'avoit pas coûté le moindre sang, rendit si fiers l'Adelantade & ses Partisans, qu'ils publierent, à Cusco, & dans tous les lieux de leur dépendance, que les Pizarres n'avoient plus rien à prétendre au Pérou, & qu'ils pouvoient aller gouverner les Manglares, sous la ligne Equinoxiale (e).

(e) *Ibid.* pp. 207. & précédentes.



CEPENDANT les premiers avantages d'Alvarado ayant répandu tant d'effroi parmi les Indiens, qu'ils n'avoient pas moins servi à leur faire lever le Siege de Los Reyes que celui de Cusco, le Marquis, qui se trouva libre, avec un fort bon nombre de Troupes, ne pensa qu'à voler au secours de ses Freres. Il ignoroit encore le retour d'Almagro, & tout ce qui s'étoit passé depuis. La plupart de ses Troupes lui avoient été envoyées par Dom Alfonse de Fuenmayor, Archevêque & Président de l'Isle Espagnole, sous la conduite de Dom Diegue de Fuenmayor son Frere. Gaspard d'Espinosa lui en avoit amené de Panama; & Diegue d'Agala, qu'il avoit envoyé à Nicaragua, en étoit revenu aussi avec quelque secours. Tous ces Corps ensemble montoient à plus de sept cens Espagnols, c'est-à-dire, plus qu'on n'en avoit jamais vus rassemblés dans la partie Méridionale du Continent. Le Marquis se mit en marche avec les plus hautes espérances. Il arriva, sans obstacles, dans la Province de *Nasca*, à vingt-cinq lieues de Los Reyes. Ce fut le terme de son Voyage. Il y apprit le retour de Dom Diegue, & tous les événemens qui l'avoient suivi. Dans l'accablement de tant de disgrâces, considérant que ses Troupes étoient disposées à combattre des Indiens, & non des Espagnols, il se crut obligé de retourner à Los Reyes, pour y prendre de nouvelles mesures. Cependant, ce ne fut point sans avoir dépêché à Cusco le Licenté d'Espinosa, en lui recommandant de chercher d'avance quelque moyen de conciliation.

ESPINOSA étoit chargé de représenter à l'Adelantade, que si la Cour d'Espagne apprenoit malheureusement leurs démêlés, elle ne manqueroit pas de les rappeler l'un & l'autre, & de leur envoyer des Successeurs qui jouiroient du fruit de leurs travaux. Si Dom Diegue étoit insensible à ce motif, on devoit lui proposer de rendre du moins la liberté aux Freres du Marquis, & de demeurer à Cusco, sans pousser plus loin ses Entreprises, jusqu'à ce que la Cour fût consultée, & qu'elle fixât, par des ordres précis, les bornes des deux Gouvernemens. Espinosa n'obtint rien; & sa mort acheva de rompre cette Négociation. Dom Diegue descendit dans la Plaine avec ses Troupes, après avoir nommé pour son Lieutenant Général, à Cusco, Gabriel de *Rojas*, sous la garde duquel il laissa Gonzale Pizarre & Alvarado, & faisant mener Fernand Pizarre à sa suite, il continua sa marche jusqu'à la Province de *Chincha*, où il établit, à vingt lieues de Los Reyes, une nouvelle Colonie, dans un lieu qui appartenoit sans difficulté au Gouvernement du Marquis (f).

UNE persécution si vive devint fort nuisible à ses intérêts. Elle attacha au Marquis toutes les nouvelles Troupes qui ne cessoient point d'arriver à Los Reyes, entre lesquelles on nomme Pedro de *Bergara*, Capitaine Flamand, qui avoit apporté de son Pays un grand nombre d'Arquebuses, avec les munitions convenables à ces armes. Jusqu'alors, on n'en avoit point assez, au Pérou, pour former des Compagnies entières d'Arquebusiers; & ce secours fut d'une extrême utilité pour le Marquis, qui en forma sur le champ deux Compagnies. Un autre incident releva beaucoup son courage. Alvarado & Gonzale Pizarre, qui étoient demeurés Prisonniers à Cusco, trouverent le moyen de s'échapper, avec plus de soixante-dix Hommes, qu'ils engagerent

CONQUETE  
DU PEROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1536

Le Marquis  
part pour  
Cusco avec  
une Armée.

Fâcheuses  
Nouvelles qui  
le font retour-  
ner à Los  
Reyes.

Il propose  
en vain un  
accommode-  
ment à D.  
Diegue.

Bravade qui  
l'irrite, & qui  
lui devient  
utile.

Arquebuses  
rares au Pé-  
rou.

Gonzale Pi-  
zarre & Alva-  
rado s'échap-  
pent de leur  
Prison.

(f) *Ibid.* p. 210. Gomara, L. V. Chap. 31. & précédens.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1536.

Deux Rois-  
gileux sont  
choisis pour  
Médiateurs.

Leur décision.

Conférence  
réglée entre  
Almagro &  
Pizarre.

Leurs dé-  
fiances mu-  
tuelles.

Almagro  
quitte la Con-  
férence sur un  
avis secret.

à les suivre, & qui enleverent en partant Gabriel de Rojas, Lieutenant Général de Dom Diegue (g). Leur arrivée fit une Fête publique à Los Reyes, tandis que Dom Diegue s'affligeoit beaucoup de leur évailon. Apprenant d'ailleurs que les forces du Marquis augmentoient de jour en jour, il résolut enfin d'en venir à quelque accommodement. Alfonso Henriquez, Diegue Nunnez de Mercado, & Jean Gusman, furent chargés de ses ordres, pour offrir une entrevue au Marquis. Après quelques négociations, on convint, de part & d'autre, de remettre tous les intérêts entre les mains du Pere François de Boyadilla, Provincial de l'Ordre de la Merci, & du Pere François Lufando. Ces deux Plénipotentiaires porterent, en vertu de leurs pouvoirs, un Jugement par lequel Fernand Pizarre devoit être remis en liberté, & Cusco rentrer sous l'autorité du Marquis, jusqu'à la décision absolue de la Cour. En attendant, les deux Armées devoient être congédiées, pour s'employer dans l'intervalle à la découverte de divers Pays. En un mot tout l'avantage de cette décision demeurant au Marquis, l'Adelantade & ses Partisans ne purent contenir leurs plaintes (h). Cependant ils feignirent de les étouffer; & les Plénipotentiaires furent même assez respectés, pour obtenir une conférence entre les deux Chefs, dans laquelle on supposoit qu'ils acheveroient de se réconcilier. Le Village de Mala, qui étoit entre les deux Camps, fut choisi pour cette grave entrevue, & douze Cavaliers nommés, de part & d'autre, pour les escorter.

Ils partirent au moment réglé: mais Gonzale Pizarre, que le Marquis avoit nommé pour commander sous lui, se fiant peu à la parole de Dom Diegue, étoit allé se poster secrètement à peu de distance du Village, après avoir donné ordre à Castro de se tenir, avec sa Compagnie d'Arquebusiers, dans des roseaux qui étoient sur le chemin de Dom Diegue, & de faire feu sur lui, s'il lui voyoit une escorte plus nombreuse qu'il ne s'y étoit engagé. De l'autre côté, Dom Diegue, en partant avec ses douze Cavaliers, avoit ordonné à Rodrigue d'Ordonnez, son Lieutenant, de tenir ses Troupes en état de combattre, & de régler sa conduite sur celle du Parti opposé (i). En s'abordant, le Marquis & l'Adelantade s'embrassèrent avec de grandes apparences d'affection; mais avant qu'ils eussent commencé à s'expliquer sérieusement, un Cavalier de l'escorte de Pizarre, qui avoit observé le mouvement de Gonzale, s'approcha de Dom Diegue, & lui dit à l'oreille qu'il croyoit sa vie menacée. Sur le champ, s'étant fait amener son cheval, il prit le parti de se retirer. Quelques Cavaliers du Marquis presserent leur Chef de le faire arrêter (k), ce qu'il pouvoit aisément par les Arquebusiers de

(g) Zarate, p. 212. „ Ils subornerent (dit „ Gomara,) environ 50 Soldats de leur Gar- „ de, & avec leur aide ils sortirent de la „ prison. Puis ils ôterent les cordes des clo- „ ches, afin qu'on ne sonnât point l'alarme „ après eux, & s'enfuirent avec ces cinquante „ Hommes, à course de Cheval, emme- „ nant avec eux Prisonnier Gabriel de Ro- „ jas”. Chap. 32.

(h) „ Tous les siens disoient que depuis

„ Pilate, on n'avoit pas prononcé de juge- „ ment plus injuste”. *Ubi supra*, p. 344. au verso.

(i) Le même assure que Dom Diegue avoit ordonné à ses gens de tuer Fernand Pizarre, s'il arrivoit quelque désordre. *Ibid.* au recto.

(k) Benzoni ne s'accorde gueres ici avec les Historiens Espagnols, lorsqu'ils ne mettent que de la défiance de part & d'autre, sans

de Castro. Mais, soit qu'il ignorât l'embuscade, soit qu'il ne l'eût ordonnée, ou permise, que pour la sûreté de sa propre vie (1), il se retrancha sur la fidélité qu'il devoit à sa parole. L'Adelantade, qui découvrit en effet les Arquebusiers en se retirant à toute bride, ne manqua point de faire retentir ses plaintes; & le Marquis, soutenant qu'il n'avoit point eu de part aux précautions de son Frere, se prétendit encore plus justifié par le refus qu'il avoit fait d'en user, lorsqu'on l'en avoit instruit.

Quoique le mauvais succès d'une négociation, dont on avoit conçu tant d'espérance, n'eût fait qu'aigrir les esprits, il se trouva quelques personnes sans passion, qui s'employèrent encore à les accorder; & Dom Diegue consentit enfin à délivrer Fernand Pizarre, sous deux conditions: l'une, qu'il partiroit immédiatement, pour aller prendre les ordres de la Cour d'Espagne; l'autre, qu'on vivroit en paix, jusqu'à son retour. Cependant, les plus fideles Amis de l'Adelantade, qui savoient avec quelle rigueur on avoit traité Fernand dans sa Prison, lui représenterent ce qu'il avoit à craindre de sa vengeance, & penchoient à lui faire couper la tête. Zarate assure même que Dom Diegue se repentit sur le champ d'avoir préféré des conseils plus doux, & qu'après l'avoir renvoyé civilement, accompagné du jeune Almagro son Fils & de ses principaux Officiers, il y a beaucoup d'apparence qu'il l'auroit fait ramener, si Fernand n'eût fait une extrême diligence pour joindre une grosse Escorte qui venoit au-devant de lui (m).

Ce qui peut faire douter de la bonne foi du Marquis, & juger même qu'il n'avoit feint de consentir à l'accommodement que pour délivrer son Frere, c'est qu'ayant reçu avant le Traité, par Pierre d'Angurex, des ordres provisionnels de la Cour, dont il n'avoit point encore fait la déclaration, à peine vit-il Fernand libre, qu'il les fit signifier à l'Adelantade. Ils portoient que les deux Gouverneurs demeureroient chacun dans le Pays qu'ils auroient découvert & conquis, & dans lequel ils auroient fait des Etablissmens, lorsque ce Reglement leur seroit apporté; sans rien entreprendre sur les limites l'un de l'autre, jusqu'à de nouveaux ordres, que Sa Majesté promettoit, après s'être fait mieux éclaircir. Dom Diegue, expliquant cette décision suivant ses vues, répondit, qu'il étoit prêt à s'y conformer, & qu'étant maître de Cusco dans le tems qu'elle lui étoit signifiée, il y demeureroit tranquille, avec promesse d'obéir fidelement aux nouveaux ordres qu'on lui annonçoit pour l'avenir. Le Marquis repliqua qu'il avoit occupé, le premier, Cusco & le Pays voisin; qu'il en avoit fait la Découverte; qu'il y avoit formé les premiers Etablissmens; que Dom Diegue ne l'en avoit dépossédé que par la force, & que par conséquent l'ordre provisionnel de Sa Majesté l'obligeoit d'en sortir. Ces explications auroient traîné en longueur, si le Marquis, pour les terminer avec éclat, n'eût déclaré hautement que toutes les conven-

intention déterminée de nuire. Il tranche net sur le dessein que les Pizarres avoient de se défaire de leur Concurrent, & fait même entrer les deux Religieux dans le complot. Mais cette supposition est démentie par les circonstances.

(1) Gomara dit naturellement: „ Si cette

„ Entreprise se fit par l'ordre de François „ Pizarre, ou sans sa participation, je crois „ qu'on n'en fait rien”; *ubi sup.* p. 344. Zarate le justifie absolument, & lui fait honneur de la fidélité, qui lui fit rejeter le conseil des Cavaliers, p. 215.

(m) Le même, pp. 216. & 217..

CONQUÊTE  
DU PEROU.  
PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1536.

Il entre en  
Traité, &  
rend la liber-  
té à Fernand  
Pizarre, mais  
s'en repent  
trop tard.

Déclaration  
qu'il reçoit du  
Marquis.

On en vient  
à la guerre.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1537.

Le Marquis  
poursuit Al-  
magro.

Accident  
qui l'oblige de  
s'arrêter.

Armes d'ar-  
gent & de  
civre.

Adresse du  
Marquis pour  
justifier ses  
hostilités.

1538.

Fernand Pi-  
zarre va faire  
le Siege de  
Cusco.

tions étoient abrogées par l'ordre de la Cour, & qu'il ne pouvoit se dispenser d'employer les armes, pour en procurer l'exécution.

DOM DIEGUE insista sur sa première réponse; mais ne pouvant contester que la Province de Chincha, où il étoit, ne fût de la Jurisdiction du Marquis (n), il se hâta de lever son Camp, & de reprendre le chemin de Cusco. L'espérance d'abrèger sa marche lui fit traverser une haute Montagne, nommée *Guaytara*, rompant après lui tous les passages, qui étoient déjà fort difficiles. Le Marquis n'en eut pas moins d'ardeur à le suivre; & forçant les obstacles, il s'engagea si loin dans la Montagne, que Dom Diegue, averti de son approche, prit le parti de doubler sa marche. Cependant, il laissa Ordonnez à l'Arrière-garde, pour ôter l'air de fuite à sa retraite. Mais on assure que s'il eut fait face à l'Ennemi, sa victoire étoit certaine. C'est une expérience constante, que ceux qui traversent la Montagne de *Guaytara* sont attaqués, les premiers jours, de maux de cœur & de vomissemens, tels qu'on les éprouve sur Mer lorsqu'on n'est point accoutumé à la navigation (o). Les Troupes du Marquis eurent tant à souffrir d'un mal qu'elles ne connoissoient point, qu'il prit la résolution de les faire retourner dans la Plaine. Dom Diegue continua sa route avec la même diligence, & fit rompre tous les Ponts, pour arrêter ceux qu'il croyoit encore à sa fuite. En arrivant à Cusco, il employa tous ses soins à se fortifier, à lever du monde, à faire fondre de l'Artillerie, en un mot, à se préparer pour un long Siege. On observe qu'au défaut de fer, il fit faire des armes d'argent & de cuivre.

Le Marquis ne prit de son côté que le tems nécessaire pour faire reposer ses Troupes. Il publia qu'étant dans l'obligation de faire exécuter l'ordre de la Cour, il alloit les faire marcher à Cusco, pour rendre Justice à plusieurs Habitans de cette Ville, dont il avoit reçu des plaintes contre Dom Diegue, qui s'emparoit de leurs biens, de leurs Maisons, de leurs Indiens, & qui exerçoit une autorité tyrannique dans le Gouvernement d'autrui. Il nomma Fernand Pizarre, pour commander l'Armée dans son absence; & lui ayant donné pour Lieutenant Général, Gonzale, son autre Frere, il retourna tranquillement à Los Reyes, où sa présence lui parut nécessaire, pour mettre dans ses intérêts les nouvelles Troupes qui continuoient d'arriver.

A peu de distance de Cusco (p), Fernand trouva le Pays assez tranquille: mais étant informé des préparatifs de Dom Diegue, & qu'à la nouvelle de sa marche il avoit fait jeter tous les Partisans du Marquis dans des cachots si profonds, qu'il y en avoit eu quelques-uns étouffés, il ne douta point que les apparences de calme ne couvrirent quelque dessein de le surprendre. Cette défiance lui fit passer la dernière nuit sur la montagne, malgré l'inclination de ses Capitaines, qui le pressoient d'aller camper dans la Plaine. En effet, les premiers rayons du jour lui firent découvrir toute l'Armée de Dom Diegue, rangée en Bataille, sous le Commandement d'Ordonnez. Sa situa-

(n) Gomara, p. 345. au verso.

(o) C'est Zarate qui en fait cette peinture. Gomara dit simplement „ que c'étoit un accident ordinaire aux Espagnols, lorsque „ fortant des Villes & des Campagnes chau- „ des, ils alloient aux Montagnes froides &

„ couvertes de neige, de se geler, & se „ trouver mal aussitôt”, *Ibidem*.

(p) Il y arriva le 26 d'Avril, suivant Gomara, p. 346. & Zarate donne cette date pour celle de la Bataille, qui ne fut livrée que le lendemain; *ubi sup.* p. 227.

tic  
lon  
vo  
va  
gn  
rés  
né  
qui

bre  
tene  
doit  
n'av  
mis  
lors  
prit  
man  
nez,  
quel  
dant  
d'av

Pe  
route  
pour  
recul  
sa T  
d'Or  
le M  
la Ca  
ordre  
enne  
tirer  
donn  
Mais  
avec  
mand  
„ T  
„ ch  
mont  
Hom  
son C  
Lanc  
pour

(q)  
11. I  
sur d

tion étoit sur le grand chemin Royal, entre la Ville & les Montagnes, le long d'un Marais & proche d'une petite hauteur, sur laquelle Ordonnez avoit placé son Artillerie. Chaves, Tello & Guevara commandoient la Cavalerie. Un Corps d'Indiens, posté à peu de distance, du côté des montagnes, avec quelques Espagnols pour le conduire, étoit comme le Corps de réserve, qui ne devoit être employé que par les ordres particuliers du Général & dans le besoin. Almagro se trouvoit alors si foible, d'une maladie qui l'affligoit depuis longtems, qu'il n'avoit pu s'éloigner de la Ville (q).

Ce spectacle étonna peu Dom Fernand, qui étoit fort supérieur en nombre. Il ne put même s'imaginer que ses Ennemis fussent déterminés à l'attendre; & son dessein étoit d'aller s'établir sur une hauteur, qui commandoit une partie de Cusco. Mais Ordonnez étoit si résolu de combattre, qu'il n'avoit choisi son poste, que dans l'opinion qu'il étoit impossible aux Ennemis de s'approcher de la Ville d'un autre côté. Aussi ne s'ébranla-t-il point lorsqu'il les vit descendre dans la Plaine. Fernand, sans tenter d'autre voie, prit le parti de l'attaquer. Il donna ordre au Capitaine *Mercadillo*, qui commandoit sa Cavalerie, de s'avancer entre les Indiens & le terrain d'Ordonnez, dans un lieu d'où il pouvoit également tomber sur eux, s'ils faisoient quelque mouvement vers lui, & se porter au secours de son Infanterie pendant le combat. En même tems, il détacha ses Indiens, pour escarmoucher d'avance contre ceux d'Almagro.

Pour lui, traversant le Marais à la tête de ses Arquebustiers, il mit en déroute, à la première décharge, un Escadron ennemi, qui s'étoit avancé pour lui couper le passage. *Valdivia*, un de ses principaux Officiers, voyant reculer cette Cavalerie avec beaucoup de confusion, s'écria, pour encourager sa Troupe: *la victoire est à nous!* cependant une décharge de l'Artillerie d'Ordonnez emporta quelques Hommes à Fernand. Mais, lorsqu'il eut passé le Marais, & un petit Ruisseau, qui auroit été capable de l'embarrasser, si la Cavalerie de Dom Diegue eut tenu ferme, il continua de marcher en bon ordre, jusqu'à la portée de l'Arquebuse, où remarquant que les Picquiers ennemis tenoient leurs Piques hautes, il donna ordre à ses Arquebustiers de tirer un peu haut. Deux décharges couperent plus de cinquante Piques. Ordonnez, désespéré de cette disgrâce, se hâta de faire commencer la charge. Mais, voyant de la lenteur dans ses premiers rangs, il s'avança lui-même avec son Corps de Bataille, pour faire son attaque du côté où il voyoit Fernand. Zarate le fait crier, dans la douleur de se voir mal obéi: „ Dieu „ Tout-Puissant! Me suive qui voudra. Je vais faire mon devoir & chercher la mort”. Gonzale Pizarre & Alphonse d'Alvarado, qui lui virent montrer le flanc, le prirent de ce côté, & lui tuèrent plus de cinquante Hommes. Il fut blessé lui-même à la tête, d'un coup de balle, qui perça son Casque; & sa blessure ne l'empêcha point de tuer deux Hommes de sa Lance, & de blesser d'un coup à la bouche, un Valet de Fernand, qu'il prit pour son Maître, parcequ'il étoit richement vêtu. Les Troupes se mele-

CONQUÊTE  
DU PEROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1538.

Dispositions  
des Troupes  
d'Almagro.

Sanglant  
Combat entre  
les deux Par-  
tis.

Courage  
d'Ordonnez.

(q) Gomara, p. 346. Zarate, L. III. Chap. sur les principales circonstances, auxquelles on s'attache uniquement.  
11. Le Récit de cette Journée est fort obscur dans les Historiens: mais ils s'accordent

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1538.

La Victoire  
demeure à  
l'Armée du  
Marquis.

Cruauté de  
quelques Es-  
pagnols.

Nom de cet-  
te Bataille.

Almagro est  
fait Prison-  
nier.

Sage condui-  
te de Fernand  
Pizarre.

Fernand fait  
faire le Pro-  
cès à l'Adel-  
antade.

rent, & le combat devint fort sanglant. Mais enfin l'Armée de Fernand demeura victorieuse. Deux Cavaliers s'étoient saisis d'Ordonnez, & comptoient de l'emmener Prisonnier; mais un troisieme survint, qui en avoit reçu anciennement quelque outrage, & lui fit sauter la tête. D'autres, qui s'étoient rendus, eurent le même sort, sans que les ordres de Fernand & de ses Officiers pussent arrêter la furie des Vainqueurs. *Ruydiaz*, un de ses Capitaines, ayant pris en croupe un Prisonnier de ses Amis, qu'il vouloit sauver, on le tua derrière lui d'un coup de lance. C'étoient les gens d'Alvarado, que le souvenir de leur déroute, au Pont d'Abancay, excitoit à cette cruelle vengeance (r). Une journée si fameuse a pris, dans l'Histoire, le nom de Bataille des *Salines* (s).

L'ADELANTADE, qui voyoit fuir ses Troupes, d'une hauteur où il s'étoit donné le spectacle du combat, prit aussi la fuite, en déplorant son malheur, & se retira dans la Forteresse de Cusco. Mais Alvarado & Gonzale Pizarre, qui devoient connoître un lieu dans lequel ils avoient été longtems renfermés, ne lui laisserent, ni le tems, ni le pouvoir de s'y défendre, & le firent Prisonnier. Ils n'eurent pas plus de peine à se rendre maîtres de la Ville, où les Indiens étoient toujours prêts à se déclarer pour les plus forts, & où les restes du Parti d'Almagro regarderent comme une grace d'être reçus après leur défaite.

CEPENDANT les Freres du Marquis comprirent l'importance de s'attacher, par leurs caresses & leurs bienfaits, les Capitaines vaincus qui étoient échappés à l'emportement du Soldat. La plupart se soumirent de bonne grace à l'ascendant des Pizarres. Ceux qui refuserent de prendre parti pour eux, furent chassés de Cusco. Fernand s'étant même aperçu qu'il lui étoit impossible de satisfaire tous ceux qui l'avoient servi, parceque chacun relevoit fort haut le prix de son zele, prit la résolution de séparer ses Troupes, & de les employer de divers côtés aux nouvelles Découvertes. Il y trouva deux grands avantages; l'un, de récompenser ses vrais Amis; & l'autre, d'éloigner ceux dont il lui restoit quelque défiance. *Pierre de Candie*, qui s'étoit signalé par ses services, fut envoyé d'abord avec trois cens hommes, la plupart Soldats de Dom Diegue, à la Conquête d'un Pays vanté pour ses richesses. Mais la difficulté des chemins l'ayant empêché d'y pénétrer, il fut obligé de prendre vers le Collao; moins cependant par son choix, que pour se rendre aux instances des gens de Dom Diegue, dont les chagrins n'étoient pas encore tout-à-fait dissipés, & qui n'avoient pas perdu l'espérance de rendre la liberté à leur Chef. Leurs factions & leurs mutineries furent si fréquentes, qu'elles forcerent Candie de faire arrêter *Mesa*, un des principaux, qui avoit pris parti pour l'Adelantade, après avoir été Commissaire de l'Artillerie des Pizarres. Il fut renvoyé à Cusco, avec les informations & les preuves qui faisoient foi de ses noires intentions.

Ces lumieres, jointes à quelques autres conspirations qui s'étoient déjà faites en faveur de Dom Diegue, firent juger à Fernand qu'il n'y avoit que la mort d'un si redoutable Ennemi, qui pût assurer la tranquillité de sa Conquête. Mais il lui parut fort important de donner une couleur de Justice à

(r) Zarate, p. 226.

(s) Gomara, p. 346. au verso.

cette grande Entreprise. Il fit même entendre en commençant l'instruction du Procès, que son dessein étoit de se borner aux informations, de faire conduire ensuite le Coupable à Los Reyes, & delà en Espagne, où il vouloit l'accompagner & se rendre Prisonnier avec lui. Cependant, sur le bruit que Mesa & d'autres Factieux se dispofoient à l'enlever dans la route, il prit ouvertement la résolution de le faire juger à Cusco. Les principales accusations portoient „ qu'il y étoit entré les armes à la main, & que cette „ violence avoit coûté la vie à plusieurs Espagnols; qu'il avoit conspiré, „ avec Mango Inca, contre l'autorité de l'Empereur; que sans commission „ & sans droit, il avoit donné, aux uns, des Terres dont il avoit dépouillé „ les autres; qu'il avoit rompu des Trêves & violé son ferment; enfin, „ qu'il avoit porté la révolte & l'audace jusqu'à résister aux armes de l'Em- „ pereur (t)”.

LA Sentence ne fut pas différée. Dom Diegue, après l'avoir entendu prononcer, n'épargna rien pour fléchir son Juge. „ Il le conjura, *pour l'amour „ de Dieu*, de lui conserver du moins la vie, dans quelque Prison honorable, „ où il pût pleurer ses péchés. Il lui représenta qu'il n'avoit pas eu pour lui „ cette rigueur, lorsqu'il l'avoit eu en son pouvoir; que loin d'avoir voulu „ répandre le sang de son Ami & de son Parent, c'étoit à ses travaux, à ses „ fatigues, à ses blessures, autant qu'au sacrifice de son bien, que le Mar- „ quis, *son très cher Frere*, devoit ses honneurs & ses richesses. Il demanda „ un peu de pitié pour sa vieillesse, pour son imbécillité & pour sa mala- „ die (v)”. Il appella au Conseil de l'Empereur. Enfin il tenta tous les motifs de la Religion & de l'humanité. L'appel fut rejeté, comme injurieux à l'autorité dont le Marquis étoit revêtu. A l'égard des motifs, Fernand répondit, avec un faux air de Religion & d'Héroïsme: „ que ces discours & „ ces sentimens n'étoient pas ceux d'un grand cœur; qu'il devoit rappeler „ son courage; que l'Arrêt de sa mort étant prononcé, il falloit se soumet- „ tre humblement à la volonté de Dieu, & mourir avec la constance d'un „ bon Chrétien & d'un Gentilhomme (x)”. Tous les Historiens sont re- „ pliquer au malheureux Almagro: „ qu'on ne devoit pas être surpris qu'é- „ tant Homme & Pécheur il craignît la mort, puisque le Fils même de „ Dieu avoit eu la même crainte”. Il ne laissa point de se confesser, & de faire un Testament, par lequel il nommoit, pour ses Héritiers, le Roi & son Fils: mais il refusa longtems de consentir à la Sentence, pour en retarder l'exécution. Enfin, perdant tout espoir, il dit, avec moins d'emportement que de fermeté: „ qu'on me délivre de cette vie, & que le Cruel se „ rassasie de mon sang”. Il fut d'abord étranglé dans sa Prison, à la prière de ses anciens Amis, & décapité ensuite avec tout l'appareil de la Justice dans la grande Place de Cusco (y).

Le Fils qu'il laissoit, & qui se rendit célèbre après lui sous le même nom, étoit né d'un commerce libre avec une Indienne. On n'avoit pas meilleure opinion de la naissance du Pere; & quoiqu'il fût de la Ville d'Almagro, d'où il tiroit son surnom, un Historien, qui rend justice d'ailleurs à ses bon-

(t) Gomara, p. 348.  
(v) *Ibid.* fol. vers.

(x) Zarate, *ubi sup.* pp. 320. & 321.  
(y) Gomara, *ubi supra*.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1538.  
Chefs d'accu-  
sation.

Il est con-  
damné à mort.

Ses instances  
pour obtenir  
la vie.

Cruelle ironie de Fer-  
nand Pizarre.

Supplice  
d'Almagro.

Il laisse un  
Fils de même  
nom. Leur  
naissance.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1538.

Resseuti-  
ment de Die-  
gue d'Alvara-  
do pour sa  
mort.

Dispositions  
de Dom Fern-  
and.

Il part pour  
l'Espagne.

nes qualités, assure qu'avec beaucoup de recherches on n'a jamais pu découvrir de quelle famille il étoit sorti. On le croyoit Prêtre; ce qui peut faire juger qu'ayant abandonné furtivement quelque Société Religieuse, il avoit intérêt à cacher son origine. Cependant le même Ecrivain ajoute, qu'il avoit manqué d'éducation jusqu'à ne savoir pas lire (z). Tous les traits de son caractère seront bientôt rassemblés, dans la comparaison qu'on aura l'occasion d'en faire avec celui de François Pizarre.

• APRÈS Diegue d'Almagro son Fils, il n'y eut personne à qui sa mort fut plus sensible (a) qu'à Diegue d'Alvarado, un de ses Capitaines, & celui qui avoit contribué le plus à lui persuader de rendre Fernand Pizarre au Marquis. Dans sa douleur, il partit aussitôt pour l'Espagne, résolu, non-seulement de faire retentir ses plaintes contre les Pizarres, mais de demander à l'Empereur la permission de défier le Marquis, auquel il reprochoit particulièrement de lui avoir manqué de parole, & de le combattre en champ clos, suivant l'usage du tems. Mais il mourut dans la chaleur de ses sollicitations, à Valladolid, où la Cour étoit alors; & sa mort fut si précipitée qu'on y soupçonna du poison (b).

FERNAND, dont le pouvoir se trouva bien établi, fit punir aussi du dernier supplice Mesa, sur lequel on rejettoit la cause des troubles. Ensuite, sa confiance diminuant pour Candie, il envoya Pierre d'Angurez, avec les trois cens Hommes, qu'il ôtoit au premier, dans le Pays auquel ils avoient été destinés. On ne le fait connoître encore, que par les Chemins bourbeux & les Marais impraticables dont il est rempli. Fernand se rendit dans le Collao, Pays plat, & riche de plusieurs Mines d'or, mais froid, & sans maïs, qui fait la subsistance commune des autres Provinces. Bientôt il y laissa, pour continuer ses Conquêtes, Gonzale Pizarre, qui pénétra jusqu'à la Province des Charcas. Il étoit rappelé, à Cusco, par l'arrivée du Marquis; mais ensuite, quelques fâcheuses aventures de Gonzale les obligèrent tous deux de lui porter du secours. Ils suivirent la fortune ensemble, avec divers obstacles, qui ne finirent que par la prise d'un Chef Indien, nommé *Fifo*; après quoi retournant à Cusco, ils envoyèrent leurs Capitaines de divers côtés. Ce fut alors que Dom Fernand partit pour l'Espagne, dans la seule vue de rendre compte, à la Cour, de sa conduite & de celle de ses Freres. Ses Amis lui conseilloient de ne pas entreprendre un si dangereux Voyage, & d'attendre du moins comment on avoit pris la mort d'Almagro. Mais, soit imprudence ou courage, rien ne fut capable de l'arrêter. En partant, il conseilla au Marquis, de ne se pas fier aux anciens Partisans d'Almagro, qu'on nommoit les *Voyageurs du Chili*; & surtout, de ne pas permettre qu'ils s'assemblassent jamais plus de sept ou huit ensemble, parcequ'ils ne pourroient se trouver en ce nombre, sans former quelque Entreprisè contre sa vie (c).

ENTRE plusieurs Expéditions dont les Pizarres se reposèrent sur leurs Officiers, on en distingue trois, qui méritent une attention particuliere dans

(z) *Ibid.*

(a) Gomara observe qu'entre tant d'Espagnols qu'il avoit obligés, il n'y en eut pas un qui, lorsqu'il fut décapité, daignât met-

tre sous ses genoux un drap pour soutenir sa tête, p. 348.

(b) *Ibid.* p. 349.

(c) Zarate, p. 233.

PH  
plu  
art.  
éto  
le f  
y f  
qu'  
pos  
gne  
lors  
que  
valie  
ans,  
fair  
car  
nom  
Chili  
rou,  
On  
la De  
eu pe  
seul  
Mais  
toute  
Frere  
prouv  
pes a  
la Pro  
eût a  
le Ma  
Plusie  
ravag  
que le  
Trou  
nomb  
Go  
gnols  
nécess  
trois  
il ent  
Conq  
de ru  
pris d  
& d'u  
plus  
(d)



l'Histoire des Voyages. Pierre *Valdivia*, qu'ils envoyèrent au Chili, fut reçu plus paisiblement qu'Almagro ne l'avoit été des Indiens. Mais c'étoit un artifice, qu'on n'auroit point attendu de tant de Nations barbares. Elles étoient au tems de leur récolte. A peine l'eurent-elles achevée, que tout le Pays se souleva; & les Espagnols, qui n'avoient pas perdu de tems, pour y former une Colonie, furent attaqués avec perte. Ils se rebuterent, jusqu'à se soulever contre leur Chef. *Valdivia* prit cet air d'empire, qu'il impose presque toujours à la multitude. Il en fit pendre plusieurs, sans épargner *Pedre Sancho*, un de ses Capitaines, avec lequel il avoit vécu jusqu'alors dans une espèce d'égalité. Cependant plus de mille Indiens vinrent attaquer sa nouvelle Colonie. Il les repoussa vigoureusement, avec trente Cavaliers qui faisoient sa principale force. La guerre continua plus de huit ans, sans interruption. *Valdivia* ne laissoit point de trouver du tems, pour faire cultiver, par ses Soldats, les Terres dont ils tiroient leur nourriture; car il ne recevoit aucun secours des Indiens. On ne nous apprend point le nom de la premiere Colonie qu'il avoit formée (d); mais il se soutint au Chili, jusqu'à l'arrivée de la Gasca, qu'il revint secourir puissamment au Pérou, contre les fureurs de *Gonzale Pizarre*.

On a vu que *Dom Fernand* avoit tenté plusieurs fois, par ses Capitaines, la Découverte d'un Pays dont on vantoit les richesses. Ses Entreprises ayant eu peu de succès, le Marquis prit la résolution d'y envoyer *Dom Gonzale*, seul Frere qui lui restoit au Pérou, pour y faire un solide Etablissement. Mais comme il falloit traverser la Province de *Quito*, & s'y pourvoir de toutes les munitions nécessaires, il crut devoir renoncer, en faveur de son Frere, au Gouvernement de cette Province, dans la confiance de faire approuver la démission à la Cour. *Gonzale* partit pour *Quito*, avec des Troupes assez nombreuses. Il eut à combattre, dans cette route, les Indiens de la Province de *Guanuco*, qu'il auroit eu peine à vaincre, si *Chaves* ne lui eût amené du secours. Pendant qu'il continua de marcher tranquillement, le Marquis chargea *Gomez Alvarado* de réduire entièrement cette Province. Plusieurs Caciques, connus sous le nom de *Conchucos*, avoient poussé leurs ravages jusqu'à la nouvelle Ville de *Truxillo*, sans épargner plus les Indiens que les Espagnols. *Michel de la Cerna* fortit de cette Place; & joignant ses Troupes à celles de *Chaves*, ils vainquirent & dissipèrent ensemble un grand nombre d'Ennemis conjurés (e).

*GONZALE* partit de son nouveau Gouvernement, avec deux cens Espagnols, la moitié Cavalerie, quatre mille Indiens, & toutes les munitions nécessaires pour une grande Entreprise. On comptoit, entre ses provisions, trois mille Bestiaux. Après avoir passé une Bourgade, qui se nomme *Ynga*, il entra dans le Pays de *Quixos*, où s'étoient bornées, du côté du Nord, les Conquêtes d'un ancien Général Péruvien, nommé *Guaynacava*. Il y essuya de rudes attaques; & la Nature paroissant seconder les Indiens, il fut surpris d'un Tremblement de terre, accompagné d'un Tonnerre épouvantable & d'une affreuse pluie. La Terre s'ouvrit en divers endroits, & engloutit plus de cinq cens Maisons. Une Riviere, voisine du Camp, s'enfla jusqu'à

(d) Voyez ci-dessous, la Description du Chili. (e) *Zarate, ubi supra*.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1538.

Conquête  
du Chili par  
Pierre de Val-  
divia.

Découverte  
de la Provin-  
ce de Canela.

*Gonzale Pi-  
zarre* en en-  
treprend la  
Conquête.

Sa route.

Tremble-  
ment de ter-  
re, & autres  
Phénomènes.

CONQUETE  
DU PEROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.  
1539.

Province de  
Zumaco.

Caneliers  
& leur forme.

Cataracte  
d'une grande  
hauteur.

porter ses ravages fort loin de ses bords. Les Espagnols échappèrent à tant de dangers; mais ce fut en gagnant de fort hautes Montagnes, où le froid étoit si vif qu'il y périt un grand nombre d'Indiens. On ne s'y arrêta point, parcequ'on y manquoit de vivres; & la marche fut continuée vers la Province de *Zumaco*, qui ne consiste que dans la pente d'un spacieux Volcan. L'abondance des vivres invita l'Armée à s'y reposer; tandis que Gonzale, accompagné de quelques-uns de ses gens, entra dans une épaisse Forêt, pour y chercher quelque route. N'en ayant trouvé qu'une, qui le mena dans un lieu auquel il donna le nom de *la Coca*, il y fit venir une petite partie de ses Troupes. De grosses pluies, qui survinrent & qui durèrent nuit & jour, pendant deux mois entiers, ne leur laissoient pas le tems de faire sécher leurs habits. Cependant elles ne les empêchèrent point d'observer que la Province de *Zumaco* étoit remplie d'arbres, qui portoient de la vraie Cannelle; d'où lui vint apparemment son nom, qu'elle doit avoir reçu des Espagnols, plutôt que des Indiens. Ces arbres sont grands. Ils ont la feuille du Laurier. Le fruit croît en grappes, dont les grains sont fort menus; & toute la grappe est renfermée dans une coque, à-peu-près de la forme du gland de Liege, mais plus grande. Le fruit, les feuilles, l'écorce & les racines de l'arbre ont l'odeur de la Cannelle, avec cette différence de celle de l'Orient, que la meilleure & la plus parfaite est la coque même où le fruit est renfermé. Les Campagnes sont remplies de ces arbres, que la Terre produit sans culture: mais les Indiens en plantent aussi dans leurs héritages; & cette Cannelle, qu'on trouve plus fine, leur fait la matiere d'un riche Commerce avec les Peuples voisins, qui leur apportent, en échange, des Etoffes & d'autres provisions.

GONZALE, laissant dans *Zumaco* la plus grande partie de ses gens, prit les plus sains & les plus vigoureux, pour continuer sa marche, sous la conduite de quelques Indiens. Quelquefois, dans la seule vue de l'éloigner de leur Pays, ces Peuples lui faisoient de fausses peintures des lieux où il vouloit pénétrer. Ils lui parlerent d'un Pays fort abondant, qui n'offroit à ses yeux & à ses recherches, que des Campagnes stériles. La disette des vivres l'obligea de retourner à la *Coca*, pour y rejoindre les Troupes qu'il avoit laissées derriere lui. Après y avoir passé plus d'un mois, il se remit en marche avec toutes ses forces, suivant le cours de la Riviere, jusques dans un endroit, où ses eaux, tombant de plus de deux cers toises, forment naturellement une des plus belles Cascades du monde, avec un bruit qu'on entend à la distance de plus de six lieues (*f*). Quelques journées plus loin, il trouva que cette Riviere se rassemble dans un Canal si étroit, qu'il n'a pas plus de vingt pieds d'un bord à l'autre; tandis que les Rochers, qui lui servent de rives, n'ont pas moins de hauteur que la Cascade. Les Espagnols avoient fait cinquante lieues, sans trouver d'autre endroit où ils pussent la passer. Quelques arbres, qu'ils ajustèrent facilement sur les Rochers, leur firent un Pont commode; & de l'autre bord, ils s'engagerent dans des Bois, par lesquels ils ne cessèrent point de marcher jusqu'à l'entrée d'un Pays fort plat,

(f) Zarate, *ubi sup.* p. 242.

pla  
me  
fun  
ne  
riv  
To  
ici  
C  
las  
Hac  
me  
Les  
Mé  
Au  
fort  
des  
trav  
con  
gag  
vec  
de p  
Trot  
faill  
trouv  
sur l  
& ce  
mém  
se fe  
An  
Rivie  
fit na  
viere  
mes,  
ger l  
re à  
Rivie  
lit.  
qu'il  
par l  
eaux  
roit  
l'esp  
tion  
de te

(g)  
X

plat, coupé de quelques Rivieres & plein de Marais bourbeux. Ils le nommerent *Guema*, & leur espérance étoit d'y trouver des vivres; mais ils y furent réduits à se nourrir de fruits inconnus, dans le chagrin continuel de ne pouvoir découvrir un seul Habitant de cette Terre sauvage. Enfin ils arriverent dans un Pays plus peuplé, où les vivres leur manquèrent moins. Tous les Indiens qu'ils avoient vus jusqu'alors étoient nus; ils les trouverent ici vêtus de Coton.

GONZALE, ne voulant plus s'exposer à la disette qu'il avoit éprouvée, & las d'être souvent obligé de s'ouvrir un chemin au travers des Bois, avec la Hache & le Sabre, entreprit de construire une Barque, que la Relation nomme un Brigantin (g). Cet ouvrage coûta beaucoup de peine aux Espagnols. Les fers de leurs chevaux morts étant la seule provision qu'ils eussent de ce Métal, il fallut faire du Charbon & des Fournaises pour le mettre en œuvre. Au lieu de Poix & de Goudron, ils recueillirent, dans les Bois, différentes sortes de gommes, qui distilloient de quelques arbres. Les vieilles Mantes des Indiens leur servirent d'étope & de filasse. Gonzale donna l'exemple du travail, & mania lui-même la Hache & le Marteau. Enfin, l'entreprise fut conduite à sa perfection. La Barque se trouva capable de porter tout le Bagage & quelques Hommes. On fit aussi plusieurs Canots, pour la suivre. Avec ce secours, Gonzale se crut non-seulement hors d'embaras, mais en état de pousser ses Découvertes. Il continua sa route, en faisant marcher les Troupes par terre, sur le bord de la Riviere. Les Bois, ou d'épaisses brossailles, leur donnoient encore beaucoup de peine à couper: mais lorsqu'ils trouvoient trop de difficulté sur une rive, le Brigantin leur servoit à passer sur l'autre. La marche étoit si bien réglée, que ceux qui alloient sur l'eau, & ceux qui marchaient, ne se perdant point de vue, & s'arrêtant dans les mêmes lieux pour le sommeil & la nourriture, on étoit toujours en état de se secourir mutuellement.

APRÈS avoir fait plus de deux cens lieues, en suivant le cours de la même Riviere, l'ennui de ne trouver, pour alimens, que des fruits & des racines, fit naître d'autres vues à Gonzale. Il résolut d'envoyer devant lui, sur la Riviere, un de ses Officiers, nommé François d'Orellana, & cinquante Hommes, pour chercher des vivres; avec ordre, s'ils en trouvoient, d'en charger le Brigantin, & de laisser le Bagage dans un endroit, dont il étoit encore à quatre-vingts lieues; où les Indiens l'avoient assuré que deux grandes Rivieres se joignoient, & continuoient de couler paisiblement dans le même lit. Il ne se réserva que deux Canots, pour traverser les petites Rivieres, qu'il pouvoit rencontrer en chemin. Orellana partit, & fut bientôt porté, par le courant, dans le lieu où les deux grandes Rivieres mêloient leurs eaux; mais il n'y trouva point de vivres: & considérant la peine qu'il auroit à remonter, contre un courant si rapide, qu'il n'auroit pas fait dans l'espace d'un an ce qu'il venoit de faire en trois jours (h), il prit la résolution de s'abandonner au fil de l'eau. On ne lui attribue point d'autre vue que de tenter la fortune (i). Cependant le refus qu'il fit de laisser du moins le

CONQUETE  
DU PEROU.

PIZARRR.

II. VOYAGE.

1533.

Province de  
Gucma.

Avec quelles  
peines Gon-  
zale fait con-  
struire une  
Barque.

Usage qu'il  
en fait.

Découvertes  
d'Orellana.

Orellana a-  
bandonne  
Gonzale,  
avec le Bri-  
gant.

(g) *Ibid.* p. 244.

(h) *Ibid.* p. 217.

(i) *Ibid.*

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.  
1538.

Ténérîté de  
son Entreprî-  
se.

A quoi elle  
aboutit.

Il entre dans  
la Mer du  
Nord.

Il part pour  
l'Espagne.

Son retour  
& sa mort.

Bagage & les Canots, & la querelle qu'il eut là-dessus avec le Pere Gaspard de *Carvajal*, Religieux de S. Dominique, qui, lui reprochant de violer les ordres de son Général, ne s'attira que des injures & des coups (k), semblent marquer qu'il étoit animé contre Gonzale par quelque ancien mouvement de haine & de vengeance.

IL continua sa navigation, en Avanturier qui n'attend plus rien que du hazard, descendant quelquefois à terre, & combattant les Indiens qui entreprenoient de s'y opposer, attaqué souvent sur la Riviere même, par un grand nombre de ces Barbares, & fort embarrassé à se défendre contre une multitude de Canots, parceque les cinquante Espagnols étoient trop pressés dans le Brigantin. D'autres Indiens l'ayant reçu avec plus d'humanité, il employa leur secours pour construire une seconde Barque, qu'ils chargerent aussi de provisions. Plus loin, il en rencontra de fort belliqueux, dont il obtint l'amitié par ses caresses, après les avoir vaincus dans un combat. Ils lui apprirent qu'au-delà de leur Province, il y avoit un Pays qui n'étoit habité que par des Femmes guerrieres; les mêmes apparemment dont *Almagro* avoit entendu parler dans son Expédition du Chili. Ainsi, recueillant des lumieres importantes, sans trouver aucune apparence d'or ou d'argent, il suivit le cours de la Riviere jusqu'à son embouchure, qui le fit entrer dans la Mer du Nord, à trois cens vingt-cinq lieues de l'Isle de *Cubagua* (l).

CETTE grande Riviere étoit celle dont l'embouchure avoit été découverte dès l'an 1500, par les *Pinsons* (m), & qui avoit reçu alors le nom de *Maragnon*. Elle prend sa source au Pérou, dans la pente des Montagnes de *Quito*. Son cours, en ligne droite, est d'environ sept cens lieues: mais, à suivre tous ses détours, depuis sa source jusqu'à la Mer, les Relations Espagnoles en comptent plus de dix-huit cens (n).

ORELLANA se rendit en Espagne, où vantant beaucoup sa Découverte, il publia qu'il l'avoit entreprise à ses frais & par ses lumieres (o). Le récit qu'il fit particulièrement d'une Nation de Femmes guerrieres, qu'il n'avoit pas vues, fit donner aux Terres qu'il avoit traversées le nom de *Pays des Amazones*. Il en obtint le Gouvernement, quelques années après, avec le pouvoir d'en faire la Conquête. Plus de cinq cens Hommes, presque tous d'une naissance noble, s'embarquerent sous ses ordres. Mais leur navigation fut si malheureuse, qu'ayant commencé à se rebuter dès les Canaries, la plupart abandonnerent bientôt leur Chef, & se disperserent dans les Isles. Il mourut lui-même de maladie ou de chagrin, dans le cours du Voyage, sans avoir tiré d'autre fruit de ses travaux qu'une gloire équivoque, puisqu'elle porte sur une noire trahison.

CEPENDANT *Gonzale*, arrivant à la jonction des deux Rivières, tomba dans un embarras mortel, lorsqu'au lieu d'y trouver des vivres, il apprit

(k) *Ibid.*

(l) *Ibid.* p. 248. Nous avons une Relation informe de son Voyage.

(m) Voyez le Tome XVIII. de ce Recueil, p. 97.

(n) Toutes ces Relations de *Gomara* & de *Zarate* seront éclaircies dans la Description

du Pérou.

(o) *Zarate* ajoute qu'il y avoit, dans le Brigantin, beaucoup d'argent & d'émeraudes, qui lui servirent non-seulement à faire le Voyage d'Espagne, mais à s'équiper pour retourner en Amérique. Ainsi *Orellana* joignit le vol à la perfidie, p. 250.

que  
Esp  
lieu  
toit  
l'ho  
avo  
dés  
de c  
avec  
retr  
mire  
ser  
neux  
tiré  
quels  
ces,  
mém  
choi  
se tu  
leurs  
heurt  
une d  
filets  
nir.  
serts,  
voien  
te H  
morts  
quant  
un bo  
tis de  
& des  
leurs  
ris pa  
se ou  
aux b  
gées  
les ro  
que le  
de leu  
pu tr  
ce qu  
voyan  
& la l

(p)

que ses gens l'avoient abandonné avec le Brigantin & son Fagage. Un Espagnol, qui avoit eu le courage & la fidélité de demeurer seul dans ce lieu, pour attendre son Général, lui raconta que non-seulement Orellana s'étoit promis de continuer les Découvertes; mais que pour s'en attribuer tout l'honneur, il s'étoit fait nommer Capitaine par une élection formelle, après avoir renoncé à la qualité de Lieutenant des Pizarres (p). Une si cruelle désertion fit perdre courage aux gens de Gonzale. Ils se voyoient à plus de quatre cens lieues de Quito, sans aucune ressource du côté des Sauvages, avec lesquels ils n'avoient fait aucune liaison; incertains même de pouvoir retrouver ceux qui les avoient si bien traités; privés de leur provision de miroirs, de sonnettes, & d'autres bagatelles qui leur servoient à familiariser ces Barbares, & pour comble d'infortune, dans un Pays nu & sablonneux, qui ne leur offroit pas même le triste secours qu'ils avoient toujours tiré des racines & des fruits sauvages. Les chevaux qui leur restoient, & quelques chiens qu'ils avoient amenés, firent tout le fond de leurs espérances, en prenant la résolution de retourner au Pérou. Ils ne reprirent pas le même chemin, parcequ'ils l'avoient trouvé trop difficile: mais celui qu'ils choisirent, sans autre règle que le cours du Soleil, n'étoit gueres plus aisé & se trouva beaucoup plus désert. Après avoir mangé successivement tous leurs chevaux & leurs chiens, ils furent réduits à vivre de feuilles d'arbres; heureux, lorsqu'au défaut de fruits & de feuilles, ils trouvoient à brouter une espece de filets tendres, à-peu-près semblables à ceux de la vigne. Ces filets, qui avoient le goût de l'ail, n'étoient pas sans force pour les soutenir. Le moindre animal, qu'ils pouvoient tuer ou surprendre dans ces déserts, se vendoit à grand prix, & tomboit par conséquent à ceux qui avoient de l'or. Une vie si misérable fit perdre, à Gonzale, plus de quarante Hommes. Ils s'appuyoient contre le tronc d'un arbre, & tomboient morts, en demandant à manger. Tous les autres étoient si foibles, qu'à cinquante lieues de Quito, ils désespéroient d'y pouvoir arriver, lorsque, par un bonheur dont on n'explique pas l'occasion, les Espagnols de Quito, avertis de leur retour, vinrent au-devant d'eux avec des vivres, des chevaux & des habits. Gonzale & les autres Officiers n'étoient pas moins nus que leurs Soldats. Leurs habits ayant été déchirés par les brossailles, ou pourris par les pluies, ils n'avoient, pour se couvrir, que les lambeaux d'étoffe ou de peaux, qu'ils avoient partagés entr'eux, & qui suffisoient à peine aux bienéances de la nature. Leurs épées étoient sans fourreaux, & rongées de rouille. Ils étoient tous à pié, les jambes nues & déchirées par les ronces qu'ils avoient eues sans cesse à traverser; si pâles, si maigres, que leurs Parens & leurs Amis ne les reconnurent pas tout d'un coup. Un de leurs plus grands maux étoit venu de la disette du Sel, dont ils n'avoient pu trouver le moins du monde dans un espace de deux ou trois cens lieues; ce qui leur fit juger que c'étoit cette raison qui rendoit le Pays si désert. En voyant paroître ceux qui leur apportoient du secours, ils se jetterent à terre, & la baisèrent, dans un transport de reconnoissance. Ensuite tous ces affamés

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1539.

Embaras de  
Gonzale Pi-  
zarre après la  
suite d'Orel-  
lana.

Horribles  
difficultés de  
son retour à  
Quito.

(p) *Ibid.* p. 251.

CONQUETE  
DU PEROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1539.

Conspiration  
des Partisans  
d'Almagro  
contre le  
Marquis.

Qualités natu-  
relles du  
jeune Diegue  
d'Almagro.

Projet des  
Conjurés.

se jetterent sur les vivres avec tant d'empressement, & mangeoient avec tant d'avidité, qu'on fut obligé de les régler pendant quelques jours, pour faire reprendre à leur estomac l'habitude de ses fonctions. Comme les chevaux & les habits, qui étoient venus d'abord au-devant d'eux, ne se trouverent point en assez grand nombre, Gonzale & ses Officiers refuserent d'en prendre, & voulurent garder jusqu'à Quito une égalité parfaite avec leurs Soldats. Cette conduite leur rendit l'affection de ceux que leurs vaines promesses avoient irrités. En entrant le matin dans la Ville, ils allerent droit à l'Eglise, où les sentimens d'une vive piété, fruit heureux de la misere, mais qui passé ordinairement avec elle, les firent demeurer immobiles jusqu'à la fin du Service (q). Les Auteurs de la Relation ajoutent que le Pays de Quixos, ou Canela, dont ils avoient du moins vérifié l'existence, est sous la Ligne Equinoxiale, à la même hauteur que les Iles Moluques, d'où la Canelle venoit alors en Europe (r).

LE malheur, que Gonzale avoit effuyé, n'étoit pas le plus redoutable dont il fut menacé. Il s'étoit formé, pendant son absence, contre sa Famille, un complot dans lequel on n'a pas moins de peine à comprendre la téméraire confiance des Conjurés, que l'aveugle sécurité du Marquis. Après la mort de l'Adelantade, Fernand Pizarre avoit envoyé Dom Diegue d'Almagro, son Fils, à Los Reyes. Ce jeune Homme, élevé jusqu'alors par Jean d'Herrada, Gentilhomme Espagnol, qui n'avoit pas cru s'avilir en donnant ses soins au Fils d'un des Maîtres du Pérou, étoit de belle taille, adroit, & d'un courage dont tout sembloit annoncer d'illustres effets. Il excelloit dans tous les exercices du corps. Si son Pere avoit ignoré jusqu'aux premiers élémens du favoir, un Historien remarque que le jeune Dom Diegue étoit plus savant que sa profession ne sembloit le demander. Le Marquis l'avoit tenu quelque tems Prisonnier, avec son Gouverneur; mais leur ayant enfin rendu la liberté, il avoit permis qu'ils prissent ensemble une Maison à Los Reyes, où ses propres observations lui répondoient de leur tranquillité sous ses yeux. Mais cette Maison devint bientôt le rendez-vous de tous les Amis & Partisans de l'Adelantade, qui étoient errans dans le Pays, parce qu'il se trouvoit peu d'Espagnols qui osassent les recevoir. Lorsqu'Herrada vit Fernand parti pour l'Espagne, & Gonzale pour ses Découvertes, il crut les circonstances favorables au dessein qui s'étoit formé dans les Assemblées dont il étoit regardé comme le Chef. C'étoit non-seulement d'ôter l'administration aux Pizarres, mais de venger la mort de l'Adelantade par celle du Marquis. Le ressentiment des Conjurés avoit été fort aigri par le supplice de quelques Officiers, dont ils étoient persuadés que le plus grand crime avoit été leur attachement pour Dom Diegue. Ensuite, le Marquis ayant éloigné du jeune Almagro tous les Indiens qui avoient suivi les Enseignes de son Pere, cette politique, qu'il devoit au repos du Gouvernement, leur parut une autre marque de haine, dont ils craignoient que tôt ou tard l'effet ne s'étendît jusqu'à eux. Ce n'est pas qu'il ne se fût souvent efforcé

(q) *Ibidem*, pp. 251. & suivantes.

(r) La Canelle n'est jamais venue des Moluques, où elle ne se trouve pas, mais de

l'île de Ceylan, dont la situation est plus septentrionale. R. d. E.

de gagner leur affection par ses careffes, mais ils les prenoient pour autant d'artifices, qui ne faisoient qu'augmenter leur averfion & leur défiance.

ENFIN, l'absence des deux Freres leur faifant juger qu'ils feroient moins observés, ils commencèrent à faire fecretement des provisions d'armes. Leur intelligence étoit fi parfaite, que pour fournir aux dépenses communes, ils mettoient entre les mains d'Herrada tout l'argent qu'ils pouvoient retrancher à leur fubfiftance, jufqu'à celui qu'ils gaignoient au jeu. D'un autre côté, connoiffant tous les anciens Amis de l'Adelantade, ils prirent foin de les rappeler pour groffir leur nombre; & l'on affure qu'ils en firent venir quelques-uns de plus de deux cens lieues (r). Il étoit impoffible néanmoins que ceux du Marquis n'ouvriſſent pas les yeux fur une partie de ces mouvemens: mais dans la confiance qu'il avoit à fon autorité, d'autres difent à fa bonne foi, fon honneur & fa confcience (r), il rejettoit leurs avis comme de fauffes terreurs; & fa réponſe étoit ordinairement: „ qu'il falloit laiffer „ vivre en repos de pauvres Malheureux, affez punis par la honte de leur „ défaite, par la haine publique & par leur miſere (y)”. Cet excès d'indulgence redoubla leur hardieffe. Les principaux la pouſſoient déjà jufqu'à paſſer devant lui fans le faluer. Il attribua cette infolence au chagrin de leur état. Un jour on trouva trois cordes attachées au Gibet; l'une dirigée vers fon Palais, qui étoit fur la même Place; les deux autres, vers les Maisons de *Velaſquez*, fon Lieutenant, & de *Picado*, fon Secrétaire (x). Loin de s'offenſer de cet outrage, il en ſourit; & défendant qu'on en recherchèt les Auteurs, il ſuppoſa qu'une infamie de cette nature ne pouvoit venir que de quelque ame vile, qui ne méritoit pas fon attention.

CEPENDANT la réfolution de le tuer étoit priſe; & les Conjurés ſe propoſent en même tems de ſe rendre Maîtres du Pays: mais ils vouloient attendre des nouvelles d'Eſpagne, depuis l'avis qu'on avoit reçu que ſur les plaintes de Diegue d'Alvarado, Fernand Pizarre avoit été arrêté par ordre de l'Empereur, & renfermé dans une étroite Priſon (y). Ce changement, du côté de la Cour, leur faifoit eſpérer quelque autre révolution. D'ailleurs, ils avoient appris, par la même voie, que Sa Majeſté envoyoit, au Pérou, le Licencié *Vacca de Caſtro*, pour y prendre connoiſſance de tous les défordres, & que ce Miniſtre Impérial s'étoit déjà rendu à Panama. Quoique la mort du Marquis fût jurée, une partie des Complices, redoutant la qualité de Meurtriers, ſouhaitoient de pouvoir le conduire à l'échaffaud par les voies de la Juſtice; & ceux-mêmes, que l'aſſaſſinat n'effrayoit point, au-

(r) Gomara, p. 354. fol. verſ.

(r) Zarate, p. 258.

(y) Benzoni dit qu'en effet ils étoient tous pauvres, miſérables, & demi-déſeſpérés, parce que les Partifans des Pizarres avoient faiſi leurs biens, & ne leur avoient rien laiffé. *Ubi ſup.* p. 597.

(x) Gomara, *ibidem*; & Zarate, *ibidem*.

(y) Deux Hiſtoriens, qui vivoient dans le même tems, difent; l'un: „ qu'il fut ferré au „ Château de Medina del Campo, nommé „ la *Morte*, & qu'on n'avoit pas ſu, depuis,

„ ce qu'on en avoit fait”. *Benzoni, ubi ſup.* p. 597. L'autre: „ il ſ'en vint en Eſpagne à „ la Cour, avec grande pompe, & montrant „ grande richeſſe: mais il ne fut gueres là, „ qu'on ne le menât de Valladolid Priſon- „ nier à la Fortereſſe de Medina del Campo, „ d'où il n'eſt point encore forti”. *Gomara*, L. V. Ch. 35. Il eſt demeuré incertain ſ'il avoit été arrêté pour la mort d'Almagro, ou ſur le ſouſçon d'avoir empoifonné Diegue d'Alvarado.

CONQUETE  
DU PEROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1539.

Tems qu'ils  
prennent pour  
l'exécuter.

Leur audace  
& confiance  
du Marquis.

1549.

Ce qui retarde  
l'exécution.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1540.

Les Conjurés reviennent à leur projet.

1541.

Sécurité excessive du Marquis.

Diffimulation d'Herrada dans une visite.

Le Marquis est tué. Circonstances de sa mort.

roient cru les Almagros mieux vengés par l'ignominie du supplice. Ils s'assemblerent (z), pour délibérer sur leurs espérances. Le résultat fut de députer, vers Castro, Dom Alonse de Montemayor, à qui sa naissance assurait un bon accueil, & que son esprit rendoit capable d'approfondir les intentions de la Cour. Il partit, avec tous les Mémoires qui pouvoient donner du poids à ses accusations. Mais, pendant qu'il se rendoit à Panama, on fut informé à Los Reyes, que la Commission de Castro ne regardoit que le rétablissement de l'ordre, & que pour éviter de nouveaux troubles, ou par égard pour le Marquis, dont l'Espagne avoit reçu de si grands services. on lui avoit recommandé particulièrement de ne pas rechercher à la rigueur les circonstances de la mort d'Almagro. Ces ménagemens de la Cour, qui sembloient mettre la tête du Marquis à couvert, firent changer tout-d'un-coup les résolutions des Conjurés.

BIENTÔT le bruit d'une Conspiration devint si public à Los Reyes, qu'il alla jusqu'aux oreilles du Marquis. Quelques Amis le pressèrent alors de veiller à sa sûreté. Il leur dit, sans émotion: „ que sa tête étoit gardée par „ le pouvoir qu'il avoit de faire abattre celle des autres”. Au conseil qu'on lui donna d'avoir du moins quelques gens de confiance autour de lui, il répondit: „ qu'il ne vouloit pas être soupçonné d'avoir pris des précautions „ contre le Juge que la Cour envoyoit au Pérou”. Un jour qu'il se promenoit dans son Jardin, Herrada eut l'audace de lui rendre une visite, pour observer ses dispositions; & dans le cours de l'entretien, portant la diffimulation jusqu'à lui attribuer le dessein de se défaire du jeune Dom Diegue & de ses Amis, il lui en fit des plaintes fort touchantes, au nom de tant de Malheureux, qui n'avoient plus rien à se promettre de la Fortune. Pizarre jura qu'il n'avoit jamais eu cette pensée; & se rappelant les avis qu'il avoit reçus, il ajouta: „ qu'on lui avoit dit, au contraire, que les Amis d'Almagro en vouloient à sa vie, & qu'ils faisoient des provisions d'armes”. On prétend qu'Herrada ne craignoit point de repliquer, qu'ils avoient raison d'acheter des Cuirasses, puisque les Pizarres avoient des Lances. Ceux qui lui prêtent ce langage, condamnent le Marquis, de ne l'avoir pas fait arrêter (a), & ne le trouvent excusé, que par la permission qu'Herrada lui demanda aussitôt, de se retirer de la Ville avec Dom Diegue; ce qui pouvoit lui faire juger qu'ils ne méditoient rien de violent. Aussi n'en prit-il aucun soupçon. Il s'amusoit à cueillir des Citrons, dont il offrit quelques-uns à son Ennemi, en lui disant que c'étoient les premiers qui fussent venus dans la nouvelle Ville, & en promettant de lui faire donner tout ce qui manquoit à ses besoins. Herrada lui baïsa les mains, & lui fit ses remerciemens avec „ de grandes apparences d'affection (b).

IL avoit obtenu ce qu'il desiroit; c'est-à-dire, la certitude que le Marquis étoit sans défiance. Les Conjurés s'assemblerent aussitôt chez lui, & le Dimanche suivant fut choisi pour l'exécution du Complot. Toutes les me-

(z) Les principaux étoient Jean de Sayavedra, Dom Alonse de Montemayor, Jean de Gusman, Manuel d'Espinar, Diegue Nunez de Mercado, Dom Christoval Ponce de

Leon, Jean d'Herrada, & Pero Lopez d'Ayala. Zarate, p. 260.

(a) Gomara, p. 355.

(b) *Ibid.*

fures  
prév

(c)

Mais  
tems,  
la mo  
pas su  
préfer  
trouve  
celle d  
rité n  
vant le  
jusqu'à  
devoir  
ment d  
dans l  
„ Ils n  
„ la M  
„ juré  
„ de P  
„ lequ  
„ cado  
„ hison  
„ révé  
„ de p  
„ en c  
„ lors,  
„ aucu  
„ aprè  
„ croy  
„ cette  
„ quez  
„ pour  
„ cette  
„ pag  
„ quel  
„ E  
„ cette  
„ pou  
„ puis  
„ Qua  
„ qui  
„ Gou  
„ tre  
„ ne  
„ nan  
„ poin  
„ & f  
„ Lie  
„ Gen  
„ alle  
„ voy  
„ fon  
„ dé  
„ ceu  
„ &  
„ le



lures avoient été déjà prises pour un autre jour (c), & quelque obstacle imprévu les avoit fait suspendre. Il arriva même un nouvel incident, qui de-

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
PIZARRE.

II. VOYAGE.  
1541.

(c) Le jour de la S. Jean, suivant Zarate. Mais quoique cet Historien vécut du même tems, qu'il fût arrivé au Pérou deux ans après la mort de Pizarre, que sa fidélité ne fût pas suspecte, & que toutes ces raisons fassent préférer ici sa Relation pour le Texte, il se trouve tant de circonstances différentes dans celle d'un autre Contemporain, dont l'autorité n'est pas d'un moindre poids, que, suivant la méthode à laquelle on s'est attaché jusqu'ici pour les grands événemens, on croit devoir soumettre les deux Récits au jugement des Lecteurs. Voici celui de Gomara, dans les termes de l'ancienne Traduction.

„ Ils résolurent tous de tuer Pizarre, après la Messe, le jour de S. Jean. Un des Conjurés découvrit toute l'Entrepris à Alfonso de Hevao, Chapelain de la grande Eglise, lequel, la nuit, communiqua le tout à Piccado & à Pizarre, lui déclarant toute la trahison, laquelle un des Conjurés lui avoit révélée en secret; & que pour cette cause, de peur d'être reconnu, il s'étoit déguisé en cet habit d'Homme lal. Pizarre, pour lors, soupoit avec ses Enfans. Il se troubla aucunement à cette Nouvelle; mais un peu après, étant revenu à soi, il dit qu'il n'en croyoit rien. Si est-ce toutefois que pour cette affaire, il envoya querir Jean Velasquez, son Lieutenant, qui n'y put venir, pour être couché en son lit malade, & pour cette cause s'en alla par devers lui, accompagné seulement d'Antoine Piccado, & de quelques Pages qui portoient des torches.

„ Etant là dit au Docteur, qu'il remédiait à cette affaire. L'autre lui fit réponse qu'il pouvoit demeurer en sûreté s'il vouloit, puisqu'il avoit en main le glaive de Justice. Quant à moi, je m'esmerveille de Piccado, qui ne réchauffa autrement la froideur du Gouverneur & du Lieutenant, pour mettre ordre à un danger si éminent. Pizarre ne s'en soucioit, se fiant sur son Lieutenant. Le jour de S. Jean venu, si n'alla-t-il point à l'Eglise, de peur de ces Conjurés, & se fit chanter la Messe en sa Maison. Le Lieutenant François de Chaves & autres Gentilshommes, après la Grande Messe, allèrent dîner avec lui. Les Conjurateurs voyant que Pizarre n'étoit sorti de sa Maison pour aller à la Messe, pensèrent être découverts, & même d'être pris. Entre ceux qui favorisoient le Parti d'Almagro, & qui pour lors étoient prêts à exécuter, le plus grand nombre étoit ceux du Chili,

„ & y en avoit bien peur de ceux des autres endroits, parcequ'ils ne vouloient point encore se déclarer jusqu'à ce qu'ils eussent vu l'issue. Herrada, étant fort caute & rusé, & courageux tout ensemble, choisit onze Soldats bien armés, lesquels furent Martin de Vilva, Diego Mendez, Christophe de Sosa, Martin Cayillo, Arbolancie, Hinojeros, Nervaes, S. Millan, Porras, Velasquez, & François Nunnez; & comme chacun disoit, s'en allerent droit où étoit Pizarre, leurs épées nues, & criant: tue, tue ce Tyran, ce Traître, qui a fait mourir Vacca de Castro! Ils disoient cecl pour irriter le Peuple. Pizarre, oyant tel bruit, cogneut alors ce qui étoit. Il fait fermer la porte de la Salle, & dit à François de Chaves qu'il la gardât avec vingt Hommes, qu'il avoit pour lors en sa Maison, cependant qu'il s'iroit armer. Herrada laissa un Homme à la première porte de la rue, lequel avoit charge de dire que Pizarre étoit déjà mort; afin que tous ceux de Chili vinssent plus hardiment lui donner secours, lesquels incontinent s'assemblerent jusqu'à deux cens. Cependant il monte en haut avec ses dix autres compagnons. Chaves lui ouvrit la porte, pensant le retenir, & l'appaiser, tant par son autorité que par belles paroles. Mais eux, pour entrer, avant qu'on refermât la porte, lui donnerent pour réponse une estocade. Il met la main à l'épée, en disant ces mots: Comment, Seigneurs & Amis? Lui donnerent un grand coup, qui lui fendit la tête si avant, qu'il cheut mort jusqu'en bas des degrés. Les autres, voyant leur Chef mort, se jetterent par les fenêtres dans le Jardin, & le Docteur Velasquez le premier, tenant avec les dents le Sceptre de Justice, afin qu'il ne lui empêchât les mains. Il en demeura seulement sept en la Salle, qui combattirent, desquels deux furent bleffés & les cinq autres tués. François Martin d'Acantara, qui étoit Beau-Frere de Pizarre, Vargas & Sardon, Pages, un Negre, & un Espagnol Serviteur de Chaves, défendirent la porte de la Chambre où s'armoit Pizarre. Les Pages furent tués. François Pizarre sortit après, fort bien armé, avec un courage invincible, & semblable à un César; & quand il eut vu qu'il n'étoit resté seulement que François Martin, il lui dit avec paroles courageuses: or Jus, mon Frere, chargeons. „ Nous sommes tous deux assez suffisans pour

e. Ils s'ag-  
t fut de dé-  
ffiance affli-  
ndir les in-  
ient donner  
anama, on  
doit que le  
les, ou par  
services. on  
la rigueur  
Cour, qui  
r tout-d'un-

eyes, qu'il  
nt alors de  
gardée par  
ngéil qu'on  
lui, il ré-  
précautions  
se prome-  
e, pour ob-  
la dissimu-  
Diegue &  
de tant de  
e. Pizarre  
qu'il avoit  
is d'Alma-  
mes". On  
raison d'a-  
eux qui lui  
urrêter (a),  
demanda  
it lui faire  
a soupçon.  
son Enne-  
ns la nou-  
anquoit à  
mens avec

Marquis  
& le Di-  
les me-  
pez d'Aya-

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1541.

voit absolument sauver le Marquis, si, par une obstination incroyable il n'eut pas fermé les yeux à toute sorte de lumieres. Le Samedi au soir, un des Complices découvrit toute la trame au Curé de la principale Eglise, qui hâta d'en donner avis au Secrétaire Picado, parceque Pizarre étoit à souper chez François *Martin*, son Beau-frere. Picado lui mena le Curé. Lorsqu'on l'eut prévenu sur le sujet de cette visite, il quitta la table avec quelque empressement, pour entendre ce qu'on avoit à lui dire; & le récit du Curé parut le troubler un peu. Mais reprenant toute sa fermeté, ou plutôt se remettant sur les yeux le bandeau qu'on venoit de lever, il répondit: „ qu'il „ ne pouvoit se persuader ce qu'il avoit entendu, parceque depuis peu de „ jours Herrada l'étoit veru voir & lui avoit parlé d'un ton fort humble”. Il ajouta: „ que vraisemblablement, celui dont le Curé tenoit cet avis, pen- „ soit à demander quelque grace, & vouloit se faire un mérite de ses inven- „ tions pour l'obtenir”. Cependant il fit appeller le Docteur Jean Velasquez, son Lieutenant, qui ne put venir, parcequ'il étoit indisposé: & sans marquer la moindre impatience, il passa chez lui en se retirant, accompagné seulement de son Secrétaire & de deux ou trois de ses Convives, avec un Flambeau qu'on portoit devant eux. Velasquez, qu'il trouva au lit, n'attacha pas plus d'importance au récit du Curé; & montrant son Bâton de Commandement, il assura fièrement les Spectateurs, qu'aussi longtems qu'il l'auroit entre les mains, sous l'autorité du Marquis, il n'y avoit point de révolte à craindre dans l'étendue de sa Jurisdiction. L'Historien observe qu'il tint parole, parcequ'en fuyant le lendemain, il prit son Bâton entre les dents, pour s'aider plus aisément de ses mains.

Les réflexions de la nuit ne laisserent pas de causer quelque inquiétude à Pizarre. Il se dispensa le Dimanche au matin de paroître à l'Eglise; & sous un prétexte de santé il se fit dire la Messe dans sa Maison. Après l'Office public, Velasquez & Chaves, ses deux principaux Officiers, allerent dîner avec lui. Quelques autres Espagnols s'y rendirent aussi, les uns par habitude & pour s'informer de sa santé, d'autres inquiets pour leur propre sort, quoique sur de simples bruits, qui n'étoient clairs pour personne. A peine étoient-ils hors de table, & les gens congédiés, dans la tranquillité qui regne au milieu du jour, qu'Herrada, suivi de dix ou douze de ses Complices, sortit de sa Maison, qui n'étoit qu'à trois cens pas du Palais. En paroissant dans la rue, ils mirent l'épée à la main, & crièrent à haute voix: *meure le Tyran! meure le Traître!* Ils se promettoient qu'une déclaration si brus-

„ combattre ces méchans Traîtres. Mais Fran-  
„ çois Martin ne dura gueres, & ainsi Fran-  
„ çois Pizarre demeura seul, qui manioit son  
„ épée avec une force de Lion, & si dextre-  
„ ment, qu'il n'y avoit Homme, si vaillant  
„ fut-il, qui osât s'approcher de lui. Jean  
„ d'Herrada, en combattant poussa Narvaez;  
„ & comme Pizarre s'avançoit, pour tuer le  
„ dit Narvaez, lequel étoit tombé, tous l'as-  
„ saillirent ensemble, & le poursuivirent jus-  
„ ques à la Chambre, où il tomba d'un coup

„ d'estocade qu'on lui donna en la gorge.  
„ Le vaillant Pizarre mourut demandant  
„ Confession, & faisant le signe de la Croix,  
„ sans qu'aucun lui dit Dieu te pardonne. Il  
„ mourut le 24 de Juin 1541”. Gomara,  
„ L. V. Chap. 37. Benzoni, autre Historien  
„ contemporain, s'étend peu sur les circon-  
„ stances, & ne nomme pas le jour de l'Exécution.  
„ Ainsi la difficulté est entre Zarate & Gomara;  
„ celui-ci qui la met au jour même de S. Jean,  
„ & l'autre au Dimanche d'après.

bru.  
que  
ils  
ni  
Tro  
pou  
requ  
Tyr  
Que  
tend  
C  
vang  
ne.  
teno  
ques  
deva  
voien  
ses  
qu'il  
deux  
noit  
na,  
sienn  
de p  
rent  
pas n  
Féné  
marqu  
mains  
LE  
deux  
Varg  
le sui  
tache  
vanga  
valeu  
„ rag  
fut tu  
cfray  
mon  
Ils fir  
se je  
plus  
Dans  
pouv  
force  
X

br. ne persuaderoit au Peuple qu'ils étoient soutenus par un grand Parti, & que cette idée suffiroit seule pour contenir celui des Pizarres. D'ailleurs, ils jugeoient que la plus vive diligence ne pouvoit arrêter leur Entreprise, ni les empêcher de tuer le Marquis, ou de périr eux-mêmes avant que les Troupes régulières fussent rassemblées. Ils s'avancèrent jusqu'au Palais, en poussant les mêmes cris. Ils y entrèrent sans résistance. Un des Conjurés reçut ordre de demeurer à la porte, l'épée haute, & de crier aussitôt: *le Tyran est mort*. Cette précaution eut tout l'effet qu'ils en avoient espéré. Quelques Partisans des Pizarres, qui commençoient à venir au secours, entendant que le Marquis étoit mort, se retirèrent sans avoir rien entrepris.

CEPENDANT Herrada continuoit de pénétrer à la tête de ses gens. Il s'avança jusqu'au pié de l'Escalier, surpris lui-même de ne rencontrer personne. Les Domestiques de la Maison étoient à dîner; & les Maîtres s'entretenoient paisiblement dans un Sallon. Il y avoit une Salle à traverser. Quelques Indiens, qui s'étoient trouvés à la Porte du Palais, & qui avoient fui devant Herrada, eurent le tems de venir apprendre au Marquis ce qu'ils avoient vu. Il ne fit paroître aucune crainte, & rassurant en deux mots tous ses Amis, il donna ordre à Chaves de fermer la Salle & le Sallon, tandis qu'il alloit s'armer. Mais Chaves fut si troublé, que sans fermer aucune des deux Portes, il marcha droit à l'Escalier, demandant à haute voix d'où venoit le bruit? Les Conjurés achevoient de monter. Un d'entr'eux lui donna, pour réponse, un grand coup d'épée. Il eut encore la force de tirer la sienne, en disant: *quoi! l'on en veut même aux Amis?* A l'instant, il fut percé de plusieurs autres coups, qui le firent tomber mort; & ses Assassins entreurent impétueusement dans les Salles. Tous les Espagnols, qui n'y étoient pas moins de dix ou douze, prirent le parti de sauter dans la Cour par les Fenêtres. Velasquez fut un des premiers à fuir, tenant, comme on l'a remarqué, son Bâton de Commandement dans la bouche, pour s'aider de ses mains à descendre.

LE Marquis étoit dans sa Chambre, où François Martin, son Beau-frere, deux autres Gentilshommes, & deux grands Pages, l'un nommé Jean de Vargas, Fils de Gomez de Tardoya, l'autre Sandon, avoient eu la fidélité de le suivre. Ses Ennemis se faisant entendre de si près, il n'acheva point d'attacher les courroies de sa Cuirasse. Avec son Epée & son Bouclier, il s'avança promptement vers la porte, où il se défendit longtems avec tant de valeur, qu'ils ne purent forcer le passage. Il cria à haute voix: „cou, rage, mon Frere, nous suffisons pour faire périr ces Traîtres”. Martin fut tué le premier; mais aussitôt un des Pages prit sa place. Les Conjurés, effrayés de cette résolution, & commençant à craindre qu'il ne vînt assez de monde pour les enfermer par derriere, résolurent de tout mettre au hazard. Ils firent avancer un de leurs gens, qui étoit armé de toutes pieces, & qui, se jettant dans la porte, occupa tellement le Marquis, que les autres eurent plus de facilité pour entrer. Ils le chargerent alors avec une nouvelle furie. Dans la nécessité de parer à tous les coups, son bras se laissa bientôt. A peine pouvoit-il remuer son Epée, lorsqu'un coup à la gorge le fit tomber sans force, dans un ruisseau de son propre sang. En tombant, il demanda un

CONQUETE  
DU PEROU.

PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1541.

Le jeune Al-  
magro se fait  
reconnoître  
Gouverneur  
du Pérou.

Sépulture du  
Marquis.

Zeile & fidé-  
lité d'un de  
ses anciens  
Domestiques.

Comparai-  
son de Dom  
François Pi-  
zarre & de D.  
Diegue d'Al-  
magro.

Confesseur : mais, la voix lui manquant, il fit à terre un signe de Croix avec la main, il le baïsa respectueusement, & mourut dans cette posture. Les deux Pages furent tués près de lui. On ne nous apprend point le sort de ses deux autres Défenseurs. Les Conjurés perdirent quatre Hommes, & la plupart furent blessés (d).

LA nouvelle de cette étrange scene ne fut pas plutôt répandue dans la Ville, que plus de deux cens Hommes, qui avoient été gagnés par les Conjurés, & qui attendoient le succès de leur Entreprise, se déclarerent hautement en faveur de Dom Diegue; pendant que les plus fideles Partisans du Marquis n'osèrent lever la voix. On vit sortir les Meurtriers de sa Maison, comme en triomphe, avec leurs Epées sanglantes. Ils firent monter Dom Diegue à cheval, & lui conseillèrent de se promener par la Ville. Quantité d'autres Emisaires, qu'ils avoient eu la précaution d'y répandre, publierent qu'il n'y avoit plus d'autre Gouverneur, au Pérou, que le Fils de Dom Diegue d'Almagro. La Maison du Marquis fut abandonnée au pillage. Ensuite Herrada fit assembler le Conseil; & lui présentant les Lettres Impériales, par lesquelles Almagro le Pere étoit nommé Gouverneur de la Nouvelle Toleda, il le força de reconnoître le Fils dans la même qualité. Les Conjurés prirent ce tems pour tuer quelques amis des Pizarres. Leur animosité n'empêcha point les Domestiques du Marquis de porter son corps à l'Eglise; mais personne n'eut la hardiesse de s'y arrêter pour l'ensevelir, jusqu'à ce qu'un Habitant de Truxillo, nommé *Barbaran*, qui avoit été à son service, parut avec une permission de Dom Diegue, & se hâta de l'enterrer à ses propres frais. Il ne fut aidé que de sa femme; &, dans la crainte de voir arriver les Conjurés, qui regrettoient de n'avoir pas coupé la tête à leur Ennemi, pour l'attacher au Gibet, à peine se donna-t-il le tems de le revêtir du Manteau de Saint Jacques & de lui attacher les Eperons, suivant l'ancienne maniere d'enterrer les Chevaliers de cet Ordre. Après lui avoir rendu ce triste devoir, *Barbaran* s'occupa du soin de ses Enfans, qui étoient errans dans la Ville, & n'apporta pas moins de zeile à les mettre en sûreté (e).

ON a promis une comparaison de caractères, entre Dom François Pizarre & Dom Diegue d'Almagro. C'est d'après les Relations d'Espagnoles; car on ne veut rien donner à l'imagination. Zarate, qui pouvoit les avoir connus tous deux, se propose, dit-il, de les comparer à la maniere de Plutarque, lorsqu'il avoit rapporté la vie & les actions de quelques grands Capitaines qui avoient entr'eux quelque ressemblance.

SANS répéter ce qu'on a déjà dit (f) de leur origine; „ ils avoient l'un

(d) Zarate, pp. 269. & précédentes. Observons que ce ne peut avoir été que sur le témoignage des Conjurés mêmes, qu'on a su toutes ces dernières circonstances. Suivant Zarate, c'est au 26 de Juin, qu'il faut rapporter cet événement.

(e) Zarate, pp. 271. & précéd.

(f) Ajoutons néanmoins, sur le témoignage de Gomara, que François Pizarre, Fils naturel, comme on l'a remarqué, d'un Capi-

taine Navarrois, fut exposé devant la porte d'une Eglise, & qu'il fut allaité quelques jours par une Truie; qu'ensuite, reconnu par son Pere, il fut employé à garder ses Pourceaux; qu'un jour, en ayant perdu quelques-uns, & craignant d'être puni, il suivit quelques Passans jusqu'à Seville, d'où il passa aux Indes: qu'après s'être arrêté quelque tems à S. Domingue, il partit pour Uraba, avec Alphonse de Ojeda & Vasco Nunnez de Balboa, &

„ &  
„ é  
„ fa  
„ P  
„ b  
„ so  
„ m  
„ qu  
„ fo  
„ ro  
„ M  
„ Pa  
„ tic  
„ av  
„ ét  
„ me  
„ pa  
„ tra  
„ pla  
„ qu  
„ il  
„ Pa  
„ pro  
„ An  
„ ren  
„ un  
„ par  
„ qui  
„ par  
„ sen  
„ vré  
„ la l  
„ Ces  
„ de  
„ &  
„ teu  
„ ave  
„ l'ex  
„ pass  
„ un  
„ Il f  
„ sen  
„ gou

de-là p  
p. 357.  
ce Rec

„ & l'autre beaucoup de courage & de fermeté. Leur patience étoit  
 „ égale pour le travail & la peine. Ils étoient tous deux d'une constitution  
 „ saine & robuste; tous deux libéraux & bienfaifans. On ne remarqua pas  
 „ plus de différence dans leurs autres inclinations. Ils vécurent dans le céli-  
 „ bar, l'un & l'autre; quoiqu'à leur mort le plus jeune des deux fût âgé de  
 „ foixante-cinq ans. Ils avoient le même goût pour les armes & la guerre:  
 „ mais, dans les intervalles de repos, l'Adelantade se livroit plus volontiers  
 „ que Pizarre aux affaires domestiques. Ils étoient tous deux dans un âge  
 „ fort avancé, lorsqu'ils entreprirent la Découverte & la Conquête du Pé-  
 „ rou, & ce glorieux dessein leur coûta beaucoup de fatigues; mais le  
 „ Marquis y fut exposé à de plus grands dangers. Almagro étoit retenu, à  
 „ Panama, par le soin de pourvoir aux supplémens d'Hommes & de muni-  
 „ tions, tandis que Pizarre employoit son sang & ses peines. Tous deux  
 „ avoient l'ame grande, & sans cesse occupée de vastes desseins, sans en  
 „ être moins doux, moins accessibles, & moins obligeans. Ils furent égale-  
 „ ment libéraux en effet, quoique l'Adelantade le fût plus en apparence,  
 „ parcequ'il aimoit à faire éclater ses libéralités; & le Marquis, au con-  
 „ traire, s'efforçoit de cacher les siennes, comme s'il n'eut cherché que le  
 „ plaisir de satisfaire aux besoins d'autrui. On en donne un exemple remar-  
 „ quable: un jour, apprenant qu'un Cavalier venoit de perdre son cheval,  
 „ il prit sur soi un Lingot d'or de dix Marcs (g), & se rendit au jeu de  
 „ Paume, où il comptoit de le trouver, pour lui faire ce présent de sa  
 „ propre main. Il n'y trouva point celui qu'il cherchoit; mais quelques  
 „ Amis, qu'il ne s'attendoit point à rencontrer dans ce lieu, lui proposè-  
 „ rent une partie de Paume qu'il accepta sans réflexion. Le Lingot faisoit  
 „ un poids dans sa poche; & l'en tirer, c'étoit trahir son dessein. Il prit le  
 „ parti de jouer avec ce fardeau, en donnant quelque prétexte pour ne pas  
 „ quitter son habit. L'exercice dura trois heures entières; enfin le Cavalier  
 „ paroissant, il le prit à l'écart, & lui dit, après l'avoir réjoui par son pré-  
 „ sent, qu'il lui en auroit volontiers donné trois fois plus, pour être déli-  
 „ vré de ce qu'il avoit souffert en l'attendant. Mais rien ne prouve mieux  
 „ la libéralité des deux Associés, que l'état de leur fortune après leur mort.  
 „ Ces deux Conquérans du plus riche Pays de l'Univers, qui avoient possédé  
 „ de si grands biens, en or, en fonds & en revenus, moururent pauvres,  
 „ & ne laissèrent ni Terres, ni Trésors. Leur affection pour leurs Servite-  
 „ urs les portoit non-seulement à les enrichir, mais à vouloir partager  
 „ avec eux toutes sortes de périls; & sur ce dernier point on a reproché de  
 „ l'excès au Marquis. Dans un Voyage, où pour abréger sa marche il  
 „ passoit à gué la Riviere de Barraca, l'extrême rapidité de l'eau entraîna  
 „ un de ses Valets Indiens, dont il connoissoit l'attachement & la fidélité.  
 „ Il se mit à la nage après lui, le prit par les cheveux, & le sauva heureu-  
 „ sement, au risque de périr lui-même, dans une entreprise que le plus vi-  
 „ goureux Soldat de son Armée n'auroit osé tenter. Ses Officiers lui repré-

CONQUETE  
 DU PEROU.  
 PIZARRE.  
 II. VOYAGE.  
 1541

de-là pour Panama avec Pedrarias. Gomara, pag. 49.

p. 357. Voyez d'ailleurs le Tome XVIII. de  
 ce Recueil, pp. 157, 164, 190. & ci-dessus,

(g) L'Édition d'Anvers met dix livres.

CONQUETE  
DU PEROU.

PIZARRE.

II. VOYAGE.

1541.

„ sentant qu'il s'étoit trop exposé, il leur répondit qu'ils ne connoissoient pas le prix d'un Valet fidele.

„ Le Marquis jouit plus longtems & plus tranquillement de l'autorité; Dom Diegue, qui n'en jouit presque pas, fit paroître plus d'ambition & un desir plus ardent de gouverner. Ni l'un ni l'autre n'aimoit le changement dans la maniere de se vêtir. Depuis leur jeunesse jusqu'à l'âge avancé, leur goût ne varia pas plus pour la forme des habits que pour l'étoffe, surtout celui du Marquis, qui portoit ordinairement un Justaucorps de drap noir, si long qu'il descendoit jusqu'à la cheville du pied, large par le bas, étroit par le haut, pour faire paroître la taille; des Souliers blancs, un Chapeau gris, l'Épée & le Poignard à l'antique. Quelquefois, les jours de Fête, il prenoit, à la sollicitation de ses Domestiques, une Robe de Martre, que Fernand Cortez lui avoit envoyée de la Nouvelle Espagne: mais il la quittoit ordinairement, en sortant de l'Eglise, & demouroit en chemise, ou en Camifole, avec un Mouchoir autour du cou, dont il s'essuyoit le visage, qu'il avoit souvent mouillé de sueur, parcequ'en tems de paix il employoit le reste du jour au jeu de Boule ou de Paume. Tous deux supportoient, avec beaucoup de patience, la peine, le travail, la faim, la soif & les autres incommodités, particulièrement le Marquis, & jusques dans l'exercice du jeu, où les jeunes gens les plus vigoureux ne tenoient pas plus longtems que lui. Il avoit plus de passion, pour cet amusement, que l'Adelantade. Quelquefois il y passoit des journées entieres, jouant avec le premier qui s'offroit pour sa partie (h), sans permettre qu'on relevât sa boule, ou qu'on lui marquât, par d'autres attentions, le respect dû à sa Dignité. Peu d'affaires étoient capables de lui faire quitter le jeu, surtout s'il perdoit; à moins qu'il ne fût question de quelque nouveau soulèvement des Indiens, car alors il abandonnoit tout, pour courir aux armes: & se croyant invincible lorsqu'il avoit pris sa Cuirasse, sa Lance & son Bouclier, il s'avançoit vers les Séditieux avec une admirable résolution, sans attendre ses gens, qui étoient souvent obligés de courir à toute bride pour le joindre. Au reste, cet éloge ne convient pas moins à l'Adelantade. Ils avoient, tous deux, tant de bravoure, & tant d'expérience dans la maniere de faire la guerre aux Indiens, que l'un, comme l'autre, se trouva-t-il seul contre cent, ne faisoit pas difficulté de pousser son cheval contr'eux, & de les charger à grands coups de Sabre & de Lance.

„ Ils avoient l'un & l'autre un grand fond d'esprit & de jugement naturel, qui leur faisoit prendre les plus justes mesures dans toute sorte d'entreprises, & qui ne les rendoit pas moins propres au Gouvernement qu'à la guerre; ressemblance d'autant plus remarquable, qu'ils n'avoient, ni l'un ni l'autre, aucune teinture de sciences. On a déjà fait observer qu'ils ne savoient ni lire, ni écrire; pas même assez pour signer leur nom. Mais quoiqu'une si mauvaise éducation fit mal juger de leur naissance, ils avoient d'ailleurs les manieres nobles, & toutes les apparences de la grandeur. L'ouverture & la confiance du Marquis se soutenoient con-

(h) La Relation dit, avec un Matelot même & un Meunier.

„ stamment, pour ceux qu'il honoroit une fois de son estime & de son attention. Elles ne se relâcherent jamais, par exemple, pour Antoine Picado, son Secrétaire, dans la variété d'affaires importantes, auxquelles il étoit obligé de l'employer. Sur toutes les Dépêches qui regardoient les Espagnols ou les Indiens, il faisoit, avec la plume, deux traits en forme de Paraphe, au milieu desquels Picado signoit *François Pizarre*; & la fidélité, qui regna toujours dans l'administration, n'est pas moins glorieuse pour le discernement du Gouverneur, que pour la vertu de son Ministre.

„ PIZARRE & Almagro étoient affables, d'une humeur égale, & si familiers dans la Société, qu'ils alloient souvent seuls & sans aucune suite, visiter leurs Concitoyens, de Maison en Maison, & manger chez le premier qui les invitoit. Ils étoient tous deux fort sobres. On leur attribue la même modération dans leurs galanteries, surtout à l'égard des Femmes Espagnoles, avec lesquelles ils étoient persuadés qu'ils ne pouvoient entretenir de commerce, sans offenser leurs Maris ou leurs Peres. Du côté des Indiennes, il paroît que l'Adelantade fut le plus retenu. On ne lui connut d'attachement pour aucune Péruvienne, ni même aucune sorte de foiblesse, quoique les Femmes de cette Région ne soient pas sans agrément; & le Fils naturel, auquel il laissa son nom, étoit né d'une Indienne de Panama. Le Marquis contraignit moins, au Pérou, son inclination pour les plaisirs de l'Amour. Il vécut dans un Commerce public avec une Sœur d'Atahualipa, dont il eut un Fils, nommé *Gonzale*, mort à l'âge de quatorze ans, & une Fille, nommée *Dona Francisca*. Une autre intrigue, qu'il eut ensuite avec une Indienne de Cusco, lui donna un second Fils, qu'il fit nommer, comme lui, *Dom François*.

„ Les deux Affociés reçurent, de Sa Majesté, des récompenses également glorieuses. Pizarre obtint, avec le Gouvernement de sa Conquête, le titre de Marquis & l'Ordre de S. Jacques. Almagro fut honoré du titre d'Adelantade & revêtu du Gouvernement de la Nouvelle Toledé. Leur respect pour l'autorité de la Cour fut assez égal, si l'on excepte, dans l'Adelantade, un peu plus de ruse à donner, aux ordres qui venoient d'Espagne, l'interprétation qui convenoit à ses vues. Le Marquis porta la déférence pour les mêmes ordres, jusqu'à s'interdire bien des choses qui ne passoient pas les bornes de son pouvoir, par la seule raison qu'il ne vouloit pas être soupçonné de les avoir trop étendues. Il lui arriva souvent, dans les lieux où il faisoit fondre les Métaux, de se lever de son siege pour ramasser de petites parties d'or & d'argent, qui sautoient en coupant les pieces du Quint Royal. A ceux qui en marquoient de la surprise, il répondoit qu'il le feroit avec la bouche, s'il ne le pouvoit avec les mains.

„ Il employa tous ses soins à faire bâtir des Villes & à cultiver les meilleures Terres. C'est un éloge qu'Almagro, dans ses prétentions continuelles à des droits incertains, ne se donna, ni le tems, ni le pouvoir de partager avec lui. On ne voit pas qu'à Cusco même, où son autorité fut reconnue après l'Expédition du Chili, il ait eu d'autre occupation que ses préparatifs militaires, & qu'il ait pensé à l'embellissement de cette Ville;

CONQUETE  
 DU PEROU.  
 PIZARRE.  
 II. VOYAGE,  
 1541.

CONQUETE  
DU PEROU.  
PIZARRE.  
II. VOYAGE.  
1541.

„ au lieu que non-seulement le Marquis fonda Los Reyes & Truxillo, mais  
„ il établit d'autres Colonies, qui prirent par degrés la forme & le nom de  
„ Villes; & dans Los Reyes, dont il fit son principal séjour, il bâtit de  
„ belles Maisons, des Monasteres & des Eglises; il fit construire deux  
„ Moulins sur la Riviere, il assigna des revenus annuels aux Religieux de  
„ S. Dominique & de la Merci; & déroband pour ces grands Ouvrages,  
„ tout le tems qu'il pouvoit à ses autres occupations, il dirigeoit suivant ses  
„ lumieres les Ouvriers & les Maîtres, en Vainqueur judicieux, qui croit  
„ devoir autant de zele à l'établissement qu'au progrès de ses Conquêtes.  
„ ENFIN, les deux Héros de cette comparaison eurent une autre ressem-  
„ blance, dans leur mort, qui fut non-seulement violente, mais causée,  
„ celle de l'un par le Frere du Marquis, celle de l'autre par le Fils de l'A-  
„ delantade; & dans la dernière scene des corps mortels, qui est la sépul-  
„ ture, pour laquelle ils n'eurent que le vil office de quelques Domestiques,  
„ qui leur rendirent même ce devoir à leurs propres frais (i).

(i) Zarate, L. IV. Chap. 9.

### §. V I.

#### *Voyage de Vacca de Castro.*

CONQUETE  
DU PEROU.  
VACCA  
DE CASTRO.  
1541.

Premieres  
dispositions  
du jeune Al-  
magro.

Division en-  
tre ses Parti-  
sans.

LE jeune Almagro, ou Dom Diegue, qu'on ne peut produire sous un autre nom, malgré l'obscurité qui peut naître, de celui de son Pere, pour ceux qui ne suivent pas attentivement le fil historique, ne se fut pas plutôt fait reconnoître aux Magistrats de Los Reyes, qu'il leur ôta les marques de leur Dignité; mais il les leur rendit sur le champ, en leur déclarant qu'ils les tenoient de sa main. Ensuite il fit arrêter Velasquez & Picado, l'un Lieutenant, l'autre Secrétaire du Marquis. Herrada fut nommé Général des Troupes; & plusieurs autres Officiers reçurent un rang proportionné à leurs services. Le bruit de cette révolution attira dans la Ville tout ce qu'il y avoit, au Pérou, de Vagabonds, de Fainéans & de Libertins, qui vinrent s'enrôler dans l'espérance de s'enrichir du pillage, ou de vivre avec licence. Dom Diegue prit, pour payer ses Troupes, le Quint Royal, les biens de ceux qu'il avoit fait massacrer, & les revenus de quelques riches Citoyens qui se trouvoient absens. Mais on ne fut pas longtems sans voir naître la division entre ses plus zélés Partisans. Quelques-uns, par un simple mouvement de jalousie, entreprirent de tuer Herrada, qu'ils voyoient en possession de toute l'autorité, dont il ne laissoit que l'ombre au jeune Almagro. Leur dessein fut découvert. François de Chaves, proche Parent de celui qui avoit été la première victime du complot, eut la tête coupée. Antoine Orihuela, nouvellement arrivé d'Espagne, eut le même sort, pour avoir dit que les Conjurés étoient des Tyrans.

CEPENDANT Herrada fit partir des Députés, avec ordre de proclamer le Gouvernement de Dom Diegue dans toutes les Provinces conquises, & de le déclarer Successeur de son Pere & du Marquis. Ils n'y furent pas reçus



avec la même faveur. Dans celle de Chachapoyas, Alfonse d'Alvarado, qui avoit quitté son Gouvernement de Guatimala pour venir s'y établir, se déclara hautement pour la Cour, & traita Dom Diegue de Traître & de Rebelle. Il avoit, sous ses ordres, cent Hommes, avec lesquels il espéroit de se défendre, dans un lieu qu'il avoit fortifié. Les Conjurés tenterent tout pour le séduire; & le voyant ferme à répéter, non-seulement qu'il attendroit un ordre exprès de la Cour, mais que, dans l'intervalle, il feroit une guerre mortelle aux Assassins du Marquis, ils envoyèrent contre lui un Corps de Troupes assez nombreux, qui devoit passer par les Villes de S. Michel & de Truxillo, pour enlever tous les chevaux de ces deux Places aux Habitans. *Garcias*, qui le commandoit, se rendit par Mer au Port de *Santa*, qui est à quinze lieues de Truxillo. Là, rencontrant le Capitaine *Cabrera*, qui s'étoit déclaré contre Dom Diegue avec les Habitans de *Guanuco*, il le fit Prisonnier, & peu de jours après, il lui fit couper la tête à S. Michel (a).

MAIS la suite de cette Expédition se trouve liée avec d'autres événemens. Dom Diegue de *Sylva* & François de *Carvajal* commandoient à *Cusco*, lorsque les Députés & les ordres d'Almagro y étoient arrivés. Ils prirent, avec tous les Magistrats, la résolution de ne pas reconnoître son autorité, sans ofer néanmoins la rejeter ouvertement, & dans le dessein de gagner du tems pour se préparer à leur défense. Leur réponse fut de demander une Députation régulière, avec un pouvoir plus ample; Gomez de *Tordoya*, Pere de l'un des deux Pages qui avoient été tués en défendant le Marquis, étoit un des Chefs du Conseil Royal de *Cusco*. Il étoit à la Chasse, lorsque les Envoyés de Dom Diegue avoient apporté ses ordres. On prétend même qu'à son retour il les rencontra, lorsqu'ils sortoient de la Ville, & qu'ayant appris ce qui s'étoit passé à *Los Reyes*, il eut la force, ou la prudence, de ne pas les insulter. Mais, après les avoir mesurés des yeux, il tordit le cou à un fort beau Faucon, qu'il portoit sur le poing, en disant à ceux qui l'accompagnoient, qu'il n'étoit plus question de chasser, mais de combattre. Le soir même, s'étant assuré de la disposition des Commandans de la Ville & des autres Chefs, il en sortit, pour aller mettre dans leurs intérêts Pierre d'Angurez, Lieutenant de la Province des Charcas, & Pierre Alvarez *Holguin*, qui étoit alors occupé contre les Indiens avec quelques Troupes. Ces deux Officiers n'ayant pas balancé à se déclarer pour la cause du Roi, il les pressa de le suivre à *Cusco*, où leur arrivée soutint le courage d'un grand nombre d'Habitans qui pensoient à se retirer. Tous les Chefs, animés aussi par leur présence, choisirent *Holguin* pour le commandement des armes, avec le titre de Capitaine Général du Pérou, & lui prêterent serment d'obéissance, en cette qualité, jusqu'aux premiers ordres qui leur viendroient de la Cour. *Holguin* déclara aussitôt la guerre à Dom Diegue, & la fit publier. Les Habitans de *Cusco*, dans le zèle qu'ils conçurent pour seconder leurs Chefs, s'engagerent à payer tout ce qu'*Holguin* prendroit des revenus du Roi pour le payement & l'entretien des Troupes, si Sa Majesté refusoit d'approuver cette dépense. Ils offrirent, d'alsoi bonne grace, leurs propres biens & leurs personnes; & cet exemple ayant été suivi de ceux des Charcas.

(a) Il la fit couper aussi à *Voz Mediana* & *Villegas*, deux autres Officiers. *Ibid.* Chap. 10.

CONQUETE  
DU PEROU.

VACCA  
DE CASTRO.

1541.

Alfonse  
d'Alvarado se  
déclare pour  
le Roi.

Garcias est  
envoyé con-  
tre lui.

Cusco évite  
de reconnoître  
D. Die-  
gue.

Comment  
Tordoya se  
prépare à ven-  
ger son Fils.

Holguin  
commande les  
Troupes de  
Cusco.

CONQUETE  
DU PEROU.

VACCA  
DE CASTRO.

1541.

Holguin  
veut se join-  
dre à Alvara-  
do.

Dom Diegue  
entreprind  
de s'y oppo-  
ser.

Il apprend  
qu'on l'aban-  
donna à Los  
Reyes.

Ordre de  
Vacca de Cas-  
tro.

Reffenti-  
ment de Dom  
Diegue.

& d'Arequipa, on eut bientôt rassemblé près de quatre cens Hommes, composés de cent cinquante Cavaliers & cent Arquebusiers, & le reste de Picquiers. Cependant Holguin, apprenant que Dom Diegue avoit plus de huit cens Hommes, ne crut pas devoir l'attendre à Cusco, & résolut de s'avancer par la Montagne vers la Province de Chachapoyas, dans l'espérance de joindre ses forces à celles d'Alvarado, qu'il savoit déclaré pour le service du Roi. D'ailleurs, il jugeoit que sa petite Armée pourroit grossir en chemin, par la jonction d'un grand nombre d'Amis des Pizarres, qui s'étoient réfugiés en divers endroits des Montagnes. En partant de Cusco, il y laissa, pour la défense de la Ville, quelques Espagnols & quantité d'Indiens bien armés, sous les ordres de Gomez de *Tordoya*, de la *Vega*, d'*Angurez* & de *Vasca Robles*.

DOM DIEGUE, qui apprit de son côté ce qui se passoit à Cusco, & le départ d'Holguin avec ses Troupes, jugea d'abord que le dessein de cet Officier étoit de s'avancer vers Alvarado par la Montagne, & résolut de se mettre en marche pour lui couper le passage; mais il ne put faire toute la diligence nécessaire, parcequ'il attendoit Garcias, auquel il avoit envoyé dire de revenir à Los Reyes, sur la nouvelle qu'il avoit eue qu'en marchant contre Alvarado, il avoit été fort maltraité par les Habitans de *Levanto*, Bourgade de Chachapoyas. Garcias revint, & mit Dom Diegue en état d'exécuter ses résolutions. Mais, avant que de quitter Los Reyes, il chassa de la Ville les Enfans du Marquis, & fit couper la tête à Picado, après lui avoir fait souffrir les tourmens d'une cruelle torture, pour l'obliger de découvrir où le Marquis tenoit ses trésors (b).

A PEINE Dom Diegue fut en marche, qu'on reçut, dans la Ville, quelques ordres secrets de la part de Vacca de Castro, qui étoit arrivé enfin au Port de Buena Ventura, où le bruit de la révolution étoit déjà parvenu. Ces ordres étoient adressés au Pere Thomas de *Saint Martin*, Supérieur du Couvent de S. Dominique & à François de *Barrionuevo*, qui les communiquèrent aussitôt au Conseil Royal. Ils contenoient, premièrement, la copie d'une Commission secrète de la Cour, qui portoit, en faveur de Castro, que si le Marquis venoit à mourir pendant le séjour qu'il devoit faire au Pérou, il prendroit l'administration jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté d'en ordonner autrement; & Castro, en vertu de ce pouvoir, confioit, jusqu'à son arrivée, la conduite des affaires publiques à Jérôme d'*Aliaga*, premier Secrétaire de la Ville. Le Conseil, asssemblé secretement au Couvent des Dominicains, ne balança point à reconnoître Vacca de Castro pour Gouverneur & d'*Aliaga* pour son Lieutenant: mais craignant le retour de Dom Diegue, qui ne pouvoit être encore fort éloigné, les Conseillers & les principaux Habitans prirent le parti de se retirer à Truxillo.

EN effet, Dom Diegue, informé de leur déclaration & de leur départ, vouloit retourner sur ses pas pour mettre la Ville au pillage. Il fut arrêté par Herrada & les autres Conjurés, qui lui représenterent de quelle importance il étoit pour lui d'empêcher la jonction d'Holguin & d'Alvarado, &

plus

(b) Zarate, *ubi supra*, pp. 294. & précédentes.

plus vivement encore, combien il étoit à craindre qu'à la première nouvelle d'un autre Gouverneur, nommé par la Cour, le zèle de ses gens ne se refroidît. Il prit le parti de hâter sa marche; mais le bruit qu'il vouloit étouffer s'étant répandu, malgré toutes ses précautions, plusieurs de ses Officiers, tels que d'*Aguero*, *Sayavedra*, *Gomez d'Alvarado* & *Suarez de Carvajal*, abandonnerent son Camp dès la nuit suivante. Il ne fut pas plus heureux dans le projet d'arrêter *Holguin*. *Herrada*, sans lequel il n'osoit rien entreprendre, fut attaqué d'une violente maladie, qui ne lui permit plus d'avancer avec la même diligence. Les Ennemis eurent le tems de passer la Vallée de *Xauxa*, où il s'étoit proposé de les attendre. Cependant le chagrin de les avoir manqués lui ayant fait laisser derrière lui *Herrada*, qui mourut peu de jours après dans la Vallée, il redoubla sa diligence pour les suivre. Elle fut si vive, qu'il réussit à les joindre. *Holguin*, qui se sentit pressé & dont les forces étoient beaucoup moins nombreuses que celles qui le menaçoient, eut recours au stratagème. Il envoya, pendant la nuit, vingt Cavaliers pour faire une attaque à l'Avant-garde ennemie, avec ordre de faire quelques Prisonniers, s'il étoit possible, & de se retirer aussitôt. Ils en prirent trois. *Holguin* en fit pendre deux sur le champ, & promit au troisième, non-seulement la vie & la liberté, mais jusqu'à mille écus d'or, s'il vouloit retourner au Camp de *Dom Diegue*, & dire à ses Amis que la droite du Camp seroit attaquée la nuit suivante. Ce Soldat étoit un jeune homme, que l'espérance d'une si grosse somme éblouit d'abord, & qui ne voyant, dans l'ordre qu'on lui donnoit, que sa sûreté & celle de ses Amis, dont il se figura tout au plus qu'on vouloit tenter la fidélité, s'engagea volontiers au secret pour tous les autres. Il exécuta sa Commission. *Dom Diegue* le voyant de retour, & sachant de lui-même le sort de ses Compagnons, eut peine à concevoir par quel motif on lui avoit fait grace. Il n'avoit plus *Herrada* pour lui servir de conseil. Après diverses conjectures, il soupçonna quelque trahison; & la conclusion naturelle fut de donner la question au jeune Soldat, qui ne se fit pas presser longtems pour avouer ce qu'on lui avoit fait promettre, & la récompense même à laquelle on s'étoit engagé. Il ne resta aucun doute à *Dom Diegue* qu'*Holguin* ne dût l'attaquer pendant la nuit. Il se prépara joyeusement à recevoir un Ennemi qui sembloit se livrer; & surtout il ne manqua point de mettre la plus grande partie de ses Troupes du côté par lequel il s'attendoit à l'attaque. C'étoit le plus éloigné du Camp d'*Holguin*, qui loin de vouloir combattre, au risque de diminuer ses forces, ne vit pas plutôt commencer l'obscurité, qu'il se mit en marche avec toute la diligence possible, & continua de s'éloigner pendant toute la nuit. *Dom Diegue*, qui l'avoit passée toute entière à l'attendre, fut désespéré de s'être laissé tromper, & tira des forces de son chagrin pour se remettre à le suivre. Mais *Holguin* n'avoit pas eu l'imprudence de s'engager si loin, sans avoir dépêché vers *Alvara*, pour le prier de venir au devant de lui. Il le rencontra deux jours après, avec toutes ses Troupes, qui se trouvoient augmentées par celles de *Truxillo*. *Dom Diegue*, fatigué d'une longue marche, n'osa faire face à deux Armées réunies. Il prit brusquement le chemin de *Cusco*; tandis que les deux Capitaines donnerent avis à *Castro* de l'état des

CONQUETE  
DU PEROU.

VACCA  
DE CASTRO.  
1541.

Il pour suit  
les Troupes  
de Cusco.

Strar gême  
d'*Holguin*.

*Dom Diegue*  
s'y laisse  
tromper.

Comment  
*Holguin* lui  
échappe.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

VACCA  
DE CASTRO.

1541.

Arrivée de  
Vacca de Cas-  
tro au Pérou.

affaires, & lui conseillèrent de s'avancer promptement dans un Pays, dont ils lui promettoient de le rendre maître.

VACCA DE CASTRO étoit arrivé au Pérou avec beaucoup de fatigue & de danger. Sa navigation avoit été fort pénible, depuis Panama; & le Vaisseau qu'il montoit, avoit perdu toutes ses ancres. Arrivé enfin au Port de Buena-ventura, il s'étoit avancé par terre jusqu'à l'extrémité du *Popayan*, gouverné alors par *Belalcazar*; & cette route, qu'il avoit préférée comme la plus sûre, l'avoit exposé à de nouveaux embarras par ses difficultés & sa longueur. En entrant au Pérou, il avoit fait signifier sa Commission à la plupart des Gouverneurs particuliers, établis par les Pizarres. Il avoit envoyé même à Cusco; & *Gomez Royas*, chargé de ses ordres pour cette Ville, eut le bonheur d'y arriver avant Dom Diegue. En passant sur les Frontières de *Bracamoros*, Pierre *Vergara*, qui étoit occupé à la Conquête de cette Province, vint le joindre avec un petit Corps de Troupes fideles. *Puellas* & d'*Aldana* l'avoient déjà joint avec les leurs. S'étant avancé jusqu'à *Truxillo*, il trouva *Tordoya*, *Garcilasso* de la Vega, & d'autres Gentilshommes, qui reconnurent son autorité avec la même soumission. Ainsi, lorsqu'il y reçut les Députés d'*Holguin* & d'*Alvarado*, qui lui faisoient offrir toutes leurs forces, il avoit déjà rassemblé, autour de lui, plus de deux cens Hommes, fort bien équipés & prêts à suivre ses ordres.

Il se rend au  
Camp d'*Hol-  
guin* & d'*Al-  
varado*.

Il ne fit pas difficulté de se rendre au Camp des deux Capitaines, qui lui remirent leurs Etendarts, après avoir vu sa Commission: mais ne gardant pour lui que l'Etendart Royal, il leur rendit les autres, & leur confirma le Commandement des Troupes. En même tems il leur donna ordre de se rendre avec toute l'Armée dans la Vallée de *Xauxa*, & d'attendre qu'il les y allât rejoindre, après un Voyage qu'il vouloit faire à *Los Reyes*. Ce fut avant son départ pour cette Ville, qu'il reçut, de *Quito*, des Lettres de *Gonzale Pizarre*, revenu, suivant quelques-uns, après la mort de son Frere, ou quelques jours auparavant, suivant l'Historien contemporain auquel on s'est attaché, mais trop éloigné pour l'avoir pu secourir. Il demandoit, au nouveau Gouverneur, la permission de le venir joindre. Castro lui fit une réponse civile; mais il le prioit d'attendre ses ordres à *Quito* (c). On lui attribue deux motifs, pour ce refus: il craignoit, dit *Gomara*, „ que sa pré-  
sence ne ruinât l'espoir qu'il avoit encore de faire rentrer *Dom Diegue* „ dans la soumission; ou qu'échauffés par sa vue, les Soldats & les Officiers „ mêmes, dans le cœur desquels l'ancienne affection pour le Marquis subsi- „ stoit encore, ne l'éussent pour Capitaine Général (d).

Il refuse de  
voir *Gonzale  
Pizarre*. Ses  
motifs.

Dom Diegue  
entre à Cusco.

PENDANT que le nouveau Gouverneur se mettoit en chemin pour *Los Reyes*, *Dom Diegue* étoit arrivé à *Cusco*. Il y fut reçu avec d'autant moins d'obstacles, qu'il s'étoit fait précéder par la meilleure partie de ses Troupes, & que *Christoval de Sotelo*, qui les commandoit, n'avoit pas attendu son arrivée pour prendre possession d'une Ville, dont la plupart des Espagnols étoient sortis avec *Holguin*. *Sotelo* avoit commencé par y créer de nouveaux Magistrats, après avoir déposé ceux que *Royas* avoit établis au nom

(c) On a vu que *Zarate* l'a fait arriver à la Conspiration.

*Quito*, sans y trouver aucune Nouvelle de (d) *Gomara*, L. V. Chap. 40.

de Castro. Aussi Dom Diegue ne pensa-t-il qu'à se fortifier, à grossir le nombre de ses Soldats, & surtout à le pourvoir d'Artillerie & de poudre. Ces deux sortes de munitions n'étoient pas une entreprise difficile au Pérou. Le Métal nécessaire y est en abondance; & Dom Diegue avoit hérité, de son Pere, quelques Maîtres Européens, fort entendus à le fondre. On trouve aussi, dans toutes les parties du Pays, une si grande quantité de Salpêtre, que la poudre s'y fait aisément. Pour les armes, telles que les Epées, les Lances & les Cuirasses, il fit meler, à l'exemple de son Pere, de l'argent & du cuivre. D'ailleurs ayant fait rassembler, sous de rigoureuses peines, toutes celles qui se trouvoient dans le Canton, le moindre de ses gens se vit armé de toutes pieces. Avec sa Cavalerie & ses Picquiers, il avoit deux-cens Arquebustiers en bon ordre; Corps redoutable alors, non-seulement aux Péruviens, mais aux Espagnols memes, qui étoient encore mal pourvus d'armes à feu.

Un différend militaire, qui survint entre deux de ses principaux Officiers, faillit de lui causer plus de mal qu'il n'en craignoit de ses Ennemis. Garcias & Sotelo, entre lesquels cette querelle avoit commencé, se battirent; & Sotelo fut tué. Leurs Partisans s'échauffèrent, jusqu'à convenir du jour & du lieu pour en venir tous aux mains; & Dom Diegue eut besoin d'autant d'adresse que de modération, pour les empêcher de s'égorger mutuellement. Cette chaleur sembloit appaisée: mais Garcias n'ignorant pas que la mort de Sotelo étoit fort sensible à Dom Diegue, qui l'avoit beaucoup aimé, & s'attendant tôt ou tard aux effets de son ressentiment, prit la résolution de les prévenir. Il l'invita un jour à manger chez lui, dans le dessein de le tuer pendant le repas. Dom Diegue, sur quelque soupçon du complot, prit prétexte d'une indisposition pour s'excuser. Son Ennemi, qui regrettoit la perte de ses mesures, insista sur l'invitation, & se rendit même chez lui pour la renouveler avec plus d'instances. En vain fut-il averti qu'on croyoit son dessein éventé & Dom Diegue sur ses gardes. Il s'obstina dans une Entreprise qui lui coûta la vie (e). Comme il étoit fort aimé, la nouvelle de sa mort causa une seconde sédition, que Dom Diegue ne put appaiser qu'en se mettant à la tête de ses Troupes, pour éloigner les amis de Garcias; & n'osant même s'arrêter plus longtems dans la Ville, il en sortit, après avoir publié qu'il marchoit contre Castro. Son Armée, à laquelle il avoit donné Jean Balsa pour Général, depuis la mort d'Herrada, consistoit en sept cens Espagnols, & un grand nombre d'Indiens, sous les ordres particuliers de Paulu Inca, qui n'avoit pas cessé de lui être attaché comme à son Pere. Il s'avança fièrement jusqu'à Vilcas, à 150 milles de Cusco (f).

(e) Gomara raconte, avec plus de simplicité que Zarate, „ qu'il partit de sa Maison „ avec ses Amis, pour aller presser Dom Diegue, quoique Martin Cevillo & Salado l'avertissent de l'embuscade qu'on lui avoit dressée. Il pressa Dom Diegue de venir dîner, puisqu'il en étoit heure & que tout étoit prêt *Je me sens très mal disposé*, dit Dom Diegue: *allons toutefois*. Il se leva „ de son lit & prit sa cappe. Ceux de Gar-

„ cias, voyant qu'il s'acheminoit, sortent hors „ de la Chambre; mais aussitôt qu'ils furent „ sortis, un Soldat de Dom Diegue ferma la „ porte, laissant dedans Garcias tout seul, où „ il fut tué. Aucuns disent que Dom Diegue „ le frappa le premier”. Liv. V. Chap. 41. Zarate fait paroître ici Jean d'Herrada, sans se souvenir qu'il a rapporté auparavant sa mort.

(f) Gomara, *Ibid*.

CONQUETE  
DU PÉROU.

VACCA  
DE CASTRO.

1541.

Ses préparatifs.

Différend  
qui coûte la  
vie à Sotelo.

Garcias est  
tué par trahison.

Dom Diegue  
sort de Cusco  
avec son Armée.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.VACCA  
DE CASTRO.

1542.

Préparatifs  
de Castro à  
Los Reyes.Il rejoint ses  
Généraux à  
Xauxa. Ses  
forces.Caractère de  
Jean Velez de  
Guevara.Castro mar-  
che au devant  
de Dom Die-  
gue.

CEPENDANT Castro étoit arrivé à Los Reyes, où il avoit trouvé l'autorité du Roi & sa propre réputation (g) bien établies: mais il s'étoit trompé dans l'espérance que le Trésor Royal fourniroit aux fraix de la guerre. Les Rebelles l'ayant enlevé à son départ, il fut obligé d'emprunter des Habitans cent mille pesos d'or, pour se pourvoir d'armes & de munitions. Après avoir confirmé le Commandement de la Ville à Barrionuevo, & donné ordre aux Habitans de se retirer sur les Vaisseaux, si Dom Diegue revenoit dans son absence, il ne perdit pas un moment pour rejoindre ses deux Généraux dans la Vallée de Xauxa. Ses forces, en y comprenant quelques Troupes qui l'accompagnoient, se trouverent composées d'environ neuf cens Hommes (h), entre lesquels on comptoit trois cens soixante-dix Cavaliers & cent soixante-dix Arquebusiers. Il choisit, pour Major Général, François de Carvajal, Officier d'expérience, qui, de simple Soldat dans les Guerres d'Italie, avoit passé par tous les grades militaires, & les avoit exercés avec honneur depuis quarante ans. Entre plusieurs autres Capitaines d'un mérite distingué, on nomme Jean *Velez de Guevara*, Homme de Lettres (i) fort éclairé pour son siècle, & Guerrier d'une valeur éprouvée. Il commandoit une Compagnie d'Infanterie. Alfonso Alvarado & Pierre Alvarez Holguin jouissoient d'une gloire bien acquise dans les guerres du Mexique. Zarate place ici l'arrivée des Lettres de Gonzale Pizarre, & ne donne point, à Castro, d'autres raisons que celles qu'on a rapportées, pour justifier le refus qu'il fit de le voir. Il ajoute, que par les mêmes vues, Castro défendit à ceux qui avoient la garde des Enfans du Marquis, de sortir de Truxillo, où ils s'étoient retirés après leur bannissement, quoique, pour déguiser sa politique, il feignit de ne penser qu'à leur sûreté.

PENDANT qu'il assuroit ses préparatifs, il eut avis de la marche de Dom Diegue, qui s'avançoit de Vilcas vers *Guamanga*, Place importante par sa situation, au milieu de plusieurs Montagnes & d'autant de Vallées profondes, qui servent naturellement à la fortifier. Il se hâta lui-même de lever son Camp, après s'être fait précéder d'un Corps de Troupes sous la conduite de Royas, qui avoit ordre de faire toute la diligence possible pour s'emparer le premier de *Guamanga*, tandis qu'un Détachement d'Arquebusiers devoit se saisir, proche de cette Place, d'un passage difficile, qui se nomme *Parcos*. Dans le doute du succès de ces deux ordres, Castro ne s'approcha point de *Guamanga* sans précautions: mais apprenant que Royas s'y étoit établi, il traversa la Place avec toute son Armée; & n'ayant aucune nou-

(g) On favoit qu'avec sa Commission il avoit la faveur de la Cour. Castro étoit de Majorque. Charles-Quint l'avoit honoré du titre de Conseiller d'État, de l'Ordre de S. Jacques & d'autres graces, à la recommandation du Cardinal *Garzia de Loaisa*, Archevêque de Seville, & Président des Indes, qui le favorisoit beaucoup, pour l'amour du Comte de *Sirvelle*, son Ami. *Ibid.* Ch. 40.

(h) Zarate dit, sept cens en tout.

(i) Avec son Emploi militaire, il exerçoit une Charge de Judicature. „ Jusqu'à Midi,

„ il étoit vêtu en Homme de Lettres; il te-  
„ noit ses Audiences, & régloit soigneuse-  
„ ment les affaires qui se présentoient. En-  
„ suite il se mettoit en Habit de Cavalier,  
„ avec un Haut-de-Chaussé & un Pourpoint  
„ de couleur, en broderie d'or fort magni-  
„ fique, Collet de Buffle, la Plume au Cha-  
„ peau, l'Arquebuse sur l'épaule, faisant faire  
„ l'Exercice à sa Compagnie, & s'exerçant  
„ lui-même à tirer. Il avoit contribué de ses  
„ propres mains à faire les Arquebuses”.  
Zarate; Liv. IV. Ch. 15.

velle de l'Ennemi, il passa la nuit entière sous les armes. Cependant, il formoit son Camp le lendemain, lorsque ses Coureurs, qui s'étoient avancés fort loin à la découverte, lui rapportèrent que Dom Diegue avoit le sien à plus de neuf lieues. Cette distance, qui donnoit de la facilité pour les négociations, lui fit prendre le parti d'écrire à Dom Diegue. François *Diaguez*, Frere d'Alfonse *Diaguez*, alors Secrétaire d'Etat en Espagne, fut chargé de sa Lettre. Elle sommoit Dom Diegue, au nom de Sa Majesté, de congédier ses Troupes & de venir se ranger sous l'Etendart Royal, avec promesse d'une Amnistie générale pour les désordres passés: mais s'il refusoit cette offre, il étoit menacé de l'opprobre & du châtement, sous le double titre de Rebelle & d'Assassin.

En faisant partir *Diaguez*, *Castro* dépêcha un Soldat Espagnol, qui connoissoit le Pays, vêtu en Indien, avec des Lettres pour divers Officiers de l'Armée Ennemie, qu'il exhortoit à rentrer dans les termes de l'honneur & du devoir; mais, quelque adroit que fût le Soldat, sa trace fut découverte, dans quelques endroits couverts de neige. Il fut suivi, arrêté, & conduit à Dom Diegue, qui le fit pendre sur le champ, avec de grandes plaintes de la perfidie de *Castro*, qui entreprenoit de séduire ses Amis, pendant qu'il lui faisoit faire des propositions d'accommodement. Ensuite, mettant son Armée en Bataille aux yeux mêmes de l'Envoyé, il donna ordre à tous ses gens de se préparer au combat; avec promesse, à quiconque tueroit un des Espagnols établis au Pérou, de lui donner la femme & les biens du Mort. Cependant il répondit à *Castro* que jamais il ne reconnoitroit sa Commission, tandis qu'il le verroit accompagné de ses principaux Ennemis, entre lesquels il nommoit *Holguin*, *Gomez Alvarado* & quelques autres Officiers: qu'il ne congédieroit pas non plus son Armée, s'il ne voyoit une Amnistie formelle, signée de la main de Sa Majesté, non de celle du Cardinal de Séville, dont il ignoroit le nom & l'autorité; enfin que *Castro* se trompoit dans ses espérances, s'il croyoit que les Amis du Fils d'*Almagro* fussent capables de l'abandonner, & qu'ils étoient résolus, comme lui, de défendre le Pays jusqu'au dernier soupir.

Cette opiniâtreté détermina *Castro* à faire avancer son Armée dans un lieu plat & uni, nommé *Chupas*; sans s'éloigner trop de *Guamanga*, qu'il vouloit conserver à toute sorte de prix, mais dont le terrain étoit trop inégal pour y combattre avec avantage. Il passa trois jours dans ce nouveau Poste, retenu plutôt par la pluie, qui fut continuelle, que par l'espérance de renouer la négociation. Ce tems même ne fut pas perdu; car ayant remarqué que le souvenir de la Bataille des Salines inquiétoit plusieurs de ses gens, & qu'ils doutoient que la Cour d'Espagne l'eût approuvée, puisqu'elle avoit fait arrêter Dom *Fernand Pizarre*, il se crut obligé d'observer quelques formalités, autant pour justifier sa propre conduite, que pour calmer les esprits. Elles consistèrent à porter une Sentence, qu'il n'oublia point de signer à la vue de toutes ses Troupes, par laquelle, déclarant Dom Diegue & ses Partisans coupables de leze-Majesté, il les condamnoit à mort, avec confiscation de tous leurs biens. Après avoir fait lire hautement cet Acte,

CONQUÊTE  
DU PEROU.

VACCA  
DE CASTRO.

1542.

Il le fait  
sommier de  
reconnoître  
l'autorité du  
Roi.

Conduite  
violente de  
Dom Diegue.

Sa Réponse  
à Vacca de  
Castro.

Il est déclara-  
ré rebelle par  
une Sentence  
publique.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

VACCA  
DE CASTRO.

1542.

Les deux  
Armées s'ap-  
prochent.

Bataille de  
Chupas.

Castro ex-  
horte ses Sol-  
dats.

Poste qu'il  
est forcé d'oc-  
cuper.

il somma tous ses Officiers, en vertu de son autorité, de lui prêter leur secours pour l'exécution (k).

LE lendemain apprenant par ses Coureurs, que les Ennemis n'étoient qu'à deux lieues, & qu'ils prenoient leur chemin à gauche par quelques petites Collines, pour éviter un Marais, qui étoit à la tête de son Camp, il jugea que leur dessein étoit de tomber sur Guamanga, & de s'en rendre maîtres avant que d'en venir aux mains. La résolution fut prise aussitôt de leur couper le passage, & l'ordre donné pour monter les premières Collines. Cette entreprise étoit délicate. On fit avancer à la vérité cinquante Arquebusiers, pour favoriser le mouvement de l'Infanterie: mais, comme on étoit déjà si proche, que les Coureurs des deux Partis faisoient le coup d'arquebuse, si Dom Diegue avoit su profiter de la situation des lieux, son Artillerie auroit pu nuire beaucoup au gros des Troupes Royales, qui, pour marcher en bon ordre, étoient quelquefois obligées de faire halte en montant. Carvajal, remarquant le danger de ce retardement, & sentant l'importance de gagner bientôt la hauteur, prit enfin le parti de brusquer la marche, en faisant monter chaque Compagnie l'une après l'autre & sans ordre; résolution si nécessaire que, lorsqu'on acheva de monter, les cinquante Arquebusiers en étoient aux Escarmouches avec l'Avant-garde de Dom Diegue.

C'EST d'après les quatre Historiens contemporains, que nous rassemblerons toutes les circonstances de cette grande journée. A peine l'Armée Royale fut montée, que le Major-Général eut ordre de la ranger en Bataille. Castro ne manqua point de se montrer à la tête des rangs, pour les animer par son éloquence. Il leur représenta: „ qu'ils étoient Espagnols, & „ qu'ils alloient combattre pour leur Roi; que le sort du Pérou étoit entre „ leurs mains; que s'ils étoient vaincus, ils ne pouvoient éviter la mort; „ mais que s'ils remportoient la victoire, outre le service important qu'ils „ rendroient à l'Espagne, ils demeureroient en possession de leurs biens & „ de ceux des Rebelles; qu'à ceux qui n'en avoient pas, il en promettoit „ abondamment, au nom de Sa Majesté même, qui ne souhaitoit la posses- „ sion de ce riche Pays, que pour le partager entre ceux dont elle auroit à „ récompenser les services. Il voyoit bien, ajouta-t-il, qu'un plus long „ discours étoit inutile pour encourager des gens d'honneur; & jugeant „ qu'il étoit question pour lui, de suivre l'exemple, plutôt que de le don- „ ner, il promettoit d'être toujours à leur tête, pour le prendre de ceux „ qui lui donneroient les plus hautes leçons de valeur, & pour s'efforcer de „ les limiter". Un langage si modeste excita beaucoup d'acclamations; tous lui jurèrent de périr ou de vaincre. Mais les Officiers s'opposèrent au dessein qu'il avoit de prendre le Commandement de l'Avant-garde, en lui faisant considérer qu'avec la Commission dont il étoit revêtu, sa conservation étoit essentielle à la Cause du Roi: & leurs protestations furent si vives, que, suivant leur conseil, il consentit à faire l'Arrière-garde avec un petit Corps de Cavalerie, pour donner du secours où il le jugeroit nécessaire (l). Comme il ne restoit pas plus d'une heure & demie de jour, il vou-

(k) Gomara, L. V. Chap. 42. Zarate, L. III, Ch. 17. (l) Zarate, *ubi sup.* p. 322.



loit que le Combat fût remis au lendemain: Alfonso d'Alvarado jugea ce retardement dangereux, & le fit entrer dans son sentiment. On fait dire ici à Castro: „ Que n'ai-je donc le pouvoir de Josué, pour arrêter le Soleil (m)!”

DE l'autre côté, Dom Diegue avoit aussi rassemblé toutes ses Troupes, & ne se dispoit pas moins ardemment au Combat. Bientôt son Artillerie se fit entendre. Alvarado & Carvajal remarquerent que, dans la position où elle étoit, on ne pouvoit avancer en droite ligne, sans en souffrir beaucoup. Ils observerent un passage, qui, descendant un peu vers la Vallée, pouvoit les mettre d'autant mieux à couvert, que les Boulets y passeroient par dessus leur tête. Ils le prirent aussitôt, pour marcher aux Ennemis dans cet ordre. *Nugno* & ses Arquebusiers faisoient l'Avant-garde; ils devoient commencer la charge, engager le combat, & se retirer ensuite au Corps de Bataille. Alvarado formoit l'aîle droite, avec une partie de la Cavalerie, & l'Eten-dart Royal, porté par *Christoval de Bariantos*. La gauche étoit composée de l'autre moitié de la Cavalerie, sous *Holguin*, *Gomez d'Alvarado*, *Garcilasso de la Vega*, & *Angurez*. Au milieu des deux Escadrons marchoient *Vergara* & *Velez* avec l'Infanterie. *Vacca de Castro* & trente Cavaliers faisoient, à quelque distance, l'Arriere-garde ou le Corps de réserve.

PENDANT leur marche, l'Artillerie de Dom Diegue fit un feu continu; mais s'apercevant que tous les coups étoient inutiles, parcequ'ils passeroient trop haut, il soupçonna quelque trahison de la part de *Candie*, qui en avoit le Commandement; & marchant vers lui dans un furieux transport, il le tua de sa propre main. Ensuite, il pointa lui-même une Piece, il y mit le feu, & sa colere devint funeste à quelques Cavaliers d'Alvarado, qui furent renversés de ce coup. *Carvajal*, regrettant leur perte, & considérant que l'Artillerie de Castro ne pouvoit être d'un grand usage, prit la résolution de la laisser derriere, pour hâter la marche. Il y avoit peu de différence dans l'ordre des deux Armées; c'est-à-dire, que la Cavalerie de Dom Diegue, partagée en deux Escadrons, formoit les deux aîles, & que l'Infanterie occupoit le centre. Il avoit son Artillerie en tête, pointée du côté par lequel il pouvoit être attaqué. Mais, après avoir vu tomber deux ou trois Cavaliers, que son coup de Canon avoit abattus, il crut que c'étoit marquer trop de timidité que d'attendre l'Ennemi dans cette situation, & qu'il devoit lui épargner une partie du chemin. Ainsi, avec plus de courage que de prudence, il fit avancer son Artillerie & ses Troupes. Ce mouvement fut condamné par *Suarez*, son Major-Général, Homme d'une grande expérience à la guerre, qui, dans son chagrin, lui déclara même que c'étoit manquer de jugement, parcequ'il y avoit eu, jusqu'alors, devant l'Artillerie, une assez grande Campagne, que les Ennemis n'auroient pu traverser sans que le Canon leur nuisit beaucoup; au lieu qu'en s'avançant & diminuant l'espace, on perdoit cet avantage. Malgré ses représentations, les Rebelles continuoient d'avancer, & se posterent près d'une petite hauteur, par laquelle l'Armée de Castro devoit déboucher; de sorte que jusqu'à ce qu'elle y fût arrivée, leur Artillerie ne pouvoit lui faire le moindre mal; & qu'y étant une fois, elle se trouva si près d'eux, que tout le

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

VACCA  
DE CASTRO.

1542.

Disposition  
des deux Ar-  
mées.

Action fu-  
rieuse de  
Dom Diegue.

Faux mouve-  
ment qui lui  
réussit mal.

(m) *Ibidem*.

CONQUETE  
DU PEROU.

VACCA  
DE CASTRO.

1542.

L'Action  
s'engage.

feu du Canon ne put l'empêcher d'en venir aux mains. Suarez, voyant son avis méprisé, poussa son cheval & passa dans l'Armée Royale.

EN même tems, Paulu Inca, s'avancant avec ses Indiens, attaqua la gauche de Castro; mais la chute de quelques-uns, qui furent tués par les Arquebusiers, fit prendre aussitôt la fuite à tous les autres. Cote, à la tête d'une Compagnie d'Arquebusiers de Dom Diegue, marcha du même côté, dans l'espérance de causer quelque désordre à l'Ennemi par de vives escarmouches: ce qui n'empêcha point les Généraux de Castro de s'avancer au son de leurs Tambours & de leurs Trompettes; & paroissant enfin sur la petite hauteur, ils firent halte, pour choisir le tems d'aller à la charge, parceque l'Artillerie, qui tiroit incessamment, leur causoit de l'embarras. Elle les incommodoit peu néanmoins, & le terrain de Dom Diegue étant encore plus élevé qu'eux, la plupart des Boulets passoient par-dessus leurs têtes; mais, vingt pas plus loin, ils n'auroient pu manquer d'en souffrir beaucoup. Leur Infanterie fut même assez maltraitée, au premier mouvement qu'elle fit pour s'avancer; un seul Boulet emporta toute une file, & fit une ouverture dans le Bataillon: mais les Officiers, courant l'épée à la main, la firent bientôt fermer.

CEPENDANT Carvajal suspendoit encore l'attaque, pour attendre que la fureur de l'Artillerie fut un peu diminuée; & la Cavalerie étant montée dans l'intervalle, Holguin & Tordoya furent tués d'une décharge. D'autres ayant été blessés, Vergara, qui le fut d'un coup d'Arquebuse à la cuisse, s'écria que c'étoit vouloir périr, que de demeurer plus longtems dans cette situation. Aussitôt Carvajal fit sonner la charge, & les deux Escadrons Royaux s'avancèrent sans mesure. Ceux de Dom Diegue, faisant le même mouvement de leur côté, ils se joignirent, & le choc fut rude. Presque toutes les Lances furent rompues, & quantité de Cavaliers tombèrent morts ou blessés dans les deux Partis. Alors on en vint aux Sabres, aux Haches, aux Massues, avec une chaleur qui rendit le Combat fort sanglant. Quelques-uns, n'ayant que des Coignées, comme celles qui servent à fendre le bois, les tenoient à deux mains, & donnoient de si grands coups, qu'il n'y avoit point de Casque, ni d'autre Armure, à l'épreuve du tranchant. On combattit quelque tems avec cette furie, jusqu'à ce que l'haleine manquant des deux côtés, les deux Partis, comme de concert, prirent un peu de relâche.

Mêlée fan-  
glante.

Intrépidité  
singulière de  
Carvajal.

L'INFANTERIE Royale n'avoit pas été plus lente à s'avancer contre celle de Dom Diegue, Carvajal & les autres Officiers à la tête, animant leurs Soldats de paroles & d'exemple: „ Ne craignez point l'Artillerie”, fait-on dire à Carvajal, „ je suis aussi gros que deux de vous ensemble, & vous voyez combien de Boulets passent près de moi sans me toucher”. En fuite, pour prévenir jusqu'à l'idée qu'il se fît à ses armes, il ôta sa cotte de maille & son casque; & les jettant par terre, il demeura sans autre défense qu'un simple pourpoint de toile. Dans cet état, il marcha droit à l'Artillerie, avec de nouvelles exhortations à le suivre. En effet, tous se précipitant à sa suite, ils se rendirent maîtres du Canon ennemi, après avoir fait main basse sur ceux qui le gardoient; ils le pointerent à leur tour  
contre

co  
de

rec

qu

pe

Se

Die

con

pas

tain

leur

So

Enn

rag

cou

des

reco

Enn

ver

cin

& d

G

mal

furie

mort

leur

fuite

emp

& G

mon

les p

sur l

rent

avoit

n'en

A

soins

tant

fonse

méri

(n)

ges d

celle

(o)

Zara

X

contre le gros des Rebelles; & cette exécution se fit avec tant de vigueur & de succès, qu'on lui attribue la plus grande partie de la Victoire.

CEPENDANT le jour manquoit; & déjà la nuit étoit si sombre qu'on ne se reconnoissoit presque plus qu'à la voix. La Cavalerie, après avoir respiré quelques momens, étoit revenue aux mains, & la victoire commença à pencher pour Castro, lorsqu'il vint lui-même à la charge, avec sa réserve. Ses premiers efforts tombèrent à la gauche, sur deux Compagnies de Dom Diegue, qui tenoient encore ferme, quoique la plupart des autres eussent commencé à plier. Il cria  *victoire* , en attaquant; mais le Combat n'en fut pas moins opiniâtre. Quelques-uns de ses Cavaliers furent abattus. Le Capitaine *Ximenès* y périt. Enfin ceux de Diegue tournèrent le dos; &, dans leur fuite on en tua un grand nombre. Deux de leurs Officiers, *Vilvoa* & *Sofo*, désespérés de voir leurs gens en déroute, se jetterent au travers des Ennemis en frappant de toute leur force, & criant, dans le transport de leur rage: „ Je suis un tel, c'est moi qui ai tué le Marquis ". Leurs cris & leurs coups ne cessèrent, qu'au moment qu'ils tombèrent en pieces. Une partie des Fuyards évita la mort à la faveur des ténèbres; d'autres, pour n'être pas reconnus dans leur fuite, jetterent leurs écharpes (*n*), & prirent celles des Ennemis qu'ils trouverent morts ou blessés. Ceux, qui tenterent de se sauver par la Vallée, furent tués tous par les Indiens du Parti Royal; & cent cinquante Cavaliers, qui poussèrent jusqu'à Guamanga, s'y laisserent prendre & désarmer par la petite Garnison que Castro avoit laissée dans cette Place.

GOMARA fait plus d'honneur que Zarate au désespoir de Dom Diegue. Ce malheureux Fils d'Almagro, voyant la victoire déclarée contre lui, se jeta furieusement, suivant Gomara, au milieu des Vainqueurs, & chercha la mort par leurs armes. Mais, soit qu'il ne fût point reconnu, ou que sa valeur écartât ceux qu'il attaquoit, il pénétra sans blessure, & prit enfin la fuite vers Cusco, où il arriva dans cinq jours. Zarate le fait fuir sans cet emportement de valeur, avec *Diego Mendez*, auquel Gomara joint *Verraga* & *Gusman*. Balse, son Général, périt par les mains des Indiens. On fait monter le nombre des Morts à trois cens, dans l'Armée Royale: les Rebelles perdirent moins dans l'Action; mais, de part & d'autre, il demeura, sur le Champ de Bataille, plus de quatre cens Blessés, dont la plupart moururent de froid pendant la nuit (*o*). L'époque de cette fameuse journée, qui avoit coûté aux Espagnols, dans l'espace de deux heures, plus de sang qu'ils n'en avoient versé dans toute la Conquête, est le 16 de Septembre.

APRÈS avoir rassemblé ses Troupes victorieuses, Castro donna ses premiers soins à témoigner, au nom du Roi, la juste reconnoissance qu'il devoit à tant de braves Guerriers, dont il avoit admiré la conduite & la valeur. Alfonso d'Alvarado & Carvajal eurent la principale part à ses éloges; mais ils méritoient tous, suivant la remarque d'un Historien, celui d'avoir sacrifié à

CONQUETE  
DU PEROU.

VACCA  
DE CASTRO.

1542.

La Victoire  
se déclare  
pour Castro.

Fureur ex-  
traordinaire  
de quelques  
Vaincus.

Dom Diegue  
fuit vers  
Cusco.

Nombre des  
Morts.

Braves Espa-  
gnols que  
Castro récom-  
pense.

(n) Zarate remarque qu'elles étoient rouges dans l'Armée de Castro, & blanches dans celle de Dom Diegue.

(o) C'est Gomara, qui en fait mourir tant. Zarate dit seulement qu'il gela bien fort pen-

dant cette nuit, & que le froid fit mourir plusieurs Blessés, entr'autres Tordoya & d'Angurez, qui ne purent être pansés, parceque le bagage étoit éloigné. Mais il en compte le même nombre.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

VACCA  
DE CASTRO.  
1542.

Funérailles  
& Supplices.

leur devoir leurs intérêts & leurs ressentimens particuliers (p). Aussi la promesse des récompenses fut-elle répétée, avec un nouvel engagement d'assigner à chacun, dans le partage du Pays, de quoi mener une vie heureuse, suivant sa naissance, son rang, & l'éclat de ses services. Cette agréable attente fut remplie, dans la suite, avec autant de fidélité que de noblesse.

LE second soin de Castro fut de faire transporter à Guamanga les corps d'Holguin & de Tordoya, dont les funérailles y furent célébrées avec beaucoup de magnificence. Le même jour, il fit couper la tête à quelques-uns des Prisonniers qui avoient eu part à la mort du Marquis. Diegue de Royas, qui commandoit la Garnison, avoit déjà fait subir le même supplice à *Tello* & à quelques autres Conjurés. Le Licencié de *Gama* eut ordre d'exercer la même rigueur sur tous ceux qui étoient coupables du même crime. Les uns eurent la tête coupée; d'autres furent condamnés au gibet: on n'en compta pas moins de quarante, qui expierent cet attentat par le dernier supplice. Plusieurs furent bannis, & quelques-uns obtinrent grace (q). Ensuite, tous les Officiers & les Soldats, qui avoient des Etablissements dans quelque partie du Pérou, eurent la permission de s'y retirer.

(p) On a cru devoir nous conserver les noms des principaux, & nous ne leur déroberons point cette gloire: après *Alfonse d'Alvarado*, *Carvajal*, & ceux qui étoient morts au Champ de l'honneur, on nomme François de *Godoy*, *Diegue d'Aguillera*, *Nicolas de Ribera*, *Jérôme d'Aliaga*, *Jean de Barbaran*, *Michel de la Cerna*, *Lope de Mendoza*, *Diegue Centeno*, *Melchior Verdugo*, *Christoval de Borientos*, *Gomez d'Alvarado*, *Gaspard Rodriguez*, *Don Gomez de Luna*, *Pedro d'Hinoysa*, François de *Carvajal*, *Pedro Porto Carrero*, *Alfonse de Cáceres*, *Diegue Ortiz de Gusman*, *Sébastien de Merlo*, & François d'*Anpuero*. Ceux qu'on va nommer étoient encore plus louables, parcequ'ayant été du parti d'*Almagro*, ils avoient embrassé celui de *Castro* & s'y étoient signalés, par la seule raison qu'il étoit revêtu de l'autorité du Roi: *Pedro Alvarez Holguin*, tué, *Alfonse de Montemayor*, *Jean de Sayavedra*, *Martin de Robles*, *Lorenço d'Aldana*, *Christoval Ponce de Leon*, *Pablo de Menezès*, *Vasco de Guevara*, *Jean de Gusman*, *Diegue Nunnez de Mercado*, *Pero Lopez d'Ayala*, *Diegue de Bezarra*, *Diegue de Maldonat*, *Jean Garcia*, *Diegue Gallego*, François *Gallego*, *Pero Ortiz*, *Alfonse de Mesa*; *Dénis de Bovadilla*, *Louis Garcias de S. Mamez*, *Garcias Gutierrez d'Escobar*, *Marc d'Escobar*, *Jean d'Horbaneja*, *Diegue d'Ocampo*.

(q) *Zarate*, ubi sup. p. 338. *Gomara* donne là-dessus un détail, qui ne laisse rien à desirer. Tous les gens de *Castro* méritoient (dit-il) d'être loués, & lui d'être élevé jusques au Ciel. Ils succagerent, après l'Action, les

„ Tentes de *Don Diegue*, où ils trouverent  
„ une bonne quantité d'or & d'argent, & tue-  
„ rent tous ceux qui s'y trouvoient. Aucun  
„ ne désarma, de peur de surprise, car ils ne  
„ favoient pas bien combien étoient restés &  
„ combien avoient fui. Ils endurent grand  
„ froid cette nuit, & faim, avec grande pitié  
„ des cris & plaintes des Blessés, qui se fen-  
„ toient mourir de froid & dépouillés par les  
„ Indiens, lesquels achevoient même de les  
„ tuer à coups de masse, leur coupant la tête  
„ pour les dépouiller. Mais le jour étant venu,  
„ *Castro* envoya quelques Chevaux courir la  
„ Campagne, fit habiller les Blessés, & en-  
„ terrer les Morts. Il fit porter, à *Guaman-*  
„ *ga*, les corps d'*Alvarez Holguin*, de *Go-*  
„ *mez de Tordoya* & de quelques autres. Il  
„ fit traîner le corps de *Martin de Vilva*,  
„ parcequ'il avoit tué François *Pizarre*. On  
„ fit le même traitement à *Martin Carille*,  
„ *Arbolancie*, *Hinojeros*, *Velasquez* & autres.  
„ Le lendemain, il se rendit à *Guamanga*,  
„ où les *Almagristes*, pris ou blessés, reçurent  
„ aussi leur châtement. On en rassembla,  
„ dans cette Place, plus de cent soixante,  
„ dont les armes furent données en garde  
„ aux Habitans. Le Docteur de *Gama* fut  
„ chargé de faire leur Procès, qui fut fait  
„ en peu de jours; on mit en quatre quar-  
„ tiers *Jean Telo*, *Diegue de Hores*, Fran-  
„ çois *Perez*, *Jean Perez*, *Jean Diente*, *Ma-*  
„ *tricoté*, *Basile*, *Cardenas*, *Pierre Onate*,  
„ *Mestre-de-Camp*, & trente autres, qu'il  
„ seroit trop long de nommer. Quelques-uns  
„ furent confinés, & d'autres eurent leur  
„ pardon". L. V. Chap. 43.

po  
la  
var  
les  
An  
cré  
Me  
le b  
vers  
il fu  
fa m  
du b  
exer  
Le  
Con  
tés n  
ploy  
Gom  
prit  
A  
core  
ploy  
nouv  
Brac  
avec  
où il  
voyé  
depu  
Conq  
qui e  
avec  
de C  
On  
feul c  
che p  
quell  
(r)  
ne fait  
(s)  
„ vert  
„ fans  
„ louc  
„ la n  
„ d'H  
„ auc  
„ fût

CASTRO, ne pouvant être encore informé du fort de Dom Diegue, partit pour Cusco avec une Garde de Cavalerie. Mais il apprit en chemin, que la fortune lui épargnoit de plus longues inquiétudes. Dom Diegue, en arrivant dans une Ville où il se croyoit le maître, y avoit été saisi & jetté dans les fers, par Dom Rodrigue de Salazar, son propre Lieutenant, par Dom Antoine de Ruiz de Guevara, son Prevôt, & par d'autres Officiers de sa création, qui n'avoient que sa mauvaise fortune à lui reprocher. Diego Mendez, Compagnon de sa fuite, & menacé du même traitement, avoit eu le bonheur d'échapper à ces Traîtres; mais s'étant retiré dans les Andes, vers l'Inca (r), qui avoit pris le même chemin, & qui le reçut avec amitié, il fut tué dans la fuite par les Indiens. Ces agréables nouvelles firent doubler sa marche à Castro. Il trouva non-seulement la Ville soumise, mais l'autorité du Roi si bien établie, que, sans avoir besoin du secours des armes pour exercer la Justice, il commença par faire trancher la tête à Dom Diegue. Le Pérou devint alors aussi paisible, qu'il l'étoit avant la division des deux Conquistans. On ne regretta, dans le jeune Almagro, que ses grandes qualités naturelles (s), qui lui auroient attiré de la distinction, s'il ne les eut employées qu'à réparer la disgrâce de sa naissance & le malheur de son Pere. Gomara remarque que depuis les Découvertes, il fut le premier Espagnol qui prit les armes contre le Roi (t).

APRÈS sa mort & la dissipation de son Parti, Castro, qui n'étoit point encore en état de récompenser les Troupes, jugea qu'il ne pouvoit les employer, avec plus d'agrément & d'utilité pour elles-mêmes, qu'à faire de nouvelles Découvertes. Il renvoya Vergara & ses gens à la Conquête des Bracamores, d'où il les avoit tirés. Diegue de Royas & Philippe Gutierrez, avec trois cens Hommes, reçurent ordre de pénétrer du côté de l'Orient, où ils firent des Etablissmens vers la Riviere de la Plata. Monroy fut envoyé au Chili, avec quelques secours pour Valdivia, qui s'y étoit soulevé depuis la mort d'Almagro le Pere; & Jean Perez de Guevara partit pour la Conquête du Pays de Mullobamba, qu'il avoit découvert. Gonzale Pizarre, qui eut alors la permission de venir à Cusco, y fut reçu, du Gouverneur, avec beaucoup de distinction, & retourna, fort satisfait, dans la Province de Charcas, dont le Gouvernement lui fut confirmé.

ON trouve peu de lumieres sur ces nouvelles Expéditions. Guevara, le seul qui rendit compte de la sienne, écrivit au Gouverneur : l'après une marche pénible, il étoit entré dans un Pays composé de Montagnes, entre lesquelles couloient deux grandes Rivieres, qui prenoient leur source dans leur

(r) Comme cet Inca n'est pas nommé, on ne sait si c'est Paulu ou Mango.

(s) Il n'avoit que 22 ans. Il étoit plus vertueux (dit Gomara) que ne sont tels Enfans, issus d'Indiennes & d'Espagnols. On louoit grandement son esprit. En vengeance de la mort de son Pere, par le conseil de Jean d'Herrada, il n'avoit voulu prendre chose aucune des biens de Pizarre, encore qu'il fût en grande nécessité. Il savoit comme il

„ falloit conserver ses Amis & gouverner le „ Peuple. On s'esmerveille de la constante „ amitié que les siens lui portoient; car ja- „ mais ne l'abandonnerent, jusqu'à ce qu'ils „ fussent du tout vaincus, encore qu'on leur „ offrit pardon de tout le passé. Il combat- „ tit vaillamment, & mourut catholique- „ ment". I. V. Chap. 43.

(t) *Ibidem.*

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

VACCA  
DE CASTRO.

1542.

Castro suit  
D. Diegue à  
Cusco.

Mort du jeu-  
ne D. Diegue  
d'Almagro, &  
ses qualités.

NOUVELLES  
DECOUVER-  
TES.

Gonzale Pi-  
zarre est ren-  
voyé à Char-  
cas.

Pays de  
Mullobamba.

CONQUETE  
DU PEROU.  
VACCA  
DE CASTRO.  
1542.

Découver-  
tes de plu-  
sieurs Mines  
d'or.

Source de  
nouveaux  
troubles au  
Pérou.

Histoire sin-  
gulière de la  
Révolte du  
Cacique Hen-  
ri dans l'île  
Espagnole.

penne, & qui paroissent tendre vers la Mer du Nord. On fut ensuite que l'une étoit le Maragnon; & l'autre celle de la Plata. Suivant le récit de Guevara, les Habitans étoient Antrophages; & leur Pays si chaud qu'ils alloient presque toujours nus. Il y prit connoissance d'une grande Contrée, au-delà des Montagnes, dans laquelle il paroît que la foiblesse de ses gens ne lui permit point de pénétrer, quoiqu'on l'assurât qu'il s'y trouvoit des Mines d'or, des Chameaux, des Poules semblables à celles de la Nouvelle Espagne, une espece de Brebis, plus petites que celles du Pérou, & un grand Lac dont les bords étoient fort peuplés. Il y a beaucoup d'apparence que c'étoit le Bresil. Guevara entendit parler aussi, dans le même lieu, d'une Nation d'Amazones, dont le bruit étoit déjà répandu sur le témoignage d'Orellana, sans qu'il se soit jamais vérifié (y).

PENDANT que la recherche de l'Or coûtoit tant de fatigues aux Officiers du Gouverneur, il fut plus heureux dans le voisinage de Culco même. On y découvrit les plus riches Mines dont on eut encore entendu parler, surtout dans une Riviere nommée *Carabaya*, où dans l'espace d'un jour un seul Indien recueilloit un Marc de ce précieux Métal. Toute l'attention des Espagnols s'étant tournée de ce côté-là, on vécut plus tranquillement que jamais au Pérou. Les Indiens étoient protégés; & les avantages qu'on tiroit de leur travail attiroient sur eux les bienfaits du Gouverneur. Mais il s'éleva bientôt de nouveaux troubles, dont la source étoit plus éloignée.

BARTHELEMI DE LAS CASAS, après avoir cherché la consolation de ses pertes dans la vie monastique (x), ne s'étoit point lassé de sa retraite; lorsqu'à l'occasion du Cacique Henri, dont on a rapporté la révolte & les succès dans l'île Espagnole, il sentit renaître le zèle dont il avoit brûlé si long-tems pour la conservation des Indiens. Henri s'étoit enfin laissé persuader qu'il pouvoit reprendre confiance aux offres des Espagnols. L'accommodement étoit conclu, à des conditions qui furent exécutées fidelement.

LE récit de cet événement, qui se trouve lié par ses suites avec les affaires du Pérou, ne sauroit passer ici pour un Episode ennuyeux (y).

Il n'y avoit pas moins de douze ou treize ans que le Cacique se soutenoit dans les Montagnes de *Baoruco*, contre toutes les Entreprises des Espagnols. Le bruit de sa résolution avoit d'abord attiré sous ses Enseignes un grand nombre d'Indiens, échappés des Habitations Espagnoles, entre lesquels il en avoit choisi trois cens, qui lui avoient paru les plus propres à la guerre, & qu'il avoit armés de tout ce que son industrie naturelle lui avoit fait juger propre à cet usage. Il s'étoit attaché surtout à les discipliner; & rien ne lui fait plus d'honneur que l'attention qu'il eut toujours de se tenir dans les bornes d'une simple défense. Divers Partis, qui furent envoyés contre lui, ne retournerent jamais qu'avec perte. Mais il usoit de ses avantages avec une modération, qui donnoit un nouveau lustre à ses victoires, dans les occasions mêmes, où, pour affoiblir ses Ennemis, il en auroit pu manquer sans

(y) Voyez ci-dessous, le Voyage de M. de la Condamine sur la Riviere des Amazones.

(x) Voyez ci-dessus, pag. 9.

(y) Oviedo, L. V. Ch. 4. & suivans, &

Herrera, Décade 3. L. 7. font des garants sûrs pour un détail qui n'est pas fort honorable aux Espagnols, & qui fera connoître de plus en plus l'injustice qu'ils faisoient aux Indiens.

reproche. Un jour, par exemple, qu'il les avoit repouffés avec un grand carnage, soixante-dix Espagnols, que la fuite avoit dérobés au fer des Vainqueurs, rencontrèrent une Caverne creusée dans le roc, & s'y cachèrent, dans l'espoir de gagner la Plaine à la faveur de la nuit. Ils y furent découverts par un Parti d'Indiens, qui environnant la Caverne en bouchèrent toutes les ouvertures avec du bois & d'autres matieres combustibles, dans le dessein d'y mettre le feu. Henri survint. Il condamna la barbarie de ces Furieux; & faisant déboucher la Caverne, il laissa aux Espagnols la liberté de se retirer, après s'être contenté de leur ôter leurs armes. C'étoit souvent l'unique butin qu'il faisoit sur eux; mais il en tiroit l'avantage d'armer insensiblement ses Indiens, qui commencèrent bientôt à manier parfaitement les armes de l'Europe, à l'exception de l'Arquebuse, dont ils ne purent jamais faire usage.

Il parut fort surprenant, aux Espagnols, que des Sauvages, contre lesquels ils ne daignoient employer ordinairement que des Chiens, fussent capables, non-seulement de leur tenir tête, mais de les battre sans cesse. Cependant ils ne connoissoient point encore tout ce qu'ils avoient à craindre de leur Chef. Le jeune Cacique, loin de s'endormir sur ses succès, apportoit tous les soins de la prudence à ne rien perdre de ses avantages. Il avoit formé des Habitations dans les terrains les plus inaccessibles de la Montagne. Les Femmes y cultivoient la terre & prenoient soin de la Volaille & des Bestiaux. De bonnes meutes de Chiens servoient à la chasse du Cochon. Ainsi l'abondance régnoit dans cet affreux désert. Les mesures du Cacique n'étoient pas moins sages pour sa propre sûreté. Il avoit cinquante Braves qui ne l'abandonnoient point en Campagne, & qu'il étoit toujours sûr de trouver, pour courir, avec eux, aux premières nouvelles de l'approche des Ennemis. Dans les autres tems, quoiqu'il comptât sur la fidélité de toute sa Troupe, comme il pouvoit arriver que quelqu'un de ses gens tombât entre les mains des Espagnols, & se trouvât forcé par les tourmens de découvrir sa retraite, il avoit soin qu'aucun d'eux ne la fût jamais; de sorte que, s'il leur donnoit quelque ordre, jamais ils ne le retrouvoient dans le lieu où ils l'avoient quitté. Il postoit, d'ailleurs, des Sentinelles à toutes les avenues de ses Habitations; mais il ne se reposoit pas tant sur leur vigilance, qu'il ne visitât lui-même exactement tous les Postes. Ainsi le Cacique étoit partout, & jamais on ne savoit précisément où il étoit. Ses gens étoient persuadés qu'il ne dormoit point; & réellement il dormoit fort peu, jamais deux fois de suite au même endroit, toujours à l'écart, au milieu de deux de ses Confidens, armés comme lui de toutes pieces. Après un sommeil très court, il commençoit sa ronde autour des quartiers; & ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'ayant conservé de son éducation des sentimens de piété fort vifs, il n'étoit gueres sans un Chapelet au cou ou à la main.

CEPENDANT sa Troupe avoit grossi de jour en jour. Les Negres mêmes désertoient en grand nombre, pour l'aller joindre; & la terreur de son nom glaçant le courage des Espagnols, comme sa prudence déconcertoit leur politique, il ne se trouvoit plus personne qui eût la hardiesse de marcher contre lui. Dans la crainte même qu'il ne demeurât pas longtems sur la défensive,

CONQUÊTE  
DU PEROU.VACCA  
DE CASTRO.

1542.

fut ensuite que  
e récit de Gu  
haud qu'ils al  
ande Contrée,  
de ses gens ne  
pouvoit des Mi  
Nouvelle Es  
, & un grand  
apparence que  
ne lieu, d'une  
moignage d'O.

s aux Officiers  
o même. On  
parler, surtout  
pour un seul In  
tion des Espa  
que jamais  
tiroit de leur  
s'éleva bientôt

on de ses per  
raite; lorsqu'à  
& les succès  
brûlé si long  
difficile persuader  
l'accommodement.

avec les affai  
(y).

se soutenoit  
les Espagnols,  
nes un grand  
re lesquels il  
à la guerre,  
oit fait juger  
& rien ne lui  
dans les bor  
ntre lui, ne  
ges avec une  
ns les occa  
manquer sans

les garants sûrs  
honorables aux  
tre de plus en  
ux Indiens.

CONQUETE  
DU PEROU.  
VACCA  
DE CASTRO.  
1542.

five, un assez grand nombre de Bourgades furent abandonnées, & ne se font jamais rétablies. Le desordre ne pouvant qu'augmenter, on prit le parti de tenter la négociation. Un Religieux Franciscain, nommé le Pere Remi, qui avoit eu part à l'éducation du Cacique, & qui connoissoit la bonté de son naturel, se promit de lui faire goûter des propositions raisonnables, lorsqu'elles seroient accompagnées d'une bonne garantie pour l'exécution. Son offre fut acceptée. On le chargea de promettre à tous les Rebelles le pardon du passé; & pour l'avenir, une entiere exemption de travail.

Il partit avec un plein pouvoir, dans une Barque dont le Pilote eut ordre de le descendre vers l'endroit où les Montagnes de Baoruco aboutissent à la Mer, & de s'éloigner ensuite un peu, sans le perdre néanmoins de vue, pour être en état de lui donner du secours s'il en demandoit. A peine fut-il à terre, qu'il vit sortir des Montagnes une Troupe d'Indiens, dont il fut bientôt environné. Il les pria de le conduire à leur Chef; ou, s'ils n'osoient faire cette démarche sans sa participation, il leur proposa d'aller prendre ses ordres, en lui apprenant que le Pere Remi, dont il avoit été Disciple à Vera-Paz, demandoit à lui parler & n'avoit rien que d'agréable à lui dire. Ces Indiens, qui ne connoissoient pas le Franciscain, lui répondirent que leur Cacique n'avoit pas besoin de sa visite; que tous les Espagnols étoient des traîtres; qu'il avoit lui-même l'apparence d'un Espion; & que la seule grace qu'ils pouvoient lui faire, étoit de ne le pas traiter avec toute la rigueur qu'ils devoient à ce titre. Ils ne laissèrent point de lui ôter ses habits; mais ils se contenterent de l'abandonner nu sur le rivage. Heureusement le Cacique n'étoit pas loin. Il accourut, à la premiere information, pour traiter plus humainement un homme dont il n'avoit pas oublié le nom & les bienfaits. Il parut touché de l'état où il le vit; il l'embrassa, les larmes aux yeux, avec des excuses du traitement qu'il avoit reçu. Une disposition si favorable porta aussitôt le Missionnaire à parler de paix, & lui fit tenir là-dessus un langage fort touchant.

HENRI n'y parut pas insensible: mais il répondit qu'il ne dépendoit que des Espagnols de faire cesser une guerre, dans laquelle tout se borroit de sa part à se défendre contre des Tyrans, qui menaçoient sa liberté & sa vie: qu'en état, comme il étoit, de venger le sang de son Pere, & celui de son Ayeul, qui avoient été brûlés vifs à Xaragua (z), & les maux qu'on lui avoit faits à lui-même, il ne laisseroit pas de garder la résolution à laquelle il s'étoit attaché, de ne commettre aucune hostilité s'il ne s'y voyoit contraint; qu'il n'avoit pas d'autres prétentions que de se maintenir libre dans ses Montagnes; qu'il s'y croyoit autorisé par le droit de la Nature, & qu'il ne voyoit pas sur quel fondement on vouloit le forcer à la soumission pour des Etrangers, qui ne pouvoient appuyer leur possession que sur la violence; qu'à l'égard de l'offre qu'on lui faisoit d'un traitement plus doux, & même d'une entiere liberté, il seroit le plus imprudent des Hommes, s'il se fioit à ceux qui depuis leur arrivée dans l'Ile n'avoient fait que violer leur promesse; qu'au reste, il se conserveroit toujours dans les principes de Religion que le Pere lui avoit inspirés, & qu'il ne rendroit jamais le Christia-

(z) Voyez le Tome XVIII. de ce Recueil.

nif  
pié  
le M  
lui  
Ils  
ner  
sa f  
A  
men  
de H  
avan  
fité  
mesu  
d'Or  
expé  
ser p  
n'en  
d'un  
l'hon  
douce  
quelle  
une a  
de fo  
à cré  
seau  
gne,  
EN  
ses Pr  
l'Emp  
fit fo  
moye  
par le  
de cer  
de tou  
expé  
quatre  
rer e  
Frang  
(a)  
qui ét  
rité p  
pour l  
son P  
avoit  
du cō  
préter  
du N



nisme responsable des violences, des brigandages, des injustices, des impiétés & des dissolutions de la plupart de ceux qui le professoient. En vain le Missionnaire repliqua. Il fut écouté avec respect; mais tout son zèle ne lui fit rien obtenir de plus. On fit chercher ses habits, pour les lui rendre. Ils avoient été mis en pièces; & le Cacique n'en ayant pas d'autres à lui donner, il renouvela ses excuses, le conduisit jusqu'au bord de la Mer, l'embrassa fort tendrement en prenant congé de lui, & rentra dans ses Montagnes.

Après le mauvais succès de cette tentative, les hostilités avoient recommencé plus vivement que jamais de la part des Espagnols; & les Troupes de Henri, dont le nombre continuoit d'augmenter, poussèrent si loin leurs avantages, que l'île entière étoit menacée. L'Empereur, averti de la nécessité de finir cette guerre, ou d'abandonner les Etablissements, prit enfin des mesures plus efficaces. Il venoit de nommer, au Gouvernement de la Castille d'Or, François de Barrionuevo, Officier d'un mérite extraordinaire & d'une expérience consommée dans les affaires des Indes: il lui donna ordre de passer par l'île Espagnole, avec deux cents Hommes de bonnes Troupes, & de n'en point sortir sans l'avoir entièrement pacifiée. Barrionuevo fut muni d'un plein-pouvoir, qui n'avoit pas d'autres bornes que la conservation de l'honneur. On lui recommanda même de commencer par les voyes de la douceur; & dans cette vue on lui remit une Lettre pour le Cacique, par laquelle Sa Majesté Impériale l'invitoit à rentrer dans l'obéissance, lui offroit une amnistie sans réserve, & le menaçoit de tout le poids de sa puissance & de son indignation, s'il s'obstinoit à rejeter ces offres. Ce Prince avoit tant à cœur la conclusion de cette affaire, que, n'ayant point alors d'autre Vaisseau prêt à la Navigation que celui qui l'avoit apporté lui-même en Espagne, il le fit donner à Barrionuevo, pour ne pas retarder son départ.

EN arrivant à San Domingo, le Gouverneur de la Castille d'Or présenta ses Provisions à l'Audience Royale, & remit à l'Amiral (a) une Lettre de l'Empereur, qui contenoit l'explication de ses ordres. Mais sa prudence lui fit souhaiter qu'on délibérât d'abord sur le sujet de sa Commission & sur les moyens de l'exécuter. On doit juger de l'extrémité où l'île étoit réduite, par le refus que les Auditeurs firent de se charger seuls d'une Délibération de cette importance. Ils convoquèrent une Assemblée générale, composée de tout ce que l'île avoit de personnes distinguées par leurs Emplois & leur expérience: & les sentimens y furent si partagés, qu'on fut réduit à choisir quatre des plus anciens Habitans des Indes, qui furent chargés d'en conférer entr'eux, pour rapporter leur avis à l'Assemblée. Le choix tomba sur François & Alfonse d'Avila, Lopé de Bardeci, & Jacques de Cajellon.

(a) C'étoit le jeune Dom Louis Colomb; qui étoit toujours dans l'île, mais sans autorité pour le Gouvernement, quoiqu'on y eût pour lui tous les égards dûs aux services de son Pere & de son Ayeul, & à l'honneur qu'il avoit d'appartenir à l'Empereur par le sang, du côté maternel. Il céda enfin toutes ses prétentions sur la Vice-Royauté perpétuelle du Nouveau Monde, pour les titres de Duc

de Veragua & de Marquis de la Vega, qui étoit une grosse Bourgade de la Jamaïque, & dans la suite, on s'est accoutumé à substituer le nom de l'île même à celui de cette Place. Dom Louis mourut en 1540. Ses deux Freres étant morts avant lui, Isabelle leur Sœur transporta tous les titres de cette Famille, dans une branche de la Maison de Bragançe, par le Mariage qu'on a rapporté.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

VACCA  
DE CASTRO.

1542.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
VACCA  
DE CASTRO.  
1542.

LEUR opinion parut fort sage, sur la méthode qu'il falloit employer pour la guerre; mais elle fut moins goûtée, que le conseil qu'ils donnerent de faire porter d'abord la Lettre de l'Empereur au Cacique Henri. La difficulté n'étoit que de le joindre; car, depuis quelque tems on n'entendoit plus parler de lui, & l'on doutoit même s'il n'étoit pas mort. Mais Barrionuevo, approuvant l'avis des quatre Conseillers, qui fut confirmé par les suffrages de toute l'Assemblée, entreprit de trouver le Cacique & de le ramener lui-même au devoir.

ON lui donna trente-deux Hommes, résolus de courir avec lui toutes fortes de dangers; & l'on y joignit le même nombre d'Indiens fideles, pour lui servir d'Interprètes & de Guides. Quelques Peres Franciscains furent nommés pour l'accompagner; cet Ordre eut la préférence, parceque le Cacique y avoit reçu son éducation. On arma une Caravelle, pour transporter le Général & sa Troupe au rivage, d'où l'on entre dans les Montagnes. Elle mit deux mois entiers à ranger la Côte, jusqu'au Port d'*Yaguimo*, parceque le Général envoyoit souvent à terre, pour s'informer de la retraite du Cacique. Il n'en apprit rien. Le Port d'*Yaguimo* est formé par une assez belle Riviere, que Barrionuevo remonta bien loin. Il trouva d'abord une Case Indienne, mais sans Habitans; un peu plus haut, il vit un champ bien ensemencé, auquel il ne voulut point que ses gens causassent le moindre desordre. A peu de distance, il eut quelques indices que le Cacique n'étoit pas loin. Il s'arrêta, pour lui écrire, & lui donner avis de son arrivée. Il l'informoit de sa Commission. Sa Lettre fut portée par un Indien, qui s'offrit pour ce service: mais on n'a jamais su quel avoit été son sort. Après l'avoir attendu vingt jours, le Général s'engagea dans les défilés de plusieurs Montagnes. Il marcha pendant trois jours, avec des difficultés qu'il eut peine à soutenir. Enfin il apprit, de quelques Indiens, que le Cacique étoit dans un petit Lac, que les Espagnols ont nommé *Lagune du Commandeur*, & qui a deux lieues de circuit: c'est apparemment une des deux parties du Lac de *Xaragua*, dont on a donné la description (b). Mais il restoit huit lieues, d'un chemin dont les difficultés paroissoient insurmontables. Sur toute la route, il n'y avoit pas une seule branche coupée, ni la moindre trace, qui pût faire juger qu'on y eût jamais passé: c'étoit une précaution du Cacique, pour empêcher qu'on ne pût découvrir sa retraite. Il falloit tout le courage du Général Espagnol. Chaque pas qu'il faisoit dans un Pays inconnu, lui offroit des difficultés capables de l'effrayer. Enfin il arriva dans un Village dont les Maisons étoient assez bien bâties, où les vivres étoient en abondance, avec toutes les commodités dont les Indiens avoient l'usage & le goût; mais sans un seul Habitant. Il défendit encore qu'on y causât le moindre dommage; & seulement il s'accommoda de quelques Calebasses, qu'il fit remplir d'eau, parcequ'il en avoit un extrême besoin. Après cette Habitation, il trouva un chemin fort large, qui avoit été coupé dans les Bois, & qu'il ne suivit pas longtems, sans rencontrer quelques Indiens. Ses caresses & le petit nombre de ses gens les ayant rassurés, il apprit d'eux, que

(b) Voyez la Description de l'île Espagnole, au Tome précédent.

que le Cacique n'étoit qu'à une demi-lieue de-là; mais que pour aller à lui, il falloit marcher dans la Lagune, avec de l'eau jusqu'aux genoux & quelquefois jusqu'à la ceinture, & traverser ensuite un défilé fort étroit. Ces difficultés ne purent le refroidir. Il s'approcha de la Lagune. D'autres Indiens, qui étoient dans un Canot, auxquels il fit demander s'ils n'avoient pas vu un Homme de leur Nation qui portoit une Lettre à leur Chef, répondirent que non, mais que le Cacique étoit informé de l'arrivée d'un Officier, qui avoit une Lettre à lui présenter de la part de l'Empereur. Alors Barrionuevo crut pouvoir avancer avec moins de précautions. Il pria les Indiens de recevoir, dans leur Canot, une Femme de leur Nation, qu'il avoit amenée, & de la conduire à leur Chef, qu'elle avoit anciennement servi, pour l'informer de la visite des Espagnols. Ils répondirent que le Cacique étoit instruit de tout, & qu'ils n'osoient rien faire sans son ordre. Cependant, sur de nouvelles instances, ils consentirent à prendre l'Indienne; mais ils ne voulurent jamais s'approcher de la rive, & cette Femme fut obligée, pour s'embarquer avec eux, de se mettre à l'eau jusqu'à la ceinture.

Le jour suivant, deux Canots parurent, dans l'un desquels étoit l'Indienne, avec un Parent du Cacique, nommé Martin d'Alfaro, suivi d'une Troupe fort lestée de Soldats Indiens, armés de lances & d'épées. Ce Canot s'étant approché des Espagnols, Barrionuevo s'avança seul. Alfaro descendit seul aussi, & donna ordre à ses gens de s'éloigner. Après avoir salué civilement le Général, il lui fit, de la part du Cacique, des excuses, de ce qu'il n'étoit pas venu lui-même au-devant de lui: il étoit retenu par une incommodité; mais il se flattoit que le Seigneur Espagnol, étant venu si loin, voudroit bien achever le peu de chemin qui restoit. Barrionuevo reçut ce compliment d'un air satisfait, & consentit à continuer sa marche. En vain ses gens s'efforcèrent de l'en détourner. Il ne prit même avec lui que quinze Hommes; & sans autres armes qu'une forte d'esponton, & son épée, il ne fit pas difficulté de s'abandonner à la conduite d'Alfaro. Cet Indien le mena par des chemins si rudes & si embarrassés, que souvent il étoit obligé de marcher sur les mains autant que sur les pieds. Ses gens se lassèrent bientôt, & le pressèrent de retourner sur ses pas, en lui représentant que le Cacique vouloit le jouer ou le faire périr: „ Je ne contrains personne”, fait-on répondre à l'intrépide Général. „ Quiconque a peur est libre de retourner. Pour moi, seul s'il le faut, j'irai jusqu'au bout. En acceptant ma Commission, j'en ai compris la difficulté. Si j'y laisse la vie, je mourrai content d'avoir rempli mon devoir”. Rien ne fait mieux sentir la supériorité que le Cacique avoit prise sur les Espagnols, qu'une conduite où l'on ne reconnoît point la fierté de cette Nation.

MALGRÉ son courage, Barrionuevo se trouva tout-d'un-coup si fatigué, qu'il fut contraint de s'arrêter pour prendre un peu de repos. Le Bois néanmoins commençoit à s'éclaircir, & l'on découvroit, au travers des arbres, la demeure de Henri. Alfaro prit alors les devants, à la prière du Général, & demanda, de sa part, au Cacique, s'il étoit disposé à l'entrevue. Henri commença par gronder Alfaro, de n'avoir pas fait ouvrir un chemin, & lui ordonna d'y faire travailler sur le champ. Ensuite il envoya dire au

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
VACCA  
DE CASTRO.  
1542.

Général qu'il pouvoit avancer fans défiance. Barrionuevo se remit aussitôt en marche. Henri, le voyant paroître dans un grand desordre, tout couvert de fange, & presque hors d'état de se soutenir, courut au-devant de lui, & témoigna une grande confusion de lui avoir causé tant de fatigues. Le Général fit une réponse honnête, mais dans laquelle il fit sentir qu'on auroit pu traiter micux un Homme de son rang, & surtout un Envoyé de l'Empereur. Le Cacique n'épargna point les excuses; & le prenant par la main, il le conduisit sous un grand arbre, où ils s'affirent tous deux, sur des couvertures de coton. Aussitôt, cinq ou six Capitaines Indiens vinrent embrasser le Général; & se retirant avec la même promptitude, ils allerent se mettre à la tête de soixante Soldats, armés de boucliers, d'épées, & de casques. Avec les mêmes armes, les Capitaines étoient ornés de pannaches: & tous avoient, pour cuirasses, le corps entouré de grosses cordes, teintes en rouge. Les deux Chefs, après un court entretien, qui ne consista d'abord qu'en politesses, firent éloigner un peu leurs gens; & l'on prête ce discours au Général Espagnol.

„ L'EMPEREUR, mon Seigneur & le vôtre, le plus puissant de tous les  
„ Souverains du Monde, mais le meilleur de tous les Maîtres, & qui regard  
„ de tous ses Sujets comme ses Enfans, n'a pu apprendre la triste situation  
„ où vous êtes réduit, avec un grand nombre de vos Compatriotes, & l'in  
„ quiétude où vous tenez toute cette Ile, sans être touché de la plus vive  
„ compassion. Les maux que vous avez faits aux Castillans, ses premiers &  
„ ses plus fideles Sujets, l'avoient d'abord irrité; mais lorsqu'il a su que vous  
„ êtes Chrétien, & les bonnes qualités que vous avez reçues du Ciel, sa co  
„ lere s'est calmée, son indignation s'est changée en un desir ardent de vous  
„ voir entrer dans des sentimens plus conformes à vos lumieres. Il m'en  
„ voie donc, pour vous exhorter à quitter les armes, & vous offrir un par  
„ don général, que sa bonté veut étendre à tous ceux qui ont pris parti pour  
„ vous: mais je porte aussi l'ordre de vous poursuivre sans ménagement, si  
„ vous vous obstinez dans votre révolte, & j'ai amené des forces qui m'en  
„ donnent le pouvoir. C'est ce que vous verrez encore mieux dans la Lettre  
„ dont je suis chargé pour vous. Vous n'ignorez pas ce qu'il m'en a coûté  
„ pour vous l'apporter moi-même. J'ai méprisé les peines & les dangers,  
„ pour obéir à mon Souverain, & pour vous marquer particulièrement mon  
„ estime; persuadé d'ailleurs que la confiance ne devoit pas manquer, avec  
„ un Cacique, à qui je fais qu'on a reconnu des sentimens dignes de sa  
„ Religion & de sa naissance”.

HENRI écouta ce discours avec beaucoup d'attention, & reçut avec respect la Lettre de l'Empereur: mais, comme il avoit mal aux yeux, il pria le Général de lui en faire la lecture. Barrionuevo la fit, d'une voix assez haute pour être entendue des Soldats du Cacique. L'Empereur donnoit à Henri le titre de *Dom*; & la Lettre contenoit en substance ce que le Général avoit dit. Elle finissoit par assurer les Indiens, que „ s'ils se soumet  
„ toient de bonne grace, l'Audience Royale avoit ordre de leur assigner  
„ des Terres, où ils pussent vivre avec tous les avantages de l'abondance &  
„ de la liberté.” Après sa lecture, le Général rendit la Lettre au Cacique,

qui la baïsa, & la mit respectueusement sur sa tête. Il reçut aussi le Sauf-conduit de l'Audience Royale, scellé du Sceau de la Chancellerie; & l'ayant examiné, il déclara, „ qu'ayant toujours aimé la paix, il n'avoit fait la guerre que par la nécessité de se défendre; que si, jusqu'alors, il avoit rejeté toutes les voies d'accommodement, c'étoit parcequ'il n'avoit pas trouvé de sûreté à traiter avec les Espagnols, qui lui avoient souvent manqué de parole; mais que, recevant celle de l'Empereur même, il acceptoit humblement une faveur, à laquelle il n'auroit osé prétendre.”

En achevant sa réponse, il s'approcha de ses gens, il leur montra la Lettre de l'Empereur, & leur fit entendre, qu'il ne se sentoît plus que de la foudrille pour un grand Prince, qui lui témoignoit tant de bonté. Ils répondirent, avec leurs acclamations ordinaires, c'est-à-dire, par de grandes aspirations, qu'ils tirent avec effort du fond de leur poitrine; après quoi, le Cacique ayant rejoint Barrionuevo, ils convinrent ensemble des articles suivans: „ que le Cacique rappelleroit incessamment tous ceux qui étoient soumis à son autorité, & qui étoient répandus en différens quartiers de l'Isle; qu'il les obligeroit de reconnoître, à son exemple, l'Empereur pour leur Souverain; qu'il feroit chercher les Negres fugitifs, & qu'à des conditions, dont on conviendroit, il les forceroit de retourner à leurs Maîtres; qu'il se chargeroit de retenir tous les Indiens dans l'obéissance, ou d'y faire rentrer ceux qui pourroient s'en écarter; que, pour lever toute ombre de défiance, il descendroit incessamment dans la Plaine, où l'Audience Royale lui donneroit, pour son entretien, un des plus nombreux Troupeaux de l'Empereur.” Les Traités des Indiens ne se concluant jamais que dans un festin, on se garda bien de manquer à l'ancien usage. Barrionuevo avoit fait apporter de l'Eau-de-vie & du Riz. Les Indiens fournirent le Gibier & le Poisson. La joie fut vive, & l'Accord scellé par de nouvelles protestations. Cependant Dom Henri, & Donna *Mancia* sa Femme, ne touchèrent à rien, sous prétexte qu'ils avoient déjà dîné. Ce refus, qui avoit un air de défiance, allarma le Général: mais ayant eu la prudence de dissimuler, il ne trouva d'ailleurs que des apparences de bonne foi dans le Cacique, qui lui promit de se rendre à San Domingo pour y ratifier le Traité. Il voulut même qu'un de ses Capitaines accompagnât le Général jusqu'à cette Ville, pour y saluer, de sa part, l'Amiral, les Auditeurs & tous les Officiers Royaux. A la vérité, on fut dans la suite que c'étoit un honorable Espion, qui avoit ordre d'observer si les démarches des Espagnols ne couvroient pas quelque nouvelle trahison. Mais il ne put rester de soupçons à Barrionuevo, lorsqu'il se vit escorté, jusqu'à son Navire, par les principaux Officiers du Cacique, à la tête d'un Détachement bien armé. Un incident fort bizarre auroit pu laisser de plus justes allarmes aux Indiens: la Caravelle étant à l'ancre, dans un Port aujourd'hui connu sous le nom de *Jacquemel*, les Espagnols n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils voulurent traiter leur Escorte. Ils prodiguerent le vin de Castille, & les liqueurs fortes. La plupart des Indiens en burent avec tant d'excès, qu'éprouvant de mortelles tranchées, le ressentiment de la douleur, joint au transport de l'ivresse, pouvoit leur inspirer de furieuses résolutions, dans un lieu où ils étoient

CONQUETE  
DU PEROU.

VACCA  
DE CASTRO.  
1542.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
VACCA  
DE CASTRO.  
1542.

les plus forts. Barrionuevo, qui avoit heureusement de l'huile, ne trouva point d'autre expédient que de leur en faire avaler à tous, après leur en avoir donné l'exemple; elle leur causa des évacuations, qui rétablirent promptement leur santé. En les congédiant, il leur fit des libéralités de leur goût, & les chargea de présens pour le Cacique & son Epouse.

Son retour porta, dans la Capitale, une joie égale à la crainte dont on étoit délivré. Mais quoique les réjouissances publiques dussent laisser peu de soupçon au Député de Dom Henri, il ne voulut faire aucune démarche qui pût engager son Maître, sans avoir examiné à loisir si tout ce qu'il voyoit n'étoit pas une ruse concertée. Son nom étoit *Gonzales*. Il alloit de Maison en Maison, pour s'assurer de la disposition des Habitans à l'égard du Traité. On pénétra ses inquiétudes, & les caresses qu'il reçut acheverent de les dissiper. Il prit même tant de goût pour ce nouveau genre de vie, qu'il oublia de s'en retourner, au terme qu'on lui avoit prescrit. Ce retardement inquiéta le Cacique. Il laissa passer quelques jours, après lesquels, voulant être informé de ce qui pouvoit arrêter *Gonzales*, il s'approcha de la Ville d'*Azua*, presque seul en apparence; mais soutenu par ses cinquante Braves, qu'il avoit placés dans un Bois voisin. Sur l'avis qu'il fit donner dans la Ville, qu'il souhaitoit de parler à quelqu'un des Habitans, une centaine d'Espagnols vinrent bientôt à lui, & l'aborderent avec toute l'ouverture de l'amitié. Il demanda des nouvelles de *Gonzales*. On lui dit que depuis peu de jours il avoit passé par *Azua*, dans une Caravelle, accompagné d'un Officier Castillan, nommé *Pierre Romero*, qui étoit chargé d'un plein-pouvoir de l'Audience Royale pour la ratification du Traité. Cette assurance lui causant beaucoup de joie, il fit appeller ses gens; on s'embrassa, & la paix fut célébrée par un nouveau Festin, où Dom Henri, sous le prétexte d'une indisposition, se dispensa encore de toucher à rien. Dans son retour, ayant pris par *Xaragua*, nom qu'on donnoit encore au lieu qui porte à présent celui de *Leogane*, il y trouva *Gonzales* & *Romero*; l'un, qui lui confirma la sincérité des Espagnols dans le Traité, & l'autre qui lui en remit la ratification avec de riches présens. Sur le champ, il fit embarquer, dans la Caravelle, un bon nombre de Nègres fugitifs, qu'il avoit déjà fait arrêter; & des deux côtés, tous les ombrages s'évanouirent. Cependant il ne se hâta point de quitter ses Montagnes, & les Espagnols étoient fort impatiens de l'en voir sortir (c).

(c) Il en sortit enfin; mais ce ne fut qu'après avoir consommé les vivres, dont il avoit fait de grandes provisions. Il se rendit ensuite à San Domingo, où il signa la Paix, qui n'avoit encore été signée que par ses Députés. On lui laissa choisir un lieu pour s'y établir avec les restes de sa Nation, dont il fut déclaré Prince héréditaire, exempt de Tribut, avec la seule sujétion de rendre hommage à l'Empereur & à ses Successeurs, Rois de Castille, lorsqu'il en seroit sommé. Il se retira dans un lieu nommé *Boya*, à treize ou quatorze lieues de la Capitale, vers le Nord-Est.

Tous les Indiens, qui purent prouver leur descendance des premiers Habitans de l'Île, eurent permission de le suivre, & leur postérité subsiste encore au même lieu avec la jouissance des mêmes privilèges. Leur Prince, qui prend le titre de Cacique de l'Île de Hayti, juge & condamne à mort; mais l'appel est ouvert à l'Audience Royale. Ils étoient environ quatre mille, lorsqu'ils furent ainsi rassemblés; mais ce nombre est aujourd'hui si diminué, qu'en 1718. on le disoit réduit à trente Hommes & cinquante ou soixante Femmes. *Hist. de St. Dom. Liv. VI, p. 322.*

éto  
& l  
née  
Her  
son  
avo  
rir  
fura  
men  
ligio  
cond  
trist  
fas  
sent  
qu'il  
l'am  
y pla  
tems  
Zara  
mém  
sent  
prod  
l'effe  
Péro

(d)  
mond  
(e)  
avec  
Sujets  
pêche  
Sexes  
ne pa  
25 an  
mede

(f)  
(g)  
de fo  
mais  
Chiap  
(h)  
" le  
" le  
" fer  
" G  
" qu  
" lit  
" leu

(i)  
miu

LAS CASAS ne put résister à la passion de revoir ce brave Cacique, dont il étoit fort connu. Il l'alla trouver dans ses Montagnes: il en fut bien reçu; & les Indiens, charmés de pouvoir respirer, après une guerre de tant d'années, célébrèrent avec beaucoup de joie l'arrivée de leur ancien Protecteur. Henri, élevé dans le Christianisme, en avoit si peu perdu les principes, que son unique plainte fut d'avoir manqué de tout, pour vivre en Chrétien. Il avoua, au Pere Barthelemi, que sa plus grande peine avoit été de voir mourir quantité d'Enfans sans Baptême (d), & d'Adultes sans Sacremens; il l'assura qu'il n'avoit pas manqué un jour à faire ses prieres; qu'il avoit exactement jeûné tous les Vendredis (e). Enfin, il ajouta que le motif de la Religion avoit autant contribué que l'ennui d'une si longue guerre, à lui faire conclure un Traité, dont il craignoit que les suites ne devinssent fatales aux tristes restes de sa Nation. Il en falloit bien moins pour enflammer Las Casas d'un nouveau zele. Mais l'Audience Royale ayant témoigné quelque ressentiment, de ce qu'il avoit entrepris ce Voyage sans son ordre, le chagrin qu'il en conçut, d'autant plus juste, qu'il n'avoit pas eu d'autre motif que l'amour de la paix & l'intérêt de la Religion, le fit passer en Espagne, pour y plaider encore une fois la cause des malheureux Indiens. Il avoit eu le tems, dans sa solitude, de recueillir de bons Mémoires en leur faveur. Auffi Zarate assure-t-il (f), qu'entre plusieurs autres Religieux, qui formerent la même Entreprise avec lui, il n'y en eut aucun, dont les remontrances fussent aussi vives & plus favorablement écoutées que les siennes (g). Elles produisirent encore une fois des Ordonnances fort sages (h); mais dont l'effet ne répondit pas aux espérances de la Cour dans le Gouvernement du Pérou.

(d) Il ignoroit apparemment que tout le monde peut donner le Baptême (1).

(e) On savoit d'ailleurs qu'il avoit veillé avec beaucoup de soin sur les mœurs de ses Sujets; qu'il avoit pris des mesures pour empêcher tout commerce suspect entre les deux Sexes, & qu'il avoit porté l'attention jusqu'à ne pas permettre les Mariages avant l'âge de 25 ans. Reste à savoir si c'étoit un bon remède pour l'incontinence.

(f) Liv. IV. Chap. 23.

(g) On lui offrit alors, pour récompense de son zele, l'Evêché de Cusco, qu'il refusa; mais il accepta, peu de tems après, celui de Chiapa dans la Nouvelle Espagne.

(h) „ L'Empereur, après avoir entendu „ le Pere Las Casas, commença par charger „ le Docteur Figueroa, dont il prit même le „ serment pour cet Office, d'examiner les „ Gouverneurs, les Officiers & les Religieux „ qui avoient été aux Indes, tant sur la qua- „ lité des Indiens, que sur le traitement qu'on „ leur faisoit, & si l'opinion de quelques

„ Moines étoit véritable; lesquels disoient „ qu'il ne pouvoit conquérir ces Pays. En- „ suite, il chercha Personnes de faveur & de „ bonne conscience, qui fissent des Loix pour „ bien & saintement gouverner les Indes. Ce „ furent le Cardinal Frere Garzia de Loaisa; „ Sebastien Ramirez, Evêque de Cuença & „ Président de Valladolid, lequel avoit été „ Président à San Domingo & à Mexico; „ Dom Juan de Zuniga, Gouverneur du jeu- „ ne Prince Dom Philippe; le Secrétaire Co- „ vas, Grand Commandeur de Léon; Dom „ Garzia Manrique, Comte d'Osorne & Pré- „ sident des Ordres des Chevaliers, lequel „ avoit de longtems manlé les Affaires des „ Indes en l'absence du Cardinal Loaisa; le „ Docteur Fernand de Guevara, & le Docteur „ Jean Figueroa, lesquels étoient de la Cham- „ bre du Roi; le Docteur Mercado, Auditeur „ du Conseil Royal; le Docteur Vernal; les „ Docteurs Gutierrez, Velasquez; le Docteur „ Salmero; le Docteur Gregoire Lopez, les- „ quels étoient Auditeurs des Indes; & le

(1) On lui avoit apparemment caché à dessein cette circonstance commode, pour ne point diminuer, dans son idée, la grandeur & l'efficacité du mystere. R. d. E.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

VACCA  
DE CASTRO.

1542.

Le Pere Bar-  
thelemi de  
Las Casas  
quitte sa res-  
traite.

Il plaide en-  
core pour les  
Indiens.

e, ne trouva  
rés leur en a-  
lirent promp-  
de leur goût,

ainte dont on  
nt laisser peu  
ne démarche  
tout ce qu'il  
les. Il alloit  
ans à l'égard  
eçut acheve-  
eau genre de  
prescrit. Ce  
s, après les-  
les, il s'ap-  
utenu par ses  
avis qu'il fit  
des Habi-  
derent avec  
nzales. On  
Caravelle,  
i étoit char-  
n du Traité.  
es gens; on  
Donn Henri,  
cher à rien.  
t encore au  
& Romero;  
, & l'autre  
champ, il fit  
gitifs, qu'il  
vanouirent.  
s Espagnols

prouver leur  
ans de l'île,  
& leur posté-  
lieu avec la  
. Leur Prin-  
e de l'île de  
; mais l'appel  
ils étoient  
furent ainsi  
aujourd'hui si  
soit réduit à  
soixante Fem-  
p. 322.

CONQUETE  
DU PEROU.

VACCA  
DE CASTRO.

1542.

Ordonnan-  
ces qu'il ob-  
tient.

Audience  
Royale pour  
le Pérou.

Mouvements  
qu'elle y cau-  
se.

CELLES, qui regardoient particulièrement cette Contrée, portoient qu'on ne pourroit forcer aucun Indien de travailler aux Mines, ni à la Pêche des Perles; qu'on ne leur imposeroit point des tributs excessifs, & que surtout on ne les assujettiroit point à porter de gros fardeaux, usage qui étoit déjà passé au Pérou, des autres Colonies, & qui contribuoit plus que tout le reste à la destruction de ces misérables Peuples; que ceux qui se trouvoient libres par la mort de leurs Maîtres n'en auroient plus d'autre que le Roi; & que tous ceux qui, à l'occasion des troubles entre les Almagros & les Pizarres, étoient dans la possession actuelle, ou dans les Départemens des Evêques, des Monastères & des Hôpitaux, des Gouverneurs, de leurs Lieutenans & des autres Officiers Royaux, seroient remis en liberté. Les Historiens conviennent que la dernière de ces Loix avoit quelque rigueur, pour les Espagnols établis au Pérou. Comme il n'y en avoit pas un, qui n'eût pris parti dans cette grande querelle, il s'enfuiroit qu'aucun ne pouvoit retenir ses Indiens. Cependant, outre l'autorité de l'Empereur, qui suffisoit pour donner toute leur force aux nouvelles Ordonnances, on prit la résolution d'établir une Audience Royale, pour veiller à l'exécution. On considéra que ce Pays, le plus riche & le plus considérable de tous les Domaines de l'Espagne en Amérique, ayant dépendu jusqu'alors de l'Audience de Panama, qui n'étoit composée que de deux Auditeurs, les affaires souffroient nécessairement de longs délais, dans un éloignement qui redoubloit encore par la difficulté du passage, pendant une grande partie de l'année. Il y avoit même apparence que c'étoit cette raison, qui avoit empêché d'apporter du remède à la plupart des maux dont le Pérou avoit été affligé. L'Audience de Panama fut cassée. On en établit une sur les Frontières de Guatimala & de Nicaragua, dont on nomma Président le Licencié *Maldonat*, alors Auditeur de la Nouvelle Espagne, dans le ressort duquel *Tierra-firme* fut renfermée. Le Pérou fut distingué, non-seulement par la création d'une Audience particulière, mais par les titres de son Président, qui fut honoré de ceux de Viceroi & de Capitaine Général. On lui donna quatre Auditeurs, & divers Officiers.

LA publication des nouveaux Réglemens chagrina beaucoup un grand nombre d'honnêtes Guerriers, la plupart d'une naissance noble, qui avoient eu part à la Conquête. Il n'y en avoit presque aucun, qui ne perdît tout ce qu'il possédoit, & qui ne se trouvât, par conséquent, dans la nécessité de chercher un nouveau moyen de subsister. Ils prétendirent que l'Empereur avoit été mal informé, & que ceux qui avoient suivi les Pizarres ou les Almagros, n'avoient été que de fideles Sujets, qui pouvoient s'être trompés dans l'objet de leur attachement, mais qui ne s'étoient proposé que leur devoir, en obéissant à ceux qu'ils croyoient revêtus de l'autorité Royale; que d'ailleurs, s'étant vus dans la nécessité d'obéir, volontairement ou de force, ils n'étoient coupables d'aucun crime, ou qu'ils ne l'étoient point assez, pour

„ Docteur Jacques d'*Artiaga*. Ils s'assem-  
„ bioient, pour traiter & aviser ensemble,  
„ chez le Cardinal *Loaísa*, & firent, encore  
„ que ce ne fût avec la volonté de tous, qua-

„ rante Loix, qu'ils appellerent *Ordonnan-*  
„ „ ces, lesquelles l'Empereur signa de sa main,  
„ à Barcelone, le 20 Novembre 1542”. *Go-*  
„ mara, L. V. Chap. 45.

méri  
tems  
frais  
donn  
seroit  
pour  
ceux  
té, f  
cet o  
part  
dépo  
en s'e  
pour  
avoit  
des,  
venoi  
toutes  
pour  
mais  
charg  
Cet é  
troub  
ouver  
accom  
assez r  
mission  
avec c  
che p  
devoit

(i),  
„ fin p  
„ furie  
„ mau  
„ fas,  
„ ne n

Ma  
la Co  
fures  
dent  
C'Éto  
le, I



mériter d'être dépouillés de tous leurs biens. Ils ajoutaient, que, dans le tems, auquel ils avoient entrepris la Découverte du Pérou à leurs propres frais, on étoit convenu avec eux, par des stipulations expressees, qu'on leur donneroit les Indiens pour toute leur vie, & qu'après leur mort même, ils seroient à leur Fils aîné, ou à leur Femme, s'ils mouroient sans Enfans; que pour confirmation de ces promesses, Sa Majesté avoit fait ordonner, à tous ceux qui avoient contribué à la Conquête, de se marier dans un terme limité, sous peine de perdre leurs Indiens; que la plupart s'étoient soumis à cet ordre; qu'après leurs fatigues, dans l'âge où ils étoient, chargés la plupart d'une Femme & de plusieurs Enfans, il n'étoit pas juste qu'ils fussent dépouillés du fruit de leurs travaux, & forcés de recommencer leur fortune, en s'employant à de nouvelles Découvertes. Plusieurs se rendirent à Cusco, pour faire leurs représentations au Gouverneur. Il jugea lui-même qu'il avoit manqué quelque chose aux informations de la Cour, & que des remèdes, qui pouvoient être fort sages pour d'autres parties des Indes, ne convenoient point encore au Pérou. Loin de rejeter les plaintes, il permit à toutes les Villes de son Gouvernement d'envoyer leurs Députés à Los Reyes, pour y former une Assemblée, à laquelle il se réservoir le droit de présider, mais dont le but étoit de leur faire choisir quelques-uns d'entr'eux, qu'ils chargeassent de leurs intérêts communs, pour les aller solliciter en Espagne. Cet expédient lui parut le seul dont il pût attendre quelque remède aux troubles qui commençoient à s'élever de toutes parts, & qui menaçoient ouvertement son autorité. Il se hâta de partir en effet pour Los Reyes, accompagné des Syndics de toutes les Villes du voisinage de Cusco, & d'une assez nombreuse Noblesse, que ses promesses avoient fait rentrer dans la soumission (i). L'Assemblée se tint. Christophe de Barrientos (k) fut choisi, avec quelques autres, pour le Voyage d'Espagne. On les chargea d'un riche présent d'or, pour l'Empereur, à qui l'Historien observe que ce secours devoit être agréable, après l'Entreprise d'Alger & la guerre de Perpignan.

(i) „ On avoit commencé à sonner le Toc-  
 „ sin partout, & s'assembler, se mettant en  
 „ furie à la lecture de telles Loix... Tous  
 „ maudissoient Frere Barthelemi de Las Ca-  
 „ fas, qui les avoit procurées. Les Hommes  
 „ ne mangeoient point de facherie. Les Fem-

„ mes & les Enfans ne faisoient que pleurer.  
 „ Les Indiens s'enorgueilloient, qui étoit  
 „ une chose grandement à craindre". Goma-  
 „ ra, L. V. Chap. 46.  
 „ (k) *Ibid.* Chap. 47. Zarate ne le nomme  
 point.

## §. VII.

*Voyage de Blasco Nunnez de Vela.*

**M**ALHEUREUSEMENT pour la tranquillité du Pérou, l'exécution des ordres de la Cour avoit été pressée avec tant de chaleur, qu'elle arrêta toutes les mesures de Castro. L'Empereur n'avoit pas tardé à nommer un Viceroy-Président, qui étoit parti presque aussitôt que la première nouvelle du Règlement. C'étoit Blasco Nunnez de Vela, Commissaire Général des Douanes de Castille, Homme d'une expérience & d'une capacité reconnues; mais si rigoureux

CONQUETE  
DU PEROU.VACCA  
DE CASTRO.  
1542.Sage con-  
duite de Cas-  
tro.Il convoque  
une Assem-  
blée.CONQUETE  
DU PEROU.NUNNEZ  
DE VELA.

1543.

CONQUETE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1543.

Choix d'un  
Viceroy-Pré-  
sident pour le  
Pérou.

Auditeurs.

Maître Gé-  
néral des  
Comptes.

Départ de  
Vela.

Hauteur &  
dureté de sa  
conduite.

& si ferme dans l'exercice de son autorité, que cette qualité même, qui avoit attiré sur lui le choix de la Cour, devint le plus grand obstacle aux effets qu'on en avoit attendus. On lui avoit donné pour Auditeurs, le Licencié *Cepeda*, qui étoit revêtu alors du même Office aux Iles Canaries; le Docteur *Lizon de Texava*, Prêteur de la Noblesse de Valladolid; le Licencié *Alvarez*, & *Pedro Ortiz de Zarate*, Grand Prevôt de Segovie: & comme les Trésoriers, ou les Administrateurs des revenus Royaux, n'avoient rendu aucun compte de leurs fonctions depuis la Découverte, on avoit joint à ce Tribunal un Maître Général des Comptes. tant pour le Gouvernement du Pérou, que pour celui de Tierra-firme. Ce nouvel Officier, dont la seule Commission étoit propre à répandre la frayeur dans ces deux Contrées, avoit été pris à la Cour même, où il exerçoit l'emploi de Secrétaire du Conseil Royal. C'étoit *Augustin de Zarate*, le même qui profita de son séjour au Pérou, pour écrire l'Histoire de la Conquête, & qu'on a suivi jusqu'à présent, comme un guide sans reproche (a).

Vela; parti du Port de San Lucar le 1 de Novembre 1543, arriva le 10 de Janvier de l'année suivante à Nombre de Dios, où il trouva *Christophe de Barrientos* & ses Compagnons, prêts à mettre à la voile pour l'Europe. Quoique cette Ville n'appartint point à son Gouvernement, il se crut en droit, non-seulement de les arrêter, mais de faire saisir leur or, du moins jusqu'à ce qu'il eût vérifié d'où il venoit & comment il avoit été levé; sous prétexte qu'il pouvoit venir de la vente des Indiens, ou de quelque violence condamnée par les Loix dont on lui avoit confié l'exécution. Alors, les Habitans de la Ville s'étant soulevés contre une Entreprise qui excédoit son autorité, il s'en désista par le Conseil de ses Auditeurs (b). De-là, passant par terre à Panama, il y mit en liberté tous les Péruviens qui s'y trouvoient Esclaves, & les fit embarquer, aux dépens de leurs Maîtres, pour retourner dans le Pays de leur naissance (c). Ensuite, sans s'arrêter aux plaintes de ses Auditeurs, qui étoient tombés malades, & qui le pressoient d'attendre leur guérison (d), il se mit en Mer pour *Tumbez*, dans le cours de Février. Sa navigation fut si prompte, qu'il y arriva le treizieme jour; ce qui étoit encore sans exemple (e).

(a) Lui-même ne s'en fait pas d'autre, que de n'avoir pu mettre son Ouvrage en ordre tandis qu'il étoit au Pérou; & la raison qu'il en apporte est remarquable: „ Il pensa m'en coûter la vie, (dit-il,) pour l'avoir seulement commencé, par la brutalité d'un Mestre-de-Camp de *Gonzale Pizarre*, qui menaçoit de tuer quiconque entreprendroit d'écrire ses Actions. Aussi méritoient-elles plutôt d'être ensevelies dans un oubli éternel. Je fus donc contraint de cesser, & je me bornai à recueillir des Mémoires”.  
*Préface de son Histoire.*

(b) C'étoit une feinte, pour se tirer d'embaras; car il les méprisoit beaucoup. Benzo-

ni, qui étoit alors au Pérou, lui fait dire que l'Empereur „ l'avoit pourvu d'un fort mauvais conseil; d'une jeune tête, d'un fou, d'un ignorant, & d'un lourdaut. *Cepeda* „ étoit le jeune; *Alvarez*, le fou; *Ortiz*, „ l'ignorant, parcequ'il ne savoit pas un mot de Latin; & *Lifon*, le lourdaut”. L. III. Chap. 19.

(c) „ *Gomara* remarque plaisamment qu'il „ y en eut qui se cachèrent, de peur d'être renvoyés, disant qu'ils aimoient mieux à voir un Maître”. L. V. Ch. 47.

(d) *Zarate* ne dit pas même qu'ils fussent malades.

(e) *Benzoni*, *ubi supra*.

SA  
pouvo  
Esclav  
dienn  
Pays  
rans,  
sardea  
C'étoi  
geoit  
ge, &  
gés au  
son C  
hauteu  
furent  
avoit  
Truxil  
pas tra  
se voy  
ment  
son ch  
„ Que  
„ y lai  
l'Auteu  
le mém  
gro, q  
Espagn  
lui. Il  
justice  
obstac  
une ava  
& les E  
à jouer  
continu  
secrete  
roit tro  
devena  
diens,  
rez, &  
du Mo  
renonc

(f) C  
le quere  
Vela en

(g) „  
„ Eспа  
„ memo  
XIX

SA rigueur augmenta beaucoup dans cette Ville, où sa Jurisdiction ne pouvoit être contestée. Non-seulement il continua de mettre en liberté les Esclaves Péruviens, mais il ôta aux Espagnols toutes leurs Concubines Indiennes, il abolit les Impôts, il défendit de rien exiger des Naturels du Pays sans un payement certain; &, ce qui fit perdre patience aux Conquistans, il dispensa les Indiens, sans aucune exception, de porter de pénibles fardeaux, comme ils y avoient été forcés par les premiers Gouverneurs. C'étoit une Loi des Pizarres & des Almagros, qu'un Espagnol, qui voyageoit à pied, pouvoit prendre trois Péruviens pour le transport de son bagage, & cinq s'il étoit à cheval. Les Caciques de chaque Canton étoient obligés aussi de fournir gratuitement, au Voyageur, sa nourriture & celle de son Cortège. Tous ces tyranniques établissemens furent détruits, avec une hauteur qui excita l'indignation des Espagnols. Les Ecclésiastiques mêmes firent entendre leurs plaintes. Un Moine, nommé le Pere *Mugnoz*, qui avoit osé élever la voix, fut étranglé pendant la nuit (f). Saint Michel, Truxillo, & les autres Places, où le Viceroy continua de passer, ne furent pas traitées avec plus de ménagement (g). Les Officiers & la Noblesse, qui se voyoient enlever tous les fruits de leurs travaux, conçurent particulièrement tant d'aversion pour lui, qu'en partant de Truxillo, il trouva, dans son chemin, cette inscription, qu'on se garda bien de dérober à sa vue: „ Que celui, qui viendra m'ôter mon bien, y pense deux fois; s'il ne veut „ y laisser la vie”. Ses recherches furent alors inutiles pour en découvrir l'Auteur; mais elles lui réussirent dans la suite, & sa vengeance éclata. Dans le même lieu, il rencontra Gomez Perez, un des Partisans du jeune Almagro, qui venoit lui demander, de la part de Mango Inca & de plusieurs Espagnols retirés dans les Montagnes, la permission de se rendre auprès de lui. Il ne balança point à l'accorder, sans s'être donné le tems d'examiner la justice de leur cause, &, dans la seule vue de grossir son Parti contre des obstacles qu'il commençoit à prévoir. Mais sa politique fut trompée, par une aventure également bizarre & tragique. Perez étant retourné vers l'Inca & les Espagnols, pour leur porter la réponse qu'ils attendoient, ils se mirent à jouer ensemble. Mango s'aperçut que Perez le trompoit au jeu, & n'en continua pas moins sa partie; mais, dans le chagrin d'être dupe, il ordonna secretement à un de ses Officiers de tuer Perez, la premiere fois qu'il le verroit tromper. Une Indienne entendit cet ordre: elle en avertit Perez, qui, devenant furieux, tua sur le champ Mango d'un coup de poignard. Les Indiens, furieux à leur tour de la mort de leur Inca, firent main basse sur Perez, & sur tous les autres Espagnols. Ensuite, choisissant pour Chef le Fils du Mort, ils retournerent avec lui dans leurs plus hautes Montagnes, où ils renoncerent pour jamais à l'amitié des Chrétiens (h).

(f) Gomara prétend que c'étoit une vieille querelle, & que le Moine avoit battu Vela en Espagne. *Ubi sup.* Ch. 48.

(g) „ Tout le monde, jusqu'aux Femmes „ Espagnoles, le maudissoit, & crioit qu'il „ menoit après soi l'ire de Dieu, & prioit

„ que Dieu le fit bientôt finir mal”. Le même, Ch. 47.

(h) Gomara, L. V. Ch. 49. On verra, dans la suite, le malheureux sort de tous les restes du Sang des Incas.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1543.

Changement  
qu'il fait dans  
les usages.

Mort tragi-  
que de Man-  
go Inca.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1543.

Conduite sa-  
ge de Vacca  
de Castro.

Ses Officiers  
se déclarent  
contre Vela.

Délibéra-  
tions des Ha-  
bitans de Los  
Reyes.

Vela se fait  
recevoir a-  
droitement  
dans cette  
Ville.

LE Viceroy n'avoit pas manqué, en arrivant à Tumbez, de faire notifier ses pouvoirs à Vacca de Castro, avec ordre d'abandonner le Gouvernement. Castro étoit alors à vingt lieues de Los Reyes, dans la Province de Guacilachisi. Le bruit des violences de Vela & celui des plaintes publiques étant déjà venus jusqu'à lui, ses Amis lui conseilloient de ne pas reconnoître cet impétueux Successeur, & de protester contre une Commission qui n'étoit propre qu'à causer de nouveaux troubles. Mais la soumission qu'il crut devoir aux ordres de l'Empereur, & l'espérance qu'après l'arrivée des Auditeurs, lorsque l'Audience Royale auroit pris une forme régulière, la Justice & la paix commenceroient à regner, le déterminèrent à résigner son autorité. Ses principaux Officiers, le voyant dans cette résolution, prirent le chemin de Cusco, sous prétexte, que ne voulant point s'exposer aux emportemens du nouveau Viceroy, tandis qu'ils n'étoient retenus par aucun frein, ils vouloient attendre l'établissement de l'Audience, dont ils espéroient plus de modération. Mais cette couleur n'en imposa point à ceux qui connoissoient leur chagrin. Ils le firent même éclater peu de jours après, en passant par Guamanga, où ils exciterent tout le monde à la révolte, & se firent, malgré Guevara, de l'Artillerie que Castro avoit laissée dans cette Ville après la Bataille de Chupas. Ils la firent mener à Cusco, par un grand nombre d'Indiens qu'ils avoient rassemblés dans leur marche.

CEPENDANT Castro s'étoit rendu à Los Reyes, où il avoit trouvé les esprits fort partagés sur la soumission qu'on devoit au Viceroy. On étoit informé qu'il s'approchoit. Les uns vouloient qu'il ne fût reçu qu'après l'arrivée des Auditeurs; d'autres propoisoient d'appeler de ses Ordonnances, & s'il refusoit d'en suspendre l'exécution, de se saisir de lui & de le renvoyer en Espagne. Il reçut avis de ces délibérations: & dans la crainte qu'on ne lui refusât l'entrée de la Ville, il se fit précéder par Don Diegue d'Agüero, pour faire entendre aux Habitans, que non-seulement on lui prêtoit des intentions qu'il n'avoit pas, mais qu'ayant même reconnu que les nouvelles Loix qu'il avoit publiées ne convenoient point aux circonstances, il avoit pris d'autres résolutions. On ne laissa point d'envoyer au-devant de lui Yllan Suarez, ancien Commissaire de l'Empereur & Juge de Police, pour lui déclarer, qu'en attendant les Auditeurs, il ne seroit reçu qu'après avoir fait serment de garder les Privilèges, les Franchises & les Graces accordées par la Cour aux Conquistans du Pérou, & d'approuver l'Acte par lequel ils vouloient appeler de ses nouvelles Ordonnances. Il jura de faire tout ce qui conviendroit au service de l'Empereur & au bien public. L'équivoque étoit facile à pénétrer (i). Mais Suarez eut la simplicité, ou la mauvaise foi, de prendre cette promesse dans le meilleur sens; & sur son témoignage, les principaux Habitans de Los Reyes allerent au-devant du Viceroy jusqu'à Guaura, & l'accompagnèrent au-delà jusqu'à la Ville, où il fut reçu avec beaucoup d'appareil. On lui tenoit prêt un Dais de drap d'or, sous lequel il fut conduit d'abord à l'Eglise. Les Magistrats marchèrent devant lui en fort bel ordre, avec les marques de leur Dignité, & vêtus de

(i) „Ceux qui étoient présens, (dit Gomara,) observerent d'abord qu'il avoit juré avec „ finesse.” *Ubi sup.*

longues robes de satin cramoisi, doublées de damas blanc. Il fut mené, avec la même pompe, de l'Eglise à son Hôtel (k).

Dès le lendemain son ressentiment, qu'il n'avoit fait que diffimuler, éclata dans toute sa violence. Il commença par faire arrêter Vacca de Castro, qu'il soupçonnoit d'avoir eu part aux Délibérations des Habitans; & l'ayant fait jeter dans une Prison publique, sous prétexte qu'il avoit signé des grâces, & disposé de quelques Départemens, depuis la cessation de son autorité, ce ne fut qu'après s'être fait presser longtems, qu'il consentit à le faire transférer dans une Prison plus honorable: mais il exigea, pour caution, une grosse somme, de ceux qui sollicitoient pour lui; & dans la même vue, il fit mettre tous ses Biens en sequestre. A l'égard de ses Ordonnances, il répondit aux Magistrats, qui lui demandoient l'exécution de son serment: „ que n'ayant pu s'engager à rien qui ne convînt au Service de Sa Majesté, „ il avoit entendu qu'on commenceroit par l'obéissance, premier devoir des „ Sujets; qu'ensuite il écrivoit à S. M. pour lui demander ses ordres sur la „ révocation des nouvelles Loix, & qu'il espéroit que ses représentations „ seroient écoutées, mais que, jusqu'alors, il ne pouvoit révoquer lui-même des Ordonnances qui faisoient partie de sa Commission.” Plusieurs des Habitans, dans le chagrin de se voir joués, sortirent de Los Reyes, les uns après les autres, pour s'aller joindre aux Mécontens de Cusco.

Bientôt les Auditeurs arrivèrent; & le Viceroi ne put se dispenser de consentir à l'établissement de l'Audience. Il fit faire lui-même de magnifiques préparatifs, pour la réception solennelle du Sceau. On le mit dans une riche Cassette, portée sur un Cheval superbement équipé, qu'on fit marcher sous un grand Dais de drap d'or, soutenu par les Magistrats de la Ville. Leurs robes étoient de la même couleur & de la même forme, que celles qu'on porte en Espagne pour la réception même du Roi. Jean de Leon tenoit la bride du Cheval, & faisoit la fonction de Chancelier à la place du Marquis de *Camisara*, qui avoit les Sceaux. L'Audience passant pour établie, après cette formalité, on commença aussitôt à délibérer sur les affaires: mais le Viceroi-Président, à qui il appartenait de les proposer, ne toucha point aux troubles dont le Pérou étoit menacé; & dès les premiers jours, il fit un Acte d'indépendance, qui le mit plus mal que jamais avec les Officiers de son Tribunal.

On se rappelle que l'inscription, qu'il avoit lue dans sa route, lui avoit laissé de grands projets de vengeance. Ses recherches lui firent découvrir qu'elle étoit d'un Gentilhomme, nommé Antoine de Solar, qu'il faisoit mal-intentionné pour lui. Il le fit appeler au Palais. Il lui reprocha son insolence, dans les termes les plus outrageans; ensuite, lui laissant un Chapelain, pour le confesser, il donna ordre qu'il fût pendu au Pilier d'une Galerie qui donnoit sur la Place publique. Solar rejeta le Chapelain & son Office. Leur contestation fut si longue, que le bruit s'en étant répandu dans la

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1543.

Il quitte la  
diffimulation.

1544.

Formation  
de l'Audience  
Royale de  
Los Reyes,  
ou Lima.

Le nouveau  
Viceroi leve  
le masque.

(k) „ Il entra néanmoins, (suivant le même Historien) avec un grand silence & fi- „ cherie de tout le Peuple. Jamais ne fut un „ Homme en si grande horreur, ni si haï „ que celui-ci.” *Ibid.*

CONQUETE  
DU PEROU.  
NUNNEZ  
DE VELA.  
1544.

Ville, l'Evêque (1) & quelques autres personnes du premier rang vinrent supplier le Viceroy de différer l'exécution. Ils n'obtinrent pas ce délai sans peine: mais enfin il leur fut accordé jusqu'au jour suivant, & Solar fut jetté dans une noire Prison, avec les fers aux piés & aux mains. L'interval le d'une nuit entiere modéra la colere de Vela. Il feignit, le lendemain, d'oublier le Prisonnier, qui continua de demeurer ainsi dans les fers. Les Auditeurs, visitant la Prison, suivant l'usage établi en Espagne, de faire tous les Samedis cette visite, demanderent à Solar quel étoit son crime? Il répondit qu'il n'en favoit rien. Comme le Viceroy n'avoit fait aucune Procédure, ils lui rendirent la liberté. Vela, fort sensible à cet affront, chercha les occasions d'en tirer vengeance, & les fit naître lorsqu'elles tarderent à s'offrir.

Mouvements  
de Gonzale  
Pizarre.

Il se rend à  
Cusco.

PENDANT que les semences de division se multiplioient à Los Reyes, Gonzale Pizarre menoit une vie obscure dans la Province de Charcas, uniquement occupé à faire régner l'abondance & la paix dans sa Province. Il n'avoit, autour de lui, que dix ou douze Partisans de sa Famille. Mais, apprenant l'arrivée du Viceroy, & la rigueur avec laquelle on faisoit exécuter les nouveaux Réglemens, il prit la résolution de se rendre à Cusco, sous le seul prétexte d'y apprendre des nouvelles d'Espagne, & de veiller aux intérêts de Fernand son Frere, dont il avoit appris la disgrâce. Pendant qu'il faisoit ses préparatifs pour ce Voyage, il reçut un grand nombre de Lettres, par lesquelles on s'efforçoit de lui persuader que c'étoit à lui qu'il appartenoit de résister à la violence & de sauver le Pays de l'oppression. On ne manquoit pas de lui représenter, qu'il étoit le seul qui dût former des prétentions au Gouvernement. Les uns lui offroient leurs biens & leurs personnes; d'autres lui marquoient que le Viceroy s'étoit engagé publiquement à lui faire couper la tête. Ces nouvelles, échauffant la passion qu'il avoit toujours eue de commander au Pérou, il rassembla de grosses sommes & deux Compagnies de Cavalerie, avec lesquelles il se rendit à Cusco. Il y fut reçu comme un Homme cher au reste des Conquistans. On voyoit arriver tous les jours, dans cette Ville, quelques Habitans de Los Reyes, qui fuyoient les persécutions du Viceroy. Il s'y faisoit des Assemblées continuelles, où l'on cherchoit les moyens de s'opposer à la tyrannie. Quelques-uns, néanmoins, vouloient que le Tyran fût reçu, s'il se présentoit, & qu'à l'égard des Ordonnances, on envoyât des Députés en Espagne, pour demander du remede au mal qu'elles avoient causé: mais le plus grand nombre jugea que, s'il étoit reçu, la rigueur, qu'on lui connoissoit, le feroit commencer par exiger l'exécution des Réglemens, & qu'on ne parviendroit jamais à renverser ce qu'il auroit établi. Enfin, sur une Délibération générale, Pizarre fut élu Syndic de Cusco. Il reçut, à ce titre, la Commission de se rendre à Los Reyes, pour y faire des représentations à l'Audience Royale. On balança s'il devoit être accompagné d'un Corps de Troupes, & cette précaution parut nécessaire au plus grand nombre. Toutes les Places voisines furent invitées à se joindre aux Habitans de Cusco. La seule Ville

Il est élu Syn-  
dic de la Ville.

(1) Jérôme de Loaisa, premier Evêque de Los Reyes, ou Lima, dont le Siege fut érigé, deux ans après, en Archevêché.

de Plata, gouvernée par Dom Louis de Ribera & Dom Antoine Alvarez, nommés tous deux par Castro, répondit, qu'aux dépens de ce qu'elle avoit de plus cher, elle étoit résolue d'obéir aux ordres du Souverain.

Le Viceroi, informé de ce qui se passoit à Cusco, se hâta d'augmenter ses Troupes par de nouvelles levées. Cette dépense lui coûta peu, parce qu'il avoit fait saisir plus de cent mille écus, que Castro avoit embarqués pour l'Empereur, & qu'il ne fit pas difficulté d'employer. Ses forces montoient à six cens Hommes, auxquels il donna pour Général, *Jean de Vela*, son Frere. Il fit faire des Arquebuses, d'un mélange de Fer & du Métal des Cloches, que les murmures du Clergé ne l'empêcherent point d'enlever à la grande Eglise. Souvent il faisoit faire lui-même l'exercice: & dans sa défiance, il donnoit de fausses allarmes, pour juger de la disposition des esprits par les apparences. Un jour, formant de nouveaux soupçons de Castro, à qui, depuis peu, il avoit donné la Ville pour Prison, il employa cette ruse à l'heure du dîner; & tous ceux qui tarderent à prendre les armes lui parurent si coupables qu'il les fit arrêter. Ainsi, non-seulement Castro, mais *Cabrera*, *Hernan Mexia de Gusman*, *Laurent d'Aldanna*, *Melchior* & *Balthazar Ramirez*, furent conduits Prisonniers sur un Vaisseau qui étoit dans le Port, & dont il donna le Commandement à *Zurbano*; les uns pour être transportés à Panama, d'autres à Nicaragua. Castro demeura dans les fers, sur la Côte, sans procédures & sans informations pour vérifier son crime. La Fortune veilloit d'ailleurs à la sûreté de Vela. Deux Vaisseaux Marchands, arrivés au Port d'Arequipa, venoient d'être achetés par *Gonzale Pizarre*, qui comptoit, entre plusieurs usages, de pouvoir les faire servir à surprendre le Viceroi dans Los Reyes. Cette nouvelle, que Vela reçut de ses Emissaires, le jeta dans de vives inquiétudes; & bientôt elles furent augmentées, par l'approche même des deux Vaisseaux, qu'on vit paroître le soir à l'entrée de la Riviere. Toute la nuit fut employée en préparatifs, pour repousser l'attaque dont on étoit menacé. Mais ces précautions se trouverent peu nécessaires. *La Cerna* & *Caceres*, tous deux Habitans d'Arequipa, étoient entrés la nuit dans les Vaisseaux de Pizarre, qui attendoient de l'Artillerie, & s'en étant emparés, après avoir payé libéralement quelques Matelots qu'ils avoient trouvés à bord, ils venoient les remettre au Viceroi (m).

CEPENDANT on continuoit de lever des Troupes à Cusco; & le Syndic, ayant déjà rassemblé cinq cens Hommes, ne balançoit point à prendre la qualité de Général. Il nomma, pour commander sous lui, *Alfonse de Toro*, dont il connoissoit l'ancien attachement pour sa Famille. Le Commandement de l'Artillerie, qui consistoit en vingt bonnes pieces de campagne, fut donné à *Fernand Bac'icao*; celui de la Cavalerie à *Porto Carrero*; celui des Piquiers à *Gumiel* & *Ceyara*; & celui des Arquebusiers à *Cermeno*. Cette petite Armée prit trois Etendarts: l'un aux Armes du Roi, pour lequel on ne vouloit pas être accusé de manquement de soumission; le second à celles de *Cusca*; & le troisieme à celles des *Pizarres*. *Gonzale* ne voulut pas sortir de la Ville, sans s'être assuré de la disposition de ses gens. Il leur représenta, dans une Assemblée générale: „ que lui & ses Freres avoient découvert le Pé-

CONQUETE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1544.

Le Viceroi  
se prépare à  
la guerre.

Ses défian-  
ces.

La fortune  
lui amene  
deux Vais-  
seaux.

*Gonzale Pi-  
zarre* se pré-  
pare à la  
guerre.

Comment-  
il tâche de  
s'assurer des  
Habitans de  
Cusco.

(m) Zarate, L. V. Ch. 4. & précédens.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
NUNNEZ  
DE VELA.  
1544.

„rou, qu'ils l'avoient conquis à leurs propres frais, qu'ils ne s'étoient ja-  
„mais lassés, ni de marquer leur soumission à la Cour d'Espagne, ni d'y en-  
„voyer une prodigieuse quantité d'or & d'argent; que le Marquis étoit  
„mort sans tache; qu'après lui néanmoins, non-seulement la Cour n'avoit  
„pas donné le Gouvernement à son fils ou à l'un de ses deux Freres, comme  
„elle s'y étoit engagée par les premières conventions, mais qu'elle envoyoit  
„un Gouverneur cruel, inflexible, pour les dépouiller de tous leurs biens,  
„puisque'il n'y avoit personne d'excepté dans les Ordonnances; que Vela  
„étoit venu, disoit-on, dans le dessein de lui faire couper la tête, à lui  
„qui ne s'étoit jamais écarté de son devoir, qui n'avoit eu que du zele pour  
„la gloire de S. M., & de la fidélité pour son Service: que dans l'amertume  
„d'un chagrin, dont tout le monde devoit sentir la justice, il avoit résolu,  
„du consentement de la Ville de Cusco, d'aller lui-même à Los Reyes,  
„pour faire entendre ses plaintes, & celles de tant de braves Guerriers,  
„qui n'étoient pas mieux traités que lui, pour adresser leur très humble  
„Requête à l'Audience Royale, & pour envoyer, en Espagne, au nom  
„du Pays entier, des Députés, chargés de leurs représentations: qu'il ne  
„doutoit pas qu'à de si grands maux, sa Majesté n'apportât de prompts re-  
„medes: que si le Ciel, néanmoins, permettoit pour leur malheur qu'elle  
„fermât l'oreille aux cris de ses fideles Sujets, ils prendroient le parti d'o-  
„béir à ses ordres avec une soumission absolue: qu'à l'égard de son Voyage,  
„les menaces & les préparatifs du Viceroi faisant assez connoître qu'il n'y  
„avoit point de sûreté à se présenter devant lui sans être en état de se ga-  
„rantir de la violence, la Ville de Cusco l'avoit autorisé à lever des Trou-  
„pes; mais qu'il promettoit de ne causer aucun mal, s'il n'étoit attaqué;  
„& que par conséquent, il exhortoit tous ceux qui reconnoissoient ses or-  
„dres, à se contenir dans les plus exactes bornes de la discipline qu'il vou-  
„loit faire observer (n).”

Il est abandonné d'un grand nombre.

Sa fermeté ranime ses gens.

Ce discours, par lequel il vouloit établir la justice de sa cause & la droiture de ses intentions, parut faire une égale impression sur les Habitans & sur les Troupes. Tous promirent de soutenir son Entreprise, aux dépens de leurs biens & de leurs vies. Il sortit de Cusco dans cette confiance. Mais, dès le même jour, quelques-uns demandèrent, sous divers prétextes, la permission de retourner à la Ville, & ne reparurent plus au Camp. Le lendemain, vingt-cinq des plus considérables Habitans se mirent en marche par des chemins écartés, pour aller rendre leur soumission au Viceroi. Cette nouvelle, qui fut bientôt répandue, causa tant d'émotion dans le Camp, que Gonzale fut tenté lui-même de renoncer à toutes ses vues, & de retourner dans le Pays de Charcas, avec cinquante Amis qui s'offrirent à le suivre. Cependant, ses réflexions lui ayant fait juger que le parti le moins dangereux étoit de continuer son Voyage, il s'efforça de rendre le courage à ses Troupes, en leur assurant que ceux, à qui la crainte faisoit abandonner une bonne cause, étoient mal informés de ce qui se passoit à Los Reyes; & que des Lettres de cette Ville lui garantissoient, qu'avec une petite partie de ses forces, il pouvoit compter de ne trouver aucun obstacle, dans un

(n) *Ibid.*

fiel  
sou  
dit  
por  
ma  
farc  
nom  
C  
tom  
Fren  
part  
rich  
tiere  
dre:  
qui  
lutio  
cute  
zar  
les i  
tenir  
dre i  
mée  
roier  
fa fe  
le fa  
tité.  
fi le  
la rig  
pêche  
mera  
vajal  
tres;  
yant  
vallos  
re, p  
tourn  
thaza  
avec  
Pra  
place  
aguer  
(p).  
la au  
nion



lieu où tous les Habitans étoient disposés à le seconder. Sa fermeté parut soutenir les plus timides. Il continua sa marche; mais son Artillerie la rendit fort lente. Les chemins étoient si difficiles, qu'il fut obligé de la faire porter; avec des leviers, sur les épaules de ses Indiens. Chaque Pièce demandoit douze Hommes, qui ne pouvant faire plus de cent pas sous un tel fardeau, étoient relevés par douze autres, & ceux-ci par douze, jusqu'au nombre de trois cens pour une seule Pièce (o).

CET embarras, joint à l'impression qui restoit du dernier trouble, fit retomber une partie de l'Armée dans la même incertitude. *Gaspard Rodriguez*, Frere de Pedro d'Angurez, après la mort duquel il avoit hérité de son Département, fut celui qui conçut les plus vives allarmes, parcequ'il avoit un riche Etablissement à perdre. Il fit entrer dans les mêmes sentimens, *Gutierrez*, *Maldonat*, *Villecastin*, & plus de vingt autres Officiers du même ordre. Après avoir hésité quelques jours, retenus par la sévérité du Viceroy, qui le rendoit capable de leur refuser le pardon du passé, ils prirent la résolution de passer à son service; & l'expédient qu'ils trouverent, pour l'exécuter sans crainte, acheva de les y confirmer. Un Prêtre, nommé *Balthazar de Loaysa*, entreprit de porter à Los Reyes, des Lettres, par lesquelles ils demandoient non-seulement le pardon, qu'ils étoient incertains d'obtenir, mais un sauf-conduit, moyennant lequel ils promettoient de se rendre incessamment auprès de lui. Ils ajoutoient que tenant un rang dans l'Armée de Pizarre, le Viceroy pouvoit s'assurer que tous leurs Amis les imiteroient bientôt, & que par conséquent elle se dissiperoit d'elle-même. Loaysa se rendit heureusement à Los Reyes. Ses Lettres furent bien reçues, & le sauf-conduit lui fut expédié: mais on en fit trop peu de mystère. Quantité d'Habitans, qui penchoient en secret pour Pizarre, dans l'opinion que si le Viceroy se trouvoit maître absolu, il feroit exécuter les Ordonnances à la rigueur, prirent la résolution de suivre Loaysa & de lui enlever ses Dépêches. Les principaux furent *Balthazar de Castro*, Fils du Comte de Gomeria, *Mexia*, *Salazar*, *Diegue de Carvajal*, *d'Escovedo*, *Jérôme de Carvajal*, & *Pierre Martin de Cecilia*, soutenus de vingt-cinq ou trente autres; tous gens d'esprit & de courage. Ils firent tant de diligence, qu'ayant joint Loaysa le troisieme jour, ils l'arrêterent, lui & le Capitaine *Zavallos*, dont il s'étoit fait accompagner. Ses Papiers furent portés à Pizarre, par un Soldat de confiance, qui avoit ordre de prendre des chemins détournés, & d'attendre le soir pour se présenter au Général; tandis que Balthazar de Castro & ses Compagnons continuerent plus lentement leur route, avec les deux Prisonniers.

PIZARRE avoit nommé, depuis peu, pour son Lieutenant Général, à la place d'Alfonse de Toro, qui étoit tombé malade, un Officier de fortune, aguerri par de longs services, & célèbre sous le titre de Capitaine *Carvajal* (p). A l'arrivée du Soldat, il étoit avec ce vieux Guerrier, qui lui conseilla aussitôt de faire un exemple de tous les Traîtres. Mais ayant pris l'opinion de quelques esprits plus modérés, il se réduisit à faire punir ceux qui

(o) *Ibidem*. (p) Le même qui avoit commandé sous Vacca de Castro, contre le jeune Almagro.

CONQUETE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1544.

Conjuration  
de ses princel-  
paux Offi-  
ciers.

Un Prêtre  
est chargé de  
leurs dépê-  
ches.

Il est arrêté  
par des Espa-  
gnols de Los  
Reyes.

Punition des  
Conjurés.

CONQUETE  
DU PEROU.  
NUNNEZ  
DE VELA.  
1544.

étoient nommés dans le fauf-conduit, comme les Chefs du complot. C'étoient Gaspard Rodriguez, Guttierrez & Maldonat. Les deux derniers étoient restés, sous quelques prétextes, à Guamanga, qu'on avoit passé depuis deux jours. Pizarre y envoya quelques Cavaliers, qui leur couperent la tête. Gaspard Rodriguez étoit au Camp, où il commandoit deux cens Picquiers. Il étoit riche & confidéré; l'entreprise de se défaire de lui paroissoit plus délicate: mais Carvajal en prit l'exécution. Il fit mettre l'Artillerie en état; & cent cinquante Arquebusiers de la Compagnie de Cermeno eurent ordre de tenir leurs armes prêtes. Alors Pizarre fit avertir tous ses Capitaines de se rendre à sa Tente, pour y délibérer sur quelques nouvelles qu'il avoit reçues de Los Reyes. Ils s'assemblerent sans défiance. Cependant Rodriguez, qui étoit du nombre, n'eut pas plutôt vu la Tente environnée de Soldats, que, feignant une affaire pressante, il voulut se retirer. Mais le Capitaine Carvajal, qui s'étoit approché de lui comme sans dessein, trouva le moyen de saisir son épée, & lui déclara qu'il n'avoit qu'un moment à vivre. Un Prêtre, appelé pour l'occasion, lui offrit son ministère. En vain promit-il de se justifier contre toutes les accusations. Il eut la tête coupée; & cette exécution causa tant d'épouvante à ceux qui avoient le même crime à se reprocher, qu'ils n'osèrent lever la voix. Quelques jours après, Dom Balthazar & ses Compagnons arrivèrent au Camp. On a prétendu que le jour même de leur arrivée, Pizarre avoit envoyé son Lieutenant au-devant d'eux, avec ordre de faire étrangler Loaysa & Zavallos, & qu'heureusement pour eux, ceux qui les conduisoient avoient pris un autre chemin. Mais lorsqu'ils furent présentés au Général, tant d'honnêtes gens sollicitèrent en leur faveur, qu'il leur accorda la vie. Loaysa fut chassé du Camp, à pied & sans provisions. Zavallos fut employé pendant quelque tems; mais, d'autres soupçons, qui réveillèrent les ressentimens de Pizarre, le firent enfin condamner à la mort.

Ce qui se  
passe à Los  
Reyes.

D'un autre côté, Vela n'avoit pu longtems ignorer la fuite de Dom Balthazar & de ses Compagnons. Il étoit déjà fort irrité de celle d'environ soixante autres Habitans de Los Reyes, qui s'étoient rendus au Camp de Pizarre, sous la conduite de Pierre de Puelléz, avant que Loaysa eut paru avec sa Commission. Entre ces derniers Fugitifs, les deux, Carvajal & d'Escovedo, étant Neveux du Commissaire Yllan Suarez de Carvajal, le Viceroi, qui soupçonnoit déjà ce respectable Vieillard de favoriser ses Ennemis, ne douta point que ses Neveux ne fussent partis par son ordre, ou du moins avec sa participation. Il se le fit amener, par quelques Soldats qui le trouverent au lit & dans un sommeil tranquille. A son arrivée, Vela étoit lui-même sur le sien, vêtu & tout armé, parceque la colere & l'inquiétude lui avoient fait passer toute la nuit sans dormir. A peine le Commissaire fut entré dans sa Chambre, que, sur quelques vives explications (q), il se leva brusquement & le fit tuer par ses Gardes (r).

Le Viceroi  
vint le Com-  
missaire Sua-  
rez de Carva-  
jal.

(q) Suarez avoit déjà eu le chagrin de se voir fausement accusé, & étoit encore sans raison.

(r) Gomara raconte cet événement fort au

long (L. V. Ch. 52.), d'après plusieurs Gentilshommes, dit-il, qui en avoient été témoins. Cependant on croit devoir la préférence au récit de Zarate, qui étoit lui-même

CETTE

130  
suiv  
pér  
accu  
sem  
n'ap  
il ab  
Cett  
mais  
dern  
plein  
dans  
pou  
ne d  
& fa  
ficle  
les l  
devo  
se r  
capa  
'Tru  
à Lo  
teurs.  
" dit  
" tes  
" Le  
" poi  
" té  
" jur  
" fai  
" me  
" au  
" Vi  
" laq  
" ma  
" dif  
" po  
" ra, i  
" crian  
" venu  
" néan  
" qu'on  
" ce  
" nu  
" fe  
" l'i  
" po  
" ch  
" de  
" fé  
" V  
" X

CETTE action sanglante, qui fut commise la nuit du Dimanche au Lundi, 13 de Septembre, devint le prétexte général de tous les désordres dont elle fut suivie. La colere du Viceroy ne fut pas plutôt dissipée, qu'il sentit dans quel péril elle l'avoit engagé. Il s'efforça de justifier son emportement par des accusations qu'il ne put prouver (s), & qui sont toujours demeurées sans vraisemblance. Aussi jugea-t-il lui-même qu'il n'en devoit espérer aucun fruit; n'apercevant autour de lui que de la froideur & du mécontentement (t), il abandonna le dessein qu'il avoit eu d'attendre Pizarre dans Los Reyes. Cette Ville étoit fortifiée de quelques Remparts, qu'il avoit fait réparer: mais lorsqu'il eut appris de ceux qu'il avoit envoyés sur les traces des deux derniers Fugitifs, & qui n'avoient pu les joindre, que l'Ennemi étoit en pleine marche, après avoir déjà passé Guamanga, il ne vit de sûreté que dans le plus prompt éloignement. Ce fut la Ville de Truxillo, qu'il choisit pour sa retraite. Cette Ville étoit à quatre-vingts lieues de Los Reyes. Il ne douta point que Pizarre renoncât à le suivre si loin, par un Pays désert & sans vivres. D'ailleurs, pour lui rendre cette Entreprise encore plus difficile, il se proposa de dépeupler entièrement Los Reyes & de ruiner tous les lieux voisins. Les Femmes, les Enfans, les Vieillards, & tous les effets devoient être transportés par Mer. Il vouloit forcer les Indiens mêmes de se retirer dans les Montagnes; tandis qu'avec ses Troupes & les Habitans capables d'une longue marche, il s'avanceroit à grandes journées vers Truxillo.

à Los Reyes, & qui cite aussi des Spectateurs. Voici ses termes: „ Le Viceroy lui „ dit ces paroles: *Traître, tu as donc envoyé „ tes Neveux au service de Gonzale Pizarre?* „ Le Commissaire répondit: *ne m'appellez „ point Traître, Monseigneur, car à la véri- „ té je ne le suis pas.* Le Viceroy répliqua, en „ jurant: *tu es Traître au Roi.* Le Commis- „ saire repartit, en faisant le même jure- „ ment: *Monseigneur, je suis aussi bon & „ aussi fidele serviteur du Roi, que vous.* Le „ Viceroy, en colere de la hardiesse avec „ laquelle il lui répondoit, mit l'épée à la „ main, & s'approcha de lui. Quelques-uns „ disent qu'il lui en donna un coup dans la „ poitrine & le blessa. (Sulvant Goma- „ ra, il lui donna deux coups de poignard, „ criant *tuez-le, tuez-le;* & ses gens, étant „ venus, acheverent de le tuer: quelques-uns „ néanmoins jettoient leurs cottes sur lui, afin „ qu'on ne le blessât point. *Ubi sup.*) „ Le Vi- „ ceroy (continue Zarate,) a toujours soutenu „ qu'il ne l'avoit point frappé, mais que „ ses Valets & ses Hallebardiers, voyant „ l'insolence & la fierté avec laquelle il ré- „ pondoit à leur Maître, l'avoient tué sur le „ champ, à coups de hallebardes, sans lui „ donner le tems de se confesser ni de pro- „ férer une seule parole. Aussitôt après, le „ Viceroy fit emporter le corps, pour l'en- „

XIX. Part.

„ terrer: mais comme le Commissaire étoit „ fort aimé, il n'osa le faire passer par la „ grande Cour de son Hôtel, où il y avoit „ cent Soldats de garde; craignant le bruit „ & le scandale. Il le fit descendre par une „ Galerie, qui donnoit sur la Place; où quel- „ ques Indiens & quelques Nègres le reçu- „ rent & l'enterrerent dans une Eglise voisi- „ ne, sans l'ensevelir & sans aucune céré- „ monie, mais tout ainsi qu'il étoit, vêtu „ d'une longue robe d'écarlate. Zarate, L. „ V. Ch. 8. Gomara dit que ce fut un *Alfonse „ de Castro*, Lieutenant d'*Aguziai* pour Vela, „ qui le fit enterrer, & qu'il lui donna un „ Tombeau, sur lequel étoit gravé son portrait. „ *Ubi sup.*

(s) „ Malgré ces tentatives, le reproche „ de sa conscience lui faisoit souvent dire à „ ses meilleurs Amis, qu'il reconnoissoit sa „ faute, & que la mort du Commissaire cau- „ seroit infailliblement la sienne. Gomara, „ *ubi sup.*

(t) „ On savoit qu'il avoit mis à prix non- „ seulement la tête de Pizarre & de ses Offi- „ ciers, mais celle de plusieurs de ses propres „ gens, qu'il soupçonnoit d'intelligence avec „ eux, surtout de Diegue d'Urbin & de Ro- „ bles; qu'il avoit ordonné à ses Gardes de „ tuer, s'ils venoient chez lui, lorsqu'il fe- „ roit un signe du doigt. Le même, Ch. 51.

V

CONQUETE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1544.

Vela tâche  
en vain de se  
justifier.

Résolution  
qu'il prend de  
ruiner Los  
Reyes.

complot. C'é-  
derniers étoient  
sé depuis deux  
berent la tête.  
cens Picquiers.  
paroissoit plus  
illerie en état;  
eurent ordre  
Capitaines de  
qu'il avoit re-  
nt Rodriguez,  
ée de Soldats,  
is le Capitaine  
ouva le moyen  
à vivre. Un  
n vain promit-  
upée; & cet-  
me crime à se  
és, Dom Bal-  
tendu que le  
ant au-devant  
heureusement  
in. Mais lors-  
iterent en leur  
np, à pied &  
; mais, d'au-  
e firent enfin

de Dom Bal-  
d'environ soi-  
amp de Pizar-  
ent paru avec  
& d'Escove-  
Viceroy, qui  
mis, ne dou-  
u moins avec  
le trouverent  
it lui-même  
e lui avoient  
ut entré dans  
brufquement.

CETTE  
plusieurs Gen-  
voient été ré-  
voir la présé-  
étoit lui-même

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

NUNNÉE  
DE VELA.

1544.

Il fait enlever les Enfans du Marquis.

Zarate sollicite en vain pour eux.

Les Auditeurs refusent de quitter Los Reyes.

Parti qu'ils prennent pour leur défense.

Troubles qui s'élevent.

Il prit cette résolution deux jours après la mort du Commissaire. Cependant la crainte de se voir abandonné de tous les gens de guerre, dont il apprenoit à chaque moment qu'il étoit parti quelques-uns, le fit commencer par une précaution qu'il crut importante. Il donna ordre, à *Cueto*, d'enlever, avec sa Compagnie de Cavalerie, la Niece & les Neveux de *Gonzale Pizarre*, Enfans du Marquis, & de les conduire sur le même Vaissseau où il faisoit garder *Castro*, l'Ancien Gouverneur, comme des otages pour sa propre vie. Une démarche de cette nature causa beaucoup d'émotion parmi les Habitans, qui avoient pris ces Enfans en affection. Les Auditeurs mêmes s'en offenserent; surtout *Zarate*, notre Guide pour la plupart de ces événemens. Il alla demander grace au Viceroi, pour une malheureuse Famille, & le supplier, avec beaucoup d'instances, de retirer du moins *Donna Francisca*, qui approchoit de l'âge nubile & qui se faisoit déjà remarquer par sa beauté, d'un lieu où elle ne pouvoit être avec bienséance, au milieu des Matelots & des Soldats (y). Ses représentations furent inutiles; & le Viceroi, dans son trouble, lui déclara ouvertement (x), que son intention étoit de partir. *Zarate* en informa aussitôt les Auditeurs, qui, loin d'approuver une résolution si désespérée, déclarerent à leur tour, que Sa Majesté les ayant envoyés pour résider à *Los Reyes*, ils n'en sortiroient point sans un nouvel ordre de la Cour.

Cette division échauffa vivement la discorde. *Vela* entreprit de se saisir du Sceau Royal, pour l'emporter à *Truxillo*, si les Auditeurs refusoient de le suivre. De leur côté, se hâtant de faire appeler le Chancelier, ils lui ôtèrent le Sceau & le mirent entre les mains de *Cepeda*, le plus ancien des Officiers de l'Audience. *Zarate* assure qu'il n'eut point de part à cette action; & qu'il n'étoit pas présent: mais le soir du même jour, il ne fit pas difficulté de s'assembler avec les trois Auditeurs, dans la Maison de *Cepeda*, pour y dresser une protestation de l'Audience en faveur des Enfans du Marquis. Après l'avoir vue couchée sur le Registre, il se retira, dit-il, parcequ'il étoit indisposé (y). Les autres demeurèrent, pour délibérer ensemble sur les moyens de se défendre contre la violence du Viceroi, qui étoit résolu, comme on le publoit, de les embarquer malgré leurs oppositions. Ils dressèrent un Acte, par lequel ils ordonnoient, au nom de Sa Majesté, à tous les Habitans, les Capitaines & les Soldats, de leur donner du secours pour l'exécution de leurs Charges, qui les attachoient par un ordre exprès à la Ville de *Los Reyes*, suivant les termes clairs & formels de leurs Provisions. Cet Acte fut communiqué d'abord à *Robles*, un des principaux Officiers du Viceroi, mais, qui n'étant pas bien avec lui, promit de tenir ses gens prêts pour secourir l'Audience, au premier signe. Les principaux Habitans firent la même promesse. On s'attendoit à de grands événemens pour la nuit suivante. En effet le Viceroi, informé de tout ce qui s'étoit fait sans sa participation, fit sonner l'allarme, & parut sur la Place avec ses cent Gardes, dans le dessein d'aller droit à la Maison de *Cepeda*, & de se saisir des Auditeurs. On ne doute pas même que, l'emportant alors par le nom-

(y) *Zarate*, L. V. Ch. 8. p. 56.

*Gomara*, L. V. Ch. 51.

(x) Il ne pouvoit rien tenir secret, dit (y) *Zarate*, *ubi sup.*

bre, il n'eût trouvé peu de résistance. Mais la vue de quantité de Soldats, qu'il voyoit passer, sans pouvoir les retenir, & le conseil d'Alfonse Palomino, Juge de Police, qui, sur l'avis de ce qui s'étoit passé chez les Auditeurs, les crut en état de fortir à la tête de leurs Partisans, le déterminèrent à rentrer dans son Palais pour s'y fortifier. Il laissa ses cent Gardes à la porte, avec ordre d'en défendre l'entrée; tandis qu'avec son Frère, ses autres Parents & ses Officiers, il se retrancha dans les Appartemens.

DANS le même tems, on rapportoit aux Auditeurs que le Viceroi étoit descendu sur la Place, & marchoit fièrement pour les attaquer. Comme ils avoient encore peu de monde, & qu'ils pouvoient craindre qu'en faisant occuper toutes les avenues on n'arrêtât le secours qu'ils attendoient, ils prirent le parti de quitter la Maison de Cepeda. Bientôt, en avançant vers la Place, ils virent grossir leurs gens jusqu'au nombre de deux cens Hommes. Leur premier soin fut de publier l'Acte qu'ils avoient dressé, pour justifier leur conduite. Le jour commençoit, lorsqu'ils arrivèrent sur la Place. On entendoit quelques coups d'Arquebuses, qui paroissoient venir des fenêtres du Palais. Les Soldats des Auditeurs, irrités de cette audace, vouloient en forcer l'entrée & tuer tous ceux qui entreprendroient de résister. Mais leurs Chefs eurent la modération de les retenir. Ils envoyèrent au Viceroi le Supérieur des Dominicains, pour l'assurer que tout ce qu'ils demandoient de lui étoit de ne pas les forcer à quitter Los Reyes, contre les ordres de Sa Majesté, & de se rendre tranquillement à l'Eglise, où ils alloient l'attendre, pour régler leurs différends. Pendant que le Député remplissoit sa Commission, les cent Gardes du Viceroi passèrent dans le Parti des Auditeurs. Aussitôt, la Cour étant libre, plusieurs Soldats s'y jetterent, & pillerent les Chambres où ils purent pénétrer. Zarate, excité par le bruit, sortit alors de son Logement, dans le dessein de se rendre au Palais: mais, rencontrant ses Collegues en chemin, il crut devoir les suivre à l'Eglise (z).

VELA, se voyant abandonné de ses Gardes, & son Palais rempli de Soldats mal disposés pour lui, n'eut pas d'autre ressource que de se laisser conduire par le Religieux qu'on lui avoit envoyé, & d'aller se remettre entre les mains des Auditeurs. Ils le menerent, armé comme il étoit de sa Cotte de mailles & de sa Cuirasse, à la Maison du Licencié Cepeda (a). Le trai-

CONQUÊTE  
DU PAROU.

NUNN  
DE VELA.

1544

On prend  
les armes.

Le Viceroi  
est renfermé  
dans son  
Palais.

Ses propres  
Gardes l'a-  
bandonnent.

Il se livre  
aux Audi-  
teurs.

(z) On découvre aisément que Zarate cherche à se disculper. Il ajoute même que le passage lui fut impossible.

(a) „ Là, voyant Zarate avec les autres „ Auditeurs, il lui dit: *quoy vous aussi, que „ je croyois si fort de mes Amis, & en qui „ j'avois tant de confiance, vous contribuez à „ me faire prendre Prisonnier? Zarate répon- „ dit: que quiconque lui avoit dit cela, men- „ toit; & que personne n'ignoroit qui étoient „ ceux qui l'avoient fait prendre, & si lui, „ qui parloit, y avoit eu quelque part ou non.* „ Là-même. Gomara s'écarte beaucoup ici de Zarate, dans le récit des circonstances: mais elles ne changent rien au fait. Il ajoute,

„ qu'en allant chez Cepeda, le Viceroi di- „ soit: *tuez-moi donc, & que Pardonez, Ser- „ viteur du Commissaire Suarez, l'eût tué, „ si son Arquebuse n'eût fait faux feu. Mais „ quand il se vit devant les Auditeurs, il se „ changea du tout, & dit: Prenez garde, „ Seigneur Cepeda, qu'on ne me tue. Cepeda „ lui fit réponse qu'on ne toucheroit non plus „ à sa vie, qu'à la sienne propre....* Ils lui „ marquerent une grande fâcherie de son „ emprisonnement; mais ils ne parloient point „ de sa délivrance; ainsi, au contraire, Cepe- „ da lui dit, en présence de *Requelme, Ro- „ bles & quelques autres: Je vous jure, „ Monsieur, que ma pensée ne fut jamais de*

CONQUETE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1544.

On veut  
l'embarquer  
pour l'Espa-  
gne.

Difficultés  
de la part des  
Vaisseaux.

tement, qu'il y reçut, devient incertain par la variété des témoignages; mais, dans la crainte qu'il ne fût tué par quelque Ami du Commissaire, & qu'on ne leur imputât sa mort, ils pensèrent à le faire embarquer pour l'Espagne. Cepeda fut élu, sous ses yeux, pour Capitaine Général. Une espece de remords sembloit leur faire regretter d'être allés si loin; mais enfin, ils s'accorderent dans la résolution de l'embarquer, & tous ensemble le conduisirent à la Mer.

Ils y trouverent des difficultés qu'ils n'avoient pas prévues: Alvarez de Cueto, qui étoit demeuré à bord avec les Enfans du Marquis, apprenant que le Viceroi étoit Prisonnier, & voyant paroître tant de monde au rivage, envoya *Zurbano* dans une Chaloupe, avec quelques Arquebustiers & deux Pièces d'Artillerie, pour enlever toutes les Barques qui s'y trouvoient & les amener sous le Canon des Vaisseaux. Il avoit ordre aussi de demander la liberté du Viceroi: mais il ne fut pas même écouté. On tira sur lui quelques coups d'Arquebuses, auxquels il répondit en se retirant. Cependant les Auditeurs offrirent de remettre le Viceroi, pour la Flotte & les Enfans du Marquis. Vela, consentant lui-même à cet échange, il fut proposé à Cueto, par le Supérieur des Dominicains, en présence de l'ancien Gouverneur, qui étoit sur le même Vaisseau. Cueto, qui craignoit beaucoup pour la vie du Viceroi, prit le parti d'envoyer les Enfans au rivage, avec *Dom Antoine de Ribera*, & *Donna Agnès* sa Femme, à qui la garde en avoit été confiée (b); mais comme il ne s'expliquoit point sur la Flotte, les Auditeurs se crurent dispensés de lui envoyer le Viceroi, & menacerent même de lui faire couper la tête, si la seconde partie du Traité n'étoit pas remplie. Le Capitaine Vela, Frere du Prisonnier, fit d'inutiles démarches pour fléchir les Commandans des Vaisseaux. *Zurbano*, qui avoit le plus grand nombre de Soldats & de Matelots, tous affectionnés au Viceroi, s'obstina dans son refus, & cet exemple entraîna les autres. Le Viceroi fut reconduit à la Ville sous une bonne garde (c). Alors les Vaisseaux sortirent du Port, & se bornerent à croiser le long des Côtes, en attendant les ordres de la Cour ou quelque nouvel événement. On en comptoit dix, assez bien pourvus d'Artillerie, de vivres & de munitions; mais il ne s'y trouvoit pas plus de vingt-cinq Soldats; & le nombre des Matelots ne suf-

„ vous faire prendre; mais puisque vous êtes  
„ prins, sachez qu'il faut, pour notre devoir,  
„ que nous vous envoyons vers l'Empereur,  
„ avec les informations: & si essayez à faire  
„ quelque tumulte, ou inciter le Peuple, tenez  
„ pour certain que je vous baillerai de ce poi-  
„ gnard dans le sein, encore que je sache bien  
„ que c'est ma ruine. Si, au contraire, vous  
„ voulez demeurer en repos, je vous servirois à  
„ genoux; & vous offrant tout mon bien &  
„ ma personne, vous donnerois ce qui est vû-  
„ tre.... D'Aguero & les autres lui dirent  
„ des choses qui ne lui plurent gueres". *Gomara*, ubi sup. Ch. 54.

(b) Elle étoit veuve de François Martin d'Alcantara, Frere maternel du Marquis, &

tué avec lui.

(c) Il fut logé chez *Cepeda*, avec lequel il mangeoit. „ Craignant d'être empoisonné, „ (raconte *Gomara*.) il lui dit le premier „ jour: puis-je manger sûrement avec vous, „ Seigneur *Cepeda*? prenez garde que vous „ êtes Gentilhomme. L'autre répondit: com- „ ment, pensez-vous que si j'avois envie de „ vous faire mourir, je cherchasse une voie „ cachée pour ce faire? Vous pouvez manger „ avec *Madame Brianga d'Acunna*, (qui étoit „ sa Femme.) & afin que vous ne craigniez, „ je serai l'essai. Depuis, tant qu'il fut Pri- „ sonnier, *Cepeda* fit toujours cet essai". Ch. 54.

fisant  
brûler  
le feu  
teurs,  
leur at-  
rerent  
d'Alfan-  
échoue  
za, Be-  
Corps  
gue d'  
qui éto-  
toient  
pitaine  
se mit  
l'embuf-  
bano s'  
y comm-  
taine,  
Auditeu-  
tendress

DANS  
Viceroi  
& l'em-  
ceux qu-  
transport-  
apprêhe-  
expres  
il étoit  
crainte,  
dans l'Il-  
diens no-  
lorsque  
ils juge-  
Prisonni-  
rez, un

(d) „ I  
„ Notaire  
„ ses pro-  
„ Ile dé-  
„ seulem-  
„ drât &  
„ des Tex-  
„ zale Pi-  
„ même  
„ voyoit  
„ requis

ne pouvant pas non plus pour la manœuvre, les Commandans prirent le parti d'en brûler quatre. Ils manquèrent de prudence, en ne faisant pas mettre aussi le feu à deux Barques qui étoient échouées à l'entrée du Port. Les Auditeurs, apprenant qu'ils étoient à l'ancre devant *Guaura*, & persuadés que leur attachement pour le Viceroi les empêcheroit de s'éloigner, ne désespérèrent point de se rendre maîtres de la Flotte. Ils ordonnerent à *Diegue d'Alfaro*, qui étoit fort entendu dans la Marine, d'équiper les deux Barques échouées, & de s'y embarquer avec trente Soldats; tandis que *Mendoza*, *Beltran* & *Garcias d'Alfaro* suivoient la Côte par terre avec un autre Corps de Troupes. Les uns & les autres arriverent proche de *Guaura*. *Diegue d'Alfaro* se cacha, le soir, avec ses deux Barques, derrière un Fanal, qui étoit dans le Port, fort près des Navires. En même tems, ceux qui étoient à terre ayant tiré plusieurs coups, on jugea, sur la Flotte, que c'étoient quelques Partisans du Viceroi qui cherchoient à s'embarquer. Le Capitaine *Nunnez Vela*, resté à bord lorsqu'on avoit négocié pour son Frere, se mit aussitôt dans une Chaloupe pour les aller recevoir. Il tomba dans l'embuscade de *Garcias d'Alfaro*, auquel il ne put éviter de se rendre. *Zurbano* s'étoit séparé alors de la Flotte; & *Cueto*, Beau-frere des deux Vela, y commandoit seul. D'Alfaro lui fit savoir ce qui venoit d'arriver au Capitaine, avec menace de leur ôter la vie à tous deux, s'il ne remettoit aux Auditeurs les cinq Vaisseaux qu'il avoit actuellement sous ses ordres. Une tendresse trop timide l'obligea d'y consentir.

DANS l'intervalle, il se fit à *Los Reyes* quelques mouvemens en faveur du Viceroi: mais, ayant été calmés par la punition des Factieux, ce prétexte, & l'embarras que les Auditeurs avoient à se défendre des sollicitations de ceux qui demandoient la mort du Viceroi, leur firent prendre le parti de le transporter dans la petite Ile déserte, qui est vis-à-vis de *Los Reyes*. Ils appréhendoient particulièrement la furie du Docteur *Carvajal*, qui venoit exprès de *Quito*, dans la résolution de venger la mort du Commissaire, dont il étoit Frere; & *Gomara* prétend que le Viceroi, tremblant de la même crainte, les conjuroit lui-même de l'envoyer en Espagne. Il fut conduit dans l'Île, sur une de ces Barques, composées de Roscaux forts, que les Indiens nomment *Henea*, avec une Garde de vingt-cinq Hommes (d). Mais lorsque les Auditeurs furent informés, qu'ils étoient maîtres de la Flotte (e), ils jugerent que pour la tranquillité publique, comme pour la sûreté de leur Prisonnier, il étoit important de le faire partir pour l'Espagne. *Alvarez*, un des trois Collegues, fut choisi pour le conduire. Il se rendit par

(d) „ En s'embarquant, il pria d'Alcate, „ Notaire Royal, de faire Acte, comment „ ses propres Auditeurs l'envoyoient en une „ Ile déserte, dans une Barquerolle, faite „ seulement de joncs, afin qu'elle s'enfon- „ drât & le noyât, & qu'ils le mettoient hors „ des Terres du Roi, pour les donner à *Gonzalez Pizarre*. Mais *Cepeda* commanda au „ même Notaire, qu'il écrivit comme on en- „ voyoit le Viceroi, suivant ce qu'il avoit „ requis, de peur que ses Ennemis le tuas-

„ sent, & comme ces Barques de paille „ étoient Vaisseaux, desquels on avoit accou- „ tumé user au Pays, & comme *Jean de Sa-* „ *les*, Frere de *Valdez*, Président de Cas- „ tille, le Docteur *Ninno*, & autres Hab- „ tans de *Lima* étoient avec lui”. Ch. 55.

(e) Contre le témoignage, auquel on a cru devoir s'attacher, *Gomara* veut que ce soit après le passage du Viceroi, que les Auditeurs se rendirent maîtres de la Flotte, Ch. 55.

CONQUÊTE  
DU PEROU.  
NUNNEZ  
DE VELA.  
1544.

CONQUETE  
DU PEROU.  
NUNNEZ  
DE VELA.  
1544.

terre à Guaura, où le Viceroy y fut conduit par Mer, dans une des Barques d'Alfaro; &, dès le même jour, ils mirent à la voile avec trois Navires, sans attendre les Dépêches de l'Audience, que Zarate proteste qu'il n'avoit pas signées. Vacca de Castro, l'ancien Gouverneur, demeura toujours Prisonnier sur le même Vaisseau, & fut ramené au Port de Los Reyes.

MAIS à peine Alvarez fut en Mer, que, se présentant humblement au Viceroy, il lui témoigna un vif regret du passé, avec une forte envie de rentrer dans son estime. Personne n'ignoroit qu'il avoit été son principal Ennemi, & le plus empressé à faire punir ses Partisans. Aussi Vela ne prit-il pas aisément confiance à son langage: mais Alvarez l'assura qu'il n'avoit tenu cette conduite & qu'il n'avoit accepté la Commission de le mener en Espagne, que pour lui rendre service en le tirant des mains de Cepeda, & l'empêchant de tomber dans celles de Pizarre, qui étoit attendu de jour en jour à Los Reyes. Enfin, pour ne lui laisser aucun doute de sa bonne foi, il lui déclara, que non-seulement il le laissoit libre, mais qu'il lui remettoit le Commandement du Vaisseau, & qu'il se livroit lui-même à son autorité, dans l'espérance néanmoins qu'il n'oublieroit pas à qui il devoit la vie & la liberté. Aussitôt il donna ordre à dix Hommes, qu'on lui avoit donnés pour la garde de son Prisonnier, d'obéir à celui dont ils croyoient avoir à répondre. Un tel compliment, suivi sur le champ de l'exécution, ne put manquer de causer autant de joie que de surprise à Vela. Il accepta le Commandement du Vaisseau: mais quelque prix qu'il pût attacher au service d'Alvarez, sa reconnoissance, combattue apparemment par l'opinion qu'il avoit de ses motifs (f), ne l'empêcha point de lui faire bientôt des reproches fort outrageans (g). Cependant ils continuèrent leur navigation jusqu'à Tumbez, où le mauvais sort du Viceroy ne lui permit pas d'être longtems tranquille.

Les Audi-  
teurs en-  
voient vers  
Pizarre.

QUELQUES soupçons que le départ précipité d'Alvarez eut laissés à ses Collegues, ils résolurent d'envoyer vers Gonzale Pizarre, pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé. Ils lui représentoient, dans leur première dépêche, qu'en vertu de leurs Provisions, & d'un ordre particulier, qui les obligeoit d'apporter tous leurs soins à rétablir la Justice & le bon ordre dans le Pays de leur Jurisdiction, ils avoient non-seulement suspendu l'exécution des Ordonnances, comme les Conquérens le desiroient, mais poussé la condescendance plus loin qu'on ne l'avoit demandé & qu'on ne pouvoit raisonnablement le prétendre, en renvoyant leur Président en Espagne: qu'après des mesures si pacifiques, il ne devoit rester aucun sujet de plainte; qu'ils lui ordonnoient, par conséquent, de congédier ses Troupes, &, supposé qu'il vînt à Los Reyes, d'y arriver sans aucun appareil de guerre: que cependant, s'il croyoit avoir besoin d'une Escorte pour la sûreté de sa personne, ils lui accorderoient la liberté d'amener avec lui quinze ou vingt Cavaliers. Cette Lettre fut expédiée avec de grandes espérances; mais lorsqu'il fut question de la faire partir, il ne se trouva personne qui voulût

Zarate & Ri-  
bera partent  
avec une Let-  
tre de créan-  
ce.

(f) „ Alvarez (dit le même Historien) „ le mit en liberté, tant pour gagner la grace „ du Roi; & parcequ'il étoit déjà riche, il

„ pensa gagner encore avec lui, comme avec „ une tête de Loup.” Ch. 59.  
(g) Zarate, L. V. Ch. 9.

prendre  
dier les  
Officiers  
rent rédu-  
supprima  
créance,  
de rempl

PIZARRE  
départ de  
sent publi  
une forte  
de piller  
un de ses  
laila le p

Zarate;  
caca, par  
l'arrivée  
averti qu  
de sa tête  
& dans c

ce qu'on  
te, où pl  
quer deva  
de sa Let  
sans parle

représente  
du Pays.  
barqué,  
payassent

avoit pris  
bitans de  
Roi; &  
leur conc  
teurs, qu

qu'ils non  
qu'ils par  
refus, la

ZARATE  
ter cette  
voit pas  
n'avoit d  
ceroy. Ce  
meté de  
demande  
leur sût  
déclarati



prendre une si dangereuse Commission. On craignoit que l'ordre de congédier les Troupes ne fût regardé comme une injure, par un Général & des Officiers qui ne s'étoient armés que pour l'intérêt public. Les Auditeurs furent réduits à charger de leurs ordres, Zarate & Dom Antoine Ribera; &, supprimant la Dépeche, ils se contenterent de leur donner une Lettre de créance, avec des instructions verbales, qu'ils les connoissoient capables de remplir.

PIZARRE avoit alors son Camp dans la Vallée de Xauxa. Il fut averti du départ des deux Envoyés; & ne voulant point que leurs explications se fissent publiquement, dans la crainte de mécontenter ses Troupes, qui avoient une forte passion d'aller à Los Reyes en Corps d'Armée, pour être en état de piller la Ville au premier prétexte, il envoya au-devant d'eux *Villegas*, un de ses Capitaines, avec trente Cavaliers. Cet Officier les rencontra. Il laissa le passage libre à Ribera, qui étoit Allié des Pizarres, mais il arrêta Zarate; & l'ayant fait retourner sur ses traces jusqu'à la Province de *Paria-caca*, par laquelle il étoit venu, il l'y retint dix jours, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de Gonzalez, qui parut fort empressé de l'entendre. Zarate étoit averti que s'il entreprenoit d'exécuter ponctuellement ses ordres, il y alloit de sa tête. C'est lui-même qui fait ce récit. Il parla d'abord à Pizarre seul; & dans cette conférence particulière, il ne balança point à lui déclarer tout ce qu'on lui avoit ordonné. Mais ensuite, ayant été conduit dans une Tente, où plusieurs Capitaines étoient assemblés, & Pizarre le pria de s'expliquer devant eux, il comprit qu'il devoit user de quelque adresse, à la faveur de sa Lettre de Créance, qui lui donnoit un pouvoir assez étendu. Ainsi, sans parler de congédier les Troupes, seul point délicat, il se réduisit à leur représenter différentes choses qui regardoient le service du Roi & l'intérêt du Pays. Il ajouta même, avec assez de hardiesse, que le Viceroi étant embarqué, & la suspension des Ordonnances accordée, il étoit juste qu'ils payassent, comme ils l'avoient promis par leurs Lettres, ce que le Viceroi avoit pris des revenus de Sa Majesté; qu'ils pardonnassent à quelques Habitans de Cusco, qui avoient quitté leur Camp pour passer au Service du Roi; & qu'ils envoyassent des Députés en Espagne, pour faire approuver leur conduite à la Cour. On le chargea, pour réponse, de dire aux Auditeurs, qu'en attendant les ordres de Sa Majesté, le bien du Pérou demandoit qu'ils nommassent Pizarre au Gouvernement; qu'à cette condition, tout ce qu'ils paroissent désirer seroit promptement exécuté; mais que, sur leur refus, la Ville de Los Reyes seroit mise au pillage.

ZARATE auroit donné la moitié de sa fortune, pour être dispensé de porter cette réponse. Elle le jeta dans une mortelle inquiétude. Pizarre n'avoit pas encore fait éclater si ouvertement son ambition; & jusqu'alors il n'avoit demandé que la suspension des Ordonnances & l'éloignement du Viceroi. Cependant, après quelques délibérations, les Auditeurs eurent la fermeté de faire dire aux Officiers, qu'ils ne pouvoient ni leur accorder leur demande, ni même en délibérer sans blesser leur devoir, à moins qu'elle ne leur fût adressée dans une meilleure forme. On ne s'offensa point de leur déclaration: mais tous les Syndics, ou les Députés des Villes, qui se trou-

CONQUETE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1544.

Adresse de  
Zarate.

Réponse de  
Pizarre & de  
ses Officiers.

CONQUETE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA

1544.

Requête pré-  
sentée aux  
Auditeurs.

Pizarre vient  
à Los Reyes.

Rigueur de  
Carvajal, son  
Lieutenant.

Gonzale Pi-  
zarre est nom-  
mé Gouver-  
neur du Pé-  
rou, par l'Au-  
dience Roya-  
le.

Son Entrée  
dans Los  
Reyes ou Li-  
ma.

voient dans l'Armée, se rendirent aussitôt à Los Reyes; & se joignant à ceux de quelques autres Villes, qui y étoient déjà, ils présentèrent ensemble une Requête, dans laquelle ils demandoient formellement, par écrit, ce que les Officiers de Pizarre avoient demandé de bouche.

UNE opération si prompte & si vive ne laissant point de réplique aux Auditeurs, ils ne prirent que le tems de communiquer la Requête aux principaux Habitans de la Ville (h). Un Acte, dressé en forme de Délibération, expliqua les raisons qui les portoit à demander des conseils dont ils prévoyoit le résultat, car ils avouoient, sans détour, qu'il ne restoit pas d'autre parti que de se conformer aux volontés de Pizarre; & qu'ils n'en ufoient ainsi que pour avoir avec eux des Témoins de l'oppression commune. Mais, dans l'intervalle, Pizarre s'approcha si près de la Ville, qu'il assit son Camp à moins d'un mille. Il employa le reste du jour à faire dresser son Artillerie, & ne recevant aucune explication, il envoya, dès la nuit suivante, le Capitaine Carvajal, avec une Compagnie d'Arquebustiers, & l'ordre d'enlever jusqu'à vingt-huit des Habitans de Cusco qui avoient quitté son Camp. Cette expédition se fit sans résistance. Il ne restoit pas cinquante Hommes de guerre dans la Place. Toutes les Troupes du Viceroi & des Auditeurs étoient passées au Camp de Pizarre, qui se trouva le lendemain à la tête de douze cens Hommes. A la pointe du jour, quelques-uns de ses Capitaines entrèrent dans la Ville, & déclarèrent aux Auditeurs, que si les Provisions du Gouvernement n'étoient apportées sans délai, on alloit mettre la Ville à feu & à sang, & commencer par eux-mêmes. Ils s'excusèrent sur la lenteur des Habitans, qu'ils avoient cru devoir consulter parcequ'ils ne se connoissoient pas le pouvoir de répondre aux intentions de l'Armée. Le Capitaine Carvajal, qui leur avoit fait cette déclaration, se fit amener quatre des Habitans de Cusco, dont il fit pendre trois, en leur présence (i): le quatrième, nommé *Louis de Leon*, eut le bonheur d'échapper, par l'intercession de son Frere, qui étoit Officier de Pizarre. Cette rigueur fit expédier aussitôt les Provisions. Elles établissoient Pizarre Gouverneur du Pérou, jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté d'en ordonner autrement; sans préjudice néanmoins de l'autorité & des droits de l'Audience Royale, à laquelle il promettoit d'abandonner le Commandement, lorsqu'il en recevoit l'ordre de la Cour ou des Auditeurs, & de se présenter même en Justice, pour répondre aux plaintes qu'on pourroit former contre lui. Des modifications si prudentes, qui sembloient mettre à couvert les droits du Souverain & ramener tout à sa volonté, firent soupçonner les deux Partis d'intelligence (k).

L'ACTE ne fut pas plutôt remis à Pizarre, qu'il fit son Entrée solennelle dans Los Reyes, ou plutôt *Lima*; car il paroît que ce dernier nom commen-

çoit

(h) C'étoient alors Dom Loaisa, Evêque de la Ville, Dom Garcia Diaz, Evêque de Cusco, Zarate, le Pere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominicains, le Trésorier, le Maître des Comptes & le Contrôleur.

(i) Les trois malheureux furent *Barco*,

*Machini* & *Sayavedra*.

(k) „ Quelques-uns (dit Gomara) ont eu „ soupçon que ces Auditeurs parloient en se- „ cret avec Pizarre, & que tout ce qu'ils fai- „ soient avec leurs protestations, n'étoit que „ feintise.” Ch. 57.

çoit à  
tillerie  
de tre  
Enfuit  
Gumie  
deux c  
te Inf  
lui-mê  
maille  
trois é  
droite  
reste d  
vança  
teurs  
se disp  
zarre,  
se rend  
prêta s  
verneur  
avoient  
Enfin,  
Palais o  
Il s'y  
ration d  
ner à ce  
rien à f

(l) Il p  
rez, Zar

(m) On  
d'Octob  
sonnem

(n) Go

„ putatio

„ pour e

„ ment,

„ doit en

„ Capitai

„ Auditeu

„ zarre a

„ leur d

„ Ami &

„ mais q

„ roit, i

„ que ch

„ s'il rép

„ sent à

„ peda é

„ Ribera

„ qu'en

„ fût à le

XIX.

goit à prévaloir. *Bachicao* conduisoit l'Avant-garde. Elle étoit suivie de l'Artillerie, portée par six mille Indiens, avec toutes les munitions nécessaires, de trente Arquebusiers qui en avoient la garde, & de cinquante Canoniers. Ensuite marchoit une Compagnie de deux cens Picquiers, commandée par *Gumiel*; & successivement, deux Compagnies d'Arquebusiers, chacune de deux cens Hommes, sous le Commandement de *Guevara* & de *Cermeno*. Cette Infanterie faisoit le Corps de l'Armée; après lequel Pizarre paroissoit lui-même, monté sur un grand cheval, sans autres armes que sa cote de maille & son épée, par-dessus une veste de drap d'or. Il étoit suivi des trois étendarts; le sien à la gauche, porté par *Puellez*, celui de *Cusco* à la droite, par *Altamirano*, & le Royal au milieu, par *Porto Carrero*. Tout le reste de la Cavalerie faisoit l'Arrière-garde & fermoit la marche. On s'avança, dans cet ordre, vers la Maison de *Zarate*, où les autres Auditeurs (l) s'étoient rassemblés, parcequ'il avoit feint une indisposition, pour se dispenser de paroître à l'Audience lorsqu'on y avoit expédié l'Acte. Pizarre, passant sur la Place-d'armes, s'arrêta pour y ranger tous ses gens. Il se rendit ensuite à l'Assemblée des Auditeurs, entre les mains desquels il prêta serment au Roi, & qui le prêterent, à leur tour, au nouveau Gouverneur. De-là, se rendant à l'Hôtel-de-Ville, où tous les Magistrats avoient été convoqués, il y fut reçu avec toutes les formalités ordinaires. Enfin, il alla prendre possession de son Logement, c'est-à-dire du même Palais où le Marquis son Frere avoit été massacré (m).

Il s'y établit, comme au principal siege de son autorité, avec la modération de laisser aux Auditeurs toutes les affaires de la Justice, pour se borner à celles de la Guerre & du Gouvernement général. *Zarate* ne reproche rien à sa conduite (n). Son premier soin fut de nommer des Gouverneurs

CONQUETE  
DU PEROU.  
NUNNEZ  
DE VELA.  
1544.

Son adm-  
nistration.

(l) Il paroît que depuis le départ d'Alvarez, *Zarate* avoit le titre d'Auditeur.

(m) On donne, pour date de l'Entrée, la fin d'Octobre 1544; quarante jours après l'emprisonnement du Viceroy. *Zarate*, L. V. Ch. 10.

(n) *Gomara* le ménage moins: „ sur la réputation de *Cepeda*, (dit-il) qui passoit „ pour entendre la Guerre & le Gouvernement, le Capitaine *Carvajal*, lequel possédoit entièrement le Gouverneur, & autres Capitaines, délibérèrent de massacrer ces Auditeurs & particulièrement *Cepeda*. Pizarre ayant peur de quelque inconvénient, leur dit qu'il réputoit *Cepeda* pour son Ami & que les autres ne valoient rien; mais qu'à la première consultation qu'il feroit, il lui demanderoit son avis de quelque chose qui lui toucheroit & à eux aussi: s'il répondoit à son goût, qu'ils se fiasent à lui; sinon qu'ils le tuassent. *Cepeda* en fut averti par *Vargas*, & par *Ribera*, Cousin de Pizarre, tellement, qu'en ce Conseil, il ne dit chose qui ne fût à leur souhait, & en tous autres lieux.

XIX. Part.

„ Par ce moyen, il eut la grace du Gouverneur, telle, qu'il lui commandoit, & ne „ faisoit que ce qu'il vouloit. Sous un tel „ heur, il acquit 150000 Ducats de revenu „ par an. Pizarre ne se gouvernoit pas bien „ pour contenter ses Soldats; ce qui fut cause „ que *Cardo*, *Vello*, *Rojas* & autres, se retirèrent dans une Barque vers le Viceroy; „ & leur suite fut cause que le Capitaine *Carvajal* étrangla le Capitaine *Gumiel* de nuit „ en sa Maison, & puis le tira dehors, & „ lui coupa la tête, & lui mit sous les pieds „ un Ecriteau, qui l'accusoit d'avoir été mutin, pour avoir parlé librement contre le „ Gouverneur, & avoir chatié un Soldat, „ lequel entrant dans la Ville avoit tué „ d'un coup d'Arquebuse, pour son passetems, un Seigneur Indien qui étoit en une „ fenêtre à voir passer l'entrée de Pizarre. Pizarre prit 40000 Ducats du Trésor Royal, „ mais ce fut avec la permission des Auditeurs, disant qu'il les rendroit de son revenu. Encore dit-on qu'il leva un emprunt „ sur ceux qui avoient des Indiens, pour

X

CONQUETE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1544.

Il veut en-  
voyer des Dé-  
putés en Es-  
pagne.

Vacca de  
Castro se sau-  
ve avec le  
Vaisseau des-  
tiné à ce  
Voyage.

Punition des  
Complices de  
sa fuite.

de confiance, pour toutes les Places de quelque nom. *Alfonse de Toro* fut envoyé à *Cusco*; *Almendras* à *Plata*; *Fuentez* à *Arequipa*; *Fernand d'Alvarado* à *Truxillo*; *Villegas* à *Pinfa*; *Diaz* à *Quito*. On proposa d'envoyer des Députés en Espagne, au nom du nouveau Gouverneur & de tous les Espagnols du Pérou, pour rendre compte à S. M. des derniers événemens. Quelques-uns croyoient cette démarche nécessaire à leur justification; & d'autres prétendoient, au contraire, que, pour instruire la Cour, qu'ils supposoient déjà prévenue par le Viceroy, il falloit attendre qu'elle fit demander elle-même le payement ordinaire de ses revenus. Après de longues délibérations, *Pizarre* consentit à faire partir l'Auditeur *Texada* au nom de l'Audience, & *Maldonat* en son propre nom. Il crut pouvoir tirer deux avantages de cette résolution; l'un de satisfaire les Syndics des Villes, qui s'étoient déclarés pour le même sentiment; l'autre, de se rendre absolument maître de l'Audience, ou plutôt de la rompre tout-à-fait, parceque dans l'absence de *Texada*, qui ne pouvoit durer moins d'un an, & dans celle de *Cepeda* qu'il employoit d'un autre côté, *Zarate* ne pouvoit la tenir seul. *Texada* ne s'étant pas fait presser lorsqu'on lui eut offert six mille Ducats pour son Voyage, on compta d'y employer le Vaisseau qui étoit dans le Port, & sur lequel *Vacca de Castro* étoit Prisonnier. Il étoit bien pourvu d'Artillerie: *Bachicao* fut nommé pour le commander, avec soixante-dix Hommes d'Equipage. Mais lorsqu'on le crut prêt à mettre à la voile, & que *Texada* se disposoit à l'embarquement, *Vacca de Castro*, secondé par *Montalve*, qui l'étoit allé visiter, eut l'adresse de gagner les Matelots, & de leur faire lever l'ancre sous sa conduite. Le ressentiment de *Pizarre* fut si vif, que dans cette première chaleur il fit prendre les armes aux Troupes; & le soupçon d'avoir aidé *Castro* tombant sur ceux qui avoient quitté l'Armée au départ de *Cusco*, il les fit tous arrêter. Le Docteur *Carvajal*, Frere du Commissaire, fut de ce nombre, pour ne s'être pas rendu droit au Camp de *Pizarre*. Le Capitaine du même nom, qui conservoit le titre & l'autorité de Lieutenant-Général, se fit un bizarre plaisir de commencer l'exécution par un Homme qui se nommoit comme lui, sans être de ses Parens (o). Il le fit avertir de se confesser, parceque sa mort étoit résolue. Le Docteur reçut cette déclaration avec fermeté. Déjà les instrumens du supplice étoient prêts. Toute la Ville fut persuadée qu'il touchoit à sa dernière heure, d'autant plus qu'en considérant son rang & sa naissance, on ne pouvoit croire qu'on n'en fût venu à cette extrémité que pour l'effrayer. On jugeoit aussi que sa mort seroit suivie de celle des autres Prisonniers; perte affligeante pour tout le Pays, où la plupart tenoient un rang distingué. Cependant un Lingot d'or de quarante marcs, qui fut donné au Lieutenant-Général du Gouverneur, l'engagea non-seulement à suspendre l'exécution, mais à solliciter lui-même la grace du Docteur. Elle lui fut accordée sous divers prétextes, dont le principal fut, qu'on pouvoit espérer de grands services d'un Homme qui avoit à venger la mort de son Frere; &

„ soutenir l'Armée. Tous ceux, qu'il pour- Ch. 58.

„ vut de Places, firent par les chemins de (o) On verra sa fortune & son caractère „ grandes voleries & assassinaats ” L. V. après sa mort.

le parc  
un aut  
rée de  
l'Audie  
que le

EN  
y avoit  
croyoit  
Audien  
les fide  
voyé de  
Mais si  
l'argent  
chemin  
à Tumb  
abandon  
vée de B  
bez. Les  
de lui ré  
foutenu  
mes qu'i

BACHI  
seaux, a  
rassembl  
prenoit d  
les Habit  
l'étendue  
fendre co  
Députés  
l'accès d  
toient du  
Maître a  
Viceroi

(p) C'êt  
peu d'Arc

(q) „ E  
„ portoit c  
„ fussent a  
„ voit ten  
„ fait grav  
„ & l'avoit  
„ Police c  
„ pour le  
„ une mèn  
„ Ordres  
„ Royal”

(r) Sui  
baillé pavi

le pardon d'un des Accusés entraîna celui de tous les autres. On fit équiper un autre Vaisseau (p). Pizarre y mit une partie de l'Artillerie qu'il avoit tirée de Cusco, & soixante Arquebusiers; & Bachicao partit enfin, avec l'Auditeur & Maldonat. Ils suivirent la Côte, sur l'avis qu'ils avoient eu que le Viceroi étoit au Port de Tumbez.

En effet, non-seulement il y étoit descendu avec son Libérateur, mais il y avoit été rejoint par ses Freres, par Zurbano & d'autres Amis, qui se croyoient aussi chassés du Pérou. A son arrivée, il avoit commencé à tenir Audience (q) avec Alvarez; il avoit dépêché, de toutes parts, pour inviter les fideles Sujets de l'Espagne à venir prendre ses ordres; il avoit même envoyé des Capitaines, pour rassembler ceux qui seroient disposés à lui obéir. Mais si quelques-uns avoient marqué de la soumission, jusqu'à lui apporter l'argent qui se trouvoit dans les Caisses Royales, la plupart avoient pris le chemin de Lima; & c'étoit d'eux, que Pizarre avoit appris ce qui se passoit à Tumbez. D'autres, craignant l'approche d'une nouvelle guerre, avoient abandonné leurs Etablissmens pour se retirer dans les Montagnes. L'arrivée de Bachicao, dans ces circonstances, causa un étrange désordre à Tumbez. Les Vaisseaux, qui étoient sans défense dans le Port, n'entreprirent pas de lui résister; & le Viceroi même, ne doutant point que ce ne fut Pizarre, soutenu de toutes ses Troupes, partit à la hâte, avec cent cinquante hommes qu'il avoit autour de lui.

BACHICAO ne pensa point à le suivre. Il prit les meilleurs de ses Vaisseaux, après avoir fait brûler les autres: & passant à Puerto Viejo, il y rassembla cent cinquante hommes, pour en former l'Equipage. Pendant qu'il prenoit des rafraichissmens dans l'Île des Perles, à vingt lieues de Panama, les Habitans de cette Ville le firent prier de ne pas apporter la guerre dans l'étendue de leur Jurisdiction. Il répondit qu'il n'étoit armé que pour se défendre contre le Viceroi, & que sa commission se réduisoit à conduire les Députés de l'Audience Royale du Pérou. Cette explication lui fit trouver l'accès de Panama fort aisé: mais ayant rencontré deux Navires, qui sortoient du Port, il en prit un, dont il fit pendre le Maître & le Contre-Maître aux vergues, parcequ'ils étoient chargés de quelques dépêches du Viceroi pour l'Espagne (r); & se faisant précéder de ce Bâtiment, il s'ap-

CONQUETE  
DU PÉROU.  
NUNNEZ  
DE VELA.

1544.

Bachicao &  
les Députés  
partent sur un  
autre Vais-  
seau.

Ils s'empar-  
ent de la  
Flotte du Vi-  
ceroi à Tum-  
bez.

Le Viceroi  
prend la fuite.

Rigueur de  
Bachicao à  
Panama.

(p) C'étoit un Brigantin, arrivé depuis peu d'Arequipa.

(q) „ En vertu d'un Ordre Royal, qui „ portoit qu'en cas qu'un ou deux Auditeurs „ fussent absens ou vinsent à mourir, il pou- „ voit tenir le Siege avec un seul. Il avoit „ fait graver, pour cela, un nouveau Sceau, „ & l'avoit commis à Jean de Leon, Juge de „ Police de Reyes, qui avoit quitté Pizarre „ pour le suivre. Ainsi l'on vit bientôt, sur „ une même affaire, deux Arrêts, ou deux „ Ordres opposés, chacun avec le Sceau „ Royal”. Zarate, L. V. Ch. 14.

(r) Suivant Gomara, parcequ'il n'avoit pas baillé pavillon lorsqu'on lui avoit crié, vive

Pizarre! Le même Historien fait un étrange portrait de ce Bachicao: „ Homme, dit-il, „ vaillant & hardi, & tel qu'entre mille „ Hommes on n'eut sù trouver un plus dé- „ terminé. Il étoit vilainement né, de mé- „ chantes mœurs, ruffien, blasphémateur, & „ s'étoit donné au Diable, comme lui-même „ le confessoit: il n'aimoit que méchante Ca- „ naille, étoit grand mutin, bon larron & „ voleur, tant pour soi que pour autre, „ faisant différence entre Amis & Ennemis. „ Au reste Capitaine très courageux”, L. V. Ch. 60. Il retourna au Pérou avec quatre-vingt-cinq Hommes. *Ibid.*

CONQUETE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1544.

Sort des Dé-  
putés & de  
Vacca de Cas-  
tro.

Le Viceroy  
se retire à  
Quito.

Erreur qui  
l'amene à S.  
Michel.

procha de la Ville, à la vue des Habitans, qui n'osèrent lui en refuser l'entrée. Sa rigueur, qui l'emportoit encore sur celle du Capitaine Carvajal, continua de s'exercer par des supplices & des usurpations. *Gufman*, qui faisoit des recrues pour le Viceroy, eut le bonheur de s'échapper; mais les Soldats, qu'il avoit déjà levés, passèrent au service de Pizarre. *Vacca de Castro*, réfugié aussi à Panama, trouva le moyen de passer à Nombre de Dios, où il s'embarqua sur la Mer du Nord avec *Cueto* & *Zurbano*, qui s'y étoient rendus par une autre voie. *Texada* & *Maldonat*, qui prirent la même route, arrivèrent assez tôt pour monter sur le même Vaisseau. Mais l'Auditeur mourut en chemin, dans le Canal de Bahama. *Vacca de Castro*, ayant appris, vers les Açores, que les Amis de *Tello*, à qui il avoit fait couper la tête, après avoir vaincu le jeune *Almagro*, étoient tout-puissans à la Cour d'Espagne, prit le parti de s'arrêter à la Tercere. *Maldonat* & *Cueto* arrivèrent au Port de San Lucar; mais l'Empereur étant alors en Allemagne, ils furent obligés de s'y rendre, pour exécuter deux commissions fort opposées. Dans la suite, *Vacca de Castro* passa de la Tercere à Lisbonne, & se rendit enfin à la Cour, où il ne fut pas plutôt arrivé, que, sur des accusations fort graves, les Seigneurs du Conseil des Indes le mirent aux arrêts dans sa Maison. De-là, pendant l'instruction de son Procès, il fut conduit au Château d'*Arevalo*, où il ne passa pas moins de cinq ans. Ensuite on lui assigna une Maison à *Simancas*, dont l'ordre du même Conseil lui faisoit une nouvelle Prison. Les changemens arrivés à la Cour le firent transférer enfin à *Valladolid*, avec la Ville & le Territoire pour bornes, jusqu'à des éclaircissemens qu'on n'obtint jamais (s).

*VELA* & ses Partisans avoient pris le chemin de *Quito*, où ils n'arrivèrent pas sans une extrême difficulté, par un Pays désert, où l'eau & les vivres leur avoient manqué (t). Cependant, ayant été bien reçus dans cette Ville, ils résolurent d'y attendre les ordres de la Cour, avec la précaution de tenir des Gardes sur les passages, & de s'informer des démarches de *Pizarre*, par des Espions continuels; quoique la distance de *Quito* à *Lima* fût de plus de trois cens lieues. Mais ils changerent de résolution, sur quelques lumieres incertaines, auxquelles ils prirent trop de confiance. Quatre Soldats de *Pizarre*, partis de *Lima* dans une Barque, gagnèrent, à force de rames, un endroit de la Côte, d'où ils se rendirent aisément par terre à *Quito*. Là, se plaignant d'avoir été maltraités par celui dont ils avoient quitté le service, ils ajouterent „ que les Habitans de *Lima* & des autres Villes, n'étoient „ pas moins mécontents de leur nouveau Gouverneur; que ses vexations „ croissoient de jour en jour; que ne se bornant point à leur imposer de pe- „ santes charges, il les dépouilloit de leurs biens, & les chaffoit de leurs „ maisons; enfin que s'ils voyoient paroître quelqu'un au nom du Roi, ils „ s'empreseroient de se joindre à lui pour sortir d'une si cruelle oppression". Le Viceroy, trompé (v) par cette fausse espérance, perdit de vue toutes les

(s) *Zarate*, ubi sup. Chap. 14.

(t) *Benzoni* dit qu'après avoir marché au travers des Rochers, des Bois & des Epines, sans prendre aucun repos, il étoit si las, si

altéré, si épuisé de forces, qu'un bocal d'eau, présenté par un pauvre Indien, lui sauva la vie. L. III. Ch. 13.

(v) „ Pour dire vrai, lorsque *Pizarre* étoit

raison  
chel,  
semble  
hardie  
voyés  
cent  
ralem  
seulem  
& les  
Indes  
noient

Sort  
dans la  
nouve  
dens,  
de ses  
avec t  
le mêm  
pages,  
reux au  
te hor  
Les me  
gne, l

L'Au  
seul Z  
à Pizar  
Garnif

Pizar  
qui n'et  
che des  
ce le p  
fix cer  
voit pa  
étoient  
les pas  
ceroy é  
mes,  
ils ne  
Miche

„ entré  
„ ces s  
„ préfe  
mara,

(x)  
sainem  
terre,  
d'autre

raisons qui lui avoient fait choisir Quito pour retraite. Il se rendit à S. Michel, avec cinq cens hommes assez mal armés, qu'il avoit eu le tems de rassembler sous le Commandement d'Ocampo. Quelques succès augmentèrent sa hardiesse. Il battit Diaz & Villegas, deux Capitaines que Pizarre avoit envoyés du même côté pour l'observer. Les Habitans de S. Michel, qui est à cent cinquante lieues de Quito, le reçurent avec joie, & pourvurent libéralement à ses besoins. Il se crut dans une situation fort avantageuse, non-seulement pour recevoir ceux qui viendroient se ranger sous ses Enseignes, & les Troupes qui pouvoient arriver d'Espagne, ou de divers endroits des Indes (x), mais pour conserver même l'honneur & la réputation qui convenoient au titre de Viceroi.

Sort que Pizarre eût employé l'artifice, pour lui faire abandonner Quito, dans la crainte qu'il n'eût le tems d'y grossir ses forces & de recevoir de nouveaux ordres de la Cour; soit que le voyant livré à des conseils imprudens, il sentit l'importance d'en profiter: à-peine eut-il appris la défaite de ses deux Capitaines, qu'il prit ce prétexte pour sortir de Los Reyes avec toutes ses forces. L'arrivée de deux Vaisseaux, qui lui vinrent dans le même tems, étoit un incident si favorable, pour le transport de ses Equipages, de son Artillerie & de ses Munitions, qu'il en fit tirer le plus heureux augure à ses Troupes. Il s'y embarqua lui-même, avec cent cinquante hommes, tandis que le gros de l'Armée s'avança par terre vers Truxillo. Les mêmes vues, qui l'avoient porté à députer un des Auditeurs en Espagne, lui firent prendre avec lui Cepeda.

L'AUDIENS se trouvoit ainsi rompue, parcequ'il ne restoit à Lima que le seul Zarate, qui, d'ailleurs, étoit malade (y). Les Officiers conseillèrent à Pizarre, d'emporter jusqu'au Sceau Royal. Aldana fut laissé, avec une Garnison de quatre-vingts Soldats, pour garder la Ville.

PIZARRE se mit en Mer au mois de Mars, & prit terre au Port de Santa, qui n'est qu'à quinze lieues de Truxillo. Il arriva dans cette Ville le Dimanche des Rameaux. Ses Troupes ayant marché plus lentement, l'impatience le prit, lorsqu'il en eut reçu le plus grand nombre, composé d'environ six cens hommes, Infanterie & Cavalerie. Il savoit que le Viceroi n'en avoit pas moins: mais, outre que les siens étoient mieux armés, la plupart étoient de vieux Soldats, exercés à la guerre, qui connoissoient d'ailleurs les passages & les difficultés du Pays; au lieu que presque tous ceux du Viceroi étoient nouvellement arrivés d'Espagne, sans expérience, mal en armes, surtout en poudre, avec peu de goût pour des fatigues, auxquelles ils ne s'étoient point attendus. Depuis la Province de Motupe jusqu'à S. Michel, il y avoit à traverser un espace de vingt-deux lieues, d'une Con-

„ entré au Gouvernement, il étoit ainsi que  
„ ces Soldats disoient: mais pour l'heure  
„ présente, c'étoit bien au contraire”. Go-  
„ mara, Chap. 59.

(x) Il faut, suivant Zarate, passer nécessairement par cette Ville, quand on vient par terre, surtout si l'on mène des Chevaux ou d'autres Bêtes, *ubi sup.* Ch. 14.

(y) Il nous apprend lui-même que sa Fille avoit épousé depuis peu Blas de Soto, un des Freres utérins de Pizarre, & que cette raison n'inspira pas plus de confiance pour lui au Gouverneur. A la vérité ce mariage, ajoute-t-il, s'étoit fait contre le sentiment & la volonté du Pere, L. 5. Ch. 16.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
NUNNEZ  
DE VELA.  
1544.

Pizarre mar-  
che contre  
lui.

Ses prépa-  
ratifs.

1545.

Il se rend  
par Mer au  
Port de Santa.

Difficultés  
qu'il surmon-  
te jusqu'à S.  
Michel.

CONQUÊTE  
DU PEROU.  
NUNNEZ  
DE VELA.  
1545.

Retraite  
précipitée du  
Viceroi.

Prodigieuses  
marches.

Le Viceroi  
retourne à  
Quito.

trée déserte, où l'on ne trouve que des sables arides & brûlans, sans une goutte d'eau pour s'y rafraichir. Pizarre & ses gens ne furent point effrayés de cet obstacle. Ils laisserent, à Truxillo, le bagage qui n'étoit pas nécessaire. Tous les Indiens du Canton eurent ordre de suivre l'Armée, avec une quantité d'eau suffisante pour le besoin des hommes & des bêtes. Chaque Soldat portant sa nourriture, & les Cavaliers s'étant fournis pour eux-mêmes & pour leurs chevaux, ils s'engagerent dans une marche d'autant plus pénible, que la diligence étoit importante. Aussi le Viceroi n'apprit-il leur arrivée, que lorsqu'ils furent presqu'à sa vue; & cette vigueur le jeta dans un si grand trouble, qu'après avoir fait sonner l'allarme, pour aller au-devant de l'Ennemi, il ne vit pas plutôt ses Troupes hors de la Ville, qu'il leur fit prendre une route opposée. La nuit approchant, il espéra de se dérober, à la faveur des ténèbres, vers la Montagne de *Caxar*.

PIZARRE apprit sa retraite: mais loin de s'arrêter à S. Michel, ou de prendre du moins le tems de renouveler ses Provisions, il ne fit que demander des Guides, pour marcher aussitôt sur ses traces. Il fit huit lieues, dans le cours de cette nuit; & la fatigue d'une marche si forcée fit périr un grand nombre d'Indiens. Elle lui valut quelques Prisonniers, qui étoient demeurés en arriere. Zarate assure qu'il en fit pendre plusieurs, & qu'il se servit des autres pour faire offrir, dans l'Armée du Viceroi, de grandes récompenses à ceux qui lui apporteroient sa tête (z). Il n'ignoroit pas que la sienne avoit été mise à prix; & cette idée l'excitoit si vivement à la vengeance, qu'ayant continué de marcher avec la même furie, il fit cinquante lieues en fort peu de jours. Les Chevaux étoient si fatigués, qu'ils tomboient sous leurs charges. L'haleine manquoit aux hommes. Enfin, ils s'arrêtèrent dans le Bourg d'*Ayacaba*, moins par la nécessité de se reposer, que par l'impuissance de joindre le Viceroi, qui avoit fait encore plus de diligence qu'eux pour les fuir.

IL avoit pris le chemin de Quito, avec le regret de n'avoir quitté cette Ville que pour se voir obligé d'y retourner honteusement. „ Sa fuite & celle de ses gens fut si prompte, que, dans une route de cent cinquante „ lieues, ils ne prirent pas une fois le tems de déseller leurs Chevaux. S'ils „ donnoient quelques momens de la nuit au repos, c'étoit toujours sans „ quitter leurs habits, & tenant leurs Chevaux par le licou. Il est vrai „ que dans les sables qu'ils avoient à traverser, on n'a pas l'usage d'em- „ ployer des picquets, pour attacher les Chevaux, parcequ'il faudroit les „ enfoncer trop, pour les rendre fermes; & comme on n'y trouve aucune „ espece d'arbres, la nécessité enseigne une méthode équivalente à celle „ des picquets. On a de petits sacs, qu'on remplit de sable; on fait un „ trou assez profond, dans lequel on jette un de ces sacs, attaché au licou „ du Cheval: on couvre le trou, on presse le sable dessus; & le sac y tient „ assez, pour n'être point arraché sans quelque effort (a).” Vela en fit l'expérience dans toute sa marche. Il avoit, pour sa personne, neuf ou dix Chevaux de main, conduits par des Indiens; & si la fatigue en abat-

(z) Vela, dans cette crainte, fit tuer plusieurs de ses Officiers. Zarate, *ubi supra*, Ch. 16.

(a) *Ibidem*.

toit qu  
le moy

Piza  
blemen

quante

Quito;

avoit n

neur. I

même c

trouva

l'Usurpa

y étoit

parteno

vorisé l

près de

l'on en

revenus

PEN

Viceroi

vancé v

cazar, i

gner, c

de Pizar

un Pays

Jamais

monter

commun

de Pizar

poit sou

que l'En

que si S

obéissanc

ble; mai

tentions

plaisirs

débauch

leurs ave

Quito, c

vice, un

suite au

PEN

vince de

beaucoup

seule ra

prévalût

(b) *Ibidem*



toit quelques-uns, il leur faisoit couper les jarrets, pour ôter aux Ennemis le moyen d'en profiter.

PIZARRE, s'étant remis en marche avec moins d'emportement, fut agréablement surpris de voir arriver sur la route, Bachicao, avec trois cens cinquante hommes. Ce Capitaine avoit relâché au Port le moins éloigné de Quito; & laissant une petite partie de ses gens à la garde des Vaisseaux, il avoit méprisé tous les dangers, pour joindre ses forces à celles du Gouverneur. L'Arrière-garde des Troupes de Lima ayant suivi Pizarre avec la même diligence, l'Armée devint si forte, en arrivant à Quito, qu'elle n'y trouva point de résistance. Jamais la fortune n'avoit été plus favorable à l'Usurpateur. Cette Province étoit abondante en vivres, & les Mines d'or y étoient communes. Pizarre se rendit maître de tous les Indiens qui appartenoient aux Principaux du Pays, sous le seul prétexte qu'ils avoient favorisé le Viceroi. On prétend que des seuls Indiens de *Bovilla*, il tira près de huit cens marcs d'or. Ce n'étoit pas le meilleur Département, & l'on en comptoit vingt autres de la même valeur. Il se saisit de tous les revenus de la Couronne. Il pilla jusqu'aux Tombeaux.

PENDANT que ses Troupes étoient campées à Quito, apprenant que le Viceroi, qui n'avoit osé s'arrêter un moment dans cette Ville, s'étoit avancé vers *Pasto*, Place du Popayan, dans le Gouvernement de Benalcazar, il résolut de le suivre. Vela, sur cette nouvelle, continua de s'éloigner, & se retira jusqu'à Popayan, Capitale de la Province. L'Armée de Pizarre s'avança vingt lieues au-delà de *Pasto*; mais, ayant à traverser un Pays dépourvu de rivières, il prit le parti de la faire retourner à Quito. Jamais on n'avoit vu d'exemple d'une si longue poursuite. Zarate la fait monter à sept cens grandes lieues, qui valent, dit-il, plus de mille lieues communes de Castille (b). On ne parle pas avantageusement de la conduite de Pizarre après cette expédition. Dans l'orgueil de la victoire, il s'échappoit souvent à des expressions peu respectueuses pour la Cour; jusqu'à dire que l'Empereur seroit forcé de lui laisser le Gouvernement du Pérou, & que si Sa Majesté prenoit un autre parti, il ne pouvoit répondre de son obéissance. Ces excès étoient aussitôt corrigés par un langage plus humble; mais tous les Officiers de son Armée n'en pénétoient pas moins ses intentions (c). Il passa quelque tems à Quito, dans une suite continuelle de plaisirs & de festins. Toute l'Armée, à son exemple, s'y plongea dans la débauche, surtout dans celle des Femmes. Zarate, qui parle de lui d'ailleurs avec beaucoup de ménagement, raconte qu'il fit tuer un Bourgeois de Quito, dont il aimoit la Femme, & qu'il employa, pour cet odieux service, un Soldat Hongrois, nommé *Vincent Pablo*, qui fut condamné ensuite au dernier supplice par le Conseil des Indes (d).

PENDANT qu'il s'amollissoit dans les plaisirs, un Gentilhomme de la Province de Charcas, nommé *Centeno*, riche, & d'un mérite qui lui attiroit beaucoup de considération, se déclara ouvertement pour le Viceroi, par la seule raison qu'il lui parut impossible que tôt ou tard l'Autorité Royale ne prévalût point sur tous les obstacles. *Alfonse de Toro*, Gouverneur de Cuf-

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1545.

Renforts qui  
viennent à  
Pizarre.

Il poursuit  
le Viceroi  
jusqu'à Quito.

Il le pour-  
suit jusqu'à  
Popayan.

Il abuse de  
ses avantages.

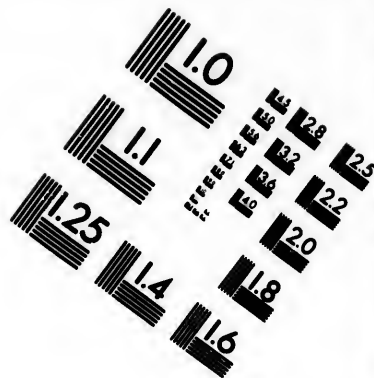
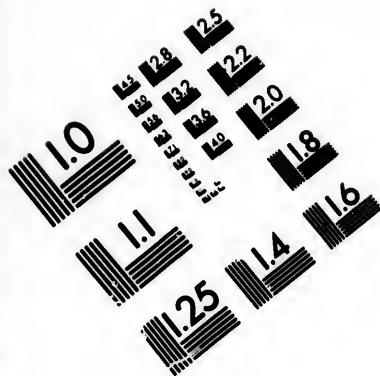
Obstacles  
qui lui sur-  
viennent de  
la part de  
*Centeno*.

(b) *Ibid.*

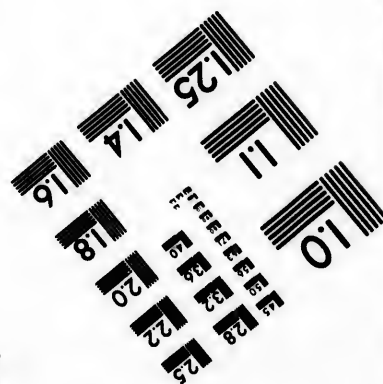
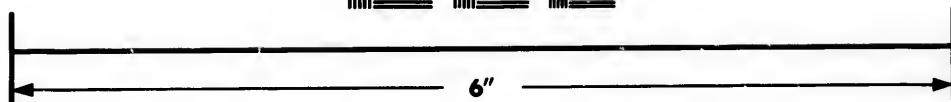
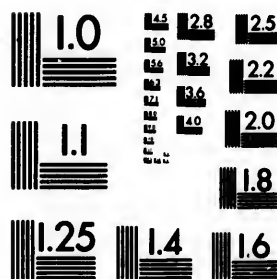
(c) *Ibid.*

(d) *Ibid.*





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25

10  
ii

CONQUETE  
DU PEROU.  
NUNNEZ  
DE VELA.  
1545.

co, s'étant efforcé en vain d'arrêter les progrès du soulèvement, Pizarre en donna le soin au Capitaine Carvajal, pour lequel il avoit toujours la même confiance. L'espoir du butin, joint à des inclinations cruelles, anima cet Officier de la plus vive chaleur. Il se rendit d'abord à S. Michel, dont on se souvenoit que les Habitans avoient marqué beaucoup de zele pour le Viceroi. Les principaux s'empresèrent d'aller au-devant de lui, & le conduisirent au logement qu'ils lui avoient préparé. En y arrivant, il les y fit entrer avec lui, sous le prétexte de quelques ordres qu'il avoit à leur communiquer. Ensuite ayant fait fermer les portes, il leur dit: „ que le Gouverneur se plaignoit beaucoup de les avoir toujours trouvés contraires à ses intérêts, & surtout de la préférence ouverte qu'ils avoient donnée au Viceroi; que sa première résolution avoit été de mettre la Ville à feu & à sang, & de n'épargner personne; mais qu'ensuite, ayant fait réflexion que les plus coupables étoient les Magistrats & les principaux Habitans, dont les conseils ou les ordres avoient entraîné le Peuple, il avoit jugé plus digne de sa modération d'en choisir un certain nombre pour les faire servir d'exemple, & qu'il borneroit sa vengeance à ceux qui étoient présumés. Là-dessus, sans écouter leurs soumissions & leurs excuses, il leur dit de se confesser, parcequ'il ne leur restoit qu'un moment à vivre. Les Prêtres furent appelés pour leur office; & l'exécution commença par un Licencié fort habile, qui étant versé dans tous les Arts, avoit servi à graver le sceau que le Viceroi employoit dans ses dépêches. Mais le bruit de cette scene se répandit dans la Ville. Les Femmes des Prisonniers accoururent, avec les larmes & les cris de la douleur. Elles entrèrent par une porte dérobée, où Carvajal, qui ne la connoissoit point, n'avoit pu mettre de garde; & leurs instances eurent le pouvoir de le fléchir. Cependant, accordant la vie à leurs Maris, il se dédommagea, par la confiscation de leurs biens, de ce qu'elles avoient fait perdre à sa cruauté. Truxillo, Guamanga, Cusco & Los Reyes même, qu'il visita successivement, éprouverent les mêmes horreurs, c'est-à-dire, qu'il y fit périr ou qu'il dépouilla ceux qui eurent le malheur d'exciter sa haine ou ses soupçons. On raconte particulièrement que sur des imputations mal approfondies, il fit souffrir de cruelles tortures à quinze des principaux Habitans de Los Reyes, dont il fit ensuite étrangler plusieurs, & couper la main droite à quelques-uns. D'autres, par un nouveau genre de supplice, furent condamnés à se faire Moines & forcés d'en prendre l'habit. Enfin, sur une fausse déposition, arrachée par les tourmens, d'Aguirre & cinq autres Malheureux reçurent la mort, en protestant de leur innocence, qui ne fut reconnue qu'après l'exécution (e).

Retraite de  
Centeno.

CENTENO, dont le soulèvement avoit donné occasion à ce tragique Voyage, ne se trouvant point assez fort pour résister au Lieutenant de Pizarre, se retira par un Pays désert jusqu'à la Province de *Casabindo*; mais ce ne fut pas sans s'être défendu longtems, & sans avoir partagé quelquefois le succès. Il sortit même de cette retraite, après y avoir augmenté le nombre de ses Partisans; & ses exploits obligèrent Pizarre de faire marcher une autre

(e) Zarate, L. V. Ch. 25. & Gomara, Ch. 63.

autre  
vajal  
& forg  
D'u  
du Vi  
par la  
Tierra  
parer  
déterm  
donno  
bliffem  
ras; &  
voit d  
étoit  
avec  
cens d  
Buena  
nama  
Vaiffe  
Ville  
aux v  
que d  
rable,  
favoit  
drigue  
tans,  
pour  
seul f  
Provi  
voien  
aux e  
H  
à l'en  
dont  
inform  
pouve  
cette  
dix H  
payan  
dans

(f)  
vajal,  
ennem  
blasph  
que té  
pour  
X

autre fois son Lieutenant contre lui. Enfin la terreur, que le furieux Carvajal répandoit par ses cruautés, acheva de dissiper ce malheureux Parti, & força Centeno de chercher une nouvelle retraite dans les Montagnes (f).

D'un autre côté, Pizarre entendoit parler différemment des résolutions du Viceroi. Tantôt on publioit qu'il se dispoit à retourner en Espagne par la voie de Carthagene; tantôt, qu'il alloit s'établir dans la Province de Tierra Firme, pour fermer les passages, assembler des Troupes, & se préparer à l'exécution des ordres qu'il attendoit de la Cour; tantôt, qu'il étoit déterminé à les attendre dans le Popayan, où la retraite de ses Ennemis lui donnoit le tems de respirer. De ces différentes vues, Pizarre jugea que l'établissement de Tierra Firme étoit celle qui pouvoit lui causer le plus d'embaras; & sans perdre un moment il résolut de se saisir d'un Poste, dont il avoit d'ailleurs de l'avantage à tirer pour lui-même. La Flotte de Bachicao étoit toujours à l'ancre devant Tumbez. Il nomma pour la commander, avec la qualité de Général, Pierre Alfonse de *Hinojosa*, & lui donna deux cens cinquante Arquebusiers. Ses ordres portoient de côtoyer le Pays de Buenaventura, jusqu'à la Riviere S. Jean, & de ne pas s'approcher de Panama sans avoir fait pressentir les Habitans. Il se fit précéder d'un de ses Vaisseaux, avec des Lettres, par lesquelles Pizarre prioit les Chefs de cette Ville de favoriser ses intérêts, en les assurant qu'il n'avoit point eu de part aux violences de Bachicao, auquel il n'avoit pas donné d'autre commission que de conduire l'Auditeur Texada; & que s'il envoyoit une Flotte considérable, c'étoit pour les défendre contre les entreprises du Viceroi, dont on savoit que le dessein étoit de leur faire bientôt éprouver sa tyrannie. *Rodrigue*, qui commandoit le Vaisseau d'*Hinojosa*, fut si mal reçu des Habitans, que, se voyant menacé par deux Brigantins, qu'ils armèrent aussitôt pour lui donner la chasse, il prit le parti de retourner vers la Flotte. Le seul fruit de son voyage fut d'avoir appris que *Casas*, Gouverneur de la Province, avoit fait tirer de Nombre de Dios toutes les armes qui s'y trouvoient, & qu'avec ces préparatifs il se dispoit à résister vigoureusement aux entreprises de Pizarre.

*HINOJOSA* s'étoit avancé dans l'intervalle, jusqu'à Buenaventura, petit Port à l'embouchure de la Riviere S. Jean, par lequel on entre dans le Popayan, dont Belalcazar étoit toujours Gouverneur. Il espéroit d'y recevoir quelques informations sur la conduite du Viceroi, & de se saisir des Vaisseaux qui pouvoient s'y trouver, pour lui ôter le moyen de retourner au Pérou par cette voye. Quelques Soldats, qu'il mit au rivage, lui amenerent huit ou dix Habitans, d'un desquels il apprit que le Viceroi étoit encore à Popayan, Capitale du Pays, occupé à rassembler des Soldats & des armes; que dans le chagrin de ne pas voir arriver deux de ses Officiers, *Yllanez* & *Guz-*

CONQUETE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1545.

Embaras de  
Gonzale Pi-  
zarre, & ses  
dispositions.

Services  
qu'il reçoit  
d'*Hinojosa*.

(f) Zarate peint ces deux Hommes. Carvajal, dit-il, étoit un brutal, un emporté, ennemi des honnêtes gens, mauvais Chrétien, blasphémateur, cruel; & l'on étoit persuadé que tôt ou tard ses propres gens le tueroient, pour se délivrer de la tyrannie d'un si mé-

chant Homme. Centeno étoit un Homme d'honneur & de vertu, qui avoit le droit & la justice de son côté, & qui de plus avoit de quoi donner à ceux qui le servoient, parce qu'il étoit riche. *Ubi sup.*

CONQUETE  
DU PEROU.  
NUNNEZ  
DE VELA.  
1545.

Il enleve le  
Frere du Vi-  
ceroi & un  
Bâtard de Pi-  
zarre.

Il se rend à  
Panama.

Mouvements  
qu'il y cause.

Comment  
il y est reçu.

Son adresse  
à débaucher  
les levées du  
Viceroi.

Il se fait  
de Nombre  
de Dios.

man, qu'il avoit envoyés à Panama pour y lever des Troupes, il avoit pris la résolution de faire partir le Capitaine Vela, son Frere, avec ordre d'achever les levées, & qu'il lui avoit donné, dans cette vue, tout l'argent qu'il avoit pu tirer des coffres du Roi; qu'il avoit remis aussi, entre les mains de son Frere, un Bâtard de Gonzale Pizarre, que ses gens avoient enlevé en passant par Quito, & qu'il faisoit mener à Panama, dans l'espérance qu'il s'y trouveroit quelques Marchands, qui, voyant cet Enfant maltraité, le racheteroient pour faire plaisir à son Pere; que le Capitaine Vela, parti de Popayan avec ces ordres, ne devoit être qu'à une journée de Buenaventura, & qu'il avoit fait prendre le devant à celui qui faisoit ce récit, pour observer s'il pouvoit s'approcher sûrement du Port. Toutes ces circonstances étoient vraies. Hinojosa, résolu d'en tirer avantage, envoya deux de ses Officiers avec quelques Soldats, par deux routes différentes. L'un ne manqua point de rencontrer Vela & le Fils de Pizarre, qui furent enlevés sans résistance, & conduits à bord.

HINOJOSA, continuant de faire route, apprit bientôt de Rodrigue l'obstacle qu'il avoit trouvé à Panama. Il n'en alla pas moins mouiller devant cette Ville, où son arrivée causa de grands mouvemens. Elle avoit plus de cinq cens hommes bien armés, mais presque tous Artisans, ou Marchands, qui savoient à peine se servir de leurs armes, & qui n'avoient jamais tiré un coup d'arquebuse. La plupart n'avoient pas même dessein de combattre, ni de s'opposer à la descente d'un Corps d'Espagnols qui venoient du Pérou. Ils en espéroient, au contraire, de l'utilité pour leur fortune. Les Marchands se promettoient d'en vendre mieux leurs denrées; les Artisans, de gagner beaucoup dans leur profession; & les riches Négocians, qui avoient au Pérou leurs Associés, leurs Facteurs & leurs effets, craignoient que Pizarre ne tirât d'eux une vengeance qui étoit comme entre ses mains. Cependant Casaos ayant employé toute son autorité pour les obliger de se défendre, Hinojosa, qui vit leurs préparatifs, débarqua ses Troupes à deux lieues de la Ville, & les mit en marche vers les murs. Casaos sortit avec les siennes; & l'on étoit près d'en venir aux mains, lorsque tous les Prêtres & les Moines, paroissant avec les croix couvertes & d'autres marques de douleur & de deuil, vinrent se placer entre les deux Partis. Ils proposèrent d'abord une trêve, qui fut accordée. Des Commissaires, nommés de part & d'autre, convinrent enfin qu'Hinojosa auroit la liberté d'entrer dans la Ville avec cinquante hommes, & d'y passer trente jours; que le reste de ses Troupes retourneroit sur la Flotte; qu'on lui fourniroit des secours pour la radouber, & qu'à la fin de ce terme il remettrait paisiblement à la voile. Tout l'avantage étoit pour lui dans cette convention. Elle fut jurée solennellement, & confirmée par des otages mutuels. On lui laissa prendre une Maison dans la Ville, où la bonne chere & les caresses qu'il fit à ceux qui le visiterent, le jeu & les festins qu'il y fit regner continuellement, attirerent en peu de jours tous les gens de guerre que le Viceroi avoit levés par ses Officiers. Il n'eut pas plus de peine à les engager au service de Pizarre; & les ayant fait passer sur la Flotte, il en tira une partie de ses propres Troupes, qu'il envoya sous la conduite de *Cabrera* & de *Mexia*, à Nombre de Dios, pour se saisir de ce Port & le garder. En vain *Melchior Verdugo*,

qui  
Vice  
fa fit  
C  
liers  
men  
attir  
mais  
sing  
En  
& pa  
re de  
Port  
& le  
pour  
dans  
jamb  
mune  
donn  
Ville  
gistra  
son i  
adroi  
doien  
conti  
la Pla  
autres  
avoie  
des p  
emme  
str,  
dans  
& re  
repro  
solu  
qu'il  
pas d  
accor  
aussi  
tre q  
force  
d'aille  
Bâtim  
besoin

(g)

qui quitta presque en même tems le parti de Pizarre pour embrasser celui du Viceroy, vint les surprendre par la Riviere de *Chagre*. L'activité d'Hinojosa fit manquer son entreprise.

Ce Verdugo, natif d'Avila en Espagne, étoit un des plus riches Particuliers du Pérou. Il possédoit toute la Province de *Caxamalca*. Son établissement étoit à Truxillo; & son inclination pour le parti du Viceroy lui ayant attiré quelques mauvais traitemens de Pizarre, il résolut de quitter le Pays, mais en le quittant, de chagriner son Ennemi par quelque action d'éclat. La singularité de sa vengeance mérite la place qu'on lui donne ici.

EN attendant l'occasion, dit Zarate (g), il acheta secretement des armes; & parmi ses préparatifs, il avoit dans sa maison un Ouvrier auquel il fit faire des chaînes de fer, des ceps & des menottes. Le hazard ayant amené au Port de Truxillo un Vaissseau qui venoit de Lima, il fit appeler le Maître & le Pilote, sous prétexte de vouloir faire charger des Etoffes & du Maiz pour Panama. Ils ne furent pas plutôt entrés chez lui, qu'il les fit mettre dans une chambre obscure, préparée à dessein. Ensuite il se fit bander les jambes, feignant d'être fort incommodé des verrues malignes qui sont communes au Pérou, auxquelles il étoit assez sujet. La fenêtre de sa chambre donnoit sur une Place, où les Magistrats & les principaux Habitans de la Ville avoient coutume de s'assembler tous les jours. Lorsqu'il y vit les Magistrats, il les fit prier de venir passer chez lui quelques Actes, pour lesquels son incommodité l'empêchoit de sortir. A leur arrivée, on les conduisit adroitement jusqu'à la chambre obscure, où plusieurs gens armés, qui gardoient le Maître & le Pilote, leur donnerent aussi des chaînes. Pour lui, continuant de se montrer à sa fenêtre, à mesure qu'il paroissoit quelque'un sur la Place, il l'appelloit sous quelque prétexte, & le faisoit renfermer avec les autres. Ceux qui arrivoient, ne pouvant deviner le sort de ceux qui les avoient précédés, il trouva le moyen d'avoir ainsi dans ses fers jusqu'à vingt des principaux Habitans, c'est-à-dire presque tous, parceque Pizarre avoit emmené les autres à Quito. Alors, laissant ses Prisonniers dans un lieu si sûr, il sortit, accompagné de quelques Soldats, & se mit à crier *vive le Roi!* dans les rues de la Ville. Il prit le peu de gens qui se mirent en défense; & retournant aux principaux, qui étoient tremblans chez lui, il leur fit des reproches d'avoir embrassé le parti de Pizarre; il leur déclara qu'il étoit résolu de se dérober à la tyrannie, & d'aller joindre le Viceroy avec tout ce qu'il pourroit assembler d'armes & de Troupes; enfin, qu'à ceux qui n'étoient pas disposés à le suivre, il demandoit une somme d'argent, parcequ'ayant accordé tant de fois cette faveur à Pizarre, il étoit juste qu'ils contribuassent aussi de quelque chose au service de Sa Majesté. Ils se crurent heureux d'être quittes à ce prix. Chacun signa pour une somme proportionnée à ses forces, & la fit payer aussitôt. Le Maître & le Pilote, qui n'avoient pas d'ailleurs été maltraités, se laisserent engager de même à composer pour leur Bâtiment, sur lequel Verdugo fit mettre toutes les provisions dont il avoit besoin. Il emmena ses Prisonniers jusqu'au rivage, avec leurs fers aux piés

CONQUETE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1545.

Vengeance  
singuliere de  
Melchior  
Verdugo.

(g) Liv. V. Chap. 10.



CONQUÊTE  
DU PÉROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1545.

Ruses de  
Pizarre pour  
attirer le Vi-  
ceroi dans ses  
pieges.

Le Viceroi  
s'avance vers  
Quito.

1546.

Pizarre s'a-  
vance pour le  
surprendre.

& aux mains, sur des Chariots, qui transporteroient en même tems leur argent, le sien, qui formoit une très grosse somme, & celui de la Caisse Royale, qu'il ne manqua point d'enlever aussi. Il laissa les Prisonniers dans l'état où ils étoient; & s'embarquant à leurs yeux, avec plus de vingt Soldats, qui furent augmentés jusqu'à cent par d'heureuses rencontres, il alla tenter de surprendre Nombre de Dios.

CÉPENDANT le Viceroi n'avoit pas cessé de grossir ses forces, par des levées de Troupes & des amas d'armes. Mais la captivité de son Frere & les autres succès d'Hinojosa lui faisoient suspendre l'exécution de ses vues. Pizarre, qui l'observoit dans l'éloignement, rapportoit toutes les nouvelles à le faire tomber entre ses mains, & cette espérance l'empêchoit encore de s'éloigner de Quito. Il conçut le dessein d'une ruse, par laquelle il se flattoit de pouvoir l'attirer dans quelque lieu, où il lui deviendroit plus facile de le surprendre. Ses gens publierent, par son ordre, qu'il se disposoit à partir pour la Province de Charcas, c'est-à-dire pour l'autre extrémité du Royaume, où les troubles, excités par Centeno, demandoient nécessairement sa présence; & qu'il ne devoit laisser à Quito que trois cens hommes, sous le commandement de Puellez, pour faire tête aux entreprises du Viceroi. Il fit des préparatifs réels, jusqu'à distribuer de l'argent & des provisions aux Troupes qui devoient l'accompagner; & pour ne laisser rien manquer à l'artifice, il partit même à leur tête: mais ce fut pour s'arrêter à deux ou trois journées de Quito.

Le bruit de son départ fut répandu par quantité d'Indiens, qui avoient assisté à sa dernière revue, & qui n'avoient pu se tromper sur le nombre des gens qu'il menoit, ou qu'il laissoit derrière lui. La fortune, qui sembloit enchaînée à son service, lui avoit fait découvrir un Espion de Popayan, auquel il avoit accordé la vie & des faveurs pour se l'attacher. On le fit écrire à ses Maîtres, par les voies mêmes & dans les chiffres qu'il avoit ordre d'employer pour leur donner des informations. Cette confirmation du bruit public n'en pouvant laisser le moindre doute au Viceroi, qui n'avoit pas rassemblé moins de huit cens hommes, il se promit qu'avec tant de supériorité sur Puellez, il lui seroit aisé de se rétablir dans une des principales Villes du Pérou. Il ne balança plus à se mettre en marche, vers des lieux dont il croyoit déjà Pizarre fort éloigné. Le soin que ses Ennemis avoient eu d'envoyer, sur tous les passages, des Indiens affidés qui fortifioient son erreur, le fit avancer avec la même confiance jusqu'à Oraval, qui n'est qu'à douze lieues de Quito.

C'ÉTOIT à cette distance qu'on s'étoit proposé de l'attirer, parcequ'il n'étoit pas vraisemblable que l'illusion pût être entretenue plus longtems. Pizarre, qui avoit su toutes ses démarches par les *Cagnares*, Nation la plus fine & la plus rusée du Pérou, s'étoit déjà mis en mouvement pour se rapprocher de la Ville. Il eut quelque étonnement d'apprendre que les Troupes ennemies fussent en si grand nombre. Mais les nouvelles étoient les mêmes, avec lesquelles il étoit accoutumé à vaincre. Quoiqu'il les eût affoiblies par divers détachemens, elles montoient encore, avec celles de Puellez, à près de sept cens hommes. Le Capitaine Carvajal, son Lieutenant, lui manquoit:

mais  
quels  
qu'il  
Picq  
vajal  
pour  
Amis  
pour

Le  
fa pré  
cheuf  
de Pi  
il ne  
nemi  
où il  
Puelle  
cée d  
se tra  
d'une  
Vicer  
ayant  
n'étoi  
doient  
aux p  
ses Te  
feux a  
che,  
quatre  
ficulté  
s'en d  
rances  
cher d  
être a  
quelqu  
teur,  
promp  
meil,  
UN  
dant,  
quer l  
cultés  
tems

(b)  
pirent  
qu'on

mais il ne faisoit pas moins de fond sur Puellez & Gomez d'Alvarado, auxquels il donna le Commandement de sa Cavalerie; sur d'Acoſta & Guevara, qu'il mit à la tête des Arquebuſiers; & sur Bachicao, qui commandoit les Picquiers. Il comptoit auſſi sur l'habileté du Docteur Benoit Suarez de Carvajal, qui, renonçant à la profeſſion des Lettres, s'étoit réconcilié avec lui pour venger ſon Frere, & le ſuivoit avec trente de ſes Parens ou de ſes Amis, dont il avoit formé une Compagnie particuliere qui le reconnoiſſoit pour ſon Chef.

Le Viceroi n'ignoroit plus que ſes infortations l'avoient trompé; & dans ſa premiere ſurpriſe, il avoit recommandé à ſes Officiers de cacher cette fâcheuſe nouvelle aux Troupes. Cependant lorsqu'il ſe crut certain que celles de Pizarre étoient inférieures en nombre, loin de regretter ſon entrepriſe, il ne penſa plus qu'à profiter d'une occaſion qu'il auroit dû chercher, ſi l'Ennemi ne la lui eût pas préſentée. Il s'avança juſqu'à deux lieues de la Ville, où il aſſit ſon Camp ſur le bord de la Riviere. Pizarre, qui s'étoit joint à Puellez, fortit alors de Quito, & ſe trouva le ſoir ſi proche de la garde avancée du Viceroi, que les Sentinelles des deux Partis pouvoient ſe parler, & ſe traiterent mutuellement de Rebelles. On n'étoit ſéparé que par la pente d'une Colline, ſur laquelle Pizarre s'étoit arrêté. Cette poſition fit naiſtre, au Viceroi, l'idée d'employer la ruſe à ſon tour. Il jugea que ſes Ennemis, ayant leurs Arquebuſiers & leurs principales forces du côté de ſon Camp, il n'étoit queſtion que de prendre un chemin différent de celui qu'ils gardoient, pour les attaquer avec avantage, en fondant ſur eux par derriere, aux premiers rayons du jour. Il attendit les plus épaiffes ténèbres; & laiſſant ſes Tentes, dans l'état où elles étoient, avec des Indiens, des Chiens & des feux allumés, pour tromper la garde avancée de Pizarre, il ſe mit en marche, ſur la foi de ſes Guides, par un détour, qui ne devoit être que de quatre lieues: mais le chemin étoit ſi peu fréquenté, qu'il y trouva des difficultés qu'il n'avoit pas prévues. La nuit étoit paſſée, avant qu'il eût pu ſ'en dégager. Une lieue, qui lui reſtoit encore, le fit renoncer à ſes eſpérances. Cependant il tira parti de ſa ſituation, en formant le deſſein de marcher droit à Quito. Les Troupes que Pizarre y avoit laiſſées, ne pouvoient être aſſez nombreuses pour lui diſputer l'entrée. Il comptoit d'y trouver quelques fideles Sujets du Roi, qui ſe ſeroient diſpenſés de ſuivre l'Uſurpateur, & d'enlever toutes les armes qu'on y auroit laiſſées. Sa marche fut ſi prompte, que trouvant encore une partie de la Ville enſévelie dans le ſommeil, il y fut reçu ſans la moindre réſiſtance (h).

UN événement ſi peu prévu étoit capable de déconcerter Pizarre. Cependant, au moment qu'il en fut informé, il partit, dans la réſolution d'attaquer l'Ennemi, hors de la Ville ou dans les murs, ſans conſidérer les difficultés & le danger. D'un autre côté, le Viceroi faiſant réflexion que le tems lui manquoit pour ſ'assurer de la diſpoſition des Habitans, qui pou-

(h) Zarate prétend que ſes Soldats n'ap- étoit près d'eux en perſonne, avec toutes ſes  
 pirèrent qu'à Quito ce qu'il avoit ordonné Troupes, *ubi ſup.* Ch. 22. On étoit au 16  
 qu'on leur cachât, c'eſt-à-dire, que Pizarre de Janvier 1546.

CONQUÊTE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1546.

Les deux  
Armées s'ap-  
prochent.

Ruſe du  
Viceroi.

Il ſe faiſit  
de Quito.

CONQUETE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1546.

Ardeur ex-  
cessive du  
Viceroi.

Bataille de  
Quito.

Discours du  
Viceroi.

L'Action est  
vive.

Le Viceroi  
tombe, d'un  
coup de ha-  
che.

voient nuire beaucoup à sa défense, ou plutôt emporté par la haine & par une aveugle confiance à ses forces, se détermina tout d'un coup à courir les risques d'une Bataille. Il sortit de la Ville & marcha droit aux Ennemis, avec autant de hardiesse & de résolution que s'il eut été sûr de la victoire. Ses principaux Officiers étoient Dom Alphonse de Montemayor, qui commandoit la premiere Compagnie, avec l'Etendart Royal; *Ahumada & Bazan*, qui commandoient la Cavalerie; *Sanchez d'Avila, Giron, Heredia, & Bovilla*, Capitaines de l'Infanterie, commandée en Chef par *Cabrera*. Ils supplierent tous le Viceroi de ne pas combattre à la tête de l'Armée comme il y paroïssoit résolu, & de se tenir plutôt à l'Arriere-garde, avec un petit Corps de Cavalerie, qui lui serviroit à porter du secours où il le jugeroit nécessaire. Mais, après avoir accepté ce conseil, il ne laissa point de s'avancer au premier rang, lorsqu'il vit l'action prête à commencer, & de se mettre à côté de Montemayor, c'est-à-dire devant l'Etendart même. Il étoit monté sur un cheval gris, qui le rendoit encore plus remarquable; & son habit étoit d'une toile blanche des Indes, avec de grandes taillades, qui laissoient voir une veste de Satin cramoisi, relevée d'une frange d'or.

Le discours, qu'on lui fait prononcer dans cette situation, n'a rien qui blesse la vraisemblance. „ Mes amis, (dit-il à ses gens,) je n'entrepris „ point de vous encourager par des paroles. Animons-nous mutuellement „ par des actions. Je suis persuadé que vous ferez votre devoir, & je vous „ promets de faire le mien. Nous servons le Roi, notre commun Maître, „ & sa cause est ici celle de Dieu même. Oui, (s'écria-t'il deux autres „ fois,) c'est ici la cause de Dieu, c'est ici la cause de Dieu.” Aussitôt, s'avancant avec Montemayor & Bazan vers la Compagnie du Docteur Carvajal, qui fit le même mouvement vers eux, le choc commença des deux côtés avec une égale furie. Pizarre avoit voulu se mettre aussi à la tête de son Avant-garde; mais ses Officiers, plus accoutumés à lui faire goûter leurs conseils, l'avoient engagé à se poster avec quelques Cavaliers d'élite à côté de l'Escadron. Ce fut donc par la Cavalerie que l'Action commença. On rompit d'abord les lances. Ensuite on en vint aux épées, aux haches & aux massues. Dans le même tems, l'Infanterie ayant chargé avec d'effroyables cris, *Cabrera* fut tué des premiers coups: *Sanchez d'Avila* n'en continua pas moins de marcher avec sa Troupe, armé d'une épée à deux mains, dont il se servoit avec tant de force & d'adresse, qu'il rompit une Compagnie presque entière: mais, son ardeur l'ayant emporté trop loin, il fut enveloppé de toutes parts, & tué avec la plupart des siens. Le combat n'en devint que plus opiniâtre, & la victoire étoit disputée, lorsque le Viceroi, qui avoit fait des prodiges de valeur, sans s'étonner du feu des Arquebusers ennemis, dont il avoit été fort incommodé d'abord, reçut de *Torrez* un coup de hache sur la tête. Il étoit si fatigué, d'une nuit passée à cheval, que son seul étourdissement le fit tomber (i). Tous ses gens, qui le crurent mort, perdirent aussitôt le courage & ne penserent qu'à fuir. Il demeura étendu sur le Champ de Bataille, où Puelliez balançoit

(i) Zarate dit qu'il avoit déjà reçu un coup d'Arquebuse.

à le  
rassai  
coup  
fait p  
rien.  
Prifo  
mes,  
cevoi  
perdi

Prz  
doit  
beauc

(k)  
pas le  
Zarate.

Pizarre

„ entré

„ vauz

„ Arqu

„ après

„ da,

„ chev

„ d'Ac

„ Picqu

„ tolen

„ bino

„ te ru

„ par le

„ leurs

„ me,

„ bouill

„ comm

„ dès la

„ coup

„ brera

„ voyan

„ joigni

„ ble vi

„ teur

„ jetter

„ roi m

„ talvo

„ tout

„ du V

„ voyan

„ Gomara

„ Viceroi

„ re le

„ conn

„ caché

„ Indic

„ Chap

„ conf

„ Vicer

à le tuer. Mais le Docteur Carvajal, dont la vengeance ne pouvoit être raffaisée que par sa mort, arriva pour son malheur, & lui fit brusquement couper la tête. C'étoit, déclara-t-il dans sa joie, l'unique but qui lui avoit fait prendre les armes, & non le service de Pizarre, auquel il ne devoit rien. Belalcazar, Gouverneur du Popayan, & Montemayor furent faits Prisonniers. On compta, du côté du Viceroi, environ deux cens Hommes, tués dans l'Action ou dans leur fuite; & ce qu'on aura peine à concevoir, après l'idée qu'on a dû prendre d'un combat si vif, Pizarre n'en perdit que sept (k).

PIZARRE affecta beaucoup de modération, après une victoire qui le rendoit maître absolu du Pérou. Son premier soin fut de faire enterrer avec beaucoup de pompe (l) le Viceroi, & les deux Officiers qui avoient perdu

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1546.

Le Docteur  
Carvajal lui  
fait couper la  
tête.

Conduite de  
Pizarre après  
sa victoire.

(k) Gomara dit cinq ou six; mais ce n'est pas le seul point par lequel il diffère ici de Zarate. 10. Il donne l'ordre de Bataille de Pizarre: „ Il avoit (dit-il.) 700 Espagnols, „ entre lesquels 200 Arquebusiers & 140 chevaux. Il mit à la gauche Guevara avec ses „ Arquebusiers, & les Picquiers derrière, „ après lesquels marcholent l'Auditeur Cepeda, Gomez d'Alvarado, Robles, & 100 „ chevaux des meilleurs. A la droite étoit „ d'Acosta, avec ses Arquebusiers, & des „ Picquiers après; & pour l'Arrière-garde étoient le Docteur Carvajal, Diegue d'Urbino, & Puellez avec la Cavalerie. Par cette ruse, Pizarre couvrit toute la Cavalerie par le moyen des Picquiers, qui tenoient leurs Picques levées, & ainsi demeura ferme, sans se mouvoir. Le Viceroi, qui bouilloit de colere, vint à la charge, & se commença la Bataille. Ceux de Pizarre, dès la première escopeterie, tuèrent beaucoup de leurs Adversaires, entr'autres Cabrera & d'Avila. Les gens de cheval se voyant ainsi molestés d'arquebusades, se joignirent tous avec le Viceroi, & ensemble vinrent donner sur l'Esquadron du Docteur Carvajal, lequel ils rompirent & en jetterent quelques-uns par terre. Le Viceroi même mit par terre Alfonso de Montalvo. Cepeda, voyant cela, donne avec tout son Esquadron dans le flanc des gens du Viceroi & les met en déroute. Se voyant perdus, commencerent à fuir. 20. Gomara raconte aussi différemment la mort du Viceroi. „ Fernand de Torrez jetta par terre le Viceroi, en le poursuivant & sans le connaître, ainsi qu'on le dit; car il avoit caché ses armes exprès, avec une chemise Indienne. Etant chu à terre, Herrera, „ Chapelain de Pizarre, accourut pour le confesser. Il lui demanda qui il étoit? I.e Viceroi lui répondit: *vous n'avez que faire*

„ de savoir qui je suis; faites votre Office. Il „ ne se vouloit point donner à connoître, „ craignant sentir quelque cruauté de son „ Ennemi. Son cheval avoit quatorze clouds „ à chaque fer; ce qui fit croire qu'il avoit „ bonne envie de fuir, s'il étoit rompu. Un „ Soldat, qui autrefois avoit été des siens „ le reconnut, & le dit à Puellez & au Docteur Carvajal, afin qu'il se vengeât. Carvajal y envoya un Negre, pour lui couper la tête; car Puellez ne voulut point qu'il descendit de cheval, pour faire lui-même cet acte, disant, qu'il ne convenoit point à sa grandeur de s'abaisser si bas. L. V. Ch. 64. Benzoni, qui étoit alors au Pérou, comme Zarate, diffère aussi dans le récit de cette mort: „ Le Viceroi, (dit-il) fut renversé de cheval, sans pouvoir se relever „ ni remuer, pour la pesanteur de ses armes, & demeura ainsi sans que personne le reconnût. A la fin un Sacristain de Quito passe par-là & regarde qui c'étoit. Ainsi, comme l'autre s'approchoit pour le reconnoître, le Viceroi lui va dire: *je vous prie, ne me faites point mal; sauvez-moi la vie, je suis le pauvre Viceroi.* *Hà là*, ce va dire le Prêtre, *ce n'est vous-même que nous cherchons*; & sur le champ on va advertir le Licencié Carvajal qui ne demandoit pas mieux, & ne desiroit autre chose de longtemps que venger la mort de son Frere. Il voulut mettre pied à terre, pour aller tuer; mais Puellez le retint, lui remontrant qu'il n'étoit séant à un Chevalier de faire acte de Bourreau. Ainsi Carvajal appella un sien Esclave, & lui commanda de l'aller tuer, & lui en apporter la tête.” Liv. III. Ch. 13.

(l) Gomara & Benzoni racontent: „ que Puellez avoit pris la tête du Viceroi, & l'avoit fait porter au lieu patibulaire; que d'autres Officiers lui arracherent la barbe,

CONQUETE  
DU PÉROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1546.

Comment il  
traite le corps  
du Viceroi &  
les Prison-  
niers.

Montemayor  
se délivre par  
son courage  
& son adresse.

Pardon ac-  
cordé par Pi-  
zarre.

la vie avec honneur. Les jours suivans lui en amenerent un grand nombre, que leur embarras, plus que leur penchant, forçoit à cette soumission. Ceux, qui furent pris en diverses retraites & jusques dans les Eglises, n'obtinrent pas la même composition. Il en fit pendre dix ou douze. Belalcazar se rétablit dans son amitié; & sur la seule promesse de ne jamais reprendre les armes contre lui, il fut renvoyé dans sa Province avec de riches présens. L'Auditeur Alvarez, qui tomba aussi entre les mains des Vainqueurs, mourut empoisonné, & la malignité publique accusa Pizarre de cette odieuse vengeance (m). Zarate paroît se borner au soupçon; mais il ne marque pas le même doute sur Montemayor, qui ne dut la vie, dit-il, qu'aux précautions avec lesquelles il prenoit ses alimens. Pizarre avoit eu dessein d'abord de l'envoyer au supplice; mais, partagé entre la crainte de défobliger ceux qui sollicitoient pour lui, & celle de n'en jamais obtenir une sincère amitié, il tenta inutilement de s'en défaire par des voies secrètes. Enfin, la peine qu'il avoit à souffrir un Homme si suspect, lui fit prendre le parti de le faire conduire au Chili, c'est-à-dire à plus de mille lieues de Quito, avec Bovilla, & sept ou huit autres, qui avoient suivi constamment le Viceroi. Il les mit sous la garde d'Ulloa, un de ses Capitaines, qu'il y envoyoit avec quelques Soldats. Mais, après avoir fait plus de quatre cent lieues, la plupart à pié, le chagrin de se voir traités avec cette rigueur, & le desir de la liberté, les souleverent si heureusement contre leurs guides, qu'ils se saisirent du Chef & de la plus grande partie de ses gens. Montemayor & quatre de ses Compagnons se chargerent de leurs Prisonniers, tandis que les autres se rendirent au Port le plus voisin, où ils trouverent un Navire, dont ils n'eurent pas de peine à s'emparer. Montemayor qu'ils firent avertir aussitôt, ayant laissé Ulloa & ses gens sans armes, arriva tranquillement au rivage avec les siens; & tous ensemble, sans Pilote, sans Matelots, sans aucune connoissance de la Navigation, furent portés par des vents heureux jusqu'à la Nouvelle Espagne.

Un pardon solennellement promis, avec des faveurs proportionnées aux services futurs, acheva de rassembler, sous les Enseignes de Pizarre, toutes les Troupes du Viceroi, que la fuite avoit dispersées. Alors il dépêcha des Messagers de toutes parts pour encourager ses Partisans par la nouvel-

„ en partagerent les poils, & se firent hon-  
„ neur de les porter attachés à leurs bon-  
„ nets; mais que Pizarre en fut fort irrité,  
„ & que l'ayant fait porter, la tête avec le  
„ corps, chez Vasco Suarez, il les fit enter-  
„ rer le lendemain avec tout l'honneur pos-  
„ sible". *Ubi supra*.

(m) Au reste, Alvarez fut aussi peu regret-  
té en Espagne qu'au Pérou. Le Viceroi, qui  
lui avoit obligation de la liberté, l'avoit  
peint des plus noires couleurs dans sa Lettre  
à la Cour. Il l'accusoit d'avoir violé toutes  
les Ordonnances qu'il étoit venu pour faire

exécuter, surtout d'avoir fait porter des far-  
deaux aux Indiens, d'avoir indignement mal-  
traité des Gentilshommes Espagnols, d'en a-  
voir fait monter un sur un âne & de l'avoir  
voulu faire fouetter, &c. Gomara prétend  
que le premier sujet de haine, entre le Vice-  
roi & lui, étoit venu, de ce qu'Alvarez  
„ ayant fait porter sa Femme, depuis Nom-  
„ bre de Dios jusqu'à Panama, dans un Ha-  
„ mac sur le dos des Indiens, le Viceroi s'en  
„ étoit moqué, & n'avoit pas ménagé la  
„ Dame. Cela fit, (dit-il,) inimitié en-  
„ tre'eux deux". *Ubi sup.* Ch. 65.

le d  
dans  
bloi  
d'en  
ler t  
Mex  
la C  
avan  
qui  
néam  
toien  
rance  
& d'  
Son  
ques-  
& M  
fait v  
Capit  
d'oub  
ce, e  
suite  
vec l  
comp  
faveu

ON  
de pa  
Pizarr  
gloire  
Diegu  
Enner  
vaincu  
ses ma  
fix aut  
tinué  
cherch  
s'avan  
zarre,  
de Pla  
ficiers  
Contr  
min c  
Toro.  
une r

(n)  
ciers à  
XI.

le de sa victoire. *Alarcon* fut envoyé vers *Hinojosa*, qui s'étant soutenu dans la Terre ferme, malgré les efforts de *Casas* & de *Verdugo*, sembloit mériter toute la confiance du Gouverneur. Quelques-uns proposèrent d'employer la Flotte, qui étoit toujours sous ses ordres, à prendre ou brûler tous les Vaisseaux qui se trouveroient sur les Côtes de *Nicaragua* & du *Mexique*, dans la seule vue de fermer le passage à toutes les dépêches de la Cour, & de mettre l'Espagne dans la nécessité de faire des conditions avantageuses aux Conquistans du Pérou. *Pizarre* ne goûta point un parti, qui sembloit marquer du mépris pour l'autorité Royale, & tout-à-la-fois néanmoins de la défiance de ses propres forces. Les ordres d'*Alarcon* portoient seulement d'entretenir la fidélité d'*Hinojosa* par de nouvelles espérances, & de ramener de *Panama* le Fils de *Pizarre*, le Capitaine *Vela*, & d'autres Prisonniers enlevés au Viceroi depuis le départ de la Flotte. Son Voyage répondit aux vues du Gouverneur: mais il coûta la vie à quelques-uns des Prisonniers, qui osèrent parler des Vainqueurs avec mépris; & *Mexia* même n'auroit pas évité le supplice, si le Fils de *Pizarre* n'eût fait valoir, en sa faveur, les bons traitemens qu'il en avoit reçus. Le Capitaine *Vela* trouva un accueil plus favorable à *Quito*. *Pizarre* jura d'oublier le passé; mais il lui recommanda de se conduire avec prudence, en l'avertissant que le moindre sujet de soupçon lui seroit fatal. Ensuite, comme s'il n'eût rien manqué à leur réconciliation, il le prit avec lui dans son retour à *Los Reyes*. *Cepeda*, qui n'avoit cessé de l'accompagner pendant toute son Expédition, jouissoit toujours d'une haute faveur.

On a remarqué, sans doute, que le Capitaine *Carvajal* n'avoit point eu de part à la Bataille de *Quito*; mais il n'en seroit pas moins utilement *Pizarre*, dans une autre Expédition, dont le succès l'auroit couvert de gloire, s'il ne l'eût souillée par son avarice & sa cruauté. Après avoir forcé *Diegue Centeno* de se cacher dans les Andes, il avoit trouvé de nouveaux Ennemis, qu'un hasard fort étrange fit comme renaître de ceux qu'il avoit vaincus. *Lope de Mendoza*, ayant évité comme *Centeno* de tomber entre ses mains vers *Arequipa*, & ne se trouvant accompagné que de cinq ou six autres Espagnols, entre lesquels étoient *Camargo* & *Pardomo*, avoit continué son chemin avec eux, le long de la Côte, sans autre vue que de chercher un asyle. Il ignoroit que le Viceroi eût quitté le *Popayan* pour s'avancer vers *Quito*. Ainsi, ne voyant plus de sûreté hors du Parti de *Pizarre*, il résolut d'abandonner le Pérou, & de pénétrer jusqu'à la Rivière de *Plata*, où il avoit un Cousin nommé *François de Mendoza*, entre les Officiers qui avoient accompagné *Diego de Royas* à la Découverte de cette Contrée (n). Il suivit, avec les Compagnons de son sort, le premier chemin que *Centeno* avoit pris pour se dérober à la poursuite d'*Alfonse de Toro*. Son espérance étoit non-seulement d'éviter celle de *Carvajal*, par une route si déserte, mais d'y trouver quelques Indiens qui appartenoient à

(n) On a vu qu'après la Bataille de *Chupas*, *Castro* avoit cru devoir employer les Officiers à diverses Expéditions.

CONQUETE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1546.

Conseil vio-  
lent qu'il re-  
jetta.

Il pardonne  
au Capitaine  
Vela.

Occupations  
du Capitaine  
Carvajal.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1546.

Informations  
sur les Découvertes de  
Diego de  
Royas.

Centeno, & de recevoir d'eux des provisions & d'autres secours pour son Entreprise.

EN marchant dans des lieux peu habités, son étonnement fut extrême d'y rencontrer une Troupe d'Espagnols, qui ne parurent pas moins surpris de voir, dans cette solitude, six ou sept Hommes de leur Nation. On se reconnut. C'étoit Gabriel *Vermudez*, & les restes de ceux qui avoient suivi Diego de Royas dans son Expédition. Ils raconterent à Mendoze qu'ayant eu plusieurs combats à livrer aux Indiens, Royas avoit eu le malheur d'y être tué; qu'après sa mort, François de Mendoze avoit succédé au Commandement, mais qu'il avoit eu de continuel démêlés avec les autres Officiers; que n'en poussant pas moins leurs Découvertes, ils avoient trouvé la Riviere de la Plata & de grandes richesses dans le Pays; qu'ils y avoient appris qu'on y avoit déjà vu des Espagnols, arrivés par la Mer du Nord, & qu'ils y avoient trouvé les Forts de Sebastien Cabot; qu'ensuite, lorsqu'ils pensoient à pénétrer plus loin, François de Mendoze avoit été poignardé par *Herredia*; que cette mort ayant augmenté leurs divisions, & voyant d'ailleurs leur nombre fort diminué, ils s'étoient réunis, dans la résolution de retourner au Pérou, pour y demander à Vacca de Castro, qu'ils croyoient toujours en possession du Gouvernement, un nouveau Chef, auquel personne d'entr'eux ne fit difficulté d'obéir; qu'ils se flattoient aussi que leur témoignage engageroit quantité de Volontaires à se joindre à eux, pour partager la gloire & les fruits d'une riche Conquête; qu'ils avoient découvert six cens lieues d'un Pays plein, assez bien pourvu d'eau & de vivres: que depuis peu de jours, ils avoient appris, par quelques Indiens qui étoient en commerce avec ceux de Charcas, la révolte du Pérou; mais que n'ayant pu tirer d'eux d'autre explication, ils brûloient d'être mieux informés; qu'ils étoient résolus d'embrasser le Parti Royal, & que leur secours n'étoit pas méprisable, puisqu'avec du courage & de l'honneur, ils avoient plusieurs bons chevaux & quantité d'armes.

Les Troupes de Royas marchent contre Carvajal.

Généreuses idées des Soldats du Pérou.

APRÈS avoir reçu les informations qu'ils desiroient, *Vermudez*, qu'ils avoient choisi pour les commander dans leur retour, offrit, en vertu de sa Commission, de marcher à leur tête contre les Officiers de Pizarre. *Lope de Mendoze* les échauffa de son côté, par l'espoir des récompenses auxquelles ils devoient s'attendre, s'ils faisoient rentrer le Pérou dans la soumission. Il les conduisit jusqu'à *Poconà*, d'où il envoya prendre, dans quelques lieux secrets, plus de mille marcs d'argent en barres, qu'il y avoit cachés avec Centeno, & qu'il vouloit distribuer à ceux qui avoient la générosité de le suivre. Ils étoient au nombre de cent cinquante: tous à cheval & fort bien armés. La plupart refuserent l'argent de Mendoze, non seulement parcequ'ils étoient déjà chargés de richesses, mais parcequ'au Pérou, dans toutes les guerres qui s'étoient élevées jusqu'alors, jamais les Soldats n'avoient pris de solde réglée. On en donne pour raison, que le plus misérable, espérant de mériter par ses services un partage avantageux dans la distribution des Terres & des Indiens, ne vouloit pas nuire à ses prétentions en servant avec la qualité de Mercenaire. On convint que le Commandement seroit divisé entre Mendoze & *Vermudez*. Quantité de

Fug  
ti,  
cou  
M  
que  
la g  
env  
bat  
port  
ta,  
te d  
Bien  
tems  
Trou  
jours  
térêt  
non-  
des a  
ceux  
confic  
de Ca  
Herre  
queur  
der g  
lui res

Il f  
en fai  
Exploi  
voyer  
fifait  
en pos  
pes de  
Charca  
avoient  
haute,  
dinaire

(o) Z  
(p) C  
trépidit  
no, fo  
avoit p  
& s'éto  
quebusi  
de tout  
des deu  
multe;  
son cou  
Carvajal

Fugitifs, n'ayant pas tardé à les joindre, ce fut un malheur, pour leur Parti, que Centeno fût alors caché, & qu'ils ne pussent tirer de lui d'autres secours, qui auroient pu changer la face des événemens (o).

MAIS ils avoient à combattre un Homme aussi redoutable par ses forces, que par sa valeur, son expérience & la connoissance de toutes les ruses de la guerre. Carvajal, qu'on doit reconnoître à ces qualités, étoit alors aux environs d'Arequipa, où il venoit de recevoir la première nouvelle du Combat de Quito. Il s'affligeoit vivement de n'avoir pu contribuer à cette importante victoire; mais apprenant qu'il lui étoit venu, de la Rivière de Plata, une occasion de signaler ses services, il se promit que, jointe à la défaite de Centeno, elle lui feroit tout le mérite des Vainqueurs du Viceroi. Bientôt il fut, par divers Espions, que ses Ennemis vivoient depuis long-tems en mauvaise intelligence, jusqu'à marcher séparément, en petites Troupes, & souvent sans aucune dépendance de leurs Chefs. Quelques jours lui suffirent pour enlever deux de ces Pelotons. Ensuite, lorsque l'intérêt commun les eut rassemblés, il les resserra par degrés dans un lieu, où non-seulement ils se virent forcés de tenir ferme, mais où, se fiant trop à des avis supposés, ils se flatterent imprudemment de pouvoir surprendre ceux qui les pressoient. Leur perte, dans une attaque nocturne (p), fut si considérable, qu'ils ne se sauvèrent qu'en petit nombre, laissant au pouvoir de Carvajal, non-seulement toutes leurs richesses, mais Lope de Mendoza, Herredia & six ou sept autres de leurs Chefs, auxquels l'impitoyable Vainqueur fit couper la tête. Ceux qui avoient pris la fuite lui firent demander grâce, & l'obtinrent: mais il les envoya presque tous à Pizarre, pour lui rendre compte de son zèle, ou comme le monument de sa victoire.

IL sembloit que la fortune conduisît tous les pas de cet Aventurier, pour en faire un rare exemple de ses caprices. On a vu qu'au milieu de ses Exploits militaires, il étoit dévoré par la soif de l'or. Sous prétexte d'envoyer du secours à Pizarre, il amassoit d'immenses richesses, & rien ne suffisoit à son insatiable avarice. Un heureux hazard le mit tout-d'un-coup en possession du plus riche trésor de l'Univers. Après la défaite des Troupes de Royas, s'étant retiré avec les siennes vers Plata, Capitale du Pays de Charcas, il y apprit que quelques Indiens, Vassaux de Jean Villavel, avoient trouvé à dix-huit lieues de cette Ville, dans une Montagne fort haute, environnée d'une Plaine, des Mines d'argent d'une richesse extraordinaire. Elles prirent le nom de *Potosi*, qui étoit celui du Canton. Les Ma-

(o) Zarate, L. VI. Ch. 2.

(p) On raconte un trait singulier de l'intrépidité & de la ruse de Carvajal. *Avendano*, son Secrétaire, gagné par Mendoza, avoit promis de le tuer pendant l'attaque, & s'étoit assuré de deux de ses propres Arquebusers pour cet attentat. Carvajal courant de toutes parts pour donner ses ordres, un des deux Arquebusers tira sur lui dans le tumulte; mais l'obscurité lui fit si mal ajuster son coup, qu'il ne lui donna que dans la fesse. Carvajal, qui se sentit blessé, jugea bien que

le coup venoit de quelqu'un des siens, & prit le parti de dissimuler. Il se retira seulement un peu à l'écart, où il prit un vieil habit brun & un méchant chapeau; & malgré sa blessure il retourna au combat. *Avendano*, dont il n'avoit aucune défiance, le suivoit, & le montra au second Arquebuser, qui le tira aussi, mais sans le toucher. Après la victoire, qui le délivra de ce danger, il se fit panser secrètement, pour ne pas donner lieu de croire à ses gens qu'il les connût capables de le trahir. *Ibidem.*

CONQUÊTE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1546.

Carvajal dé-  
fait les Trou-  
pes de Royas.

Découvertes  
des Mines du  
Potosi.



CONQUETE  
DU PEROU.  
NUNNEZ  
DE VELA.  
1546.

gistrats Espagnols de Plata n'avoient pas manqué d'en faire aussitôt la répartition entre les Habitans de la Ville; & déjà leurs *Yanaconas*, tel étoit le nom qu'on donnoit aux Indiens des Départemens Espagnols, y étoient en si grand nombre, qu'on en comptoit plus de sept mille établis dans le voisinage, où chacun, sous la condition de fournir à son Maître deux Marcs d'argent par semaine, en tiroit beaucoup plus pour lui-même. La matiere minérale étoit d'une nature singuliere: elle ne pouvoit se fondre par la méthode commune, c'est-à-dire avec les soufflets, comme celle des autres Mines; & l'on n'y employoit que de petits fourneaux Indiens, nommés *Guairas*, où l'on mettoit du charbon & de la fiente d'animaux, que le vent seul allumoit (q), sans le secours d'aucun instrument. La facilité, jointe au profit, attachoit si fortement les Indiens à ce lieu, qu'ils y venoient de toutes parts, & qu'on avoit peine à les retenir dans les autres Mines, où l'exercice continuel des soufflets, la fumée, les exhalaisons du charbon & celles de la matiere même rendoient le travail beaucoup plus pénible. Aussi toutes celles du voisinage furent - elles abandonnées, sans excepter celles de Porto, d'où Fernand Pizarre avoit tiré néanmoins de grandes richesses, ni celles de Carabaya, ni même les Rivieres, dont les plus abondantes en or & en argent rapportoient incomparablement moins de profit (r).

Carvajal  
s'empare de  
ces Mines.

CARVAJAL ne manqua point de faire valoir les droits de la victoire, pour se saisir d'une si belle proie. S'il garda quelques mesures, ce ne fut qu'avec les plus zélés Partisans de Pizarre; mais il s'appropriâ tous les *Yanaconas* de ceux qui s'étoient déclarés contre lui, ou qui avoient pris le parti de s'éloigner pour se dispenser de le servir; & par conséquent tout le fruit de leur travail. D'ailleurs, il entreprit de fournir des vivres aux Ouvriers, & l'abondance de l'argent, comme le grand nombre des nouvelles Habitations, les rendant fort chers, il tira de cette seule partie un profit immense. Sa prudence l'abandonna, néanmoins, sur un point fort important. Il ne fit aucune part de ses Trésors aux Soldats qui l'avoient suivi; & cette conduite les révolta, jusqu'à leur faire former un complot contre sa vie. Mais la fortune prit soin de suppléer à sa prudence. Les Chefs de la Conjuration étoient *Pardomo*, *Camargo*, *Balsumeda* & *Luxan*. Quelques obstacles leur ayant fait différer d'un jour l'exécution de leur dessein, on n'a pas su par quel bonheur il en fut averti; mais il les fit mourir, dans les tourmens, avec dix ou douze de leurs principaux complices; & les autres, au nombre de trente, furent bannis de divers côtés. Ces cruelles vengeances, qu'il exerçoit quelquefois sur le moindre soupçon, répandirent tant d'épouvante, qu'il demeura paisible possesseur des Mines, avec la seule attention d'envoyer à Pizarre quelque partie de ses richesses, outre ce qui lui appartenoit à titre de Gouverneur, & le Quint du Roi, qu'ils affectoient tous deux de faire lever soigneusement.

Inquiétudes  
de Pizarre.

CEPENDANT quelques inquiétudes sur la fidélité d'un Lieutenant si terrible, qui, dans l'éloignement où il étoit, avec l'orgueil de tant de victoires & de

(q) Le même, Liv. VI. Chap. 4. c'est-à-dire, apparemment le charbon une fois allumé par le feu. Voyez ci-dessous, la Description du Pérou.

(r) Zarate, *ibidem*.

tréfors, pouvoit aspirer à l'indépendance, & divers soupçons contre Aldana, Gouverneur de Los Reyes, que sa bonne conduite y avoit rendu cher à tous les Habitans, firent prendre à Pizarre la résolution de se rapprocher de cette Ville. Il laissa le Gouvernement de Quito & trois cens Hommes, à Puellez, pour lequel il avoit pris tant de confiance, qu'on lui entendoit dire, dans l'ivresse où la prospérité le faisoit souvent tomber, que si l'Empereur même envoyoit une Armée, par le Gouvernement de Belalcazar, Puellez ne la laisseroit point entrer au Pérou sans une vigoureuse résistance. Sur la route, il fut traité en Souverain, qui jouit tranquillement de son autorité. On ne lui rendoit pas moins de soumission, que si l'on eut été sûr de dépendre toujours de ses ordres; & ceux-même, qui n'étoient pas bien disposés pour lui, sembloient persuadés que la Cour seroit forcée de le traiter avec ménagement. Il aidait à cette opinion, en feignant de recevoir souvent des Lettres d'Espagne, qui approuvoient sa conduite & qui lui offroient toute sorte de faveurs. Il fit, à St. Michel, diverses répartitions, & plusieurs nouveaux Etablissmens, dont la durée parut assez garantie par ses promesses. Il envoya *Porcel*, avec quelques Troupes, pour achever la Conquête des Bracamores; dans la vue, disoit-il, de faire regner la Religion, les Loix & la Justice, mais dans celle, au fond, de tenir ses gens en haleine. Pendant son séjour à Quito, il avoit chargé le Docteur Carvajal de pourvoir à la sûreté de la Côte. Ce Guerrier lettré le rejoignit à Truxillo, d'où ils partirent avec deux cens Hommes, pour se rendre ensemble à Los Reyes.

En approchant de la Ville, on eut peine à s'accorder sur les honneurs que Pizarre devoit exiger pour sa réception. Quelques-uns de ses Officiers vouloient que les Magistrats vinsent au-devant de lui avec le Dais, & qu'il fit son entrée dessous, à la maniere des Rois. D'autres, portant la flatterie plus loin, demandoient qu'une partie des murs fut abattue, & que, pour éterniser le souvenir de sa victoire, il entrât par la brèche, à l'imitation des Généraux Romains qui obtenoient l'honneur du triomphe. Il s'en remit au sentiment du Docteur Carvajal, dont il prenoit volontiers les avis depuis le service qu'il avoit reçu de lui à Quito; & le Docteur lui conseilla d'entrer simplement à cheval, mais précédé de ses Capitaines, qui marcheroient à pied, conduisant leurs chevaux par la bride. Il avoit à ses côtés, les Evêques de Los Reyes, de Cusco, de Quito, & celui de Bogota, qui étoit venu, par Carthagene, pour se faire sceler au Pérou. Aldana, Gouverneur de la Ville, les Magistrats & tous les Habitans lui composoient un autre Cortège. Il trouva les rues ornées de tapisseries, & jonchées de fleurs. Les cloches des Monasteres & des Eglises firent retentir la joie publique. Devant lui marchoit une Musique, composée de Trompettes, de Timbales, & de diverses fortes d'Instrumens. Il fut conduit, avec cette pompe, à l'Eglise Cathédrale, & de-là jusqu'au Palais.

MAIS depuis ce jour, on remarqua dans ses manieres une hauteur & des traits d'orgueil, qu'on crut ne devoir attribuer qu'à l'idée qu'il se formoit de lui-même sur toutes ces apparences de grandeur. Il se donna une Garde de quatre-vingts Hallebardiers. On ne le vit plus paroître en public, sans

CONQUETE  
DU PEROU.

NUNNEZ  
DE VELA.

1546.

Il retourne  
à Lima.

Combien il  
est respecté.

Son Entrée  
dans Lima.

Les hon-  
neurs chan-  
gent son na-  
turel.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

NUNNEZ  
DE VELA.  
1546.

Ses gens  
changent de  
disposition.

une escorte de plusieurs Cavaliers, toujours prêts à l'exécution de ses ordres. Personne n'osoit s'asseoir en sa présence; & rarement il faisoit à quelqu'un l'honneur de se découvrir pour le saluer. Ces affectations, jointes aux termes défobligeans dont il accompagnoit souvent ses réponses ou ses ordres, refroidirent par degrés ceux qui lui avoient marqué le plus d'attachement. On ajoute qu'il mécontenta les gens de guerre, en cessant de les distinguer par des récompenses ou des faveurs; & que de tous ces sujets d'offense, il se forma une fâcheuse prévention, à laquelle il pensa trop tard à remédier (s).

(s) Zarate, *ibid.*

### §. VIII.

#### *Voyage de Pierre de la Gasca.*

DE LA GASCA.

1546.

Embarras de  
la Cour d'Es-  
pagne.

Pierre de la  
Gasca est  
choisi pour  
succéder à  
Vela.

Son caractère.

Son départ.

PENDANT que tous ces désordres regnoient au Pérou, & qu'un petit reste de Sujets fideles attendoit impatiemment les explications de la Cour, Maldonat & Cuéto avoient fait le voyage d'Allemagne (a), & s'étoient mal accordés dans le compte qu'ils avoient rendu à l'Empereur du sujet de leur Commission. Cette différence de témoignages, qui venoit de celle de leurs intérêts, causa de l'embarras au Conseil. On n'étoit point encore informé de la mort du Viceroi. La seule résolution, à laquelle on crut pouvoir s'arrêter, fut de lui donner un Successeur d'un caractère moins emporté, avec un plein pouvoir pour apporter le remede convenable à tous les maux. On choisit Pierre de *La Gasca*, Conseiller de l'Inquisition, d'une habileté reconnue dans les plus grandes affaires de la Religion & de l'Etat, mais surtout d'une modération & d'une douceur extrêmes, avec lesquelles il favoit allier beaucoup de fermeté (b). Il ne fut honoré que du simple titre de Président de l'Audience Royale, parcequ'on le chargeoit de tenter d'abord toutes les voies possibles de conciliation: mais par des ordres secrets, il étoit autorisé à lever des Troupes, lorsqu'elles deviendroient nécessaires au soutien de son autorité. On lui donna pour Auditeurs, André de *Garas* & *Renteria*. Il partit de San Lucar, au mois de Mai 1546, sans aucun appareil de guerre, avec les seuls Officiers de son Tribunal & les Domestiques de sa Maison. En arrivant à Sainte Marthe, il apprit que Verdugo avoit été battu depuis peu par les Troupes d'Hinojosa, & s'étoit retiré à Carthagene, pour y at-

(a) Zarate, Ch. 6.

(b) Zarate n'en fait que cet éloge. Mais Gomara, qui l'avoit connu en Espagne, le peint avec des traits d'autant plus curieux, qu'ils répondent parfaitement aux grandes Entreprises dans lesquelles on va le voir engagé: „ l'Empereur voulut envoyer un Re- „ nard, puisqu'il n'avoit rien gagné d'y avoir „ envoyé un Lion. Il élut donc le Docteur „ Pierre de la Gasca, qui étoit du Conseil de

„ l'Inquisition, Homme cault & rusé, de pe- „ tite corpulence, mais de grand esprit, & „ de même prudence, accompagnée de bon „ cœur; il valoit plus que trois Hommes. „ L'Empereur l'avoit ja expérimenté en af- „ faires ardues, pour les Mores du Royau- „ me de Valence. Il lui donna l'autorité & „ Mandemens, tels qu'il demandoit, & Let- „ tres missives & Blancs-signés tels qu'il vou- „ loit”.

tend  
par  
dans  
dit q  
de G  
étoit  
au ri  
fiden  
catio  
vant  
& da  
pour  
me j  
les Su  
entend  
doit d  
il ajo  
Offici  
trouve  
à Pana  
de lui  
Lor  
fidélité  
tions,  
éloigné  
ceque  
guerre  
des pr  
plainte  
de leur  
diât; &  
seul Es  
Rebelle

(c) C  
En ache  
fere de  
ques. „  
„ pour  
„ pour  
„ douce  
„ loient  
„ les de  
„ teria,  
„ fioit a  
„ fans d  
„ on lui  
„ que ch  
„ fectio  
„ pourv

tendre les ordres de la Cour. Cette raison le déterminâ aussitôt à prendre par Nombre de Dios, dans la seule vue de ne jeter aucun soupçon (c) dans l'esprit d'Hinojosa & des Guerriers du même Parti, dont on lui avoit dit que Verdugo étoit détesté. Il alla donc mouiller dans ce Port, où Mexia de Gusman commandoit pour Hinojosa. Le célèbre Alphonse d'Alvarado, qui étoit revenu d'Espagne sur le même Vaissseau, fut le premier qui descendit au rivage, avec la seule Commission d'informer Mexia de l'arrivée d'un Président, chargé des ordres de la Cour. Cet avis ayant été donné sans explication, le Commandant de Nombre de Dios ne put se dispenser d'aller au-devant du Ministre de Sa Majesté; mais ce fut avec les précautions militaires, & dans une Barque bien armée, où La Gasca ne fit pas difficulté d'entrer pour se rendre à terre. Il fut reçu avec toute sorte d'honneurs. Dès le même jour, s'étant ouvert à Mexia sur l'espérance qu'il avoit de trouver tous les Sujets de l'Espagne dans la soumission, il fut agréablement surpris de lui entendre dire que son intention étoit d'obéir à Sa Majesté, & qu'il attendoit depuis longtems ses ordres: mais, pour se faire un mérite de son zèle, il ajouta, que ne pouvant répondre des intentions d'Hinojosa & des autres Officiers de Pizarre, il conseilloit au Président de prendre les forces qui se trouvoient à Nombre de Dios, avec lesquelles ils pouvoient aller ensemble à Panama, & se rendre Maîtres de la Flotte par des moyens qu'il promettoit de lui expliquer.

LOIN d'accepter ses offres, La Gasca parut surpris qu'on pût douter de la fidélité du moindre Espagnol; & le remerciant néanmoins de ses dispositions, il lui dit, qu'en supposant même des difficultés auxquelles il étoit fort éloigné de s'attendre, il étoit résolu d'employer les voies de la douceur, parceque ses ordres portoient d'établir la paix au Pérou, non d'y susciter la guerre, & qu'il étoit bien-aisé que tout le monde en fût informé; qu'une des principales causes du désordre dont les Conquérans avoient fait leurs plaintes à la Cour, ayant été la rigueur excessive du Viceroy, il étoit juste de leur faire connoître avec quelle douceur Sa Majesté vouloit qu'on y remédiât; & qu'après cette déclaration, il ne pouvoit se persuader qu'il y eût un seul Espagnol qui n'aimât mieux rentrer dans le devoir que de passer pour Rebelle. En vain Mexia lui fit considérer qu'il se trouvoit maître d'un fort.

(c) Continuons d'après le même Historien. En achevant le caractère de La Gasca, il différa de Zarate sur quelques points historiques. Il dépendit peu à faire son chemin, pour ne mettre l'Empereur en dépense, & pour montrer cauteusement sa paisible douceur à quelques-uns du Pérou, qui alloient avec lui. Il menoit, pour Auditeurs, les deux Docteurs André de Garas, & Renteria, Hommes de bien, auxquels il se fioit assez. Il arriva à Nombre de Dios, sans dire l'occasion qui l'amenoit. Quand on lui parloit de sa venue, pour tirer quelque chose de lui, il répondoit suivant l'affection de celui à qui il parloit, & par cette pourvoyance, il les décevoit tous. Il di-

„ soit finement, que si Pizarre ne le vouloit  
„ recevoir, il s'en retourneroit incontinent  
„ vers l'Empereur, n'étant point venu pour  
„ faire la guerre, parcequ'elle ne convenoit  
„ à sa profession, ni à son habit, étant Prêtre,  
„ & qu'il n'étoit venu que pour mettre  
„ paix partout, en révoquant les Ordonnan-  
„ ces, & présidant seulement en l'Audience,  
„ suivant l'Etat & Office que l'Empereur lui  
„ avoit bâillé. Il manda à Verdugo, qui ve-  
„ noit vers lui, avec quelques Soldats, pour  
„ l'accompagner & lui faire service, qu'il ne  
„ passât point outre, mais qu'il demeurât-là,  
„ attendant ce qui en adviendrait, & puis  
„ s'en alla à Panama". Gomara, L. V. Ch.  
59.

CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.

1546.

Il arrive à  
Nombre de  
Dios.

Sa conduite  
avec les Par-  
tisans de Pi-  
zarre.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.  
1546.

bon Corps de Troupes, prêtes à suivre ses ordres ; au lieu qu'il n'en seroit pas de même à Panama, où ne reconnoissant point d'autre Chef qu'Hinojofa, leur jonction avec celles de la Flotte pourroit rendre le succès de sa Commission fort douteux. Il persista dans sa résolution (d).

CEPENDANT le bruit de son arrivée, & de l'accueil qu'il avoit reçu à Nombre de Dios, s'étant bientôt répandu jusqu'à Panama, les Officiers de Pizarre en conçurent tant de chagrin, que non-seulement ils le marquerent à Mexia par des Lettres fort dures, mais que ses meilleurs Amis lui conseillèrent de ne pas quitter son poste, s'il ne vouloit s'exposer au ressentiment d'Hinojofa. Cette crainte ne l'empêcha point de se rendre aussitôt à Panama, pour y justifier sa conduite ; de concert néanmoins avec le Président, qui lui avoit promis de tenir ses offres secrètes, & qui prit plus lentement la même route après lui. Ses excuses, prises du respect qu'il avoit cru devoir au nom du Roi, & qui s'étoit réduit à de simples politesses pour un Ministre sans faste & sans armes, satisfirent Hinojofa & ses Officiers, surtout lorsqu'il eut ajouté, pour lever tous les soupçons, que quelque parti qu'on voulût prendre, ce qu'il avoit fait n'y pouvoit apporter aucun obstacle. Le Président, qui se présenta bientôt aux portes de la Ville, fut reçu plus froidement qu'à Nombre de Dios : mais, s'arrêtant peu aux vaines formalités, il trouva le moyen d'entretenir séparément Hinojofa & tous ses Capitaines ; & l'adresse avec laquelle il sut les prévenir en sa faveur, avant qu'ils se communiquassent mutuellement leurs dispositions, le mit bientôt en état de leur parler ouvertement, en présence les uns des autres. Il n'eut pas moins d'habileté à se concilier les Soldats. Alfonso Alvarado le servit beaucoup dans toutes ces négociations, non-seulement par ses Amis, qui étoient en fort grand nombre, mais par le seul poids de son mérite & de sa réputation. D'ailleurs l'étroite liaison, qu'il avoit toujours eue avec les Pizarres, faisoit juger qu'un Homme de son caractère ne prendroit parti contre eux, que lorsqu'il y seroit forcé par l'honneur & la justice. Cependant Hinojofa ne se déclaroit point encore. Il avoit donné avis à Pizarre de l'arrivée du Président, avant qu'il fût à Panama ; & son sentiment étoit alors qu'on ne devoit pas lui ouvrir l'entrée du Pérou. Il ne paroît pas certain qu'il eut déjà changé d'opinion : mais La Gasca, qui le visitoit souvent, fut ménager si subtilement son esprit, qu'il obtint son contentement pour envoyer à Pizarre deux Lettres qu'il tenoit prêtes ; l'une de Sa Majesté ; l'autre de lui-même. Pierre Hernandez *Paniaga* fut chargé de ces importantes Dépêches. L'Histoire nous les a conservées : & quand elles n'appartiendroient pas nécessairement au sujet, on se garderoit bien de supprimer deux monumens si curieux de la politique de Charles-Quint & du caractère de son Ministre.

#### LE ROI.

Lettre de  
Charles-Quint  
à Gonzale  
Pizarre.

„ GONZALE PIZARRE ; par vos Lettres & par quelques autres Relations,  
„ Nous avons appris les mouvemens du Pérou & les désordres arrivés dans  
„ toutes ses Provinces, après l'arrivée de Blasco Nunnez de Vela, que nous

y

(d) Zarate, Liv. VI. Chap. 6.

„ y avons envoyé avec la qualité de Viceroy, & celle des Auditeurs de  
 „ l'Audience Royale, qui étoient partis avec lui. Nous avons su que le mal  
 „ étoit venu, de la rigueur avec laquelle on avoit voulu faire exécuter les  
 „ nouveaux Réglemens. On Nous a persuadés que votre intention & celle  
 „ de ceux qui vous ont suivi, n'a pas été de nuire à notre service, mais  
 „ seulement de vous opposer à la rigueur excessive & à la dureté inexorable  
 „ du Viceroy, qui n'a rien accordé aux représentations & aux prieres. Etant  
 „ donc bien informés, & surtout ayant entendu François Maldonat dans  
 „ tout ce qu'il a voulu dire, de votre part & de celle des Provinces, Nous  
 „ avons jugé à propos d'y envoyer, avec la qualité de Président, le Licentié  
 „ La Gasca, Conseiller de notre Conseil d'Inquisition, auquel nous avons  
 „ donné la Commission & le pouvoir de faire tout ce qu'il jugera convena-  
 „ ble pour le bon ordre & la tranquillité, tant de nos Sujets auxquels nous  
 „ avons permis de s'y établir, que des Habitans naturels du Pays. Ainsi  
 „ nous voulons, & vous recommandons très expressément, d'obéir à tout  
 „ ce que le Licentié vous ordonnera de notre part, comme si vous en rece-  
 „ viez l'ordre de notre propre bouche; de l'assister, & de lui donner aide  
 „ & faveur dans tout ce qui sera nécessaire pour l'exécution de nos volon-  
 „ tés qu'il vous fera connoître, & que vous observerez suivant la confiance  
 „ que nous avons à votre fidélité; vous assurant aussi, que nous nous souve-  
 „ nons & que nous nous souviendrons des services que vous & le Marquis  
 „ Dom François Pizarre, votre Frere, nous avez rendus, pour faire sen-  
 „ tir à ses Enfans & à ses Freres les effets de notre bienveillance. De Vene-  
 „ lo, le 16 Février 1546. Moi LE ROI. Par ordre de Sa Majesté: *Fran-  
 „ çois d'Eraso*”

CONQUETE  
 DU PEROU.  
 DE LA GASCA.  
 1546.

LA Lettre du Président passe, en Espagne, pour un chef-d'œuvre d'élo-  
 quence & de sagesse. C'est une bonne compensation pour sa longueur. Elle  
 portoit pour suscription: *A l'illustre Seigneur Gonzale Pizarre, en la Ville  
 de Los Reyes.*

„ MONSIEUR, dans l'espérance où j'étois de partir promptement pour me  
 „ rendre au Pérou, j'ai différé jusqu'aujourd'hui à vous envoyer la Lettre  
 „ de Sa Majesté Impériale, notre légitime Souverain. Je ne vous ai pas  
 „ écrit, non plus, pour vous informer de mon arrivée, parcequ'il m'a paru  
 „ plus conforme au respect & à la soumission que je dois à S. M. de vous  
 „ remettre moi-même la Lettre entre les mains, sans la faire précéder d'une  
 „ des miennes. Cependant, Monsieur, voyant mon séjour prolongé à Pa-  
 „ nama, & recevant avis que vous faites assembler les Espagnols du Pérou,  
 „ pour délibérer sur les événemens passés & sur les circonstances présentes,  
 „ je ne veux pas tarder plus longtems à vous envoyer la Lettre de Sa Ma-  
 „ jesté, & je l'accompagne de celle-ci. Elles vous seront rendues toutes  
 „ deux par Pierre Hernandez Paniaga, Homme de mérite & d'honneur,  
 „ qui fait profession d'être un de vos Serviteurs & de vos Amis.

„ JE puis vous rendre témoignage, Monsieur, qu'on a mûrement consul-  
 „ té, en Espagne, sur tout ce qui s'est passé au Pérou depuis que le Viceroy  
 „ Blasco Nunnez de Vela s'y est rendu; & qu'après de longues & graves  
 „ délibérations, Sa Majesté, sur le rapport de ses Conseillers, ayant tout  
 XIX. Part.

CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1546.

„ pefé avec fa fageffe ordinaire, a jugé que dans tout ce qui s'étoit paffé,  
„ rien ne devoit faire croire qu'on eût été pouffé par un efprit de révolte &  
„ de défobéiffance; mais que les Habitans Efpagnols du Pérou s'étoient crus  
„ autorifés, par la rigueur inflexible du Viceroi, à fe défendre contre cette  
„ violence, du moins pour fe donner le tems de recevoir les ordres de Sa  
„ Majesté fur leurs représentations. C'est ce qui paroît auffi, Monsieur, par  
„ la Lettre que vous avez écrite à S. M., dans laquelle vous lui marquez  
„ que fi vous avez accepté le titre de Gouverneur, c'est parceque vous l'a-  
„ vez reçu de l'Audience Royale, au nom & fous le Sceau de S. M., com-  
„ me un Emploi qui vous donnoit le pouvoir de lui rendre d'importans fer-  
„ vices, & que vous ne pouviez même refufer fans nuire à fes intérêts; en-  
„ fin que n'ayant pas eu d'autre motif pour l'accepter, vous étiez réfolu  
„ d'obéir, avec toute la founiffion d'un fidele Sujet, aux premiers ordres  
„ qui vous viendroient d'Elle.

„ APRÈS toutes ces confidérations, il a plu à S. M. de me faire partir  
„ d'Efpagne, pour rétablir la tranquillité dans le Pays, par la révocation des  
„ Ordonnances qui l'ont troublée, avec pouvoir de pardonner le paffé en  
„ fon nom, & de prendre les avis des Habitans fur tout ce qui regarde le  
„ préfent & l'avenir. A l'égard de ceux, auxquels il fera impoffible d'as-  
„ figner des Etabliflemens, j'ai ordre auffi, pour remédier aux inconvéniens  
„ qui en pourroient naître, de les employer à de nouvelles Découvertes,  
„ qui leur donneront le moyen d'acquérir de l'honneur & des richesses, à  
„ l'exemple de ceux qui les ont précédés.

„ Je vous fupplie donc, Monsieur, de faire là-deffus de férieufes ré-  
„ flexions; c'est-à-dire, de confidérer les chofes en Chrétien, en Gentil-  
„ homme (e), & en Homme fage. Comme vous avez toujours marqué  
„ beaucoup de zèle pour l'avantage du Pérou & de fes Habitans, vous de-  
„ vez affûrément remercier Dieu, de n'avoir pas permis que dans une affai-  
„ re fi délicate Sa Majesté & ceux qui ont l'honneur d'être auprès d'elle,  
„ aient pris quelques-unes de vos démarches pour une révolte contre l'auto-  
„ rité légitime. Ainfi, Monsieur, lorsque Sa Majesté, Prince vraiment  
„ Catholique & toujours ami de la Justice, vous accorde ce qui vous appar-  
„ tient, ce que vous demandez par vos Requêtes, en vous délivrant des  
„ Ordonnances qui caufent vos plaintes, il eft jufté que de votre côté vous  
„ lui rendiez le devoir d'un bon & fidele Sujet, en lui marquant votre fidé-  
„ lité par une refpectueufe obéiffance à fes ordres. Comment prétendriez-  
„ vous autrement à la qualité de Chrétien, de vrai Serviteur d'un Dieu, qui  
„ nous ordonne, fous des peines éternelles, de rendre à chacun ce qui lui  
„ eft dû, & particulièrement l'obéiffance aux Rois? Mais la qualité de  
„ Gentilhomme ne vous y oblige pas moins. Vous savez, Monsieur, que  
„ ceux qui vous ont laiffé ce glorieux titre, l'avoient acquis par leur fidélité  
„ pour leur Prince, & par des fervices dont la noblefse eft tout-à-la-fois la  
„ preuve & la récompense. Voudriez-vous dégénérer d'une vertu dont  
„ l'exemple eft dans votre fang, & mettre dans votre Famille une tache qui

(e) On a vu qu'à l'exception du Marquis, qui étoit bâtard, il ne manquoit rien à la noblefse des Pizarres.

„ en ternisse la gloire? Après le salut éternel de l'ame, un honnête Hom-  
 „ me a-t-il quelque chose de plus cher que l'honneur?  
 „ „ MAIS joignez à ces réflexions, Monsieur, celles que la seule prudence  
 „ vous suggere. Considérez la grandeur & la puissance du Roi, dont nous  
 „ sommes les Sujets. Ne vous seroit-il pas impossible de lui résister, quand  
 „ vous seriez capable de l'entreprendre? Vous n'avez jamais vu, ni sa Cour,  
 „ ni ses Armées, ni les moyens qu'il a de châtier ceux qui l'irritent: mais  
 „ rappelez-vous ce que vous avez entendu raconter de sa puissance. Re-  
 „ présentez-vous, par exemple, celle du Grand-Turc, qui s'étant avancé  
 „ jusqu'à Vienne, à la tête de trois cens mille Hommes, n'osa livrer Ba-  
 „ taille à l'Empereur Charles, parcequ'il se crut certain de la perdre, & qui  
 „ se trouva même si pressé par la frayeur ou le danger, qu'il fit une honteu-  
 „ se retraite, à la faveur de sa Cavalerie. Représentez-vous la puissance &  
 „ la grandeur du Roi de France, qui, étant passé en Italie avec toutes ses  
 „ forces, & les commandant lui-même, dans l'espérance de nous chasser de  
 „ cette Contrée, fut défait par les simples Généraux de notre Maître, en-  
 „ levé dans la chaleur de l'action, & conduit en Espagne. Considérez encore  
 „ la grandeur de Rome, & cependant avec quelle facilité l'Armée de notre  
 „ Souverain s'en saisit & la pilla. Ensuite le Sultan des Turcs, humilié de  
 „ s'être retiré sans Combat, & le Roi de France, désespérant de pouvoir ré-  
 „ parer ses forces, se liguerent ensemble & mirent en Mer la plus nombreu-  
 „ se Flotte qu'on eut vue depuis longtems, composée de Galeres, de Galio-  
 „ tes, de Fustes & d'autres Vaisseaux. Cependant notre grand Monarque  
 „ fut assez fort pour résister à deux Ennemis si puissans; & pendant deux  
 „ ans que leurs Armées navales demeurèrent unies, il fut empêcher, par sa  
 „ prudence & par sa valeur, qu'ils ne lui enlevassent un pouce de terre. Au  
 „ contraire, dès la premiere année de leur union, il se rendit maître des  
 „ Duchés de Gueldres & de Juliers, & de quelques autres Places sur les  
 „ frontieres de Flandres. Ainsi la Ligue des deux plus puissans Princes du  
 „ monde a produit peu d'effets contre le nôtre; & nous les avons vus re-  
 „ chercher un accommodement, dont il y a peu d'apparence qu'ils se lassent.  
 „ „ Je vous apporte ces grands exemples, Monsieur, parceque je fais qu'il  
 „ arrive souvent aux Hommes de se laisser trop frapper par de foibles ob-  
 „ jets qu'ils ont devant les yeux, tandis qu'ils donnent peu d'attention aux  
 „ plus grandes choses qui se passent dans l'éloignement, par la seule raison  
 „ qu'ils ne les voient point, & qu'ils ne croient point qu'elles les touchent.  
 „ La charité Chrétienne, l'amour fraternel que nous nous devons les uns aux  
 „ autres, me font souhaiter que vous ne vous abusiez point, jusqu'à vous  
 „ flatter que vos forces puissent entrer en comparaison avec celles de l'Em-  
 „ pereur notre Maître. S'il lui plaisoit, pour faire cesser les mouvemens &  
 „ les troubles du Pérou, d'employer, non la douceur & la clémence, qu'il a  
 „ plû à Dieu de lui inspirer, mais la rigueur & la force des armes, il auroit  
 „ plutôt besoin de consulter sa prudence & sa modération, pour n'y pas en-  
 „ voyer un trop grand nombre de Troupes, qui causeroient la ruine du  
 „ Pays, que de faire quelque effort pour en envoyer assez. Vous devez con-  
 „ sidérer aussi qu'à l'avenir tout va prendre une face bien différente. Jusqu'à

CONQUETE  
 DU PEROU.  
 DE LA GASCA.  
 1546.



CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1546.

présent, ceux qui se sont joints à vous y étoient portés par leur propre intérêt. Chacun regardoit Blasco Nunnez comme son Ennemi propre, qui paroissoit en vouloir aux biens & même à la vie de ceux qui ne favorisoient pas ses desseins. Ils ne pouvoient manquer de s'attacher à vous, lorsqu'ils vous croyoient nécessaire à leur défense; ils faisoient leur cause de la vôtre; & ce motif vous garantissoit leur attachement. Mais, aujourd'hui, comme leur vie est à couvert par l'amnistie que j'ai entre les mains, & leurs biens par la révocation des Réglemens, vous devez juger qu'au lieu de voir un Ennemi dans le grand Monarque dont je porte les ordres, ils n'y verront plus que leur Ami naturel, leur Protecteur & leur Souverain légitime, à qui nous devons tous de l'obéissance & de la fidélité. En effet cette obligation naît avec nous: elle nous vient, par une succession réelle, de nos Peres, de nos Ayeux & de tous nos Ancêtres, depuis plus de treize cens ans qu'ils nous en ont donné l'exemple. Faites réflexion, Monsieur, que dans la situation où vous êtes déjà, dans le tour que les choses prendront infailliblement à l'avenir, vous ne pouvez plus vous fier à personne. Si vous avez le malheur de prendre un mauvais parti, vous vous trouverez dans la nécessité continuelle d'être sur vos gardes, en crainte, en défiance de tout le monde, de vos Amis même & de vos Proches. Nos Peres, nos Freres, nos plus intimes Amis, ne sont-ils pas plus obligés de suivre les Loix d'une bonne conscience, que tous les mouvemens naturels du sang & de l'amitié? Ainsi, comme il est certain qu'en se révoltant contre l'autorité légitime, on viole un droit sacré, on blesse sa conscience & l'on risque son salut, il ne l'est pas moins qu'aucun lien d'amitié & de Parenté n'autorise à prendre le parti d'un Rebelle. N'avons-nous pas vu, dans les derniers soulèvemens d'Espagne, que la considération de ce devoir l'emportoit sur toute autre? Vous avez encore un Frere, Monsieur, qui est Homme de courage, & qui se croira plus obligé sans doute à conserver son honneur & celui de sa Famille, qu'à suivre vos sentimens s'ils ne sont pas droits. J'ai peine à croire que pour justifier sa fidélité, & laver la tache dont vous souilleriez votre sang, il ne devînt pas votre plus grand Ennemi, & le plus ardent peut-être à chercher l'occasion de vous punir. Nous avons vu, depuis peu, un exemple de cette nature, entre deux Freres Espagnols, dont l'un demouroit à Rome, où la Renommée lui ayant appris que son Frere, qui étoit en Saxe, avoit embrassé le Luthéranisme, il fut si vivement touché d'une infidélité qu'il crut honteuse pour sa Famille, qu'il prit la résolution d'y apporter un prompt remede. Il quitta Rome, il partit pour l'Allemagne, dans le dessein de tout employer pour la conversion de son Frere, & de le tuer s'il n'y pouvoit réussir. Son Entreprise fut exécutée comme il l'avoit résolu. Après avoir employé inutilement quinze ou vingt jours à l'exercice de son zèle, il tua ce malheureux Frere, sans être arrêté par le cri de la Nature, ni par la crainte même de laisser sa propre vie, dans un Pays dont tous les Habitans pouvoient se croire intéressés à la vengeance (f). Concluez, Monsieur, que la passion de l'honneur est si

(f) Sleidan rapporte ce trait au Livre XVII. de son Histoire; mais il prétend que l'Espagnol fit tuer son Frere par un Assassin.

„ forte dans les honnêtes gens, qu'elle l'emporte sur l'amour même de la  
 „ vie; & pensez qu'à plus forte raison, votre Frere se croira incomparable-  
 „ ment plus obligé de conserver sa vie & ses biens en suivant les Loix de  
 „ l'honneur, que de s'exposer à les perdre en se déclarant pour vous. Pen-  
 „ sez encore que ceux qui jusqu'à ce jour ont eu le plus d'attachement pour  
 „ votre Parti, étant regardés sans doute comme les plus coupables, com-  
 „ prendroient aisément que le seul moyen d'obtenir grace, & de mériter  
 „ même une récompense, seroit de rendre au Roi quelque service considé-  
 „ rable, soit contre vos intérêts après les avoir abandonnés, soit contre  
 „ votre personne. Quelles seroient vos inquiétudes, lorsque n'ayant plus un  
 „ Ami sûr, toute votre attention seroit à vous garder de tous ceux que vous  
 „ verriez autour de vous. En vain s'efforceroient-ils de vous rassurer par des  
 „ sermens: foibles garans, puisqu'ils ne pourroient les faire sans un nouveau  
 „ crime; & qu'après le malheur de les avoir faits, le plus grand est celui de  
 „ les garder. Ajoutez que vos grands biens deviendroient pour vous un autre  
 „ sujet d'alarme; car, de la maniere dont les Hommes sont faits, l'espérance  
 „ d'en obtenir quelque partie, ne suffiroit-elle pas pour en porter un grand  
 „ nombre à se déclarer contre vous? Enfin, pensez quel sera le péril de ceux  
 „ qui se feront excepter du pardon que Sa Majesté veut bien accorder à tous  
 „ les Habitans du Pérou; pendant que ceux qui l'auront accepté jouiront de  
 „ tous leurs avantages, avec aussi peu d'inquiétude que de danger.

„ Je vous supplie donc, Monsieur, de peser attentivement tout ce que  
 „ je viens d'écrire. Faites entrer aussi, dans vos réflexions, le fruit du zele  
 „ que vous avez marqué, comme je crois que vous l'avez dû, pour le Pays  
 „ & ses Habitans. En contribuant aujourd'hui à faire cesser les troubles,  
 „ vous conservez des droits immortels sur la reconnoissance de tous les Espa-  
 „ gnols du Pérou, qui vous auront l'obligation entiere d'avoir maintenu  
 „ leurs droits, d'avoir fait écouter favorablement leurs supplications, d'avoir  
 „ arrêté l'exécution des Réglemens, enfin d'avoir obtenu de Sa Majesté  
 „ un Ministre chargé de la Commission expresse de remédier aux maux dont  
 „ ils se plaignoient. Au contraire, tout autre parti vous fait perdre le mé-  
 „ rite d'un si grand service; parcequ'après avoir obtenu ce que vous avez  
 „ jugé nécessaire au bien commun, vous ne sauriez faire durer les troubles  
 „ sans donner lieu de juger que vous avez peu considéré l'intérêt public,  
 „ & que vous n'avez pensé qu'à satisfaire votre avarice ou votre ambition.  
 „ Alors les Habitans du Pérou n'auroient-ils pas raison de vous regarder  
 „ comme leur Ennemi, vous qui les condamneriez à des peines & des fati-  
 „ gues continuelles, qui les tiendriez toujours dans la crainte & le danger  
 „ de perdre leurs biens & leur vie, & qui leur raviriez l'occasion qu'un  
 „ bon Roi leur offre, de jouir paisiblement de ses bienfaits? Ils vous de-  
 „ vroient plus de haine qu'à Blasco Nunnez de Vela, puisqu'avec la même  
 „ crainte pour leurs biens & leur vie, ils auroient celle de perdre leur ame,  
 „ dans la révolte où vous les engageriez contre leur légitime Souverain.  
 „ Cette guerre, Monsieur, que vous entreprendriez de soutenir, oblige-  
 „ roit Sa Majesté de faire passer un grand nombre de Troupes au Pérou; &  
 „ par conséquent, vous seriez chargé de tous les maux qui ne manqueroient

CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1546.

„ point d'en arriver. Comptez qu'elle vous rendroit détestable, surtout aux  
„ personnes riches, aux Négocians, à ceux qui possèdent de grands Do-  
„ maines, dont on fait que le nombre est infini. A l'égard de ceux-mêmes  
„ qui n'ont ni biens, ni possessions, ne leur causeroit-on pas aussi le plus  
„ grand mal qu'ils puissent redouter? Car, sans parler de la mort, des blessu-  
„ res & du châtement dont ils seroient menacés, n'est-il pas évident que  
„ tous ceux qui échapperoient à ces dangers, perdrieroient les espérances  
„ qui leur ont fait entreprendre un Voyage si long & si pénible? Au défaut  
„ des partages qui sont déjà faits ici, ils se promettent de gagner quelque  
„ chose par de nouvelles Découvertes, dans la vue de retourner riches en  
„ Espagne, ou de vivre honorablement dans le Pays où ils sont venus. Loin  
„ d'avancer vers leur but, ils s'en éloignent en servant dans ces guerres ci-  
„ viles, puisqu'ils tirent si peu de profit de leurs services, que s'ils vou-  
„ loient retourner dans leur patrie, la plupart seroient obligés de mendier  
„ pour payer leur passage.

„ Je m'étends, peut-être, beaucoup plus qu'il n'étoit nécessaire. Un Chrétien, un Gentilhomme sage & plein d'honneur, tel que vous, affectionné  
„ au Pays, éclairé sur ses propres intérêts, trouve sans doute en lui-même  
„ des motifs suffisans pour l'attacher au devoir. Aussi, ne croyez pas, Mon-  
„ sieur, que mes représentations partent de quelque doute, ou de quelque  
„ défiance de votre Religion, de votre générosité, & de votre soumission  
„ pour le Roi. Ce sont des qualités que votre réputation vous donne; &  
„ c'est de-là même que j'ai pris droit de vous écrire avec beaucoup de liberté  
„ & de franchise; d'autant plus, que non-seulement en Chrétien, qui doit  
„ aimer son Prochain, mais en Homme qui fait profession d'être votre Ser-  
„ viteur & de souhaiter votre amitié, en Ministre chargé des volontés de  
„ notre Maître commun, je desire tout-à-la-fois votre avantage & celui du  
„ Pays où vous vous êtes acquis tant d'honneur. Le Ciel m'est témoin que  
„ dans ma Commission je ne me propose que la gloire de Dieu, en procu-  
„ rant la paix que son Fils, notre Sauveur, a tant recommandée aux Hom-  
„ mes, l'obéissance dûe aux ordres du Souverain, l'utilité & l'avantage du  
„ Prochain, tant pour vous, Monsieur, que pour tous les Habitans du Pé-  
„ rou, & cette sage administration qui conduit au bonheur dans cette vie  
„ & dans l'autre. Je puis vous dire bien sincèrement que cette affection &  
„ ce zèle, dont vous lisez les expressions, m'ont rendu votre Solliciteur,  
„ dans les affaires présentes, & m'ont porté à n'épargner, ni soins, ni fa-  
„ tiges, pour vous rendre mes ardens services. Ma vie même ne sera point  
„ ménagée pour votre satisfaction & votre honneur. Si je parviens au suc-  
„ cès que je desire, je croirai ma peine bien employée, & je retournerai  
„ content en Espagne. Sinon, je me consolerais du moins par le témoigna-  
„ ge que je pourrai me rendre d'y avoir employé tous mes efforts, en Chrétien,  
„ qui veut satisfaire sa conscience, en fidele Sujet, qui doit obéir  
„ aux ordres de son Maître, en honnête Homme, à qui l'humanité seule  
„ est capable d'inspirer le desir de faire du bien. En m'engageant à ce pénible  
„ Voyage, je me suis mille fois répété, pour ma consolation, que s'il  
„ m'arrivoit d'y perdre la vie, je mourrois dans l'exercice de mon devoir,

„ en  
„ qu  
„ pa  
„ un  
„ ma  
„ mo  
„ „  
„ que  
„ plu  
„ Qu  
„ qui  
„ tim  
„ tre  
„ pre  
„ ma

Piza  
reçu d  
l'avoie  
toutes  
de se d  
cetes.  
Pérou,  
corder  
ser, or  
les Dé  
étant si  
l'interv  
garde,  
tres ou  
pendan  
Déput  
les bel  
réunir  
Reyes  
& Gor  
ment c  
part de  
le Gou  
niere l  
temen  
ordres  
gresser  
les Po  
suspens  
ZAR

„ envers Dieu, envers mon Souverain, envers mes plus chers Prochains,  
 „ qui sont mes Compatriotes. J'ose donc ajouter, Monsieur, que de votre  
 „ part & de celle de tous les Habitans du Pérou, mes intentions méritent  
 „ un peu de reconnoissance; & c'est la paix, le goût de l'ordre, que je de-  
 „ mande pour unique témoignage de ce sentiment, comme le salaire de  
 „ mon zèle & de toutes mes peines.  
 „ Je vous supplie instamment, Monsieur, de communiquer ma Lettre à  
 „ quelques personnes sages & pieuses. Il n'y en a point dont les avis soient  
 „ plus utiles & plus sûrs, parceque leurs motifs ne peuvent être suspects.  
 „ Que Dieu vous couvre de sa protection, vous, Monsieur, & tous ceux  
 „ qui sont autour de vous! Qu'il vous inspire, dans cette occasion, les sen-  
 „ timens nécessaires à votre salut, & convenables à la conservation de vo-  
 „ tre honneur, de votre vie & de vos biens: enfin, qu'il ne cesse point de  
 „ prendre en sa garde votre illustre personne. PIERRE DE LA GASCA. A Pana-  
 „ ma, le 26 Septembre 1546".

CONQUÊTE  
 DU PÉROU.  
 DE LA GASCA.  
 1546.

PIZARRE étoit arrivé depuis peu de jours à Los Reyes, lorsqu'il y avoit  
 reçu d'Hinojosa les premières informations de l'arrivée du Président. Elles  
 l'avoient jetté dans un trouble, qu'il avoit communiqué à son Conseil, &  
 toutes leurs délibérations s'en étoient ressenties. On y avoit proposé d'abord  
 de se défaire du Président, en le faisant tuer par des voies ouvertes ou se-  
 cretes. D'autres souhaitoient qu'on pût l'engager promptement à venir au  
 Pérou, parcequ'arrivant sans préparatifs & sans escorte, il seroit forcé d'ac-  
 corder tout ce qu'on lui demanderoit. On ajoutoit que s'il s'obstinoit à refu-  
 ser, on pourroit l'amuser longtems par divers prétextes, tels que d'assembler  
 les Députés des Villes, pour délibérer sur sa réception; que les distances  
 étant si grandes au Pérou, on seroit aisément traîner l'assemblée; que dans  
 l'intervalle on lui assigneroit l'île de Puna pour demeure, avec une bonne  
 garde, qui l'empêcheroit d'écrire à la Cour, & que l'avenir ameneroit d'au-  
 tres ouvertures. L'avis le plus modéré fut de le renvoyer en Espagne. Ce-  
 pendant, après cette confusion, l'ancien parti d'envoyer à Sa Majesté une  
 Députation, au nom du Royaume entier, pour lui en représenter l'état &  
 les besoins, fut rappelé avec applaudissement, & toutes les opinions s'y  
 réunirent. On nomma aussitôt les Députés, qui furent l'Evêque de Los  
 Reyes, l'Evêque de Sainte Marthe, Aldana, le Provincial des Dominicains,  
 & Gomez de Solis, Maître d'Hôtel de Pizarre. Ils devoient non-seule-  
 ment demander du remède aux maux du Pérou, mais faire entendre, de la  
 part de toutes les Villes, qu'il n'y en avoit point d'autre que de continuer  
 le Gouvernement à Pizarre, & surtout faire approuver à Sa Majesté la der-  
 nière Bataille & la mort du Viceroy, en rejetant toute la faute sur l'empor-  
 tement d'un Homme, qui, pendant qu'on attendoit respectueusement les  
 ordres de la Cour, étoit revenu les armes à la main, avec la qualité d'A-  
 greffeur. Ils furent chargés aussi de s'informer, à Panama, quels étoient  
 les Pouvoirs du Président, & de l'engager, par les plus fortes instances, à  
 suspendre son entrée au Pérou jusqu'à leur retour.

Embarras de  
 Pizarre & de  
 ses Partisans.

Leurs Déli-  
 bérations.

Ils envoient  
 des Députés  
 en Espagne.

ZARATE observe qu'on pourroit accuser Pizarre & ses Conseillers d'une

CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1546.

Observation  
sur leur choix.

Aldana part  
pour Panama.

Il se soumet  
au Président,  
avec Hinojosa  
& toute la  
Flotte.

grande imprudence dans le choix des Députés, puisqu'à l'exception de Solis, il n'y en avoit pas un qui ne dût leur être suspect, & que le Provincial, en particulier, s'étoit déclaré contr'eux jusques dans ses Sermons (g). Mais ce choix, suivant le même Historien, étoit comme nécessaire. Tous les Espagnols du Pays ayant eu part aux mouvemens passés, il ne s'en trouvoit pas d'autres qui osassent entreprendre le voyage d'Espagne pour se présenter devant un Maître, dont ils ne devoient attendre que des châtimens. D'ailleurs Pizarre considéra que si sa confiance étoit trompée, c'est-à-dire, si ceux auxquels il paroïssoit l'accorder, se déclaroient contre lui, il trouveroit de l'avantage à s'être délivré de quatre Ennemis, que leur rang & leur considération rendoient capables de nuire beaucoup à ses desseins. Aldana, dont il se défioit le moins, partit le premier, tandis que les autres faisoient leurs préparatifs. Il avoit ordre de l'informer promptement de tout ce qu'il pourroit découvrir à Panama; & quittant Los Reyes au commencement d'Octobre, il pouvoit lui donner ces informations avant la fin de l'année. Les Evêques & le Provincial partirent peu de jours après.

ALDANA étoit chargé des Lettres de Pizarre & de ses Capitaines, la plupart si peu respectueuses (h) pour le Président, & par conséquent pour l'autorité royale, que, dans la résolution où il étoit de travailler à la paix, après avoir commencé à donner l'exemple du devoir, il prit le parti de les déchirer. En arrivant à Panama, il prit son logement chez Hinojosa, son Parent & son Ami, avec lequel il n'eût pas besoin d'une longue explication pour être informé des intentions de la Cour & de la commission du Président. Hinojosa, qui les connoissoit, & qui n'avoit tardé à se déclarer que par un scrupule d'honneur, apprenant de son côté les mauvaises dispositions de Pizarre, ne mit plus rien en balance avec la soumission qu'il crut devoir aux ordres du Roi. Ainsi, dès le jour suivant, ils se déterminèrent tous deux, non-seulement à reconnoître le Président, mais à prendre ouvertement les intérêts de sa commission, avec la seule réserve de leurs bons offices, pour faire entrer paisiblement dans les mêmes vues leur ancien Chef, & le Parti qu'ils abandonnoient. Ils se rendirent ensemble chez La Gasca, qui ne fit pas difficulté alors de leur communiquer toute l'étendue de ses pouvoirs; & la modération même avec laquelle il en avoit usé ne leur laissant aucun doute de ses paisibles intentions, ils promirent entre ses mains de ne plus suivre d'autres ordres que les siens. Les deux Evêques, le Provincial & Solis même, qui arriverent presque aussitôt, prirent le même engagement avec joie. Enfin, les Officiers, les Soldats & les Matelots de la Flotte, ne s'étant pas fait presser pour suivre cet exemple, Panama & toute la Castille d'Or rentrèrent heureusement sous l'obéissance.

(g) L'imprudence auroit été bien plus grande, si, dans la supposition que le Président refusa de s'arrêter, on leur avoit confié l'ordre de se saisir de sa personne, de le conduire à Los Reyes, ou de l'empoisonner, soit en chemin, soit à Panama. C'est ce qu'on affuroit alors, dit encore Zarate, Liv. VI, Ch. 8. Gomara prétend que cet ordre étoit

envoyé à Hinojosa dans une Lettre, avec une autre néanmoins, qui le chargeoit d'offrir d'abord 50000 Castellans d'or au Président, s'il vouloit retourner en Espagne. Liv. V. Ch. 71.

(h) Zarate dit que Pizarre en avoit fait écrire, par les principaux Habitans de Los Reyes, „ dans des termes si forts, qu'on „ pourroit les nommer insolens". *Ibid.*

Quor-

Quor-  
gré le  
encor  
de Pi  
qu'un  
des ob  
embar  
reufes  
Roi,  
résolut  
faire é  
obtinr  
voir ce  
une rev  
les ren  
ral de  
pour F  
mes, a  
vincial  
pagner  
vertu p  
embrall  
pagne,  
Parent  
gnole &  
dont on  
CERPE  
bez, d'  
Pizarre  
qu'il se  
de Trux  
ment de  
en chen  
ses ques  
sur sa C  
furé qu  
tres du  
il entre  
la tête

(i) Zar  
fait un au  
„ il, fan  
„ arrivé  
„ ses Le  
„ vit seu  
„ rudes,  
„ Fernan  
XIX.

Quoique la disposition du Président fût sincère pour la paix, & que malgré les informations qu'il avoit reçues des Députés, il ne désespérât point encore du succès de sa Lettre, il ne crut pas devoir attendre la réponse de Pizarre, pour user d'une partie de ses avantages. On lui fit craindre qu'un trop long délai ne donnât le tems, à ceux qui voudroient lui susciter des obstacles, de faire des préparatifs, dont il recevrait toujours quelque embarras; sans compter qu'il paroïssoit important d'encourager, par d'heureuses apparences, ceux qui, étant bien intentionnés pour le service du Roi, n'oseroient se déclarer, aussi longtems qu'ils seroient incertains des résolutions de Pizarre. Des raisons si fortes déterminèrent le Président à faire équiper quatre Vaisseaux, dont Aldana, Palomino, Yllanes & Mexia obtinrent le Commandement, pour aller ranger les Côtes du Pérou, & recevoir ceux qui ne voudroient pas différer à prendre le parti du devoir. Dans une revue générale, toutes les Enseignes furent remises au Président, qui les rendit sur le champ aux mêmes Officiers, en nommant Hinojosa Général de toutes les Troupes, au nom de Sa Majesté, comme il l'avoit été pour Pizarre. Il fit embarquer, sur les quatre Vaisseaux, trois cens hommes, avec plusieurs copies des Provisions royales & de l'Amnistie. Le Provincial des Dominicains, homme d'un mérite connu, reçut ordre d'accompagner Aldana, dans l'espérance que la réputation de son esprit & de sa vertu pourroit déterminer ceux qui balançoient encore sur le parti qu'il avoit embrassé. En même tems, Jean de Mendoze fut envoyé à la Nouvelle Espagne, avec des Lettres pour le Viceroy, Dom Antoine de Mendoze, son Parent, Dom Balthazar à Guatimala & Nicaragua, d'autres à l'Île Espagnole & dans les autres Etablissmens d'Espagne, pour en tirer des secours dont on commençoit à prévoir la nécessité.

CEPENDANT Paniaga, chargé des Lettres du Président, étoit arrivé à Tumbez, d'où il s'étoit rendu à S. Michel. Villalobos, qui commandoit pour Pizarre dans cette dernière Ville, le fit arrêter, & lui ôta ses dépêches, qu'il se hâta d'envoyer à Los Reyes, par Diegue de Mora, Commandant de Truxillo. Pizarre ne les eut pas plutôt reçues, qu'il fit partir un Détachement de ses Troupes, pour lui amener Paniaga, avec ordre de lui interdire, en chemin, toute espèce de communication. A son arrivée, il lui fit diverses questions, dans une assemblée de tous ses Capitaines; & sans s'expliquer sur sa Commission, il le mit entre les mains de Cepeda, après l'avoir assuré qu'il ne lui arriveroit rien de mal pour s'être fait le porteur des Lettres du Président; mais que si, dans le séjour qu'il feroit à Los Reyes, il entreprenoit le moindre Traité, secret ou public, il lui en coûteroit la tête (i). Quelques jours après, on lui remit une réponse au Prési-

(i) Zarate Liv. 6, Ch. 10. Gomara nous fait un autre récit: „ Pierre Fernandez (dit-  
„ il, sans lui donner le surnom de Paniaga)  
„ arrivé à la Ville de Los Reyes, présenta  
„ ses Lettres à Pizarre, à l'heure qu'il le  
„ vit seul. Pizarre lui tint quelques paroles  
„ rudes, & ne lui dit qu'il s'affit; de quoi  
„ Fernandez se colera. Pizarre envoya que-

XIX. Part.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.  
1546.

Le Président  
envoya qua-  
tre Vaisseaux  
sur les Côtes  
du Pérou.

La Lettre  
du Président  
est rendue à  
Pizarre.

Réponse des  
Partisans de  
Pizarre au  
Président.

„ rir Cepeda, parceque le Capitaine Carva-  
„ jal n'étoit encore de retour de Charcas,  
„ pour lui communiquer les Lettres. Cepe-  
„ da, ayant trouvé l'un dépité & l'autre en  
„ colere, fit asseoir Fernandez & reprit Piz-  
„ arre, lequel lui répondit en riant: je vous jure  
„ que je me suis courroucé je ne fais comment,  
„ parcequ'il me disoit que ce que nous avons en-

Bb

Quor-

avec une  
d'offrir d'a-  
sident, s'il  
V. Ch. 71.  
avoit fait  
ans de Los  
orts, qu'on  
Ibid.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.

1546.

dent (k), en lui accordant la liberté de partir; & Paniaga se crut fort heureux d'en être quitte à ce prix: il fut qu'on avoit proposé sa mort.

„ *commencé ne pourra pas réussir aisément.*  
„ Cepeda, après avoir communiqué quelque  
„ espace de tems ensemble sur les affaires,  
„ s'en alla, & emmena avec soi Fernandez  
„ & le logea en la Maison de la Riviere,  
„ où il fut bien festoyé. Il lui donna des  
„ chevaux pour picquer, parcequ'il aimoit  
„ fort aller à cheval, & courir souvent des-  
„ sus". Liv. 5. Ch. 70.

(k) Cette Lettre étoit au nom de tous les  
Officiers de Pizarre, & fut signée de plus  
de soixante, à la tête desquels étoit Cepeda.  
Il suffit d'avoir donné place dans la narration,  
à celle du Président. Mais, en trouvant celle-  
ci dans une Note, on y gagnera le plaisir  
de la lire dans les termes du vîeux Traduc-  
teur: „ Notre très-honoré Seigneur. Par  
„ les Lettres de Pierre d'Hinojosa, Capital-  
„ ne de l'Armée, nous avions entendu votre  
„ venue & le bon zele que portez au Servi-  
„ ce de Dieu, de l'Empereur & au bien com-  
„ mun de ce Pays. Si fussiez venu en un  
„ tems auquel ne fut advenu tant d'affaires,  
„ comme il en a été vû en ces Pays depuis  
„ la venue de Blasco Nunnez de Vela, nous  
„ eussions été très aises, & eussions estimé  
„ que le tout se fût encore mieux porté.  
„ Mais étant survenu tant de meurtres & de  
„ Batailles entre nous autres, qui sommes  
„ encore vivans, & ceux qui sont morts, nous  
„ ne pensons point que votre venue en ces  
„ Royaumes soit sûre pour le Pays; ains au  
„ contraire estimons qu'elle pourroit être la  
„ cause de ruiner tout le reste. Pour cette  
„ raison, aucun n'est d'avis que vous entriez  
„ plus avant, & ne savons comment nous  
„ pourrions sauver la vie à celui qui vou-  
„ droit dire du contraire, encore que notre  
„ Gouverneur Pizarre fût de son parti. Sui-  
„ vant la Délibération & accord de tous,  
„ tous ces Royaumes envoloient Procureurs  
„ vers l'Empereur, notre Roi & Seigneur,  
„ avec entiere information de tout ce qui  
„ s'est fait jusques aujourd'hui, depuis que  
„ Blasco Nunnez arriva. Par-là, ils démon-  
„ trent évidemment leur innocence & justifi-  
„ cation, & la faute & orgueil de Blasco,  
„ lequel ne voulut jamais acquiescer à l'ap-  
„ pel qu'on lui présentoit sur l'exécution des  
„ Ordonnances, les exécutant avec toute ri-  
„ gueur, faisant guerre, & usant de force  
„ au lieu de Justice. Ils supplient l'Empereur  
„ de confirmer le Seigneur Gonzale Pizarre  
„ au Gouvernement du Pérou, comme il le  
„ tient maintenant, puisque par ses vertus &

„ services il le mérite, étant aimé de tous,  
„ & estimé pour Pere de la Patrie. Il main-  
„ tient les Royaumes en paix & justice,  
„ prend garde aux Quints & Daces du Roi,  
„ entend fort bien les affaires, & gouverne  
„ avec une longue expérience qu'il a; ce  
„ qu'un autre ne pourroit pas de longtems  
„ entreprendre, & cependant le peuple &  
„ Pays souffriront de grands dommages &  
„ pertes. Nous nous assurons que l'Empereur  
„ nous fera cette grace, parceque jamais  
„ nous n'avons failli à lui faire service, quel-  
„ ques désordres, rebellions & guerres fu-  
„ rieuses qui soient advenues par ses Juges  
„ & Gouverneurs, qui ont pillé ses biens, &  
„ prins & consommé ses revenus. Nous espé-  
„ rons aussi qu'il approuvera tout ce que  
„ nous avons fait pour notre défense, &  
„ qu'il ne trouvera mauvais si nous avons  
„ persisté en notre appel. Il n'y a pas un de  
„ nous autres qui lui demande grace ou par-  
„ don: Aussi n'avons-nous point failli; mais,  
„ au contraire, nous avons fait service à Sa  
„ Majesté, en conservant notre droit com-  
„ me ses Loix le permettent. Nous vous af-  
„ surons de notre part, que si Fernand Pi-  
„ zarre, que nous aimons grandement, fut  
„ aussi bien revenu par deçà comme vous,  
„ nous ne l'eussions enduré entrer plus avant,  
„ non plus que vous, ou nous fussions de-  
„ vant tous morts; car, en ces Pays, nous  
„ ne nous soucions d'avanturer nos vies pour  
„ conserver l'honneur, encore que ce soit  
„ pour choses légères; tellement que bien  
„ plutôt nous les avanturerons en cette af-  
„ faire, où il ne va rien moins que de nos  
„ biens, de l'honneur & de la vie même.  
„ Nous supplions donc votre Seigneurie, que  
„ pour le bon zele & vrai amour que tou-  
„ jours avez eu & avez encore au Service  
„ de Dieu & du Roi, que retourniez en Es-  
„ pagne, & informiez l'Empereur de ce qui  
„ est propre à ses Royaumes, comme votre  
„ prudence peut voir, & que ne donniez  
„ occasion que mouriez tous en guerre, &  
„ que nous achevions de tuer les Indiens,  
„ qui sont restés des autres guerres, puisque  
„ par la Délibération de tous, il ne peut  
„ venir autre fruit. Le Capitaine Lorenço  
„ d'Aldana est allé pour traiter avec vous des  
„ affaires de ces Royaumes: vous ajouterez  
„ foi s'il vous plat à tout ce qu'il vous dira.  
„ À Los Reyes, le 14 Octobre 1546". Go-  
„ mara. L. V, Ch. 70. La seule difficulté sur  
cette Lettre, qui est à-peu-près la même dans

Pr  
gues  
pour  
Parti  
de la  
rueuse  
vaja  
toutes  
les au  
qu'on  
affecta

ON  
été pr  
de libe  
l'avoir  
arriva  
du Pré  
subalte  
n'en ét  
Vallée  
l'or &  
tira la  
de la pi  
Françoi  
Confessi  
mais qu  
craigna  
avant s  
lui r'ou  
argent,  
se rend  
& d'y e  
ses Part  
rou, de  
treprise  
voir ch

tous les  
pose qu'  
Députés  
dent ava

(j) Za  
(m) l  
Lettre d  
zarre. C  
promette  
dent, er  
d'y mett  
mourir s

PIZARRE n'avoit communiqué à personne les deux Lettres qu'il avoit reçues, & s'étoit contenté de les représenter comme un ordre de La Gasca pour sa réception, sans parler de l'amnistie. Il étoit charmé de voir ses Partisans dans la résolution de refuser l'entrée du Pérou au nouveau Ministre de la Cour, & souvent il prenoit plaisir à les entendre parler peu respectueusement de l'Empereur (l). Ce fut alors qu'il écrivit au Capitaine Carvajal, qui étoit toujours à Plata, de le venir joindre avec tout l'argent & toutes les armes qu'il pourroit apporter. Puelles, Gouverneur de Quito, & les autres Commandans, reçurent ordre de se tenir sur leurs gardes; non qu'on fût encore informé de ce qui se passoit à Panama (m), mais par une affection de vigilance pour la tranquillité du Gouvernement.

On a parlé du Capitaine Nunnez de Vela, Frere du Viceroi, qui ayant été pris dans le Popayan, étoit demeuré à la suite de Pizarre; avec assez de liberté néanmoins, puisqu'on lui laissoit celle d'aller à la chasse, après l'avoir averti seulement que toutes ses démarches seroient observées. Il lui arriva dans ce tems une aventure qui causa sa mort, sans que l'approche du Président diminuât rien de la rigueur de ses Ennemis. Torre, Officier subalterne, qui étoit passé du service du Viceroi à celui de Pizarre, & qui n'en étoit pas mieux avec la fortune, eut le bonheur de découvrir, dans la Vallée de Hica, une Fosse (n) où les Péruviens offroient anciennement de l'or & de l'argent à une de leurs Idoles. On prétend qu'en or seul il en tira la valeur de plus de soixante mille écus, sans compter un grand nombre de pierres précieuses. Il mit ces richesses en dépôt dans un Couvent de S. François; & formant de nouvelles vues pour la suite de sa vie, il dit en Confession au Pere Gardien, qu'il étoit résolu de retourner en Espagne; mais qu'il avoit à se reprocher d'avoir embrassé le Parti de Pizarre, & que craignant les recherches qu'on pourroit faire sur sa conduite, il souhaitoit, avant son départ, de rendre à Sa Majesté quelque service éclatant, qui pût lui r'ouvrir l'entrée de sa Patrie; qu'il étoit résolu de s'embarquer, avec son argent, sur un des petits Bâtimens qui étoient au Port, & mal gardés, de se rendre à Nicaragua, où il comptoit de pouvoir lever quelques Soldats, & d'y équiper un ou deux Vaisseaux, pour aller en course contre Pizarre & ses Partisans; qu'il lui suffiroit de descendre quelquefois sur la Côte du Pérou, dans les lieux qui étoient sans Troupes, & d'y faire parler de son entreprise: qu'ayant néanmoins peu de réputation & d'autorité, il croyoit devoir chercher quelqu'un qui eût les qualités nécessaires pour une expédition

tous les Historiens, c'est que Benzoni suppose qu'elle fut envoyée au Président par les Députés, & qu'il fait arriver celle du Président avant leur départ. L. III. Chap. 14.

(l) Zarate. *Ubi sup.*

(m) Il paroît qu'au fond ce fut la première Lettre d'Hinojosa, qui causa la ruine de Pizarre. Gomara dit nettement qu'Hinojosa lui promettoit de découvrir les vues du Président, *encore qu'il fût bien fin, rusé & secret, d'y mettre bon ordre, & de le faire bientôt mourir s'il connoissoit qu'il n'apportât ce qui*

étoit bon à tous. Pizarre, se fiant à cette promesse, négligea les préparatifs de sa défense. „ Il est tout certain, (ajoute le même Historien,) que si Hinojosa lui eut écrit d'obéir „ à La Gasca, qu'il l'eut fait; au lieu qu'il „ ne fit estime aucune du Président, s'amusa „ à faire Fêtes, à courir la canne à „ cheval, & autres passe-tems; faisant toujours „ témoins bien son devoir quant au Gouvernement. Liv. V, Ch. 67.

(n) Gomara dit, avec plus de vraisemblance, dans une des Sépultures Indiennes.

Bb 2

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.  
1546.

Avanture du  
Capitaine Vela  
& sa mort.



CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1546.

de cette nature & qui voulût s'en rendre le Chef; qu'il avoit jetté les yeux sur le Capitaine Vela, Officier de nom & d'expérience, obligé par honneur de venger la mort du Viceroi son Frere, & d'un si grand nombre de ses Parens & de ses Amis, que Pizarre avoit fait misérablement périr; qu'il se livreroit à sa conduite; enfin qu'il n'étoit question que d'engager, dans leurs intérêts, quelques créatures du Viceroi, qui étoient à Los Reyes, & de les disposer à partir avec eux. Le Gardien communiqua ce projet à Vela, qui l'approuva sans objections: cependant la crainte de quelque artifice lui fit souhaiter des preuves de la bonne foi de Torre. Elles lui furent données, en présence du Gardien, par un serment prêté sur l'Autel. Le succès paroïssoit assuré, lorsque les Espions de Pizarre ayant découvert quelques mouvemens suspects, Vela fut arrêté; & sur des indices, ou des aveux, que Zarate n'explique point (o), Pizarre lui fit couper la tête. Ce qui doit paroître fort étrange, c'est que sa Sentence le condamnoit comme Traître & Rebelle au Roi. Aussi répandit-elle tant de trouble & de défiance à Lima, qu'un mot, ou le plus léger soupçon, y mettoit tout le monde en danger.

Arrivée du  
Capitaine  
Carvajal &  
son entrée à  
Lima.

L'ARRIVÉE du Capitaine Carvajal, qui venoit de la Province de Charcas avec cent cinquante Chevaux, trois mille Arquebusiers, & d'immenses trésors, rendit un peu de tranquillité aux Habitans. Ils allerent tous au-devant de lui sous les Enseignes de Pizarre, qui se mit lui-même à leur tête, environné d'instrumens de musique, pour faire une Entrée triomphante à l'homme dont il avoit reçu le plus de services, & qui, réunissant en effet mille qualités extraordinaires, s'étoit fait une réputation presque égale par ses exploits, ses richesses & ses cruautés. Mais ces apparences de joie furent courtes. On reçut avis, le même jour, de Porto Vejo, qu'on y avoit vu paroître quatre Navires; & qu'après s'être approchés de terre, comme pour observer ce qui s'y passoit, ils avoient repris le large, sans jeter l'ancre, & sans faire demander des provisions. Une conduite si suspecte portoit à croire qu'ils ne pouvoient être Amis du Gouverneur. Cependant sa confiance pour Hinojosá eut encore le pouvoir de le rassurer; & ses précautions se bornèrent à donner ordre que la garde se fit la nuit comme le jour.

Aldana par-  
roit avec ses  
quatre Vais-  
seaux.

Ces quatre Vaisseaux étoient ceux d'Aldana, qui arriverent le lendemain au Port de Malabri. Mora, Commandant de Truxillo, qui n'en est qu'à cinq ou six lieues, reçut cette nouvelle avec beaucoup d'étonnement; mais quelque zele qu'il eût marqué jusqu'alors pour Pizarre, ses résolutions étoient prises au fond du cœur, puisque s'étant rendu à Malabri, sous le prétexte d'y chercher des informations, il se joignit aussitôt à l'Escadre du Président. Il paroît même qu'il s'étoit assuré de la disposition des Habitans de Truxillo; car la première démarche qu'il fit avec Aldana, fut d'envoyer ceux qui étoient propres au métier des armes, dans la Province de Caxamalca, pour y attendre avec plus de sûreté le tems où leur secours deviendroit nécessaire au parti qu'ils embrassoient. Aldana prit aussi cette occasion pour dépêcher

(o) Gomara prétend que ce fut Torre même, qui trahit Vela, sur un faux bruit que le Président avoit ordre de conserver le Gouvernement du Pérou à Pizarre. En effet on voit, dans la suite, que Torre fut employé avec distinction; ce qui ne seroit pas vraisemblable, si son dessein eût été découvert malgré lui. *Ubi sup.* Ch. 67.

des Me  
avec de  
bientôt  
été dans  
mandan  
telligenc  
étoient  
cette id  
avec qui  
le. Il  
ceux qui  
pour se  
déjà de  
contra,  
Vaisseau  
de la M  
ordre d'  
Pérou au  
ménagé  
dans un  
rer, ave  
& ne po  
avec des  
la fideli  
Son re  
connût p  
se hâta  
nant-Gén  
vajal. Le  
lerie. Ce  
& celui  
Habitans  
les armes  
marqué;  
pitaines  
chacun c  
la Ville  
y avoit p  
pour tire  
à ceux qu  
écus, po  
même fo  
mille écu  
On donn  
lebardier  
gnie de

des Messagers aux Chachapoyas, à Guanuco, à Quito & dans d'autres lieux, avec des Lettres & des copies de l'Amnistie Royale. Ces nouvelles furent bientôt portées à Pizarre, par un Religieux de la Merci, qui avoit toujours été dans ses intérêts, mais qui ne put lui apprendre que le départ du Commandant de Truxillo, avec les Habitans, sans pouvoir l'assurer de leur intelligence avec la Flotte. Aussi Pizarre jugea-t-il que Mora & les Habitans étoient montés à bord, pour aller joindre le Président à Panama; & dans cette idée, il se hâta d'envoyer par Mer, à Truxillo, Garcias de Léon, avec quinze ou vingt Soldats, pour prendre le commandement de cette Ville. Il lui avoit même ordonné d'embarquer les Femmes & les Enfans de ceux qui avoient pris la fuite, & de les faire transporter aussi à Panama, pour se délivrer de la nécessité de les nourrir, dans la résolution où il étoit déjà de disposer des biens de leurs Maris. Léon, s'étant mis en Mer, rencontra, comme il auroit dû s'y attendre avec plus de lumieres, les quatre Vaisseaux d'Aldana, auxquels il ne put éviter de se joindre. Le Religieux de la Merci, qu'il avoit à sa suite, fut renvoyé par terre à Los Reyes, avec ordre d'apprendre à Pizarre que les quatre Vaisseaux étoient sur la Côte du Pérou au nom du Roi & de la part du Président. Une déclaration si peu ménagée, quoiqu'elle ne fût accompagnée d'aucune menace, jetta Pizarre dans un nouveau trouble. Il ordonna sur le champ au Religieux de se retirer, avec défense, sous peine de supplice, de parler au moindre Habitant; & ne pouvant modérer ses premiers transports, il se reprocha hautement, avec des plaintes ameres, de n'avoir pas fait couper la tête à tous ceux dont la fidélité lui avoit été suspecte.

Son ressentiment, joint au danger dont il se crut menacé, quoiqu'il n'en eonnût pas encore toute l'étendue, acheva de le déterminer à la guerre. Il se hâta de nommer des Commandans. Le titre & les fonctions de Lieutenant-Général, ou de Mestre-de-Camp, furent confirmés au Capitaine Carvajal. Le Docteur Carvajal & Cepeda eurent le Commandement de la Cavalerie. Celui des Arquebusiers fut partagé entre d'Acofta, Guevara & Torre; & celui des Picquiers, entre Bachicao, Almandras & Robles. Tous les Habitans de Los Reyes, sans distinction de rang, reçurent ordre de prendre les armes, sous peine de mort pour ceux qui ne paroistroient pas au jour marqué; & la paye fut réglée dans l'ordre suivant: on donna, aux deux Capitaines de Cavalerie, cinquante mille écus, sur lesquels ils devoient lever chacun cinquante Maîtres & les équiper. Mais une partie des Habitans de la Ville devoit servir d'ailleurs à cheval; & comme on n'ignoroit pas qu'il y avoit peu de fond à faire sur eux, on ne leur avoit imposé cette loi que pour tirer d'eux de l'argent, des armes & des chevaux, qui furent donnés à ceux qui n'en avoient pas. Martin Robles & Bachicao reçurent vingt mille écus, pour faire chacun cent trente Picquiers: Guevara & d'Acofta, la même somme chacun, pour cent cinquante Arquebusiers; & Torre douze mille écus, pour cinquante, qui devoient faire la garde ordinaire de Pizarre. On donna douze mille écus à Martin d'Almandras, pour quarante-cinq Haliebardiens. Altamirano fut nommé pour grand Etendart, avec une Compagnie de quatre-vingts chevaux, composée des plus riches Habitans de Los

CONQUÊTES  
DU PÉROU.

DE LA GASCA.

1546.

La nouvelle  
en est portée  
à Pizarre.

Son trouble.

Il se prépare  
à la guerre.

CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1546.

Reyes. Toutes ces Troupes ayant été bientôt formées, Pizarre fit une revue générale, dans laquelle Cepeda parut avec une image de la Vierge sur son Enseigne; & le Docteur Carvajal avec un S. Jacques sur la sienne. Celle de Guevara portoit une cuirasse, avec un chiffre par lequel il vouloit désigner le nom de Pizarre. Bachicao fit mettre sur son Drapeau un G & un B entrelassés, avec une Couronne Royale au-dessus. Le Capitaine Carvajal ayant retenu la même Enseigne qu'il avoit portée dans toutes ses guerres, il n'y eut que celle d'Altamirano, c'est-à-dire le grand Etendart, où l'on vit paroître les armes Royales.

Etat de ses  
forces.

ENSUITE on fit la distribution des Postes: chacun eut le sien assigné, pour faire soigneusement la garde autour des murs & vers le Port. Pizarre distribua des présens, & fit des caresses aux Soldats de chaque Enseigne. Dans la revue générale, il parut à pié. On lui comptoit environ mille hommes, aussi bien équipés que les meilleures Troupes de l'Europe. Outre de fort belles armes, la plupart avoient des haut-de-chausses & des pourpoints de soie; plusieurs même en avoient de toile d'or, ou brodés d'or & d'argent, avec de larges galons aux chapeaux, & divers ornemens de broderie sur leurs cartouches & leurs fournimens. La poudre ne leur manquoit point. Pizarre entendoit fort bien à la faire. Il avoit fait acheter tous les Chevaux & les Mulets qu'on avoit pu trouver, pour le transport des Equipages, surtout pour ceux de l'Infanterie. On assure que la dépense de tous ces préparatifs montoit, pour lui seul, à plus de cinq cens mille écus.

Ses disposi-  
tions & son  
Manifeste.

Il envoya Martin Sylvera à Plata, pour en tirer tout l'argent qui pouvoit s'y trouver, Roblez à Cusco, pour en amener toutes les Troupes, & d'autres en différens lieux avec les mêmes ordres. Puellez fut pressé, par un Courier, de se rendre à Los Reyes avec toutes les Troupes de Quito. Enfin rien ne fut négligé, dans un espace de tems si court, qu'à peine se donnoit-on celui d'expédier régulièrement les dépêches. La principale occupation des Secrétaires étoit à dresser des Manifestes, dans lesquels on représentoit que Pizarre ayant fait partir Aldana, au nom du Royaume entier, pour informer Sa Majesté de la véritable situation des affaires, ce Perfide s'étoit laissé corrompre par les artifices du Président, & venoit actuellement, contre ses Bienfaiteurs & ses Amis, avec les mêmes Vaisseaux dont ils lui avoient confié le Commandement: qu'à l'égard du Président, il étoit envoyé, comme Vela, pour s'employer au rétablissement de la paix publique; mais qu'au lieu de se conformer aux intentions de Sa Majesté, il commençoit par lever des Troupes, & mettre en armes celles qu'il avoit séduites, pour exercer sans doute une implacable rigueur contre ceux que le malheur des circonstances avoit engagés dans les dernières guerres; que tous les Espagnols du Pérou y avoient eu la même part, & qu'ils devoient penser que ces menaces les regardoient tous; qu'au reste, il ne falloit pas se fier à de spécieuses promesses, surtout à celle d'une amnistie générale, puisqu'en supposant un pardon réel, il ne pouvoit regarder que le passé, & que l'affaire de Quito étant arrivée depuis que le Président étoit parti d'Espagne, cette Bataille & la mort du Viceroi n'y pouvoient être comprises; que leur sûreté les obligeoit par conséquent d'attendre que la Cour fût infor-

mée  
d'aut  
point  
l'Aud  
me d  
Perfid  
enfin  
gne,  
rer un

Ma  
au Ca  
fois,  
ils éto  
tres à  
Préfid  
lemen  
armée  
contre  
après  
rés co  
divers  
fit sign  
d'Audi  
l'except  
ler trou  
démarc  
vie de  
service  
été tra  
pouvoit  
contre  
l'excom  
Pizarre-

Il ap  
s'avang  
Corps d  
provisio  
Reyes,  
buisiers  
sément  
la Flott  
Il s'arrê  
cut bien  
si bien  
reprena

(p) Z

mée de tout, & qu'elle fit connoître ses intentions par de nouveaux ordres, d'autant plus que Maldonat lui écrivoit d'Espagne, que La Gasca n'étoit point envoyé pour gouverner le Pérou, mais seulement pour présider à l'Audience Royale; ce qu'il n'avoit pu s'empêcher de reconnoître lui-même dans sa Lettre; & que s'il prenoit les armes contr'eux, séduit par des Perfides & des Ingrats, jamais Sa Majesté n'approuveroit cette violence: enfin que la seule injustice d'avoir arrêté ceux qu'ils envoyoit en Espagne, les autorisoit non-seulement à repousser ses attaques, mais à lui déclarer une guerre ouverte (p).

MAIS cette apologie ne parut pas suffisante au Conseil de Pizarre, surtout au Capitaine Carvajal, pour justifier leur conduite & faire passer tout-à-la-fois, dans le cœur des Troupes, le feu de la haine & de la vengeance dont ils étoient animés. Ils firent assembler tout ce qu'il y avoit de gens de Lettres à Los Reyes, & leur proposerent le crime dont ils prétendoient que le Président & les Déserteurs de leur Parti s'étoient rendus coupables, non-seulement pour s'être saisis de la Flotte, mais pour être entrés au Pérou à main armée, contre le service & les intentions du Roi. Personne n'ayant osé contredire Pizarre, le Procès fut instruit dans les formes; & peu de jours après on porta un jugement, par lequel La Gasca & ses Associés étant déclarés coupables, le premier étoit condamné à perdre la tête, & les autres à divers supplices. Hinojosa & Lorenzo d'Aldana devoient être écartelés. On fit signer d'abord cette Sentence à Cepeda, qui prenoit toujours la qualité d'Auditeur, & toute l'Assemblée ne balança point à la signer après lui; à l'exception d'un Licentié, nommé *Polo Hondegardo*, qui se déroba pour aller trouver Pizarre, & qui eut assez de hardiesse pour lui représenter qu'une démarche de cette nature pouvoit nuire à ses propres intérêts, en ôtant l'envie de rentrer dans son Parti à ceux que la crainte avoit pu faire passer au service du Président, lorsqu'ils auroient appris avec quelle rigueur ils avoient été traités. Il ajouta que La Gasca étant Prêtre, un Tribunal séculier ne pouvoit, suivant les Loix Canoniques, prononcer une Sentence de mort contre lui, sans encourir les plus graves censures de l'Eglise, c'est-à-dire l'excommunication majeure. La seconde de ces deux raisons parut si forte à Pizarre, qu'elle fit suspendre la publication de la Sentence.

Il apprit alors que les Vaisseaux d'Aldana étoient partis de Truxillo, & s'avançoient le long de la Côte. Acosta fut commandé aussitôt, avec un Corps de Cavalerie, pour suivre le rivage, & les empêcher d'y prendre des provisions. Aldana, informé de son dessein par quelques Fugitifs de Los Reyes, lui dressa une embuscade, en faisant cacher cent cinquante Arquebustiers dans les Roseaux, sur le chemin par lequel il devoit passer. Heureusement pour la Cavalerie de Pizarre, Acosta rencontra plusieurs Espions de la Flotte, qu'il enleva, & qui pour sauver leur vie l'avertirent du danger. Il s'arrêta au Port de Guaura, pour y attendre de nouveaux ordres, qu'il reçut bientôt. Ses Prisonniers, qu'il avoit envoyés à Los Reyes, y furent si bien traités, par reconnaissance pour le service qu'ils avoient rendu, que reprenant le parti de Pizarre, ils lui déclarerent qu'un Dominicain, nommé

(p) Zarate, Lib. VI, Chap. 11.

CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1546.

Il fait condamner à mort La Gasca & ses Partisans.

1547.

La Flotte d'Aldana s'avance vers Los Reyes.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.

1547.

Méconten-  
tement du  
Docteur Car-  
vajal.

Pierre d'Ulloa, étoit descendu de la Flotte en habit séculier, pour publier partout l'amnistie. Il fut découvert, amené comme un Criminel d'Etat, & jetté dans un Cachot rempli de crapauds & de couleuvres (g).

PIZARRE avoit nommé le Docteur Carvajal, avec trois cens Arquebustiers à cheval, pour marcher contre les Fugitifs de Truxillo, dont il n'ignoroit plus la retraite: mais on lui représenta que le Docteur n'ayant eu pour motif de le servir que sa haine contre le Viceroy, on devoit prendre peu de confiance à lui, depuis qu'elle étoit satisfaite par la mort des deux Velas; qu'il avoit plusieurs Freres au Service de Sa Majesté, surtout l'Evêque de Lugo, qui occupoit de grands Emplois en Espagne; qu'il falloit se souvenir aussi que Carvajal avoit été condamné au dernier supplice, sur des soupçons mal approfondis, & que le ressentiment de ces outrages ne s'efface point aisément. Ces raisons persuaderent Pizarre, & lui firent commettre une injustice dont il ne tarda point à se repentir. Le Docteur, supplanté par Acosta, auquel il vit donner sa Commission, ne chercha plus que l'occasion de s'en venger: Acosta partit, & s'avança jusqu'à Barancas, à vingt-quatre lieues de Los Reyes; mais de nouveaux incidens lui firent changer sa marche.

LES Lettres & les promesses de l'amnistie, qu'Aldana trouvoit le moyen de répandre, commençoient à produire de funestes effets pour Pizarre; Sayavedra, son Lieutenant à Guanuco, étoit déjà parti de cette Ville avec les Troupes qu'il avoit sous ses ordres, pour aller joindre celles de Truxillo, dans la Province de Caxamalca. Centeno, qui depuis plus d'un an se tenoit caché dans une Caverne des Andes, n'apprit pas plutôt l'arrivée du Président, qu'il sortit de son asyle. En peu de jours, il rassembla une partie des Guerriers qui l'avoient secondé dans ses premières entreprises. Les principaux étoient Louis de Ribera, Pere, Esquivel, Diegue Alvarez, Negral, Hortiz & Ruiz. Quoiqu'ils ne fussent pas cinquante, dont une partie étoit à pié, & la plupart mal armés, ils entreprirent tout-d'un-coup de se saisir de Cusco. On juge qu'ils y furent excités par les Habitans mêmes, ou par les Chefs de la Garnison, sans quoi toute l'opinion qu'on a dû prendre de la valeur de Centeno ne seroit pas excuser sa témérité. Robles, qui commandoit à Cusco pour Pizarre, depuis qu'Alfonse de Toro y avoit été poignardé, par son Beau-pere, dans une querelle domestique, étoit un jeune Homme de peu de naissance & d'esprit; qui s'y étoit rendu fort odieux. Si l'on ne suppose point quelque raison de cette nature, il paroît incroyable que quarante ou cinquante Hommes, dont la plupart avoient leurs épées ou leurs poignards liés à des perches, pour leur servir de lances, eussent osé tenter l'attaque d'une Ville, où personne n'ignoroit qu'outre les Habitans, on comptoit alors plus de cinq cens Soldats. Il est vrai, qu'en relevant beaucoup une si grande action, les Historiens Espagnols y joignent ce qu'ils ont cru propre à lui donner de la vraisemblance. Robles, informé de l'approche & de la foiblesse de Centeno, jugea que pour dissiper ce petit nombre de Factieux, il lui suffisoit de se montrer hors des murs avec trois cens Hom-

mes,

Centeno  
sort de la Ca-  
verne.

(g) *Ibid.* Chap. 12.

mes  
alla  
Les  
& s'  
ses  
riva  
conn  
non  
Cart  
reufe  
min  
à que  
qui l  
coup  
tuer,  
les E  
Comr  
suiva  
rassen  
mais  
messe  
Pizar  
prit  
manda  
Il ne  
trente  
de Piz  
LE  
re, q  
dans  
cher  
suivre  
augme  
peut  
ne ré  
tenter  
cette  
nes de  
sur la  
Gendr  
toit l'  
autre

(r) S  
par ses  
cher de

XL

mes. D'Aguirre, dont le Capitaine Carvajal avoit fait pendre le Frere, alla joindre Centeno, & l'instruisit de tout ce qui se passoit dans la Ville. Les cinquante Braves attendirent la fin du jour pour se mettre en marche, & s'avancerent par un chemin différent de celui où Robles s'étoit posté avec ses Troupes. Ils les attaquèrent en flanc, & dans les ténèbres; d'où il arriva que les Soldats de Robles se tuoient mutuellement, sans pouvoir se reconnoître. Enfin, pour ne laisser rien manquer à l'adresse de Centeno, non plus qu'à son courage, Zarate raconte, qu'à l'exemple d'un Capitaine Carthaginois (r), il avoit employé une ruse qui ne lui réussit pas moins heureusement. Il avoit fait conduire tous les chevaux de sa Troupe sur le chemin des Ennemis; & les ayant fait défeller & débrider, il avoit donné ordre à quelques Indiens de les pousser devant eux. Ces animaux, pressés par ceux qui les suivoient, se mirent à courir de toute leur force, & jetterent beaucoup de désordre parmi les gens de Robles, avant qu'on eût le tems de les tuer, ou de reconnoître qu'ils étoient sans Cavaliers. Centeno, ayant mis les Ennemis en fuite, entra dans Cusco avec la même audace; & se fit élire Commandant, ou Capitaine Général, au nom de Sa Majesté. Dès le jour suivant, il fit couper la tête à Robles, qui avoit été pris dans la fuite; & rassemblant sous son enseigne, non-seulement le reste des Soldats de la Ville, mais la meilleure partie des Fuyards, après se les être attachés par la promesse du pardon & par la distribution de cent mille écus qui appartenoient à Pizarre, il se vit à la tête d'environ quatre cens Hommes, avec lesquels il prit le chemin de Plata. Son espérance étoit d'engager Mendoze, Commandant de cette Ville pour Pizarre, à se déclarer aussi pour le Parti Royal. Il ne put exécuter sitôt ce dessein; mais, dans sa marche, il rencontra cent trente Hommes d'Arequipa, qui s'étant révoltés contre Martin, Lieutenant de Pizarre, venoient se joindre à lui sous la conduite de Villegas.

Le bruit de son Expédition étant bientôt parvenu à Los Reyes, Pizarre, que ce soulèvement imprévu & la défection de ses Officiers jetterent dans une vive alarme, prit le parti de rappeler Acofta, pour le faire marcher du côté le plus pressant, c'est-à-dire contre Centeno; résolu de le suivre lui-même avec toutes ses forces, s'il voyoit celles de ses Ennemis augmenter. Ceux qui l'observoient de près, entre lesquels il paroît qu'on peut compter Zarate (s), croyoient avoir déjà découvert que si le succès ne répondoit pas à ses espérances, il pensoit à quitter le Pérou, pour aller tenter la fortune sur la Riviere de Plata ou vers le Chili. Mais remettant cette ressource à l'extrémité, il commença par faire arrêter plusieurs personnes dont il soupçonnoit l'attachement: il en condamna d'autres au supplice, sur la seule accusation d'avoir eu dessein de le quitter. Lorenzo Mexia, Gendre du Comte de la Gomera, fut de ce nombre. Altamirano, qui portoit l'Etendart Royal, un des plus riches Espagnols du Pays, fut arrêté, sans autre crime que d'avoir pris des manieres trop froides (t), & fut étranglé

CONQUÊTE  
DU PEROU.

DE LA GASCA.

1547.

Comment  
il s'empare de  
Cusco.

Stratagème  
renouvé  
des Carthag-  
nois.

Irrésolution  
de Pizarre.

(r) Se trouvant enfermé dans un Vallon par ses Ennemis, il en sortit en faisant marcher devant lui des Taureaux & des Vaches,

aux cornes desquels il avoit fait attacher des bottes de paille embrasées.

(s) *Ibidem*. Ch. 14. (t) *Ibid.*

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.  
1547.

Serment  
qu'il tire de  
ses Partisans.

Aldana pa-  
roit devant  
Los Reyes.

Allarmes  
de la Ville.

Pizarre sort  
des murs.

pendant la nuit (v). Ensuite, après s'être efforcé d'établir la fidélité par la terreur, Pizarre y voulut joindre la Religion du serment. Il fit assembler tous les Officiers qu'il avoit à Los Reyes & les principaux Habitans de la Ville. Un long discours, dans lequel il répéta tout ce qu'il avoit déjà publié pour sa Cause, fut suivi d'une sommation formelle d'expliquer chacun leur sentiment; & pour rendre les opinions plus libres, il engagea sa foi de Cavalier & de Gentilhomme, que non-seulement il ne s'offenseroit point qu'on se déclarât contre lui, mais qu'il laisseroit, à ceux qui trouveroient de l'injustice dans ses vues, la liberté de se retirer. Il ajouta seulement, qu'ils devoient penser deux fois à l'engagement qu'ils alloient prendre, parcequ'il juroit aussi de faire couper la tête à quiconque lui manqueroit de parole après s'être engagé. Tous lui promettant de le suivre & d'exécuter ses ordres, avec offre de leurs biens & de leur vie, il tira de son sein un Papier, qui contenoit tout ce qu'ils avoient entendu: il fit écrire au bas, par l'Auditeur, une promesse solennelle, qu'il lui fit signer le premier; & présentant de sa propre main la plume à tous ceux qui étoient présens, il la conduisit de l'œil, pour leur faire écrire successivement leurs noms. Après cette cérémonie, Acosta, qui étoit revenu prendre ses ordres, partit avec quatre cens Hommes, & prit le chemin de la Montagne, dans l'espérance de surprendre Centeno.

QUELQUES jours après, on eut avis que la Flotte avoit paru à quinze lieues de Los Reyes. Pizarre se crut obligé de sortir de la Ville avec toutes ses Troupes, dans la crainte que si les quatre Vaisseaux entroient une fois dans le Port, il ne lui fût difficile de retenir ceux qui tenteroient de se dérober dans la première confusion, pour aller joindre Aldana. Il fit publier une défense, sous peine de mort, à tous ceux qui avoient pris les armes à son service, de s'arrêter un instant dans les murs lorsqu'il en seroit sorti; & le Capitaine Carvajal eut ordre d'y demeurer pour l'exécution. Comme une partie des Troupes étoit composée des Habitans, un ordre si rigoureux leur causa tant de frayeur, qu'à peine oisient-ils se parler entr'eux. Quelques-uns néanmoins se cachèrent; & d'autres ensevelirent dans la terre ce qu'ils avoient de plus précieux. La veille du jour marqué pour sortir, on vit dans le Port trois des quatre Vaisseaux. L'allarme devint si vive, que Pizarre partit sur le champ, avec tout ce qui se trouva prêt, & s'alla poster entre le Port & les murs, autant pour arrêter ceux de ses gens qui pensoient à se rendre sur la Flotte, que pour s'opposer à la descente de ses Ennemis. D'ailleurs il ne vouloit pas être soupçonné d'abandonner la Ville, ni s'en éloigner réellement, sans avoir approfondi les intentions d'Aldana, & sans avoir tenté de se rendre maître des Vaisseaux par la ruse. Il n'en avoit pas un à son service, depuis qu'une mauvaise politique lui en avoit fait brûler cinq, qui étoient peu auparavant dans le Port.

Le reste du jour fut employé à mettre une garde avancée vers la Mer, pour empêcher toute communication de la Ville & du Camp avec la Flotte, & pour veiller sur tous les mouvemens des Ennemis. On passa la nuit dans cette situation. Le lendemain, Pizarre chargea Hernandez, un des princi-

(v) Son corps fut attaché le lendemain au gibet.

paux  
frir,  
il p  
en ô  
duire  
nuit  
Penn  
l'Am  
joign  
chang  
au Pé  
dont  
„ qu  
„ roi  
de l'o  
ço d'  
son a  
dant,  
fortir  
qui p  
offrit  
qui e  
qu'il  
pas d'  
de de  
il fut  
la lib  
& s'é  
avec  
tromp  
vant,  
Camp  
seulen  
tres à  
effet  
ble à  
lui-m  
tre les  
L'E  
péran  
Reyes  
deroie  
sa cor  
te-di  
faire  
le, fa

paux Habitans de Los Reyes, de se rendre à bord, dans un Canot, pour offrir, de sa part, à Aldana, la liberté de lui envoyer quelqu'un avec lequel il pût traiter du sujet de son retour, & pour demeurer, dans l'intervalle, en otage sur la Flotte. Aldana reçut volontiers cette proposition, & fit conduire à terre Penna, un de ses Capitaines, que Pizarre fit garder jusqu'à la nuit à quelque distance du Camp. Il se le fit amener, dans les ténèbres; & Penna lui mit entre les mains une copie des Provisions du Président & de l'Amnistie Générale, qui portoit aussi la révocation des Ordonnances. Il y joignit quelques explications sur le parti auquel la Cour s'étoit arrêtée, de changer la forme du Gouvernement, & sur les avantages qui reviendroient au Pérou de cette nouvelle disposition. Pizarre ne put soutenir un discours, dont il se crut outragé. Il répondit d'un ton furieux: „ qu'il feroit tirer à „ quatre chevaux tous les Ennemis qu'il avoit sur la Flotte, & qu'il châtieroit l'audace du Président”. Il se plaignit, avec le même emportement, de l'outrage qu'on lui avoit fait de retenir les Envoyés, & surtout de Lorenzo d'Aldana, qui lui apportoit la guerre, après avoir reçu sa Commission & son argent, pour aller en Espagne avec la qualité de son Ministre. Cependant, étant un peu revenu de ce transport, il fit signe à ses Capitaines de sortir de sa Tente; & lorsqu'il fut seul avec Penna, il s'étendit sur tout ce qui pouvoit servir à sa justification. Enfin, le traitant avec amitié, il lui offrit cent mille écus, s'il vouloit le rendre Maître du Galion de la Flotte, qui en faisoit toute la force & qu'il commandoit. Penna répondit noblement qu'il n'étoit pas capable d'une si basse trahison, & que Pizarre ne se faisoit pas d'honneur à la proposer. Il fut confié, pour le reste de la nuit, à la garde de Ribera, avec ordre de ne lui laisser voir personne; & le lendemain, il fut renvoyé à la Flotte sans aucune autre explication. Hernandez eut aussi la liberté de revenir; mais ayant promis de s'employer au service du Roi, & s'étant chargé d'un grand nombre de Lettres pour les Officiers du Camp, avec plusieurs copies du pardon, il eut besoin de beaucoup d'adresse pour tromper Pizarre. On lui avoit donné toutes les dépêches doubles. En arrivant, il déclara qu'on avoit voulu lui persuader de publier l'amnistie dans le Camp, & qu'il avoit cru devoir s'en charger, avec diverses Lettres; non-seulement pour amuser Aldana par cette espérance, mais pour livrer les Lettres à Pizarre, qui pouvoit en tirer d'utiles informations. Il lui remit en effet celles qui étoient destinées à cet usage, & Pizarre se crut fort redevable à son zèle. Mais après avoir joué ce rôle, il trouva le moyen de rendre lui-même une partie des autres, & de faire adroitement tomber le reste entre les mains de ceux dont elles portoient les noms.

L'EFFET de ce stratagème fut si funeste pour Pizarre, qu'il surpassa les espérances de ceux qui l'avoient employé. On a vu qu'en sortant de Los Reyes il y avoit laissé le Capitaine Carvajal, pour faire punir ceux qui tarderoient à se rendre au Camp. Carvajal, après avoir rempli formellement sa commission, s'étoit reposé du reste sur *Pedro de Cicilia*, homme de soixante-dix ans, mais aussi cruel que lui; & l'avoit chargé particulièrement de faire pendre, à l'heure même, ceux qui reviendroient du Camp dans la Ville, sans un congé par écrit. Cicilia s'acquitta de cet office avec tant de

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.  
1547.

Son entre-  
tien avec  
Penna.

Adresse  
d'Hernandez.

Mal qu'elle  
cause à Pizar-  
re.



CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.  
1547.

Il est abandonné d'un grand nombre de ses gens.

Avanture  
de Lagunas.

Fuite de  
plusieurs au-  
tres.

rigueur, qu'ayant rencontré un Soldat sans congé, & n'ayant pas la patience d'attendre le Bourreau, dont il se faisoit suivre ordinairement avec une provision de cordes, sur le champ il le poignarda lui-même. L'impression de tant d'horreurs, jointe à l'arrivée de l'Amnistie, & des Lettres, fit lever enfin le masque à quantité d'honnêtes gens, qui n'avoient pas cessé de gémir en secret du malheur de leur situation. Douze ou quinze des principaux de la nouvelle Milice commencerent à donner l'exemple. Sous divers prétextes, ils obtinrent séparément la permission d'aller à la Ville; mais après y avoir pris ce qu'ils avoient de plus précieux, au lieu de retourner au Camp, ils prirent le chemin de Truxillo. Quelques Espions en donnerent avis à Pizarre, qui les fit poursuivre par un détachement de Cavalerie: mais Torre, qui le commandoit, ayant marché plus de huit lieues sur leurs traces, & jugeant enfin qu'il lui seroit inutile de les joindre, parcequ'ils étoient tous gens de qualité, qui périroient plutôt que de tomber vifs entre ses mains, abandonna son entreprise. En retournant vers le Camp, il en rencontra un, qui avoit eu le malheur de demeurer en arriere, & qui ne put éviter d'être pris. C'étoit Hernand Bravo de Lagunas, Gentilhomme d'un mérite distingué, & Frere de Donna Ynnez Bravo, Femme de Ribera. Il fut conduit à Pizarre, qui le condamna sur le champ au supplice. Donna Ynnez, une des plus belles Femmes du Pérou, apprenant le péril de son Frere, courut de la Ville au Camp, se jeta aux piés de Pizarre, & secondée d'ailleurs de la plupart des Officiers, obtint grace enfin, après avoir été longtems refusée. Zarate observe que, de tous ceux qui offensèrent Pizarre pendant sa révolte, Lagunas fut le seul en faveur duquel il se laissa fléchir. Mais il en recueillit peu d'avantage; & rien ne marque mieux à quel point l'aversion étoit montée contre lui. Trois heures après la grace qu'il avoit accordée, ce même Lagunas, qui s'étoit vu la corde au cou, à-peine revenu de son trouble, & sans se donner le tems de respirer, reprit la fuite avec quelques autres & s'éloigna plus heureusement. Aussi Pizarre en fut-il si frappé, que dans un trouble où personne n'osoit l'aborder, il donna ordre qu'on tuât, sur le champ & sans distinction, tous ceux qui seroient rencontrés hors du Camp (x).

MAIS un remede de cette nature n'étoit pas propre à guérir le mal. Dès la nuit suivante, Maldonat, surnommé *le Riche*, un des principaux Officiers de l'Armée, Vieillard respectable, & des plus riches en effet du Pérou, prit le parti d'abandonner sa fortune pour fuir à toutes sortes de risques. Il sortit de sa Tente avec la cape & l'épée seule, sans se donner le tems de faire seller un Cheval, & sans prendre un Domestique avec lui. Après avoir longtems marché dans les ténèbres, il arriva au bord de la Mer, où il passa le reste de la nuit dans le sable; & le matin, s'étant ouvert à quelques Indiens, auxquels il fit faire un Canot de roseaux, il se rendit avec eux sur la Flotte, mais avec tant de peine & de danger, que le Canot n'étant plus en état de résister aux vagues, il périssoit infailliblement, s'il avoit eu dix toises de plus à traverser. Ce matin même, Martin de Robles, autre Officier de considération, n'ayant point trouvé Maldonat dans sa tente, où il étoit allé pour le

(x) *Ibidem.* Ch. 16.

voir,  
devo  
qu'au  
pouv  
pour  
prouv  
étoit  
secon  
valier  
vue de  
vant à  
ce qu'  
du Ro  
Cet  
dre, q  
tifs. A  
lever  
lieues  
Patrou  
que la  
jusqu'à  
demen  
la nuit  
Enseig  
retourn  
avoit d  
avoit d  
Royas,  
perent  
part.  
se faiso  
les diff  
ses inte  
Les  
Pizarre  
l'évasio  
étant la  
& trop  
pas mo  
Niece,  
position  
Le dép  
sur l'es  
mens q  
plus de  
désesp

voir, & jugeant de sa résolution, en prit occasion d'avertir Pizarre qu'il devoit abandonner un Camp, où le danger de perdre son Armée ne seroit qu'augmenter de jour en jour, & lui offrit de courir après Maldonat, qui ne pouvoit être fort éloigné, & dont il étoit important de faire un exemple, pour retenir par la terreur ceux qui seroient tentés de l'imiter. Pizarre approuva beaucoup ces deux conseils, surtout de la part d'un homme, qui étoit entré jusqu'alors dans toutes ses vues, & le pressa même d'exécuter le second. Robles prit les Chevaux de Maldonat, avec les siens, & trente Cavaliers de sa Compagnie, dont il connoissoit les dispositions. Il partit à la vue de Pizarre, qui fit des vœux pour le succès de sa course. Mais en arrivant à Los Reyes, il y déclara qu'il alloit joindre le Président, & que tout ce qu'il y avoit de braves Espagnols étoient obligés de suivre les ordres du Roi.

CETTE nouvelle, qui fut bientôt apportée au Camp, y causa tant de désordre, que Pizarre n'osa même entreprendre d'envoyer sur les traces des Fugitifs. Après s'être efforcé de calmer l'agitation publique, il prit le parti de lever son Camp; & dès le lendemain il s'avança vers un Aqueduc, à deux lieues de la Ville, où sa situation lui fit espérer qu'avec des Gardes & des Patrouilles, il pourroit arrêter ceux qui pensoient à le quitter. Il se flattoit que la plus grande difficulté seroit vaincue, s'il pouvoit éloigner ses Troupes jusqu'à dix ou douze lieues de la Mer. Le Docteur Carvajal eut le commandement de la principale Garde, avec ordre de veiller soigneusement toute la nuit. Mais dans la nuit même, prenant son tems, avec *Retamoso*, son Enseigne, *Hondegardo*, *Escovedo*, *Mirande*, *Vargas* & plusieurs autres, il retourna vers Los Reyes, d'où il prit le chemin de Truxillo. *Lope Martinez* avoit déjà pris la même route. Quelques heures après, *Royas*, à qui Pizarre avoit donné le grand Etendart, partit aussi, avec *Vermudez* & *Gomez de Royas*, ses Neveux, & plusieurs autres personnes de qualité. Ils s'échaperent par le quartier de *Carvajal*, où le passage étoit libre, depuis son départ. Ce qu'il y avoit de plus étrange dans toutes ces fuites, c'est qu'elles se faisoient, non-seulement sans concert, mais avec une vive défiance entre les différentes Troupes, par la crainte où chacun étoit de laisser pénétrer ses intentions à tout autre que des Amis éprouvés.

Les premiers rayons du jour, qui porterent de si fâcheuses nouvelles à Pizarre, le jetterent dans une mortelle consternation. Il regrettoit surtout l'évasion du Docteur *Carvajal*; & le chagrin qu'il lui avoit causé, en lui ôtant la Commission dont il avoit chargé *Acosta*, étoit une cause trop juste & trop récente pour laisser quelque doute de ses motifs. Il ne se repentoit pas moins amerement de ne se l'être pas attaché par un mariage avec sa Niece, *Donna Francisca*, Fille du Marquis, dont on lui avoit fait la proposition, & qui auroit été capable de le mettre entièrement dans ses intérêts. Le départ d'un Homme si considéré fit aussi les plus fâcheuses impressions sur l'esprit des Soldats, qui n'ignoroient pas l'intime liaison & les engagements qu'il avoit avec Pizarre, depuis la mort du Viceroi. Il laissoit au Camp plus de quinze mille écus, mais il emportoit les secrets du Conseil; & le désespoir auquel on attribua sa fuite, dans le doute où il devoit être de sa

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.  
1547.

Pizarre s'éloigne de Los Reyes.

Autres fuites.

Régret de Pizarre pour le Docteur Carvajal.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.  
1547.

réconciliation avec le Parti Royal, faisoit juger aussi mal des ressources de Pizarre que de la justice de sa cause. Pendant que ces tristes considérations occupoient le Chef & les Troupes, deux autres Officiers, Jean Lope & Villadan, poussèrent leurs chevaux à la vue de tout le monde & de Pizarre même, en criant à haute voix : *vive Sa Majesté, & meure le Tyran Pizarre!* Ils sortirent du Camp, avec un bonheur égal à leur hardiesse, & l'on ne put attribuer une fuite si téméraire, qu'à la confiance qu'ils avoient à la vitesse de leurs chevaux. Ce spectacle jeta Pizarre dans une défiance, qui lui fit même défendre le moindre mouvement pour les arrêter, dans la crainte de donner aux Spectateurs un prétexte pour les suivre. Il se hâta de lever son Camp; & la route qu'il fit prendre à ses Troupes fut par la Plaine, vers Arequipa. La désertion continua pendant toute cette marche; quoique sur de simples soupçons il eût fait pendre, en peu de jours, dix ou douze personnes de distinction, sans leur laisser le tems de se réconcilier avec le Ciel. Enfin les Historiens ne lui donnent que deux cens Hommes, en arrivant dans la Province de Nasca, qui est à cinquante lieues de Los Reyes.

Los Reyes  
se déclare  
pour le Roi.

Il avoit laissé, dans cette Ville, Ribera, Martin Pizarre, Antoine de Léon, & quelques autres des principaux Habitans, que leur vieillesse ou leurs infirmités dispensoient des fatigues de la guerre, & sur l'attachement desquels il comptoit dans son absence. Mais à peine le virent-ils éloigné, qu'ils se déclarèrent pour le Parti Royal. L'Amnistie & les Provisions du Président furent publiées, & reçues au nom de tous les Habitans. Ensuite ils firent donner avis de leurs dispositions à Lorenzo d'Aldana, qui n'avoit pas cessé de demeurer à l'ancre, pour recevoir tous ceux qui cherchoient un asyle sur ses Vaisseaux. D'ailleurs, à la première nouvelle de l'éloignement de Pizarre, Palamino étoit descendu sur la Côte avec un Détachement nombreux, dans la crainte qu'il ne lui prît envie de revenir à Los Reyes; & lorsque cette Ville eut déclaré sa soumission par des Députés, on mit, à de justes distances, sur la route des Rebelles, douze Cavaliers, qui avoient ordre de communiquer, avec toute la diligence possible, tout ce qu'ils apprendroient dans cette chaîne. Caceres fut placé par Aldana dans Los Reyes, pour y recevoir avec bonté ceux qui viendroient s'y rassembler sous les Enseignes Royales. Quelques Moines furent dépêchés en divers endroits où le Parti du Roi commençoit à prévaloir, pour y confirmer l'amnistie, & l'approche du Président, dont on avoit appris, en effet, le départ de Panama. Centeno reçut particulièrement des éloges de sa fidélité, & des assurances d'une distinction proportionnée à ses services. Enfin Yllanes eut ordre de ranger la Côte, avec une Frégate, pour répandre des Lettres par des Messagers adroits, qui devoient s'approcher d'Arequipa même, où l'on supposoit que Pizarre avoit ses principales ressources, passer vers Plata, pour y rappeler Mendoza au devoir, & s'avancer, s'il étoit possible, jusqu'au Camp d'Acosta.

Il entre dans  
Los Reyes.

RIEN n'empêchant plus Aldana d'entrer dans un Pays où tout se dispoit à la soumission, il y fit sa descente, à la tête de cent cinquante Hommes qui lui restoient à bord; & s'avancant vers la Ville, il y fut reçu avec les honneurs qu'on crut devoir au Chef du Parti Royal. Alors tous les cœurs

fideles  
l'Armée  
pensoit  
que Piza  
velle cau  
c'étoit u  
tarder les  
fut aussi  
noit tout  
tant avec  
qu'un au  
té, il ne  
Lieutenan  
lui rappè  
courage  
cette pro  
lez, il co  
bre, on

Il n'av  
& du mal  
en lui rec  
avant qu'  
velles: il  
ses forces  
grandes v  
bloient fu  
de la Flot  
nétrer dan  
ti du deve  
un servic  
prirent la  
Grand-Et  
Gutierrez  
le courag  
dre ceux  
plus éloig  
les Magis  
command  
deux ou  
vingt aut

(y) Elle  
Carvajal,  
de rien. G  
tirés d'une  
Traducteu

fidèles sortirent de l'oppression; & ceux, qui continuoient d'abandonner l'Armée ennemie, arriverent en grand nombre, dans un lieu où l'on ne pensoit plus qu'à les traiter avec amitié. Un jour, néanmoins, on publia que Pizarre retournoit sur ses pas avec de nouvelles forces; & cette nouvelle causa beaucoup d'émotion dans la Ville: mais on apprit ensuite que c'étoit une ruse du Capitaine Carvajal, pour favoriser leur retraite, & retarder les mouvemens d'Aldana, dont ils craignoient d'être poursuivis. On fut aussi que Pizarre, dans la crainte d'être tué par ses propres gens, prenoit toutes sortes de précautions pour sa sûreté; & que sa cruauté augmentant avec son chagrin, il ne laissoit point passer de jour sans envoyer quelqu'un au supplice. Depuis que le Docteur Carvajal & Royas l'avoient quitté, il ne faisoit plus porter d'autre Etendart que celui de ses Armes. Son Lieutenant Général, qui l'avoit souvent pressé de prendre le titre de Roi, lui rappelloit encore cette idée, comme une ressource qui pouvoit rendre le courage à ses Partisans. On ignore par quels motifs il rejetta constamment cette proposition. Mais, soutenu par l'espérance de joindre Acosta & Puellez, il continuoit sa marche avec un reste de fermeté (y). Le 9 de Septembre, on fut informé qu'il étoit à quatre-vingts lieues de Los Reyes.

Il n'avoit pas fait tant de chemin sans informer Acosta de son départ, & du malheur qu'il avoit de se voir abandonné d'une partie de ses Troupes, en lui recommandant néanmoins de n'en rien faire connoître aux siennes, avant qu'ils pussent se joindre. Acosta feignit d'avoir reçu d'heureuses nouvelles: il publia même que Pizarre avoit remporté divers avantages; que ses forces croissoient tous les jours, & qu'étant parti de Los Reyes dans de grandes vues, il y avoit renvoyé des personnes de confiance, qui sembloient fuir par mécontentement, pour se rendre plus facilement maîtres de la Flotte d'Aldana. Mais cet artifice n'empêcha point la vérité de pénétrer dans son Camp. Plusieurs de ses Officiers, résolus de prendre le parti du devoir, entreprirent de lui ôter la vie, pour mériter leur grace par un service de cette importance; & leur dessein ayant été découvert, ils prirent la fuite au nombre de 35, entre lesquels on comptoit *Alarcon*, Grand-Etendart, *Sotomayor*, *Dolnos*, *Hernand d'Alvarado*, *Regel*, *d'Avila*, *Gutierrez d'Escovedo*, & *Monjo*, c'est-à-dire, les plus distingués par le nom, le courage & l'expérience. En vain fit-il marcher sur leurs traces, & pendre ceux qu'il soupçonnoit d'avoir eu part au complot. Comme il n'étoit plus éloigné de Cusco, il continua sa route vers cette Ville, où, déposant les Magistrats que Centeno avoit établis, il laissa Vasquez de *Tapia* pour commander au nom de leur Chef commun; mais à peine fut-il éloigné de deux ou trois journées, marchant du côté d'*Arequipa*, qu'*Almandras* & vingt autres de ses plus braves Cavaliers l'abandonnerent. Ces désertions

(y) Elle lui étoit inspirée par le Capitaine Carvajal, son Lieutenant, qui ne s'effrayoit de rien. Gomara lui fait chanter deux Vers, tirés d'une Chanson Espagnole, que le vieux Traducteur rend ainsi:

Ces miens cheveux, en petit nombre,  
Fendront un air épais & sombre.

Comme s'il eut voulu dire, ajoute l'Historien, que lui seul, avec peu de gens, pouvoit rompre une grosse Armée, & qu'il se foucioit peu de ceux qui fuyoient. L. V. Ch. 3.

CONQUÊTE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1547.

Chagrin &  
cruauté de Pizarre.

Il communi-  
que ses mal-  
heurs à  
Acosta.

Acosta perd  
quantité de  
ses gens.

sources de  
dérations  
pe & Vil-  
e Pizarre  
Pizarre!  
on ne put  
la vitesse  
qui lui fit  
crainte de  
lever son  
ine, vers  
oique sur  
ouze per-  
ec le Ciel.  
arrivant  
es.

ntoine de  
illeffe ou  
achement  
éloigné,  
s du Pré-  
Ensuite ils  
avoit pas  
hoient un  
ignement  
achement  
s Reyes;  
on mit,  
ers, qui  
tout ce  
ana dans  
sembler  
en divers  
confirmer  
effet, le  
a fidélité,  
nfin Ylla-  
des Let-  
uipa mé-  
s, passer  
s'il étoit

disposoit  
Hommes  
avec les  
es cœurs

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.  
1547.

Jonction de  
Centeno & de  
Mendoze.

Le Président  
La Gasca ar-  
rive au Pérou.

Ses mesures.

furent si continuelles, que de trois cens Hommes avec lesquels il étoit parti de Los Reyes, il ne lui en restoit que cent lorsqu'il joignit Pizarre; comme ce malheureux fantôme de Gouverneur n'en avoit pas plus de trois cens cinquante, de quinze cens qu'il avoit contrains de le suivre, & de ceux-mêmes qu'il s'étoit efforcé de rassembler dans sa marche.

D'UN autre côté, Centeno avoit attendu l'effet des Lettres, par lesquelles il avoit sollicité Mendoze, de rentrer comme lui dans la soumission qu'ils devoient au Souverain; & son espérance ne fut pas trompée. Pour éviter toutes les jalousies d'autorité, ils convinrent que chacun commanderait en chef les Troupes qu'il avoit déjà sous ses ordres; & leur jonction se fit avec d'autant plus de joie, que se trouvant ensemble plus de mille Hommes, ils se crurent en état de chercher Pizarre, pour lui ôter le tems de se faire de nouvelles ressources. Son embarras augmentoit de jour en jour. Presque tous les lieux, qui sont entre Los Reyes & Quito, s'étoient déclarés contre lui. Dolmos, son Lieutenant à Puerto Vejo, avoit répondu favorablement aux Lettres d'Aldana; ensuite les ayant communiquées à Gomez Estacio, qui commandoit à la Culata, ou Guayaquil, & qui avoit paru balancer sur son devoir, il l'étoit allé voir, sous prétexte de conférer avec lui, & il l'avoit surpris sans Gardes & l'avoit poignardé (z). De Guayaquil, qui avoit embrassé aussitôt le Parti Royal, il avoit envoyé Urbina jusqu'à Quito, pour engager Puellez dans les mêmes intérêts. Cet audacieux Ami de Pizarre avoit répondu qu'il remettrait à délibérer sur sa conduite, lorsqu'il auroit vu celui que la Cour envoyoit pour succéder à l'ancien Gouverneur. Sur cette réponse, il avoit eu le fort d'Estacio; & la Ville s'étant déclarée aussi pour le Roi, Salazar, meurtrier de Puellez, en étoit parti avec trois cens Hommes pour marcher vers Tumbez, & s'y trouver à l'arrivée du Président.

AINSI, de toutes parts, la voix du devoir recommençoit à se faire entendre. D'ailleurs le Président, qui s'étoit enfin déterminé à s'embarquer avec toutes les Troupes de Panama & des lieux voisins, avoit déjà relâché heureusement à Tumbez. Il n'avoit pas plutôt paru dans ce Port, que non-seulement il lui étoit venu, de divers endroits, des Lettres & des offres de services, mais qu'il avoit vu arriver un grand nombre de Soldats, qui avoient grossi tout-d'un-coup son Armée du double. Ce prompt succès lui avoit donné tant de confiance à l'avenir, que ses forces lui paroissant déjà suffisantes, il avoit envoyé quelques-uns de ses Vaisseaux à la Nouvelle Espagne & dans tous les lieux dont il avoit demandé l'assistance, pour y déclarer qu'il ne la croyoit plus nécessaire. Il s'étoit mis en marche vers la Vallée de Xauxa, où l'abondance des vivres, & la facilité des communications, lui faisoient espérer de pouvoir rassembler facilement tous ceux qui continueroient de se déclarer en sa faveur. Cette vue lui avoit fait envoyer ses ordres dans toutes les parties du Royaume; & résolu même de ne pas s'approcher de Los Reyes

(z) La Gasca n'approuva point tous ces meurtres. „ Il tança les Meurtriers: vous autres, leur dit-il, sous ombre de faire service au Roi, vous tuez les Hommes &

„ vengez vos injures particulières. Le Roi „ n'a que faire de tout cela". Benzoni, L. III. Ch. 16.

Reyes  
Aldan  
pes de  
plus  
auxqu  
cesse  
Gens  
Pizarre  
rate al  
plus de

Il e  
Center  
ces, m  
& qu'il  
n'obtie  
une Le  
son mé  
eus po  
Capital  
deux a  
des off  
le pass  
disoit-il  
porté l  
une ré  
connoit  
mais il  
de sa ré  
ment,  
l'amnist  
quelque  
sion &  
près du  
lui fair  
vie & f  
auquel  
amitié

LA r  
voyé le  
hâter sa  
plus de  
tre, il  
la fit m  
che, av  
rale, il

(a) Za  
XIX

Reyes sans avoir terminé glorieusement son entreprise, il avoit fait avertir Aldana de se rendre à Xauxa par la route des Montagnes. Avec les Troupes de Caxamalca, qui n'avoient pas tardé à le joindre, il se voyoit déjà plus de mille Hommes, sous les ordres d'Hinojosa & d'Alfonse d'Alvarado, auxquels il avoit donné le Commandement général. Les Historiens sont sans cesse observer, qu'après le nom du Roi, qui rappelloit tous les honnêtes Gens à la soumission, rien n'y contribuoit tant que la cruauté avec laquelle Pizarre continuoit de traiter ceux dont l'attachement lui étoit suspect. Zarate assure que, depuis l'arrivée de la Flotte d'Aldana, il en avoit fait périr plus de cinq cens, par la corde ou par le glaive (a).

Il étoit encore aux environs d'Arequipa lorsqu'il apprit la jonction de Centeno & de Mendoza. N'étant pas informé tout-d'un-coup de leurs forces, mais sachant qu'ils avoient occupé les passages près du lac de *Titicaca*, & qu'il lui étoit difficile de les attaquer dans ce Poste, il résolut de tenter s'il n'obtiendroit rien de la négociation. *Voso* fut envoyé à Centeno, avec une Lettre flatteuse, dans laquelle Pizarre, non-seulement rendoit justice à son mérite, mais lui rappelloit les sentimens d'amitié qu'il avoit toujours eus pour lui, jusqu'à lui avoir fait grace de la vie, contre l'avis de tous ses Capitaines, dans une occasion où la justice l'avoit obligé de faire punir deux autres Officiers, qui n'étoient pas plus coupables. Il ajoutoit de grandes offres, pour le ramener à son Parti, avec un serment formel d'oublier le passé, dont il lui devoit rester d'autant moins de ressentiment, que ceux, disoit-il, qui l'avoient excité à prendre les armes contre lui, en avoient porté la peine. Centeno reçut agréablement cette Lettre, & n'y fit pas une réponse moins honnête. Il remercioit Pizarre de ses offres, en reconnoissant, avec une noble franchise, les graces qu'il avoit reçues de lui: mais il le pria de considérer que la meilleure marque qu'il pût lui donner de sa reconnoissance, étoit de l'exhorter, comme il le faisoit très humblement, à considérer la situation des affaires, la clémence de Sa Majesté, & l'amnistie qu'elle accordoit, sans exception, à tous ceux qui avoient eu quelque part aux troubles du Pérou: que s'il vouloit rentrer dans la soumission & se joindre à lui, il promettoit de le servir de toutes ses forces auprès du Président, & d'employer tout le crédit de ses Amis & le sien pour lui faire obtenir une composition honorable, sans aucun risque pour sa vie & sa fortune: qu'au reste pour toute autre cause que celle du Souverain, auquel tous devoient l'obéissance, il pouvoit compter sur la fidélité de son amitié & de son secours.

La réponse de Centeno avoit paru si importante à Pizarre, qu'il avoit envoyé le Capitaine Carvajal au-devant de *Voso*, non-seulement pour lui faire hâter sa marche, mais pour lui recommander de ne pas dire que Centeno eut plus de sept cens Hommes. Après avoir appris d'eux la substance de la Lettre, il ne daigna pas la lire; & sa chaleur augmentant par ses réflexions, il la fit même brûler aux yeux de plusieurs Officiers. Ensuite il se mit en marche, avec ses Troupes, vers la Province de Charcas. Dans une revue générale, il ne s'étoit pas trouvé plus de cinq cens Hommes. La plupart de ses

CONQUÊTE  
DU PÉROU,  
DE LA GASCA.  
1547.

Pizarre entreprend de gagner Centeno.

Sa Lettre, & Réponse de Centeno.

Resseintment de Pizarre.

(a) Zarate, Liv. VII. Chap. I.

CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.

1547.

Il marche  
contre Cente-  
no & Men-  
dozc.

Gens étoient persuadés, que, dans la supposition même qu'il pût forcer les passages, ou que Centeno le laissât passer volontairement, son dessein n'étoit pas de hasarder une Bataille. D'autres le croyoient, au contraire, dans cette résolution. Il marcha droit vers le Lac de Titicaca, où de nouveaux avis l'avoient informé que Centeno & Mendoza étoient en bon ordre. Dans cette route, le Capitaine Carvajal, qui commandoit l'Avant-garde, fit pendre vingt Hommes, que leur malheur lui fit rencontrer, & dans ce nombre, un Prêtre nommé *Pantaleon*, parcequ'il avoit porté quelques Lettres à Dom Diegue. Il le fit pendre, avec un Breviaire & un Ecrivoire au cou. La marche fut continuée jusqu'au Jeudi 19 Octobre, que les Coureurs des deux Armées se rencontrèrent, & reçurent les uns des autres des informations qu'ils portèrent à leurs Généraux.

ALORS Pizarre envoya un de ses Chapelains à Centeno, pour le faire prier de lui accorder le passage, & de ne le pas mettre dans la nécessité de se le procurer par les armes, en protestant de tous les malheurs qu'un refus pouvoit causer aux deux Partis. L'Evêque de Cusco, qui étoit au Camp de Centeno & de Mendoza, fit prendre le Chapelain & se le fit amener dans sa Tente. Centeno, n'ayant fait aucune réponse, se contenta de redoubler les Gardes, & d'avertir ses Troupes qu'elles étoient menacées d'une attaque.

Maladie de  
Centeno.

DEPUIS plus d'un mois, il étoit malade d'une fièvre si opiniâtre, qu'il avoit été saigné six fois sans aucun soulagement. A peine étoit-il en état de quitter le lit. Cette nuit même, Acofta prit vingt Hommes, avec lesquels il s'avança furtivement jusqu'au Camp des Ennemis, dans l'espérance de l'enlever, ou de le tuer. Sa tente étoit un peu à l'écart, pour se délivrer du bruit. Acofta, qu'on avoit bien informé, surprit les Sentinelles, & croyoit le succès infailible, lorsqu'il fut aperçu de quelques Valets Negres, qui donnerent l'alarme. Il fit faire une décharge, qui n'eut pas d'autre effet que de favoriser sa retraite.

AINSI, dès le jour suivant, les deux Armées sortirent de leur Camp, & s'avancèrent à la vue l'une de l'autre. Celle de Centeno & de Mendoza étoit composée d'environ mille Hommes, parmi lesquels ils avoient deux cens Chevaux & cent cinquante Arquebusiers. Ils avoient nommé Ribera, pour Lieutenant Général. Leur Cavalerie étoit commandée par Ulloa, Rivierez & Villegas: Diegue Alvarez portoit leur Etendard. Les Commandans de leur Infanterie étoient *Vargas*, *Retamozo*, *Negral*, *Pantoia*, & *Lopez de Zuniga*; & leur Major Général, *Garcias de Saint Mamez*. Dans l'Armée de Pizarre, le Capitaine Carvajal avoit toujours le rang & les fonctions de Lieutenant Général. L'Auditeur *Cepeda* & *Guevara* commandoient la Cavalerie; & l'Infanterie avoit pour Chefs, *Acofta*, *Bachicao* & *Torre*.

Les deux  
Armées s'ap-  
prochent.

DANS cette disposition, les deux Armées continuèrent de s'approcher; celle de Pizarre au son des Trompettes & de plusieurs Instrumens de Musique; l'autre sans bruit, parcequ'elle étoit mal pourvue de ces Instrumens. On étoit à six cens pas. Carvajal fit faire alte. L'Armée ennemie s'avança d'environ cent pas de plus, & fit alte aussi. Alors un Peloton d'Arquebusiers, détaché de l'Armée de Pizarre pour escarmoucher, se présenta de fort bonne grace, & quarante autres furent postés de chaque côté sur les Ailes. Pizarre

prit  
avan  
ça fo  
dont  
bler p  
engag  
ques p  
quoiqu  
cerent  
ques c  
peu de  
toute  
toujou  
pas. A  
adroits  
tillerie  
tant de  
Homm  
& réfil  
exhorta  
sur le s  
accouru  
sous lui  
blesure  
de Cent  
Ennemi  
les Ailes  
Ce défat  
acheva  
même v  
controit  
fuite, &  
quantité  
géoit rie  
quer, B  
toit jett  
Pizarre,  
roit pas  
le Capit  
le fit pe  
senté le  
voir au  
mal, qu  
de son A

(b) "  
" rate )

prit son poste entre son Infanterie & sa Cavalerie. De l'autre côté, on fit avancer aussi un Peloton d'Arquebusiers pour l'escarmouche. Elle commença fort vivement. Mais Carvajal, remarquant dans ses Ennemis un ordre dont la régularité lui déplut, rappella toute son invention, pour les troubler par quelque heureuse ruse. Il comprit qu'il n'étoit question que de les engager dans un nouveau mouvement. Ses Gens eurent ordre de faire quelques pas, mais avec lenteur. Ceux de Centeno, s'imaginant que l'Ennemi, quoiqu'inférieur en nombre, vouloit avoir l'honneur de l'attaque, commencerent aussi à marcher. Lorsqu'ils furent assez près, Carvajal fit tirer quelques coups pour les engager à faire leur décharge. Ils la firent, mais avec peu de perte pour l'Ennemi, qui étoit encore éloigné de trois cens pas; & toute leur Infanterie s'avança aussitôt, piques baissées. Carvajal défendoit toujours de tirer, jusqu'à ce qu'il les vit à la distance d'environ cinquante pas. Alors, non-seulement ses Arquebusiers, dont la plupart étoient fort adroits, mais quelques petites Pièces de Campagne, qui composoient l'Artillerie de Pizarre, eurent ordre de faire feu; & leur décharge se fit avec tant de justesse ou de bonheur, qu'elle fit tomber plus de cent cinquante Hommes, entre lesquels étoient plusieurs Capitaines. Les autres s'ouvrirent, & résisterent peu. Ils prirent la fuite, sans être retenus par les cris & les exhortations de Retamoso, que deux coups d'Arquebuse avoient couché sur le sable. La Cavalerie de Centeno, voyant son Infanterie en désordre, accourut, & recommença une attaque de front. Pizarre eut son cheval tué sous lui, dans cette occasion, & fut renversé lui-même, mais sans aucune blessure. En même tems Ulloa & Rivierez, qui commandoient l'Infanterie de Centeno, en rallierent une grande partie, dans le dessein de prendre les Ennemis en flanc: mais, rencontrant les Arquebusiers qu'on avoit mis sur les Aîles, Rivierez & plusieurs des siens y furent tués dès les premiers coups. Ce désastre, joint à la retraite de la Cavalerie, qui se vit fort mal traitée, acheva de ranger la fortune sous les Enseignes de Pizarre. Il s'avança lui-même vers les tentes de Centeno, faisant main-basse sur tout ce qu'il rencontroit; tandis que les Vaincus, passant par son propre Camp dans leur fuite, & le trouvant sans défense, y enleverent les Chevaux de bagage & quantité d'or & d'argent. Mais il ne regretta point une perte qui ne changeoit rien à sa victoire. Lorsque la Cavalerie de Centeno étoit venu l'attaquer, Bachicao voyant le désordre des siens & croyant son Parti ruiné, s'étoit jetté dans celui de Centeno. Ensuite, la Victoire s'étant déclarée pour Pizarre, il se flatta que si son action avoit été remarquée, son intention n'auroit pas été connue, & qu'il pourroit la colorer de quelque prétexte. Mais le Capitaine Carvajal, qui l'avoit observé, refusa d'entendre ses excuses, & le fit pendre sur le champ (b); digne fin d'un Scélérat, dont on a représenté le caractère & les crimes. Centeno, pendant la Bataille, s'étoit fait voir au milieu de ses Gens, sur un Brancard porté par six Indiens. Il étoit si mal, qu'il ne lui restoit presque aucun sentiment: cependant, après la déroute de son Armée, il fut sauvé par les soins & la diligence de ses Amis.

(b) „ Avec sa cruauté ordinaire, (dit Zaccaria) cours mocqueurs, & l'appellant son compere, rate) en le raillant, lui tenant des discours, re, comme il l'étoit en effet. ubi sup. Ch. 3.

CONQUÊTE  
DU PEROU.

DE LA GASCA.

1547.

Ruse du Capitaine Carvajal.

Combat sanglant.

Pizarre est vainqueur.

Cruauté de Carvajal.



CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.

1547.

Perte des  
deux Partis.

Orgueil &  
dispositions  
de Pizarre  
après sa vic-  
toire.

CETTE journée fut sanglante. Le Parti de Centeno y perdit plus de trois cens cinquante Hommes (c), sans y comprendre ceux que Carvajal fit mourir après l'Action: les Capitaines Rivierez, Retamoso, Zuniga, Negral, Pantoia & Diegue d'Alvarez, furent tués à la tête de leur Troupe. On ne fait monter la perte de Pizarre qu'à cent Hommes, & tous les Historiens attribuent sa victoire à l'habileté de son Lieutenant. Ce furieux Avanturier poursuivit les Fuyards pendant deux jours, sur le chemin de Cusco. Il auroit voulu se saisir de l'Evêque de cette Ville, qui avoit embrassé le parti de Centeno, & qui s'étoit montré dans les rangs pendant le Combat: mais n'ayant pu le joindre, il se vengea sur plusieurs autres, qu'il fit pendre sans pitié, entre lesquels étoient un Frere de l'Evêque, Religieux, Prêtre de S. Dominique, & son Compagnon (d). Il se vançoit d'avoir tué seul, en trois jours, plus de cent Hommes, & dans ce nombre, un de ses Freres: ce qui n'a rien de surprenant, remarque l'Historien, dans une guerre civile, où les Parens & les Amis s'entr'égorgeant souvent avec une fureur aveugle. (e).

PIZARRE employa les premiers momens, qui suivirent sa victoire, à répartir les Terres des Vaincus entre ses Soldats, avec promesse de leur en assurer la possession lorsqu'il auroit achevé la défaite de ses Ennemis. Ensuite il envoya prendre, aux Mines, tout l'or & l'argent qui pouvoit s'y trouver. Tous les Soldats dispersés de Centeno reçurent ordre, sous peine de mort & par une publication solemnelle, de venir se ranger sous l'Etendart du Vainqueur, avec promesse du pardon pour ceux qui paroïtroient au terme réglé. Torre fut envoyé à Cusco, pour y faire exécuter à mort *Tapia & Martel*, qui avoient changé de parti depuis les engagements qu'ils avoient pris avec *Acosta*; & *Bustincia* fut chargé d'enlever les Caciques des lieux voisins, pour les obliger de fournir des vivres à l'Armée. Ainsi Pizarre reprit, avec plus de hauteur que jamais, les soins & l'autorité du Gouvernement. Quelques-uns prétendent néanmoins qu'il mit en délibération s'il ne profiteroit pas de ses avantages, pour faire un accommodement honorable avec La Gasca, dont il n'ignoroit plus l'arrivée & les préparatifs. Il paroît certain que *Cepeda* (f) & *Carvajal* même (g) lui conseillèrent tout autre parti que celui

(c) Gomara dit 450; il ajoute que la Bataille fut donnée le jour des onze mille Vierges, & qu'elle fut nommée Bataille de *Guarina*.

(d) Zarate, *ubi supra*.

(e) Gomara, Liv. V. Ch. 75.

(f) „ Pizarre & Cepeda, dit un Historien,  
„ se querellerent à Pucaran, sur la question,  
„ s'il falloit s'accorder avec La Gasca.  
„ Cepeda prétendoit qu'il étoit tems de met-  
„ tre les fers au feu, & que leur victoire  
„ pourroit adoucir le cœur du Président, &  
„ lui faire goûter un accord honnête &  
„ gracieux. Il faisoit même souvenir Pizar-  
„ re, qu'il lui avoit promis, à Arequipa, d'y  
„ penser. Mais Pizarre, suivant plutôt l'opi-  
„ nion des autres & son propre défatre; le-

„ quel il ne pouvoit éviter, dit qu'il ne lui  
„ convenoit point pour le présent, parceque  
„ s'il en faisoit parler après cette victoire,  
„ ses Ennemis estimeroient & réputeroient  
„ cela à foiblesse, & si les siens en avoient  
„ le vent, ils l'abandonneroient aussitôt, &  
„ les Amis, qu'il pensoit toujours avoir au  
„ Camp de La Gasca, lui faudroient au be-  
„ soin. Gomara, *ubi supra*.

(g) „ Carvajal (suivant un autre Histo-  
„ rien,) avertit Gonzale Pizarre de ne se  
„ fier point à ceux qu'il avoit recueillis de la  
„ déroute de Centeno, ni encore à quelques  
„ autres qu'il lui nomma, parcequ'ils ne man-  
„ queroient de le trahir aussitôt qu'ils en  
„ trouveroient l'occasion; mais étoit d'avis  
„ qu'ils s'en allaient au Chili, pillant, brû-

de s'oc  
soit p  
lui en  
ce qu  
ce, d  
reçu  
cette  
lesque

LE  
jal, l  
plus  
trouv  
Troup  
veren  
dées  
meure

pour  
qu'on  
soin d  
tout d  
sa cap  
avec u  
cice d  
douceu  
inclin  
de Me  
de cha  
deux C

pas bes  
Mais l  
confidé  
des par  
cueillir  
te lors  
en ave  
Pizarre

IL C

„ lant,  
„ passer  
„ voit t  
„ pas m  
„ Pizar  
„ résolt  
„ du P  
„ eh br  
„ allons  
„ ainsi

de s'obstiner à la révolte, dans un tems où sa victoire même ne lui garantisoit pas la fidélité de ses Troupes. Mais cette dernière faveur de la Fortune lui ensoit tellement le cœur, que se croyant invincible, il n'eut d'impatience que pour se rendre à Cusco, dont il vouloit faire le centre de sa puissance, & d'où il se proposoit d'aller au-devant de La Gasca, lorsqu'il auroit reçu le renfort de Puellez qu'il attendoit encore. Il se rendit en effet dans cette Ville, avec toutes ses Troupes; & les apparences d'admiration, avec lesquelles il y fut reçu, augmentèrent son orgueil & sa confiance.

Le Président étoit arrivé dans la Vallée de Xauxa, où le Docteur Carvajal, Royas, Mexia & Palomino s'étoient joints à lui, avec des Compagnies plus ou moins nombreuses, qu'ils avoient eu le tems de rassembler, il se trouva, dès le premier jour, à la tête d'environ quinze cens Hommes. Les Troupes de Quito, sous la conduite de Salazar, & celles de Los Reyes arrivèrent aussi par différentes routes; mais les dernières n'étant pas commandées par Aldana, qui avoit regardé comme un devoir plus important de demeurer à la garde de la Ville & du Port, Alfonse d'Alvarado y fut envoyé pour lui demander du moins une partie de son artillerie & d'autres armes, qu'on fit transporter sans obstacles au Camp de Xauxa. Le Président prit soin d'ailleurs de faire dresser des Forges pour en faire de nouvelles, surtout des Arquebuses & des Piques dont il étoit mal pourvu. On admiroit sa capacité, pour des fonctions qui lui étoient si peu familières. Il visitoit, avec une égale régularité, ses Ouvriers & ses Troupes. Il assistoit à l'exercice des Soldats; il prenoit soin des Malades. Cette conduite, jointe à la douceur dont ses moindres actions étoient accompagnées, lui attacha par inclination tous ceux qui le suivoient par devoir. La défaite de Centeno & de Mendoze, dont il fut informé dans le même tems, lui causa d'autant plus de chagrin, que tous ses Officiers l'avoient flatté d'un autre succès pour deux Chefs de cette réputation; jusqu'à vouloir lui persuader qu'il n'avoit pas besoin d'assembler une Armée, parceque Centeno suffisoit avec la sienne. Mais loin de marquer de l'abattement, il envoya aussitôt un Détachement considérable à Guamanga, qui est à trente lieues de Xauxa, pour se saisir des passages, prendre des informations sur la conduite des Rebelles, & recueillir ceux qui abandonneroient Pizarre pour venir se joindre à lui: ensuite lorsqu'Alfonse d'Alvarado fut arrivé de Los Reyes, avec l'Artillerie qu'il en avoit tirée, il ne pensa plus qu'à marcher vers Cusco, où il savoit que Pizarre avoit pris le parti de se renfermer.

Il commença par régler le commandement des Troupes. Hinojosa de-

„lant, & ruinant tout le Pays par lequel ils  
„ passeroient, afin que si l'Ennemi les sui-  
„ voit à la queue, il ne trouvât que manger,  
„ pas même de l'herbe pour ses chevaux; &  
„ Pizarre répondit, que quant à lui, il étoit  
„ résolu de perdre la vie, ou d'être maître  
„ du Pays. Carvajal, oyant cette réponse:  
„ eh bien, dit-il, Monsieur le Gouverneur,  
„ allons donc, de par Dieu, puisque le voulez  
„ ainsi: quant à moi, je m'affure (dit-il, fai-

„ sant un grand serment qu'il avoit secoutu-  
„ mé) que j'ai aussi bien un col, & aussi bon  
„ que votre Seigneurie peut avoir. Cependant  
„ c'est chose bien assurée que si Pizarre eut  
„ eu le sens de prendre un si sage conseil,  
„ Maître Pierre La Gasca se pouvoit bien  
„ gratter la tête, & se tuer le cœur & le  
„ corps à le suivre, & puis encore après  
„ tout, s'en retourner en Espagne sans avoir  
„ rien fait". Benzoni, L. III. Ch. 15.

CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1547.

Situation de  
La Gasca.

Ordre qu'il  
met dans son  
Camp.

Ses mesures  
après la dé-  
faite de Cen-  
teno.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.

1547.

Comman-  
dans de son  
Armée.

Son Conseil  
de Prêtres.

Il part pour  
chercher Pi-  
zarre.

1548.

Valdivia se  
joint au Parti  
Royal.

Centeno re-  
vient aussi.

Hiver que  
le Président  
passe à Anda-  
guayras.

Il arrive au  
Pont d'Avan-  
cay.

meura Général, comme il l'étoit lorsqu'il lui avoit remis la Flotte à Panama. Alvarado, qui pouvoit prétendre à ce titre par l'éclat & l'ancienneté de ses services, eut la modestie de se contenter du second rang, en qualité de Mestre de Camp général. Le Docteur Carvajal obtint le Grand Etendart. Le Commandement de la Cavalerie fut donné à Cabrera, Gomez d'Alvarado, Saavedra, Mora, Hernandez, Salazar & Mendoze; celui de l'Infanterie à Balthazar de Castille, Meneses, Mexia, Palomino, Solis, Mosquera, Cardenas, Andagoya, Dolmos, d'Arias, Porcello, Pardavel & Serna. Royas fut nommé pour commander l'Artillerie. Dans cette distribution des Emplois, La Gasca ne se conduisit que par l'avis du Conseil. On ne nomme point ceux dont il étoit composé: mais il y a beaucoup d'apparence qu'il étoit de Prêtres, tels que lui. Zarate dit plusieurs fois que le Président étoit accompagné des Evêques de Los Reyes, de Cusco & de Quito, du Provincial des Dominicains, de celui de la Merci, & de plusieurs autres Religieux, Prêtres & Moines; ce qui donne, à cette guerre, un air de singularité sans exemple. Dans la dernière revue, on trouva sept cens Arquebusiers & cinq cens Picquiers bien armés. Les Cavaliers montoient à quatre cens. Avec quelques autres Troupes, qui portoient différens noms, l'Armée entière étoit de dix-neuf cens Hommes. Elle partit de Xauxa le 29 Décembre, 1547, en prenant ouvertement le chemin de Cusco.

DANS sa marche, elle rencontra le Capitaine Valdivia, qui venoit se joindre au Parti Royal avec un Corps de fort bonnes Troupes. On doit se rappeler que, depuis la mort d'Almagro, il étoit Gouverneur du Chili. La nécessité de faire des recrues & des provisions pour sa Colonie l'avoit amené par Mer à Los Reyes, où s'étant fait instruire de toutes les révolutions qu'il avoit ignorées dans l'éloignement, il n'avoit pas balancé à se mettre en chemin, pour venir offrir ses services au Président. Son arrivée causa d'autant plus de joie, qu'entre un grand nombre de braves & d'habiles Officiers, l'Armée Royale n'en avoit pas un qui entendît, aussi parfaitement que lui, les méthodes militaires qui convenoient au Pays. On crut avoir trouvé l'Homme dont on avoit besoin, pour l'opposer aux ruses du Capitaine Carvajal, dont la capacité avoit fait remporter tant d'avantages à Pizarre, & dont le nom seul étoit devenu terrible aux Soldats. Presqu'en même tems, Centeno joignit aussi l'Armée, avec trente Cavaliers, qui l'avoient suivi après sa défaite. On continua de marcher; mais la disette des vivres, & la saison des pluies, qui, commençant à tomber nuit & jour, pourrissoient les tentes, parcequ'elles n'avoient pas le tems de sécher, firent bientôt prendre la résolution de s'arrêter aux environs d'Andaguayras, pour y passer la plus grande partie de l'Hiver. Les alimens n'étant pas moins humides que les Tentes, il s'étoit déjà répandu, dans l'Armée, des maladies qui firent périr plusieurs Soldats. Mais le repos & les soins du Président en sauvèrent un grand nombre. Il fit même amuser ses Troupes par des courses & d'autres spectacles, accompagnés de Musique, de Danfes & de Festins: les exercices militaires n'en furent pas plus négligés. Enfin l'arrivée du Printems ayant fait cesser les pluies, on se remit en marche jusqu'au Pont d'Avancay, à vingt lieues de Cusco. On le passa sans obstacles; après quoi,

le Pr  
jetter  
même

Ce  
que P  
l'entre  
parais  
xante-  
que le  
raffer  
endroi  
tabamb  
encore  
me ce

Aus  
bamba  
pour s  
vertes  
Mais L  
moins  
prêt av  
se tend  
pions  
couper  
tant plu  
pour s'o  
avoient  
de suppl  
fût le d  
sur les  
do en c  
ple, d'a  
après av  
côté des  
passer p  
te Chev  
se tueren

(h) Ce  
Il est si p  
ne font p  
liers. Gor

(i) On  
lives & de  
que les P  
posée de  
& qui res  
étoient au

le Président y fit tracer un Camp régulier, pour se donner le tems de faire jetter des Ponts sur la Riviere d'*Apurima*, qui n'est qu'à douze lieues de la même Ville.

CETTE Riviere en avoit toujours eu d'assez bons; mais on étoit informé que Pizarre les avoit rompus depuis qu'il s'étoit établi dans Cusco. Quoique l'entreprise de les rétablir fût pénible (h), le Président ne mit point de comparaison entre ce travail, & la nécessité de s'engager dans un détour de soixante-dix lieues, pour traverser la Riviere à gué. Comme il s'attendoit que les Ennemis lui opposeroient des obstacles, il crut pouvoir les embarasser par l'incertitude de ses vues, en faisant porter des matériaux en trois endroits différens; l'un sur le grand chemin; l'autre, dans la Vallée de *Cotabamba*, qui est douze lieues plus haut; & le troisieme, dans un Village encore plus haut, du Domaine de Pedro Porto-Carrero, qui gardoit lui-même ce passage avec quelques Soldats.

Aussitôt que les matériaux furent prêts (i), on prit le chemin de *Cotabamba*, qui étoit le lieu où l'on se propoisoit de faire le Pont; quoique, pour s'y rendre, il y eût tant de pas difficiles, dans des Montagnes couvertes de neige, qu'une partie des Officiers penchoient pour un autre choix. Mais Lope Martinez, qui avoit observé ce passage, assurant qu'il étoit le moins dangereux, on y fit marcher toute l'Armée. Martinez, qui se tenoit prêt avec quelques Espagnols & quelques Indiens, commença aussitôt à faire tendre les cordes. Il y en avoit déjà trois d'attachées, lorsque les Espions de Pizarre, qui observoient le travail à peu de distance, vinrent les couper, & mirent les Ouvriers en fuite. Le chagrin du Président fut d'autant plus vif, qu'il ne douta point que l'Ennemi n'eût déjà pris des mesures pour s'opposer à son passage. Cependant, ne voyant paroître que ceux qui avoient coupé les cordes, il résolut de donner quelque chose au hazard, & de suppléer au Pont par la hardiesse & la diligence. Quelque effrayant que fût le danger, par l'extrême rapidité de l'eau, l'ordre fut donné de passer sur les Barques plattes, qui avoient servi à disposer les cordes. Hondegardo en courut les premiers risques, suivi de quelques Soldats. A son exemple, d'autres passerent heureusement, tenant leurs Chevaux par la bride, après avoir attaché leurs Arquebuses sur la selle, & les menant à la nage à côté des Barques. Avant la fin du jour, il se trouva qu'on avoit fait ainsi passer plus de quatre cens Hommes; mais on ne perdit pas moins de soixante Chevaux, que la rapidité du courant entraîna contre les rochers, où ils se tuèrent, en faisant de vains efforts pour gagner la rive. Les Espions de

(h) Ce Fleuve a trois cens piés de largeur. Il est si profond que les plus grands arbres ne font pas assez hauts pour y servir de piliers. Gomara, Ch. 76.

(i) On employa, au lieu de piliers, de solives & de planches, une espece de cordes, que les Péruviens appellent *Crisnegas*, composée de Plantes, qu'ils nomment *Vergaza*, & qui ressemblent à la Viorne. Ces cordes étoient aussi longues & aussi grosses, que les

CONQUÊTE  
DU PEROU.

DE LA GASCAL

1548.

Ponts qu'il  
veut jetter sur  
l'Apurima.

Comment le  
Président fait  
passer le Fleuve  
à ses  
Troupes.

cables des plus gros Vaisseaux. Elles furent entrelassées les unes dans les autres, en forme de rets. *Ibid.* Au reste, ce n'étoit pas une invention des Espagnols. Les Péruviens se servent ordinairement de cette espece de Ponts; & ce qui distingue beaucoup les *Crisnegas* de nos cordes, c'est que, pouvant être allongées autant qu'on le veut, leur force ne diminue point par l'étendue.

CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1548.

Les Rebel-  
les pensent  
trop tard à s'y  
opposer.

Réflexions  
sur la négli-  
gence de Pi-  
zarre.

Dispositions  
des deux Par-  
tis.

Le Président  
& Pizarre se  
tentent par  
des offres  
mutuelles.

Pizarre, en trop petit nombre pour tenter la moindre opposition, ne s'étoient pas plutôt aperçus du dessein des Troupes Royales, qu'ils s'étoient hâtés de porter cette nouvelle à leurs Chefs. Pizarre, dans l'étonnement d'une entreprise qu'il avoit peine à se persuader, avoit fait partir sur le champ deux cens Hommes, sous le Commandement d'Acosta, avec ordre de faire main-basse sur tous ceux qui auroient passé la Riviere; mais le nombre en étoit déjà si grand, qu'Acosta, les ayant fait reconnoître à son arrivée, ne se crut point assez fort pour les attaquer. Il retourna sur ses traces, pour prendre de nouvelles Troupes; & dans l'intervalle, le Président, ayant fait dresser le Pont sans obstacles, eut le tems de faire passer le reste de son Armée.

ON ne peut expliquer, dans cette occasion, la négligence & la sécurité de Pizarre, qu'en supposant qu'il croyoit le passage impossible sans un Pont, & que ses Espions, quoiqu'en petit nombre, lui avoient paru suffire pour arrêter le travail: & dans cette supposition même, on ne sauroit l'excuser de ne s'être pas posté assez proche de la Riviere, pour être toujours en état de s'opposer aux entreprises de l'Ennemi. L'incertitude du lieu que le Président devoit choisir ne le justifie pas, puisque le passage ne pouvant être tenté qu'en certains endroits, cent Hommes seulement, dans chacun des trois où l'on avoit vu commencer les préparatifs, auroient été capables de les rendre inutiles, & de servir de barriere contre tous les efforts de l'Armée Royale.

A-Peine eut-elle achevé de passer, dans le cours du jour suivant, que Sandoval fut commandé pour aller à la découverte. Il fit jusqu'à trois lieues, sans rencontrer personne, dans un lieu désert; & sur son rapport, le Président, tranquille contre toutes sortes de surprises, fit avancer Hinojosa & Valdivia, avec quelques Compagnies d'Infanterie, pour occuper le haut de la Montagne voisine; d'où Pizarre auroit pu l'incommoder beaucoup, si par une suite de sa premiere imprudence il n'eut pas négligé de s'en saisir avant lui. Vers la fin du jour, Acosta se fit voir, avec le renfort qu'il avoit cru suffisant pour battre ceux qui avoient passé la Riviere; mais il fut surpris de les trouver déjà sur la Montagne; & si tard, dans le doute de leur nombre, la hardiesse lui manqua pour s'avancer. D'un autre côté, la premiere vue des Enseignes ennemies ayant fait craindre au Président que ce ne fût Pizarre avec toute son Armée, il se hâta de joindre lui-même Hinojosa & Valdivia, avec environ neuf cens Hommes, tandis qu'Alfonse Alvarado eut ordre de faire avancer l'Artillerie & le reste des Troupes. De part & d'autre, on passa toute la nuit sous les armes. Mais à la pointe du jour, le Président reconnut qu'il auroit pu se dispenser de ces précautions, parcequ'il n'avoit devant lui qu'environ cinq cens Hommes; & Acosta, qui les conduisoit, ne balança point à se retirer, lorsqu'il vit les Ennemis en si grand nombre.

LES Troupes Royales passerent deux ou trois jours sur la Montagne, pour attendre l'Artillerie, qu'on eut beaucoup de peine à faire monter par un chemin fort roide, & d'une lieue & demie de longueur. Pendant ce repos, Pizarre envoya un Prêtre au Président, pour le presser de congédier son Ar-  
mée,

mée,  
passé  
josa  
Parti  
me A  
faisan  
à Piza  
envoy  
béiffa  
l'Arm  
car,  
pes du  
MA  
Rivier  
co (\*)  
Infant  
Artille  
qu'à la  
du Pré  
lui che  
d'aller  
Rivier  
précip  
les fix  
moient  
LE l  
voient  
vue, p  
un peu  
même  
taillons  
lui fit  
sa defo  
mé de  
recueill  
leur éto

(\*) G  
trouble d  
ses dispos  
Calieron  
haute voi  
les Tya  
porté au  
gler dans  
tres, que  
che. Le  
deux Pré  
XIX.

mée, & d'attendre de nouveaux ordres de la Cour. Il en avoit déjà fait passer un autre au Camp Royal, chargé de propositions secrètes pour Hinojosa & Alvarado, qu'il ne désespéroit point encore de faire rentrer dans son Parti: mais l'un & l'autre ne connoissoient plus que leur devoir; & déjà même Alvarado s'étoit assuré d'un Frere qu'il avoit auprès de Pizarre, en lui faisant offrir des moyens de fuir dont il profita bientôt. Le Président écrivit à Pizarre, comme il l'avoit déjà fait plusieurs fois dans sa marche, & lui envoya une nouvelle copie de l'amnistie, avec de vives exhortations à l'obéissance. Ces Dépêches étoient données ordinairement aux Coureurs de l'Armée, pour les remettre à ceux de Pizarre lorsqu'ils les rencontroient; car, jusqu'alors, il ne s'étoit pas encore commis d'hostilités entre les Troupes du Président & les Rebelles.

MAIS Pizarre n'eut pas plutôt appris que l'Armée Royale avoit passé la Riviere, & qu'elle occupoit le haut de la Montagne, qu'il sortit de Cusco (k) avec toutes ses Troupes. On lui donne environ neuf cens Hommes, Infanterie & Cavalerie, sans y comprendre le Détachement d'Acosta. Son Artillerie ne consistoit qu'en six pieces. Il fit cinq lieues, sans s'arrêter, jusqu'à la Plaine de *Xaquixaguana*, où aboutissoit le chemin par lequel l'Armée du Président devoit descendre de la Montagne. Carvajal, son Lieutenant, lui choisit un Poste fort avantageux, dans une situation qui ne permettoit d'aller à lui que par un défilé fort étroit. Il y étoit couvert d'un côté par la Riviere & par un Marais, de l'autre par la Montagne, & derriere, par des précipices inaccessibles. D'ailleurs l'abondance regnoit dans son Camp; & ses six pieces d'Artillerie, braquées à l'étroite ouverture du défilé, y formoient une barriere impénétrable.

Le Président avoit paru s'embarasser peu du Poste que ses Ennemis pouvoient choisir; mais il étoit question de descendre de la Montagne à leur vue, par des chemins difficiles, & de se poster lui-même avec avantage, un peu plus loin qu'eux vers Cusco, s'il étoit possible, ou du moins à la même hauteur. Un mouvement qu'il vit faire à quelques-uns de leurs Bataillons, pour se placer derriere une colline qu'ils avoient près de leur Camp, lui fit craindre quelque ruse de Carvajal, ou du moins de l'embaras dans sa descente. Il n'auroit pas eu cette inquiétude, s'il eut été mieux informé de celle de Pizarre, qui se défiant des quatre cens Hommes qu'il avoit recueillis de la défaite de Centeno, les mettoit dans une situation où il leur étoit difficile de l'abandonner. Il avoit feint que c'étoit pour engager

(k) Gomara rapporte que dans le premier trouble de la Ville, chacun parlant suivant ses dispositions, une Dame, nommée *Marie Calderon*, femme de *Ferme Villegas*, dit à haute voix que tôt ou tard on verroit périr les Tyrans; & que ce discours ayant été rapporté au Capitaine Carvajal, il la fit étrangler dans son lit, ce qui effraya tant les autres, que personne n'osa plus ouvrir la bouche. Le même Historien place l'envoi des deux Prêtres après la sortie de Cusco, &

XIX. Part.

prétend que Pizarre fit sommer La Gasca de lui montrer ses Provisions, offrant d'obéir & même d'abandonner le Pays, si La Gasca étoit envoyé pour gouverner, & protestant, au contraire, que s'il refusoit sa demande, il lui livreroit bataille; que La Gasca fit arrêter les deux Prêtres, parcequ'ils travailloient à suborner ses gens, & qu'il se contenta de faire exhorter Pizarre à la soumission. Liv. V. Chap. 77.

E e

CONQUÊTE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1548.

Pizarre sort  
de Cusco avec  
toutes ses  
forces.

Son Camp  
dans la Plaine  
de Xaquixaguana.

Embaras du  
Président à y  
descendre.

Feinte de  
Pizarre.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA-  
1543.

L'Armée  
Royale des-  
cend.

Vains pro-  
jets des Re-  
belles.

Récompense  
proposée aux  
Canoniers.

le Président, qui se reposoit sur le nombre de ses Troupes, à le venir attaquer dans un lieu dont il ne connoissoit pas les difficultés, & où il lui croiroit peu de forces, parcequ'il n'en appercevoit qu'une partie. Mais de part & d'autre les conjectures furent trompées, par la découverte qu'Alvarado fit d'un passage, qui donna moyen à l'Armée Royale de descendre sans danger. Elle campa au pied de la Montagne, dans un espace fort uni, mais un peu au-dessus de la Plaine. Pizarre se disposa aussitôt à combattre, & commença même à faire jouer son Artillerie. Il s'éleva un brouillard si épais, que ne pouvant appercevoir l'Ennemi, il le crut plus proche qu'il n'étoit. Mais le Président, quoique surpris de voir ces apparences de courage aux Rebelles, ne pensoit point à les attaquer sitôt, dans l'espérance que la plupart viendroient se joindre à lui s'ils en trouvoient l'occasion. Sa situation, néanmoins, & les circonstances ne lui permettoient pas de demeurer longtems dans un lieu, où le froid & la disette d'eau & de vivres lui paroissoient plus redoutables que ses Ennemis. Quoique descendu, on peut dire qu'il étoit encore dans la Montagne; & la différence, comme on l'a déjà remarqué, est si grande au Pérou, des Montagnes aux Plaines, que souvent la gelée & la neige rendent le froid extrême dans les Montagnes, tandis que dans les Plaines, à deux lieues seulement, on cherche du remède contre un insupportable excès de chaleur.

PIZARRE & son Lieutenant avoient pris la résolution d'attaquer, pendant la nuit, l'Armée Royale; & leurs mesures étoient prises, pour y jeter le désordre par trois endroits: mais la fuite de quelques Soldats, par lesquels ils ne doutèrent point que le Président ne fût averti, leur fit abandonner ce dessein. *Nava & Prado*, deux des Déserteurs, conseillèrent au Président de différer toute sorte d'hostilités, en l'assurant qu'une grande partie de l'Armée ennemie, surtout les anciennes Troupes de Centeno, n'attendoient qu'un instant favorable pour passer à son service. Il ne laissa point de demeurer toute la nuit sous les armes, malgré la vivacité du froid, qui permettoit à-peine de les soutenir. Aux premiers rayons du jour, voyant un Corps d'Arquebusiers ennemis qui s'avançoient pour gagner une hauteur, d'où ils pouvoient l'incommoder beaucoup par un feu continuel; il fit marcher contre eux *Mexia & Palomino*, avec trois cens Hommes, qui les poussèrent assez vigoureusement pour les faire retourner sur leurs pas. *Alvarado & Valdivia* lui conseillèrent, pendant l'escarmouche, de faire descendre le gros de son Armée par le derrière même de cette hauteur; ce qui fut exécuté avec d'autant moins de danger, que dans l'intervalle, *Pardaver* descendit avec un Corps d'Arquebusiers & de Cavalerie par l'endroit même où se donnoit le Combat. Comme le lieu, où *Alvarado & Valdivia* étoient déjà descendus avec l'Avant-garde, commandoit encore la Plaine, & que de-là on découvroit aisément le Camp de Pizarre, ils se hâtèrent d'y faire amener l'Artillerie. *Royas*, qui la conduisoit, promit aux Canoniers, pour chaque Boulet qui donneroit dans les Troupes ennemies, cinq cens écus, & les fit payer en effet à l'un d'eux, qui ayant donné dans la tente même de Pizarre, lui tua un Page. Aussi les Rebelles eurent-ils ordre d'abattre toutes leurs tentes, parcequ'elles servoient comme de but aux Canoniers du

Prési  
ses T  
com  
L'ort  
diens  
fortin  
Pe  
Roya  
la vé  
Caval  
der c  
metto  
forme  
fante  
avoit  
Frere  
par le  
mez d  
Audit  
quera  
Mend  
de Ce  
de G  
Hinoj  
Prési  
gne p  
tenus  
se par  
avec f  
la gau  
doit,  
quels  
même  
Lance  
couroi  
ON  
l'espoi  
roit fe  
moins  
de l'A  
leur A  
qui ét  
Le Pré  
les aid  
riger  
CEN

Président. Dans le même tems Pizarre fit jouer aussi son Artillerie, & mit ses Troupes en bataille. Il étoit lui-même à la tête de sa Cavalerie, pour la commander avec Acosta & Cepeda. Carvajal commandoit l'Infanterie, avec Torre, Guillen, Guevara, François Maldonat & Vergara. Tous les Indiens du Parti rebelle, qui étoient en fort grand nombre, eurent ordre de sortir du Camp, & furent postés sur le penchant d'une Colline.

PENDANT que le feu de l'Artillerie continuoit des deux côtés, l'Armée Royale acheva de descendre dans la Plaine, avec beaucoup de désordre à la vérité, parcequ'il étoit inévitable dans une si dangereuse situation. La Cavalerie étoit à pied, tirant ses Chevaux par la bride, autant pour se garder des difficultés du chemin, que pour éviter l'Artillerie, dont rien ne la mettoit à couvert. Mais à mesure qu'elle arrivoit dans la Plaine, elle se formoit en deux Escadrons, qui devoient composer les deux Aîles; & l'Infanterie se rassembloit aussi en deux Corps. L'Escadron de l'Aîle gauche avoit pour Commandans, Sayavedra, Mora, Salazar, & Fernand d'Aldana, Frere de Lorenzo. Celui de l'Aîle droite, où étoit l'Etendart Royal, porté par le Docteur Carvajal, étoit commandé par Cabrera, Mercadillo, & Gomez d'Alvarado, Frere d'Alfonse. L'Infanterie avoit pour Chefs, Ramirez, Auditeur des confins, Castro, Solis, Cardenas, Pablo de Meneses, Mosquera, La Cerna, d'Urbina, d'Aliaga, Martin Roblez, Darias & Dolmos. Mendoze fit l'Avant-garde, avec sa Compagnie de Cavalerie, accompagné de Centeno, qui se promettoit une abondante compensation pour la journée de Guarina. Villavicentio faisoit les fonctions de Major Général. Ce fut Hinojosa, en qualité de Général, qui mit cet ordre dans l'Armée. Le Président & les Evêques marchaient un peu devant, du côté de la Montagne par laquelle Alvarado & Valdivia descendoient avec l'Artillerie, soutenus par les trois cens Arquebusiers de Mexia & par ceux de Palomino, qui se partagerent aussi en deux Corps lorsqu'ils furent dans la Plaine. Mexia, avec sa Division, prit la droite, du côté de la Riviere; & Palomino suivit la gauche de la Montagne, avec la sienne. Pendant que l'Artillerie descendoit, on vit arriver quelques Déserteurs de l'Armée de Pizarre, entre lesquels étoient Cepeda & *Garcilasso de la Vega*. Ils avoient été poursuivis & même blessés, surtout Cepeda, dont le Cheval fut tué sous lui d'un coup de Lance; &, sans le secours qu'il reçut de quelques Coureurs du Président, il couroit grand risque de retomber entre les mains des Rebelles.

On apprit de lui que Pizarre faisoit bonne contenance, & que, dans l'espoir de profiter, comme à Guarina, de quelque confusion qui lui livreroit ses Ennemis, il étoit résolu de les attendre. Hinojosa n'en prit pas moins le parti de s'avancer avec toute l'Armée, & s'alla poster à la portée de l'Arquebuse des Ennemis, dans un terrain un peu bas, où les Boulets de leur Artillerie passaient par-dessus sa tête. Des Pelotons d'Arquebusiers, qui étoient sur les Aîles, de part & d'autre, faisoient un feu continu. Le Président, les Evêques & les Moines animoient aussi les Canoniers, & les aidoient eux-mêmes à placer leurs Batteries, ou quelquefois même à diriger les Pièces.

CENTENO & Mendoze, observant que de leur côté il arrivoit souvent des

CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCOGNE  
1543.

Comment la  
Cavalerie  
Royale des-  
cend dans la  
Plaine.

Ordre de  
l'Armée.

Cepeda pas-  
se dans l'Ar-  
mée Royale.



CONQUÊTE  
DU PÉROU.

DE LA GASCA.

1548.

Désertion  
totale des  
Troupes de  
Pizarre.

Déserteurs, que Pizarre faisoit poursuivre, s'avancèrent avec leurs Gens jusqu'au bord de la Riviere, pour se mettre à portée de recevoir ceux qui fuiraient vers eux. Il n'en venoit pas un, qui ne pressât les Officiers Royaux de demeurer dans leur Poste, en les assurant que la désertion deviendroit générale, & que la victoire leur coûteroit peu. En effet le mouvement commença par un Peloton de trente Arquebustiers ennemis, qui se trouvant assez près des Troupes Royales, passèrent sous les Enseignes du Président. Pizarre, qui reconnut leur dessein, voulut envoyer après eux; mais ses soins & son empressement ne servirent qu'à redoubler le désordre. Tous les Corps de son Armée se débänderent au même instant, sans être arrêtés par les cris & les menaces. Les uns se mirent à fuir vers Cusco, & les autres se rendirent droit à l'Armée Royale. La plupart des Capitaines, frappés d'une révolution si subite, demeurèrent comme suspendus entre la nécessité de combattre, de rendre les armes, ou de fuir (1).

(1) C'est Zarate qu'on a suivi jusqu'à présent : mais les différences sont si remarquables dans Gomara, que, suivant notre méthode pour les événemens de cette importance, nous donnerons son récit dans les termes du vieux Traducteur, qui n'en diminueront pas l'agrément. On ne s'arrêtera qu'aux circonstances qui diffèrent : „ Pizarre s'étoit „ logé en un lieu, qui par un côté étoit fermé de hautes roches, lesquelles ne se pouvoient franchir, ni à pied, ni à cheval; „ l'entrée étoit étroite & forte, au-devant de laquelle il braqua son Artillerie, de façon qu'il ne pouvoit être pris de force, ni par famine, parcequ'il étoit bien approvisionné. Il sortit dehors, & mit ses gens en belle ordonnance. Quelques-uns commençaient déjà à s'escarmoucher, mais ne faisoient encore que s'injurier l'un l'autre; „ les nôtres les appellant trahes & cruels, & les Ennemis nous appellant esclaves, „ gens de petit cœur, pauvres & sans regle, „ parceque La Gasca, les Evêques & Moines combattoient : mais pour cette soirée, „ on ne se connoissoit point l'un l'autre, „ parceque le tems étoit trop nébuleux. La Gasca & quelques autres voulaient différer „ la Bataille, afin qu'il ne mourût point tant de Chrétiens, & pensoient que tous, ou „ la plupart de ceux de Pizarre passeroient de leur côté : mais entrant en Conseil, ils conclurent de donner la Bataille, parcequ'ils manquoient d'eau, de pain, & encore plus de bois en grand froid. Acosta „ voulut aller cette nuit, avec six cens Hommes, la chemise blanche sur le dos, assaillir & mettre en déroute La Gasca, à cause du froid, qui étoit si horrible, & que l'assaillant de nuit il seroit peur aux siens : „ mais Pizarre l'empêcha, lui disant : Jean

„ d'Acoffa, puisque nous avons gagné le jeu, „ ne nous mettons point au hazard de le perdre; „ qui fut une audace, ou plutôt une cécité. Quand l'aube du jour fut venue, „ les Tabourins & Trompettes de La Gasca commencerent à sonner, & chacun cria : „ Arme, Bataille, Bataille, à cheval, à cheval, &c. On descendit.

„ La descente étoit si roide & si mauvaise, qu'ils étoient contraints mener leurs chevaux par la bride, & à mesure qu'ils descendoient, ils se rangeoient sous leurs Enseignes, &c. Pizarre dit à Cepeda qu'il mit l'Armée en ordre. Cepeda qui avoit envie de se retirer vers La Gasca, vit alors qu'il étoit tems, & donna à entendre „ à Pizarre que le lieu n'étoit pas propre, „ parceque le Canon des Ennemis les offensoit sans perdre coup. Il passa les tranchées, qui environnoient leur Camp, comme pour aller choisir un lieu plus bas; „ quand il se vit-là, il picqua son cheval, „ pour se jeter dans les gens de La Gasca : „ mais étant troublé d'entendement & saisi d'une grande peur, tomba en chemin dans „ une mare, où il eut été tué par ceux de Pizarre, s'il n'eut point été secouru & tiré „ de-là par quelques siens Negres, qu'il avoit envoyés devant. L'Armée de Pizarre fut bien ébranlée par la retraite de Cepeda, „ & encore davantage quand Garcilasso de la Vega & autres principaux en firent autant. La Gasca embrassa & baïssa Cepeda, „ encore qu'il eut la joue toute barbouillée de sa chute, estimant Pizarre vaincu pour son défaut. Pizarre fut déplaisant au possible, d'avoir perdu ses Capitaines, & de voir la peur qui saisissoit le cœur des siens. „ Mais il ne fit semblant de s'étonner, &c. „ Les deux Armées étoient fermes, en con-

PIZARRE  
même,  
„ au R  
rager,  
mourons plus  
s'étoit a  
épée lo  
rompu l  
dent, à  
ni prude  
Centeno  
La plu  
qui n'esp  
suite; m  
duit au P  
Homme;  
Président  
garde en  
lui faisoit  
ses Offici  
jusqu'à c

„ tenance  
„ commenç  
„ Arquebust  
„ zarre qu'  
„ qu'il voy  
„ l'iroient l  
„ Hinojosa  
„ branler.  
„ se saluoit  
„ fades, C  
„ s'enfuyoi  
„ autant q  
„ les arrê  
„ trente-t  
„ tres jett  
„ qu'ils ne  
„ Roi. Ain  
„ se désirer  
„ Capitaine  
„ vant plus  
„ & furent  
„ sauve".  
„ (m) Cum  
„ toriens con  
„ mande à  
„ nous aut  
„ pondit "A  
„ — N  
„ Chrétiens

PIZARRE, trop convaincu de la ruine de ses espérances, perdit cœur lui-même, & dit d'une voix assez haute: „ Puisque vous allez tous vous rendre „ au Roi, j'y vais aussi.” On prétend que son fidele Acofta voulut l'encourager, & qu'il lui dit: *Seigneur Pizarre, donnons au travers des Ennemis, & mourons en Romains*; mais que Pizarre lui répondit: *Acofta, mon Ami, mourons plutôt en Chrétiens (m)*. Ensuite, voyant le Major Villavicentio, qui s'étoit avancé jusqu'à lui, il l'appella pour se rendre, en lui remettant une épée longue & étroite, qu'il tenoit en forme de lance, parcequ'il avoit rompu la sienne sur ses propres gens qui fuyoient. Il fut conduit au Président, à qui Zarate lui fait tenir quelques discours, qui ne parurent, dit-il, ni prudens, ni respectueux; & sur le champ, il fut confié à la garde de Centeno.

La plupart de ses Officiers avoient été pris ou s'étoient rendus. Carvajal, qui n'espéroit aucun ménagement du Vainqueur, tenta de se sauver par la fuite; mais son cheval s'embourba dans des roseaux, d'où il fut tiré & conduit au Président par ses propres Soldats. Le Parti Royal n'avoit perdu qu'un Homme; & du côté des Rebelles on ne trouva que dix ou douze Morts. Le Président étoit demeuré sur une hauteur, d'où voyant fuir ceux de l'Arriere-garde ennemie, qui prenoient le chemin de Cufco, le transport de sa joie lui faisoit crier de toutes ses forces, à sa Cavalerie, de les poursuivre. Mais ses Officiers, plus jaloux de l'honneur militaire, la continrent dans l'ordre, jusqu'à ce que, ne voyant plus rien à craindre de la ruse ou de la force, ils

CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1548.

Pizarre se  
rend à Villa-  
vicentio.

Il est con-  
duit au Prési-  
dent.

Carvajal est  
pris.

Joie immo-  
dérée du Prési-  
dent.

„ tenance de vouloir combattre. Carvajal  
„ commençoit déjà d'escarmoucher, avec ses  
„ Arquebusiers, quand il envoya dire à Pi-  
„ zarre qu'il mit ordre pour combattre, &  
„ qu'il voyoit bien que les Ennemis l'affail-  
„ leroient bientôt avec grande furie. Mais  
„ Hinojosa, sage & avisé, ne faisoit mine de  
„ branler. Cependant que les Arquebusiers  
„ se saluoient l'un l'autre à belles Arquebu-  
„ sades, Cecile faisoit le guet sur ceux qui  
„ s'enfuyoient vers La Gasca, & en tuoit  
„ autant qu'il en rencontroit, ne pouvant  
„ les arrêter. Il en passa, pour un coup,  
„ trente-trois Arquebusiers. Plusieurs au-  
„ tres jetterent leurs armes à terre, disant  
„ qu'ils ne combattoient point contre leur  
„ Roi. Ainsi, en peu de tems, les Escadrons  
„ se désirent eux-mêmes; & Pizarre & les  
„ Capitaines demeurèrent éperdus, ne pou-  
„ vant plus combattre, ne voulant aussi fuir;  
„ & furent pris, comme l'on dit à main  
„ sauve”. Gomara, L. V. Ch. 77.

(m) Comparons Zarate avec d'autres His-  
toriens contemporains: „ Alors Pizarre de-  
„ mande à Jean d'Acofte; que ferons-nous,  
„ nous autres? — Allons combattre, ré-  
„ pondit Acofte, & mourir armes en main.  
„ — Non, dit Pizarre, allons mourir en  
„ Chrétiens; & d'un cœur invincible, car il

„ alma mieux se rendre que fuir. Aussi ja-  
„ mais ses Ennemis ne virent ses épaules.  
„ Voyant près de soi Villavicentio, il lui  
„ demanda *qui il étoit?* Et comme l'autre lui  
„ répondit qu'il étoit Major du Camp Im-  
„ périale: *& moi, je suis le malheureux*  
„ *Gonzale Pizarre*; & lui donna son Estoc.  
„ Il marchoit en brave Chevalier, avec une  
„ contenance royale. Il étoit monté sur un  
„ puissant cheval bai, armé d'une Jacque de  
„ maille & d'une cuirasse à l'épreuve, & fort  
„ riches; & par dessus avoit une Casaque de  
„ velours ras, & portoit sur sa tête une  
„ Bourguignote d'or, qui étoit un œuvre  
„ moins beau que riche. Villavicentio fut  
„ fort aise de se voir entre les mains un tel  
„ Prisonnier, & le mena incontinent devant  
„ La Gasca, lequel entr'autres choses lui dit,  
„ s'il trouvoit bon d'avoir excité tout ce  
„ Royaume contre l'Empereur, son naturel  
„ Seigneur? Pizarre répondit: *Monsieur,*  
„ *moi & mes Freres avons gagné à nos dé-  
„ pens ce Pays, & ne pensons point faillir*  
„ *en le voulant gouverner & retenir.* Alors  
„ La Gasca dit par deux fois, qu'on l'ôtât  
„ devant lui, & en bailla la charge à Diego  
„ Centeno”. L. V. Ch. 77. Benzoni fait à  
„ peu-près le même récit, L. III. Ch. 16.

CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1548.

Sentence &  
exécution de  
Pizarre & de  
ses Complices.

en détachèrent une partie sur les Fuyards. On en prit un fort grand nombre. Après leur entière défaite, leur Camp fut abandonné au pillage des Vainqueurs, qui y trouverent beaucoup d'or & d'argent. Plusieurs Soldats eurent cinq ou six mille Ducats pour leur part. Les Officiers dédaignèrent ce fruit du triumphe. Jamais Armée, suivant l'observation d'un Historien, n'eut un si grand nombre de Lettrés & d'Ecclésiastiques. Un Moine de la Merci, nommé *Rocca*, accompagnoit sans cesse le Président avec une Hallebarde à la main. Les Evêques & les Prêtres étoient entre les Archevêques, pour les animer contre des Ennemis, auxquels ils prodiguoient les noms de Traîtres & de Tyrans (n).

Dès le même jour, Mexia & Roblez furent envoyés à Cusco avec un Détachement considérable, autant pour empêcher l'abus de la Victoire, de la part de ceux qui étoient envoyés à la poursuite des Fuyards, & qui pouvoient prendre cette occasion pour satisfaire leurs ressentimens particuliers dans la Ville, que pour recueillir ceux d'entre les Rebelles qui reviendroient volontairement au devoir. L'Armée Royale, ayant besoin de repos, après avoir passé plusieurs jours sans quitter les armes, eut vingt-quatre heures pour se rétablir d'une si longue fatigue. Ensuite le Président nomma deux Commissaires, Alfonso Alvarado & *Cianca*, pour instruire le Procès des Rebelles (o). On n'eut pas besoin d'autres preuves, contre Pizarre, que la notoriété publique & sa propre confession. La Sentence de ses Juges, confirmée au nom du Roi par le Président, portoit qu'il auroit la tête coupée, au lieu public des exécutions, & qu'elle seroit mise, dans une petite niche, fermée d'une petite grille de fer, sur les Fourches patibulaires de la Ville de Los Reyes, avec cette inscription au-dessus : „ Cette tête „ est celle de Gonzale Pizarre, Traître & Rebelle à Sa Majesté, qui osa se „ soulever contre son autorité au Pérou, & donner Bataille dans la Vallée „ de Xaquixaguana, à l'Armée Royale, le lundi, neuvième jour d'Avril „ 1548 „. La condamnation portoit aussi, que ses biens seroient confisqués, que les Maisons qu'il avoit à Cusco seroient rasées, qu'on y semeroit du sel, & qu'on élèveroit sur la place une colonne de pierre, sur laquelle on graveroit à-peu-près la même inscription. Il fut exécuté le même jour, & sa mort fut très chrétienne. Pendant sa prison, & jusqu'au moment du supplice, Centeno, qui l'avoit en garde, le fit traiter honorablement, sans permettre qu'il reçût le moindre outrage de ses Ennemis. Lorsqu'il se vit au lieu de l'exécution, il donna au Bourreau tous les habits qu'il avoit sur lui. Ils étoient de velours, en broderie d'or, & son chapeau avoit aussi une riche bordure. Centeno eut la générosité d'en payer la valeur au Bourreau, afin que le corps d'un homme respectable à tant de titres, ne fût dépouillé qu'au moment qu'il seroit enterré. Dès le jour suivant, il le fit transporter à Cusco, où il reçut avec honneur les derniers offices de la Religion; mais la tête fut portée à Los Reyes, & publiquement exposée, suivant les termes de la Sentence (p).

(n) Gomara, *ubi suprâ*.

(o) Benzoni ne nomme que *Cianca* pour Juge. R. d. E.

(p) Zarate, L. VII. Chap. 22. Gomara fait condamner Pizarre à mort, le jour qu'il fut pris; il joint quelques autres circonstances.

LE  
vaja  
dats,  
uns a  
tions  
couvr  
qui vi  
stie,  
la seul  
les int

DEU  
tenant  
ractere  
vernem  
taille  
teint b  
relleme  
plus de  
ment d  
fût d'u  
termes  
tout da  
ceux a  
d'habile  
né tout  
à Puell

„ ces : „  
„ prinse  
„ pité, il  
„ liées,  
„ mouru  
„ mot, r  
„ & une  
78. Le r

(q) Go  
„ mit-on  
„ Carvaj  
„ çois M  
„ Denis  
„ d'Amaj  
„ rie, C  
„ quatre.  
„ ser. Q  
„ laquell  
„ mis en  
„ mise a  
„ affez,  
„ La nu  
„ teno le  
„ de ne  
„ tre lui

Le supplice de Pizarre fut suivi de celui de ses principaux Officiers. Carvajal fut écartelé & huit ou neuf autres furent pendus (g). Plusieurs Soldats, connus pour leurs plus opiniâtres Partisans, furent condamnés, les uns au fouet, d'autres aux galeres, & d'autres à passer au Chili. Ces exécutions durèrent aussi longtems qu'il resta des Coupables, & qu'on pût les découvrir. Ceux qui s'étoient dispersés dans la Vallée de Xaquixaguana & qui vinrent se ranger sous l'Etendart Royal, après la publication de l'amnistie, obtinrent grace pour tous les crimes commis pendant la révolte, avec la seule réserve du droit des Parties, dans tout ce qui concernoit les biens & les intérêts civils.

Deux hommes, tels que Gonzale Pizarre, & François Carvajal, son Lieutenant, ont paru dignes aux Historiens de quelques observations sur leur caractère. On a vu la naissance de Pizarre. (r) Lorsqu'il avoit usurpé le Gouvernement, son âge étoit d'environ quarante ans. Il étoit grand, de belle taille & d'une proportion remarquable dans tous ses membres. Il avoit le teint brun, la barbe noire & fort longue. Son inclination le portoit naturellement à la guerre. Personne ne soutenoit le travail & la peine avec plus de patience. Il menoit un cheval de bonne grace; il tiroit parfaitement de l'Arquebuse. Quoiqu'il n'eût aucune teinture des Lettres, & qu'il fût d'un génie médiocre, il s'exprimoit d'une maniere sensée & dans des termes fort clairs. Le même fond de sens dominoit dans sa conduite, surtout dans le choix qu'il faisoit, pour l'administration de ses affaires, de ceux auxquels il croyoit reconnoître l'espece de lumieres, d'expériences & d'habileté qu'elles demandoient. C'étoit dans cette opinion qu'il avoit donné toute sa confiance à Carvajal, pour les expéditions brusques & hardies; à Puellez & à Acofta, pour les entreprises plus lentes; à Cepeda, pour les

CONQUÊTE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1548.

Supplice du  
Capitaine  
Carvajal & de  
ses Officiers.

Caractere de  
Pizarre & de  
Carvajal.

Pizane.

„ ces : „ ce fut, (dit-il) le jour même de sa  
„ prise; & le lendemain, pour être déca-  
„ pité, il fut mené, sur une Mule, les mains  
„ liées, ayant une Cappe sur les épaules. Il  
„ mourut Catholiquement, sans parler un seul  
„ mot, retenant au reste une autorité grande  
„ & une contenance sévère. *Ubi sup.* Ch.  
78. Le reste s'accorde avec Zarate.

(g) Gomara differe ici : „ On pendit, &  
„ mit-on en quatre quartiers, François de  
„ Carvajal de Ramaga, Jean d'Acofta, Fran-  
„ çois Maldonado, Jean Velez de Guevara,  
„ Denis de Bovadilla, Gonzale Morales  
„ d'Amajano, Jean de Torre, Pierre de Stur-  
„ rie, Gonzale de Los Nidos, & autres  
„ quatre. Carvajal fut fort dur à se confes-  
„ ser. Quand on lui eut lû la Sentence, par  
„ laquelle il étoit condamné à être pendu &  
„ mis en quatre quartiers, & sa tête être  
„ mise avec celle de Pizarre, il dit : *c'est*  
„ *assez, tu ne me saurois tuer qu'une fois.*  
„ La nuit de devant qu'il fut exécuté, Cen-  
„ teno le fut voir. Carvajal faisoit semblant  
„ de ne le point reconnoître; & quand l'au-  
„ tre lui eut dit qu'il étoit, il répondit que

„ ne l'ayant jamais vu que par derriere, il ne  
„ l'avoit pu connoître; voulant faire entendre  
„ que l'autre avoit toujours fui devant lui.  
„ Il étoit âgé de quatre-vingt-quatre ans”.  
L. V. Ch. 78. Le récit de Benzoni ajoute à  
ceux de Zarate & de Gomara : „ que Carva-  
„ jal fut traîné à la queue d'un cheval l'es-  
„ pace d'un demi-quart d'heure, puis pendu  
„ & mis en quatre quartiers. Quand on le  
„ menoit au supplice, il demandoit, en sou-  
„ pirant, où étoit son Gouverneur Gonzale  
„ Pizarre? Benzoni raconte aussi différem-  
ment le trait de Centeno. „ Un jour, (dit-il)  
„ avant qu'il mourut, Centeno le fut voir  
„ & lui dit : *Ha, Monsieur le Lieutenant-  
„ Général, où sont vos ongles & vos griffes  
„ de guerre?* L'autre lui répondit sur le  
„ champ : *on me les a ôtées par force, en  
„ champ de Bataille, comme à un bon Guer-  
„ rier; mais toi, tu t'en es enfui, comme un  
„ poltron que tu es.* *Ubi sup.* Ch. 16.

(r) Il ne faut pas confondre le Marquis  
François Pizarre, qui étoit bâtard, avec ses  
Freres, dont la noblesse n'est point contes-  
tée. R. d. E.

rand nom-  
illage des  
rs Soldats  
aignerent  
Historien,  
oine de la  
une Hal-  
quebusiers,  
s noms de

co avec un  
Victoire,  
ds, & qui  
ns particu-  
qui revien-  
soin de re-  
vingt-qua-  
nombre  
ire le Pro-  
re Pizarre,  
e de ses Ju-  
roit la tête  
ans une pe-  
patibulaires  
Cette tête

qui osa se  
ns la Vallée  
bur d'Avril  
ient confis-  
y semeroit  
sur laquelle  
é le même  
au moment  
rablement,  
Lorsqu'il se  
qu'il avoit  
avoit aussi  
ur au Bour-  
ne fût dé-  
e fit trans-  
Religion;  
suivant les

22. Gomara  
le jour qu'il  
s circonstan-

CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1548.

affaires civiles. Il n'entreprendoit rien sans conseil; mais entre les différens partis qui lui étoient proposés, c'étoit ordinairement celui qu'il choisissoit à la première vue, qu'on jugeoit le meilleur après la discussion. Une malheureuse Politique, dont les principes lui venoit de Carvajal, l'avoit rendu, par degrés, sombre, cruel, sanguinaire; mais la force d'un naturel plus doux lui faisoit souvent regretter le sang qu'il avoit versé. Il croyoit légèrement; il ne savoit pas garder un secret: ce qui lui fut d'un préjudice extrême dans toutes ses entreprises. On lui reproche aussi de n'avoir jamais pris plaisir à donner, & de n'avoir été libéral qu'à regret. Cependant on en excepte les Femmes, dont il récompensoit royalement les complaisances. Indiennes ou Espagnoles, il étoit passionné pour celles qui trouvoient l'art de lui plaire. La jalousie faisoit quelquefois son tourment. On a vu qu'il fit tuer un Bourgeois de Quito, dont il entretenoit la Femme; & qu'il paya libéralement pour ce meurtre, Vincent Pablo, Soldat Hongrois, que le Conseil des Indes fit pendre ensuite sur une accusation renouvelée à Valladolid. Enfin, si la vie de Pizarre n'eût rien de plus glorieux qu'une ambition mal entendue, qui lui fit souhaiter l'indépendance dans un Pays qu'il avoit aidé à conquérir, & qu'il regardoit comme une propriété de sa Famille, on lui trouve, aux dernières scènes, dans la simplicité même avec laquelle elles sont rapportées par ses Historiens, un air d'Héroïsme, qui fait regretter de le voir périr sur un Echaffaut (s).

Carvajal.

ON ne prend point un intérêt de la même nature au sort de son Lieutenant. François Carvajal étoit né près d'Arevala, dans un Village nommé *Ragama*, d'une Famille dont la plus grande distinction étoit d'exercer ce qu'on nomme la contrebande. Il avoit été longtems Soldat en Italie, dès le tems du Comte Pierre de Navarre. Zarate assure qu'il étoit à la Bataille de Pavie (t), où François I. fut fait Prisonnier; que de-là il retourna en Espagne, avec une Femme de bonne Famille, nommée *Catalina de Leyton*, & qu'il y déguisa ses amours sous le voile du mariage; mais qu'on ne s'y laissa point tromper, & que, suivant quelques-uns, il avoit été Moine & Profès; que pendant son séjour en Espagne, il exerça l'office d'Oecologue, dans la Commanderie d'Heliche; qu'ensuite il passa au Mexique, où le Viceroi le fit subsister jusqu'aux premiers soulèvemens du Pérou; qu'il le fit passer dans cette nouvelle conquête de l'Espagne, avec les secours dont on a parlé, & qu'après l'accommodement, le Marquis, François Pizarre, lui donna quelques Indiens aux environs de Cusco, où il demeura jusqu'à l'arrivée de Blasco Nunnez de Vela; enfin, qu'il pensoit alors à retourner en Espagne, avec une somme considérable, qu'il devoit à son industrie; mais que, n'ayant trouvé d'occasion pour s'embarquer, il demeura dans le Pays, & que Gonzale Pizarre, qui lui avoit reconnu de l'habileté pour les armes, chercha les moyens de se l'attacher.

Il se vançoit lui-même d'être âgé de quatre-vingts ans, lorsque Pizarre

(s) Recueillis des différens Historiens déjà nommés. la journée de Ravenne, & Soldat de Gonzale de Cordoue, surnommé le grand Capitaine, *ubi sup.*

(t) Gomara dit qu'il avoit été Enseigne à

re fit  
pour  
vive.  
faisoit  
ne sup  
que d'  
la nuit  
& ne c  
sur sa  
il buvo  
font en  
caracte  
endure  
sion, l  
goureu  
sion po  
par de  
s'il en  
Sa pass  
venoit  
dre ma  
ses ma  
grace à  
trui.  
sion lui  
rie con  
res (x).  
Briganc  
ENSU  
la Prov

(y) „  
„ meuré  
„ C'étoit  
„ de tou  
„ Indes.  
„ que P  
„ tailles  
„ tré au  
„ tués c  
„ qu'il n  
„ cela,  
„ pour  
„ Indien  
„ de la  
„ gues  
„ roien  
„ n'éch  
„ ble p  
„ choit  
„ XII

re fit son entrée à Los Reyes avec son Armée. Sa taille étoit médiocre pour la hauteur; mais il étoit fort gros; le visage plein, & d'une couleur vive. Il entendoit effectivement la guerre; & sa hardiesse naturelle lui faisoit tirer comme un double fruit de son ancienne expérience. Jamais on ne supporta plus aisément la fatigue. Son âge ne lui donnoit aucune marque d'affoiblissement ou de lenteur. Il ne quittoit ses armes, ni le jour, ni la nuit; & si le sommeil lui étoit quelquefois nécessaire, il ne se couchoit & ne dormoit que sur une chaise, assis quelques momens, & la tête appuyée sur sa main. Il aimoit beaucoup le vin: s'il manquoit de vin d'Espagne, il buvoit, avec plus d'excès qu'aucun Espagnol, de ces liqueurs fortes qui sont en usage parmi les Indiens. La cruauté faisoit comme le fond de son caractère, avec un penchant naturel à la raillerie, qui marquoit un barbare endurcissement dans ce vice. Il tuoit un homme, dans la plus légère occasion, souvent même sans aucun sujet, ou sous le seul prétexte d'établir rigoureusement la discipline militaire (y); & loin de marquer de la compassion pour ces malheureuses victimes, il les railloit par des plaisanteries & par des complimens affectés. On ne lui connoissoit point de Religion; ou s'il en parloit, c'étoit pour l'outrager par des discours ou des actions impies. Sa passion étoit de s'enrichir, & jusqu'à faire douter si son courage même venoit d'une autre source. Il exposoit intrépidement sa vie, pour se rendre maître de celle d'autrui, & l'ôtoit sans pitié à ceux qui tomboient entre ses mains; mais il l'accordoit, pour de l'argent, à ceux qui lui demandoient grace à ce prix: ainsi l'argent lui étoit plus précieux que sa vie & celle d'autrui. On a vu que sa prudence consistoit en ruses que la présence de l'occasion lui faisoit naître, plutôt qu'une sage délibération; comme sa plaisanterie consistoit moins en ingénieuses faillies, qu'en railleries froides & grossières (x). Concluons que, si Carvajal mérite un rang distingué, c'est entre les Brigands, plutôt qu'entre les grands Capitaines & les Guerriers illustres.

ENSUITE, le Président se rendit à Cusco, d'où il envoya Mendozé dans la Province de Charcas, ancien Domaine de Pizarre, pour y prendre tout

(y) „ Le Proverbe (dit Gomara,) est de-  
 „ meuré de lui: *aussi cruel qu'un Carvajal.*  
 „ C'étoit néanmoins le plus fameux Guerrier  
 „ de tous les Espagnols qui soient passés aux  
 „ Indes. Mais de plus de 400 Espagnols  
 „ que Pizarre avoit fait mourir, hors des Ba-  
 „ tailles, depuis que Nunnez Vela étoit en-  
 „ tré au Pérou, celui-ci les avoit presque tous  
 „ tués de sa main, avec quelques Mores  
 „ qu'il menoit avec lui pour cette fin. Outre  
 „ cela, il en fit encore mourir plus de mille,  
 „ pour les Ordonnances, & plus de 20000  
 „ Indiens en portant la somme, ou à cause  
 „ de la retraite qu'ils faisoient aux Monta-  
 „ gnes de peur de la porter, où ils mou-  
 „ roient de faim ou de soif; & afin qu'ils  
 „ n'échappassent, on les lioit plusieurs ensen-  
 „ ble par la ceinture, & celui qui se déta-  
 „ choit, ou devenoit malade pour demeurer,

XIX. Part.

„ avoit la tête tranchée”, *ubi sup.* Benzoni  
 fait une peinture encore plus horrible de la  
 maniere dont les Péruviens étoient traités.

(x) „ Quand il faisoit pendre quelqu'un,  
 „ (dit Benzoni,) le plus souvent c'étoit à rire  
 „ avant que de le faire atcher, & à lui dire  
 „ en se mocquant: *Hé Monsieur, pardon-*  
 „ *nez-moi; j'ai oui dire que vous êtes Cava-*  
 „ *lier; Et vraiment c'est bien raison que l'on*  
 „ *vous fasse l'honneur que mérite un Gentil-*  
 „ *homme tel que vous. Choisissez, de ces ar-*  
 „ *bres, lequel vous voudrez. Non, non, je*  
 „ *vous ferai cette grace d'être attaché à celui*  
 „ *que vous aimerez le mieux; assurez-vous-en.*  
 „ Et après s'être ainsi joué & moqué du  
 „ pauvre Prisonnier, il le faisoit pendre. Il  
 „ menoit toujours quatre Mores avec soi,  
 „ pour exercer cet office”. L. III. Ch. 16.

Ff

CONQUETE  
 DU PEROU.  
 DE LA GASCA.  
 1548.

CONQUETE  
DU PEROU.

DE LA GASCA.

1548.

Trésors que  
le Président  
fait enlever.

Difficultés  
des nouvelles  
répartitions.

Mouvement  
qu'elles cau-  
sent.

l'argent qu'il y avoit laissé. Hondogardo & Royas furent envoyés, dans la même vue, aux Mines du Potofi. Les sommes qu'ils en rapportèrent à La Gasca montoient à trois millions six cens mille livres. Une autre affaire, qui ne lui parut pas moins importante, étoit de congédier son Armée, dans la crainte de quelque nouveau mouvement qui fit renaître les troubles. Cette entreprise demandoit d'autant plus de précaution, qu'il falloit penser d'abord à la distribution des récompenses, & qu'il n'y avoit point de Soldat qui n'eût de grandes prétentions. Le nombre des Troupes étoit d'environ deux mille cinq cens hommes. Il étoit difficile de satisfaire tout le monde. Après avoir délibéré sur un point si délicat, & qui ne pouvoit souffrir de délai, on convint que pour éviter toute sorte d'importunités, le Président & les Evêques se retireroient à douze lieues de Cusco, dans la Province d'Apurima, accompagnés d'un seul Secrétaire, & qu'ils y feroient tranquillement les répartitions.

Ce qu'ils avoient à partager montoit à la valeur de plus d'un million d'écus d'or de rente; & l'on n'aura pas de peine à se le persuader, si l'on considère combien il y avoit de départemens abandonnés & de terres vacantes, par la mort de ceux qui avoient péri dans les combats ou par les supplices; sans compter que Pizarre avoit fait valoir le prétexte des frais de la guerre, pour en retenir une grande partie sous son propre nom. Le Président retint, sur les meilleures, des Pensions de trois & quatre mille ducats en argent, pour les distribuer entre les Soldats, auxquels il n'avoit rien de plus à donner. Ce partage (y) se fit assez promptement; mais à-peine fut-il publié, que le Président se crut obligé, pour sa sûreté, de se rendre à Los Reyes, & de laisser le soin du bon ordre à l'Evêque de cette Ville.

LES Mécontents furent en si grand nombre, & les plaintes si vives (z), que toutes les représentations du Prélat ne purent arrêter quantité de com-

(y) „ Tel eut 10000 Ducats de revenu  
„ par an. C'étoit le revenu d'un Prince, si  
„ cet héritage eût été perpétuel, & fût passé  
„ aux Enfans ou autres Héritiers: mais l'Em-  
„ pereur ne baille ces Terres qu'à vie. Ce-  
„ lui qui en eut le plus fut le Capitaine  
„ Hinojosa. Gomara, L. V. Ch. 79. Le  
„ même Historien ajoute, que plus de 1500000  
„ Ducats furent distribués en argent comptant,  
„ & que les riches Veuves furent mariées aux  
„ personnes pauvres qui avoient bien servi le  
„ Roi. *Ibid.*

(z) „ La Gasca (dit Gomara,) s'en alla à  
„ Los Reyes, pour n'ouïr les plaintes, blas-  
„ phèmes & malédictions des Soldats, &  
„ pour la peur qu'il en avoit, *ubi sup.* Ch.  
„ 79. Benzoni, témoin du désordre, en fait  
„ une singulière peinture. Ces détails doi-  
„ vent plaire dans une Note. „ Quand la  
„ répartition fut publiée, de pauvres Sol-  
„ dats, qui avoient servi fidelement & qui  
„ s'attendoient d'être largement récompensés,  
„ comme on l'avoit promis, voyant

„ qu'on les laissoit en blanc, commencèrent  
„ à se plaindre beaucoup. Lui & l'Evêque  
„ leur donnerent de belles paroles en paye-  
„ ment; disant que pour le présent il n'étoit  
„ possible de mieux faire, mais que bientôt  
„ ils les rendroient tous contents; cependant,  
„ ne purent-ils si bien prêcher, que cela les  
„ contentât: ains se mirent à crier contre eux,  
„ & à leur dire toutes les injures & les vi-  
„ laines du monde. Entre les autres, il y en  
„ eut pour rire, & qui valent bien le réciter.  
„ J'en conterai ici quelques-unes: N'y a pas  
„ longtems qu'à Cordoue en Espagne, il y  
„ avoit une Religieuse qu'on appelloit *Mag-  
„ delaine de la Croix*, laquelle, à l'opinion,  
„ non-seulement du commun Peuple, mais  
„ même des plus grands de l'Espagne, étoit  
„ tenue pour bien dévote personne, & pres-  
„ qu'adorée comme une Sainte: de sorte que  
„ quand l'Empereur même vouloit aller à  
„ quelque Entreprise, il mandoit à cette *Mag-  
„ delaine*, qu'elle le recommandât à Dieu  
„ dans ses Oraisons. Mais enfin tout le myste-

plots &  
grin ju  
le Préfi  
de la Ju  
punir le  
rendus  
Gouver  
jal fut n  
ca laissa  
Ville qu  
DANS  
partis fo  
étoient  
Ils veno  
Centeno  
compens  
grandes  
fit perdre  
ges qu'el  
dent don  
lenteur d  
terent, s  
fource d  
entre Los  
noms des

„ re fut dé  
„ une Sorc  
„ compagni  
„ lors un S  
„ qu'il dit  
„ étoit une  
„ & que le  
„ vèque) m  
„ rien, tan  
„ der son a  
„ Y en e  
„ be, que  
„ nard plus  
„ presque d  
„ l'enverro  
„ roit parle  
„ si picqué  
„ vre Hom  
„ eussent p  
„ dre par s  
„ toute la g  
„ ner en un  
„ un autre  
„ lui dit en  
„ donnez-m

plots & de mouvemens féditieux. Quelques Officiers firent passer leur chargin jusqu'au Conseil des Indes, avec des explications peu honorables pour le Président. Mais Cianca, qu'il avoit laissé à Cusco pour l'administration de la Justice, rétablit le calme, par la fermeté avec laquelle il fit enlever & punir les plus mutins. Valdivia, pour récompense des services qu'il avoit rendus dans cette guerre, obtint, au nom du Roi, la confirmation de son Gouvernement du Chili, quoiqu'il le tint des Pizarres. Le Docteur Carvajal fut nommé Gouverneur de Cusco. En partant pour Los Reyes, La Gasca laissa des ordres pour faire bâtir & peupler, entre Cusco & Collao, une Ville qui prit le nom de *Villa-nueva*.

DANS le même tems, on vit arriver au Pérou cent cinquante Espagnols, partis sous la conduite d'*Tralez*, de la Riviere de la Plata, par laquelle ils étoient remontés jusqu'aux lieux que Diegue de Royas avoit découverts. Ils venoient demander, au Président, un Gouverneur pour leur Conquête. Centeno, qui fut choisi pour cette commission, la regarda comme une récompense honorable, dans un pays dont on commençoit à former les plus grandes espérances. Mais sa mort, arrivée lorsqu'il se disposoit à partir, fit perdre à l'Espagne, avec un de ses plus braves Officiers, tous les avantages qu'elle pouvoit se promettre de sa conduite & de sa valeur. Le Président donna un autre Chef à ceux qui lui demandoient cette grace; mais la lenteur de leurs progrès servit encore à faire regretter Centeno. Ils rapportèrent, sur leurs propres observations, que la Riviere de la Plata prend sa source dans les hautes Montagnes, toujours revêtues de neige, qui sont entre Los Reyes & Cusco, d'où sortent quatre Rivières qui tirent leurs noms des premières Provinces qu'elles arrosent, *Apurima, Vilcas, Aban-*

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.  
1548.

Fondation  
de Villa-nue-  
va.

Mort de  
Centeno.

Observa-  
tions sur qua-  
tre Rivières  
du Pérou.

re fut découvert, & fut convaincue d'être  
une Sorciere, & qu'elle avoit familiere  
compagnie avec le Diable. Il y eut donc  
lors un Soudard, lequel entr'autres injures  
qu'il dit au Président, lui reprocha qu'il  
étoit une seconde Magdelaine de la Croix;  
& que le Diable (entendant par-là M. l'E-  
vêque) montoit dessus, parcequ'il ne faisoit  
rien, tant petit fut-il, sans lui en deman-  
der son avis.  
Y en eut un autre, qui lui dit à sa bar-  
be, que le Ciel ne couvroit point un Re-  
nard plus fin que lui. Un autre, qui étoit  
presque demi-fou & désespéré, lui dit qu'on  
l'enverroit tant loin, que jamais il n'ol-  
roit parler d'Espagne. Le Président fut  
si picqué de cette parole-là, que si ce pau-  
vre Homme n'eut eu de bons Amis, qui  
eussent prié pour lui, il l'alloit faire pen-  
dre par son cou, sans remission: & encore  
toute la grace qu'il lui fit, fut de le confi-  
ner en un Pays perdu du Chili. Il y eut  
un autre Soldat, qui eut bonne grace, &  
lui dit en riant: *M. le Président, de grace*  
*donnez-moi ce bonnet, que vous avez en vo-*

tre tête. Le Président se prit à rire: *eh!*  
*qu'en veux-tu faire? dit-il? Je le veux*  
*brûler, dit le Soldat, & le mettre en pou-*  
*dre, pour ensorcèler les gens, puisqu'avec*  
*ce bonnet-là vous avez trompé tant de gens*  
*de bien. Il s'en trouvoit assez d'autres*  
*qui disoient, qu'il étoit venu pour épar-*  
*gner les Tyrans, & faire mourir les bons*  
*serviteurs du Roi. Quelques-uns le me-*  
*naçoient tout outre, qu'ils en prendroient*  
*eux-mêmes où ils pourroient. Plusieurs*  
*se voulurent mutiner, couper la gorge au*  
*Capitaine Hinojosa, renvoyer le Président*  
*en Espagne, & écrire à l'Empereur qu'il*  
*leur envoyât quelque Homme de bonne*  
*conscience. Tout ce complot fut décou-*  
*vert, & empoigna-t-on les Chefs. Entre*  
*ceux qui furent pris, y eut un Prêtre*  
*de Biscaie, qui disoit avoir dépendu en*  
*cette dernière guerre, quarante mille*  
*écus au Service de l'Empereur. Le Pré-*  
*sident, ne pouvant supporter tant d'inju-*  
*res, s'en alla en la Ville des Rois". L.*  
III. Ch. 17.



CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.  
1549.

Le Président  
réforme les  
abus.

Il pense à  
retourner en  
Espagne.

Comment il  
se conduit  
dans cette  
vue.

*cai & Xauxa*; & que la dernière fort d'un Lac, de la Province de *Bambou*, Pays tout-à-la-fois le plus uni & le plus élevé du Pérou; que les bords de ce Lac étoient habités par un grand nombre d'Indiens, & le Lac même rempli de petites Iles, qui formoient d'excellens paturages, où les Habitans nourrissoient quantité de bestiaux.

LA dispersion des Troupes ayant achevé de rétablir la tranquillité du Pérou, La Gasca tourna tous ses soins à mettre, dans le Gouvernement des Espagnols & des Indiens, l'ordre pour lequel on avoit soupiré si longtems, & réussit du moins à corriger une infinité d'abus qui choquoient également la Religion & l'Humanité (a). Enfin, lorsqu'il crut l'autorité royale bien affermie, par la Jurisdiction de l'Audience, & sous l'administration des Gouverneurs particuliers qui devoient être nommés par ce Tribunal, il résolut d'user de la liberté que ses Provisions lui laissoient de retourner en Espagne, sans attendre d'autres ordres. Un de ses motifs étoit la quantité d'or & d'argent qu'il avoit pour le Roi (b). Comme il n'avoit plus ni Troupes ni Gardes, qui pussent mettre ce trésor en sûreté, il sembloit pressentir les accidens qui le menaçoient. Après l'avoir embarqué sans s'être encore ouvert sur sa résolution, & fait secrètement ses autres préparatifs, il assembla les Magistrats de Los Reyes, pour leur déclarer qu'il se dispoisoit à les quitter. Ils lui firent des objections, auxquelles il s'efforça de répondre; & dès le même jour il monta sur le Vaisseau qu'il avoit choisi pour son Voyage. Mais avant que de mettre à la voile, il employa quelques heures à faire une nouvelle répartition des Terres qui étoient devenues vacantes, depuis celle qu'il avoit faite à Cusco. Le nombre en étoit considérable, par la mort de Centeno, de Royas, du Docteur Carvajal & de plusieurs autres Possesseurs. Cette conduite parut bizarre; mais il la crut indispensable, pour se délivrer de la vue & des plaintes d'une infinité de gens, qu'il regrettoit de ne pouvoir satisfaire & dont il prévoyoit le mécontentement. Il laissa les Actes signés & scellés entre les mains du Secrétaire de l'Audience, avec ordre de ne les ouvrir que huit jours après son départ (c).

(a) Les Historiens s'étendent beaucoup sur toutes ces réformations. Gomara en fait un long article (Voy. Chap. 80. du Liv. V.) Il loue surtout le Président d'avoir trouvé le moyen, après avoir payé toutes les dettes de l'État, qui montoient à plus de neuf cens mille pesos d'or, d'en avoir amassé treize cens mille autres pour l'Empereur. „ Un chacun (dit-il) fut émerveillé de ce Trésor, non pas pour la somme, mais pour la maniere dont il l'assembla. Jamais il ne prit pour lui la paie d'aucun Soldat; cependant il est certain qu'aucun Espagnol n'avoit passé au Pérou, avec charge ou sans charge, qui n'eût pris quelque chose pour soi, excepté celui-ci, auquel on n'a su remarquer aucun signe d'avarice, quoiqu'il eût sur lui plusieurs yeux, qui attentivement le regardoient, pour l'accuser s'il eut malversé en sa charge”. Ch. 81. Benzoni lui rend le même

témoignage, mais il l'accuse d'avoir commis la levée des deniers à des gens qui exercerent cette commission avec beaucoup de violence & d'injustice, *ubi sup.*

(b) Les Historiens font monter à des sommes incroyables tout ce qui en étoit déjà passé dans les seuls coffres du Roi. Il seroit difficile d'en faire un calcul exact, parcequ'ils ne s'accordent pas sur les noms des espèces; mais ils assurent que par compte arrêté les Trésoriers se trouverent en arriere, avec la Couronne, de dix-huit cens mille pesos d'or, & de six cens mille d'argent, sur les Quins & autres revenus Royaux qu'ils avoient reçus; par où l'on doit juger de la somme totale, dont ils avoient trouvé moyen de détourner cette partie. Gomara, L. V. Ch. 81.

(c) En effet, aussitôt qu'ils furent ouverts il s'éleva des troubles considérables, qui coûtèrent la vie au célèbre Hinojosa, & l'Aut-

Il par  
cains, &  
Agens du  
qui avoit  
tant de  
vers Bât  
plupart  
chemin  
Nord.  
rivage du  
de la tra  
férences  
pens du  
d'Espagn  
gne sord  
assigner  
rang, il  
demandé  
on lui co  
sister ave  
précautio  
ge pour  
tant de p  
de sa dép  
On a  
son inqui  
Nombre  
pressant

dience Roy  
appaier. E

(d) Benzoni nous pas d  
tion de ce  
avoir passé  
Guayaquil,  
Gasca de L  
„ donné,  
„ non que  
„ trangers,  
„ tres & m  
au Port de  
Panama. L  
Bâtiment f  
quante jou  
Vaisseau, q  
en étoit c  
Benzoni tr  
caragua, er  
de Cavallo

Il partit au mois de Décembre, accompagné du Provincial des Dominicains, & d'Alliaga, qui avoient été nommés, par l'Audience Royale, pour Agens du Pérou à la Cour d'Espagne. Plusieurs personnes de considération, qui avoient ignoré son dessein, n'en furent pas plutôt informés, que se hâtant de recueillir ce qu'ils avoient de plus précieux, ils le suivirent sur divers Bâtimens, pour retourner avec lui dans leur Patrie commune; & la plupart le joignirent heureusement à Panama. De-là ils prirent ensemble le chemin de Nombre de Dios, où ils devoient s'embarquer sur la Mer du Nord. Quoique La Gasca eût renoncé au titre de Président en quittant le rivage du Pérou, leur respect n'étoit pas diminué pour lui. Ils continuoient de le traiter comme leur Chef; &, de son côté, il répondoit à leurs déférences par des manières douces & civiles. Il tenoit table ouverte aux dépens du Roi; sur quoi Zarate observe qu'ayant considéré, avant son départ d'Espagne, que tous les Gouverneurs des Indes étoient accusés d'une éparagne fardive dans l'état de leur Maison, & jugeant aussi que la Cour ne lui assigneroit pas une pension suffisante pour la dépense qui convenoit à son rang, il n'avoit pas voulu que ses appointemens fussent réglés; mais il avoit demandé la permission de prendre sur le revenu Royal, dans le Pays dont on lui confioit l'administration, tout ce qui lui seroit nécessaire pour y subsister avec dignité. En obtenant une faveur si distinguée, il avoit eu la précaution d'en prendre un Acte formel, dont il ne cessa point de faire usage pour l'entretien de sa Maison & de ses Domestiques. Mais c'étoit avec tant de précaution & d'exactitude, que chaque jour il faisoit tenir compte de sa dépense, par un Secrétaire qui n'avoit pas d'autre Commission (d).

On a fait entendre que les Trésors de La Gasca étoient menacés: mais son inquiétude avoit cessé en arrivant à Panama; & c'étoit encore moins à Nombre de Dios, qu'il devoit craindre un danger, qu'il n'avoit cru réel & pressant qu'au Pérou. Cependant tout le tems de sa Navigation avoit été

CONQUÊTE  
DU PÉROU.

DE LA GASCA.

1549.

Son départ  
du Pérou.

Avec quelle  
dignité il sou-  
tient son rang  
dans le Voya-  
ge.

1550.  
Aventure de  
La Gasca dans  
son retour.

dience Royale eut beaucoup de peine à les apaiser. Benzoni, L. III. Ch. 17.

(d) Benzoni, *ubi sup.* Comme nous n'avons pas d'autre utilité à tirer ici de la Relation de ce Voyageur, observons qu'après avoir passé trois ans au Pérou, il partit de Guayaquil, presqu'en même tems que La Gasca de Los Reyes; „ parcequ'on avoit ordonné, (dit-il.) que tous les Levantins, „ nom que les Espagnols donnoient aux E- „ trangers, vuidassent le Pays, comme Tra- „ tres & méchans”. Il rencontra le Président au Port de Salango, qui tenoit la route de Panama. De-là il se rendit à Manta, où son Bâtiment se brisa contre un roc: mais cinquante jours après, il monta dans un autre Vaisseau, qui le conduisit à Panama. La Gasca en étoit déjà parti pour Nombre de Dios. Benzoni trouva l'occasion de se rendre à Nicaragua, ensuite à Guatimala. Il gagna le Port de Cavallos, où il s'embarqua pour l'Europe.

Mais une Tempête brisa son Vaisseau vers l'Île de Cuba, & tout fut perdu, à l'exception des Hommes, qui se sauvèrent avec beaucoup de peine dans la Chaloupe. Arrivé à la Havana, il se rembarqua sur une Flotte de dix-huit Vaisseaux, dont treize périrent dans le Golfe. Le sien rentra heureusement dans le Port de la Havana; mais ayant peu d'amour pour la vie, depuis qu'il avoit perdu, dans son naufrage, tout ce qu'il avoit amassé aux Indes, il renonça aussitôt sur une autre Flotte de quatorze Vaisseaux, avec laquelle il arriva en Espagne le 13 de Septembre 1556. Ce que la Relation a de plus singulier, c'est qu'avec un grand détail sur tous les objets de sa curiosité, l'Auteur parle si peu de lui-même, que le Journal de ses propres actions se réduit presque à ce qu'on vient de rapporter; rare mérite dans un Voyageur. Benzoni reparoitra souvent dans la Description du Pérou.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.

1550.

Les Petit-  
fils de Pedra-  
rias d'Avila  
veulent enle-  
ver ses Tré-  
sors.

employé, du côté dont il se défiloit le moins, à lui dresser des pièges que son bonheur seul lui fit éviter. Cet événement mérite d'être repris dans sa source.

PEDRARIAS, ou plutôt *Pierre Arias d'Avila*, nommé, comme on l'a vu, Gouverneur de Nicaragua après en avoir fait la Conquête, avoit marié une de ses Filles à *Rodrigue Contreras*, riche & puissant Espagnol, qui succéda au Gouvernement après la mort de son Beau-pere. Mais la nouvelle Audience, établie à *Gracias à Dios* sous le titre d'*Audience des confins de Guatimala* (e), dépouilla *Contreras* de cet Emploi. Il en porta ses plaintes à la Cour d'Espagne, qui, loin de les écouter, confirma le Jugement des Auditeurs. Deux de ses Fils, *Fernand & Pedre*, qu'il avoit laissés à Nicaragua, désespérés de la disgrâce de leur Pere, entreprirent d'en tirer vengeance. *Bermejo* & plusieurs autres Guerriers, du nombre des Mécontents du Pérou, avoient pris le parti de se dérober au Gouvernement de La Gasca, & cherchoient de l'occupation dans les autres Etablissmens d'Espagne. Les deux jeunes *Contreras* trouverent le moyen de les rassembler secretement; & n'ignorant pas que le Président étoit parti de *Los Reyes* avec d'immenses Trésors, ils résolurent ensemble de les enlever dans sa route. Ce projet fut revêtu d'une apparence de justice du côté des *Contreras*, parceque leur Grand-Pere maternel ayant été de la premiere Association qui s'étoit formée à *Panama* pour la Conquête du Pérou, ils s'attribuoient, sur cette Contrée, des droits dont leur Famille n'avoit encore pû tirer aucun fruit. Lorsqu'ils se crurent assez forts pour lever le masque, ils commencerent par assassiner l'Evêque de leur Province, parcequ'il s'étoit déclaré contre leur Pere. Ensuite, prenant, sur leur Etendart, le titre d'*Amis de la Liberté*, ils s'embarquerent sur la Mer du Sud, au nombre de trois cens, dans l'espérance de surprendre le Président, lorsqu'il approcheroit de *Panama*. Les vents, qui ne sont pas favorables dans cette saison, pour venir de *Los Reyes* à ce Port, les faisoient compter sur la lenteur de sa navigation. Cependant ils ne passerent point devant *Panama*, sans y prendre langue. Quelques Pêcheurs leur ayant appris que le Président y étoit arrivé, ils remercièrent la fortune de leur épargner une plus longue course, que les hazards de la Mer rendoient incertaine, & d'avoir amené leur proie comme entre leurs mains. Le tems de la nuit leur parut le plus sûr, pour forcer la Ville avec peu de résistance. Ils entrèrent heureusement dans le Port; & tout seconda leur entreprise: mais, en touchant le rivage, leur chagrin fut égal à leur étonnement, d'apprendre que le Président étoit parti, depuis trois jours, pour *Nombre de Dios*, après y avoir envoyé son argent. Ils ne s'en ouvrirent pas moins l'entrée de la Ville; & courant droit chez *Ruys de Marchena*, Trésorier Royal, ils enleverent sa Caiffe, qui contenoit environ quatre cens mille Pesos d'argent de bas aloi, demeuré à *Panama*, faute de voitures pour le transporter.

Ils le man-  
quent à Pana-  
ma.

Leur Entre-  
prise contre  
Nombre de  
Dios.

APRÈS avoir fait passer cette somme à bord, ils comprirent qu'il n'y avoit que la diligence qui pût leur faire joindre le Président dans sa route, ou les faire arriver à *Nombre de Dios*, avant qu'il pût se préparer à la défense.

(e) Voyez le premier Voyage de François Pizarre.

se. Le  
min de  
sembla  
point at  
une hau  
que pou  
pour fai  
Dios à  
de leurs  
Vaisseau

CET a  
en conq  
pour inf  
Riviere d  
prend sa  
paroît se  
te la faif  
un cours  
ou cinq l  
Quelques  
qui est r  
entrepris  
on a cinq  
chure de  
jusqu'à N

L'INDI  
bouchure  
seulement  
mettre en  
vent man  
pouvoit a  
Nunnez d  
des, & l'  
obligé de  
quelques  
portoit n  
chena. L  
tre en sûr  
étoient da  
& des lie  
Soldats,  
ils avoien  
& de cra  
tions obs  
ver des s  
fortit de

se. Le résultat de leur conseil fut que Fernand Contreras prendroit le chemin de cette Ville, avec la plus grande partie de leurs Gens, qui leur sembla suffire pour emporter une Place, alors mal gardée, où ils n'étoient point attendus; que Berinejo demeureroit avec cent Hommes, campés sur une hauteur voisine de Panama, tant pour favoriser la marche de Fernand, que pour recevoir le butin qu'il ne devoit pas tarder à leur envoyer, & pour faire main-basse sur tous ceux qui voudroient fuir de Nombre de Dios à Panama; & que Pedre Contreras se tiendroit à bord avec le reste de leurs Gens, pour observer l'entrée du Port & garder soigneusement les Vaisseaux.

CET audacieux projet n'auroit pu manquer de réussir, si Marchena, qui en conçut quelque défiance, n'eût dépêché promptement deux Indiens, pour informer le Président de sa situation, l'un par terre, & l'autre par la Riviere de *Chagne*, route qu'avoit choisie le Président. Cette Riviere, qui prend sa source dans les Montagnes, entre Panama & Nombre de Dios, paroît se porter d'abord vers la Mer du Sud; mais une Cascade assez haute la faisant tourner tout-d'un-coup vers celle du Nord, elle s'y rend par un cours d'environ quatorze lieues; de sorte que par un Canal, de quatre ou cinq lieues seulement, il semble qu'on pourroit joindre les deux Mers. Quelques Montagnes qu'il faudroit percer, & la qualité même du terrain, qui est rude & plein de rochers, n'ont pas encore permis de tenter cette entreprise. Ainsi, en partant de Panama, pour se rendre à Nombre de Dios, on a cinq lieues par terre avant que de pouvoir s'embarquer; & de l'embouchure de la Riviere dans la Mer du Nord, il en reste encore cinq ou six jusqu'à Nombre de Dios.

L'INDIEN, qui fut envoyé par cette route, joignit le Président vers l'embouchure du Fleuve. Il étoit question de faire assez de diligence, non-seulement pour se dérober à la poursuite de l'Ennemi, mais encore pour se mettre en état de lui résister dans Nombre de Dios. Malheureusement le vent manqua sur Mer; & la Barque étant sans rames, le Président, qui ne pouvoit avancer le long des Côtes, n'eut pas d'autre ressource que d'envoyer Nunnez de *Segura* par terre, avec quelques Indiens pour lui servir de guides, & l'ordre de faire prendre aussitôt les armes aux Habitans. *Segura*, obligé de marcher à pié par des chemins fort difficiles, & de passer même quelques Rivieres à la nage, seroit arrivé trop tard, si la nouvelle qu'il portoit n'eût été déjà répandue dans le Pays, par le second Courier de *Marchena*. Les Officiers Espagnols n'avoient pas perdu un instant, pour se mettre en sûreté dans leurs murs. Ils avoient tiré de plusieurs Vaisseaux, qui étoient dans le Port, tout ce qui s'y trouvoit capable de porter les armes, & des lieux voisins, les Indiens qui leur étoient attachés. Avec quelques Soldats, qu'ils avoient pour Garde, & les Bourgeois propres au service, ils avoient rassemblé environ deux cens Hommes, tremblans d'incertitude & de crainte, dans l'attente d'un mal dont ils n'avoient que des informations obscures. Le Président arriva, pour les rassurer. La joie de trouver des secours prêts ne lui permit pas de prendre haleine un moment. Il sortit de la Ville à leur tête, pour marcher au-devant des Brigands, ac-

CONQUÊTE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1559.

A quoi le  
Président doit  
sa délivrance.

CONQUETE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1550.

compagné de *Clavijo*, Gouverneur de la Province, qui l'avoit suivi depuis Panama, & réfolu, tandis qu'on chargeoit le Tréfor fur les Vailfeaux qui devoient le porter en Efpagne, de signaler fon départ par une entreprife hardie.

MAIS il n'eut que la gloire du projet. *Larez*, qui commandoit à Panama dans l'abfence de *Clavijo*, & le Tréforier *Marchena*, ayant vu les Brigands divifés, s'étoient animés mutuellement à raflemler toutes leurs forces, pour attaquer *Bermejo* & fa Troupe. Dès la nuit fuivante, ils avoient fait rappeller les Habitans, que la frayeur avoit difpersés dans les Montagnes voisines; ils y avoient joint les Ouvriers Negres & les Muletiers, qu'ils avoient armés de diverfes fortes d'inflrumens, au défaut d'armes; enfin leurs précautions s'étant étendues jufqu'à fermer de barricades les rues qui regardoient le Port, pour rendre du moins le paffage plus difficile à ceux qui gardoient les Navires, ils avoient marché contre *Bermejo*, & l'avoient attaqué avec tant de vigueur, qu'après quelque réfiftance ils lui avoient tué ou pris tous fes Gens. En fuite *Marchena*, laiffant *Larez* à la garde de la Ville, s'étoit mis en chemin vers *Nombre de Dios*, dans la fuppoftion que les Habitans de cette Ville, informés par fon Courier, avoient pris des mefures pour leur défenfe, & que *Fernand Contreras*, les trouvant aflez préparés à le recevoir, pour lui faire perdre l'efpérance de les furprendre, auroit pris le parti de retourner vers *Bermejo*, foit pour fe fortifier par leur jonction, foit pour s'embarquer avec leur butin. Cette conjecture fe trouva juftte. *Fernand de Contreras* avoit appris, à quelques lieues de la Ville, que le Préfident étoit averti, & qu'il venoit à fa rencontre avec deux cens Hommes. Il s'étoit déterminé fur le champ à retourner vers Panama. Dans fon retour, il fut inflruit, par quelques Indiens, de l'entiere défaite de *Bermejo*, & de l'approche de *Marchena*, qui le cherchoit avec toute l'ardeur de la victoire. Ces deux nouvelles, & le danger prefque inévitable de fe trouver entre deux Troupes, chacune plus nombreufe que la fienne, le jetterent dans une confternation qui ne lui permit de penfer qu'à la fuite. Il exhorta lui-même fes Gens à fe débander, pour fe rendre par divers détours au bord de la Mer, où fon Frere pourroit les recueillir dans les Chaloupes de leur Flotte. Auffitôt, quittant le grand chemin, ils fe féparerent au hazard: mais, dans un Pays rempli de Bois & coupé de plufieurs Rivières, leur difperftion ne pouvoit être heureufe. Quelques-uns furent pris. *Fernand Contreras* fe noya au paffage d'une Rivière. On n'a jamais fu quel avoit été le fort des autres. Les Prifonniers furent conduits à Panama, & condamnés au fupplice (f), avec ceux qui avoient fuvé à la défaite de *Bermejo*. *Pedre Contreras*, qui étoit fur les Vailfeaux, avec vingt ou

(f) Ils étoient au nombre de trente-trois. „ rent à la Prifon, il y eut un Prevôt de  
Zarate dit fimplemēt qu'ils furent tués à „ Juftice, lequel de fa propre autorité les  
coups d'épée. Benzoni, qui paffoit alors par „ massacra lui-même vilainement à coups de  
Panama: raconte, „ qu'ils furent menés à „ Dague". Il nomme Antoine de *Valdivieja*,  
la Ville, tout las & bleffés qu'ils étoient, l'Evêque de Nicaragua, qui fut affaffiné par  
„ les mains liées & garottées derrière le dos ces Brigands, & qu'ils furprirent pendant  
„ & attachées à des perches; & quand ils fu- „ qu'il jouoit aux Echecs.

trente  
Associés  
le, il  
plus de  
avoient  
qu'à la  
rate (g)  
ils furent  
de la N

LE PR  
voile po  
Entre le  
plufieurs  
qui s'éle  
tres à la  
soumit a  
me ils é  
où Nun  
Vailfeau  
pour y j  
approch  
gea Fran  
ces Mer  
me; &  
fond de  
de fix, q  
Il mit ce  
ment les  
rent, av  
un Cafqu  
jouer leu  
Les Corf  
cas de l'  
du Héro  
vrît quel  
ca, dans  
permis d  
fes crain  
prirent l  
arrivant  
rent dans  
où il avo  
ble, que

(g) L.  
qu'ils furent  
refte cond

XIX.

trente Hommes, conçut tant d'épouvante en apprenant le malheur de ses Associés, que, sans se donner le tems d'appareiller & de mettre à la voile, il se jeta dans une Chaloupe, lui & ses gens, pour s'éloigner avec plus de diligence & de sûreté. Ils n'emportèrent pas même l'argent qu'ils avoient enlevé à Marchena. On apprit qu'ils avoient suivi la Côte jusqu'à la Province de *Nara*, & qu'ils y étoient descendus: mais suivant *Zarate (g)* on n'en a jamais eu d'autres informations; & vraisemblablement ils furent massacrés par ces Indiens qu'on nomme *Bravos*, mortels Ennemis de la Nation Espagnole.

Le Président retourna sans obstacle à Nombre de Dios, d'où il mit à la voile pour l'Espagne. On rapporte ici une aventure fort extraordinaire (h). Entre les Soldats de *Gonzale Pizarre*, qui avoient obtenu grâce de la vie, plusieurs avoient été réservés pour le service des Galeres; & les troubles qui s'éleverent à l'occasion des Départemens en ayant fait condamner d'autres à la même peine, il s'en trouva quatre-vingt-six, que le Président soumit aux ordres de *Rodrigue Nunno*, pour les conduire en Espagne. Comme ils étoient sans Gardes, il s'en sauva quelques-uns à Nombre de Dios, où *Nunno* s'embarqua, & d'autres, en passant à Carthagene. Ensuite le Vaisseau de *Nunno*, s'étant séparé de la Flotte, prit la route de la Havana, pour y joindre les Galions, & retourner en Espagne sous leur escorte. Il approchoit de l'Île de Cuba, lorsqu'il fit rencontre d'un Corsaire, qu'on jugea François, parcequ'alors il n'y avoit point d'autre Nation qui courût ces Mers. *Nunno* crut sa perte inévitable, s'il n'usoit de quelque stratagème; & la force du danger lui en inspira un fort étrange. Il fit cacher à fond de cale & sous le Tillac tous les Matelots & les Galériens, à la réserve de six, qui avoient fait partie d'une bande de Violons au service de *Pizarre*. Il mit ces six Musiciens sur le Château de Poupe, où se tiennent ordinairement les Trompettes; & s'y étant placé lui-même, au lieu le plus apparent, avec une contenance de Héros, c'est-à-dire, armé de pied en cap, un Casque en tête chargé de plumes de toutes couleurs, il leur ordonna de jouer leurs plus beaux airs, sans s'étonner de tout ce qui pouvoit arriver. Les Corsaires, plus surpris de cette Musique qu'ils ne l'auroient été du fracas de l'Artillerie, prirent une autre route, & ne penserent qu'à s'éloigner du Héros & de ses Violons, dans la crainte que cet appareil de joie ne couvrît quelque noir dessein. Tel fut le récit qu'ils firent eux-mêmes à *La Gasca*, dans un Port où il étoit entré pendant sa navigation, & où il leur avoit permis d'acheter des rafraîchissemens. *Nunno* ne fut pas plutôt délivré de ses craintes, qu'il se rendit à la Havana, où la plupart de ses Galériens prirent la fuite. D'autres s'échapperent aussi à la Tercere; de sorte qu'en arrivant à Seville, il ne lui en restoit que dix-huit, dont dix-sept se sauverent dans l'Arsehal. Ce n'étoit pas la peine d'en présenter un à l'Amirauté, où il avoit ordre de les remettre. D'ailleurs la pitié le prit pour ce Misérable, que sa mauvaise fortune destinoit seul aux Galeres. Ces deux considé-

CONQUÊTE  
DU PEROU.  
DE LA GASCA.  
1550.

Stratagème  
singulier, qui  
sauve un Vais-  
seau Espagnol  
d'un Corsaire  
François.

(g) L. VII. Ch. 13. D'autres assurent qu'ils furent pris, les Chefs pendus, & le reste condamné aux Galeres. (h) *Garciasso de la Vega*, seconde Part. L. V. Ch. 8.

CONQUÊTE  
DU PÉROU.  
DE LA GASCA.  
1550.

rations lui parurent si fortes dans le tems même qu'il le conduisoit, que le prenant au collet, & le poignard à la main: „ par la vie de l'Empereur, „ (lui dit-il,) je te donnerois vingt coups, si je n'avois honte de tremper „ mes mains dans le sang d'un Homme aussi lâche que toi, qui, après „ avoir été Soldat au Pérou, te laisses mener dans une Galere. Poltron que „ tu es, ne pouvois-tu pas te sauver avec les autres? Va-t-en au Diable, „ & que je ne te revoie jamais”. Ensuite, l'ayant quitté, il alla rendre compte de sa commission aux Juges de l'Amirauté, qui demeurèrent confus d'un événement si bizarre. Cependant ils le firent arrêter, & le condamnerent, non-seulement à payer la valeur des Forçats, mais à dix ans de service militaire dans la Garnison d'Oran, avec défense de retourner jamais au Pérou. Il auroit subi ce jugement, si le crédit de ses Protecteurs ne lui eut fait obtenir grace de Maximilien d'Autriche, qui gouvernoit alors l'Espagne pour l'Empereur son Oncle. Ce jeune Prince, qu'on avoit déjà fait rire de cette aventure, s'en fit faire le récit par Nunno même, & le trouva si plaisant, qu'après l'avoir déchargé de la Sentence il lui permit de retourner au Pérou, à condition qu'il n'entreprendroit plus de conduire des Galériens sans escorte.

Arrivée de  
La Gasca en  
Espagne.

Ses recom-  
penses.

EN arrivant à San-Lucar (i), La Gasca fit partir en poste le Capitaine Lope Martinez, pour aller porter, en Allemagne, la nouvelle de son retour à l'Empereur. Elle fut reçue avec tant de joie, que par un autre Courier ce Prince le pourvût aussitôt de l'Evêché de Valencia, & lui envoya ordre de se rendre lui-même en Allemagne (k) avec le titre & les décorations de sa nouvelle Dignité. Il s'embarqua sur les Galeres Impériales, qui vinrent le prendre à Barcelone (l); & les Historiens observent que dans les circonstances, cinq cens mille écus (m), qu'il portoit à Sa Majesté, ne furent pas regardés comme le moindre de ses services.

CONCLU-  
SION.

Don Antoinc de Mendoza, alors Viceroy de la Nouvelle Espagne, fut nommé pour aller remplir la même dignité au Pérou. On verra, dans la Suite chronologique des Viceroy, qui sera jointe à la Description du Pays, par quels degrés la paix y fut affermie avec la Domination Espagnole, & quelles sont proprement les parties de cette grande Région, que l'Espagne peut compter entre ses Provinces. Il est tems de finir un détail historique, que je me reprocherois d'avoir poussé trop loin, si la plupart des Conquistans du Pérou n'appartenoient à ce Recueil, à titre de Voyageurs.

(i) Au mois de Juillet 1550.

(k) A Augsbourg, où Charles-Quint étoit alors. Gomara, L. V. Ch. 84.

(l) Zarate, ubi suprâ.

(m) Un million, cinq cens Ducats. Il avoit laillé, à Panama, six cens mille Ecus en argent. R. d. E.

Compre

APRÈS a  
velle Espa  
le premier  
tout-à-la-f  
cription d  
dont il fa  
On a vu l  
née 1510  
pour s'éta  
tion & pa  
sent de l'é  
Ce n'est p  
nos lumie  
emprunter  
point au h  
ritent, il  
moins jusq

(a) On se  
gnol, afin d  
Terre-Ferme.

Nous re  
tion qui s'  
démie des  
deur d'Alia  
rine Espag  
tous deux  
maticiens  
de Mai 17  
On conçoit  
personnelle

(b) Dans l

C H A P I T R E III.  
DESCRIPTIONS  
DES PREMIERS PAYS DÉCOUVERTS  
DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

*Comprenant les Relations de Dom Juan & de Dom d'Ulloa, de François Correal, & de plusieurs autres Voyageurs.*

APRÈS avoir fini les Descriptions du Tome précédent par celle de la Nouvelle Espagne, dont les Provinces méridionales touchent à celles qui ont été le premier Théâtre des événemens qu'on vient de représenter, c'est suivre tout-à-la-fois l'ordre des tems & des lieux, que de faire succéder ici la Description de l'Isthme de Panama ou de Darien, & celle de *Tierra-Firme* (a) dont il fait partie, comme un degré naturel pour passer à celle du Pérou. On a vu la Découverte du Darien & de la Mer du Sud dans le cours de l'année 1510, le progrès de la Conquête, & ce qu'il en coûta aux Espagnols pour s'établir dans un Pays, également défendu par les difficultés de la situation & par le brutal courage de ses anciens Habitans. Il est question à présent de l'état des mêmes Provinces, & de l'Etablissement des Vainqueurs. Ce n'est point dans une source obscure ou suspecte, que nous allons puiser nos lumières. Dom Juan & Dom d'Ulloa, dont nous faisons profession d'en emprunter une grande partie, sont des guides, après lesquels on ne marche point au hasard. Mais, pour les faire paroître avec la distinction qu'ils méritent, il faut partir avec eux de la Côte d'Espagne, & les conduire du moins jusqu'au premier Port de l'Amérique.

INTRODU-  
TION.

(a) On se détermine pour ce nom Espagnol, afin d'éviter l'équivoque que celui de *Terre-Firme*, ordinairement employé par nos Voyageurs & nos Géographes, peut former, lorsqu'on l'applique à ce qu'on nomme en général le *Continent*.

§. I.

*Voyage de Dom George Juan, & de Dom Antoine d'Ulloa.*

NOUS remettons à parler, dans un autre Article (b), de la fameuse question qui s'étoit élevée sur la figure de la Terre, & des moyens que l'Académie des Sciences proposa pour l'éclaircir. Dom George Juan, Commandeur d'Aliaga, de l'Ordre de Malthe, Sous-Brigadier des Gardes de la Marine Espagnole, & Dom Antoine d'Ulloa, Lieutenant de Vaisseau, choisis tous deux par la Cour d'Espagne pour concourir aux travaux des Mathématiciens François qui furent envoyés au Pérou, partirent de Cadix le 26 de Mai 1735, & débarquèrent heureusement à Carthagene le 9 de Juillet. On conçoit que dans une route si connue, ce n'est qu'à leurs Observations personnelles qu'il convient de s'arrêter.

(b) Dans la Description du Pérou.

VOYAGE DE  
DOM JUAN  
ET DOM  
D'ULLOA.

1735.



VOYAGE DE  
DOM JUAN  
ET DOM  
D'ULLOA.

1735.

Observa-  
tions des deux  
Mathématiciens  
Espagnols dans  
leur route.

DOM JUAN, à bord du Vaisseau le *Conquérant*, commandé par Dom François de Liano, Chevalier de l'Ordre de Malthe, en fit deux, purement Astronomiques (c). Dom d'Ulloa, qui montoit l'*Incendie*, commandé par Dom Augustin d'*Isturiaga*, donna plus d'étendue & de variété aux siennes. Outre celles qu'il fit, comme Dom Juan, sur les mêmes Longitudes, avec quelques différences qu'il explique, il s'étend sur la nature des vents dans le tems de sa Navigation. Pendant son passage entre les Iles Canaries, il avoit eu des vents foibles & variables, avec quelques calmes de peu de durée; mais à mesure qu'il s'en éloignoit, il les éprouva plus forts, quoique modérés. Ils se maintinrent jusqu'à 170 lieues de la Martinique, où il essuya des grains, mêlés de pluie. Les vents ordinaires, dans cette traversée, sont le Nord-Est, l'Est-Nord-Est & l'Est, fraîchissant, tantôt plus, tantôt moins. Quelquefois ils tournent au Nord-Ouest & Ouest-Nord-Ouest, ce qui continue rarement. D'autres fois ils sont interrompus par de longs calmes, qui rendent le Voyage plus long qu'il ne l'est sans cet obstacle. Mais tout dépend des Saisons. La plus propre, pour profiter de ces vents généraux, lorsqu'ils commencent à souffler, est celle où le Soleil, retournant du Tropicque du Capricorne & passant par celui du Cancer, s'approche le plus de l'Équateur; car dès qu'il approche de l'Équinoxe d'Automne on éprouve des calmes.

DEPUIS les Iles de la Martinique & de la Dominique, jusqu'à celle de Curaçao & la Côte de Carthagene, les vents continuent ordinairement du même côté que dans le Golfe, quoiqu'avec moins de constance & un tems moins serain. Les grains, qu'on éprouve avant la Martinique, sont encore

(c) Il trouva, par son estime, la Longitude entre Cadix & le Pic de Teneriffe de 10 degrés 30 minutes. Suivant les Observations du P. Feuillée, faites à Orotava, 6 $\frac{1}{2}$  minutes à l'Orient du Pic, la Longitude entre le Pic & l'Observatoire de Paris, est de 18 degrés 51 minutes. En soustrayant 8 degrés 27 minutes, que la *Connoissance des tems* compte entre l'Observatoire & Cadix, la Longitude entre cette Ville & le Pic de Teneriffe reste à 10 degrés 24 minutes, & diffère par conséquent, de 10 degrés de l'estime de Dom Juan, p. 9. La Longitude entre Cadix & la Martinique fut, suivant l'estime, de 59 degrés 55 minutes, ce qui est 3 degrés 55 minutes plus que celle de la Carte d'Antonio de Matos, suivie généralement par tous ceux qui font cette route. Suivant les Observations du P. Laval, faites à la Martinique, la différence en Longitude est de 55 degrés 8 minutes  $\frac{1}{2}$ , & du Pere Feuillée 55 degrés 19 minutes. Dom Juan trouva en partie la cause de cette erreur dans le peu d'exactitude de la Ligne de Lok; car si son Pilote, dit-il, qui éprouva le même défaut, avoit donné à la Ligne de Lok 50 piés Anglois, au lieu de 47 $\frac{1}{2}$ , la Longitude estimée n'auroit été que de 57 degrés. Il se plaint que

cette faute, de marquer mal la Ligne de Lok, est presque générale parmi les Pilotes de toutes les Nations. La Ligne de Lok; ajoute-t-il, doit contenir, d'un nœud à l'autre,  $\frac{7}{12}$  de mille, en supposant que l'Horloge, ou le Sablier, est juste d'une demi-minute: & quoique tous conviennent à cet égard, il n'en est pas de même par rapport au mille, pour lequel on devoit se régler sur les mesures les plus exactes, comme celles de M. de Cassini en France, celles qui ont été déterminées à Quito, & celles de M. de Maupertuis en Laponie. Si l'on prend le degré selon les mesures de M. de Cassini, de 57060 toises, une minute, ou un mille, contiendra 951 toises, ou 5706 piés de Roi, dont  $\frac{7}{12}$ , ou 47 piés 6 pouces  $\frac{1}{2}$ , réduits aux piés d'Angleterre, qui sont à celui de Paris comme 16 à 15, font à-peu-près 50 piés 8 pouces  $\frac{1}{2}$ ; & c'est la distance qu'on devoit donner à la Ligne de Lok. Cette mesure, sur laquelle on auroit dû se régler jusqu'à présent, n'est pourtant pas entièrement exacte, si on la compare avec celle qui a été prise en déterminant la figure de la Terre; sur quoi l'Auteur renvoie aux Observations.

plus fré-  
courts,  
expliqu  
font pa  
moindre  
vre prêt  
tude, q  
gence a

DANS  
naireme  
Nord-O  
tes & f  
Côtes de  
violence  
feau. D  
ces Iles,  
la Mer  
cessent,  
fuit cell  
tude, fa  
a des jo  
brouillé.  
forment  
les Iles d  
& quelq  
nuages,  
il reste u

DOM  
que dans  
on ne se  
tes à la p  
font d'un

AVANT  
espace ou  
Juan tro  
Martinique  
rence d'o  
facile à c  
commen  
l'endroit  
premier  
à 180 lie  
servir fo  
voile. E

LES d  
variation

plus fréquens lorsqu'on a passé les Iles. Ils sont entre-mêlés de calmés assez courts, après lesquels le vent recommence à souffler. Dom d'Ulloa ne peut expliquer de quel côté les grains se forment; mais il assure que dès qu'ils sont passés, le vent redevient tel qu'il étoit auparavant. Il avertit qu'à la moindre apparence d'un grain dans l'atmosphère, on doit tenir la manœuvre prête à le recevoir, parcequ'ils assaillent, dit-il, avec tant de promptitude, qu'ils ne donnent pas le tems de se reconnoître, & la moindre négligence a ses dangers.

DANS la traversée de Cadix aux Canaries, quoique les vents soient ordinairement modérés, la Mer est quelquefois agitée par ceux de Nord & Nord-Ouest, qui rendent les vagues tantôt grosses & longues, tantôt petites & fréquentes. C'est ce qui arrive lorsqu'il fait un tems venteux sur les Côtes de France & d'Espagne; car, dans le Golfe, les vents ont si peu de violence, que souvent on ne s'y apperçoit point du mouvement d'un Vaisseau. Depuis les Iles de Barlovento jusques dans le Golfe, & même avant ces Iles, dans les Parages où l'on sent ces especes de grains, l'agitation de la Mer est proportionnée à leur force & à leur durée; mais aussitôt qu'ils cessent, les eaux redeviennent claires & unies. La sérénité de l'Atmosphère suit celle des eaux; de sorte qu'il est rare qu'on n'y puisse observer la Latitude, faute de Soleil ou de clarté à l'Horison. Cependant la mauvaise saison a des jours sombres, où l'air est couvert de vapeurs, & l'Horison fort brouillé. En tout tems, le lointain offre des nuées blanches & élevées, qui forment par leurs divers rameaux une perspective fort amusante. Depuis les Iles de Barlovento, en dedans, l'Atmosphère est beaucoup plus inégal, & quelquefois si troublé par les vapeurs de la terre, qu'on n'y voit que des nuages, dont une partie est dissipée à la fin par la chaleur du Soleil. Alors il reste un mélange d'espaces seréins & d'espaces obscurs.

DOM D'ULLOA suppose, comme une vérité connue de tous les Marins, que dans le cours de cette Navigation, & dans toute l'étendue du Golfe, on ne sent pas le moindre courant; mais depuis les Iles, il exhorte les Pilotes à la plus grande attention, surtout dans quelques parages, où les courans sont d'une violence & d'une irrégularité singulieres.

AVANT que d'arriver à la Martinique & à la Dominique, on remarque un espace où l'eau blanchâtre se distingue sensiblement de celle du Golfe. Dom Juan trouva, par sa route, que cet espace se termine à cent lieues de la Martinique; & suivant Dom d'Ulloa, c'est à cent huit lieues. Cette différence d'opinions vient, sans doute, de ce que la couleur de l'eau est moins facile à distinguer de celle du Golfe, lorsqu'on est au bout de cet espace. Il commence à près de 140 lieues de la Martinique; ce qui doit s'entendre de l'endroit où la différence de couleur est bien sensible, car si l'on compte du premier endroit où l'on s'en apperçoit un peu, il faudra mettre la distance à 180 lieues. Au reste, c'est apparemment une eau croupissante, qui peut servir fort utilement à juger de l'éloignement des points où l'on veut faire voile. Elle ne se trouve marquée que dans les nouvelles Cartes Françoises.

LES deux Savans Espagnols ont réuni, sous un même point, toutes les variations de l'aiguille, qu'ils ont observées. En reconnoissant que les Fran-

VOYAGE DE  
DOM JUAN  
ET DOM  
D'ULLOA.

1735.

VOYAGE DE  
DOM JUAN  
ET DOM  
D'ULLOA.

1735.

Remarques  
sur les varia-  
tions de l'ai-  
guille aiman-  
tée.

çois & les Anglois ont perfectionné une pratique si importante pour la Navigation, ils se plaignent qu'elle est encore négligée en Espagne, où l'on ne paroît pas sentir assez l'avantage qui résulte, pour les Navigateurs, non-seulement de savoir combien leur Nord apparent diffère du véritable Nord du Monde, mais encore de pouvoir perfectionner par des Observations réitérées le système de la Longitude, & connoître, à un degré ou un degré & demi près, le parage où se trouve un Vaisseau; car c'est le plus haut point de perfection où les Anglois & les François aient porté ce système, & l'on commence à jouir du fruit de leurs travaux dans les Cartes de variations (d). Là-dessus, Dom d'Ulloa donne, à ses Compatriotes, d'utiles instructions pour la fabrique des aiguilles aimantées, & sur leur usage. Il attaque une erreur fort commune; c'est de gouverner le Vaisseau par une aiguille & d'observer la variation par une autre. En vain, dit-il, a-t-on pris soin de les comparer, & de remarquer en quoi elles diffèrent. Quand on y auroit reconnu peu de différence au commencement du Voyage, comme leurs mouvemens sont inégaux, celui que la première fait continuellement sur le Pivot l'appesantit plus que l'autre, qu'on ne monte ordinairement que pour faire les Observations, & qui demeure ensuite sans usage. Dom d'Ulloa veut que les aiguilles, avec lesquelles on observe les variations, soient les mêmes qui servent à diriger la route du Vaisseau. D'ailleurs, pour tirer avantage des Cartes de variations, il demande que toutes les aiguilles soient touchées avec une même méthode, & qu'elles soient ajustées au Méridien d'un parage, avec la précision de la variation reconnue pour vraie. Alors on ne remarqueroit pas tant de différence entre les Observations de deux Navires dans un même lieu, quand l'intervalle n'est pas assez considérable pour rendre sensible la différence formelle de la variation observée depuis plusieurs années, & reçue de toutes les Nations.

#### VARIATIONS OBSERVÉES PAR DOM JUAN.

N.B. La Longitude Occidentale se compte depuis Cadix.

Degr. de Latit.	Deg. de Longit.	Variat. observ.	Var. de la Carte.	Différence.
27 — 30.	11 — —.	8 — N.O.	9 — N.O.	1 — —.
25 — 30.	14 — 30.	6 — 20.	7 — 20.	1 — —.
24 — —.	17 — —.	4 — 30.	6 — —.	1 — 30.
23 — 20.	18 — 30.	3 — 30.	5 — —.	1 — 30.
22 — 30.	20 — —.	2 — 30.	4 — 30.	2 — —.
21 — 50.	22 — —.	1 — 30.	4 — —.	2 — 30.
21 — 35.	26 — —.	— 30.	3 — —.	2 — 30.
16 — 20.	43 — —.	4 — 30 N.E.	2 — 30.	2 — —.
15 — 40.	45 — —.	5 — —.	3 — 20.	1 — 40.
N.B. Au-dessus de la Martinique.		6 — —.	5 — —.	1 — —.

(d) Inventées par M. Halley en 1700, & continuées en 1744, sur les avis & les Jour-  
naux de William Mountain & Jacob Dobson, à Londres.

Degrés. Mi

36 —

31 —

30 —

26 —

25 —

16 —

15 —

N. B. Au

(e) APR

plus utile,

impatiem

Français.

en guerre,

du Cap Fra

Bouguer, &amp;

sieur Botani

Associés;

C'EST de

leurs entre

qui se trou

le dessin

Tierra-Fir

cienne divi

nos articles

le-même d

DEPUIS l'

été subord

nom, jusq

Capitale de

à ce nouvel

(e) S'il par

les variations

font pas exa

Dom d'Ulloa

fait des Obs

parer pour s

ces remarqué

la Carte font

du moins à p

plus considér

tes; car, d'un

nutes, &amp; de

peut venir qu

VARIATIONS OBSERVÉES PAR DOM D'ULLOA.

En comptant la Longitude comme dans les précédentes.

Degrés. Minut.	Degrés. Minutes.	Degrés. Minutes.	Degrés. Minutes.
36 — 20.	25. 9 — 30.	N.O. 13 — N.O.	3 — 30.
31 — 23. 8	22. 7 —	10 — 30.	3 — 30.
30 — 11. 10	21. 6 —	9 — 30.	3 — 30.
26 — 57. 14	54. 4 —	7 —	3 —
25 — 52. 15	59. 3 —	40. 6 —	30. 2 —
16 — 28. 43	46. —	30. 2 —	30. 1 —
15 — 20. 47	32. 2 —	30. 4 —	30. 1 —
N. B. Au-dessus du Cap de Vela.	6 —	7 — 30.	1 — 30.

VOYAGE DE  
DOM JUAN  
ET DOM  
D'ULLOA.

1735.

(e) APRÈS cet Extrait, qui renferme ce que les deux Journaux ont de plus utile, il convient d'ajouter que Dom Juan & Dom d'Ulloa passèrent impatientement trois mois à Carthagene, pour attendre les Mathématiciens François. Enfin, le 16 de Novembre, ils virent arriver un Vaisseau armé en guerre, sous le commandement de M. d'Héricourt, Lieutenant-de-Roi du Cap François, dans l'île de Saint Domingue, qui apportoit MM. Godin, Bouguer, & de la Condamine, Académiciens, accompagnés de MM. de Jusseu Botaniste; Seniergues Chirurgien; Verguin, Couplet & Desfordonnais, Associés; Morainville; Dessinateur; & Hugo, Horloger.

Arrivée des  
Académiciens  
de France à  
Carthagene.

C'est de ce point, que jusqu'à d'autres éclaircissements sur leur route & leurs entreprises communes, on va recueillir les plus précieuses remarques qui se trouvent répandues dans la Relation de Dom d'Ulloa. Mais, pour le dessein que nous avons annoncé, de commencer par la Description de Tierra-Firme, observons d'abord avec lui quelques changemens dans l'ancienne division du Domaine Espagnol, qui doivent influer sur l'ordre de nos articles, non-seulement dans cette premiere Description, mais dans celle-même du Pérou, qui s'en est ressentie comme Tierra-Firme.

Depuis l'origine des Etablissements d'Espagne, la Province de Quito avoit été subordonnée à celle de Lima, Capitale du Pérou, & aux Vicerois de ce nom, jusqu'en 1718, où la Cour établit un Viceroi à Santa Fé de Bogota, Capitale de la Nouvelle Grenade; & la Province de Quito fut jointe alors à ce nouvel Etat, pour faire partie de sa Jurisdiction. On alla plus loin. La

Changement  
arrivé dans le  
Gouverne-  
ment du Do-  
maine Espa-  
gnol.

(e) S'il paroît par ces deux Tables, que les variations observées par Dom Juan ne sont pas exactement conformes à celles de Dom d'Ulloa, on ne peut l'attribuer au défaut des Observations. Il suffit de les comparer pour s'en convaincre. Les différences remarquées par Dom Juan, & celles de la Carte sont toujours uniformes entr'elles, du moins à peu de chose près, puisque la plus considérable est d'un degré 30 minutes; car, d'un côté, il y a 2 degrés 30 minutes, & de l'autre un degré; ce qui ne peut venir que du roulis du Vaisseau, qui ne laisse pas reposer l'aiguille, & de ce que le Disque du Soleil n'est pas bien déterminé, à cause des vapeurs, ou d'autres accidens inévitables; qui ne causent point une erreur sensible dans ces Observations, quand la différence n'est que d'environ un degré. Ainsi, en prenant un milieu pour toutes il faudra conclure que l'aiguille, dont on se servit, varioit moins d'un degré 43 minutes que celles qui s'accordent avec la Carte. On remarque la même chose dans les différences qui résultent des Observations de Dom d'Ulloa avec celles de la Carte.

our la  
e, où  
eurs,  
ritable  
serva-  
ré ou  
e plus  
système  
tes de  
d'uti-  
usage.  
ar une  
on pris  
d on y  
omme  
ement  
nt que  
d'Ul-  
soient  
r tirer  
soient  
ridien  
Alors  
e deux  
léritable  
depuis

rence.

— 30.

— 30.

— 30.

— 30.

— 40.

— 40.

Dohson,

VOYAGE DE  
DOM JUAN  
ET DOM  
D'ULLOA.  
1735.

crainte que cette Viceroyauté ne fût à charge au Trésor royal fit supprimer l'Audience de Quito, établie dès l'année 1563; & les appointemens des Membres, dont elle étoit composée, furent assignés au nouveau Viceroi. Le même motif fit abolir aussi l'Audience de Panama, mais sans détacher cette Province de la Jurisdiction des Vicerois du Pérou. Quoique la sagesse eût présidé à cet arrangement, il n'eut pas le succès qu'on en avoit espéré. On s'aperçut bientôt que non-seulement les deux Villes, dont les Tribunaux avoient été supprimés, mais le public même, souffroient de cette privation. La distance de Panama à Lima & de Quito à Santa-Fé, jettoit tout le monde dans des fraix immenses pour la poursuite des moindres affaires. D'ailleurs, ce qu'on avoit gagné par la suppression des deux Audiencias, ne suffisoit point pour le soutien de la nouvelle Dignité qu'on avoit établie. Cette double considération fit remettre, en 1722, les choses sur l'ancien pied. Dans ce court espace, la Viceroyauté de la Nouvelle Grenade avoit été confiée à Dom George de *Villa-Longa*, auparavant Gouverneur du Callao & Général des Armées du Pérou.

Son état présent.

Ordre des Descriptions suivantes.

Les Audiencias rétablies reprirent leurs anciennes fonctions, & continuerent de les exercer pendant plusieurs années. Mais, les raisons qu'on avoit eues pour établir un Viceroi à Santa-Fé subsistant toujours, on chercha les moyens de le rétablir aussi, sans supprimer les Audiencias, & sans aucune charge pour le Public ni pour le Trésor Royal. Enfin, ce projet fut exécuté en 1739, c'est-à-dire pendant que les Mathématiciens des deux Couronnes étoient au Pérou, & la Dignité de Viceroi fut conférée à Dom Sébastien d'*Estaya*, Lieutenant-Général des Armées d'Espagne. En même tems toute l'étendue de Tierra-Firme & toute la Province de Quito furent remises sous la Jurisdiction de la nouvelle Viceroyauté (f), dont on n'a point appris jusqu'à présent qu'elles aient été détachées.

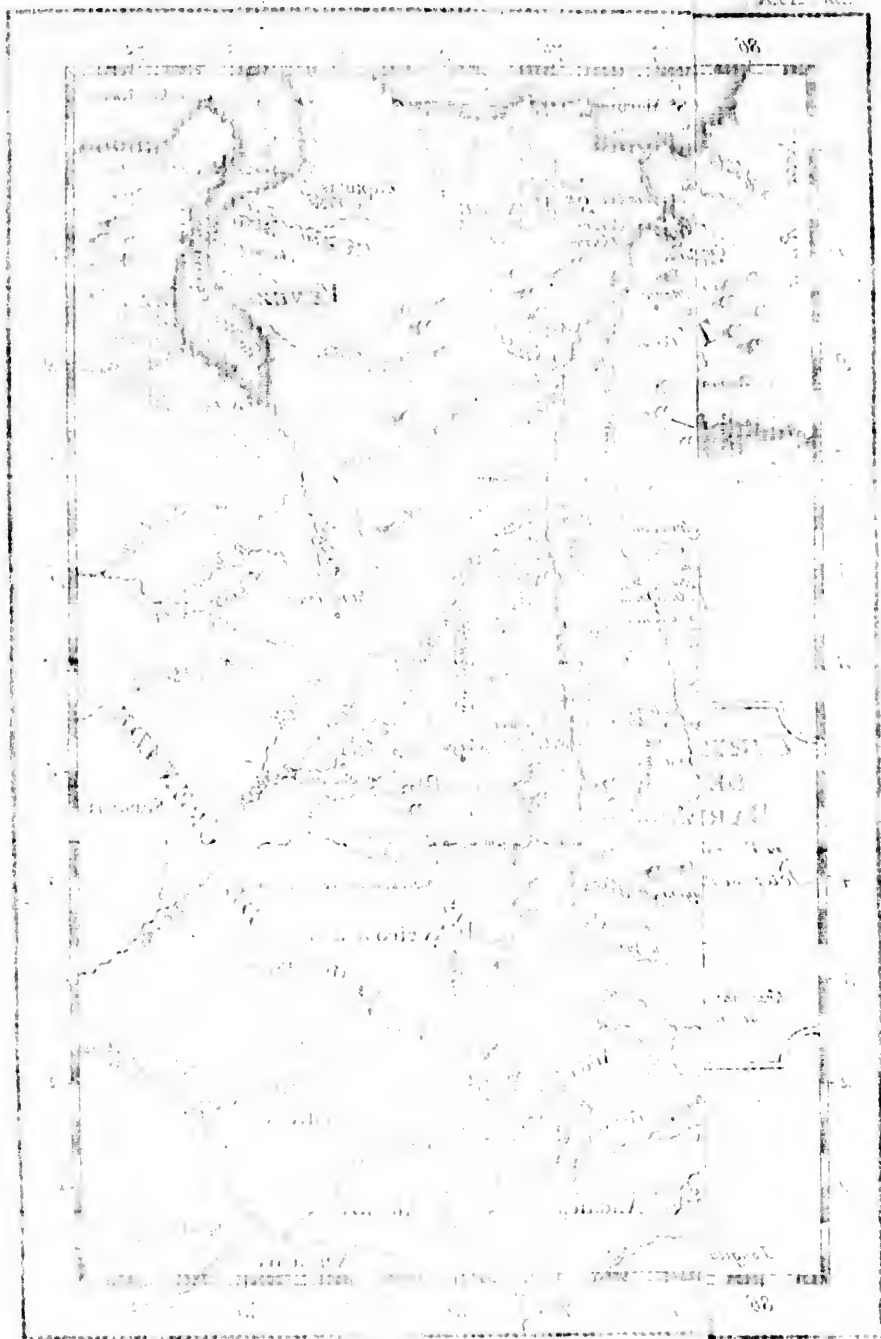
Je trouve, dans cet éclaircissement historique, l'ordre des Descriptions tout tracé. Celle de Tierra-Firme ouvrira la scène, & sera suivie de celle de ses principales Villes. Celle de la Province de Quito, qui lui appartient aujourd'hui, ne laissera point d'entrer dans l'Article général du Pérou, dont elle est une ancienne partie, & le suivra immédiatement. Les Voyages sur le Maragnon, ou la Riviere des Amazones, succéderont à ces grandes Descriptions, parcequ'ils y ont un rapport naturel, par la situation & la dépendance du plus grand nombre des Régions que ce Fleuve arrose. Enfin, la Nouvelle Grenade & ses dépendances Espagnoles, la Guiane, le Bresil, & d'autres Contrées, qui ne dépendent point de la Couronne d'Espagne, viendront successivement à l'occasion des Voyages qu'on y a faits, & des Etablissmens qu'on y a formés.

(f) Voyage de Dom d'Ulloa. Tom. I. Liv. VI. Chap. I.

primer  
ens des  
Viceroi.  
étacher  
fageffe  
espéré.  
Tribu-  
le cette  
jertoit  
es affai-  
Audien-  
voit éta-  
sur l'an-  
Grenade  
verneur

ontinue-  
on avoit  
ercha les  
s aucune  
fut exé-  
ux Cou-  
Dom Se-  
n même  
o furent  
t on n'a

criptions  
e de celle  
i appar-  
l du Pé-  
nt. Les  
deront à  
r la situa-  
euve ar-  
la Guia-  
Couronne  
u'on y a







A. V. Krombholz 1771.





LA V  
 Provinc  
 Firme,  
 guas (a)  
 centre c  
 TIERR  
 &, con  
 te, il es  
 du Nor  
 Punta G  
 riatos &  
 la Côte  
 de S. B  
 quatre-v  
 trente d  
 me, qui  
 pace le p  
 gre à la  
 mitz ver  
 lieues.  
 que par  
 moins de  
 une long  
 de l'Amé  
 rou, sou

LA plus  
 font situés  
 de son T  
 périe de  
 me quatr  
 dont M.  
 bitans (b)  
 LES V  
 ros, & l  
 deux pre  
 taine Al  
 étoit cel

(a) Obs  
 pas d'appar  
 XIX.

## §. II.

*Description du Royaume de Tierra-Firme.*DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.Sa division  
en trois Pro-  
vinces.

LA Ville de Panama n'a pas seulement l'avantage d'être Capitale de la Province de même nom; elle est aussi Métropole du Royaume de Tierra-Firme, qui est composé des trois Provinces de Panama, Darien & Veraguas (a); & la sienne est la plus considérable des trois. Sa situation est au centre du Royaume, dont le Darien est à l'Est, & le Veraguas à l'Ouest.

TIERRA-FIRME commence, du côté du Nord, à la Riviere de Darien; &, continuant par Nombre de Dios, Bocas del Toro, Bahia de l'Amirante, il est terminé à l'Occident par le Fleuve de Los Dorados & par la Mer du Nord. Vers la Mer du Sud, en tournant à l'Ouest, il s'étend depuis Punta Gorda dans la Province de Costa Rica, & continue par Punta de Mariatos & Morro de Puefcas jusqu'au Golfe de Darien, d'où il s'allonge par la Côte du Sud, & par Puerto de Pinas & Morro Quemado, jusqu'à la Baie de S. Bonaventure. Sa longueur, du Levant au Couchant, est de cent quatre-vingts lieues, quoiqu'en suivant la Côte il en ait plus de deux cents trente du Nord: sa largeur du Nord au Sud, est la même que celle de l'Isthme, qui renferme la Province de Panama & partie de celle de Darien. L'espace le plus étroit de l'Isthme est depuis les Rivieres de Darien & de Chagre à la Côte de la Mer du Nord, jusqu'aux Rivieres de Pito & de Caymitz vers la Mer du Sud; & dans cet espace on ne compte que quatorze lieues. Mais ensuite l'Isthme s'élargit vers le Choco & vers Sitaron, ainsi que par la partie Occidentale de la Province de Veraguas, où il n'a pas moins de quarante lieues de largeur, d'une Mer à l'autre. Il est traversé par une longue chaîne de Montagnes, qui joint les deux parties du Continent de l'Amérique, & qu'on fera mieux connoître, dans la description du Pérou, sous le nom de *Cordilleres des Andes*.

*Province de PANAMA.*

LA plupart des Villes & des autres Habitations de la Province de Panama sont situées dans les petites Plaines, qui sont le long de la Plage; & le reste de son Territoire est coupé de Montagnes, aussi peu habitables par l'intempérie de l'air, que par leur stérilité naturelle. Toute la Province renferme quatre Villes, plusieurs Forts, & quantité de Bourgs & Villages, dont M. d'Ulloa nomme les principaux, avec leurs différentes especes d'Habitans (b).

LES Villes sont Panama, Porto-Belo, S. Jago de Nata de los Cavaleros, & los Santos. On donnera, dans une juste étendue, la description des deux premières. L'emplacement de la troisième fut découvert par le Capitaine Alonjo Perez de la Rua, en 1515; & Nata, dont elle porte le nom, étoit celui du Cacique de ce district. En 1517, elle fut peuplée, pour la

1. Panama;

Ses Villes.

(a) Observons que le Veraguas ne laisse pas d'appartenir à l'Audience de Guatimala.

(b) Voyage du Pérou, Tom. I. Liv. III. Chap. 6.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.  
PROVINCE  
DE PANAMA.

premiere fois, par Gaspard d'*Espinosa*, avec le titre de Ville. Les Indiens l'ayant prise & brûlée, elle fut rétablie sous le titre de Cité. On la représente grande, assez bien bâtie, quoique les Maisons n'y soient que de brique crue, & couvertes de paille. Ses Habitans sont un mélange d'Espagnols & d'Indiens. Los Santos est une Colonie moderne, formée par des Habitans Espagnols de Nata, que le goût d'une plus agréable situation & l'espérance d'une meilleure fortune portèrent à changer de demeure; & ces deux raisons rendirent bientôt la seconde plus florissante & plus peuplée que la première. Les environs de Los Santos furent découverts par Rodriguez de *Vallenuela*. Elle est composée d'Espagnols & d'Indiens.

On met à la tête des Bourgs de cette Province, Nuestra Señora de *Panama*, qui n'est habité que par des races de Mulâtres.

Bourgs &  
Villages.

2. SAN CHRISTOVAL DE CHEPO, dont le nom vient de ses anciens Caciques, *Chepo* & *Chepauri*, fut découvert par Tello de *Guzman*, en 1515. Outre les Indiens dont il est peuplé, on y voit en tout tems une Compagnie militaire de la Garnison de Panama, & la plupart des Soldats y sont mariés. Ce Bourg a dans sa dépendance diverses Habitations d'Indiens, que les Espagnols nomment *Rancherias*, la plupart situées dans les Coulées (c) du Sud, dans les Savanes de Rio Mamoni, & sur d'autres Rivieres. On nomme Rio Campana, la Coulée Curcuti, Rio de Cannas, Rio de Platar, Rio de Pinganti, Rio de Bagono, la Coulée de Terr' albe, celle de Platar, celle de Calobre, celle de Pugibay, celle de Marcello, & Rio de Mange. Vers le Nord, les Habitations dépendantes de Chepo sont Rio del Playou, Rio Chico de la Conception, Rio de Guanacari, & Rio de Cocco ou Madinga.

LES Bourgs suivans sont sur la Riviere de Sarati. 3. Saint Jean, situé entre Panama & Porto-Belo, & qui n'a que des Mulâtres pour Habitans. 4. Nuestra Señora de Consolation, Peuplade de Negres. 5. La Trinidad de Chamé, découvert par Gonzalez de *Badajoz*, & peuplé d'Espagnols & d'Indiens. 6. Saint Isidore de Quinones, découvert aussi par *Badajoz*, & peuplé de même. 7. San Francisco de Paula, situé dans la Cordillere, avec des Espagnols & des Indiens pour Habitans. 8. Saint Jean de Ponomé, uniquement composé d'Indiens, qui ont conservé l'usage des arcs & des fleches, dont ils se servent encore avec beaucoup d'adresse. 9. Santa Maria, peuplé d'Espagnols. 10. San Domingo de Parita, qui n'étoit autrefois peuplé que d'Indiens, auxquels il s'est mêlé, dans ces derniers tems, beaucoup d'Espagnols. 11. Plusieurs Habitations dans les Iles des Perles qui sont Taboga, Taboguilla & quelques autres: ces Iles furent découvertes sous l'administration de Pedrarias d'*Avila*, premier Gouverneur de Tierra Firme, & sont habitées par des Plongeurs Negres, avec quelques Espagnols qui les gouvernent ou qui président au travail. 12. D'autres Habitations, dans les Iles du Roi, qui furent découvertes par Gaspard de *Morales* & par François *Pizarre*. Elles sont peuplées comme les précédentes.

(c) Ce nom, qu'on verra souvent employé, se donne à des Vallons formés entre les Montagnes, par la chute des Terres,

qu'un torrent furieux entraîne & fait couler. C'est ce que les Espagnols nomment *Quebradas*, c'est-à-dire, Crevasses.

V BRAC  
de Sant  
Côte en  
des agu  
formé,  
moins q  
Gaspard  
re; mai  
Etablisse  
tenir, o  
Jago de  
AVEC  
Jago el  
détruite  
de Puebl  
Indiens.

LES p  
de la Mo  
Miguel  
mêla de  
de Guay  
6 San M  
8 Saint A  
Miguel;  
San Pedro

LA trois  
grand no  
joug Espa  
gion & f  
& d'autre  
sous la co  
de Panam  
a conserv

LE Bou  
lonie con  
Bourg ha  
Tayequa  
pagnols  
mo d'Yab

(d) Voy  
XVIII. da

## Province de VERAGUAS.

VERAGUAS, seconde Province de Tierra-Firme, a pour Capitale la Ville de Sant' Jago, surnommée de Veraguas. On a vu la découverte de cette Côte en 1503, par l'Amiral Christophe Colomb, qui donna le nom de *Verdes aguas* à la Riviere, parceque ses eaux lui parurent vertes; & de-là s'est formé, par corruption, celui de la Province. Quelques-uns prétendent néanmoins que les Indiens mêmes le lui donnoient dans leur Langue. En 1518, Gaspard d'*Epinosa* & Diego d'*Albitex* commencerent la découverte par Terre; mais, arrêtés par la résistance des Indiens, ils se bornerent à faire un Etablissement dans le voisinage, où les Espagnols n'ayant pu même se maintenir, on prit le parti d'en former un plus solide, qui fut la Ville de Sant' Jago de Veraguas, dans le lieu qu'elle n'a pas cessé d'occuper.

AVEC cette Ville, la Province en contient deux autres; celle de Sant' Jago *el Angel*, fondée en 1521 par Benoît *Hurtado*, Regidor de Panama, détruite & rebâtie deux fois; & celle de Nuestra Señora de Los Remedios de Pueblo Nuevo. Ces deux Villes sont habitées par des Espagnols & des Indiens.

LES principaux Bourgs de la Province de Veraguas, sont San Francisco de la Montagne, habité par des Indiens armés d'arcs & de fleches. 2 San Miguel de la Halaya, peuplé de diverses races. 3 San Marcelo de Leonmela de Taborana, qui n'a que des Indiens pour Habitans. 4 San Raphael de Guaymi, peuplé aussi d'Indiens. 5 San Philippe de Guaymi; Indiens. 6 San Martino de Los Costos; Indiens. 7 San Joseph de Bugava; Indiens. 8 Saint Augustin d'Ulate; Indiens Chauguins. 9 La Pietad; Indiens. 10 San Miguel; Indiens. 11 Saint Pierre & Saint Paul des Platanos; Indiens. 12 San Pedro Nolasco; Indiens Dorafes. 13 San Carlos; Indiens Dorafes (d).

## Province de DARIEN.

LA troisième Province de Tierra-Firme est celle de Darien, dont le plus grand nombre des Habitans sont des Indiens vagabonds, qui ont secoué le joug Espagnol pour vivre dans leur ancienne liberté, c'est-à-dire sans Religion & sans Discipline. On comptoit encore, en 1716, plusieurs Villages & d'autres Habitations de ces Barbares, qui s'étoient soumis à l'Espagne, sous la conduite des Missionnaires, & dans la dépendance des Gouverneurs de Panama. Il n'en reste aujourd'hui qu'un fort petit nombre; mais on nous a conservé les noms de ces Etablissmens.

LE Bourg & l'Assiento des Mines de Santa-Cruz de Cagua, étoit une Colonie considérable d'Espagnols & d'Indiens. 2. La Conception de Sabalo, Bourg habité comme le précédent, quoique moins peuplé. 3. S. Michel de Tayequa, peuplé de même. 4. San Domingo de Balzas, peuplé aussi d'Espagnols & d'Indiens. 6. Santa Maria, Bourg d'Espagnols. 7. San Gerónimo d'Yabira, nom qui signifie Vierge, en Langue du Pays. Ce Bourg, peu-

(d) Voyez d'autres détails, au Tome Audience de Guatimala, dont le Veraguas XVIII. dans la Description du Mexique, dépend pour la Justice.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

PROVINCE  
DE VERA-  
GUAS.

2. Veraguas:

Principaux  
Bourgs.

3. Darien:  
Ses Révo-  
lutions.

Bourgs &  
Habitations  
de cette Pro-  
vince.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

PROVINCE  
DE DARIEN.

plé d'Indiens, est situé sur une Riviere, qui en a pris le nom de Riviere Vierge, ou d'Yabira. 7. San Enriquez de Capeiz. 8. Santa-Cruz de Puero. 9. San Juan de Terracuna, & San Juan de Maternati; noms de deux Montagnes de la Cordillere, qui touchent à ces deux Bourgs. 10. San Joseph de Zete-Gaati; c'est le nom d'une espece de Saule, qui croît près du même lieu.

Au Sud, les Habitations sournifées étoient Nuestra Sennora del Rosario de Rio Congo; trois autres Bourgs sur les Rivieres de Zabalos, de Balsas & d'Uron; & les huit suivans, qui portent aussi les noms de leurs Rivieres: Tapanacul; Puero; Paya; Paporos; Tugueza; Tupifa; Yabifa; Chepigana.

Au Nord, sept Bourgs, sur autant de Rivieres du même nom: Queno; Seraque; Sutugunti; Moreti; Agrasenuqua; Occabajanti; Uraba.

Toutes ces Peuplades, qui se nommoient *Doctrines* en langage de Missionnaires, étoient assez bien peuplées, puisqu'une partie des dernières contenoient jusqu'à 400 Indiens, & la plupart des autres 130 ou 200.

Dans le regret d'avoir vu perdre à l'Espagne un si grand nombre de belles Colonies, M. d'Ulloa interrompt sa Description, sans parler de Carthagene, qui fait à la vérité une Province à part, dépendante de l'Audience de l'île Espagnole, mais située sur la Côte de Tierra-Firme. Quoique nous réservions pour un Article séparé tout ce qui regarde la Ville de Carthagene, c'est ici le lieu de donner une idée générale du Pays.

Province de  
Carthagene.

La Jurisdiction de son Gouvernement particulier, s'étend, par l'Est, jusqu'aux bords de la large & profonde Riviere appelée *Rio de la Magdalena*, d'où elle s'étend, au Sud, jusqu'aux confins de la Province d'Antiochia. Au Couchant la Riviere de Darien lui sert de bornes; & du côté du Nord, elle embrasse toutes les Côtes maritimes entre les embouchures de ces deux Rivieres. On lui donne environ 53 lieues de l'Est à l'Ouest, & 85 du Nord au Sud. Cet espace renferme plusieurs de ces Vallées fertiles, qui portent aux Indes le nom de *Savanes*; telles que Zamba, Zenez, Tola, Momposa, la Barranca, & quelques autres, peuplées d'Espagnols Européens, de Créoles & d'Indiens. C'est une Tradition bien établie, qu'avant la Conquête du Pays, tous ces lieux abondoient en or; & l'on voit encore des traces de Mines à Somiti, San Lucar, & Gemanaco. On a fait remarquer, au tems de la Découverte (e), que ce précieux Métal étoit la parure des anciens Habitans, & qu'une autre partie de leurs richesses consistoit dans le commerce qu'ils en faisoient avec leurs Voisins, dont ils tiroient en échange divers ouvrages qui manquoient à la Province. Mais il paroît que les Mines n'y sont aujourd'hui négligées, que parce qu'on les croit épuisées.

#### Eclaircissemens sur le DARIEN.

Eclaircisse-  
mens sur le  
Darien.

ON ne dit rien de *Nombre de Dios*, fondé en 1510 par *Nicuesa*, ou *Niguesza* (f), parceque cette Ville est presque réduite à rien depuis l'Etablissement de *Porto-Belo* (g). François Corréal nous apprend qu'elle s'étendoit de l'Est à l'Ouest au milieu d'un fort grand Bois, & dans un lieu très mal-sain.

(e) Tome XVIII. de ce Recueil.

(f) Tome XVIII. p. 168.

(g) Voyez ci-dessous la Description particu-  
liere de cette Ville.

Les Mai  
qui en é  
bre de V  
de l'Il  
ma, e  
qu'on  
soixan  
sain, r  
de ses  
de la f  
hauteu  
si mau  
enviro  
directe  
tés, ce  
l'air. D  
nuellen  
fondeu  
rompu  
d'elle-  
celle de  
& des  
ceux d'  
couleur  
vont n  
Les plu  
On tro  
autrefois  
contre U  
ciennem  
plus loin  
rache à 1  
tés par de  
niers de g  
à son em  
qu'on plan  
aux Conco  
rir (k).

AU-DEL  
Buena Vis  
laquelle e  
MAIS o  
glier de  
Lionnel V

(h) Voyez  
I. p. 98.

Les Maisons y étoient toutes bâties à la maniere d'Espagne; & le Havre, qui en étoit à l'extrémité septentrionale, pouvoit contenir un grand nombre de Vaisseaux (h). Continuons, d'après le même Voyageur. „ La largeur de l'Isthme, (dit-il, ) entre Nombre de Dios, ou Porto-Belo, & Panama, est de seize à dix-sept lieues, d'une Mer à l'autre. D'ici aux écueils „ qu'on nomme *Farallones de Darien*, à huit degrés de Latitude, on compte „ soixante lieues. Sainte Marie de Darien n'est pas située dans un lieu plus „ sain, ni moins exposé aux chaleurs, que Porto-Belo; ce qui rend le teint „ de ses Habitans fort jaune. Je ne fais pourtant si cela vient uniquement „ de la situation & du climat; car dans d'autres Places situées à la même „ hauteur, les Habitans jouissent d'une bonne santé, & ne font pas d'une „ si mauvaise couleur. Sainte Marie est sur la Riviere de même nom. Elle est „ environnée de hautes Montagnes; de sorte que le Soleil du Midi y frappe „ directement, & que la réverbération de la chaleur est égale des deux côtés, ce qui contribue plus que tout le reste aux dangereuses qualités de „ l'air. D'ailleurs le terrain est un marais d'eau puante, où l'on est continuellement infesté de toutes sortes de vermines. Si l'on y creuse à la profondeur de deux ou trois piés, on découvre aussitôt des sources d'eau corrompue, qui communiquent à la Riviere, dont le cours est lent, parceque d'elle-même elle est fort bourbeuse. La Garnison de Sainte Marie vaut celle de Porto-Belo. On trouve, dans ce Canton, des Lions, des Vaches „ & des Taureaux sauvages, des Cochons, & des Chevaux plus grands que „ ceux d'Espagne. Les Indiens du Pays sont généralement fort bruns, & de „ couleur olivâtre, mais dispos, & bien proportionnés dans leur taille. Ils „ vont nus jusqu'à la ceinture; & sont couverts de la ceinture aux genoux. „ Les plus distingués d'entr'eux le sont jusqu'aux piés (i).”

On trouve, à neuf lieues de Sainte Marie, dans un Canton qui se nommoit autrefois *Caribane*, un Village appelé *Futeraca*. A trois lieues de-là, on rencontre *Uraba*, vers le Golfe qui porte le nom de *Darien*. *Uraba* étoit anciennement une Ville considérable, & Capitale d'un Royaume. Six lieues plus loin, on arrive à *Fati*, au-delà duquel *Zereme* est à neuf lieues, & *Sorache* à 12 lieues de *Zereme*. Ce ne sont aujourd'hui que des Villages, habités par des Indiens qui mangeoient autrefois leurs Ennemis & leurs Prisonniers de guerre. Le Golfe a quatorze lieues de longueur, & six de largeur à son embouchure. Il se rétrécit en avançant dans les Terres. Tout ce qu'on plante ou qu'on sème, dans cette Contrée, croît fort vite. Il ne faut, aux Concombres & aux Melons, que huit à dix jours pour croître & mûrir (k).

AU-DELA du Golfe, & du même côté que Carthagene, on a *S. Sebastien de Buena Vista*, & plus loin la Riviere de *Zenu*, qui forme un Havre, & sur laquelle est une Ville à sept ou huit lieues de la Mer.

MAIS on ne s'est arrêté aux observations de Correal, que pour ne rien négliger de tout ce qui porte le caractère de témoignage oculaire. C'est de *Lionel Waffer* qu'il faut emprunter la véritable Description de l'Isthme,

(h) Voyages aux Indes Occidentales, Tom. 1. p. 98.

(i) *Ibid.* Pag. 109. & précédentes.

(k) *Ibid.* Pag. 111.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

ECLAIRCIS-  
SEMENS SUR  
LE DARIEN.

Témoignage  
de Lionnel  
Waffer.

puifqu'il fait profefion de l'avoir regardée comme fon principal objet dans la Relation de fes Voyages (1). Correal & M. d'Ulloa ne rapportent que des noms: Waffer traite fon fujet en Géographe.

L'ISTHME de l'Amérique, à qui (dit-il) la grande Riviere de Darien a fait prendre fon nom, borne la Côte du Nord jufqu'à l'Est; car quoiqu'au-delà de cette Riviere la terre s'étende auffi à l'Est & au Nord-Est, comme elle fait de l'autre côté au Sud & Sud-Est, ce qui est plus loin ne peut porter le nom d'Isthme. Il est donc compris entre la Latitude de huit à dix degrés du Nord; & fa largeur, dans la plus étroite partie, est d'environ un degré. A l'égard de fa longueur vers l'Oueft, fous le nom d'Isthme, Waffer n'affure point s'il va plus loin que Honduras ou Nicaragua, & s'il ne paffe pas la Riviere de Chagre, ou les Villes de Porto-Bêlo & de Panama: mais il prend cette dernière Ville pour borne de fa Description.

IL tire, pour limites de l'Isthme à l'Occident, une ligne depuis l'embouchure de la Chagre dans la Mer du Nord, jufqu'à la partie la plus proche de la Mer du Sud; de forte que le Couchant de Panama puiſſe renfermer cette Ville, avec Porto-Belo & les Rivieres de Cheapo & de Chagre. Pour limites du Midi, il tire une autre ligne du point de Garachina, de la partie du Sud du Golfe de S. Michel, directement vers l'Est, à la partie la plus voisine de la grande Riviere de Darien. On ne confidere donc ici que le terrain le plus étroit qui fépare les deux Mers. La situation en a paru très agréable à Waffer. Les deux Mers ne viennent pas directement fur leurs rivages. D'un côté & de l'autre elles font arrêtées par une multitude d'Iles, qui bordent les Côtes; comme les Bastimentos & les Sambaies du côté du Nord; les Iles des Rois ou des Perles, Perica, & quantité d'autres, du côté du Sud. La Baie de Panama, fur les Côtes de la Mer du Sud, est fermée par les replis de l'Isthme, & l'on n'en connoît point de plus belle pour la grandeur. La terre de cette partie du Continent offre presque partout une surface inégale. Elle a de très hautes Montagnes, & des Vallées d'une grande étendue, arrosées par des Rivieres, des Ruisseaux, & des Sources. Quelques-unes de fes Rivieres se déchargent dans la Mer du Nord, & les autres dans celle du Sud. La plupart tirent leurs Sources d'une chaîne de Montagnes que Waffer nomme le *haut Sommet*, & qui n'est que la continuation de la Cordillere des Andes. Celles qui coulent parallèlement au rivage font en moindre nombre.

Le haut Sommet, ou la Cordillere, n'est pas d'une largeur égale dans l'Isthme. Il a ses tours & ses replis, comme l'Isthme même: sa direction est presque toujours le long ou près des bords de la Mer, & c'est rarement qu'il s'en éloigne de dix ou quinze milles. „ De cette hauteur, (dit Waffer,) „ outre la Mer du Nord que nous ne pouvions perdre de vue, la diversité „ des rivages présentoit à nos yeux un des plus charmans spectacles de la „ Nature. Il le seroit encore plus, si l'on pouvoit voir aussi la Mer du Sud, „ mais son éloignement, & d'autres Montagnes couvertes de Bois qui font „ dans l'intervalle, ne permettent de la découvrir d'aucun endroit. Du côté du Nord, il n'y a point de Montagnes; ce font de douces descentes,

(1) Voyages de Lionnel Waffer, traduits par Montirat, en 1706.

„ revêtu  
„ des ri  
„ COMME  
uniforme  
D'un gra  
dent le P  
rassent le  
prend fa  
forcée de  
dre à la  
assez larg  
Barres &  
& venan  
Darien e  
répond p  
que des I  
du Quai  
parceque  
long de l  
paroit ce  
principal  
tagnes vo  
ment bon  
demi-mill  
Riviere d  
est fertile  
n'offre qu  
qu'à la ce  
milles ent  
trois Ruis  
bon Port  
tes d'arbi  
A l'Occ  
belle Baie  
mouillage  
ve un fab  
un Port.  
Elle est f  
qu'elle est  
parts, à  
qui est au  
posée au  
Montagn  
quinze jo  
trouve, d  
la plus gr

„ revêtues d'une Forêt continuelle, mais qui ne dérobe nulle part la vue des rivages”.

„ Comme les Sommets d'une chaîne de Montagnes ne peuvent gueres être uniformes, le spectacle des terres varie beaucoup d'une Montagne à l'autre. D'un grand nombre d'éminences, on apperçoit différentes Vallées, qui rendent le Pays fort habitable; mais il y en a de si profondes, qu'elles embarrassent le passage des Rivieres. C'est ainsi que la Riviere de Chagre, qui prend sa source de quelques Montagnes assez voisines de la Mer du Sud, est forcée de faire divers détours au Nord-Ouest, avant que de pouvoir se rendre à la Mer du Nord. Presque toutes les Rivieres qui arrosent l'Isthme sont assez larges, mais peu navigables, parcequ'elles ont à leur embouchure des Barres & des eaux basses. Sur la Côte du Nord, la plupart sont fort petites; & venant du haut Sommet, leur cours est extrêmement borné. Celle de Darien est une des plus grandes; mais la profondeur de son embouchure ne répond pas à sa largeur. De-là, jusqu'à Chagre, toutes les autres ne sont que des Ruisseaux, sans excepter celle de la Conception, qui sort vis-à-vis du Quai de la Sonde, dans les Sambales. La Chagre est assez considérable, parceque venant du Sud & de l'Est de l'Isthme, & faisant un autre circuit le long de la Côte, elle est grossie par d'autres eaux dans son cours: mais il paroît certain à Waffer que la Côte du Nord, qui est si bien arrosée, l'est principalement par des sources, & par des ruisseaux descendus des Montagnes voisines. Le terrain, sur cette Côte, est assez mêlé, mais ordinairement bon. Au pié des Montagnes, on trouve des Marais, qui n'ont qu'un demi-mille de largeur. Depuis la Baie de Caret, qui est le seul Port de la Riviere de Darien, jusqu'au Cap voisin de l'Ile Dorée, la terre du rivage est fertile. Il s'y trouve néanmoins une Baie sablonneuse, dont une partie n'offre que des marécages, où l'on ne peut pénétrer sans s'y enfoncer jusqu'à la ceinture. Dans cette partie de la Côte, l'espace est de cinq ou six milles entre la Mer & le pié des Montagnes. La Baie de Caret a deux ou trois Ruisseaux d'eau douce, & deux Iles devant elle, qui forment un fort bon Port, sans aucune apparence de rochers. Ces Iles sont hautes & couvertes d'arbres.

A l'Occident du Cap, l'embouchure de la Riviere de Darien offre une belle Baie, dont l'entrée contient une petite Ile de terre bourbeuse, où le mouillage n'est pas avantageux pour les Vaisseaux; mais plus loin, on trouve un sable assez ferme. Cette Baie a devant elle trois autres Iles, qui font un Port, entre lesquelles l'Ile Dorée, qui est la plus petite, fait face à l'Est. Elle est séparée de la Côte par un Canal fort profond; & l'on peut dire qu'elle est naturellement fortifiée par les rochers qui l'environnent de toutes parts, à l'exception d'une petite Baie sablonneuse qu'on nomme son Port, & qui est au Sud de l'Ile vers le Havre. La terre de l'Isthme, qui lui est opposée au Sud-Est, est un Pays très fertile & même assez uni jusqu'au pié des Montagnes, qui sont à quatre ou cinq milles de la Côte. M. Waffer passa quinze jours entiers dans l'Ile Dorée, avec Sharp, célèbre Pirate. On y trouve, dit-il, un petit Ruisseau d'excellente eau. Elle a du côté de l'Ouest, la plus grande des trois Iles qui font face à la Baie. C'est une Ile basse &

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

ECLAIRCIS-  
SEMENS SUR  
LE DARIEN.



DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

ECLAIRCIS-  
SEMENS SUR  
LE DARIEN.

marécageuse, fort proche de la pointe de l'Isthme, dont elle n'est presque séparée que par la Marée. A peine même les Vaisseaux peuvent-ils alors passer dans l'intervalle.

L'ILE des Pins est une petite Ile, au Nord des deux autres, avec lesquelles elle fait une espece de triangle. Elle s'éleve en deux Montagnes, qu'on découvre de fort loin en Mer. Un Ruiffeau d'eau douce, & diverses fortes d'arbres qui la couvrent, en font un séjour commode. Du côté du Nord, elle est remplie de rochers. Comme elle est opposée au rivage de l'Isthme vers le Sud, on peut s'y rendre par une Ile de sable, renfermée entre deux pointes, qui forment un vrai croissant. L'Ile des Pins est d'un abord facile; mais pour aller au Port de Dorée, il n'y a point d'autre passage, que par l'extrémité de l'Ile, vers l'Est, entr'elle & le Continent. De ces Iles, & de la Pointe basse & marécageuse qui leur est opposée, le rivage va du Nord à l'Ouest jusqu'à la Pointe des Sambales; & pendant trois lieues il est défendu par des Rochers escarpés, dont quelques-uns sont au-dessus, & d'autres au-dessous de l'eau. A l'extrémité du Nord-Ouest, on trouve une petite Baie sablonneuse, & fort propre au mouillage. De-là jusqu'à la Pointe des Sambales, regnent les Iles de ce nom. Elles ne sont pas également éloignées les unes des autres; mais avec le rivage voisin, ses Montagnes & ses Bois, elles forment une agréable perspective. Le nombre en est si grand, qu'il ne peut être marqué sur les Cartes. On va de l'une à l'autre par des canaux navigables qui les séparent, comme elles le sont de l'Isthme, par un grand Canal, dont le fond, d'un bout à l'autre, est d'une terre ferme & sablonneuse. Aussi ne manque-t-on jamais d'abri dans un si grand nombre de passages; & de-là vient que cette Côte a toujours été le rendez-vous des Armateurs, & surtout les deux Iles de la Sonde & de Springer, qui offrent des sources d'eau douce & des lieux commodes pour caréner.

*Eclaircissemens sur L'ISTHME.*

Eclaircisse-  
mens sur  
l'Isthme.

LE long Canal, qui sépare l'Isthme & les Sambales, a depuis deux jusqu'à quatre milles de largeur; & le rivage de l'Isthme présente des Baies sablonneuses, jusqu'à la Pointe qui porte le nom de ces Iles. Les Montagnes sont à six ou sept milles du rivage, excepté vers la Riviere de la Conception, où elles sont un peu plus loin. Plusieurs Ruiffeaux tombent dans la Mer, des deux côtés de cette Riviere; mais ni la Riviere, ni aucun de ces Ruiffeaux, n'a la profondeur qui convient aux Vaisseaux. La terre est excellente aux environs, s'éleve doucement jusqu'au sommet des Montagnes, & porte de grands arbres, d'un bois propre à la charpente.

LA Pointe des Sambales est un Roc pointu, bas, assez long, & si bien gardé par d'autres Rochers qui s'avancent d'un mille en Mer, qu'on n'en approche point sans danger. Au-delà du rivage, à l'Ouest, mais un peu au Nord de cette Pointe, on découvre à trois lieues le Port de *Scrivan*, qui termine une Côte pleine de bois & de rochers. Ce Port est sûr; mais il n'a, dans plusieurs endroits, que huit ou neuf piés d'eau, & son entrée n'a pas plus de cinquante piés de largeur: les rochers dont elle est entourée mettent

tou-

toujours u  
où la desc  
reurs, qui  
ter d'être  
avec tant  
Pays, ils  
dités de ce

SEPT ou  
de Dios ét  
que des ar  
tous les en  
cun vestig  
joint au m  
qu'ils ont

Deux o  
bordées de  
deux mille  
*mentos*, la  
est d'un ab  
cellente es  
où le moui

est du côté  
avec le ve  
Belo deux  
que pas fé  
Mer; & l'  
Canal qui l

de Baies sa  
vers les Ba  
de rochers.  
moins bon  
par les Ind  
Ce sont les  
te. Waff  
bientôt, d  
qu'il ne ten

„ JAMAIS  
„ qui est a  
„ plein de  
„ m'ont af  
„ Porto-Be  
„ jusqu'à B  
„ limites d  
„ APRÈS av  
fer à celle c

(m) Voyez  
XIX. P

toujours un Vaisseau dans quelque danger. C'est d'ailleurs un Pays fertile, où la descente est commode à l'Est & au Sud. *Coxon*, & les autres Armateurs, qui pillèrent Porto-Belo en 1678, mouillèrent à Scrivan, pour éviter d'être découverts par les Vedettes Espagnoles, & cachèrent leur marche avec tant de bonheur, qu'après avoir mis cinq ou six jours à traverser le Pays, ils arrivèrent à Porto-Belo sans qu'on les eut aperçus. Les incommodités de ce Port l'ont fait abandonner aux Espagnols.

SEPT ou huit lieues plus loin, vers l'Ouest, on trouve le lieu où Nombre de Dios étoit située. Le Pays est fort inégal dans cet espace, & ne produit que des arbrisseaux. Nombre de Dios étoit dans le fond d'une Baie, dont tous les environs n'offrent qu'une espece de cannes sauvages. Il ne reste aucun vestige de cette Ville. La Baie est ouverte du côté de la Mer, ce qui, joint au mauvais air, a causé vraisemblablement aux Espagnols le dégoût qu'ils ont pris pour cette Place.

DEUX ou trois de ces petites Iles, qu'on nomme *Quai*, parcequ'elles sont bordées de Rochers, se présentent devant la Baie de Nombre de Dios; & deux milles plus loin, à l'Ouest, on trouve celles qui se nomment les *Bastimentos*, la plupart assez hautes & couvertes de Bois. Une de ces Iles, qui est d'un abord facile par une Baie sablonneuse, contient une source d'excellente eau; & toutes ensemble, forment entr'elles & l'Isthme un Port, où le mouillage est fort sûr. On y entre avec le vent de Mer, entre l'île qui est du côté de l'Est & la plus voisine; & l'on en sort par le même passage avec le vent de Terre. Plus loin, vers l'Orient, on trouve avant Porto-Belo deux petites Iles plates, sans bois & sans eau douce, qui ne sont presque pas séparées l'une de l'autre; elles sont entourées de rochers vers la Mer; & l'Isthme en est si proche, qu'un Vaisseau ne peut entrer dans le Canal qui les en sépare. Le rivage de l'Isthme, aux environs, est composé de Baies sablonneuses. Lorsqu'on a passé une chaîne de rocs, qui s'avance vers les Bastimentos, la Côte, jusqu'à Porto-Belo, est généralement remplie de rochers, & le Continent, de hautes Montagnes. Le Pays n'en est pas moins bon. Une partie est couverte de Bois, mais le reste a été défriché par les Indiens Tributaires de Porto-Belo, qui en ont fait des Plantations. Ce sont les premiers Etablissements qui dépendent de l'Espagne sur cette Côte. Waffer donne ici la description de Porto-Belo; mais celle qu'on verra bientôt, dans un Article particulier, mérite d'autant plus de préférence, qu'il ne tenoit la sienne que de quelques Armateurs.

„ JAMAIS, (dit-il,) je n'ai abordé dans ce Port. J'ai vu seulement le Pays „ qui est au-delà, c'est-à-dire, à l'Ouest de la Riviere de Chagre. Il est „ plein de Montagnes & de marécages vers la Mer, & plusieurs personnes „ m'ont assuré qu'il n'y a aucune communication entre cette Riviere & „ Porto-Belo. J'ai suivi cette Côte encore plus loin, du côté de l'Ouest, „ jusqu'à Bocca Toro, & Bocca Drago (*m*); mais je me renferme dans les „ limites de l'Isthme.”

APRÈS avoir décrit la Côte septentrionale de l'Isthme, passons avec Waffer à celle du Sud, mais en nous étendant moins, pour ne pas retomber dans

(*m*) Voyez les Descriptions du Tome XVIII. de ce Recueil.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

ECLAIRCIS-  
SEMENS SUR  
L'ISTHME.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

ECLAIRCIS-  
SEMENS SUR  
L'ISTHME.

plusieurs observations que nous avons déjà données d'après Dampier (n). Waffer commence à la Pointe de Garachine, d'où sa ligne est tirée. Cette Pointe, située, dit-il, à l'Ouest de l'embouchure du Sambo, est haute & sur une terre forte; mais en dedans, vers la Riviere, elle est basse & remplie de Mangles, comme toutes les autres Pointes du Pays jusqu'au Cap de S. Laurent. La Riviere de Sambo est assez grande; son embouchure est ouverte au Nord, d'où la Côte va au Nord-Est vers le Golfe S. Michel, formé par une infinité de Ruiffeaux & de Rivieres, dont les deux principales sont celle de Sainte Marie & celle de Congo. On en trouve plusieurs autres au Midi, particulièrement celle qui se nomme *Rio d'Oro*, Riviere d'Or, parce qu'elle en roule beaucoup dans son sable. Les Espagnols y envoient leurs Esclaves, de Panama & de Sainte Marie, pour recueillir cette précieuse poudre en certains tems.

LA Riviere la plus voisine de Rio d'Oro est celle de Sainte Marie. „ Ce fût „ (dit Waffer) le long de ses bords que nous prîmes notre chemin, lorsque „ nous traversâmes l'Isthme avec le Capitaine Sharp pour entrer dans la Mer „ du Sud. Nous prîmes la Ville de Sainte Marie, d'où la Riviere tire son „ nom, & qui est assez loin de la Mer. Elle avoit deux cens Soldats de Gar- „ nison; mais rien n'étoit si mal fortifié. La Ville étoit sans murailles, & le „ Fort même n'étoit défendu que par des palissades. C'étoit un nouvel Eta- „ blissement des Espagnols, pour soutenir leurs Travailleurs dans la Riviere „ d'Or. Le Pays d'alentour est bas, plein de Bois, & la Riviere si remplie „ de boue, que sa puanteur infecte l'air. Mais le petit Village de Schudade- „ ro, qui se présente au côté de son embouchure, est situé sur une terre „ haute & ferme, qui regarde le Golfe de S. Michel. Les vents frais de Mer „ le rendent assez sain. On y trouve d'ailleurs un beau Ruiffeau d'eau dou- „ ce; faveur extraordinaire de la Nature dans un Pays où les Rivieres sont „ fort noires.”

ENTRE Schudadero & le Cap S. Laurent, qui fait le côté septentrional du Golfe de S. Michel, la Riviere de Congo se décharge dans le Golfe. Elle est composée de plusieurs Ruiffeaux qui tombent des Montagnes voisines. Son embouchure est bourbeuse, & découverte en basse marée dans l'espace de plusieurs lieues. Aussi n'y trouve-t-on d'eau, qu'au milieu du Canal, qui conduit dans un lieu où le débarquement est commode: mais plus loin, dans les Terres, la Riviere est profonde, & forme un bon Port pour les Vaisseaux qui sont venus dans la haute marée. Le Golfe même est fort navigable, quoiqu'environné d'Iles fangeuses, & peut contenir un grand nombre de Vaisseaux. Il a, du côté du Nord, une petite Baie, fort connue des Pirates. Toute cette Côte, jusqu'à Cheapo, est un terrain sablonneux. On ne rencontre qu'une Riviere considérable, entre celles de Cheapo & de Congo.

CHEAPO en est une fort belle, qui prend sa source près de la Mer du Nord. Elle a, sur sa rive occidentale, une petite Ville de même nom, à quelque distance de la Mer, & d'excellens pâturages pour le gros Bétail. La plupart de ces Savanes sont sur de petites Collines, ou dans des Vallées entremêlées de sable & de terre. C'est de ces Collines que la Riviere de Chagre prend

(n) Dans son Voyage autour du Monde, au Tome XVI.

sa source,  
Mer du N  
rencontre  
l'ancienne  
velle Pana  
lance ave  
l'Ouest de  
les eaux se  
sur sa rive  
s'éloigne  
Riviere le  
Garachine  
te le nom  
cet arc, j

LA plus  
très fertile  
dans la Ba  
qui tombe  
est imposs  
vient plus  
qu'au-delà  
Là comme  
de colline  
couverts d  
d'Or sont  
les lieux f  
Les premi  
lieu que l  
Mangles,

LES Sa  
Torride,  
cheresse.  
nuent en  
chaleur es  
plus étouf  
mencent à  
jusqu'au m  
dans les t  
qui se rép  
cert fort  
bourdonne  
intinité d'  
creux, su  
qu'elle inc  
voir des  
les Rivie

sa source, pour couler quelque tems à l'Ouest, & se rendre ensuite dans la Mer du Nord. Entre la Riviere de Cheapo, & Panama, vers l'Ouest, on rencontre trois Rivieres peu considérables, dont la plus occidentale avoit l'ancienne Panama, sur ses rives. Waffer donne ici la description de la nouvelle Panama, mais sur le témoignage d'autrui, qui ne peut être mis en balance avec celui qui sera cité dans l'Article de cette Ville. Une lieue à l'Ouest de Panama, on trouve une autre Riviere, nommée *Rio-Grande*, dont les eaux sont basses, mais n'en coulent pas avec moins de rapidité. Elle a, sur sa rive occidentale, des Métairies & des Plantations de Sucre; mais elle s'éloigne de-là pour prendre son cours vers le Midi. Waffer borne à cette Riviere les Côtes de l'Isthme, sur la Mer du Sud. De-là jusqu'à la Pointe de Garachine, le rivage se courbant en demi-cercle forme la belle Baie qui porte le nom de Panama. Ainsi l'Isthme est proprement le terrain qui répond à cet arc, jusqu'à la Mer du Nord.

La plus grande partie de cette portion du Continent est une terre noire, très fertile. Du Golfe de S. Michel jusqu'à la chaîne de Montagnes qui est dans la Baie de Caret, c'est un Pays de Vallées, arrosées par des Rivieres, qui tombent dans le Golfe, & qui rendent le rivage si marécageux, qu'il est impossible d'y voyager. A l'Ouest de la Riviere de Congo, le terrain devient plus montagneux & plus sec. On y trouve d'agréables Vallées, jusqu'au-delà de la Riviere de Cheapo, où l'on ne rencontre plus que des Bois. Là commence le Pays des Savanes, qui est sec, mais couvert d'herbe, plein de collines entremêlées de Bois, & fertiles jusqu'à leurs sommets, qui sont couverts de beaux arbres fruitiers. Les Montagnes d'où tombe la Riviere d'Or sont plus stériles, & ne produisent que des arbrisseaux. En général, les lieux secs de l'Isthme n'ont pas les mêmes arbres que les lieux humides. Les premiers sont grands, extrêmement gros & presque sans branches; au lieu que les autres sont moins des arbres que des arbrisseaux, tels que des Mangles, des Ronces & des Bambous.

Les Saisons, dans l'Isthme, comme dans les autres parties de la Zone Torride, à la même latitude, approchent plus de l'humidité que de la sécheresse. Le tems des pluies y commence en Avril ou en Mai. Elles continuent en Juin & Juillet; & leur grande violence est au mois d'Août. La chaleur est extrême, partout où le Soleil perce les nues, & l'air d'autant plus étouffant, qu'il n'y a point de vents pour le rafraîchir. Les pluies commencent à diminuer dans le cours de Septembre; mais souvent elles durent jusqu'au mois de Janvier. Ainsi l'on peut dire qu'il pleut dans l'Isthme pendant les trois quarts de l'année. L'air y a quelquefois une odeur sulfureuse, qui se répand dans les Bois. Après les orages, on entend toujours un concert fort désagréable du croassement des Grenouilles & des Crapauds, du bourdonnement des Mouches, du sifflement des Serpens, & des cris d'une infinité d'autres Insectes. La pluie même, en tombant, rend un son fort creux, surtout dans les Bois. Elle est quelquefois si grosse, qu'une Plaine qu'elle inonde est transformée tout d'un coup en Lac. Il n'est pas rare de voir des orages qui déracinent les arbres & qui les entraînent jusques dans les Rivieres.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

ECLAIRCIS-  
SEMENS SUR  
L'ISTHME.

Saisons de  
l'Isthme.

Etrange con-  
cert.

## §. III.

*Description de Carthagene.*DESCRIP-  
TION DE  
CARTHAGE-  
NE.

Sa position.

CETTE fameuse Ville est située à 10 degrés 25 minutes 48 secondes  $\frac{1}{2}$  de Latitude du Nord, à 282 degrés, 28 minutes, 36 secondes de Longitude Ouest du Méridien de Paris, & à 301 degrés 19 min. 36 sec. de celui du Pic de Teneriffe. Telle est du moins la conclusion des Mathématiciens qu'on prend ici pour guides, d'après les observations qu'ils ont publiées. Ils trouverent aussi que la variation de l'aiguille y étoit de 8 degrés au Nord-Est.

Son origine.

UN Lecteur, curieux d'origines, se rappellera sans doute que la Baie de Carthagene, & le Pays, anciennement nommé *Calamari*, furent découverts en 1502, par Rodrigue de *Bastidos* (a). Deux ans après, les Espagnols, ayant entrepris de s'y établir, trouverent une résistance à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Les Habitans étoient extrêmement belliqueux. Leurs armes étoient des fleches empoisonnées, dont les plus légères blessures étoient mortelles. Alonso d'*Ojeda*, qui vint ensuite dans le Pays, avec la *Cofa* & le célèbre Americ Vespuce (b), n'y obtint pas plus de succès. Il fut succédé par Gregoire Hernandez d'*Oviedo*. Enfin ces Indiens furent domptés par *Hérédia*, qui établit & peupla la Ville de Carthagene en 1527.

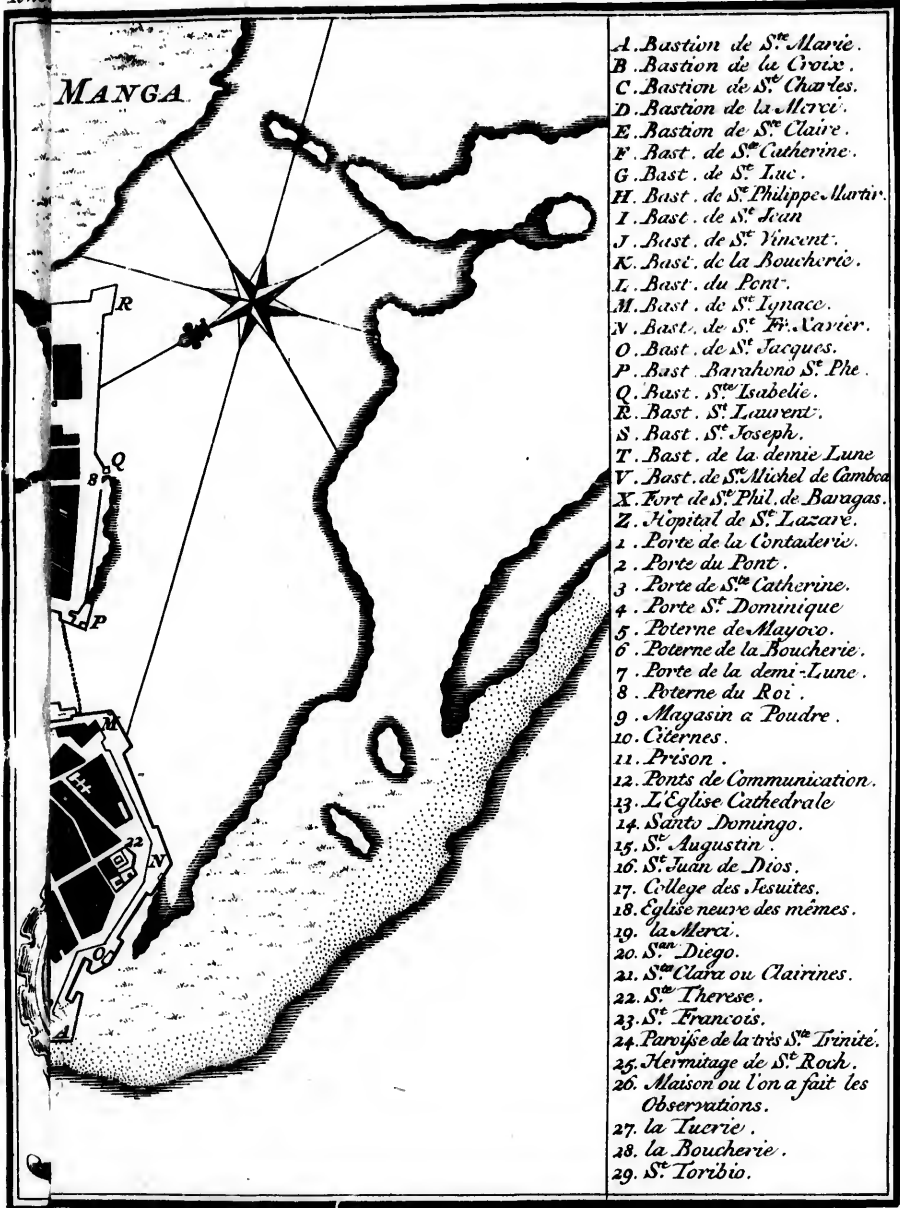
LES avantages de sa situation l'ayant bientôt rendue florissante, elle fut exposée, dès l'an 1544, à l'invasion de quelques Avanturiers François, & quarante ans après à celle de François *Draak*, Anglois, qui la réduisit en cendre. Elle souffrit une troisième disgrâce en 1697, par les armes des François, sous la conduite de Monsieur de *Pointis*; & nous avons encore présente l'attaque de l'Amiral *Vernon*, en 1741, qui ne fut malheureuse que pour lui & ses Anglois. Tant d'insultes n'ayant servi qu'à l'embellissement de Carthagene, par le soin que les Espagnols ont apporté à les réparer, c'est dans le vrai point de sa splendeur que Dom d'Ulloa nous en donne la description.

Situation de  
la Ville,

LA Ville est située sur une Ile de sable, qui, formant un passage étroit vers le Sud-Ouest, ouvre une communication avec la partie nommée *Tierra Bomba*, jusqu'à *Boca Chica*. La Gorge, qui les joint aujourd'hui, étoit autrefois l'entrée de la Baie; mais, ayant été fermée par l'ordre de la Cour d'Espagne, il n'étoit resté que l'entrée de *Boca-Chica*, qui fut fermée à son tour, après la dernière entreprise des Anglois, parce qu'ils s'étoient rendus trop facilement maîtres des Forts qui la défendoient. L'ancienne entrée fut rouverte alors, & c'est par-là que tous les Vaisseaux entrent aujourd'hui dans la Baie. Au Nord-Est, la terre est si resserrée aussi, que proche de la muraille il n'y a que la largeur de trente-cinq toises d'une Mer à l'autre: mais le terrain, s'élargissant, forme une autre Ile de ce côté, & toute la Ville est exactement environnée de la Mer, à l'exception de ces deux endroits, qui sont fort petits. Un Pont de bois sert de communication, à l'Est, entre la Ville & son unique Fauxbourg, qui se nomme

(a) Tome XVIII. de ce Recueil, pp. 117 &amp; 157.

(b) *Ibid.* pp. 118 & 157.



- A. Bastion de S<sup>te</sup> Marie.
- B. Bastion de la Croix.
- C. Bastion de S<sup>te</sup> Charles.
- D. Bastion de la Merce.
- E. Bastion de S<sup>te</sup> Claire.
- F. Bast. de S<sup>te</sup> Catherine.
- G. Bast. de S<sup>te</sup> Luc.
- H. Bast. de S<sup>te</sup> Philippe Martin.
- I. Bast. de S<sup>te</sup> Jean.
- J. Bast. de S<sup>te</sup> Vincent.
- K. Bast. de la Boucherie.
- L. Bast. du Pont.
- M. Bast. de S<sup>te</sup> Ignace.
- N. Bast. de S<sup>te</sup> Fr. Xavier.
- O. Bast. de S<sup>te</sup> Jacques.
- P. Bast. Barahono S<sup>te</sup> Phe.
- Q. Bast. S<sup>te</sup> Isabelle.
- R. Bast. S<sup>te</sup> Laurent.
- S. Bast. S<sup>te</sup> Joseph.
- T. Bast. de la demie Lune.
- V. Bast. de S<sup>te</sup> Michel de Cambou.
- X. Fort de S<sup>te</sup> Phil. de Baragas.
- Z. Hôpital de S<sup>te</sup> Lazare.
- 1. Porte de la Contaderie.
- 2. Porte du Pont.
- 3. Porte de S<sup>te</sup> Catherine.
- 4. Porte S<sup>te</sup> Dominique.
- 5. Poterne de Mayoco.
- 6. Poterne de la Boucherie.
- 7. Porte de la demi-Lune.
- 8. Poterne du Roi.
- 9. Magasin a Poudre.
- 10. Citernes.
- 11. Prison.
- 12. Ponts de Communication.
- 13. L'Eglise Cathedrale.
- 14. Santo Domingo.
- 15. S<sup>te</sup> Augustin.
- 16. S<sup>te</sup> Juan de Dios.
- 17. College des Jesuites.
- 18. Eglise neuve des memes.
- 19. la Merce.
- 20. S<sup>te</sup> Diego.
- 21. S<sup>te</sup> Clara ou Clairines.
- 22. S<sup>te</sup> Therese.
- 23. S<sup>te</sup> Francois.
- 24. Paroisse de la très S<sup>te</sup> Trinite.
- 25. Hermitage de S<sup>te</sup> Roch.
- 26. Maison ou l'on a fait les Observations.
- 27. la Tucrie.
- 28. la Boucherie.
- 29. S<sup>te</sup> Toribio.





ISLE DE MANGA

- A. Bastion de S<sup>te</sup> Marie.
- B. Bastion de la Croix.
- C. Bastion de S<sup>te</sup> Charles.
- D. Bastion de la Merci.
- E. Bastion de S<sup>te</sup> Claire.
- F. Bast. de S<sup>te</sup> Catherine.
- G. Bast. de S<sup>te</sup> Luc.
- H. Bast. de S<sup>te</sup> Philippe Martyr.
- I. Bast. de S<sup>te</sup> Jean.
- J. Bast. de S<sup>te</sup> Vincent.
- K. Bast. de la Boucherie.
- L. Bast. du Pont.
- M. Bast. de S<sup>te</sup> Ignace.
- N. Bast. de S<sup>te</sup> Fr. Xavier.
- O. Bast. de S<sup>te</sup> Jacques.
- P. Bast. Barahon S<sup>te</sup> Phe.
- Q. Bast. S<sup>te</sup> Isabelle.
- R. Bast. S<sup>te</sup> Laurent.
- S. Bast. S<sup>te</sup> Joseph.
- T. Bast. de la demie Lune.
- V. Bast. de S<sup>te</sup> Michel de Camba.
- X. Fort de S<sup>te</sup> Phil. de Baragas.
- Z. Hôpital de S<sup>te</sup> Lazare.
- 1. Porte de la Contaderie.
- 2. Porte du Pont.
- 3. Porte de S<sup>te</sup> Catherine.
- 4. Porte S<sup>te</sup> Dominique.
- 5. Poterne de Mayovo.
- 6. Poterne de la Boucherie.
- 7. Porte de la demi-Lune.
- 8. Poterne du Roi.
- 9. Magasin a Poudre.
- 10. Citernes.
- 11. Prison.
- 12. Ponts de Communication.
- 13. L'Eglise Cathedrale.
- 14. Santo Domingo.
- 15. S<sup>te</sup> Augustin.
- 16. S<sup>te</sup> Juan de Dios.
- 17. College des Jesuites.
- 18. Eglise neuve des memes.
- 19. la Merci.
- 20. S<sup>te</sup> Diego.
- 21. S<sup>te</sup> Clara ou Clairines.
- 22. S<sup>te</sup> Therese.
- 23. S<sup>te</sup> Francois.
- 24. Paroisse de la très S<sup>te</sup> Trinite.
- 25. Hermitage de S<sup>te</sup> Roch.
- 26. Maison ou l'on a fait les Observations.
- 27. la Tucrie.
- 28. la Boucherie.
- 29. S<sup>te</sup> Toribio.





Xenani (C)  
de bois.  
une Colline  
mé San-  
line est  
plus d'é  
nommée  
d'Auguste  
n'est plus  
n'a rien  
la basse V  
la défens  
la descrip

Tous  
Belle Vill  
& bien p  
font de p  
de bois,  
tôt rouille  
raillés m  
les autres  
Outre la  
ne renfer  
eence au  
Teribio d  
onze Ma  
de Ville,  
mot, les  
monter le  
mille font  
la plupart  
monde.

parties de  
Le Go  
dant pour  
prême fo  
affaires de  
à l'Audie  
aussi loin  
composé  
celui de l  
fut d'abor

(C) Il do  
l'oncl l'eccl  
s'accorde f  
anciennes,

*Xenani* (c) & qui est bâti sur une autre Ile, liée au Continent par un Pont de bois. Du côté de ce Fauxbourg, la Nature a placé, à peu de distance, une Colline de hauteur médiocre, sur laquelle on a construit un Fort, nommé *San-Lazaro*, qui commande le Fauxbourg & toute la Ville. Cette Colline est accompagnée de plusieurs autres qui s'étendent à l'Est. & qui ont plus d'élévation. Elles sont terminées par une autre, plus élevée encore, nommée le *Mont de la Popa*, sur le sommet de laquelle on voit un Couvent d'Augustins déchauffés, sous le nom de *Nuestra Señora de la Popa*. Rien n'est plus admirable que la vue: du côté de la Campagne & de la Côte, elle n'a rien qui la borne. La Ville & son Fauxbourg, que d'autres nomment la basse Ville, sont fortifiées régulièrement. Outre sept Bastions, qui font la défense du Fauxbourg, on verra le nom & la disposition des Forts, dans la description de la Baie.

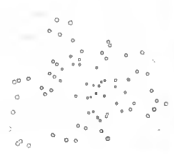
DESCRIP-  
TION DE  
CARTHAGENE  
N.º.

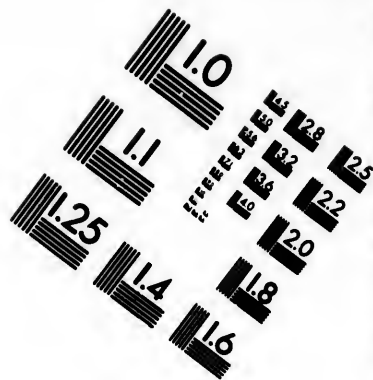
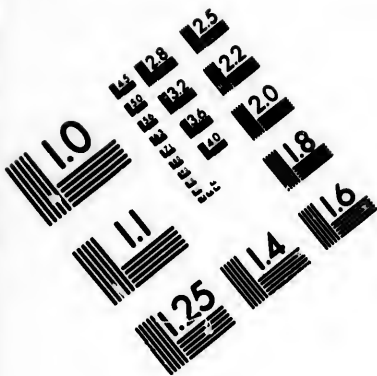
Tous les Voyageurs conviennent qu'après Mexico, Carthagene est la plus belle Ville de l'Amérique. Elle est composée de cinq grandes rues, droites & bien pavées, dont chacune a plus d'un demi-mille de long: les Maisons sont de pierre & fort bien bâties; toutes avec des Balcons & des Jalousies de bois, matière plus durable pour ces ouvrages que le fer, qui seroit bientôt rouillé & détruit par l'humidité, & par des vents nitreux, dont les murailles mêmes se ressentent. Une rue, plus longue & plus large que toutes les autres, traverse la Ville entière, & forme une grande Place au centre. Outre la Cathédrale, qui s'élève au-dessus de tous les autres édifices, & qui ne renferme pas moins de richesses dans son sein qu'elle étale de magnificence au dehors, on compte à Carthagene deux Paroisses, celle de *San-Toribio* dans la Ville, fondée en 1734, & celle de la *Trinité* au Fauxbourg; onze Maisons Religieuses de l'un & de l'autre sexe, une magnifique Maison de Ville, & un Bâtiment, qui ne l'est pas moins, pour la Douane. En un mot, les Edifices y sont généralement d'une beauté extraordinaire. On fait monter le nombre de ses Habitans à vingt-quatre mille, dont plus de quatre mille sont Espagnols, & le reste de race Indienne, ou Nègres & Mulâtres; la plupart si aisés, qu'ils passeroient pour riches dans toute autre contrée du monde. La nécessité d'expliquer ces différentes races, pour les différentes parties de l'Amérique méridionale, nous rappellera bientôt au même sujet.

Le Gouverneur fait sa résidence ordinaire dans la Ville. Il étoit indépendant pour le Militaire avant 1739; mais depuis l'érection d'un Officier suprême sous le nom de Viceroy de la Nouvelle Grenade, il en relève dans les affaires de cette nature, comme on peut appeler, pour les affaires civiles, à l'Audience de Santa-Fé. La Jurisdiction spirituelle de l'Evêque s'étend aussi loin que le Gouvernement militaire & civil. Elle forme un Tribunal, composé du Prélat & de son Chapitre, mais qui n'a rien de commun avec celui de l'Inquisition, dont la Jurisdiction renferme l'Ile Espagnole, où il fut d'abord établi, Tierra-Firme & Santa-Fé. Outre ces Tribunaux, Cartha-

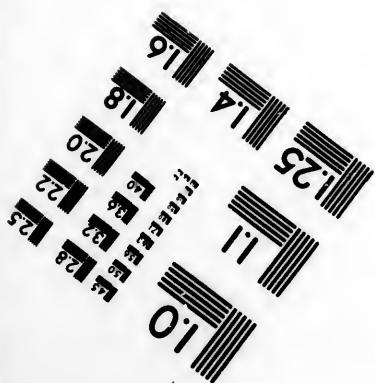
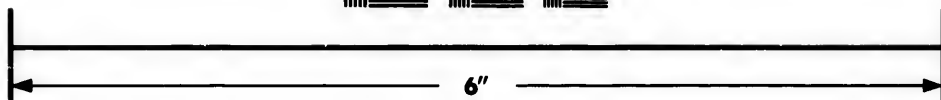
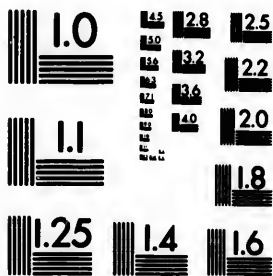
(c) Il doit être assez moderne, car le Colonel Beccilon n'en parle point; & ce silence s'accorde fort bien avec des Relations plus anciennes, où l'on observe que de la Ville on

passoit aux Marais de *Cayoté* sur un Pont, ou sur une sorte de Chaussée longue de deux cens pas, où l'on avoit pratiqué deux Arcs pour le passage du flux & du reflux.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



DESCRIPTION  
DE  
CARTHAGENE.  
N<sup>o</sup>.

gene a son Magistrat séculier, composé de Régidors, parmi lesquels on élit tous les ans deux Alcaldes ; ces deux Emplois sont ordinairement remplis par des Habitans de la premiere distinction. La Chambre du Trésor est également chargée de la perception & de la distribution de tous les deniers Royaux. Enfin Carthagene n'étant pas moins une Place de Guerre que de Commerce, elle a son Auditeur militaire, qui est le Chef d'une espece de Jurisdiction.

Baie de Carthagene & ses Forts.

SA Baie passe avec raison pour une des meilleures de ce Continent. Elle a deux lieues & demie d'étendue, Nord & Sud, & beaucoup d'eau, sur un très bon fond. L'air y est toujours si serain, qu'on n'y est jamais plus agité que sur une Riviere tranquille. Cependant quelques Basses, qui se trouvent à l'entrée, demandent une extrême précaution. La Cour d'Espagne entretient un Pilote, dont l'unique office est de guider les Vaisseaux, ou de leur faire connoître le danger. On vient d'observer qu'avant la dernière attaque des Anglois, on entroit dans la Baie par le Canal de Boca-Chica, nom convenable à sa petitesse (d), puisqu'un Vaisseau n'y pouvoit passer qu'en rasant de près la terre. Cette entrée étoit défendue par un Fort, nommé *Santa-Luis* de Boca-Chica, bâti du côté de l'Est, à l'extrémité de *Tierra-Bomba*, & par un autre Fort nommé *S. Joseph*, situé à l'opposite, dans l'île de *Baru*. Les Anglois s'étant rendus maîtres du premier, passerent au fond de la Baie, & se saisirent du Fort, nommé *Santa-Cruz*, ou le grand Fort, qui la domine toute entiere; mais on avoit eu la précaution & la diligence d'y enclouer l'Artillerie. Lorsqu'ils furent obligés d'abandonner ce poste & de lever le siege, le chagrin d'une si mauvaisë aventure leur fit démolir Boca-Chica, *S. Joseph*, & deux autres Forts nommés *Munzavillo*, & *Pastelino*. Ce fut le premier succès de cette invasion qui fit prendre le parti de fermer l'entrée de Boca-Chica, & de r'ouvrir l'ancien Canal, en le fortifiant avec tant de soin qu'il fût impossible de le forcer.

Marées de la Baie.

LES Marées de la Baie sont peu régulières, & Dom d'Ulloa donne à-peu près la même idée de celles de toute la Côte. Après avoir mis ordinairement un jour à monter, elles baissent dans l'espace de quatre ou cinq heures. Le plus grand changement qu'on observe dans leur hauteur est de deux piés, ou deux piés & demi. Quelquefois même il est si peu sensible, qu'il ne se fait appercevoir que par les flots que l'eau pousse; & c'est alors qu'il est dangereux d'échouer, malgré la tranquillité de l'air & de l'eau, parceque le fond étant de vase, un Bâtiment qui s'y ensable ne peut se remettre à flot sans être allegé. Du côté de Boca-Chica, à deux lieues & demie de distance, on trouve un Bas-fond de gravier & de gros sable, où dans plusieurs endroits il n'y a pas plus d'un pié & demi d'eau. Un Vaisseau, nommé le *Conquérant*, partant en 1731 de Carthagene pour Porto-Belo, eut le malheur de toucher à cet écueil, & n'évita de périr qu'à la faveur d'un grand calme qui regnoit alors.

Ses Poissons.

LA Baie abonde en Poissons de diverses especes, dont les plus communs sont des Alofes, qui n'y sont pas excellentes; mais on vante le nombre, la grosseur & la bonté des Tortues. Il s'y trouve beaucoup de Requins, d'une

(d) Il signifie, petite bouche.

voracité  
voit qu  
de Riv

C'est  
madille  
reçoive  
laquelle  
tour, &  
Baie est  
louques  
doub.

CART  
se faire  
ces de t  
les vent  
y sont c  
rieures  
fonds,  
commis  
Santa-F  
voie de  
gent &  
Emerau  
dont il  
Emerau  
où elles  
confidè

DOM  
qu'on v  
années  
judice  
Quito c  
cette v  
de Pan  
prix de  
représe  
chands  
gene,  
qui ne  
décide  
cessero  
Audier  
le de C  
ment t  
comm  
intéré

voracité qui leur fait attaquer les Hommes jusques dans les Barques. On voit quelquefois aussi des Caymans, quoique cet Amphibie n'aime que l'eau de Rivière.

C'est dans cette Baie que les Galions arrivent, pour y attendre que l'Armada du Pérou se soit rendue devant Panama. Au premier avis qu'ils en reçoivent, ils prennent la route de Porto-Belo, où se tient une Foire, après laquelle ils reviennent faire dans la Baie les provisions nécessaires à leur retour, & bientôt ils se hâtent de remettre à la voile. Dans leur absence, la Baie est extrêmement déserte. A peine y voit-on quelques Belandres ou Felouques du Pays, qui ne s'y arrêtent même que pour le carenage ou le radoub.

CARTHAGENE étant la première Echelle où se rendent les Galions, on doit se faire une haute idée du Commerce d'une Ville, qui a comme les prémices de tout ce qui passe d'Espagne dans l'Amérique Méridionale. En effet les ventes, quoique dépouillées des formalités qui s'observent à Porto-Belo, y sont ordinairement fort considérables. Les Négocians des Provinces intérieures, telles que Santa-Fé, Popayan & Quito, y apportent leurs propres fonds, & ceux qu'on leur a confiés pour l'*Encomienda*, c'est-à-dire, pour des commissions. Ces fonds sont employés en marchandises & en provisions. Santa-Fé & Popayan ne pouvant recevoir les unes & les autres que par la voie de Carthagene, leurs Marchands viennent dans cette Ville avec de l'argent & de l'or, monnoyé, en lingots & en poudre; ils apportent aussi des Emeraudes, qui sont les pierreries les plus estimées dans ces Régions, & dont il se trouve de riches Mines à Santa-Fé. Cependant depuis que les Emeraudes ont beaucoup perdu de leur prix en Europe, surtout en Espagne où elles ne sont presque plus recherchées, ce Commerce, qui étoit autrefois considérable, est extrêmement déchu.

DOM D'ULLOA nous apprend que la communication des trois Provinces qu'on vient de nommer, avec Carthagene, fut défendue pendant quelques années, à la sollicitation des Négocians de Lima, & sur les plaintes du préjudice qu'ils recevoient de ce que, les marchandises d'Europe passant de Quito dans le Pérou, les parties intérieures du Pays en étoient fournies par cette voie; tandis qu'ils se voyoient obligés de faire leurs achats aux Foires de Panama & de Porto-Belo, & qu'avec une perte extrême ils trouvoient le prix des marchandises fort baissé à leur retour. On eut égard alors à leurs représentations. Mais dans la suite on fit réflexion que, défendre aux Marchands de Quito & des deux autres Provinces le Commerce direct à Carthagene, aussitôt que les Galions y arrivent, c'étoit leur causer un retardement qui ne leur étoit pas moins préjudiciable; & pour les accorder tous, il fut décidé qu'à l'arrivée des Galions le Commerce des marchandises de l'Europe cesseroit entre Quito & Lima. On lui donna pour bornes, dans les deux Audiencias, les Corrégimens de *Loya* & de *Zamore*, qui appartiennent à celle de Quito; & *Picera*, qui est un Corrégiment de celle de Lima. Ce règlement fut exécuté pour la première fois en 1730, à l'arrivée d'une Escadre commandée par Dom Manuel Lopez *Pintado*, que le Roi avoit chargé des intérêts du Commerce. Pendant que la défense subsista, les Marchands de

DESCRIPTION DE  
CARTHAGENE.

Statut des  
Galions.

Commerce  
de Carthagene.

Celui des  
Côtes de Santa-Fé, Popayan & Quito.

Jalousie des  
Négocians de Lima.

Remède  
qu'on y ap-  
porte.

DESCRIP-  
TION DE  
CARTHAGÈ-  
NE.

Ses inconvé-  
niens le font  
abandonner.

Petite Foire  
de Carthage-  
ne.

Peu de com-  
merce dans le  
tems mort.

Carthagene furent obligés, ou de profiter de la Flotille du Pérou pour descendre par Guayaquil à Panama, ou d'attendre, pour faire leurs emplettes, que les Galions revinissent à Carthagene après la Foire, ce qui les réduisoit à ne plus trouver que les marchandises de rebut. La voie de Guayaquil avoit aussi de grands inconvéniens; car pour la prendre & joindre la Flotille du Pérou, il falloit traverser toute la Jurisdiction de Santa-Fé, faire par terre, avec l'argent destiné aux emplettes, un Voyage de plus de quatre cens lieues, & n'en pas faire moins en revenant avec les marchandises, ce qui entraînoit des fraix immenses. Enfin les dommages inévitables dans une si longue route, où il falloit traverser des Rivieres & des Montagnes fort dangereuses, rendoient cette voie si rebutante, qu'il ne leur restoit d'autre ressource que dans les Galions qui revenoient de la Foire, au hazard encore de n'en rapporter rien. Ajoutez que les Marchands des Provinces intérieures, venant à Carthagene pour y faire leurs achats, risquoient aussi de n'y plus rien trouver, & par conséquent de perdre les fraix de leur Voyage. Tant d'importantes raisons ont fait abolir la défense.

PENDANT le tems que les Galions passent à Carthagene, & que Dom d'Ulloa nomme la petite Foire, on y voit quantité de Boutiques ouvertes, soit au profit des Espagnols arrivés sur les Galions, soit à celui des Marchands de la Ville. Les Cargadores favorisent les uns & les autres, en leur fournissant des marchandises à mesure qu'elles se vendent. Dans cet intervalle tout le monde gagne. Les uns donnent à louage des chambres & des boutiques; les autres tirent un prix avantageux des ouvrages de leur profession. Ceux qui ont des Esclaves profitent de leur travail, dont le salaire augmente à proportion du besoin qu'on a d'eux. L'argent circule de toutes parts. Il en reste à quantité d'Esclaves pour acheter leur liberté, après avoir payé à leurs Maîtres ce qu'ils doivent pour l'occupation journalière. Ces avantages s'étendent jusqu'aux plus misérables Villages de la dépendance de Carthagene, par le seul prix des denrées, qui augmente naturellement avec la consommation.

MAIS ce mouvement ne dure que pendant le séjour des Galions dans la Baie. Après leur départ tout rentre dans le silence & l'inaction. Aussi ce tems est-il nommé le *tems mort*. Le Commerce particulier, que la Ville fait alors avec les autres Gouvernemens, se réduit presqu'à rien. Elle reçoit de la Trinité, de la Havana & de S. Domingue, quelques Belandres chargées de tabac & de sucre, qui reprennent, pour cargaison, du Cacao de la Madelaine, des Vases de terre, du Riz & d'autres marchandises rares dans ces Iles. Il se passe trois mois, sans qu'on voie paroître un de ces Bâtimens. On n'en fait pas partir beaucoup plus de Carthagene. Quelques-uns vont à Nicaragua, à Vera-Cruz, à Honduras, & plus souvent à Porto-Belo, à Chagré ou à Sainte-Marthe; mais ce Commerce est très foible, parceque la plupart de ces lieux étant pourvus des mêmes denrées, on a peu d'occasions de trafiquer avec eux. Ce qui soutient Carthagene, *en tiempo muerto*, au tems mort, ce sont les Bourgades de sa Jurisdiction, d'où l'on y apporte tout ce qui est nécessaire à la subsistance de ses Habitans, dans des Canots ou dans une espeece de Bateaux qu'ils nomment *Champanes*.

Les

Les pro-  
nent pa-  
denrées  
gocians  
quelques  
cun à le  
vendre  
salée à  
tems fr-  
vie, le  
d'entrée  
tail ne  
Boutique

OUTR-  
rieur,  
Negres,  
jusqu'à  
employe  
ce Bure  
sent pas  
la Garn  
royaux

A Car-  
Habitans  
ailleurs,  
celle des  
est peu  
gagné q  
Ceux qu  
Créoles  
distincti  
la Ville  
tenues c  
des Eur  
Blancs p  
elles.  
compté

MAIS  
gine au  
quelque  
ces den

APRI-  
Blanc &  
proven  
Blancs  
celle de  
XIX



Les premiers côtoient toujours le rivage de la Mer; & les seconds viennent par la Riviere de la Madeleine, ou par celle de Zenu. En échange des denrées, ils se chargent de quelques Etoffes, dont les Boutiques des Négocians sont pourvues par les Galions, ou quelquefois par les prises de quelques Corsaires. Tous les alimens du Pays ne paient aucun droit. Chacun a la liberté de tuer, dans sa maison, les animaux dont il croit pouvoir vendre la chair dans un jour; car celle-même de Porc ne se mange point salée à Carthagene, & les chaleurs ne permettent pas de la garder longtems fraîche. Les denrées qu'on apporte d'Espagne, telles que l'eau-de-vie, le vin, l'huile, les amandes & les raisins secs, paient un droit d'entrée, & se vendent ensuite librement. Ceux qui les vendent en détail ne sont assujettis qu'à l'*Alcavala*, droit imposé sur les Echopes & les Boutiques.

OUTRE les marchandises qui sont l'entretien de ce petit Commerce intérieur, la Ville a depuis longtems un Bureau pour l'*Affiente* des Esclaves Negres, que les Vaisseaux y apportent. Ils y restent comme en dépôt, jusqu'à ce qu'ils soient achetés pour les Provinces intérieures, où ils sont employés aux Plantations, que les Espagnols nomment *Haziendas*. Mais ce Bureau & ceux des Finances Royales, établis à Carthagene, ne produisent pas même assez pour l'entretien des Fortifications, du Gouverneur, de la Garnison & des autres Officiers du Roi. On y supplée par les deniers royaux de Santa-Fé & de Quito.

A Carthagene, comme dans toutes les autres Colonies de l'Europe, les Habitans sont divisés en différentes races. Les Blancs forment, comme ailleurs, deux especes; celle des Européens, qu'on y appelle *Chapetons*; & celle des Créoles, ou les Blancs nés dans le Pays. Le nombre des premiers est peu considérable, parceque la plupart retournent en Europe après avoir gagné quelque chose, ou passent plus loin, pour augmenter leur fortune. Ceux qui se sont fixés à Carthagene y sont presque tout le Commerce. Les Créoles possèdent les Terres. On en compte quelques familles d'une grande distinction, c'est-à-dire descendus d'Ayeux nobles, qui se sont établis dans la Ville après y avoir exercé les premiers emplois. La plupart se sont maintenues dans leur lustre, en s'alliant dans le Pays avec leurs égaux, ou avec des Européens employés sur les Galions. Il se trouve quelques Familles de Blancs pauvres, entées sur des Familles Indiennes, ou du moins alliées avec elles. Quand la couleur ne les trahit pas, ils se croient heureux d'être comptés au nombre des Blancs.

MAIS la division est plus difficile entre les especes qui doivent leur origine au mélange des Blancs & des Noirs; & quoique ce point ait déjà reçu quelque éclaircissement pour les Indes Orientales & l'Afrique, ses différences demandent ici une nouvelle explication.

APRÈS les Noirs ou les Negres, & les Mulâtres, qui viennent d'un Blanc & d'une Noire, ou d'un Noir & d'une Blanche, la troisième espece, provenue des Blanches avec les Mulâtres, ou des Mulâtres avec les Blancs, se nomme ici, comme en Orient, les *Tercerons*. La quatrième est celle des *Quarterons*, qui vient du mélange des *Tercerons* avec les Blancs.

DESCRIP-  
TION DE  
CARTHAGE-  
NE.Habitans de  
Carthagene.Mélange des  
différentes ra-  
ces.

DESCRIP-  
TION DE  
CARTHAGE-  
NE.

Enfin la cinquieme, qui vient du mélange des Quarterons & des Blancs, est celle des *Quinterons*. Comme les nuances s'éclaircissent sensiblement à chaque degré, il n'est plus question de race Negre au cinquieme; on ne distingue point les Quinterons des Blancs, ni pour les manieres, ni pour la couleur. Les Enfans d'un Blanc & d'une Quinterone portent le nom d'Espagnols. Ils sont si jaloux de cet honneur, que si par hasard on s'y méprend, & qu'on les suppose d'un degré plus bas, ils se croient injuriés. Leur réponse ordinaire est qu'ils ne croient pas mériter qu'on les offense, en les privant d'un bien qu'ils doivent à leur bonheur. Mais avant que d'arriver à cette Classe, il y a des obstacles qui peuvent les en éloigner. Entre le Mulâtre & le Negre, on distingue une race intermédiaire, nommée *Sambo*, qui provient du mélange de ces deux races avec le sang Indien, ou des deux races ensemble. La race du Pere fait une autre distinction. Entre les Tercerons & les Mulâtres, les Quarterons & les Tercerons, & de même pour les suivans, on compte ceux qui se nomment *Tente en el Ayre*, c'est-à-dire *Enfans de l'air*, parcequ'ils n'avancent ni ne reculent. Les Enfans, nés du mélange des Quarterons ou des Quinterons avec le sang Mulâtre ou Terceron, sont nommés *Salto atras*, c'est-à-dire *Saut en arriere*, parcequ'au lieu d'avancer & de devenir Blancs, ils ont reculé, en se rapprochant de la race des Negres. De même, tous les Enfans, sortis du mélange avec le sang Indien, depuis le Negre jusqu'au Quinteron, sont nommés *Sambos* de Negre, de Mulâtre, de Terceron, &c.

TELES sont les races les plus communes: non qu'il ne s'en trouve beaucoup d'autres, qui viennent de diverses unions; mais les especes en sont si obscures, que souvent ils ne savent pas eux-mêmes à quelle classe ils appartiennent. Ces Castes ou races, à compter depuis les Mulâtres jusqu'aux Quinterons, sont toutes vêtues à l'Espagnole, & d'habits forts légers, sans autre raison que la chaleur du climat. Leurs exercices, dans la Ville, se réduisent aux Arts mécaniques; au lieu que les Chapetons & les Créoles, regardant ces occupations comme indignes d'eux, s'attachent uniquement au Commerce, jusqu'à préférer la misere à l'humiliation d'exercer les métiers qu'ils ont appris en Europe.

ENTRE toutes ces races, celle des Negres n'est pas la moins nombreuse. Elle est divisée en deux classes, celle des Negres libres, & celle des Esclaves, qui se subdivisent encore en Créoles & en *Bozales* ou Nouveaux-venus. Une partie des derniers est employée à la culture des Plantations. Ceux qu'on retient dans la Ville y sont employés aux travaux les plus rudes, qui leur font assez gagner pour payer chaque jour à leurs Maîtres, une partie de leur salaire, & pour se nourrir du reste. La chaleur les dispensant de porter aucune sorte d'habits, ils vont nus comme en Afrique, à la réserve d'un petit pagne de coton dont ils se couvrent le milieu du corps. Les Esclaves Negresses ne sont pas autrement vêtues. Elles sont, ou mariées à la Campagne, avec les Negres qui cultivent les champs, ou sans cesse occupées dans la Ville à vendre des fruits, des confitures, des gâteaux de Maïz ou de Cassave, & d'autres alimens. Celles qui ont de petits Enfans les portent sur les épaules, pour se conserver la liberté des bras,

& les  
mamell  
jusqu'au  
fenter  
tent fu

L'H  
ses Fon  
gere.

tes de  
sans auc  
1735 (e  
lieu de  
gros bou  
tête, &  
blanc de  
ne espe  
de la mé

LES P  
attachen  
sans dou  
le porte  
qu'un co  
manteille  
matin, p  
blanches  
qu'elles  
jupe est  
sous. E  
d'une M  
d'empois  
front. J  
dition n  
n'entre o  
leurs Ha  
Hommes  
par la d

ON ne  
mais il r  
l'on ne p  
prit & l  
dans les  
tus, surt  
pour br  
& même  
une espe

(e) Ter

& les nourrissent de leur lait, sans les faire changer de situation. Leurs mamelles, dont elles laissent le soin à la Nature, leur pendant quelquefois jusqu'au dessous du ventre, il n'est pas surprenant qu'elles puissent les présenter, par dessous l'aisselle ou par dessus l'épaule, aux Enfans qu'elles portent sur le dos.

DESCRIP-  
TION DE  
CARTHAGÈ-  
NE.

L'HABILLEMENT des Blancs est peu différent, à Carthagene, de celui que ses Fondateurs y ont apporté d'Espagne. L'étoffe en est seulement fort légère. Les vestes, par exemple, sont de toile fine de Bretagne, les culottes de même; & les pourpoints de taffetas uni, dont l'usage est général, sans aucune exception de rang. Les perruques y étoient encore si rares, en 1735 (e), qu'on n'en voyoit qu'au Gouverneur & à quelques Officiers: au lieu de cravates, on se contente de fermer le cou de la chemise avec un gros bouton d'or, & le plus souvent on le laisse ouvert. Plusieurs vont nue tête, & les cheveux coupés au chignon; mais la plupart ont un bonnet blanc de toile fine. Ils portent, pour se rafraîchir, des éventails tissus d'une espece de palme, fine & déliée, en forme de croissant, avec un bout de la même palme, qui sert de manche.

Habillement  
des Habitans  
de Carthage-  
ne.

LES Femmes blanches ont une sorte de jupe, nommée *Pollera*, qu'elles attachent à la ceinture, & qui pend jusqu'aux talons, de taffetas uni, & sans doublure. Un pourpoint leur couvre le reste du corps; mais elles ne le portent que dans la saison qu'elles nomment Hiver, & n'ont en Été, qu'un corset, lacé sur la poitrine. Jamais elles ne sortent du Logis sans la mantille & la jupe. Leur usage est d'aller à l'Eglise dès trois heures du matin, pour éviter la chaleur du jour. Celles qui ne sont pas exactement blanches, mettent par dessus la *Pollera* une jupe de taffetas, de la couleur qu'elles aiment, à l'exception de la noire, qui leur est interdite. Cette jupe est toute percée de petits trous, pour laisser voir celle qui est dessous. Elles se couvrent la tête d'un bonnet de toile blanche, de la forme d'une Mitre, & fort garni de dentelles, qu'elles tiennent roide à force d'empois. Il est terminé par une pointe, qui répond perpendiculairement au front. Jamais elles ne paroissent sans cette coëffure. Les Femmes de condition ne portent, pour chaussure, qu'une espece de petites mules, où il n'entre que la pointe du pied. Dans leurs Maisons, elles ne quittent point leurs Hamacs; & leur occupation est de s'y bercer, pour se rafraîchir. Les Hommes aiment aussi cette situation, quelque incommode qu'elle paroisse par la difficulté d'y bien étendre le corps.

ON ne vante, ni l'application, ni le savoir des Habitans de Carthagene; mais il n'est pas surprenant qu'il y ait peu d'émulation, dans un Pays où l'on ne peut se proposer aucun avancement par l'étude des Sciences. L'esprit & la pénétration ne laissent pas d'y être des qualités fort communes dans les deux sexes. On compte aussi la charité entre leurs principales vertus, surtout à l'égard des Européens, qui venant, suivant l'expression du Pays, pour *brusquer* fortune, ne trouvent souvent ici que la misère, les maladies & même la mort. Les Vaisseaux Espagnols n'arrivent jamais sans apporter une espece d'Hommes, qu'on nomme *Pulizons*; gens sans emploi, sans

Qualités des  
Habitans.

(e) Temps de l'arrivée de nos Académiciens.

DESCRIP-  
TION DE  
CARTHAGE-  
NE.

Ce que c'est  
que les Pul-  
izons.

bien, sans recommandation, vrais Aventuriers, qui viennent chercher fortune dans un Pays où ils ne sont connus de personne, & qui après avoir longtems couru les rues de la Ville, sans rien trouver qui réponde à leurs espérances, ont pour dernière ressource le Couvent des Cordeliers, où ils reçoivent de la bouillie de Cassave, moins pour appaiser leur faim, que pour les empêcher d'en mourir. Le coin d'une Place, ou la Porte d'une Eglise, est leur gîte pour la nuit. On les laisse dans cette misere, parcequ'il n'y a point d'Habitant qui ose prendre confiance à leurs services. Quelquefois un Négociant, qui passe dans les Provinces intérieures, & qui a besoin de grossir sa suite, choisit un de ces malheureux Chapetons, qu'il emmene avec lui. Le chagrin d'une si triste situation, & la mauvaise qualité de leur nourriture, les jettent enfin dans une maladie, qui a pris d'eux le nom de *Chapetonade*. Ils n'ont plus alors d'autre refuge que la Providence; car on ne reçoit, à l'Hôpital de Carthagene, que ceux qui paient les secours qu'ils demandent, & par conséquent la misere est un titre d'exclusion. C'est à ce point que le Peuple les attend, pour faire éclater sa charité. Les Negresses & les Mulâtres libres s'empresent alors de les retirer dans leurs Maisons, où elles les assistent & les font guérir à leurs dépens; s'ils meurent entre leurs mains, elles les font enterrer, & leur zele va jusqu'à faire dire pour eux des prieres & des Messes. A la vérité, ces témoignages de compassion finissent, pour ceux qui reviennent à la santé, par un mariage avec leur Bienfaitrice, ou avec quelqu'une de ses Filles: mais Dom d'Ulloa, qui fait ce récit, assure que le désintéressement est une autre vertu des Carthagenois, & que ceux qui connoissent ces Femmes ne peuvent les soupçonner d'un motif moins noble que celui de la charité (f). Au reste, les Pulizons, qui n'ont pas le bonheur d'être assez malades pour intéresser la pitié des Femmes de Carthagene, prennent à la fin le parti de se faire Canotiers, ou de se retirer dans quelque Village, pour y vivre de la culture des terres & du fruit de leur travail.

Passions des  
Carthagenois.

L'EAU-DE-VIE, le Chocolat, les Confitures & le Miel, sont la passion de tous les états & de toutes les races, dans la Ville de Carthagene. Celle du Tabac à fumer est encore plus vive. Là, tout le monde fume, Hommes, Femmes & Enfants, sans distinction d'âge ni de rang. Les Dames & les Femmes blanches ne fument que dans l'intérieur de leurs Maisons: mais cette retenue n'est pas imitée des autres Castes. Les lieux ne sont pas plus distingués que les tems. La méthode commune est de fumer de petits rouleaux de Tabac en feuille. Une femme tient entre ses levres l'extrémité d'un bout de Tabac allumé, dont elle tire assez longtems la fumée sans l'éteindre, & sans être incommodée du feu. Les Femmes de la plus haute distinction s'accoutument à fumer dès l'enfance. Une des plus grandes marques d'estime & d'amitié qu'elles puissent donner aux Hommes, c'est d'allumer pour eux du Tabac, & de leur en présenter dans les visites qu'elles reçoivent. Ce seroit aussi les offenser beaucoup, que de refuser cette galanterie de leur main. Enfin, la danse est encore une passion des deux sexes à Carthagene. Les Bals commencent par quelques danses d'Espagne, & fi-

(f) *Ubi suprâ*. Lib. 1. Ch. 4. pag. 34.

nissent p  
surtout a

LE cl  
Thermo  
sans aut  
La même  
à trois h  
1025 $\frac{1}{2}$ ; c  
séquent,  
Carthage  
le mois e  
me Hive  
fréquens  
rues de  
de ces oc  
viere &  
larges su  
mais d'un  
ges dom

DEPU  
diminuée  
néanmoins  
nom de p  
sent pend  
chaleurs  
d'où il a  
ont une  
grande m  
guliere,  
pe confes  
mais, pa  
dire, qu

Ils fo  
les Europ  
de Chape  
partie de  
connue.  
quelque i  
fois d'un  
cher de f  
dans une  
ble mal  
accoutum  
après une  
ses a vain  
cruces av

nissent par celles du Pays, qui ne sont pas sans agrément pour les Etrangers, surtout avec les Chançons dont elles sont accompagnées.

Le climat du Pays est excessivement chaud. Dans les Observations du Thermometre, le 19 de Novembre 1735, la liqueur se soutint à 1025 $\frac{1}{2}$ , sans autre variation, en différentes heures, que depuis 1024 jusqu'à 1026. La même année, à Paris, la liqueur du Thermometre monta, le 16 Juillet à trois heures du soir, & le 10 d'Août à trois heures & demie, jusqu'à 1025 $\frac{1}{2}$ ; & ce fut la plus grande chaleur qu'on y sentit cette année: par conséquent, la chaleur du jour le plus chaud du climat de Paris est continuelle à Carthagene. Mais la nature du climat se fait encore mieux sentir, depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Novembre, qui est la Saison qu'on y nomme Hiver, parcequ'alors les pluies, les tonnerres & les éclairs y sont si fréquens, que d'un instant à l'autre, on voit les orages se succéder. Les rues de la Ville sont inondées, & les campagnes submergées. On profite de ces occasions pour remplir les Citernes, qui suppléent au défaut de Riviere & de Source. Outre celles des Maisons particulieres, il y en a de fort larges sur les terres-pleins des Bastions. On a des Puits en grand nombre, mais d'une eau saumache, qui n'est pas potable, & qui ne sert qu'aux usages domestiques.

DEPUIS le milieu de Décembre jusqu'à la fin d'Avril, la chaleur est un peu diminuée par les vents du Nord, qui rafraîchissent alors la terre. C'est néanmoins cet espace de tems, qu'on nomme l'Été; comme on donne le nom de petit Été à celui qui est vers la S. Jean, parceque les pluies y cessent pendant un mois, & sont place aux mêmes vents: mais en général, les chaleurs sont continuelles, avec peu de différence entre la nuit & le jour; d'où il arrive que la transpiration des corps l'étant aussi, tous les Habitans ont une couleur si pâle & si livide, qu'on les croiroit relevés de quelque grande maladie. Leurs actions même s'en ressentent, par une mollesse singuliere, & le ton de leur voix par sa lenteur. Ceux qui arrivent de l'Europe conservent, pendant trois ou quatre mois, leurs forces & leur couleur; mais, par degrés, ils deviennent semblables aux anciens Habitans; c'est-à-dire, qu'avec une assez bonne fanté ils paroissent en manquer.

Ils sont sujets d'ailleurs à plusieurs sortes de maladies. Celle qui menace les Européens, & qu'on a déjà nommée Chapetonade, par allusion au nom de Chapeton dont on ne nous apprend pas l'origine, emporte souvent une partie des Equipages, après l'arrivée des Vaisseaux. Sa nature est peu connue. Elle vient à quelques-uns de s'être trop refroidis; à d'autres, de quelque indigestion, d'où suit un vomissement mortel, accompagné quelquefois d'un si furieux délire, qu'on est obligé de lier le Malade, pour l'empêcher de se déchirer en pieces. Il expire au milieu de ces transports, comme dans une espee de rage. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce terrible mal respecte ceux qui lui sont échappés les premiers jours, & qui sont accoutumés à l'air du Pays. On assure même que ceux qui y reviennent après une longue absence, n'en sont jamais attaqués. La recherche des causes a vainement exercé les Médecins & les Chirurgiens. Elles se sont accrues avec le tems, car l'ancienne Chapetonade ne produisoit point le vomite

DESCRIP-  
TION DE  
CARTHAGE-  
NE.

Climat de  
Carthagene.

Effet de l'air  
du Pays.

Etranges  
maladies qui  
lui sont pro-  
pres.

DESCRIP-  
TION DE  
CARTHAGE-  
NE.

La Lepre  
est commune  
à Carthagene.

Incontinence  
des Lépreux.

Galle, Ro-  
gne, & leur  
remede.

La Cule-  
brilla.

*prieto*; nom que les Espagnols donnent au vomissement dont elle est suivie. Il étoit inconnu sur toute cette Côte, avant 1729 & 1730.

UNE autre maladie, fort commune à Carthagene & dans toute sa Jurisdiction, c'est la Lepre, qu'on y nomme *Mal de S. Lazare*. Ceux qui l'attribuent à la chair de Porc, qui est la nourriture ordinaire du Pays, ne font pas attention que cet aliment n'est pas moins commun dans d'autres Contrées des Indes, & par conséquent qu'il en faut chercher la cause dans la nature du climat. On a fondé, pour en arrêter la communication, un grand Hôpital hors de la Ville, proche d'une Colline, où est le Château qui en tire le nom de *San-Lazaro*. Tous ceux qu'on croit attequés de la Lepre y sont renfermés, sans distinction de sexe, d'âge, ni de rang; & s'ils refusent d'y aller de bonne grace, on emploie la force pour les y conduire. Mais le mal ne fait qu'augmenter entr'eux, parcequ'on leur permet de s'y marier, & qu'il se perpétue dans leurs Enfans; sans compter que les revenus de l'Hôpital étant médiocres, on laisse aux pauvres la liberté d'aller mendier dans la Ville, au risque d'infecter ceux qui s'en laissent approcher. Aussi le nombre des Malades est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a l'étendue d'une petite Ville. Chacun y jouit d'une petite portion de terrain, qu'on lui marque à son entrée. Il s'y bâtit une Cabane, proportionnée à sa fortune, où il vit sans trouble jusqu'à la fin de ses jours. Les souffrances, inséparables de la Lepre, n'empêchent point que ceux qui en sont attequés ne vivent longtems. On remarque aussi qu'elle excite vivement le feu des passions sensuelles; & c'est l'expérience des désordres qu'elles peuvent causer, qui fait permettre le mariage aux Malades.

LA galle & la rogne sont encore des contagions particulieres à Carthagene, ni de moins par leur malignité & leur abondance. Ces deux maux y deviennent incurables, pour peu qu'ils soient négligés. Le spécifique le plus efficace est une terre du Canton, nommée *Maquimaqui*, qui conserve la même vertu dans les lieux où elle est transportée.

ENFIN une maladie encore bien plus étrange, mais moins commune, est celle qui se nomme *la Culebrilla* ou le Serpenteau. Elle consiste dans une tumeur, qui se forme entre les membranes de la peau, & qui augmente sans cesse, jusqu'à ce qu'elle occupe toute la circonférence de la partie qui en est attequée. Elle se loge particulièrement aux bras, aux cuisses & aux jambes. Ses marques extérieures sont de faire enfler la peau, de l'enflammer, & d'y causer des mortifications. La maniere de guérir ce mal est d'appliquer des suppuratifs, à l'endroit où l'on croit découvrir ce qu'on appelle la tête du Serpenteau; & lorsque la peau commence à s'ouvrir, il en sort une espee de petit nerf blanc, qui passe pour un Animal. On l'aide à sortir, avec une carte roulée, à laquelle on l'attache avec un fil de soie; & tous les jours on prend soin de l'entortiller autour de la carte, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien dans la tumeur, qui ne tarde point ensuite à se dissiper d'elle-même. Cette opération demande beaucoup de patience & d'adresse: mais, malgré l'opinion établie à Carthagene, Dom d'Ulloa ne paroît pas persuadé que le Serpenteau soit un Animal (g).

(g) *Ubi sup.* L. 1. Ch. 5. Au reste, cette maladie est connue en Afrique & dans d'autres lieux, avec quelques différences.

LES I  
tres part  
ticle co

U  
NE m  
Couronn  
observati  
ces deux

ON d  
Brises, &  
seconde  
soient bi  
qui est l'  
Novembr  
qu'au mil  
mais ceu  
grés, d  
ment, &  
tantôt au

PENDAN  
pluie, m  
ques heur  
plus réguli  
cement de  
dant le re  
par l'Oue  
de la Lun  
d'ordinair  
Basses, l  
des Côtes  
mois d'A  
distance d  
des Vand  
qui souffi  
naviguan  
que les B  
Golfe Da  
donne po  
les pluies  
& les for  
leurs eau

LES Productions du Pays de Carthagene different si peu de celles des autres parties de la même Région, qu'elles doivent être réservées pour un article commun.

DESCRIP-  
TION DE  
PORTO-BELO.  
LO.

## §. IV.

*Description de Porto-Belo.*

UNE navigation de cinq jours, qui rendit les Mathématiciens des deux Couronnes, de Carthagene à Porto-Belo, n'offre rien de plus utile que leurs observations sur les Vents qui regnent dans la traversée, & sur les Côtes de ces deux Villes.

ON distingue deux sortes de Vents alisés sur les Côtes; les uns nommés Brises, & les autres *Vandavales*. Les premiers soufflent par Nord-Est; les seconds, par Ouest-Sud, & par Ouest Sud-Ouest. Quoique les Brises ne soient bien réglées qu'au commencement ou vers le milieu de Décembre, qui est l'Été du Pays, elles commencent à se faire sentir dans le milieu de Novembre. Elles continuent dans leur plus grande force & sans varier, jusqu'au milieu de Mai. Alors elles cessent, & les Vandavales leur succèdent; mais ceux-ci ne se font sentir que jusqu'à la hauteur de douze, ou douze degrés  $\frac{1}{2}$ , de Latitude. Au-delà de cette distance, les Brises regnent constamment, & fraîchissent quelquefois plus, quelquefois moins, tantôt à l'Est & tantôt au Nord.

Vents entre  
Carthagene &  
Porto-Belo.

PENDANT le souffle des Vandavales, il survient de gros tems, mêlés de pluie, mais qui durent peu. Dès qu'ils cessent, le calme succede pour quelques heures; & peu-à-peu le Vent se leve, surtout près de terre, où il est plus régulier. On éprouve la même chose à la fin d'Octobre & au commencement de Novembre, où les Vents ne sont pas encore bien établis. Pendant le regne des Brises, les Courans portent depuis 12 jusqu'à 12 degrés  $\frac{1}{2}$  par l'Ouest, mais ordinairement avec moins de force dans les conjonctions de la Lune que dans ses oppositions. Au-delà de cette hauteur ils portent d'ordinaire au Nord-Ouest. Cependant, près de quelques Iles & de quelques Basses, leur cours est irrégulier; ce qui vient de la différente disposition des Côtes. Quand les Brises commencent à s'affoiblir, ce qui arrive au mois d'Avril, les Courans portent à l'Est, jusqu'à 8, 10 & 12 lieues de distance de la Côte, & se maintiennent à ce point pendant toute la durée des Vandavales. On évite cet inconvénient, & celui des Vents contraires qui soufflent de terre dans cette saison, entre Carthagene & Porto-Belo, en naviguant par les 12 ou 13 degrés, ou plus même, suivant l'occasion. Lorsque les Brises sont dans leur force, les eaux entrent impétueusement dans le Golfe Darien. Au contraire, elles en sortent pendant les Vandavales. On donne pour raison de ce changement, que quantité de Fleuves, grossis par les pluies de cette Saison, refoulent les eaux du Golfe en s'y déchargeant, & les font regorger par la force de leurs Courans & par l'accroissement de leurs eaux: mais pendant les Brises, le tribut qu'ils apportent au Golfe étant

Variétés des  
Courans.

DESCRIP-  
TION DE  
PORTO-BE-  
LO.

Ville de  
Porto-Belo.

Sa situation  
& sa forme.

peu considérable, rien ne les empêche d'y entrer, ni d'en sortir par les sinuosités des Côtes.

Ce fut le 29 de Novembre 1735, que les Voyageurs Mathématiciens arrivèrent à l'entrée du Port de Porto-Belo, sur dix-huit brasses d'eau. Ils y avoient le Château de *Todo-Fierro* au Nord-Est, par les 4 degrés Nord, & la Pointe méridionale du Port, à l'Est quart de Nord-Est. La Longitude, entre Carthagene & *Punta de Nave*, fut trouvée de 4 degrés 24 minutes.

SUIVANT leurs observations, la Ville de Saint Philippe de Porto-Belo est située à 9 degrés 34 minutes 35 secondes de Latitude du Nord; & suivant celles du Pere Feuillée à 277 degrés 50 minutes de Longitude du Méridien de Paris, ou 296 degrés 41 minutes, du Pic de Teneriffe. Cette Ville doit son origine à la bonté de son Port, dont on voit qu'elle tire son nom. Nombre de Dios, après avoir essuyé diverses fortunes, depuis l'année 1510, où l'on a rapporté sa fondation (h), fut abandonné en 1584, par l'ordre de Philippe II; & ses Habitans furent employés à former Porto-Belo, dans une situation plus avantageuse pour le Commerce d'Espagne.

LA Ville est située, en forme de croissant, sur le penchant d'une Montagne qui environne le Port. Les Maisons y sont de bois, à l'exception de quelques-unes dont le premier étage est de pierre. On n'en compte gueres plus de cent trente; mais grandes & commodes. Elles forment ensemble une rue principale, qui suit la figure du Port, avec quelques ruelles qui la traversent, du penchant de la Montagne au Rivage. De deux Places fort spacieuses, l'une est vis-à-vis de la Chambre des Finances, qui est un bel Edifice de pierre, & qui touche au Môle où se font les débarquemens; l'autre est proche de l'Eglise Paroissiale, dont on vante assez la grandeur & les ornemens pour une si petite Ville, quoiqu'elle ne soit desservie que par un Vicaire & quelques autres Prêtres du Pays. Il y a deux autres Eglises; l'une des PP. de la Merci, & l'autre de S. Jean de Dieu, qui appartiennent aux Religieux de ces deux Ordres; mais ces deux Couvens méritent à-peine ce nom, surtout celui de la Merci, qu'on représente fort pauvre & presqu'en ruines. L'autre, qui devoit être un Hôpital, n'a pas de fond pour l'entretien des Malades & ne reçoit que ceux qui sont en état de payer l'assistance qu'ils y cherchent. En avançant à l'Est, vers le bout de la Ville qui conduit à Panama, on trouve un Quartier qui se nomme la *Petite Guinée*, parce qu'il renferme tous les Nègres, esclaves & libres. Il est fort peuplé à l'arrivée des Galions. La plupart des Habitans de la Ville, trouvant du profit à louer leurs Maisons aux Européens de la Flotte, se retirent dans cette espede de Fauxbourg, où ils ne font pas difficulté de se réduire aux Cabanes des Nègres. Du côté de la Mer, dans un terrain spacieux, entre la Ville & le Château de *la Gloire*, on dresse des Baraques pour les Matelots, qui se font de leur côté des Boutiques, où ils étalent toutes sortes de denrées & de fruits d'Espagne; mais la Foire n'est pas plutôt finie, que tout disparoît avec les Vaisseaux, & la Ville redevient déserte.

LE

(h) Tome précédent, p. 169.



ar les  
ns ar-  
Ils y  
& la  
entre

lo est  
ivant  
ridien  
e doit  
Nom-  
, où  
re de  
s une

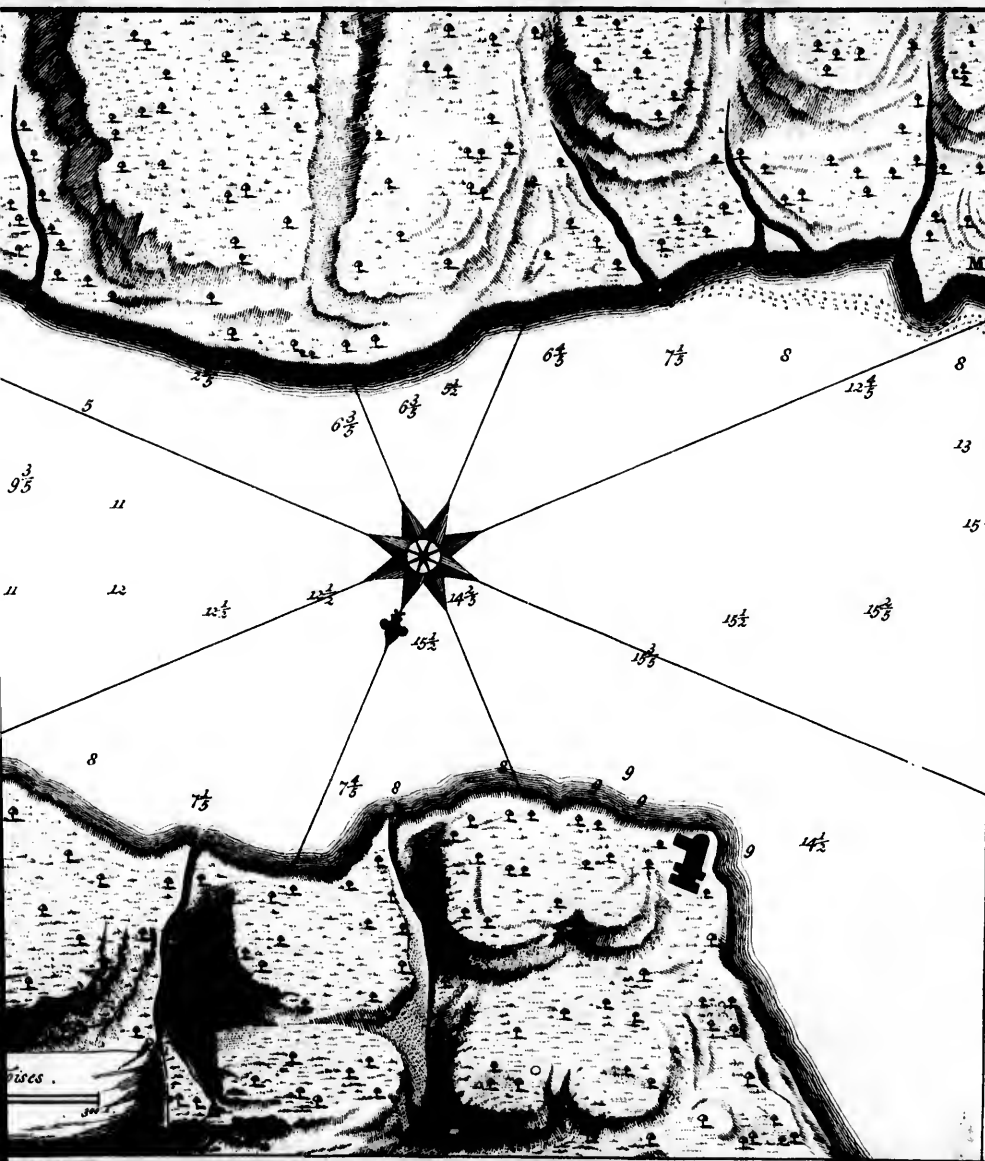
onta-  
on de  
ueres  
mble  
qui la  
fort  
n bel  
l'au-  
& les  
ur un  
'une  
aux  
e ce  
u'en  
ntre-  
ance  
con-  
urce-  
arri-  
rofit  
ipe-  
des  
& le  
ont  
de  
vec

LE

1117  
1118  
1119  
1120  
1121  
1122  
1123  
1124  
1125  
1126  
1127  
1128  
1129  
1130  
1131  
1132  
1133  
1134  
1135  
1136  
1137  
1138  
1139  
1140  
1141  
1142  
1143  
1144  
1145  
1146  
1147  
1148  
1149  
1150  
1151  
1152  
1153  
1154  
1155  
1156  
1157  
1158  
1159  
1160  
1161  
1162  
1163  
1164  
1165  
1166  
1167  
1168  
1169  
1170  
1171  
1172  
1173  
1174  
1175  
1176  
1177  
1178  
1179  
1180  
1181  
1182  
1183  
1184  
1185  
1186  
1187  
1188  
1189  
1190  
1191  
1192  
1193  
1194  
1195  
1196  
1197  
1198  
1199  
1200

1201  
1202  
1203  
1204  
1205  
1206  
1207  
1208  
1209  
1210  
1211  
1212  
1213  
1214  
1215  
1216  
1217  
1218  
1219  
1220  
1221  
1222  
1223  
1224  
1225  
1226  
1227  
1228  
1229  
1230  
1231  
1232  
1233  
1234  
1235  
1236  
1237  
1238  
1239  
1240  
1241  
1242  
1243  
1244  
1245  
1246  
1247  
1248  
1249  
1250  
1251  
1252  
1253  
1254  
1255  
1256  
1257  
1258  
1259  
1260  
1261  
1262  
1263  
1264  
1265  
1266  
1267  
1268  
1269  
1270  
1271  
1272  
1273  
1274  
1275  
1276  
1277  
1278  
1279  
1280  
1281  
1282  
1283  
1284  
1285  
1286  
1287  
1288  
1289  
1290  
1291  
1292  
1293  
1294  
1295  
1296  
1297  
1298  
1299  
1300





PLAN  
de la Baye  
ET VILLE DE  
PORTOBELLO.

en 1736.

- 13 A. L'Église Paroissiale
- B. la Merce
- C. S<sup>t</sup> Juan de Dios
- 15 D. la Contadurie
- E. Fort de la Gloire
- F. Fort de Todo Tero
- G. Fort S<sup>t</sup> Jerome
- H. Parapet de S<sup>t</sup> Christophe
- I. Ruisseau de Triana
- J. Ruisseau de S<sup>t</sup> Antoine
- K. Ruisseau ou Aguadillo
- L. Hacienda del Tocal
- M. Vigies
- N. Maison où se firent les observations de la Latitude
- O. Chemin de Panama
- P. Riviere de Cascajal
- Q. Canal de S<sup>t</sup> Isabelle
- R. Embouchure de la Baye de Chuchas
- S. Carenage
- T. la Caldera



Le f  
ge, m  
Todo-F  
fes, d'  
Le côt  
chers  
où l'on  
milieu  
d'eau,  
forme  
me Sa  
ron ce  
terre,  
nomm  
démol  
vus d  
Nord-  
Ceux  
doiver  
Pointe  
ne bra  
Au  
ra, qu  
doit y  
de tou  
passe  
Enfuit  
tit Ba  
viere  
douce  
rende  
LES  
Ports  
entren  
un gr  
Nord  
EN  
Todo  
est à  
mom  
nana  
nuage  
d'ou  
nuage  
& c'  
ils a  
X

Le seul nom du Port en fait connoître les avantages. L'entrée en est large, mais assez bien défendue par un Château, nommé *Saint Philippe de Todo-Fiero*, & situé à la Pointe du Nord. On compte environ six cens toises, d'une Pointe à l'autre, c'est-à-dire, un peu moins d'un quart de lieue. Le côté du Sud n'a pas besoin d'autre défense que les Pointes & les Rochers qui sont à fleur d'eau, & qu'on n'évite qu'en dérivant vers le Nord, où l'on trouve plus de fond; quoiqu'en effet la véritable entrée soit par le milieu du Canal, où l'on a toujours depuis quinze jusqu'aux dix brasses d'eau, fond de vase & de craie, mêlé de sable. A la Côte que le Port forme au Sud, & vis-à-vis de la Rade, est un Fort spacieux, qui se nomme *Saint Jacques de la Gloire*. C'est à l'Est de ce Fort, à la distance d'environ cent toises, que la Ville commence; elle a devant elle une Pointe de terre, qui s'avance dans le Port, & qui contenoit autrefois un petit Fort, nommé *Saint Jérôme*, à dix toises des Maisons. Tous ces ouvrages furent démolis en 1740, par l'Amiral Vernon, qui les trouva également dépourvus de Défenseurs & d'Artillerie. Le mouillage des gros Vaisseaux est au Nord-Ouest du Fort de la Gloire, c'est-à-dire, presqu'au milieu du Port. Ceux qui peuvent raser de plus près la terre s'avancent davantage; mais ils doivent se garder d'un Banc de sable, qui est à cent cinquante toises de la Pointe de S. Jérôme, vers l'Ouest quart Nord-Ouest. Il n'a gueres plus d'une brasse & demie d'eau.

Au Nord-Ouest de la Ville, on trouve un petit Golfe, nommé la *Caldera*, qui est fort commode pour la carene, lorsqu'on y apporte tout ce qui doit y servir. Avec un fond de quatre brasses & demie d'eau, il est à l'abri de tous les vents. On range, pour y entrer, la Côte vers l'Ouest, & l'on passe à peu près au tiers de la bouche, où l'on trouve cinq brasses d'eau. Ensuite on peut s'affourcher, Est & Ouest, avec quatre cables, dans un petit Bassin qui est à l'Ouest; côté dont on doit toujours s'approcher. La Rivière de *Cascajal* se décharge au Nord-Est de la Ville, & n'offre d'eau douce qu'un quart de lieue au-dessus de son embouchure. Les Caymans la rendent quelquefois dangereuse.

Les Marées ne sont pas ici plus régulières qu'à Carthagene, & ces deux Ports sont peu différens; excepté qu'à Porto-Belo les Navires ne peuvent entrer qu'à la toue, parcequ'ils y ont toujours, ou le vent contraire, ou un grand calme. La variation de l'aiguille y est de 8 degrés 40 minutes au Nord-Est.

ENTRE les Montagnes qui environnent Porto-Belo, depuis la Pointe de Todo-Fiero, dont le Fort est à demi-Côte de la première, jusqu'à celle qui est à l'opposite, on en distingue une fort haute, qui sert comme de Thermometre à la Ville. Elle donne d'un côté sur le chemin qui conduit à Panama, & de l'autre sur le Port. On la voit presque toujours couverte de nuages, sombres & épais, qu'on appelle *Capello*, ou *Bonnet de la Montagne*, d'où lui est venu apparemment, par corruption, le nom de *Capiro*. Si ces nuages se condensent & s'épaississent, ils baissent de leur hauteur ordinaire, & c'est un signe d'orage. Au contraire, s'ils s'élèvent & s'éclaircissent, ils annoncent le beau tems. Ces changemens se succèdent avec tant de

XIX. Part.

L)

DESCRIP-  
TION DE  
PORTO-BE-  
LO.

Description  
du Port de  
Porto-Belo.

Ports dé-  
truits par l'A-  
miral Vernon.

Golfe de la  
Caldera.

Propriété du  
Mont Capiro.

DESCRIP-  
TION DE  
PORTO-BE-  
LO.

Malignité de  
l'air de Por-  
to-Belo.

promptitude, qu'on découvre rarement le sommet de la Montagne, dont l'état ordinaire est une profonde obscurité.

L'AIR de Porto-Belo est célèbre par sa malignité, qui ne se fait pas moins sentir aux anciens Habitans de la Ville qu'aux Etrangers. Il produit des maladies mortelles, ou capables d'affoiblir les meilleurs tempéramens. On étoit persuadé, autrefois, qu'il étoit fort dangereux pour l'accouchement des Femmes; & cette opinion les faisoit partir, deux ou trois mois avant le terme, pour aller faire leurs couches à Panama. Une femme de distinction ayant heureusement bravé le danger, par affection pour son Mari, à qui son Emploi ne permettoit point de quitter Porto-Belo pour la suivre, la prévention s'est dissipée. Les Habitans ont des idées encore plus singulieres de leur Climat. Ils assurent que les Animaux des autres Pays cessent de multiplier, lorsqu'ils sont transportés dans leur Ville; que les Poules, par exemple, qui viennent de Panama & de Carthagene, sont stériles après leur arrivée, & que les Bœufs, amenés de Panama, deviennent si maigres qu'on n'en peut presque plus manger la chair, sans que les pâturages, dont les Montagnes & les Vallons abondent aux environs de la Ville, puissent arrêter ce déperissement. La même raison empêche qu'on n'y entretienne des haras de Chevaux & d'Anes.

Chaleurs,  
pluies & ora-  
ges.

Le 4 de Décembre 1735, à six heures du matin, le Thermometre des Mathématiciens marquoit 1021, & 1023 à midi. Les chaleurs sont excessives à Porto-Belo. On en rejette particulièrement la cause sur les hautes Montagnes qui l'entourent & qui ferment le passage au vent. Les arbres épais, dont elles sont couvertes, ne permettant point aux rayons du Soleil de sécher la terre, il en sort continuellement d'épaisses vapeurs, qui redescendent en pluies abondantes, après lesquelles le Soleil recommence à se montrer; mais aussitôt qu'il a séché le feuillage des arbres & la superficie du terrain, il se trouve enveloppé de nouvelles vapeurs qui l'obscurcissent. Il survient alors des pluies subites, & le tems s'éclaircit encore avec la même promptitude, sans que tous ces changemens en fassent jamais éprouver dans la chaleur. Les pluies sont des ondées violentes, qui paroissent capables de tout submerger. Elles sont accompagnées de tonnerres & d'éclairs, avec un fracas si terrible que les plus braves en sont effrayés. Le Port étant au milieu des Montagnes, rien ne peut donner une idée du retentissement qui s'y fait, & qui est encore augmenté par les cris des Singes & des Animaux de toute espèce, surtout le soir & le matin, lorsque les Vaisseaux tirent le coup de la retraite ou du reveil.

Nombre des  
Habitans.

L'INTEMPÉRIE du Climat, qui fait nommer Porto-Belo le Tombeau des Espagnols, ne laisse gueres espérer que cette Ville soit jamais fort peuplée. Le nombre de ses Habitans est proportionné à sa petitesse, & la plupart sont Negres ou Mulâtres. On n'y compte pas plus de trente Familles de Blancs, dont les plus riches n'y passent même que le tems de la Foire, & se retirent ensuite à Panama. Ainsi l'on ne doit compter de Blancs, à Porto-Belo, que les Officiers retenus par leur devoir, tels que le Gouverneur, les Commandans des Forts, les Alcaldes, & la Garnison, qui est ordinairement de cent vingt-cinq Hommes, envoyés de Panama.

LES U  
prit d'im  
répondo  
vivres fo  
dans le f  
de la Ca  
Bestiaux  
comme  
douces,  
dans le  
rosent le  
pour aid  
autre cl  
vient po  
cause de  
ordinaire  
cades,  
fraîcheu  
leur ven  
âges, et  
rafraîch

LES I  
près aux  
de Tig  
les & le  
fois goût  
tend des  
ploie fo  
défendre  
prenant  
piés de  
espece  
coutela  
tient l'é  
mal par  
Ennem  
pieu po  
Animal  
patte il  
mier es  
hâte de  
tient d  
foi. I  
qu'il av  
pieu,  
son Ac

Les usages des Habitans diffèrent peu de ceux de Carthagene: mais l'esprit d'intérêt est plus vif à Porto-Belo; comme si la passion des richesses répondoit aux dangers dans lesquels on s'engage pour les acquérir. Les vivres sont rares, & par conséquent très chers dans le Pays, surtout pendant le séjour des Galions. On tire alors de Carthagene du Maïz, du Riz, de la Cassave, des Porcs, de la Volaille & toutes sortes de racines. Les Bestiaux viennent de Panama. Mais la Côte fournit d'excellent Poisson; comme la Campagne donne toutes sortes de fruits & beaucoup de cannes douces, dont on fait du Miel & de l'Eau-de-vie. L'eau ne manque point dans le Canton. Elle descend du haut des Montagnes, en torrens, qui arrosent les dehors de la Ville ou qui la traversent. On vante leur qualité pour aider à la digestion; mais cette vertu qui les feroit estimer dans un autre climat, les rend ici fort nuisibles, parceque tant d'activité ne convient point à des estomacs aussi foibles que ceux des Habitans. Elle leur cause des dyssenteries, dont il est rare qu'ils se délivrent, & c'est le terme ordinaire de toutes leurs autres maladies. Ces eaux, qui descendent en cascades, forment de petits réservoirs dans les cavités des rochers; & leur fraîcheur est augmentée par le feuillage des arbres qui ne perdent jamais leur verdure. L'usage des Habitans, de l'un & l'autre sexe & de tous les âges, est de s'y aller baigner chaque jour à onze heures du matin, pour se rafraîchir de l'excessive chaleur qui dévore le sang.

Les Montagnes, & les Bois, dont elles sont couvertes, touchent de si près aux Maisons de la Ville, qu'étant peuplés d'Animaux féroces & surtout de Tigres, il n'y a point de sûreté le soir, dans les rues, pour les Poules & les Chiens, ni même pour les Enfans. Un Tigre, qui prend une fois goût à cette chasse, semble dédaigner celle des Montagnes. On leur tend des pieges à l'entrée des murs. Les Negres & les Mulâtres qu'on emploie souvent à couper du bois, ont autant d'adresse que de courage à s'en défendre dans les Forêts, & les attaquent même avec une intrépidité surprenante. Ils ont, pour ce dangereux combat, un épieu de sept ou huit piés de long, & d'un bois fort, dont la pointe est durcie au feu, avec une espee de coutelas. Le Combattant tient l'épieu de la main gauche, & son coutelas de l'autre main. Il attend que le Tigre s'élançe sur le bras dont il tient l'épieu, & qui est enveloppé d'une piece d'étoffe. Quelquefois l'Animal paroît sentir le péril, & demeurer comme sur ses gardes. Mais son Ennemi ne craint pas de le provoquer, en le touchant légèrement de l'épieu pour trouver mieux l'occasion d'assurer son coup. Aussitôt que le fier Animal se voit insulté, il saisit l'épieu d'une de ses griffes, & de l'autre patte il empoigne le bras qui tient cette arme. Il le déchireroit du premier effort, sans l'obstacle du manteau. C'est l'instant dont le Negre se hâte de profiter, pour lui décharger sur la jambe un coup du coutelas qu'il tient dans sa main droite, & qu'il a eu la précaution de cacher derrière soi. De ce coup il lui coupe le jarret, & lui fait abandonner le bras qu'il avoit saisi. L'Animal furieux se retire un peu en arriere, sans lâcher l'épieu, & veut revenir aussitôt pour saisir le bras de son autre patte: mais son Adversaire lui décharge un second coup, qui lui tranche encore un jar-

DESCRIP-  
TION DE  
PORTO-BE-  
LO.

Leur caractere.

Alimens du Pays.

Tigres qui  
désolent la  
Ville.

Comment ils  
sont tués par  
les Negres.

DESCRIP-  
TION DE  
PORTO-BE-  
LO.

Commerce  
de Porto-  
Belo.

Forme de la  
Foirc.

ret & qui le met à sa discrétion. Après avoir achevé de le tuer, il l'écorche, & revient triomphant avec sa peau, ses piés & sa tête.

Quoique les mauvaises qualités du climat, la stérilité du terroir & la rareté des vivres, s'opposent invinciblement aux progrès de la Ville de Porto-Belo, elle devient, au tems des Galions, une des plus peuplées de l'Amérique Méridionale. Sa situation, dans l'Isthme qui sépare la Mer du Sud de celle du Nord, l'excellence de son Port, & le voisinage de Panama l'ont fait choisir pour le rendez-vous des deux Commerces de l'Espagne & du Pérou, & pour le Théâtre d'une des plus fameuses Foires du Monde.

Aussitôt qu'on apprend à Carthagene que la Flotte du Pérou s'est déchargée à Panama, les Galions mettent à la voile pour Porto-Belo, avec l'impaticence que la crainte des maladies cause aux Equipages. Le concours des Marchands de l'une & de l'autre Flotte devient si grand à Porto-Belo, que la cherté des logemens y est excessive. Une chambre de médiocre grandeur, avec un cabinet proportionné, se loue pour le tems de la Foire jusqu'à mille écus; & le prix des moindres maisons est quelquefois porté à cinq ou six mille. Les Vaisseaux sont à-peine amarrés dans le Port, qu'on dresse proche de la Bourfe une grande Tente pour chaque chargement, composée des voiles de chaque Vaisseau. Les Propriétaires des marchandises sont présens, lorsqu'on les apporte dans ces Magasins, pour reconnoître leurs Ballots aux marques qui les distinguent. Ce sont les Matelots seuls qui les chargent sur des brouettes & qui partagent entr'eux le salaire. Pendant le travail des gens de Mer & des Commerçans, on voit arriver de Panama plusieurs Caravanes, de cent Mules chacune, chargées de caissons qui contiennent l'or & l'argent du Pérou. Les uns sont déchargés à la Bourfe, les autres au milieu de la Place, sans que dans la confusion d'une si grande foule, il arrive jamais de vol, de perte, ou d'autre désordre. Dom d'Ulloa peint fort vivement la surprise de ceux qui, ayant vu cette Ville si pauvre, si solitaire, en tems mort, son rivage si désert & si triste, y voient ensuite une foule si nombreuse, les maisons occupées, les rues & les Places remplies de Ballots, de Marchandises, de Caisses d'or & d'argent, ou monnoyé, ou en barres, ou travaillé; son Port couvert de Navires & de Barques, dont les unes apportent par la Riviere de Chagre, toutes sortes de marchandises du Pérou, & les autres, de Carthagene, des vivres pour la subsistance de tant d'Acteurs empressez. Cette Ville, qu'on fuit dans tous les autres tems, quand on aime la vie, semble prendre des qualités toutes différentes, en devenant le dépôt des richesses de l'ancien & du nouveau Monde.

APRÈS le déchargement des Galions & l'arrivée des marchandises du Pérou, qui sont accompagnées du Président de Panama, on procede à l'ouverture de la Foire. Les Députés des deux Commerces s'assemblent à bord du Galion Amiral, pour traiter de leurs affaires communes & régler le prix des marchandises, sous les yeux du Commandant de l'Escadre & du Président de Panama; le premier, comme Juge-Conservateur des intérêts du Commerce d'Espagne; & le second, celui du Pérou. Ordinairement trois ou quatre assemblées suffisent. Les conventions sont signées des deux

parts.  
plettes  
des Cou  
la liste  
Aussitôt  
lui appa  
dans les  
ses de l  
re de C  
transport

AUTRE  
ayant ap  
Climat  
le ne du  
Galions  
les prix  
leurs ma  
en appo  
sa prud  
trement  
Porto-  
part, il  
mises d'

PEND  
mission  
que, vo  
étoit fo  
tonneau  
voient  
coup de  
& se fa  
tes fort  
arrivant  
bres &  
à six de  
ment t  
les Nég

Il pa  
Porto-  
au débi  
qu'on e  
dans de  
fins de  
de pass  
fi à Po  
de S.



parts. On les fait publier, & la Foire s'ouvre sur ce fondement. Les emplettes & les ventes, les changes de marchandises & d'argent, se font par des Courtiers, venus d'Espagne & du Pérou pour cet office. Les uns ont la liste de ce qui est à vendre, & les autres celle de ce qu'on veut acheter. Aussitôt que les marchés sont conclus, chacun entre en possession de ce qui lui appartient, & l'embarquement commence; celui des Caisses d'argent dans les Galions, pour les Négocians Espagnols, & celui des Marchandises de l'Europe dans les Chatas & les Bongos, pour remonter par la Rivière de Chagre, & passer de Crucès à Panama, où la Flotille les attend & les transporte au Pérou.

AUTREFOIS le tems de cette Foire n'étoit pas limité. Mais l'expérience ayant appris que dans un long séjour à Porto-Belo, la mauvaise qualité du Climat nuisoit beaucoup aux Commerçans, la Cour d'Espagne a réglé qu'elle ne dureroit pas plus de quarante jours, à compter de celui de l'entrée des Galions dans ce Port; & si dans cet espace on n'est pas d'accord sur tous les prix, il est permis aux Négocians d'Espagne de passer plus loin avec leurs marchandises, & même jusqu'au Pérou. Le Commandant des Galions en apporte toujours une permission formelle, dont l'usage est abandonné à sa prudence. Dans ce cas les Galions retournent à Carthagene; mais autrement il est défendu à tout Espagnol de vendre ses marchandises hors de Porto-Belo, ou de les envoyer plus loin pour les faire vendre. D'autre part, il n'est pas permis non plus, aux Marchands du Pérou, de faire des remises d'argent en Espagne, pour des achats de marchandises.

PENDANT que les Anglois jouissoient de l'avantage du Vaisseau de permission, leurs Négocians, après avoir séjourné quelque tems à la Jamaïque, venoient à la Foire de Porto-Belo avec une si riche cargaison, qu'elle étoit fort supérieure à la moitié de celle des Galions. Au lieu des 500 tonneaux stipulés, le port de leur Vaisseau alloit jusqu'à neuf cens. Ils n'avoient d'ailleurs, ni eau, ni vivres, ni aucun des embarras qui prennent beaucoup de place dans un Navire: ils tiroient tous ces secours de la Jamaïque, & se faisoient accompagner de cinq ou six Pacquebots, chargés aussi de toutes sortes de Marchandises, qu'ils transportoient sur leur grand bord, en arrivant à la vue de Porto-Belo, & dont ils remplissoient jusqu'à leurs chambres & leurs Entreponts. Ainsi ce seul Vaisseau en contenoit plus que cinq à six des plus grands Navires d'Espagne; & ses Maîtres ayant non-seulement toute liberté de vendre, mais celle de vendre à meilleur marché que les Négocians Espagnols, le Commerce des Galions en souffroit beaucoup.

IL paroît qu'en tems mort, c'est-à-dire après la Foire, le Commerce de Porto-Belo tombe presqu'autant que celui de Carthagene. Il se réduit alors au débit des vivres, qu'on y apporte de Carthagene même, au Cacao, qu'on embarque sur la Chagre, & au Quinquina. Le Cacao est transporté dans des Belandres à Vera-Cruz. Le Quinquina demeure dans les Magasins de Porto-Belo, ou s'embarque sur les Vaisseaux qui ont la permission de passer d'Espagne aux Ports de Honduras & de Nicaragua. Il vient aussi à Porto-Belo quelques petits Bâtimens de l'Île de Cuba, de la Trinité & de S. Domingue, chargés de Tabac, pour lequel ils prennent du Cacao &

DESCRIPTION DE PORTO-BELO.

Durée de la Foire de Porto-Belo.

Ses Loix

Tort qu'elle recevoit du Vaisseau Anglois de permission.

Commerce de Porto-Belo en tems mort.

DESCRIP-  
TION DE  
PANAMA.

de l'Eau-de-vie de Cannes. Pendant l'Affiente des Negres, avec les François ou les Anglois, ce Port étoit le principal Comptoir de ce Commerce. Comme c'est par cette voie que non-seulement Panama, mais tout le Pérou se fournit de Negres, il est permis à ceux qui jouissent de l'Affiente, d'apporter une certaine quantité de vivres pour leur subsistance & pour celle des Esclaves qu'ils amènent.

§. V.

Description de Panama.

Route de  
Porto-Belo à  
Panama.

Vitesse des  
Eaux de la  
Chagre.

Fort &  
Bourg de San-  
Lorenzo.

Description  
de la Chagre.

APRÈS l'idée générale qu'on a donnée de cette partie du Continent, on ne peut entrer plus naturellement dans la description particulière de Panama, sa principale Ville, qu'en suivant la route du Voyageur dont on fait profession d'emprunter les lumières. Il partit de Porto-Belo (a) avec les Académiciens François, le 22 de Décembre 1735; & malgré le vent, qui ne devint favorable qu'à neuf heures du matin, ils arriverent le même jour au soir à la Douane qui est à l'embouchure de la Chagre. Dès le lendemain ils entreprirent de remonter ce Fleuve à force de rames; mais ne pouvant résister à la force du courant, ils furent obligés de recourir à la toue. L'attention qu'ils eurent de mesurer le cours de l'eau, leur fit trouver qu'en 40; secondes elle parcourait l'espace de dix toises & un pié. Ils continuerent de se faire touer jusqu'au 27, qu'ils arriverent à Crucès, lieu du débarquement, éloigné de Panama d'environ cinq lieues. A mesure qu'on avance dans les terres, la rapidité du Fleuve augmente beaucoup, puisque le 25 ils observerent qu'en 26; secondes, l'eau ne parcourait pas moins de dix toises, & que le 26 elle parcourait le même espace en 14 secondes & demie; de sorte que suivant leur calcul l'eau de cette Riviere fait par heure 2483 toises, ce qui fait à-peu-près une lieue. Ce Fleuve, qui portoit autrefois le nom de *Lagartos*, ou *Riviere des Lezards*, tire sa source des Montagnes voisines de Crucès. Son embouchure, qui est à 9 degrés 18 minutes 40 secondes de Latitude boréale, & 295 degrés 6 minutes de Longitude, comptée du Méridien de Teneriffe, fut découverte en 1510, par *Lope d'Olano*. *Diego d'Albitez* découvrit l'endroit où est Crucès; & le Capitaine *Hernando de la Serna* fut le premier Espagnol, qui descendit de-là jusqu'à l'embouchure en 1527.

L'ENTRÉE en est défendue par un Fort, construit à la Côte de l'Est, sur un Roc escarpé & battu des flots, qui se nomme *San-Lorenzo de Chagre*. Il a son Commandant nommé par le Roi, avec une Garnison qui n'est qu'un Détachement de Panama. A sept ou huit toises de cette Place est un Bourg de même nom, dont les Maisons sont bâties de chaume, & les Habitans composés de Negres, de Mulâtres & de Métifs. Vis-à-vis, & dans un endroit bas de la Côte, on découvre la Douane Royale, où passent & s'enrêgissent les Marchandises qui entrent dans le Fleuve. Sa largeur est d'environ cent vingt toises; mais elle diminue par degrés jusqu'à sa source. A Crucès, où il commence d'être navigable, il n'est large que de vingt toises;

(a) Voyage au Pérou, Tom. I. L. III. Ch. I. p. 93.

& depuis  
le Nord-O  
suivant ses  
Il renferm  
d'arbres sa  
compter q  
épinés fon  
le Cedre,  
Bongos, q  
racinés pa  
leur de les  
gereux po  
de on est  
où les Bâti  
allegés po  
vient de n  
Chatas. C  
& d'une l  
cens quint  
qu'il y ait  
d'onze pié  
Ces deux l  
fagers, co  
une sépara  
té des Mar  
Negres, n  
Toures  
Chagre, f  
Créoles &  
Dom d'U  
de ce Pays  
„ plus in  
„ que, so  
„ gent les  
„ lines, l  
„ leurs co  
„ Ajouto  
„ nuance  
„ arbre à  
„ ensemb  
„ avec ce  
„ dont le  
„ tels qu  
„ Tourte  
„ blancs  
„ dans to

& depuis ce Bourg jusqu'à son embouchure on compte vingt milles, vers le Nord-Ouest-quart-d'Ouest, 3 degrés 36 minutes plus à l'Ouest: mais en suivant ses détours, toute l'étendue de son cours est de quarante-trois milles. Il renferme quantité de Caymans. Ses bords sont couverts d'une infinité d'arbres sauvages, si ferrés entr'eux que la rive en est impénétrable; sans compter que les intervalles sont garnis de halliers & de buissons, dont les épines sont extrêmement fortes & aiguës. On emploie les arbres, surtout le Cedre, à la fabrique des Canots & d'une espèce de Pirogues nommées *Bongos*, qui sont les Bâtimens en usage sur ce Fleuve. Quelques arbres, déracinés par le cours de l'eau, y tombent lorsqu'il vient à s'enfler; & la grandeur de leurs troncs les y faisant rester enfoncés, ils forment des écueils dangereux pour les Bâtimens qui montent ou qui descendent. Outre cet obstacle on est encore arrêté par celui des *Raudales*, qui sont des endroits bas, où les Bâtimens, quoique fabriqués pour cette navigation, ont besoin d'être allégés pour se soutenir à flot. On en distingue deux sortes; les uns qu'on vient de nommer, *Bongos*, les mêmes qu'on appelle *Bonques* au Pérou, & les *Chatas*. Ceux-ci sont en forme de Barques, composés de plusieurs pièces, & d'une largeur qui les empêche de tirer trop d'eau. Ils portent six à sept cens quintaux. Les *Bongos* sont faits d'un seul tronc d'arbre, & l'on admire qu'il y ait des arbres assez gros pour leur largeur, qui est dans quelques-uns d'onze piés de Roi. Leur port est depuis quatre jusqu'à cinq cens quintaux. Ces deux sortes de Bâtimens ont une Chambre de poupe, où logent les Passagers, couverte de planches recourbées, qui vont jusqu'à la proue, avec une séparation au milieu, & qui sont revêtues de cuirs de Bœuf pour la sûreté des Marchandises. L'équipage de chaque Bâtiment est d'environ vingt Negres, nombre sans lequel il seroit impossible de résister au Courant.

Toutes les Montagnes & les Forêts qui regnent des deux côtés de la Chagre, sont remplies d'Animaux, surtout de Singes, dont les Negres, les Créoles & les Européens mêmes ne font pas difficulté de manger la chair. Dom d'Ulloa fait une peinture fort poétique, du spectacle que les Rivieres de ce Pays offrent à la vue. „ Tout ce que l'Art (dit-il) peut imaginer de „ plus ingénieux n'approche point de la beauté de cette perspective rusti- „ que, formée des mains de la Nature. L'épaisseur des Bocages qui ombra- „ gent les Vallons, les arbres de différentes grandeurs qui couvrent les Col- „ lines, la variété de leurs feuilles & de leurs rameaux, jointe à celle de „ leurs couleurs, font un coup-d'œil auquel l'imagination ne peut atteindre. „ Ajoutons-y une prodigieuse quantité d'Animaux qui forment d'autres „ nuances; les Singes de diverses espèces, qui voltigent par troupes, d'un „ arbre à l'autre, qui s'attachent aux branches, qui s'unissent sept ou huit „ ensemble pour passer la Riviere; les meres portant leurs petits sur le dos, „ avec cent grimaces & cent gestes ridicules; les oiseaux propres au Pays, „ dont le nombre est incroyable; d'autres, semblables à ceux de l'Europe, „ tels que des Paons de Montagnes, des Paons royaux, des Faïsans, des „ Tourterelles & des Hérons de différentes espèces; les uns tout-à-fait „ blancs; d'autres blancs aussi, mais avec des plumes rougeâtres au cou, & „ dans tous les endroits du corps où cette couleur paroît plus vive; d'autres

DESCRIP-  
TION DE  
PANAMA.

Deux sortes  
de Bâtimens  
sur ce Fleuve.

Admirable  
perspective.

DESCRIP-  
TION DE  
PANAMA.

„ noirs, avec le cou & le bord des ailes blancs; d'autres encore bigarrés  
„ de couleurs diverses; & tous de différentes grandeurs. Ceux de la pre-  
„ miere espece font les plus petits. Les blancs & noirs font tout-à-la-fois  
„ les plus grands & les plus délicats à manger. Les Paons & les Faifans  
„ font d'un goût délicieux. Enfin les arbres de cette Riviere font chargés  
„ de toutes sortes de fruits, entre lesquels on vante particulièrement les  
„ Pignes, ou Pommes de Pin, qui surpassent celles des autres lieux par la  
„ grosseur, l'odeur & le goût, & que cette raison fait rechercher dans  
„ toutes les Indes”.

Débarque-  
ment à Cru-  
cès.

EN arrivant à Crucès, où les Mathématiciens débarquerent & furent lo-  
gés chez l'Alcalde du Bourg, dont la Maison sert de Douane pour l'enre-  
gîtement des marchandises qui descendent le Fleuve, ils se disposerent à se  
rendre par terre à Panama. Sept heures leur suffirent pour ce chemin. Les  
politeffes qu'ils reçurent du Président, & la nécessité de faire des préparati-  
fifs pour la continuation de leur voyage, les ayant retenus assez longtems  
à Panama, ils eurent le tems de lever le Plan de cette Ville & d'en faire  
une exacte description.

Situation de  
Panama.

ELLE est située dans l'Isthme du même nom, près d'une Plage baignée  
par le flot de la Mer du Sud. Sa position est à 8 degrés 57 minutes 48; se-  
condes de Latitude du Nord. Les opinions sont différentes sur la Longitu-  
de, parcequ'on n'a pu s'en assurer par des Observations. On doute encore  
si Panama est plus oriental ou plus occidental que Porto-Belo. Dom d'Ul-  
loa remarque que les Géographes François le croient plus oriental, & le  
placent ainsi dans leurs Cartes; mais les Espagnols étant d'un avis contrai-  
re, qu'ils suivent aussi dans les leurs, il croit que les fréquens voyages qu'ils  
font de l'une de ces Villes à l'autre, & par conséquent l'occasion qu'ils ont  
plus souvent que les François de vérifier leur sentiment, doivent leur faire  
donner la préférence. Il ajoute qu'à la vérité de tous les Espagnols qui font  
ce voyage, il n'y en a presque aucun qui soit en état de faire des observa-  
tions de cette nature, mais qu'il est impossible néanmoins que ce ne soit pas  
sur celles de quelques Pilotes entendus qu'on s'est déterminé. D'ailleurs il  
juge ce sentiment confirmé par la route qu'il venoit de faire avec ses Affo-  
ciés. Celle qu'ils avoient prise, en remontant le Fleuve, avoit été, depuis  
son embouchure jusqu'au Bourg de Crucès, Sud-Est-quart-d'Est 3 degrés  
36 minutes Est: la distance étant de vingt & un milles, il s'en faut de 20  
minutes que Chagre ne soit aussi oriental que Crucès, puisque ces 20 minutes  
font la différence qui se trouve entre les deux Méridiens (b).

Doutes sur  
la Longitude.

(b) Dom d'Ulloa considere aussi la distance  
naviguée de Porto-Belo à Chagre. Les Ma-  
thématiciens ayant vogué à voile & à rame,  
pendant deux heures & demie, à cause du  
vent de terre, avoient conjecturé qu'ils fai-  
soient une lieue & demie par heure. Ensuite  
avec un vent frais de bise, ils avoient fait  
en sept heures, quatorze lieues; ce qui fait  
en tout dix-huit lieues. Comme la route fut

toujours dirigée à l'Ouest, il se trouve qua-  
rante-quatre milles de différence dans la Lon-  
gitude, ou quarante-un milles, si l'on veut  
rabattre les petits détours qu'on peut suppo-  
ser dans la route à l'Ouest. En soustrayant  
donc de cette route les 20 minutes dont Cru-  
cès est plus oriental que Chagre, il résulte,  
que Crucès est plus occidental de 21 minu-  
tes que Porto-Belo. Si l'on joint maintenant

VASCO

VASCO  
les Espa-  
Panama,  
observer  
car Pana  
1518 Pe  
noit à ce  
cette Pe  
forme &  
cent cinc  
lorsqu'en  
duite du  
sirent dan  
& demie  
d'un mur  
on envoy  
to - Belo.  
Ancon, q

LA plu  
avec un  
qui est h  
si que de  
& pavées  
bois des  
be. dessus  
sa cendre  
ce qu'on  
Cave plei  
quelle cet  
lées ont é  
PANAMA  
à - la - fois  
Tierra - F  
gnité n'  
La Ville  
Tierra - F

la distance  
dirige à pe  
tant les se  
de lieue ch  
& pierreux  
font 10½ m  
par conséq  
ron 31 mi  
d'ou Dom  
pagnoles l  
Françoises  
(c) Voy  
XLIX.

VASCO Nuñez de Balboa ayant découvert la Mer du Sud en 1513 (c), les Espagnols furent redevables de la première connoissance qu'ils eurent de Panama, au Capitaine *Tello de Gufman*, qui s'y avança deux ans après pour observer quelques Cabanes de Pêcheurs Indiens, d'où le lieu tiroit son nom; car Panama signifie dans leur Langue, un lieu poissonneux. On a vu qu'en 1518 Pedrarias d'Avila, Gouverneur de la Castille d'Or, nom qu'on donnoit à cette partie de Tierra-Firme, y établit une Colonie, & qu'en 1521 cette Peuplade obtint le nom de Ville, avec quelques changemens dans sa forme & des avantages convenables à ce titre. Elle s'accrut pendant plus de cent cinquante ans, & rien ne manquoit à la splendeur de son Commerce, lorsqu'en 1670 elle fut pillée & brûlée par des Pirates Anglois, sous la conduite du fameux *Morgan* (d). Les Espagnols, obligés de la rebâtir, choisirent dans cette vue le lieu qu'elle occupe aujourd'hui, éloigné d'une lieue & demie de son ancienne place & bien plus avantageux. Elle est ceinte d'un mur de pierres fort larges, & défendue par une forte Garnison, dont on envoie des détachemens pour la garde de Darien, de Chagre & de Porto-Belo. Avez près des murs, du côté du Nord, est une Colline nommée *Ancon*, qui s'éleve de cent une toises au-dessus de la Plaine.

La plupart des Maisons de Panama ne sont que de bois & d'un seul étage, avec un toit de tuiles; mais elles sont grandes & belles. Un Fauxbourg, qui est hors de l'enceinte, & plus grand que la Ville même, n'est bâti aussi que de bois. Les rues de la Ville & du Fauxbourg sont droites, larges, & pavées de pierres. On s'y croyoit à couvert de l'incendie, parceque le bois des Edifices passe pour incombustible, ou du moins que le feu qui tombe dessus ne fait que le percer, sans le mettre en flamme, & s'éteint dans sa cendre. Mais la Ville n'a pas laissé d'être ravagée par le feu en 1737; ce qu'on attribue à la nature du feu même, qui ayant commencé dans une Cave pleine de Bray, de Goudron & d'Eau-de-vie, prit une force à laquelle cette singulière espèce de bois ne put résister. Toutes les Maisons brûlées ont été rebâties en pierre.

PANAMA est le Siege d'une Audience Royale, dont le Président est tout-à-la-fois Gouverneur de la Ville & Capitaine-Général de la Province de Tierra-Firme; mais son titre ordinaire est celui de Président. Cette Dignité n'est jamais remplie que par des Espagnols d'une haute distinction. La Ville reçoit un autre lustre de son Evêque, qui se qualifie Primat de Tierra-Firme. Ses Tribunaux sont l'Ayuntamiento, ou le Conseil de Vil-

la distance de Crucès à Panama, laquelle se dirige à peu près vers le Sud-Ouest, en comptant les sept heures de chemin à trois quarts de lieue chacune, parceque le Pays est rude & pierreux, elles donneront 14 milles, qui font 10½ minutes de différence de Méridien; par conséquent Panama se trouvera d'environ 31 minutes à l'Occident de Porto-Belo; d'où Dom d'Ulloa conclut que les Cartes Espagnoles le placent mieux que les Cartes Françaises, *ubi sup.* Ch. 2.

(c) Voyez le Tome XVIII. de ce Recueil, *XLIX. Part.*

DESCRIP-  
TION DE  
PANAMA.  
Origine de  
Panama.

Il est brûlé  
& rebâti en  
1670.

Ses Maisons  
sont d'un bois  
incombustible.

pag. 187; & ci-dessus, pag. 38.

(d) On en trouve une curieuse Relation dans l'Histoire des Avanturiers Flibustiers, par Oexmelin, surtout de la manière dont le Fort de San Lorenzo de Chagre fut emporté. Un des Avanturiers, désespéré d'un coup de fleche qu'il reçut dans l'œil, arracha la fleche de la plaie, la garnit d'étoupe, la fourra ainsi dans le canon de son fusil, tira contre le Fort, dont les Maisons étoient couvertes de chaume, y mit le feu & força les Alliés de se rendre.

Mm

DESCRIP-  
TION DE  
PANAMA.Port de Pa-  
nama.Remarque  
sur les Ma-  
rées.Variation de  
l'aiguille.

le, composé d'Alcaldes & de Régidors, la Chambre des Caiffes Royales, & celle de l'Inquisition, dont le Tribunal de Carthagene nomme les Officiers. La Cathédrale & tous les Couvens font de pierre. Il y a des Dominicains, des Cordeliers, des Augustins, des Peres de la Merci, des Jésuites, des Religieuses de Sainte Claire & un Hôpital de S. Jean de Dieu; mais toutes ces Communautés font peu nombreuses, & leurs Eglises assez mal ornées, parceque la piété des Espagnols ne s'est pas tournée à les enrichir. D'ailleurs, quoique Panama ait des Habitans riches, & qu'il n'y en ait pas un qui n'y mene une vie aisée, Dom d'Ulloa nous assure que l'opulence de cette Ville ne répond point à l'opinion qu'on a de son Commerce.

SON Port est formé dans la Rade même, & couvert de quantité d'Iles, dont les principales font *Havo*, *Perico*, & *l'Iamencos (e)*. Le mouillage est à celle du milieu, dont il prend le nom. Il est éloigné d'environ trois lieues de la Ville, & les Vaisseaux n'y ont rien à redouter: Quoique les Marées y soient régulières, les Mathématiciens observerent que le jour de la jonction le flot commence à trois heures du soir. L'eau monte & baisse considérablement: ce qui fait qu'avec la disposition de la Plage, qui est unie & au niveau de la Mer, le flot, en se retirant, la découvre trop dans la basse Marée. C'est une remarque singulière que celle qu'on fait ici sur la différence des Marées entre les Mers du Nord & du Sud. Leurs mouvemens ont une correspondance admirable; & ce qu'on regarde comme une irrégularité dans la Mer du Nord, est une régularité dans celle du Sud. Quand la première cesse de croître ou de décroître, celle-ci s'enfle ou baisse, s'étendant sur les Plages, ou les élargissant, suivant l'effet propre du flux & du reflux. Cette singularité est si constante, qu'elle se fait remarquer dans les autres Ports de la Mer du Sud. A Manta, qui est presque sous l'Equinoxial, l'eau croît & diminue régulièrement pendant six heures, plus ou moins. La même chose arrive dans la Rivière de Guayaquil, quand le fond de ses eaux n'interrompt pas l'ordre des Marées. Il en est de même à Payta, à Guanchaco, au Callao de Lima, & dans les autres Ports, avec cette différence que l'eau monte ou baisse plus dans les uns que dans les autres. Ainsi l'on n'y peut vérifier l'opinion répandue entre les gens de Mer, & d'ailleurs bien fondée, qu'entre les Tropiques les Marées sont irrégulières, tant dans la disproportion du tems que la Mer emploie au flux & au reflux, qu'à l'égard de la quantité d'eau qui monte ou baisse. On voit ici le contraire, sans qu'il soit aisé d'expliquer ce phénomène. Dom d'Ulloa se réduit à dire que l'Isthme, qui sépare les deux Mers, sert apparemment à leur faire éprouver des Loix différentes (f).

LA variation de l'aiguille, dans la Rade de Panama, est de sept degrés 39 minutes au Nord-Est. Cette Rade abonde en plusieurs sortes d'excellent Poisson, & fournit quantité de coquillages. Le fond de la Mer y est très propre à la formation des Perles, dont la nacre contient des Huîtres exquises. La Pêche en est fort abondante dans toutes les Iles du Golfe. C'est au Port de Perico, qu'abordent les Flottes du Pérou qui viennent en Foire.

(e) Le Golfe en contient jusqu'à 48, qui forment un petit Archipel.

(f) Voyez, au Tome XVI. de ce Recueil, le Voyage de Dampier dans la Mer du Sud.

Il est  
tent d  
Porto-  
c'est d  
mais e  
& ce t  
fit ne  
fournit  
Crucès  
re viv  
Bête d  
ge fans  
DAN  
d'Etran  
les Por  
retourn  
apporta  
de - vic  
& les  
d'autre  
beaucou  
tres foie  
les Eau  
poix: l  
profits  
par les  
séchée,  
mens d  
Flottes  
rement  
en poss  
lorique  
ties de  
de pou  
Sonfon  
velle - l  
cordage  
denrées  
ceux à  
La me  
qu'ils p  
UN  
fa: au  
d'Habi  
Pêche.

Il est alors rempli de toutes sortes de Vaisseaux & de Barques, qui apportent des vivres de tous les autres Ports de la Côte. L'arrivée des Galions à Porto-Belo décide du principal Commerce de Panama. Non-seulement c'est dans cette Ville que l'Armada du Pérou vient débarquer son Trésor, mais elle sert aussi d'entrepôt aux Marchandises qui remontent le Chagre; & ce trafic est d'un grand avantage pour les Habitans. Cependant leur profit ne consiste que dans le loyer des Maisons, le fret des Bâtimens, & la fourniture des Mules & des Negres qui vont prendre les Marchandises à Crucès, pour les transporter à Panamá par un chemin coupé à pic sur pierre vive, qui traverse les Cordilleres; si resserré en divers endroits, qu'une Bête de charge y passe à peine le corps, & n'y marche point avec une charge sans un extrême danger.

DANS d'autres tems, Panama ne laisse point de voir aborder quantité d'Etrangers dans ses murs; les uns qui arrivent d'Espagne pour passer dans les Ports de la Mer du Sud, & d'autres qui reviennent des mêmes Ports pour retourner en Europe. Il faut y joindre l'abord continuel des Bâtimens qui apportent les denrées du Pérou, telles que des Farines, des Vins, des Eaux-de-vie, du Sucre, du Savon, du Sain-doux, des Huiles, des Olives, &c. & les Vaisseaux de Guayaquil qui apportent du Cacao, du Quinquina, & d'autres productions de la Province de Quito. Le prix de ces denrées varie beaucoup. Quelquefois les Propriétaires en perdent une partie, & d'autres fois ils gagnent trois pour un, suivant le plus ou moins d'abondance. Les Farines sont sujettes à se corrompre, par la grande chaleur: les Vins & les Eaux-de-vie s'échauffent dans les Jarres, & contractent une odeur de poix: le Sain-doux se fond & se convertit en terre. En un mot, si les profits sont grands, les risques le sont encore plus. Il vient aussi, à Panama, par les Barques de la Côte, du Porc, de la volaille, de la viande salée & séchée, qu'on appelle *Tassajo*, des Platanes, des Racines, & d'autres alimens dont la Ville est fort bien pourvue par cette voie. Hors du tems des Flottes, les Vaisseaux du Pérou & de Guayaquil s'en retournent ordinairement à vuide. Quelquefois ils peuvent charger des Negres. Panama est en possession d'un Comptoir pour ce Commerce, où les Negres sont amenés lorsque l'Asiente est ouvert, & d'où ils sont distribués dans toutes les parties de Tierra-Firme & du Pérou. C'est une prérogative du Président de pouvoir permettre tous les ans, à un ou deux Vaisseaux, de passer à Sonsonate, à Realejo, ou dans d'autres Ports de Guatemala & de la Nouvelle-Espagne, sous prétexte d'y charger de la poix, du goudron, & des cordages pour les Bâtimens qui trafiquent à Panama, & d'y transporter les denrées du Pérou, dont on n'a pu trouver le débit. Mais il est rare que ceux à qui cette permission est accordée reviennent directement à Panama. La meilleure partie de leur cargaison consiste ordinairement en Indigo, qu'ils portent à Guayaquil ou dans d'autres Ports plus au Sud.

UN des plus grands avantages de Panama est la Pêche des Perles, qui se fait aux Iles de son Golfe, surtout à celles du *Roi* & de *Taboga*. Il y a peu d'Habitans qui n'emploient un certain nombre de Negres à cette précieuse Pêche. La méthode n'est pas différente de celle du Golfe Persique & du Cap

DESCRIP-  
TION DE  
PANAMA.  
Commerce  
de Panama.

Pêche des  
Perles à Pa-  
nama.

DESCRIP-  
TION DE  
PANAMA.

Ses dangers  
de la part des  
Monstres ma-  
rins.

de Comorin (g); mais elle est plus dangeureuse ici, par la multitude de Monstres marins qui font la guerre aux Pêcheurs. Il semble que ces Animaux veillent défendre les plus riches productions de leur élément contre les Hommes qui entreprennent de les ravir; car on observe que c'est dans les lieux où se fait cette Pêche, qu'ils se trouvent toujours en plus grand nombre. Les *Requins* & les *Teinturiers* dévorent en un instant les malheureux Plongeurs qu'ils peuvent saisir. Les *Mantas* ont l'art de les envelopper de leur corps & de les étouffer, ou de les écraser contre le fond, en se laissant tomber sur eux de toute leur pesanteur. Ce Poisson vorace, qui tire son nom de sa figure, est large, & s'étend en effet comme une piece de drap. S'il joint un Homme, ou quelque autre Animal, il l'enveloppe & le roule dans son corps comme dans une couverture, & bientôt il l'étouffe à force de le presser. Il ressemble à la Raie, mais il est infiniment plus gros. Pour se défendre contre des Ennemis si redoutables, chaque Plongeur est armé d'un grand couteau pointu & fort tranchant. Dès qu'il aperçoit un de ces Monstres, il l'attaque par quelque endroit dont il n'ait point à craindre de blessure, & lui enfonce son couteau dans le corps. Le Monstre ne se sent pas plutôt blessé, qu'il prend la fuite. Les Caporaux Negres, qui ont l'inspection sur les autres Esclaves, veillent de leur Barque à l'approche de ces cruels Animaux, & ne manquent point d'avertir les Plongeurs, en secouant une corde, qu'ils ont autour du corps. Souvent un Caporal se jette lui-même dans les flots, armé aussi d'un couteau, pour secourir le Plongeur qu'il voit en danger: mais ces précautions n'empêchent point qu'il n'en périsse toujours quelques-uns, & que d'autres ne reviennent estrôpiés d'une jambe ou d'un bras. Les Espagnols cherchent le moyen de rendre cette pêche plus sûre, par quelque machine qui puisse défendre les Pêcheurs ou les mettre à couvert. Jusqu'à présent toutes les inventions ont mal réussi. Les perles du Golfe de Panama sont ordinairement de très belle eau. Il s'en trouve de remarquables par leur grosseur & leur figure. Une partie est transportée en Europe; mais la plus considérable passe à Lima, où elles sont extrêmement recherchées, & dans les Provinces intérieures du Pérou.

AUTREFOIS on tiroit de l'or des Mines de Tierra-Firme, ce qui n'augmentoît pas peu les richesses de Panama. Le plus fin venoit du Darien; mais depuis la révolte des Indiens, qui se sont rendus maîtres de la plus grande partie de cette Province, le travail est abandonné ou se réduit à quelques Mines des Frontieres. Celles de Veraguas & du Pays même de Panama, quoique moins exposées aux incursions de ces Barbares, n'en sont pas poussées avec plus de vigueur, parceque l'or y est moins abondant qu'au Darien & d'un aloi fort inférieur; sans compter que la Mer produisant beaucoup de Perles, les Habitans du Pays ont plus de goût pour cette Pêche, dont les fraix sont moindres & le profit plus certain.

OUTRE l'argent que le Commerce attire à la Ville de Panama, il s'y fait annuellement une remise considérable de deniers Royaux, qu'on y envoie de Lima pour le payement des Troupes, des Officiers de l'Audience & des autres

(g) Voyez ces Articles dans les Tomes précédens.

Officiers  
ne suffise

LES V  
les Mode  
quelques  
dans les  
mais dan  
depuis la  
vertes p  
magnifiq  
& cinq  
les uns d  
les ont  
poignets  
les ont  
pon, qu  
là, jusq  
les, qui  
fouliers.  
Jupe. C  
donne c  
par leur

LE cl  
roit le  
nit plut  
Suivant.  
Thermo  
du matin  
les Brisé  
qu'aux r  
climat,  
le. Au  
leurs pr  
le Nég  
de cette

L'INT  
de la M  
grand r  
armes,  
soumet  
où l'on



Officiers du Roi. Les revenus, que ce Monarque tire de Panama même, ne suffisent pas pour tant de monde employé à son service.

LES Voyageurs remarquent que c'est à Panama qu'on commence à suivre les Modes du Pérou. Cependant l'habillement des Femmes est distingué par quelques usages qui leur sont propres. Il est composé, lorsqu'elles vont à pié dans les rues, d'une Mante & d'une Jupe assez semblables à celles d'Espagne: mais dans leurs Maisons, & dans leurs visites, elles n'ont que la chemise, depuis la ceinture jusqu'au cou. Cette chemise a de grandes manches, ouvertes par le bas; & ces ouvertures, comme celle du cou, sont garnies de magnifiques dentelles. Elles portent des ceintures, au-dessus des hanches, & cinq ou six chapelets de différente espece, régulièrement pendus au cou, les uns de Perles, d'autres de Corail mêlé de grains d'or; & par-dessus, elles ont deux ou trois chaînes d'or, d'où pendent des Reliquaires. Leurs poignets sont ornés de brasselets, d'or ou de tombac, au-dessus desquels elles ont un autre brasselet, de Perles, ou de Corail, ou de Jais. Leur Juppon, qui prend à la ceinture, ne leur descend que jusqu'aux mollets. De là, jusqu'à assez près de la cheville du pié, regne un cercle de larges dentelles, qui pendent de la Jupe de dessous. Pour chaussure, elles portent des souliers. Les Metives & les Negresses ne peuvent porter la Mante ni la Jupe. Ce sont des habillemens réservés aux Espagnoles, à qui ce privilege donne celui de prendre le titre de *Señora*, quand elles ne l'auroient point par leur rang ou leur naissance.

DESCRIP-  
TION DE  
PANAMA.  
Modes de  
Panama.

LE climat de Panama differe plus de celui de Carthagene, qu'on ne pourroit le penser de si peu d'éloignement. L'Été y commence plus tard & finit plutôt, parceque les Brises y sont plus tardives & qu'elles durent moins. Suivant les Observations des Mathématiciens de France & d'Espagne, le Thermometre marquoit 1020°, le 5 & le 6 de Janvier 1736, à six heures du matin; 1023° à midi, & 1025° le soir à trois heures. C'est le tems où les Brises commencent à regner, & la chaleur n'est pas alors aussi grande qu'aux mois d'Août, de Septembre & d'Octobre. A juger par la qualité du climat, il semble que le terroir de Panama devroit être extrêmement fertile. Aussi n'attribue-t'on la disette, qui oblige les Habitans de tirer toutes leurs provisions du Pérou, qu'à leur averfion pour tout autre exercice que le Négoce. On n'apperçoit point d'autres traces de culture, aux environs de cette Ville, que celles dont la Nature veut bien faire les fraix.

Son climat.

§. VI.

*Mœurs & Usages des Indiens de Tierra - Firme.*

L'INTÉRIEUR de l'Isthme contient peu d'Habitans Indiens. C'est du côté de la Mer du Nord, surtout au bord des Rivieres, qu'on en voit le plus grand nombre. Ceux de la Côte du Sud, qui n'ont pas été détruits par les armes, ont mieux aimé se retirer vers les Pays plus méridionaux que de se soumettre au joug Espagnol. Cependant il n'y a point de partie de l'Isthme où l'on ne trouve des Indiens dispersés; & leurs usages différant peu de ceux

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

MOEURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

Figure des  
Hommes &  
des Femmes.

Comment ils  
peignent leurs  
cheveux.

Honneur  
qu'ils atta-  
chent à les  
couper.

Indiens  
blancs, &  
leurs proprié-  
tés.

des deux autres Provinces de Tierra Firme, ils peuvent être compris tous sous le même article.

LA taille ordinaire des hommes est entre cinq & six piés. Ils sont droits & d'une belle proportion. La plupart ont les os fort gros & la poitrine large. On ne leur remarque jamais aucune apparence de difformité naturelle; ce qui les a fait accuser par quelques Voyageurs, de se défaire de leurs Enfans lorsqu'ils naissent avec quelque défaut: mais depuis qu'on les connoît, cette barbarie n'auroit pu demeurer incertaine si elle avoit quelque fondement. Ils sont souples, vifs & fort légers à la course. Les femmes sont petites & épaisses; grasses dès leur jeunesse, mais bien faites dans leur embonpoint, qui n'ôte rien à la beauté de leur taille. Elles ont l'œil vif & le regard agréable. Dans leur vieillesse, la plupart ont la gorge pendante & le ventre ridé. En général, les deux sexes ont le visage rond; le nez court & écrasé; les yeux gros, & fort brillans, quoique gris; le front élevé; les dents blanches & bien rangées; les lèvres fines; la bouche petite & le menton bien formé.

Ils ont tous les cheveux noirs, très forts, & si longs qu'ils leur descendent ordinairement jusqu'au milieu du dos. Les femmes se les attachent avec un cordon, sur la nuque du cou, & les hommes les laissent pendre de toute leur longueur. Les deux sexes ont pour se peigner un instrument de bois, composé de plusieurs petits bâtons, longs de cinq à six pouces & pointus des deux côtés, comme les bâtons de nos Gantiers. Ils en lient dix ou douze ensemble par le milieu; & les extrémités s'écartant avec les doigts, chaque bout leur sert de peigne. On juge du plaisir qu'il prennent à se peigner, par le tems qu'ils y emploient; c'est un exercice qu'ils répètent plusieurs fois le jour. Mais ils s'arrachent la barbe & tout autre poil, à la réserve des paupieres & des sourcils. Cette opération est le partage des femmes. Elles prennent les poils entre deux petits bâtons, & les arrachent fort adroitement. Les hommes se font couper aussi les cheveux dans quelques occasions, telles qu'une victoire sur quelque Ennemi qu'ils ont tué de leur propre main. Ils y ajoutent une autre marque d'honneur, qui est de se peindre tout le corps de noir. Un homme noirci, & sans cheveux, passe entr'eux pour un Héros. Mais ce glorieux état ne dure que depuis le jour de l'exploit jusqu'à la première Lune; & le Vainqueur seroit déshonoré s'il ne faisoit pas disparoître aussitôt sa noirceur, & s'il ne laissoit pas croître ses cheveux.

LEUR teint naturel est couleur de cuivre clair, ou d'orange sèche. Leurs sourcils ont la noirceur du jais. Ils ne les teignent point; mais ils se les frottent, comme leurs cheveux, avec une forte d'huile qui les rend fort luisans. On a parlé dans un autre lieu d'un Peuple noir, proche du Pole arctique (a). Ici Waffer, Zaraté & d'autres Voyageurs produisent une race d'Indiens blancs. Waffer insiste particulièrement sur ce Phénomene, qui paroît, dit-il, fort étrange, mais pour lequel il ne craint pas d'attester tous ceux qui ont fait le Voyage de l'Isthme (b). „ A la vérité, le

(a) Voyez ci-dessus, pp. 32. & 33.

(b) *Ubi sup.* p. 155.

„ nom-  
„ cuivre  
„ Anglo  
„ nant,  
„ blanch  
„ auroie  
„ mais  
„ les ch  
„ huit p  
„ tres”.  
sourcils  
Il ne fait  
la nuit,  
si bonne  
dans le  
foibles p  
cesse, le  
tent qu'  
ni capab  
ils renon  
beaucoup  
d'eux, i  
point qu  
ms. W  
honneur  
est aussi  
& que c  
jours d'u  
ont fait  
Tous  
verfes f  
de marc  
tes les j  
des arb  
leurs qu  
forte d'  
ceux,  
soutien  
lorsqu'e  
ne fit p  
se conc  
tachée  
des V  
prietés

(c) U

nombre de ces Blancs n'est pas comparable à celui des Indiens couleur de cuivre. D'ailleurs leur peau n'est pas d'un aussi beau blanc que celle des Anglois; c'est plutôt un blanc de lait; & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils ont le corps tout couvert d'un duvet de la même blancheur, & si fin qu'il n'empêche point de voir la peau. Les hommes auroient la barbe blanche, s'ils la laissoient croître. Ils se l'arrachent; mais jamais ils n'entreprennent d'ôter le duvet. Ils ont les sourcils & les cheveux aussi blancs que la peau; & leurs cheveux, longs de sept à huit pouces, paroissent frisés. Ces Indiens sont moins gros que les autres. Waffer ajoute, comme un autre sujet d'étonnement, que leurs sourcils sont courbés en arc, & forment un croissant qui a la pointe en-bas. Il ne fait, dit-il, si c'est par cette raison qu'ils voient fort clair pendant la nuit, pour peu que la Lune jette de lumière; mais ils ont alors la vue si bonne qu'ils distinguent un objet de fort loin. Aussi leur donne-t-on, dans le Pays, un nom qui signifie *yeux de Lune*. Leurs yeux sont trop foibles pour soutenir la lumière du Soleil; & l'eau, qui en dégoutte sans cesse, les oblige de se tenir renfermés dans leurs maisons, d'où ils ne sortent qu'à la fin du jour. Ils ne sont pas si robustes que les autres Indiens, ni capables d'aucun exercice violent; cependant lorsque la nuit approche, ils renoncent à leur indolence pour aller courir dans les Bois. On vante beaucoup leur légèreté. Si les Indiens couleur de cuivre sont peu de cas d'eux, ils rendent le change à ceux qui les méprisent; ce qui n'empêche point que les deux races n'aient quelquefois des communications fort intimes. Waffer vit un fruit de ce commerce. A ceux qui voudroient en faire honneur à quelque Européen, il répond que la blancheur des Indiens blancs est aussi différente de la nôtre, que du teint des Indiens couleur de cuivre, & que d'ailleurs l'Enfant d'un Européen & d'une Indienne blanche est toujours d'un brun obscur; sur quoi il atteste encore tous les Voyageurs qui ont fait quelque séjour dans l'Isthme (c).

Tous les Indiens de cette Contrée aiment à se peindre le corps de diverses figures, & n'attendent pas même que leurs Enfants soient en état de marcher, pour les parer de cet ornement. Ils se font dessiner sur toutes les parties, principalement sur le visage, des oiseaux, des hommes & des arbres. C'est de leurs femmes qu'ils reçoivent ce service. Les couleurs qu'elles emploient sont le rouge, le jaune & le bleu, délayées avec une sorte d'huile, dont elles ont toujours une provision. Elles ont des pinces, qui leur servent à tracer des figures sur la peau. Cette peinture se soutient pendant quelques semaines, & ne demande que d'être rafraîchie lorsqu'elle commence à se ternir. Waffer, dans une occasion dangereuse, ne fit pas difficulté de se laisser peindre à la manière des Indiens, pour se concilier leur amitié. Cette partie de sa Relation mérite d'en être détachée, en faveur de ceux qui prennent plaisir aux aventures personnelles des Voyageurs; d'autant plus qu'elle renferme un détail curieux des propriétés du Pays & de divers autres usages des Habitans.

(c) *Ubi sup.* p. 150.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA FIR-  
MI.

MOURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

Comment les  
Indiens de  
l'Isthme se  
peignent le  
corps.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

MŒURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

Avantures  
de Lionnel  
Waſſer.

WASSER, Chirurgien de profession, & du nombre des Aventuriers qui avoient suivi le Pirate Sharp dans la Mer du Sud, jugea, comme Dampier & quelques autres de leurs Compagnons, qu'il valoit mieux repasser l'Isthme, au travers de mille dangers, que de demeurer sous la conduite d'un Chef auquel ils n'avoient pas reconnu plus de capacité que de courage. Après quelques jours de marche un accident fâcheux fut le prélude de beaucoup d'infortunes. Mais on regretteroit de ne les pas lire dans le récit même du Voyageur.

„ C'étoit (dit-il,) le 5 de Mai 1687. J'étois assis sur la terre, près d'un de nos Anglois, qui faisoit secher de la poudre à canon sur une assiette d'argent (d). Il s'entendoit si mal à manier la poudre, que le feu y prit & me brûla le genou jusqu'à découvrir l'os. J'y appliquai aussitôt des remèdes; & ne voulant pas demeurer derriere mes Compagnons, je les suivis pendant deux jours avec de vives douleurs. Mais nos Esclaves s'enfuirent, après nous avoir volés, & le Negre qui me servoit ayant emporté mes drogues avec mes hardes, je me vis privé des secours nécessaires à ma plaie. Mon mal augmenta & me mit bientôt dans l'impuissance de suivre les autres. Nous avions déjà perdu deux de nos Compagnons, Robert *Spratlin* & Guillaume *Bowman*, qui nous avoient quittés à la Riviere de Congo. Toute la Compagnie étoit si fatiguée, que pour s'encourager les uns les autres, on régla que ceux qui ne pourroient continuer la route seroient tués sans pitié, dans la crainte que, s'ils tomboient entre les mains des Espagnols, on ne leur arrachât par les supplices le secret de notre marche. Mais cette rigoureuse ordonnance ne fut point exécutée, & l'on se contenta de m'abandonner à la merci des Indiens sauvages, avec M. *Gobson* & un Matelot nommé Jean *Hinglon*, qui avoient succombé comme moi à la fatigue du chemin.

„ QUELQUES Indiens voisins, dont nous nous vîmes forcés d'implorer le secours, entreprirent de guérir ma plaie. Ils mâcherent diverses herbes, dont ils firent une espece de pâte, qu'ils étendirent sur une feuille de Plantain; & ce cataplasme fut appliqué sur le mal. Dans l'espace de deux jours je me trouvai soulagé. Mais si nos Hôtes avoient marqué de l'humanité sur ce point, nous étions peu satisfaits des alimens que nous recevions d'eux. Ils ne nous faisoient manger que des Platanes verts. Cependant un jeune Indien se déroboit quelquefois à la vue des autres pour nous en donner de mêrs. Il avoit été pris dans son enfance par les Espagnols, avec lesquels il avoit demeuré assez longtems pour apprendre leur Langue; & l'amour de sa famille lui avoit fait trouver le moyen de se sauver de leurs mains. Comme nous favions un peu d'Espagnol & quelques mots de sa Langue, que nous avions appris en nous rendant de la Mer du Nord à celle du Sud, il n'eut pas de peine à nous faire entendre que ses Compatriotes n'étoient pas aussi méchans que nous pouvions nous l'imaginer, & que s'ils nous traitoient avec un peu de ri-

„ gueur

(d) On comprend qu'ayant pillé plusieurs Villes Espagnoles ils ne revenoient pas les mains vuides.

„ gueu  
„ tre p  
„ dant  
„ cesse  
„ risso  
„ J  
„ nous  
„ par l  
„ trav  
„ zard  
„ min  
„ qu'il  
„ pas  
„ plus  
„ eu d  
„ E  
„ aprè  
„ plufi  
„ uns p  
„ & d  
„ hain  
„ nier  
„ cord  
„ si leu  
„ neuf  
„ ne c  
„ Buch  
„ couc  
„ nom  
„ te c  
„ deux  
„ On  
„ fem  
„ pag  
„ P  
„ avec  
„ des  
„ la tr  
„ nou  
„ Nos  
„ con  
„ nou  
„ I  
„ suiv  
„ côt  
„ ron  
„ XII

„ gueur, c'étoit pour nous punir d'avoir enlevé plusieurs Indiens dans notre premier passage, & de les avoir forcés de nous servir de Guides pendant les pluies. En effet leur vengeance n'alla point jusqu'à les faire cesser de panser ma plaie avec les mêmes herbes, & ce remede me guériffoit à vue d'œil.

„ J'étois en état de me promener, lorsque Spratlin & Bowman, que nous avions laissés à la Riviere de Congo, nous surprirent agréablement par leur arrivée. Ils nous dirent que, rebutés de marcher sans Guides au travers des Bois, & de ne subsister que de quelques Platanes que le hazard leur faisoit rencontrer, ils s'étoient déterminés à prendre un chemin qu'ils avoient reconnu, au risque de tous les mauvais traitemens qu'ils pouvoient craindre des Indiens. Je leur répondis qu'ils ne devoient pas espérer d'être mieux traités que nous, & que leur vie même, non plus que la nôtre, n'étoit pas en sûreté, parcequ'on n'avoit pas encore eu de nouvelles des Guides que nos Anglois avoient enlevés.

„ EN effet tous les Indiens du Canton ne voyant pas revenir leurs Amis, après avoir attendu longtems leur retour, perdirent patience & tinrent plusieurs fois conseil sur la vengeance qu'ils devoient tirer de nous. Les uns proposoient de nous ôter la vie, les autres de nous garder parmi eux, & d'autres enfin de nous livrer aux Espagnols, dont ils connoissoient la haine pour nous. Mais comme ils ne les haïssoient pas moins, ce dernier avis fut rejeté, & le résultat de leurs délibérations fut de nous accorder encore dix jours, après lesquels ils résolurent de nous brûler vifs si leurs Amis ne reparoïssoient pas. Notre perte nous parut certaine; car neuf jours s'étant écoulés sans qu'ils entendissent parler des Guides, ils ne douterent point que nos Compagnons ne les eussent assassinés, & le Bucher fut préparé pour le jour suivant. Ils devoient l'allumer après le coucher du Soleil, & nous y jeter aussitôt. Heureusement leur Chef, nommé *Lacenta*, fut informé de leur résolution, & les détourna de cette cruauté. Il leur conseilla de nous faire descendre vers la Côte, avec deux Indiens qui s'informeront du sort des autres. Cet avis fut approuvé. On nous accorda deux Hommes, avec lesquels nous nous mêmes joyeusement en chemin, parceque nous étions bien persuadés que nos Compagnons n'avoient fait aucun mal à leurs Guides.

„ PENDANT trois jours nous ne fimes que traverser des marais bourbeux, avec une pluie continuelle. Il fallut passer les deux premieres nuits sous des arbres, dont chaque feuille étoit un ruisseau qui couloit sur nous; & la troisieme sur une petite Montagne, que la grande quantité d'eau dont nous nous vîmes environnés le lendemain nous fit prendre pour une Ile. Nos provisions de vivres, qui n'étoient qu'une poignée de Maiz, furent consumées dès le troisieme jour. Alors, les Indiens, aussi pressés que nous par la faim, prirent le parti de nous abandonner.

„ Nous demeurâmes dans un mortel embarras. La pluie cessa le jour suivant; & les eaux n'ayant pas tardé à s'écouler, nous marchâmes du côté du Nord jusqu'au bord d'une Riviere très profonde & large d'environ quarante piés. Il étoit six heures du matin; nous aperçûmes sur la

XIX. Part.

N n

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

MOEURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

MOEURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

„ rive un grand arbre, qui paroiffoit avoir été nouvellement abattu à  
 „ coups de hache, & qui s'étendant d'un bord de la Riviere à l'autre for-  
 „ moit une efpece de Pont pour la traverser. Nous jugeâmes que c'étoit  
 „ l'ouvrage de nos Compagnons, ou que du moins ils avoient fuivi cette  
 „ route. Notre premiere résolution fut de passer la Riviere & de marcher  
 „ fur leurs traces. Nous passâmes à la file, sûr un Pont, que les pluies  
 „ avoient rendu si glissant, que nous eûmes beaucoup de peine à nous sou-  
 „ tenir: mais envain cherchâmes-nous quelques vestiges de ceux qui nous  
 „ avoient précédés; la terre étoit couverte de boue & toute inondée du  
 „ dernier déluge. Nous n'en fûmes pas moins forcés de passer la nuit  
 „ dans ce lieu; & le lendemain nous repassâmes la Riviere, pour suivre  
 „ son cours, qui nous paroiffoit descendre vers la Mer du Nord. Nous  
 „ eûmes à traverser, jusqu'à la fin du jour, des Bois de Bambous & de  
 „ ronces. Le soir nous nous trouvâmes dans un accablement de fatigue  
 „ & de faim, auquel nous aurions infailliblement succombé, si le Ciel,  
 „ qui veilloit à notre vie, ne nous eût fait découvrir un arbre de Maca,  
 „ chargé de fruits: nous en mangeâmes avidement, & nous en fîmes une  
 „ provision qui nous donna de meilleures espérances pour le jour suivant.  
 „ APRÈS avoir marché depuis le lever du Soleil, nous arrivâmes, vers  
 „ quatre heures après midi, sur le bord d'une autre Riviere, qui recevoit  
 „ celle dont nous avions suivi la rive. Comme elle paroiffoit couler aussi  
 „ vers le Nord, nous résolûmes de faire deux Radeaux pour la descendre.  
 „ Les Bambous creux, que nous avions autour de nous, favorisoient ce des-  
 „ sein. Nous en coupâmes quelques-uns; & les laissant dans toute leur  
 „ longueur, nous les liâmes ensemble avec des branches de divers arbris-  
 „ seaux. La nuit nous surprit avant la fin de notre travail; mais les fruits  
 „ ne nous manquant point encore, nous établîmes notre logement sur une  
 „ petite éminence couverte d'arbres d'une prodigieuse grosseur. Il nous  
 „ fut aisé de ramasser assez de bois pour allumer du feu; & nous commen-  
 „ çions à nous endormir tranquillement, lorsqu'il survint un si furieux  
 „ orage que le Ciel & la Terre sembloient prêts à se confondre. La pluie  
 „ fut accompagnée de tonnerre & d'éclairs, avec une odeur de soufre dont  
 „ nous nous sentîmes presqu'étouffés. Bientôt nous entendîmes de toutes  
 „ parts l'effroyable bruit des eaux, qui rouloient avec la dernière impétuo-  
 „ sité; & la lumiere des éclairs nous fit appercevoir qu'elles commençoient  
 „ à nous entourer. En moins d'une demi-heure elles emporterent le bois  
 „ que nous avions allumé. Nous ne pensâmes alors qu'à la fuite, & cha-  
 „ cun chercha quelque arbre sur lequel il pût monter: mais la Colline n'en  
 „ ayant que de fort gros & presque sans aucune branche, il fallut renoncer  
 „ à cet espoir. J'eus le bonheur d'en rencontrer un, qui étoit creux d'un  
 „ côté, avec une ouverture à trois ou quatre piés de terre. J'y entrai, &  
 „ je m'assis sur un nœud qui s'y trouvoit. Là, m'abandonnant aux plus tris-  
 „ tes réflexions, j'attendis le jour avec des mouvemens que je ne puis re-  
 „ présenter, dans la crainte continuelle que mon arbre n'eût le sort de plu-  
 „ sieurs autres, qui étoient emportés par la violence des eaux, & dont le  
 „ choc me faisoit trembler. Enfin j'apperçus les premiers rayons du jour.

„ Je se  
 „ cesse  
 „ alors  
 „ dans  
 „ vis p  
 „ les ap  
 „ je cr  
 „ poir,  
 „ son d  
 „ creux  
 „ me j  
 „ aux y  
 „ mens  
 „ la pe  
 „ Rivie  
 „ paro  
 „ N  
 „ tron  
 „ nous  
 „ creu  
 „ l'env  
 „ à tou  
 „ rend  
 „ nous  
 „ po,  
 „ dont  
 „ cher  
 „ depu  
 „ les l  
 „ ce d  
 „ qui  
 „ de f  
 „ nim  
 „ cher  
 „ cett  
 „ de d  
 „ Plan  
 „ hen  
 „ réfo  
 „ tenc  
 „ cett  
 „ sur  
 „ leur  
 „ tôt  
 „ jeu  
 „ s'm

„ Je sentis renâître la joie dans mon cœur. En effet la pluie & les éclairs  
 „ cessèrent, les eaux s'écoulerent assez vite, & le Soleil se leva. Je sortis  
 „ alors de ma retraite pour chercher l'endroit où nous avons fait du feu,  
 „ dans l'espérance d'y retrouver quelqu'un de mes Compagnons; mais je ne  
 „ vis personne, & les Echos seuls répondirent aux cris que je pouffai pour  
 „ les appeller. Ma douleur devint si vive que j'enviai le sort de ceux que  
 „ je croyois entraînés par la fureur des eaux; & dans cet accès de déses-  
 „ poir, je me laissai tomber par terre, comme un Mort. Cependant Gob-  
 „ son & les trois autres, qui avoient aussi trouvé leur salut dans des arbres  
 „ creux, & qui en avoient été quittes pour les mêmes allarmes, vinrent  
 „ me joindre & me rappeler à la vie. Nous nous embrassâmes, les larmes  
 „ aux yeux, en remerciant le Ciel de notre conservation. Nos raisonne-  
 „ mens sur l'inondation nous firent conclure que pendant les grandes pluies  
 „ la pente des Montagnes formoit des torrens, qui grossissoient aussitôt les  
 „ Rivières, & que par la même raison l'eau n'étoit pas longtems à dis-  
 „ paroître.

„ Nous cherchâmes nos Radeaux, que nous avions attachés sur la rive au  
 „ tronc d'un arbre. Ils étoient enfoncés dans la boue & remplis; ce qui  
 „ nous fit reconnoître que nous les avions mal construits, car le Bambou  
 „ creux se soutient ordinairement sur l'eau. Ce nouveau chagrin nous ôta  
 „ l'envie d'en faire d'autres, pour descendre la Rivière; & nous résolûmes,  
 „ à toutes sortes de risques, de retourner chez les Indiens. Quelles grâces ne  
 „ rendîmes-nous pas au Ciel de nous avoir inspiré cette résolution, lorsque  
 „ nous apprîmes ensuite que la Rivière alloit se jeter dans celle de Chea-  
 „ po, & que nous serions par conséquent tombés au milieu des Espagnols,  
 „ dont nous ne devons attendre aucun quartier. Nous reprîmes donc le  
 „ chemin par lequel nous étions venus. Comme notre unique nourriture,  
 „ depuis sept jours, étoit les fruits de Maca, & la moëlle d'un arbre que  
 „ les Indiens nomment *Bibles*, la faim nous faisoit chercher des yeux tout  
 „ ce qui pouvoit être propre à la soulager. Nous aperçûmes un Daim  
 „ qui dormoit. Un de nos Compagnons, détaché pour le tuer, s'en approcha  
 „ de fort près; mais en tirant un faux pas lui fit manquer son coup. L'A-  
 „ nimal, éveillé par le bruit, s'éloigna légèrement. Dans le dessein de  
 „ chercher les Habitations Indiennes il falloit s'écarter de la Rivière, &  
 „ cette nécessité nous exposoit à nous égarer. Heureusement la trace d'un  
 „ de ces Porcs sauvages, qu'on nomme *Peccaris*, nous conduisit vers une  
 „ Plantation. Avant que de nous montrer aux Indiens, dont nous appré-  
 „ hendions d'être mal reçus, nous nous arrêtâmes pour tenir conseil. On  
 „ résolut d'envoyer vers eux un seul Homme, qui seroit tiré au sort, & d'at-  
 „ tendre l'événement. Le sort tomba sur moi-même, qui avois proposé  
 „ cette ouverture, & j'allai trouver les Indiens avec assez d'inquiétude  
 „ sur le traitement que j'en recevrais. Mais elle fut bientôt dissipée par  
 „ leur accueil. Ils m'offrirent leurs meilleurs alimens, & n'eurent pas plu-  
 „ tôt appris l'embarras de mes Compagnons, qu'ils leur envoyèrent le  
 „ jeune Indien dont nous avons éprouvé l'amitié. Il les amena. Nous  
 „ sûmes de lui la cause de cet heureux changement. Les Guides étoient

DESCRIPTION DE  
 TIERRA-FIRME.

MOEURS ET  
 USAGES DES  
 HABITANS.

DE-SCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

MOEURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

„ revenus, & se louoient fort de la Troupe Angloise, qui leur avoit fait  
„ oublier, par ses caresses & ses présens, la violence qu'ils avoient d'a-  
„ bord essuyée.

„ Nous primes six ou sept jours de repos, dans cette Plantation; après  
„ quoi l'impatience de nous approcher de la Mer du Nord nous remit en  
„ marche. Les Indiens, remplis alors de bonne volonté, nous donnerent  
„ pour Guides quatre jeunes Hommes robustes, qui marcherent devant  
„ nous avec affection. Ils nous menerent en un jour au bord de la Riviere,  
„ où nous en avons mis trois à nous rendre. Nous y trouvâmes un Canot,  
„ sur lequel ils nous firent embarquer; mais ce fut contre le Courant qu'ils  
„ ramerent jusqu'au soir. A l'entrée de la nuit ils nous mirent à terre, pour  
„ nous faire loger dans une Cabane. Le lendemain nous partîmes avec deux  
„ nouveaux Rameurs, qui s'offrirent pour soulager les premiers. En six  
„ jours ils nous rendirent au pié d'une grande Habitation, qui étoit la de-  
„ meure & comme le Château de Lacenta, ce même Cacique à qui nous  
„ avions obligation de la vie.

„ ELLE occupe le sommet d'une petite Montagne, sur laquelle il se trou-  
„ ve des arbres, dont le tronc a depuis six jusqu'à dix & onze piés de dia-  
„ metre, avec une belle allée de Platanes & un fort joli Bocage. Ce lieu  
„ seroit des plus agréables du Monde, si l'Art y avoit secondé la Nature.  
„ Dans sa circonférence, la Montagne contient environ cent arpens. C'est  
„ une Peninsule, de forme ovale, presqu'environnée de deux grandes Ri-  
„ vieres, dont l'une vient de l'Est, l'autre du côté opposé, & qui ne sont  
„ pas éloignées entr'elles de plus de quarante piés. Cette langue de terre,  
„ seul chemin qui conduit au Château, est tellement embarrassée de Bam-  
„ bous & de diverses sortes d'arbrisseaux, qu'elle paroît impénétrable à  
„ ceux qui n'y sont pas reçus volontairement. C'étoit dans ce lieu que La-  
„ centa faisoit sa demeure, avec cinquante de ses principaux Sujets. Tous  
„ les Indiens sauvages de la Côte du Nord, & ceux qui touchent à l'Isthme  
„ vers le Sud, ne reconnoissoient pas d'autre Souverain.

„ Aussitôt que nous eûmes quitté notre Canot, il renvoya nos Guides à  
„ leurs Habitations. L'offre qu'il nous fit d'un logement, pour attendre  
„ une saison plus commode, en nous représentant que celle des pluies avoit  
„ rompu les chemins, nous trouva fort disposés à l'accepter; & nous éprou-  
„ vâmes avec joie que ces Barbares savent observer les loix de l'hospitalité.  
„ Un incident fort simple augmenta la bonne opinion qu'ils avoient conçue  
„ de nous sur le témoignage de nos Guides, & me mit tout d'un coup dans  
„ une haute réputation. Une des Femmes du Cacique avoit la fièvre &  
„ devoit être saignée. Cette opération est fort singuliere parmi les Indiens  
„ de l'Isthme. Elle se fait en public. Le Malade se tient assis sur une pier-  
„ re, tout nu, devant un Homme armé d'un fort petit arc, qui lui tire sur  
„ toutes les parties du corps de très petites fleches, avec une promptitude  
„ surprenante. Les fleches sont arrêtées par un petit cercle de fil, qui les  
„ empêche de pénétrer trop. On les retire ensuite avec la même vitesse.  
„ Si par hazard elles ont percé quelque veine, & que le sang paroisse sortir  
„ goutte à goutte, les Spectateurs applaudissent à l'habileté du Chirurgien,

„ & ma  
„ je vis  
„ mes f  
„ en Eu  
„ mon  
„ dont  
„ cette.  
„ mais  
„ sa Fe  
„ penda  
„ ma vi  
„ à la M  
„ dema  
„ fortes  
„ & me  
„ brassé  
„ porte  
„ M  
„ de le  
„ ses pl  
„ & no  
„ la pri  
„ ger d  
„ qui t  
„ riofit  
„ tits p  
„ plein  
„ au-de  
„ ils fo  
„ broie  
„ papie  
„ netto  
„ trava  
„ n'a p  
„ pluie  
„ te M  
„ le Ca  
„ Pr  
„ du C  
„ tois  
„ put  
„ mon  
„ dant  
„ revi  
„ Je f  
„ dia



„ & marquent leur joie par des sauts & des cris. Les ridicules apprêts que  
 „ je vis faire pour saigner la Femme du Cacique, me portèrent à lui offrir  
 „ mes services. Il parut curieux d'apprendre comment la saignée se faisoit  
 „ en Europe. Je tirai de ma poche une Boîte d'instrumens, seul bien que  
 „ mon Negre ne m'avoit point enlevé; je fis une bande d'écorce d'arbre,  
 „ dont je liai le bras de la femme, & je lui ouvris la veine avec ma Lan-  
 „ cette. Je m'attendois à des félicitations sur une méthode si prompte;  
 „ mais Lacenta voyant sortir le sang avec violence, jugea que j'avois blessé  
 „ sa femme, & devint si furieux qu'il prit sa lance pour m'en frapper. Ce-  
 „ pendant la tranquillité avec laquelle je reçus ses menaces, en lui offrant  
 „ ma vie pour caution du succès, me fit obtenir la liberté de finir. Je tirai  
 „ à la Malade environ douze onces de sang, & la sievre la quitta dès le len-  
 „ demain. Un événement si nouveau pour les Indiens m'attira d'eux toutes  
 „ fortes d'honneurs. Le Cacique parut à leur tête, se baissa devant moi,  
 „ & me baïsa la main avant que je passé l'empêcher. Tous les autres m'em-  
 „ brassèrent les genoux, & me mirent ensuite dans un Hamac, où ils me  
 „ portèrent comme en triomphe sur leurs épaules.

„ Ma faveur n'ayant fait qu'augmenter, par les services que je continuai  
 „ de leur rendre, Lacenta me menoit souvent à la chasse, qui étoit une de  
 „ ses plus fortes passions. Je l'accompagnai une fois vers ses Etats du Sud,  
 „ & nous passâmes près d'une Riviere d'où les Espagnols tirent de l'or. Je  
 „ la pris pour une de celles qui viennent du Sud-Est, & qui vont se déchar-  
 „ ger dans le Golfe de Saint Michel. Nous aperçûmes quelques Espagnols  
 „ qui travailloient; & nous étant glissés aussitôt dans un Bois voisin, la cu-  
 „ riosité nous y fit observer de quelle maniere ils tirent l'or. Ils ont de pe-  
 „ tits plats de bois creux, qu'ils enfoncent dans l'eau, & qu'ils retirent  
 „ pleins d'eau & de sable. Ils secouent le plat. Le sable s'élève de lui-même  
 „ au-dessus de l'eau, & l'or qui s'y trouve mêlé demeure au fond. Ensuite  
 „ ils font secher l'or au Soleil; & pour achever de le séparer du sable ils  
 „ broient les parties seches dans un mortier. Ensuite ils les étendent sur du  
 „ papier; ils passent une pierre d'Aïman par-dessus, apparemment pour les  
 „ nettoyer, & sans autre préparation ils les mettent dans des calebasses. Ce  
 „ travail ne se fait qu'en Été, & ne dure que trois mois. La Riviere, qui  
 „ n'a pas alors plus d'un pié de profondeur, est inaccessible dans le tems des  
 „ pluies. Tout l'or qu'on a tiré pendant la belle saison est transporté à Saint-  
 „ te Marie dans de petits Bâtimens; & lorsque nous prîmes cette Ville avec  
 „ le Capitaine Sharp, nous y en trouvâmes plus de trente mille marcs.

„ PENDANT notre voyage je pris occasion du mauvais succès de la chassé  
 „ du Cacique, pour lui vanter l'excellence des Chiens d'Angleterre. Je m'é-  
 „ tois aperçu que son dessein étoit de me retenir auprès de lui; mais il ne  
 „ put résister à l'offre que je lui fis de lui amener quelques beaux Chiens de  
 „ mon Pays, s'il me permettoit d'y retourner pour quelques mois. Cepen-  
 „ dant il ne m'accorda cette grace, qu'après m'avoit fait promettre que je  
 „ reviendrois avant la fin de l'année, & que j'épouserois une de ses Sœurs.  
 „ Je fis ce serment sans y croire ma conscience fort engagée. Il me congé-  
 „ dia dès le lendemain, sous l'escorte de sept jeunes Indiens. J'étois nu:

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.  
MOEURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

„ comme eux, & j'avois consenti, pour leur plaire, à me laisser peindre le  
„ corps par leurs Femmes. Cependant j'avois conservé mon habit, pour me  
„ présenter avec plus de décence aux premiers Européens que je pouvois  
„ rencontrer. Lacenta chargea quatre Femmes de transporter ce petit équi-  
„ page avec mes provisions, & me dit en m'embrassant, que je serois sur-  
„ pris à mon retour de tout ce qu'il vouloit faire en ma faveur. Quinze  
„ jours de marche me firent arriver à son Habitation, où mes Compagnons  
„ apprirent, avec des transports de joie, que j'avois obtenu leur liberté &  
„ la mienne. Je pris quelques jours de repos; après lesquels nous nous  
„ mîmes en marche vers la Mer du Nord, escortés par un grand nombre  
„ d'Indiens bien armés.

„ Ils nous menerent par des chemins très rudes, & par de si hautes  
„ Montagnes, qu'il y en eut une où nous eûmes besoin de quatre jours  
„ entiers pour arriver au sommet. En y arrivant je fus pris d'un étourdis-  
„ sement de tête, que je crus devoir attribuer à l'extrême subtilité de l'air.  
„ Elle me parut beaucoup plus élevée que celles dont Dampier a donné la  
„ description, & que nous avons traversées ensemble sous le Capitaine  
„ Sharp. La cime de toutes les autres étoit au-dessous de nous; & sou-  
„ vent des nuées épaisses nous empêchoient de voir les terres basses qui  
„ nous environnoient. Nous n'eûmes pas moins de peine à descendre de  
„ cette étrange hauteur; mais en descendant, mon cerveau se dégageoit,  
„ par degrés, des vapeurs qui m'avoient étourdi.

„ Nous trouvâmes au pié de la Montagne une Riviere qui couloit vers la  
„ Mer du Nord, & quelques Maisons d'Indiens sur ses rives. On nous y  
„ fit un accueil qui nous fit oublier six jours d'une cruelle fatigue, pendant  
„ lesquels nous n'avions eu, pour le repos de la nuit, qu'un Hamac suspen-  
„ du entre deux arbres, avec un peu de Maïz pour unique nourriture.  
„ Nous arrivâmes bientôt au bord de la Mer, où nous fûmes surpris de ren-  
„ contrer quarante des principaux Indiens du Pays qui nous féliciterent  
„ sur le succès de notre voyage. Nous ignorions qu'un de nos Guides  
„ avoit été détaché pour les informer de notre arrivée. Loin d'être nus,  
„ comme les Indiens des Montagnes, ils avoient de fort belles robes, blan-  
„ ches & bordées de franges, qui leur descendoient jusqu'à la cheville du  
„ pié. Chacun étoit armé d'une demi-pique. Leurs caresses furent vives.  
„ Nous leur demandâmes s'ils n'avoient pas vu quelques Vaisseaux de l'Eu-  
„ rope? Ils répondirent qu'il n'y en avoit point sur la Côte, mais que si nous  
„ souhaitions d'être mieux instruits il étoit aisé de nous satisfaire.

„ Ici Waffer paroît craindre qu'on ne manque de foi pour la suite de son  
„ récit: mais ce doute ne l'empêche pas d'affirmer qu'il ne rapporte rien dont  
„ il n'ait été témoin. „ Ces Indiens (continue-t-il,) firent appeller aussitôt  
„ quelques-uns de leurs Devins. Il en vint trois ou quatre, auxquels on  
„ n'eut pas plutôt déclaré ce qu'on attendoit d'eux, qu'ils firent des pré-  
„ paratifs pour leur conjuration. Ils commencèrent par se renfermer dans  
„ une partie de la Cabane où nous étions, pour y faire plus librement leurs  
„ cérémonies; & si nous n'eûmes pas le plaisir de les voir, nous eûmes du  
„ moins celui de les entendre. Tantôt ils pouilloient de grands cris, en con-

„ trefait  
„ coquil  
„ ce bru  
„ posé d  
„ interv  
„ rompu  
„ d'une  
„ conclu  
„ la mên  
„ comm  
„ cherel  
„ pendu  
„ s'oppo  
„ bienté  
„ bord  
„ qu'ava  
„ deux  
„ effet  
„ décou  
„ impat  
„ au Qu  
„ tomb  
„ enfin  
„ roit p  
„ gui tr  
„ au Qu  
„ No  
„ gloise  
„ puis  
„ pas n  
„ regar  
„ nous  
„ leque  
„ nous  
„ Dam  
„ avec  
„ d'un  
„ eux,  
„ quitt  
„ me n  
„ des  
„ heur  
„ qu'u  
„ mon  
„ face

„ trefaisant ceux de divers Animaux ; tantôt c'étoient des pierres & des  
 „ coquilles, qu'ils faisoient heurter l'une contre l'autre. Ils joignoient à  
 „ ce bruit le son d'une espece de Tambour, & d'un autre instrument, com-  
 „ posé d'os de Bêtes & de cordes. D'effroyables hurlemens succédoient par  
 „ intervalles ; & de tems en tems toute cette infernale Musique étoit inter-  
 „ rompue par le plus profond silence. La conjuration avoit déjà duré plus  
 „ d'une heure, lorsque les Devins, surpris de ne recevoir aucune réponse,  
 „ conclurent que le silence de leur Divinité venoit de notre présence dans  
 „ la même Maison. Ils nous obligerent d'en sortir, & l'opération fut re-  
 „ commencée. Le succès n'en étant pas plus heureux, une nouvelle re-  
 „ cherche dans la Cabane leur fit découvrir quelques-unes de nos hardes,  
 „ pendues au mur : ils les jetterent brusquement dehors. Ensuite rien ne  
 „ s'opposant plus à leurs desirs, ils parurent satisfaits ; & nous les vîmes  
 „ bientôt sortir de leur retraite, en sueur & fort agités. Ils allerent d'a-  
 „ bord se laver dans la Riviere. Ensuite venant à nous, ils nous dirent  
 „ qu'avant dix jours il arriveroit deux Vaisseaux ; que nous entendrions tirer  
 „ deux coups de canon, & qu'un de nos Compagnons perdrait la vie. En  
 „ effet le matin du dixieme jour nous entendîmes les deux coups, & nous  
 „ découvrîmes deux Vaisseaux qui s'arrêtèrent au *Quai de la Sonde*. Notre  
 „ impatience nous fit entrer sur le champ dans un Canot, pour nous rendre  
 „ au Quai. En traversant la Barre, le Canot se renversa, & M. Gobson  
 „ tomba dans l'eau. Nous n'eûmes pas peu de peines à l'en tirer ; mais  
 „ enfin l'ayant repris à bord nous espérâmes que la prédiction ne s'accompli-  
 „ roit pas sur lui. Cependant il avoit avalé tant d'eau, qu'après avoir lan-  
 „ gué trois ou quatre jours, tous nos soins ne purent l'empêcher de mourir  
 „ au Quai de la Sonde.  
 „ Nous nous approchâmes des deux Vaisseaux. C'étoit une Felouque An-  
 „ gloise, avec une Tartane Espagnole que les Anglois avoient enlevée de-  
 „ puis quelques jours. La forme de la Tartane nous effraya, & ne causa  
 „ pas moins d'épouvante à quelques Indiens qui nous accompagnoient. Ils  
 „ regardoient les Espagnols comme leurs grands plus Ennemis. Mais quoique  
 „ nous ne les crussions pas moins les nôtres, & que nous ignorassions encore  
 „ lequel des deux Bâtimens étoit soumis à l'autre, nous eûmes l'audace de  
 „ nous avancer jusqu'au Vaisseau Anglois, où nous reconnûmes à l'instant  
 „ Dampier & plusieurs de nos anciens Compagnons. Ils nous reçurent  
 „ avec des transports de joie. Je fus le seul qu'ils ne reconnurent pas tout  
 „ d'un coup. Comme j'étois peint à la maniere des Indiens, & nu comme  
 „ eux, à la réserve de mon Haut-de-chauffe, que j'avois repris après avoir  
 „ quitté Lacenta, je voulus me donner le plaisir de voir si mes anciens Amis  
 „ me reconnoistroient dans ce déguisement, & je pris la posture ordinaire  
 „ des Indiens, qui est de se tenir assis sur les jarrets. On fut plus d'une  
 „ heure à me considérer, sans pouvoir se rappeler qui j'étois. Enfin quel-  
 „ qu'un s'écria : *Eh ! c'est notre Docteur Lionnel, c'est lui-même ;* & tout le  
 „ monde ouvrit aussitôt les yeux. Je me lavai ; je n'épargnai rien pour ef-  
 „ facer les traces de ma peinture : mais le Soleil les avoit séchées depuis si

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

MOEURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA FIR-  
ME.

MŒURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

Autres usages des Indiens de l'Isthme.

„ longtems, que je ne pus les ôter tout-à-fait qu'avec une partie de ma  
„ peau (e).”

REVENONS aux usages des Indiens de l'Isthme. Lorsqu'ils doivent partir pour la guerre, ils se peignent le visage de rouge, les épaules & l'estomac de noir, & le reste du corps de jaune ou de quelqu'autre couleur. Quelques-uns, mais en petit nombre, rendent ces traits ineffaçables, en se faisant piquer la peau d'une pointe d'épine, pour appliquer les couleurs sur les parties piquées. Ils ne portent ordinairement aucune sorte d'habits. Les Femmes ont seulement à la ceinture une piece de toile ou de drap, qui leur tombe jusqu'aux genoux; mais les Hommes sont absolument nus, & ne mettent la bienséance naturelle à couvert qu'avec une feuille de Platane, tournée en forme d'entonnoir, & soutenue par un cordon qu'ils se lient autour du corps. Cette nudité habituelle n'empêche point qu'ils n'estiment les habits. Un Indien, qui obtient une vieille chemise de Matelot, la porte avec affectation & paroît en devenir plus fier. On a vu, dans le récit de Waffer, que ceux de la Côte du Nord ont même de longues robes de coton, qu'on ne peut mieux comparer, dit-il, qu'aux frocs de nos Voituriers; excepté que les manches en sont larges & ouvertes, & qu'elles ne vont qu'à la moitié du bras; mais ils n'en font usage que dans les occasions solennelles. Leurs Femmes les leur portent dans des corbeilles, jusqu'au lieu de l'Assemblée. Ils s'en parent avec soin, & se promènent ensemble dans cet équipage autour de l'Habitation. Waffer fut témoin d'une de ces promenades, où plusieurs centaines d'Indiens, conduits par leur Chef, marchaient armés de lances, qui étoient de la couleur de leurs robes.

UN autre ornement des Hommes est une plaque d'or ou d'argent, qu'ils portent sur la bouche. Ces plaques sont de forme ovale, & descendent si bas qu'elles couvrent la levre inférieure. Elles sont échancrées au-dessus; ce qui forme une espece de croissant, dont les deux pointes aboutissent au nez. On ne nous dit pas comment elles tiennent à cette partie du visage; mais on ajoute que la maniere dont elles sont posées sur la bouche, leur donne un mouvement continuel. Elles ont au centre l'épaisseur d'un louis d'or, & sont plus minces aux extrémités. Cette parure n'est employée que les jours de Fêtes ou de Conseil. Les plaques qui se portent dans d'autres tems sont plus petites, & ne couvrent point les levres.

Au lieu de plaque, les Femmes ont un anneau, qui leur pend de même, dont la grandeur est proportionnée au rang de leurs Maris: les plus massifs sont de l'épaisseur d'une plume d'Oie, & leur forme est exactement ronde. Elles se les attachent sur le nez, qui s'abaisse insensiblement sous le poids; d'où il arrive que dans un âge avancé, le nez leur descend jusqu'à la bouche. Les plaques & les anneaux sont ôtés pour manger; mais on se les remet aussitôt: & quoiqu'ils branlent sans cesse sur les levres, ils ne diminuent point la liberté de parler. Les Chefs portent un anneau à chaque oreille, dans les occasions d'éclat; & deux grandes plaques d'or, l'une sur l'estomac, l'autre

(e) Waffer prend Dampier à témoin de la vérité de son récit, & cite divers endroits des Relations de ce Voyageur, qui confirment ce qu'on vient de lire, pp. 50 & 51.

au dos.  
ceur, fo  
que oreil  
composé  
haut com  
me, c'est  
monté de  
che. Le

OUTRE  
Ce sont  
chent au  
passent p  
rangées  
qu'aux p  
quilles,  
ordre, &  
un seul  
reste, co  
cou, les  
temens,  
grace.

LEURS  
dans les  
quelques  
Villes, s  
sans auc  
gent que  
grations  
mens à  
terre; il  
lassent d  
petits cl  
d'ailleurs  
d'enviro  
se au fo  
grand d  
bane.  
dans le  
repos de

LES I  
commun  
les mur  
res part  
l'Ennem  
pas d'a  
puisse s

XIX

au dos. Ces plaques, qui ont dix-huit pouces de long & la figure d'un cœur, sont percées par le haut, & tiennent par des fils aux anneaux de chaque oreille. Lacenta portoit sur la tête, les jours de Conseil, un Diadème composé d'une feuille d'or, large de huit à neuf pouces, dentelée par le haut comme nos feies, & doublée d'un rezeau de cannes, de la même forme, c'est-à-dire dentelé, mais sans feuille d'or, peint de rouge, & surmonté de longues plumes de diverses couleurs, qui formoient un beau panache. Le Diadème de Lacenta étoit sans plumes.

OUTRE ces ornemens particuliers, il y en a de communs aux deux sexes. Ce sont des cordons ou des chaînes, de dents & de coquilles, qu'ils s'attachent au cou, & qui descendent sur la poitrine. Les chaînes de dents, qui passent pour des dents de Tigre, sont faites avec beaucoup d'art, & si bien rangées qu'on les prendroit pour une masse d'os continue. On n'en voit qu'aux principaux Indiens. Ceux du Commun portent des cordons de coquilles, dont ils ont quelquefois trois ou quatre cens autour du cou, sans ordre, & les uns sur les autres. Les Femmes, en général, les portent en un seul monceau. On ne voit jamais plus de deux cordons aux enfans. Au reste, cette parure n'est en usage que les jours de Fête. Aux cordons de cou, les Femmes joignent des bracelets de même matière; & tous ces ajustemens, dont elles sont quelquefois chargées, leur donnent une sorte de grace.

LEURS Cabanes sont ordinairement écartées les unes des autres, surtout dans les nouvelles Habitations, & sont toujours au bord d'une Riviere. En quelques endroits néanmoins, il s'en trouve assez pour former de petites Villes, s'il y avoit plus d'ordre dans leur situation; mais elles sont dispersées sans aucune forme de rues. Ces Indiens changent de canton, lorsqu'ils jugent que celui qu'ils habitent est trop connu des Espagnols. Leurs transmutations leur causent peu d'embarras, parcequ'ils n'ont point de fondemens à jeter pour leurs Edifices. Ils font seulement quelques trous dans la terre; ils y enfoncent des pieux de sept à huit piés de haut, & les entrelaissent de bâtons, qu'ils enduisent de terre. Les toits sont composés de petits chevrons, assez bien rangés & couverts de feuilles. On ne remarque d'ailleurs aucune sorte de régularité dans ces Cabanes. Elles sont longues d'environ vingt-cinq piés, sur huit ou neuf de large. Un trou, qu'on laisse au sommet du toit, sert de cheminée; & le feu, qui n'est jamais bien grand dans une Contrée si chaude, se fait sur la terre, au milieu de la Cabane. Il n'y a point de séparations, ni d'étages. Toute la Famille est logée dans le même lieu; & chacun a son Hamac, suspendu au toit, pour le repos de la nuit.

LES Habitations, qui sont proches l'une de l'autre, ont une espece de Fort commun, long d'environ cent trente piés, & large de vingt-cinq, dont les murs n'en ont pas plus de dix de hauteur; mais ils sont percés de toutes parts, d'un grand nombre de trous, par lesquels on peut voir approcher l'Ennemi, & lui décocher des fleches. Les Indiens de cette Région n'ont pas d'autre maniere de se défendre. Cependant, s'il y a quelque défilé qui puisse servir à fermer l'entrée d'une Habitation, ils y mettent une barriere;

XIX. Part.

Oo

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

MOEURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

Autres or-  
nemens.

Edifices.

Fortresses.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

MOEURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

Culture des  
terres : ali-  
mens & bois-  
sons.

& dans quelques endroits, comme au Château de Lacenta, ils plantent des arbres à si peu de distance les uns des autres, que cette clôture est fort difficile à pénétrer. Une Famille, choisie pour faire sa demeure dans le Fort, est chargée d'y entretenir la propreté, parcequ'il sert aussi pour les Assemblées du Conseil.

LA terre n'est cultivée qu'autour de chaque Maison. Lorsqu'une Habitation change de lieu, le premier soin de chaque Indien est de défricher son champ, & d'abattre les arbres, qui demeurent couchés deux ou trois ans dans la place où ils tombent, jusqu'à ce qu'ils soient assez secs pour être brûlés. On ne prend pas même la peine de déraciner les fouches; mais la terre étant remuée dans les intervalles, on y fait des trous avec les doigts, & dans chaque trou on met deux ou trois grains de Maïz. Le tems de semer est au mois d'Avril, pour recueillir en Septembre. Les épis sont arrachés avec la main. On fait sécher le blé; on le réduit en poudre, en l'écrasant avec des pierres fort unies. Ce n'est pas pour en faire du pain, ou des gâteaux, mais diverses sortes de boissons, dont la principale se nomme *Chica-copa*, & se fait en laissant tremper la poudre de Maïz pendant plusieurs jours. Ils en font une autre, nommée *Misla*, & l'on en distingue deux sortes: l'une composée de Platanes fraîchement cueillis, qu'on fait rôtir dans leurs gouffes, & qu'on écrase dans une gourde après les avoir pelés; le jus qui en sort se mêle avec une certaine quantité d'eau. Le second *Misla* est composé de Platanes secs, réduits en gâteaux. Comme ce fruit ne peut se conserver longtems lorsqu'il est cueilli dans sa maturité, on le fait sécher à petit feu sur une machine de bois, de la forme de nos grils, & l'on en fait des gâteaux, dont on garde une provision. C'est ce qui sert de pain aux Indiens de l'Isthme. Ils en mangent avec leurs viandes, ils en portent dans leurs voyages, surtout lorsqu'ils n'esperent point de trouver des Platanes mûrs. Les Yams, les Patates & la Cassave sont employés au même usage. Il n'y a point d'Habitations, où ces divers alimens ne se trouvent en abondance; mais on n'y voit aucune herbe potagere. L'assaisonnement commun est le piment, dont chaque Cabane est toujours bien pourvue.

LES Hommes, moins paresseux que dans les Régions plus méridionales, se chargent ici de nettoyer les Plantations, d'abattre les arbres, & de faire tout ce qu'on nomme le gros ouvrage; ce qui n'empêche point que le travail des Femmes ne soit fort pénible. Elles plantent le Maïz, & le nettoient. Elles préparent les Boissons, les Platanes, les Yams, & les autres alimens. Dans les Voyages elles portent les ustenciles & les vivres. Mais quoiqu'elles fassent ainsi les plus viles fonctions de chaque Famille, elles n'en sont pas plus méprisées de leurs Maris, qui, loin de les traiter en Esclaves, les aiment & les caressent beaucoup. Jamais on ne voit un Indien battre sa Femme, ni lui dire une parole dure, quoique la plupart soient querelleurs dans l'ivresse. D'un autre côté, les Femmes servent leurs Maris avec affection, & sont généralement d'un bon naturel. Elles ont de la complaisance l'une pour l'autre, & beaucoup d'humanité pour les Etrangers.

LORSQU'UNE Femme est accouchée, ses Amies & ses Voisines la portent aussitôt à la Riviere, elle & son enfant, & les lavent tous deux dans l'eau

Education  
des Enfans.

couran  
lange,  
sément  
de leur  
tirer d  
Dès P  
dans le  
Femme  
ze ans.

LES  
dent l  
font d  
res, q  
un rou  
les me  
lent d  
per.  
que ce  
le trav  
chaqu  
tre les  
des fr  
homme  
tes co  
liere,  
des co  
verniss  
vent p  
le mé

Lo  
dans  
est co  
me. I  
à Lac  
une c  
aux l  
mort  
elle  
prou  
mém  
me c  
bâto  
doul  
la li  
L  
(e)

courante. L'enfant est enveloppé dans une écorce d'arbre, qui lui sert de linge, & couché dans un petit Hamac. On continue de le nettoyer soigneusement & toujours avec de l'eau froide. Les Peres & les Meres sont idolâtres de leurs Enfans. L'unique éducation des Garçons est d'apprendre à nager, à tirer de l'arc, à jeter la lance; & leur adresse est admirable à ces exercices. Dès l'âge de dix ou douze ans, ils accompagnent leurs Peres à la chasse & dans leurs voyages: les Filles demeurent dans l'Habitation, avec les vieilles Femmes. Ils vont nus, les uns & les autres, jusqu'à l'âge de treize ou quatorze ans. Alors les Filles mettent leur pagne, & les Garçons leur entonnoir.

LES Filles sont formées de bonne heure aux offices domestiques. Elles aident leurs Meres dans leur travail. Elles tirent des cordons d'écorce, elles font de la soie d'herbe, elles épluchent le coton, & le filent pour leurs Meres, qui en font de fort bonne toile. Leur instrument, pour tresser, est un rouleau de bois, long de trois piés, qui tourne entre deux poteaux. Elles mettent, autour du rouleau, des fils de coton de la grandeur qu'elles veulent donner à la toile; car elles n'en font jamais dans le dessein de la couper. Elles tordent le fil autour d'une petite piece de bois, entaillée de chaque côté; & prenant d'une main tous les fils de la trame, elles conduisent le travail de l'autre. Mais pour ferrer les fils, elles frappent le métier, à chaque tour, avec une longue piece de bois mince & ronde, qui croise entre les cordons de la trame. Les Filles tressent aussi le coton, pour en faire des franges, & préparent les cannes dont se font les paniers. Ce sont les hommes qui achevent l'ouvrage. Ils teignent d'abord les cannes de différentes couleurs; ensuite les mêlant pour les tresser, avec une propreté singulière, ils en font, non-seulement des paniers & des corbeilles, mais même des coupes, si ferrées & si fermes, que, sans être revêtues de laque ou de vernis, elles peuvent tenir toutes fortes de liqueurs. Ces coupes leur servent pour boire, comme leursalebasses. Enfin les paniers, qu'ils font avec le même art, sont si forts qu'on ne peut les écraser.

LORSQUE les Filles entrent dans l'âge nubile, elles demeurent enfermées dans leur Famille jusqu'à ce qu'on les demande en mariage; & leur visage est couvert d'un petit voile de coton, qu'elles portent devant leur Pere même. Le nombre des Femmes n'est fixé par aucune loi. Waffer en donne sept à Lacenta, qui n'alloit jamais à la chasse, ni à la guerre, sans en trouver une dans le lieu où il devoit passer la nuit. Mais si la polygamie est permise aux Indiens de l'Isthme, l'Adultere est puni avec beaucoup de rigueur. La mort suit de près le crime. Cependant si la Femme jure qu'on l'a forcée, elle obtient grace, & l'Homme seul porte la peine; mais si le crime est prouvé, lorsqu'elle le nie, elle est brûlée vive. Ils ont d'autres loix de la même sévérité. Un Voleur est condamné sans pitié. Le supplice d'un Homme qui débauche une Fille vierge, est de lui enfoncer dans l'uretre un petit bâton hérissé d'épines, qu'on y tourne plusieurs fois. Ce tourment est si douloureux, qu'il cause ordinairement la mort; mais on laisse au Coupable la liberté de se guérir, s'il le peut (e).

LES mariages sont précédés d'une cérémonie fort bizarre. Le Pere, ou,

(e) Llonnel Waffer, *ubi sup.* p. 285.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

MOEURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

Maniere de  
faire de la  
Toile de co-  
ton & des  
Paniers.

Mariages.

Punition de  
l'Adultere.

Loix fort  
séveres.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

MOEURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

Cérémonies  
des Mariages.

dans son absence, le plus proche Parent de la Fille, doit la tenir enfermée pendant sept nuits sous sa seule garde, pour lui marquer apparemment le regret qu'il a de la quitter. Ensuite il la livre à son Mari. Tous les Indiens du Canton sont invités à la Fête. Les Hommes apportent des haches pour le travail; & les Femmes, chacune leur demi-boisseau de Maïz: les Garçons apportent des fruits & des racines, & les Filles du gibier & des œufs. Personne n'arrive sans un présent. Chacun met le sien devant la Cabane nuptiale, & s'en écarte jusqu'à la fin de cette procession. Alors les Hommes entrent les premiers dans la Cabane; & le Marié les reçoit l'un après l'autre, en leur présentant une coupe remplie de quelque boisson forte. Les Femmes succèdent immédiatement, & reçoivent aussi une coupe de liqueur. Ensuite les Garçons & les jeunes Filles sont introduits de même. Lorsque tous les Convives sont rassemblés, on voit paroître les Peres des deux Parties. Celui du Garçon fait un assez long discours, après lequel il commence à danser, avec mille contorsions, jusqu'à perdre haleine. Ensuite se mettant à genoux, il présente son Fils à la Mariée, dont le Pere est aussi à genoux & la tient par une main. Alors celui-ci se leve, & danse à son tour. Après cette danse, les deux Epoux s'embrassent, & le jeune Homme rend la Fille à son Pere. Aussitôt les Hommes, armés de leur hache, courent, en sautant, vers une petite portion de terre qui est assignée pour la plantation des deux Epoux, & commencent à travailler en leur faveur. Ils abattent les arbres, & défrichent le terrain. Les Femmes & les Enfans y sement du Maïz, ou d'autres grains convenables à la saison. Tous ensemble y bâtissent une Cabane, qui doit être la demeure des jeunes Mariés. Après les en avoir mis en possession, chacun pense à faire du Chica-copa. On en fait beaucoup, & l'on en boit sans modération; mais avant la chaleur de l'ivresse le Marié prend les haches & toutes les armes offensives, qu'il pend au plus haut chevron de la Cabane. Cette Fête dure aussi longtems qu'il reste de quoi boire, c'est-à-dire, ordinairement trois ou quatre jours.

Il se fait des Festins dans d'autres occasions, telles que l'assemblée d'un grand Conseil. Les Indiens parlent peu dans ces parties d'amusement. Ils boivent à la santé les uns des autres, & se présentent la coupe après avoir bu. Mais ils ne paroissent faire aucune attention à leurs Femmes, qui se tiennent debout pour les servir. Elles prennent la coupe des mains de ceux qui viennent de boire, & ne la rendent qu'après l'avoir rincée. Jamais elles ne boivent, ni ne dansent publiquement avec les Hommes. Elles attendent, pour se réjouir entr'elles, que leurs Maris se soient retirés; & le soin qu'elles prennent d'eux est extreme, lorsqu'ils ont bu jusqu'à l'ivresse. Elles s'entraident pour les porter dans leurs Hamacs, où elles leur jettent de l'eau pour les rafraîchir, & ne les quittent point qu'ils ne soient bien endormis. Alors elles vont se divertir ensemble & s'enivrer à leur tour.

Instrumens  
& Danfes.

UNE des principales occupations des Hommes est de faire des flèches & des lances. Ils sont aussi quelques instrumens de Musique, surtout une espece de flûtes de Bambou creux, dont ils aiment à jouer, & qui forment un étrange concert. C'est au son de ces flûtes qu'on les voit danser. Ils se joignent en rond, les mains étendues sur leurs épaules, & se tournent de tous

côtés av  
pour fai  
breuse l  
re, poi

Mais

tirer, c

une flec

leurs C

Outre l

sion de

lesquell

suivi d'

quefois

Femme

sions: c

& de r

les app

en faire

tuent,

d'empe

ils se t

vieie c

leurs I

attribu

ont la

le tien

ils se r

une Bè

il l'évé

passé u

ne ma

seau v

sang.

defféc

quociq

Bœuf

dans u

ils ne

ou hu

chair

nes &

bois c

l'ent

granc

de fo

pouc



côtés avec une furieuse agitation. Les plus adroits se détachent du cercle, pour faire des sauts & d'autres tours de souplesse. Dans une Assemblée nombreuse la danse dure un jour entier. Ensuite ils se jettent tous dans la Riviere, pour s'y rafraîchir.

MAIS leur plus cher exercice est la Chasse. Ils prennent tant de plaisir à tirer, qu'à tout âge ils ne sauroient voir voler un Oiseau sans lui décocher une fleche; & rarement ils manquent leur coup. Jamais ils ne s'écartent de leurs Cabanes, sans être armés de leur arc, & d'une lance ou d'une hache. Outre leurs chasses particulières, qu'ils recommencent lorsque leur provision de viande est épuisée, ils font souvent des chasses solennelles, pour lesquelles ils s'assemblent en grand nombre. Un Conseil est ordinairement suivi d'une partie de chasse, dont ils fixent le jour. Ces parties durent quelquefois vingt jours, suivant la quantité de Gibier qu'ils rencontrent. Les Femmes en font aussi, mais pour servir les Hommes & porter les provisions: ce sont des paniers de Platanes, de Bananes, d'Yams, de Patates, & de racines rôties. Dans les Bois elles trouvent des Platanes verts, qu'elles apprêtent sur le champ. La farine de Maiz n'est point oubliée, pour en faire du Chica-copa. L'usage commun pour le Gibier que les Chasseurs tuent, est de manger sur le champ ce que la chaleur peut corrompre, & d'emporter ce qui peut être gardé. Chaque nuit ils logent dans le lieu où ils se trouvent vers le coucher du Soleil, pourvu que ce soit près d'une Riviere où d'un Ruissseau, ou sur le penchant d'une Montagne. Ils pendent leurs Hamaes entre deux arbres, & font un feu qui dure toute la nuit. On attribue une propriété fort singulière à leurs chiens. Quand ces Animaux ont lassé un Porc sauvage, ils l'entourent; & n'osant se jeter sur lui, ils le tiennent enfermé au milieu d'eux jusqu'à l'arrivée de leurs Maîtres. Alors ils se retirent tous, pour se garantir des fleches. Un Indien, qui a blessé une Bête sauvage, court & l'acheve d'un coup de lance. Après l'avoir tuée il l'éventre, jette ses entrailles, lui croise les jambes, dans lesquelles il passe un bâton, & la porte sur ses épaules à sa Femme. On observe qu'ils ne mangent d'aucun Animal sans l'avoir fait saigner. S'ils prennent un Oiseau vif, ils le percent avec la pointe d'une fleche, pour en tirer tout le sang. Lorsqu'ils veulent conserver la chair des Bêtes sauvages, ils la font dessécher sur le feu en plein air, avec autant de succès que les Boucaniers, quoiqu'avec moins de préparations. Cette venaison, qui ressemble à notre Bœuf fumé, se garde longtems. Ils en coupent des tranches, qu'ils mettent dans un vaisseau de terre, avec des racines & quantité de piment. Jamais ils ne font bouillir cette composition; elle demeure couverte, pendant sept ou huit heures, sur la cendre chaude. On ne leur voit pas manger de chair, plus d'une fois le jour; mais ils mangent, à toute heure, des Platanes & d'autres fruits. Chaque Cabane est pourvue d'une grosse piece de bois qui leur sert de table, & de petits troncs sur lesquels ils se placent à l'entour. Dans les Fêtes ils dressent une longue table, ils y étendent de grandes feuilles de Platanier, qui leur servent de nappe; & chacun après de foi, par terre, à la droite, unealebasse pleine d'eau. Ils avancent le pouce & l'index de la main droite, les portent au plat; & pour chaque.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

MOEURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

Chasse.

Instinct de  
leurs chiens.

Comment la  
chair des Ani-  
maux se pré-  
pare.

Table, siè-  
ges, nappes  
& maniere de  
manger.

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.MOEURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

Leurs regles  
pour connoi-  
tre la situa-  
tion des lieux,  
les chemins &  
les jours.

Comment ils  
comptent les  
Nombres.

morceau qu'ils mangent, ils trempent ces deux doigts dans la calebasse d'eau. Ils ne mangent aucune sorte de pain avec leur viande; mais ils ont une petite masse de sel, dont ils se frottent de tems en tems la langue, pour s'exciter le goût.

DANS leurs Voyages le Soleil leur sert de guide: mais si l'épaisseur des nuages, ou quelque autre accident, leur cause de l'embarras, ils ont recours aux Arbres, dont ils observent l'écorce, & le côté le plus épais leur fait connoître celui du Midi. Ils marchent ordinairement par les Bois, les Marécages & les Rivieres, plutôt que par les chemins battus, soit par la crainte de rencontrer des Espagnols, soit uniquement pour l'avantage de leur chasse. Les Hommes & les Femmes, jusqu'aux Enfans, traversent les Rivieres à la nage; mais ils se servent de Canots, ou de Radeaux, pour les descendre. Lorsqu'on leur demande le chemin, ils ont une maniere de l'enseigner qui leur est propre: en apprenant où l'on veut aller, ils font tourner le visage au Voyageur, du même côté; & pour lui marquer quand il y arrivera, ils lui font fixer les yeux sur quelque partie de l'arc que le Soleil décrit dans leur Hémisphere. Suivant qu'il est plus bas ou plus élevé, à l'Orient comme à l'Occident du Méridien, ils annoncent, non-seulement le jour auquel on peut arriver, mais si c'est le matin, ou l'après-midi, & l'heure même de l'un ou de l'autre.

Ils ne distinguent les semaines, les jours & les heures, que par des signes, qu'ils savent faire entendre à ceux-mêmes qui ignorent leur Langue; & le tems passé, que par les Lunes. Leur maniere de compter est par unités & par dixaines, jusqu'à cent; mais ils ne vont point au-delà. Waffer raconte qu'en allant dans la Mer du Sud, le Capitaine Sharp avoit trente-trois Hommes sous ses ordres. Les Indiens voulurent compter ce nombre. Un d'entr'eux s'affit, en tenant deux poignées de grains de Maïz, dont il mettoit un dans son panier, à chaque Anglois qu'il voyoit passer. Il en avoit déjà compté une grande partie, lorsqu'un accident renversa le Panier & fit tomber les grains; il parut extrêmement fâché qu'on eût troublé son calcul. Un autre, s'écartant un peu du chemin, entreprit aussi le même compte & crut l'avoir fait; mais ses Compagnons lui ayant demandé quel étoit le nombre des Etrangers, il ne put le dire. Enfin, quelques jours après, vingt ou trente des plus graves recommencerent le calcul, & n'y réussirent pas mieux, apparemment parcequ'il excédoit leur Arithmétique. Ils se mirent alors à disputer avec beaucoup de chaleur, jusqu'à ce qu'un d'entr'eux, pour terminer la dispute, prit en main tous ses cheveux, & les remua devant l'Assemblée. C'étoit faire entendre que le compte étoit impossible, & cette déclaration les mit tous d'accord. Le même Voyageur nous apprend le nom de leurs Nombres: 1. *Coupego*. 2. *Poquah*. 3. *Pauquah*. 4. *Pakequah*. 5. *Eterrah*. 6. *Indriquah*. 7. *Cougolah*. 8. *Paukopah*. 9. *Guanah*. 10. *Anivego*.

AU-DESSOUS de dix, ils ne nomment que le nombre particulier; mais en comptant dix, *Anivego*, ils frappent une fois des mains, pour marquer que c'est une seule ou la première dixaine. Ensuite, pour exprimer 11, 12, 13, &c. jusqu'à vingt, ils répètent les unités avec la dixaine. Ainsi 11, c'est

*Anivego*  
exprime  
fois, p  
autant d

LES  
me. Il  
sent du  
ple, ni  
„ qui  
„ sorte  
„ Chré  
„ bruit  
l'Isthme  
dit-il,  
trer (b)  
remarq  
erifice,  
sans no  
Esprits  
qu'ils n  
nées à l  
pophag  
texte p  
reste la  
les en  
contre

(f) I  
faveur d  
les Lan  
pressions  
de conse  
*Poonah*  
une Fill  
*chah*, de  
mac. L  
*Copah*,  
ou préc  
*Rouph*  
na *Wim*  
*Chenora*  
une ma  
voulez-  
ler don  
avez-vo  
voulez-  
comme

(g)  
(h)  
(i)  
(k)

*Anivego Coupego*; 12, *Anivego Poquah*; 13, *Anivego Pauqual*, &c. Pour exprimer vingt, ils battent deux fois des mains, en disant *Anivego*; trois fois, pour exprimer trente; & continuant de même jusqu'à cent, ils battent autant de fois qu'il y a de dizaines (f).

LES Relations s'étendent peu sur la Religion des Indiens de Tierra-Firme. Il semble, dit Correal, qu'ils adorent le Soleil, ou qu'ils le reconnoissent du moins pour leur principale Divinité; car ils n'ont d'ailleurs, ni Temple, ni culte. „ On y envoie des Missionnaires, (ajoute le même Auteur) „ qui convertissent, dit-on, des sept ou huit cens Indiens à la fois; de „ sorte que depuis qu'ils y vont, tous ces Pays devoient être absolument „ Chrétiens: cependant le Christianisme de Tierra-Firme ne fait pas grand „ bruit dans le Monde (g)”. Gomara fait consister la principale Religion de l'Isthme & des Peuples voisins, dans la crainte du Diable, qu'ils peignent, dit-il, sous diverses figures telles qu'il les prend quelquefois pour se montrer (h). Il est assez étrange que dans un long séjour avec eux Waffer n'ait remarqué aucune apparence de cérémonie religieuse, d'adoration ou de sacrifice, & qu'il ne parle que de la confiance qu'ils ont pour leurs Devins, sans nous apprendre même quelle idée ils se forment des Puissances ou des Esprits qu'ils invoquent. On en peut conclure, avec un autre Voyageur, qu'ils n'ont aucune idée d'une vie future, & que toutes leurs vues sont bornées à l'usage de leurs facultés naturelles (i). S'ils étoient autrefois Anthropophages, suivant le reproche des premiers Espagnols, qui prirent ce prétexte pour les traiter avec la dernière cruauté, il ne paroît point qu'il leur reste la moindre trace de cette barbare inclination; ou du moins Waffer ne les en soupçonne que dans leurs guerres, qui se renouvellent quelquefois contre leurs anciens Destrueteurs (k).

(f) Lionnel Waffer, *ubi sup.* p. 204. En faveur de ceux qui cherchent du rapport dans les Langues, nous ajouterons quelques expressions Dariennes, que Waffer a pris soin de conserver. *Tautah*, Pere. *Naunah*, Mere. *Poonah*, Femme. *Roupah*, Frere. *Ninah*, une Fille. *Schah*, laid. *Pacecha*, beau. *Cotchah*, dormir. *Ni*, la Lune. *Caupah*, un Hamac. *Doulah*, de l'eau. *Ca*, Poivre. *Chica-Copah*, boisson de Maiz. *Mamaubah*, fin, ou précieux. *Chaunah*, aller. *Bidama Seguah Roupah*, comment vous portez-vous? *Chauna-Wimacah*, dépêchez-vous, allez vite. *Chenorang*, gros, grand. *Schah Malouquah*, une mauvaise expression. *Estchah Caupah*, voulez-vous aller au Hamac? c'est-à-dire, aller dormir. *Pa Poonah itah Caupah*, Femme, avez-vous apprêté le Hamac? *Doulah Copah*, voulez-vous boire de l'eau? *Aupah Cenah*, comment nommez-vous ceci?

(g) Tom. I. pag. 120.

(h) Liv. III. Chap. 18.

(i) Correal, *ubi sup.* p. 119.

(k) On ne peut guères douter, qu'ils ne

DESCRIP-  
TION DE  
TIERRA-FIR-  
ME.

MOEURS ET  
USAGES DES  
HABITANS.

Religion.

mangeassent autrefois ceux qu'ils pouvoient prendre, mais c'étoit par un emportement de vengeance. Benzoni, dont le témoignage n'est pas suspect, raconte que „ ceux qu'ils „ prenoient vifs, ils leur lioient les piés & „ les mains, & les jettant par terre, leur „ versoient de l'or fondu dans la bouche „ en disant: *mange, mange de l'or, Chretien;* „ & pour leur faire encore plus d'opprobre „ avec coûteaux & couperets faits de cer- „ taines pierres tranchantes, leur coupoient „ un bras, ou une épaule, les autres une „ jambe, & rôtiissant ces membres sur les „ charbons, en chantant & dansant les man- „ geoient. Il y en avoit néanmoins, qui re- „ fusoient d'en manger, craignant que cette „ chair ne leur fit encore mal dedans le „ corps”. L. I. Chap. 23. Dans un autre en- „ droit: „ ils disent aujourd'hui, qu'il ne fait „ pas bon manger un Espagnol, parceque la „ chair en est trop dure, si l'on ne la fait „ tremper & ramollir deux ou trois jours a „ vant que d'en manger. p. 239.

## §. VII.

*Description du Pérou.*DESCRIP-  
TION DU  
PÉROU.

S'il est vrai que la plus riche Contrée du Monde soit celle qui renferme le plus d'or & d'argent dans son sein, on ne peut refuser cet avantage au Pérou. Mais, sans entrer dans une question, qui appartient d'un côté à la Politique & de l'autre à la Morale, ni même dans celle des causes naturelles (a) de cette propriété, qui regardent la Physique, on se borne ici à la méthode qu'on a suivie dans les autres Descriptions.

Situation &  
bornes qu'on  
donnoit au  
Pérou.

SUIVANT les Géographes d'un tems peu éloigné, le Pérou, partie la plus considérable de l'Amérique Méridionale, qui en prend quelquefois le nom de *Peruvienne*, est situé entre les 291 & 317 degrés de longitude, & entre le sixième degré de latitude du Nord & le trente-sept du Sud. Ils comprennent à la vérité, dans cette étendue, le *Tucuman*, qui a fait depuis long-tems partie de sa Viceroyauté. Sa longueur, disent-ils, est d'environ huit cens vingt lieues, du Sud-Est au Nord-Est; & sa plus grande largeur ne passe point deux cens quatre-vingts lieues de l'Est à l'Ouest. Ils lui donnent pour bornes au Nord, *Tierra-Firme*; à l'Orient, les Provinces des *Amazones* & de *Rio de la Plata*; au Midi, le *Chili* & la *Terre Magellanique*; & au Couchant la *Mer du Sud* ou *Pacifique*.

Sa division  
en trois Au-  
diences.

LES mêmes Auteurs établissent la division civile du Pérou en trois Audiencias Royales: celle de *Los Reyes*, ou *Lima*; celle de *Quito*; & celle de *Plata*, dans laquelle ils mettent les Provinces de *Los Charcas* & de *Tucuman*. Ils divisent aussi le Pérou en deux Provinces Ecclésiastiques, qui répondent à ses deux Archevêchés, celui de *Lima* & celui de *Plata*. Sous le premier, ils comptent des Evêchés de *Cusco*, de *Quito*, d'*Arequipa*, de *Truxillo*, de *Guamanga*, celui de *Panama* dans *Tierra-Firme*, avec ceux de *Sant' Jago* & de la *Conception* dans le *Chili*. Sous le second, ils mettent les Evêchés de la *Paz* ou *Chuquiaca*, *S. Michel d'Estero* dans le *Tucuman*, *Santa-Cruz* de la *Sierra Nueva*, ou *Barranca*, la *Trinidad*, *Buenos Aires*, l'*Assomption* sur *Rio de la Plata*, & l'*Assomption* sur l'*Uruguay*. Mais cette dernière division n'a jamais eu de justesse dans leurs propres suppositions, puisqu'elle renferme plusieurs Evêchés qu'ils ne reconnoissent, ni du Pays, ni du Gouvernement du Pérou.

Audiencia de  
Lima ou Los  
Reyes.

L'AUDIENCIA de *Lima*, disent-ils encore, est entre celle de *Quito*, vers le Nord, & celle de *Plata* vers le Sud. Ses principales Villes sont *Lima*, ou *Los Reyes*, Capitale non-seulement de son Audience, mais de tout le Pérou; *Cusco*; *Callao* de *Lima*; *Arequipa*; *Truxillo*; *Guamanga*; *Sant' Jago* de  
las

(a) Après bien des raisonnemens, *Acosta* revient là-dessus à la volonté du Créateur, qui a distribué, dit-il, ses dons comme il lui a plu. Mais il remarque, après *Philon*, que les Métaux se trouvent toujours dans des Terres incultes & stériles. Rarement, ou jamais, il ne s'en trouve dans les Terres ferti-

les en herbes & en fruits; quoiqu'étant ordinairement assez enfoncés dans le sein de la Terre, ils ne doivent rien changer à la couche extérieure, qui ne demande pas une extrême épaisseur pour être fertile. *Histoire Naturelle des Indes*, Liv. IV. Ch. 3.

las Vall  
ra; Sa  
NuevoL'At  
payan,  
de Los  
font Pé  
ver; P  
to, Ca  
ça, o  
Los Qu  
la four  
l'Oro.Sant' J  
ENF  
vant le  
princip  
l'Audie  
Cruz o  
man;  
est l'in  
franço  
çons dMA  
ce dès  
trouve  
fut rep  
minati  
favans  
le tém  
leurs  
Descr  
& de  
d'articLE  
ajou  
ma, c  
pris l  
man,  
me l  
à leu  
polit  
roi,  
nem(D)  
(C)  
X

las Valles; Sant' Jago de Mira-Flores; Caxamalca; San Juan de la Frontera; San Juan de l'Oro; San Francisco de la Vittoria; Guanuco, Arnedo, Nuevo Potosi, Guaira, ou Gora.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

L'AUDIENCE de Quito comprend, dans les mêmes Descriptions, le Popayan, le Quito propre, le Pays de Los Quixos ou de la Canelle, & celui de Los Pacamoros. Les principales Villes qu'elles nomment dans le Popayan, sont Popayan, Capitale de la Province; Santa-Fé de Bogota; Cari; Almaguer; Pasto, & Madrigal. Dans le Quito; Quito, ou San Francisco de Quito, Capitale de l'Audience; Riobamba; Puerto Vejo; Guayaquil; Cuenca, ou Bamba; Loxa, ou Zaxa; Zamora; Jaën; & San Miguel. Dans Los Quixos; Baëza, Capitale du Pays; près de laquelle ces Ecrivains placent la source de la Riviere des Amazonas; Archidona; Avila; & Sevilla de l'Oro. Dans Los Pacamoros; Valladolid, ou S. Juan de Salinas, Capitale; Sant' Jago de Las Montañas; & Loyola, ou Cumbinama.

Audience de  
Quito.

ENFIN la troisieme Audience, & la plus Méridionale, est composée, suivant les mêmes Garans, des Provinces de Los Charcas & de Tucuman. Les principales Villes, dans Los Charcas, sont Plata, ou la Plata, Capitale de l'Audience; Potosi; Arica; la Paz, ou Chuquiaca; Barranca, ou Santa-Cruz de Sierra-Nueva; Oropesa; Tobiso; Porco; & Pica. Dans le Tucuman; Sant' Jago d'Estero, Capitale; Corduba; S. Luiz; & S. Miguel. Tel est l'informe Tableau qu'on trouve du Pérou, dans plusieurs Méthodes françoises & étrangères, où l'on croiroit pouvoir puiser les meilleures leçons de Géographie.

Audience de  
Plata.

Inexactitude  
de cette Des-  
cription.

MAIS renonçons à cette ancienne & confuse division, qui avoit fait place dès 1718, comme on a déjà pris soin (b) de l'observer, à celle qui se trouve actuellement établie, & qui, ayant souffert quelque interruption, fut reprise en 1739, pour durer vraisemblablement aussi longtems que la Domination d'Espagne au Pérou. Nous remarquerons seulement que les deux savans Voyageurs, qu'on prend pour guides, ne se fondent pas toujours sur le témoignage de leurs propres yeux, mais qu'ils répondent de la fidélité de leurs Mémoires. Avertissons aussi, comme nous l'avons déjà fait dans la Description de Tierra-Firme, que celle des principales Villes, des Mines & de plusieurs autres objets de cette importance, est réservée pour autant d'articles, qui succéderont sous les titres qui leur conviennent.

Différence  
entre l'ancien-  
ne & la nou-  
velle division.

LE Gouvernement, ou la Viceroyauté du Pérou, n'embrasse proprement aujourd'hui, que les Pays qui sont sous la Jurisdiction des Audiencias de Lima, de Los Charcas & du Chili, sous lesquelles néanmoins sont encore compris les Gouvernemens de Santa-Cruz de la Sierra, du Paraguay, de Tucuman, & de Buenos-Aires, quoique ces trois dernieres Provinces aient, comme le Chili, leurs Gouverneurs particuliers, avec une autorité convenable à leur caractère; c'est-à-dire, que tout absolu qu'ils sont, dans les affaires politiques, civiles, & militaires, ils reconnoissent la supériorité du Viceroy, qui, par exemple, en cas de mort, a droit de nommer à leurs Gouvernemens par provision (c). Cette Viceroyauté se trouve bornée, au Nord, à

Description  
Géographique  
de l'état ac-  
tuel du Pérou.

(b) Dans le Journal de Dom d'Ulloa, vers la fin.

(c) Il y a suivant la Relation, d'autres cas importants qu'elle n'explique point.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

ce qui est renfermé dans le Corrégiment de Piura, qui confine à ceux de Guayaquil, de Loxa & de Chachapoya, qui finit à celui de Jaën de Bracamoros. De sorte que commençant au Golfe de Guayaquil, elle s'étend depuis la Côte de Tumbes, par les 3 degrés 25 minutes de Latitude australe, jusqu'aux Terres Magellaniques, environ 54 degrés de la hauteur du même Pole, c'est-à-dire, l'espace de 1012 lieues marines. A l'Orient, elle confine en partie au Brésil; étant bornée de ce côté-là, par la fameuse Ligne de démarcation, qui divise les Domaines des Couronnes de Castille & de Portugal, & en partie à la Mer du Nord. A l'Occident, ses limites sont la Mer du Sud.

*Audience de Lima.*

Audience de  
Lima, & sa  
division.

L'AUDIENCE de Lima, érigée en 1542, comprend dans sa Jurisdiction l'Archevêché de Lima, & les quatre Evêchés de Truxillo, Guamanga, Cusco & Arequipa; car tout suit à-présent la division Ecclesiastique.

LE Diocese Archiepiscopal est divisé en quinze Corrégimens (d), ou Provinces, qui sont 1 Lima; 2 Chancay; 3 Santa; 4 Canta; 5 Cagnete; 6 Ica; Pisco & Nasca; 7 Guarchiti; 8 Guanuco; 9 Taunos; 10 Caxa-Tambo; 11 Tarma; 12 Fauxa; 13 Conchucos; 14 Guaylas; 15 Guamalies.

Cercado, ou  
Corrégiment  
de Lima.

I. LE Corrégiment de Lima contient, dans un espace de cinq lieues à la ronde, les Bourgades suivantes, qui reconnoissent pour Supérieur immédiat, un Corréidor établi dans la Capitale: Surco, Los Charillos, Miraflores, la Magdalena, Luriganche, Late, Pachacama, Lurin, & les Indiens des Fauxbourgs de Callao. Le nombre infini d'Habitans naturels, dont cette Vallée étoit remplie avant la Conquête, est réduit présentement à ces petites Peuplades, parmi lesquelles on ne connoît aujourd'hui que deux Caciques, celui de Miralores & celui de Surco; mais tous deux si pauvres & si misérables, que pour vivre ils montrent à jouer des Instrumens dans Lima. La description particuliere de cette Capitale fera mieux connoître son Corrégiment.

Corrégiment  
de Chancay.

II. CELUI de Chancay, qui est entre ceux de Lima & de Santa, comprend le Bourg de la Baranca, la Ville de Gaura & celle de Chancay. La Baranca n'est composé que de soixante à soixante & dix Maisons: mais il ne laisse pas d'être fort peuplé, surtout d'Espagnols. Toute la Ville de Gaura consiste en une rue, de près d'un quart de lieue de long, & contient environ deux cens Maisons, les unes de Brique cuite, & les autres de Brique crue, avec quelques Cabanes d'Indiens. Elle a deux Eglises, celle de la Paroisse, & celle des Franciscains, son seul Couvent. Le bout méridional de la rue est fermé par une grande Tour, avec une Porte, au-dessus de laquelle est une espece de Donjon. Cette Tourelle donne entrée sur un Pont de pierre, sous lequel passe la Riviere de Gaura, qui est assez profonde, & si proche de la Ville qu'elle en baigne les fondemens sans pouvoir les endommager, parcequ'ils sont bâtis sur le roc. Au-delà de la Riviere, on trouve une espece de Fauxbourg, dont les Maisons, un peu éloignées les unes des autres, s'étendent l'espace d'une demi-lieue le long du chemin. Gaura, sui-

Ville de  
Gaura.

(d) Ce titre revient à celui de Bailliage.



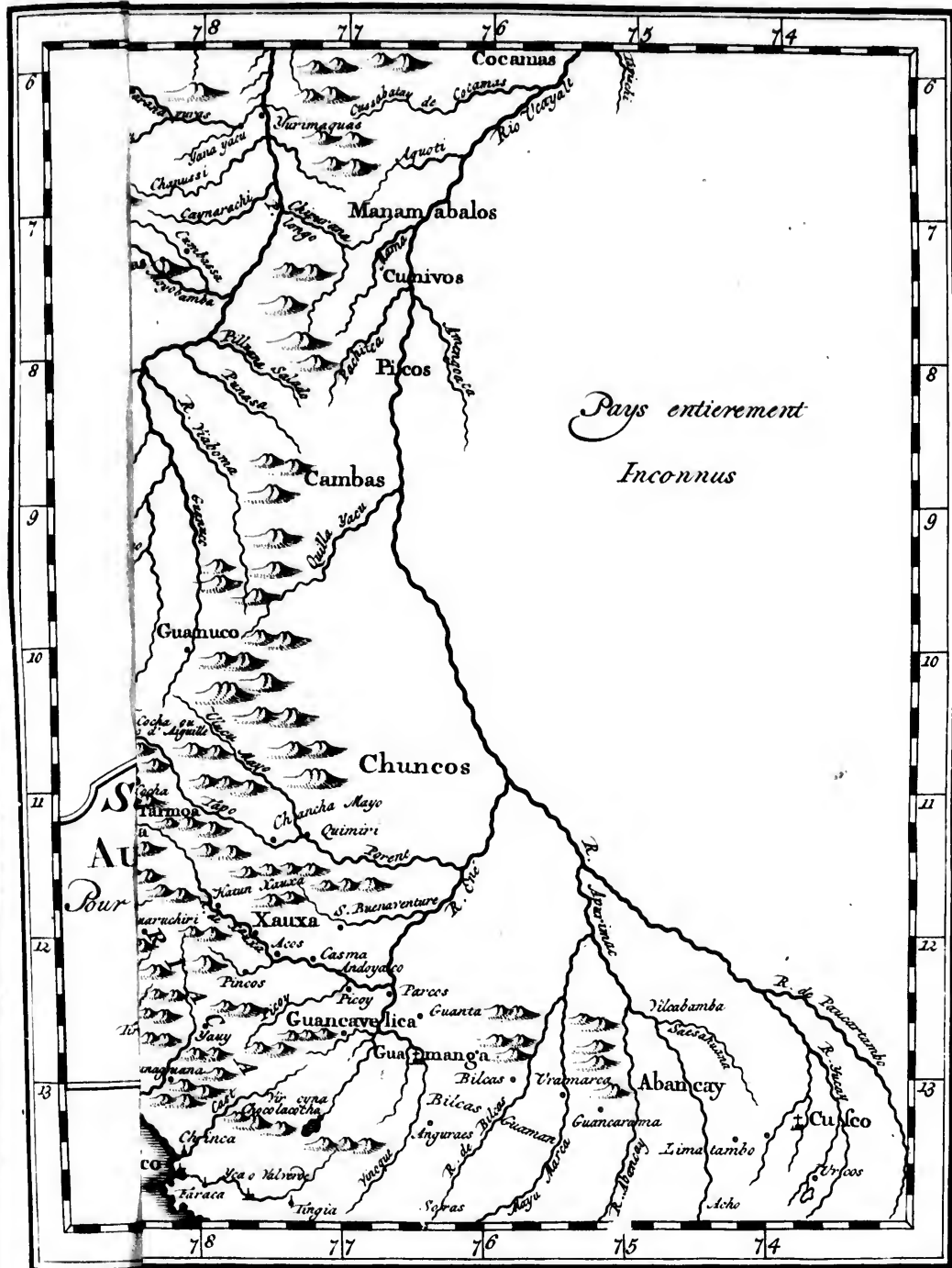
ceux de  
e Braca-  
end de-  
australe,  
u même  
lle con-  
e Ligne  
le & de  
s font la

iffidiction  
ga, Cuf-

ou Pro-  
; 6 Ica;  
mbo; 11

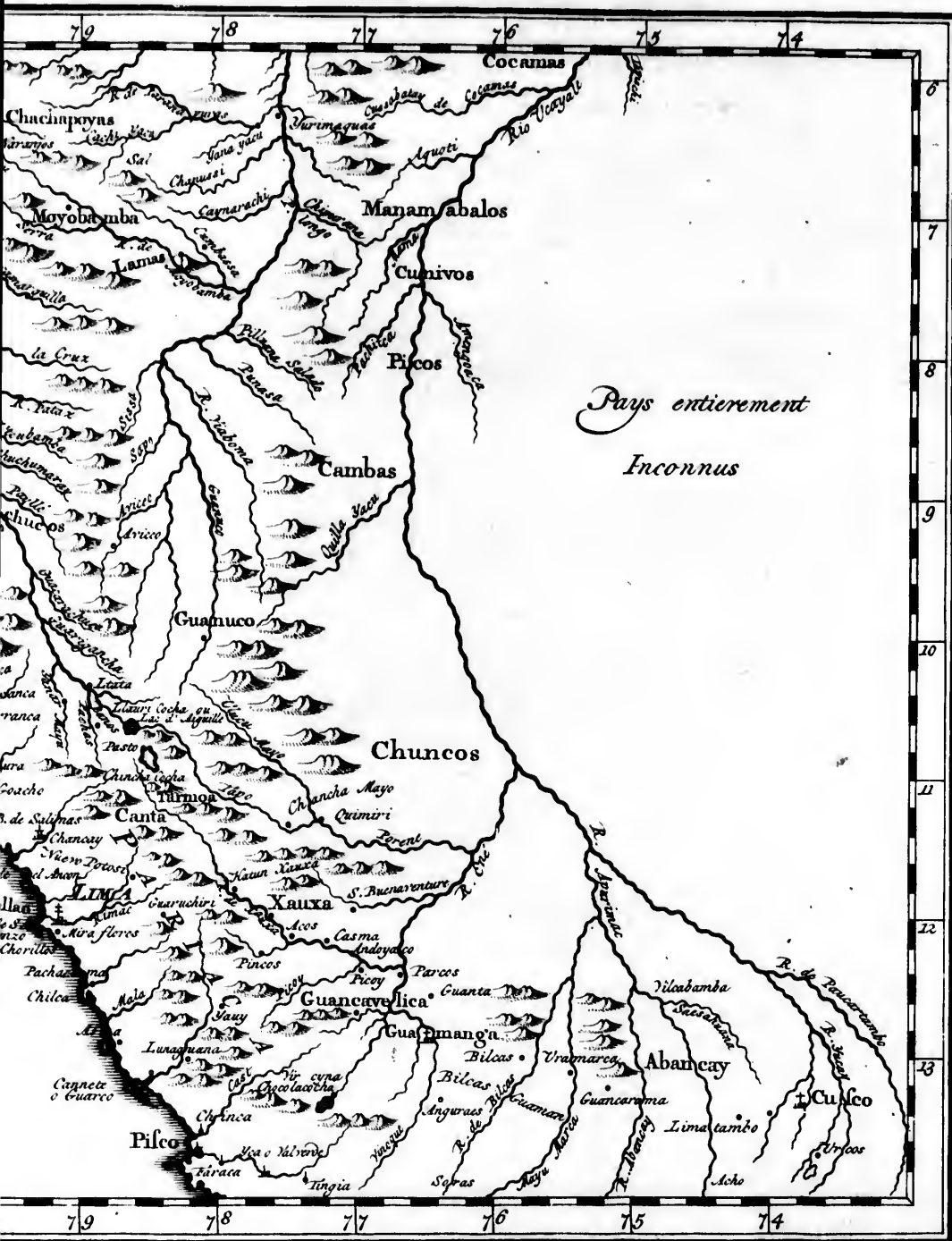
eues à la  
r immé-  
Miraflo-  
s Indiens  
ont cet-  
ent à ces  
deux Ca-  
auvres &  
dans Li-  
connoître

ta, com-  
cay. La  
: mais il  
de Gau-  
tient en-  
le Brique  
de la Pa-  
onal de la  
quelle est  
le pierre,  
si proche  
mmager,  
e une es-  
s des au-  
ura, sui-











vant  
tes 3  
n'en  
trois  
ques-  
les au  
Corre  
licues  
cond

III  
de ce  
conti  
minu  
dix l  
qui se  
mey,  
Le F  
gué,  
lesque  
trave  
Chev  
de. F  
ainfi  
gnée  
On y  
ayant  
bitan  
minu  
est-el  
Man  
nier  
Bour  
meur  
grés  
13 li  
ribles  
tivild  
ta.  
nom  
quab  
n'est  
que  
Caci

IV

ma,  
de p

vant l'observation des deux Voyageurs Espagnols, est à 11 degrés 3 minutes 36 secondes du Sud. Chancay, qui en est à quatorze lieues, quoiqu'on n'en compte ordinairement que douze, est une ville composée d'environ trois cents Maisons, qui contient un grand nombre d'Espagnols, & quelques-uns d'une haute distinction. Le reste des Habitans est, comme dans les autres Villes, un mélange de toute sorte de races. C'est la demeure du Corrégidor, qui gouverne Gaura par un Subdélégué. On compte douze lieues de Chancay à Lima; & sa hauteur est 11 degrés 33 minutes 47 secondes.

III. Le Corrégiment de Santa tire ce nom, comme sa principale Ville, de celui d'un Fleuve fort rapide, qu'on traverse en venant de Truxillo. Il contient plusieurs Bourgades, entre lesquelles sont *Moche* (à 8 degrés 24 minutes 59 secondes), composé de cinquante Maisons, & de soixante & dix Familles, Espagnols, Indiens & Mulâtres; *Bira*, le *Tambo de Chao*, qui sont entre Truxillo & Santa; *Guaca*, *Manchan*, *Casma la Baxa*, *Guarmey*, *Callejones*, *Guamanayo* & *Pativilca*, qui sont entre Santa & Chancay. Le Fleuve de Santa, qu'on passe près du Tambo de Chao, s'élargit, au gué, d'environ un quart de lieue, & forme cinq principales branches, par lesquelles il coule, en toute saison, avec beaucoup de profondeur. Pour le traverser, il y a sur ses bords des Hommes destinés à cet office, avec des Chevaux fort hauts, dressés à résister au courant, qui est toujours très rapide. La Ville de Santa, ou *Santa Maria de la Parilla*, (car c'est proprement ainsi qu'elle se nomme,) fut d'abord bâtie sur la Plage, dont elle est éloignée à-présent d'un peu plus d'une demi-lieue. Elle étoit alors très peuplée. On y voyoit divers Couvens, & le Corrégidor y faisoit sa demeure. Mais ayant été détruite en 1685, par Edouard David, Pirate Anglois, ses Habitans se transporterent dans le lieu où elle est aujourd'hui, à 8 degrés 17 minutes 26 secondes du Sud. Elle n'a pas repris son ancien éclat. À-peine est-elle composée de cinquante Familles d'Indiens & de Mulâtres. *Guaca* & *Manchan* sont deux Hameaux. *Casma la Baxa*, qui est à une lieue du dernier, est un fort petit Bourg. *Guarmey*, à quinze lieues de *Manchan*, Bourg d'environ soixante & dix Familles, n'est considérable que par la demeure du Corrégidor, qui étoit autrefois à Santa. Sa Latitude est 10 degrés 3 minutes 53 secondes. Entre *Guarmey* & *Callejones*, qui en est à 13 lieues, les chemins sont affreux, par des Sables, des Collines & d'horribles Côtes. On trouve ensuite *Guamanayo*, dépendance du Bourg de *Pativilca*, qui est à huit lieues de *Callejones*, & le dernier du ressort de Santa. *Pativilca* n'est composé que de cinquante à soixante Maisons, & d'un nombre proportionné d'Habitans, la plupart de race mêlée: mais il est remarquable par les restes d'un Edifice Indien, situé sur le bord de la Mer, qui n'est qu'à trois quarts de lieue de *Guamanayo*. Ce sont des murs de brique que leur grandeur fait prendre pour les ruines du Palais de quelque ancien Cacique.

IV. Le Corrégiment de Canta est à cinq lieues au Nord-Nord-Est de Lima, de sorte qu'il touche au Cercado de cette Capitale. Son étendue est de plus de trente lieues, dont la plus grande partie occupe les premières

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

Ville de  
Chancay.

Corrégimen-  
de Santa.

Fleuve &  
Ville de San-  
ta.

Corrégimen-  
de Canta.

DESCRIP-  
TION DU  
PÉROU.

branches des Montagnes, connus sous le nom de Cordilliere des Andes. Aussi le Climat en est-il varié, suivant la disposition du Pays. Celui de la partie basse, ou des Vallées, est chaud. Celui de la partie haute est tempéré, ou froid, sur les Collines mêmes. De vastes Campagnes de Bambous appartiennent en partie à cette Province, & sont toujours froides, parcequ'elles sont dans la partie élevée. Elles nourrissent beaucoup de Brebis & de Moutons; & parmi leurs fruits on regarde les Papas comme les meilleurs du Pérou. Ces Campagnes ont de belles Terres, qui appartiennent à la principale Noblesse de Lima. A *Guamantagua*, Bourgade du Pays, on révere une Image du *Santo Christo*, qui attire en pèlerinage tous les Habitans de Lima, surtout aux Fêtes de la Pentecôte.

Corrégiment  
de Cagnete.

V. La Ville de Cagnete donne son nom à ce Corrégiment, dont elle est la principale Place. Sa Jurisdiction commence à six lieues au Sud de Lima, & s'étend, par le même rhumb, à plus de trente lieues le long de la Côte. Le Climat y est semblable à celui de Lima, & les Vallées y sont fertilisées par une Riviere & par divers Ruilleaux qui les traversent. Elles produisent quantité de Froment & de Maïz. Une partie des Terres est plantée de Cannes douces, dont on tire beaucoup de Sucre. Dans le voisinage du Bourg de *Chilca*, qui est à dix lieues de Lima, on trouve beaucoup de salpêtre, qui sert à faire de la poudre pour les Arsenaux de cette Ville. La Pêche est un autre avantage de cette Province, surtout pour les Bourgs voisins de la Mer. Elle abonde aussi en fruits, en légumes, en Oiseaux domestiques des Indes; & le commerce qu'elle en fait avec Lima est considérable.

Ica, Pisco &  
Nasca.

VI. Le sixieme Corrégiment porte le nom de trois Villes, *Ica*, *Pisco* & *Nasca*, & sa partie antérieure s'étend le long de cette Côte vers le Sud. Sa Jurisdiction comprend plus de soixante lieues en longueur, entrecoupées de quelques déserts; mais cet espace est si sablonneux, que les Campagnes demeurent incultes, partout où les Rivieres & les Canaux ne peuvent atteindre. On en excepte quelques Quartiers, qui, sans pouvoir être arrosés, ne sont pas moins plantés de Vignes, dont les sèps se maintiennent par l'humidité de la terre, & donnent beaucoup de raisins. Le vin qu'on en tire est porté à Callao, d'où il passe à Guayaquil & à Panama. Les Provinces intérieures s'en fournissent aussi, & l'on en fait beaucoup d'eau-de-vie. Enfin cette Province a des Oliviers, dont les Olives peuvent également se manger & servir à faire de l'huile. Les Cantons, où l'eau peut atteindre, produisent du Froment, du Maïz & toute sorte de fruits. Dans la Jurisdiction d'Ica, il se trouve des Forêts d'Algorrobales, dont on nourrit une prodigieuse quantité d'Anes; riche augmentation de commerce pour les Habitans, parce qu'aux environs de Lima, comme dans les autres Provinces, on emploie un grand nombre de ces Animaux à la culture des Terres. Les Habitans maritimes s'occupent de la Pêche, & salent leur Poisson, pour l'envoyer dans les Montagnes, où le débit en est sûr.

Corrégiment  
de Guarachiti.

VII. Le Corrégiment, qui se nomme *Guarachiti*, renferme dans les Terres de sa dépendance la premiere branche de la Cordilliere, avec une partie de la seconde, & s'étend par l'une & l'autre à plus de quarante lieues. Cette Province commence six lieues à l'Orient de Lima. Elle n'a de fertile & de peu-

plé que  
Ses Mo

VIII  
rante li  
que plu  
elle est  
Habitat  
les plus  
& les  
tes sont  
autres

IX.  
Elle co  
Cordill  
plus de  
Maïz &  
sont pe  
menu P

X.  
Nord d  
partie  
Il s'y t  
ques M

XI.  
ma. Sa  
Est, &  
qui en  
dans sa  
Bestiau  
fources  
qui oc

XII.  
est du  
qui for  
viere  
*Chicay*  
de ce t  
rempli  
diens.  
d'atar  
Cusco  
porten  
ces. E  
tagne,  
sions,  
Mines

plé que ses Vallons & ses lieux bas ; ils abondent en grains , comme en fruits. Ses Montagnes ont des Mines d'argent , dont on ne vante point l'abondance.

VIII. GUANUCO est la principale Place du Corrégiment de ce nom , à quarante lieues Nord-Est de Lima. Elle étoit autrefois distinguée par le choix que plusieurs des premiers Conquérens en avoient fait pour s'y établir ; mais elle est fort déchue de cette splendeur , quoique les Maisons de ces illustres Habitans y subsistent encore. A-peine est-elle comparable aux Bourgs les plus médiocres des Indiens. Cependant le climat du Pays est tempéré , & les Campagnes y sont fertiles en grains & en fruits. On y fait différentes sortes de Confitures & de Gelées , qui sont estimées & recherchées des autres Provinces.

IX. CETTE Jurisdiction commence à vingt lieues de Lima , au Sud-Est. Elle comprend une partie de la première & de la seconde branche de la Cordillière , & le Climat en est inégal. Dans sa plus grande longueur elle a plus de trente lieues d'étendue. On y recueille du Froment , de l'Orge , du Maïs & d'autres grains , avec les fruits ordinaires du Pays. Ses Champs sont perpétuellement couverts d'herbe , qui nourrit beaucoup de gros & de menu Bétail , dont la plus grande partie est vendue à Lima.

X. LA Province de *Caxa-Tambo* commence à trente-cinq lieues au Nord de Lima. Sa plus grande étendue est d'environ vingt lieues , dont une partie est située dans les Montagnes. Tout son Territoire est fertile en grains. Il s'y trouve aussi des Mines d'argent , mais peu abondantes , avec quelques Manufactures Indiennes de Bayettes , qui font partie de son Commerce.

XI. CE Corrégiment est un des plus considérables de l'Archevêché de Lima. Sa Jurisdiction commence à quarante lieues de cette Capitale , au Nord-Est , & confine , vers l'Orient , aux Indiens Sauvages , nommés *Maran-Cochar* , qui en insultent quelquefois les Habitans. La Province est fertile en grains , dans sa partie tempérée. Dans la partie froide , elle nourrit quantité de Bestiaux. Ses Mines d'argent sont riches , & le Pays s'en ressent ; outre ces sources de Commerce elle a des Manufactures de Bayettes & d'autres étoffes , qui occupent une bonne partie du grand nombre d'Indiens qui l'habitent.

XII. JAUXA commence à quarante lieues de Lima , vers l'Est. Son étendue est du même nombre de lieues. Elle comprend les Vallées & les Plaines , qui sont entre les deux Cordillières , l'Orientale & l'Occidentale. Une Rivière qui la traverse , nommée aussi *Jauxa* , prend sa source dans le Lac *Chicay-Cocha* , & passe pour un des bras du Marañon. Toute la Jurisdiction de ce Corrégiment est divisée en deux parties par la Rivière même. Elle est remplie de belles Bourgades , bien peuplées d'Espagnols , de Métifs & d'Indiens. Son terroir est fertile en grains & en fruits ; & son Commerce est d'autant plus considérable , que c'est la grande route pour les Provinces de Cusco , de La Paz , de Plata , & pour les autres Contrées Méridionales qui portent le nom de *Tierra de arriba* , Provinces d'en-haut , ou hautes Provinces. Elle confine , comme la précédente , aux Indiens Sauvages de la Montagne , parmi lesquels les Religieux Franciscains ont commencé des Missions , dont la première est dans le Bourg d'*Ocopa*. Cette Province a quelques Mines d'argent , qui contribuent à l'enrichir.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

Corrégiment  
de Guanuco.

Corrégiment  
de Yanyos.

Corrégiment  
de Caxa-Tam-  
bo.

Corrégiment  
de Tarima.

Corrégiment  
de Jauxa.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

Corrégiment  
de Conchucos.

Corrégiment  
de Guaylas.

Corrégiment  
de Guamalis.

Ordre établi  
dans les Cor-  
régimens.

Corrégimens  
des Dioceses  
de l'Audience  
de Lima.

Diocese de  
Truxillo &  
ses sept Cor-  
régimens.

Truxillo.

XIII. Ce Corrégiment commence à quarante lieues de Lima, vers le Nord-Nord-Est, & s'étend par le centre des Montagnes: ce qui en rend le Climat fort inégal. Le Pays abonde en grains & en fruits. Son terroir, moins propre aux semences, nourrit quantité de Bestiaux. Les Manufactures Indiennes de Bayettes, de Drogues de Laines, & d'autres draps grossiers, font un bon Commerce à cette Province.

XIV. GUAYLAS occupe aussi le centre des Montagnes, & commence à cinquante lieues de Lima. Sa Jurisdiction est assez grande, & son terroir a les mêmes propriétés que le précédent: il nourrit surtout quantité de Bestiaux.

XV. GUAMALIES, dernier Corrégiment de l'Archevêché de Lima, est situé aussi dans le centre des Cordillieres, & le Climat n'y est pas moins inégal. Sa Jurisdiction commence à quatre lieues de Lima, vers le Nord-Est. Le froid y est plus ordinaire que le chaud: aussi le terroir est-il peu fertile dans tout son espace, qui est de plus de quarante lieues. Ses Bourgades sont peuplées de Tisserands, de Cardeurs & de Drapiers, qui fabriquent des Bayettes & des Serges pour les Provinces où ces Manufactures manquent.

Tous ces Corrégimens, comme ceux des Evêchés, sont remplis de Bourgs, de Villages & de Hameaux, habités par des Espagnols, des Métifs & des Indiens, sans aucune regle pour la proportion du nombre; & comme la résidence du Corrégidor, qui en prend le titre de Capitale, est souvent fort éloignée des autres parties du Pays de sa Jurisdiction, chaque Corrégiment a été divisé en plusieurs districts, gouvernés par un Subdélégué. Les grandes Habitations ont ordinairement chacune leur Curé particulier; & les petites sont jointes, au nombre de deux ou trois, sous un même Curé, qui a des Vicaires pour l'assister lorsqu'elles sont éloignées entr'elles. Ces Curés sont ou réguliers, ou séculiers, suivant le droit que chacun de ces deux Ordres prétend avoir acquis dans le tems de la Conquête.

L'EVÊCHÉ de Truxillo, premier Diocèse de l'Archevêché de Lima, s'étend au Nord de cet Archevêché, & termine de ce côté la Jurisdiction de la Viceroyauté du Pérou. Il s'étend même au-delà, puisqu'il comprend le Gouvernement de *Jaen de Bracamoros*, qui appartient à l'Audience de Quito: mais on ne doit parler ici que des Corrégimens de cet Evêché qui sont compris dans le Gouvernement du Pérou. On en compte sept: 1 *Truxillo*. 2 *Sagna*. 3 *Piura*. 4 *Caxamarca*. 5 *Chachapoyas*. 6 *Llulla* & *Chillaos*. 7 *Pataz* ou *Caxamarquilla*.

I. Ce Corrégiment n'a pas plus de vingt lieues de long, entre Chocopé & Moche. Truxillo, sa Capitale, est, suivant les observations des deux Mathématiciens Espagnols, à 8 degrés 6 minutes 3 secondes de Latitude Australe. Sa situation est agréable, dans la Vallée de *Chimo*. Elle est ceinte d'un mur de brique; & pour la grandeur elle peut être comptée entre les Villes du troisieme rang. Sa distance du rivage de la Mer n'est que d'environ une demi-lieue; & le Port de *Tuanchaco*, quoiqu'éloigné de deux lieues vers le Nord, sert à son Commerce maritime. Les Maisons de Truxillo ne manquent point d'apparence. Les principales sont de brique cuite, avec de grandes Portes & des Balcons; les autres sont de brique crue. Mais elles

sont to  
de Ter  
Doyen  
Prében  
le Tré  
nomme  
Monaf  
tent be  
de tou  
très di  
billeme  
milles  
ficile d  
est ext  
cre. La  
menade

II. I  
tend d

Cho  
Espagn  
propri  
quaran  
le soir  
heure,  
détruis  
déluge  
qu'ils  
plut p  
vu de

A u  
*Pedro*,  
abonda  
arrive  
l'interv  
me no  
*Jefa*,  
au Co  
ses H  
du Co  
& 300  
nom,  
les gr  
Lamb  
tire,  
Bourg  
re no

sont toutes fort peu exhaussées; ce qui vient de la crainte des tremblemens de Terre. L'Evêque, le Corrégidor, & le Chapitre, qui est composé d'un Doyen, d'un Chantre, d'un Archidiacre, de quatre Chanoines & de deux Prébendiers; le Trésor Royal & ses deux Officiers, qui font le Contador & le Trésorier; enfin plusieurs Couvens de différens Ordres, entre lesquels on nomme un College de Jésuites, un Hôpital de N. D de Bethléem, & deux Monasteres de Filles, l'un de Sainte Claire, l'autre de Carmelites, augmentent beaucoup la splendeur de cette Ville. Les Habitans sont un mélange de toute sorte de races: mais entre les Espagnols il se trouve des Familles très distinguées. En général, ils sont tous civils & fort bien élevés. L'habillement & les usages y sont les mêmes qu'à Lima. Il n'y a point de Familles un peu aisées, qui n'aient leurs Caleches, sans lesquelles il seroit difficile de marcher dans des rues toujours couvertes de sable. Toute la Vallée est extrêmement fertile, en grains, en fruits, en raisins, en cannes de sucre. Les arbres touffus, qui environnent la Ville, forment d'agréables promenades, & l'on y jouit toujours d'un beau Ciel.

II. LE Corrégiment de Sagna suit, au Nord, celui de Truxillo, & s'étend d'environ trente lieues, depuis *Chocopé* jusqu'à *Morropé*.

CHOCOPÉ est un Bourg de soixante ou soixante-dix Familles, la plupart Espagnoles, & le reste Indiennes. On remarque de ce Bourg, comme une propriété fort singulière dans ces climats, qu'en 1726 il y plut pendant quarante jours continuels, avec cette particularité, que la pluie commençoit le soir à quatre ou cinq heures, & finissoit le lendemain matin à la même heure, le Ciel étant serein tout le reste du jour. Cet accident imprévu y détruisit toutes les Maisons qui n'étoient pas de brique cuite. Pendant ce déluge les vents du Sud ne varient point, & soufflerent avec tant de force, qu'ils agitoient le sable, quoique changé en limon. Deux ans après il y plut pendant onze jours, mais avec moins de force: & depuis, on n'a pas vu de pareil phénomène, comme on ne se souvenoit pas d'en avoir jamais vu de semblable auparavant.

A treize ou quatorze lieues de Chocopé, on rencontre le Bourg de *San Pedro*, dont le terroir est fertilisé par la Rivière de *Chiloma*. Il produit en abondance des cannes de sucre, des raisins & des fruits de toute espece. On arrive ensuite à *Lambayeque*, qui est à vingt lieues de San Pedro: mais dans l'intervalle on traverse la Rivière de *Xaquetepeque*, laissant le Bourg du même nom à un quart de lieue de distance, & l'on passe par le Bourg de *Monsefa*, à quatre ou cinq lieues de *Lambayeque*. *Sagna*, qui a donné son nom au Corrégiment, ayant été saccagée en 1681 par les Pirates Anglois, tous ses Habitans se transporterent à *Lambayeque*, qui est devenu la résidence du Corrégidor. Aussi ce Bourg ne contient-il pas moins de 1500 Maisons, & 3000 Chefs de Familles. A peu de distance coule une Rivière de même nom, qu'on passe à gué lorsqu'elle est basse, & sur un Pont de bois dans les grandes eaux. Elle est quelquefois tout-à-fait à sec. Les environs de *Lambayeque* sont fertiles, autant que la Rivière, & les Canaux qu'on entretient, y répandent la fécondité. On compte de-là quatre lieues à *Morropé*, Bourg d'environ 160 Familles, toutes Indiennes, & situé près d'une Rivière nommée *Pozuelas*, qui cesse de couler en Été.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

Sagna.

DESCRIP-  
TION DU  
PÉROU.

Piura.

Comment  
on traverse  
le Désert.

III. DE Morropé à *Sechura*, premier Bourg de la Jurisdiction de Piura, on compte vingt-huit ou trente lieues, d'un espace qu'on nomme le *Désert*, parcequ'il ne s'y trouve que des sables, sans aucune Habitation. Ce terrain est si égal, si uni, & d'une si vaste étendue, qu'il est aisé de manquer la route. D'ailleurs le sable y est si continuellement remué par le vent, que les Guides mêmes perdent la trace. Leur ressource, dans ces occasions, est d'observer si l'on a le vent en face, quand on est en chemin vers Lima, & au dos quand on en revient. Avec cette regle on est sûr de ne pas s'égarer, parceque les vents du Sud regnent constamment dans cette Contrée. Un autre moyen, pratiqué par les Guides, est de prendre dans leurs mains, en divers endroits, des poignées de sable & de le flairer: ils distinguent, par l'odeur, s'il y a passé des Mules, apparemment parceque la fiente de ces Animaux y laisse quelque impression. Ceux qui, marchant sans Guides, s'arrêtent pour dormir, courent risque de ne savoir quelle route tenir à leur reveil; & si l'on perd une fois cette connoissance, il faut s'attendre à périr de fatigue & de misere. On doit avoir fait aussi sa provision d'eau, sans quoi l'on est menacé de mourir de soif dans cette route. Il y en a une autre, nommée le *Rodeo*, dont on ne nous fait connoître que le nom.

LE Bourg de *Sechura* fut d'abord bâti proche de la Mer, à peu de distance d'une pointe nommée *Aguja*. Mais ayant été submergé, il s'est rétabli à une lieue du rivage; & peut contenir aujourd'hui environ deux cens Maisons, avec une grande Eglise de brique. Ses Habitans sont des Indiens, presque tous Voituriers ou Pêcheurs. On passe dans le voisinage une Riviere du même nom, qui se seche pendant l'Été; & l'on creuse alors dans son lit des Puits, qui donnent une eau épaisse & faumache.

A dix lieues de *Sechura*, on arrive à Piura, par une route unie, mais déserte & sablonneuse. Piura est une Ville assez considérable, fondée en 1531, par François Pizarre, & la premiere Colonie des Espagnols, au Pérou. On lui donna d'abord le nom de *Saint Michel de Piura*, sous lequel elle paroît souvent dans la Relation de la Conquête. Elle étoit alors dans la Vallée de *Targafala*; mais l'air y étant si mal sain, qu'on fut obligé de la transférer, elle est aujourd'hui située sur un terrain sablonneux & fort élevé. Sa Latitude est à 5 degrés 11 minutes 1 seconde du Sud; & l'on observe que l'aiguille y varie de 8 degrés 13 minutes Nord-Est. Ses Maisons sont de brique, & la plupart fort basses. Outre son Corréridor, dont la Jurisdiction s'étend dans le Pays bas & dans les Montagnes, elle a un Bureau des Finances, avec un Contador & un Trésorier. On ne lui donne pas moins de quinze mille Habitans, Espagnols, Métifs, Indiens & Mulâtres. L'air y est sain, quoique chaud, & fort sec, parcequ'il n'y pleut jamais. Une Riviere qui arrose son terroir, y répand d'autant plus de fertilité que l'eau s'y distribue facilement par un grand nombre de Canaux; mais en Été elle disparoît si absolument, qu'il ne reste pas la moindre trace de son passage. On remarque, dans Piura, un Hôpital desservi par des Religieux Bethléemites, où l'on guérit particulièrement le mal de Naples. Le climat est si favorable à cette cure, qu'on y accourt de toutes les parties du Pérou; & l'on assure qu'avec moins de remèdes & moins de lenteur, que dans tout autre Pays, les Malades y reçoivent une parfaite guérison.

Climat favorable à la guérison du mal de Naples.

COMM

COM  
Bas, o  
du Gra  
plus gr  
nombre  
vreaux  
du favo  
Un aut  
des Mu  
Tous  
ou qui  
remises  
APR  
loin, d  
l'on n'a  
& les é  
soient  
Lieuten  
l'Histoi  
fre auj  
Mulâtr  
jette da  
ou Sain  
peuvent  
rive, à  
tites du  
& sec.  
elle du  
de de  
Port,  
nom de  
de Tur  
IV.  
rifièti  
dilliere  
mes. I  
liéreme  
toiles d  
couver  
s'y tro  
V.  
poyas  
est con  
occupé  
pifferie  
le tiffu  
XI.



COMME tout le terroir de ce Corrégiment, compris sous le nom de Pays Bas, ou de Vallées, ne produit que des Algarrobales, du Maiz, du Coton, du Grain, des Fruits & des Racines, dont les Habitans se nourrissent, leurs plus grandes richesses consistent dans les pâturages, où ils engraisent de nombreux Troupeaux de Chèvres. Les boucheries sont bien fournies de Chevreux; tandis que de leurs peaux on fait du maroquin; & de leur graisse, du savon, dont une grande quantité se transporte à Lima, Quito & Panama. Un autre Commerce, qui n'est pas moins avantageux pour Piura, est celui des Mules, tant de celles qui s'y vendent, que de celles qu'on y emploie. Tous les effets & toutes les marchandises qu'on envoie de Quito à Lima, ou qui, venant d'Espagne, débarquent au Port de Payta, ne peuvent être remises à leur destination que par les Mules de Piura.

APRÈS Piura, on trouve au Nord le Bourg de *Motapé*, & dix lieues plus loin, celui de *Parignas*: ensuite, à quatorze lieues, celui de *Mancora*, d'où l'on n'a plus qu'environ vingt-quatre lieues, jusqu'à *Tumbez*. Cette distance, & les difficultés de la route, n'empêchent point que *Motapé* & *Mancora* ne soient des Annexes de la Cure de *Tumbez*, & qu'ils ne fassent partie de sa Lieutenance, qui dépend du Corrégiment de Piura. Ce Port, si fameux dans l'Histoire de la Conquête, & si florissant avant l'arrivée des Espagnols, n'offre aujourd'hui qu'un Bourg de cent cinquante Familles, Métifs, Indiens, Mulâtres, & peu d'Espagnols. A la vérité les bords de sa Riviere, qui se jette dans le Golfe de Guayaquil, presque vis-à-vis de l'Île de l'Amortajado, ou Sainte Claire, sont couverts d'un grand nombre de Maisons. Les Barques peuvent remonter cette Riviere, jusqu'au Bourg, qui est situé aussi sur sa rive, à peu de distance des Montagnes, sur un terrain sablonneux, que de petites dunes de sables rendent inégal. L'air y est extraordinairement chaud & sec. Il y pleut si rarement qu'il se passe plusieurs années sans pluie; alors elle dure tout l'Hiver. Suivant l'observation des deux Voyageurs, la Latitude de *Tumbez* est de 3 degrés 33 minutes 16 secondes du Sud. Depuis ce Port, jusqu'à Lima, tout le Pays qui s'étend des Andes à la Mer porte le nom de Vallées. On compte de *Tumbez* à Lima 264 lieues, c'est-à-dire, 62 de *Tumbez* à Piura, 89 de Piura à *Truxillo*, & de *Truxillo* à Lima, 113.

IV. CE quatrième Corrégiment est situé à l'Orient de *Truxillo*, & sa Jurisdiction s'étend fort loin, par l'espace que laissent entr'elles les deux Cordillieres des Andes. Son terroir est fertile en grains, en fruits & en légumes. Il nourrit beaucoup de gros & de menu bétail: mais il abonde particulièrement en Haras. La plupart des Indiens qui l'habitent, sont Tisserands en toiles de coton, qui servent à faire des voiles de Navire, des Pavillons, des couvertures de lit; & c'est une des meilleures parties de son Commerce. Il s'y trouve aussi quelques Mines d'argent, mais de peu de valeur.

V. Du même côté, quoique plus à l'Est, est le Corrégiment de *Chachapoyas*, situé hors des Cordillieres, à l'Orient de ces Montagnes. Son étendue est considérable, mais la plus grande partie en est déserte. Les Indiens s'y occupent aussi à faire des toiles de coton, principalement pour servir de tapisseries, & pour d'autres meubles. La finesse des couleurs qu'ils mêlent dans le tissu, rend ces ouvrages fort agréables.

XIX. Part.

Q9

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

Etat présent  
de *Tumbez*.

Caxamarca.

Chachapoyas.

le Piura,  
Difert,  
rrein est  
la route.  
s Guides  
d'obfer-  
& au dos  
er, par-  
Un autre  
, en di-  
ent, par  
ce de ces  
Guides,  
vir à leur  
dre à pé-  
eau, fans  
une au-

e distan-  
rétabli à  
ens Mai-  
Indiens,  
Riviere  
s son lit

mais dé-  
n 1531,  
rou. On  
e paroît  
Vallée de  
nsféner,  
Latitude  
iguille y  
e, & la  
end dans  
avec un  
le Habi-  
quoique  
rofe son  
eilement  
lument,  
s Piura,  
particu-  
qu'on y  
le reme-  
çoivent  
COMM

DESCRIP-  
TION DU  
PÉROU.Lulla &  
Chillaos.Pataz, ou  
Casamarquil-  
la.Guamanga,  
second Pré-  
ché de l'Au-  
dience de Li-  
ma, & ses  
Corrégimens.Corrégiment  
de Guamanga.Situation &  
splendeur de  
la Ville.

VI. A l'extrémité Méridionale du Corrégiment de Chachapoyas, & à l'Orient de la Cordilliere, on trouve la Jurisdiction de Lulla & de Chillaos, dont le climat est humide & chaud, parceque le terrain en est bas & rempli de forêts, qui le rendent fort désert. Il confine à la Riviere de *Moyo-bamba*, qui commençant à couler de ces Provinces Méridionales du Pérou, forme le Fleuve de Marañon. La principale denrée de ce district est le tabac, & cette espece de fruit qu'on nomme *Amandes des Andes*.

VII. Ce dernier Corrégiment du Diocèse de Truxillo est diversement situé; & cette différence en met beaucoup dans son climat, comme dans ses fruits & ses autres productions. Le Pays produit de l'or; & son principal Commerce consiste à troquer ce métal, pour de la monnoie courante, surtout pour des especes d'argent, qu'on y estime plus que l'or, parcequ'elles y sont plus rares.

LA Ville de Guamanga, fondée par François Pizarre en 1539, sur les ruines d'un Village Indien, regut d'abord le nom de *San Juan de la Vittoria*, en mémoire de la retraite de l'Ynca Mango, qui prit le parti de se renfermer dans les Montagnes. Elle fut bâtie pour faciliter la communication entre Lima & Cusco. Mais sa premiere situation ayant paru incommode pour les besoins de la vie, parcequ'elle étoit trop proche des Andes, elle fut transférée où elle est aujourd'hui. Les Corrégimens, compris dans son Diocèse, sont: 1 *Guamanga*; 2 *Guanta*; 3 *Vilcas Guaman*; 4 *Andaguaylas*; 5 *Guanca-Belica*; 6 *Angaracs*; 7 *Castro Virreyna*; 8 *Parina-Cocha*; 9 *Lucanas*.

I. LA Jurisdiction de cette Ville, telle qu'elle fut réglée dès sa fondation, commençoit où finit le Corrégiment de Jauxa, & s'étendoit jusqu'au Pont de *Vilcas*. A présent elle a pour bornes les Provinces qui l'environnent, & elle renferme le Bourg ou le Bailliage d'*Anco*, qui n'est qu'à trois lieues de la Ville. Son climat est tempéré, fertile en grains & en fruits. Ses Troupeaux, qui sont en abondance, ses Cuirs, & ses Confitures en conserves & en gelées, lui forment un bon Commerce. La Ville est située sur le penchant de quelques Collines, qui s'étendant vers le Sud, renferment à l'Orient une Plaine traversée par une belle Riviere. On compte, entre les Habitans de Guamanga, environ vingt Familles Nobles, qui en occupent le centre, & dont les Maisons sont hautes, bâties de pierres, bien travaillées, & généralement couvertes de tuiles, avec des Jardins & des Vergers. Les grands Fauxbourgs, dont cet espace est environné, sont habités par des Indiens; & les Maisons, quoique basses, y sont aussi de pierres: maniere de bâtir assez générale dans les lieux éloignés des Côtes. L'Eglise Cathédrale est fort ornée. Son Chapitre consiste dans un Doyen, un Archidiaque, un Chantre, deux Chanôines, dont les Canonicats s'obtiennent par concours, deux Prébendiers & un Pénitencier. L'Evêque a son Séminaire, qui se nomme *Saint Christoval*, & dont l'Eglise est la Paroisse des Espagnols. Celle des Indiens, nommée *Sainte Anne*, a, pour Succursales, les Chapelles de *Cormenca*, de *Belen*, de *S. Sebastien* & de *S. Jean Baptiste*. L'Eglise des Dominicains fait une autre Paroisse d'Indiens, dont le Curé est un Religieux de cet Ordre. Guamanga est ennoblí par une Univerfité Royale, avec les revenus nécessaires pour des Professeurs en Philosophie, en Théologie &

mém  
point  
à Gu  
pital  
çois  
muna

II.  
ce à  
lieues  
fruits  
Rivie  
de T  
me C  
rées d

III  
menc  
tendu  
abond  
d'aut  
d'aut  
terell  
Bour  
l'Egl

IV  
le Co  
lieues  
gnes.  
mem  
y pro  
de S  
Pays  
y ont

V.  
Gua  
riche  
du p  
rien.  
que  
verra  
vaut  
avec

V  
Gua  
com  
y es  
V

même en Droit. Le Magistrat de la Ville est composé de Nobles, & n'a point d'autre Président que le Corréjidor. Outre les Dominicains, on voit à Guamanga des Cordeliers, des Peres de la Merci, des Augustins, un Hôpital de S. Jean de Dieu, un College de Jésuites, un Hospice de S. François de Paule, des Religieuses de Sainte Claire, des Carmelites & une Communauté de Dévotes.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

II. Ce Corrégiment est à l'Ouest-Nord-Ouest de Guamangá, & commence à quatre lieues de cette Ville. Son étendue est de vingt-cinq ou trente lieues en longueur. L'air y est bon, & le terroir abondant en grains & en fruits. Il a des Mines d'argent, moins riches aujourd'hui qu'autrefois. La Riviere de Jauxa forme, dans l'endroit où elle commence à porter le nom de *Tayaxaca*, une Ile où croît en abondance la fameuse Herbe qui se nomme *Coca*. Cette Herbe, le plomb de quelques Mines de ce métal & les denrées que la Province fournit à Guamanga, font son principal Commerce.

Guanta.

III. Au Sud-Est de Guamanga, à six ou sept lieues de cette Ville, commence le Corrégiment de Vilcas Guaman, qui a plus de trente lieues d'étendue. L'air y est tempéré; les grains, les fruits & les bestiaux y sont en abondance. Ses Habitans Indiens fabriquent des Bayettes, des Cordelots & d'autres Etoffes de laine, qui se transportent à Cusco, à Potosi, & dans d'autres lieux. On trouve, dans cette Jurisdiction, une des anciennes Fortereses Indiennes, dont la description fera le sujet d'un curieux article. Le Bourg même de Vilcas Guaman en avoit une, qui a été ruinée pour bâtir l'Eglise de ses débris.

Vilcas Gua-  
man.

IV. A l'Orient de Guamanga, en tirant un peu vers le Sud, on trouve le Corrégiment d'Andaguaylas, dont la Jurisdiction s'étend plus de vingt lieues vers l'Est, par un espace qui s'ouvre entre deux rameaux de Montagnes. Son terroir, arrosé de quelques petites Rivieres, en devient extrêmement fertile. L'air y est en partie chaud, en partie tempéré. Les terres y produisent, à proportion de l'arrosément qu'elles reçoivent, des Canes de Sucre, du Maïz, du Froment & d'autres denrées en abondance. Le Pays est un des plus peuplés du Pérou, & les Familles nobles de Guamanga y ont des Domaines qui leur rendent beaucoup de Sucre.

Andaguaylas.

V. Ce Corrégiment commence à trente lieues au Nord de Guamanga. Guanca-Belica est une Ville, qui fut fondée à l'occasion d'une fameuse & riche Mine de vis-argent qu'elle a dans son voisinage. Elle ne subsiste que du produit de cette Mine; car l'air y est si rude que la terre n'y produit rien. Il y a dans la Ville même une Fontaine dont l'eau est si pétrifiante, que les pierres qui en sortent sont employées à toute sorte d'Edifices. On verra, dans un autre article, les propriétés de la Mine de vis-argent. Elle vaut à la Ville, depuis 1735, l'honneur d'avoir un Gouverneur particulier, avec le titre de Surintendant de cette Mine.

Guanca-Belica.

VI. Le Corrégiment d'Angaraes est dépendant du Gouvernement de Guanca-Belica; mais il n'en a pas moins sa Jurisdiction particuliere, qui commence à vingt lieues de Guamanga, vers l'Ouest-Nord-Ouest. L'air y est bon, & le terroir abondant en grains, en fruits & en bestiaux.

Angaraes.

VII. CASTRO VIRREYNA est à l'Occident de Guamanga, & n'a pas moins

Castro Vir-  
reyna.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

de trente lieues d'étendue. Son terroir est fertile, quoique de nature fort variée. Dans les Bruyeres, qui sont la partie la plus froide, on nourrit beaucoup de ce Bétail qu'on nomme *Vicuñas* au Pérou, & dont la laine fait une excellente partie du Commerce de cette Contrée.

Parina-Cocha. VIII. A vingt lieues de Guamanga, vers le Sud, on entre dans le Corrégiment de Parina-Cocha, dont la Jurisdiction a vingt-cinq lieues d'étendue. On y nourrit quelques Troupeaux; les grains & les fruits y sont en abondance: mais sa principale richesse consiste dans plusieurs Mines d'or & d'argent, plus fécondes aujourd'hui que jamais.

Lucanas. IX. ENTRE l'Ouest & le Sud, à vingt-cinq ou trente lieues de Guamanga, est le Corrégiment de Lucanas; climat froid ou tempéré. On y recueille abondamment des fruits & des grains, & les Troupeaux y sont en grand nombre. Ce Pays a des Mines d'argent si abondantes, qu'on les compte entre les principales richesses du Pérou; & les Marchands qu'elles y attirent y rendent le Commerce fort considérable.

Cusco, troisième Evêché de l'Audience de Lima, & ses Corrégimens. ON remet la Description particulière de Cusco à l'Article qui contiendra celle des Villes principales. Son Evêché est composé de quatorze Corrégimens: 1 *Cusco*; 2 *Quispicanchi*; 3 *Abancay*; 4 *Paucartambo*; 5 *Calcallares*; 6 *Chilques & Masquès*; 7 *Cotabamba*; 8 *Canas & Canches* ou *Tinta*; 9 *Aymaraes*; 10 *Chumbi-Vilcas*; 11 *Lampa*; 12 *Carabaya*; 13 *Afangaro & Asilo*; 14 *Apolobamba*.

Corrégiment de Cusco. I. LA Jurisdiction du Corrégiment de Cusco s'étend à deux lieues aux environs. L'air y est tempéré, excepté sur quelques Montagnes, où il fait plus froid que chaud, & où l'on élève des Troupeaux, tandis que dans les lieux bas on recueille des grains & des fruits en abondance.

Quispicanchi. II. CE Corrégiment commence presqu'aux Portes de la Ville de Cusco, du côté du Sud, & s'étend de l'Est à l'Ouest un peu plus de vingt lieues. La plupart de ses Terres appartiennent aux Familles nobles de Cusco. On y recueille du Froment, du Maïs, des Racines & des Fruits. On y fabrique des Bayettes & des Drogues de laine. Une partie de cette Jurisdiction confine à des Forêts, habitées par les *Bravos* ou Indiens sauvages; & cette partie produit beaucoup de Coca, qui fait un des principaux Commerces du Pays.

Abancay. III. A quatre lieues au Nord-Est de Cusco commence le Corrégiment d'Abancay, qui a plus de trente lieues d'étendue. La température de l'air y varie, suivant la situation des Lieux. En général il est plus chaud que tempéré; & dans les parties chaudes on voit de vastes Plantations de Canes douces, dont on tire des sucres d'une qualité supérieure. Les endroits moins chauds produisent abondamment du Froment, du Maïs & d'autres denrées. C'est dans cette Jurisdiction qu'est la fameuse Vallée de *Xaquixaguana*, par corruption *Xajaguana*, où Gonzale Pizarre fut défait & pris par le Président de la Gasca.

Paucartambo. IV. L'ENTRÉE de ce Corrégiment est à huit lieues de Cusco vers l'Est. Il est d'une assez grande étendue; & du tems des Yncas il produisoit plus de Coca qu'aucun autre; mais ce Commerce y est fort diminué, depuis que plusieurs autres Provinces l'ont adopté. Il est d'ailleurs assez fertile en grains & en fruits.

V.  
diction  
la douc  
catesse  
que ce  
qui fort  
diminu

VI.  
de Cuf  
& nou  
de laine

VII.  
ment d  
purima  
des lie  
& prod  
rendent

VIII  
& s'éte  
Elle est  
dans le  
de Can  
au lieu  
ges, o  
vent er

Mules,  
Pays, c  
une cel

IX.  
Quest  
grains  
Mines  
trefois

X.  
on ent  
trente  
Mines

XI.  
pa, pu  
mélè d  
couver  
qui ne  
nes d'

XII  
Est de  
froid,

V. A quatre lieues de Cusco, vers l'Ouest, on entre dans la Jurisdiction de Calcaylars, qui l'emporte sur toutes les autres Provinces par la douceur de son climat, par son extrême fertilité en grains & par la délicatesse de ses fruits. Le sucre n'y est pas moins excellent. Sans autre apprêt que celui qu'il reçoit dans le Pays, il est aussi ferme & aussi blanc que celui qui sort des raffineries de l'Europe. Mais on se plaint que l'abondance en est diminuée, faute de bras pour la culture des Canes.

VI. CE Corrégiment commence à sept ou huit lieues au Sud-Ouest de Cusco, & s'étend à plus de trente lieues. Le terroir produit des grains & nourrit beaucoup de Bestiaux. Les Indiens y fabriquent diverses Etoffes de laine.

VII. A vingt lieues au Sud-Ouest de Cusco, on entre dans le Corrégiment de Cotabamba, qui s'étend entre les deux Rivieres d'Abancay & d'Apurima, à plus de trente lieues. L'air y est différent comme la situation des lieux: mais dans cette variété le terroir nourrit beaucoup de Bestiaux; & produit quantité de fruits & de grains. Il a des Mines d'argent & d'or qui rendent beaucoup moins qu'autrefois.

VIII. CETTE Jurisdiction commence à vingt lieues au Sud de Cusco, & s'étend du même nombre, tant du Nord au Midi, que de l'Est à l'Ouest. Elle est divisée par la Cordilliere en deux parties; l'une haute, & située dans les Montagnes, qui s'appelle *Canas*; l'autre basse, qui porte le nom de *Canchès*. Celle-ci jouit d'un air tempéré & produit toute sorte de grains; au lieu que la première, plus exposée au froid, n'a gueres que des pâturages, où l'on élève quantité de Bestiaux. Les grandes Prairies, qui se trouvent entre les Collines, nourrissent tous les ans vingt-cinq à trente mille Mules, qu'on y amène du Tucuman; & qui se vendent dans les Foires du Pays, où l'on vient en acheter de plusieurs autres Provinces. *Canas* renferme une célèbre Mine d'argent, qui se nomme *Condonoma*.

IX. LE Corrégiment d'Aymaraès commence à quarante lieues au Sud-Ouest de Cusco, & s'étend de trente lieues. Il produit beaucoup de grains & de sucre. Il nourrit quantité de Troupeaux, & renferme des Mines d'or & d'argent, mais plus stériles ou moins bien exploitées qu'autrefois.

X. A l'Ouest de Cusco, un peu plus qu'à quarante lieues de cette Ville, on entre dans le Corrégiment de Chumbi-Vilcas, qui s'étend d'environ trente lieues, & qui fournit beaucoup de grains & de Bestiaux. Il a quelques Mines d'or & d'argent.

XI. A trente lieues au Sud de la même Ville, est le Corrégiment de Lamapa, principale des Provinces comprises sous le nom de *Collao*. Le Pays est mêlé de Plaines & de Collines, également riches en pâturages, & toujours couvertes d'un grand nombre de Troupeaux; mais c'est un climat froid, qui ne produit pas d'autres fruits que des Papas & des Quinoas. Il a des Mines d'argent, qui rendent beaucoup.

XII. LE Corrégiment de Caravaya commence à soixante lieues au Sud-Est de Cusco, & n'a pas moins de cinquante lieues d'étendue. L'air y est froid, à l'exception de quelques lieux bas & exposés au Soleil, où l'on re-

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.  
Calcaylars.

Chilques &  
Masques.

Cotabamba.

Canas, &  
Canchès, ou  
Tinta.

Aymaraès.

Chumbi-Vil-  
cas.

Lamapa.

Caravaya.

DESCRIP-  
TION DU  
PÉROU.

cueille un peu de Coca. Il ne manque d'ailleurs ni de grains & de fruits, ni de légumes & de pâturages. Tout le Pays est rempli de Mines d'argent. C'est-là que sont les fameux Lavoirs, nommés *Lavaderos de San Juan de l'Oro y Pablo Cobia*, & celui qu'on nomme *Monte de Anama*, à deux lieues du Bourg de Puto, où résident les Officiers du Trésor Royal. Cette Province est séparée des Indiens Idolâtres des Montagnes, par une Riviere qui charie tant d'or dans son sable, qu'en divers tems de l'année, les Chefs de ces Peuples envoient des Détachemens de chaque Habitation pour le recueillir, & l'emploient à payer le Tribut qu'ils doivent à l'Espagne. Cette corvée porte entr'eux le nom de *Chichina*. Les Mines d'or & d'argent sont d'ailleurs en grand nombre dans cette Province, & le travail y est fort ardent. En 1713, on découvrit sur la Montagne d'Ucuntaya une grande croûte d'argent presque massive, qui rendit plusieurs millions, mais qui fut bientôt épuisée. Entre les Mines d'or, on vante celle d'Aporoma, dont l'or est à 23 carats.

Corvée des  
Indiens, nom-  
mée Chichina.

Afangaro &  
Asilo.

XIII. A cinquante lieues au Sud de Cusco, on trouve le Corrégiment d'Afangaro & Asilo, dont l'air est si froid que son terroir n'a que des pâturages, où l'on nourrit de nombreux Troupeaux qui font son commerce. Cependant il a quelques Mines d'argent au Nord-Est. Les racines propres aux climats froids du Pérou, telles que les Papas, les Quinoas & la Canuaga, y croissent en abondance. Ce Corrégiment est du ressort de l'Audience de Charcas.

Apolobamba.

XIV. SUR les Frontieres des *Moxes*, qui sont des Missions de Jésuites, on trouve, à soixante lieues de Cusco, sept Villages d'Indiens de diverses Nations nouvellement convertis au Christianisme par des Religieux Français, qui les ont fait renoncer à leur vie sauvage. On leur a donné un Officier revêtu de l'autorité civile & militaire, qui commande la Milice de leurs sept Communautés, autant pour y faire respecter les Missionnaires, que pour les défendre contre les entreprises des Indiens Idolâtres. C'est ce nouveau Corrégiment qui se nomme *Apolobamba*.

Arequipa,  
quatrième E-  
vêché de  
l'Audience de  
Lima, & ses  
Corrégimens.

ON a divisé l'Evêché d'Arequipa en six Corrégimens: 1 *Arequipa*; 2 *Camana*; 3 *Condesuyos d'Arequipa*; 4 *Caylloma*; 5 *Moquagua*; 6 *Arica*.

Ville d'Are-  
quipa.

I. LE Corrégiment d'Arequipa ne s'étend pas au-delà des Villages des environs, où le climat n'est pas différent de celui de la Ville. Ce terroir n'éprouve jamais la stérilité de l'Eté. Il est toujours couvert de fruits, de grains & de verdure. Les pâturages y sont si abondans, que les Troupeaux, toujours gras, ne peuvent les consumer. La Ville d'Arequipa, fondée d'abord par François Pizarre dans un lieu qui portoit déjà ce nom, fut ensuite transférée dans la Vallée de Quilca, à vingt lieues de la Mer. C'est aujourd'hui une des plus grandes des Villes du Pérou. Elle est avantageusement située, dans un terrain uni, & bâtie de belles pierres. Les Maisons y sont richement meublées. Son climat est si doux, qu'on n'y ressent jamais aucun excès de froid & de chaud. Aussi la Campagne y est-elle sans cesse émaillée de fleurs; & ce printems perpétuel en éloigne les maladies qui viennent de l'intempérie des Saisons. Une Riviere qui coule près des murs,

Charme de  
son climat.

entraîn  
dices  
les tre  
parties  
de fois  
d'être  
de sa  
lieues,  
Pérou.  
gidor,  
des vo  
cese d  
Siege  
l'Arch  
Les Es  
servie  
compt  
liers,  
minair  
trois  
y a de  
denier

II.  
moins  
sieurs  
res M  
& en  
des M

III.  
ment  
terroir  
forte  
les Pr  
poudr  
trissan  
ces ch  
tre la  
qu'au

IV.  
Est.  
beauc  
ment  
croît  
& de  
tains  
V.

entraîne par des Canaux qu'on a conduits dans les rues, toutes les immondices qui pourroient infecter l'air. Mais tant d'agrémens sont diminués par les tremblemens de terre auxquels cette Ville est sujette, comme toutes les parties de la même Contrée. On en compte quatre, qui l'ont ruinée autant de fois, dans les années 1582, 1600, 1604, & 1725. Elle ne laisse pas d'être toujours fort peuplée, surtout de Familles nobles, que les avantages de sa situation & la commodité du Port d'*Aranta*, qui n'en est qu'à vingt lieues, y ont attirées en plus grand nombre que dans aucune autre Ville du Pérou. Le Gouvernement civil & militaire y est entre les mains du Corréridor, avec un Conseil de Régidors, choisis tous les ans à la pluralité des voix entre la principale Noblesse. Autrefois cette Ville étoit du Diocèse de Cusco. Elle en fut séparée en 1609, pour former elle-même un Siege Episcopal, dont le Chapitre est composé de cinq Dignités; le Doyen, l'Archidiacre, le Chantre, le Trésorier, l'Ecolâtre, & de cinq Canonicats. Les Espagnols forment une grande Paroisse, qui se nomme *el Sagrario*, desservie par deux Curés; & celle des Indiens se nomme *Sainte Marthe*. On compte dans Arequipa sept Communautés d'hommes. Dominicains, Cordeliers, Recollets, Augustins, Jésuites, la Merci, S. Jean de Dieu; un Séminaire pour les Ecclésiastiques employés au Service de la Cathédrale; & trois Couvens de Filles, de Carmelites, Sainte Catherine & Sainte Rose. Il y a des Commissaires de l'Inquisition & de la Croisade, & un Tribunal des deniers Royaux.

II. EN suivant les Côtes de la Mer du Sud, à quelque distance néanmoins des plages, on traverse le Corrégiment de Camana, qui renferme plusieurs déserts le long de la Côte. Il s'étend, vers l'Est, jusqu'aux premières Montagnes de la Cordillière: son principal Commerce consiste en Anes, & en argent, qui se tire de quelques Mines assez négligées dans la partie des Montagnes.

III. A cinquante lieues d'Arequipa, au Nord, on entre dans le Corrégiment de Condesuios, qui est d'environ trente lieues d'étendue. L'air & le terroir y sont différens, suivant la situation des lieux. On y trouve une sorte de Cochenille sauvage, dont les Indiens font quelque commerce avec les Provinces qui ont des Fabriques d'Etoffes de Laine: ils la réduisent en poudre, dont ils mêlent quatre onces avec douze de Maïz violet; & pétrissant le tout ensemble, ils en font de petits pains quarrés, de quatre onces chacun, auxquels ils donnent le nom de *Magno*, qu'ils vendent une piastre la livre. Ce Pays a d'anciennes Mines d'or & d'argent, plus négligées qu'autrefois, parcequ'elles sont moins abondantes.

IV. LA Jurisdiction de Caylloma est à trente lieues d'Arequipa, au Nord-Est. Elle est fameuse par ses Mines d'argent, qui ne cessent pas de fournir beaucoup, quoique depuis leur ancienne découverte on y ait continuellement travaillé. Mais la plus grande partie du Pays est si froide, qu'il n'y croît ni grains, ni fruits, à la réserve de quelques pentes des Montagnes, & des espaces qui les séparent, où le climat est un peu tempéré. Dans certains Cantons il s'y trouve quantité d'Anes sauvages.

V. LE Corrégiment de Moquagua commence à quarante lieues d'Are-

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

Camana.

Condesuios  
d'Arequipa.

Caylloma.

Moquagua.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

quipa vers le Sud, & s'étend de quarante, à seize, des Côtes maritimes. Le principal Bourg dont il tire son nom, est peuplé d'Espagnols, entre lesquels on compte quelques Familles nobles & riches. L'air est doux dans toute cette Jurisdiction, & le terroir rempli de vignobles, qui donnent beaucoup de vin & d'eau-de-vie. Il donne aussi des Papas & des Olives.

Arica.

VI. ARICA, dernier Corrégiment du même Evêché, est situé le long des Côtes de la Mer du Sud. L'air y est chaud, mal sain, & la plus grande partie du terroir stérile, excepté en *Axi*, ou en Piment, qui y croît en abondance. Cette seule épicerie, qui est extrêmement en usage dans toute l'Amérique Méridionale, procure un Commerce considérable aux Habitans. Quelques parties de cette Jurisdiction ont aussi beaucoup d'Oliviers, dont les Olives sont de la grosseur d'un petit œuf de Poule, & ne sont pas moins délicates que les meilleures de l'Europe.

*Audience de Charcas.*

Idée générale de cette Audience.

CETTE Province, considérée dans toute l'étendue de sa Jurisdiction, ne le cède gueres en grandeur à celle de Lima, mais avec cette différence que celle-ci est bien peuplée, & que la première est entrecoupée, d'un côté, de Déserts & de Montagnes couvertes de Bois épais qui les rendent impénétrables, & traversée de l'autre par les hautes Montagnes de la Cordilliere des Andes, qui laissent entr'elles, à la vérité, de vastes Plaines. Anciennement on comprenoit, sous le nom de Charcas, diverses Contrées ou Provinces, habitées d'un nombre prodigieux d'Indiens, jusqu'à celle de Chuquisaca, où est située la Ville de Plata, Capitale aujourd'hui de toute cette Audience. La Jurisdiction commence, du côté du Nord, à Vilcanora, lieu appartenant au Corrégiment de Lampa, dans le Diocèse de Cusco. De-là, elle s'étend vers le Sud jusqu'à Buenos-Aires. A l'Orient elle touche au Brésil, sans autres bornes, de ce côté-là, que la fameuse ligne de démarcation. A l'Occident elle touche à la Côte de la Mer du Sud, par la Province d'Aracama, qui est de son ressort. Le reste de l'Audience de Charcas confine au Royaume de Chili. Dans cette vaste étendue, on compte l'Archevêché de Plata, & cinq Evêchés, qui sont : 1 *La Paz*; 2 *Santa-Cruz de la Sierra*; 3 *Tucuman*; 4 *Paraguay*; 5 *Buenos-Aires*: divisés, comme ceux de Lima, en plusieurs Corrégimens.

Sa division en six Sieges Ecclésiastiques.

Archevêché de Plata, & ses quatorze Corrégimens.

CEUX de l'Archevêché de Plata sont au nombre de quatorze: 1 *Plata*, & la Ville Impériale de *Potosi*; 2 *Tomina*; 3 *Porco*; 4 *Tarija*; 5 *Lipes*; 6 *Amparaès*; 7 *Oruro*; 8 *Pilaya & Paspaya*; 9 *Cochabamba*; 10 *Chayautas*; 11 *Paria*; 12 *Carangas*; 13 *Cicacica*; 14 *Atacama*.

I. LA Ville de Plata, nommée aussi *Chuquisaca*, fut fondée en 1539, par le Capitaine *Pedro d'Anzures*, sous les ordres de François Pizarre, sur les ruines du Bourg Indien de Chuquisaca, à peu de distance d'une Montagne nommée *el Porco*, où l'on connoissoit quelques Mines d'argent, d'où les Empereurs du Pérou avoient tiré une grande quantité de ce métal. Ce fut par allusion à cette agréable circonstance, que les Fondateurs lui donnerent le nom de *Ciudad de la Plata*, Cité d'argent; mais celui du Bourg s'est conservé, & la nouvelle Ville se nomme indifféremment *Chuquisaca* ou *Plata*.  
ELLE







nes. Le  
 re les-  
 ux dans  
 onnent  
 ves.  
 ong des  
 de par-  
 n abon-  
 te l'A-  
 abitans.  
 s, dont  
 s moins

iction ,  
 Férance  
 un cō-  
 rendent  
 la Cor-  
 Plaines.  
 ontrées  
 celle de  
 e toute  
 Vilca-  
 de Cuf-  
 ent elle  
 igne de  
 par la  
 nce de  
 comp-  
 Santa-  
 , com-

ta, &  
 6 Am-  
 II Pa-

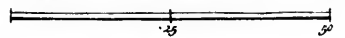
1539 ,  
 sur les  
 atagne  
 où les  
 e fut  
 onne-  
 g s'est  
 ca ou  
 ELLE



**SUITE DU PEROU**  
**AUDIENCE DE CHARCAS.**

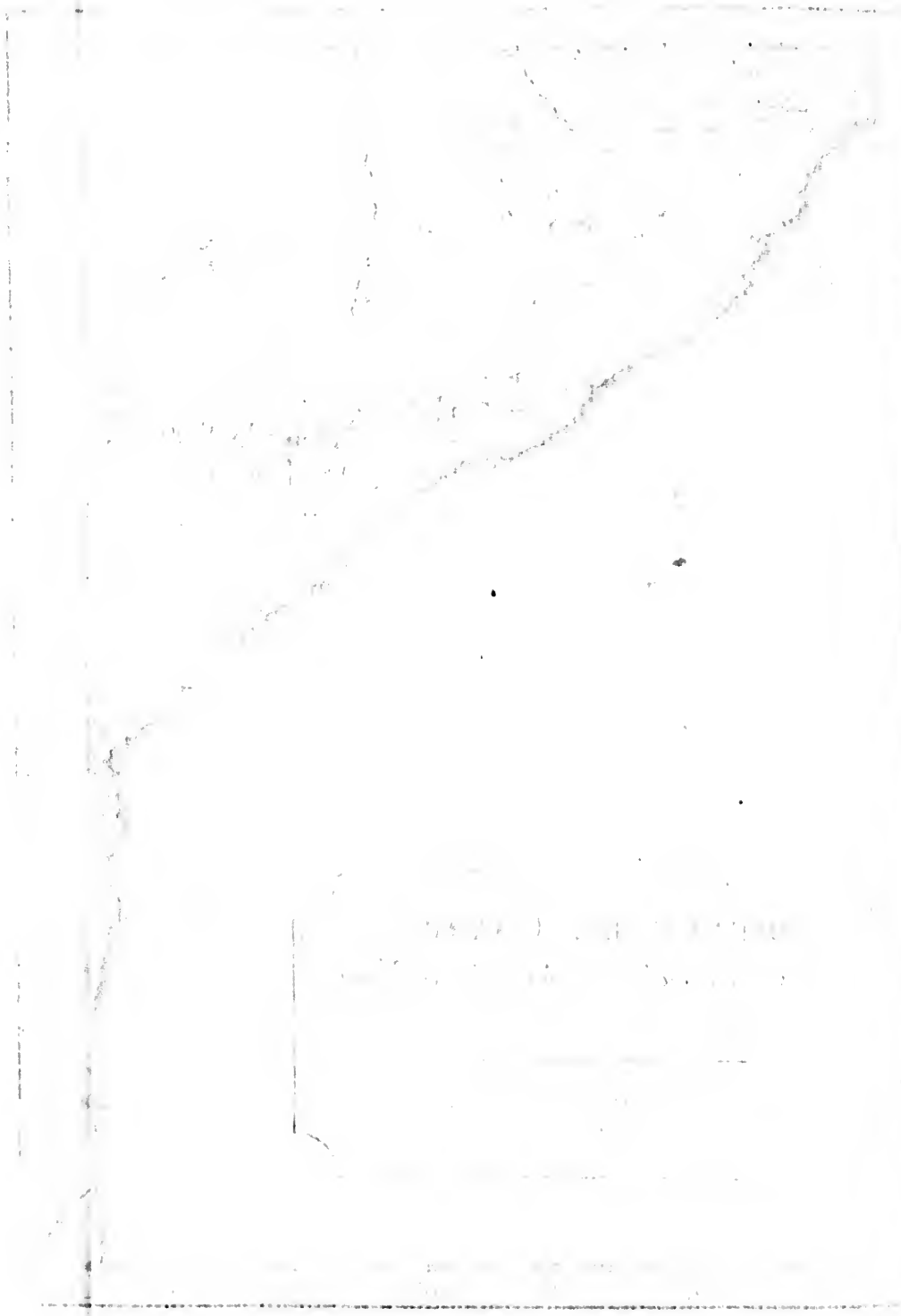
*Pour servir à l'Histoire Générale des Voyages.*

*Echelle de Lieues communes de France.*



*Tiré des meilleures Cartes et en particulier de l'Amérique de M. d'Anville 1756.*





ELLE est  
la metten  
En Hiver  
qu'en Ma  
accompagn  
l'année l'a  
couvertes  
de-chauff  
dins & d  
pour la c  
de la dist  
Ville. Or

L'Audi  
un Présid  
Provinces  
Tucuman  
lus pour  
teurs, d'  
diteurs su  
tres Ville  
de la Vil  
dinaires p

L'EGL  
titre de  
bunal Ec  
la Croifa  
quisiteur  
Curés, l  
qu'uniqu  
ques. Or  
la Merc  
tenu aux  
que. Pla  
dont le C  
pagnie;  
fait, pe  
lui des  
re dépen

A de  
bords fo  
nommée  
& fourm  
sur un g

LA JU  
qu'elle

(a) A  
XIX

ELLE est située dans une petite Plaine (a), environnée de Montagnes qui la mettent à l'abri des vents. En Eté la chaleur n'y est point excessive. En Hiver, saison qui commence au mois de Décembre, & qui dure jusqu'en Mars, les pluies y sont extrêmement fréquentes & presque toujours accompagnées de tonnerre & d'éclairs: mais dans tous les autres mois de l'année l'air y est tranquille & serein. Les Maisons y sont de pierre & couvertes de tuiles. Celles de la principale Place ont un étage, sans le rez-de-chaussée. Elles sont grandes, bien distribuées, accompagnées de Jardins & de Vergers. L'eau courante y est rare; mais elle suffit du moins pour la consommation des Habitans, surtout depuis le soin qu'on a pris de la distribuer par des Fontaines publiques dans plusieurs Quartiers de la Ville. On y compte environ quatorze mille Ames, Espagnols & Indiens.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.  
Ville de Plata.

L'AUDIENGE Royale de Charcas, établie à Plata en 1559, a pour Chef un Président, qui est aussi Gouverneur & Capitaine général de toutes ces Provinces, à l'exception des Gouvernemens de Santa-Cruz de la Sierra, de Tucuman, du Paraguay & de Buenos-Aires, qui sont indépendans & absolus pour le Militaire. Avec le Président, elle est composée de cinq Auditeurs, d'un Fiscal, d'un autre Fiscal Protecteur des Indiens, & de deux Auditeurs surnuméraires. Le Corps de Ville est composé, comme dans les autres Villes, de Régidors, qui sont ordinairement choisis entre la Noblesse de la Ville, & qui ont le Corrégidor pour Chef. Il y a deux Alcaldes ordinaires pour la Police.

L'ÉGLISE de Plata, érigée en Siege Episcopal dès l'année 1551, reçut le titre de Métropole en 1508. L'Archevêque & son Official forment le Tribunal Ecclesiastique, indépendamment de celui de l'Inquisition, de celui de la Croisade & de celui du Bien des Défunts, dont le premier dépend de l'Inquisiteur de Lima. La Ville a deux Paroisses; la première desservie par deux Curés, l'un pour les Espagnols & l'autre pour les Indiens; la seconde, presque uniquement composée d'Indiens. Les Eglises des Couvens sont magnifiques. On en compte huit; six d'Hommes: les Cordeliers, les Dominicains, la Merci, les Augustins, les Jésuites, l'Hôpital de S. Jean de Dieu, entre-tenu aux dépens du Roi; & deux de Filles, Sainte Claire & Sainte Monique. Plata s'honore aussi d'une belle Université, dédiée à S. François Xavier, dont le Chef est un Jésuite, en même tems Recteur du College de sa Compagnie; mais les Professeurs sont des Prêtres Séculiers ou des Laïcs. On fait, pendant toute l'année, des Leçons publiques dans deux Colleges; celui des Jésuites, qui se nomme S. Jean, & celui de S. Christoval, Séminaire dépendant de l'Archevêque.

A deux lieues de Plata coule une Riviere nommée *Cachimayo*, dont les bords sont ornés d'un grand nombre de Maisons de campagne. Une autre nommée *Pilco-mayo* coule à six lieues de la Ville, sur le chemin de Potosi, & fournit d'excellent Poisson pendant une partie de l'année. On la traverse sur un grand Pont de pierre.

LA Jurisdiction du Corrégiment de Plata est si étendue vers l'Occident, qu'elle comprend la Ville de Potosi, honorée du nom d'Impériale par les

Ville de Po-  
tosi.

(a) A 8 degrés 20 minutes 10 secondes de Latitude Australe.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

Tomina.

Porco.

Tarisa, ou  
Cebias.

Lipes.

Amparaès.

deux Voyageurs Espagnols. Les fameuses Mines d'argent, découvertes en 1545 dans une Montagne de ce nom (b), servirent bientôt à former une Ville également opulente & peuplée, à laquelle on ne donne pas moins de deux lieues de circuit. L'air de la Montagne est froid & sec, ce qui rend le terroir de la Ville aride & stérile. Il n'y croît ni grains, ni fruits, ni même une plante d'herbe; mais les vivres y viennent des autres Provinces, en si grande abondance, qu'on n'y manque de rien. Le Commerce qui s'y fait de toutes les Marchandises de l'Europe & du Pérou, ne le cède qu'à celui de Lima. On y a fixé le Tribunal des Finances, qui étoit autrefois à Plata. Le voisinage de Potosi offre des Eaux minérales chaudes, dont on vante la vertu, & qui se nomment *Bains de Dom Diego*.

II. A dix-huit lieues au Sud de Plata commence le Corrégiment de Tomina, qui confine aux Indiens sauvages, nommés *Chiriguans*, dont les Terres sont à l'Orient. L'air de Tomina est chaud; son terroir produit des grains, des fruits & beaucoup de sucre. L'étendue de sa Jurisdiction est d'environ quarante lieues.

III. LE Corrégiment de Porco commence près de la Ville de Potosi, à vingt-cinq lieues de Plata, & s'étend d'environ vingt lieues vers l'Occident. L'air y est froid, & par conséquent peu favorable aux semences & aux fruits; mais le Pays est riche en pâturages. C'est dans ce district qu'est la célèbre Montagne de Porco, dont les Mines, ouvertes par les Yncas, furent les premières auxquelles les Espagnols firent travailler après la Conquête.

IV. CE Corrégiment commence à trente lieues de Plata, au Sud, & son étendue est d'environ trente-cinq lieues. L'air y est chaud dans une partie, froid dans une autre, & le terroir fertile à proportion. Il nourrit beaucoup de Bestiaux. Les Mines d'or & d'argent y sont en grand nombre. A l'extrémité de sa Jurisdiction, sur les confins des Indiens Idolâtres, coule un Fleuve nommé *Tipuanys*, dont le sable est mêlé de beaucoup d'or.

V. Du même côté, en tirant un peu vers le Sud-Ouest de Plata, on trouve le Corrégiment de Lipes, dont l'étendue est aussi de vingt-cinq lieues. L'air y est très froid, & le terroir n'offre que des pâturages, où l'on nourrit de grands Troupeaux de Vicuñas, d'Alpacas ou Tarugas, & de Llamas, Animaux assez communs dans les hautes Montagnes, où le froid est continu. Lipes a des Mines d'or, abandonnées aujourd'hui, quoiqu'elles aient été travaillées autrefois avec beaucoup de profit, surtout celle des Montagnes voisines de *Colcha*, nommée *Abianis*, qui signifie *Mine d'or* dans la Langue du Pays. Ce métal y étoit si abondant qu'on l'y coupoit avec le ciseau.

VI. LE Corrégiment d'Amparaès commence à peu de distance de Plata vers l'Orient, & s'étend jusqu'aux Corrégimens de l'Evêché de Santa-Cruz de la Sierra, particulièrement jusqu'à celui de Misque Pocona. Le Corrégiment d'or de ce district a sous sa Jurisdiction les Indiens qui résident à Plata. On trouve dans ce terroir, qui est fort varié, quelques Troupeaux, & beaucoup de grains, surtout de l'orge, qui est son principal commerce.

(b) Voyez ci-dessous l'Article des Mines.

VII.  
nommé  
Ville.  
Mines  
parequ  
tes; m  
regrett  
gner.  
de S.  
S. Phil  
que les  
VIII  
ta, à c  
tuée d  
de gra  
fait un  
IX.  
lieues  
nom,  
quelqu  
dans u  
nomb  
grains  
ché de  
quelqu  
X.  
ment  
par fe  
après  
ficile  
beauc  
d'or d  
de fes  
XI.  
le Co  
froid  
Bestia  
Pérou  
mé d  
XI  
Oues  
son t  
il not  
gent  
le est  
nent

VII. Au Nord de Plata est le Corrégiment d'Oruro, dont la Capitale, nommée *S. Philippe d'Austria d'Oruro*, est située à quarante lieues de cette Ville. Le Pays n'est fertile qu'en pâturages; mais il renferme quantité de Mines d'or & d'argent; les premières peu exploitées par les Espagnols, parcequ'ils les supposent épuisées par les Yncas, qui les avoient découvertes; mais les secondes ont fourni de grandes richesses à l'Espagne; & l'on regrette qu'elles se soient remplies d'eau, qu'on a beaucoup de peine à faire. Il n'y a plus que celles des Montagnes de Popo, à douze lieues de S. Philippe, qui rendent encore abondamment. La Ville d'Oruro, ou S. Philippe, est grande, bien peuplée, & fait un fort grand Commerce, que les Mines y ont attiré.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.  
Oruro.

VIII. Pilaya & Paspaya est un Corrégiment qui commence au Sud de Plata, à quarante lieues de distance. La plus grande partie de son district est située dans des Coulées, où l'air est fort bon, & qui produisent toutes sortes de grains, de fruits, de légumes & quantité même de raisin; ce qui lui fait un Commerce avantageux avec les Provinces voisines.

Pilaya & Pas-  
paya.

IX. LE Corrégiment de Cochabamba commence au Sud-Est, à cinquante lieues de Plata, & cinquante-six de Potosi. Sa Capitale, qui lui donne son nom, est une des principales Villes du Pérou, & sa Jurisdiction s'étend de quelques côtés à plus de quarante lieues. La Ville de Cochabamba est située dans une Plaine fertile & délicieuse; & tout le Pays est arrosé d'un grand nombre de Rivieres & de Ruisseaux, qui le rendant extrêmement riche en grains, l'ont fait nommer le Grenier de l'Archevêché de Plata & de l'Evêché de la Paz. L'air est bon dans toutes ses parties, & l'on y trouve en quelques endroits des Mines d'argent.

Cochabamba.

X. Au Nord-Est de Plata, à cinquante lieues, on entre dans le Corrégiment de Chayautas, qui a quarante lieues d'étendue. C'est un Pays fameux par ses Mines d'or & d'argent. Les premières sont aujourd'hui négligées, après avoir été longtems en honneur; & l'on s'en prend à l'eau, qui est difficile à faire. Celles d'argent ne cessent point d'être exploitées & rendent beaucoup. Une Riviere qui traverse cette Jurisdiction, roule des grains d'or dans son sable. Le terroir nourrit assez de Bestiaux pour la subsistance de ses Habitans.

Chayautas.

XI. Au Nord-Est encore, à soixante & dix lieues de Plata, commence le Corrégiment de Paria, qui a plus de quarante lieues d'étendue. L'air est froid, & le terroir n'offre que des pâturages qui nourrissent beaucoup de Bestiaux. Aussi cette Province fournit-elle d'excellens fromages à tout le Pérou. Elle tire son nom d'un grand Lac qu'elle renferme, & qui est formé de l'écoulement des eaux de celui de Titicaca ou Chacuita.

Paria.

XII. LE Corrégiment de Carangas commence à soixante & dix lieues, Ouest de Plata, & s'étend de plus de cinquante. L'air y est si froid, que son terroir ne produit que des Papas, des Quinoas & des Cannaguas; mais il nourrit beaucoup de Bestiaux. Il s'y trouve aussi quantité de Mines d'argent, entre lesquelles on donne le premier rang à celle de *Turco*, parcequ'elle est entièrement de métal *Machacado*; c'est le nom que les Mineurs donnent au Minerai, lorsque les filins du métal forment un tissu avec la pierre

Carangas.

DESCRIPTION  
DU  
PÉROU.

Étranges  
Mines d'ar-  
gent.

dans laquelle ils sont mêlés. D'autres Mines de cette Contrée, sans être aussi riches, sont encore plus singulieres. Ce n'est ni dans le Roc, ni dans les Montagnes, qu'il faut creuser, mais dans le sable même, où il suffit de faire un trou, pour en tirer des morceaux d'argent, sans autre mélange qu'un peu de sable qui s'y est attaché. Les Naturels du Pays nomment ces parties d'argent *Papas*, parcequ'on les tire de terre comme les racines de ce nom. Dom d'Ulloa croit trouver la cause d'une production si surprenante, dans les feux souterrains, qui ont assez d'activité pour fondre les Métaux, dans les lieux où ils s'allument. Une portion d'argent liquefiée doit couler, dit-il, & s'infinuer dans les plus grands pores de la terre, jusqu'à ce qu'il se condense en se refroidissant.

Cicacica.

XIII. LE Corrégiment de Cicacica est au Nord, à quatre-vingt-dix lieues de Plata, & quarante lieues de la Paz. Son principal Bourg, qui donne son nom à la Province, appartient à l'Archevêché de Plata, comme tout ce qui est au Sud; mais la plus grande partie des Terres qui sont au Nord, dépendent du Diocèse de la Paz. On donne à ce Corrégiment plus de cent lieues d'étendue. Dans les parties où l'air est fort chaud, il produit une grande abondance de Coca, qui lui fait un Commerce considérable. Les parties froides n'ont que des pâturages, où l'on nourrit diverses sortes de Bestiaux. Quelques Mines d'argent, qui s'y trouvent, n'approchent point de celles de Carangas.

Atacama.

XIV. ATACAMA est un Bourg, à plus de cent vingt lieues de Plata, & donne son nom au dernier Corrégiment de la Province de Charcas. Cette Jurisdiction s'étend assez loin, sur les Côtes Occidentales de la Mer du Sud. Le Pays est fertile, mais entrecoupé de sables, surtout vers le Sud, où le Pérou est séparé du Chili par un grand Désert. On pêche, sur cette Cote, une grande quantité de *Tollos*, poisson qui se transporte salé dans toutes les Provinces intérieures & dont il se fait un grand Commerce.

La Paz pre-  
mier Evêché  
de l'Audience  
de Charcas ou  
Plata, & ses  
Corrégimens.

LA Province où la Ville de la Paz est située, étoit anciennement connue sous le nom de *Chuquiyapu*, & par corruption *Chuquiabo*. Ce Pays avoit été conquis par les Yncas. Les Espagnols s'en étant rendus maîtres, le Président de la Gasca y fit bâtir une Ville, après avoir vaincu Gonzalez Pizarre, & lui donna le nom de la Paz, pour immortaliser l'honneur qu'il avoit eu d'éteindre la révolte & de rendre la paix au Pérou. Son dessein étoit d'ailleurs de favoriser le Commerce entre les Villes d'Arequipa & de Plata, éloignées de cent soixante & dix lieues l'une de l'autre, sans aucune Place de considération dans l'intervalle. Alphonse de Mendozze, chargé de cette fondation, choisit pour l'exécution de son dessein une Vallée, nommée *Las Parafas*, Pays fertile & bien peuplé d'Indiens. Les premiers fondemens de la nouvelle Ville furent jetés le 20 d'Octobre 1548. Elle fut érigée en Siege Episcopal, en 1608, après avoir dépendu jusqu'alors du Diocèse de Plata. L'Evêché de la Paz contient six Corrégimens: 1. *la Paz*; 2. *Omasuios*; 3. *Pacajes*; 4. *Laricaxas*; 5. *Chicuito*; 6. *Paucar-Colla*.

Corrégiment  
de la Paz.

I. LA Jurisdiction de la Paz est fort bornée, & n'a gueres d'autre lieu que la Ville même. Elle est de médiocre grandeur, bâtie dans les Coulées de la Cordilliere, sur un terrain inégal. Plusieurs Collines qui l'entourent,

y borne  
Vallée  
fées pa  
diocre,  
recueil  
sur la  
douze  
du Cab

LA  
dor &  
del Sa  
Eglises  
Domin  
deux de  
le nom  
l'Etat  
cre, d

LE  
des mu  
fortes,  
grém  
virs.  
& div  
dont o  
A quat  
une fo  
en aya  
que p  
Mais t  
Mine  
contin

II.  
vers l  
dent,  
Pays  
ges, c  
du La  
Poiss

III.  
régim  
& du  
jusqu'  
l'étoi  
un te  
qui se  
extrê



bornent la vue de toutes parts, excepté vers une Riviere, qui traverse la Vallée; encore s'étend-elle fort peu au-delà. Dans les grandes eaux, causées par les pluies ou par la fonte des neiges, cette Riviere, quoique médiocre, entraîne de prodigieux Rochers, & roule des morceaux d'or qu'on recueille après le débordement. En 1730, un Indien, se lavant les piés sur la rive, en trouva un si gros, que le Marquis de Castel Fuerte l'acheta douze mille Piastras, & l'envoya au Roi d'Espagne comme une rareté digne du Cabinet Royal.

LA Ville, comme la plupart des autres, est gouvernée par le Corrégiador & les Magistrats ordinaires. Outre l'Eglise Cathédrale, & la Paroisse *del Sagrario*, qui est desservie par deux Curés, on y compte trois autres Eglises, *Sainte Barbe*, *S. Sebastien* & *S. Pierre*; six Couvens d'Hommes, Dominicains, Cordeliers, la Merci, Augustins, Jésuites, S. Jean de Dieu; deux de Filles, *Sainte Theresé* & la Conception; enfin un Séminaire, sous le nom de *S. Jérôme*, pour l'éducation des jeunes gens qui se destinent à l'Etat Ecclésiastique. Le Chapitre est composé d'un Doyen, d'un Archidiaacre, d'un Chantre & de six Chanoines.

LE voisinage des Montagnes, qui ne sont éloignées que de douze lieues des murs, rend la plus grande partie du Pays froide, & l'expose aux gelées fortes, aux neiges & aux frimats: mais la Ville est à couvert de ces désagréemens par sa situation. Il y fait même assez chaud pour cultiver aux environs, dans quelques lieux bas, des cannes de Sucre, de la Coca, du Maïz & diverses sortes de fruits. Les Montagnes voisines sont couvertes d'arbres, dont on estime le bois. Il s'y trouve des Ours, des Tigres & des Léopards. A quatorze lieues vers l'Est, dans les mêmes Montagnes, on en distingue une fort haute, qui renferme de grandes richesses. Un coup de tonnerre en ayant détaché une roche, il y a cinquante ans, on y trouva tant d'or, que pendant quelque tems l'once ne valut que huit Piastras dans la Ville. Mais toutes les tentatives qu'on a faites jusqu'à présent pour exploiter cette Mine ont mal réussi, parceque la Montagne, comme celles de Quito, est continuellement couverte de neige.

II. CE second Corrégiment commence presqu'aux Portes de la Paz, vers le Nord-Ouest. Il a vingt lieues d'étendue; & ses bornes, à l'Occident, sont les rives du fameux Lac de *Titicaca*, ou *Chicuito*. L'air du Pays est plutôt froid que tempéré: aussi le terroir n'a-t-il que des Pâturages, où l'on nourrit beaucoup de Bestiaux. Les Indiens, qui habitent près du Lac, s'attachent à la Pêche & font un Commerce avantageux de leur Poisson.

III. Au Sud-Ouest de la Paz, on entre aussi tout d'un coup dans le Corrégiment de *Pacas*, qui differe peu du précédent par les qualités de l'air & du terroir; mais les Mines d'argent y sont en grand nombre, quoique jusqu'à présent il y en ait peu d'exploitées par les Espagnols. La plupart étoient du tems des Yncas; ce qui fait craindre l'inutilité des fraix, dans un terrain peut-être épuisé. On y a découvert aussi des Mines de Talc, qui se nomme dans le Pays *Faspe blanc de Vereguenla*. Il est d'une blancheur extrême, & si transparent que dans tout le Pérou il sert de verre aux fenê-

DESCRIP-  
TION DU  
PÉROU.

Ville de la  
Paz.

Prodigieux  
morceau d'ar-  
gent.

Omasuico.

Pacajes.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

Laricaxas.

tres des Eglises & des Maisons. Enfin l'on y trouve des Carrieres de Marbre, de diverses couleurs, & une Mine d'Emeraude bien connue, mais dont les Espagnols n'ont encore tiré aucun profit, par la difficulté d'y travailler. C'est dans les Mines de ce Corrégiment, que se trouve le fameux Minerai d'argent, nommé *Vereguenta*, & les Montagnes de *Santa Juana*, & de *Tampaya*, d'où l'on a tiré tant de richesses.

Chicuito.

IV. A peu de distance des Terres de la Paz, au Nord de cette Ville, on entre dans le Corrégiment de Laricaxas, qui a cent dix-huit lieues d'étendue de l'Est à l'Ouest, & trente du Nord au Sud. Ce Pays jouit de toute sorte de climats, & ses productions sont à-peu-près les mêmes que celles du district de Carabaya, auquel il confine du côté du Nord. Il abonde en Mines d'or, dont le titre ordinaire est de 23 Carats & 3 Grains. Une de ses Montagnes, nommée *Suncheuli*, en donnoit, il y a cinquante ans, une quantité immense à ce titre; mais la Mine s'étant remplie d'eau, on s'est efforcé en vain de la saigner par un *Socabon*, c'est-à-dire, en perçant le pié de la Montagne.

Description  
du Lac de  
Titicaca, ou  
Chicuito.

V. LE Corrégiment de Chicuito commence à vingt lieues de la Paz, vers l'Ouest: comme il touche d'un côté au Lac de Titicaca, il lui communique son nom, c'est-à-dire, qu'on le nomme indifféremment Lac de Titicaca ou de Chicuito. Cette Jurisdiction s'étend de vingt-huit lieues du Nord au Sud; & de plus de quarante de l'Est à l'Ouest. L'air y est toujours si froid, que la gelée & la neige regnent successivement pendant toute l'année. Aussi le terroir ne produit-il que des Papas & des Quinoas. On y engraisse de ces racines une grande quantité de Bestiaux, pour lesquels, ou pour leur chair salée, on reçoit de Cochabamba toutes sortes de denrées en échange. Les Montagnes du Pays ont des Mines d'argent, qui étoient autrefois florissantes.

LE Lac Titicaca, dont cette Province touche au bord occidental, mérite une description. Il est situé dans les Provinces comprises sous le nom de *Collao*; c'est le plus grand de tous les Lacs connus, dans cette partie de l'Amérique. Il a quatre-vingts lieues de circuit, & jusqu'à quatre-vingts brasses de profondeur. Sa figure est un peu ovale, du Nord-Ouest au Sud-Est. Dix à douze grandes Rivieres, sans compter les petites, y portent constamment leurs eaux. Celle du Lac n'est ni salée, ni amere; mais elle est si épaisse & si dégoûtante, qu'on ne peut en boire. On y prend deux sortes de Poissons; les uns fort gros, & très bons, que les Indiens nomment *Suchis*; les autres, petits, très mauvais, & pleins d'arrêtes, auxquels les Espagnols ont donné le nom de *Bogas*. Il s'y trouve aussi beaucoup d'Oiseaux aquatiques. Ses bords sont couverts d'une espece de Glaycul & de Jones. Le Territoire qui le borde, du côté Oriental, se nomme *Omasujos*; & celui de l'Ouest, *Chicuito*.

CE Lac renferme plusieurs Iles, dont l'une, remarquable par sa grandeur, formoit anciennement une Colline, que les Yncas firent applanir. Cette Colline, nommée *Titicaca*, qui signifie en Langue Péruvienne *Colline de plomb*, a donné au Lac son nom général, & fit naître à l'Ynca Mango-Capac, Fondateur de l'Empire du Pérou, l'idée d'une Fable, qui devint com-

me le  
Pere, le  
Seur,  
vrer leu  
respéc  
leil, ap  
des plus  
d'or &  
toient a  
gés de  
taine qu  
blic, q  
gnols,  
formen  
nommé  
sur le  
Yncas,  
ces de  
nes; &  
dement  
qui se t  
en fit  
rive à l  
bottes  
rées au  
rent co  
Cet étr  
demie  
réparat  
font ég  
porté d  
paigne,

VI.

une Vi  
& son  
tant de  
facs, e  
fermen  
jourd'h  
Cota c  
cette A

La l

lier.

La plu

donne

Episco

me le fondement de la Religion de l'Empire. Il publia que le Soleil, son Pere, lui avoit ordonné, à lui, & à Mama Oëlo Hu-ca, sa Femme & sa Sœur, de composer dans cette Ile des Loix raisonnables & justes, pour délivrer leurs Peuples de l'ancienne barbarie. Depuis ce tems, l'Ile ayant été respectée comme un Sanctuaire, les Yncas y firent bâtir un Temple au Soleil, après en avoir fait applanir le terrain dans cette vue. Ce Temple étoit des plus somptueux de l'Empire. Ses murailles étoient revêtues de plaques d'or & d'argent : mais ces richesses n'égalent point encore celles qui s'étoient accumulées autour du Temple, où tous les Sujets de l'Empire, obligés de le visiter une fois l'an, apportoient en manière d'offrande une certaine quantité d'or, d'argent & de pierres précieuses. C'est une opinion établie, que les Péruviens voyant leur Pays tomber entre les mains des Espagnols, jetterent tous ces Trésors dans le Lac. Ses bords se retrécissent, & forment vers le Sud une espece de Golfe, au bout duquel sort une Riviere, nommée le *Desaguadero*, qui va former le Lac de Paria. On voit encore, sur le *Desaguadero*, un Pont de Glayeuls & de Jones, inventé par un des Yncas, pour y faire passer son Armée, en allant à la Conquête des Provinces de Collasuo. La largeur du *Desaguadero* est de quatre-vingts à cent aunes; & quoique l'eau paroisse dormante à sa superficie, elle coule très rapidement au-dessous. L'Ynca fit couper une sorte de paille, nommée *Ichu*, qui se trouve en abondance sur toutes les Collines des Bruieres du Pérou: il en fit faire quatre gros Palans, qui furent tendus au-dessus de l'eau, d'une rive à l'autre, & sur lesquels il fit mettre en travers une grande quantité de bottes de Jones & de Glayeuls secs, liées les unes aux autres & bien amarrées aux Palans. Sur le tout on mit deux autres Palans bien tendus, qui furent couverts des mêmes matériaux, liés & amarrés comme les premiers. Cet étrange Pont a cinq aunes de largeur, & n'est élevé que d'une aune & demie au-dessus de l'eau. On a toujours pris soin de le conserver, par des réparations ou des renouvellemens, auxquels toutes les Provinces voisines sont également obligées de pourvoir & de contribuer. Un ancien ordre, porté dans cette vue par le Fondateur, ayant été confirmé par les Rois d'Espagne, ce Pont sert au Commerce des Provinces que le *Desaguadero* sépare.

VI. PAUCAR-COLLA, dernier Corrégiment de cet Evêché, a pour Capitale une Ville nommée *Pano*; sa Jurisdiction confine au Sud à celle de Chicuito; & son climat est à peu près le même. On y nourrit quantité de Moutons, tant de l'Europe que du Pays, dont les Indiens emploient la laine à faire des sacs, en quoi consiste une partie de leur Commerce. Les Montagnes y renferment de Mines d'argent, que la difficulté d'en tirer l'eau fait négliger aujourd'hui, quoiqu'elles fussent autrefois si riches que dans celle de *Layca-Cota* ce métal se coupoit quelquefois au ciseau. Il y en a peu dans toute cette Audience, qui ne soient ainsi noyées.

La Province de Santa Cruz de la Sierra forme un Gouvernement particulier. Mais quoiqu'il soit d'une vaste étendue, il contient peu d'Espagnols. La plus grande partie de ses Bourgs est un Pays de Missions, auxquelles on donne le nom de Missions du Paraguay. La Capitale fut érigée en Siege Episcopal, l'an 1605. Son Chapitre, s'il mérite ce nom, n'est composé

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

Temple de  
Titicaca.

Pont singu-  
lier.

Paucar-Colla.

Santa Cruz  
de la Sierra,  
second Evê-  
ché de l'Au-  
dience de  
Charcas.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

Misque Po-  
cona.

Indiens Chi-  
quitos.

Indiens Chi-  
riguans.

Ville de  
Santa Cruz de  
la Sierra.

Tucuman,  
troisième E-  
vêché de  
l'Audience de  
Charcas.

que d'un Doyen & d'un Archidiacre, sans Canonicats & sans Prébendes. L'E-  
vêque fait sa résidence ordinaire dans une autre Ville nommée *Misque Poco-  
na*, qui est à quatre-vingts lieues de celle de Santa Cruz. La Jurisdiction  
de Misque Pocona a plus de trente lieues d'étendue; & quoique la Ville soit  
presque déserte, les autres lieux sont fort bien peuplés. L'air y est chaud.  
La Vallée, où Misque Pocona est située, a plus de huit lieues de circonfé-  
rence, & produit dans cette étendue toutes sortes de grains, de légumes &  
de fruits, sans en excepter le raisin. Les Bois & les Montagnes fournissent  
du miel & de la cire, qui font partie du Commerce du Pays. Les Missions,  
que les Jésuites ont dans le Diocèse de cet Evêché, sont celles qu'ils nom-  
ment Indiens *Chiquitos* (c). Le Pays qu'ils habitent s'étend depuis Santa  
Cruz de la Sierra, jusqu'au Lac Xarayes, d'où sort la Riviere du Paraguay,  
qui se joignant à d'autres Rivières devient le Fleuve si connu sous le nom de  
*Rio de la Plata*. Les Jésuites commencèrent à répandre la Foi dans ce Pays  
vers la fin du dernier siècle, avec tant de succès, qu'en 1732. ils avoient  
formé sept Peuplades, ou Bourgs, chacun de plus de six cens Familles. Les  
Chiquitos sont bien faits & belliqueux, comme on l'a reconnu dans les  
occasions où la nécessité de se défendre les a forcés de marcher contre les  
Portugais. Leurs armes sont le fusil, le sabre & les flèches empoisonnées.  
Ils parlent un langage différent de celui des autres Nations du Paraguay;  
mais leurs usages diffèrent peu de ceux des autres Indiens.

Ils ont pour voisins des Indiens Idolâtres, nommés *Chiriguans*, ou *Chi-  
riguans*, qui s'obstinent à rejeter les lumières de l'Evangile. Les Jésuites  
n'en pénètrent pas moins dans leur Pays, accompagnés de quelques Chiqui-  
tos, qu'ils menent pour leur sûreté, & se croient fort heureux lorsqu'ils  
peuvent en convertir quelques-uns, dont ils font une sorte de recrue pour  
leurs Peuplades. C'est ce qui arrive particulièrement après les guerres que  
ces Barbares ont souvent avec les Chiquitos. S'ils essuient quelque disgrâce,  
la crainte les fait recourir aux Missionnaires; mais ces conversions du-  
rent peu.

La Ville de Santa Cruz est éloignée d'environ quatre-vingt-dix lieues de  
celle de Plata. Elle étoit autrefois située plus au Sud, près de la Cordillière  
des Chiriguans. Nuño de *Chaves*, qui en jeta les fondemens en 1548, la  
nomma *Santa Cruz*, en mémoire du lieu de sa naissance, qui est un Bourg  
de même nom, près de Truxillo en Espagne. Elle est médiocrement gran-  
de, & mal bâtie; quoiqu'ayant été ruinée, & rétablie ensuite dans le même  
lieu, elle eût dû gagner quelque chose à ce renouvellement.

Le Gouvernement du Tucuman, ou Tucma, situé au centre de cette par-  
tie de l'Amérique, commence au Sud de Plata, au-delà des Villages de Chi-  
chas qui fournissent des Ouvriers Indiens aux Mines du Potosi. Il s'étend  
depuis le Paraguay & Buenos Aires à l'Est, jusqu'au Royaume du Chili à  
l'Ouest; & au Sud jusqu'aux *Pampas*, ou Plaines de la Terre Magellanique.  
Ce Pays, quoiqu'autrefois uni à l'Empire des Yncas, n'avoit pas été soumis  
par

(c) C'est-à-dire, petit, bas. Les premiers Espagnols leur donnerent ce nom, parceque les  
portes de leurs Cabanes étoient fort petites.

par leur  
Provin  
quête d  
chargé  
difficul  
Villes  
Riviere  
voisine  
second  
Quest  
de quat  
velle A  
LE H  
de deux  
de l'Es  
le nom  
de Rio  
Salta a  
vador,  
& mal  
doue,  
Corrég  
nombr  
bles, t  
cesse,  
LA  
qualité  
gnités  
Chano  
où l'or  
cre, &  
quelqu  
Mais l  
Vallée  
Troup  
meille  
LE  
Santa  
Gouve  
ment  
attrib  
que d  
pour  
Dix  
Aires  
Capit  
XI

par leurs armes; il avoit demandé volontairement d'être reçu au nombre des Provinces de l'Empire. Les Espagnols, après avoir presque achevé la Conquête du Pérou, passèrent à celle de Tucuman, en 1549. Nufiez de Prado, chargé de cette Entreprise par le Président de la Gasca, y trouva peu de difficultés de la part d'un Peuple naturellement docile. Il y bâtit quatre Villes; la première nommée *Sant' Jago*, parcequ'elle fut fondée près d'une Riviere de même nom, dont les débordemens fertilisent beaucoup les terres voisines. Cette Ville est à plus de cent soixante lieues au Sud de Plata. La seconde fut *San Miguel de Tucuman*, située à vingt-cinq ou trente lieues Ouest de Sant' Jago. La troisième, *Nuestra Señora de Talavera*, un peu plus de quarante lieues au Nord de Sant' Jago; & la quatrième, *Cordoue de la Nouvelle Andalousie*, à plus de quatre-vingts lieues de Sant' Jago au Sud.

Le Pays compris dans ce Gouvernement est si vaste, qu'on lui donne plus de deux cens lieues du Sud au Nord; & dans quelques endroits, plus de cent de l'Est à l'Ouest. Cette étendue ayant fait sentir la nécessité d'augmenter le nombre des Colonies Espagnoles, on y a formé trois autres Villes; celle de *Rioja*, à plus de quatre-vingts lieues au Sud-Est de Sant' Jago; celle de *Salta* au Nord-Est, à soixante lieues de la même Ville; & celle de *San Salvador*, ou *Xuqui*, à vingt lieues au Nord de Salta. Ces Villes sont petites & mal bâties. Le Gouverneur fait sa résidence à Salta, & l'Evêque à Cordoue, qui est la plus grande de toutes ces Colonies. Les autres ont leurs Corrégidors particuliers, qui gouvernent les Indiens de leurs districts: & le nombre n'en est pas bien grand, dans un Pays composé de Déserts inhabitables, tant par ses hautes & spacieuses Montagnes, où l'eau manque sans cesse, que par les courses continuelles des Indiens sauvages.

La Ville de Tucuman, dont l'Eglise Cathédrale est à Cordoue, reçut la qualité de Ville Episcopale en 1570. Son Chapitre est composé de cinq dignités, Doyen, Archidiacre, Chantre, Ecolâtre & Trésorier, mais sans Chanoines & sans Prébendaires. Son Terroir est fertile dans tous les lieux où l'on peut conduire l'eau des Rivières. Les lieux chauds donnent du Sucre, & du Coton, dont on fait des Toiles. On fabrique aussi dans le Pays, quelques étoffes de laines, & l'on trouve du miel & de la cire dans les Bois. Mais le principal Commerce est celui des Mules, qu'on nourrit dans les Vallées, où les pâturages sont fort abondans. On fait passer au Pérou des Troupeaux innombrables de ces Animaux, qui sont regardés comme les meilleurs de toute l'Amérique Méridionale.

Le Gouvernement du Paraguay comprend les Pays qui sont au Sud de Santa Cruz de la Sierra & à l'Est du Tucuman. Vers le Sud il confine au Gouvernement de Buenos Aires; & à l'Est il s'étend jusqu'au Gouvernement de S. Vincent du Brésil, dont S. Paul est la Capitale. Tout le monde attribue à Sebastien Cabot la première découverte du Paraguay. On a vu que dès l'an 1526 il entra dans Rio de la Plata, & qu'ayant pris des Barques pour pénétrer par la Riviere de Parana, il s'avança par-là jusqu'au Paraguay. Dix ans après Juan d'Aoylas fut nommé premier Gouverneur de Buenos Aires; & Juan de Salinas bâtit la Ville de Nuestra Señora de l'Assumpcion, Capitale de toute cette Province. Mais ces deux Capitaines n'ayant point

XIX. Part.

Ss

DESCRIP-  
TION DU  
PÉROU.

Ville de  
Sant' Jago.

Saint Michel  
de Tucuman.

Talavera.  
Cordoue.

Trois nou-  
velles Villes  
bâties dans le  
Tucuman.

Ville de Tu-  
cuman.

Le Parag-  
uay, quatri-  
me Evêché de  
l'Amérique de  
Charcas.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

achevé la Découverte du Pays, ni fournis les Peuples qui l'habitoient, Alvare Nuffez, surnommé *Tête de Vache*, y fit une nouvelle expédition, & fut revêtu ensuite du Gouvernement de Buenos Aires, où il succéda à Dom Pedre de Mendoza.

*Témoignage de Dom d'Ulloa sur l'état du Paraguay.*

C'EST sans aucun changement dans les termes de Dom d'Ulloa, qu'il faut donner une description, fort douteuse jusqu'aujourd'hui sur d'autres témoignages, du moins pour ceux qui se tiennent en garde contre la prévention (a).

LES Colonies Espagnoles du Gouvernement du Paraguay se réduisent à la Ville de l'Assomption, celle de Villa-Rica & quelques autres lieux, qui ont pour Habitans des Espagnols, des Métifs & quelques Indiens, entre lesquels néanmoins le plus grand nombre est de race mêlée. Les deux Villes sont de l'ordre le plus médiocre, & les Bourgades à proportion. Dans les unes & les autres, les Maisons sont séparées par des Jardins & des Arbres, sans aucune espèce de symétrie. L'Assomption porte le titre de Cité. C'est la résidence du Gouverneur de la Province, qui avoit autrefois sous sa Jurisdiction une partie des Peuples des Missions du Paraguay. Mais depuis quelques années elles en ont été séparées & unies au Gouvernement de Buenos Aires, quoique le Gouvernement spirituel y soit demeuré dans le même état. L'Assomption a son Eglise Cathédrale, dont le Chapitre est composé d'un Doyen, d'un Archidiacre, d'un Chantre, d'un Trésorier & de deux autres Chanoines. Les Paroisses ont des Franciscains pour Curés, excepté celles des Missions, qui n'ont pas d'autres Curés que des Jésuites.

Etat des  
Missions.

„ LES Missions du Paraguay ne se bornent pas à la Province de ce nom.  
„ Elles s'étendent en partie sur les territoires de Santa-Cruz de la Sierra, de  
„ Tucuman & de Buenos Aires. Depuis près d'un siècle & demi qu'elles  
„ ont commencé, on y a converti quantité de Nations Indiennes, répandues  
„ dans les terres de ces quatre Evêchés. Les Jésuites, avec leur zèle  
„ ordinaire, commencèrent cette conquête spirituelle par les *Guaranies*, Indiens  
„ dont les uns habitoient les bords des Rivieres d'Uruguay & de Parana,  
„ & les autres, cent lieues plus haut, les terres qui sont au Nord-Ouest  
„ du Guayra. Les Portugais, ne songeant qu'à l'avantage de leurs propres  
„ Colonies, faisoient des courses continuelles sur ces Peuples, enlevoient  
„ pour l'esclavage ceux qui tomboient entre leurs mains, & les employoient  
„ au travail des Plantations: mais, pour mettre les Nouveaux-convertis à  
„ couvert de cette disgrâce, on prit le parti de les transplanter au nombre  
„ de plus de douze mille, dans les terres du Paraguay, & l'on y joignit à  
„ peu près le même nombre de ceux de *Tapé*, dans la seule vue de leur  
„ assurer à tous une vie plus sûre & plus tranquille. Ces Peuplades, grossies  
„ avec le tems par de nouvelles conversions, augmentèrent jusqu'au point  
„ qu'en 1734, suivant une Relation que je reçus de bonne main, pendant  
„ mon séjour à Quito, on comptoit trente-deux Bourgs, ou Villa-

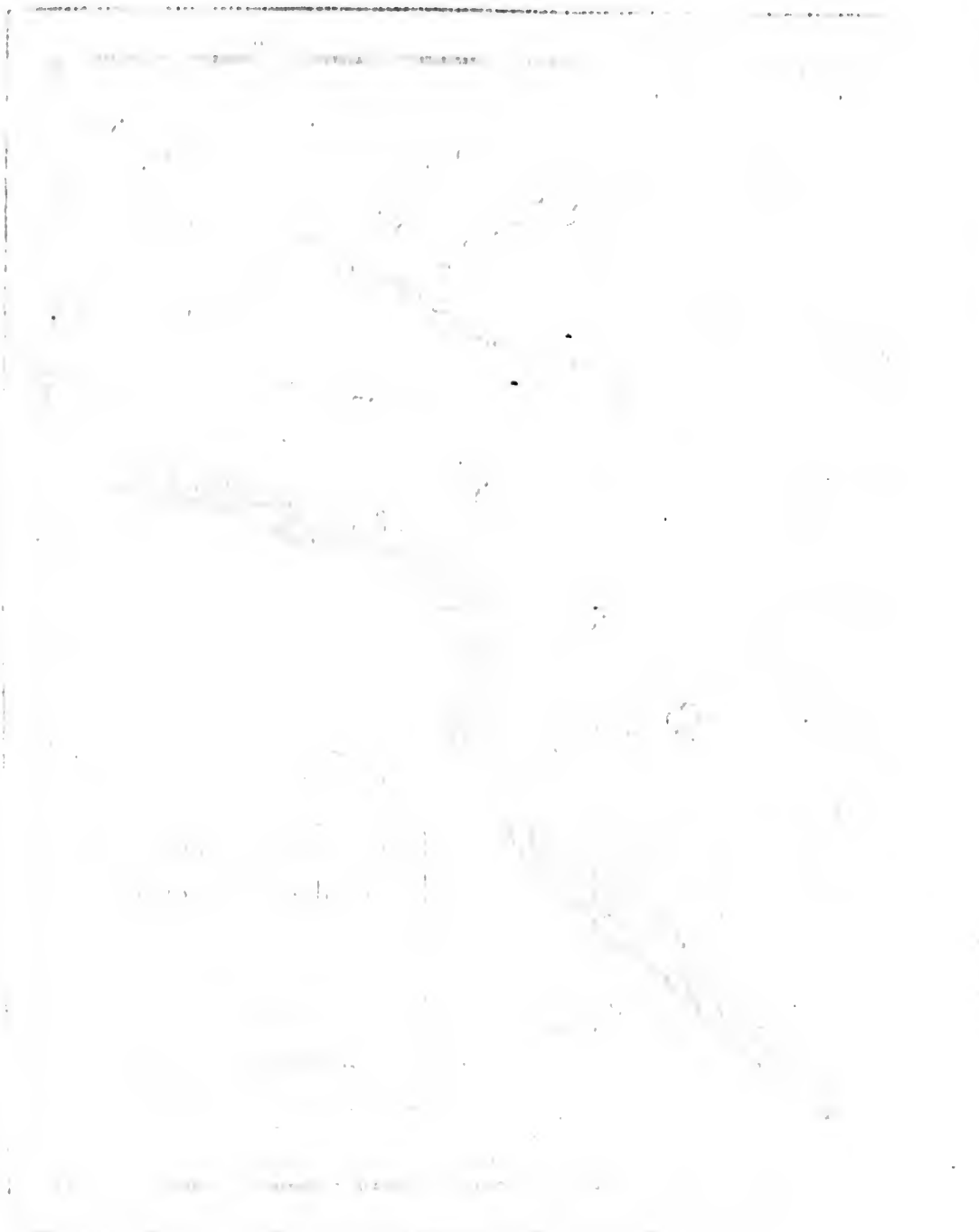
(a) L'Histoire du Paraguay, qui vient d'être publiée par le P. de Charlevoix, se trouve confirmée, sur ce point, par un si bon témoignage. On n'y change que le style.

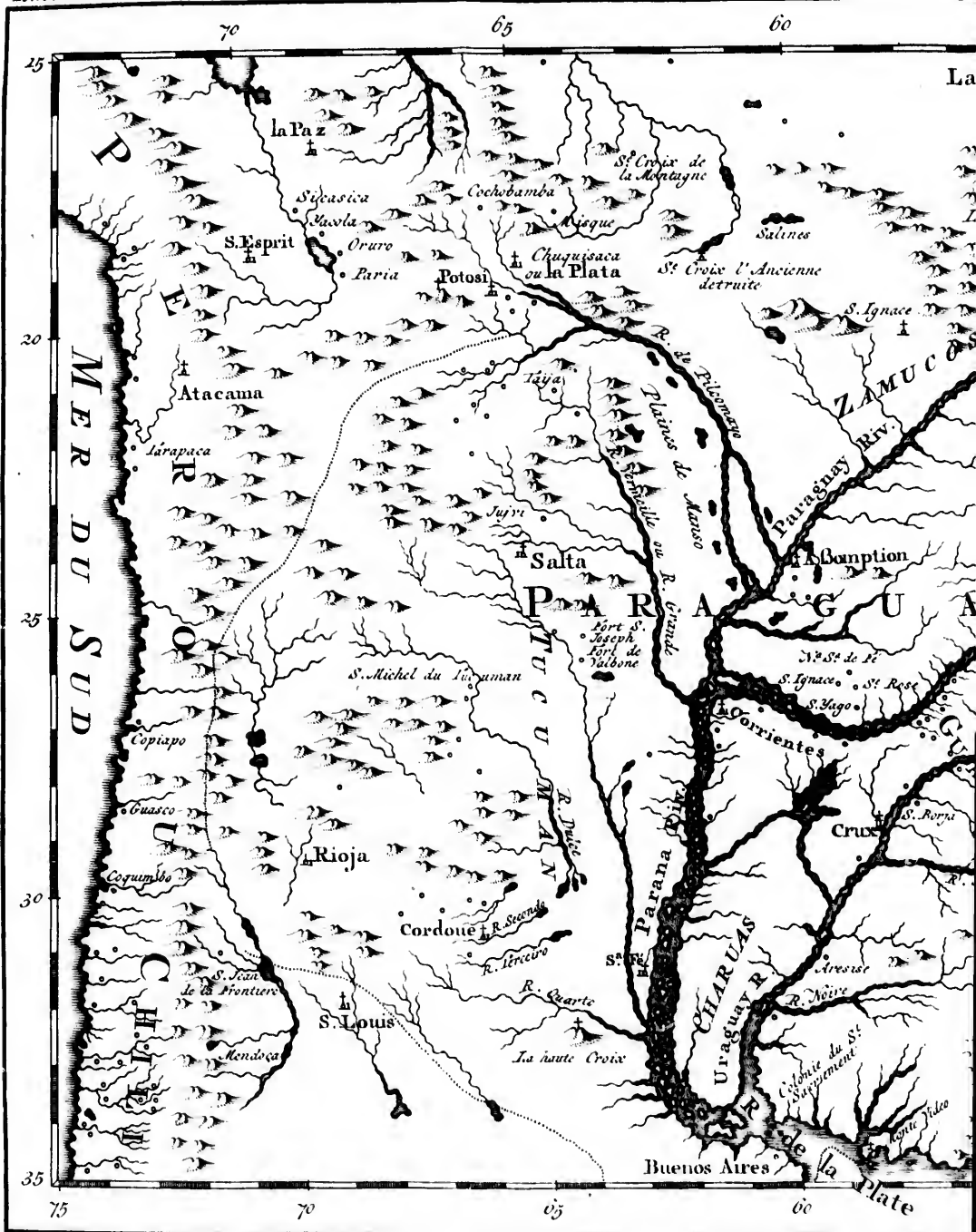
nt, Alvare  
n, & fut  
la à Don

qu'il faut  
res témoi-  
a préven-

uisent à la  
, qui ont  
e lesquels  
s font de  
es unes &  
sans au-  
C'est la  
sa Juris-  
uis quel-  
e Buenos  
ême état.  
posé d'un  
ux autres  
celles des

ce nom.  
ierra, de  
i qu'elles  
, répan-  
leur zele  
nies, In-  
& de Pa-  
au Nord-  
de leurs  
oles, en-  
, & les  
ouveaux-  
isplanter  
& l'on y  
e vue de  
uplades,  
jusqu'au  
e main,  
u Villa-  
un si bon  
style.

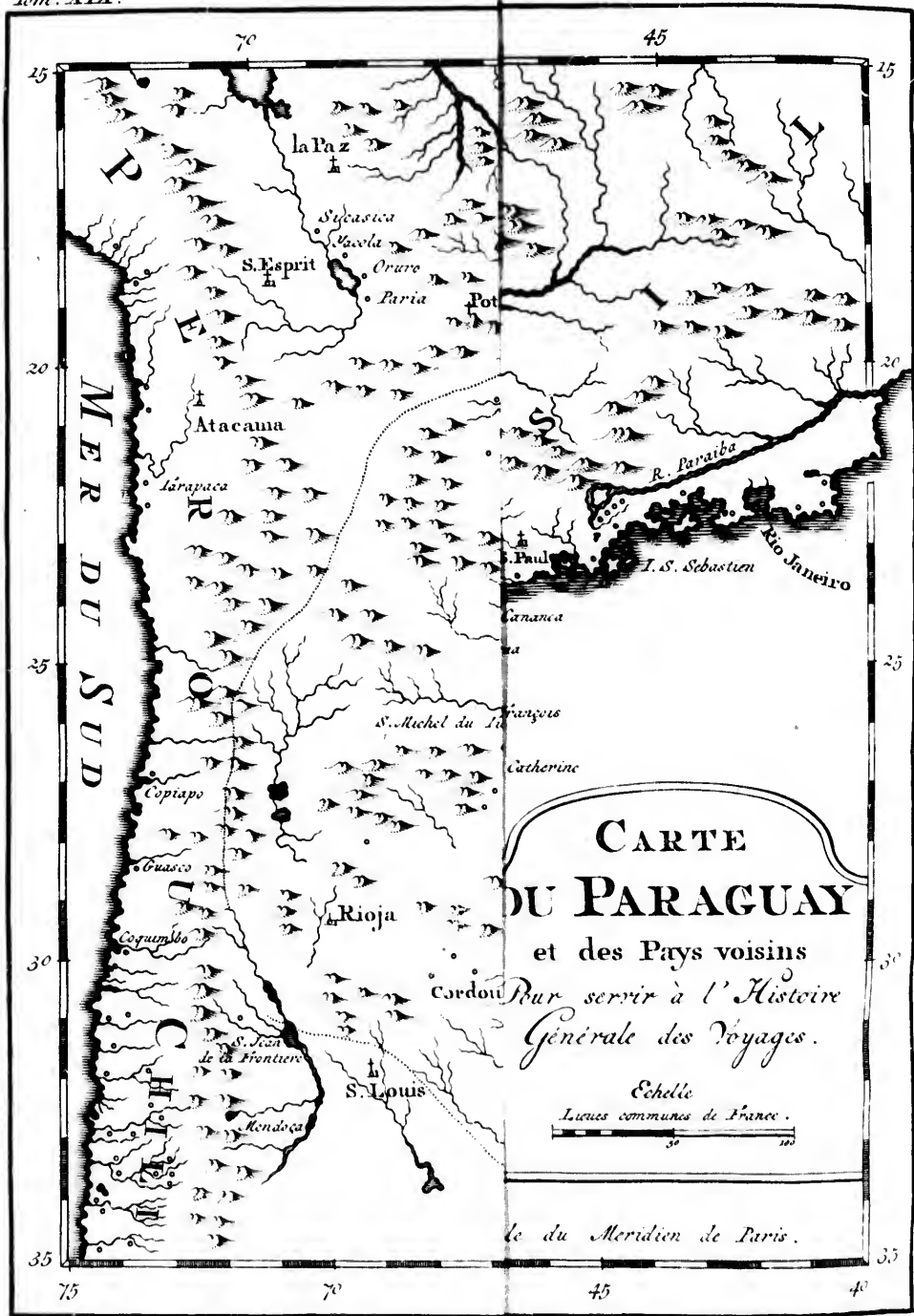








*et r. Alegre jusqu'à 1771*



ges  
&  
nou  
ces  
ann  
ces  
bita  
I  
les  
aut  
Mi  
fon  
me  
Vil  
ven  
nor  
van  
tieu  
que  
che  
des  
acc  
terr  
Cep  
fiou  
de r  
d'U  
du J  
cult  
tifs.  
Pan  
dre  
dan  
Vil  
dom  
bea  
Pro  
fins  
con  
Peu  
l'Ar  
buc  
per  
de  
que  
che

„ ges d'Indiens Guaranies, qui contenoient plus de trente mille Familles;  
 „ & leur nombre croissant de jour en jour on pensoit alors à fonder trois  
 „ nouveaux Bourgs. Une partie de ces trente-deux Peuplades est du Dio-  
 „ cese de Buenos Aires, & l'autre du Diocese du Paraguay. Cette même  
 „ année il y avoit sept Peuplades de la Nation des Chiquitos dans le Dio-  
 „ cese de Santa-Cruz de la Sierra, & l'accroissement continuel de leurs Ha-  
 „ bitans faisoit penser aussi à multiplier le nombre des Villages.

„ LES Missions du Paraguay sont environnées d'Indiens Idolâtres, dont  
 „ les uns vivent en bonne intelligence avec les Nouveaux-convertis, & les  
 „ autres les menacent continuellement de leurs incursions. L'ardeur des  
 „ Missionnaires les conduit souvent chez ces Barbares, & leurs peines n'y  
 „ sont pas toujours inutiles. Ils inspirent quelquefois le goût du Christianis-  
 „ me aux plus raisonnables, qui quittent alors leur Pays & passent dans les  
 „ Villages Chrétiens, où ils reçoivent le Baptême après les instructions con-  
 „ venables. A cent lieues des Missions il se trouve une Nation idolâtre,  
 „ nommée les *Guenoas*, qu'il est fort difficile d'amener à la lumiere de l'E-  
 „ vangile, non-seulement parcequ'ils sont dans l'habitude d'une vie licen-  
 „ tieuse, mais parcequ'ayant parmi eux plusieurs Métifs, & même quel-  
 „ ques Espagnols, noircis de crimes, à qui la crainte du châtement a fait  
 „ chercher cet asyle, le mauvais exemple qu'ils en reçoivent les éloigne  
 „ des vérités qu'on leur prêche. D'ailleurs la vie oisive à laquelle ils sont  
 „ accoutumés, ne subsistant que de leur chasse, sans cultiver même leurs  
 „ terres, leur fait craindre le travail qu'ils envisagent après leur conversion.  
 „ Cependant la curiosité, ou la tendresse pour leurs Parens, en amene plu-  
 „ sieurs, dont quelques-uns se soumettent au joug de la Religion. Il en est  
 „ de même des *Charuas*, Peuple qui habite entre les Rivieres de Parana &  
 „ d'Uruguay. Mais ceux qui occupent les bords du Parana, depuis le Bourg  
 „ du S. Sacrement, sont plus dociles parcequ'ils sont plus laborieux, qu'ils  
 „ cultivent leurs terres & qu'ils n'ont aucune communication avec les Fugi-  
 „ tifs. Vers la Ville de Cordoue, d'autres Indiens idolâtres, nommés  
 „ *Pampas*, sont extrêmement difficiles à convertir, quoiqu'ils viennent ven-  
 „ dre leurs denrées dans la Ville: mais ces quatre dernieres Nations vivent  
 „ dans une paix constante avec les Chrétiens. Aux environs de Santa-Fé,  
 „ Ville de la Province de Buenos Aires, on trouve divers Peuples guerriers,  
 „ dont toute la vie se passe en excursions, qu'ils poussent souvent avec  
 „ beaucoup de ravages jusqu'aux murs de Sant' Jago & de Salta, dans la  
 „ Province de Tucuman. Les autres Nations, qui habitent depuis les Con-  
 „ fins de celles-ci jusqu'aux Chiquitos, & jusqu'au Lac de Xarayas, sont peu  
 „ connues. Dans ces derniers tems quelques Jésuites ont pénétré chez ces  
 „ Peuples, par la Riviere de *Pilco-Mayo*, qui coule depuis le Potosi jusqu'à  
 „ l'Assomption, sans avoir pu découvrir leurs Habitations; ce qu'on attri-  
 „ bue à la vaste étendue de leur Pays, ou à leur humeur errante, qui ne leur  
 „ permet pas de faire un long séjour dans les mêmes lieux. Vers le Nord  
 „ de l'Assomption, on rencontre un petit nombre d'Indiens Gentils, dont  
 „ quelques-uns s'étant laissés approcher par des Missionnaires qui cher-  
 „ choient à les découvrir, les ont suivis sans répugnance aux Villages Chré-

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

„ tiens, & se sont rendus à leurs instructions. Les Chiriguans, qu'on a  
„ nommés plus d'une fois, habitent aussi du même côté, & n'aiment point  
„ qu'on leur propose de mener une vie moins libre que celle dont ils jouis-  
„ sent dans leurs Montagnes.

„ On doit comprendre que les Missions du Paraguay occupent un Pays  
„ considérable. En général l'air y est fort humide & tempéré, mais froid  
„ néanmoins dans quelques parties. Le terroir est fertile en toutes sortes de  
„ grains, de fruits & de légumes. On y cultive en particulier beaucoup de  
„ coton, & l'abondance en est si grande, qu'il n'y a point de Village qui  
„ n'en recueille plus de deux mille Arrobes, dont les Indiens fabriquent des  
„ toiles & des étoffes. On y plante beaucoup de tabac, des cannes de su-  
„ cre, & une prodigieuse quantité de l'herbe qu'on nomme *Herbe du Para-*  
„ *guay*, & qui fait seule un d'autant plus grand objet de Commerce, qu'elle  
„ ne croît que dans ce Pays, d'où elle passe dans toutes les Provinces du  
„ Pérou & du Chili, où il s'en fait une très grande consommation. Ces  
„ Marchandises sont envoyées à Santa-Fé & à Buenos Aires, où les Jésui-  
„ tes ont un Facteur particulier, dont l'office est de les vendre; car le peu  
„ d'intelligence des Indiens, surtout des Guaranies, les rend incapables de  
„ ce soin. Le Commis emploie le produit de sa vente en Marchandises de  
„ l'Europe, tant pour l'entretien des Habitans de chaque Peuplade, que  
„ pour l'ornement des Eglises & les besoins des Curés. Mais avant l'em-  
„ ploi de cet argent on leve le Tribut que chaque Village, ou plutôt cha-  
„ que Indien, doit au Roi. Ces sommes sont envoyées aux Caisles Roya-  
„ les; après quoi, sans autre retranchement, on fait le décompte de ce qui  
„ revient aux Curés, pour leurs appointemens, & pour les pensions des  
„ C. iques. Les autres denrées, que le terroir produit, & le Bétail qu'on  
„ y leve, servent à la nourriture des Habitans. Enfin cette distribution se  
„ fait avec tant d'ordre & de sagesse, qu'on ne peut refuser sans injustice  
„ des louanges à la Police que les Missionnaires ont établie.

„ A l'exemple des Villes Espagnoles, chaque Peuplade a son Gouver-  
„ neur, ses Régidors & ses Alcaldes. Les Gouverneurs sont élus par les  
„ Indiens mêmes, & confirmés par les Curés, qui se réservent ainsi le pou-  
„ voir de rejeter ceux dont les qualités ne conviennent point à leurs fonc-  
„ tions. Les Alcaldes sont nommés tous les ans par les Corrégidors, qui  
„ veillent avec eux au maintien de la paix & du bon ordre. Mais comme  
„ ces Magistrats, dont les lumieres sont fort bornées, pourroient abuser de  
„ leur autorité, il leur est défendu d'infliger la moindre peine sans la parti-  
„ cipation du Curé, qui éclaircit l'affaire, & qui livre l'Accusé au chati-  
„ ment, lorsqu'il le juge coupable. C'est ordinairement la prison ou le  
„ jeûne. Si la faute est grave, la peine fera quelques coups de fouet; &  
„ c'est la plus grande parmi des gens qui ne commettent jamais d'assez  
„ grands crimes pour mériter une plus sévère punition. L'horreur pour le  
„ vol, pour le meurtre & les autres excès de cette nature, est établie dans  
„ toutes les Peuplades, par les exhortations continuelles des Missionnaires.  
„ Les châtimens mêmes sont toujours précédés d'une remontrance, qui  
„ dispose le coupable à les recevoir comme une correction fraternelle; &

„ ces ménagemens de douceur & d'affection mettent le Curé à couvert de  
 „ la haine & de la vengeance de celui qu'il fait punir. Aussi, loin d'être  
 „ haïs de leurs Indiens, ces Peres en sont si chéris & si respectés, que quand  
 „ ils les feroient châtier sans raison, ces Ames simples, qui croient leurs  
 „ Directeurs incapables d'erreur & d'injustice, penseroient l'avoir mérité.  
 „ CHAQUE Peuplade a son Arsenal particulier, où l'on renferme toutes  
 „ les armes qui servent à la Milice, dans les cas où la guerre est indispen-  
 „ sible, soit contre les Portugais, ou contre les Nations infideles du voi-  
 „ sinage. Les armes sont des fusils, des épées & des bayonnettes. Tous  
 „ les soirs des jours de Fête, on apprend à les manier par des exercices pu-  
 „ blics. Les Hommes de chaque Village sont divisés en plusieurs Compa-  
 „ gnies qui ont leurs Officiers, en uniformes galonnés d'or ou d'argent,  
 „ avec la devise de leur Canton. Les Gouverneurs, les Régidors & les Al-  
 „ caldes ont aussi des habits de cérémonie, différens de ceux qu'ils portent  
 „ hors de leurs fonctions.  
 „ Tous les Villages ont des Ecoles, pour apprendre à lire & à écrire: il  
 „ y en a pour la Danse & pour la Musique, où l'on fait d'excellens Ele-  
 „ ves, parcequ'on n'y admet personne sans avoir consulté son inclination  
 „ & ses talens. Ceux à qui l'on remarque du génie apprennent la Langue  
 „ Latine, & quelques-uns s'y rendent fort habiles. Dans la Cour de la  
 „ Maison du Curé, il y a divers Ateliers, de Peintres, de Sculpteurs,  
 „ de Doreurs, d'Orfèvres, de Serruriers, de Charpentiers, de Tisserands,  
 „ d'Horlogers & des autres Professions nécessaires ou utiles. Les jeunes  
 „ gens ont la liberté de choisir celle qui pique leur goût, & s'y forment  
 „ par l'exemple & les leçons des Maîtres. Chaque Village a son Eglise,  
 „ grande & fort ornée. Les Maisons des Indiens sont si bien disposées,  
 „ si commodes, & meublées si proprement, que celles des Espagnols ne  
 „ les valent point dans plusieurs Bourgs du Pérou. Quelques-unes sont bâ-  
 „ ties de pierre, d'autres de Briques crues, & la plupart de bois simple;  
 „ mais les unes & les autres sont couvertes de tuiles. Rien n'est négligé  
 „ dans ces Villages. Il s'y trouve jusqu'à des Fabriques de poudre à Canon,  
 „ dont une partie est réservée pour les gens de guerre, & l'autre employée  
 „ aux Feux d'artifices par lesquels on solemnise toutes les Fêtes, ecclési-  
 „ astiques & civiles. A la proclamation des Rois d'Espagne, tous les Offi-  
 „ ciers sont vêtus de neuf, & rien ne manque à la magnificence de leurs  
 „ habits. Chaque Eglise a sa Chapelle de Musique, composée de voix &  
 „ d'instrumens. Le Service Divin s'y célèbre avec la même pompe que  
 „ dans les Eglises Cathédrales; & l'on vante surtout celle des Processions  
 „ publiques. Tous les Officiers civils & militaires y paroissent en habits  
 „ de cérémonie. La Milice y est en corps. Le reste du peuple porte des  
 „ flambeaux, & tous marchent dans le plus grand ordre. Ces Processions  
 „ sont accompagnées de fort belles danses. Il y a des habits particuliers &  
 „ fort riches pour les Danseurs.  
 „ ENTRE les Edifices publics de chaque Village on voit une Maison de  
 „ Force, où les Femmes de mauvaise vie sont renfermées. Elle sert, en  
 „ même tems, de ce que les Espagnols nomment une *Béaterie*, c'est-à-dire,

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

„ de retraite, dans l'absence des Maris, pour les Femmes qui n'ont point  
 „ de Famille. On a pourvu singulièrement non-seulement à l'entretien de  
 „ cette Maison, mais encore à la subsistance des Vieillards, des Orphelins  
 „ & de ceux qui sont hors d'état de gagner leur vie. Tous les Habitans  
 „ sont obligés de travailler deux jours de la semaine, pour cultiver & se-  
 „ mer en commun un espace de terre convenable: ce qui s'appelle travail  
 „ de la Communauté. Si le produit passe les besoins, on applique le sur-  
 „ plus à l'ornement des Eglises; à l'habillement des Vieillards, des Orphe-  
 „ lins & des Impotens. Ainsi nul des Habitans ne manque du nécessaire.  
 „ Les Tributs Royaux sont payés ponctuellement. Enfin, cette portion du  
 „ Monde est le séjour de la paix & du bonheur, & ces avantages sont dus  
 „ à l'exacritude avec laquelle les Loix y sont observées. Les Jésuites, Cu-  
 „ rés de toutes les Paroisses de cette nouvelle République, ont besoin d'ex-  
 „ citer au travail les Guaranies, qui sont naturellement paresseux; & c'est  
 „ par cette raison qu'ils prennent aussi soin de faire vendre les Marchandises  
 „ des Fabriques & les denrées qui proviennent de la culture des Champs.  
 „ Au contraire, les Chiquitos sont laborieux & ménagers. Ils pourvoient  
 „ d'eux-mêmes à la subsistance de leurs Curés, en cultivant ensemble une  
 „ Plantation remplie de toute sorte de grains & de fruits, qui suffit pour  
 „ l'entretien de l'Eglise & de son Ministre. De leur côté, les Curés de cet-  
 „ te Nation font des provisions de ferremens, d'étoffes & d'autres Mar-  
 „ chandises, qu'ils donnent en échange à leurs Paroissiens, pour de la cire  
 „ & d'autres productions du Pays. Ils remettent ce qui leur vient par cette  
 „ espece de Commerce au Supérieur de leur Mission, qui n'est pas le me-  
 „ me que celui des Guaranies; & du produit de la vente on achete de nou-  
 „ velles Marchandises pour les besoins de chaque Communauté. Il arrive  
 „ de-là que les Indiens ne sont pas obligés de sortir du Canton, pour se  
 „ procurer leurs nécessités, & que n'ayant point de communication avec  
 „ d'autres Peuples, ils ne sont point exposés à contracter les vices dont on  
 „ s'efforce de les préserver.  
 „ L'ADMINISTRATION spirituelle des Peuplades n'est pas moins extraordi-  
 „ naire que le Gouvernement politique. Chaque Village n'a qu'un Curé;  
 „ mais il est assisté d'un autre Prêtre du même Ordre, souvent même de  
 „ deux, suivant le nombre des Habitans. Ces deux ou trois Prêtres, ser-  
 „ vis par six jeunes Garçons, qui font l'office de Clercs à l'Eglise, forment  
 „ dans chaque Village une espece de petit College, où toutes les heures  
 „ d'exercice sont réglées comme dans les Colleges des grandes Villes. La  
 „ plus pénible fonction des Curés est de visiter en personne les Plantations  
 „ des Indiens, pour les encourager au travail, surtout les Guaranies, qui  
 „ abandonneroient la culture des Terres & se laisseroient manquer de tout,  
 „ s'ils n'étoient excités avec une continuelle attention. Le Curé n'assiste pas  
 „ moins régulièrement à la Boucherie publique, pour la distribution des vian-  
 „ des, qui se fait par rations, à proportion du nombre de personnes dont  
 „ chaque Famille est composée. Il visite aussi les Malades, pour leur don-  
 „ ner les secours spirituels & les faire servir avec charité. Ces soins qui  
 „ l'occupent presque tout le jour, lui laissent peu de tems pour d'autres

„ Offi  
 „ qui,  
 „ dans  
 „ est f  
 „ les  
 „ tion  
 „ A la  
 par le  
 vèque  
 qu'entr  
 Gouver  
 bile, &  
 jours n  
 le part  
 les Cu  
 centre  
 des, a  
 est sou  
 près de  
 les app  
 par an  
 me est  
 que C  
 Les M  
 prises  
 tirent l  
 LE f  
 gieuses  
 auxque  
 d'étran  
 plades  
 s'est é  
 Quand  
 point à  
 JAM  
 Nation  
 guay.  
 cher c  
 ges du  
 la sim  
 ric, &  
 me en  
 Qu  
 raguay  
 du D  
 loa re

„ Offices, dont son Vicaire est chargé. C'est le Vicaire, par exemple,  
 „ qui, chaque jour, à l'exception du Jeudi & Samedi, fait le Catéchisme  
 „ dans l'Eglise aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, dont le nombre  
 „ est si grand qu'il passe deux mille dans chaque Village. Le Dimanche tous  
 „ les Habitans, sans distinction d'âge, vont recevoir les mêmes Instruc-  
 „ tions”.

DESCRIP-  
 TION DU  
 PÉROU.

A la rigueur, continue Dom d'Ulloa, ces Curés devroient être nommés par le Gouvernement, comme Vice-Patron des Eglises, & admis par l'Evêque aux fonctions de leur Ministère: mais comme il pourroit arriver qu'entre les trois Sujets qui seroient présentés pour chaque nomination, le Gouvernement & l'Evêque ne distinguassent pas tout d'un coup le plus habile, & qu'il est à présumer que les Provinciaux de l'Ordre connoissent toujours mieux le mérite des Sujets, les Gouverneurs & les Evêques ont pris le parti de leur confier leurs droits. Ainsi c'est le Provincial qui nomme tous les Curés. Il fait sa résidence dans le Bourg de *la Candelaria*, qui est au centre de toutes les Missions, d'où il fait ses visites dans les autres Peuplades, avec le soin d'envoyer des Missionnaires chez les Indiens Gentils. Il est soulagé dans ses fonctions par deux Vice-supérieurs, qui résident, l'un près de la Rivière de Parana, l'autre près de celle d'Uruguay. Le Roi paye les appointemens aux Curés, dans les Missions des Guaranies. Ils montent, par an, à trois cens Piastras, en y comprenant ceux du Vicaire. Cette somme est remise à la disposition du Supérieur, qui fournit tous les mois à chaque Curé ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture & son habillement. Les Missions des Chiquitos, qui ont un Supérieur à part, ne sont pas comprises dans cet arrangement; & leur Nation étant plus laborieuse les Curés tirent leur subsistance de son travail.

Le seul malheur de tous ces Indiens est d'être sujets à des maladies contagieuses, telles que la petite vérole, les fièvres malignes, & plusieurs autres, auxquelles ils donnent vulgairement le nom de Peste, parcequ'elles font d'étranges ravages. Aussi, quelque nombreuses qu'on ait représenté les Peuplades, elles ne le sont pas autant qu'elles devroient l'être, pour le tems qui s'est écoulé depuis leur formation & pour la tranquillité dont elles jouissent. Quand ces cruelles maladies regnent, les Curés & leurs Adjoints ne suffisent point à ce surcroît de travail, & l'on augmente le nombre des Vicaires.

JAMAIS les Jésuites ne souffrent qu'aucun Habitant du Pérou, de quelque Nation qu'il soit, Espagnol ou Métif, entre dans leurs Missions du Paraguay. On les accuse fort injustement, observe Dom d'Ulloa, de vouloir cacher ce qui s'y passe, par la crainte qu'on ne partage avec eux les avantages du Commerce. Leur unique vue est de maintenir, dans l'innocence & la simplicité, des Indiens qu'ils ont fait sortir heureusement de leur barbarie, & qu'on peut compter entre les meilleurs Chrétiens du Monde, comme entre les plus fideles Sujets de l'Espagne.

Quoiqu'il n'y ait pas de Mines d'or ni d'argent, dans cette partie du Paraguay, il s'en trouve dans quelques Terres qui en dépendent, & qui sont du Domaine Espagnol, mais dont les Portugais profitent seuls. Dom d'Ulloa reproche à cette Nation de s'être introduite jusqu'au Lac de Xarayas,

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

Buenos Ai-  
res, cinqui-  
me Evêché  
de l'Audience  
de Charcas.  
Son étendue.

dans le voisinage duquel on découvrit, il y a vingt ans, quelques riches Mines d'or dont elle s'est mise en possession, sans autre titre que la convenance, & de s'y être maintenue, au risque d'altérer la Paix entre deux Couronnes si voisines. Mais lorsque cette Relation fut composée, le Ministère d'Espagne n'avoit pas encore jugé à propos d'y apporter des reme- des violens.

LA JURISDICTION Ecclésiastique de l'Evêché de Buenos Aires s'étend aussi loin que le Gouvernement du même nom, qui prend depuis les Côtes maritimes, à l'Est, jusqu'au Pays de Tucuman à l'Ouest; & depuis les Terres Magellaniques, au Sud, jusqu'au Paraguay vers le Nord. Les Terres arrosées par Rio de la Plata font de ce Gouvernement. On a vu qu'elles furent découvertes par Juan Diaz de Solis, qui étant parti d'Espagne en 1515, arriva sur les bords de ce Fleuve, & prit possession des Pays voisins au nom de son Roi. Ce Capitaine ayant été tué par les Indiens, auxquels il avoit pris trop de confiance, on envoya sur la même Côte en 1526, Sebastien Cabot (b), qui entra dans le Fleuve & découvrit l'Île qu'il nomma *Saint Gabriel*. Plus loin, il découvrit une autre Rivière qui se jette dans Rio de la Plata, à laquelle il donna le nom de *San Salvador* (c). Il y fit entrer ses

Vais-

(b) Charles Quint l'envoyoit aux Iles Moluques, par le Détroit de Magellan. Il passa près de trois ans dans Rio de la Plata & dans le Parana, d'où il retourna en Espagne.

(c) Rien n'étant plus précieux, dans un Recueil de Voyages, que les détails Géographiques, on ne peut se dispenser de donner place ici aux Observations d'un Voyageur aussi estimé que le Père Feuillée. Voici sa Description de Rio de la Plata, depuis son embouchure jusqu'à Buenos Aires.

„ Les deux Caps les plus avancés dans la  
„ Mer, qui forment l'embouchure, sont éloi-  
„ gnés l'un de l'autre de trente lieues & dem-  
„ mie. Celui qui est du côté du Nord se nom-  
„ me Cap *Sainte Marie*; & celui du Sud,  
„ Cap *Saint Antoine*. Celui-ci a un Banc de  
„ Sable à sa pointe, appelé le *Banc des*  
„ *François*, qui s'étend au Nord-Est de cette  
„ Pointe, à la distance d'environ 19 lieues,  
„ & laisse, depuis la Pointe qui le termine,  
„ jusqu'au Cap *Sainte Marie*, un passage de  
„ 15 lieues, dans lequel on trouve 15 à 16  
„ brasses d'eau, fond de Sable. La Côte, du  
„ côté du Sud de la Rivière, court 40 lieues,  
„ depuis le Cap *S. Antoine*, Est & Ouest,  
„ où l'on trouve trois petites Rivières pres-  
„ qu'également distantes l'une de l'autre. La  
„ plus éloignée du Cap est nommée la Ri-  
„ vière *Ortiz*, à laquelle Jean *Ortiz de Za-*  
„ *rate* donna son nom. À cette distance de  
„ quarante lieues du Cap *Saint Antoine*, la  
„ Côte fait un coude d'onze lieues de lon-

„ gueur, plié vers le Nord. Il se forme, à  
„ l'extrémité de ce coude, une Pointe appel-  
„ lée la *Pointe des Pierres*, parcequ'il s'y  
„ en trouve quelques-unes. Dans cet angle,  
„ la Rivière a très peu de fond, & les plus  
„ petits Navires n'y peuvent mouiller. De  
„ cette Pointe des Pierres à Buenos Aires,  
„ la Côte court 36 lieues & demie vers le  
„ Nord-Ouest. Cette Côte a trois Rivières:  
„ la première éloignée de 23 lieues de la Poin-  
„ te des Pierres, & nommée Rivière de *Jean*  
„ *Bays*; la suivante à trois lieues de celle-  
„ ci, appelée Rivière *Saint Jacques*, qui a,  
„ près de son embouchure, une petite Mai-  
„ son nommée la *Poudrière*; la troisième est  
„ Rio *Chuelo*, sur le bord de laquelle est ba-  
„ tie la Ville de Buenos Aires. La Côte du  
„ Nord de Rio de la Plata commence au Cap  
„ *Sainte Marie*. Elle court Ouest quart de  
„ Nord-Ouest, & quart de Sud-Est, jusqu'aux  
„ petites Montagnes nommées les *Monts*  
„ *Saint Michel*, distantes de 72 lieues du  
„ Cap *Sainte Marie*.

„ Du Cap *Sainte-Marie* à la Baie de *Mal-*  
„ *donado*, il y a neuf lieues. On n'a rien à  
„ craindre, dans cette Baie, que les vents  
„ du Sud, qui sont ses traversiers. Entre la  
„ petite Île, qui est vers la pointe de l'Est  
„ de l'entrée de la Baie, il n'y a point de  
„ passage. Il faut entrer de l'autre côté &  
„ mouiller derrière la petite Île, à cinq ou  
„ six brasses, pour se garantir des vents qui  
„ viennent du Sud. Son fond est d'un sable

Vaisses  
de nav  
il déco  
qu'il a  
portés  
enviro  
qui a p  
te en  
re, se  
le nor  
Nu  
ment,  
Gouve  
Blanco  
qui co  
des, c  
cequ'e  
de l'A

„ mou  
„ lequ  
„ vents  
„ du l  
„ en c  
„ quat  
„ D  
„ Mal  
„ Solis  
„ de c  
„ né c  
„ viero  
„ te q  
„ cauf  
„ & d  
„ eaus  
„ entr  
„ côté  
„ il y  
„ vier  
„ Riv  
„ Suiv  
„ enfi  
„ la B  
„ ver  
„ tiz  
„ fon  
„ Riv  
„ tres  
„ ces  
„ mè  
„ ren  
„ A  
„ enc  
„ que l  
X



Vaisseaux. Ensuite ayant bâti un Fort, où il laissa Garnison, & continuant de naviguer par la Riviere de Parana, l'espace d'environ deux cens lieues, il découvrit le Paraguay. Quelques lingots d'argent qu'il reçut des Indiens qu'il avoit rencontrés, particulièrement des Guaranies, qui les avoient apportés des autres Provinces du Pérou, lui firent juger qu'ils les tiroient des environs du Fleuve. De-là le nom de Rio de la Plata, ou Riviere d'argent, qui a prévalu sur celui de Rio de Solis, le premier que ce Fleuve avoit porté en mémoire de celui qui l'avoit découvert. Il n'y a qu'une petite Riviere, sept ou huit lieues à l'Ouest de la Baie de Maldonado, qui ait conservé le nom de Solis.

NUESTRA Señora de Buenos Aires est la Ville Capitale de ce Gouvernement, bâtie en 1535 par Dom Pedre de Mendoza, qui en fut le premier Gouverneur. Il choisit pour en jeter les fondemens, un lieu nommé *Cabo Blanco*, sur la Côte méridionale de Rio de la Plata, près d'une petite Riviere qui coule du même côté. Cette Ville est à 34 degrés, 34 minutes, 38 secondes, de Latitude méridionale. Elle a reçu le nom de *Buenos Aires*, parcequ'en effet l'air y est meilleur qu'en aucun autre endroit de cette partie de l'Amérique. Buenos Aires est bâtie dans une Plaine, un peu élevée

DESCRIP-  
TION DU  
PÉROU.

Ville de Bue-  
nos Aires.

„ mouvant, de très mauvaise tenue, dans  
„ lequel les ancrs labourent dès que les  
„ vents sont un peu forcés. La disposition  
„ du Lit de la Baie y contribue. Il est fait  
„ en cul de chaudron. Le fond est depuis  
„ quatre brasses jusqu'à quatorze.

„ De la Pointe de l'Ouest de la Baie de  
„ Maldonado à la Riviere de Jean Diaz de  
„ Solis, il y a sept lieues & demie, & dix  
„ de cette Riviere aux *Charettes*. On a don-  
„ né ce nom à un Cap avancé dans la Ri-  
„ viere, à deux lieues à l'Est de la Poin-  
„ te qui ferme la Baie de *Monte-Video*, à  
„ cause de plusieurs Rochers qui paroissent,  
„ & d'autres très dangereux, cachés sous les  
„ eaux. La Baie de Monte-Video est fermée  
„ entre deux Caps: de celui qui la ferme du  
„ côté Ouest, à la Riviere de *Sainte Alouise*,  
„ il y a six lieues; de celle-ci aux trois Ri-  
„ vieres, huit lieues & demie; & des trois  
„ Rivieres à celle du *Rosaire*, cinq lieues.  
„ Suivant toujours la Côte, on rencontre  
„ ensuite une grande Pointe, avancée dans  
„ la Riviere: de cette Pointe, tirant toujours  
„ vers l'Ouest, on compte à la Riviere Or-  
„ tiz six lieues. Les Iles de Saint Gabriel  
„ sont derriere la Pointe de l'Ouest de la  
„ Riviere Ortiz. Les Portugais avoient au-  
„ tresfois bâti sur le Continent, au Nord de  
„ ces Iles, une Ville qu'ils appellerent du  
„ même nom, d'où les Espagnols les chasse-  
„ rent: cette Ville est aujourd'hui déserte.  
„ A cet endroit, la Riviere de la Plata est  
„ encore large de dix lieues: c'est tout ce  
„ que le P. Feuillée déclare en avoir vu. Il

XIX. Part.

ajoute que toute cette Côte, depuis la Baie  
de Maldonado jusqu'aux petites Montagnes  
de Saint Jean, est fort basse, sablonneuse, &  
presque semblable à celle du Sud.

Il y a quelques Iles & quelques Bancs de  
sable dans la Riviere de la Plata. On a parlé  
de celui qui bouche son entrée. Le milieu de  
la Riviere en présente un autre à vingt-trois  
lieues Ouest quart-Sud-Ouest du Cap Saint-  
Marie, appelé *Banc des Anglois*, étendu,  
de sa pointe du Sud à celle du Nord, d'en-  
viron quinze lieues. On en rencontre un troi-  
sime, nommé le *Banc Ortiz*, avant que d'ar-  
river à Buenos Aires. Il est éloigné de 15  
lieues de celui des Anglois, & traverse la  
Riviere, laissant de chaque côté un passage.  
Celui du Sud est le plus assuré. On y trouve  
toujours plus de fond qu'à celui du Nord; &  
c'est par où passent tous les gros Navires qui  
vont à Buenos Aires. L'île de *Lobos*, la plus  
voisine de l'embouchure, est éloignée de  
quatre lieues du Cap Sainte Marie, & de  
trois un quart du Continent. Elle tire ce  
nom des Loups marins dont elle est remplie,  
& qui sont en si grand nombre depuis le Cap  
Sainte Marie jusqu'à Monte-Video, que de  
petits Bateaux auroient de la peine à s'en dé-  
fendre. De l'île de Lobos à celle de Solis,  
qui est devant la Riviere de même nom, il  
y a dix-neuf lieues; & sept & demie de cel-  
le-ci aux Iles de Flores, éloignées du Conti-  
nent de deux lieues & demie. Les Loups ma-  
rins sont aujourd'hui maîtres de toutes ces  
Iles. *Journal du P. Feuillée*, Tom. I. p.  
282, & suiv.

T t

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

néanmoins au-dessus du terrain que la petite Riviere arrose. C'est une assez grande Ville, puisqu'on y compte jusqu'à trois mille Maisons d'Espagnols, & d'autres Habitans de race mêlée. Sa forme est longue & étroite; ses rues droites, & d'une largeur médiocre. La grande Place, qui est spacieuse, aboutit à la petite Riviere, vis-à-vis de laquelle est un Fort, où le Gouverneur fait sa résidence. La Garnison de ce Fort, & de quelques autres qui défendent la Ville, est de mille Hommes de Troupes réglées. Les Maisons n'étoient autrefois que de Bauge, couvertes de paille & fort basses. Aujourd'hui elles sont de chaux & de brique, couvertes de tuiles, & d'un étage, sans le rez-de-chauffée. L'Eglise Cathédrale est bien bâtie. C'est la Paroisse de la plupart des Habitans; car les Indiens ont la leur à l'extrémité de la Ville. Le Chapitre est composé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiaque, & de deux Canonicats, dont l'un s'obtient par concours, & l'autre par présentation. Buenos Aires a plusieurs Couvens, & une Chapelle Royale dans la Citadelle. Son Gouvernement est le même que dans les autres Villes Espagnoles. Le climat n'est pas différent de celui d'Espagne; c'est-à-dire, que les Saisons y sont distinguées de même: mais les orages y sont fréquens en Hiver; & la chaleur de l'Été y est tempérée par quelques vents agréables, qui soufflent dès les huit à neuf heures du matin.

LA Ville est environnée de vastes Campagnes, toujours vertes, dont la fertilité procure une si grande abondance de viandes, qu'il n'y a pas de Ville au Monde où elles soient à meilleur marché ni de meilleur goût. Le cuir des Bestiaux est presque la seule chose que l'on paye. Il n'y a pas plus de vingt ans que les Campagnes voisines de Buenos Aires, vers l'Occident, le Sud & le Nord, étoient remplies de Bœufs & de Chevaux sauvages, qui ne coûtoient que la peine de les prendre. Quoiqu'ils ne manquent pas aujourd'hui, cette grande abondance est diminuée depuis que les Espagnols & les Portugais les tuent pour en avoir les cuirs, qui font un des principaux commerces du Pays. Le Gibier n'y est pas moins abondant que la viande de Boucherie; & la Riviere fournit de très bon Poisson, surtout des *Pejes-Reyes*, longs d'une demi-aune & plus. Les fruits d'Europe & du Pays croissent bien dans ce terroir. En un mot, c'est le Pays de la bonne-chere, avec tous les avantages d'un air fort sain.

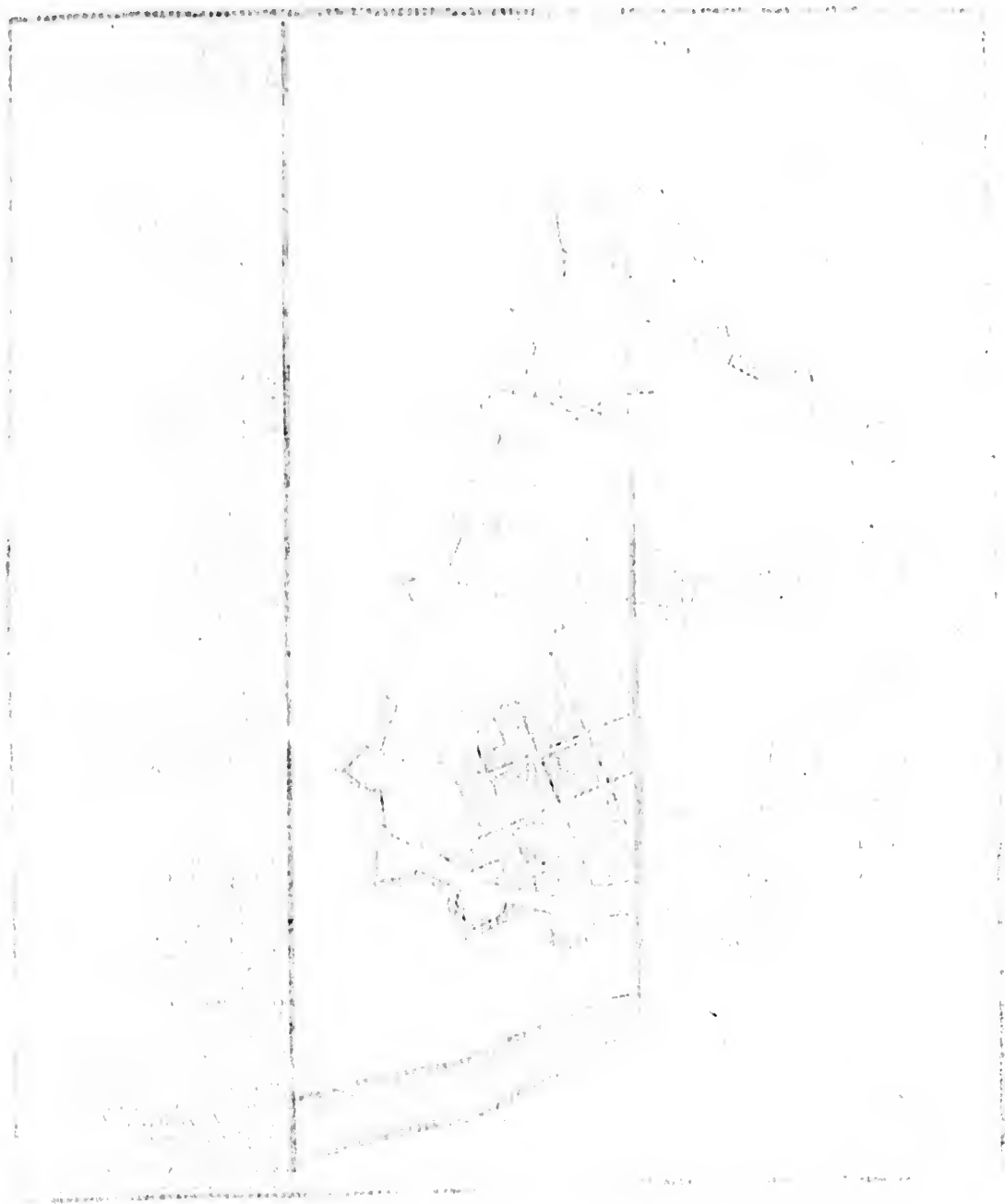
Villes de  
Santa-Fé, de  
Las Corrientes & de Monte-Video.

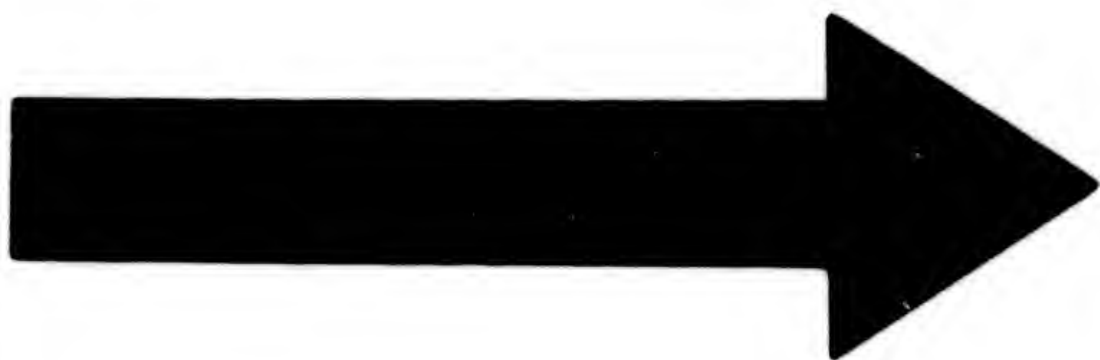
Les Villes de *Santa-Fé*, *las Corrientes*, & *Monte-Video*, appartiennent au Gouvernement de Buenos Aires. Monte-Video est bâtie depuis quelques années, sur le bord de la Baie dont il porte le nom. Santa-Fé est à quatre-vingt-dix lieues au Nord-Ouest de Buenos Aires, entre les Rivieres de la Plata & de *Salado*, dont la seconde se jette dans l'autre, après avoir traversé les Terres du Tucuman. Cette Ville est petite & mal bâtie. Elle a souvent été ruinée par les Indiens idolâtres, qui la tiennent encore dans des allarmes continuelles. C'est par cette Ville que se fait le Commerce de l'Herbe du Paraguay avec Buenos Aires. La Ville de las Corrientes est entre Rio de la Plata & la Riviere de Parana, à cent lieues de Santa-Fé. Elle est aussi très petite & fort mal bâtie. Les deux dernières ont un *Corregidor* particulier, qui est Lieutenant du Gouverneur. Leurs Habitans &

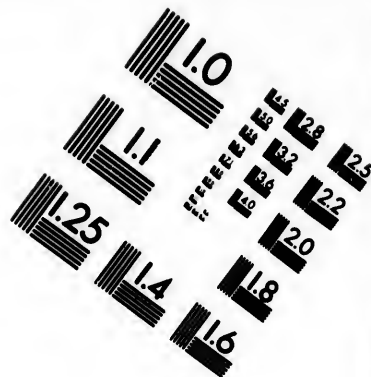
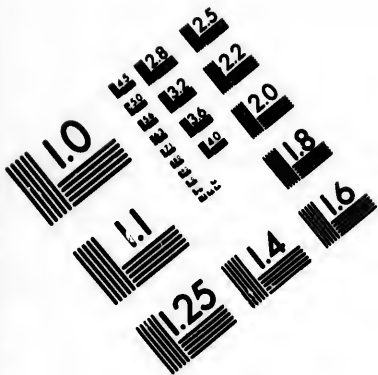
ne assez  
pagnols,  
bite; ses  
spacieu-  
le Gou-  
es autres  
es Mai-  
t basses.  
& d'un  
e. C'est  
l'extre-  
Doyen,  
ncours,  
& une  
me que  
le celui  
e: mais  
empérée  
ures du

dont la  
de Vil-  
Le cuir  
plus de  
lent, le  
qui ne  
aujourd-  
ls & les  
x com-  
ande de  
s Pejer-  
s crois-  
e, avec

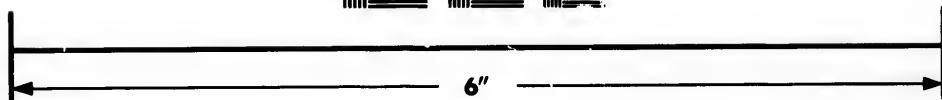
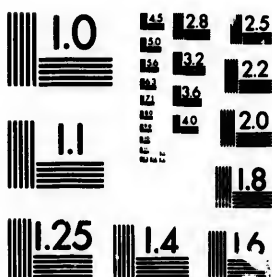
icinnent  
quelques  
quatre-  
es de la  
traver-  
e a sou-  
ans des  
ree de  
est en-  
é. El-  
Corre-  
ans &







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



**PLAN SCENOGRAPHIQUE  
DE LA CITE  
DES ROIS OU LIMA  
Capitale du Royaume  
DE PEROU**

*Située par les 12 Deg. 27. M. 31 S. de Latitude  
Meridionale et par les 209 D. 27. M. 73 S.  
de Longitude a l'Occident du Meridien  
de Tenerriffe telle quelle étoit avant  
qu'elle fut détruite par le  
dernier tremblement de terre.*

Echelle de 500 Toises ou Aunes

100 200 300 400 500

Echelle de 200 Toises

50 100 150 200





1. Palais du Viceroy
2. Cathedrale
3. Maisons de l' Ayuntamiento
4. Los Desamparados. Maison Professe
5. Dominicains et Jesuites
6. S<sup>te</sup> Rose. Monastere
7. S<sup>te</sup> Rose. Beaterie
8. Hopital du S. Esprit
9. Monserrat
10. Paroisse de S<sup>te</sup> Sebastien
11. Augustins
12. Paroisse de S<sup>te</sup> Marvian
13. S<sup>te</sup> Francois de Paule Couvent
14. Monastere de S<sup>te</sup> Christ ou les Nazarenes
15. La Merce
16. Jesus Maria
17. S<sup>te</sup> Juan de Dios
18. Recollection de Bethlem
19. Recollection de S<sup>te</sup> Domingue
20. L' Incarnation
21. La Trinite
22. S<sup>te</sup> Joseph. Beaterie
23. Maison des pauvres femmes
24. Noviciat des Jesuits
25. La Guadalupe
26. Les Orphelins
27. Les Carmelites
28. S<sup>te</sup> Paul
29. S<sup>te</sup> Martin College
30. La Conception
31. L' Inquisition
32. S<sup>te</sup> Francois
33. S<sup>te</sup> Thelonse
34. Hopital des Pretres
35. S<sup>te</sup> Pedro
36. Les Trinitaires Religieuses
37. S<sup>te</sup> Philippe Couvent Royal
38. L' Universite
39. La Charite
40. College des femmes Collegio de las Nigres
41. College de S<sup>te</sup> Thomas
42. Monastere de S<sup>te</sup> Rose
43. S<sup>te</sup> Pedro Nolasco
44. Monastere de S<sup>te</sup> Catherine
45. Hopital de S<sup>te</sup> Andre
46. Hopital de S<sup>te</sup> Anne
47. Hopital de S<sup>te</sup> Bartheleme
48. La Conception Confrerie
49. El Carmen
50. Monastere de S<sup>te</sup> Claire
51. Monastere de las Descalzas
52. Religieuses du Prado
53. College du Cervado
54. S<sup>te</sup> Pierre d' Alcantara
55. Les Incumbles
56. Hopital des Convilascens ou la Convilascencia
57. Monastere des filles de la Merce
58. S<sup>te</sup> Rose de Viterbo
59. Hotel de la Monnove
60. Seminaire de S<sup>te</sup> Teodoro
61. Notre Dame de Cocharcas
62. S<sup>te</sup> Lazar
63. Notre Dame de Copacavina
64. Le Barucillo ou la Friperie
65. Notre Dame de las Cuevas
66. Los Peynes, ou les Peignes
67. Le Alameda ou le Promenoir
68. Moulins a poudre
69. Promenade de l' Aho
70. Colline de S<sup>te</sup> Christophe



PLAN SCENOGRAPHIQUE  
DE LA CITE  
DES ROIS ou LIMA  
Capitale du Royaume  
DE PEROU

Située par les 12 Degr. 2 M. 31 S. de Latitude  
Meridionale et par les 209 D. 27 M. 73 S.  
de Longitude a l'Occident du Meridien  
de Teneriffe telle quelle etoit avant  
qu'elle fut detruite par le  
dernier tremblement de terre.

Echelle de 500 Toises ou Aunes  
100 200 300 400 500  
Echelle de 200 Toises  
50 100 150 200



Quantum  
incur  
dépen  
puis d  
détac  
  
Quo  
nos p  
roit p  
les-ci  
vent  
celle  
riend  
Com  
plus  
De  
préfe  
Rein  
desse  
c'eff  
1746  
mais  
ruine  
dans  
En  
153  
ou V  
cord  
être  
firm  
on e  
l'on  
tion  
gois  
situ  
lui q  
Fleu  
faif  
que  
  
(a  
Tor  
talv

ceux de la Campagne font classés en Troupes de Milice, pour résister aux incursions des Indiens. Toutes les Missions du Paraguay sont aujourd'hui dépendantes, pour la Jurisdiction, du Gouvernement de Buenos Aires, depuis que celles qui appartenoient au Gouvernement du Paraguay en ont été détachées.

DESCRIP-  
TION DU  
PÉROU.

## §. VIII.

*Description particulière de Lima, Capitale du Pérou.*

LIMA.

INTRODUC-  
TION.

QUOIQUE nous ayons plusieurs descriptions de cette fameuse Ville, dans nos propres Voyageurs & dans ceux de quelques autres Nations, il ne seroit pas naturel de les préférer à celles des Espagnols, surtout lorsque celles-ci sont plus récentes, & qu'elles ont tout le poids que ces ouvrages peuvent tirer du caractère de leurs Auteurs. Un Espagnol, qui entreprendroit celle de Paris, tout éclairé, tout judicieux qu'on puisse le supposer, n'obtiendrait pas la confiance qu'on a justement pour M. Piganiol de la Force. Combien d'occasions, où de fausses apparences en imposent aux yeux du plus habile Etranger!

DOM Juan & Dom d'Ulloa, auxquels ces raisons me font donner une juste préférence, nomment Lima non-seulement la Capitale du Pérou, mais la Reine de toutes les Villes des Contrées Méridionales de l'Amérique. Leur dessein, disent-ils, n'a pas été de la représenter telle qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire entièrement ruinée par le tremblement de terre du 28 Octobre 1746. Ce malheureux événement trouvera place dans leur description: mais il est question de peindre Lima, telle qu'elle étoit un moment avant sa ruine, & telle, par conséquent, que les deux illustres Voyageurs la virent dans un long séjour.

ELLE fut fondée, comme on l'a remarqué au tems de son origine, en 1535 le 6 de Janvier; & c'est de-là qu'elle prit d'abord le nom de *Los Reyes*, ou *Ville des Rois*. Cependant Garcilasso remarque que les opinions ne s'accordent pas sur ce point, & que suivant quelques-unes sa fondation doit être rapportée au 18 du même mois. Il ajoute que ce sentiment est confirmé par un Acte qui se conserve dans les Archives de cette Ville: mais on conçoit qu'une difficulté de cette nature s'évanouit tout d'un coup, si l'on suppose seulement que d'une part on prend, pour le jour de sa fondation, celui où le plan de la Ville fut tracé, & de l'autre, celui où François Pizarre en fit commencer l'exécution (a). Quoi qu'il en soit, elle est située dans la grande & belle Vallée de *Rimac*, mot Indien qui signifie *celui qui parle*, & dont Lima n'est qu'une corruption. C'est aussi le nom du Fleuve sur lequel elle est bâtie. On le fait venir d'une Idole, à laquelle on faisoit des sacrifices humains, depuis que les Yncas eurent étendu jusques-là les bornes de leur Empire. Cette Idole, dit-on, ayant un jour ré-

Origine des  
deux noms  
de la Ville.

(a) M. Frezier cite la vie du bienheureux Torribio, Evêque de Lima, par Ant. de Montalvo, pour prouver qu'elle ne fut pas fon-

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

LIMA.  
Sa situation.

Grande Place,  
ou Place  
Royale.

Ses Orne-  
mens.

pondu aux prieres qu'on lui adressoit, fut nommée Rimac, ou le Dieu qui parle, pour la distinguer des Idoles muettes.

LIMA est à 12 degrés, 2 minutes, 31 secondes, de Latitude Australe. Sa Longitude est de 299 degrés, 27 minutes, 7<sup>1</sup>/<sub>2</sub> secondes, du Méridien de Teneriffe. L'Aiguille varie, à Lima, de 9 degrés, 2<sup>1</sup>/<sub>2</sub> minutes au Nord-Est (b). Sa situation est des plus avantageuses, au milieu de sa spacieuse Vallée qu'elle domine entièrement, sans aucunes bornes pour la vue; ou du moins, si la Vallée est bornée du côté du Nord, c'est à beaucoup de distance, par la Cordilliere des Andes, dont quelques Monticules détachés s'avancent jusqu'à la Plaine. Les plus avancées de ces Collines sont celles de *San Christoval & d'Amancaes* (c).

C'EST du côté du Nord que coule la Riviere du même nom que la Vallée, & fort près de la Ville. Quoiqu'on la passe aisément à gué lorsqu'il ne tombe pas d'eau sur les Montagnes, sa profondeur & sa rapidité s'y opposent dans le tems des pluies: mais elle offre un large & beau Pont de pierre, terminé par une arcade, qui sert d'entrée ou de Porte à la Ville & à la grande Place qui en est voisine. Cette Place est de forme quarrée, spacieuse & très ornée. Elle a, pour centre, une magnifique Fontaine, aussi remarquable par sa grandeur & sa beauté que par une Statue de bronze qui en fait le sommet; c'est la Renommée, environnée de quatre petites conques. L'eau jaillit en abondance de sa trompe, & de la gueule de huit Lions de même métal, qui relevent beaucoup ce Monument.

LE côté de la Place, qui fait face à l'Orient, est occupé par l'Eglise Cathédrale, & par le Palais Archiépiscopal, qui s'éleve au-dessus de tous les Edifices de la Ville. La façade du Palais, ses colonnes, ses pilastres & ses fondemens sont de pierre de taille. L'Eglise est bâtie sur le modele de la Cathédrale de Seville, mais elle est moins grande. Elle est ornée d'un magnifique Frontispice, au milieu duquel est le Portail, accompagné de deux belles Tours. Un large escalier, garni de balustrades, regne autour de cet ouvrage: il est d'un bois qui imite la couleur du bronze. Des Pyramides, de hauteur médiocre, s'élevent à quelque distance les unes des autres. Du côté qui fait face au Nord, la Place contient le Palais du Viceroi, dans lequel tous les Tribunaux tiennent leur séance. Les Prisons royales y sont aussi. Cet Edifice étoit autrefois d'une singuliere magnificence: mais ayant beaucoup souffert en 1687, le 10 d'Octobre, par un furieux tremblement de terre, on substitua aux parties ruinées des appartemens bas, qui servent

(b) Les deux Mathématiciens Espagnols donnent cette position, comme prouvée par leurs propres observations. Cependant suivant celles du Pere Feuillée, c'est par 12 degrés, une minute, 15 secondes, de Latitude, & 79 degrés, 9 min. 30 sec. de Longitude; & suivant celles de M. Frezier, c'est 12 degrés, 6 min. 28 sec. de Latitude, & 79 degrés, 43 min. de Longitude Occidentale, ou différence du Méridien de Paris.

(c) Les premières, suivant la mesure géométrique, prise par Dom Juan & par M.

de la Condamine en 1737, s'élevent au dessus du terrain qui leur sert de base, à 134 toises, qui font 312 vares Castellanes. Le Pere Feuillée, qui les avoit mesurées aussi, leur donnoit 146 toises & un pié de hauteur. Cette différence ne vient, sans doute, que de n'avoir pas mesuré avec une égale précision la base sur laquelle ils fondent leurs calculs. Les Collines d'Amancaes, quoique très hautes, ne different pas beaucoup des autres, & ne sont gueres qu'à un quart de lieu de la Ville.

ajou  
la Ca  
méri  
mais  
mité  
dont  
T  
Fleu  
de li  
Sud  
1080  
de b  
lier  
le D  
ni en  
mett  
te or  
A  
assez  
nées  
cord  
unes  
des  
vare  
les  
cent  
L  
du l  
té,  
la p  
de r  
com  
art  
est  
est  
picc  
te  
pou  
à l'  
pein  
& a  
mar  
qu'e  
feur  
Sur  
mo

aujourd'hui de demeure au Viceroi. Le côté occidental, qui fait face à la Cathédrale, offre l'Hôtel de Ville & les Prisons communes. Le côté méridional est composé de maisons particulières, qui n'ont qu'un étage, mais dont les deux façades ont des portes de pierre de taille. Leur uniformité, leurs arcades & leur dégagement donnent beaucoup d'éclat à la Place, dont chaque côté a 80 toises de long.

Toute la Ville forme un triangle. Le grand côté se prolonge le long du Fleuve, & n'a pas moins de 1920 toises, qui sont précisément deux tiers de lieue, ou deux milles maritimes; & sa plus grande largeur, du Nord au Sud, c'est-à-dire depuis le Pont jusqu'à l'angle opposé à la base, est de 1080 toises, ou deux cinquièmes de lieue. Elle est environnée d'un mur de brique, assez large pour le dessein qui l'a fait bâtir, mais fort irrégulier dans ses proportions. Cet ouvrage, commencé & fini en 1685, par le Duc de *la Palata*, est flanqué de trente-quatre Bastions, sans terre-plein ni embrasures, parcequ'on ne s'est proposé que de fermer la Ville, pour la mettre à couvert d'une surprise de la part des Indiens. Dans toute l'enceinte on compte sept grandes Fortes & trois Poternes.

Au-delà de la Rivière, à l'opposite de la Ville, on trouve un Fauxbourg assez étendu, nommé *San Lazaro*, qui s'est fort accru depuis peu d'années. Les rues, comme celles de la Ville, en sont fort larges, tirées au cordeau dans toute leur longueur, exactement parallèles; de sorte que les unes allant du Nord au Sud, & les autres de l'Est à l'Ouest, elles forment des quarrés de Maisons, chacun de cinquante toises ou cent cinquante vares Castellanes. C'est la grandeur ordinaire de ces quarrés dans toutes les Villes de cette Région, à l'exception de Quito, où ils ne sont que de cent vares.

Les rues de Lima sont bien pavées & traversées par des Canaux tirés du Fleuve, dont les eaux passent sous des voûtes & servent à la propreté, avec aussi peu d'incommodité que de danger. Les Maisons, quoique la plupart fort basses, sont fort agréables à la vue. On les croiroit bâties de matériaux beaucoup plus solides, tant les murs semblent épais; sans compter les feintes corniches dont ils sont ornés. On nous explique cet art de tromper les yeux, qui sert en même tems à prévenir, autant qu'il est possible, les terribles effets des tremblemens de terre dont la Ville est toujours menacée. Le corps de la maison est d'abord construit de pièces de bois, emmortoisées avec les solives du toit. On couvre ensuite ces pièces de canne sauvage, en dedans & en dehors, ou d'osier, pour cacher mieux la charpente. Tout est soigneusement recrépi. On met à l'extérieur une couche de chaux, pour le blanchir; après quoi, on le peint en couleur de pierre de taille. On en use de même aux corniches & aux portes de la charpente. Ainsi ceux qui ne connoissent point cette manière de bâtir, croient toutes les Maisons composées des matériaux qu'elles représentent. Les toits sont plats & unis, & n'ont que l'épaisseur nécessaire pour défendre l'Edifice du vent & des rayons du Soleil. Sur les planches, qui forment ces toits, & qui présentent en dedans des moulures assez curieuses, on met en dehors une couche de terre grasse, qui

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

LIMA.

Figure de la  
Ville.

Fauxbourg  
de San Laza-  
ro.

Rues de Li-  
ma.

Maisons.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

LIMA.

Jardins &  
Vergers.

Paroisses.

Étrange  
nombre de  
Couvens.

suffit pour écouler les rayons du Soleil. Comme il ne pleut jamais beaucoup dans ce Pays, on n'a pas besoin d'autres précautions. Les Bâtimens, cédant aux secousses des tremblemens de terre, s'en ressentent moins que s'ils étoient construits de matériaux plus solides. Les cannes sauvages, dont la superficie des parois est formée, sont de la grosseur & de la longueur de celles de l'Europe, avec cette différence qu'elles sont massives, c'est-à-dire sans aucune concavité. Le bois en est fort, extrêmement souple, & peu sujet à la corruption. Vers l'Orient, le Midi & l'Occident de Lima, les Quartiers reculés, mais dans l'enceinte des murs, ont des Vergers remplis de toutes sortes de fruits & de légumes; & l'enclos des principales Maisons renferme des Jardins, que les Canaux donnent toujours la facilité d'arroser.

LA Ville est partagée en cinq Paroisses; celles du *Sagrario*, de *Santa Anna* & de *San Sebastian*, chacune desservie par deux Curés; & celles de *San Marcelo* & *San Lazaro*, qui n'ont qu'un Curé chacune. La dernière comprend encore tout ce qui est entre Lima & la Vallée de *Carabaillo*, distance d'environ cinq lieues, qui contient des Campagnes vastes & fort peuplées. Il y a des Chapelles, où les Prêtres de cette Paroisse sont obligés de dire la Messe les jours de Fête; sans compter deux Succursales, *San Salvador* & *Sant' Anna*, la Chapelle des Orphelins de la Paroisse de *Sagrario*, & la Paroisse Indienne du *Cercado*, qui est un des Quartiers de la Ville. Cette Paroisse est desservie par les Jésuites.

LES Maisons Religieuses sont en grand nombre à Lima. On en compte quatre de Dominicains; la *Casa grande*, la *Recoleccion de la Magdalena*, le *College de San Thomas*, où l'on enseigne les Sciences, & *Santa Rosa*; trois de Franciscains, *Casa grande*, *Recoletos de Nuestra Señora de los Angeles*, ou *Guadalupa*, & *los Descalzos de San Diego*, situé dans le Fauxbourg de S. Lazare; trois d'Augustins, *Casa grande*, *Sant' Ildefonso*, qui est un College, & *Nuestra Señora de Guia*, Noviciat de l'Ordre; trois de la Merci, *Casa grande*, le *College de San Pedro de Nolasque*, & *Bethléem*. Les Jésuites ont six Maisons: *San Pablo*, qui est le grand College; *San Martin*, College pour les Séculiers; *Sant' Antonio*, Noviciat; *Los Desemperados*, Maison Professe; le College du *Cercado*, qui est en même tems une Paroisse & un lieu d'instruction pour les Indiens; enfin la *Chacarilla*, destinée aux Retraites spirituelles. On admet à ces exercices tous les Séculiers qui s'y présentent; & pendant leur durée, qui est de huit jours, ils sont traités aux dépens de la Maison. Mais dans ce grand nombre de Couvens, il n'y a que les Casas grandes qui contiennent beaucoup de Religieux.

OUTRE ces dix-neuf Couvens & Colleges, les Peres de l'Oratoire ont une Maison, nommée *S. Philippe de Nery*; les Bénédictins un Monastere, dont l'Abbé est envoyé d'Espagne; les Religieux de la *Buena Muerte*, ou des *Agonisans*, une Communauté, établie en 1715 & confirmée en 1736; les Minimes, un Couvent, fondé aussi depuis peu, au Fauxbourg S. Lazare, sous le nom de *Nuestra Señora del Socorro*; & les Hospitaliers de S. Jean de Dieu, trois Couvens, pour les Malades & les Convalescens. On compte d'ailleurs neuf autres Hôpitaux, dont chacun a sa destination particulière: 1. *S. André*, de fondation Royale, où l'on ne reçoit que des Espagnols;

2 San  
telots  
Pentre  
que V  
les In  
Charit

Il y  
d'Ullé  
Cather  
Sainte  
réenes

14 las  
Ordre  
Maifo  
Copaca

nent d  
une e  
contro  
l'Arch

Il y  
les Ga  
Ville

Tot  
de pe  
Domi

Voyag  
d'Ullé

emplo  
c'est,

Autels  
d'arge  
velour

valles  
tôt pe  
chand

des ta  
figure

média  
fes, f  
les ye  
toffes

par le  
LES

sont f  
durci  
les M

2 *San Pedro*, pour les pauvres Ecclésiastiques; 3 le *S. Esprit*, pour les Matelots qui servent sur les Vaisseaux arrivés dans ces Mers: on leve, pour l'entretien de cet Hôpital, une certaine contribution sur l'équipage de chaque Vaisseau; 4 *S. Barthelemi*, pour les Negres; 5 *Señora Santa Anna*, pour les Indiens; 6 *San Pedro d'Alcantara*, pour les Femmes; 7 *Bethlém*, & 8 la *Charité*, aussi pour les Femmes; 9 *San Lazaro*, pour les Léproux.

Il y a, dans Lima, quatorze Couvens de Filles, assez peuplés, observe Dom d'Ulloa, pour former ensemble une petite Ville: 1 *L'Incarnation*, 2 *Sainte Catherine*, 3 la *Trinité*, 4 la *Conception*, 5 *Sainte Claire*, 6 les *Carmelites*, 7 *Sainte Thérèse*, 8 *las Descalsas de San Joseph*, 9 les *Capucines*, 10 les *Nazaréennes*, 11 les *Mercedaires*, 12 les *Trinitaires déchaussées*, 13 *Sainte Rose*, 14 *las Monjas del Prado*. Ajoutez quatre Communautés de Filles du Tiers-Ordre, qui ne sont pas toutes recluses, quoique la plupart le soient. Ces Maisons sont *Santa Rosa de Viterbo*, *Nuestra Señora del Patrocinio*, *N. S. de Copacabana* pour les Indiennes, & *San Joseph* pour les Femmes qui obtiennent d'être séparées de leurs Maris. Enfin une autre Maison, qui est aussi une espece de Couvent pour les Femmes pauvres, où elles trouvent un asyle contre la misère, & qui a pour Directeur un Ecclésiastique nommé par l'Archevêque.

Il y a aussi une Maison d'Orphelins, partagée en deux Colleges, l'un pour les Garçons, l'autre pour les Filles; & plusieurs Chapelles répandues dans la Ville sous divers noms.

Toutes les Eglises de Lima sont grandes, en partie de pierre, enrichies de peintures & d'ornemens précieux, surtout la Cathédrale, celles de *S. Dominique*, de *S. François*, de *S. Augustin*, & des Jésuites, dont tous les Voyageurs assurent que les richesses sont au-dessus de l'imagination. Dom d'Ulloa nous peint les ornemens communs, plus magnifiques que ceux qu'on emploie dans les Villes de l'Europe pour les plus grandes solennités. Mais c'est, dit-il, aux jours de Fête, que l'opulence & la pompe sont étalées. Les Autels, depuis leur base jusqu'aux escabelons des Retables, sont couverts d'argent massif d'un travail exquis. Les murs sont revêtus de tentures de velours, garnies de franges & de houppes d'or & d'argent, ornés par intervalles de meubles émaillés de ces deux métaux. Mais l'attention cesse bientôt pour les voûtes, les cintres, les colonnes, & tombe sur deux files de chandeliers d'argent massif, qui bordent toute la longueur de l'Eglise, avec des tables qui servent dans les intervalles à porter des Piedestaux chargés de figures d'Anges, & tout du même métal. Les meubles qui s'emploient immédiatement au service de la Religion, tels que les Vases sacrés & les Châsses, sont d'or, couverts de perles & de diamans, en si grande quantité, que les yeux souffrent de leur éclat. Tous les Vêtemens sacerdotaux sont d'étoffes d'or ou d'argent, les plus nouvelles & les plus précieuses qui arrivent par les Flottes & les Vaisseaux de Régître.

Les principales Maisons Religieuses sont fort grandes, & les logemens y sont spacieux. En dehors la plupart sont de brique crue, ou seulement durcie au soleil; mais les murs intérieurs sont de la même composition que les Maisons de la Ville. Dans les Eglises, l'Architecture des Colonnes, des

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.  
LIMA.

Richesse  
des Eglises.

DESCRIPTION  
DU  
PÉROU.  
LIMA.

Autorité &  
magnificence  
des Vicerois.

Ordre du  
Gouvernement.

Tribunaux  
de Justice &  
d'Administration.

Frises, des Chapiteaux, des Corniches, des Portes & des Frontispices, imite parfaitement la pierre. Au-dessus de ces Edifices s'élevont de jolis Tourillons, par où le jour se communique dans l'intérieur du Bâtimont, & qui font un admirable effet avec les Cloches qui les accompagnent. Ils sont de pierres, de la hauteur d'une ou deux toises; ensuite de brique, jusqu'à la fin du premier corps d'Edifice, & le reste est de bois, déguisé en pierre de taille. Leur hauteur est médiocre. C'est une précaution contre les tremblemens de terre, & contre le poids & le nombre des Cloches, qui surpassent beaucoup celles d'Espagne en grosseur.

LES Vicerois du Pérou font leur demeure ordinaire dans le Palais de Lima. Leur Gouvernement n'est que triennal; mais par des ordres particuliers du Souverain il est quelquefois continué. Leur autorité est absolue, sans aucune exception. Ils sont à la tête de tous les Tribunaux, dont les Officiers ne sont que leurs Ministres pour l'expédition des affaires. Un Viceroi du Pérou regne en effet dans toute l'étendue de sa Jurisdiction, & sa pompe extérieure n'est pas différente de celle de la Royauté. Il a deux Compagnies de Gardes; l'une à cheval, de cent soixante Maîtres, dont l'uniforme est bleu, avec des paremens d'écarlate, garnis de Franges d'argent, & les Bandoulières de même: cette Compagnie n'est composée que d'Espagnols. Elle monte la garde à la principale porte du Palais; & le Viceroi ne sort jamais sans être accompagné d'un Piquet de huit de ces Gardes, dont quatre le précédent, & quatre le suivent. L'autre Compagnie est de cinquante Hallebardiers, Espagnols aussi, vêtus de bleu, comme les Gardes à cheval, mais avec les paremens & les vestes de velours cramoisi, galonnées d'or. Ils sont la garde à la Porte des Sallons, par où l'on se rend à l'Audience publique, & plus intérieurement encore à celle de l'appartement du Viceroi. Ils l'accompagnent non-seulement jusqu'à la Porte du Palais, lorsqu'il en sort, mais dans toutes les Salles des Tribunaux, & le reconduisent de même à son retour. Il nomme les Capitaines, comme les autres Officiers de ces deux Compagnies; & ces Emplois sont d'une haute distinction. Avec ces deux Troupes, il a toujours dans l'intérieur du Palais un Détachement d'Infanterie de cent Soldats, pour l'exécution de ses ordres.

NON-SEULEMENT il préside aux délibérations des Cours de Justice, du Conseil de Guerre & de celui des Finances, mais il donne journellement trois Audiences: l'une aux Indiens & aux Mulâtres, dans un beau Sallon, orné des Portraits de tous les Vicerois ses Prédécesseurs; l'autre aux Espagnols, dans une Salle plus riche encore; & la troisième aux Dames dans un grand Cabinet; où l'on voit, sous un Dais magnifique, les Portraits du Roi & de la Reine regnans. Les affaires qui concernent le Gouvernement, sont expédiées par un Secrétaire d'Etat, avec son Assesseur. C'est de ce Bureau que sortent toutes les expéditions militaires & civiles. Celles qui regardent l'administration de la Justice, sont le partage du Tribunal qui porte le nom d'Audience. Elles y sont décidées en dernier ressort, sans appel même au Conseil suprême des Indes, du moins dans tout autre cas que celui du Dénî de Justice. C'est le principal des Tribunaux de Lima; mais rien ne s'y passe qu'avec la participation du Viceroi. Il est composé de huit Auditeurs

&

& d'  
pour  
crimi  
quatre  
Prote  
posée  
des P  
deux  
tous  
On y  
des P  
UN  
teur,  
Roya  
sur le  
LE  
Real,  
Juges  
Leur  
calde  
Privil  
que s  
LA  
qui e  
conn  
intest  
Hérit  
LES  
C'est  
deux  
Magi  
sulats  
ON  
Indie  
de la  
des q  
res,  
habit  
nouve  
Rima  
muna  
de M  
LE  
est co  
Ecol  
(d)  
X

& d'un Fiscal civil, qui ont trois Salles d'assemblées, dans le Palais; l'une pour les délibérations, & les deux autres pour les Plaidoiries. Les affaires criminelles se discutent & se jugent dans une quatrième Salle, composée de quatre Alcaldes de *Corte*, & d'un Fiscal criminel. Les Indiens ont leur Fiscal Protecteur. Le second Tribunal est celui de la Chambre des Comptes, composée d'un Régent qui préside, de cinq Maîtres des Comptes, deux Maîtres des Résultats, & deux Ordonnateurs, avec quelques Surnuméraires des deux dernières Classes. C'est-là qu'on juge définitivement les comptes de tous les Corrégidors, qui ont été chargés du recouvrement des Tributs. On y règle aussi tout ce qui appartient à la distribution & l'administration des Finances.

UN troisième Tribunal, nommé la *Caisse Royale*, est composé d'un Facteur, d'un Maître des Comptes & d'un Trésorier, avec titre d'Officiers Royaux. Leur inspection s'étend sur tous les biens du Domaine Royal, & sur les *Alcavalas*, nom qu'on donne au quint du produit des Mines.

LE Corps de Ville est formé de Régidors, ou Echevins, d'un Alferéz Real, ou Lieutenant général de Police, & de deux Alcaldes, qui sont les Juges Royaux. Ces Officiers sont tirés de la principale Noblesse de la Ville. Leur objet est l'administration économique de la Ville, & ce sont les Alcaldes ordinaires qui président aux Assemblées, chacun leur mois. Par un Privilège particulier de Lima, la Jurisdiction de son Corrégidor ne s'étend que sur les Indiens.

LA Caisse des Morts est un autre Tribunal, composé d'un Juge supérieur, qui est ordinairement un des Auditeurs, d'un Avocat & d'un Trésorier. Il connoît de toutes les Causes qui concernent les biens de ceux qui sont morts intestats, ou chargés des deniers d'autrui, sans avoir laissé de légitime Héritier.

LES Négocians ont aussi leur Tribunal pour les affaires de Commerce. C'est celui du Consulat, qui est composé d'un Prevôt des Marchands & de deux Consuls, élus par les Négocians dans leur propre Corps. Ces trois Magistrats, secondés d'un Assesseur, jugent suivant les Réglemens des Consuls de Cadix & de Bilbao.

ON a dit que la Jurisdiction du Corrégidor de Lima ne s'étend que sur les Indiens du quartier, nommé *Cercado*, & sur ceux qui habitent aux environs de la Ville, dans une circonférence de cinq lieues. Les principales Bourgades qui le reconnoissent pour leur Juge, sont *Surco*, *Los Chorillos*, *Miraflores*, la *Magdalena*, *Luriganche*, *Late*, *Pachacama*, *Lurin*, & les Indiens habitués dans les deux Fauxbourgs du *Callao*, qui se nomment le *vieux* & le *nouveau Pitipiti*. Le nombre infini d'Indiens, qui habitoient la Vallée de Rimac au tems de la Conquête, y est actuellement réduit à ces petites Communautés, où l'on a déjà remarqué qu'il ne reste que deux Caciques, celui de Miraflores & celui de Surco; tous deux d'une extrême pauvreté.

LE Chapitre de la Cathédrale, où l'Archevêque (*d*) tient le premier rang, est composé de cinq dignités; un Doyen, un Archidiacre, un Chantre, un Ecolâtre & un Trésorier; neuf Chanoines, dont quatre obtiennent leurs Ca-

(d) Le Siege Episcopal ne fut érigé en Archevêché qu'en 1546, par Paul III.



DESCRIP-  
TION DU  
PÉROU.  
LIMA.

nonicats par concours & les autres par présentation; de six Prébendiers, & de six demi-Prébendiers. L'Archevêque & son Official forment seuls le Tribunal Ecclésiastique. On a vu, dans un autre Article, quels sont les Suffragans du Siege Archevêpiscopal de Lima.

Le Tribunal de l'Inquisition consiste en deux Inquisiteurs & un Fiscal, tous trois à la nomination de l'Inquisiteur général d'Espagne, ou du Conseil suprême d'Inquisition, pendant la vacance de cet emploi. Le Tribunal de la Cruzada est composé d'un Commissaire Subdélégué, d'un Trésorier, & d'un Maître des Comptes, assistés dans leurs délibérations par le Doyen des Auditeurs de l'Audience. Enfin la Ville a son Hôtel des Monnoies avec les Officiers nécessaires.

Université  
de Lima.

L'UNIVERSITÉ, qui porte le nom de *S. Marc*, & les Collèges, ont des Chaires fondées où l'on professe toutes les Sciences. Elles sont occupées par de savans Hommes, entre lesquels il s'en est trouvé quelques-uns dont les Ouvrages ont mérité des applaudissemens en Europe. Les Bâtimens de l'Université ont un air de grandeur en dehors, & ne sont pas moins beaux en dedans. La Cour en est quarrée, spacieuse, ornée d'Arcades & de Pilastres; elle est entourée des Salles où se font les Leçons publiques. Dans un grand Sallon, qui est à l'un des angles, & qui sert aux Exercices Littéraires, on voit les Portraits des Grands Hommes que l'Université a produits. Les Cadres de ces Tableaux, & deux rangs de sieges, qui regnent autour du Sallon, sont dorés & d'un travail recherché. M. Frezier nous apprend que ce fut en 1545, & dans la vue de fournir de bons Sujets aux nombreux Tribunaux de Lima, que l'Université fut établie par Charles-Quint, avec des Privilèges qui furent confirmés par les Papes Paul III & Pie V. En 1572, elle fut incorporée à celle de Salamanque, pour jouir des mêmes prérogatives. Son Recteur est élu tous les ans. On y compte environ 180 Docteurs dans toutes les Facultés, & communément près de 2000 Etudiants. Le même Voyageur ajoute que dans les trois autres Collèges il y a vingt Chaires bien rentées. Le premier, dit-il, fut fondé par Dom François Toledo, Viceroy du Pérou, sous le titre de *S. Philippe & de S. Marc*; le second nommé *S. Martin*, par le Viceroy Dom Martin Henriquez, pour l'instruction & l'entretien de 80 Ecoliers d'Humanités, de Jurisprudence & de Théologie, sous la direction des Jésuites; le troisième, par l'Archevêque Toribio Alfonso Mogroveyo, sous le nom de *San Toribio*, pour 24 jeunes Gens qui servent au Chœur de la Cathédrale. Ils portent un habit gris, avec une bande violette, qui leur pend en double par derrière; & leur unique étude est celle des Sciences Ecclésiastiques, dont ils reçoivent des Leçons d'un seul Prêtre, qui est aussi leur Recteur. M. Frezier donne à ces Collèges plus de 14000 Piastrès du Pérou, 7000 à chacune des dignités du Chapitre, 5000 à chaque Chanoine, 3000 à chaque Prébendier, & 600 à chacun des Chapelains, dont il fait monter le nombre à trente (e).

(e) *Voyage à la Mer du Sud*, p. 202. M. Frezier donne quelques détails qui ne s'accordent pas toujours avec ceux de Dom d'Ulloa; mais la différence des tems en est une bonne raison. Par exemple, il ne met que huit à neuf mille Espagnols à Lima; ce qui est la moitié moins qu'on ne va voir dans Dom d'Ulloa.

LE  
Negre  
ge.  
tiers,  
la plu  
& mo  
prop  
autres  
moins  
tire s  
Capita  
tincti  
tives,  
le plu  
re con  
d'Escl  
munes  
& n'o  
le der  
& d'u  
monte  
grand.  
Aur  
Noble  
dire,  
bleffé.  
les Esp  
Elle p  
des  
d'Ullo  
Royau  
A Lin  
de no  
Comm  
vailler  
été no  
fares  
tacher  
tourné  
Les  
exerc  
que le  
Lima  
qui so  
bitans  
tionn

Les Habitans de Lima sont mêlés d'Espagnols, de Negres, de races de Negres, d'Indiens, de Métifs, & d'autres races qui proviennent du mélange. On fait monter le nombre des Espagnols à 16 ou 18 mille, dont un tiers, ou le quart du moins, est composé de la Noblesse la plus distinguée & la plus averée du Pérou. Plusieurs sont décorés de titres Castellans, anciens & modernes. On compte jusqu'à 45 Comtes ou Marquis; avec un nombre proportionné de Chevaliers, des Ordres Militaires d'Espagne. Entre les autres Familles nobles, il y en a de fort illustres, quoique sans titres; néanmoins 24 Majorats, la plupart d'ancienne fondation. Celle d'*Ampuero*, qui tire son origine des anciens Yncas, par une Princeesse de leur Sang, qu'un Capitaine Espagnol épousa au tems de la Conquête, est dans une haute distinction. Les Rois d'Espagne lui ont accordé des honneurs & des prérogatives, dont elle ne cesse pas de jouir, & qui portent les personnes du nom le plus illustre à rechercher son alliance. Toutes ces Familles font une figure convenable à leur rang. Elles ont un grand nombre de Domestiques & d'Esclaves, de Carosses & de Caleches. Ces dernières Voitures sont communes jusques dans la Bourgeoisie. Elles ne sont tirées que par une Mule, & n'ont que deux roues, avec deux sieges, l'un sur le devant & l'autre sur le derriere, qui peuvent contenir quatre Personnes. La plupart sont dorées & d'une forme agréable. Aussi coûtent-elles jusqu'à mille écus. On en fait monter le nombre à cinq ou six mille; & celui des Carosses est aussi fort grand.

Aux Terres & aux Emplois, qui font le principal soutien des Familles Nobles, il est permis à Lima de joindre les profits du Commerce; c'est-à-dire, que la qualité de Commerçant n'y est point incompatible avec la Noblesse. Une Déclaration Royale, aussi ancienne que la Conquête, a guéri les Espagnols de la répugnance qu'ils avoient pour cette voie de s'enrichir. Elle porte expressément: „ que sans déroger, & sans craindre l'exclusion „ des Ordres militaires, on peut exercer le Commerce aux Indes”. Dom d'Ulloa regrette que cette heureuse Loi ne soit pas commune à tous les Royaumes de l'Espagne, qui en ressentiroient bientôt de grands avantages. A Lima, comme à Quito, le nombre des Familles augmente sans cesse par de nouveaux établissemens. Cette Ville étant comme le centre de tout le Commerce du Pérou, il y aborde quantité d'Européens, les uns pour y travailler à leur fortune, les autres pour exercer les Emplois, auxquels ils ont été nommés par la Cour. Plusieurs s'en retournent après avoir fini leurs affaires; mais la plupart charmés des agrémens & de la fertilité du Pays s'y attachent par des Mariages ou par de simples engagements de Commerce, qui tournent après eux à l'avantage des Parens qu'ils ont laissés en Espagne.

Les Negres & les Mulâtres font la plus grande partie des Habitans. Ils exercent les Arts mécaniques; ce qui n'empêche point, comme à Quito, que les mêmes Professions ne soient exercées aussi par des Européens. A Lima, l'objet commun est de s'enrichir, & l'on n'y connoît point de préjugé qui soit regardé comme un obstacle. La troisieme & derniere espece d'Habitans est celle des Indiens & des Métifs, dont le nombre n'est pas proportionné à la grandeur de la Ville, ni à la quantité des Mulâtres. Leur occu-

DESCRIP-  
TION DU  
PÉROU.

LIMA.  
Habitans de  
la Ville.

Negres &  
Mulâtres de  
la Ville.

Indiens &  
Métifs.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

LIMA.

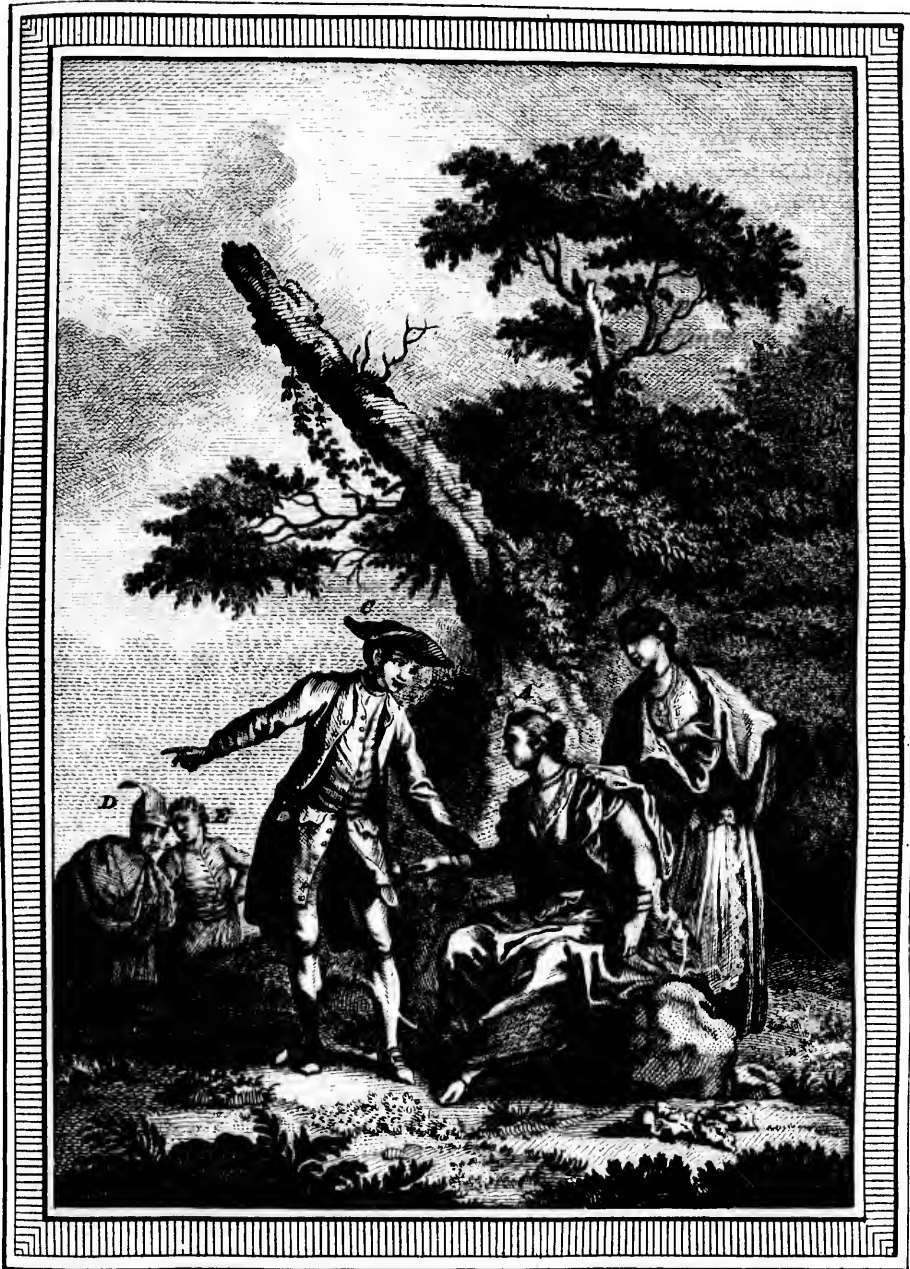
Habillement  
des Hommes:

pation est d'ensemencer les terres, de faire des ouvrages de Potterie, & de vendre les denrées aux Marchés; car tout le service domestique se fait par des Negres & des Mulâtres, libres ou esclaves: mais le plus grand nombre est de cette dernière classe.

L'HABILLEMENT des Hommes ne diffère à Lima de celui d'Espagne, que par un excès de luxe, qui regne généralement dans toutes les conditions. Celui qui peut acheter une étoffe est en droit de la porter; & le Mulâtre qui exerce un vil Métier, est quelquefois plus magnifique dans ses habits que l'Espagnol de la première distinction. Aussi l'industrie invente-t-elle tous les jours de nouvelles étoffes; & celles qui viennent de l'Europe sont aussitôt débitées. Le prix n'arrête personne. Chacun se pique d'avoir les plus belles; & par une autre ostentation on n'en a pas même le soin que semble demander leur cherté. Mais le luxe des Femmes l'emporte beaucoup sur celui des Hommes; & la différence est d'ailleurs si grande, entre leur parure & celle des Dames d'Espagne, qu'elle mérite quelque détail.

Habillement  
& Luxe des  
Femmes.

DOM D'ULLOA ne dissimule point qu'elle paroît d'abord indécente. Il n'y a que l'usage, dit-il, qui puisse la rendre supportable. Cet habillement se réduit à la chaussure, la chemise, une jupe de toile, qui se nomme *Fustan*, & qui n'est que ce qu'on nomme en Europe une jupe blanche ou de dessous; ensuite une jupe ouverte, & un pourpoint. Quelques-unes, mais en petit nombre, ajoutent autour du corps une espèce de mante, qui n'est pas fermée. La différence de cet ajustement, à celui des Femmes de Quito, quoique composé des mêmes pièces, consiste en ce que celui des Femmes de Quito est beaucoup plus court; de sorte que le jupon, attaché au-dessous du ventre, ne descend que jusqu'au milieu des mollets; & de-là, jusqu'aux pieds, au-dessous de la cheville, pend la dentelle fine qui est autour du *Fustan*. Au travers de cette dentelle, on voit pendre aussi les bouts des jarretières, bordés d'or ou d'argent, & quelquefois ornés de Perles. Le jupon, qui est de velours, ou d'une autre étoffe riche, n'est pas moins chargé d'ornemens qu'à Quito. Les manches de la chemise, longues d'une aune & demie & larges de deux, sont garnies d'un bout à l'autre de dentelles unies, & diversement attachées. Par-dessus la chemise est le pourpoint, dont les manches, qui sont fort grandes, forment une figure circulaire. Elles sont de dentelles, avec des bandes de Batiste très fine entre deux. La chemise est arrêtée sur les épaules, par des rubans qui tiennent au corset. Ensuite les manches rondes du pourpoint se retroussent sur les épaules, & celles de la chemise par dessus. Elles y sont arrêtées; & ces quatre rangs de manches forment quatre espèces d'ailes, qui descendent jusqu'à la ceinture. Celles qui portent la mante, s'en ceignent le corps, & ne laissent pas de porter aussi le pourpoint. En Été l'on ne voit point de Femmes qui n'aient la tête couverte d'un voile, assez semblable à la chemise & au corps du pourpoint; il est de Batiste, ou de Linon très fin, garni de Dentelles; les unes en l'air, suivant leur expression, c'est-à-dire, attachées seulement d'un côté, & les autres frangées alternativement avec des bandes de toile. En général c'est une chose étonnante que l'attention & le goût que les Femmes apportent au choix des Dentelles, dont leur parure est chargée. L'émulation est



N. v. d. Meer f. J.

A. Femme de Lima en Habit de Ville. B. en Habit de Mariage. C. Espagnol vêtu comme on l'est au Perou. D. Mulâtresse. E. Nègre Domestique.

, & de  
fait par  
nombre  
e, que  
ditions.  
Mulâtre  
s habits  
te-t-elle  
pe font  
voir les  
pin que  
aucoup  
tre leur

Il n'y  
ment se  
Fustan,  
de des-  
mais en  
est pas  
Quito,  
Femmes  
-dessous  
afqu'aux  
du Fus-  
es jarre-  
jupon,  
gé d'or-  
& de-  
nies, &  
dont les  
les sont  
chemise  
Ensuite  
les de la  
manches  
Celles  
e porter  
t la tête  
urpoint;  
en l'air,  
, & les  
ral c'est  
portent  
ion. est

parve  
l'une  
dans  
qu'on  
Dent  
rejet  
mes  
de Fl  
jupon  
de Pa  
parei  
doit  
tiere  
feule

Un  
voir  
qu'on  
porte  
plupa  
plats  
& d'e  
qui le  
en de  
d'autr  
fait p  
chent  
blanc  
de la

LA  
les pr  
des p  
& si l  
leven  
occup  
un pe  
la gro  
la tête  
mette  
vant  
l'art  
temp  
velou  
gland  
l'em  
y pen  
gues

parvenue là-dessus jusqu'aux Negresses. Les Dentelles sont cousues si près l'une de l'autre à la toile, qu'on ne voit qu'une petite partie de celle-ci; & dans quelques piéces de l'habillement elle en est si couverte, que le peu qu'on en voit est moins pour l'usage que pour l'ornement. Ajoutez que ces Dentelles sont des plus fines du Brabant, & que toutes les autres seroient rejetées comme trop communes. En Hiver, dans leurs Maisons, les Femmes s'enveloppent d'un *Rebos*, qui n'est qu'une simple piéce de Bayette où de Flanelle; mais sont-elles en vilite, le *Rebos* est orné & garni comme le jupon. Quelques-unes le garnissent de Franges d'or & d'argent; d'autres, de Passemens de velours noir. Au-dessus du jupon, elles mettent un tablier pareil aux manches du pourpoint, qui ne passe pas les bords de celui-ci. On doit comprendre ce que coûte un habillement, où l'on emploie plus de matiere pour les garnitures que pour le fond; & l'on ne fera pas étonné que la seule chemise revienne quelquefois à plus de mille écus.

Un des agrémens dont les Femmes se piquent le plus à Lima, c'est d'avoir le pié petit. La petiteffe du pié y passe pour une si grande beauté, qu'on y raille les Européennes de l'avoir trop grand. Dès l'enfance on fait porter aux Filles de Lima des souliers si étroits, que dans l'âge avancé la plupart n'ont les piés longs que de cinq ou six pouces. Les souliers sont plats & sans semelle: une piéce de Maroquin sert tout-à-la-fois de semelle & d'empeigne. Ils ont la pointe aussi large & aussi longue que le talon; ce qui leur donne la forme d'un 8. Rien n'est moins commode; mais le pié en demeure plus régulier. Ils se ferment avec des Boucles de diamans ou d'autres pierreries, plus pour l'ornement que pour l'usage, car étant tout-à-fait plats, ils n'ont pas besoin de boucles pour tenir au pié: aussi n'empêchent-elles point qu'on ne puisse les ôter facilement. Les bas sont de soie blanche, parceque cette couleur est la plus propre à faire éclater la beauté de la jambe, qui est presque entièrement découverte.

La Coëffure est d'autant plus agréable, qu'elle est toute naturelle. De tous les présens que la Nature a faits aux Femmes de Lima, leur chevelure est un des plus distingués. Elles ont généralement les cheveux noirs, fort épais, & si longs qu'ils leur descendent jusqu'au-dessous de la ceinture. Elles les relevent, & se les attachent derrière la tête, en cinq ou six tresses, qui en occupent toute la largeur, & dans lesquelles elles passent une aiguille d'or un peu courbe, terminée aux deux bouts par deux boutons de Diamans, de la grosseur d'une noisette. La partie des tresses, qui n'est point attachée à la tête, retombe sur les épaules dans la forme d'un cercle applati. Elles n'y mettent aucun ornement, pour ne rien dérober de leur beauté; mais le devant & le derrière de la tête ont des Aigrettes de Diamans. Au-devant, l'art forme de petites boucles, qui descendent de la partie supérieure des temples jusqu'au milieu des oreilles; & chaque temple offre une mouche de velours noir. Les Pendans d'oreilles sont des Brillans, accompagnés de glands ou houpes de soie noire. Cet ornement est si commun parmi les Femmes, qu'outre les Carcans de Perles qu'elles portent autour du cou, elles y pendent encore des Rosaires, dont les grains sont de Perles fines. Les Bagues de Diamans & les Bracelets de Perles sont l'ornement des bras & des

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.  
LIMA.

Petiteffe du  
pié des Fem-  
mes de Lima.

Leur manie-  
re de se coëf-  
fer, & leurs  
autres orne-  
mens.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.  
LIMA.

main. Sur l'estomac, c'est une plaque d'or enrichie de Diamans, attachée par un ruban qui ceint le corps. Quelques-unes, pour se distinguer, ont, en divers autres endroits, des Diamans enchassés dans de l'or. Enfin la Femme d'un Particulier, sans titre, sans noblesse, ne sort point dans toute sa parure, sans avoir sur elle en ornemens la valeur de trente ou quarante mille écus; & ce qui surprend encore plus les Etrangers, c'est l'indifférence qu'elles affectent pour tant de richesses. Elles en ont si peu de soin, qu'il y a toujours quelque réparation à faire, & qu'une partie s'use ou se perd avant le terme naturel de sa durée. Pour aller à l'Eglise, elles prennent un voile de taffetas noir & une longue jupe. Pour la promenade, c'est une cape & une jupe ronde. Elles sont accompagnées alors de trois ou quatre Esclaves de leur sexe, Negresses ou Mulâtres, en livrée, comme les Laquais.

Leur figure  
& leurs per-  
fections natu-  
relles.

À l'égard de la figure, les Femmes de Lima sont presque toutes de taille moyenne, presque toutes belles ou jolies. Avec les cheveux qu'on a vantés, elles ont la peau d'une grande blancheur, sans le fecours d'aucun fard; de la vivacité; les yeux charmans, & le teint admirable. Dom d'Ulloa leur attribue les avantages de l'esprit, comme ceux du corps. Elles ont, dit-il, de la pénétration; elles pensent avec justesse, & s'expriment avec élégance; leur conversation est douce & amusante: en un mot, il les trouve si aimables, que cette raison lui paroît expliquer seule pourquoi tant d'Européens forment des attachemens à Lima, & s'y fixent par les nœuds du Mariage. Il les représente néanmoins un peu hautaines, à l'égard même de leurs Maris, qu'elles aiment à gouverner; mais il trouve des raisons pour excuser ce foible; d'autant plus, ajoute-t-il, que si les Maris s'y conforment, ils en sont bien dédommagés par des attentions & des complaisances qu'elles portent plus loin que dans aucun autre Pays du Monde.

Leur hu-  
meur.

ELLES aiment beaucoup les odeurs. On ne les surprend jamais sans ambre. Elles en mettent derrière leurs oreilles, dans leurs robes, & dans toutes les pieces de leur ajustement. Leurs Bouquets mêmes sont chargés d'ambre, comme s'il manquoit quelque chose au parfum naturel des fleurs. Elles entrelacent leurs cheveux des fleurs les plus éclatantes; elles en garnissent leurs manches. L'approche d'une Femme est annoncée par les délicieuses vapeurs qu'elle exhale. La grande Place offre comme un Jardin perpétuel, dans l'abondance & la variété des fleurs que les Indiens y viennent étaler. On y voit les Dames, dans leurs Caleches dorées acheter ce qu'elles trouvent de plus agréable ou de plus rare, sans faire attention au prix; & ce spectacle y attire sans cesse beaucoup d'Hommes. Au reste chaque Femme, dans sa sphere, se regle sur celles du rang le plus distingué; sans excepter les Negresses mêmes, qui veulent imiter les Femmes de qualité jusques dans leur chaussure. Elles se pressent les piés; elles les mettent à la gêne dans de fort petits fouliers, pour en cacher la grandeur naturelle, qui n'a pas toujours été diminuée par l'éducation. Elles sont enveloppées de Dentelles, dont elles se forment divers feuillages sur le corps. Elles se piquent d'une extreme propreté, dans leurs Maisons comme dans leur parure.

Leur goût  
pour les o-  
deurs.

L.  
On  
& d  
nieu  
On  
plus  
goût  
A  
de l  
conv  
ont  
fer  
font  
prop  
les m  
fion  
neur  
tatio  
C'est  
l'esp  
Mul  
bleff  
tr'eu  
ces,  
de la  
D  
Lima  
rien  
deux  
rapp  
L  
pour  
tion  
celu  
rons  
fois  
le p  
res p  
moy  
les c  
C'est  
de l  
vast  
dins  
(/  
des

La Musique est une passion commune aux Femmes de tous les ordres. On peut même assurer qu'elles sont toutes gaies & badines. De toutes parts, & dans toute sorte d'états, on n'entend que des Chançons vives & ingénieuses, ou des Concerts de voix & d'Instrumens. Les Bals sont fréquens. On y voit danser avec une légèreté qui étonne. En général rien n'est plus opposé à la mélancolie que l'humeur des Habitans de Lima; & leur goût pour la Musique & la Danse aide encore à faire regner la joie.

Avec leur vivacité & leur pénétration naturelle, ils ne manquent point de lumières acquises. On leur voit beaucoup d'ardeur à s'instruire dans la conversation des personnes éclairées qui viennent d'Espagne. L'usage qu'ils ont de former entr'eux de petites assemblées, ne sert pas peu à leur aiguïser l'esprit par l'émulation. C'est une Ecole continuelle. D'ailleurs, ils sont d'un caractère docile, quoiqu'un peu fier. En ménageant leur amour-propre, on est toujours sûr de leur trouver de la complaisance. Ils aiment les manières douces; & les bons exemples font sur eux une grande impression. On assure aussi qu'ils sont courageux, mais qu'ayant un point d'honneur qui ne leur permet ni de dissimuler un affront, ni de se faire la réputation de querelleurs, ils vivent entr'eux dans une Société fort tranquille. C'est surtout dans la Noblesse qu'on voit briller les meilleures qualités de l'esprit & du cœur. Sa politesse est sans bornes pour les Etrangers. Les Mulâtres, moins polis & moins éclairés, sont plus sujets aux défauts qui blessent la Société; ils sont rudes, altiers, inquiets; & souvent ils ont entr'eux de vifs démêlés: cependant les désordres qui naissent de tous ces vices, ne sont pas aussi fréquens qu'on pourroit se l'imaginer de la grandeur de la Ville & de la multitude de ses Habitans.

DOM D'ULLOA semble craindre de toucher à la Religion des Habitans de Lima. Ce silence ne peut tourner à leur avantage; surtout lorsqu'il n'oppose rien au témoignage de Corréal (f) & de Mr. Frezier (g), qui font tous deux une triste peinture des mœurs & de la Religion du Pérou. Nous en rapporterons quelques traits dans un autre Article.

Il ne manque aux agrémens de Lima & de sa situation, que de la pluie pour arroser son terroir. Ce n'est pas ici le lieu de recueillir les observations des Voyageurs sur les causes de cette fâcheuse privation; mais c'est celui de faire remarquer que l'industrie y supplée, jusqu'à rendre les environs fertiles en toutes sortes de grains & de fruits. On a déjà vu plusieurs fois qu'un des soins de l'ancien Gouvernement, & peut-être ce qui lui fait le plus d'honneur, fut d'ouvrir des Canaux, par lesquels l'eau des Rivières pût servir à porter la fécondité dans les terres & faciliter aux Sujets le moyen de les cultiver. Les Espagnols ont trouvé ces Ouvrages faits, & les ont conservés dans le même ordre qu'ils les avoient reçus des Yncas. C'est par cette voie qu'on n'a cessé, jusqu'aujourd'hui, d'arroser les champs de Froment & d'Orge, les Luzernes pour la nourriture des Chevaux, les vastes Plantations de Canes de Sucre, les Oliviers, les Vignes & les Jardins, pour en tirer régulièrement d'abondantes récoltes. Il n'en est pas

(f) Voyages de François Corréal aux Indes Occidentales, Tom. II. Ch. I.

(g) Relation de la Mer du Sud, p. 215 & suiv.

DESCRIP-  
TION DU  
PÉROU.

LIMA.

Leur passion  
pour la Mu-  
sique.

Caractère  
des Habitans  
de Lima.

Fertilité du  
Terroir de  
Lima.

Comment il  
est arrosé.



DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.  
LIMA.

de Lima comme de Quito, où les Fruits n'ont aucune faison déterminée. Ici les Champs produisent dans un tems qui est toujours le même, & la récolte se fait au mois d'Août. Les Arbres se dépouillent de leurs feuilles, suivant leur nature; car ceux qui sont propres aux Pays chauds ne font que perdre la vivacité de leur verdure, & ne s'en dépouillent que pour faire aussitôt place à de nouvelles feuilles, qui chassent les premières. Il en est de même des Fleurs, c'est-à-dire qu'elles ont aussi leurs Saisons. Ainsi le Canton de Lima, où l'on distingue l'Hiver & l'Été, comme dans la Zone tempérée, a le même avantage dans la production des Arbres, des Fleurs & des Fruits.

Changemens  
arrivés dans  
le terroir.

DOM D'ULLOA fait observer qu'avant le tremblement de terre, de 1687, qui causa un dommage extrême à la Ville, les récoltes de froment & d'orge étoient d'une merveilleuse abondance, & que les Habitans étoient dispensés d'en tirer d'ailleurs; mais qu'après cet accident le terroir se trouva si changé, que les semences de froment y pourrissoient sans pousser de germe. Cette altération fut attribuée à la quantité de vapeurs sulfureuses qui s'étoient exhalées, & aux particules de nître qui étoient demeurées sur la terre. Les Propriétaires, instruits par l'expérience, employèrent leurs Champs à d'autres usages, tels que d'y semer de la luzerne & d'y planter des Cannes de Sucre, dont ils tirèrent plus de profit. La stérilité dura quarante ans, au bout desquels on s'aperçut que la terre s'amélioroit. On recommença aussitôt à semer du froment, mais d'abord en petite quantité, jusqu'à ce que le sol ayant achevé de reprendre sa force, on sema comme on l'avoit fait anciennement, & les récoltes se firent avec la même abondance. A l'égard des autres plantes, dont la culture avoit été supprimée, on en sema moins, par la seule défiance des Laboureurs. Quoique le dernier tremblement de terre puisse avoir produit le même effet, on s'en embarrassé moins à Lima, parcequ'il s'est ouvert un Commerce de grains entre cette Ville & le Chili.

Ce qu'il pro-  
duit.

Ce qu'on sème le plus dans le Canton, c'est la luzerne, dont il se fait une consommation prodigieuse. Les Habitans ne donnent point d'autre nourriture aux Bêtes, surtout aux Mules & aux Chevaux; & ceux-mêmes qui n'ont pas de Carosse, ou de Calèche, n'étant jamais sans un ou deux de ces Animaux, on doit comprendre que le nombre en est infini. Le froment, & les cannes douces, qui produisent un sucre exquis, occupent une autre partie des terres. Tous ces Champs sont cultivés par des Esclaves Negres. Les Oliviers sont une autre richesse des lieux voisins de Lima. Leur épaisseur les fait ressembler à des Forêts; car outre qu'ils sont plus gros, plus hauts, plus touffus que ceux d'Espagne, on ne les taille jamais; ce qui leur fait pousser tant de rameaux, qu'entrelassés les uns dans les autres, le jour n'y peut pénétrer. Aussi la charrue ne passe-t-elle jamais dans les Champs qui en sont plantés. La seule culture qu'on leur donne est de nettoyer les rigoles qui conduisent l'eau au pié de chaque arbre, & d'arracher, tous les trois ou quatre ans, ces petits rejettons qui croissent autour. Il n'en coûte pas d'autre soin, pour avoir une grande abondance de belles Olives, dont on fait de l'huile, ou qui se conservent à la maniere de l'Eu-  
rope.

rope. Elles sont très propres au second de ces deux usages, par leur grosseur & leur beauté, par la douceur de leur jus, & par leur facilité à se détacher de leurs noyaux; qualités qui manquent aux Espagnoles: aussi l'huile de Lima est-elle supérieure à celle d'Espagne.

Les environs de la Ville sont remplis de Jardins, où croissent toutes les espèces de légumes & de fruits. Leur bonté répond à leur abondance. Quelques louanges qu'on ait données à ceux de plusieurs autres Cantons, il n'y en a point qui égale ceux de Lima. D'ailleurs toute l'année est ici la saison des fruits; c'est-à-dire qu'on peut sans cesse les manger frais, parceque les Saisons étant alternatives dans les Montagnes & dans les Vallées, les fruits meurissent d'un côté lorsqu'ils cessent de l'autre; & Lima, qui n'est qu'à vingt-cinq ou trente lieues des Montagnes, en tire de toutes les sortes, à l'exception de quelques-unes qui demandent un terroir plus chaud. Le raisin est de diverses espèces à Lima. Celui qu'on nomme *Raisin d'Italie*, est gros & de très bon goût. On ne fait aucune sorte de vin dans le Canton. Il n'y a que du raisin de treilles, qui s'étendent sur la terre, où elles croissent fort bien, sans autre soin que de les tailler & de les arroser.

NON-SEULEMENT la qualité du terroir est pierreuse & sablonneuse, mais on peut dire qu'il n'est composé que de petites pierres à fusil, ou de cailloux lisses; ce qui rend quelques chemins fort incommodes, à cheval comme à pié. Les lieux, où l'on sème, ont environ deux piés de bonne terre; mais si l'on creuse au-delà, on n'y trouve plus que cette sorte de cailloux; d'où l'on conclut que la Mer couvroit autrefois tout cet espace. Une autre propriété du même terroir est d'être rempli de Sources. On n'y creuse pas à quatre ou cinq piés, sans trouver de l'eau. Les Voyageurs en donnent deux causes; l'une, que l'eau de la Mer s'y infinue & s'y filtre aisément; l'autre, qu'un grand nombre de Ruisseaux & de Torrens qui coulent des Montagnes, se perdent dans cette Plaine avant que d'avoir pu se joindre aux Rivières, & qu'ils inondent le terrain en s'y répandant. Il se trouve même des Rivières qu'on n'apperçoit point, parceque leur lit est rempli de pierres; mais un Animal n'y peut remuer les piés, sans y faire fourdre l'eau. Cette abondance d'eau souterraine contribue sans doute à la fertilité du Pays, surtout à l'égard des hautes Plantes, dont les racines pénètrent assez loin pour en être sans cesse arrosées.

OUTRE les Vergers, les Jardins & les Plantations, qui mettent une charmante variété dans les Campagnes, il y a des lieux où la nature seule fournit un spectacle agréable aux Habitans, & la plus abondante nourriture aux Troupeaux. Les Collines de San Christoval & d'Amancaes sont couvertes au Printems d'une verdure fort vive & d'une grande variété de Fleurs. Divers lieux voisins de la Ville offrent les mêmes agrémens, à cinq ou six lieues de distance. Amancaes tire son nom d'une très belle fleur jaune, à quatre feuilles terminées en pointe, dont la colline est couverte. Outre ces promenades, la Ville en a de publiques; celle d'*Alameda*, au Fauxbourg San Lazaro, formée par cinq allées d'Orangers & de Citroniers, longues d'environ deux cens toises; celle d'*Acho*, qui offre aussi de belles al-

XIX. Part.

X x

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.  
LIMA.

Qualité du  
terroir.

Promenades;

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

LIMA.

Murs à l'é-  
preuve des  
tremblemens  
de terre.

Nourriture  
des Habitans  
de Lima.

Les Bou-  
langeries font  
les punitions  
des Esclaves.

lées d'Arbres, sur les bords de la Riviere, & quelques autres, où l'on voit chaque jour une foule de Carrosses & de Caleches.

LE Voisinage de Lima n'a plus d'autres monumens d'Antiquité que des *Guacas*, ou d'anciens sépulchres Indiens, & quelques restes de murailles qui bordoient les grands chemins: mais à trois lieues de la Ville, au Nord-Est, on voit encore subsister, dans la Vallée de *Guacachipa*, les murs d'une grande Bourgade. Ces vieux Edifices seront le sujet d'un autre Article. Ce qui mérite ici de l'attention, c'est que les murs de *Guacachipa* & ceux de quelques autres Vallées voisines, quoique bâtis sur la superficie de la terre, sans mortier & sans ciment, ont résisté jusqu'à présent aux plus violentes secousses des tremblemens de terre; tandis que les plus solides edifices de Lima & de tous les lieux bâtis par les Architectes Espagnols y ont succombé. On en conclut que l'expérience seroit de maître aux Naturels du Pays; & leur enseignoit que dans une Contrée si sujette aux tremblemens de terre, le mortier n'étoit pas propre à rendre les Bâtimens plus fermes. Aussi nous assure-t-on que les Indiens, remarquant la méthode de leurs premiers Conquérens, se moquoient d'eux & disoient que les Espagnols creusoient des tombeaux pour s'enterrer. Mais ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'après avoir vu les nouvelles Villes du Pérou si souvent changées en ruines, & connoissant l'ancien usage des Indiens, on ne se soit pas corrigé dans l'espace de deux siècles. Le plaisir d'avoir des Maisons spacieuses & des Appartemens commodes, l'emporte dans l'esprit des Espagnols sur la crainte continuelle d'être écrasés par leur chute.

LA fertilité de la terre, la bonté du climat, les commodités de la situation, contribuent à la nourriture des Habitans de Lima, comme à tous les agrémens qu'on vient de représenter. Le pain, qu'on mange dans cette Ville, n'est pas moins estimé pour le goût que pour la blancheur. Il n'y est pas cher. On en distingue trois sortes: l'un nommé *Criollo*, fort persillé & fort léger; l'autre, qu'on nomme *Pain à la Française*; & le Pain mollet. Ce sont des Negres qui fabriquent tous ces Pains, pour le compte des Boulangers; & les Boutiques en sont toujours bien fournies. On nous fait observer, comme une singularité de Lima, non-seulement que les Boulangers y sont fort riches, mais qu'une grande partie de leur bien consiste dans le nombre de leurs Esclaves. Outre ceux qui leur appartiennent, ils reçoivent ceux que les Maîtres veulent faire châtier pour quelque faute; & se chargeant de leur nourriture, ils paient encore au Maître leur travail journalier en argent ou en pain. Ce châtement est le plus grand auquel on puisse les condamner. Les Galeres n'en approchent point. Ils sont forcés de travailler continuellement, le jour & la nuit. On les nourrit mal: on leur laisse peu de tems pour le sommeil. En peu de jours l'Esclave le plus vigoureux & le plus alerte est tout-à-fait affoibli. Enfin, cet état est si redoutable pour eux, que l'idée seule sert à les contenir; & ceux, qui s'y trouvent condamnés, font l'impossible pour obtenir grace de leurs Maîtres. On fait que le même usage étoit établi chez les Grecs & les Romains.

Le Mouton est la viande la plus ordinaire à Lima: elle y est de très bon goût. Celle de Bœuf est aussi fort bonne; mais on en mange peu, & deux ou trois Bœufs suffisent par semaine pour toute la Ville. La volaille y est excellente, & dans une grande abondance. Le Gibier y est moins commun: ce sont particulièrement des Perdrix, des Tourterelles, & des Sarcelles. La plus grande consommation est de chair de Porc, qui passe pour bonne, sans être aussi délicate qu'à Carthagene. Toutes les autres viandes, & le Poisson même, sont accommodées avec la graisse de Porc, c'est-à-dire avec du *sain-doux* ou du *vieux-oin*; usage qui vient apparemment de ce qu'à l'arrivée des Espagnols, le Pérou n'avoit point d'huile; & depuis qu'il en a de son crû, l'ancienne nécessité s'est comme tournée en habitude. Ce fut en 1560 qu'Antoine de Ribera planta le premier Olivier qu'on ait vu dans cette Région; & de-là sont venus ceux qui forment aujourd'hui des Forêts.

On apporte, des Montagnes, du Veau gelé, comme un mets fort délicat; & les Etrangers mêmes le trouvent tel. Toute la préparation consiste à tuer les Veaux, & à les laisser un jour ou deux à l'air dans les Bruyeres, pour les y faire geler. Il se conserve fort longtems dans cet état, sans la moindre corruption. Le Poisson vient à Lima, des Ports de Chorillos, de Callao & d'Ancon. Le plus délicat est le *Cordudo*, & le *Peje-Reye*, ou Poisson-Roi, espece de Gradeau de six à sept pouces de longueur. Quoiqu'il ne se trouve au Pérou que dans l'eau salée, il n'est pas différent de celui qu'on pêche, sous le même nom, dans les Rivieres d'Espagne. Celle de Lima produit différentes especes de Poisson, entr'autres une sorte de *Chevrettes* (*h*), qui ont deux ou trois pouces de large. Les Anchois sont en si grande abondance sur la Côte, que les termes manquent aux Voyageurs pour l'exprimer. C'est la nourriture de cette multitude d'Oiseaux de Mer, qu'on a déjà représentés sous le nom général de *Guanacs*, quoiqu'ils soient de diverses especes. Cette Côte a peu de coquillages; mais, contre le témoignage de Dampier, M. Frezier & Dom d'Ulloa nous assurent que le Port de Callao ne laisse pas d'en fournir. On y prend même quantité d'une sorte de Moules, mais beaucoup plus grosses que les nôtres, & dont le Poisson ressemble à l'Huître par la forme & par le goût.

Les vins qu'on boit à Lima, sont ou blancs, ou couverts, ou rouges; & dans ce nombre il y en a d'excellens. Les plus fins viennent de Lucumba & du Lac. Celui dont on fait le plus d'usage est le vin de *Pisco*, dont on fait aussi toutes les Eaux-de-vie qui se consomment dans la Ville, ou qu'on transporte plus loin. L'Eau-de-vie de Cannes n'y est pas connue. Les fruits secs viennent du Chili, tels que les amandes, les noix, les noisettes, les poires & les pommes sechées, &c. Les confitures ne sont pas moins communes à Lima que dans les autres Villes des Indes; mais l'usage en est plus modéré. Celui du Chocolat l'est aussi. On prend à sa place du *Maté*, qu'on prépare deux fois chaque jour; & quoique cette boisson ait des défauts qui seront observés dans un autre article, elle se sert avec beaucoup d'appareil.

(h) Ou Ecrevettes.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.  
LIMA.

Veau gelé.

Poisson.

Vins, fruits  
secs & confi-  
tures.

DESCRIP-  
TION DU  
PÉROU.  
LIMA.  
Commerce  
de Lima.

MAIS rien ne contribue tant à l'abondance qui regne à Lima, que son Commerce avec toutes les autres parties du Pérou. Le Consulat, que nous avons nommé entre ses Tribunaux, envoie des Députés Commissaires pour résider dans toutes les Villes de la dépendance du Viceroi. Il juge d'ailleurs de toutes les affaires de Commerce. Cette Cour, jointe à l'établissement d'un Comptoir général, où se rassemblent non-seulement toutes les Marchandises qui arrivent par les Galions & les Vaisseaux de Régître, mais encore tout ce qui se fabrique dans les autres Provinces, rend Lima comme le centre de toutes les richesses & les commodités du Pays.

Ce qui vient des Provinces est déposé à Lima, pour être embarqué sur la Flotille, qui part du Port de Callao, & qui se rend à Panama vers le tems de l'arrivée des Galions. Les propriétaires des fonds en abandonnent la direction aux Négocians de Lima; & ceux-ci les vont trafiquer, avec leurs propres fonds, à la grande Foire de Panama. A son retour la Flotille s'arrête au Port de Payta, où les Négocians prennent terre, avec les Marchandises de l'Europe dont ils se sont pourvus; & pour éviter les longueurs de la Navigation, ils les font transporter par terre jusqu'à Lima. Ce qu'ils ont de moins précieux continue la route par Mer jusqu'au Callao. Lorsque tous leurs effets sont arrivés à Lima, ils commencent par expédier ce qui regarde leurs Correspondans, tandis qu'ils font serrer, dans des Magasins, tout ce qui est pour leur propre compte, jusqu'à ce qu'il se présente des Acheteurs; qui ne manquent point de se rassembler dans un tems réglé; ou bien ils ont des Commis dans les Provinces intérieures, auxquels ils font des envois, dont ils reçoivent le produit en argent comptant ou par des Lettres de Change. Le Commerce d'une Flotille dure assez longtems, par la difficulté de toutes ces expéditions, qui ne finissent que lorsque les Magasins sont épuisés.

LE produit de ce qui se vend dans l'intérieur du Pays, est de l'argent en barres, en pignes, ou en œuvre. Les barres & les pignes sont converties en especes, à la Monnoie de Lima. Ainsi les Négocians gagnent beaucoup non-seulement sur leurs Marchandises, mais encore sur les retours de l'argent, qu'ils prennent à plus bas prix qu'ils ne le donnent. Tout ce Commerce n'est proprement qu'un troc de Marchandises pour d'autres. Les deniers qui en proviennent, dans l'intervalle des Flotilles, sont employés par la plupart des Négocians, en étoffes du Pays, qui sortent des Fabriques de l'Audience de Quito; car il s'en consomme une si grande quantité pour l'usage du Peuple, qui n'est pas en état, dans les petites Villes comme à la Campagne, d'acheter les magnifiques étoffes auxquelles on donne le nom général d'étoffes de Castille, que ce Commerce n'est pas moins nécessaire ni moins lucratif que l'autre. Un Négociant, qui fait ses emplettes avec des fonds médiocres, ne manque point de se pourvoir également des étoffes du Pays & de celles de l'Europe, pour être en état de ne renvoyer personne.

OUTRE ce Commerce, qui est le plus considérable & qui se fait uniquement par Lima, ses Habitans en ont un par les Pays Méridionaux & Septentrionaux de l'Amérique. Ce qu'ils tirent le plus du Nord, c'est de Tabac en poudre, qui passant de la Havane au Mexique, y est préparé, & se

Son Commerce avec les Pays du Nord & du Sud.

trans  
merc  
le fo  
fums  
Les  
pond  
gne  
mais  
en se  
bijou  
des  
de P  
En  
& de  
ment  
venu  
form  
leaux  
velop  
en u  
pour  
belles  
la po  
qu'el  
à fur  
gran  
Tabac  
nama  
Brac  
fort  
L  
celui  
briq  
du C  
l'emp  
Com  
ment  
Nasc  
& de  
doua  
d'or.  
qu'on  
Foir  
Mar  
Mule  
L

transporte ensuite à Lima, d'où il passe dans d'autres Contrées. Ce Commerce se fait à peu près comme celui de Panama: mais les Marchands qui le font ne se mêlent pas de celui des étoffes, & ne vendent que des parfums, tels que de l'Ambre, du Musc, &c. & de la Porcelaine de la Chine. Les uns sont établis à Lima, les autres ne font qu'y passer; & tous correspondent avec les Marchands Mexiquains. Des Ports de la Nouvelle Espagne il vient à Lima, de la Poix, du Goudron & du Fer, avec de l'Indigo, mais en petite quantité. Il y vient de Tierra-Firme beaucoup de Tabac en feuille, & des Perles, dont le débit est toujours fort grand, pour les bijoux & la parure des Femmes. Quand l'*Assiento*, c'est-à-dire la Traite des Negres, n'est point interrompu, ce Commerce se fait aussi par la voie de Panama.

ENTRE les modes des Femmes de Lima, il n'y en a point d'aussi générale & de plus enracinée, que celle de porter dans la bouche ce qu'elles nomment un *Limpion*. Il paroît, par la signification du mot, que cet usage n'est venu dans sa source que du desir de se tenir les dents propres. *Limpion* est formé de *Limpiar*, qui signifie nettoyer. On donne ce nom à de petits rouleaux de Tabac, de quatre pouces de long, sur neuf lignes de diamètre, enveloppés dans du fil fort blanc, dont on les tire par degrés, à mesure qu'on en use. Les Dames ne font que porter le bout du *Limpion* à la bouche, pour le mâcher un instant, & s'en frottent les dents, qu'elles croient plus belles & plus nettes, après cette opération: mais les Femmes du commun la poussent à l'excès. Elles sont horribles à voir, avec un *Limpion* entier, qu'elles ont continuellement dans la bouche. Cet usage, & celui du Tabac à fumer, qui n'est pas moins à la mode parmi les Hommes, produit une grande consommation de Tabac en feuille. Les *Limpions* sont composés de Tabac de Guayaquil, avec un peu de celui qui vient de la Havane par Panama. Le Tabac à fumer se tire de *Saña*, de *Moyabamba*, de *Jæn de Bracamoros*, de *Lulla* & de *Chillaos*, où l'on en recueille beaucoup & d'une fort bonne qualité.

Le Merrein, qui sert à Lima pour la construction des Edifices, comme celui qu'on emploie au Callao pour le carénage des Vaisseaux & pour la fabrication des petits Bâtimens de Mer, vient de Guayaquil. On en tire aussi du Cacao, mais en petite quantité, parceque l'usage de l'Herbe du Paraguay l'emporte à Lima sur celui du Chocolat. Les Maîtres de Vaisseaux font le Commerce du bois; & l'apportant pour leur propre compte, ils en forment des Magasins au Callao, où l'on en trouve toujours. Des Côtes de Nasca & de Pisco on tire des vins, des eaux-de-vie, des olives, des huiles & des raisins secs; de celles du Chili, du Froment, des farines, des cordouans, des amarres de chanvre, des vins, des fruits secs, & quelque peu d'or. Les Magasins du Callao sont remplis de ces Marchandises & de celles qu'on y apporte de plusieurs autres lieux. Il s'y tient tous les Lundis une Foire, où l'on se rend de toutes parts, pour acheter ou pour vendre. Les Marchandises qu'on y achete sont transportées à leur destination par des Mules, que les Marchands y entretiennent dans cette vue.

Les denrées qui viennent à Lima, ne font pas toutes pour les Habitans.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

LIMA.

Usage que  
les Femmes  
de Lima font  
du Tabac.Autres Com-  
merces.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.  
LIMA.

Il en passe une partie dans l'Audience de Quito, dans les Vallées, & même à Panama, où il s'en fait des remises considérables. On tire de *Coquimbo* & de la Côte de ce nom, une grande abondance de cuivre & d'étain en barre; des Montagnes de *Caxamalca* & de *Chachapoyas*, des toiles de coton & de pite, pour les voiles de Navires; des Vallées, cette sorte de maroquin, qui se nomme *Cordouan*, & du savon; des Provinces méridionales, telles que *Plata*, *Oruro*, *Potosi* & *Cusco*, la laine de *Vicuñas*, ou Vigogne, pour la fabrique des chapeaux, & quelques étoffes fines; du Paraguay, l'Herbe de même nom, dont il se fait une extrême consommation à Lima, & qui passe de-là dans les autres Provinces, jusqu'à Quito. Enfin, le Pérou n'a point de Canton, ni de Bourgade, qui n'envoie dans cette Ville quelques Marchandises de son crû pour la vente, & qui ne s'y pourvoie de celles qui lui manquent. Ainsi Lima est réellement un centre de Commerce, auquel toutes les Nations ont quelque intérêt.

Richesse des  
Marchands de  
Lima.

Des liaisons d'une si grande étendue ne pouvant manquer d'être une source continuelle d'opulence, il semble que les Marchands de Lima devroient être les plus riches Particuliers du Monde. Ils sont riches en effet: cependant, avec une juste attention, Dom d'Ulloa croit avoir découvert qu'il n'y a pas plus de douze ou quinze Maisons commerçantes, dont les capitaux en argent ou en Marchandises, sans y comprendre à la vérité les biens fonds & les Majorats, aillent chacune à cinq ou six cens mille Piaftres. Quelques-unes vont au-delà, mais on en compte fort peu. Celles qui possèdent des fonds moyens, comme depuis cent jusqu'à 300000 Piaftres, sont en grand nombre; & c'est véritablement entre leurs mains qu'est le fort du Commerce, soutenu par les petits Marchands, dont les fonds sont de 50 à 100000 Piaftres. Le même Voyageur a trouvé deux raisons, qui retiennent les Négocians de Lima dans ces bornes; leurs dépenses excessives, & les riches dotes qu'ils donnent à leurs Filles: sans compter que l'établissement des Fils emporte toujours une grande partie du capital. D'une grande fortune il s'en forme ainsi plusieurs médiocres; & souvent l'opulence d'une Famille finit avec celui qui l'a commencée. M. Frezier avoit une plus haute idée des richesses de Lima, quand, désespérant de pouvoir la donner juste, il se borne à rapporter ce que les Marchands y étalèrent de richesses vers l'an 1682, à l'entrée du Duc de la Palata, lorsqu'il vint prendre possession de la Viceroyauté. „ Ils firent paver, (dit-il,) dans l'étendue de deux quartiers, „ les rues de la *Mercad* & de *Los Mercadores*, par lesquelles il devoit entrer „ à la Place Royale où est le Palais, de Lingots d'argent quintés, qui pesent ordinairement environ 20 marcs, longs de 12 à 15 pouces, larges „ de 4 à 5, & épais de 2 à 3; ce qui pouvoit faire la somme de 80 millions „ de Piaftres, & d'environ 320 millions de notre Monnoie (i).

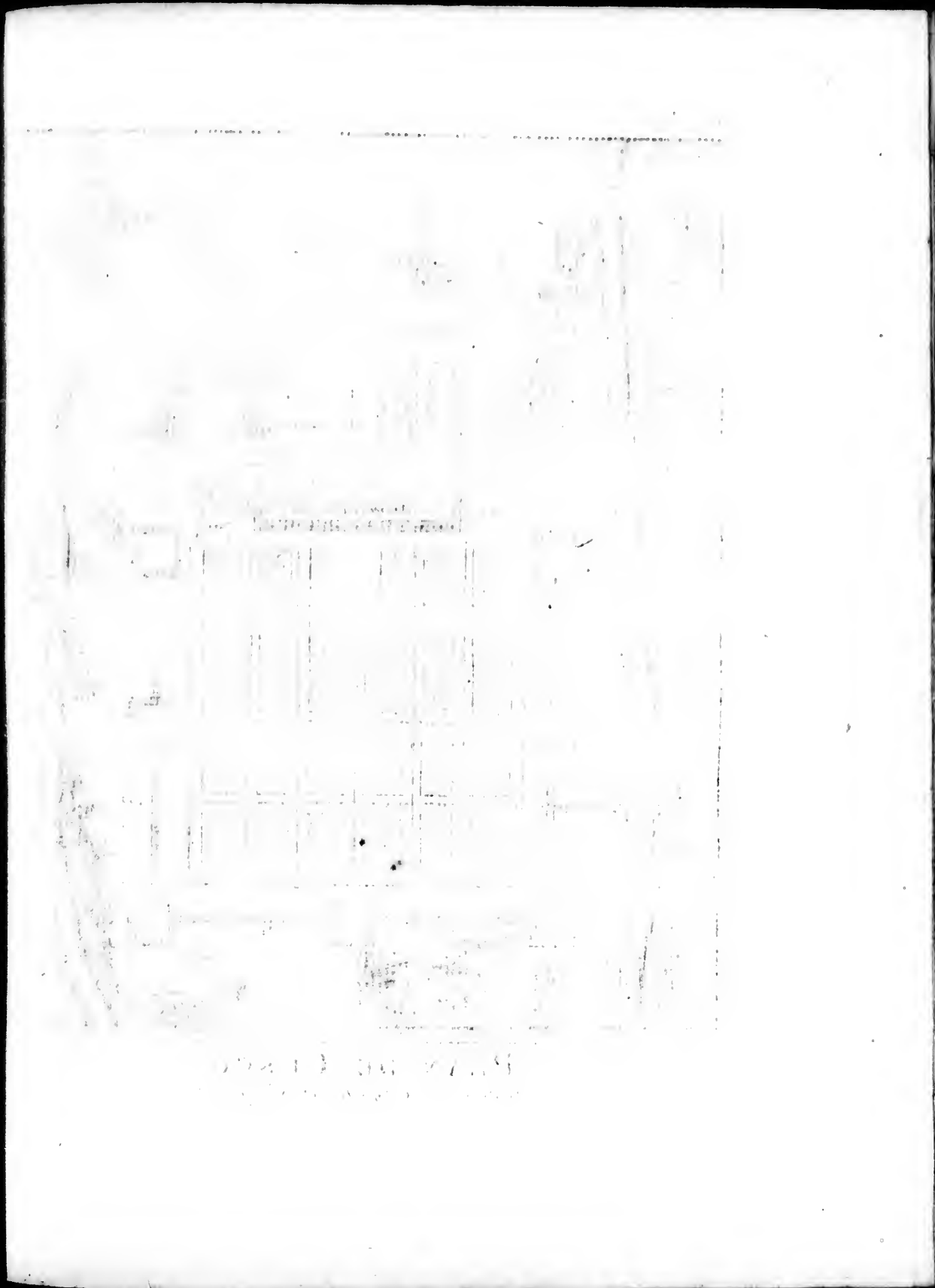
Singuliere  
ostentation.

(i) Relation de la Mer du Sud, pp. 195 de son Voyage, où l'on fait combien l'argent étoit plus bas qu'aujourd'hui. & 196. M. Frezier fait ce compte sur le pié où notre Monnoie étoit en 1713, tems

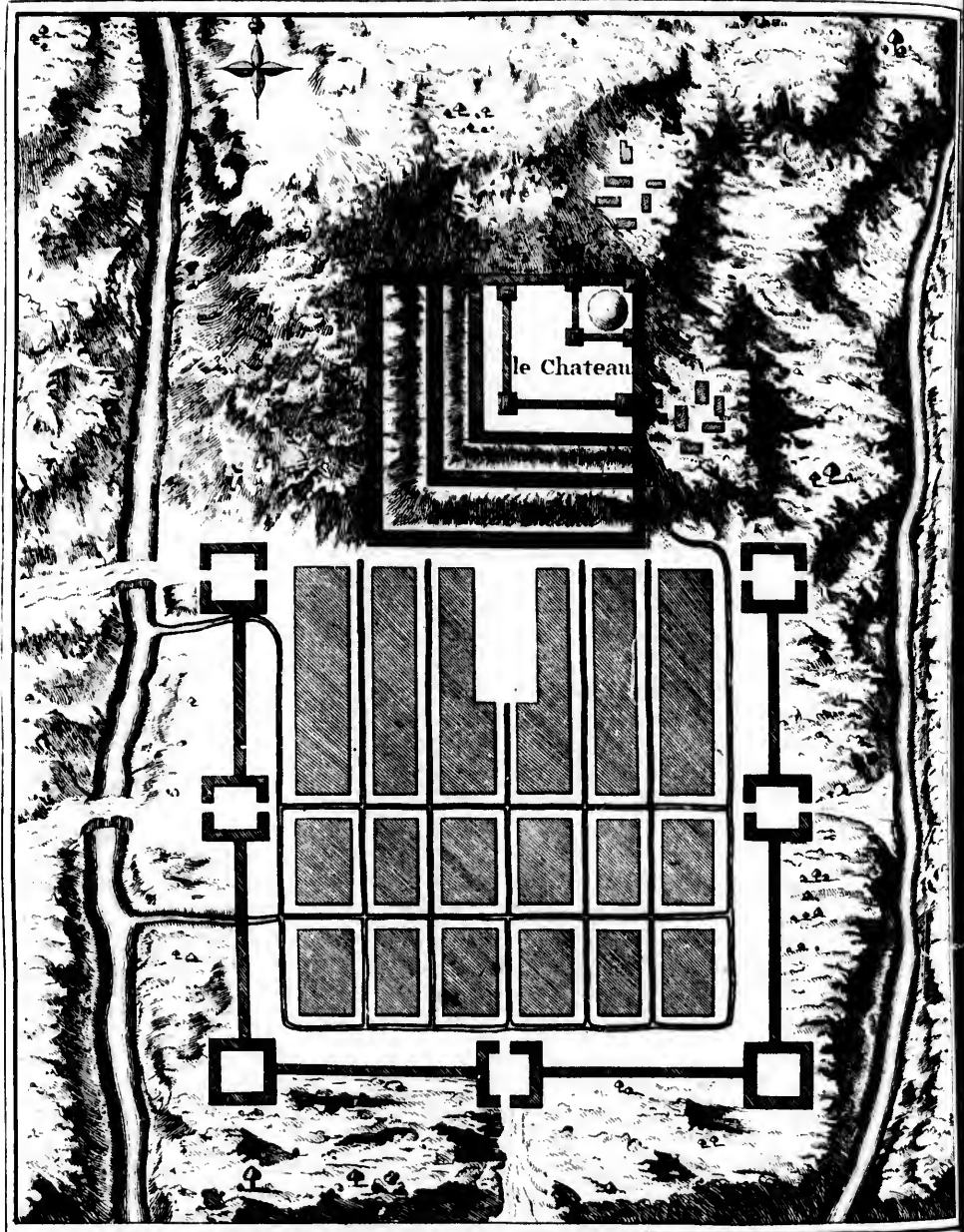
à même  
Lima &  
certain en  
de coton  
de maro-  
nationales,  
Cologne,  
Pérou,  
Lima,  
Pérou,  
le quel-  
de cel-  
commerce,

ne four-  
voient  
cepen-  
ert qu'il  
capitaux  
s fonds  
quelques-  
dent des  
en grand  
Commer-  
100000  
les Né-  
es riches  
des Fils  
fortune il  
Famille  
oute idée  
te, il se  
vers l'an  
ion de la  
quartiers,  
it entrer  
qui pe-  
s, larges  
millions

bien l'ar-







PLAN DE CUSCO  
*Lors de la Conquête des Espagnols.*

DANS  
nant qu  
des Etr  
cas, el  
gnifiqu  
tion ef  
qui la  
Elle fut  
à-dire  
volonta  
Epoufè  
rigine l  
du Pays  
grandit  
les Hif  
ne fure

GAR  
splende  
une for  
les quat  
n'ayant  
vince,  
fir un a  
Pays de  
Pere de  
& dont  
étoient  
qu'on y  
Incas a  
Ville d  
& que l  
& d'ar

ON  
fameuf  
font ju  
meure  
pour fè

(a) A  
fuiuant  
180. L  
à 13 de  
& 78 de  
fuiuant

## §. IX.

## Description de Cusco.

DANS l'éloignement où cette Ville est de la Mer (a), il n'est pas surprenant que sous des Maîtres aussi défiants que les Espagnols elle soit peu connue des Etrangers. On fait, par les premières Relations, que du tems des Incas, elle étoit non-seulement la Capitale, mais la plus grande & la plus magnifique, comme la plus ancienne de toutes les Villes du Pérou. Sa fondation est attribuée à *Mango Capac*, premier Empereur de cette Monarchie, qui la peupla des Indiens Sauvages qu'il avoit rassemblés sous ses Loix (b). Elle fut divisée en deux parties, nommées *Hanam Cosco* & *Hurin Cosco*, c'est-à-dire *haut* & *bas Cusco*; l'une habitée par les Indiens qui s'étoient attachés volontairement à *Mango Capac*; l'autre, par ceux que *Mama Oello*, son épouse, avoit attirés avec la même adresse & le même bonheur. Dans l'origine les Maisons étoient petites, & ne différoient des Cabanes ordinaires du Pays que par leur ordre & leur nombre: mais à mesure que l'Empire s'agrandit, sa Capitale ne put manquer de s'étendre & de s'embellir. Tous les Historiens conviennent, qu'à l'arrivée de François Pizarre les Espagnols ne furent pas peu surpris de trouver une Ville de cette importance.

GARCILASSO & Correal, les seuls qui nous aient représenté son ancienne splendeur (c), racontent qu'au milieu de la Ville les Incas avoient ménagé une fort belle Place, d'où sortoient quatre grandes rues, qui représentoient les quatre parties de la Monarchie du Pérou; que le concours des Indiens n'ayant fait qu'augmenter, il y eut des quartiers assignés pour chaque Province, & qu'après s'y être une fois établi, on n'avoit plus la liberté de choisir un autre lieu pour demeurer; que chacun pouvoit y suivre les usages du Pays de sa naissance; mais que tout le monde étoit obligé d'adorer le Soleil, Pere des Incas, dans un Temple somptueux, qui se nommoit *Caracancha*, & dont le Grand-Prêtre portoit le titre de *Villouna*: que les murailles en étoient incrustées d'or & d'argent, ornées de diverses sortes de figures, & qu'on y voyoit, comme en trophée, toutes les Idoles des Peuples que les Incas avoient subjugués; enfin, qu'il y avoit en différens endroits de la Ville des édifices souterrains, habités par les Devins & les Enchanteurs, & que les Conquistadors Espagnols y trouverent une prodigieuse quantité d'or & d'argent.

ON voit encore sur une Colline (d), au Nord de la Ville, les ruines d'une fameuse Forteresse, que les Incas avoient fait bâtir pour leur sûreté. Elles font juger que ces Princes avoient eu dessein d'enfermer leur principale demeure d'un grand mur taluté, pour fermer tous les passages extérieurs, & pour se conserver en même tems une communication libre avec la Ville,

(a) A 120 lieues Espagnoles de Lima, suivant quelques-uns; & suivant d'autres à 180. *Laet.* Liv. 10. Ch. 30. Sa position est à 13 degrés & demi de Latitude Australe, & 78 de Longitude du Méridien de Toledo, suivant *Herrera*.

(b) Voyez ci-dessous, l'Article de l'origine de la Monarchie.

(c) Garcilasso, L. VII. Ch. 8. François Correal, Part. 3. Ch. 6.

(d) Garcilasso la nomme *Sacahuama*.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

CUSCO.

Situation de  
Cusco.

Son origine.

Son état  
sous les Incas.

Temple du  
Soleil.

Forteresse  
des Incas.



DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.  
CUSCO.

par des voûtes souterraines, qui conduisoient à trois autres Forts, situés dans la Ville même, où ils entretenoient une nombreuse Garnison. Ce rempart étoit d'une hauteur extraordinaire, composé de pierres bien travaillées, comme celles des Monumens dont on donnera la description dans un autre article, & plus remarquable encore par la grosseur des pierres mêmes, qui étoient de différentes figures. Les principales de celles qui ont résisté au tems, sont si grandes, qu'il n'est pas aisé de comprendre comment on a pu, sans le secours d'aucune machine, les tirer des Carrieres & les transporter dans le lieu où elles sont employées. Les creux que laisse l'irrégularité de ces grosses masses, sont remplis d'autres pierres, ajustées avec tant d'art & de proportion, que leur liaison ne s'apperçoit pas facilement. Celle dont l'énorme étendue cause le plus d'admiration, est en effet si prodigieuse dans sa totalité (e), qu'on ne peut même concevoir de machine assez forte pour la remuer. On lui a donné le nom de *Cansada*, qui signifie *la Fatiguée*, par allusion sans doute à la peine qu'elle a dû coûter pour le transport. Les Ouvrages intérieurs de la Forteresse, c'est-à-dire les logemens, sont presque entièrement détruits; mais la plus grande partie de ceux du dehors subsistent, & ne semblent menacés de leur fin que dans la ruine générale du Monde.

Rues, Edifices,  
Places &  
Quartiers de  
l'ancien Cusco.  
60.

LA plupart des rues de l'ancien Cusco étoient longues, mais étroites. Toutes les Maisons étoient de pierre, & l'on y comptoit un grand nombre de Palais ou d'Edifices Royaux. L'or & l'argent en faisoient la principale décoration; ce qui n'a rien d'étonnant, s'il est vrai, comme l'observe Correal, qu'on apportoit à Cusco toutes les richesses de l'Empire, & qu'après les y avoir fait entrer, il étoit défendu, sous peine de mort, de les en faire sortir. Garcilasso nous donne les noms des principaux quartiers. Le premier, où l'on voyoit un ancien Palais de Mango Capac, se nommoit *Colcampata*. Ceux du côté de l'Est étoient au nombre de trois, sous les noms de *Cantapata*, *Pumacurac* & *Tococachi*. Il y en avoit deux au Midi, nommés *Munaycenco* & *Rimacpampa*, dont le second étoit distingué par une grande Place, qui servoit à la proclamation des ordres du Souverain. *Pumapchupen* étoit un autre quartier, dont on ne nous apprend pas la situation; mais on ajoute qu'il étoit séparé du huitième, nommé *Cayaucachi*, par un espace de mille pas, qui faisoit de celui-ci une espece de Fauxbourg. A l'Occident, on trouvoit ceux de *Chaquillchaga* & de *Cuntisuyo*; au Nord, ceux de *Pichu* & de *Quillipatan*, tous deux à quelque distance des autres; un peu plus loin, celui de *Carmenca*; enfin, du Nord à l'Est, celui de *Huacapunco*, par lequel entroit une Riviere, qui traversoit la principale partie de la Ville. De la Forteresse des Incas descendoit un Ruisseau, qui coupoit la Ville, du Nord au Midi, jusqu'à *Rimacpampa*. Cet espace, qui étoit fort ample, contenoit particulièrement trois ou quatre rues, où demeuroient tous les Descendans du Sang Royal, suivant ce qu'on nommoit leur *Aillus*, c'est-à-dire leur degré. Le même Ecrivain, qui étoit de ce Sang, & qui semble, dans sa Description, se repaître encore de la grandeur de ses Ancêtres, donne à la principale des anciennes Places de Cusco, quatre cens pas de longueur, du

(e) Cette circonstance ne porte-t-elle pas à juger que dans celle-ci, comme dans toutes les autres, l'extrême grosseur venoit de diverses parties, dont l'art avoit caché les liaisons.

Nord a  
moit, c

Cusco  
la grande  
penchan  
cement  
ment un  
bordée  
des Ma  
produit  
Ouvrag  
les meu

L'EG  
& par l  
meilleu  
du Sagn  
un pour  
puis qu  
qui brû  
une esp  
ge; 2.

6. San  
dernier  
tre du c

LE C  
de l'an  
même c  
cains o  
vens de  
de la M  
fons, q  
te deux  
dernier  
de l'au  
Comm

LA  
dors, c  
annuel  
Espagn  
Dignit  
un Tr  
par co  
& de  
l'un,

(f)  
Cusco,  
XI

Nord au Sud, & cent cinquante de largeur de l'Est à l'Ouest. Elle se nommoit, dit-il, *Haucaypata*.

Cusco, devenu Espagnol depuis plus de deux siècles, est aujourd'hui de la grandeur de Lima (f). Il est situé dans un terrain fort inégal, & sur le penchant de plusieurs Collines, dont le voisinage ne pouvoit offrir d'emplacement plus commode. Celles qui l'environnent, au Nord & à l'Ouest, forment un arc, auquel on a donné le nom de *Senca*. Au Sud-Est, la Ville est bordée par une Plaine, où aboutissent des allées fort agréables. La plupart des Maisons sont bâties de pierre, & couvertes de tuiles fort rouges, qui produisent un bel effet. Les appartemens en sont bien distribués. Tous les Ouvrages de Menuiserie y sont dorés, jusqu'aux moulures des portes; & les meubles répondent fort bien à cette magnificence.

L'Eglise Cathédrale ressemble beaucoup à celle de Lima, par la grandeur & par l'ordonnance, avec cet avantage, qu'elle est toute de pierre & d'un meilleur goût d'Architecture. On compte neuf Paroisses dans la Ville: celle du *Sagrario*, qui est desservie par trois Curés, deux pour les Espagnols & un pour les Indiens, & qui a pris le titre de *Nuestra Señora del Triunfo*, depuis que les Espagnols, s'y étant retirés dans un soulèvement des Indiens, qui brûlerent la Ville presque entière, y furent à couvert des flammes, par une espèce de miracle, qu'ils attribuerent à la protection de la Sainte Vierge; 2. *Belen*; 3. l'Eglise de l'Hôtel-Dieu; 4. *Santa Anna*; 5. *Sant' Jago*; 6. *San Blas*; 7. *San Christoval*; 8. *San Sebastian*; 9. *San Geronimo*. Les deux dernières, quoiqu'éloignées de la Ville, l'une de près d'une lieue, & l'autre du double, ne laissent pas de lui appartenir.

Le Couvent des Dominicains de Cusco a, pour ses principaux murs, ceux de l'ancien Temple du Soleil; & le S. Sacrement y est placé dans l'endroit même où les Indiens représentoient la figure d'or de cet Astre. Les Franciscains ont dans la Ville un grand Couvent, duquel dépendent tous les Couvens de leur Ordre, dans la Province. Celui des Augustins & celui des Peres de la Merci jouissent de la même distinction. Les Jésuites ont deux Maisons, qui n'ont pas d'autre objet que l'instruction des jeunes gens. On compte deux Hôpitaux, celui de *San Juan de Dios*, & celui des *Bethlémites*; le dernier, destiné particulièrement pour les Indiens malades. Les Monastères de l'autre sexe sont *Sainte Claire*, *Sainte Catherine*, les *Carmelites*, & une Communauté de Filles dévotes, nommées les *Nazaréennes*.

LA Régence de la Ville a pour Chef un Corréidor, secondé des Régidors, qui sont tirés de la première Noblesse. C'est de leur Corps qu'on élit annuellement les Alcaldes ordinaires, suivant l'usage de toutes les Villes Espagnoles des Indes. Le Chapitre est composé, avec l'Evêque, de cinq Dignitaires; qui sont un Doyen, un Archidiacre, un Chantre, un Ecolâtre, un Trésorier; de quatre Chanoines, dont deux obtiennent leurs Canonicats par concours, & deux par présentation; d'un Magistral; d'un Pénitencier, & de deux Prébendaires. Cusco a trois Collèges pour l'étude des Sciences; l'un, qui est un Séminaire, sous le nom de *S. Antoine*, & sous la direction

(f) Il est heureux que sans avoir été à Cusco, Dom d'Ulloa nous ait décrit l'état présent de cette Ville, sur des informations dont on a déjà vu qu'il garantit la fidélité.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

Cusco.  
Son état  
présent.

DESCRIP-  
TION DU  
PEROU.

CUSCO.

de l'Evêque, avec des Chaires fondées pour enseigner le Latin, la Philosophie & la Théologie aux jeunes Ecclésiastiques qui aident au service de la Cathédrale; le second, sous le titre de *S. Bernard*, où les Jésuites enseignent les Belles-Lettres & la Philosophie aux jeunes Espagnols de la Ville; & le troisième, nommé *S. François de Borgia*, dirigé aussi par les Jésuites, & destiné à l'instruction des jeunes Indiens, Enfants des Caciques. Les deux premiers ont le titre d'Université; & l'on y confère tous les degrés jusqu'au Doctorat.

ENTRE les Tribunaux, celui des Droits Royaux est composé de deux Juges, Officiers des Finances du Roi. Ceux de l'Inquisition & de la Cruzada ont, avec leurs Commissaires, des Officiers subalternes, comme dans toutes les Villes de la domination Espagnole.

Nombre des  
Habitans de  
Cusco.

ON compte, dans Cusco, trois ou quatre mille Habitans de sang Espagnol, & douze mille Indiens (*g*). Dom d'Ulloa ne parle ni du nombre de ses Habitans, ni de leur Commerce. Mais on verra, dans une Relation suivante, qu'il ne manque rien à l'agrément de cette Ville; & Correal, après avoir parcouru toutes les Régions de l'Amérique, assure que Cusco est „ l'endroit droit auquel il donne la préférence, pour le plaisir & la santé; quoique le „ voisinage des Andes y rende, (dit-il,) l'air un peu froid (*h*)”. On n'en lit pas moins, dans Garcilasso, que les Habitans ont pensé plusieurs fois à transférer la Ville dans la Vallée d'*Yucay*, qui en est à quatre lieues au Nord, pour s'éloigner de ces Montagnes, dont les sommets sont presque toujours couverts de neige: mais l'air de Cusco ne laisse pas d'être tempéré; & le dessein de l'abandonner n'a pu venir que de l'opinion qu'on a toujours eue du Canton d'*Yucay*, qui étant défendu de toutes parts contre les injures de l'air, passoit, du tems même des Incas, pour un des plus délicieux séjours du Monde. Ils y avoient leurs principales Maisons de Campagne, dont on voit encore de magnifiques débris. Garcilasso raconte que toutes les pierres en étoient ornées de figures d'Animaux, gravées en relief, & que le Ciment, qui les unissoit, étoit mêlé de poudre & de paillettes d'or, qu'on voyoit reluire dans un grand Eloignement. L'Evêque de Cusco, qui étoit autrefois le plus riche Prélat de l'Amérique, mais qui, depuis l'Erection des Sieges de Guamanga & d'Arcquipa, ne jouit plus que de vingt mille Piastrs de rente (*i*), compte entre ses possessions la plus grande partie de cette belle Vallée; & le reste appartient aux principaux Espagnols du Pays, qui croient avoir quelque chose à désirer pour le bonheur de leur vie, lorsqu'ils ne peuvent s'en procurer une portion. L'usage de Cusco est d'y transporter les Malades, qui ne sont jamais longtems à s'y rétablir (*k*).

Ils pensent  
à transférer  
leur Ville  
dans la Vallée  
d'Yucay.

Agrémens  
de cette Val-  
lée.

Vallée de  
Caravaya.

Prodigieux  
morceau d'or.

D'AUTRES Vallées rendent le voisinage de cette Ville extrêmement agréable. Garcilasso en vante une, qu'il nomme *Caravaya*, mais plus éloignée, & située entre différentes Montagnes, où il raconte qu'en 1566 on tira d'un rocher une masse d'or, de la grosseur d'une tête d'Homme. Les Artistes

(*g*) C'est Correal, qui en compte ce nombre. Il est confirmé par Laet, qui le favoit, dit-il, d'un Voyageur nouvellement revenu de cette Ville même.

(*h*) Correal, *ubi sup.*

(*i*) Environ cent mille livres.

(*k*) Laet, sur le même témoignage, *ubi sup.*

Philoso-  
ce de la  
seignent  
e; & le  
ites, &  
es deux  
grés jus-

leux Ju-  
Cruzada  
s toutes

pagnol,  
ses Ha-  
vivante,  
ès avoir  
, l'en-  
bique le  
On n'en  
s fois à  
Nord,  
oujours  
& le  
urs eue  
ures de  
sejours  
lont on  
pierres  
e le Ci-  
, qu'on  
ni étoit  
ion des  
le Pias-  
le cette  
ys, qui  
orsqu'ils  
sporter

agréa-  
ignée,  
ra d'un  
Artistes

*ubi sup.*

# CARTE DE LA PROVINCE DE QUITO AU PEROU

Dressée sur les Observations astronomiques,

Mesures géographiques,

Journaux de route et

Mémoires

de M<sup>r</sup> de la CONDAMINE,

et sur ceux de DON PEDRO MAILDONADO

Par M<sup>r</sup> D'ANVILLE,

de l'Acad. Imperiale

de Petersbourg.

1751.

EQUATEUR ou LIGNE EQUINOCTIALE

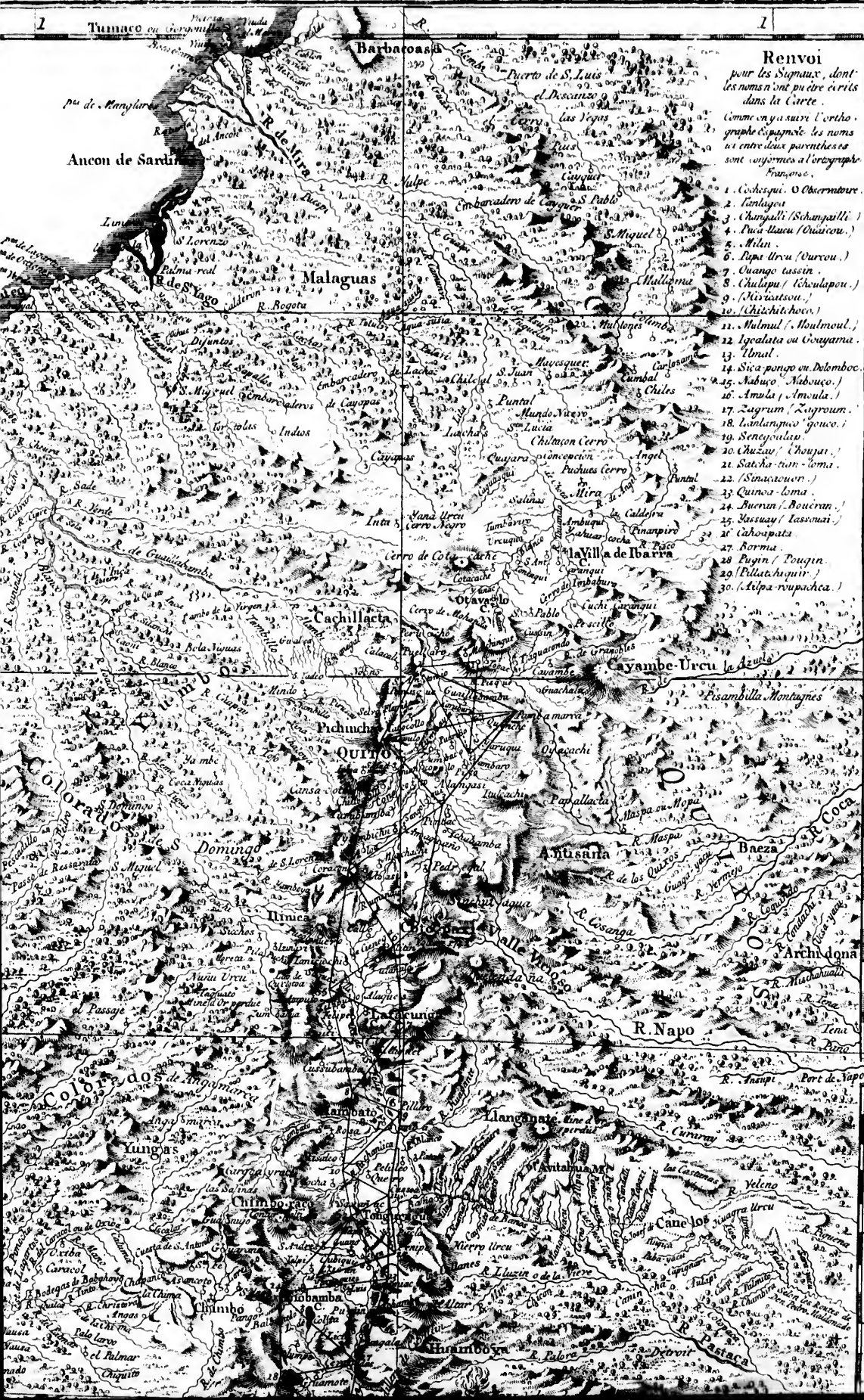
*Cette partie de la Carte a été levée par M<sup>r</sup> Bouguer et de la CONDAMINE conjointement.*

1

1

2





**Renvoi**

pour les Signaux, dont les noms n'ont pu être écrits dans la Carte.

Comme on y a suivi l'orthographe Espagnole les noms se trouvent entre deux parenthèses sont conformes à l'orthographe Française.

1. Cachaqui. O Observatoire.
2. Lantapa.
3. Changuilli (Schampilli.)
4. Pica-lanca (Picaou.)
5. Milan.
6. Ripa-Uru (Urcou.)
7. Quango tassin.
8. Chulapi (Chendapou.)
9. (Niviatou.)
10. (Chichit-hoco.)
11. (Mulum / Moulmoul.)
12. Igualata ou Cuyayama.
13. Umal.
14. Sica-pongo ou Dolomboc.
15. Nabuco (Nabuco.)
16. Amula (Amoula.)
17. Zagram (Zagroum.)
18. Lantlangui (pouco.)
19. Sengoulap.
20. Chuzau (Choujai.)
21. Satcha-tan-toma.
22. (Sinacacou.)
23. Quinoa-Loma.
24. Aucra (Aucra.)
25. Yassuay (Yassuay.)
26. (Ahoapata)
27. Korma.
28. Pugin / Toupin.
29. (Pillachugui.)
30. (Telpa-rupacha.)

1

1



**Avertissement**

On a gravé d'un trait plus fort ce qui est mieux connu et plus exactement déterminé. Les Montagnes représentées en plan géométral sont celles dont la position est fixée géométriquement, celles qui sont vues en perspective ne sont placées que sur l'aspect du pays. La partie de la Côte qui n'a point de hachure a été tirée d'anciennes Cartes manuscrites fautes de plus sur Mémoires.

## GOLFE DE GUAYAQUIL

3

Lignes de 25 au Degré ou de 2283 Toises	I. de S. <sup>te</sup> Clara
5            10            15            20            25	du del Amortajado
Lignes Marines de 20 au Degré	
5            10            15            20	
Lignes Espagnoles vulgairement réputées de 17½ au Degré	
5            10            15            17½	
Lignes Espagnoles fixées à 5000 Vares, et qui s'en valent 2247 Toises	
5            10            15            20            25	
Journées en pays uni, de 3 au Degré	
1            2	
Journées en pays coupé de Montagnes et de Rivières	
1            2            3            4	
Lignes Françaises de 3000 Pas Géométr. ou 2500 Toises	
5            10            15            20	
Echelle de 30 mil. Toises po. <sup>r</sup> les Triangles de la Méridienne	
12.5 15 20 25 30	

4

**C. Blanc**

La déclinaison de l'Aiguille aimantée dans la Province de Quito a paru constamment depuis 1736 jusqu'en 1743 de 8° ¼ vers l'Est.

L'inclinaison de la même Aiguille à Quito en 1741. 15° à Cuenca en 1739. 12° du côté du Nord.

5

Silla de Payta

Payta

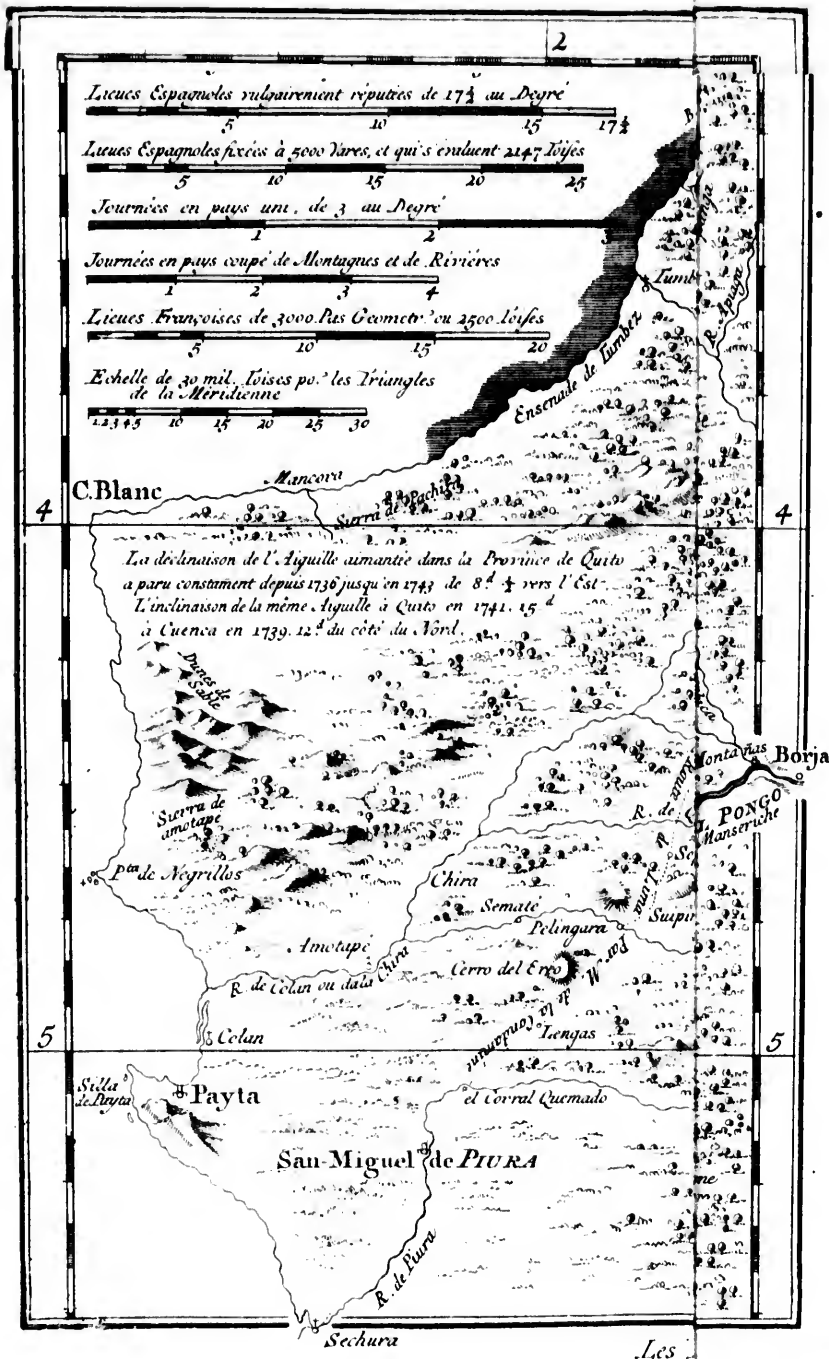
San Miguel de PIURA

Sechura



Les Triangles tracés dans cette Carte sont ceux qui ont servi à





juger  
 avoit b  
 (1)

Au N  
 Santa  
 de Popo  
 payas.  
 sur la I  
 qui div  
 elle a p  
 Mer du  
 de Bar  
 si plus  
 l'Ouest  
 droite  
 connue

La se  
 Cordilli  
 qui s'ét  
 Il renfo  
 payan,  
 puis la  
 de l'Est  
 Cordilli  
 de Fae  
 mité d  
 celui d  
 les uns  
 Indiens  
 Popaya  
 deux C  
 & le C  
 Gouver  
 dans c

Ouv  
 régime  
 noms,  
 2 Otal

(a)  
 Grenad

jugerent, (dit-il,) que si le hafard ne l'eut pas fait découvrir trop tôt, il y avoit beaucoup d'apparence que tout le Rocher se feroit converti en or (1).

(1) Liv. VIII. Chap. 24.

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENCE  
DE QUITO.

§. X.

*Audience ou Province de Quito.*

Au Nord, la Province de Quito (a) est limitrophe de celle de *Bogota*, ou *Santa Fé de Bogota*, & comprend, de ce côté, une partie du Gouvernement de *Popayan*. Au Sud, elle confine aux Corrégimens de *Piura* & de *Chachapoyas*. A l'Est, elle occupe toute l'étendue du Gouvernement de *Maynas*, sur la Riviere de *Marañon* ou des *Amazones*, jusqu'à la Ligne de séparation qui divise les conquêtes des Espagnols de celles des Portugais. A l'Ouest, elle a pour bornes les Côtes de *Machala*, sur le Golfe de *la Puna*, dans la Mer du Sud, jusqu'à celles du Gouvernement d'*Atacames*, & la Jurisdiction de *Barbacoas* sur le Golfe de *Gorgone* dans la même Mer. Du Nord au Sud, sa plus grande largeur est de deux cens lieues; & sa longueur, de l'Est à l'Ouest, jusqu'à la Ligne de séparation, est de plus de six cens lieues en droite ligne: mais une grande partie de cet espace est, ou déserte & peu connue des Espagnols, ou habitée par des Nations barbares.

La seule, qui soit bien peuplée, est l'espace que laissent entr'elles les deux Cordillieres des Andes. Comparé à ce grand Pays, c'est une espede de ruelle, qui s'étend depuis le Corrégiment de *S. Michel d'Ibarra* jusqu'à celui de *Loja*. Il renferme encore l'espace qui s'étend de-là jusqu'au Gouvernement de *Popayan*, dont il comprend même une partie avec tout le Pays qui s'étend depuis la Cordilliere Orientale jusqu'à la Mer. L'étendue de ces Corrégimens, de l'Est à l'Ouest, est d'environ quinze lieues, distance qui est entre les deux Cordillieres: à quoi il faut ajouter ce qui est compris dans les Gouvernemens de *Jaen de Bracamoros*, qui confine au Co.régiment de *Loja*, vers l'extrémité de la Province, à l'Est de la Cordilliere Orientale, & vers le Nord, celui de *Quixos*; & ensuite à l'Orient de *Quixos*, celui de *Maynas*. Entre les uns & les autres, il y a de longues Lisières, habitées seulement par des Indiens idolâtres. Au Nord de toute la Province est le Gouvernement de *Popayan*. Ainsi, dans la Partie Occidentale de cette ruelle, formée par les deux Cordillieres, est le Gouvernement d'*Atacames*, nouvellement érigé, & le Corrégiment de *Guayaquil*: dans la partie Orientale, les trois autres Gouvernemens, qu'on vient de nommer; & le Gouvernement de *Popayan* dans celle du Nord.

OUTRE ces cinq Gouvernemens, l'Audience de Quito contient neuf Corrégimens, auxquels on donne, par subdivision, le titre de Provinces. Leurs noms, en commençant par le plus septentrional, sont: 1 *S. Michel d'Ibarra*; 2 *Otabalo*; 3 *Quito*; 4 *Latacunga*; 5 *Riobamba*; 6 *Chimbo*, ou *Guaranda*;

(a) On doit se souvenir qu'elle est aujourd'hui réunie à la Viceroyauté de la Nouvelle Grenade. Voyez ci-dessus, pag. 239.

Sa situation  
& son étendue.

Sa division:  
Cinq Gouvernemens.

Neuf Corrégimens.

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENCÉ  
DE QUITO.

Corrégiment  
de S. Michel  
d'Ibarra.

Sa Ville.

Température  
de différence  
de l'air du  
Pays.

Lac d'Yagar-  
Cocha.

Anes sauvages.

7. *Guayaquil*; 8 *Cuença*; 9 *Loja*. Suivons cette division, puisque nous y sommes engagés, & nous reviendrons ensuite aux Gouvernemens.

I. LE premier Corrégiment contient, avec la Ville de *S. Michel d'Ibarra*, dont il prend son nom, huit principales Habitations, qui sont *Mira*, *Pimampiro*, *Carangua*, *S. Antoine de Carangua*, *Salinas*, *Tumbabiro*, *Quilca* & *Caguafqui*. Autrefois toute la Jurisdiction du Corrégiment d'Otabela appartenoit à celui d'Ibarra. Mais son excessive étendue l'a fait séparer, pour en faire deux. La Ville de *S. Michel d'Ibarra* est située dans une Plaine fort spacieuse, entre deux Rivieres auxquelles cette Plaine doit la bonté de ses pâturages, à peu de distance d'une Montagne médiocre, qui la couvre à l'Orient. Son terrain est humide & si mou, que les Maisons s'y affaissent & s'enfoncent. Elle est assez grande. Les rues en sont larges & droites; les Edifices bâtis de pierre, ou de brique crue, & couverts de tuiles. Ses Fauxbourgs, ou divers Quartiers extérieurs qui peuvent porter ce nom, n'offrent que des Baraques, habitées par des Indiens: mais en général, les Maisons de la Ville, quoique basses, ont une fort belle apparence. On y compte dix à douze mille Habitans, Espagnols & race mêlée. L'Eglise paroissiale est belle. Les Cordeliers, les Dominicains, les Peres de la Merci, les Jésuites & les Religieuses de la Conception, y ont chacun leur Couvent. Le climat de cette Ville est fort doux, moins froid que celui de Quito, mais d'une chaleur qui n'est point incommode. Tous les Bourgs de sa Jurisdiction jouissent d'une température différente, quoique dans la plupart l'air soit plus chaud que froid, à cause de leur situation dans des terrains bas, que les Habitans nomment Vallées. Telles sont celles de *Chota*, de *Carpuela* & plusieurs autres. Une partie des Plantations consiste en cannes de sucre. D'autres produisent des fruits propres aux climats chauds, & d'autres une grande abondance d'excellent coton. Celles dont le climat est moins chaud, donnent beaucoup de Maïs, de Froment & d'Orge. On y trouve aussi quantité de Haras, mais peu d'autres Bestiaux en comparaison. Les Indiens y fabriquent quelques étoffes de coton & de laine.

C'EST dans ce Corrégiment qu'est le Lac de *Yagar-Cocha*, célèbre dans l'Histoire des Incas, pour avoir été le Tombeau d'un grand nombre d'Indiens, auxquels *Huayna Capac* fit couper la tête & dont il fit jeter les corps dans le Lac, qui en fut rougi. De-là son nom, qui signifie *Lac de sang*.

LE district de *Salinas* contient des Mines de Sel, qui se consomment dans le Pays, ou qui est transporté dans les Provinces au Nord. Quoique mêlé de nitre, il n'est pas mal-sain lorsqu'on y est accoutumé: mais il ne peut servir pour les salaisons, & l'on est obligé d'employer le sel de *Guayaquil*. Dans les terres de la dépendance de *Mira* on trouve des Anes sauvages, qui se multiplient beaucoup, & qu'on ne prend pas sans peine. Les Maîtres des terres permettent cette chasse pour une petite récompense, proportionnée au tems qu'on y emploie. Les Chasseurs s'assemblent en grand nombre, à cheval & à pié. On fait une battue, pour resserrer les Anes dans quelque vallon. Lorsqu'ils se voient renfermés par un cercle d'hommes,

ils tâchent  
rous les  
ter des  
tre aussi  
les laisse  
on les a  
qu'on a  
dressé.  
Mais, c  
légèrement  
tôt cet  
pecc.  
proche  
troupe,  
de le mo  
traites,  
tés par

II. L  
balo, q  
do, Ota

OTAB  
qu'on y  
reste est  
est fort  
toffes y  
Toiles c  
massées  
Tous ce  
Province

ON  
& de B  
dent l'h  
gulière.  
bouré  
quelque  
gnés e  
de fem  
magé p  
te pou

LE F  
riere e  
yambur  
borazo  
l'on dé  
Cayam  
deux L

ils tâchent de se sauver, & l'un d'eux n'a pas plutôt fait une ouverture, que tous les autres le suivent à la file. C'est le tems qu'on prend pour leur jeter des laqs. On renverse ceux qui sont arrêtés, avec le soin de leur mettre aussitôt des entraves aux jambes; & pendant le reste de la chasse on les laisse dans cette situation. Ensuite, pour les emmener plus facilement, on les accouple avec des Anes domestiques. En liberté, ils sont si braves, qu'on a peine à s'en approcher. Ils ruent & mordent avec beaucoup d'adresse. D'ailleurs le meilleur Cheval les atteint difficilement à la course. Mais, dès la première charge qu'on leur met sur le dos, ils perdent leur légèreté, leur air farouche; & devenant fort paisibles, ils prennent bientôt cet air de lenteur & de stupidité, qui est comme l'appanage de leur espèce. On observe qu'étant libres, ils ne peuvent souffrir qu'un Cheval approche d'eux. S'ils en voient paroître un dans le Champ où ils sont en troupe, ils se jettent dessus, sans lui donner le tems de fuir, & ne cessent de le mordre qu'après lui avoir ôté la vie. Lorsqu'on passe près de leurs retraites, on est étourdi des concerts continuels de leurs voix, qui sont répétés par les échos des Collines & des Vallées.

II. LE Corrégiment qui suit vers le Sud, après Ibarra, est celui d'Otabalo, qui comprend huit Habitations ou Paroisses; *Cayamba, Tabacundo, Otabalo, Atontaqui, Cotacacha, San Pablo, Tocache & Urkuqui.*

OTABALO est un grand Bourg, dans une belle situation, & si peuplé, qu'on y compte dix-huit à vingt mille Habitans, la plupart Espagnols. Le reste est composé de Familles Indiennes. Le terroir de ce Corrégiment est fort cultivé. Il y a moins de Moulins à sucre; mais les Fabriques d'étoffes y sont en plus grand nombre & plus riches. On y fait des *Tacayos* ou Toiles de coton, des *Tapas*, des Pavillons de lit, des Courte-pointes damassées, les unes blanches & rayées, d'autres bleues ou tout-à-fait blanches. Tous ces ouvrages, qui sont de coton, passent à Quito & dans les autres Provinces.

ON nourrit, dans cette Jurisdiction, quantité de Chevaux, de Vaches & de Brebis. Une multitude de ruisseaux, dont le Pays est arrosé, en rendent l'herbe fort tendre. La maniere d'y semer le froment & l'orge est singulière. Au lieu d'écarter le grain, en le semant, on divise un champ bouré en quatreaux, chacun formé par deux sillons tirés en pente, à quelque distance l'un de l'autre. Dans ces sillons on fait des trous, éloignés entr'eux d'un pié, & l'on infere dans chacun cinq ou six grains de semence. Cette méthode est un peu longue; mais on en est dédommagé par l'abondance de la récolte, qui est ordinairement de cent cinquante pour un.

Le Bourg de Cayamba est situé au milieu d'une grande Plaine, qui a derrière elle une des plus hautes Montagnes de ces Cordillieres, nommée *Cayamburo*. N'étant pas moins élevée ni moins couverte de neige que le *Chimborazo*, elle se distingue entre toutes celles qui la séparent de Quito, d'où l'on découvre sa cime. Le voisinage de cette Montagne rend la Plaine de Cayamba froide & désagréable. Dans le même Corrégiment on trouve deux Lacs, dont l'un nommé *San Pablo*, parcequ'il a ce Bourg sur ses bords,

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENC  
E DE QUITO:

Otabalo.

Méthode sin-  
gulière d'en-  
semencer les  
terres.

DESCRIP-  
TION, DE  
L'AUDIENCE  
DE QUITO.

est long d'une lieue, sur une demie de large. Il est bordé d'une sorte de joncs. Les eaux qui tombent de la Montagne de Mojamba s'y perdant sans cesse, il en sort un des bras qui forment la Riviere de *Rio--blanco*. Le second Lac, à-peu-près de la même grandeur que le premier, est sur une Montagne nommée *Cuicocha*, dont il tire son nom. Sa situation est à mi-côte, dans un terrain plat, qui se trouve sur la croupe de la Montagne. Au milieu de ce Lac, il y a deux Iles, remplies de *Cuyes* & de Daims, qui traversent le Lac pour aller paître dans les terres, & qui retournent aux Iles lorsqu'ils sont poursuivis par les Chasseurs. L'eau du Lac produit une espèce de petit poisson, nommé *Prennadillas*, semblable au Camaron, mais sans écaille. Il s'en prend aussi dans le Lac de San Pablo. On le sale pour Quito, où l'on ne voit point de Poisson frais.

Corrégiment  
de Quito.

III. Ce Corrégiment, qu'on nomme aussi le *Pays des cinq lieues*, quoiqu'il en ait davantage en quelques endroits, est composé de vingt-cinq Habitations, sans y comprendre la Ville, dont on donnera la description dans un autre Article. Leurs noms sont, *S. Jean l'Evangeliste, Sainte Marie Magdeleine, Chilogalte, Cono-Coto, Zambiza, Pintac, Sangolqui, Amaguana, Guapulo, Cumbaya, Coto-Collao, Puenbo & Pifo, Yaruqui, le Quinche, Guayllabamba, Machache, Aloasi, Aloa, Uyumbicho, Alangasi, Pomasque, San Antonio de Lulumbamba, Perucho, Cola-Cali & Tumbaco.*

Tout ce territoire est rempli de Métairies, les unes dans les Plaines, les autres dans de belles & spacieuses Coulées, & plusieurs sur les Montagnes. Les fruits qu'on y recueille suivent la nature du climat & la disposition du terrain. Les Plaines, où l'air est tempéré, produisent beaucoup de Maiz. Dans les Coulées & les Vallées profondes, on cultive des cannes de sucre; & de leur jus on fait une sorte de Pastilles, nommées *Raspaduras*, une espèce de Miel, & deux liqueurs, dont l'une, appelée *Guarapo*, n'est que le simple suc des Cannes, après l'avoir laissé un peu fermenter, & l'autre une distillation, connue sous le nom de *Rum*. Les Cannes de sucre sont fort tardives, dans ce Corrégiment. On ne les coupe que trois ans après qu'elles ont été plantées. Elles ne donnent leur fruit qu'une fois; mais lorsqu'on l'a cueilli, on tire encore le germe, nommé *Soca*, qui sert à replanter la Canne. Dans les Montagnes, où l'air est plus ou moins froid, on recueille du froment & de l'orge, toute sorte d'herbes potageres, & beaucoup de Papas. Les Vaches & les Brebis paissent en abondance sur les sommets, & donnent par conséquent beaucoup de fromage & de beurre. On fabrique en plusieurs endroits des Draps, des Etamines, des Bayettes (b) & des Serges. Mais cette variété doit faire comprendre qu'il n'est pas possible de fixer le climat du Canton. Il est si différent, qu'ici la chaleur fait sentir qu'on est sous la Zone torride, & là, sans aller fort loin, on ne voit que neige & glace; avec cette autre singularité, que dans les lieux où l'air est tempéré, jamais il ne devient froid, & que la chaleur n'augmente pas non plus au-delà de son degré naturel. Il n'y a que les Montagnes où l'air varie, soit par les vents, qui y soufflent quelquefois avec violence & qui rendent le froid fort piquant, soit par les rayons du Soleil, qui

(b) Remarquons, une fois pour toutes, que c'est une espèce de *Fianelle*.

produite  
tions de  
principa  
lier; par  
autres M  
& disper  
tit espa  
des Hab  
y font r  
IV. A  
l'Affient  
qui a, d  
tagne fo  
condes d  
qu'on pa  
Ponts po  
ges & dr  
tées; &  
tremble  
sous ses  
ties, res  
reuses &  
tement,  
rantir au  
formées

Le Co  
Mayor, Z  
Pillaro,  
quifili, P  
L'air du  
Cotopaxi  
Cayambu  
violence  
Plaine, c  
quelques  
l'article c  
tandis qu

Les Pa  
des clima  
plées que  
Habitans  
le Bourg  
a même  
séparés.  
pour les  
Couvens;

produisent leur effet naturel lorsqu'ils y pénètrent. La plupart des Habitations de ce Corrégiment sont bâties sans ordre. La maison du Curé est la principale. On la nomme le Couvent, quoique le Curé soit un Prêtre séculier; parceque tous ces lieux avoient autrefois des Religieux pour Curés. Les autres Maisons ne sont que des Chaumières de boue, couvertes de paille, & dispersées dans les Champs. Chacune a sa *Chacarite*, c'est-à-dire un petit espace de terre, que chacun cultive pour soi. Le plus grand nombre des Habitans est composé d'Indiens & de Métifs. Les Familles Espagnoles y sont rares.

IV. Au Sud du Corrégiment de Quito, on rencontre celui de Latacunga. *L'Assiento*, ou le Bourg de ce nom, est situé dans une spacieuse Plaine, qui a, du côté de l'Est, la Cordillière Orientale, d'où s'avance une Montagne fort haute, au pied de laquelle est le Bourg, situé à 55 minutes 14 secondes de Latitude Australe. Vers l'Ouest, il est environné d'une Rivière qu'on passe à gué, quoiqu'assez profonde, mais qu'il faut passer sur des Ponts pour peu qu'elle s'enfle. Latacunga est bien bâti. Ses rues sont larges & droites; ses maisons bien alignées. Elles sont de pierre, toutes voûtées, & sans autre étage que le rez-de-chaussée, depuis l'année 1698, qu'un tremblement renversa le Bourg entier & fit périr presque tous les Habitans sous ses ruines. Les pierres, dont les Maisons & les Églises ont été rebâties, ressemblent beaucoup à la pierre-ponce, c'est-à-dire qu'elles sont poreuses & spongieuses, jusqu'à nager sur l'eau. La chaux s'y insinue parfaitement, & leur légèreté, jointe au peu d'élevation des Edifices, semble garantir aujourd'hui la vie des Habitans. On tire ces pierres des Carrieres formées par les Volcans.

Le Corrégiment de Latacunga renferme dix-sept Paroisses; *Zicchos Mayor*, *Zicchos Menor*, *Yungas* ou *Colorados*, *Yfilimbi*, *Chifa-Halo* ou *Toacafo*, *Pillaro*, *San Philippe*, *Mula-Halo*, *Alaquez*, *San Michel de Molleambato*, *Saquifili*, *Pugili*, *Tanicuchi*, *Cuzubamba*, *Tisaleo*, *Angamarca*, & *Pila-Halo*. L'air du Bourg est froid, parcequ'il n'est qu'à six lieues de la Montagne de Cotopaxi, aussi haute, aussi couverte de neige, que le Chimborazo & le Cayamburo. Cette Montagne est un Volcan, qui creva avec beaucoup de violence en 1533, pendant que Belalcazar faisoit la conquête du País. La Plaine, quoique spacieuse, est toute semée de gros morceaux de roc, dont quelques-uns furent lancés à plus de cinq lieues à la ronde. On verra, dans l'article des Volcans, une autre éruption de celui de Latacunga, en 1743, tandis que les deux Mathématiciens Espagnols étoient sur la Côte du Chili.

Les Paroisses de cette Jurisdiction, étant situées différemment, ont aussi des climats fort différens. En général, elles sont plus grandes & plus peuplées que celles des autres Corrégimens de l'Audience de Quito; mais les Habitans sont Indiens ou Métifs, & l'on y trouve peu d'Espagnols. Dans le Bourg de Riobamba, la plupart, au contraire, sont Espagnols: il y en a même d'une qualité distinguée; & les Indiens vivent dans des quartiers séparés. Outre l'Église Paroissiale, qui est desservie par deux Curés, l'un pour les Espagnols, l'autre pour les Indiens, on y compte celles de quatre Couvens; des Cordeliers, des Augustins, des Peres de la Merci & des Jé-

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENCIE  
DE QUITO.

Latacunga.



DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIEN-  
CE DE QUITO.

suites. Toutes ces Eglises sont bien bâties & fort ornées. On fait monter le nombre des Habitans à dix ou douze mille, entre lesquels il se trouve des Artisans de toutes les Professions. Les Campagnes voisines sont semées d'*Alfalfa*, qui est une sorte de luzerne, & plantées de saules, dont les feuilles toujours vertes forment un aspect riant. Les Indiens des Paroisses de *Pugili* & de *Saquisili* sont excellens Potiers. L'argile qu'ils emploient est rouge, fine & d'une excellente odeur. On transporte leurs ouvrages dans toute l'Audience de Quito.

Riobamba.

V. Le Corrégiment qui suit est celui de Riobamba, dont le lieu principal est une Ville de même nom. Sa Jurisdiction est divisée en deux Bailliages; celui de Riobamba même, & celui de *Hambato*, Bourg situé entre cette Ville & *Latacunga*. On compte dans le premier, dix-huit Paroisses; *Calpi*, *Lican*, *Yaruquiz*, *S. Luis*, *Cajabamba*, *S. Andrés*, *Puni*, *Chambo*, *Quimia*, *Pungala*, *Lito*, *Guano*, *Hilapo*, *Guanando*, *Penipe*, *Cubijies*, *Cevadas*, & *Pallaçtanga*: six dans le second; *Isamba*, *Quisapincha*, *Quero*, *Pelileo*, *Patate*, *Santa Rosa de Pilaguin*.

LA Ville de Riobamba est située à 1 degré, 41 $\frac{1}{2}$  minutes, de Latitude Australe, à l'Occident de Quito. C'étoit autrefois une Bourgade d'Indiens. *Almagro le Pere* jetta les premiers fondemens de la Ville en 1534. Sa situation est dans une Plaine fort large, quoiqu'environnée de Montagnes. Elle a, vers le Nord, une autre Plaine, fermée par la haute Montagne de *Chimborazo*, qu'on voit pleinement de ce côté-là, & dont la croupe n'est pas fort éloignée de la Ville. Dans la Plaine du Sud où la Ville est située, un Lac, nommé *Colta*, long d'une lieue, sur trois quarts de large, offre sur ses bords quantité d'Oiseaux aquatiques, & dans les environs un grand nombre de Métairies. Les rues & la grande Place de Riobamba sont fort régulières, droites & dégagées. Toutes les Maisons sont d'une pierre assez légère. Quelques-unes ont un étage, sans le rez-de-chaussée; mais la plupart sont basses, depuis les tremblemens de terre dont cette Ville s'est ressentie. Les Indiens de la partie méridionale de sa Jurisdiction conservent le nom de *Peruayes*, par lequel ils étoient distingués avant la Conquête. La Ville a deux Paroisses & quatre Couvens de Religieux, des mêmes ordres que ceux de *Latacunga*; avec un Monastere de Filles de la Conception, & un Hôpital à demi ruiné. Une Riviere baigne ses murs à l'Ouest, & fertilise ses Campagnes par divers Canaux. On y compte environ vingt mille Ames. Les mœurs & les usages n'y sont pas différens de ceux de Quito, dont les Habitans les plus distingués tirent leur origine de Riobamba. On a vu que les premières Familles de distinction, qui passerent d'Espagne au Pérou, après la Conquête, prirent plaisir à s'établir dans la seconde de ces deux Villes; & celles de Quito n'ont pas cessé d'y venir prendre des alliances. Le *Cabildo*, ou le Corps de Ville, est composé de Régidors pris dans ces Familles nobles, entre lesquels on élit annuellement les Alcaldes ordinaires par les suffrages unanimes des Habitans; privilege unique dans toute l'Audience. Un suffrage contraire rend l'Élection nulle.

Le voisinage du *Chimborazo* rend le climat de cette Ville un peu plus froid que celui de Quito. Quand le vent souffle du côté de cette Montagne,

gne, le f  
dans leurs  
d'un air p  
cembre ju  
de Nord c  
qu'à Quito  
vent seré  
briques y  
tre Corré  
Bétail, q  
laine. O  
que de ve  
pagne est  
ne à les r  
Sud de la  
ne sangla  
empêcher

L'Assn  
due, ou p  
profonde  
On comp  
de Briq  
détruit p  
ga. La  
encore.  
ge, étant  
due par l  
Campagn  
espérance  
re d'une  
au Midi

LES F  
pour mé  
laisse pas  
sont céle  
fruits de  
porte for  
ne des C  
excellen  
duit beau

VI. C  
*Chapaco*  
l'Ouest c  
*Chimbo*  
parmi l  
Corrégie  
XIX

gne, le froid devient si vif, que les personnes de distinction se retirent dans leurs Maisons de Campagne, où, quoiqu'à peu de distance, on jouit d'un air plus doux. Cette incommodité dure surtout depuis le mois de Décembre jusqu'à celui de Mai, dans l'intervalle desquels regnent les vents de Nord & Nord-Ouest. Les pluies y sont moins fortes & moins fréquentes qu'à Quito, les tempêtes moins violentes, & par conséquent le Ciel plus souvent serein. Tout le district est rempli d'*Haziendas* ou de Métairies. Les Fabriques y sont en grand nombre, & plus considérables que dans aucun autre Corrégiment. *Guano* est célèbre par ses Fabriques de Bas. Le menu Bétail, qui est en abondance dans les Métairies, fournit une fort bonne laine. On vante d'ailleurs la fertilité du terroir. Rien n'y est si commun, que de voir semer d'un côté & recueillir de l'autre. Ajoutez que la Campagne est revêtue d'une si grande variété de couleurs, que l'art auroit peine à les représenter dans ses Tableaux. C'est dans cette Jurisdiction, au Sud de la Ville, qu'est la fameuse Plaine de *Tiocaxas*, ancien Théâtre d'une sanglante Bataille entre Belalcazar & les Indiens Peruayes, qui vouloient empêcher les Espagnols de pénétrer dans cette Province.

L'*ASSIENTO*, ou le Bourg de Hambato, est bâti dans une Plaine fort étendue, ou plutôt dans une vaste Coulée. Au Nord passe une Riviere, que sa profondeur & sa rapidité ne permettent de traverser que sur des Ponts. On compte, dans Hambato, environ dix mille Habitans. Les Maisons y sont de Brique crue, & jolies, quoique fort basses. Ce Bourg fut entièrement détruit par le même tremblement de terre, qui causa la ruine de Latacunga. La terre s'ouvrit en différens endroits, & ces larges crevasses durent encore. Le Volcan de *Carguiraso*, Montagne toujours couverte de neige, étant venu à crever, les cendres qu'il vomit, mêlées à la neige fondue par les flammes, formerent des torrens bourbeux qui, fondant sur les Campagnes avec une rapidité proportionnée à leur pente, détruisirent les espérances des Laboureurs, engloutirent les Troupeaux & couvrirent la terre d'une fange noirâtre, dont on voit encore des restes séchés par le tems, au Midi du Bourg.

LES Habitans de Hambato sont naturellement guerriers, mais passent pour méchans, & sont fort décriés sur la probité. Leur Jurisdiction ne laisse pas de se distinguer par les Ouvrages qui s'y font, comme leurs Terres sont célèbres par les bonnes qualités de leurs productions. Le pain & les fruits de Hambato sont fameux. On y fait une sorte de biscuit, qui se transporte fort loin, sans que le tems diminue sa bonté. Le Village de *Quero* donne des Ouvrages de Menuiserie fort recherchés. Celui de *Patate* fournit un excellent Sucre. *Pilaguin*, qui est situé sur la croupe du Carguiraci, produit beaucoup de bon Orge.

VI. CHIMBO contient six Paroisses, qui sont : *San Lorenzo*, *Afancoto*, *Chapacoto*, *San Miguel*, *Guaranda*, & *Guanujo*. Ce Corrégiment est à l'Ouest de Riobamba, entre celui-ci & celui de Guayaquil. Le Bourg de Chimbo, composé d'environ quatre-vingts Familles de Métifs & d'Indiens, parmi lesquels il y a quelques Espagnols, étoit autrefois la résidence du Corrégidor, qui fait à présent son séjour à *Guaranda*, pour la commodité

XIX. Part.

Zz

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENC  
DE QUITO.

Chimbo.

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENGE  
DE QUITO.

du Commerce. L'air est très froid dans la plus grande partie de cette Jurisdiction, parcequ'elle est voisine du Chimborazo; mais son terroir, qui a beaucoup d'étendue, n'en est pas moins riche en grains & en Troupeaux. Il nourrit surtout beaucoup de Mules; & comme c'est le premier Corrégiment des Montagnes, du côté de Guayaquil, il en fournit, par cette voie, de grandes troupes, qui se nomment *Reynas*, pour l'entretien du Commerce entre Quito & les Provinces du Pérou. Mais on observe qu'il ne peut se faire que pendant l'Été. L'Hiver rend les chemins impraticables pour les Bêtes de charge.

Corrégiment  
de Guayaquil.

Sa Ville.

VII. LA fameuse Ville de Guayaquil, qui donne son nom à ce Corrégiment, est une des premières, & passe même pour la seconde de celles que les Espagnols ont fondées, non-seulement dans cette Audience, mais dans tout le Royaume du Pérou. On fixe son origine en 1533, c'est-à-dire, un an après celle de Piura, qui est la plus ancienne. Elle fut d'abord située sur le Golfe de *Charopoto*, un peu plus au Nord qu'elle n'est aujourd'hui. Ensuite, ayant été détruite par les Indiens, elle fut rebâtie en 1537, par Orellana, dans le lieu qu'elle occupe à présent, c'est-à-dire, sur la rive occidentale du Fleuve de Guayaquil, à 2 degrés, 11 minutes, 21. secondes, de Latitude Australe, suivant les observations des deux Mathématiciens Espagnols (c). Cependant ses premiers édifices furent construits sur le penchant d'une Colline, nommée *Cerillo-verde*, & c'est ce qu'on appelle aujourd'hui *Ciudad-veja*, la *vieille Ville*: mais dans la suite, les Habitans se trouvant trop resserrés, d'un côté par la Colline, & de l'autre par des inégalités de terrain, ou des ravines, prirent le parti en 1693 de former comme une seconde Ville à cinq ou six cens toises de la première, en conservant la communication entre les deux, par un Pont de bois, long d'environ trois cens toises, sur lequel on traverse les ravines sans incommodité; & dans les intervalles qu'elles laissent des deux côtés du Pont, il y a des Maisons qui unissent les deux Villes. L'étendue de Guayaquil est considérable, puisque la vieille Ville & la nouvelle n'occupent pas moins d'une demi-lieue le long du Fleuve: mais elles ont peu de largeur, parceque chacun aime à bâtir sur la rive, pour jouir des vents agréables qui la rafraîchissent. Toutes les Maisons de l'une & de l'autre Ville sont de bois, avec cette différence, que celles de la nouvelle sont couvertes de tuiles, & que la plupart des autres le sont de chaume. Elles sont grandes & belles, toutes avec un étage, séparé du rez-de-chauffée par un entresol. Le bas est occupé dans l'intérieur par des Magasins, & sur le devant, par des Boutiques de toute espèce, qui ont généralement des portiques fort spacieux, seuls passages qu'on ait en Hiver, parceque les rues sont impraticables dans cette saison. Comme on y redoute beaucoup le feu, dont on a ressenti neuf fois de tristes effets, attribués à la malice des Negres, les Cuisines sont séparées des Maisons, à douze ou quinze pas de distance. Elles n'y communiquent que par une Galerie découverte, en maniere de Pont, & si légèrement construite,

(c) Ils ne déterminèrent pas la Longitude; mais à juger par celle de Quito, elle est à 297 degrés, 17 minutes, du Méridien de Ténérife.

qu'elle pe  
Habitans  
les entre  
C'est pri  
n'est pas  
de craie  
à l'eau,  
commen  
des rues,  
& larges  
tôt le ter  
cequ'il e  
LA V  
bord de  
pour dé  
récentes  
la vieille  
de gross  
de paliss  
conviend  
la Ville  
tes, en  
tous les  
pierre.  
& de S  
ordre.  
soumis  
pour ci  
penden  
compos  
Financ  
l'égard  
l'exerc  
ON  
re, que  
grande  
s'y fon  
les &  
en dist  
Corrég  
jor, il  
climat  
bazan  
le Pay  
Bas d'  
qu'aux

qu'elle peut être abattue dans l'instant que le feu prend à la Cuisine. Les Habitans de distinction occupent les appartemens de l'étage supérieur; & les entresols sont loués aux Etrangers que le Commerce attire dans la Ville. C'est principalement le terrain de la Ville neuve & celui d'alentour, qui n'est pas praticable en Hiver, à pied ni à cheval. Outre que le fond est de craie spongieuse, il est partout si égal, que n'offrant point d'écoulement à l'eau, la moindre pluie en fait un bournier. Lorsque la saison des pluies commence, & jusqu'à la fin de l'Hiver, on est obligé de mettre au travers des rues, des Places & des autres lieux qui sont sans portiques, de grosses & larges poutres, sur lesquelles on puisse marcher. Mais l'Eté rend bientôt le terrain sec & ferme. Celui de la vieille Ville est moins mauvais, parcequ'il est de gravier, que l'eau n'amollit point.

LA Ville de Guayaquil est défendue par trois Forts; deux situés sur le bord de la Riviere, fort près de la Ville, & le troisieme derriere les murs pour défendre l'entrée d'une grande ravine. Toutes ces Fortifications sont récentes. Il n'y avoit autrefois qu'une Batterie, qui subsiste encore dans la vieille Ville, sur un Cavalier de pierre. Les trois Forts sont composés de grosses pieces de bois, disposées, les unes dans les autres, en maniere de palissades. La nature du bois, qui est à l'épreuve de l'eau & de la boue, convient fort à l'humidité du terrain. Avant l'érection de ces trois Forts, la Ville avoit eu le malheur d'être prise & sacagée deux fois par des Pirates, en 1686 & 1709. Les Eglises & les Couvens sont de bois, comme tous les autres edifices; à l'exception de celui de S. Dominique, qui est de pierre. Les autres Couvens de la nouvelle Ville sont ceux de S. François & de S. Augustin, un College de Jésuites, & un Hôpital en fort mauvais ordre. La Ville & toute sa Jurisdiction sont gouvernées par un Corréridor soumis au Président & à l'Audience de Quito, quoiqu'il soit nommé par le Roi pour cinq ans: mais en récompense toutes les Places de ce Corrégiment dépendent de lui, & sont gouvernées par ses Lieutenans. Le Magistrat est composé d'un Corps d'Alcaldes & de Régidors ordinaires. La Chambre des Finances a son Trésorier & son Contador, pour tous les droits royaux. A l'égard du Gouvernement spirituel, il dépend de l'Evêque de Quito, qui l'exerce par un Vicaire, ordinairement Curé de la Ville.

ON ne compte pas moins de vingt mille ames à Guayaquil; c'est-à-dire, que pour sa grandeur elle est une des plus peuplées des Indes. Une grande partie de ses principaux Habitans est composée d'Européens, qui s'y sont établis par le Mariage & le Commerce. Le reste est de Créoles & d'Indiens. Ceux qui sont capables de porter les armes sont distribués en différentes Compagnies militaires, pour leur défense commune. Le Corréridor en est le Chef, avec un Mestre-de-Camp & un Sergent-Major, sur lesquels il se repose de l'exercice & de la discipline. Quoique le climat de Guayaquil soit fort chaud, les Habitans n'y ont pas le teint bazanné des Pays du même degré de chaleur. On a nommé ce Canton le *Pays-Bas Equinoxial*, parceque sa situation ressemble à celle des Pays-Bas d'Europe; & cette ressemblance, suivant Dom d'Ulloa, s'étend jusqu'aux Habitans. A l'exception de ceux qui sont d'un sang mêlé, tous

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENCE  
DE QUITO.

Ses Fortifi-  
cations.

Ses Habitans;

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENCE  
DE QUITO.

Singularité  
de leur teint.

Beauté &  
parure des  
Femmes.

Étendue du  
Corrégiment  
de Guayaquil.

Sa division  
en sept Bail-  
liages.

Puerto Vejo.

les autres sont blonds. Ils ont les traits du visage si parfaits, qu'on leur accorde l'avantage de la beauté sur tous les autres Peuples de l'Amérique Méridionale. Deux choses paroissent ici surprenantes; l'une, que le Pays étant si chaud, les Naturels n'y soient pas du moins olivâtres; l'autre, que les Espagnols n'ayant pas naturellement le teint aussi blanc que les Peuples septentrionaux de l'Europe, leurs Enfants soient blonds à Guayaquil. Le Voyageur qu'on cite n'en trouve aucune raison qui le satisfasse. On ne peut, dit-il, attribuer cet effet aux eaux de la Rivière, puisque tant d'autres hommes vivent sur les bords d'un Fleuve sans être plus blancs. Ici non-seulement il y a beaucoup de Blondins, dans l'âge avancé, mais tous les Enfants y ont les cheveux & les sourcils blonds, avec de fort beaux traits. A ces avantages naturels, les Habitans de Guayaquil joignent d'autres qualités, telles que l'agrément & la politesse. C'est ce qui engage quantité d'Européens à s'y marier; sans qu'on puisse dire que l'intérêt y ait part, car les Femmes n'y sont pas aussi avantagées des dons de la Fortune que de ceux de la Nature. Leur habillement, quoiqu'assez semblable à celui des Femmes de Panama, offre quelques différences remarquables. Au lieu de la *Pollera*, elles portent, en visite, ce qu'elles nomment le *Faldelin*. C'est une robe assez courte, ouverte par devant, dont les deux côtés se croisent l'un sur l'autre. Elle est garnie de bandes d'une autre étoffe, plus riche; & ces bandes sont chargées de dentelles fines, de franges d'or & d'argent, & de très beaux rubans, disposés avec un art qui donne beaucoup d'éclat à cet habit. Quand elles sortent sans cette mante, elles mettent une cape de bayette, couleur de mûle clair, également garnie de bandes de velours noir, mais sans dentelles & sans rubans. Leur cou & leurs bras sont parés de chaînes, de perles, de rosaires & d'ouvrages de corail. Aux oreilles, elles portent des Pendans chargés de pierreries, avec de petits boutons de soie noire, de la grosseur d'une noisette, tout hérissés de perles (*d*). Dom d'Ulloa juge qu'on ne peut rien voir de plus galant (*e*). Nous remettons aux Articles du Climat & du Commerce, ce qui regarde ces deux avantages de Guayaquil.

Son Corrégiment commence vers le Nord, au Cap *Passado*, ainsi nommé parcequ'il est au-delà de l'Equinoxial, à vingt minutes du Sud. Depuis ce Cap, la Jurisdiction de Guayaquil s'étend le long de la Côte; & renfermant l'Île de Puna, elle va jusqu'au Village de Machala sur la Côte de Tumbez. De ce côté-là, elle touche au Corrégiment de Piura, d'où elle tourne à l'Est; & finit à celle de Cuença. Ensuite elle s'étend vers le Nord, par le côté occidental de la Cordillière des Andes, jusqu'aux Confins des Juridictions de Riobamba & de Chimbo. Son étendue, du Nord au Sud, est d'environ soixante lieues, & de quarante à cinquante de l'Est à l'Ouest, depuis la Pointe de Sainte Hélène jusqu'aux Plages qu'on nomme *Ojibar*. Tout ce territoire est composé de Plaines, comme les environs de sa Capitale; & tous les Hivers il est submergé. On le divise en sept Lieutenances, ou Bailliages: *Puerto Vejo*, *Punta de Santa Elena*, *Puna*, *Yaguache*, *Babuhoyo*, *Baba* & *Daule*.

I. LE Bailliage de San Gregorio de Puerto Vejo confine, du côté du Nord, au Gouvernement d'Atacames, & vers le Sud au Bailliage de Punta

(d) On les nomme *Polizonés*.

(e) Tom. II. Liv. 4. Chap. 5.

de Santa E  
des Privile  
Monte Chro  
dépendanc

LE Bou  
ritime, fa  
au pié de  
Montagne

ON rec  
du coton  
ces Paroiss  
dante pro  
sur la Côt  
Monstres  
ses Habit  
Negres p  
les Pêche  
jettent da  
sur un pi  
doit port  
sur l'autr  
est une ra  
Là il larg  
le bout c  
ainsi la se  
ge, où l  
le fable.  
pié leur  
du naufr

II. LE  
rang, pa  
de la Côt  
même P  
forme la  
de *Punta*  
au Bour  
d'Habit  
tres obj  
pour fo  
Guayaq  
ble pour  
d'observ  
Mules,  
mais pl  
quenté  
abonda

de Santa Elena. La Ville de son nom, quoique pauvre & fort petite, jouit des Privilèges de Cité. Ce Bailliage contient quatre Paroisses, qui sont *Monte Christo, Picoasa, Charapoto & Xipi-japa*, dont les Curés ont, dans leur dépendance spirituelle, de moindres Habitations du même District.

Le Bourg de Monte Christo s'est formé de la Ville de *Manta*, Place maritime, faccagée & détruite par les Pirates. Ses Habitans s'étant retirés au pié de la Montagne, y bâtirent un Bourg, qui a pris son nom de la Montagne même.

On recueille dans cette Jurisdiction du tabac, de la cire, du chanvre, du coton, mais en petite quantité & d'une bonté médiocre. Aussi toutes ces Paroisses sont-elles pauvres & mal-peuplées. Le bois est la plus abondante production du terroir. Il y avoit anciennement une pêche de perles sur la Côte & sur le Golfe qui porte le nom de *Manta*: mais la quantité de Montres marins, dont on parlera dans un autre article, & la difficulté que ses Habitans, presque tous Indiens ou Mulâtres, avoient à se procurer des Negres pour ce travail, l'ont fait abandonner depuis longtems. Cependant les Pêcheurs de la Côte sont d'une habileté singulière, surtout à la fenne. Ils jettent dans l'eau une espece de solive, de deux ou trois toises de longueur, sur un pié de diametre dans sa grosseur; ce qui suffit pour le poids qu'elle doit porter, qui est une fenne, couchée sur un bout de la solive, tandis que sur l'autre bout, un Indien, droit sur ses piés, vogue avec une canulete, qui est une rame particuliere au Pays. Il s'éloigne à une demi-lieue de la plage. Là il largue sa fenne. Un autre Indien, voguant aussi sur une solive, saisit le bout de la fenne que son Associé a jettée dans l'eau; & tous deux tenant ainsi la fenne tendue par les bouts, ils se tournent, en avançant vers le rivage, où leurs Compagnons les attendent, pour les aider à tirer la fenne sur le sable. Ce qui diminue l'étonnement, c'est qu'étant adroits nageurs, si le pié leur manque ils remontent facilement sur la solive, sans aucune crainte du naufrage.

II. Le Bailliage de Punta de Santa Elena, auquel on donne le second rang, parcequ'il est le plus proche du premier vers le Sud, s'étend le long de la Côte occidentale, depuis les Iles de Plata & de Salango, jusqu'à cette même Pointe de Sainte Hélène, & de-là au Nord le long du Golfe que forme la Riviere de Guayaquil. Dans cet espace, il renferme les Paroisses de *Punta, Chongon, Morro, Colonche & Chanduy*. La résidence du Bailli est au Bourg de Punta, à deux lieues d'un Port du même nom, qui n'a point d'Habitations, mais seulement quelques Baraques pour le sel & pour d'autres objets de Commerce. Ce Port est si riche en salines, qu'il suffit seul pour fournir du sel à toute la Province de Quito & à la Jurisdiction de Guayaquil. C'est sur les Côtes du Bailliage de Punta que se trouve la véritable pourpre des Anciens, comme on l'expliquera dans un Article particulier d'observations physiques. Cette Jurisdiction donne aussi des Bestiaux, des Mules, de la Cire & du Poisson. Les Villages y sont en petit nombre, mais plus peuplés que ceux des autres Bailliages. Le Port de Punta est fréquenté par les Vaisseaux qui vont de Panama au Pérou. Ils y trouvent en abondance toutes sortes de rafraîchissemens.

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIEN-  
CE DE QUITO.

Monte  
Christo substi-  
tué à Manta.

Pêche singu-  
lière.

Punta de  
Santa Elena.

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIEN-  
CE DE QUITO.  
Puna.

III. LE troisieme Bailliage, du côté méridional, est formé par l'Île de Puna, si célèbre dans l'Histoire de la Conquête, & située au milieu du Golfe de Guayaquil. Sa figure est celle d'un carré long, qui s'étend six ou sept lieues du Nord-Est au Sud-Ouest. Après avoir autrefois contenu jusqu'à douze & quatorze mille Habitans, elle est aujourd'hui réduite à un petit Village, situé près du Port, qui est au Nord-Est. La plupart de ses Habitans sont des Mulâtres, avec un fort petit nombre d'Espagnols & d'Indiens. Le Bourg de Machala, sur la Côte de Tumbez, appartient à ce Bailliage, ainsi que celui du Port de *Naranjal*, où l'on débarque, sur le Fleuve de même nom qu'on appelle aussi *Rivière de Suya*, & par où l'on passe dans les Jurisdictions de Cuença & d'Alausi. Ces deux Bourgs ne sont pas plus considérables que celui de l'Île, qui est la résidence du Bailli & du Curé, en faveur de son Port. On y charge les gros Vaisseaux, qui ne peuvent l'être dans l'intérieur de la Rivière de Guayaquil, à cause des Bancs de sable. Le terroir de Machala & celui de Naranjal produisent beaucoup de Cacao. Les Mangliers y croissent en abondance, comme dans toute l'Île de Puna; & les Indiens de la Jurisdiction paient, pour tribut, une certaine quantité de ce bois.

Yaguacho.

IV. YAGUACHE, quatrieme Bailliage, est situé sur la Rivière de même nom, qui se jette, au Sud, dans celle de Guayaquil. Il commence au pié des Montagnes, au Sud de Riobamba. Sa Jurisdiction consiste en trois Paroisses, dont la principale est *San Jacinto de Yaguache*, où est la Douane Royale. Les deux autres se nomment *Alonche* & *Gnausa*. Elles sont toutes trois mal peuplées; mais la Campagne a beaucoup de Maisons dispersées. Le bois, le coton & les troupeaux sont les principales productions de ce district.

Babahoyo.

V. LE Bourg de Babahoyo, d'où ce Bailliage tire son nom, est célèbre dans cette Contrée, parcequ'il contient le Bureau de la Douane Royale, pour tout ce qui passe par les Montagnes. Sa Jurisdiction est fort étendue. On y compte les Paroisses d'*Ujibar*, de *Caracol*, de *Quilca* & de *Mangaches*, dont les deux dernières sont au pié des Montagnes. Le territoire de ce district est si bas, qu'aussitôt que la Rivière de *Caluma* ou d'*Ujibar*, & celle de *Caracol*, commencent à s'enfler par les premières pluies, elles se débordent, & forment dans les Campagnes une Mer, plus ou moins profonde, mais qui l'est tant à Babahoyo, qu'elle inonde les Maisons jusqu'au premier étage. Aussi sont-elles abandonnées pendant tout l'Hiver. Les Champs ne laissent pas de donner une prodigieuse quantité de Cacao, avec du Coton, du Riz, de l'Aji & diverses sortes de fruits. Ils nourrissent aussi des Bœufs, des Chevaux & des Mules, qu'on fait passer des Plainnes dans les Montagnes pendant l'inondation; & les eaux sont à peine écoulées, qu'on les ramene dans leurs pâturages ordinaires, pour y brouter l'herbe nommée *Gamalote*, qui croît à la hauteur d'environ deux aunes & demie, & dans une si grande abondance qu'elle couvre toute la terre, jusqu'à causer de l'embarras dans les chemins. Elle pourrit dans l'eau; & lorsque l'inondation cesse, on la voit couchée sur le limon: mais le Soleil n'a pas plutôt fait sentir ses premiers rayons, qu'elle recommence à pousser, & qu'en peu de jours, elle rend une belle verdure aux Campagnes.

VI. L  
Guayaquil  
gamarca  
principal  
seul Curé  
nexes se  
tagnes.  
duit une  
l'an, dor  
tion de C  
couloit  
tirer un  
de pente  
ment, q  
qu'elle c

VII.

comme l  
a des Pla  
Fruits &  
les de s  
belles m  
Sa Rivie  
assez co  
fiste par  
abondan  
Ressort  
comme  
proche

LA R  
Ressort  
hoyo,  
par les  
ne com  
tre, de  
ver. L  
deux li  
d'où il  
compte  
mie; c  
huit o  
deux j  
d'un p

DE

re, da  
est co  
& par

VI. LE Bailliage de Baba est un des plus grands du Corrégiment de Guayaquil. Sa Jurisdiction s'étend jusqu'au penchant de la Cordilliere d'Angamarca, qui appartient au Corrégiment de Latacunga. Outre le Bourg principal, elle en a deux autres, dont l'administration spirituelle dépend d'un seul Curé, qui fait, comme le Bailli, sa résidence ordinaire à Baba. Ces annexes se nomment *San Lorenzo*, & *Palenque*, qui est situé au pié des Montagnes. Leurs Habitans sont des Indiens peu policés. Tout le district produit une grande abondance de Cacao; & cette récolte, qui se fait deux fois l'an, donne environ cinquante mille charges dans l'étendue de la Jurisdiction de Guayaquil. Anciennement, la Riviere, qui porte le nom de *Baba*, couloit fort près de ce Bourg; mais un Gentilhomme Espagnol ayant fait tirer un Canal, pour arroser les Cacaoyers de ses terres, & l'eau ayant plus de pente vers ce nouveau lit que vers l'ancien, elle s'y précipita si violemment, qu'il est devenu impossible de lui faire reprendre son premier lit, & qu'elle continue de couler assez loin du Bourg.

VII. DAULE, dernier Bailliage, tire aussi son nom du principal Bourg, comme le Bourg doit le sien à la Riviere sur laquelle il est situé. Ce district a des Plantations de Tabac, de Cannes de sucre, de Coton, de Cacao, de Fruits & de Grains. Les Paroisses de *Sainte Lucie* & de *Valsar* sont les seules de sa Jurisdiction. Le Bourg de Daule est grand, & contient d'assez belles maisons, dont la plupart appartiennent à des Habitans de Guayaquil. Sa Riviere, qui se joint, comme celle de Baba, au Fleuve de Guayaquil, est assez considérable pour servir de lien au Commerce; & celui de Daule consiste particulièrement en Fruits, que son terroir produit dans une grande abondance. Le Tabac y est meilleur que dans toutes les autres parties du Ressort de Guayaquil. On y nourrit d'ailleurs, plus ou moins de Bestiaux, comme dans les six autres Bailliages, suivant que le terrain est plus ou moins proche des lieux élevés, qui leur servent de retraite pendant l'Hiver.

LA Riviere de Guayaquil, qui fait le Commerce de cette Ville & de son Ressort, est navigable depuis son embouchure jusqu'à la Douane de Babahoyo, où l'on débarque. Cette étendue est divisée, dans le Pays, en *tours*, par lesquels on entend les inflexions que le Fleuve fait en serpentant. On ne compte que vingt de ces tours, quoiqu'à la rigueur il y en ait vingt-quatre, depuis la Ville jusqu'à Caracol, qui est le Port où l'on débarque en Hiver. Les plus longs sont ceux que le Fleuve fait près de la Ville. Ils ont deux lieues & demie d'étendue, & les autres n'en ont pas plus d'une demie; d'où il faut conclure que la distance de Guayaquil à la Douane de Babahoyo, comptée par les différens tours du Fleuve, est de vingt-quatre lieues & demie; & jusqu'à Caracol, de vingt-huit & demie. En Hiver on emploie huit ou neuf jours à remonter de Guayaquil à Caracol, & l'on descend en deux jours. En Eté, on n'a besoin que de trois Marées pour remonter, & d'un peu plus de deux pour descendre.

DEPUIS Guayaquil jusqu'à *Isla-verde*, qui est à l'embouchure de la Riviere, dans le Golfe de Puna, on compte environ six lieues; & cette distance est composée aussi de plusieurs tours. D'*Isla-verde* à Puna il y a trois lieues, & par conséquent trente-sept & demie de Puna au Port de Caracol, qui est

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENC  
DE QUITO.  
Baba.

Daule.



DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENGE  
DE QUITO.

le lieu le plus éloigné où les Bâtimens puissent remonter dans la Riviere. Entre Isla-verde & Puna elle s'élargit tellement qu'on ne voit que le Ciel & l'Eau vers Nord & Sud. A son embouchure, près d'Isla-verde, elle est large d'une lieue. Sa largeur est à peu près la même à Guayaquil. Mais ensuite elle se rétrécit; & dans tout son cours, elle forme, outre son lit principal, divers Bras, dont l'un a son embouchure vis-à-vis de la Ville & porte le nom d'*Estero de Santay*. Un autre, qui se rejoint au Fleuve, à une médiocre distance de Babahoyo, se nomme *Estero de Lagartos*, c'est-à-dire, *Canal des Caymans*. En s'éloignant du lit principal, ces deux Bras forment de grandes Iles. Les Rives du Fleuve, comme celles des Rivieres d'Yaguache, de Baba, de Daule & des *Esteros*, sont couvertes de Maisons de Campagne & d'Habitations Indiennes; & les petits espaces qui restent entre ces Maisons & les Habitations, sont remplis d'arbres, de tant d'especes différentes, qu'il seroit difficile de représenter la beauté du Paysage. Le Fleuve de Guayaquil & des *Esteros* abondent en Poisson; mais ils ne sont pas moins remplis de Caymans, qui le détruisent & qui rendent la Pêche fort dangereuse.

Corrégiment  
de Cuença.

Le Corrégiment de Cuença commence au Sud de celui de Riobamba; & la Ville, qui lui donne son nom, fut fondée en 1557, par *Gil Ramirez d'Alvalos*. Sa Jurisdiction est divisée en deux Bailliages, l'un appartenant à la Ville même, l'autre au Bourg d'*Alausi*; & celui-ci s'étend jusqu'aux confins de la Jurisdiction de Riobamba. Il est gouverné par un Lieutenant du Corrégidor de Cuença, & l'on compte dans son Ressort quatre principales Paroisses; *Chumche*, *Guasuntos*, *Cibambe* & *Ticfan*. Celui de Cuença en contient dix: *Azogues*, *Atuncannar*, *Giron*, *Cannary-Bamba*, *Spiritu-Santo*, *Pacha*, *Gualaféo*, *Pauté*, *Delec*, & *Molleturo*.

Sa Ville.

La Ville de Cuença est située à deux degrés cinquante-trois minutes quarante-deux secondes de Latitude Australe, & vingt-neuf minutes vingt-six secondes à l'Occident du Méridien de Quito, dans une fort grande Plaine, que la Riviere de *Machangara* traverse, à plus d'une demi-lieue au Nord de la Ville. Le *Matadero*, autre Riviere, baigne les Murs du côté du Sud. Un quart de lieue plus loin, du même côté, celle de *Tanuncay* coule dans la même Plaine. Enfin celle de *los Bagnos* y passe aussi, près d'un Village, dont elle tire son nom. Ces quatre Rivieres sont fort dangereuses lorsqu'elles viennent à s'enfler, quoiqu'on les traverse ordinairement à gué. La Plaine s'étend à plus de six lieues au Nord; & les quatre Rivieres, s'y joignant à quelque distance de la Ville, y forment un Fleuve considérable. Du côté du Sud, on trouve une autre Plaine, large d'environ deux lieues, cultivée, & couverte d'Arbres, qui forment des allées régulières.

ON fait monter le nombre des Habitans de Cuença à vingt-trois ou vingt-quatre mille, distingués, comme tous ceux de la Jurisdiction, par le nom de *Morlaques*. Les rues de la Ville sont droites; les Maisons, bâties de brique crue, & couvertes de tuile, la plupart élevées d'un étage. Chaque rue est arrosée d'un Ruiffeau, qui vient des Rivieres. En un mot, cette Ville seroit la plus délicieuse du Pérou, par sa situation, par l'abondance de ses Eaux & la fertilité du Terroir, si la fainéantise insurmontable des Habitans ne leur rendoit tant d'avantages inutiles. Ce vice est borné aux Hommes;

car

car les  
vraiges  
des fam  
Ville a t  
tes jusq  
ne semb  
à s'éleve  
Le Clim  
Thermo  
on pas l

ATUN  
valeur d  
fes Tern  
ples, de  
d'or. C  
mune e  
trée. C  
ne Fort  
de leur  
étoient  
tr'eux l

LE B  
parmi l  
qui dép  
mens de  
les Mor  
dans les

LOJA  
Ville f  
peu de  
tion, q  
*Zarum  
minguil  
dro del  
dres.*

Fièvre  
*Loja*,  
espec  
ficiu, c  
Voyag  
bre qu  
tion,  
mais l  
structi  
Quinq  
le cou  
XI.

car les Femmes, au contraire, sont si laborieuses à Cuença, que leurs Ouvrages en laine & la teinture qu'elles savent leur donner, font la ressource des Familles, tandis que leurs Maris vivent dans une honteuse oisiveté. La Ville a trois Paroisses, & neuf Couvens. Les Montagnes, qui sont si hautes jusqu'à Quito, diminuent ici, jusqu'à devenir de petites Collines, qui ne semblent faites que pour varier la perspective. Mais elles recommencent à s'élever, par celle d'*Azuay*, qui sépare cette Jurisdiction de celle d'Alaui. Le Climat est si doux, à Cuença, que dans toutes les Saisons, la liqueur du Thermometre se maintient depuis 1013 jusqu'à 1015. Aussi n'y connoît-on pas le froid, ni les chaleurs incommodes.

ATUNCANNAR est un Village fameux par l'abondance de ses grains, par la valeur de ses anciens Indiens, & par les Trésors qu'on croit enfévelis dans ses Terres. Un des Yncas y avoit fait bâtir au Soleil de magnifiques Temples, dont on prétend que les murs étoient revêtus intérieurement de lames d'or. Ces richesses ayant disparu à l'arrivée des Espagnols, l'opinion commune est qu'elles ont été cachées dans des Cavernes, dont on ignore l'entrée. On voit encore les restes des Edifices, surtout ceux d'un Palais & d'une Forteresse, assez épargnés par le tems, pour avoir conservé des traces de leur ancienne magnificence. Les Indiens de Guafuntos & de Pomallaeta étoient alliés fort étroitement avec ceux d'Atuncannar, & prenoient entr'eux le nom commun de *Cannariens*.

Le Bourg d'Alaui n'a qu'un petit nombre d'Habitans, Indiens & Métifs, parmi lesquels on compte quelques Familles Nobles d'Espagnols. Ticfan, qui dépend de ce Bailliage, étoit autrefois fort peuplé; mais les tremblemens de Terre l'ont fait abandonner de la plupart de ses Habitans. Toutes les Montagnes voisines portent encore de tristes marques de leurs secouffes, dans les crevasses & les précipices qu'on y aperçoit de toutes parts.

LOJA, dernier Corrégiment de l'Audience de Quito, tire son nom d'une Ville fondée en 1546, par le Capitaine *Alfonse de Mercadillo*. Elle differe peu de Cuença; mais l'air y est plus chaud, comme dans toute sa Jurisdiction, qui renferme quatorze Paroisses; *Saraguro y Onna, San Juan del Valle, Zaruma, Yuluc, Guachanama, Gonzanama, Cariamanga, Zozoranga, Domingullo, Catacocha, San Lucas de Amboca, el Sisne, Malacatos, & San Pedro del Valle*. La Ville a deux Paroisses, & plusieurs Couvens de divers Ordres. C'est dans ce Corrégiment que croit le fameux spécifique contre les Fièvres intermittentes, connu en Espagne, sous le nom de *Cascarilla de Loja*, & dans le reste de l'Europe, sous celui de *Quinquina*. Entre plusieurs especes, on en distingue une plus parfaite que toutes les autres. M. de Justieu, chargé particulièrement de l'observation des Plantes, dans le fameux Voyage de nos Académiciens, se rendit exprès à Loja, pour examiner l'Arbre qui produit ce merveilleux fébrifuge. Il en a publié une longue description, dont les principaux traits doivent être remis à l'Article des Plantes; mais Dom d'Ulloa nous apprend ici, que ce savant Botaniste donna des Instructions au Corrégidor de Loja, pour distinguer la meilleure especes de Quinquina, & qu'il les communiqua même aux Indiens qui sont employés à le couper: qu'il leur enseigna aussi la maniere d'en faire des extraits; ensu

XIX. Part.

Aaa

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIEN-  
CE DE QUITO.

Atuncannar.

Alaui.  
Ticfan.

Corrégiment  
de Loja.

C'est où  
croit le Quin-  
quina.

Instructions  
dont ce Pays  
est redevable  
à M. de Jus-  
sieu.

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENGE  
DE QUITO.

qu'il eut la satisfaction d'en établir l'usage dans ce Pays, où il n'étoit point employé, quoique les Fievres, dont il est le remede, y regnent comme ailleurs. Les Habitans s'imaginoient que cette Droque ne passoit en Europe que pour y servir à la teinture des étoffes; & quoiqu'ils n'ignorassent point absolument sa vertu, ils la croyoient d'une qualité si chaude, qu'ils en apprehendoient même l'usage. M. de Jussieu les défabusa par d'heureuses expériences. L'arbre qui produit cette précieuse écorce n'est pas grand; il n'a gueres plus de deux toises & demie, du pié jusqu'au sommet. Le tronc & les branches sont d'une grosseur proportionnée. La différence de bonté vient précisément de la grosseur de l'Arbre, c'est-à-dire, que l'écorce des plus gros n'est pas la meilleure. Il y a aussi quelques inégalités à remarquer dans la fleur & la graine. Pour tirer le Quinquina, on coupe l'Arbre, on le dépouille de son écorce, & la seule préparation est de la faire sécher. Depuis si longtems qu'on coupe de ces arbres, il n'en resteroit plus si les graines qui tombent n'en produisoient d'autres. Les Montagnes en sont encore couvertes; ce qui n'empêche point que la diminution ne soit considérable, parceque les Habitans du Pays, n'ayant point l'attention d'en semer d'autres, ceux qui croissent d'eux-mêmes n'égalent pas le nombre de ceux qu'on ne cesse pas de couper. On a découvert dans le Territoire de Cuença plusieurs Montagnes où ces arbres sont en abondance; & pendant que Dom d'Ulloa visitoit cette Jurisdiction, le Curé de Cuença fit recueillir une certaine quantité d'écorce, qu'il fit transporter à Panama, seul débouché pour cette Marchandise. Cet exemple, & l'opinion confirmée que ce Quinquina est le même que celui de Loja, ayant engagé plusieurs Habitans à pousser plus loin leurs recherches, ils trouverent d'autres Montagnes qui en sont remplies. La Terre de Loja produit aussi de la Cochenille, qui, suivant d'exactes observations, est la même que celle d'Oaza dans la Nouvelle Espagne; mais on n'y en recueille pas assez, pour en faire un Commerce réglé. C'est de-là néanmoins que viennent les belles teintures de Cuença; & Dom d'Ulloa ne doute point que si la Cochenille étoit cultivée avec plus de soin dans ces deux Cantons, elle n'y vînt en abondance.

Cochenille  
de Loja.

LOJA étoit autrefois une des principales Villes de cette Audience; mais on n'y compte pas aujourd'hui plus de dix mille Habitans. Leur Corrégiment fournit des Bœufs & des Mules, jusqu'à Piura. On y fabrique aussi des Tapis fort estimés. Le Corrégidor de Loja réunit toujours les Dignités de Gouverneur d'Yaguarfongo & d'Alcalde Major des Mines de Zaruma; deux Titres qui lui donnent droit de prendre un Fauteuil dans les Cérémonies publiques de l'Eglise, quoique cette prérogative n'appartienne qu'aux Présidens & aux Gouverneurs de Province. Ces deux Emplois sont néanmoins sans fonctions, depuis que les lieux qu'ils regardent ont été, les uns détruits dans un soulèvement des Indiens, les autres incorporés au Gouvernement de Jaën.

Zaruma.

ZARUMA, dont les Mines d'or seront rappellées dans un autre Article, est une des premières Villes qui furent fondées dans cette Province, & s'est vue longtems une des plus riches & des plus peuplées: mais elle est fort médiocre aujourd'hui. Les principales Familles Espagnoles se sont retirées à

Cuença,  
Propriété  
de six m.

REVEN  
dience de

I. LE

On a ren  
risdiction  
dience de  
n'est dom  
de Quito  
même A

IL ser  
le second  
en 1536

tions par  
serve en  
l'opinion

bre des C

il fonda

dans un

premier

me Ville

soin enco

Mer du

Pendant

mieres i

deux des

quelle il

En effet

meilleur

soliciter

cette Co

Après lu

verneur

ces dern

Gouvern

Grenade

LA V

est bâti

minutes

par une

a nomm

cident e

fort un

droites

Cuença, ou à Loja. Les Mines font en décadence, par la fainéantise des Propriétaires, plutôt que par l'épuisement du Métal. Il ne reste pas plus de six mille Ames à Zaruma.

REVENONS aux cinq Gouvernemens, qui forment une autre partie de l'Audience de Quito, & dont nous avons déjà donné les noms.

I. Le premier, qui termine l'Audience au Nord, est celui de Popayan. On a remarqué néanmoins qu'il n'appartient qu'en partie à cette grande Jurisdiction; & l'on a pris soin de renvoyer ici, pour ce qui dépend de l'Audience de Santa-Fé, c'est-à-dire, pour ce qui est au Nord & à l'Est. Ce n'est donc que la partie du Sud & de l'Ouest, qui est dans la dépendance de Quito; mais on n'a pu se dispenser de joindre l'une & l'autre dans un même Article.

IL seroit inutile de rappeler les Exploits de Belalcazar, qu'on a lus dans le second Voyage de François Pizarre. Ce Capitaine, Gouverneur de Quito en 1536, ayant passé dans le Popayan, dont il soumit les principales Nations par une Victoire fort sanglante, y bâtit, en 1537, une Ville qui conserve encore le nom de *Popayan*, avec le titre de Capitale du Pays. Ensuite l'opinion qu'il prit de sa Conquête lui fit entreprendre d'augmenter le nombre des Colonies. Il se rendit à Cali, dans le Pays des Indiens Gorrans, où il fonda la Ville, qui conserve encore le nom de *Cali*, quoique transférée dans un autre lieu par *Miguel Muñoz*, qui trouva l'air pernicieux dans le premier terrain. De Cali, Belalcazar alla bâtir d'un autre côté une troisième Ville, sous le nom de *Santa-Fé de Antioquia*. Mais il s'occupoit d'un soin encore plus glorieux, qui étoit de découvrir un chemin de Quito à la Mer du Nord, comme il en avoit découvert un de la Mer du Sud à Quito. Pendant qu'il avoit bâti Popayan, ses Capitaines s'étoient procuré des lumières importantes. Ils avoient reconnu à peu de distance de cette Ville deux des principales sources de la grande Riviere de la Madeleine, par laquelle il conçut l'espérance de pouvoir s'avancer jusqu'à la Côte Maritime. En effet, ayant pris d'autres instructions, & laissant ses Colonies dans le meilleur ordre, il suivit heureusement le cours de cette Riviere, d'où il alla solliciter en Espagne le Gouvernement des Pays qu'il venoit de soumettre à cette Couronne. Il l'obtint, sans autre recommandation que ses services. Après lui, toutes les parties du Popayan, dont il avoit été le premier Gouverneur, continuèrent d'être unies sous un même Gouvernement, jusqu'à ces derniers tems, qu'on en a séparé le Pays de Choco, pour en faire un Gouvernement particulier, qui appartient, comme on l'a vu, à la Nouvelle Grenade.

LA Ville de Popayan, qui jouit du titre de Cité depuis le 25 Juin 1538, est bâtie dans une Plaine fort rase, vers le Nord, à deux degrés vingt-cinq minutes de Latitude Septentrionale: du côté de l'Orient, elle est couverte par une Montagne, de hauteur médiocre & revêtuë de grands arbres, qu'on a nommée Montagne d'*M*, parce qu'elle a la figure de cette lettre. A l'Occident elle a quelques petites collines, qui mettent de la variété dans un Pays fort uni. La Ville est assez grande. Ses rues sont larges & régulièrement droites, mais pavées seulement le long des Maisons. Le milieu, qui ne l'est

DESCRIPTION  
DE  
L'AUDIENCÉ  
DE QUITO.

Les cinq  
Gouverne-  
mens de l'Au-  
diencé de  
Quito.

Gouverne-  
ment de Po-  
payan.

Conquête du  
Pays par Se-  
bastien Belal-  
cazar.

Santa-Fé  
d'Antioquia.

Premier  
chemin de  
Quito à la  
Mer du Nord.

Ville de Po-  
payan.

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENCE  
DE QUITO.

point, offre un fond de menu gravier, qui ne se convertissant jamais en poudre ni en boue, est plus commode & plus net que le pavé même. Toutes les Maisons sont de brique crue, & dans le goût de celles de Quito, la plupart avec un étage au-dessus du rez-de-chaussée. La face en est agréable, & les appartemens y sont meublés à l'Européenne; ce qui doit faire prendre une assez haute idée de la magnificence des Habitans, dans un Pays où la difficulté de voiturer par terre les Marchandises de l'Europe en augmente beaucoup la cherté. Outre l'Eglise Cathédrale, qui est en même tems la seule Paroisse, parceque les Prébendiers qui la desservent dès l'origine, n'ont jamais voulu souffrir qu'elle fût divisée, il y a des Couvens de S. François, de S. Dominique, de S. Augustin, un College de Jésuites, érigé depuis quelques années par la Cour d'Espagne en Université; & deux Couvens de Religieuses, l'un de Carmélites, l'autre de l'Incarnation sous la Regle de S. Augustin, tous deux si peuplés, qu'avec environ cinquante Professes, le dernier ne contient pas moins de quatre cens Personnes, Novices, Pensionnaires & Servantes. Toutes ces Maisons & leurs Eglises sont fort bien bâties. Il y avoit autrefois un Couvent de Carmes Déchaussés, auxquels la difficulté de vivre sans Poisson frais a fait abandonner la Ville. Les Revenus de l'Evêché sont considérables, quoiqu'il soit moins étendu que le Gouvernement, dont le reste dépend de l'Evêque de Quito. Il est suffragant de l'Archevêché de Santa-Fé de Bogota. Le Chapitre, qui n'est pas moins riche, est composé d'un Doyen, d'un Archidiaque, d'un Chantre, d'un Eco-lâtre & d'un Trésorier. L'Inquisition est exercée à Popayan par un Commissaire du Tribunal de Carthagene. Enfin la demeure du Gouverneur, qui est en même tems Chef de la Magistrature, & l'établissement d'une Chambre de Finances pour la perception des Droits Royaux, donnent beaucoup d'éclat à cette Ville.

A Quito, & dans les autres Villes de son Audience, le mélange du Sang est d'Espagnols & d'Indiens; mais à Popayan, comme à Carthagene, & dans tous les lieux où les Negres sont en grand nombre, la plus grande partie du Peuple est un mélange de Sang Espagnol & Negre. On y compte environ vingt-cinq mille Ames de race mêlée, & quantité de Familles purement Espagnoles, parmi lesquelles il n'y en a pas moins de soixante, qui sont d'ancienne Noblesse. Il est assez remarquable que le nombre des Habitans y augmente de jour en jour, tandis qu'il diminue dans plusieurs autres Villes des Indes. On attribue cet avantage aux Mines d'Or du district, qui attirent un grand nombre de nouvelles Familles, par l'espoir du gain ou par la facilité d'y subsister.

UNE Riviere, nommée *Rio del Molino*, qui descend de la Montagne d'M, & qui traverse la Ville, y entretient la fraîcheur & la propreté. Elle la divise en deux parties, qui communiquent par deux Ponts. Ses eaux sont saines, & passent même pour médicinales; qualité qu'elles acquierent, dit-on, en arrosant les excellens Simples de la Montagne. On vante encore plus une autre Source qui descend du même lieu, & qui est réservée pour les Couvens de Filles & pour les principales Maisons de la Ville. A la distance d'une lieue, vers le Nord, passe la Riviere de *Cauca*, profonde, & terrible

dans ses  
d'Août.  
d'ou cet  
pas sans

LA JU  
Mayo &  
d'Ibarrá.  
de Carth  
Mer du  
de Choc  
de Barba  
l'Ouest,  
ges, do  
firmé né  
de Cali,  
Buga, S  
Raposo,  
nent des  
les Plant  
tant d'O

ONSER  
& à l'Elit  
Ciudades  
de Santa  
ché de C

LES H  
riches,  
d'Almag  
riches e  
est moir  
est petit  
sent da

LE cl  
on a pa  
ques aut  
toire de  
ses Clo  
ticuliero  
Neyba,  
d'une P  
fant, s  
s'insinu  
bientôt  
dance d  
dérable  
March

dans ses débordemens, qui arrivent dans le cours de Juin, de Juillet & d'Août. Les pluies sont alors continuelles sur la Montagne de *Guanacas*, d'où cette Riviere descend, & les orages si furieux, qu'on n'en approche pas sans danger.

La Jurisdiction de ce Gouvernement s'étend au Sud jusqu'à la Riviere de *Mayo* & jusqu'à *Ipiates*, par où il confine au Corrégiment de Saint Michel d'Ibarra. Au Nord-Est, elle est bornée par le territoire du Gouvernement de Carthagene. A l'Occident, elle n'avoit autrefois pour limites, que la Mer du Sud; mais elle est à présent rétrécie par le nouveau Gouvernement de Choco, & ne touche plus à cette Mer, que par les Côtes du Bailliage de Barbacoas. On lui donne ainsi environ quatre-vingts lieues de l'Est à l'Ouest, & un peu moins du Nord au Sud. Elle est divisée en onze Bailliages, dont le Gouverneur nomme le principal Officier, qui doit être confirmé néanmoins par l'Audience de Quito. Ces Bailliages sont: *Sant' Jago de Cali*, *Santa-Fé de Antioquia*, *las quatro Ciudades*, *Timana*, *Guadalajara de Buga*, *San Sebastian de la Plata*, *Almaguer*, *Caloto*, *San Juan de Pasto*, *el Raposo*, & *Barbacoas*. Outre le Siege du Bailli, ces onze Districts contiennent des Bourgs & des Villages considérables & bien peuplés, sans compter les Plantations ou Métairies, dont plusieurs sont si riches, & rassemblent tant d'Ouvriers, qu'on les prendroit elles-mêmes pour de gros Villages.

OBSERVONS qu'entre les Bailliages qu'on a nommés, ceux qui sont au Nord & à l'Est de la Ville de Popayan, tels que *Santa-Fé de Antioquia*, *las quatro Ciudades*, *Timana*, & *San Sebastian de la Plata*, dépendent de l'Audience de *Santa-Fé*; & que *San Juan de Pasto* & *Barbacoas* appartiennent à l'Evêché de Quito, comme à son Audience.

LES Bailliages de Cali & de Buga, situés entre Popayan & Choco, sont riches, par le Commerce qui se fait entre ces deux Gouvernemens. Celui d'Almaguer a peu de Commerce & peu d'étendue. *Caloto* & *Raposo* sont riches en denrées. Le Bailliage de *Pasto*, quoique fort étendu vers *Choco*, est moins riche en productions, que les deux précédens. Celui de *Barbacoas* est petit, & manque de tout, excepté des racines & des grains qui croissent dans les Terroirs chauds & humides.

Le climat de ce Gouvernement varie, comme la plupart de ceux dont on a parlé, suivant la situation des lieux. A Popayan même, & dans quelques autres Cantons, le Printems est perpétuel. On prétend que le Territoire de *Caloto* est le plus sujet aux Tonnerres; & de-là vient la célébrité de ses Cloches, auxquelles on attribue, sur diverses traditions, une vertu particulière contre la foudre. Dans quelques Vallées, surtout dans celle de *Neyba*, on trouve un petit Insecte, nommé *Coya*, ou *Coyba*, de la grosseur d'une Punaise, dont le sang est si venimeux, que s'il en rejaillit, en l'écrasant, sur la peau d'un Homme ou d'une Bête, l'humour pénètre les pores, s'insinue dans la masse du sang, fait enfler horriblement le corps & cause bientôt la mort. Le *Coca*, Bétel de l'Amérique Méridionale, croit en abondance dans le Popayan, & fait partie de son Commerce, qui est assez considérable, parceque ce Pays est le chemin par où toute l'Audience reçoit les Marchandises d'Espagne. Il a d'ailleurs des Correspondances régulières avec

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENCE  
DE QUITO.

Sa Juris-  
diction.

Elle est divi-  
sée en onze  
Bailliages.

Climat & au-  
tres proprié-  
tés du Po-  
payan.

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIEN-  
CE DE QUITO.

Gouverne-  
ment d'Ataca-  
mes.

Par quels  
degrés il s'est  
formé.

Dom Vi-  
cent Maldo-  
nado, premier  
Gouverneur  
nommé par  
la Cour d'Es-  
pagne.

Quito, Choco, & Santa-Fé, où il envoie de son propre fond, des Bestiaux & des Mules, du Bœuf fumé, des jambons, du tabac en feuille, du saindoux, de l'eau-de-vie de cannes, du fil de coton, de la pite, des rubans, & d'autres Marchandises. On apporte de Santa-Fé à Popayan du tabac en poudre, qui se fabrique à *Gunjar*; & Popayan fournit à Santa-Fé des étoffes de ses propres Fabriques. Le change de l'argent, pour l'or, fait une autre espece de Commerce. Le second de ces deux Métaux étant aussi commun dans le Pays, que l'autre y est rare, on y apporte de l'argent pour acheter de l'or; & de part & d'autre, on y trouve un profit considérable.

A l'Ouest de la Cordilliere occidentale, on rencontre le Gouvernement d'Atacames, qui touche de ce côté à la Jurisdiction des Corrégimens de Quito & de Saint Michel d'Ibarra; du côté du Nord, au Bailliage de Barbaicoas; du côté de l'Ouest à la Mer du Sud; & du côté du Midi aux Terres de Guayaquil. Il s'étend ainsi, le long de la Côte, depuis l'île de *Tumaco*, & la Plage de *Heusmal*, qui est à-peu près par un degré & demi de Latitude du Nord, jusqu'à la Baie des Caraques & aux Montagnes de *Baume*, qui sont par les trente-quatre minutes de Latitude du Sud. Ce Pays fut longtems négligé, après que Belalcazar en eut fait la conquête. On se contentoit d'y envoyer des Missionnaires de Quito, pour y répandre les lumieres de la Foi, mais sans y établir aucune Police; de sorte qu'en devenant Chrétiens ces Peuples conservoient toute leur barbarie. Enfin les Espagnols sentirent l'importance d'y former des Etablissmens, pour en faire l'Echelle du Commerce entre Quito & Tierra-Firme, & pour remédier à l'incommodité de faire ce Commerce par une aussi longue voie que celle de Guayaquil. En 1621, *Paul Durango Delgadillo* fut nommé Gouverneur d'Atacames & de la Riviere des *Emeraudes*. Ce choix tomba sur lui, parcequ'avant sa nomination il s'étoit engagé, par un Traité avec le Marquis de *Montes-Claros*, alors Viceroi du Pérou, à former un chemin entre la Ville de Saint Michel d'Ibarra & la Riviere de *Sant' Jago*, une de celles qui traversent le Pays de ce Gouvernement: mais n'ayant pu réussir, avec beaucoup de travail, sa place fut donnée, en 1626, à *Perez Menacho*, qui n'eut pas plus de succès. *Vincentio Justiniani*, qu'on leur donna pour Successeur, abandonna leur plan & résolut d'ouvrir le chemin par la Riviere de *Mira*. Ce projet échoua comme le premier, & fut renouvelé inutilement pendant plus d'un siecle. En 1735, Dom *Vincent Maldonado* prit le Gouvernement avec de meilleures esperances, & parvint en effet à former la communication, depuis Quito jusqu'à la Riviere des *Emeraudes*. Ce succès, qu'il obtint en 1741, le fit repasser en Espagne, pour demander, avec la confirmation de son Gouvernement, les récompenses qui lui avoient été promises. Elles lui furent accordées en 1746; & l'année suivante, Atacames fut érigé en Gouvernement, par l'autorité du Roi. Mais Dom Maldonado ne jouit pas longtems d'une faveur qu'il avoit reçue avec cette distinction. Il mourut à Londres peu de tems après l'avoir obtenue; c'est-à-dire sans avoir eu la satisfaction de retourner dans son Gouvernement (f).

LES Etablissmens Espagnols d'Atacames se ressentent encore du long ou-

(f) On le verra reparoître, plusieurs fois, dans les Articles suivans.

bli où l'  
pere que  
to & T  
ce. Jusq  
sur les C  
& les au  
*Emeraud*  
*gal, Ta*  
*San-Don*  
Espagno  
pour H  
lâtres.  
principa  
LE c  
s'y refl  
qu'étant  
des Riv  
rieure,  
chot, c  
*Terya d*  
ferrés d

LE G  
Popaya  
régimen  
n'est fé  
fut déc  
voyés p  
Madele  
la Prov  
bres qu  
Pizarre  
il en r  
jusqu'e  
d'y for  
gea de  
de *Ba*  
Habit  
mais q

BAE  
cienn  
erité.  
deux  
toute  
leur o  
ne s'e  
qu'à p

bli où l'on a laissé cette partie des Conquêtes de Belalcazar. Mais on espere que la fertilité du Pays & l'ouverture de la communication entre Quito & Tierra-Firme, y feront bientôt prendre une autre face au Commerce. Jusqu'à présent on n'y compte que vingt Bourgs ou Villages; cinq, sur les Côtes Maritimes, qui sont les premiers dont on va donner les noms, & les autres dans l'intérieur des Terres: *Tumaco, Tola, Saint Mathieu des Emeraudes, Atacames, La Canoa, Lachas, Cayapas, Inta, Gualea, Nane-gal, Tambillo, Niguas, Cachillafta, Mindo, Tambe, Cocaniguas, Canfa-Coto, San-Domingo, San Miguel, & Nono.* Les Habitans des cinq premiers sont Espagnols, Métifs, Negres, ou de race mêlée. Les quinze autres n'ont pour Habitans, que les Indiens, avec quelques Espagnols & quelques Mulâtres. Pour le Gouvernement spirituel, on a formé onze Cures dans les principaux Etabliffemens, & les autres sont comptés pour des Annexes.

Le climat d'Atacames est le même qu'à Guayaquil, & les productions s'y ressemblent aussi. Dans quelques endroits le terroir est meilleur, parcequ'étant plus élevé il n'est pas sujet aux inondations que le débordement des Rivieres cause à Guayaquil. Aussi le Cacao y est-il d'une qualité supérieure, & plus onctueux. On y recueille aussi beaucoup de Vanille, d'Achot, de Salse-parcille, & d'Indigo bâtard, que les Espagnols nomment *Terva de Finta Annil.* Les Montagnes y sont couvertes de grands arbres, si ferrés qu'on ne peut les traverser.

Le Gouvernement de Quixos est borné, au Nord, par le Territoire de Popayan; à l'Orient, par la Riviere d'Aguarico; à l'Occident par les Corrégimens de Quito, de Latacunga, & de Saint Michel d'Ibarra, dont il n'est séparé que par les Cordillieres de Cotopacsi & de Cayamburo. Ce Pays fut découvert en 1536, par *Gonzale Diaz de Pineda*, un des Capitaines envoyés par Belalcazar, pour reconnoître le cours de la grande Riviere de la Madeleine. Il eut la commission d'observer le côté du Sud, où il trouva la Province de Quixos, dans laquelle il remarqua beaucoup d'or, & des arbres qui portoient de la Canelle. Ce fut sur son témoignage que *Gonzale Pizarre* entreprit, en 1539, le Voyage dont on a donné la Relation: mais il en recueillit peu d'avantages; & la Conquête du Pays demeura suspendue jusqu'en 1559, que le Marquis de *Cañete*, alors Viceroy du Pérou, résolut d'y former des Etabliffemens avec le secours des armes. *D'Avalos*, qu'il chargea de cet ordre, l'exécuta heureusement. Il fonda la Ville ou Bourgade de *Baeza*, qui devint la Capitale du Gouvernement, & diverses autres Habitations, qui subsistent encore sous le nom de Villes & de Villages, mais qui n'ont reçu aucun accroissement depuis leur fondation.

BAEZA même, quoique la plus ancienne Colonie de cette Province & l'ancienne résidence des Gouverneurs, n'est pas sortie de sa première médiocrité. On attribue cette langueur à la naissance d'*Avila* & d'*Archidona*, deux Villes qu'on se proposoit de rendre considérables, & qui attirèrent toute l'attention des Fondateurs: mais le titre de Cité, qu'elles reçurent dès leur origine, ne les rendit pas plus florissantes, & leur première enceinte ne s'est pas même aggrandie. *Baeza*, loin de croître, a tellement diminué, qu'à peine y reste-t-il huit ou neuf Maisons, avec une vingtaine d'Habi-

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENCE  
DE QUITO.  
Etabliffemens  
d'Atacames.

Gouverne-  
ment de  
Quixos.

Baeza, sa  
Capitale.



DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENC  
E DE QUITO.

Archidona,  
résidence des  
Gouverneurs.

Avila & ses  
dépendances.

Autres Pla-  
ces du Gou-  
vernement de  
Quixos.

Caneliers  
qu'on y trou-  
ve.

Gouverne-  
ment de Ma-  
cas.

tans. Il n'est même qu'une Annexe du Bourg de *Papallacta*, comme le Hameau de *Maspu*; & ces trois foibles Habitations ne composent qu'une Paroisse; dont le Curé demeure à *Papallacta*. Les Gouverneurs ont quitté aussi *Baeza*.

ARCHIDONA, qui est aujourd'hui leur résidence, n'a rien non plus qui la distingue d'un Bourg médiocre, quoiqu'elle conserve encore le nom de Cité. Elle est située par un degré, quelques minutes, au Sud de l'Equinoxial, environ un degré cinquante minutes à l'Orient du Méridien de Quito. Ses Maisons sont de bois, couvertes de paille, & n'ont pas plus de sept cens Habitans, Espagnols, Indiens, Métifs, Negres & Mulâtres. Elle n'a qu'un Curé, qui compte dans sa Paroisse les Villages de *Misagualli*, *Tena* & *Napo*. Le dernier prend son nom d'une Riviere sur laquelle il étoit situé, & dont le voisinage lui a été funeste. En 1744, le 30 de Novembre, l'éruption du Volcan de *Cotopacsi* ayant fait couler une prodigieuse quantité de neige, fondue par ses flammes, cette Riviere en fut si enflée qu'elle détruisit entièrement le Village.

AVILA est une autre Ville, située à quarante minutes de Latitude Australe, environ deux degrés, vingt minutes, à l'Est de Quito. Elle n'est pas même égale à la précédente. Ses Maisons ne sont pas mieux bâties, & le nombre de ses Habitans n'est que d'environ trois cens. Sa Cure comprend six Villages: la *Conception*, *Loreto*, *San Salvador*, *Motté*, *Cotta-Pinni*, & *Santa Rosa*.

TELE est la principale partie du Gouvernement de Quixos; mais il renferme encore les Villages suivans; *San Diego de los Palmares*, *S. Francisco de los Curiquaxes*, *S. Joseph de Abucacs*, *S. Christoval de los Yaguages*, & *S. Pedro de Alcantara de la Coca*, ou *Nariguera*; les Habitans des deux Villes & des autres Etablissmens ont sans cesse les armes à la main, pour se défendre des Indiens sauvages qui les environnent. C'est apparemment une des plus fortes raisons qui retardent leur progrès. L'air est d'une extrême chaleur dans toute cette Contrée, & les pluies y sont continuelles. L'Été n'y est pas si long qu'à Guayaquil, mais les incommodités y sont les mêmes. Le Pays est montagneux, fourré de bois épais, & d'arbres prodigieux, parmi lesquels on trouve des Caneliers, surtout vers les parties du Sud & de l'Ouest. Ils furent découverts par Diaz de Pinedo, & firent donner aux Cantons qui les produisent, le nom de *Canelos*, qu'ils conservent encore. On tire une certaine quantité de cette Canelle, qui se transporte à Quito & dans toute l'Audience. Quoiqu'elle ressemble entièrement à celle des Indes Orientales, elle n'en approche point pour la bonté: mais l'odeur en est si forte, qu'avec un peu de culture, il y a beaucoup d'apparence qu'elle ne lui seroit pas inférieure. Les autres productions du terroir ressemblent à celles des Pays qui sont sous le même climat.

MACAS, second Gouvernement, est borné à l'Est par les Terres de *Maynas*; au Sud par celles de *Bracamoros* & d'*Yaguarfongo*. A l'Ouest, la Cordilliere Orientale le sépare des Corrégimens de *Riobamba* & de *Cuença*. La Ville de *Macas*, dont tout le Pays tire son nom, est à deux degrés trente minutes de Latitude Australe, quarante minutes à l'Orient de Quito. A peine y compte-t'on cent trente maisons; & le nombre de ses Habitans, avec tous

ceux

ceux de  
d'Espagno  
guel de M  
& *Aguay*  
être fort.  
jourd'hui  
qu'on s'y  
de *Guam*  
Etablisse  
Monnoie  
troquent

Le vo  
de celui  
L'Hiver  
A *Mac*  
ressent  
Montag  
té; enfi  
moins in

Le te  
mandent  
dont on  
trouve,  
d'une q  
sur ceu

LE G

côté du  
1538,

Ensuite

y jette

ques-un

Quixos

Provin

qu'elle

par les

de *Jae*

de *Bra*

l'a déj

ros ne

ou *Pa*

de *Br*

vince

sidenc

*chipa*

25 M

taine

XI

ceux de son ressort, ne monte qu'à douze cens, Métifs, Mulâtres, & peu d'Espagnols. Il y a d'ailleurs huit Villages dans cette Jurisdiction: *San Miguel de Narbaes*, *Barthoñas*, *Tuquiya*, *Juan Lopez*, *Zanna*, *Payra*, *Copueno* & *Aguayos*. Après la Conquête, ce Pays fut assez bien peuplé, & devoit être fort riche, puisqu'il reçut le nom de *Seville d'or*; mais il ne reste aujourd'hui que le souvenir de cette opulence. Les Indiens, soulevés lorsqu'on s'y attendoit le moins, détruisirent la Ville de *Logronno* & le Bourg de *Guamboya*, qui ne se sont jamais relevés de leur ruine. Tous les autres Etablissements s'en sont tellement ressentis, qu'on n'y voit plus d'autre Monnoie que les Marchandises & les Denrées du Pays, que ses Habitans troquent pour ce qui leur manque.

Le voisinage de la Cordilliere rend le climat de Macas fort différent de celui des Corrégimens de Quito. Les saisons n'y sont pas les mêmes. L'Hiver commence au mois d'Avril à Quito, & dure jusqu'en Septembre. A Macas, c'est en Septembre que l'Été commence; & c'est alors qu'on y ressent la fraîcheur des Vents du Nord, qui ont passé sur la neige des Montagnes. Le Ciel est sercin; la terre, d'un agrément qui inspire la gaieté; enfin l'on est délivré des incommodités de l'Hiver, qui ne sont pas ici moins insupportables qu'à Guayaquil.

Le terroir de Macas produit les especes de grains & de denrées qui demandent un climat chaud; mais ce qu'on y cultive le plus, c'est le Tabac, dont on fait d'abondantes récoltes, qui se transportent au Pérou. On y trouve, en divers endroits, de la poudre d'azur, en petite quantité, mais d'une qualité admirable. Les Caneliers de Macas l'emportent beaucoup aussi sur ceux de Quixos.

Le Gouvernement de *Jaen* est le terme de la Jurisdiction de Quito, du côté du Sud, & suit celui de Macas. Le Pays fut découvert & conquis en 1538, par *Dom Pedro de Vergara*, sous les auspices de *Fernand Pizarre*. Ensuite *Juan de Salinas* y fut envoyé, avec le titre de Gouverneur, pour y jeter les fondemens des principales Colonies qui subsistent encore; quelques-unes se qualifient de Cité, sans être plus considérables que celles de Quixos & de Macas. Anciennement, c'est-à-dire du tems de *Salinas*, la Province de *Jaen* étoit connue sous les noms d'*Iguafongo* & *Bracamoros*, qu'elle conserva jusqu'au tems où ses meilleures Colonies ayant été ravagées par les Indiens, celles qui échapperent à leur barbarie s'unirent à la Ville de *Jaen*, & formerent un Gouvernement particulier, sous le nom de *Jaen de Bracamoros*. Le titre de Gouverneur d'*Yaguarfongo* passa, comme on l'a déjà fait observer, aux Corrégidors de *Loja*; & le surnom de *Bracamoros* ne fut ajouté à *Jaen*, qu'après la réunion des Colonies de *Pacamoros*, ou *Bracamoros*, à cette Ville, qui avoit été fondée en 1549, par *Diego de Palomina*, dans la Jurisdiction de *Chaca Yncac*, dépendante de la Province de *Chuquimay*. C'est à *Jaen* que le Gouverneur du Pays fait sa résidence. La Ville est située sur la rive septentrionale de la Riviere de *Chinchipa*, dans un coude qu'elle forme en se joignant au *Marañon*, à 5 degrés 25 Minutes de Latitude du Sud: & quoique sa Longitude ne soit pas certaine, *Don d'Ulloa* garantit qu'elle n'est pas éloignée du Méridien de Qui-

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIEN-  
CE DE QUITO.

Climat &  
production  
de Macas.

Gouverne-  
ment de Jaen,  
ou de Braca-  
moros.

Ville de Jaen.

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENCE  
DE QUITO.

to. On y compte trois ou quatre mille Habitans, la plupart Métifs, quelques Indiens, & peu d'Espagnols.

LES Colonies de Salinas, dans le Gouvernement d'Yaguarfongo & de Bracamoros, consistoient en trois Villes, qui n'ont pas cessé de se soutenir sous les noms de *Valladolid*, *Loloya*, & *Sant' Jago des Montagnes*; mais n'ayant reçu aucun accroissement elles sont pauvres & sans défense. La dernière est sur les confins du Gouvernement de Maynas, & n'est éloignée de *Borja*, Capitale de ce Gouvernement, que par le *Pongo de Mancheriche*, qu'on fera bientôt connoître. Outre ces Villes, le Pays de Jaen de Bracamoros a diverses petites Bourgades nommées *San Joseph*, *Chito*, *Sander*, *Charope*, *Pucara*, *Chincipe*, *Chyrinos*, *Pomaca*, *Tomependo*, & *Chuchunga*, dont tous les Habitans sont Indiens, à la réserve d'un fort petit nombre de Métifs. Observons que dans le lieu, où Jaen est situé, le Marañon n'est pas encore navigable, & que pour s'embarquer sur ce Fleuve, il faut descendre jusqu'à Chuchunga, Hameau qui borde une Riviere de même nom, à 5 degrés 21 minutes, suivant l'observation de M. de la Condamine (g). Il est à quatre journées (h) de Jaen, & l'on s'y embarque sur la Riviere, pour gagner le Marañon.

LE Climat de Jaen & de toute sa Jurisdiction n'est pas différent de celui de Quixos, excepté qu'il est moins pluvieux & qu'il jouit, comme Macas, de quelque intervalle d'Été. Le Pays est fertile en denrées propres au climat, & rempli d'Arbres sauvages, parmi lesquels on trouve des Cacaoïers, dont le fruit ne cede rien au Cacao cultivé: mais les fraix du transport ne permettent point d'en faire passer en Europe. Le même terroir produit beaucoup de Tabac; & la culture de cette Plante fait la principale occupation des Habitans. Après en avoir cueilli & séché les feuilles, ils en font des carottes, chacune de cent feuilles, & les préparent avec des bouillons d'hydromel, ou des décoctions d'herbes fortes. C'est dans cette forme qu'on le transporte au Pérou, au Chili & dans toute l'Audience de Quito, où l'on n'en emploie point d'autre pour fumer: Il n'y a que sa préparation, qui le rende précieux. Cet article, avec celui du Coton & des Mules, fait tout le Commerce extérieur du Pays. On en tira de l'Or, dans les premiers tems de la Conquête; mais cette riche source fut tarie tout d'un coup par la révolte des Indiens; & l'opinion commune est qu'ils n'eurent pas d'autre prétexte pour se soulever, que la dureté avec laquelle on les forçoit de travailler aux Mines.

Gouvernement de Maynas.

IL reste à décrire le Gouvernement de *Maynas*, qui termine l'Audience de Quito à l'Orient, & qui est la dernière partie de sa Jurisdiction. Il s'étend vers l'Est, & suit immédiatement ceux de Quixos & de Jaen de Bracamoros. C'est dans son territoire qu'on trouve la source de différentes Rivieres, qui, après avoir parcouru une vaste étendue de Pays, se réunissent, & forment ensemble le *Marañon*, si célèbre sous le nom de *Riviere des Amazonas*. Au reste, les bornes du Pays de Maynas, au Nord & au

(g) Dans son Voyage du Marañon en 1743. mauvaise règle pour la distance, parceque la difficulté des chemins fait employer souvent

(h) L'Auteur ajoute, que c'est une assez un jour entier à faire peu de lieues.

uel-

de  
enir  
n'a-  
der-  
e de  
che ,  
amo-  
Cha-  
nga ,  
re de  
n'est  
des-  
nom ,  
(g).  
iere ,

celui  
acas ,  
u cli-  
piers ,  
rt ne  
pro-  
cipale  
s , ils  
e des  
cette  
ce de  
a pré-  
& des  
l'Or ,  
tarie  
qu'ils  
quelle

cience  
Il s'é-  
e Bra-  
rentes  
éunis-  
yiere  
& au

rceque  
ouvent

# CARTE DU COURS DU MARAGNON OU DE LA G

Dans sa partie navigable depuis Jaen de Bracamoros jusqu'à son Embouchure et qui comprend le Cap de Nord jusqu'à Esse

Levée en 1743 et 1744 et assujettie aux Observations Astronomiques

Augmentée du Cours de la Riviere Noire et d'autres details tirés de divers Memoires



Copie sur la Carte jointe à la Relation du Voyage

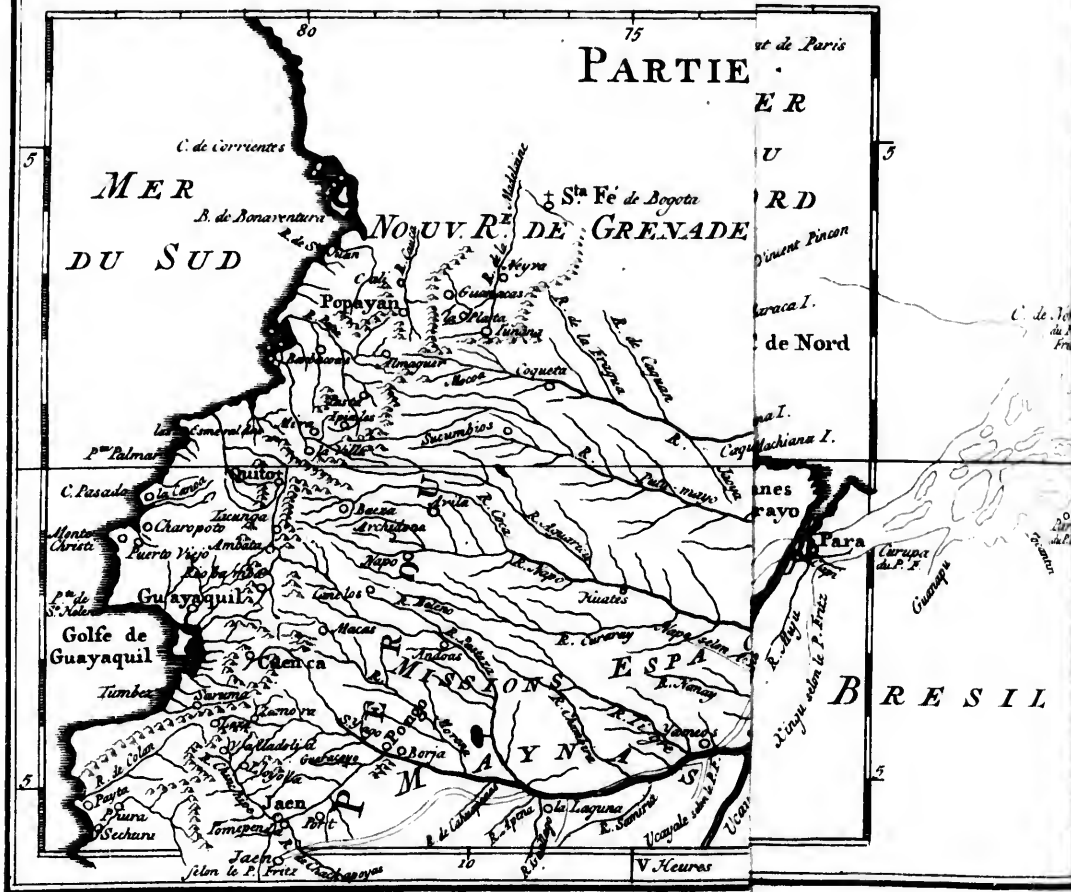


# CARTE DU COURS DU MAÏS

Dans sa partie navigable depuis Jaen de Bracam

Levée en 1743 et 1

Augmentée du Cours de la Ri



Sud, font  
en peut c  
vages, su  
fionnaires  
séparé qu  
des Courc

COMME  
dans ce C  
fa descrip  
en réserv  
ticulier,  
Voyage,  
la sienne.

Il en e  
bre, nour  
sément la  
grand nor  
descenden  
de Popaya  
qu'au Cor  
qui descen  
re qu'elles  
tres eaux  
plus spaci

L'OPINI  
ce, comm

mençant  
Guanuco,  
à la haute  
régiment  
Fauxa.  
dilliere;  
poyas, il  
l'a dit, à  
fuit son c  
embouchu  
deux pren  
de Lauric  
nant tous  
est de tre  
peut éval  
espace. A  
n'a pas m

LA BR  
me côté,

(i) Voye

Sud, sont encore si peu connues, que, suivant Dom d'Ulloa, tout ce qu'on en peut dire est qu'il se perd dans les Terres habitées par les Indiens sauvages, sur lesquelles on n'a pas d'autres lumières que les Relations des Missionnaires. A l'Orient, il touche aux Terres des Portugais, ou n'en est séparé que par la fameuse ligne qui regle, en Amérique, les possessions des Couronnes d'Espagne & de Portugal.

COMME la Rivière des Amazones est ce qu'il y a de plus remarquable dans ce Gouvernement, nous continuerons d'emprunter de Dom d'Ulloa sa description de ce Fleuve, & ses recherches sur les Etablissmens du Pays, en réservant les observations de M. de la Condamine pour un Article particulier, qui contiendra, suivant notre méthode, la Relation de son Voyage, & celle de quelques entreprises moins éclairées qui ont précédé la sienne.

IL en est, du Fleuve des Amazones, comme d'un grand & puissant Arbre, nourri par une infinité de racines, sans qu'on puisse distinguer précisément la principale & celle dont il tire son origine. Ses sources sont en si grand nombre, qu'on peut en compter autant qu'il y a de Rivieres qui descendent de la Cordilliere Orientale des Andes, depuis le Gouvernement de Popayan, où sont les sources de la Riviere de *Caquite*, ou *Tupura*, jusqu'au Corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima. Toutes les eaux, qui descendent de cette partie orientale de la Cordilliere, croissant à mesure qu'elles s'éloignent de leurs foibles origines, & qu'elles reçoivent d'autres eaux, forment ces grandes Rivieres, qui se réunissant dans un terrain plus spacieux, composent le Fleuve immense dont il est ici question.

L'OPINION la plus commune sur sa premiere source, est celle qui la place, comme on l'a déjà fait observer, dans le Corrégiment de *Tarma*, commençant à prendre son cours du Lac de *Lauricocha*, près de la Ville de *Guanuco*, vers les onze degrés de Latitude Australe; de-là il coule au Sud à la hauteur d'environ douze degrés, par le Pays qui appartient à ce Corrégiment; & tournant insensiblement vers l'Est, il passe par les Terres de *Fauxa*. Ensuite il tourne au Nord, après avoir passé à l'Orient de la Cordilliere; & laissant à l'Ouest les Corrégimens de *Moyo-Bamba* & de *Chachapoyas*, il continue son cours jusqu'à la Ville de *Jaen*, située, comme on l'a dit, à cinq degrés vingt-cinq minutes. Là, il fait un coude, & poursuit son cours vers l'Est, jusqu'à son entrée dans l'Océan, qu'il fait par une embouchure, dont la largeur s'étend depuis la Ligne Equinoxiale jusqu'aux deux premiers degrés de Latitude du Nord. Sa longueur, depuis le Lac de Lauricocha jusqu'à Jaen, est de plus de deux cens lieues, en y comprenant tous ses détours. De-là jusqu'à la Mer, la différence de sa Longitude est de trente degrés à l'Orient, ce qui fait six cens lieues marines, qu'on peut évaluer à neuf cens, si l'on y comprend les détours qu'il fait dans cet espace. Ainsi tout son cours, depuis le Lac de Lauricocha jusqu'à l'Océan, n'a pas moins d'onze cens lieues (i).

La branche qui part de Lauricocha n'est pas la seule qui vienne du même côté, ni la plus méridionale, puisque la Riviere qui passe par Gua-

(i) Voyez ci-dessous les Voyages sur ce Fleuve.

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIEN-  
CE DE QUITO.

RIVIERE  
DES AMAZO-  
NES.

Incertitude &  
variété de ses  
sources.

Opinion la  
plus commu-  
ne sur sa for-  
mation.

C. de N.  
du P.  
Inte.

Op.  
Père  
de l'É.  
Guanuco

Y I I



DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENCE  
DE QUITO.

Sources les  
plus éloi-  
gnées, & Ri-  
vieres qui lui  
viennent du  
Sud.

manga, prend sa source au Sud du même Lac, assez près d'*Afungaro*, & que plus loin, dans les Corrégimens de *Vilcas* & d'*Andaguaylas*, deux autres Rivieres, après avoir coulé séparément, unissent leurs eaux & vont les décharger dans celle qui sort du Lac de Lauricocha. Une autre vient du Corrégiment de *Chumbi-Vilcas*. Enfin celle qui prend sa source le plus au Sud est celle d'*Apurimac*, qui, dirigeant son cours vers le Nord, passe par *Cusco*, non loin de *Lima-Tambo*, & reçoit plusieurs autres Rivieres; après quoi elle rencontre le *Marañon*, & s'y joint, à six-vingts lieues, vers l'Est de l'endroit où ce Fleuve reçoit la Riviere de *Sant' Jago*. L'*Apurimac*, qui prend le nom d'*Ucayale* en approchant du *Marañon*, est si large, & d'une si singuliere profondeur, qu'on ne fait pas lequel des deux se jette dans l'autre. Leurs eaux, en s'unissant, se heurtent avec tant de violence, que celles de l'*Apurimac* ou *Ucayale*, pressent & forcent le cours du *Marañon*, jusqu'à le faire descendre en serpentant. Ainsi, plusieurs croient que l'*Ucayale* est le véritable *Marañon*, & se fondent d'ailleurs sur ce que sa source est, non-seulement la plus éloignée, mais encore que, s'il ne surpassé pas, il égale du moins en profondeur la Riviere qui sort du Lac de Lauricocha.

DANS l'espace qui est depuis la jonction du *Marañon* & de la Riviere de *Sant' Jago*, où se trouve le Pongo de *Manceriche*, jusqu'à l'embouchure de l'*Ucayale*, & presqu'au milieu de cet espace, la Riviere de *Guallaga* qui prend aussi sa source dans les Cordillieres, à l'Orient du Corrégiment de *Guamanga*, se jette dans le *Marañon*. Une autre Riviere, qui a sa source dans les Montagnes de *Moyo-Bamba*, concourt à former le *Marañon*, après s'être jointe à celle de *Guallaga*. La premiere a, sur sa rive au milieu de son cours, un Village nommé *Llamas*, qu'on prend pour l'endroit où *Pedro d'Orsua* fit son embarquement pour aller à la découverte du *Marañon* & des Pays qu'il arrose.

A l'Orient de l'*Ucayale*, le *Marañon* reçoit la Riviere d'*Tabari*, & de suite quatre autres, qui sont l'*Tutay*, l'*Yurva*, l'*Ofese* & le *Coari*, toutes venant du Sud, où elles ont leurs sources, presque dans les mêmes Cordillieres d'où sort l'*Ucayale*: mais comme les Pays qu'elles traversent sont habités par des Indiens idolâtres, assez peu connus des Espagnols, on ignore leur véritable route jusqu'au *Marañon*. Quelques Indiens ont assuré qu'elles sont navigables en certains mois de l'année; & d'autres personnes, qui ont pénétré dans le Pays en les remontant, ont reconnu, à certaines marques, qu'elles coulent fort près des Provinces du Pérou.

AU-DELA de la Riviere de *Coari*, vers l'Est, celle de *Chuchibara*, nommée aussi *Purus*, tombe dans le *Marañon*; & plus loin celle de *Madere*, une des plus considérables qu'il reçoive. En 1741, les Portugais la remonterent jusqu'à peu de distance de *Santa Cruz de la Sierra*, c'est-à-dire jusqu'à 17 ou 18 degrés de Latitude du Sud. Depuis qu'elle se joint au *Marañon* jusqu'à la Mer, ils donnent à ce Fleuve le nom de Riviere des *Amazones*; mais au-dessus, ils l'appellent *Rio de Salimoes*. Après la *Madere*, il reçoit bientôt la grande Riviere de *Topayos*, dont la source est dans les Mines du Brésil; enfin celles de *los Bocas*, de *Xinguo*, de *Tocantines* & de

*Mugu*. C'  
*Gran-Para*;

Telles  
pales Rivie-  
ont leurs se-  
sance premi-  
mérique; &  
nomme dan

LES MO  
Rivieres,  
des Montag-  
en se joign-  
même nom-  
de Laurico-  
source dan-  
Macas, ce-  
lieues à l'

La *Paste*  
gimens de  
& le *Napo*  
après avoir  
en retenan-  
n'est qu'ap-  
l'Ouest à l'  
*royal d'Ac-*  
plus consid-  
que la plu

LE *Putu*  
chel d'Ibar-  
plus de tr-  
beaucoup  
vient du P-  
dental, es-  
bouches,  
re on com-  
l'Orient,  
c'est par le  
pinion de  
teur du C-  
gais d'un  
qués sur c-  
l'Orinoque  
remonté a

M. DE  
quete vien-  
payan, q

*Magu*. C'est sur le bord oriental de la dernière, qu'est située la Ville de *Gran-Para*; & toutes quatre ont leurs sources dans les Montagnes du Brésil.

TELLES sont les racines du *Marañon* les plus éloignées, & les principales Rivieres qu'il reçoit du côté du Sud. Il reste à nommer celles qui ont leurs sources moins éloignées dans les Cordillieres, & qui dès leur naissance prennent leur cours vers l'Est, traversant cette vaste partie de l'Amérique; & celles enfin qui viennent du côté du Nord. Dom d'Ulloa les nomme dans l'ordre qu'elles ont entr'elles.

LES Montagnes de *Loja* & de *Zumora* sont l'origine de plusieurs petites Rivieres, dont la réunion forme celle de *Sant' Jago*. D'autres, venant des Montagnes de *Cuença*, forment la Riviere de *Paute*, qui perd son nom en se joignant à celle de *Sant' Jago*. Celle-ci tire le sien de la Ville de même nom, près de laquelle elle se joint aux deux Rivieres qui viennent de *Lauricocha* & d'*Apurimac*. La *Marona* en est une autre, qui prend sa source dans la Montagne de *Sangay*, & qui, passant près de la Ville de *Macas*, court au Sud-Est jusqu'au *Marañon*, auquel elle se joint à vingt lieues à l'Est de *Borja*, Capitale du Gouvernement de *Maynas*.

La *Pastaza* & le *Tigre* ont leurs sources dans les Montagnes des *Corrégimens* de *Riobamba*, de *Latacunga* & de *S. Michel d'Ibarra*. La *Coca* & le *Napo* viennent de la Cordilliere de *Cotopacsi*. Ces deux Rivieres, après avoir longtems couru à quelque distance l'une de l'autre, se joignent en retenant le nom de *Napo*, & vont se perdre dans le *Marañon*, mais ce n'est qu'après avoir parcouru plus de deux cens lieues en droite ligne, de l'Ouest à l'Est, avec une inclinaison presqu'imperceptible vers le Sud. *Christoval d'Acuña* prenoit le *Napo* pour le véritable *Marañon*, parcequ'étant la plus considérable de toutes les Rivieres qu'on vient de nommer, c'est à elle que la plupart des autres se joignent.

LE *Putuo-Mayo*, ou l'*Ica*, vient des Montagnes du *Corrégiment* de *S. Michel d'Ibarra* & de celles de *Pasta*. Cette Riviere, après avoir parcouru plus de trois cens lieues, entre Est & Sud-Est, se jette dans le *Marañon* beaucoup plus à l'Orient que le *Napo*. Enfin la Riviere de *Conquête*, qui vient du *Popayan*, se divise en deux bras, dont l'un, qui est le plus Occidental, entre, sous le nom d'*Yupura*, dans le *Marañon*, par sept ou huit bouches, si écartées les unes des autres, qu'entre la première & la dernière on compte plus de cent lieues. Le second bras, qui a son cours plus à l'Orient, n'est pas moins célèbre sous le nom de *Rio Negro*. On croit que c'est par le *Negro* que l'*Orinoque* communique avec le *Marañon*. C'est l'opinion de *M. de la Condamine*, qui cite une Lettre du *Pere Ferreira*, Recteur du *College de Gran-Para*, où l'on trouve qu'en 1744, quelques Portugais d'un *Camp volant*, qui avoient pris poste sur *Rio Negro*, s'étant embarqués sur cette Riviere, l'avoient descendue jusqu'à assez près des *Missions* de l'*Orinoque*, dont ils avoient rencontré le *Supérieur*, avec lequel ils avoient remonté au *Camp volant*, sans faire aucun chemin par terre.

*M. DE LA CONDAMINE* ajoute les réflexions suivantes: la Riviere de *Coquete* vient de *Mococa*, Pays voisin d'*Almaguer* dans la *Jurisdiction* de *Popayan*, qui est à l'Occident. Cette Riviere qui tire son nom d'un petit lieu,

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENCE  
DE QUITO.

Sources  
moins éloi-  
gnées, & Ri-  
vieres qui lui  
viennent du  
Nord.

Sentiment de  
*M. de la Con-*  
*damine.*

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIEN-  
CE DE QUITO.

Trois routes  
de Quito au  
Marañon.

près duquel elle passe, assez proche de sa source, prend son cours vers l'Orient, inclinant un peu au Sud, & se partage en deux bras, l'un qui court plus au Sud sous le nom d'*Yapura*, lequel, subdivisé ensuite en plusieurs autres bras, se jette, comme on l'a dit, dans le Marañon par sept ou huit bouches: l'autre, continuant sa route vers l'Orient, se subdivise encore en deux bras, dont l'un prend son cours vers le Nord-Est & entre dans l'Orinoque; & l'autre, qui court au Sud-Est, est le Rio Negro.

ON arrive au Marañon par trois différentes routes, en partant de Quito; toutes trois fort incommodes, par la quantité de roches & de pierres dont elles sont semées, & par la nature du climat; de sorte que les trois quarts du tems, il faut faire cette marche à pié. La premiere route, qui est aussi la plus proche de Quito, passe par Baeza & Archidona, d'où l'on va s'embarquer sur le Napo. La seconde est par Hambato, passe par Patate & au pié de la Montagne de Tuaguragua, & va de-là jusqu'au Pays de la Canelle, où l'on trouve la Riviere de Bobonaza, qui se joint à celle de Pastaza, pour aller se perdre toutes deux dans le Marañon. Le troisieme chemin prend par Cuença, Loja, Valladolid & Jaen. On a déjà remarqué que le Village de Chuchunga, à quatre journées de cette dernière Ville, est le lieu où l'on s'embarque pour entrer bientôt dans le Marañon. De ces trois routes, la dernière est la seule qui soit praticable pour les Bêtes de charge; mais elle est la moins fréquentée, parcequ'elle est la plus longue. Les Missionnaires, qui font ces voyages plus fréquemment que personne, préfèrent par cette raison les deux autres, avec toutes leurs incommodités.

DANS le cours immense du Fleuve, depuis Chuchunga jusqu'à la Mer, il se trouve des endroits, où ses bords, resserrés par les terres, forment divers détroits; & la rapidité de ses eaux rend ces passages fort dangereux. Dans quelques autres lieux son cours changeant tout d'un coup de direction & se recourbant, l'eau heurte avec violence les rochers escarpés de ses bords; ce qui lui fait former des tournoiements qui les rendent comme immobiles; & ce repos apparent n'est gueres moins dangereux pour les Bâtimens, que les détroits dont ils sont heureusement sortis. Le plus célèbre de ces détroits, par ses dangers, est celui qu'on rencontre entre Sant' Jago de las Montañas & Borja, auquel on donne le nom de *Pongo de Manceriche*. Pongo, en Indien, signifie une Porte; & ces Peuples nomment ainsi généralement tous les lieux étroits. Manceriche est le nom d'une Contrée voisine. Les Relations Espagnoles font ce passage si étroit, qu'elles ne lui donnent que vingt-cinq vares de large. Elles assurent qu'il a trois lieues de long, qui se font en un quart d'heure de tems, sans autre secours que le mouvement de l'eau, & par conséquent avec beaucoup de danger; car ce seroit à raison de douze lieues par une heure, & cette vitesse est étonnante. Mais M. de la Condamine, qui a tout examiné, observe Dom d'Ulloa, avec l'attention d'un Philosophe, & dont le témoignage l'emporte sans doute sur celui des Voyageurs ordinaires, donne au Pongo, dans l'endroit où il est le plus étroit, vingt-cinq toises de large, ce qui fait un peu plus de soixante-trois vares, & ne lui donne que deux lieues de long, depuis l'endroit où commence le rétrécissement jusqu'à la Ville de Borja. Il ajoute, qu'il fit ces

Ce que c'est  
que Pongo de  
Manceriche.

Témoignage  
de M. de la  
Condamine.

deux lieues  
aucune va-

LA largeur  
de son cou-  
deur, ce d-  
de grandes  
son cours,  
sa vitesse.  
pour forme  
depuis l'en-  
cident du  
une infinité  
au-dessous  
Cet endroit  
Postes de l'  
Orientale d-  
mence à s-  
deux cens

APRÈS a-  
& de Rivie-  
détroits; a-  
toutes fort-  
Riviere de  
eaux, com-  
grand espa-  
*Los Joann-*  
chure du  
prenant fo-  
reçoit la R-  
qui a plus  
de *Tocanti-*  
sur le bord  
*Capi*, qui  
Après la jo-  
figure d'un  
comme le  
deux, une  
Cette Ile a  
deux bouch-  
entre le Ca-  
de quarant-  
Rivieres q-  
même Cap

ON a vu

(k) Espec-  
décrite.

deux lieues dans une *Balze* (k), en cinquante-sept minutes; ce qui ne blesse aucune vraisemblance.

LA largeur & la profondeur du Fleuve sont proportionnées à la longueur de son cours. Il faut supposer que dans les détroits il gagne, en profondeur, ce qu'il perd de sa largeur; car il reçoit peu d'augmentation de tant de grandes Rivieres qui lui apportent le tribut de leurs eaux. Il continue son cours, sans aucun changement sensible dans sa largeur ordinaire, ni dans sa vitesse. Cependant ses eaux se déploient quelquefois au large; mais c'est pour former une grande quantité d'Iles, qu'on remarque particulièrement depuis l'embouchure du Napo, jusqu'à celle du Coari, qui est un peu à l'Occident du Negro. Là, divisé en plusieurs bras, il forme dans cet espace une infinité d'Iles. Ensuite il réunit ses eaux dans un seul Canal. Cent lieues au-dessous de l'embouchure du Negro ses bords recommencent à se rétrécir. Cet endroit, où les Portugais ont des Forteresses, comme ils en ont dans les Postes de *Para*, *Curupa*, & *Macapa*, sur les rives du Fleuve, & sur la rive Orientale du Negro, se nomme le Détroit de *Pauxis*. C'est-là qu'on commence à sentir les effets de la Marée, quoique de-là il y ait encore plus de deux cens lieues jusqu'à la Mer.

APRÈS avoir parcouru un immense espace, reçu dans son sein tant d'Eaux & de Rivieres différentes, formé des tours & des détours, des sauts & des détroits; après s'être divisé en divers bras; après avoir formé tant d'Iles de toutes sortes de grandeurs, le Marañon commence, dès l'embouchure de la Riviere de *Xingu*, ou *Chingu*, à tourner vers le Nord-Est, en étendant ses eaux, comme pour entrer dans la Mer avec plus de majesté; &, dans ce grand espace, il forme de nouvelles Iles. La plus remarquable est celle de *Los Joannes*, ou *Marayo*, formée à vingt-cinq lieues au-delà de l'embouchure du *Xingu*, par un Bras, ou un Canal, nommé *Tagipuru*. Ce Bras, prenant son cours au Sud, presque à l'opposite du cours même du Fleuve, reçoit la Riviere *Dos Bocas*, qui est composée du *Guanupu* & du *Pacayas*, & qui a plus de deux lieues de large à son embouchure. Il reçoit ensuite celle de *Tocantines*, dont l'embouchure est encore plus large; celle de *Muju*, sur le bord oriental de laquelle est bâtie la Ville de *Gran-Para*, & celle de *Capi*, qui baigne aussi les murs de cette Ville en se jettant dans le *Muju*. Après la jonction du *Dos Bocas*, le *Tagipuru*, tirant vers l'Orient, trace la figure d'un Arc jusqu'à la Riviere de *Tocantines*, d'où il court au Nord-Est comme le Marañon; ce qui donne à l'Ile de *Los Joannes*, qui est entre deux, une forme presque triangulaire, quoiqu'un peu arrondie vers le Sud. Cette Ile a plus de cent cinquante lieues de circonférence, & sépare les deux bouches par lesquelles ce Fleuve entre dans la Mer. La principale est entre le Cap *Maguari*, qui est dans l'Ile, & le Cap du Nord; sa largeur est de quarante-cinq lieues. L'autre, qui est celle du Canal de *Tagipuru* & des Rivieres qui l'ont joint dans son cours, a douze lieues de large, depuis le même Cap *Maguari* jusqu'à la Pointe de *Figioca*.

On a vu, dans le Journal de *Vincent Yañez Pinson* (l), la premiere décou-

(k) Espece de Barque Péruvienne, qui sera décrite.

(l) Au Tome XVIII. de ce Recueil.

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIEN-  
CE DE QUITO.

Comment le  
Gouverne-  
ment de May-  
nas s'est for-  
mé.

Fondation  
de San Fran-  
cisco de Borja.

Entreprises  
pour la con-  
noissance du  
Pays.

verte de l'embouchure du Marañon, & dans celui de *François d'Orellana (m)*, l'Histoire du premier Voyage qu'on ait entrepris pour suivre son cours. Ici, sans anticiper sur des Relations postérieures (n), & dans l'unique vue d'achever la description de Quito, il suffira d'expliquer par quels degrés le Gouvernement de Maynas s'est formé, & l'état dans lequel il est aujourd'hui.

En 1559, c'est-à-dire près de vingt ans après le Voyage d'Orellana, le Marquis de *Cañete*, alors Viceroy du Pérou, joignit à quantité d'autres entreprises, celle de former des Etablissmens dans un Pays dont on ne connoissoit encore que l'existence & le nom. *Pedro d'Orsua* fut chargé de ses ordres, avec les titres pompeux de Gouverneur & de Conquérant. Mais à peine eut-il mis le pié dans le Pays, qu'il y fut tué par des Perfides; & la plupart de ses Gens ayant eu le même sort l'expédition demeura suspendue. En 1602, un Jésuite, nommé le Pere *Raphaël Ferrès*, ne suivant que son zèle pour l'établissement d'une Mission, descendit le Fleuve, & reconnut les terres voisines jusqu'au Confluent, où l'on doit se rappeler que *Sanchez de Vargas* avoit été abandonné par Orellana. Ce Missionnaire revint à Quito, avec les lumieres qu'il avoit recueillies sur différentes Nations. En 1616, vingt Soldats Espagnols de Sant' Jago de Montañas, dans la Province d'Yaguarfango, poursuivant quelques Indiens qui avoient commis un meurtre dans cette Ville, s'embarquerent sur le Marañon, qu'ils suivirent dans leurs Canots jusqu'à la Nation des Maynas. Ils y furent recus avec tant d'amitié, qu'à leur retour & sur leur récit, *François de Borgia*, Prince d'*Esquilache*, Viceroy du Pérou, reprit l'espérance d'y former une Colonie. Il se passa néanmoins deux ans avant qu'il en eut fait les préparatifs: mais, en 1618, il fit partir Dom *Diego Baca de Vega*, avec le titre de Gouverneur du Pays de Maynas & du Marañon. Cet Officier, naturellement judicieux, fut cultiver les favorables dispositions qui subsistoient encore dans les Indiens de Maynas, & parvint, en 1634, à fonder dans leurs Terres une Ville qui fut érigée en Capitale de son Gouvernement, sous le nom de *San Francisco de Borja*. Ensuite la Prédication de l'Evangile continua, par degrés, ce qu'il avoit commencé avec tant de succès.

En 1635 & 1636, plusieurs Religieux Franciscains, partis de Quito, prirent la route du Marañon: mais la plupart n'ayant pu résister aux fatigues du voyage, & rebutés d'avoir été quelques jours errans dans les Montagnes & les Déserts, retournerent sur leurs traces. Il n'en resta que deux, *André de Toledé* & *Dominique de Brieda*, tous deux Freres Lais, qui, plus zélés ou plus curieux, pénétrèrent constamment dans le Pays, escortés de six Soldats d'une Compagnie qui avoit été commandée pour les suivre, mais dont le reste étoit retourné à Quito avec les Missionnaires auxquels le courage avoit manqué. *Juan de Palacios*, leur Capitaine, resté aussi avec les deux Freres, fut tué quelques jours après dans un combat contre les Indiens sauvages. Cette nouvelle disgrâce n'abattit ni les deux Religieux ni les six Soldats. Ils con-

(m) Ci-dessus, dans la Relation du Voyage de Gonzale Pizarre au Pays de Quixos. aux différens noms du Fleuve, & quelque éclaircissmens sur la Nation des Amazones.

(n) On y verra tout ce qui appartient

tinuerent  
choient,  
au cours d  
frances, j  
Fleuve.  
y furent re  
commande  
Flotille de  
*Texeira*,  
plus tranq  
dats s'em  
difficile qu  
on arriva,  
rifsdition  
deux Fran  
l'Audience  
*brera*, Co  
veaux ord  
Flotille Pe  
ques Perf  
qui conce  
suite en l  
des. Deu  
*da*, furent  
to, le 16  
le 12 Dé  
Espagne l

Dans l'  
Peres *Ga*  
à répandr  
jusqu'à la  
une extre  
chées, pa  
des Indie  
ges, bien  
au Pere S  
ça l'exerc  
de tems i  
rent une  
Quito, o  
vier 1689  
née. Le  
Cour de  
alors pou  
chure du

(o) Voy  
XIX.

tinuerent de braver tous les périls; & parvenus enfin à la rive qu'ils cherchoient, ils se mirent dans une espece de Pirogue, qu'ils abandonnerent au cours de l'eau, & qui les porta heureusement, quoiqu'avec mille souffrances, jusqu'au *Para*, Ville fondée par les Portugais à l'embouchure du Fleuve. La Couronne de Portugal étant alors unie à celle d'Espagne, ils y furent reçus avec toute sorte de faveurs. *Jacome Raymond de Noroña*, qui commandoit dans cette Contrée, profita de leurs lumieres. Il équipa une Flotille de Canots, dont il donna le commandement au Capitaine *Pedro Texeira*, avec ordre de remonter le *Marañon* pour faire des observations plus tranquilles. Cette petite Flotte, où les deux Religieux & les six Soldats s'embarquerent, partit le 18 d'Octobre 1637. La navigation fut aussi difficile qu'on peut se le figurer, contre le courant du Fleuve. Cependant on arriva, le 24 de Juin de l'année suivante, à *Payamino*, Port de la Jurisdiction du Gouvernement de *Quixos*. De-là *Texeira* se rendit, avec les deux Franciscains & les six Soldats, à *Quito*, où, sur le rapport qu'il fit à l'Audience, & sur l'information qu'on se hâta d'envoyer à *Lima*, *Dom Cabrera*, Comte de *Chincho*, qui gouvernoit alors le Pérou, donna de nouveaux ordres pour le succès d'une si grande entreprise. Ils portoient que la Flotille Portugaise retourneroit au *Para*, mais qu'elle prendroit à bord quelques Personnes d'une capacité reconnue, qui examineroient à loisir tout ce qui concernoit le *Marañon* & les Pays qu'il arrose, & qui passeroient ensuite en Espagne, pour communiquer leurs observations au Conseil des Indes. Deux Jésuites, le Pere *Christoval d'Acuña*, & le Pere *André d'Artieda*, furent destinés à l'exécution de ce grand dessein. Ils partirent de *Quito*, le 16 Février 1639; & s'étant embarqués sur le Fleuve, ils arriverent le 12 Décembre de la même année, au *Para*, d'où ils allerent publier en Espagne leur fameuse Relation (o).

Dans l'intervalle, c'est-à-dire dès l'an 1637, deux autres Jésuites, les Peres *Gaspard de Cuxia* & *Luc de Cuebas*, avoient commencé heureusement à répandre l'Évangile dans le Pays de *Maynas*. Ces progrès continuerent jusqu'à la fin du siècle, où l'on répéta la reconnoissance du Fleuve, avec une extreme surprise de trouver la plus grande partie de ses Terres défrichées, par l'établissement des Missions. Ses bords, autrefois habités par des Indiens plus féroces que les Bêtes, sont aujourd'hui couverts de Villages, bien situés & peuplés d'Habitans raisonnables. C'est particulièrement au Pere *Samuel Fritz*, qu'on attribue cette heureuse révolution. Il commença l'exercice de son Ministère, en 1686, avec tant de succès, qu'en peu de tems il convertit plusieurs Nations entieres. Mais ses travaux lui causèrent une maladie, qui l'obligea de se faire transporter au *Para*, plutôt qu'à *Quito*, où le voyage eut été plus difficile. Il partit le dernier jour de Janvier 1689, & ne pût arriver au *Para* avant le 11 Septembre de la même année. Le rétablissement de sa santé, & l'attente de quelques ordres de la Cour de *Lisbonne*, l'y retinrent jusqu'au mois de Juillet 1691. Il partit alors pour retourner dans ses Missions, qui s'étendant déjà depuis l'embouchure du *Napo* jusqu'à celui du *Négro*, comprenoient les *Omaguas*, les *Tu-*

(o) Voyez-en l'Extrait, ci-dessous, dans un Article particulier.

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENCE  
DE QUITO.

Comment  
les bords du  
*Marañon* se  
sont peuplés.

On en est re-  
devable au  
Pere Samuel  
Fritz, Jésuite.

Ses travaux.

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIEN-  
CE DE QUITO.

*rumaguas*, les *Aysuaves*, & d'autres Nations voisines, les plus nombreuses du Fleuve. Le 13 Octobre de la même année, il arriva au Bourg qui porte le nom de *N. D. des Neiges*, principale Habitation des *Yurumaguas*; & n'ayant pas visité moins de quarante Villages, qui étoient sous sa direction, il passa au Bourg de la *Laguna*, qui est comme la Capitale de toutes les Missions du Pays & la résidence du Supérieur général. Ensuite il se rendit à Lima, pour informer de ses Observations le Comte de la *Moncloa*, alors Viceroy du Pérou. Il fit ce voyage par la Riviere de Guallaga, d'où il entra dans le *Paranura*; & de-là il passa à *Moyabamba*, à *Chachapoyas*, *Caxamalca*, *Truxillo* & *Lima*.

Sa carte, gravée à Quito.

Ce zélé Missionnaire retourna sur le *Marañon*, au mois d'Août 1693, & prit sa route par la Ville de *Jaen de Bracamoros*, pour s'instruire des situations & du cours des Rivières qui viennent du Sud. Ses lumières le mirent en état de dresser une Carte de ce fameux Fleuve, gravée à Quito en 1707. *Dom d'Ulloa* observe qu'elle manquoit d'exactitude, parceque le *Pere Fritz* n'avoit pas eu les instrumens nécessaires pour observer les Latitudes & les Longitudes des principaux lieux, ni pour connoître la direction des Rivières & déterminer les distances: mais comme on n'en avoit point encore publié d'autre, où l'origine & le cours des eaux, qui se jettent dans le *Marañon*, & le cours même de ce Fleuve fussent marqués jusqu'à la Mer, elle ne laissa pas d'être bien reçue.

Le nombre des Nations soumises étoit si grand, dès la fin du dernier siècle, que l'espace d'une année suffisoit à peine au *Pere Fritz*, pour faire la visite des Villages qui étoient sous sa direction; sans compter ceux des autres Nations, qui avoient aussi leurs Missionnaires, telles que les *Maynas*, les *Xebares*, les *Cocamas*, les *Panes*, les *Chamicures*, les *Aguans*, les *Muniches*, les *Otanabes*, les *Roamayfas*, les *Gaës*, & d'autres, moins considérables.

Situation de  
Borja, Capitale  
du Gouver-  
nement de  
Maynas.

*BORJA*, Capitale du Gouvernement, est situé, comme on l'a dit, dans le Pays particulier de *Maynas*, à quatre degrés vingt-huit minutes de Latitude Australe, un degré cinquante-quatre minutes à l'Orient du Méridien de Quito. Cette Ville ne diffère point, dans sa grandeur & sa structure, de celles du Gouvernement de *Jaen*; & le Peuple qui l'habite, quoique mêlé de Métifs & d'Indiens, est moins nombreux encore que celui de *Jaen de Bracamoros*, sans que la résidence du Gouverneur ait servi beaucoup à l'augmenter. La Lagune, ou *Sant' Fago de la Laguna*, principal Village des Missions, est situé sur le bord Oriental de la Riviere de Guallaga. Les autres Villages, dépendans du Gouvernement de *Maynas* & de l'Evêché de Quito, sont:

Principales  
Places de sa  
Jurisdiction.

Sur le *Napo*, *St. Barthelemi de Necoya*, *St. Pierre d'Aguarico*, *St. Stanislas d'Aguarico*, *St. Louis de Gonzague*, *Ste Croix*, *Nom de Jésus*, *St. Paul de Guajoya*, *Nom de Ste Marie*, *St. Xavier d'Yaoguatès*, *St. Jean-Baptiste de los Encabellados*, *Reine des Anges*, *St. Xavier d'Urarinès*.

Sur le *Marañon* ou la Riviere des Amazones, *St. François de Borgia*, *St. Ignace de Maynas*, *St. André de l'Alto*, *St. Thomas d'Andoas*, *Simigaës*, *St. Joseph de Pinches*, la *Conception de Caguapanes*, la *Présentation de Chayabitas*, la *Conception de Xebaros*, l'*Incarnation de Panapuris*, *St. Antoine de la*

ufes  
por-  
&  
on,  
Mis-  
lit à  
Vi-  
ntra  
axa-

, &  
tua-  
rent  
707.  
ritz  
c les  
vic-  
pu-  
lara-  
elle

fie-  
e la  
s au-  
mas,  
lumi-  
bles.  
ns le  
titu-  
n de  
, de  
mélé  
de  
p à  
lage  
Les  
é de

Sta-  
Paul  
e de

St.  
St.  
abi-  
le la



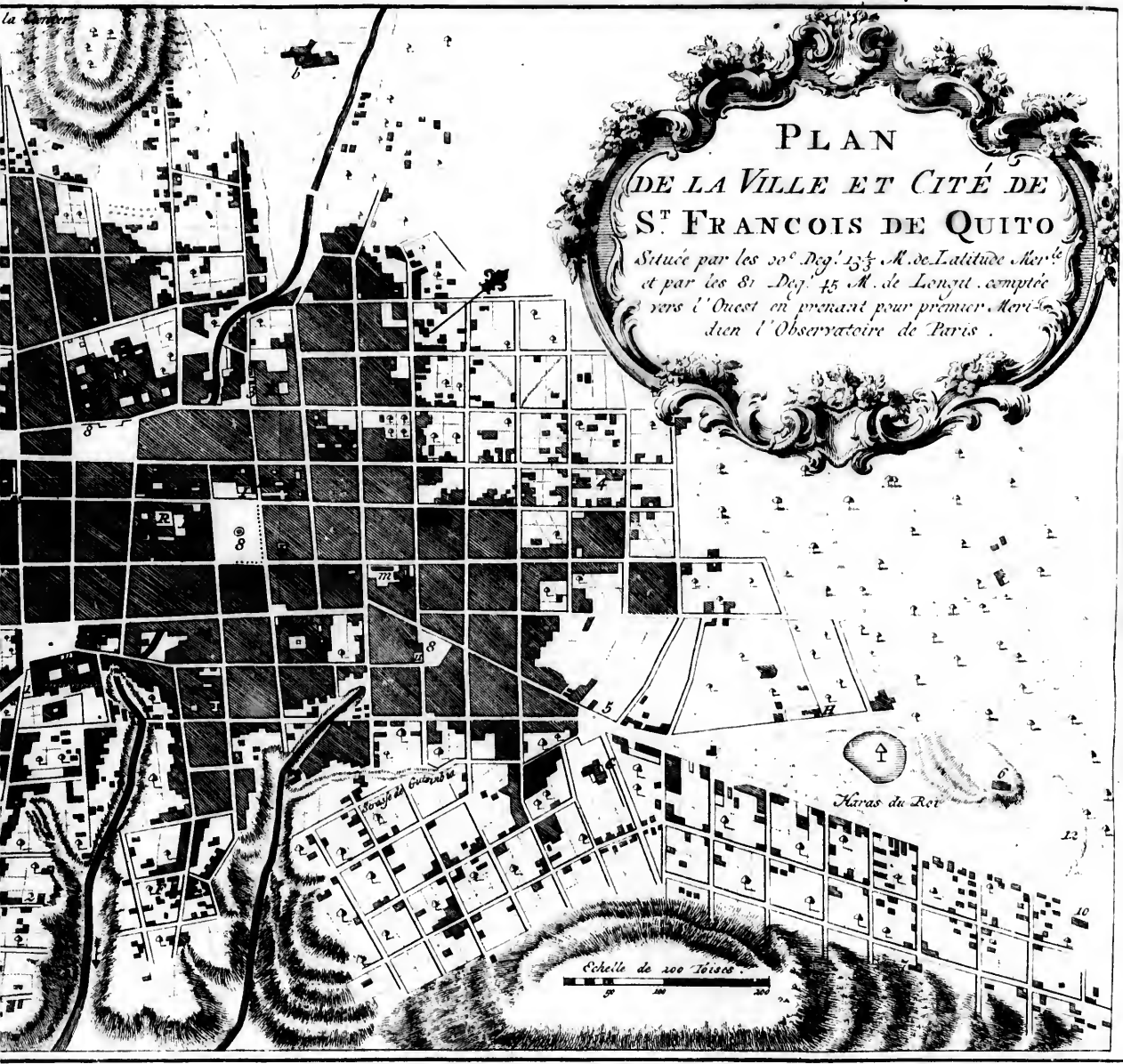
- A. l'Eglise Cathedrale
- B. le Sagrario
- C. Paroisse de S<sup>te</sup> Barbe
- D. Paroisse de S<sup>t</sup> Roch
- E. Paroisse de S<sup>t</sup> Sebastien
- F. Paroisse de S<sup>t</sup> Marc
- G. Paroisse de S<sup>t</sup> Blaise
- H. Paroisse de S<sup>te</sup> Prisque
- I. Palais de l'Audience
- K. Maison du Cabildo
- L. Palais de l'Evêque
- M. Chapelle Royale
- N. Prison d'Etat
- O. Prison ordinaire
- P. S<sup>te</sup> Marie Maison de force pour les Femmes
- Q. Eglise et Collège R<sup>el</sup> de S<sup>t</sup> Fernand
- R. Collège de S<sup>t</sup> Louis
- S. S<sup>t</sup> Dominique
- T. S<sup>t</sup> François
- V. S<sup>t</sup> Augustin
- X. la Merce
- Z. Jesuites
- 3. S<sup>t</sup> Jacques
- a. Recollets de S<sup>te</sup> Domingo
- b. Recollets de la Merce
- d. Religieuses de la Conception
- c. Religieuses de S<sup>te</sup> Catherine
- f. Religieuses de S<sup>te</sup> Claire
- g. Carmelites de Quito
- h. Carmelites de la Tacunga
- m. Eglise neuve des memes
- n. Beaterie des filles de la Merce
- p. Hôpital de Bethleem
- q. Hermitage de Notre Dame de Ilarcas
- r. Chapelle de Jerusalem
- s. Chapelle de la Reine des Anges
- t. Eglise de S<sup>t</sup> Bonaventura
- x. Chapelle de N. D. de Cantuña
- y. Chapelle des Indiens
- 1. Chapelle de N. D. de los Desamparados ou des Abandonnés
- 2. Hermitage de S<sup>t</sup> Christ de la Loma
- 3. Chapelle de S<sup>t</sup> Jean de Latran
- 4. Hermitage de N. D. de Consolation
- 5. le S<sup>t</sup> Christ de la Paz
- 6. Hermitage de la vraie Croix
- 7. Eglise de N. D. de Bethleem
- 8. Fontaines
- 9. Moulins
- 10. Moulin a foulon
- 11. Boucherie
- 12. Gibet
- 13. Maison ou se firent les premieres observations de la Latitude et de l'obliquite de l'Ecliptique
- 14. Maison ou se firent les Secondes observations de Latitude
- △. Lagune qui est quelquefois a sec
- †. Le Panecillo, Colline élevée de 100 Toises au dessus du Plan de la Place Mayor



la Cour

PLAN  
 DE LA VILLE ET CITÉ DE  
 S.<sup>T</sup> FRANCOIS DE QUITO

*Située par les 50<sup>e</sup> Deg. 15<sup>3</sup> M. de Latitude Merle  
 et par les 81 Deg. 45 M. de Longit. comptée  
 vers l'Ouest en prenant pour premier Meri-  
 dien l'Observatoire de Paris.*



Plaza del Rey

Echelle de 200 Toises



- A. l'Eglise Cathedrale
- B. le Sagrario
- C. Paroisse de S<sup>te</sup> Barbe
- D. Paroisse de S<sup>te</sup> Roch
- E. Paroisse de S<sup>te</sup> Sebastien
- F. Paroisse de S<sup>te</sup> Anne
- G. Paroisse de S<sup>te</sup> Blaise
- H. Paroisse de S<sup>te</sup> Prisque
- I. Palais de l'Audience
- K. Maison du Cabildo
- L. Palais de l'Eveque
- M. Chapelle Royale
- N. Prison d'Etat
- O. Prison ordinaire
- P. S<sup>te</sup> Marche Maison de force pour les Femmes
- Q. Eglise et Collège R<sup>oi</sup> de S<sup>te</sup> Bernard
- R. Collège de S<sup>te</sup> Louis
- S. S<sup>te</sup> Dominique
- T. S<sup>te</sup> Francois
- V. S<sup>te</sup> Augustin
- X. la Merce
- Z. Sacristie
- 1. S<sup>te</sup> Jacques
- a. Recollets de S<sup>te</sup> Domingo
- b. Recollets de la Merce
- d. Religieuses de la Conception
- e. Religieuses de S<sup>te</sup> Catherine
- f. Religieuses de S<sup>te</sup> Claire
- g. Carmelites de Quito
- h. Carmelites de la Tacunga
- m. Eglise neuve des memes
- n. Beaterie des filles de la Merce
- p. Hospital de Bethleem
- q. Hermitage de N<sup>re</sup> Dame de Ilavaca
- r. Chapelle de Jerusalem
- s. Chapelle de la Reine des Anges
- t. Eglise de S<sup>te</sup> Bonaventure
- x. Chapelle de N. D. de Contuina
- y. Chapelle des Indiens
- 1. Chapelle de N. D. de los Desamparados ou des Abandonnés
- 2. Hermitage de S<sup>te</sup> Christ de la Loma
- 3. Chapelle de S<sup>te</sup> Jean de Latran
- 4. Hermitage de N. D. de Consolation
- 5. le S<sup>te</sup> Christ de la Paz
- 6. Hermitage de la vraie Croix
- 7. Eglise de N. D. de Bethleem
- 8. Fontaines
- 9. Moulins
- 10. Moulin a foulon
- 11. Boucherie
- 12. Gibet
- 13. Maison ou se firent les premieres observations de la Latitude et de l'obliquite de l'Ecliptique
- 14. Maison ou se firent les secondes observations de Latitude
- 15. Lagune qui est quelquefois a sec
- 16. Le Pancillo, Colline élevée de 106 toises au dessus du Plan de la Place Mayor

Lag  
Neig  
gua  
St.  
des  
C  
men  
peup  
ñon  
avec  
mém  
avec  
Cep  
rema  
des  
douc  
de fin

Ou  
terre  
que  
avoir  
les a  
gnols  
encor  
SA  
298  
ridien  
le, fi  
des,  
Sud.  
par f  
autre  
cette  
de pl  
les on  
creva  
des,  
terrei  
& qu  
du fe  
étend

*Laguna, St. Xavier de Chamicuro, St. Antoine d'Aguanos, Notre-Dame des Neiges d'Yurimaguas, St. Antoine de Padoue, St. Joachim de la grande Omagua, St. Paul de Naptanos, St. Philippe d'Amaonas, St. Simon de Nahuapo, St. François Régis d'Yameos, St. Ignace de Pexas y Caumares, Notre-Dame des Neiges, St. François Régis du Baradero.*

DESCRIP-  
TION DE  
L'AUDIENCE  
DE QUITO.

OUTRE ces Villages, qui subsistent depuis longtems, plusieurs autres commencent à se peupler d'Indiens nouvellement convertis. D'autres, quoique peuplés d'Infidèles, sur le bord des Rivieres qui se jettent dans le Marañon, ou plus éloignés encore de ce Fleuve, vivent en bonne intelligence avec les Missionnaires & les Habitans des Villages Chrétiens, & viennent même y trafiquer. Les usages de toutes ces Nations se ressemblent, mais avec quelques différences, surtout dans le langage, dont chacune a le sien. Cependant cette différence est moins grande, que celle qu'on fera bientôt remarquer dans d'autres dialectes de la Langue générale du Pérou. Celle des *Yameos* est la plus difficile; celle des *Omaguas*, la plus aisée & la plus douce. On reviendra, dans un autre Article, à ce qu'il y a de curieux & de singulier dans leurs usages.

## §. XI.

*Description de la Ville de Quito.*

OUBLIONS que depuis près d'un an Quito est ruiné par un tremblement de terre; c'est dans la splendeur où cette Ville étoit encore l'année dernière, que nous la représentons, sur le témoignage de nos Voyageurs. Après avoir été soumise, comme on l'a vu dans la Relation de la Conquête, par les armes de Belalcazar, qui la rebâtit en 1534, en y établissant les Espagnols, elle reçut de lui le nom de *San Francisco de Quito*, qu'elle conserve encore.

DESCRIP-  
TION DE  
QUITO.

Sa situation est à 13 minutes, 33 secondes, de Latitude Australe, & 298 degrés, 15 minutes, 45 secondes, de Longitude, comptée du Méridien de Ténérife; dans l'intérieur des terres de l'Amérique Méridionale, sur le côté Oriental de la partie Occidentale de la Cordilliere des Andes, à la distance d'environ trente-cinq lieues des Côtes de la Mer du Sud. Elle a, au Nord, la Montagne de *Pichincha*, célèbre dans le Pays par sa hauteur, & par les richesses qu'on prétend qu'elle renferme, sans autre certitude qu'une ancienne tradition. C'est sur le penchant même de cette Montagne que la Ville est bâtie. Elle est non-seulement environnée de plusieurs collines, mais posée sur d'autres, par des crevasses, auxquelles on donne le nom de *Guaycos*, & qui sont les vallées du *Pichincha*. Ces crevasses la traversent d'un bout à l'autre; & quelques-unes sont si profondes, qu'il a fallu des voûtes par dessus, pour donner un peu d'égalité au terrain; de sorte qu'une partie de Quito a ses fondemens sur des Arcades, & que ses rues sont très irrégulières. Sa grandeur est celle de nos Villes du second ordre; mais, dans un terrain moins inégal, elle paroîtroit plus étendue.

Sa situation.

DESCRIP-  
TION DE  
QUITO.

Belles Plai-  
nes voisines.

Pourquoi  
Quito n'est  
pas mieux si-  
tué.

Son Volcan.

Grande Pla-  
ce de Quito.

ON a dit, à l'occasion de ses Corréjimens, qu'elle a dans son voisinage deux spacieuses Plaines; l'une au Sud, nommée *Turu-Bamba*, qui n'a pas moins de trois lieues de long; l'autre au Nord-Est, qui se nomme *Inna-Quito*, & qui s'étend d'environ deux lieues. Elles sont remplies toutes deux de Maisons de Campagne, & de Terres cultivées. La verdure continuelle des herbes, & l'émail des fleurs dont les champs & les côteaux voisins sont couverts, y forment un perpétuel Printems. On nourrit, dans ces champs & sur les collines, de nombreux Troupeaux, qui ne peuvent consumer l'herbe d'un si fertile terroir.

LES deux Plaines se rétrécissent vers la Ville, & forment, en se joignant, une gorge dans l'endroit où les côteaux & les collines paroissent aussi vouloir se joindre. C'est-là que la Ville est placée. Sa situation auroit été plus belle & plus commode dans l'une des deux Plaines: mais ses Fondateurs cherchèrent moins l'agrément & la commodité, que l'honneur, en bâtissant sur le terrain même de l'ancienne Ville des Indiens, & comme sur ses ruines. Ils se contenterent de substituer des édifices solides, à de fragiles cabanes. Peut-être n'espéroient-ils pas que Quito pût beaucoup s'accroître. Cependant on a vu que le séjour de Gonzalé Pizarre en fit tout d'un coup une Ville riche & florissante. Il paroît, par les ruines de quelques rues entières, que le nombre des Habitans y est fort diminué.

VERS le Sud, la partie de Quito située dans cette Gorge que forme la Plaine de *Turu-Bamba*, contient une colline qu'on a nommée *Pancillo*, parcequ'elle a la figure d'un Pain de Sucre. Sa hauteur n'est que d'environ cent toises. Au Sud & à l'Ouest, cette colline fournit d'abondantes sources d'une excellente eau. Au Nord, divers ruisseaux qui se précipitent du *Pichincha* par les *Guaycos*, fournissent à la Ville un autre secours, par des tuyaux souterrains qui les conduisent dans toutes ses parties; & du reste de toutes ces eaux il se forme une Riviere nommée *Machangara*, qui coule vers le Sud. On la passe sur un Pont de pierre.

LA Montagne de *Pichincha* est un Volcan, qui vomissoit des flammes du tems des Indiens; & l'on verra (a) que ce Phénomene s'est renouvelé quelquefois depuis la Conquête. La bouche du Volcan est dans une roche haute, dont la crête est toute calcinée & ressemble au tuf. Il ne vomit plus de feu, & n'exhale même aucune fumée; mais en certains tems il effraye par les ronflemens affreux que le vent produit dans ses cavités intérieures. Les Habitans tremblent alors, au souvenir des ravages qu'il a causés, en couvrant de cendres la Ville & les champs voisins. Le sommet de cette Montagne n'est jamais sans neige & sans glace, dont les Habitans se servent pour rafraîchir leurs liqueurs.

LA grande Place de Quito est quarrée, & ses quatre faces sont ornées de grands Edifices; l'une, de l'Eglise Cathédrale; l'autre, du Palais de l'Audience; la troisième, de l'Hôtel-de-Ville; & la quatrième, du Palais Episcopal. Cette Place, qui est grande, offre au centre une fort belle Fontaine. Le Palais de l'Audience, qui devoit en faire le plus bel ornement, la défigure; les trois quarts sont en ruine: il n'en reste que la Chambre de

(a) Journal de M. de la Condamine, au Chapitre suivant.

l'Audi-  
Rues,  
les; n  
terrein  
aucun  
re. L  
soutien  
A l'ex  
font r  
de cre  
courbu

LA  
petites  
coup,  
les be  
ques-u  
tes un  
cons;  
ne pet  
petites  
matéri  
mais l  
Avant  
Maiso  
n'a pu  
Qui

*Santa*  
& le S  
ches o  
ce qu  
bâtie  
font  
Chefs  
grand  
l'un s  
*San F*  
ces de  
Royal  
seurs  
decim  
gner  
ves d  
*Cathe*  
de La  
LE  
bien

l'Audience, celle de l'Acuerdo & celle des Finances. Les quatre grandes Rues, qui aboutissent aux angles de la Place, sont droites, larges & belles; mais on n'y marche pas longtems sans s'appercevoir de l'inégalité du terrain, c'est-à-dire, sans monter & descendre. Ce défaut ne permet dans aucune partie de la Ville l'usage des carrosses & d'autres especes de voiture. Les Hommes y vont à pié, accompagnés d'un Domestique, qui leur soutient sur la tête un grand parasol, & les Dames se font porter en chaise. A l'exception des quatre rues qu'on vient de représenter, toutes les autres sont tortues, sans ordre & sans agrément: quelques-unes étant traversées de crevasses, les Maisons qui les bordent en suivent les détours & les courbures.

LA Ville a deux autres Places, toutes deux fort spacieuses, & plusieurs petites, près des Couvens & des Eglises, dont l'architecture les orne beaucoup, surtout celle du Couvent de S. Francois, qui pourroit figurer entre les beaux Edifices de l'Europe. Les principales Maisons sont grandes, quelques-unes avec des appartemens dégagés & fort bien distribués. Elles ont toutes un étage, outre le rez-de-chaussée. En dehors, elles sont ornées de balcons; mais les portes & les fenêtres, surtout celles de l'intérieur, sont d'une petitesse choquante, dans le goût des Indiens, qui se persuadent que de petites portes & de petites fenêtres les mettent plus à l'abri du vent. Les matériaux ordinaires des Edifices de Quito sont les briques crues & la boue; mais la terre en est de si bonne qualité qu'ils résistent autant que la pierre. Avant la Conquête, les Indiens employoient cette terre pour bâtir leurs Maisons & toutes sortes de murs. Il en reste un grand nombre que le tems n'a pu détruire.

Quito est divisé en sept Paroisses: *el Sagrario, San Sebastian, San Blas, Santa Barbara, San Roque, San Marcos, & Santa Prisca*. La Cathédrale & le Sagrario sont bien pourvus d'argenterie, d'étoffes précieuses & de riches ornemens; mais les autres Paroisses le sont moins, quoiqu'elles aient ce qui est nécessaire pour le culte. La Chapelle du Sagrario est grande, bâtie de pierre, & d'une fort bonne architecture. Les Couvens de la Ville sont ceux de *S. Augustin*, de *S. Dominique* & de *S. François*, qui sont Chefs de Province; un autre de Dominicains; les Récollets, la Merci, un grand College de Jésuites, deux Colleges pour les études des Séculiers, l'un sous le nom de *S. Louis*, où les Jésuites enseignent, & l'autre nommé *San Fernando*, sous la conduite des Dominicains. Le premier a douze places de Fondation Royale, pour les Fils des Auditeurs & des autres Officiers Royaux. Il est décoré du titre d'Université, & les honoraires des Professeurs sont payés par le Roi. Il est assez remarquable que la chaire de Médecine soit toujours vacante, parcequ'il ne se trouve personne pour enseigner cette science, quoiqu'il n'y ait point de concours, c'est-à-dire de preuves d'habileté à donner. Les Couvens de Filles sont *la Conception, Sainte Catherine, Sainte Claire*, & deux de Carmelites déchaussées; l'un transféré de Latacunga, depuis la ruine de ce Bourg par un tremblement de terre.

Les Colleges des Jésuites & tous les Couvens d'Hommes sont grands, bien bâtis, & d'une richesse extraordinaire. Ceux de Filles, sans être si

DESCRIP-  
TION DE  
QUITO.

Autres Places  
& leurs orne-  
mens.

Paroisses.

Couvens &  
Colleges.

DESCRIP-  
TION DE  
QUITO.  
Origine des  
Hospitaliers  
de Bethlém.

riches, ont aussi leur magnificence. L'Hôpital, qui est distribué en salles pour les Hommes & pour les Femmes, est gouverné par des Religieux de *N. D. de Bethlém*, Congrégation d'Hospitaliers, fondée au Mexique, dans la Province de Guatimala, par *Joséph de Betancour*. Ce premier Religieux de l'Ordre, étoit Fils d'*Amador Gonzales de Betancour* & d'*Anne de Garcia*, & né en 1626 au Village de *Chafna*, ou *Villafuerte*, dans l'Île de Ténérite (a). Après sa mort, la Congrégation qu'il avoit instituée, fut approuvée par le Pape Clément X. le 2 de Mai 1672, & plus formellement le 3 de Novembre 1674. Elle fut érigée depuis en Communauté régulière, par une Bulle d'Innocent XI, du 26 Mars 1687; & depuis elle s'est étendue dans l'Amérique Espagnole. Dès l'an 1671, on lui avoit confié l'Hôpital *del Carmen*, à Lima. On lui donna, en 1678, celui de *Ste. Anne* à Piura; & deux ans après, celui de *S. Sebastien* à Truxillo. Enfin quantité d'autres Villes, ou Bourgs, ayant suivi cet exemple, Quito s'y est aussi conformé. Ces Religieux sont déchaussés; leurs habits sont de bure, d'un brun obscur, & peu différens de ceux des Capucins, auxquels ils ressemblent encore par la barbe; mais ils ont, dessous, une bavette en pointe, d'un quart d'aune de long. Sur un côté du manteau, ils portent l'image de *N. D. de Bethlém*. Ils sont tous Freres Lais. De six en six ans, leur Chapitre s'assemble à Mexico, ou à Lima, pour l'élection d'un Général.

Tribunaux  
de Quito.

L'AUDIENCE Royale, établie en 1563, est le premier Tribunal de Quito. Elle est composée d'un Président, qui est en même tems Gouverneur de toute la Province, de quatre Auditeurs, d'un Fiscal du Roi, & d'un Fiscal Protecteur des Indiens. La Jurisdiction de ce Tribunal s'étend sur tout ce qui appartient à la Province; & ses Jugemens sont absolus, excepté dans un cas d'injustice notoire, où l'appel est ouvert au Conseil suprême des Indes. La Chambre des Finances tient le second rang. Elle est composée d'un Maître des Comptes, d'un Trésorier & d'un Fiscal. Les deniers, qui entrent dans les Caisses, sont les tributs des Indiens des Corrégimens de Quito, de *S. Michel d'Ibarra*, de *Latacunga*, de *Chimbo* & de *Riobamba*, avec les impôts des mêmes lieux, & les droits de Douane des Magasins de *Babahoyo*, *Yaguache* & *Caracol*. Une partie de ces sommes est envoyée à *Carthagene* & à *Ste. Marthe*; une autre, employée aux Pensions du Président, des Auditeurs, des Fiscaux, des Corrégidors, des Curés, des Gouverneurs, & de *Quixos*; une troisième, destinée au payement des Commanderies & des Cacicats. Quito, comme toutes les grandes Villes Espagnoles des Indes, a ses Tribunaux de l'Inquisition, de la Croisade & du bien des Morts. L'*Ayuntamiento*, ou Corps de Ville, consiste en un Corrégidor, deux Alcaldes ordinaires, & un certain nombre de Régidors,

(a) C'est peut-être un des Descendans du célèbre *Betancour*, Gentilhomme François, qui ayant enlevé une Demoiselle, s'étoit retiré dans les Îles Canaries, où il établit le premier une Colonie. Le Pere du Tertre (p. 59) dit qu'en 1622, il vit dans l'Île de *Madera* un Cordelier qui se disoit de cette Famille. On a la vie du Fondateur des Bethlé-

mites en Espagnol, par le Docteur *Medrano*, & l'Histoire de son Ordre imprimée à Seville en 1723. M. Frazier, qui épargne peu les Moines, dit qu'avec un extérieur tout simple, ceux-ci passent pour de fins Politiques, & qu'on leur donne, dans le monde, le nom de *Quintessence de Jésuites* & de *Carmer*. Relation de la Mer du Sud, p. 220.

ou Ec  
causé p  
l'actio  
si oppo  
LE

Archie  
d'un P  
diers C  
vêque  
quatre  
noines  
450.

LA  
tingue  
dens,  
diffère  
fans au  
ci peu  
Métif  
dont  
Villes  
ce son  
pagno  
à Cart  
ge d'a  
gnols  
dérer  
disting  
Habit

Au  
ou M  
dérés  
de Ca  
qu'à C  
pour  
seure  
le pro  
ques-  
d'ave  
a bea  
ne leu  
y reg  
sent  
de l'o  
noirs  
émin

ou Echevins, qui ont le droit d'élire les Alcaldes. Cette cérémonie ne cause pas peu de mouvement dans la Ville, parcequ'elle est divisée en deux Factions, l'une composée des Créoles, l'autre des Européens, & toutes deux si opposées l'une à l'autre, qu'on n'est jamais parvenu à les réunir.

Le Chapitre de la Cathédrale est formé de l'Evêque, d'un Doyen, d'un Archidiaque, d'un Chantre, d'un Ecolatre, d'un Trésorier, d'un Docteur, d'un Pénitencier, d'un Magistral, de trois Chanoines, de quatre Prébendiers & de deux demi-Prébendiers. Leurs revenus sont fixes: ceux de l'Evêque montent annuellement à 24000 Piastras. Le Doyen en a 2500, les quatre premières Dignités 2000 chacune, les trois autres & les trois Chanoines 1500. Les Prébendes sont de 600 Piastras, & les demi-Prébendes de 450. Le Siege Episcopal de Quito fut fondé en 1545.

La Ville est extrêmement peuplée. On y compte des Familles fort distinguées, qui doivent leur origine aux premiers Conquérens, à des Prédicants, à des Auditeurs, ou à d'autres Personnes de considération, venus de différentes Provinces d'Espagne. Elles se sont conservées dans leur lustre, sans aucun mélange d'alliance avec les Habitans d'un ordre inférieur. Ceux-ci peuvent être distingués en quatre classes; les Espagnols, ou Blancs; les Métifs; les Indiens, ou Naturels du Pays; les Negres & leurs Descendans, dont le nombre n'est pas grand à Quito, en comparaison de quelques autres Villes des Indes: car il n'est pas aisé d'y amener des Negres, & d'ailleurs ce sont les Indiens du Pays qui cultivent les terres. Par le simple nom d'Espagnol, on n'entend pas un Européen, qu'on nomme ici *Chapeton*, comme à Carthagene, mais un Homme né de Parens Espagnols, sans aucun mélange d'autre sang. Plusieurs Métifs paroissent plus Européens que ces Espagnols: ils ont la peau blanche & les cheveux blonds; ce qui les fait considérer comme Espagnols, quoiqu'ils ne le soient pas réellement. Ceux qu'on distingue ainsi par la couleur blanche, sont environ la sixième partie des Habitans de Quito.

Au reste, ici comme dans les autres parties des Indes, on appelle *Métifs*, ou *Metics*, ceux qui sont issus d'Espagnols & d'Indiennes. Ils sont considérés suivant les mêmes degrés qu'on a déjà distingués, dans la description de Carthagene, à l'égard des Noirs & des Blancs; avec cette différence, qu'à Quito les degrés ne montent pas si haut, parceque les Métifs passent pour Blancs dès la seconde ou la troisième génération. Leur couleur est obscure, un peu rougeâtre, mais moins que celle des Mulâtres clairs. Tel est le premier degré, ou la procréation d'un Espagnol & d'une Indienne. Quelques-uns néanmoins sont aussi hâlés que les Indiens mêmes, & ne diffèrent d'avec eux que par la barbe, qui leur vient comme en Europe. Mais il y en a beaucoup qui tirent sur le blanc, & qui pourroient passer pour tels, s'il ne leur restoit certaines marques de leur origine, qui les décelent quand on y regarde de près: c'est d'abord un front si étroit, que leurs cheveux paroissent toucher à leurs sourcils, & couvrent les deux temples jusqu'au-dessous de l'oreille; ils sont d'ailleurs rudes, gros, droits comme du crin, & fort noirs. Ajoutez que les Métifs ont le nez petit & mince, avec une petite éminence à l'extrémité de l'os, d'où il se termine en pointe, & se recour-

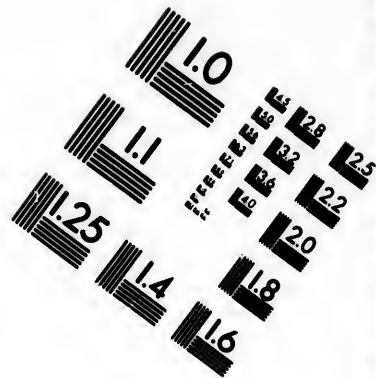
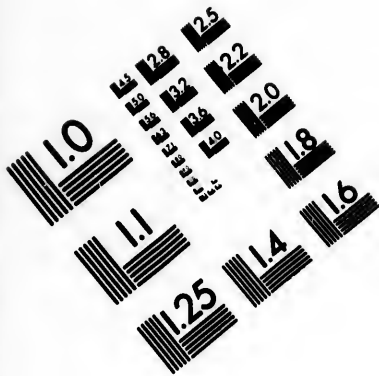
DESCRIPTION  
DE  
QUITO.

Habitans de  
la Ville.

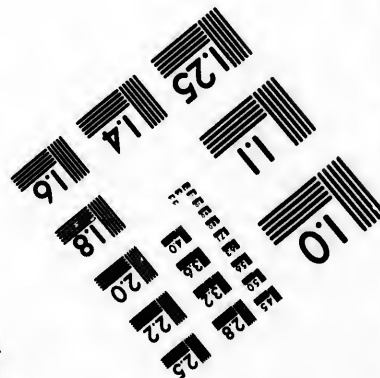
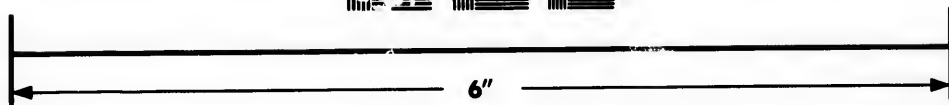
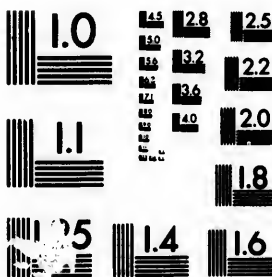
Qualités des  
Métifs de  
Quito.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17

DESCRIP-  
TION DE  
QUITO.

Nombre des  
Habitans.

Orgueilleuse  
pauvreté des  
Espagnols.

Les Métifs  
excellents  
dans les Arts.

Habillement  
des Hommes.

Singularité  
de celui des  
Indiens de la  
Ville.

be vers la levre supérieure. Ces signes, & quelques taches noires sur le corps, découvrent ce que la couleur du teint semble cacher.

LES Métifs, tels qu'on vient de les dépeindre, font à-peu-près le tiers des Habitans de Quito. L'autre tiers est composé d'Indiens; & le reste, qui fait un second sixième, est un mélange de diverses races. Toutes ces classes ensemble montent, suivant les calculs les plus avérés & conformes aux Regîtres des Paroisses, à cinquante ou soixante mille âmes. On conçoit qu'entre les quatre espèces, la principale considération est pour les Espagnols: cependant Dom d'Ulloa les représente comme les plus pauvres & les plus misérables. Ils préfèrent, dit-il, la fainéantise aux richesses; & l'exercice d'une Profession leur paroîtroit avilir leur dignité, qui consiste à n'être ni noirs, ni bruns, ni couleur de cuivre. Les Métifs, moins orgueilleux, apprennent divers métiers, & s'appliquent surtout aux Arts. Ils deviennent Orfèvres, Peintres, Sculpteurs, &c. laissant aux Indiens les occupations purement mécaniques. Plusieurs excellent dans ces Professions, particulièrement dans la Peinture & la Sculpture. On a vu un Métif Peintre, nommé Michel de Sant' Jago, dont les Ouvrages ont acquis de l'estime en Europe, & même à Rome, où quelques-uns de ses Tableaux sont parvenus. En général ils ont un talent singulier pour l'imitation; & l'on est d'autant plus surpris de la perfection avec laquelle ils y réussissent, que le plus souvent ils manquent des Instrumens qui conviennent à leurs entreprises: mais leur penchant est extrême à la paresse. Les Indiens sont sujets au même défaut. Comme la plupart sont Cordonniers, Maçons, Tisserands, &c. c'est d'eux qu'on tire tous les ouvrages de cette nature. Ils sont Barbiers, & fignent aussi adroitement que nos meilleurs Chirurgiens. Mais leur aversion va si loin pour le travail, que pour obtenir une paire de souliers, il faut faire appeler le Cordonnier, lui donner les matériaux nécessaires, & le tenir enfermé jusqu'à la fin de l'ouvrage.

LES Habitans de Quito sont vêtus différemment de la manière d'Espagne. L'habillement des Hommes est une Casaque sans plis, sous une Cape. Elle leur descend jusqu'aux genoux. Les manches sont sans paremens, ouvertes des deux côtés; & sur toutes les coutures du corps & des manches, il y a des boutonnières & deux rangs de boutons pour ornement. Les gens de qualité portent, d'ailleurs, de belles étoffes, où l'or & l'argent ne sont point épargnés. L'habillement des Métifs est bleu, & d'étoffe du Pays, mais il ne diffère point de celui des Espagnols par la forme. Celui des Indiens de la Ville est singulier. Ils ont, premièrement, depuis la ceinture jusqu'au milieu de la jambe, une sorte de chausses, ou de caleçons, de toile blanche de coton, fabriquée dans le Pays, & quelquefois aussi de toile d'Europe. La partie inférieure, qui va le long de la jambe, est ouverte, & garnie d'une dentelle proportionnée à la grossièreté de la toile. La plupart ne portent point de chemise, & se couvrent le corps d'une Camifole de coton noir, qui a la forme d'un sac à trois trous; l'un au milieu, & les deux autres à côté. Le premier sert à passer la tête, les autres à passer les bras, qui restent nus. Cette Camifole couvrant le corps jusqu'aux genoux, ils mettent, par-dessus, un *Capifayo*, espèce de Manteau de serge, percé au milieu,

sur le

le tiers  
e reste,  
tes ces  
formes  
conçoit  
s Espa-  
s & les  
l'exer-  
à n'être  
eilleux,  
iennent  
pations  
articulié-  
, nom-  
en Eu-  
irvenus.  
d'autant  
plus fou-  
: mais  
même  
c. c'est  
& fai-  
version  
il faut  
& le te-

spagne.  
e. Elle  
ouvertes  
, il y a  
gens de  
ne font  
i Pays,  
des In-  
einture  
de toile  
e d'Eu-  
& gar-  
part ne  
e coton  
eux au-  
s bras,  
ux, ils  
ercé au  
milieu,



1. Espagnole de Quito.  
 2. Indienne de distinction.  
 3. Barbier Indien.

4. Metive de Quito.  
 5. Paysan Indien.  
 6. Indienne du Commun.

N. v. de Meer J. f.

milieu  
 Pays.  
 dormir.  
 rien; j  
 liers. C  
 disting  
 Ils port  
 noire,  
 espece  
 portent  
 ni rien  
 l'Espagn  
 les bor

Les  
 la Defe  
 descend  
 pellent  
 Bayette  
 demie d  
 est coup  
 cieufes  
 près du  
 ruban,  
 deux bo  
 fois elle  
 nommet  
 Femmes  
 par la q  
 comme  
 nes, ou  
 il n'entr  
 dant les  
 dans les  
 espece  
 rure, le  
 me form  
 les arrê  
 est plus  
 Elles n'  
 par-dess  
 beau de  
 & leurs  
 des aut  
 fées des  
 rubans;  
 qu'elles

milieu, pour passer la tête, qu'ils couvrent d'un chapeau de fabrique du Pays. Tel est leur plus pompeuse parure. Ils ne la quittent pas même pour dormir. Jamais ils ne changent rien à cette mode, jamais ils n'y ajoutent rien; jamais, non plus, ils ne se couvrent les jambes & ne portent de souliers. Ceux qui sont en état de mener une vie aisée, surtout les Barbiers, se distinguent un peu des autres par la finesse de leur toile & de leur étoffe. Ils portent des chemises, mais sans manches. Autour du cou de la Camifole noire, ils ont une dentelle d'environ quatre doigts de large, qui forme une espece de fraise, en se rabattant devant l'estomac & sur les épaules. Ils portent des souliers, à boucles d'or ou d'argent, mais ils n'ont point de bas, ni rien qui leur couvre les jambes. Au lieu du Capifayo, ils ont la Cape à l'Espagnole; quelques-uns de drap fin, & galonné d'or ou d'argent sur tous les bords.

Les Dames portent le *Faldelin*, espece de jupe qu'on a déjà nommée dans la Description de Guayaquil. Elles ont, sur le corps, une chemise qui ne descend que jusqu'à la ceinture, & quelquefois un Pourpoint, qu'elles appellent *Fuhon*, orné de dentelles & sans agraffes, avec une Manteline de Bayette, qui leur ferme tout le haut du corps. Il consiste en une aune & demie de cette étoffe, dont elles s'enveloppent sans façon, & comme elle est coupée dans la Piece. Tout leur ajustement est garni de riches & précieuses dentelles. Elles portent leurs cheveux en tresses, qu'elles croisent près du chignon, en forme de bourrelet. Leur tête est deux fois ceinte d'un ruban, nommé *Balaca*, qu'elles nouent près de la tempe, du côté où les deux bouts se rencontrent. Il est garni de Diamans & de Fleurs. Quelquefois elles prennent la mante pour aller à l'Eglise, & la jupe ronde, qu'elles nomment *Basquigne*; mais le plus souvent elles y vont en Manteline. Les Femmes Métives, ou Métices, ne sont distinguées des Espagnoles, que par la qualité des étoffes. Celles qui sont dans la pauvreté vont nus pieds, comme les Hommes du même ordre qui ne sont pas plus riches. Les Indiennes, ou Naturelles du Pays, ont deux sortes d'habillemens, dans lesquels il n'entre pas plus d'art que dans ceux des Hommes de leur espece. Cependant les plus riches, & celles qu'on nomme *Chinas*, parcequ'elles servent dans les bonnes Maisons & dans les Couvens de Filles, sont vêtues d'une espece de jupe fort courte, & d'une manteline de Bayette. Pour toute parure, les Indiennes du commun ont un sac de la même étoffe & de la même forme que les Camifoles des Indiens, qu'elles nomment *Anaco*, & qu'elles arrêtent sur les épaules avec deux grosses épingles. L'*Anaco* des Femmes est plus long que la Camifole des Hommes, & descend jusqu'aux jambes. Elles n'y apportent pas plus d'art que de se ceindre le corps d'une ceinture, par-dessus ce sac; & pour manteline, elles se mettent sur le cou un lambeau de la même étoffe, mais noire, qu'elles nomment *Lliela*. Leurs bras & leurs jambes restent nus. Les Femmes des Caciques, des Gouverneurs & des autres Officiers Indiens, ont une troisième sorte d'habillement, composée des deux précédentes, qui consiste dans une espece de jupon, bordé de rubans; par-dessus lequel, au lieu d'*Anaco*, elles mettent une robe noire qu'elles nomment *Aesfa*, & qui leur descend depuis les épaules jusqu'aux ta-

XIX. Part.

D d d

DESCRIP-  
TION DE  
QUITO.

Habillement  
des Dames.

Celui des  
Métives.

Celui des In-  
diennes.

DESCRIP-  
TION DE  
QUITO.

lons. Il est ouvert d'un côté, plissé de haut en bas, & ceint d'un cordon au-dessus des hanches. Au lieu de la Lliela, que les Femmes du commun portent sur les épaules, elles en ont une beaucoup plus grande, qui leur descend depuis le cou jusqu'au bas du jupon, & qu'elles arrêtent sur la poitrine, avec un grand poinçon d'argent. Elles se couvrent la tête d'un linge blanc, doublé par divers plis, dont le bout pend par derrière. Mais ce qui les distingue le plus, c'est qu'elles portent des fouliers. Cet habillement est le même que les Indiennes d'un haut rang portoient du tems des Incas. Les Caciques n'en ont pas d'autre aujourd'hui que celui des Métifs: ils portent la cape, le chapeau & des fouliers, seule parure qui les distingue des Indiens du commun.

Figure & taille des Hommes.

LES Espagnols de Quito sont bien proportionnés dans leur taille; celle des Métifs est presque généralement au-dessus de la médiocre. Les Indiens & les Indiennes sont d'une taille moins haute; mais quoique petits & trapus, la plupart sont fort bien faits. Il s'en trouve néanmoins d'une monstrueuse petitesse. Il y en a d'imbécilles, de muets, d'aveugles, & d'autres auxquels il manque quelque membre en naissant. Ils ont tous la tête bien fournie de cheveux, qu'ils ne coupent jamais, & qu'ils laissent flotter même pendant le sommeil. Ceux des Femmes sont enveloppés d'un ruban; mais depuis le milieu de la tête jusqu'au front, elles les rejettent en avant, & les coupent à la hauteur des sourcils, d'une oreille à l'autre. La plus cruelle injure qu'on puisse faire aux Indiens, est de leur couper les cheveux. Aussi cette peine n'est-elle en usage que pour de grands crimes. Leur chevelure est noire, rude & grossière. Pour se distinguer d'eux, les Métifs se la coupent tout-à-fait; mais les Femmes de la même race n'imitent pas leurs Maris. Jamais les Indiens n'ont de barbe; car on ne sauroit donner ce nom à quelques poils courts & rares, qui leur viennent dans l'âge avancé.

Education des jeunes gens.

LES jeunes gens de distinction s'appliquent à l'étude de la Philosophie & de la Théologie. Quelques-uns étudient la Jurisprudence, mais sans aucun dessein d'en faire profession. S'ils réussissent quelquefois dans ces Sciences, ils sont d'une ignorance extrême dans les matières politiques, dans l'Histoire & les autres Sciences humaines. Après sept ou huit années d'étude dans leurs Collèges, ils n'ont appris qu'un peu de Scolastique, & tout le reste semble ne pas exister pour eux. Cependant la nature leur a donné des dispositions, qui pourroient leur épargner beaucoup de travail.

Foiblesse de leur tempérament.

LES Femmes de distinction joignent aux agrémens de la figure un fond de douceur, qui est le caractère général de leur sexe dans toutes les Indes. On remarque à Quito, que le nombre des Hommes n'approche pas de celui des Femmes; ce qui paroît d'autant plus extraordinaire, que les Hommes n'ont pas ici l'usage de voyager, comme dans les Pays de l'Europe. On voit des maisons chargées de Filles, sans un seul Garçon. Le tempérament même des Hommes, surtout de ceux qui ont reçu une éducation molle, s'affoiblit dès l'âge de trente ans; au lieu qu'après cet âge les Femmes deviennent plus fortes. La cause de cette différence n'est peut-être que dans le climat, ou dans les alimens du Pays: mais Dom. d'Ulloa ne fait

pas di  
de tou  
même  
fournir  
Habitat  
ont ma  
dés: n  
d'arriv  
exercic  
se, est  
récolte  
aux Eur  
œuvren  
de pare  
que dan  
Fandag  
qui ne  
nés, &  
nairem

L'EA  
Quito,  
folis.  
au vin,  
mais pa  
de l'her  
tron,  
tout par  
gent m  
leurs vi  
général  
emplois  
qu'à la  
de leur

LE P  
té au la  
quoique  
culièrer  
personn  
tent de  
ter qu'i  
Diaman  
plus gr  
porte d  
par l'ou  
ne par  
sont obl



pas difficulté de l'attribuer principalement à la débauche, qui est, dit-il, de tous les âges, après avoir commencé dès l'enfance. Il ajoute, sur le même principe, que l'estomac, perdant sa vigueur, n'a plus la force de fournir à la digestion; & pour preuve, il assure qu'il est assez ordinaire aux Habitans de Quito de rendre, quelque tems après le repas, tout ce qu'ils ont mangé, & que s'ils y manquent un jour, ils s'en trouvent incommodés: mais, avec cet assujétissement & ces infirmités, ils ne laissent pas d'arriver à l'âge ordinaire, & l'on en voit même de fort vieux. L'unique exercice des personnes de distinction, qui n'ont pas pris le parti de l'Eglise, est de visiter leurs biens de Campagne & d'y passer tout le tems de la récolte. On en voit peu qui s'appliquent au Commerce. Ils l'abandonnent aux Européens, qui prennent la peine de voyager dans cette vue. Ce défaut général qui ne peut venir que d'un fond naturel d'indolence & de paresse, a répandu dans Quito un goût plus général & plus licentieux, que dans tout le reste des Indes, pour une espece de Danse, qui se nomme *Fandagos*. Les postures y sont fort indécentes, surtout parmi le Peuple, qui ne se livre à cet amusement qu'avec une profusion d'eau-de-vie de cannes, & d'une autre liqueur nommée *Chica*, dont les effets troublent ordinairement la Fête par quelque désastre.

L'EAU-DE-VIE de cannes est une boisson très-commune dans le Canton de Quito, & se sert dans les Festins des plus honnêtes gens, préparée en Rosolis. Les Européens mêmes s'accoutument à cette liqueur, & la préfèrent au vin, non-seulement parceque venant de Lima il est fort cher à Quito, mais parcequ'ils le croient pernicieux. Le *Maté*, autre liqueur, composée de l'herbe du Paraguay, avec du sucre, du jus d'Orange amer, ou de Citron, & des fleurs odoriférantes, est encore d'un usage plus fréquent, surtout parmi les Créoles. Ils la préfèrent à toute sorte d'alimens, & ne mangent même jamais sans en avoir pris. Mais quoique l'ivrognerie soit un de leurs vices dominans, il cede encore à leur passion pour le jeu. Elle est si générale, que les personnes les plus distinguées par la naissance & par les emplois n'en sont pas exemptes, & ceux d'un moindre rang la poussent jusqu'à la fureur; ils y perdent leurs biens & leurs habits, & jusqu'à ceux de leurs Femmes.

Le Peuple, surtout parmi les Métifs & les Indiens, est extrêmement porté au larcin, & l'exerce avec une adresse extraordinaire. Les Métifs, quoique naturellement póltrons, sont des filous fort hardis; ils enlèvent particulièrement les chapeaux; & ce vol est quelquefois considérable, parceque les personnes de condition, & les Bourgeois même qui ont quelque bien, portent des chapeaux blancs de Castor, qui coûtent 15 à 20 écus; sans compter qu'ils sont entourés d'un cordon d'or ou d'argent, avec une boucle de Diamans ou d'Emeraudes, montée en or. Les Voleurs, qui aspirent à de plus grands profits, prennent le tems de la nuit pour appliquer le feu à la porte des Boutiques ou des Magasins, font entrer un de leurs Complices par l'ouverture, & demeurent dans la rue pour recevoir ce qu'il leur donne par le même trou. Cette audace est si commune, que les Marchands sont obligés d'entretenir une garde bien armée, pour faire la patrouille dans

DESCRIP-  
TION DE  
QUITO.

Leur goût  
pour les Dan-  
ses indécen-  
tes, pour les  
Liqueurs &  
pour le Jeu.

Ils sont por-  
tés au larcin.

DESCRIP-  
TION DE  
QUITO.

les rues. On ne regarde pas comme un crime à Quito, de dérober les choses comestibles, ni les ustenciles de table. Un Métif, ou un Indien, qui se trouve à portée de prendre une piece d'Argenterie, ne manque jamais de s'en saisir, & choisit toujours la moins précieuse dans l'espérance qu'on s'en appercevra moins facilement. S'il est découvert, il s'excuse par un mot Indien fort expressif, qui s'est même introduit dans la Langue Espagnole du Pays. Ce mot est *Tanga*, qui signifie, sans nécessité, sans profit, sans mauvaise intention. C'en est assez pour établir que le Voleur n'est pas coupable. Il rend la piece, avec la liberté de se retirer. Mais s'il n'est point apperçu, il n'y a point de soupçons ni de preuves qui puissent constater le fait, lorsqu'il s'obstine à le défavouer.

Langage de  
Quito.

LE langage, qu'on parle à Quito & dans les autres parties de la Province, n'est point uniforme. La Langue Espagnole y est aussi commune que l'Indienne. Il y a, dans toutes les deux, un mélange de quantité de mots, pris & corrompus de l'une & de l'autre. La premiere que les Enfants parlent est l'Indienne, parceque c'est celle de leurs Nourrices. Il est rare qu'un Enfant sache un peu d'Espagnol, avant l'âge de cinq ou six ans; & dans la suite, les jeunes gens se font un jargon mêlé, dont ils ne peuvent se défaire. Ils prennent surtout l'habitude d'employer un sens impersonnel, & cet usage s'étend jusqu'aux personnes les plus qualifiées. Un Espagnol, qui arrive de l'Europe, a besoin d'un Interprete pour les entendre.

Climat de la  
Ville & des  
environs.  
Sa singula-  
rité.

LE climat de Quito est si singulier dans ses variétés, que, suivant l'expression d'un Voyageur, l'expérience est nécessaire sur ce point pour corriger les erreurs du jugement. Qui pourroit se persuader, sans l'avoir éprouvé, ou du moins sans des témoignages dignes de foi, qu'au centre de la Zone torride, sous l'Equateur même, non-seulement la chaleur n'ait rien d'incommode, mais qu'il y ait des Cantons où le froid est très sensible; & que dans d'autres on jouisse sans cesse de tous les charmes du Printems? La douceur de l'air & l'égalité des jours & des nuits font trouver mille délices dans un Pays qu'on croiroit inhabitable suivant le cours ordinaire de la Nature. On le préfere aux Pays situés sous les Zones tempérées, où l'incommodité du changement des saisons se fait sentir, par le passage du froid au chaud, & du chaud au froid. Le moyen, que la Nature emploie pour rendre le climat de Quito si délicieux, consiste, suivant Dom d'Ulloa, à rassembler diverses circonstances, dont une seule ne pourroit manquer sans le rendre inhabitable. La principale est l'élevation du terrain au-dessus de la superficie de la Mer, ou même de toute la Terre. Cette elevation, ajoute le même Voyageur, diminue la chaleur, parceque dans un Pays, qui occupe une si haute région de l'Atmosphere, les vents sont subtils, la congélation plus aisée & la chaleur moins ardente: effets si naturels, qu'il ne faut pas chercher d'autre principe de la température qu'on y admire & des autres merveilles que la Nature y étale; d'un côté, des Montagnes d'une hauteur & d'une étendue immense, mais couvertes de glace & de neige depuis leur sommet jusqu'à leur croupe; de l'autre, quantité de Volcans, dont les entrailles ne cessent point de brûler, tandis que leur pointe & leur ouverture se soutiennent au dehors; un air tempéré dans les Plai-

nes, u  
profond  
possible

Le cl  
jamais i  
si proch  
1011,  
même j  
me 101  
égalité  
qu'impe  
péré; &  
De-là v  
différen  
modité

IL re  
dinaires  
côté qu'  
l'impress

Si ce  
auroit p  
pluies y  
clairs, c  
blent me  
ordinaire  
cent à  
bientôt  
le tonne  
se souve  
Les Rue  
pente;  
tranquill  
toute la  
quatre j  
aussi que  
Mais on  
née, est

LA di  
ver, les  
reste pos  
geux; l'  
jours, t  
nir leur  
mencent  
fort dan  
des plui

nes, une vive chaleur dans les crevasses & les Vallons; enfin, suivant la profondeur ou l'élevation du terrain, cette variété de climats qu'il est impossible de représenter, entre les deux extrémités du froid & du chaud.

Le climat de la Ville même est tel, que les chaleurs ni le froid n'y font jamais incommodés, quoique les neiges, les glaces & les Volcans en soient si proches. Par des observations faites en 1736, le Thermometre marquoit 1011, à six heures au matin du 31 de Mai; & 1014 à midi & demi du même jour. Le premier de Juin, à 6 heures du matin, il marquoit de même 1011; & à midi, 1013; sur quoi l'on nous fait observer que cette égalité dure toute l'année, & que la différence d'un jour à un autre est presque imperceptible. Ainsi les matinées sont fraîches, le reste du jour est tempéré; & les nuits ne sont ni fraîches ni chaudes, mais elles sont agréables. De-là vient qu'il y a peu d'uniformité dans les habits. On voit porter indifféremment des étoffes légères, & du drap, sans craindre aucune incommodité du froid ou de la chaleur.

IL regne continuellement à Quito des vents modérés, dont les plus ordinaires sont ceux du Sud & du Nord. Comme ils sont constans, de quelque côté qu'ils soufflent, ils ne cessent point de rafraîchir la terre, en arrêtant l'impression excessive des rayons du Soleil.

Si ces avantages n'étoient pas balancés par divers inconvéniens, il n'y auroit pas de meilleur ni de plus agréable Pays dans l'Univers. Mais les pluies y sont terribles & presque continuelles. Elles sont accompagnées d'éclairs, de tonnerres; & souvent d'affreux tremblemens de terre, qui semblent menacer la Nature de sa ruine. Après la plus belle matinée, qui dure ordinairement jusqu'à une ou deux heures après midi, les vapeurs commencent à s'élever; l'air se couvre de nuages sombres, qui se convertissent bientôt en orage. Alors tout reluit, tout paroît embrasé du feu des éclairs; le tonnerre fait retentir les Montagnes avec un épouvantable fracas, & cause souvent bien des malheurs dans la Ville qui se trouve enfin inondée d'eau. Les Rues sont changées en Rivieres, les Places en Etangs, malgré leur pente; & ce désordre dure jusqu'au coucher du Soleil, où l'air redevient tranquille, & le Ciel fort serein. Quelquefois; néanmoins, la pluie dure toute la nuit, & continue même toute la matinée; de sorte que trois ou quatre jours se passent sans qu'il cesse de pleuvoir. Il arrive quelquefois aussi que le tems demeure beau, sans interruption, pendant plusieurs jours. Mais on peut compter que le quart ou la cinquième partie des jours de l'année, est de ceux où le beau tems est mêlé d'orage & de pluie.

La distinction est fort petite entre l'Hiver & l'Été. On appelle Hiver, les trois ou quatre mois qui sont entre Décembre & Mai. Tout le reste porte le nom d'Été. Le premier de ces deux intervalles est plus orageux; l'autre a plus de jours sereins. Si les pluies cessent plus de quinze jours, toute la Ville est en allarme, & les Habitans en prières, pour obtenir leur retour. Durent-elles sans interruption? les vœux publics recommencent pour les faire cesser. C'est que la sécheresse produit des maladies fort dangereuses, & que l'excès d'humidité ruine les semences: au lieu que des pluies interrompues servent non-seulement à tempérer l'ardeur du So-

DESCRIP-  
TION DE  
QUITO.

Observations  
en 1736.

Furieux ora-  
ges.

DESCRIP-  
TION DE  
QUITO.  
Peu d'Insec-  
tes à Quito.

Maladies.

Mal de la  
Vallée, ou  
Vicho.

Maux véné-  
riens.

Petite vérole  
des Chiens.

Admirable  
fertilité du  
terroir.

leil, mais à nettoyer les rues de la Ville, qu'une mauvaife police laiffe rem-  
plir de toutes fortes de faletés. Cependant l'air est naturellement fi pur,  
à Quito, qu'on n'y connoît pas même la plupart de ces Insectes, qui font  
la guerre au repos des Hommes dans les Régions chaudes, tels que les Mos-  
quites, les Punaifes, &c. Les Serpens, s'il s'y en trouve quelques-uns,  
y font fans venin. En un mot, on n'y voit gueres d'autre Insecte malfai-  
fant que la *Nigue*, dont aucune partie de l'Amérique Méridionale n'est  
exempte. La Peste y est inconnue, du moins suivant l'idée que nous atta-  
chons à cette ennemie de la race humaine; car il y a des maladies conta-  
gieuses qui lui ressemblent beaucoup, sous les noms de fievres malignes, de  
pleuresies, ou points de côté, & qui causent souvent d'affreux ravages.  
Un autre mal épidémique, que les Habitans nomment *mal de la Vallée*, ou  
*Vicho*, est si commun parmi eux, qu'au commencement d'une autre indis-  
position, ils appliquent toujours les remedes qui conviennent au *Vicho*,  
parcequ'il survient ordinairement après deux ou trois jours de fievres. M.  
de Justieu, toujours attentif aux observations physiques, assuroit Dom d'Ul-  
loa, que ce mal est la gangrene au *Rectum*, & que lorsqu'il est réel, on  
ne doit pas perdre de tems pour le guérir, avant qu'il fasse de plus grands  
progrès; mais qu'à Quito on en traite souvent ceux qui ne l'ont point, &  
qu'on y est persuadé qu'il n'y a point de maladie qui n'en soit accompagnée.  
Les remedes, que ces Peuples y emploient, sont violens. Ce sont de pe-  
tites boules, composées de citrons pelés jusqu'au jus, de poudre à canon &  
de Piment, pilés & broyés ensemble, qu'ils introduisent dans l'anus. Ils  
les changent trois ou quatre fois par jour, jusqu'à ce qu'ils se croient guéris.  
LES Maladies vénériennes sont si communes dans cette contrée, que peu  
de personnes en sont exemptes, quoiqu'elles fassent moins d'effet sur les  
uns que sur les autres, & que dans quelques-uns elles ne se manifestent point  
au dehors. Les Enfans mêmes en sont quelquefois atteints, sans qu'on puis-  
se leur en imputer la faute à cet âge. Ce qui rend le mal si général, c'est  
le peu de soin qu'on apporte à le guérir. A la vérité, il semble que le cli-  
mat lui soit favorable. Rarement il oblige de garder le lit, & l'on voit quan-  
tité d'Habitans parvenir à l'âge de soixante-dix ans, & même au-delà, sans  
que la maladie héréditaire, ou contractée dès l'enfance, les ait quittés un  
instant.

DANS toute l'Amérique Méridionale, la rage est aussi inconnue pour les  
Chiens, que la peste pour les Hommes. Mais au lieu de la rage les Chiens  
y sont sujets à un mal qu'on peut comparer à la petite vérole; car ils le  
prennent dans leur bas-âge: il y en a peu qui en soient exempts, & s'ils en  
reviennent, ils en sont quittes pour toujours. Un Chien atteint de ce mal  
est agité de convulsions dans toutes les parties du corps, mord continuelle-  
ment autour de soi, & jette des grumeaux de sang par la gueule. S'il n'est  
pas assez fort pour résister à ces accidens, il meurt en fort peu de jours.

Tous les Voyageurs parlent avec admiration de la fertilité des Campa-  
gnes de Quito, & l'attribuent à la réunion des avantages dont on a fait la  
description. Le chaud & le froid y sont tempérés, avec un accord qu'on  
ne voit dans aucun autre climat entre ces deux contraires. L'humidité y

étant co  
& de fe  
les prop  
de l'Hy  
seche,  
voit é  
sont à p  
d'autres  
odorifér  
ou moir  
dans le  
même te  
confiées  
sente co  
sons de  
récoltes  
puis un  
encore a  
recueilli  
galité vi  
Plaines

Dans  
doit natu  
dans tout  
tres part  
coup me  
voient le  
dent par  
quatre ré  
& le plu  
vendent  
gler la q  
verds.

les *Arrac*  
trois pre  
sucré. O  
aient deu  
enfoncée  
Cordillier  
tire les *P*  
*cates*, ou  
& d'autr  
sent de p  
bos, de  
d'eau.  
également

étant continuelle, & l'action du Soleil presque toujours capable de pénétrer & de fertiliser la terre, on peut dire que pendant toute l'année ce Pays a les propriétés de l'Automne & les charmes du Printems, avec les qualités de l'Hiver. On y remarque, avec étonnement, qu'à mesure que l'herbe seche, il en revient d'autre, & qu'à peine les fleurs sont fanées, qu'on en voit éclore de nouvelles. Il en est de même des Arbres, dont les fruits sont à peine mûrs & cueillis, les feuilles à peine flétries, qu'il en paroît d'autres; de sorte qu'ils sont sans cesse ornés de feuilles vertes & de fleurs odoriférantes, sans cesse chargés de fruits, plus verts ou plus mûrs, plus ou moins gros, les uns que les autres. A l'égard des Grains on voit aussi, dans le même lieu, moissonner d'un côté & semer de l'autre. On voit en même tems, germer les semences nouvelles, croître celles qui avoient été confiées plutôt à la terre, & les plus avancées pousser des épis; ce qui presente continuellement, sur les collines, une vive peinture des quatre Saisons de l'année. On ne laisse pas d'avoir des tems réglés pour les grandes récoltes; mais le tems propre à semer dans un lieu, est souvent passé depuis un mois ou deux pour un autre lieu, quoique peu éloigné, & n'est pas encore arrivé pour un troisieme. Ainsi toute l'année se passe à semer & à recueillir, soit dans le même lieu, soit en différens cantons; & cette inégalité vient de la différente situation des Montagnes, des Collines, des Plaines & des Coulées.

Dans une fertilité si singuliere, l'excellence des fruits & des denrées doit naturellement répondre à leur abondance. C'est ce qu'on remarque aussi dans tout ce qui se mange à Quito. Le Pain de froment, si rare dans d'autres parties de l'Amérique Méridionale, y est à fort vil prix, & seroit beaucoup meilleur, si les Indiennes, qui exercent le métier de Boulangeres, faisoient le paîtrir. Le Bœuf & le Veau, qu'on vante beaucoup, se vendent par arrobes, dans les Boucheries, & chaque arrobe ne revient qu'à quatre réaux du Pays. Le Mouton se vend par pieces, comme en Europe; & le plus gras ne coûte entier que cinq à six réaux. Les autres vivres se vendent sans poids ni mesure, suivant certaines combinaisons qui sont réglées par la quantité du prix. Ce qui manque à Quito, ce sont les légumes verts. On y supplée par des racines & des légumes secs. Les *Camotes*, les *Arracaches*, les *Tucas*, les *Ocas*, & les *Papas*, sont des racines dont les trois premières viennent des Cantons chauds, où croissent les Canes de sucre. On appelle ces Cantons, *Yungas*, ou *Vallées*, quoique ces deux noms aient deux sens différens; car, par le premier on entend de petites Plaines, enfoncées entre des collines; & par le second, celles qui sont au pié des Cordillieres. Le climat des uns & des autres étant chaud, c'est de-là qu'on tire les *Plantains*, les *Guincos*, l'*Agi*, ou Piment, les *Chirimoyes*, les *Agua-cates*, ou Avocats, les Grenadilles, les Ananas, les Gouyaves, les Guabas, & d'autres fruits qui y croissent naturellement. Les Cantons froids produisent de petites Poires, des Pêches, des Pavis, des Brugnons, des Guaitambos, des Aurimeles, des Abricots, des Melons communs & des Melons d'eau. Ces derniers Melons ont une saison réglée, & les autres croissent également dans tous les mois de l'année. Enfin les Cantons qui ne sont pro-

DESCRIP-  
TION DE  
QUITO.

Alimens.

Légumes &  
fruits.

DESCRIP-  
TION DE  
QUITO.

prement ni chauds, ni froids, donnent aussi toute l'année des *Fruittes*, ou Fraises du Pérou, des Figues de Tuna, & des Pommes. Les Fruits juteux, qui demandent un climat chaud, croissent partout ici dans la plus grande abondance, tels que les Oranges douces & ameres, les Citrons royaux & les petits Limons, les Limes douces & aigres, les Cedrats & les Toronjes. Leurs Arbres ne cessent jamais d'être revêtus de fruits, de feuilles & de fleurs. L'usage des Habitans de Quito est de couvrir leurs tables de ces diverses especes de productions. Ce sont les premiers plats qu'on y voit servir, & les derniers qui disparoissent. Ils servent, non-seulement à flatter la vue, mais à piquer le goût, parcequ'on emploie le jus des fruits à relever la plupart des autres mets.

OUTRE les viandes communes, le Gibier seroit en abondance à Quito, si les Habitans avoient plus d'inclination pour la chasse. Ils ne laissent pas de tirer des Montagnes beaucoup de Lapins & de Tourterelles. Les Perdrix y sont en petit nombre, & d'une espece qui ressemble peu à celles de l'Europe. Elles ne sont pas plus grosses que nos Cailles. Un des principaux alimens de Quito est le Fromage. Il s'y en débite, tous les ans, pour soixante-dix à quatre-vingts mille écus. Le Beurre de Vache y est aussi fort bon, & d'usage fort commun. Mais le goût des Habitans est déclaré surtout pour les Confitures. On parle avec étonnement de la quantité de sucre & de miel, qui se consomme dans cette Ville & dans les Cantons voisins. Après avoir exprimé le jus des Cannes, on le laisse cailler, pour en faire de petits Pains, en forme de Tourtes, qu'on nomme *Raspaduras*: c'est la nourriture la plus commune des Pauvres.

Commerce  
de Quito.

QUELQUE averlion que les Habitans de Quito aient pour le travail, il s'y fait un Commerce considérable, qui est presque entièrement entre les mains des Chapetons, ou Européens, les uns habitués dans le Pays, & les autres amenés par l'espoir du gain. Ce sont particulièrement les derniers, qui achètent les Marchandises du Pays, & qui y vendent celles de l'Europe. Celles du Pays, comme on a pu le remarquer dans le détail des Corrégimens de l'Audience, consistent en Toiles de coton, les unes blanches, qui se nomment *Tucuyos*, les autres rayées; en Baiettes & autres étoffes, qu'on transporte à Lima, où elles sont vendues pour être envoyées dans toutes les Provinces du Pérou. Le retour consiste en argent, en fils d'or & d'argent, en franges de la fabrique de Lima, en vins, eaux-de-vie, huiles, cuivre, étain, plomb, vis-argent, &c. Lorsque les Galions sont à Carthagene, les mêmes Négocians s'y rendent par Popayan, ou par Santa-Fé, pour employer leurs fonds en Marchandises de l'Europe, & les répandent à leur retour dans toute l'étendue de l'Audience.

A l'exception des Farines, qui se transportent de Riobamba & de Chimbo à Guayaquil, & qui font le Négoce des Métifs de ces deux Corrégimens, toutes les denrées se consomment dans le pays. Les Toiles de la fabrique particulière des Indiens, sont portées dans la Jurisdiction de Barba-coas. C'est par ce Commerce que les Chapetons font leur premier essai. Ils troquent cette Marchandise pour de l'or, qu'ils envoient vendre à Lima, où il est à plus haut prix. Les Draps & les Baiettes trouvent le même débou-

bouché  
Santa-Fé  
difes d'  
Lima,

ON t  
grande  
Pays for  
Par Gu  
Côte de  
les Plan  
écus le  
tre les d  
Villages  
Quito,  
en écha  
Manufac  
Jurisdic  
régulé av

Ce Co  
puisque  
laisse pa  
jours cell  
des étoff  
Baiettes,  
propres

Au re  
puisque o

EN cor  
il nous r  
rou, qu  
Sierra,

LE Ch  
les Fron  
Magellan  
ritime. C  
fert d'At  
rou, & l  
Chili, ce  
tièremen  
confins c  
en partie

bouché dans les différentes parties des Gouvernemens de Popayan & de Santa-Fé. A l'exception de certains tems, on n'y reçoit point de Marchandises d'Europe en échange; & les retours sont en Or, qui passe ensuite à Lima, comme celui de Barbacoas.

ON tire, des Côtes de la Nouvelle Espagne, l'Indigo, dont il se fait une grande consommation dans les Fabriques, parceque la plupart des Draps du Pays sont teints en bleu, seule couleur qui plaît au commun des Habitans. Par Guayaquil, on reçoit du Fer & de l'Acier, tant de l'Europe que de la Côte de Guatimala. Ces deux Marchandises sont d'un si grand usage dans les Plantations, que le prix en est excessif. Le Fer se vend quelquefois cent écus le quintal, & l'Acier cent cinquante. Le Commerce réciproque entre les divers Corrégimens de la Province, est abandonné aux Habitans des Villages mêmes. Chimbo achete à Riobamba, & dans le Corrégiment de Quito, des *Tucuyos* & des Baiettes du Pays, qui se portent à Guayaquil, en échange pour du Sel, du Poisson sec, & du Coton, qui sortant des Manufactures de Quito, retourne à Guayaquil en fort bonnes Toiles. Les Jurisdictions de Riobamba, d'Alausi & de Cuença, ont aussi un Commerce réglé avec Guayaquil, par les Magasins de Yaguache & de Naranjal.

Ce Commerce de Marchandises du Pays, quoique médiocre en lui-même, puisqu'il ne consiste qu'en trois articles, Draps, Baiettes & Toiles, ne laisse pas d'être avantageux pour les Pauvres, dont le nombre surpasse toujours celui des Riches. Il n'y a même que les Espagnols aisés qui portent des étoffes de l'Europe; ce qui doit faire juger de la quantité de Draps, de Baiettes, & de Tucuyos, qui sont fabriqués par les Indiens, soit dans leurs propres Maisons, soit dans les Manufactures.

Au reste, cette peinture n'est peut-être que celle d'une gloire passée, puisqu'on ignore encore si Quito s'est relevé de sa ruine.

DESCRIP-  
TION DE  
QUITO.

## §. XII

### *Description de la Province du Chili.*

EN continuant de nous attacher à la division de Dom Antoine d'Ulloa, il nous reste à parler du Chili, autre dépendance de la Viceroyauté du Pérou, quoiqu'il ait ses Gouverneurs particuliers, comme Santa Cruz de la Sierra, Tucuman, le Paraguay & Buenos Aires.

LE Chili occupe cette partie de l'Amérique Méridionale, qui, depuis les Frontières du Pérou, s'étend vers le Pole Austral jusqu'au Détroit de Magellan; ce qui ne fait pas moins de cinq cens trente lieues de Côte maritime. On a déjà remarqué que ces deux Contrées sont séparées par le Désert d'Atacama. Entre la Province de ce nom, qui est la dernière du Pérou, & la Vallée de *Capayapu*, aujourd'hui *Copiapo*, qui est la première du Chili, ce Désert s'étend l'espace de quatre-vingts lieues, & ressemble entièrement à celui de Sechura. Vers l'Orient, le Chili touche en partie aux confins du Paraguay, avec quelques Déserts néanmoins dans l'intervalle; en partie aux Frontières du Gouvernement de Buenos Aires, mais dont il

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

Sa situation &  
son étendue.

XIX. Part.

Eee

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

est séparé aussi, par ce qu'on nomme les *Pampas*, terme du Pays, qui signifie de vastes Plaines. A l'Occident, il aboutit aux Côtes de la Mer du Sud, depuis les vingt-sept degrés de Latitude Méridionale, qui est la hauteur de Copiapo, jusqu'aux cinquante-trois degrés trente minutes. Cependant, pour être plus exact, Dom d'Ulloa ne regardant comme la véritable étendue de ce Gouvernement que ce qui est peuplé d'Espagnols, la compte depuis Copiapo jusqu'à la grande Ile de Chiloe, dont l'extrémité Australe est par les quarante-quatre degrés; & de l'Est à l'Ouest, elle doit être comptée, dit-il, par l'espace qui est entre la Cordilliere & les Côtes de la Mer du Sud, ce qui fait la valeur de trente lieues.

Il avoit été  
conquis autre-  
fois par les  
Incas.

UNE partie de ce Pays avoit été fournie par les Incas, jusqu'aux Vallées de Copayapu ou Copiapo, de *Chuquimpu* ou *Coquimbo*, & de *Chilé*. Ils se proposoient de pousser leurs Conquêtes vers le Sud; mais ils trouverent tant de résistance, de la part des Indiens *Purumauques* & de leurs Confédérés, qu'ils furent obligés de s'arrêter, après avoir poussé leurs progrès jusqu'à la Riviere de *Mauli*, ou *Maulé*, vers les trente-quatre degrés trente minutes de Latitude.

Difficultés  
que les Espa-  
gnols eurent  
à s'y établir.

LORSQUE les Espagnols eurent pénétré dans le Pérou, & conquis ses principales Provinces, Almagro le Pere, en 1535, & Pedro de Valdivia, en 1541, étendirent la domination de l'Espagne dans le Chili, par des expéditions qu'on a rapportées; surtout Valdivia, qui y fonda plusieurs Villes, & qui obtint du Président de La Gasca, en 1548, la confirmation du titre de Gouverneur, qu'il avoit reçu d'abord de François Pizarre. Mais la suite de cette Conquête donna lieu à des combats fort sanglans. En 1551, tous les Indiens du Pays s'étant soulevés comme de concert, Valdivia marcha contr'eux avec quelques Troupes. La partie étoit trop inégale. Il fut tué en combattant, & plusieurs de ses Soldats eurent le même sort. Une des principales Villes qu'il avoit fondées, conserva son nom. L'humeur belliqueuse des Peuples du Chili n'a pas cessé d'empêcher l'accroissement des Colonies Espagnoles, du moins à proportion de l'étendue, de la beauté & des richesses du Pays. Aussi ce Gouvernement général n'en renferme-t-il que quatre particuliers & onze Corrégimens. Les Gouvernemens particuliers sont: 1. La *Maestria de Campo*; 2. *Valparaiso*; 3. *Valdivia*; 4. *Chiloe*. Les Corrégimens, 1. *Sant' Jago*; 2. *Rancagua*; 3. *Colchagua*; 4. *Chillan*; 5. *Aconcagua*; 6. *Melipilla*; 7. *Quillota*; 8. *Coquimbo*; 9. *Copiapo* & le *Guaasco*; 10. *Mendoza*; 11. La *Conception*.

Gouverne-  
mens particu-  
liers, & Cor-  
régimens du  
Chili.

La Maestria  
de Campo.

En quoi elle  
consiste.

I. LA Maestria de Campo du Chili comprend le Gouvernement Militaire des Places ou Forts de la Frontiere, qui sont *Arauco*, où le Mestre-de-Camp doit toujours faire sa résidence, *Santa Juana*, *Purea*, *los Angeles*, *Tucapel*, & *Yumbel*. Observons, en faveur de la clarté, qu'à cinq lieues au Sud de la Baie de la Conception, le Fleuve de *Biobio* se décharge dans la Mer, & que les Indiens Gentils occupent le Pays, depuis ce Fleuve vers le Sud, ainsi que le haut du Fleuve même. Pour contenir ces Barbares, on a construit, depuis le rivage de la Mer, des Forts bien pourvus de Troupes & d'Artillerie. Vers la Côte, & au Sud du Biobio, est celui qui porte le nom d'*Arauco*. Les autres viennent ensuite le long du Fleuve, en tirant

vers l'  
chargé  
taine y  
posée d

L'EM  
l'Audie  
dent, p  
pendant  
pressém  
du moi  
soit que  
dinairen  
cette p  
qu'un fi  
conform  
cet Offi

II. V  
& M. F  
des deux  
ans, se  
1744, la  
nutes 36  
degrés n

Ténéris  
qu'un cer  
rent bâti  
ses au Ca  
Il n'en es  
des Com  
chandises  
Familles  
uniquem  
grande &  
vaife disp  
près, qu  
Coulées,  
la plus la  
du côté  
fort dang  
maisons.

La plu  
lon. On  
de S. Fra  
Les Htib  
environs

(a) Le p



vers l'Orient jusqu'aux Montagnes de Tucapel. Le Mestre-de-Camp est chargé de visiter ces Forts, & d'y porter les secours nécessaires. Un Capitaine y commande dans son absence; & la Garnison est ordinairement composée de Cavalerie & d'Infanterie.

L'EMPLOI de Mestre-de-Camp du Chili est conféré par le Président de l'Audience. On a jugé que cette nomination devoit être confiée au Président, parcequ'il est plus à portée de reconnoître ceux qui la méritent. Cependant les Patentes Royales du Corréidor de la Conception portent expressément qu'il sera Général des Armées; & par conséquent l'Office, ou du moins la nomination de Mestre-de-Camp, devoit lui appartenir: mais soit que ces deux Emplois soient regardés comme incompatibles, ou qu'ordinairement les Corréidors ne soient pas propres aux fonctions militaires, cette prérogative leur est retranchée; à moins qu'il ne s'en trouve quelqu'un si propre en effet au métier des Armes, que le Président, pour se conformer aux intentions de la Cour, ne puisse refuser de lui abandonner cet Office.

II. VALPARAISO est un Gouvernement militaire. Quoique le Pere Feuillée & M. Frezier aient donné la Description de la Ville & du Port (a), celle des deux Mathématiciens Espagnols, qui est postérieure de plus de trente ans, semble mériter quelque préférence. Suivant leurs Observations en 1744, la Ville, ou plutôt la Bourgade de Valparaíso, est à 33 degrés 2 minutes 36; secondes de Latitude Australe; & suivant le Pere Feuillée à 304 degrés 11 minutes 45 secondes de Longitude, comptée du Méridien de Ténérife. Elle eut des commencemens bien foibles. Ce n'étoit d'abord qu'un certain nombre de Magasins, que les Marchands de Sant' Jago y firent bâtir, pour faciliter le chargement & le transport de leurs Marchandises au Callao de Lima, dont Valparaíso est le Port du Chili le plus voisin. Il n'en est qu'à vingt lieues. On n'y voyoit pas alors d'autres Habitans que des Commis, qui étoient chargés de la garde & de l'expédition des Marchandises. Par degrés, les Marchands s'y établirent eux-mêmes, avec leurs Familles, & furent suivis de divers autres Citoyens de Sant' Jago, attirés uniquement par la commodité du Commerce. Enfin la Bourgade est devenue grande & fort peuplée. Elle le seroit sans doute encore plus, sans la mauvaise disposition de l'emplacement, qui est fort près d'une Montagne, & si près, que la plupart des Maisons sont bâties sur le penchant, ou dans les Coulées, & le reste à peu de distance de la Mer. Cette dernière partie est la plus large & la plus commode pour le terrain, mais la plus mal partagée du côté de l'exposition, qui l'affujettit, en Hiver, aux vents du Nord, fort dangereux par les lames qu'ils élèvent de la Mer jusqu'aux portes des maisons.

La plupart des Edifices sont ou de brique crue, ou de chaux & de moëlon. On ne compte dans la Ville, avec la Paroisse, que deux Couvens; l'un de S. François, & l'autre de S. Augustin, tous deux pauvres & mal bâtis. Les Habitans sont un mélange de Blancs, de Mulâtres & de Métifs. Aux environs on trouve divers Villages, & les Campagnes sont remplies de Mé-

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

Valparaíso.

Description  
de la Ville &  
du Port.

(a) Le premier, Tom. I. p. 384; le second, p. 82.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.Description  
de la For-  
teresse.

tairics. La Forteresse (b) a son Gouverneur particulier, de qui dépend tout ce qui regarde l'état militaire de la Place.

La proximité de ce Port avec la Ville de Sant' Jago, y attire tout le Commerce qui se faisoit autrefois à la Conception. C'est à Valparaïso que viennent aujourd'hui tous les Vaisseaux du Callao, qui sont le Commerce du Pérou & du Chili. Ordinairement ils viennent à vuide, ou n'apportent que les Denrées qui manquent au Chili. Celles qu'ils chargent à Valparaïso, sont du froment, du fagon, des maroquins, des cordages de chanvre, & des fruits secs, avec lesquels ils retournent au Callao. Il y a un Vaisseau qui, dans le cours de l'Été, c'est-à-dire depuis Novembre jusqu'en Juin, fait trois fois ce voyage; & pendant ces intervalles de départ & de retour, les

(b) Les deux Voyageurs Espagnols ayant évité d'en donner la Description, nous l'empruntons de M. Frezier: „ La grande Forteresse bâtie (dit-il en 1713,) depuis environ trente ans, au pied de la haute Montagne, est située sur une éminence de moyenne hauteur, coupée vers le Sud-Est & le Nord-Ouest, par deux Coulées qui forment deux Fossés naturels de 20 à 25 toises de profondeur, abaissée presque au niveau de la Mer. Ainsi, elle est tout-à-fait séparée des éminences voisines, qui sont un peu plus hautes. Du côté de la Mer, elle est naturellement fort escarpée; & du côté de la terre, ou de la haute Montagne, elle est défendue par un Fossé, qui traverse d'une Coulée à l'autre, & lui donne à-peu-près la forme du quarré. Sa situation n'a pas permis qu'on y fit une Fortification régulière; ce ne sont proprement que des murs de retranchement, qui suivent le contour de la hauteur, & qui se flanquent peu & souvent point du tout. Sur le milieu du Pan, qui est au-dessus de la Bourgade, il y a un petit Radeau de sept toises de face, avec sa Guerite. „ Le côté opposé, qui est au-dessus de la Coulée de S. Augustin, n'est défendu que par le flanc d'un demi-Bastion, qui fait un angle mort, & dont la face tire une défense trop oblique. Le côté de la Montagne est composé d'une Courtine de 26 toises, & de deux demi-Bastions de 20 toises de face & onze de flanc; de sorte que la ligne de défense n'est que de 40 toises. „ Toute cette partie est de brique, élevée de 25 piés de haut sur une Berme. La profondeur du Fossé est d'environ 10 piés, & sa largeur de 3 toises vers les angles saillans, d'où il tire sa défense à l'angle de l'épaule. Il est creusé dans un Rocher pourri, qu'on a un peu escarpé aux deux bouts, pour le rendre inaccessible par les Coulées. Les Parapets n'ont que deux piés

& demi d'épaisseur, & le reste du contour de la Place n'est que d'une Maçonnerie de moëlon, aussi foible. Il n'y a de Rempart que du côté de terre, pour couvrir la Forteresse: mais malheureusement les flancs sont battus à revers, la Courtine & les faces en enfilade par les éminences voisines, à la portée du Mousquet; de sorte qu'il est aisé de les rendre inutiles. „ Au pié du haut Fort, joignant la Bourgade, est une Batterie de neuf piéces de Canon, élevée de 13 piés sur un Quai de même hauteur, d'où l'on peut battre le mouillage à fleur d'eau: mais outre qu'elle ne tire aucune défense par son plan, elle est foudroyée de tous les environs. On l'appelle *Castillo blanco*. Derrière cette Batterie sont la porte, l'escalier, & la rampe qui conduit de la Bourgade à la Forteresse, par un chemin couvert d'un pan de mur, & plus haut par un boyau, dont l'épaulement ne couvre point la porte du corps de la Place. Du côté de la Montagne, au milieu de la Courtine, est une autre porte où, faute de Pont-levis & dormant, on monte en grim pant du Fossé. C'est-là qu'on fait passer le Canal de l'eau qu'on tire de la Coulée de S. Augustin par le haut Fort. On peut le couper facilement, & la Garnison n'en pourroit avoir d'autre que celle d'un Ruisseau qui coule du fond de la Coulée de S. François par le milieu de la Bourgade. Sur la Batterie basse, il y a neuf Piéces de fonte, de 12 à 18 livres de balle, poids d'Espagne, dont il n'y en a pas deux qui puissent incommoder le débarquement au fond de la Rade, au lieu nommé l'*Almandrad*, d'autant plus qu'il est éloigné de près de demi-lieue. Sur le haut Fort, il y en a cinq de 6 à 12 livres de balle; & deux petits Obus, qui sont en tout seize Piéces. *Voyage de la Mer du Sud, pp. 86. & précéd.*

Mules  
Ainsi  
des V  
tent e  
ce Co  
paraï  
Jago  
march  
ton, q  
qui s'a  
plus g  
La Ch  
ce au  
de bât  
Port,

LA  
a trois  
l'une e  
Ouest  
ne lieu  
cablure  
d'eau;  
de fort  
Tout  
l'on re  
passe p

Pour  
te du  
lieue.  
double  
près d'  
le côté  
trop,  
ver au  
parceq  
qu'ils  
gouver  
puisse  
parti.  
tenir  
vent c  
sans da  
entrer  
y reste  
de Ter  
Il ne r

Mules & les Charrettes voient des Denrées pour remplir les Magasins. Ainsi le Commerce est continuel, par Mer & par Terre. Les Propriétaires des Vaisseaux, qui sont établis ordinairement à Lima, ou à Callao, se mettent en société avec les Propriétaires des riches Métairies du Chili. Comme ce Commerce ne se fait qu'en Été, c'est aussi pendant cette saison que Valparaíso est le plus peuplé. Les vivres y abondent. On y en apporte de Sant' Jago & des Villages d'alentour. Cependant les viandes n'y sont pas à si bon marché pour les Vaisseaux, qu'à la Conception. Entre les fruits du Canton, qui sont d'une prodigieuse grosseur, on vante une espèce de Pommes, qui s'appellent Pommes de *Quillota*, parcequ'elles viennent de ce Village, plus grosses qu'aucune Pomme d'Espagne, fondantes & d'un goût délicieux. La Chasse est aussi fort abondante, surtout celle des Perdrix, qui commence au mois de Mars. L'abondance en est si grande, qu'on les tue à coups de bâton, sans presque se détourner du chemin. Il y en a moins, près du Port, & la Pêche n'est pas abondante non plus sur cette Plage.

La Côte de Valparaíso forme une Baie, qui, du Nord-Est au Sud-Ouest, a trois lieues d'étendue. Elle est formée par deux Pointes de terre, dont l'une est celle de *Concon*, & l'autre celle de Valparaíso. Le Port est au Sud-Ouest de la seconde. Il est de fort belle grandeur, puisqu'il entre plus d'une lieue dans les Terres. Le fond en est de vase gluante & ferme. A une cablure & demie de la Plage, la profondeur est de quatorze & seize brasses d'eau; ce qui augmente à proportion de la distance où l'on est de la Terre; de sorte qu'une demi-lieue plus loin on trouve trente-six & quarante brasses. Tout le Port est net, excepté au Nord-Est de la Crevasse des *Anges*, où l'on rencontre, à deux cablures de la Terre, une Roche à fleur d'eau, qui passe pour un dangereux écueil.

Pour entrer avec sûreté dans ce Port, il faut gouverner en rasant la Pointe du Valparaíso, & la côtoyer à la distance d'un peu moins d'un quart de lieue. On trouve partout, vingt, dix-huit & seize brasses. A mesure qu'on double cette Pointe, on s'approche davantage de la Terre, & l'on passe près d'une Basse, qui n'est qu'à demi-cablure de la Terre, mais si saine que le côté du Vaisseau pourroit y toucher sans péril. Quand on s'en éloigne trop, on perd le dessus du vent, & l'on est longtems à louvoyer pour arriver au mouillage. Il faut néanmoins se garder d'en approcher le matin, parcequ'alors les vents calment de-là jusqu'au dedans de la Baie, pendant qu'ils sont frais en dehors. Il seroit à craindre que le Vaisseau, ne pouvant gouverner, ne s'engageât sur la Basse; & quoique pour éviter ce péril on puisse mouiller sur cinquante brasses aux environs, ce n'est pas le meilleur parti. Ce qu'on peut faire de mieux, lorsqu'on arrive le matin, c'est de se tenir hors de la Baie & de louvoyer jusqu'à midi, qui est le tems où le vent commence à fraîchir au dedans jusqu'au Port, & l'on peut entrer alors sans danger, avec les précautions qu'on vient de recommander. On peut entrer aussi dans la Baie, & mouiller dans l'endroit qu'on voudra choisir, y rester jusqu'au lendemain, & lever l'ancre le matin à la faveur du vent de Terre, qu'on nomme *Concon*, parcequ'il vient du côté de cette Pointe. Il ne manque point tous les jours, excepté pendant la mousson des Vents.

DESCRIP-  
TION DU  
PORT.

Entrée du  
Port.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

du Nord. La maniere de mouiller dans cette Rade, c'est d'amarrer une ancre à sec, au Sud-Sud-Ouest, & l'autre en Mer, au Nord-Nord-Ouest. Il faut bien assurer la premiere, parceque les Vents de Sud & de Sud-Ouest, quoiqu'ils passent par dessus la terre, sont si forts, qu'ils font dérader les ancrés; & c'est ce qui oblige d'en amarrer une à terre, sans quoi l'on ne pourroit tenir, à cause de la pente du fond.

Dès que la mousson du Nord commence, c'est-à-dire, pendant les mois d'Avril & de Mai; les Vaisseaux sont exposés à toute la violence de ces Vents, qui, entrant dans la Rade par l'ouverture, & sans résistance, rendent la Mer si mâle qu'un Bâtiment court grand risque, s'il n'est pas bien amarré. Il n'y a point d'autre remede que d'amarrer deux ancrés à terre, au lieu d'une, & la sûreté dépend alors de la force des cables (c).

Gouverne-  
ment de Val-  
divia.

III. LE Gouvernement Militaire de Valdivia, auquel le Roi nomme toujours, à sous ses ordres les Troupes de la Place & celles des Forts qui défendent l'entrée de la Riviere, sur le bord de laquelle la Ville est située. Ce Gouvernement, après avoir été quelquefois indépendant du Président du Chili, & sous l'autorité immédiate des Vicerois du Pérou, ne dépend plus aujourd'hui que du Président, à cause du grand éloignement de Lima, qui ne permet gueres au Viceroi d'y donner ses soins. La Description du Port & de la Ville de Valdivia est dûe ici aux Officiers de la *Marie*, Vaisseau François, qui avoient relâché dans ce Port, le plus beau & le plus sûr de toute la Côte, & qui communiquerent peu de jours après leurs observations à M. Frezier (d).

Son Port.

„ A trois lieues vers l'Est de la Pointe de la *Galerie*, où commence l'em-  
„ bouchure de la Riviere de Valdivia, est un Morne nommé *Morro Gonzal-*  
„ *les*, défendu par une Batterie; & vis-à-vis, au Nord-Est-quart-de-Nord,  
„ un autre Morne appelé *Morro Bonifacio*. Ces deux Pointes forment pro-  
„ prement l'embouchure, dont la largeur, d'une Pointe à l'autre, est d'en-  
„ viron quatre lieues. Mais les deux Côtes, se rapprochant bientôt vers  
„ le Sud-Sud-Est, ne forment plus qu'un Goulet, d'une demi-lieue de lar-  
„ ge, dont l'entrée est défendue par quatre Forts, deux de chaque côté,  
„ & surtout par le premier, à gauche, nommé *Fort de Nieble*, qu'il faut  
„ ranger de fort près, pour éviter des Bancs de sable qui s'avancent à tiers  
„ Canal, depuis le pié de *Margue*, qui est le premier fort à droite. Si l'on  
„ veut mouiller ensuite au Port du *Corral*, on vient en arrondissant sur tri-  
„ bord, jusqu'au pié du Fort de même nom, où l'on trouve quatre brasses  
„ d'eau. Si l'on veut aller devant la Ville, c'est-à-dire au lieu le plus près,  
„ on passe entre le Fort de Nieble & celui de *Mansera*, qui est sur l'Île  
„ *Perez*, en rangeant le côté du Sud d'une grande Île, derriere laquelle,  
„ en terre-ferme, est un Port si commode, qu'on y débarque les Marchan-  
„ dises sur un Ponton, sans le secours des Chaloupes.

„ DEPUIS le Port du Corral, les Chaloupes ont un chemin, plus court

(c) M. Frezier dit qu'on amarre ordinai-  
rement trois ancrés à sec. Sa Description  
s'accorde d'ailleurs avec celle qu'on vient de  
lire, & qu'on n'a préférée que parcequ'elle

est plus récente.

(d) Il en donne la Carte, & celle de  
Valparaiso.

de  
bor  
che  
est  
fon  
ral,  
y e  
terr  
mûr  
Pon  
LE  
pou  
me  
ont  
l'en  
blis  
renu  
tr'eu  
de  
se c  
ble,  
part  
C  
crim  
Ils y  
blics  
& O  
cero  
des  
cette  
faire  
Prési  
rent  
vaisf  
tout  
C  
depu  
Le n  
mée  
seize  
roiff  
Pier  
toif

(e) D  
(f) 30000,

„ de la moitié, par le Canal que forme cette grande Ile & la terre de ba-  
 „ bord; mais la crainte des bancs de fable, qui sont vers le milieu, empê-  
 „ che les Navires d'y passer. En quelque endroit qu'on puisse mouiller, on  
 „ est en sûreté contre tous les vents; parceque la tenue est bonne, sur un  
 „ fond de vase dure, & qu'il n'y a point de Mer, excepté proche de Cor-  
 „ ral, en tems de Nord. On a partout la facilité de faire de l'eau; le bois  
 „ y est en abondance pour le feu & pour la construction des Navires: la  
 „ terre est très-fertile en grains & en légumes. Le raisin, à la vérité, n'y  
 „ mûrit pas; mais le Cidre y supplée au défaut du vin, par l'abondance des  
 „ Pommiers, dont on voit comme de petites Forêts.

„ Les avantages de ce Port ont porté les Espagnols à faire plusieurs Forts,  
 „ pour en défendre l'entrée aux Nations étrangères. Ils le regardent com-  
 „ me la clé de la Mer du Sud. Les Hollandois, qui en ont la même idée,  
 „ ont voulu s'y établir, comme dans une retraite qui pouvoit leur faciliter  
 „ l'entrée de cette Mer. Ils s'en rendirent maîtres en 1643: mais affoi-  
 „ blis par la disette, les maladies, & par la mort de leur Général, ils pri-  
 „ rent le parti de se retirer, sur la nouvelle du secours qu'on envoyoit con-  
 „ tr'eux du Pérou. Ils abandonnerent même leur bagage & trente piéces  
 „ de Canon. Aujourd'hui, les Espagnols en ont plus de cent Piéces, qui  
 „ se croisent à l'entrée. Le Fort de Manfera en a quarante; celui de Nie-  
 „ ble, trente; celui de Margue vingt, & celui de Corral dix-huit, la plu-  
 „ part de fonte.

„ On envoie dans ce Port, les Blancs du Pérou & du Chili, que leurs  
 „ crimes ont fait condamner à l'exil; ce qui en fait une espece de Galere.  
 „ Ils y sont occupés aux réparations des Forts & à d'autres Ouvrages pu-  
 „ blics. La Garnison n'est composée que de ces Bannis, qu'on fait Soldats  
 „ & Officiers pendant le tems même de leur punition. Tous les ans le Vi-  
 „ ceroy doit envoyer, à Valdivia, 300000 écus (e) (f) pour l'entretien  
 „ des Fortifications & des Troupes. On donne le nom de *Real situado* à  
 „ cette somme, dans laquelle sont compris les vivres & les étoffes néces-  
 „ saires à la Garnison; & quoiqu'elle ne soit pas exactement fournie, le  
 „ Président du Chili envoie de si bons secours, dont les Gouverneurs ti-  
 „ rent tant de profit, que ce Poste, tout désagréable qu'il est par la mau-  
 „ vaise compagnie, & par des pluies de six mois, est le plus recherché de  
 „ toute la Côte.

„ C'est aussi de Coupables exilés que s'est repeuplée la Ville de Valdivia,  
 „ depuis que les Indiens ont ruiné le premier Etablissement des Espagnols.  
 „ Le nombre de ses Habitans est d'environ deux mille ames. Elle est fer-  
 „ mée de murailles de terre, & défendue par douze Piéces de Canon de  
 „ seize livres de balle. On n'y compte que deux Eglises, celle de la Pa-  
 „ roisse, & celle d'une Maison de Jésuites. La première Ville, fondée par  
 „ Pierre Valdivia, étoit située dans une Plaine, élevée de quatre à cinq  
 „ toises sur le niveau de la Mer, avec une Forteresse pour tenir les Indiens

(e) Dom d'Ulloa dit 70000.

reste consiste en habits, étoffes &amp; approvi-

(f) C'est apparemment une faute pour 300000, montant du secours en especes; le

sionnemens. R. d. E.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

en bride: mais ces Peuples, lassés du Gouvernement tyrannique des Espagnols, qui les faisoient travailler sans relâche aux Mines, tuèrent Valdivia; & suivant la tradition du Pays, ils lui jetterent de l'or fondu dans la bouche, en lui disant: *raffasie-toi donc de cet or, puisque tu en étois si altéré*; après quoi ils rasèrent la Forteresse & saccagerent la Ville. Elle est rebâtie un peu plus loin dans les terres, sur le bord de la Riviere. A sept lieues au Nord-Nord-Est, on a construit un Fort sur une éminence, nommée *Cruces*, qui a deux Pièces de Canon de six livres de balle, & vingt Hommes de Garnison. C'est la seule défense extérieure de la Ville, contre les *Bravos*, c'est-à-dire, les Indiens qui n'ont pas encore été subjugués.

Gouvernement de Chililoé.

IV. CHILOÉ, grande Ile sur la Côte, longue d'environ cinquante lieues & large de sept, a son Gouverneur militaire qui fait sa résidence à *Chacao*, principal Port de l'Ile. Outre cette Place, qui est fortifiée & toujours munie d'une Garnison, l'Ile Chilolé en a une beaucoup plus grande, nommée *Calbuco*, où réside un Corréridor, nommé par le Président du Chili. Calbuco est une bonne Ville, peuplée d'Espagnols, de Métifs & d'Indiens. Elle contient, avec l'Eglise Paroissiale, trois Communautés Religieuses; qui sont des Cordeliers, des Jésuites & des Peres de la Merci.

Le Chili entretient constamment cinq cens Hommes de Troupes réglées, pour la Garnison de Valparaiso, des Forts de la Frontiere & des Côtes. Autrement, c'est-à-dire, jusqu'au commencement de ce siecle, elles montoient à deux mille Hommes, dont on a trouvé que les fraix alloient trop loin. Les deniers qui entrent dans les Cassettes Royales de Sant' Jago & de la Conception, ne suffisoient pas pour l'entretien de cette Armée: on envoie tous les ans, de Lima, un Supplément de cent mille Piastras; la moitié, comme pour Valdivia, en argent comptant, & le reste en étoffes ou en marchandises. Sur cette somme, on retient six à huit mille écus pour l'entretien des Fortifications, & pour traiter les Indiens soumis lorsqu'ils envoient des Députés aux Gouverneurs.

Corrégimens de Chili.

I. LE premier Corrégiment, qui est celui de Sant' Jago, ne s'étend pas au-delà de l'enceinte de cette Ville, dont on donnera la Description dans un article particulier.

Sant' Jago.

Rancagua.

II. RANCAGUA est un Corrégiment de Campagne. On entend par ce nom une Jurisdiction dont les Familles vivent dispersées dans les champs, chacune dans sa Maison, sans aucune forme de Ville ou de Village, à quatre, cinq, six lieues, & quelquefois plus, les unes des autres. Cependant elles ont un lieu principal, qui est un Village de cinquante Maisons & de cinquante à soixante Familles, la plupart Métives. Toute la Jurisdiction ensemble contient environ mille Habitans.

Colchagua.

III. LE Corrégiment de Colchagua ressemble au précédent, excepté pour le nombre des Habitans, qui est fort supérieur; car on y compte jusqu'à quinze cents Familles.

Chillan.

IV. CHILLAN est une Bourgade, qui a titre de Ville, & qui contient deux ou trois cents Chefs de Familles, mais peu d'Espagnols.

V. ACONCAGUA, dont ce Corrégiment tire son nom, n'est qu'un petit lieu,

lieu, a  
persées  
Ville  
VL  
on y  
Logran  
VII.  
mille;  
VIII  
quatre  
bliffem  
diens d  
entre le  
elle tire  
Serena,  
même r  
une De

(g) II  
portante  
reconn  
lieues a  
connoit  
mé Ser  
Langue  
Vacca,  
il faut s  
qui reg  
Ouest  
mois de  
quimbo  
au vent  
pellée  
blures d  
voit tro  
gros, q  
ro Niño  
Est-quar  
qui form  
Au Sud  
29 degr  
un flot  
& le C  
fes d'ea  
l'ouvert  
lieues &  
Cependa  
jours de  
bon de  
ranger c  
fain à l  
gner en  
ge qu'o  
XIX

lieu, au pié de la Cordilliere, & ses Campagnes ont plusieurs Maisons dispersées: mais la Vallée a paru si agréable, qu'on y a fondé, en 1714, une Ville sous le nom de *S. Philippe le Royal*.

VI. MELIPILLA étoit aussi un Corrégiment de Campagne; mais en 1742, on y a jeté les fondemens d'une Ville, sous le nom de *S. Joseph de Lograño*.

VII. QUILLOTA est un Village, qui contient environ cent Chefs de Famille; & l'on n'en compte pas moins de mille dans les Campagnes.

VIII. COQUIMBO, ou la *Serena*, est une Ville, à deux degrés, cinquante-quatre minutes, dix secondes, de Latitude Australe. Ce fut le second Etablissement de Valdivia au Chili, en 1544, dans la vue de contenir les Indiens de cette Vallée, & de conserver toujours ouverte la communication entre le Pérou & le Chili. Elle est située dans la Vallée de *Cuquimpu*, d'où elle tire son premier nom; mais Valdivia lui fit prendre ensuite celui de la *Serena*, pour faire honneur à sa Patrie, qui étoit une Ville d'Espagne de même nom. M. Frezier, qui y fit quelque séjour en 1713, en donne une Description fort exacte (g). „ Sa situation (dit-il,) est au bas de la

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

Aconcagua,  
& la Ville de  
Saint Philip-  
pe.

Melipilla.

Quillota.

Coquimbo,  
ou la Serena.

(g) Il y joint celle de la Baie, qui est importante pour la Navigation. „ Après avoir  
„ reconnu celle de *Tongoy*, qui est à huit  
„ lieues au Sud de Coquimbo, & qui est re-  
„ connoissable par une petite Montagne nom-  
„ mé *Serro del Guanaquero*, comme par une  
„ Langue de terre basse, appelée *Langua de*  
„ *Pacca*, qui la ferme du côté de l'Ouest,  
„ il faut s'allier de terre, & gagner au vent,  
„ qui regne toujours vers le Sud & le Sud-  
„ Ouest, excepté pendant deux ou trois  
„ mois de l'Hiver. Avant la Baie de Co-  
„ quimbo, on trouve à trois quarts de lieue  
„ au vent, l'ouverture d'une petite Anse ap-  
„ pellation *la Herradura*, d'environ deux ca-  
„ blures de large: ensuite, sous le vent, on  
„ voit trois ou quatre Rochers, dont le plus  
„ gros, qui est le plus au large, nommé *Paxa-*  
„ *ro Niño*, est à un tiers de lieue au Nord-  
„ Est-quart-de-Nord de la Pointe de *Tortue*,  
„ qui forme le Port de Coquimbo à tribord.  
„ Au Sud de ce premier Rocher, qui est par  
„ 29 degrés, 55 minutes de Latitude, est  
„ un Ilot un peu moindre, entre lequel  
„ & le Continent il y a passage à 17 bras-  
„ ses d'eau, mais fort étroit, au lieu que  
„ l'ouverture de la Baie est d'environ deux  
„ lieues & demie de large, & sans danger.  
„ Cependant comme les vents regnent tou-  
„ jours depuis le Sud au Sud-Ouest, il est  
„ bon de s'allier à la pointe de tribord & de  
„ ranger de près le *Paxaro Niño*, qui est  
„ sain à longueur de Chaloupe, afin de ga-  
„ gner en moins de bordée le bon mouilla-  
„ ge qu'on appelle *le Port*, qui est à demi

„ cablure de la Terre de l'Ouest. Là on  
„ mouille depuis six à dix brasses d'eau, fond  
„ de sable noir, près d'une pierre de dix à  
„ douze piés de long, qui sort de l'eau de  
„ cinq à six piés, faite comme une Tortue,  
„ dont elle porte le nom. On se met à l'a-  
„ bri de tous vents, en fermant la Pointe de  
„ tribord, ou de la Tortue, par celle de  
„ babord; de sorte qu'on voit de tous côtés  
„ la terre, & qu'on n'est nulle part si tran-  
„ quille, quelque la Baie soit grande &  
„ qu'il y ait bon fond partout. S'il arrivoit,  
„ en entrant ou sortant, qu'on fût pris de  
„ calme, il faut bien se garder de mouiller  
„ près du *Paxaro Niño* en 40 ou 45 bras-  
„ ses, parceque le fond est plein de Ro-  
„ chers, qui coupent les Cables. En cas de  
„ besoin, on peut donner carene à un Na-  
„ vire de 24 Canons sur la pierre de la Tor-  
„ tue, où il y a douze piés d'eau de basse  
„ Mer à joindre tout contre. Avec tant de  
„ commodités, le Port de Coquimbo a deux  
„ défauts: l'un, qu'on est mouillé à une lieue  
„ de l'Aiguade, qui est à l'Est-Nord-Est,  
„ dans un Ruisseau qui coule à la Mer, &  
„ l'eau en est toujours un peu saumâtre,  
„ sans être malsain. Le second défaut  
„ est qu'il n'y a de bois à chauffer que celui  
„ de quelques Buissons, à moins que de pé-  
„ nétrer dans la Vallée, qui est à trois lieues  
„ du Port. On peut compter pour une trou-  
„ sime Incommodité, d'être éloigné de la  
„ Ville de deux lieues par terre, & que par  
„ Mer on n'y peut aborder, tant elle est  
„ molle à la plage.”

XIX Part.

Fff

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

„ Vallée de Coquimbo, à un quart de lieue de la Mer, sur une petite émi-  
„ nence de quatre à cinq toises de haut, que la Nature a formée comme  
„ une terrasse régulière, & qui s'étend du Nord au Sud en ligne droite, le  
„ long de la Ville, l'espace d'environ un quart de lieue. Ainsi la première  
„ rue forme une promenade très-agréable, d'où l'on découvre toute la Baie  
„ & le Paysage des environs. Elle continue de niveau, en retournant de  
„ l'Ouest à l'Est; le long d'une petite Vallée, pleine d'arbres toujours verts,  
„ de cette espèce de Myrtes que les Espagnols nomment *Arroyanos*. Au  
„ milieu de ces jolis Bocages, on voit serpenter la Rivière de Coquimbo,  
„ presque toujours guéable, qui fournit de l'eau à la Ville & qui arrose les  
„ Prairies voisines, après s'être échappée d'entre les Montagnes, où elle  
„ fertilise plusieurs belles Vallées, dont le terroir ne refuse rien au La-  
„ boureur.

„ Le Plan de la Ville répond à la beauté naturelle du Pays. Les rues sont  
„ parfaitement droites, & alignées d'un bout à l'autre suivant les quatre  
„ points cardinaux. Cette mesure est aussi celle des Quartiers, & chacun  
„ a son Ruisseau: mais le petit nombre des Habitans, la malpropreté des  
„ rues, qui sont sans pavé, la pauvreté des Maisons, bâties de terre & cou-  
„ vertes de chaume, ne lui donnent que l'apparence d'une Campagne;  
„ d'autant plus que les rues, quoique droites, sont moins bordées de Mai-  
„ sons, que de Figuiers, d'Oliviers, d'Orangers & de Palmiers, toujours  
„ couverts de verdure. La partie la plus considérable de la Ville est occu-  
„ pée par deux Places, par les Couvens des Cordeliers, des Augustins, de  
„ S. Dominique & de la Merci, un Collège de Jésuites, la Paroisse, & la  
„ Chapelle de *Ste Agnès (h)*. Autrefois, il y avoit une Eglise de *Ste Lucie*,  
„ sur une éminence de ce nom, qui s'avance en point au milieu de la Vil-  
„ le, & qui étant de même hauteur que la première terrasse, commande  
„ toute la Ville. De-là, comme d'un Amphithéâtre, on découvre un beau  
„ Paysage, composé de l'aspect de la Ville, de la Plaine, de la Baie & de  
„ son ouverture. Tout le Quartier de *Ste Lucie* étoit peuplé, avant que  
„ les Anglois & les Flibustiers l'eussent pillé & brûlé; malheur arrivé deux  
„ fois à la Ville, qui n'a pas été bien rebâtie. D'ailleurs la découverte  
„ des Mines de Copiapo a contribué à la dépeupler. Quoiqu'elles soient  
„ éloignées, par terre, de près de cent lieues, plusieurs Familles de Co-  
„ quimbo sont allées s'y établir; de sorte qu'il n'y reste pas plus de deux  
„ cens feux, & d'environ trois cens Hommes capables de porter les ar-  
„ mes. Dans un si petit nombre d'Habitans, les Femmes sont fort belles  
„ & fort galantes.

Excellence  
du Terroir.

„ La fertilité du Terroir retient beaucoup de monde à la Campagne,  
„ dans les Vallées d'*Elquès*, *Sotaquy*, *Salsipued*, *Audacol*, *Limari*, &c.  
„ d'où l'on tire annuellement assez de blé, pour la charge de quatre à cinq  
„ Navires d'environ quatre cens Tonneaux, qui le transportent à Lima.  
„ Elles fournissent aussi, à Sant' Jago, quantité de vin & d'excellente hui-  
„ le. Ces denrées, jointes à un peu de cuirs, de suif & de viande sèche,

(h) Dom d'Ulloa y ajoute un Hôpital de *S. Jean de Dieu*, fondé, dit-il, dans ces der-  
niers tems.

„ for  
„ Ch  
„ abo  
„ len  
„ les  
„ vai  
„ affi  
„ for  
„ soib  
„ Dan  
„ gra  
„ pro  
„ L  
„ quin  
„ vail  
„ Péro  
„ terre  
„ petiti  
„ suite  
„ dans  
„ en p  
„ qu'il  
„ A  
„ coule  
„ semb  
„ te ea  
„ mée  
„ grise  
„ font  
„ rouge  
„ ques  
„ petite  
„ à leur  
„ COMM  
„ Marcha  
„ ou quin  
„ n'y allo  
„ bondanc  
„ IX. C  
„ dont les  
„ Mer.  
„ milles.  
„ du Chili  
„ mais tre  
„ tion. Ce  
„ (i) Voy



font tout le Commerce du Canton. Mais il est un des plus riches du Chili en toute sorte de Métaux. En Hiver, lorsque les pluies sont un peu abondantes, on trouve de l'or presque dans tous les Ruiffeaux qui coulent des Montagnes. A neuf ou dix lieues vers l'Est de la Ville, sont les Lavoirs (i) d'Andacol, dont l'or est de vingt-trois Carats, où l'on travaille toujours avec profit, quand l'eau ne manque pas. Les Habitans assurerent M. Frezier que la terre est *creadice*, c'est-à-dire, que l'or s'y forme continuellement, parcequ'après avoir été lavée, on y retrouve, soixante ou quatre-vingts ans après, presque autant d'or qu'auparavant. Dans cette même Vallée, outre les Lavoirs, il y a sur les Montagnes une grande quantité de Mines d'or, & quelques-unes d'argent, où l'on se proposoit alors de faire des Moulins; mais les Ouvriers manquent.

Les Mines de cuivre sont aussi très fréquentes aux environs de Coquimbo, à trois lieues au Nord-Est. Depuis fort longtems on y en travaille une, qui fournit de batterie de cuisine toute la Côte du Chili & du Pérou; mais à la vérité celle de cuivre y est moins en usage que celle de terre ou d'argent. Le cuivre en lingots s'y paie huit Piaftres le quintal; petite somme, par rapport à la valeur de l'argent dans ce Pays. Les Jésuites ont une autre Mine de cuivre, à cinq lieues au Nord de la Ville, dans une Montagne nommée *Cerro verde*, dont la forme, haute & faite en pain de sucre, peut servir de marque pour le Port. On assure aussi qu'il s'y trouve des Mines de fer & de vif-argent.

A dix lieues au Sud de la Ville, on voit une pierre noirâtre, d'où coule une Fontaine, mais seulement une fois le mois, par une ouverture semblable à cette partie humaine dont elle imite les écoulemens; & cette eau laisse sur la pierre une trace blanche. Proche d'une Ferme, nommée *la Marquesia*, six lieues à l'Est de la Ville, on trouve une pierre grise, couleur de mine de plomb, unie comme une Table, sur laquelle sont parfaitement bien dessinés un Bouclier & un Morion de couleur rouge, qui pénètrent fort avant dans la pierre. On l'a cassée, en quelques endroits, pour s'en assurer. Dans une Vallée du Canton, il y a une petite étendue de Plaine, où ceux qui s'y endorment se trouvent enflés à leur réveil; ce qui n'arrive point à quelques pas de-là.

Comme le Port de Coquimbo n'est pas un lieu de Commerce pour les Marchandises de l'Europe, dont on n'y trouve à débiter que pour douze ou quinze mille Piaftres, les Vaisseaux François, du tems de M. Frezier, n'y alloient que pour y prendre des rafraîchissemens, dont il vante l'abondance.

IX. COPIAPO, lieu principal du Corrégiment de ce nom, est un Village, dont les Maisons sont bâties sans aucun ordre, à dix ou douze lieues de la Mer. On ne compte, dans tout ce district, que trois à quatre cens Familles. Le Port le plus proche se nomme aussi Copiapo. C'est le dernier du Chili, vers le Pérou. *Guasco* en est un autre de la même Jurisdiction, mais trente lieues plus au Sud, avec quelques Cabanes pour toute habitation. Cette Description est celle de Dom d'Ulloa. M. Frezier, dont le té-

(i) Voyez, ci-dessous, l'Article des Mines.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

Des Mines.

Curiostés  
naturelles.

Copiapo.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

Eclaircisse-  
mens de M.  
Frezier.

moignage doit aller de pair avec celui de ce Voyageur Espagnol, sur tout ce qu'il a pris la peine d'observer lui-même, offre ici de riches détails.

„ EN quittant (dit-il.) la Baie de Coquimbo, dont les Courans rendent la sortie difficile, si l'on ne part avec un bon vent de terre, qui ne souffle ordinairement que depuis minuit jusqu'au jour, nous passâmes pendant la nuit près de l'Ile de *Charos*, qui est à quatre lieues au Nord de celle de *Pajaros*, & nous crûmes la reconnoître dans l'obscurité. Le lendemain matin nous trouvâmes à quatre lieues au Nord-Ouest, quart-de-Nord de l'Ile du *Chañaral*, qui tient au Continent par un Banc de sable, que la Mer couvre pendant les vents de Nord. Elle est à quatre lieues de l'Ile de *Charos*, & à seize de la Pointe de la Tortue. Cette Ile est petite & presque platte. Quatre ou cinq lieues plus au Nord on me fit remarquer une tache blanche, près d'une Coulée qui se nomme *Quebrada honda*, crevasse profonde, au-dessus de laquelle sont d'abondantes Mines de cuivre. Nous reconnûmes ensuite, sur le soir, la Baie de *Guafo*, où le mouillage est bon à dix-huit & vingt brasses d'eau, fort près de terre. Ce Port n'est pas fréquenté; il est ouvert au Nord, large d'une lieue, & l'on y trouve de fort bonne eau. Le jour suivant, nous vîmes, de quatre à cinq lieues au large, l'Anse du *Totoral*, où il y a mouillage, mais qui n'est reconnoissable qu'en ce qu'elle est située vers la moitié de la distance d'un *Cap noir*, nommé *Serro prieto*, & d'une Pointe basse, qui est celle de la *Baie salée*.

„ Le troisieme jour nous eûmes connoissance du *Morne de Copiapo*, qui paroît de loin comme une Ile, parcequ'il ne tient au Continent que par une Langue fort basse. Ce Morne ou cette Pointe, est à vingt-sept degrés du Sud. Sa hauteur est moyenne. On le compare à la Pointe de *Ste. Helene* au Pérou, surtout lorsqu'il est vu du côté du Sud. A mesure qu'on en approche, on découvre une petite Ile basse, d'environ un quart de lieue de diametre, entre laquelle & le Continent, on dit qu'il y a mouillage à l'abri du Nord, vers le fond de l'Anse où se décharge la Riviere de *Copiapo*. Vis-à-vis de cette Anse, nous fûmes contrariés par les vents du Nord, & le calme me fit remarquer que les courans portoient au Sud. Enfin le vent de Sud étant revenu, nous allâmes mouiller dans une Anse qu'on nomme *Port à l'Anglois*, *Puerto del Ingles*, parcequ'un Corsaire de cette Nation y a mouillé le premier. Nous trouvâmes trente-six brasses d'eau, fond de sable & de coquillage, au Nord-Est, quart-de-Nord du Morne de *Copiapo*, & Sud-quart-de-Sud-Est de la Pointe de la *Caldera* la plus proche. La sonde nous fit trouver, dans cette Anse, fond de rocher du côté du Morne, & beaucoup d'eau; au contraire, fond de sable & moins d'eau du côté du Nord. Elle n'a, ni eau, ni bois.

„ Le Port de la *Caldera*, où nous allâmes mouiller ensuite, n'en est séparé que par une Pointe de terre, au devant de laquelle est un Brisant, que nous rangeâmes à la portée du Pistolet. La Côte, que nous suivîmes de même, pour aller au mouillage, sans louvoyer, est fort saine; & nous trouvâmes à mouiller sur dix brasses d'eau, au Sud-Est-quart-d'Est de la terre la plus avancée à droite, ayant la pointe basse du Nord au Nord-

„ quar  
„ en l  
„ tude  
„ de C  
„ Le b  
„ ou si  
„ faire  
„ pas d  
„ bane  
„ de qu  
„ de v  
Toute l  
pier d'a  
„ Co  
„ sans d  
„ année  
„ ou ne  
„ de cu  
„ fin to  
„ rare,  
„ doigt  
„ rante  
„ beau  
„ de lar  
„ fait a  
„ d'un a  
„ Bourg  
„ contr  
„ dans l  
„ X. M  
la Cordi  
plus de  
Outre la  
Augustin  
San Juan  
Loyola,  
tout-à-f  
cinq Ma  
virois s  
Jésuites  
du Chili  
nent pre  
est la pr  
XI. I  
Riviere  
la Point

„ quart-Nord-Est à trois lieues. Ce Port est à l'abri des vents du Sud; mais  
 „ en Hiver, quoique les vents de Nord n'aient plus de force, à cette Lati-  
 „ tude, on nous dit que la Mer y est violente. C'est proprement le Port  
 „ de Copiapo, parcequ'il en est le plus proche; mais il est peu fréquenté.  
 „ Le bois y est rare & l'aiguade mauvaise. Pour y faire du bois, on a cinq  
 „ ou six lieues à faire, dans la Vallée où passe la Riviere, & l'on ne peut  
 „ faire que de l'eau saumâtre dans un creux du fond de la Rade à cinquante  
 „ pas du rivage. Les environs n'offrent pas d'autre Habitation qu'une Ca-  
 „ bane de Pêcheur, au fond de l'Anse du Nord-Est. La Ville en est éloignée  
 „ de quatorze lieues vers l'Est, par le plus court chemin des Montagnes; &  
 „ de vingt lieues, par le chemin ordinaire, qui suit le cours de la Riviere.”  
 Toute la Plage est couverte de coquillage, & M. Frezier reproche à Dam-  
 pier d'avoir dit qu'il ne s'en trouve point sur toute cette Côte.

„ C O P I A P O n'est qu'une Bourgade, dont les Maisons sont dispersées, &  
 „ sans ordre. Les Mines d'or, qu'on y avoit découvertes depuis quelques  
 „ années, y ayant attiré de nouveaux Habitans, on y comptoit alors huit  
 „ ou neuf cens ames. Il se trouve aussi, aux environs, des Mines de fer,  
 „ de cuivre, d'étain & de plomb, quantité d'aiman & du Lapis Azuli. En-  
 „ fin toute la terre y est remplie de sel gemme; ce qui rend l'eau douce très  
 „ rare, & le salpêtre si commun, que dans les Vallées on le voit épais d'un  
 „ doigt sur la terre. Dans les hautes Montagnes de la Cordilliere, à qua-  
 „ rante lieues du Port, vers l'Est-Sud-Est, on trouve des Mines du plus  
 „ beau soufre du monde, qui se tire pur d'une veine d'environ deux piés  
 „ de large. Rendu au Port, il ne revient qu'à trois Piaftres le quintal. On  
 „ fait aussi, à Copiapo, un Commerce de Bray, espece de résine qui vient  
 „ d'un arbrisseau dont la feuille ressemble à celle du Romarin. Depuis cette  
 „ Bourgade jusqu'à Coquimbo, dans un espace de cent lieues, on ne ren-  
 „ contre que trois ou quatre Métairies; & de l'autre côté, jusqu'à Atacama  
 „ dans le Pérou, le Pays n'est qu'un affreux désert.”

X. MENDOZA est une Ville, à cinquante lieues de Sant' Jago; à l'Est de  
 la Cordilliere; grande, mais si remplie de jardins, qu'on n'y compte pas  
 plus de deux cens Familles, la moitié de Blancs, & le reste de race mêlée.  
 Outre la Paroisse, elle a les Eglises des Cordeliers, des Dominicains, des  
 Augustins & des Jésuites. Son Corrégiment contient deux autres Villes;  
*San Juan de la Frontera*, à trente lieues au Nord de Mendoza, & *S. Luis de*  
*Loyola*, à cinquante lieues à l'Orient de la même Ville. La premiere est  
 tout-à-fait égale à Mendoza; mais dans l'autre, à peine compte-t'on vingt-  
 cinq Maisons, & cinquante à soixante Chefs de Familles, quoique les en-  
 vironns soient fort peuplés. Elle a néanmoins une Paroisse, un College de  
 Jésuites, & un Couvent de Dominicains. C'est à Loyola que les Présidens  
 du Chili sont reçus pour la premiere fois en cette qualité, lorsqu'ils vien-  
 nent prendre le Gouvernement par la Mer du Nord; parceque cette Ville  
 est la premiere de leur Jurisdiction du côté de Buenos Aires.

XI. LA Conception, dernier Corrégiment du Chili, s'étend depuis la  
 Riviere de *Maule*, qui passe par la Côte septentrionale de la Ville, jusqu'à  
 la Pointe de *Lavapiés*. Dans cette étendue, il n'y a pas un grand nombre.

Eff 3.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

Bourgade de  
Copiapo & ses  
Mines.

Corrégiment  
de Mendoza.

Corrégiment  
de la Concep-  
tion.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

Ville de la  
Conception.

de Villages ; mais on trouve une prodigieuse quantité de Métairies & de Chaumines , répandues dans la Campagne , & peu éloignées les unes des autres.

LA Ville de la Conception, appelée aussi *Penco*, nom Indien qui signifie *je trouve de l'eau*, fut fondée, en 1550, par Valdivia. Mais les Indiens d'Arauco & de Tucapel s'étant bientôt révoltés, la nouvelle Colonie fut obligée d'abandonner son Etablissement, pour se retirer à Sant' Jago. Ce fut dans cette guerre que Valdivia fut tué, & *Villagra* son successeur eut le même sort. Ensuite les Espagnols s'étant rétablis à la Conception, *Lautaro* & *Caupolican*, deux redoutables Chefs d'Indiens, les chassèrent encore. La Place ne se releva pas de ses ruines jusqu'à l'arrivée de Dom Garcie, fils du Viceroi Dom Andrés Hurtado de Mendoza, Marquis de Castete, qui amena un Corps de Troupes capable d'en imposer aux Indiens. En rebâtissant la Conception, il construisit, sur une Montagne voisine, une Forteresse défendue par huit Pièces de Canon. En 1603, un nouveau soulèvement fut encore funeste à la Conception, comme à Valdivia & quelques autres Villes : mais ayant été secourue, elle fut rebâtie pour la troisième fois (k).

„ Aujourd'hui (écrivait M. Frezier en 1713,) il ne reste plus de vestiges d'aucun Fort. La Ville est ouverte de tous côtés, & commandée par cinq hauteurs, dont celle de l'*Hermitage* s'avance presque au milieu, & la découvre entièrement. On n'y voit pour toute défense qu'une Batterie à barbette, sur le bord de la Mer, qui ne flanque que le mouillage de devant la Ville ; mais outre qu'elle n'est pas grande, n'ayant que trente-cinq toises de long & sept de large, elle est en assez mauvais état, la moitié sans platte-forme, & mal bâtie de moëlon. Les Canons ne font pas meilleure figure. On y en voit neuf de fonte, calibres bâtarde de vingt-trois à dix-sept livres de balle, c'est-à-dire, de vingt-quatre à dix-huit d'Espagne, dont quatre sont montés sur de mauvais affûts. Les plus grandes pièces, qui sont longues de treize piés & demi, ont leurs lumieres si évafées, qu'on y a mis des grains de fer. A l'entrée de la Cour du Palais, ou logement de l'*Oydor*, qui tient ordinairement la place du Gouverneur, on en trouve deux, de quatre livres de balle, montés près du Corps-de-garde, qui fait l'aîle gauche de cette Cour." La foiblesse des Fortifications (ajoute le même Voyageur,) n'est pas remplacée par le nombre des Troupes & par de bons Commandans (l). Dom d'Ulloa n'opposant rien à ce témoignage, il doit passer pour certain.

SUIVANT les observations qu'il fit, dit-il, à *Talcaguana*, en 1744, la Conception est par les trente-six degrés, quarante-trois minutes, quinze secondes de Latitude Méridionale (m) ; & suivant celles du P. Feuillée, par les trois cent trois degrés, dix-huit minutes, trente secondes de Longitude, du Méridien du Ténérife (n). La Ville est bâtie au côté Sud-Ouest d'une agrée-

(k) D'Ulloa, Relation de son Voyage au Pérou, Tom. II, ch. 5.

(l) Voyage de la Mer du Sud, p. 48.

(m) M. Frezier met 36 degrés, 42 min. 53 sec. dans son Texte ; & 36 degrés, 45 min. dans son Plan de la Ville. Celui de la

Bale porte 36 degrés, 43 minutes.

(n) Et peut-être, lui fait dire M. Frezier, 75 degrés, 32 minutes, 30 secondes de Longitude Occidentale ou différence du Méridien de Paris.

ble Bai  
compar  
Riviero  
tremble  
jette à  
été la p  
let au  
assez lo  
inonda  
ment sa  
blemens  
premier  
torchis,  
Concept  
qui font  
Merci,

(o) Do  
de ses Po  
toutes ces  
s'étend en  
trois lieues  
Sa largeur  
tance du  
rillo verd  
Port la Ba  
quina, qu  
deux entr  
quentée es  
de large.  
& la Poir  
fait une d  
cipale, ju  
diminuant  
Plage, qu  
que celle  
la vue, à  
qu'on y d  
accessible,  
brasses d'e  
la largeur  
celle du C  
lleuc des  
de Talcagu  
Quirquina  
Le ded  
peut mou  
quoique le  
Il n'y a q  
ne ; les c  
vents. Le  
Il est à l'  
nale de Q  
brassés d'e

ble Baie, sur un terrain inégal, sablonneux, un peu élevé. Elle peut être comparée, pour la grandeur, aux Villes du quatrième ordre. Une petite Rivière la traverse. Les Maisons ayant été renversées en 1730, par un tremblement de terre, ont été rebâties fort basses. Elle a toujours été sujette à ces furieuses secousses; mais dans celle de 1730, qui paroît avoir été la plus dangereuse, la terre ayant commencé à trembler le huit de Juillet au matin, les mouvemens, qui suivirent d'abord, firent retirer la Mer assez loin; & bientôt elle s'enfla si fort, que sortant de ses limites elle inonda les Campagnes & la Ville. Tous les Habitans s'étoient heureusement sauvés sur les Montagnes voisines. Le lendemain, de nouveaux tremblemens acheverent de renverser le peu de Maisons qui avoient résisté aux premiers & à l'impétuosité des flots. Celles qu'on a rebâties ne sont que de torchis, ou de Briques crues, couvertes de tuiles. Le plus bel édifice de la Conception est le Collège des Jésuites. Les Eglises & les autres Couvens, qui sont ceux de S. François, de S. Augustin, de S. Dominique & de la Merci, sont pauvres & sans apparence (o).

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

(o) Donnons la Description de la Baie, & de ses Ports. La Baie est la plus grande de toutes ces Côtes, depuis Tierra-Firme. Elle s'étend en long, du Nord au Sud, environ trois lieues & demie; & de l'Est à l'Ouest. Sa largeur est de trois lieues, qui font la distance du Port de Talcaguano à celui de Cerillo verde, proche de la Ville. Depuis ce Port la Baie est retrécie par l'île de la *Quiriquina*, qui, se trouvant au milieu, forme deux entrées. La plus sûre & la plus fréquentée est celle de l'Est; elle a deux milles de large. Celle de l'Ouest, entre *Quiriquina* & la Pointe de Talcaguano n'a pas tout-à-fait une demi-lieue. On trouve, dans la principale, jusqu'à 30 brasses d'eau, qui vont en diminuant jusqu'à 11 & 10, à un mille de la Plage, qui fait face à la même entrée. Quoique celle de l'Ouest paroisse impraticable à la vue, à cause des Battures & des Brisans qu'on y découvre, elle ne laisse pas d'être accessible, & l'on y a depuis 30 jusqu'à 11 brasses d'eau: mais il faut tenir le milieu de la largeur du Canal entre la Côte de l'île & celle du Continent, c'est-à-dire à un quart de lieue des écueils qui s'avancent de la Côte de Talcaguano, & à la même distance de *Quiriquina*.

Le dedans de la Baie a trois Ports, où l'on peut mouiller, mais avec inégale sûreté, quoique le fond soit partout de vase molle. Il n'y a qu'un des trois où la tenue soit bonne; les deux autres sont fort exposés aux vents. Le premier se nomme *Puerto Tomé*. Il est à l'Est-Ouest de la Pointe Septentrionale de *Quiriquina*. On y mouille sur douze brasses d'eau, à demi-lieue du Continent:

mais ce n'est que la nuit qu'on entre dans ce Port pour attendre que le jour facilite l'entrée de l'un des deux autres; ce qui ne se fait qu'en louvoyant. Le meilleur des trois est celui de Talcaguano: c'est proprement une Anse formée par la Côte, au Sud-Sud-Ouest de la Pointe méridionale de *Quirina*. Presque tous les Navires y vont mouiller, parceque la tenue y est meilleure que dans tout le reste de la Baie, & qu'on y est en quelque sorte à l'abri des vents du Nord. Au contraire, dans le Port de Cerillo verde, la terre est si basse, qu'il est tout-à-fait exposé aux mêmes vents, & même à ceux du Sud, auxquels rien ne fait obstacle. Aussi les Vaisseaux n'y mouillent-ils gueres qu'en Été, pour être plus à portée de recevoir leur Cargaison de la Ville.

Deux Rivières se déchargent dans la Baie; l'une qui traverse la Ville, dont elle prend le nom; l'autre nommée *San Pedro*. La première fournit de l'eau aux Navires mouillés dans le Port de Cerillo verde; & ceux du Port de Talcaguano en font leur provision dans quelques Ruisseaux qui descendent des hauteurs voisines de la Côte. Le bois y est aussi en abondance.

Pour entrer dans la Baie, il faut s'avancer jusqu'à l'île *Ste Marie*, la reconnoître, & la côtoyer, avec beaucoup d'attention pour une chaîne de Rochers qui sont sous l'eau, & qui s'étendent à trois lieues de la Pointe du Nord-Est. De-là on continue à peu de distance de la Terre, sans craindre les Rochers, parcequ'ils se font voir ici hors de l'eau; & lorsqu'on les a passés, on gouverne de l'île *Ste Marie* à la Pointe de Talcaguano. A peu

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

CETTE Ville est gouvernée par un Corréidor, de la nomination du Roi, avec les Alcaldes & les Régidors ordinaires. Pendant la vacance du Siege, c'est le Président du Chili qui nomme à cet Emploi par provision, en qualité de Gouverneur, Capitaine Général. L'Audience Royale de Sant' Jago fut d'abord établie à la Conception, où elle demeura jusqu'en 1574: mais les insultes continuelles des Indiens ayant fait abroger ce Tribunal, il fut ensuite rétabli & fixé à Sant' Jago. Cependant le Président doit passer, alternativement, six mois de l'année dans ces deux Villes. Le premier se-mestre, qui est celui de la Conception, s'emploie au régleme des affaires militaires, à pourvoir aux Fortereses, qui tiennent en respect les Indiens d'Arauco, à maintenir l'ordre dans la Milice, &c. Le second n'est que pour l'administration de la Justice, & pour rendre le Tribunal de l'Audience plus respectable, par la présence du Chef. La Conception est la résidence ordinaire du Maître de Campo, dont on a rapporté les fonctions. Tous les Habitans des Villes & des Villages du Corrégiment composent diverses Compagnies, qui prennent les armes au premier mouvement des Indiens. Autrefois la Conception étoit du Diocèse d'une autre Ville, nommée *Imperiale*; mais elle est devenue Siege Episcopal, depuis qu'*Imperia-le*, qui avoit été bâtie par Valdivia sur la Riviere de *Cauten*, à quatre lieues de la Mer, a été détruite par les Indiens. L'Evêque est Suffragant de la Métropole de Lima; & le Chapitre est composé d'un Doyen, d'un Archidiacre & de deux Chanoines.

Habitans de  
la Concep-  
tion.

LES Habitans de la Conception sont Espagnols ou Métifs. Ils ont tous le teint fort blanc, & quelques-uns sont même blonds. On compte plusieurs Familles de distinction parmi les Espagnols; les unes Créoles, les autres Européennes. Les Hommes sont bien faits, gros & robustes. On ne

vante

de distance de cette Pointe, est un Brisant nommé *Quebraollas*, qui s'étend d'environ une demi-lieue en Mer. Il s'aperçoit aisément; & l'on en passe à un demi-mille sans danger, puisqu'à la distance d'une cablure on trouve assez de fond. On continue de gouverner vers la Pointe Nord de Quiriquina, près de laquelle sont encore deux Brisans, dont le plus éloigné de la Terre n'en est qu'à un quart de lieue. On n'en passe qu'à un jet de pierre. Ils sont sans cesse couverts tous de Loups marins. Comme il n'y a point de danger, près de ces Brisans, il ne faut pas s'en écarter trop, crainte de perdre le dessus du vent. Après qu'on les a dépassés, on gouverne le plus près de l'île Quiriquina, qu'il est possible, en côtoyant d'autres écueils, qui sont fort proches.

Comme on entre d'ordinaire en louvoyant, dans la Baie de la Conception, il faut se garder d'approcher de Quiriquina du côté de l'Est & de celui du Sud, parcequ'il s'y trouve une assez longue Basse. Au tiers de la distance,

entre le Port de Talcaguano & sa Pointe, il y a une autre Basse, qui s'étend d'environ une demi-lieue à l'Est. Quoiqu'on la reconnoisse à la couleur trouble de l'eau, le plus sûr, en entrant par la Baie par le vent de terre, est de porter droit vers une lisière de terre rouge, que l'on découvre au fond de la Baie sur une colline de médiocre hauteur, & continuer sur une Ligne, jusqu'à ce qu'on ait dépassé la Basse: après quoi on gouverne vers le Village de Talcaguano, & l'on va mouiller à demi-lieue de la Plage, sur un fond de cinq à six brasses d'eau; de sorte que l'île de Quiriquina couvre la Pointe de la Herradura, il faut se garder aussi d'une autre chaîne de Rochers, entre le Morro & la Plage de Talcaguano, & ne pas approcher du Morro, parcequ'il y a-là un Banc de sable, qui court de cette chaîne jusqu'à Cerillo verde. La marée entre avec furie par les deux bouches de la Baie; mais la bonne qualité du fond n'en laisse rien à craindre. *Relat. de Dom d'Ulloa*, Tom. II. Chap. 6.

vante  
à ceux  
guliere  
ce qu'il  
ne couv  
Pour to  
S'habille  
& par  
Pauvres  
se couc  
trouffer  
corps li  
sans dist  
tion, qu  
qu'aux  
ne difce  
& des b  
les bord  
les bord  
jusqu'à  
quée pa

Ce qu  
fort adr  
quent le  
Un Tau  
leur éch  
donnent  
val, pou  
telle qui  
les parti  
avec tan  
ils se sép  
ques cou  
pleine C  
le leur v  
On se g  
Leurs li  
tordent  
longent,  
le ne laif  
résiste pl

LE cli  
Si l'Hiv  
il l'est n  
Cependa  
qu'on ne  
XIX.

vante pas moins la beauté des Femmes. Leurs usages ressemblent beaucoup à ceux de Lima & de Quito. Mais Dom d'Ulloa fait une peinture fort singulière de l'habillement des Hommes. Au lieu de Cape, dit-il, ils portent ce qu'ils nomment des *Ponchos*. C'est une piece d'étoffe, de la forme d'une couverture de lit, & de deux ou trois aunes de long sur deux de large. Pour toute façon, on fait au milieu de la piece un trou à passer la tête. S'habiller, c'est y passer en effet la tête. Le Poncho pend des deux côtés, & par derriere comme par devant. On le porte à cheval & à pied. Les Pauvres, & ceux qu'on nomme *Guafes* dans le Canton, ne le quittent qu'en se couchant. Le Poncho ne nuit point au travail. On ne fait que le retrousser par les côtés jusques sur le dos; ce qui laisse les bras & le reste du corps libres. A cheval, ce vêtement est à la mode pour les deux sexes, sans distinction de rang. L'exercice du Cheval est si commun à la Conception, qu'on est surpris d'y voir aux Femmes autant d'adresse & de légèreté qu'aux Hommes. Au reste, la simplicité du Poncho n'empêche point qu'on ne discerne le rang & le sexe. Cette différence naît de la finesse de l'étoffe & des bordures qui la relevent. Le fond en est ordinairement bleu; mais les bordures sont rouges ou blanches. Quelquefois le fond est blanc, & les bordures bleues, mêlées de rouge. Il y en a de tout prix, depuis cinq jusqu'à cent cinquante & deux cens piastras. L'Etoffe est de laine, fabriquée par les Indiens.

Ce qu'on nomme les *Guafes*, à la Conception, est une race d'Indiens, fort adroits dans le maniment des laqs & des lances. Rarement ils manquent leurs coups avec les laqs, à Cheval même, en courant à toute bride. Un Taureau furieux, tout autre Animal, & l'Homme le plus rusé, ne leur échappent jamais. Comme il faut que le *licou* (c'est le nom qu'ils lui donnent) ferre la proie qu'ils veulent saisir, ils poussent vivement leur Cheval, pour le jeter; de sorte qu'on le trouve pris, entraîné, avec une vitesse qui ne laisse pas distinguer les degrés de l'action. Dans leurs querelles particulieres, ils se servent entr'eux de ces laqs, & d'une demi-lance, avec tant d'habileté dans l'attaque & la défense, qu'après un long combat, ils se séparent souvent sans avoir pu s'enlacer, & sans autre mal que quelques coups de lance. La seule maniere de se dérober au licou, si c'est en pleine Campagne, c'est de s'étendre à terre tout de son long, aussitôt qu'on le leur voit prendre à la main, & de s'y blottir, pour ne pas donner de prise. On se garantit aussi, en se collant contre un arbre, ou contre un Mur. Leurs licous, ou laqs, sont de cuir de Bœuf, coupé autour de la peau. Ils tordent cette courroie; ils la rendent souple à force de la graisser, & l'allongent, en la tirant, jusqu'à ne lui laisser qu'un demi-doigt d'épaisseur. Elle ne laisse pas d'être si forte, qu'un Taureau ne la peut rompre, & qu'elle résiste plus qu'une grosse corde de chanvre.

Le climat de la Conception differe peu du climat commun de l'Europe. Si l'Hiver y est plus froid que dans les Provinces Méridionales d'Espagne, il est moins que dans les Parties Septentrionales; & l'Eté à proportion. Cependant la chaleur y est plus grande dans la Ville qu'à la Campagne, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la disposition du terrain. Le Canton est arro-

XIX. Part.

Ggg

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

Le Poncho,  
habillement  
singulier.

Race des  
Guafes & leur  
adresse.

Climat de la  
Conception.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

fé par diverses Rivieres, dont celles d'Arauco & de Biobio sont les plus considérables. Le Biobio est fort profond; & sa largeur, une lieue au-dessus de son embouchure, est d'environ trois quarts de lieue. Les Habitations des Indiens Gentils s'étendent en avant, depuis la rive méridionale de ce Fleuve. A peu de distance de la même rive, sont les Forts de la Frontiere. Cette Jurisdiction contient des Plaines fort étendues; car, les Montagnes étant fort loin à l'Orient, tout l'espace qui est entr'elles & la Côte Maritime, forme un terrain fort uni. A peine y voit-on quelques collines dans l'éloignement. La conformité du climat avec celui d'Espagne en produit une parfaite dans les Fruits, avec la seule différence que ce Pays l'emporte pour l'abondance. Les Arbres & toutes sortes de Plantes y ont leur saison, embellissent les Champs & ne flattent pas moins la vue que le goût. On comprend que les Saisons doivent être ici le contraire de celles d'Espagne, c'est-à-dire que l'Hiver d'Espagne est ici l'Été, & que l'Automne d'un Pays est le Printems de l'autre. En assurant que les Fruits, les Semences, & les autres Dentrées sont ici les mêmes, Dom d'Ulloa excepte les Provinces Méridionales d'Espagne; car le Pays de la Conception n'est pas propre aux Canes de Sucre, aux Oranges, aux Citrons, ni aux Oliviers, quoiqu'on y fasse un peu d'huile: mais pour le reste, il l'emporte si fort du côté de l'abondance, qu'on prend pour une mauvaise année celle où les Grains ne rendent pas cent pour un. Les raisins de toute espece y croissent heureusement. On en fait des Vins, plus estimés que tous ceux du Pérou, & la plupart rouges. Les raisins Muscats surpassent les meilleurs Vins d'Espagne pour l'odeur & pour le goût. Mais toutes les especes de raisins croissent ici en treilles, & non en sèps. Enfin, l'on croit donner une juste idée de l'abondance du Pays, en ajoutant qu'un Bœuf, le mieux engraisé, ne s'y vend que quatre Piastras.

Maniere de  
tuer les  
Bœufs.

LA maniere de tuer le Bétail, pour la Boucherie, ne passeroit que pour un amusement, si l'on n'assuroit qu'elle sert à rendre la chair beaucoup meilleure. On enferme un Troupeau de Bœufs dans une Basse-cour, & les Guafes se mettent à cheval devant la porte, armés d'une lance de deux ou trois brasses de long, qui se termine par une espece de croissant d'acier bien affilé, dont les pointes sont à près d'un pied l'une de l'autre. Ils ouvrent la porte de la Basse-cour, & font sortir un Bœuf, qui prend aussitôt sa course, pour retourner à son gîte. Un Guafé le suit, l'atteint, lui coupe un jarret en courant, l'autre ensuite, & met pié à terre pour le tuer; après quoi il le dépouille, ôte la graisse, & dépece la chair. Le suif est enveloppé dans le cuir, & tout est porté à la Métairie sur la croupe du Cheval. Quelquefois on fait sortir ensemble autant de Bœufs, qu'il y a de Guafes pour les tuer. Cet exercice dure plusieurs jours, jusqu'à ce qu'on ait achevé de tuer le nombre destiné pour la vente. Si le Bœuf court si vite que le Guafé ne puisse le frapper de sa lance, il se sert du lacet pour l'arrêter.

Commerce  
de la Concep-  
tion.

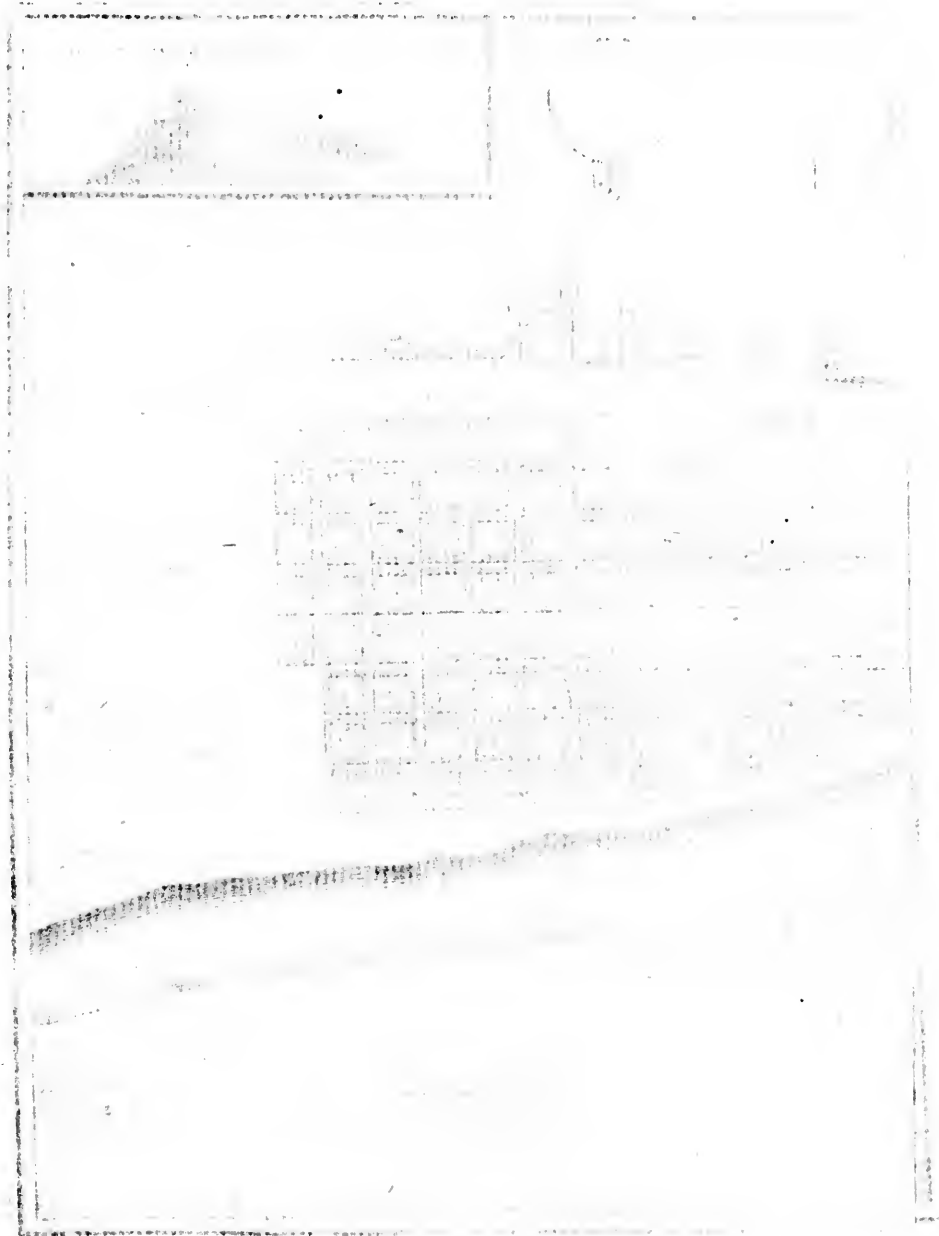
LE Commerce de la Conception deviendroit beaucoup plus riche, si le Pays étoit peuplé à proportion de sa fertilité & de son étendue: mais faute d'Habitans il est si médiocre, qu'un seul Vaisseau suffit ordinairement pour



es plus  
au-des-  
tations  
de ce  
antiere.  
ntagnes  
Mariti-  
es dans  
produit  
importe  
saison,  
t. On  
pagne,  
in Pays  
ces, &  
ovinces  
ore aux  
oiqu'on  
côté de  
rains ne  
heureu-  
, & la  
Espagne  
croissent  
idée de  
, ne s'y

ue pour  
aucoup  
, & les  
eux ou  
d'acier  
Ils ou-  
auffitôt  
lui cou-  
le tuer ;  
suis est  
oupe du  
y a de  
e qu'on  
court si  
et pour

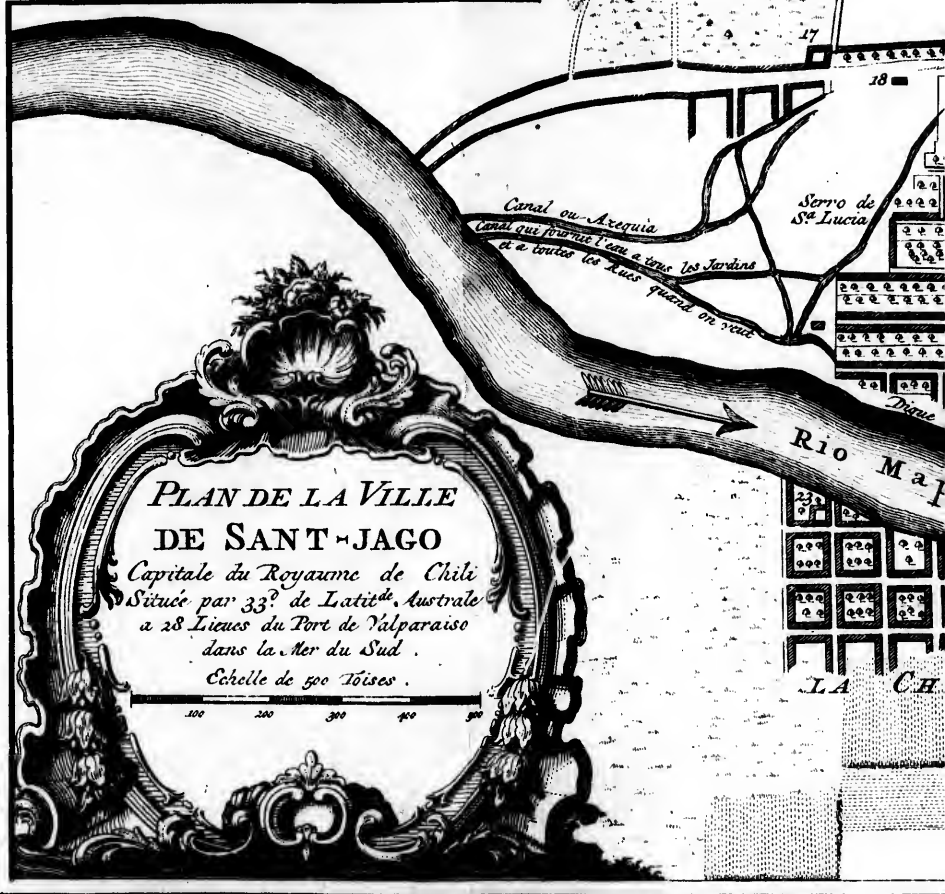
e, si le  
s faute  
at pour



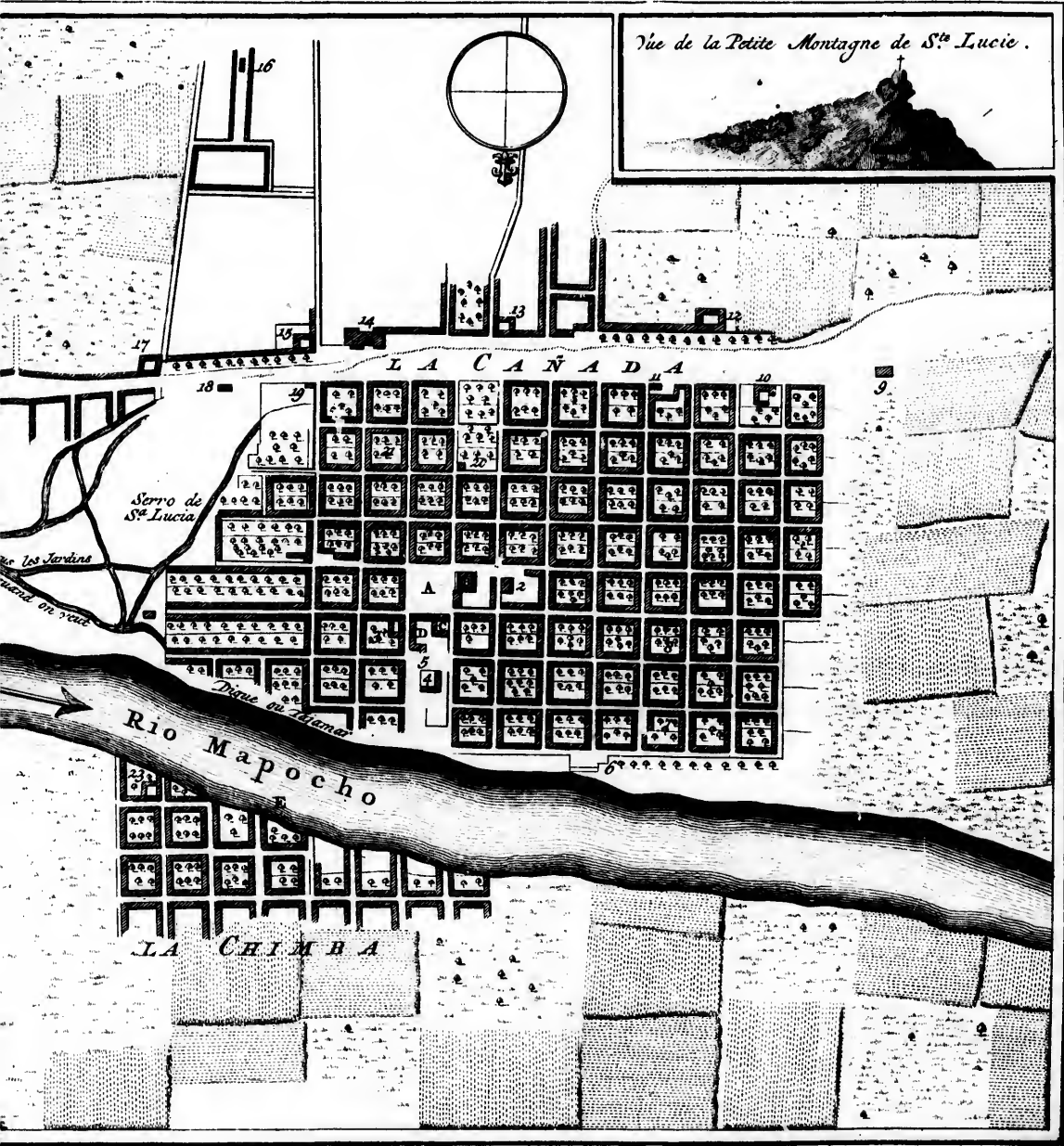
**EGLISES**

1. La Cathédrale
2. Les Nôvices
3. S<sup>te</sup> Claire
4. S<sup>te</sup> Dominique
5. Chap<sup>e</sup> du Rosaire
6. S<sup>te</sup> Paul Paroisse
7. S<sup>te</sup> Anne Paroisse
8. S<sup>te</sup> Rose
9. Chap<sup>e</sup> de S<sup>te</sup> Michel
10. Nôvicat des Augustins
11. S<sup>te</sup> Lazare
12. Nôvicat des Jésuites
13. S<sup>te</sup> Diego
14. S<sup>te</sup> François

15. S<sup>te</sup> Jean de Dieu
  16. S<sup>te</sup> Isidore Paroisse
  17. Les Carmélites
  18. S<sup>te</sup> Saturnin
  19. S<sup>te</sup> Claire le grand Court
  20. Les Augustines
  21. S<sup>te</sup> Augustin
  22. La Mercy
  23. Nôvicat des Cordiliars
- Lieux Remarquables*
- A. La Place
  - B. L'Évêché
  - C. Palais du Président
  - D. Audience Royale
  - E. Pont ruiné



*Vue de la Petite Montagne de S<sup>te</sup> Lucie.*

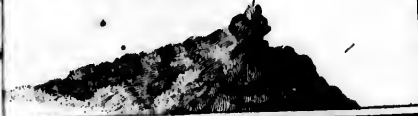


**EGLISES**

1. La Cathédrale
2. Les Nôvices
3. S<sup>t</sup> Claire
4. S<sup>t</sup> Dominique
5. Chap<sup>e</sup> du Rossire
6. S<sup>t</sup> Paul Tarrisse
7. S<sup>t</sup> Anne Tarrisse
8. S<sup>t</sup> Rose
9. Chap<sup>e</sup> de S<sup>t</sup> Michel
10. Nôviciat des Augustins
11. S<sup>t</sup> Lazare
12. Nôviciat des Jésuites
13. S<sup>t</sup> Diego
14. S<sup>t</sup> François

15. S<sup>t</sup> Jean de Dieu
  16. S<sup>t</sup> Isidore Tarrisse
  17. Les Carmélites
  18. S<sup>t</sup> Saturnin
  19. S<sup>t</sup> Claire le grand
  20. Les Augustines
  21. S<sup>t</sup> Augustin
  22. La Mercy
  23. Nôviciat des Cordeliers
- Lieux Remarquables
- A. La Place
  - B. L'Évêché
  - C. Palais du Président
  - D. Audience Royale
  - E. Pont ruiné

de la Petite Montagne de S<sup>t</sup> Lucie.



**PLAN DE LA VILLE  
DE SAINT-JAGO**

Capitale du Royaume de Chili  
Située par 33<sup>d</sup> de Latit<sup>d</sup>. Australe  
à 28 Lieues du Port de Valparaiso  
dans la Mer du Sud.  
Echelle de 500 Toises.

100 200 300 400

la Trait  
ques au  
l'île de  
Graisse,  
secs. Ce  
des Dra  
des Mer

Descr

CETTE  
de M. I  
gnols en  
cription.

ELLE  
rapporte  
Iago de  
par les tr  
lieues du  
tout le C  
Vallée,  
Elle est  
murs de  
grande a  
dins dom

ON lui  
ge, du I  
bourg,  
teur, ap  
font affe  
qu'il n'y  
au Sud.  
parfait,  
cupé par  
l'Evêque  
& celui  
est comp  
leur éga  
ques cru  
rou, co  
plusieurs  
tagnes e  
Mai, u

la Traite. Callao ne manque pas d'y en envoyer un, tous les ans; & quelques autres y viennent charger, moins régulièrement, pour Valdivia & l'Île de Chiloé. Les Marchandises qu'on en tire, sont le Sain-doux, la Graisse, une espèce de Maroquin nommé *Cordouan*, du Beurre, des Fruits secs. Celles qu'on y apporte, pour l'usage des Habitans, sont des Bayettes, des Draps, des Tucayos de Quito, quelques Etoffes d'Europe, du Fer & des Merceries. On fabrique quelques bonnes Bayettes dans le Canton.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

### §. XIII.

*Description de Sant'Iago, Capitale du Chili, & caractere des Indiens de cette Province.*

CETTE Capitale d'une vaste Région étoit peu connue, avant le voyage de M. Frezier au Chili en 1713, & celui des deux Mathématiciens Espagnols en 1742. Leurs Observations réunies en forment une curieuse Description.

SANT'IAGO:

ELLE est du nombre des Villes qui furent fondées par Valdivia, & l'on rapporte son origine au 24 de Février 1541. Son premier nom fut *Sant'Iago de la Nouvelle Estramadure*. La Vallée de *Mapocho*, où elle est située, par les trente-trois degrés, quarante minutes, de Latitude Australe, à vingt lieues du Port de Valparaïso, n'est pas éloignée de celle de *Chilé*, d'où tout le Chili tire son nom. On vante beaucoup la situation de Sant'Iago. Sa Vallée, ou plutôt sa Plaine, n'a pas moins de vingt-cinq lieues d'étendue. Elle est traversée par une Riviere, nommée aussi *Mapocho*, qui arrose les murs de la Ville au Nord, & qui lui fournissant, par des aqueducs, une grande abondance d'eau, répand la fraîcheur & la fécondité dans les Jardins dont elle est remplie.

Sa situation:

ON lui donne mille toises de long, de l'Est à l'Ouest, & six cens de largeur, du Nord au Sud. De l'autre côté de la Riviere, elle a un grand Fauxbourg, nommé *Chimba*; & vers l'Orient; une colline de médiocre hauteur, appelée *Santa Lucia*, qui touche presque aux Maisons. Ses rues sont assez larges, droites, bien pavées, & se croisent si régulièrement, qu'il n'y en a pas une qui n'aille exactement de l'Est à l'Ouest, ou du Nord au Sud. La grande Place, qui forme le centre de la Ville, est un quarré parfait, dont le milieu est orné d'une Fontaine. Le côté du Nord est occupé par le Palais de l'Audience Royale; celui de l'Ouest, par le Palais de l'Evêque; celui du Midi, par de grandes Boutiques, embellies d'arcades, & celui de l'Est, par de fort belles Maisons. Tout le reste de la Ville est composé de Quarrés, ou d'Iles de Maisons, qui par leurs distances & leur égalité ressemblent parfaitement à celles de Lima. Elles sont de briques crues, mais basses, par une précaution aussi nécessaire ici qu'au Pérou, contre les tristes effets des tremblemens de terre, dont Sant'Iago s'est plusieurs fois senti. En 1570, il en essuya un qui bouleversa des Montagnes entières dans d'autres parties du Chili. En 1647, le treize de Mai, un autre renversa la moitié de ses Maisons. En 1657, le quinze

Sa grandeur  
& sa forme.

Ce qu'elle a  
souffert des  
Tremble-  
mens de terre.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI,  
SANT'YAGO.

Eglises &  
Couvens.

Habitans.

Tribunaux.

de Mars, la terre trembla pendant un quart-d'heure entier & détruisit la meilleure partie de la Ville. En 1722, le vingt-quatre de Mai, plusieurs Edifices furent encore maltraités. En 1730, le huit de Juillet, la plupart des Maisons furent absolument renversées, & les secouffes durèrent plusieurs mois. Sant'Yago s'est heureusement relevé de tant de disgraces, & les Edifices, quoique bas, y sont agréables & commodes.

OUTRE la Cathédrale, on y compte trois Paroisses; le *Sagrario*, *Ste Anne* & *S. Isidore*; trois Couvens de l'Ordre de S. François; deux de S. Augustin; un de S. Dominique, un de la Merci, un de S. Jean de Dieu, & cinq Colleges de Jésuites, qui sont *San Miguel*, le *Noviciat*, *S. Paul*, *S. Xavier* pour les Etudiens séculiers, qu'on oblige à porter le Manteau brun & le Chaperon rouge, & celui de *la Olleria*, qui est une Maison de retraite. Il y a quatre Monasteres de Filles, deux de Ste Claire, les Augustines & les Carmélites; sans compter ce que les Espagnols nomment la *Beateria*, qui est une Communauté libre sous la Regle de S. Augustin. Toutes ces Maisons Religieuses sont aussi peuplées que celles du Pérou. Les Eglises en sont grandes; quelques-unes bâties de pierre, & les autres de briques crues. Celles des Jésuites sont les plus belles.

Dom d'Ulloa fait monter le nombre des Habitans de Sant'Yago à quatre mille Familles, la moitié d'Espagnols & le reste d'Indiens, ou de Races mêlées. Leurs usages & leur habillement sont les mêmes qu'à Quito. Les Hommes sont bien faits; les Femmes ont les traits agréables, le teint blanc & des couleurs vives; ce qui ne les empêche pas de se farder, & de mettre surtout beaucoup de rouge, sans considérer que non-seulement cette mode leur altere le teint, mais qu'elle leur gâte, presque à toutes, les gencives & les dents.

ON a déjà remarqué que l'Audience Royale, qui a son Siege aujourd'hui à Sant'Yago, l'avoit autrefois à la Conception. Ce Tribunal est composé d'un Président, de quatre Auditeurs, d'un Fiscal, & d'un autre Fiscal pour les Indiens. Les affaires s'y jugent définitivement, ou du moins sans autre appel que pour le déni de Justice, au Conseil des Indes. Le Président, quoique dépendant en certains cas du Viceroy du Pérou, est tout-à-la-fois Gouverneur & Capitaine Général du Chili, avec l'assujétissement singulier de passer six mois de l'année à la Conception, & six mois à Sant'Yago. On rappelle cette singularité, pour en observer une autre; c'est que pendant son absence de la Capitale, le Corrégidor de cette Ville exerce ses fonctions, sous le titre de Lieutenant-Général, & qu'il étend sa Jurisdiction sur tous les lieux habités du Chili, à l'exception des seuls Gouvernemens militaires.

Le Corps de Ville, dont le Corrégidor est le chef, consiste en plusieurs Régidors, & deux Alcaldes ordinaires. Lorsque le Président est à Sant'Yago, la Jurisdiction du Corrégidor se réduit à la Police & au Gouvernement économique. Les Finances sont non-seulement recueillies, mais administrées, par une Chambre Royale, composée d'un Trésorier; d'un Contrôleur, & de leurs Officiers. Deux autres Tribunaux de Sant'Yago sont ceux de la Croisade & de l'Inquisition, mais tous deux dépendans de ceux de Lima, dont leurs Officiers ne sont que les Commissaires. Le Chapitre de la Cathé-

drale est  
de plusie

LE cli  
ception;  
rées y fo  
les autres  
Haras, c  
les vastes  
du Sain-c  
cent cinc  
dages de  
ter les se  
des Nois  
gui, ou  
ves, du  
même ab  
comparab  
Sant'Yago  
grandes F

EN écl  
rou, il r  
des Chap  
s'en fabri  
teaux de  
Fayence,

ENTRE  
quement  
du Paragu  
von. L  
où le Sav  
des Etoffes  
mes, du  
te des N  
du Comp  
n'est pas

A l'éga  
en Denré  
que Bois  
vie, du  
Piment;  
Port de V  
des Sardir  
les fait re  
de toute  
envoie du

(c) Mesu

drale est composé de l'Evêque, de trois Dignités, de quatre Chanoines, & de plusieurs Prêtres subalternes.

Le climat & le terroir de Sant'Iago ne different point de ceux de la Conception; c'est-à-dire que non-seulement l'air, mais les Fruits & les Denrées y sont les mêmes. On sème dans une partie des Métairies, & dans les autres on élève & l'on engraisse des Bestiaux. On trouve d'un côté des Haras, d'un autre des Vignes, & d'un autre des Arbres fruitiers. Ce sont les vastes Campagnes de Sant'Iago, qui fournissent au Pérou du Froment, du Sain-doux & du Chanvre. Tous les ans on transporte au Callao environ cent cinquante mille *Fanegues* (a) de Froment, huit mille quintaux de cordages de Chanvre, & seize à vingt mille quintaux de Sain-doux; sans compter les semelles de Cuir, les Cordouans, les Fruits secs, tels que des Noix, des Noisettes, des Figues, des Poires & des Pommes, la Graisse, le *Charqui*, ou Viande salée, les Langues fumées, &c. On ne porte point d'Olivives, du Chili au Pérou, parceque ces deux Régions en produisent avec la même abondance: mais l'Huile du Chili, surtout vers Coquimbo, est incomparablement meilleure. On en tire aussi de fort bonne, des environs de Sant'Iago, quoique les Habitans n'aient jamais pris la peine d'y faire de grandes Plantations d'Oliviers.

EN échange des Denrées & de l'Or même (b) que le Chili envoie au Pérou, il reçoit du Fil, des Draps, & des Toiles de la Fabrique de Quito, des Chapeaux, & quelques Bayettes, mais en petite quantité, parcequ'il s'en fabrique au Chili; du Sucre, du Cacao, des *Chancacas*, espece de Gâteaux de Sucre, nommés aussi *Raspaduras*, des Conserves, du Tabac, de la Fayence, & toutes sortes de Marchandises de l'Europe.

ENTRE le Chili, le Paraguay & Buenos Aires, le Commerce se fait uniquement par la voie de Sant'Iago. Le Commerce passif consiste en Herbe du Paraguay, en Cire, & dans une espece de Suif, qui sert à faire du Savon. L'Herbe du Paraguay passe du Chili au Pérou, & le Suif à Mendoza, où le Savon se fabrique. En échange, Sant'Iago fournit à Buenos Aires, des Etoffes du Pays, du Sucre, des *Ponchos*, qui sont des Manteaux d'Hommes, du Tabac en poudre, des Vins & des Eaux-de-vie. Quand l'Affiende des Negres n'est point interrompue, ces Esclaves viennent, au Chili, du Comptoir de Buenos Aires, parceque la voie du Panama & du Pérou n'est pas si commode.

A l'égard du Commerce intérieur, la Ville de Valdivia tire de Sant'Iago, en Denrées, la valeur de dix mille Piastras, & lui fournit en échange quelques Bois d'Alerce. On envoie dans l'Ile de Chiloe des Vins, des Eaux-de-vie, du Miel, du Sucre, de l'Herbe du Paraguay, du Sel, de l'Agi, ou Piment; & cette Ile, qui abonde en Bois d'excellente qualité, envoie au Port de Valparaiso, avec des Ponchos de ses Fabriques, des Couvertures, des Sardines seches, & des Jambons, si bien préparés, que leur délicatesse les fait rechercher jusqu'au Pérou. Le Golfe de Chiloe est le seul Parage de toute la Mer du Sud où l'on trouve des Sardines. De Coquimbo, on envoie du Cuivre à Sant'Iago par Valparaiso; car, malgré l'abondance de ce

(a) Mesure du poids de 150 livres.

(b) Voyez l'article des Mines.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.  
SANT'IAGO.  
Climat &  
Commerce de  
Sant'Iago.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.  
SANT'IAGO.

Commerce  
avec les In-  
diens non sou-  
mis.

Conduite des  
Guafes.

Fidélité des  
Barbares.

Leur haine  
pour les Ef-  
pagnols.

Métal dans toute la partie de la Cordilliere, qui est du côté de Sant'Iago & de la Conception, où Dom d'Ulloa ne craint pas d'assurer qu'on en trouve des chateaux purs, de cinquante à cent quintaux, les Mines n'y sont point exploitées, & tout le Chili tire son cuivre de Coquimbo & de Guasco. Les retours se font en Cordouans, & en Savon de Mendoza, qu'on transporte sans cesse à Sant'Iago, d'où il se répand dans toute l'Audience.

LE Commerce de Sant'Iago & des autres parties du Chili, avec les Indiens Gentils de la Frontiere, consiste à leur vendre des ouvrages de fer, des Mors de brides, des Eperons, des Couteaux, du Vin, & diverses sortes de Merceries. Ces Barbares, qui habitent un Pays riche en Or, & qui n'en font aucun usage, lui préfèrent un morceau de Fer. Ils donnent aux Espagnols des Vaches, des Chevaux, de jeunes Filles & des Garçons, que leurs propres Peres troquent pour des bagatelles qui les éblouissent. Cette espece de Traite s'appelle *Rafcatar*, c'est-à-dire *rançonner*. Elle est abandonnée aux Guafes, race mêlée de Sang Espagnol, dont on a déjà vanté l'adresse. Ils vont dans le Pays de ces Indiens, & s'adressent directement aux Chefs des Familles; car elles ne sont point gouvernées par des Caciques, ou par des Curacas, comme l'étoient autrefois les Péruviens. Toute la forme de leur Gouvernement consiste à respecter leurs Anciens. Le Guafé étale au Chef de Famille ce qu'il a de plus séduisant pour des Barbares, & ne manque point de lui présenter une petite quantité de Vin. Si le Traité se conclut, l'Indien publie dans tout le Village que cet Espagnol est ami de la Nation, & qu'on peut se fier à lui. Le Guafé parcourt toutes les Cabanes. Il convient du prix de chaque Marchandise, & livre sans difficulté celles qu'on achete. Ensuite il se retire dans la premiere Habitation où il est venu, en avertissant, à son passage, qu'il se dispose à partir. Rien n'est plus admirable que l'empressement avec lequel chacun court à l'Habitation qu'il a choisie, pour lui délivrer fidèlement le prix dont il est convenu. Il rassemble ses effets; il part, & le Chef de la Famille le fait accompagner jusqu'à la Frontiere, par quelques Indiens qui l'aident à mener les Chevaux & les Bœufs ou les Vaches qu'il a reçus en échange. Avant 1724, on leur portoit du Vin en abondance: mais l'expérience du danger a fait cesser cet usage. Il arrivoit que s'enivrant tous, ils prenoient subitement les armes, pour assommer tous les Guafes, ou les Espagnols, qui se trouvoient dans leurs Habitations, sans respecter ceux dont ils avoient reçu des Marchandises: dans le même transport, ils fondoient sur les Forts & les Villages de la Frontiere, où ils tailloient en pieces tout ce qui tomboit en leurs mains.

Les plus intraitables de ceux qu'on n'a jamais pû soumettre à la Domination Espagnole, sont les Habitans d'Arauco & de Tucapel, ceux qui habitent au Sud de la Riviere de Biobio, & ceux qui s'étendent vers la Cordilliere. Le Pays est si vaste, que lorsqu'ils se voient trop pressés, ils abandonnent leurs possessions, & s'enfoncent dans des Déserts inaccessibles. Là se fortifiant par leur jonction avec d'autres Indiens, ils reviennent au Pays qu'ils habitoient. C'est ce mélange de fuite & de résistance, de courage & de crainte, qui les rend comme invincibles, & qui ne cesse pas d'exposer

le Chili  
prendre  
déclarent  
chez eu  
voisins.  
font pas  
ecqu'ils  
se que d  
jamais r  
leurs ar  
l'exécute  
re, auq  
la nuit f  
qui vive  
de diver  
Chaumie  
& de sex  
Armée,  
redoutab  
furieux  
tions des  
tinuellem  
glantes p  
de Batail

CES I  
Dans la  
Champs,  
ment; c  
leurs Fer  
nant à l'o  
fé réellen  
Cabanes  
mets der  
de Maïz  
de fraix  
succede,  
On convi  
assistent l  
principau  
autres Pe  
avec les  
Canton,  
Dom Gal  
verneur  
mander l  
session li



le Chili Espagnol à leurs insultes. Qu'un seul crie parmi les autres qu'il faut prendre les armes, les hostilités commencent aussitôt. Leur maniere de déclarer la guerre, c'est d'égorger jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve chez eux sur la foi des conventions, ou de ravager les Villages dont ils sont voisins. Quelquefois ils font avertir d'autres Nations à qui les Espagnols ne sont pas moins odieux. C'est ce qu'ils appellent faire courir la fleche, parcequ'ils font passer l'avis, d'une Habitation à l'autre, avec autant de vitesse que de secret. La nuit de l'invasion est marquée, sans qu'il en transpire jamais rien. Cette fidélité, & le peu de préparatifs dont ils ont besoin pour leurs armemens, rendent leurs desseins impénétrables jusqu'au moment de l'exécution. Leur convocation faite, ils élisent entr'eux un Chef de guerre, auquel ils donnent le nom de *Toqui*; & dans les premieres ténèbres de la nuit fixée, lorsque les Espagnols ne s'attendent à rien moins, des Indiens qui vivent parmi eux les surprennent & les tuent. Ensuite ils se dispersent de divers côtés, ils entrent dans les petits Villages, dans les Métairies & les Chaumières, où ils égorgent tout ce qu'ils rencontrent, sans distinction d'âge & de sexe. Après cette exécution, se réunissant en corps, ils forment une Armée, dont l'audace s'attaque aux Forts & aux plus grandes Villes; plus redoutable néanmoins par le nombre, que par la discipline & l'habileté. Ces furieux emportemens leur ont souvent réussi, malgré les plus sages précautions des Gouverneurs Espagnols, parceque les secours qu'ils reçoivent continuellement les empêchent de sentir leurs pertes. S'ils en font d'assez sanglantes pour se rebuter du combat, ils se retirent à quelques lieues du champ de Bataille; mais cinq ou six jours après, ils vont fondre d'un autre côté.

Ces Indiens ne déclarent jamais de guerre, qui ne dure plusieurs années. Dans la paix, leurs plus grandes occupations consistent à semer quelques Champs, à fabriquer des *Ponchos*, ou Manteaux, pour leur propre habillement; car dans leur barbarie, ils n'ont pas celle d'aller nus. C'est même à leurs Femmes qu'ils laissent ordinairement ce travail, tandis que s'abandonnant à l'oïveté, ils passent le tems à boire d'une espece de cidre, composé réellement de pommes, qu'ils ont en abondance dans leurs terres. Leurs Cabanes sont si légères, qu'un jour ou deux suffisent pour les bâtir. Leurs mets demandent peu de préparations: ce sont des racines, & de la farine de Maïz ou de quelque autre grain. Ainsi, faisant la guerre avec aussi peu de frais que de risque, ils la regardent comme un amusement. Si la paix succede, c'est toujours moins à leur sollicitation qu'à celle des Espagnols. On convient d'une conférence, qui a reçu le nom de *Parlamento*, à laquelle assistent le Président Gouverneur du Chili, le Mestre-de-Camp, avec les principaux Officiers de l'Armée, l'Evêque de la Conception, & quelques autres Personnes du premier rang. Du côté des Indiens, c'est le *Toqui*, avec les principaux Capitaines, qui sont en même tems Députés de chaque Canton, & chargés de leurs suffrages. La dernière irruption se fit en 1720. Dom Gabriel *Cano*, Lieutenant-Général des Armées d'Espagne, alors Gouverneur du Chili, prit de si sages mesures qu'il força ces Barbares à demander la paix. Dans un Parlement, tenu en 1724, on leur accorda la possession libre de tout le Pays qui s'étend au Sud du Biobio, & tous les *Capit*

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

SANT'AGO.

Comment ils  
leur font la  
guerre.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

SANT' IAGO.

Ce que c'est  
qu'un Parle-  
ment & quel-  
le en est la  
forme.

*taines de Paix* furent supprimés. On donnoit ce titre à des Espagnols, qui résidoient dans les Villages habités par des Indiens convertis, & qui avoient fait naître le soulèvement par leurs extorsions.

OUTRE ces Assemblées, qui se tiennent à l'occasion de quelque Traité, il s'en tient d'autres lorsqu'il arrive de nouveaux Présidens. La différence en est si légère, qu'il suffit d'en décrire une, pour donner une idée de toutes les autres. Lorsqu'on juge un Parlamento nécessaire, on en fait donner avis aux Indiens de la frontière, & le jour est indiqué. Des deux côtés on convient d'une escorte pour les Chefs. Les Espagnols campent sous des Tentés, & le Quartier général des Indiens est vis-à-vis, à peu de distance. D'abord les Anciens de chaque Canton viennent saluer le Président. Il boit à leur santé: tous lui répondent; mais c'est le Président qui leur verse à boire de sa propre main, & pour joindre quelque chose de plus réel à cette politesse, il leur distribue des couteaux, des ciseaux, & d'autres bagatelles, fort précieuses à leurs yeux. On commence ensuite à parler de paix, & de la manière d'en observer les conditions; après quoi les Indiens se retirent à leur Quartier, où le Président leur rend une visite, & leur fait porter une certaine quantité de vin, dont il les traite avant son départ. Les Indiens de la suite des Députés, qui ne les ont point accompagnés à l'Assemblée, paroissent alors, & se joignent pour rendre leurs devoirs au Président. Il leur fait donner aussi du vin; ensuite il reçoit à son tour un présent de Veaux, de Bœufs, de Chevaux & d'Oiseaux.

LA paix étant conclue par ces caresses mutuelles, le Président ne dédaigne point, pendant la suite des conférences, d'admettre à sa table les principaux Chefs, ou ceux du moins auxquels il reconnoît de la douceur & de la raison. Il se tient une espede de Foire, où les Guafes accourent avec leurs Merceries, & les Indiens avec des Ponchos & des Bestiaux. Ces Marchandises se troquent, & la bonne-foi regne dans ces Traités.

Ces mêmes Indiens, qui ont toujours refusé de se soumettre aux Espagnols, accordent l'entrée de leur Pays aux Missionnaires, quelque différence qu'il y ait entre leurs sauvages maximes & celles qu'on leur prêche. Plusieurs se font baptiser; mais ils ne renoncent point aisément à la vie libre dans laquelle ils sont élevés, & la plupart de ces Nouveaux-convertis n'ont aucune sorte de Religion. Avant la guerre de 1720, les Missionnaires en avoient rassemblé un assez grand nombre, dont ils avoient formé des Villages, sous les noms de *San Christoval*, *Sante Fé*, *Sante Juana*, *San Pedro*, & *la Mocha*. Dans tous les Forts de la Frontière, il y avoit aussi des Aumôniers payés par le Roi pour les instruire: mais à la première nouvelle du soulèvement tous les Néophytes disparurent, & se joignirent aux Guerriers de leur Nation. Depuis la publication de la Paix, ils ont demandé volontairement le retour des Missionnaires, qui ont recommencé à les rassembler, mais en moindre nombre.

QUOIQUE dans leurs guerres, ces Indiens ne fassent de quartier à personne, surtout aux Espagnols, ils ne laissent pas d'épargner les Femmes blanches: mais ils les enlèvent, & les conduisent dans leurs Terres, où ils vivent familièrement avec elles. De-là vient cette multitude d'Indiens blancs & blonds,

Foible pro-  
grès du Chris-  
tianisme par-  
mi ces In-  
diens.

blonds,  
il en vi  
s'engag  
Ils s'en  
Mercer  
chos &  
& ne l  
Etabliss  
Côte vo  
co, de  
& sont  
de Cava  
qu'ils m  
de cette

Dom  
des race  
ajoute q  
furent tr  
du Chili  
les Indes  
li ont l'a  
ment, q  
re, ils n  
pleins de  
chercher  
L'estime  
dans les  
ceux du C

Il par  
cette Vil  
des Capi  
sans favo  
degrés de  
aventures  
plus natu  
chées du  
cueil (e)

M. C  
son équip  
prenoit p

(e) C'est  
où nous a  
nal de M.  
tient entr  
aventures  
pagnons d  
(f) C'est  
XIX.

blonds, qu'on prendroit pour des Européens nés au Chili. Pendant la paix, il en vient un grand nombre dans les Villes & les Bourgs Espagnols, qui s'engagent à travailler pour un certain prix, l'espace d'un an ou de six mois. Ils s'en retournent à la fin du terme, après avoir employé leur salaire en Merceries. Tous ces Peuples, sans distinction de sexe, portent des Ponchos & des Manteaux d'étoffe de laine; mais cet habillement est fort court, & ne leur descend pas jusqu'aux genoux. Les Nations plus éloignées des Etablissmens d'Espagne, qui habitent au Sud de Valdivia, & ceux de la Côte voisine de Chiloé, ne portent aucune espece d'habit. Ceux d'Arauco, de Tucapel, & des bords du Biobio, nourrissent quantité de Chevaux, & sont fort exercés à les monter. Aussi leurs Armées sont-elles composées de Cavalerie & d'Infanterie. Leurs armes sont des Lances fort longues, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse, le Javelot, & d'autres Instrumens de cette nature.

Dom d'Ulloa fait observer que c'est du Royaume de Chili que sont venues des races de Chevaux & de Mules, dont il vante beaucoup la vitesse. Il ajoute que ces Animaux doivent sans doute leur origine aux premiers, qui furent transportés d'Espagne en Amérique; mais aujourd'hui, dit-il, ceux du Chili ne sont pas moins supérieurs à ceux d'Espagne, qu'à ceux de toutes les Indes. On y conserve plus fidelement les races. Les Coureurs du Chili ont l'ambition de ne vouloir jamais être devancés, & galopent si légèrement, que le Cavalier ne sent pas la moindre agitation. Du côté de la figure, ils ne cedent rien aux plus beaux Andalous. Leur taille est belle. Ils sont pleins de feu & de fierté. Aussi tant d'excellentes qualités les font-elles rechercher. Les plus beaux sont envoyés à Lima. Il en passe jusqu'à Quito. L'estime qu'on en fait a porté quantité de Particuliers à former des Haras dans les Provinces du Pérou, pour en étendre la race: mais c'est toujours à ceux du Chili, surtout des environs de Sant'Iago, qu'on donne la préférence.

Il paroît que Dom d'Ulloa s'employoit à recueillir ses Observations sur cette Ville, lorsqu'on y amena, de l'Île de Chiloé, M. David *Cheap*, un des Capitaines de l'Escadre de l'Amiral Anson, qui ayant échoué, en 1741, sans savoir où, ni comment, mais entre les quarante-six & les quarante-sept degrés de Latitude, tomba heureusement entre les mains des Espagnols. Ses aventures n'étant connues que par le récit de Dom d'Ulloa, il est d'autant plus naturel de leur donner place ici, qu'elles ne peuvent être plus rapprochées du Journal de M. Anson, qu'on a donné dans le Tome XI de ce Recueil (e).

M. *Cheap*, après son malheur, envoya dans sa chaloupe une partie de son équipage, pour reconnoître divers canaux formés par des Côtes, qu'il prenoit pour celles d'autant d'Iles (f). Il se dégagea de ce labyrinthe, &

(e) C'est le Tome XV de notre Edition, où nous avons ajouté, p. 303-402 au Journal de M. Anson, un Supplément qui contient entr'autres le récit plus circonstancié des aventures du Capitaine *Cheap* & de ses Compagnons d'infortune. R. d. E.

(f) C'étoient en effet celles qui bordent la

XIX. Part.

Côte du Continent au Sud de Chiloé, & qui forment un Archipel, dont aucun Géographe n'a fait mention jusqu'à Dom d'Ulloa, parce que cette Côte est très peu connue. Voyez, ci-dessous, les Eclaircissmens sur la nouvelle Carte de la Mer du Sud.

Hhh

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.  
SANT'IAGO.

Excellentes  
races de Che-  
vaux.

Avantures  
de M. *Cheap*,  
mené à Sant'  
Iago, après  
avoir perdu  
son Vaisseau.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.  
SANT'JAGO.

se crut enfin sur la Côte du Continent. Mais n'ayant aucune espérance de pouvoir remettre son Vaisseau à flot, il prit le parti d'en employer les pieces, avec la Chaloupe, à construire un Bâtiment sur lequel il pût gagner l'Ile de Juan Fernandez: c'étoit le rendez-vous marqué pour toute l'Escadre. On se barraqua dans un lieu commode, & les pieces qu'on put sauver du Vaisseau furent soigneusement rassemblées. Mais à peine eut-on commencé l'Ouvrage, que la discorde l'interrompit. Quelques Officiers, jugeant qu'il y avoit de la témérité à tenter, sur un si frêle Bâtiment, le trajet jusqu'à l'Ile Juan Fernandez, dans l'incertitude même d'y trouver l'Escadre, proposerent de passer le Détroit de Magellan, pour se rendre à l'Ile de Ste Catherine, où ils avoient touché dans leur route; & le chagrin de voir persister M. Cheap dans sa premiere résolution, les fit comploter sourdement contre lui. Ils gagnerent la plupart des Matelots; & la conspiration fut si secreta, qu'on reprit tranquillement le travail. Lorsqu'il fut achevé, les Factieux chercherent le moyen de se défaire du Capitaine & de ses Partisans. On pensa d'abord à les poignarder; mais cet avis ayant paru trop cruel, on se tint à la résolution de s'enfuir sur le Bâtiment, & d'abandonner à leur mauvais sort ceux qui refuseroient de prendre la même route. Il ne restoit de fideles à M. Cheap, que M. Thomas *Hamilton*, Lieutenant d'Infanterie, deux Volontaires de la Marine, & six Matelots. Un jour, ils furent saisis & liés par les Rebelles, qui mirent aussitôt à la voile, sans leur laisser aucune sorte de provisions. Ces perfides prirent en effet leur route vers le Détroit & l'Ile de Ste Catherine; mais ayant fort peu de vivres, la faim les fit périr presque tous; & l'Auteur apprit ensuite, en Angleterre, qu'il n'y en étoit retourné qu'un fort petit nombre.

LES Indiens du Pays, qui ne s'étoient pas fait voir sur la Côte pendant qu'on travailloit à la construction du Bâtiment, y arriverent lorsqu'il fut parti. Ces Peuples sont vagabonds, & ne se nourrissent que de leur pêche, pour laquelle ils ont des tems & des lieux réglés, tantôt au Sud, tantôt au Nord, suivant les lumieres qu'ils doivent à l'expérience. Ce fut dans une de ces courses, qu'ils rencontrerent M. Cheap & ses trois Officiers. Les six Matelots s'étoient éloignés, pour chercher quelque nourriture dans les Montagnes, & n'avoient pas reparu depuis plusieurs jours. Un sentiment de pitié, dont les Sauvages ne purent se défendre à la vue de quatre hommes extenués de faim & de misere, les porta sur le champ à leur donner toute sorte de secours. Ils les emmenerent avec eux, en continuant de les traiter avec la même bonté. D'autres Indiens furent informés de cette nouvelle, & la communiquerent à leurs Alliés. Elle passa ainsi de bouche en bouche jusqu'à l'Ile de Chiloe, d'où le Gouverneur Espagnol fit partir une Barque, pour se procurer des informations plus exactes. Bientôt les quatre Anglois arriverent dans l'Ile, à bord de ce Bâtiment, & furent envoyés au premier Port du Chili, d'où le Président se les fit amener à Sant'Jago. Ensuite, on profita du départ des deux Mathématiciens Espagnols, pour les embarquer avec eux & les faire passer en Europe (g).

(g) Voyage du Pérou, T. II, Liv. 3, chap. d'Août 1745, sur l'Escadre de M. de l'Etan-  
2. Ils arriverent à Brest avec Dom Juan le 31 duaire, & passerent de ce Port en Angleterre.

M  
cit d  
,, pa  
,, pa  
,, re  
,, co  
,, pr  
,, me  
,, du  
,, lie  
,, de  
,,  
,, te.  
,, pe  
,, un  
,, Pr  
,, de  
,, me  
,, tes  
,, inc  
,, Iag  
,, gu  
,, rer  
,, Le  
,, vie  
,, me  
,, qu'  
,, de  
,, une  
,, mi  
,, à T  
,, Mo  
,, fort  
,, voi  
,, moi  
,, Tra  
,, fer  
,, Val  
,, de l  
,, ve f  
  
(h) F  
Frezier  
moyen  
pagnols  
leurs D  
te qu'on  
seignit d

M. FREZIER nous apprend la route de Valparaïso à Sant'Iago, dans le récit d'un voyage que sa seule curiosité lui fit faire à cette Capitale. „ Nous partîmes (dit-il,) de Valparaïso la veille de la Toussaint 1712, & nous passâmes par le grand chemin de *Sapata*. Je fus fort surpris, la première journée, non-seulement de voir qu'il falloit la faire sans débrider, mais „ coucher le soir en pleine campagne, faute de Maison, quoiqu'on m'eût „ promis un bon logement. J'appris, par expérience, que ce qu'on nomme *Alogamiento* au Chili, ne signifie qu'un endroit où il y a de l'eau & „ du pâturage pour les Mules. Cependant nous avions passé à demi-quart de „ lieue de *Sapata*, qui est un Hameau, & le seul qu'il y ait en trente lieues „ de chemin: mais ce n'est pas l'usage du País de loger dans les Maisons. „ Le lendemain, nous passâmes la Montagne de *Sapata*, qui est fort haute. „ Ensuite, après avoir traversé la Vallée de *Poangué*, arrosée par une petite Riviere, qui est dangereuse dans le tems des pluies, nous passâmes „ une autre Montagne, plus roide que la précédente, appelée *la Costa de Prado*, & nous allâmes loger, à la descente de l'autre côté, sur les bords „ de la petite Riviere du *Podaguel*. Pendant ces deux journées, nous ne vîmes „ presque aucunes Terres labourées. Toutes les Campagnes sont désertes, „ & pleines de certains arbres épineux, qui rendent les chemins très incommodes. Enfin, le deux d'Octobre au matin, nous arrivâmes à Sant-Iago, qui n'étoit qu'à quatre lieues de notre logement au-delà du *Podaguel*. Ainsi j'ai compté vingt-huit lieues depuis Valparaïso, quoiqu'Herrera n'en compte que quatorze (h).

Le même Voyageur nous donne d'autres lumières à son retour. „ L'en- vie (dit-il,) que j'avois de voir des Mines d'or & de nouveaux objets, „ me fit prendre, pour retourner à Valparaïso, la route de *Tiltil*, la route de „ qu'un détour de deux lieues. Ce Pays est un peu moins désert que celui „ de *Sapata*. On y voit quelques Terres labourées; & quoiqu'on y passe „ une Montagne fort rude, il n'y a point de ces défilés incommodes, „ parmi des Arbres épineux, où l'on est déchiré de toutes parts. J'arrivai „ donc à *Tiltil*, petit Village situé un peu plus qu'à demi-côte d'une haute „ Montagne toute pleine de Mines d'or: mais, outre qu'elles ne sont pas „ fort riches, le Minerai, ou Pierre de mine, en est fort dur, & l'on y „ voit peu d'Ouvriers, parceque l'eau manque aux Moulins pendant quatre „ mois d'Été. J'y vis cinq de ces Moulins, que les Espagnols nomment „ *Trapiches*, & qui ressemblent à ceux dont on se sert en France pour écraser des Pommes (i). En sortant de *Tiltil*, & continuant ma route pour „ Valparaïso, on me fit remarquer, à la descente de la Montagne, du côté „ de l'Ouest, une Contrée qui contient un riche *Lavadero* (k). On y trouve „ souvent des morceaux d'Or vierge, qui pèsent près d'une once; mais

(h) Relation de la Mer du Sud, p. 89. M. Frezier n'eut pas peu de peine à trouver le moyen de faire ce Voyage, parceque les Espagnols n'accordent pas volontiers l'entrée de leurs Domaines aux Étrangers. Dans la crainte qu'on ne lui en refusât la permission, il seignit de partir pour aller s'embarquer à la

Conception, avec un Capitaine François qui revenoit en Europe. Un autre, dit-il, qui s'étant perdu à Buenos Aires, voulut passer à la Mer du Sud par Sant'Iago, y fut emprisonné sans autre sujet.

(i) Voyez l'Article des Mines.

(k) Lavoir,

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.  
SANT'IAGO.  
Route de  
Valparaïso à  
Sant'Iago.

Retour par  
les Mines d'or  
de *Tiltil*.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.

SANT'AGO.

Ouvrage sin-  
gulier de la  
Nature.

Vallées vis-  
itées par M.  
Frezier.

Ruse Indien-  
ne, qui coûte  
cher aux Es-  
pagnols.

Extrême  
abondance de  
blé au Chili.

„ l'eau y manque aussi dans l'Été. Le même jour je passai à *Limache*, Vil-  
„ lage où fut trouvé l'Arbre dont le Pere *Oualle* donne la figure dans sa Re-  
„ lation des Missions du Chili. On en voit un semblable, à deux lieues de  
„ Sant'Iago, vers l'Ouest-Nord-Ouest: c'est une Croix formée par la natu-  
„ re, sur laquelle est un Crucifix de même bois, comme en bas relief: mais  
„ les Sculpteurs y ont fait quelques changemens, qui ne permettent plus de  
„ reconnoître sa figure naturelle. Enfin j'arrivai à Valparaiso, dégoûté de  
„ voyager dans un Pays, où l'on ne trouve ni Maisons, ni vivres, ni lieux  
„ où l'on puisse se loger. Il y faut porter jusqu'à son lit, si l'on ne veut  
„ coucher, comme les Habitans du Pays, à la belle étoile, sur des peaux  
„ de Mouton ”.

Ce dégoût n'empêcha point M. Frezier de visiter quelques autres lieux, dont on ne trouve la description que dans son Journal. A l'occasion du Chanvre, qui vient des Vallées de *Quillota*, d'*Acomagua*, de *Ligua* & de *Limache*, il observe que la première de ces Vallées est à neuf lieues au Nord-Est-quart-Nord de Valparaiso, & que c'est un des premiers endroits où les Espagnols commencerent leurs Etablissmens. Elle est traversée par la Riviere de Chilé, du nom de laquelle on a déjà remarqué que s'est formé celui de Chili, plutôt que d'un autre mot Indien, qui signifie *froid*, comme le dit *Herrera*; ce qui conviendrait mal à la température du Pays. La Vallée de *Quillota* produisoit tant d'or, que les Espagnols crurent y devoir bâtir un Fort, pour s'y établir en sûreté, & tenir en bride les Indiens qu'ils employoient à le tirer: mais ces Peuples s'en saisirent, par une ruse assez ingénieuse. Un d'entr'eux y porta un jour une marmite pleine de Poudre d'or, pour exciter l'avidité des Soldats de la Garnison. En effet, ils s'assemblerent autour de ce petit Trésor; & pendant qu'ils étoient occupés du partage, une troupe d'Indiens, cachés & fort bien armés, vint fondre sur eux, & les surprit sans défense. Les Vainqueurs détruisirent le Fort, qui n'a jamais été rétabli, & les Espagnols perdirent l'envie d'y venir chercher de l'or. Aujourd'hui cette Vallée n'a de considérable que la fertilité du terroir. Elle renferme un Village d'environ cent cinquante Blancs & trois cens Indiens ou Métifs, qui font commerce de blé, de chanvre & de cordage. Ils font les cordages, blancs, & sans goudron, parcequ'ils n'en ont pas d'autre que celui qu'ils reçoivent du Mexique & de Guayaquil, qui brûle le chanvre; & qui n'est propre qu'au bois des Navires. La Plaine de *Quillota* est fort agréable. „ Je m'y suis trouvé (ajoute l'Auteur,) au tems du Carnaval, qui arrive dans ce Pays au commencement de l'Automne. J'étois „ charmé d'y voir une si grande quantité des plus beaux fruits de l'Europe, „ qu'on y a transplantés, & qui réussissent merveilleusement; surtout les „ Pêchers, dont il se trouve de petits Bois, qui croissent sans culture, & „ sans autre soin que de faire couler, au pied des arbres, de petits Ruis- „ seaux qu'on tire de la Riviere, pour suppléer, pendant l'Été, au défaut „ de pluie ”.

LA Riviere se nomme aussi Riviere d'*Aconcagua*, parcequ'elle vient d'une Vallée de ce nom, fameuse par la quantité de Blé qu'on en tire tous les ans. C'est de-là & des environs de Sant'Iago, que vient tout celui qui se

transp  
Pérou  
naire  
Pays  
lieues  
riture  
de fo  
gés de  
sifance  
bon n  
que d  
livres  
monn  
peut d  
il se p  
tivité d  
n'en s  
romat

EXE  
lieues  
des O  
de la C  
Mar,  
seulem  
des pla  
du boi  
de l'A  
piés d

(1) V

QUEL  
les ne  
situati  
sans le  
geur,  
qu'il n  
des ch  
suffiroi

transporte de Valparaíso au Callao, à Lima & dans d'autres endroits du Pérou. Quand on ne connoît point la qualité de la terre, qui donne ordinairement soixante & quatre-vingts pour un, on a peine à comprendre qu'un Pays si desert, où l'on ne voit quelques Terres labourées que de dix en dix lieues, puisse fournir tant de grains, outre celui qui est nécessaire à la nourriture de ses Habitans. Pendant huit mois que M. Frezier & les François de son Vaisseau passerent à Valparaíso, il en sortit trente Bâtimens chargés de blé, dont chacun portoit environ six mille Fanegues, quantité suffisante pour nourrir soixante mille Hommes. Il ne laisse pas d'y être à très bon marché. La Fanegue, c'est-à-dire cent cinquante livres, ne coûte que depuis dix-huit jusqu'à vingt-deux réaux; ce qui revient à neuf ou dix livres de notre monnoie; très petite somme pour le Pays, où la plus basse monnoie est une piece d'argent de quatre sous & demi de France, qu'on peut comparer à deux liards, par rapport à la division & la valeur. Comme il se passe sept ou huit mois de l'année sans pluie, la terre ne peut être cultivée dans tous les cantons qui n'ont pas de ruisseaux: mais les Montagnes n'en sont pas moins couvertes d'Herbes, entre lesquelles il s'en trouve d'aromatiques & de médicinales (l).

ENFIN M. Frezier visita les Mines & les Lavaderos de la Palma, quatre lieues à l'Est-quart-Sud-Est de Valparaíso, où quelques Religieux avoient des Ouvriers pour leur compte; celles de *Saint Christophe de Lampaguy*, près de la Cordillière, à trente-un degrés de Latitude; & la Vallée de *Vina à la Mar*, à une lieue & demie de Valparaíso au Nord-Est, d'où l'on tire non-seulement du bois à feu, dont les Navires font leur provision, mais encore des planches & des cordages. Quatre ou cinq lieues plus loin, on trouve du bois de construction pour les Vaisseaux. *Champloret le Brun*, Capitaine de l'*Assomption*, Vaisseau François, en fit faire une Barque de trente-six piés de quille (m).

(l) Voyez l'article d'Histoire Naturelle.

(m) M. Frezier, *ubi suprâ*.

DESCRIP-  
TION DU  
CHILI.  
SANT'IAGO.

Vallée de Vi-  
ña à la Mar.

## C H A P I T R E I V.

### *Divers Voyages au Pérou.*

QUELQUE utilité qu'on puisse tirer des Descriptions Chorographiques, elles ne laissent ordinairement qu'une connoissance vague des noms & de la situation des lieux, sans éclaircissement sur les routes, & par conséquent, sans le plus important de tous les secours, pour régler la marche d'un Voyageur, qui éprouve à chaque pas la nécessité d'un guide. C'est un avantage qu'il ne faut chercher que dans les Relations particulieres, où l'on trouve des chemins ouverts, & comme tracés par l'expérience. Cette raison nous suffiroit seule pour en placer ici quelques-unes; mais joignons-y celle de

INTRODUC-  
TION.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PÉROU.

faire honneur à des noms célèbres, qu'on seroit surpris de ne pas trouver dans ce Recueil (a).

(a) C'est faire entendre que je continue de promettre, à fondre ce qu'ils ont d'utile dans supprimer ceux qui méritent moins d'attention, & que je me suis réduit, suivant ma les Articles précédens.

## §. I.

*Voyages de François Corréal.*

CORREAL.  
1692.

Son départ  
& son caractere.

LES Observations innombrables de ce Voyageur, & l'immensité de ses Courfes dans les deux Parties du Continent de l'Amérique, nous ont déjà donné plus d'une occasion d'employer son témoignage. Il nous apprend lui-même, avec une modestie singulière, qu'étant né à Carthagene en Espagne, & sa passion pour les Voyages l'ayant emporté sur les remontrances de ses Parens, il quitta sa Patrie dès l'âge de dix-huit ans, „ avec de si foibles recommandations, qu'elles ne l'éleverent presque point au-dessus du „ rang de *petit Apprenti Marinier (a)*”. Il s'embarqua le dix-neuf Mai 1666, dans le Port de Cadix, pour se rendre aux Iles Espagnoles, & le goût du libertinage le jetta bientôt parmi les Flibustiers Anglois, qui ne lui firent pas mener une vie fort innocente. Ensuite les années ayant meuri sa raison, il employa une partie du bien qu'il avoit gagné, à faire d'utiles Voyages, dont on a vu particulièrement les fruits dans ses Observations sur le Mexique. Mais il n'est question, dans cet Article, que de le suivre au Pérou, où il arriva en 1692 (b).

La saison, dit-il, la plus favorable, pour passer de Panama au Pérou, est dans les trois premiers mois de l'année (c). La Mer est ouverte alors,

(a) Recueil de Voyages dans l'Amérique Méridionale, traduits de l'Espagnol & de l'Anglois, Amsterdam 1738.

(b) *Ibid.* p. 273.

(c) C'est ici l'occasion de placer les Observations de Dom d'Ulloa sur cette Côte. „ Les „ mêmes Brises qui causent, comme on l'a „ remarqué, le changement des saisons & du „ climat à Panama, font varier le tems dans „ la traversée de ce Port à la Funa, ou plutôt „ jusqu'au Cap Blanco. Lorsque ce vent, „ qui court du Nord au Nord-Est, a commencé à se faire sentir à Panama, il s'étend peu-à-peu, & combat les vents du „ Sud, jusqu'à ce qu'il les ait surmontés, & „ qu'il se soit établi. Ordinairement les Brises ne se font pas sentir au-delà de l'Equateur, où elles ont même assez peu de force, de sorte qu'elles font souvent interrompues par des calmes, ou par d'autres vents foibles & variables. Quelquefois „ pourtant elles pénètrent plus loin, & jus-

„ qu'à l'île de Plata, ou aux environs. Leur „ plus grande force se fait toujours sentir, à „ mesure qu'on approche de Panama. Elles „ nettoient l'air de tout nuage, elles éclaircissent les Côtes en écartant les brouillards, „ & ne sont accompagnées de pluies orageuses : mais elles poussent des bouffées violentes & fréquentes, surtout depuis le Cap „ San Francisco jusqu'au Golfe de Panama. „ Quand elles cessent, les vents du Sud commencent à s'animer, & deviennent plus forts, que ne le sont les Brises lorsqu'elles „ font bien établies. Ces vents ne viennent pas précisément du Midi, comme plusieurs „ l'ont cru. Ils courent du Sud-Est au Sud-Ouest, & s'éloignent plus du Sud en certains tems qu'en d'autres. Quand ils inclinent au Sud-Est, qui est le côté du Continent, ils sont accompagnés d'orages & de tempêtes, qui heureusement ne sont pas „ de longue durée. Les Navires, qui font „ la traite du Pérou & de Guayaquil pour

& les  
de S  
Pend  
vigat  
aux  
grand  
on n'  
nir re  
Cabog  
s'éten  
le lon  
de s'  
coura  
fait v  
quefo  
par le  
tour c  
Cor  
payan  
& de  
vage  
Baie,

„ Pana  
„ que  
„ ter c  
„ pour  
„ ne fa  
„ vent  
„ long  
„ gagn  
„ de n  
„ ils se  
„ Tum  
„ Poin  
„ & de  
„ T  
„ touj  
„ les c  
„ dure  
„ jours  
„ L  
„ te si  
„ les e  
„ jusq  
„ & O  
„ co, e  
„ incli  
„ le C  
„ Sud  
„ recti  
„ Mer



& les vents du Nord y soufflent. On peut aussi voyager à la fin d'Août & de Septembre, mais moins agréablement qu'en Janvier, Février & Mars. Pendant le reste de l'année, les vents du Sud & du Sud-Ouest rendent la navigation fort dangereuse. Les Navires, qui partent de Panama, touchent aux Iles des Perles, & s'y rafraîchissent. Ces Iles ont pris ce nom, du grand nombre de Perles qu'on y trouva lorsqu'elles furent découvertes: mais on n'y en aperçoit plus. De-là Correal prit sa hauteur à l'Ouest, pour venir reconnoître la Pointe de *Garachine*, qui est Nord-Ouest & Sud-Est à *Caboga*. Cette Pointe est une Terre haute & montagneuse. Ensuite la Côte s'étend à *Rio de Pinas*, Sud-Ouest, & Sud-Ouest-quart-au-Sud. On voit, le long de la Côte, quantité de Pins, dont elle porte le nom. Elle continue de s'étendre, Sud, & Sud-quart-à-l'Ouest, jusqu'au Cap de *Corrientes*. Les courans y sont fort rapides, & prennent leur cours à l'Est. Un Navire, qui fait voile la nuit dans ces Parages, doit souvent mouiller l'ancre, & quelquefois lorsqu'il se croit fort avancé le matin, il se trouve arrêté, ou dérivé par les courans, jusqu'à se voir forcé de croiser pendant quinze jours autour du Cap, sans aucune possibilité d'avancer.

CORREAL arriva ensuite à *Palmas*, & bientôt à *Buenaventura*, Port du Popayan. Du Cap Corrientes à *Palmas*, la distance est de vingt-deux lieues; & de neuf, depuis *Palmas* jusqu'à la Baie de *Buenaventura*. Proche du rivage, qui est fort élevé, on trouve un Ecueil haut, à l'entrée même de la Baie, par les trois degrés & demi du Nord. Toute cette Côte est bordée

„ Panama, partent de leurs Ports pendant  
 „ que les vents du Sud regnent, pour profiter de ceux du Nord, à leur retour, &  
 „ pour abrégér leur navigation: non qu'ils ne fassent ce trajet lorsqu'il regne d'autres vents; mais alors ils risquent d'être plus long-tems en Mer, jusqu'à ce qu'ils aient gagné le Port de *Payta*. S'il leur arrive de naviguer ainsi dans la saison contraire, ils sont obligés de relâcher aux Ports de *Tumaco*, d'*Aumes*, de *Manta*, ou à la Pointe de *Ste Helene*, pour faire de l'eau & des vivres.

„ Tels sont les vents alisés, qui regnent toujours dans cette traversée; ou du moins les changemens, qui arrivent quelquefois, durent peu, & le vent établi reprend toujours le dessus.

„ Les courans ne tiennent point une route si régulière; car dans la saison des Brises, les eaux courent depuis *Morro de Puercos*, jusqu'à la hauteur de *Malpelo* au Sud-Ouest & Ouest; & de-là jusqu'au Cap *San Francisco*, elles portent à l'Est & Est-Sud-Est, en inclinant un peu vers la *Gorgone*. Depuis le Cap *San Francisco*, elles portent au Sud & Sud-Ouest, & conservent cette direction jusqu'à trente & quarante lieues en Mer; avec cette différence, que leur mou-

„ vement est plus ou moins fort, suivant la force ou la foiblesse des Brises.

„ Pendant le souffle des vents du Sud, les courans portent aussi à trente ou quarante lieues en Mer, depuis la Pointe de *Ste Helene* jusqu'au Cap *San Francisco*, par Nord & Nord-Ouest. De-là jusqu'à la hauteur & le Méridien de *Malpelo*, ils inclinent vers l'Est avec beaucoup de force, & au Sud-Est depuis *Morro de Puercos*, le long de la Côte, à quelque distance néanmoins, puisque leur direction tend vers le Golfe de la *Gorgone*: mais depuis *Malpelo* jusqu'à *Morro de Puercos*, par le Méridien du premier, ils portent avec violence au Nord-Ouest & à l'Ouest. Le premier effet se remarque pendant le regne des Brises, & le second pendant celui des vents du Sud.

„ Dans toute cette traversée on éprouve rarement une Mer mâle. Les grains de vents & de pluie y sont plus fréquens, sans agiter beaucoup la Mer, & cessent même lorsque le vent s'affoiblit. Pendant les vents du Sud, les brouillards sont épaiss sur les Côtes: au contraire, ils sont clairs dans le vent des Brises. Liv. IV. Chap. 2.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

CORREAL.

1692.

Iles des Perles.

Côte depuis  
Panama jus-  
qu'au Pérou.

Avis pour  
les Pilotes.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PÉROU.

CORREAL.  
1692.

de hautes Montagnes, & plusieurs Rivieres s'y jettent dans la Mer. Depuis la même Baie, la Côte court, Est, & Est-quart-au-Sud, jusqu'à la Gorgone. Elle est fort basse, pleine de Bois & de Monticules. Entre plusieurs Rivieres, qui en sortent aussi, la principale est celle de *S. Jean*.

LES Indiens de cette Contrée sont Guerriers, & mortels Ennemis des Espagnols. Ils habitent dans des Maisons élevées sur des poutres, dont la forme représente une espece de Tonneau. Le Pays est très-fertile. La Vaille & le Gibier y sont en abondance; mais les Habitans n'en vivent pas moins de Plantains & de Maiz. On prétend que la Terre y est riche en Or, & que les Torrens en entraînent beaucoup des Montagnes; mais le Pays est si marécageux, qu'il ne peut être aisément conquis.

L. Gorgone.

LA Gorgone est une Ile d'environ deux lieues de circuit, terre élevée. La pluie & le tonnerre y regnent pendant huit mois de l'année. C'est dans cette Ile que François Pizarre & ses Compagnons eurent beaucoup à souffrir de la soif & de la faim, dans leur premier Voyage au Pérou. La Côte s'étend ensuite, Ouest-Sud-Ouest, jusqu'à l'Ile qu'on nomme *del Gallo*. Elle est inégale, & laisse passage à plusieurs Rivieres. Cette Ile n'a qu'une lieue de tour, & git précisément à deux degrés. De-là, la Côte s'étend, Sud-Ouest, jusqu'à la Pointe de *Manglars*, qui tire ce nom d'une grande abondance de Mangliers. On compte neuf lieues de l'Ile *del Gallo* à cette Pointe. Dans cet espace, la Côte est bordée de basses Collines, & s'ouvre à quelques eaux qui se rendent dans la Mer. De-là, elle continue de s'étendre, Sud-Ouest, jusqu'à la Riviere de *Sant'Iago*. Un Golfe y forme un coude de terre basse, qui porte le nom d'*Ancon Sardinias*. Vers l'embouchure de la Riviere, le bord est si droit, qu'un Vaisseau, qui le touche de proue, ne laisse pas d'y être sur quatre-vingts brasses de profondeur. Il arrive aussi que, de deux brasses, on se trouve tout-d'un-coup sur quatre-vingt-dix: ce qui vient du cours impétueux de la Riviere. Mais ces Bancs ne sont pas assez dangereux pour nuire à la route d'un Navire. La Baie de *S. Matthieu* est au Sud-Est-quart-au-Sud. D'ici, la Côte s'étend à l'Ouest, vers le Cap *S. François*, à dix lieues de *S. Matthieu*. Ce Cap fait partie d'une Terre haute. Ensuite la Côte court au Sud-Ouest, jusqu'à la Pointe de *Passao*. Entre ces deux Pointes on rencontre les Rivieres qui se nomment *Quiximas*, & plusieurs bons Havres, où les Vaisseaux trouvent de l'eau & des rafraichissemens. Plus loin, dans les Terres, on découvre les Montagnes de *Quacos*.

Bancs de  
Sant'Iago.

Puerto Vejo.

DEPUIS le Cap de *Passao*, la Côte du Pérou s'étend au Sud, & Sud-quart-à-l'Ouest, jusqu'à *Puerto Vejo*; mais on trouve, auparavant, le petit Port de *Characas*, où l'on peut aborder sans péril, & qui est fort commode pour se radouber; quelques Ilets, qui s'offrent dans l'intervalle, peuvent être évités sans peine. *Puerto Vejo* est une des cinq premières Villes, que les Espagnols bâtirent dans la partie platte du Pérou: mais l'intempérie de l'air s'est toujours opposée à ses progrès. On assure néanmoins qu'elle a dans son voisinage des Mines d'Emeraudes, que les Indiens tiennent cachées. Ils avoient autrefois quantité d'or & d'argent, dont on n'a pas mieux connu la source; & leur misere est telle aujourd'hui, que la Cour d'Espagne, pour les soulager, ne les oblige à payer que le dixieme du revenu de leurs Terres.

A

A la pr  
comme  
nes, po  
fort ma  
mais de  
Terre &  
fendiren  
lots, &  
te. Il e  
la difficu

Au-de  
plus loin  
a l'Ile d  
les, des  
Pizarre  
cette Ile  
à l'Indie  
de Plata  
ce nom.  
tre le P  
nir de la  
de Porc

EN su  
Helene,  
fin *Sain*  
me, du  
pas du ri  
branches  
calfater l  
habité p  
,, homm  
,, avec d  
,, ces fl  
paroissem  
,, peur f  
,, & des  
certain,  
Espagnol  
Géans, l  
& *Helmos*  
endroits  
dinaire;  
de long  
il y regn  
la grosse

(d) Voy  
XIX.

A la premiere arrivée des Espagnols, les Habitans du Pays se réfugièrent, comme des Oiseaux, sur les branches des Arbres. Ils y avoient des Cabanes, pour s'y mettre à couvert de leurs Ennemis; leur Pays d'ailleurs est fort marécageux, & si sujet aux inondations que, ne trouvant presque jamais de sûreté sur Terre, ils sont souvent obligés d'en chercher entre la Terre & le Ciel. Lorsqu'ils se virent attaqués par les Espagnols, ils se défendirent avec un courage extraordinaire, à coups de pioches & de javelots, & voidant sur la tête de leurs Ennemis des pots pleins d'eau bouillante. Il en coûta beaucoup pour les dénicher & les foumettre, surtout avec la difficulté qu'il y avoit à se procurer des vivres.

Au-delà de Puerto Vejo & de Sant'Iago, on rencontre *Monte-Christi*, & plus loin, au Sud, le Cap de *S. Laurent*. Ensuite, vers le Sud-Ouest, on a l'Île de *Plata*, où les Indiens de cette Côte alloient sacrifier à leurs Idoles, des Brebis, des Agneaux & même de petits Enfans. Lorsque François Pizarre & ses douze Compagnons découvrirent le Pérou, ils aborderent à cette Île, & la trouverent remplie de Joyaux d'or & d'argent, de Mantes à l'Indienne & de Casaquins d'une fort belle laine: c'est l'origine du nom de *Plata*, qui lui est resté; mais on la nomme aussi *S. Laurent*, du Cap de ce nom. Les Indiens de la Côte, comme les *Calchaquis*, Peuple situé entre le Pérou & le Tucuman, avoient quantité d'usages qui sembloient venir de la Nation Juive, tels que la circoncision & l'aversion pour la chair de Porc.

EN suivant, au Sud, & Sud-quart-à-l'Ouest, jusqu'à la Pointe de *Ste Helene*, on trouve le *Port del Callo*; ensuite *Salango*, & *Rio Colanche*; enfin *Sainte Helene*, qui est à deux degrés de Latitude. Cette Pointe renferme, du côté du Nord, un Golfe, où le mouillage est commode. A cent pas du rivage Corréal découvrit une Eau, qui se divise en quatre ou cinq branches, & qui rend une espece de bitume, dont on pourroit se servir à calfater les Vaisseaux. Les Indiens du Pays prétendent qu'il étoit autrefois habité par des Géans. Ils racontent ainsi leur destruction: „ Un jeune „ homme descendit du Ciel, tout rayonnant de lumiere, & les combattit „ avec des flammes de feu. Les pierres & les rochers qui furent lancés de „ ces flammes, se fendirent en deux”; & tous les rochers du Pays, qui paroissent en effet fendus ou crevassés, sont montrés en témoignage. „ La „ peur fit prendre la fuite, aux Géans. Ils se sauverent dans des cavernes „ & des trous, où ils furent tous consumés par le feu”. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en arrivant, pour la premiere fois, à Puerto Vejo, les Espagnols y trouverent deux Figures de pierre, qui représentoient des Géans, l'une, d'un Homme, & l'autre d'une Femme; & qu'en 1553, *Juan d'Helmosa*, Gouverneur de Puerto Vejo, ayant fait fouiller en quelques endroits, on y trouva des ossemens d'Hommes d'une grandeur extraordinaire; les dents des mâchoires avoient trois doigts de large, & quatre de long (d). Ce Pays est chaud & mal-sain. Entre plusieurs maladies, il y regne souvent une sorte de Gale douloureuse, dont les pustules sont de la grosseur d'une noisette. C'est une espece de petite vérole, qui laisse aussi

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

CORREAL.  
1692.

Île de Plata.

Port del Callo.  
Salango.  
Rio Colanche.  
Pointe de Sainte Helene.

Géans & leurs restes.

(d) Voyages de Corréal, Tom. I. Chap. II.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

CORREAL.  
1692.

Ile Sainte  
Claire, à l'em-  
bouchure du  
Guayaquil.

Tumbez &  
sa Riviere.  
Ile de Puna.

Antiquités  
de Tumbez.

Ville de Saint  
Michel.

Paita.

Pointe de la  
Scura.

des creux, mais plus grands & plus difformes. Une partie des gens de François Pizarre en fut attaquée dans son second Voyage. Il trouva, dans ce Canton, des Temples très riches, tapissés de belles toiles de coton & tous percés du côté de l'Orient. On y voyoit deux Idoles de pierre, chacune sous la forme d'un Bouc noir, avec un feu allumé devant elles, où l'on jettoit, pour l'entretenir, de ce bois qui distille le Baume, connu sous le nom de *Baume du Pérou*. Cette espèce d'Arbres croît en abondance dans le Pays.

DE la Pointe Ste Helene à l'île *Ste Claire*, qui est à l'embouchure du Guayaquil, la distance est de sept lieues; & de *Ste Claire* à *Tumbez*, elle est de six. La Riviere de *Tumbez* entre dans la Mer, Sud-Sud-quart-à l'Est de cette Pointe. Là, des Montagnes, qui portent aussi le nom de *Tumbez*, s'étendent le long de la Côte jusqu'à *Punta-Moro*. Entre *Ste Helene* & la Riviere de *Tumbez*, on rencontre l'île de *Puna*, ou *Sant'Iago*, qui a sept lieues & demie de tour; riche & fort habitée au tems de la Découverte. On a vu quelle vengeance François Pizarre tira de ses Habitans. C'est dans cette île, que Vincent de *Valverde*, Aumônier des Conquistadors, & premier Evêque du Pérou, se retira pour éviter le ressentiment de *Diegue d'Almagro*: mais ayant été découvert & surpris, il fut assommé à coups de massue par les Insulaires. Souvent on découvre encore, dans l'île de *Puna*, de l'or & de l'argent, que les Indiens y cachent alors, pour les dérober à l'avidité des Espagnols.

Les environs de la Riviere de *Tumbez* sont encore assez habités; mais ils étoient beaucoup plus avant la Conquête. Une partie des Indiens est passée dans des Terres plus éloignées. On voyoit autrefois, près de cette Riviere, une Forteresse bâtie par les Incas, & un Temple fort riche, dédié au Soleil, avec un Monastere de Femmes & de Filles, consacrées à son culte, sous le nom de *Mamaconas*. Il en reste encore quelques ruines, qui rendent témoignage à la magnificence de ces Bâtimens. L'embouchure de la Riviere en est à quatre ou cinq lieues au Sud. La Côte s'étend de-là au Sud-Ouest, jusqu'à *Cabo blanco*, qui est à trois degrés & demi de Latitude Méridionale, & d'où la Côte va droit au Sud jusqu'à l'île de *Lobos*. Entre le Cap & l'île on trouve la Pointe de *Parina*, qui s'étend en Mer à-peu-près comme le Cap. Depuis cette Pointe, l'étendue de la Côte est au Sud-Ouest, jusqu'à *Paita*. *S. Michel* est entre *Cabo blanco* & *Paita*. Cette Ville, une des premières que les Espagnols bâtirent au Pérou, sous la conduite de François Pizarre, étoit déjà fort déchue du tems de Correal. Toute la Côte est basse, sans Collines & sans Montagnes, à l'exception de quelques petits tertres de sable ou de gravier. Le Havre de *Paita* est au-delà de la Pointe, à cinq degrés du Sud, Est & Ouest de l'île de *Lobos*. C'est une des Echelles du Pérou. On comptoit, dans la Ville, environ deux cens Maisons & deux Eglises, avant les malheurs qu'elle a plusieurs fois essuyés (e); & deux Forts faisoient toute sa défense.

SUIVANT la Côte au Sud, on arrive à la Pointe de *la Scura*, qui forme un grand Golfe, où les Vaisseaux trouvent un bon abri. Elle est à six de-

(e) Par les Corsaires & les Anglois. Voyez surtout la Relation de l'Amiral Anson, Tom. XV. de ce Recueil.

grés.  
*Lobos*.  
nent. D  
Golfe a  
lieues a  
à peine  
pour y  
mieres q  
deux lie  
*Chimo*.  
& du P  
compter  
te lieues  
virois de  
tes les sa  
larges &  
fitures &  
grands N  
Vaisseaux  
diverses  
plées. S  
insultes c  
tient en  
tance. I

LA dist  
passe par  
& fertile  
perde dan  
on trouve  
Ces deux  
Pérou. O  
bles petit  
Une jour  
des sables  
verse la V  
celle de  
plus peup  
de ces ch  
plaisance  
perspectiv

De Tr  
nom, à l  
bouchure  
avec quel  
neuf degr

(f) A b

grés. Ensuite on trouve deux Iles, nommées, comme la dernière, *Islas de Lobos*. Elles sont à la Pointe Nord & Sud, l'une à trois lieues du Continent. De-là, on suit la Côte, Nord-Est & Sud-Ouest, jusqu'à *Malabrigo*, Golfe où les Vaisseaux ne peuvent entrer que d'un bon tems; & sept ou huit lieues au-delà, on trouve le *Recif de Truxillo*, mauvais Havre, où l'on peut à peine demeurer à l'ancre. Les Vaisseaux ne laissent pas d'y aborder, pour y prendre des rafraichissemens. La Ville de *Truxillo*, une des premières que les Espagnols ont bâties au Pérou (*f*), est dans les Terres, à deux lieues de la Mer; située sur le bord d'une Riviere, dans la Vallée de *Chimo*. Son Terroir est riche en Bestiaux, en Maïs, en fruits de l'Europe & du Pays, qui y croissent excellemment, en Volaille, en Gibier; sans compter que les Indiens y apportent leurs denrées, de cinquante ou soixante lieues à la ronde. Aussi l'abondance y regne-t-elle toujours; & les environs de la Ville n'offrent que de beaux Jardins, verts & rians dans toutes les saisons de l'année. La Ville même est fort bien bâtie. Ses rues sont larges & très nettes. On y fait un grand Commerce d'Eau-de-vie, de Confitures & de Soie. Il part, tous les ans, de *Truxillo* pour *Panama*, quatre grands Navires, remplis de Marchandises du Pays; & souvent, d'autres Vaisseaux viennent y charger de belles Toiles de coton, qui se portent en diverses parties des Indes Orientales. L'Amérique a peu de Villes plus peuplées. Ses richesses & le voisinage de la Mer l'ont souvent exposée aux insultes des Aventuriers; mais elle est défendue par une Forteresse, qui les tient en respect, quoique mal entretenue pour une Place de cette importance. Les revenus de l'Eglise y sont immenses.

La distance de *Truxillo* à *Saint Michel* est de quarante-cinq lieues. On passe par la Vallée de *Mompa*, qui en est à quinze. Cette Vallée est large & fertile; quoique la Riviere, qui prend sa source dans les Montagnes, se perde dans le sable avant que de se rendre à la Mer. Trois lieues plus loin, on trouve la Vallée de *Xavanca*, qui est traversée par une autre Riviere. Ces deux Vallées étoient autrefois habitées par les plus grands Seigneurs du Pérou. On passe, de celle-ci, à celle de *Tuquema*, qui est remplie d'agréables petits Bois, entre lesquels on voit encore les ruines de plusieurs Palais. Une journée au-delà, on trouve celle de *Ciuto*; mais l'intervalle n'offre que des sables & des rochers sans aucune trace d'habitations. Plus loin on traverse la Vallée de *Colliquen*, arrosée d'une Riviere du même nom; ensuite celle de *Zana*, ou *Mira-Flores*, & celle de *Pascamaio*, qui passe pour la plus peuplée. L'ancien chemin royal des *Yncas* communique à la plupart de ces charmantes Vallées. Outre la beauté des Pâturages, les Maisons de plaisance, les Monasteres & les Couvens y forment une très agréable perspective.

De *Truxillo*, on s'avance au Port de *Santa*, proche d'une Ile du même nom, à laquelle *Corréal* donne une lieue de longueur. La Ville est à l'embouchure d'une Riviere, dont on vante l'eau. Toute cette Côte est basse, avec quelques petits tertres, pierreux & stériles. Le Port de *Santa* est à neuf degrés. Quatre lieues plus loin, on trouve *Férol*, Havre très bon &

(f) A huit degrés de Latitude du Sud.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PÉROU.

CORRÉAL.

1692.

Recif de  
Truxillo.

Ville & Car-  
ton de Tru-  
xillo.

Riches & bel-  
les Vallées,  
entre Truxil-  
lo & Saint  
Michel.

Ile & Port  
de Santa.

Férol.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PÉROU.

CORREAL.

1692.

Gafna.

Garmay.

Gaura.

Callao de  
Lima.

Sangalla.

Iles de Lo-  
bos.

Pointe de  
Nasca, & de  
S. Nicolas.

Port d'Acari.

Rio d'Oc-  
cona.

Belles Val-  
lées.

Pachacamac.

Xilca.

Mala.

Val de  
Guarco.

Ce qui se-  
rend célèbre.

très sûr, mais sans eau douce & sans bois. Cinq lieues au-delà, on passe devant *Gafna*; & la Côte s'étend ensuite au Sud, jusqu'à *los Parallones de Gaura*. *Garmay* se présente à l'embouchure d'une Rivière fort agréable; d'où la route continue toujours au Sud, jusqu'à *Barranca*. Quatre ou cinq lieues plus loin, on rencontre le Havre de *Gaura*, lieu célèbre par son abondance de Bœuf salé, dont il fait un riche commerce avec Lima & Panama. Le sel y est dans une grande quantité surprenante. A trois lieues de *Gaura*, on trouve, par les douze degrés, des écueils, qui sont Nord-Est & Sud-Ouest à la Pointe la plus proche. D'ici, la Côte tourne au Sud-Est jusqu'à l'Île & au Port de *Callao*, qui est à deux petites lieues de Lima. On rencontre, entre les écueils & *Callao*, un Rocher que les Espagnols ont nommé *Salmerina*.

A vingt-six lieues de Lima, vers le Sud, on trouve *Sangalla*, fort bon Havre, à quatorze degrés de hauteur; & fort près du Havre une autre Île de *Lobos*. C'est de la quantité de Loups marins, que plusieurs Îles de la Mer du Sud ont tiré ce nom. Toute la Côte est basse, à la réserve de quelques Dunes. Cette Île de *Lobos* est environnée de sept ou huit autres, qui forment ensemble un vrai triangle; toutes inhabitées & composées de sables, qui servent de retraite aux Loups marins. Elles sont à trois lieues de la Côte. Un peu plus loin, à la même hauteur, on trouve encore une Île du même nom; & neuf lieues au-delà, Sud-Ouest, & Sud-Ouest-quart-au-Sud, on arrive à la Pointe de *Nasca*, par les quinze degrés quinze minutes. Cette Pointe est un abri pour toutes sortes de Navires. Plus loin est celle de *S. Nicolas*, d'où la Côte tourne au Sud-Ouest; & neuf lieues au-delà, on trouve le Port d'*Acari*, où les vivres, l'eau fraîche & le bois sont abondamment fournis par une Vallée qui en est à quatre lieues. Ce Port est à six degrés. Ensuite on arrive à *Rio d'Ocona*, sans perdre de vue une Côte assez déserte; un peu plus loin, à la Rivière de *Camana*; enfin à celle de *Quilca*. Le Havre de même nom en est à demi-lieue, & sert de Port à la Ville d'*Arequipa*, qui est à douze lieues dans les Terres, à douze degrés de Latitude.

DANS l'espace d'environ cent lieues, qu'on compte depuis Lima jusqu'au Havre de *Quilca*, on passe devant plusieurs belles Vallées, qui méritent une description. Celle de *Pachacamac*, si célèbre par son ancien Temple, n'est qu'à trois lieues de Lima. On vante sa fertilité & l'abondance de ses Bestiaux. Elle est suivie de celle de *Xilca*, qui n'est pas moins riche en grains, en racines & en fruits, quoiqu'elle ne soit arrosée d'aucune Rivière, & qu'il n'y tombe jamais de pluie, comme dans les autres Pays plats du Pérou. Les Indiens y creusent de petites fosses, dans lesquelles ils plantent leur Maïs ou d'autres grains qu'ils veulent cultiver; & la seule rosée les fait fructifier. Deux lieues plus loin est la Vallée de *Mala*, qui est traversée par une belle Rivière, bordée d'arbres. On trouve, quatre lieues après, le *Val de Guarco*, célèbre au Pérou, non-seulement par sa fertilité, mais par le souvenir que les Péruviens conservent de son ancien Domaine. Ses Habitans, qui étendoient leur pouvoir sur tout le Pays voisin, ne furent assujettis aux Incas, qu'après une longue & sanglante guerre. Les

Vainq  
fonder  
apperc  
descen  
situati  
de leur

UNE  
Vallée  
qui co  
plus de  
cas, q  
des Va  
Citrons  
sur des  
ont dét

DE C  
la préc  
pour y  
le abon  
terelles.  
plusieur  
Tombe  
détruit

ON d  
une qui  
ces belle  
dité des  
se à cell  
fort hab

AREQ  
y est f  
séjour.  
re est fe  
pace, d  
ira, Qu  
mouille  
ses forti  
cequ'on  
nes du  
part des  
le Soleil  
rannie d

ON v  
quelque  
que aux  
product

Vainqueurs firent bâtir, pour les tenir en bride, une Forteresse, dont le fondement étoit de grosses pierres quarrées, si bien liées, qu'à peine en appercevoit-on la séparation dans leurs débris. Elle avoit des degrés, pour descendre vers la Mer; & les Yncas la croyoient si bien défendue par sa situation, ou par la nature de l'ouvrage, qu'ils y avoient une grande partie de leurs Trésors.

UNE lieue au-delà passe la Riviere de *Lucaguana*, qui arrose une autre Vallée du même nom; & cinq lieues plus loin, on trouve celle de *Chinca*, qui contient un beau Couvent de Dominicains. On y comptoit autrefois plus de vingt-cinq mille Habitans. Elle étoit aussi sous la domination des Incas, qui y avoient fait bâtir un Temple au Soleil. C'est une des plus grandes Vallées du Pérou. Elle est coupée par des Ruiffeaux & des Bois. Les Citrons y sont en abondance & d'un excellent goût. On y voyoit autrefois, sur des éminences, un grand nombre de Tombeaux; mais les Espagnols les ont détruits, après en avoir enlevé les richesses.

DE *Chinca*, on passe à la Vallée d'*Tca*, qui n'étoit pas moins habitée que la précédente. Elle est arrosée d'une Riviere si petite en certains tems, que, pour y suppléer, on fait descendre l'eau des Montagnes par des canaux. Elle abonde aussi en Fruits, en Chevaux, en Vaches, Chevres, Pigeons & Tourterelles. On passe ensuite à la Vallée de *Taxamalca*, qui contenoit autrefois plusieurs Palais, & les plus riches Magasins des Incas. On y voyoit aussi des Tombeaux pleins d'or & d'argent, que les Espagnols pillèrent; après avoir détruit une partie des Habitans.

ON distingue plusieurs Vallées de *Nasca*, entre lesquelles il s'en trouve une qui produit beaucoup de fruits & de cannes de sucre. C'est par toutes ces belles Vallées, que passe le chemin royal des Incas, fait pour la commodité des Voyageurs, & pour la sûreté des routes. De ces Vallées, on passe à celles d'*Acari*, d'*Ocana*, d'*Tamana* & de *Quilca*, lieux anciennement fort habités, & fertiles en fruits & en Bestiaux.

AREQUIPA, située dans la dernière, est bâtie dans un lieu commode. L'air y est fort tempéré & le plus pur du Pérou. On vante les agrémens de son séjour. La Ville est composée de quatre à cinq cens Maisons. Son territoire est fertile, surtout en excellens grains. Son ressort s'étend jusqu'à *Tarapace*, & comprend quelques parties du *Condesuyo*, *Hubinas*, *Xiqui*, *Guanitira*, *Quimistaca* & *Colaguas*. L'entrée de son Port est étroite; mais on y mouille sur dix-huit brasses d'eau. On ne parle point avantageusement de ses fortifications: cependant c'est un poste important de la Mer du Sud, parcequ'on y transporte la meilleure partie des trésors de los Charcas, des Mines du *Potosi*, & de celles de *Porco*, pour le *Callao* & *Panama*. La plupart des Habitans Naturels ont été détruits par les Espagnols. Ils adoroient le Soleil, comme tous les Péruviens. Ceux qui ne purent supporter la tyrannie de leurs nouveaux Maîtres, se retirèrent plus loin dans les Terres.

ON voit, près d'*Arequipa*, ce fameux & redoutable Volcan, qui causera quelque jour la ruine de la Ville. C'est peut-être la chaleur qu'il communique aux terres, qui leur donne la force & la douceur qu'on admire dans leurs productions. Cependant elles ne portent pas de raisin, ni d'olives, ni de

DIVERS  
VOYAGES AU  
PÉROU.  
CORREAL.  
1692.

Lucaguana.  
Chinca.

Yca.

Taxamalca.

Plusieurs  
Vallées de  
Nasca.

Description  
d'*Arequipa*.

Son Volcan.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

CORREAL.

1692.

Oiseaux sin-  
guliers.

Trois fortes  
de Monta-  
gnes.

Péruviens  
qui les habi-  
tent.

Vallée d'A-  
tris.

Pasto.

Gualnatan.

Ypiuli.

Guaca.

Forteresse  
des Incas.

Cruauté de  
Huayna-Ca-  
pac.

froment. On tire ces Provisions d'Espagne, pour toute la Province de Los Charcas & du Potosi. D'autres, telles que le coton, la toile, les cordages de Navires, viennent du Chili & du Mexique.

Les Côtes Maritimes de ces Cantons sont peuplées d'Oiseaux, assez semblables à nos Vautours, mais dont les ailes sont d'une grandeur extraordinaire. Ils se nourrissent de Loups marins, auxquels ils arrachent les yeux, pour les tuer ensuite & les manger. On y trouve aussi beaucoup d'*Alcatras*; oiseaux, dont la chair est puante & fort mal saine.

COMME il y a peu d'endroits du Pérou d'où l'on n'aperçoive des Montagnes, Corréal les distingue en trois sortes; la fameuse *Cordillera de los Andes*, ou Cordilliere des Andes, qui est une chaîne de terres fort élevée, & pleine de Bois ou de Rochers; 2. les Montagnes, qui sont étendues le long des Andes, & qui sont très froides, incultes, inhabitables, avec leurs sommets toujours couverts de neige; 3. les hautes Dunes qui s'étendent dans le Pays plat, depuis Tumbes jusqu'à Terapaca. Entre ces Montagnes, on ne laisse pas de rencontrer de grandes Plaines & des Vallées, qui ne souffrent jamais rien des vents & des orages; fertiles, d'ailleurs, & pleines de Bois, où l'on trouve toute sorte de Gibier. Les Péruviens, qui touchent aux Montagnes, sont plus robustes & plus laborieux, que ceux du bas Pérou & de la Côte. Quoiqu'ils n'aient pas encore pris les usages & les manières des Espagnols, ils sont traitables, adroits, intelligens & d'un commerce facile. Leurs maisons sont bâties de pierre, & couvertes de terre ou de chaumée. Les Rivieres, qui coulent dans leurs Vallées, facilitent leur travail par la fertilité qu'elles donnent aux Terres.

La Vallée d'*Atris* contient une Ville nommée *Pasto*. Elle conduit à *Gualnatan*, & *Ypiuli*, où le voisinage de la Ligne n'empêche point que l'air ne soit trop froid pour le Maïs; mais il y croît quantité de racines & de fruits. D'*Ypiuli* à *Guaca*, on trouve le chemin royal des Incas; route magnifique, & qui n'avoit rien d'inférieur aux plus belles de l'Europe. On y passe une Riviere, sur le bord de laquelle les Péruviens avoient bâti une Forteresse, où ils faisoient la guerre aux Habitans de *Pasto*. On trouve, à peu de distance, une Fontaine, dont l'eau est si chaude, qu'à peine y peut-on tenir les mains, quoique celle des Rivieres voisines soit très froide. La Riviere offre un Pont de Pierre, que les Naturels du Pays appelloient *Lunichaca*, où les Incas avoient toujours eu dessein de bâtir un Fort, pour se rendre maîtres du passage: mais l'arrivée des Espagnols fit avorter ce dessein.

De *Guaca*, on passe à *Tusa*; d'où l'on arrive bientôt au pié d'une Colline, sur laquelle les Incas avoient une de leurs principales Fortereses. Les ruines en subsistent encore. Plus loin est la Riviere de *Mira*; Canton, où la chaleur est fort vive, mais riche en fruits, tels surtout que les Melons & les Oranges. Les Lapins, les Tourterelles, les Perdrix, le Maïs & l'Orge y sont aussi dans la plus grande abondance. De-là, on traverse un Lac, que les Péruviens nomment, dans leur Langue, *Lac de sang*. Il tire ce nom d'une sanglante cruauté de l'Inca *Huayna-Capac*, qui fit massacrer, ou jeter dans les eaux du Lac, plus de vingt mille Habitans de cette Province, pour une offense qu'il prétendoit en avoir reçue. On place cet événement un peu avant l'arrivée des Espagnols.

Après  
encore  
les restes  
servent  
un mag  
avoit de  
naire, a  
heur de  
gés pré  
ces, l'o  
Les mu  
des & d  
tenoient  
la terre

Après  
cupé par  
*Guallaba*  
dans ce  
entre de

Quo  
ce. Ell  
puis plu  
rapporte

1545, o  
des Espa  
celle qu'  
y ressem

Sa curio  
ferment  
d'or, qu  
dent en

gnols, c  
Mais le  
minué p  
voisins,  
trailles &  
de l'or,

Les fa  
lieues de  
on ne no  
les restes

Ensuite c  
nes en fo  
au-delà c  
bre par l  
d'excelle



Après ce célèbre Lac, on trouve la Bourgade de *Carangua*, où l'on voit encore de fort belles Citernes, qui sont un ouvrage des Incas, de même que les restes d'un Palais, & d'un Temple du Soleil. Toutes ces ruines, qui conservent un air de grandeur, entretiennent encore dans l'esprit des Péruviens, un magnifique souvenir de leurs anciens Souverains. Ils racontent qu'il y avoit dans ce Temple deux cens Vierges, gardées avec un soin extraordinaire, après avoir voué leur virginité au Soleil. Celles qui avoient le malheur de la perdre, étoient étranglées, ou enterrées vives. Les Prêtres, logés près du Temple, y faisoient tous les jours des offrandes & des sacrifices. Tous les vaisseaux & les ustenciles du Temple étoient d'or ou d'argent. Les murs étoient revêtus des mêmes métaux, enrichis de perles, d'émeraudes & d'autres pierres précieuses. Une garnison nombreuse, que les Incas tenoient dans la Ville, augmentoit le respect des Peuples pour un lieu, où la terreur des armes servoit à soutenir la majesté des Autels.

Après *Carangua*, on trouve *Otaballo* & *Cocsequi*: mais l'intervalle est occupé par des Montagnes toujours couvertes de neige. On passe ensuite à *Guallabamba*, qui n'est qu'à trois lieues de Quito. La chaleur est excessive dans ce Canton, par la double raison qu'il est sous la Ligne, & renfermé entre des Montagnes.

Quito est la principale Ville du haut Pérou, & la Capitale de son Audience. Elle étoit autrefois Capitale d'un Royaume du même nom: mais depuis plus d'un siècle elle avoit beaucoup perdu de son ancien lustre, dont on rapporte le plus grand éclat, au tems de Gonzale Pizarre, depuis l'année 1545, où l'on découvrit aux environs plusieurs Mines d'Or, que l'avidité des Espagnols épuisa bientôt. La description de Corréal n'ajouterait rien à celle qu'on a donnée dans un Article particulier; mais il assure que le climat y ressemble beaucoup à celui de l'Espagne, & que l'Été y est peu différent. Sa curiosité lui fit vérifier plusieurs fois que les hautes Montagnes, qui enferment la Ville, les pluies violentes & les torrens détachent quantité d'or, qui roule dans la Plaine avec le sable. Les Indiens, dit-il, s'y rendent en troupe pour le recueillir; & leur travail tourne au profit des Espagnols, que cette espérance y attire aussi de toutes les Places voisines. Mais le bonheur, qu'ils se promettent de ces richesses, est extrêmement diminué par le prix qu'elles leur coûtent. On respire à Quito & dans les lieux voisins, un air épais & mal sain, qui cause des fièvres, des coliques d'entrailles & de fort dangereuses fluxions; & souvent ceux qui vont y chercher de l'or, n'y trouvent que la mort ou la maladie.

Les fameux Palais de *Tomebamba*, ou plutôt leurs restes, sont à trente lieues de Quito. Pour s'y rendre, on passe de cette Ville à *Pancaleo*, dont on ne nous apprend pas l'éloignement. Deux lieues plus loin, on trouve les restes d'un ancien Bourg, nommé *Mulchalo*, près duquel est un Volcan. Ensuite on passe à *Tacunga*, Ville autrefois égale à Quito, comme ses ruines en font foi. Elle est suivie de *Muliambo*, & de *Hambato*. Deux lieues au-delà on trouve *Moscia*; ensuite *Rio Bamba*; dans le *Puryats*, Pays célèbre par la beauté des Campagnes, qui sont remplies de fleurs charmantes & d'excellentes herbes. *Cajambi*, *Taebos*, *Tiguicambi*, *Cannaribamba*, &

DIVERS  
VOYAGES AU  
PÉROU.

CORREAL.

1692.

Carangua.

Ruines majestueuses.

Otaballo &  
Cocsequi.

Guallabamba.

Quito.

Route de  
Quito à Tomebamba.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEMOU.

CORRÉAL.  
1692.

Tomebamba  
& son ancien  
Temple.

*Tambo-blanc*o suivent. Tous ces lieux sont du ressort de *Los Cañares*, comme *Tomebamba*, qui est dans le chemin royal, au pié des Andes; Pays froid, arrosé de deux Rivieres, & fort abondant en Gibier. Les Incas avoient, dans le Pays de *Cañares*, leurs Magasins & leurs Arsenaux, à dix lieues les uns des autres. Ces Edifices étoient gardés par les principaux Officiers de l'Empire. Le Temple du Soleil, dont il ne reste que les ruines à *Tomebamba*, étoit bâti de belles pierres, noires & vertes; espece de jaspe, que les Habitans naturels des Montagnes reçoivent en échange des Indiens de l'Amazone, pour d'autres marchandises. Les Portes du Palais étoient ornées de figures d'Oiseaux, de Bêtes à quatre piés, & d'autres animaux, dont les restes sont si bizarres, qu'on ne peut les prendre que pour des représentations fantastiques.

Pays de Pa-  
camoros.

APRÈS avoir passé la Cordilliere, du côté de *Tomebamba*, on entre dans les Terres de *Pacamoros*. On a vu que ce Pays fut découvert par *Vergara*. Mais quoique les Espagnols y aient bâti quelques Villes, pour tenir les Indiens en bride, la plus grande partie en est encore assez mal connue. Aussi *Dom d'Ulloa* même en parle-t-il peu. Il est à plus de soixante lieues de *Quito*, par les Montagnes. Quarante-cinq lieues plus loin, on entre chez les *Chicapoyas*. On assure *Corréal* que tout ce Pays, qui est au-delà des Andes, est très abondant en or; & que les Indiens, qui habitent au Nord-Est de *Sant'Iago de las Montañas*, n'en font pas plus de cas que nous ne faisons du cuivre & du fer. Mais les Espagnols n'ont encore pu subjuguier ces Peuples, soit qu'ils les trouvent plus guerriers que leurs Voisins, ou qu'ils soient arrêtés par la difficulté des passages. Toute l'étendue des Terres, qui est renfermée entre les Andes, *Aguarica*, le Fleuve des Amazones, & *Majobamba*, passe aussi pour très riche en or & en pierres précieuses. Les Habitans, dit *Corréal*, y feroient d'un commerce aisé; s'ils étoient traités avec douceur: mais leur ancienne prévention contre la cruauté des Espagnols, les tient en garde, jusques dans les échanges qu'ils font avec eux. Ils sont de haute taille, bien faits & robustes. Leurs Femmes sont belles & d'un naturel fort doux. Les habillemens du Pays sont de toiles de coton, qu'elles fabriquent elles-mêmes, ou de petites étoffes de *Quito*, que les Espagnols troquent avec eux pour de l'or, & sur lesquelles ils font un profit du triple. Ces Provinces furent réduites en 1536, par *Alfonse d'Alvarado*.

Jaën, & les  
Chaguancas.

Des *Chicapoyas*, en allant au Nord-Ouest, on trouve *Jaën*, & les *Chaguancas*, qui habitent dans les Andes. La petite Ville de *Jaën* est située au pié d'une des Andes, dans la Vallée de *Vega*. On a découvert des Mines d'or dans une partie des Montagnes; mais les difficultés refroidissent le travail. La Vallée est riche en Grains & en Bestiaux. Autrefois les Habitans de ce Canton étoient employés à fabriquer les étoffes qui servoient à l'habillement des Incas & de leur Cour. Ils conservent leur ancienne industrie; & leur principale occupation est encore à fabriquer des Ouvrages délicats, tels que de la Tapisserie & de la Broderie, qui ne cedent rien aux plus belles de l'Europe.

Moteyones,  
& *Majobamba*.

Des *Chicapoyas*, on passe au Sud-Est chez les *Moteyones*, & l'on arrive à *Majobamba*. Au-delà, vers le Sud-Ouest, on trouve *S. Leon de Guanuco*,

co, à  
agréab  
royal  
ve dan  
*Guama*  
origine  
fente d  
& fort  
Riviere  
royal p  
Bestiau  
la Ville  
beau qu  
tion, f  
On voi  
les ruin  
tres Pal  
ordinai

DE  
premier  
qui vien  
riers.

*bancay*;  
où la ma  
tagnes,  
& les *M*  
*bancay*,  
on entre  
précéder  
Jardins  
chemin

*Cusco*  
voisines  
côté du  
& les *C*  
Murs.

entre de  
l'on voi  
cas. En  
ples bell  
Espagno  
leurs *V*  
de *Titi*

(g) vo  
XIX

co, à quarante lieues de San Juan de la Frontera. Guanuco est dans un Pays agréable, où tous les fruits d'Espagne croissent en perfection. Le chemin royal y passe. A quarante-huit, ou cinquante lieues de Guanuco, on arrive dans une autre Colonie Espagnole, qui portoit anciennement le nom de *Guamanga*, & qui a pris celui de *San Juan de la Victoria*. La Ville doit son origine à François Pizarre, qui voulut en faire une Forteresse, pour la défense des Passages entre Los Reyes & Cusco. Les Maisons y sont de pierre, & fort bien bâties, avec des Jardins & une belle Place, traversée par une Riviere, nommée *Rio Vinoquo*, dont on vante beaucoup l'eau. Le chemin royal passe à *Guamanga*. L'air, qui est sain & tempéré; l'abondance des Bestiaux, que les Habitans nourrissent dans de grands parcs aux environs de la Ville; l'excellence des Grains, surtout du Froment, qui n'y est pas moins beau qu'en Espagne; enfin les agrémens & les commodités d'une belle situation, font choisir, à quantité d'Espagnols, *Guamanga* pour leur séjour. On voit, à peu de distance de cette Ville, sur les bords de *Rio Vinoquo*, les ruines d'un beau Palais des Incas, d'une structure toute différente des autres Palais du Pérou. Sa forme est carrée; au lieu que celle des autres est ordinairement longue & étroite.

De *Guamanga*, on compte quarante-cinq lieues jusqu'à *Cusco*. Les huit premières conduisent à *Bilcas*, sur le bord d'une Riviere de même nom, qui vient d'un Pays riche en Mines, où les Indiens sont naturellement guerriers. De-là, passant par *Andaguaylas*, on arrive à la Ville & Riviere d'*Abancay*; Canton plein de Mines, & traversé par l'ancien chemin royal, mais où la marche n'en est pas moins difficile, à travers des rochers & des montagnes, dont les descentes sont fort dangereuses, surtout pour les Chevaux & les Mulets chargés. Aussi l'usage des Lamas y est-il plus commun. D'*Abancay*, on passe à *Matambo*; & traversant les Montagnes de *Villaconga*, on entre dans la Vallée de *Xiguiagana*, Terre de Mines, comme toutes les précédentes. Cette Vallée contenoit autrefois les Maisons de Plaisance & les Jardins des Incas. *Matambo* est à quatre lieues de *Cusco*. On trouve ici le chemin royal, qui conduit à cette Capitale de l'ancien Empire des Incas.

*Cusco* (g) est fermé de toutes parts par des Montagnes; mais les Vallées voisines sont d'une extrême fertilité en grains & en fruits. La Ville a du côté du Nord & de l'Est, les *Andefuios* & les *Omasuios*; au Sud les *Callogas* & les *Condefuios*. Les Rivières d'*Yucay* & d'*Apurima* passent assez près des Murs. La Vallée que forme la première, & qui porte le même nom, est un des plus agréables séjours du Monde. Elle s'étend plus de trois lieues, entre de hautes Montagnes. Deux lieues plus loin est celle de *Tambo*, où l'on voit encore de magnifiques ruines des Magasins & des Arsenaux des Incas. Ensuite on se trouve dans le Pays des *Callogas* & des *Condefuios*, Peuples belliqueux & mal soumis, qui ne cherchent que l'occasion de nuire aux Espagnols. Ils habitent de hautes Montagnes, où ils ont leurs Bourgs & leurs Villages. Le chemin royal passe à *Chancas*, & des deux côtés du Lac de *Tititaca*, si fameux sous la domination des Incas, & dans les derniers

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

CORREAL.

1692.

Guanuco.

Guamanga,  
ou San Juan  
de la Vittoria.

Palais de  
Rio Vinoquo.

Bilcas.

Andaguaylas.

Abancay.

Matambo.

Cusco, &  
ses Vallées.

Lac de Titi-  
taca.

(g) Voyez ci-dessus sa Description.

om-  
Pays  
ncas  
dix  
Of-  
ines  
-jaf-  
s In-  
oient  
aux,  
s re-  
  
dans  
gara.  
s In-  
Aussi  
es de  
chez  
s An-  
d-Est  
aisons  
Peu-  
soient  
ui est  
Majo-  
s Ha-  
avec  
gnols,  
s font  
& d'un  
u'elles  
agnols  
triple.  
  
Cha-  
quée au  
Mines  
le tra-  
bitans  
'habil-  
ustrie;  
licats,  
as bel-  
  
arrive  
Guamu-  
co,

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.  
CORREAL.  
1692.

tems de la conquête. Tout le Pays qui environne ce Lac, abonde en Mines, dont quelques-unes ont été découvertes; mais la plupart sont demeurées inconnues, par la malice & l'obstination des Habitans naturels, qui n'ont pas d'autre voie, pour se venger de la tyrannie des Espagnols, que de leur cacher des trésors pour lesquels ils leur voient tant de passion. Le Lac de Tititaca, situé dans le Pays des Callogas & des Omasúios, est bordé des Habitations de ces Peuples. Au-delà, le chemin royal, qui se divise à droite & à gauche du Lac, se réunit au-dessous de *Choquiapo*, entre les Andes, & continue jusqu'à Plata. Tout ce Pays est rude, & d'un accès difficile; mais en récompense il n'a point de Montagnes qui ne contiennent de grandes richesses dans leur sein.

Après une si longue route, Corréal revient à la Côte d'Arequipa, & nous conduit à *Xuli*, Ville située à dix-sept degrés, & plus peuplée autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui. Trois lieues plus loin, on rencontre la Rivière de *Tambopalla*, & sept lieues au-delà, une Pointe, qui s'étend d'une lieue en Mer, au bout de laquelle il faut se garder de trois écueils. Une lieue au-dessous de cette Pointe, on trouve le Havre d'*Tllo*, à l'embouchure d'une Rivière du même nom; on le prendroit pour une Ile. C'est une Pointe de terre basse, qui ne permet point aux Navires de s'en approcher sans précaution: mais les vivres & les rafraichissemens n'y manquent point. La Côte s'étend ensuite au Sud-Est & au Sud-Est-quart-à-l'Est. Cinq lieues plus loin, on arrive au Cap nommé *Morro del Diabolo*, proche de *Rio Sama*. Au Sud-Est & Sud-quart-à-l'Est, on trouve, sept lieues plus loin, un Monticule, avec quelques Dunes, suivies d'une petite Ile, & bientôt le Port d'*Arica*.

Arica. LA Ville de ce nom, que son Commerce rend importante aux Espagnols, est défendue par d'assez bonnes fortifications. Elle est à dix-huit degrés quinze minutes de Latitude. Sa rade n'a rien à craindre des vents du Nord, dont elle est à couvert par de hautes & stériles Montagnes. Autrefois, toutes les richesses du Potosi & des autres Mines de los Charcas y étoient transportées sur le dos des Llamas; mais, par degrés, on a pris la route de Lima, comme la plus sûre; ce qui n'empêche point qu'Arica ne soit toujours une Place de grand Commerce. Elle a, vers le Sud, un Rocher qui la met à l'abri des vents, & qui la garantit, par conséquent, de la fraîcheur qu'ils apportent. Aussi l'air y est-il fort mal sain & fiévreux. La *Guana*, fiente d'Oiseaux, qui se ramasse aux environs, pour fumer les terres, répand une odeur insupportable aux Etrangers; & quoique les Habitans y soient accoutumés, les exhalaisons qui s'en élevent, jointes au mauvais air qu'ils respirent, leur causent de violens maux de tête, & leur donnent une couleur fort livide. Avant la conquête, les Péruviens faisoient leurs sacrifices sur le grand rocher qui couvre la Ville du côté du Sud; & c'étoit un point de Religion pour eux, de jeter dans le creux du rocher les Offrandes qu'ils faisoient aux Idoles. Sur cette tradition, les Espagnols du Pays sont persuadés qu'on y trouveroit d'immenses richesses, s'il étoit possible d'y pénétrer. Ils croient aussi que la plus grande partie des trésors qui étoient destinés à payer la rançon d'Atahualpa, & que ses Sujets se crurent dispensés de li-

vrer  
Ciel  
D'  
chure  
le Cap  
mie du  
la Côte  
Pointe  
le Hav  
mi; d'  
lieues.  
Pointe  
Corréa

LE m  
re à Par  
chemin  
dans le  
Pays de  
pe, des  
de Mer  
Indiens  
& d'autr  
Lorsc  
Pasto.  
lieues de  
contre p  
les & d'  
occupen  
dent des  
peut ad  
qui tom  
lorsqu'on  
Popayan.  
PASTO  
d'Indiens  
gnols.  
Bravos,  
les préci  
traverser  
sont égal  
ne doive  
point de  
Les Peup

vrer après sa mort, furent enfévelis dans d'autres creux de Rochers, où le Ciel permet qu'ils soient gardés par une troupe de Démons.

D'ARICA, la Côte s'étend sept lieues vers le Sud-Ouest, où est l'embouchure de la Rivière de *Pizzagua*; & dix-neuf lieues plus loin, on trouve le Cap de *Tarapaca*, vis-à-vis duquel on découvre, à une lieue & demie du Continent, l'Île de *Gouana*, dont le circuit est d'une lieue. Ensuite la Côte s'étend, au Sud-quart-d'Ouest, l'espace de quatre lieues, jusqu'à la Pointe de *Decacana*. Douze lieues au-delà de cette Pointe, on rencontre le Havre & la Baie de *Moxillon*, ou *Messilones*, à vingt-deux degrés & demi; d'où la Côte prend au Sud-Sud-Ouest, pendant près de soixante-dix lieues. On trouve, dans cet espace, *Morro Morreno*, & d'autres Caps ou Pointes, jusqu'au Havre de *Copiapo*, qui est la première Place du Chili. Corréal termine ici sa course & ses descriptions.

*Route par terre, de Quito à Panama, par le Popayan.*

LE même Voyageur, parti de Quito, en 1695, pour se rendre par terre à Panama, donne la description d'une Route si peu connue. Il se mit en chemin avec le convoi des Marchandises, qu'on envoie, deux fois l'année, dans le Popayan: ce sont des étoffes fabriquées à Quito, de la canelle du Pays de *Los Quixos*, du fer, du cuivre, du vin, diverses étoffes d'Europe, des dentelles d'or, d'argent & de fil, & quantité de petits ouvrages de Mercerie, qui se négocient à quatre ou cinq pour un de profit, avec les Indiens de l'intérieur des Terres. On y transporte aussi beaucoup de Maïs & d'autres grains.

LORSQU'ON a passé les Montagnes de Quito, la route est agréable jusqu'à *Pasto*. C'est toujours l'ancien chemin royal. *Pasto* est à cinquante-cinq lieues de Quito, & à cinquante de Popayan. *S. Michel d'Ibarra*, qu'on rencontre près des Montagnes de *Quacos*, est une petite Ville peuplée de Créoles & d'Indiens soumis, mais fort incommodée du voisinage des *Bravos*, qui occupent tout le plat Pays jusqu'à la Mer. Ces redoutables Nations possèdent des Terres, qu'on croit remplies de Mines fort riches; mais rien ne peut adoucir leur haine pour les Espagnols. Ils massacrent sans pitié ceux qui tombent entre leurs mains; & l'unique vengeance qu'on tire d'eux, lorsqu'on peut les enlever, est de les employer aux Mines du Pérou & du Popayan.

PASTO est une fort jolie Ville, habitée par quelques centaines de Créoles & d'Indiens soumis, entre lesquels il se trouve cinquante ou soixante Espagnols. Ensuite la route devient difficile & dangereuse, soit du côté des *Bravos*, dont il ne faut attendre aucun quartier, soit par les Montagnes & les précipices dont elles sont remplies. Les Voyageurs ne doivent jamais traverser ce Pays qu'en grand nombre, & bien pourvus d'armes à feu, qui sont également nécessaires pour écarter les Bêtes sauvages & les Indiens. Ils ne doivent pas quitter les convois, ni le grand chemin, parcequ'il n'y a point de Bois & de défilés où ils ne soient menacés de quelque embuscade. Les Peuples du Popayan, & des environs de cette Province, ont ordinaire-

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

CORREAL.

1692.

Rivière de  
*Pizzagua*.

1695.

Distance &  
route de Qui-  
to à *Pasto*.

Ville de *Pas-  
to*.

Peuples bar-  
bares qu'on  
rencontre, &  
Bêtes sauva-  
ges.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

CORREAL.

1695.

ment pour demeure le creux des rochers, ou, dans quelques endroits, de petites Hutes de branches d'arbres & de feuillages. Ils parlent du gofier, d'un ton si rauque & si sourd, que sans une longue habitude à peine distingue-t-on leurs paroles: ils sont vêtus; mais les Femmes ne portent qu'une simple chemise de toile de coton, qui leur couvre tout le corps. Les Hommes la portent si courte, qu'elle ne passe gueres la moitié de la cuisse. Ils ont, au nez & aux oreilles, des anneaux d'or, & de petites pierres qui tiennent sur l'émeraude; aux bras & aux jambes, des brasselets de corail, qu'ils préfèrent à tout l'or du monde; & sur la tête, des plumes de diverses couleurs. A l'égard du courage, Correal leur en attribue jusqu'à la fureur, du moins contre les Espagnols, dont ils ne veulent recevoir aucune proposition de paix. J'appris, dit-il, à Popayan même, qu'ils s'efforcent d'entretenir cette haine dans l'esprit de leurs Enfans, & qu'ils leur apprennent avec soin l'époque de la conquête de leur Pays. Ils ont, comme dans toutes les parties du Pérou, des cordons qu'ils nomment *Guappas*, & dont les nœuds leur servent d'Annales. Ils montrent sans cesse à leurs Enfans ceux qui marquent l'arrivée des Espagnols, & les exhortent à se souvenir, qu'il vint alors de la Mer une troupe de Brigands, dans des Barques ailées, pour violer leurs Femmes, piller leurs biens, les tuer & les détruire.

Ville de Popayan.

Pays mal  
conquis.

POPAYAN, qui passe pour la Capitale du Pays, parcequ'elle lui donne ou qu'elle en reçoit son nom, est le Siege d'un Evêque. Elle est à deux degrés quinze minutes du Nord. Tous ses Habitans sont Créoles, ou Indiens, à la réserve du moins d'un fort petit nombre d'Espagnols. Belalcazar, premier Conquérant du Pays, s'attacha plus à s'y fortifier, qu'à le soumettre; & cette négligence n'a jamais été bien réparée par ses Successeurs. Ils ont même été forcés d'abandonner plusieurs Etablissmens, par la difficulté de résister à des Indiens, auxquels on avoit laissé le tems de s'aguerrir, & qu'il est devenu comme impossible de dompter. Cependant Correal espere que le zele des Missionnaires produira plus d'effet que les armes: car il se convertit tous les jours quelques-uns de ces Barbares, & la Religion adoucit beaucoup leurs mœurs. „ J'ai remarqué (dit l'Auteur,) que les Créoles du Pays sont adroits à l'exercice des armes, propres à la fatigue, & moins livrés au plaisir que ceux du Mexique & du Pérou; ce que j'attribue aux guerres continuelles qu'ils ont à soutenir contre ces Indiens. J'ai remarqué aussi qu'ils ne font pas difficulté de s'allier avec les Indiens convertis, dans la vue de leur faire oublier leurs Parens & leurs Amis; excellente politique, qui n'est bien établie que dans le Popayan & le Paraguay. Il est certain qu'elle promet de grands avantages dans le Popayan. L'or & les pierres précieuses y sont en abondance. On en tire aussi du baume, du sang-de-dragon, du jaspe, & une espece d'agate. Sa situation est très forte, parcequ'elle a d'un côté la Mer, & de l'autre les Montagnes, où les Bravos ont des retraites inaccessibles. On ne laisse point de trafiquer avec eux, par l'entremise des Indiens convertis; mais ce Commerce n'est jamais fondé sur la valeur réelle des choses, avec des Peuples qui n'estiment ce qu'on leur offre, qu'à proportion du besoin qu'ils en ont, ou du plaisir qu'ils trouvent à le posséder.

De  
neur  
pied  
dans  
envir  
les H  
adroit  
ont un  
ne do  
de M  
ceux

„ I  
„ plé  
„ Go  
„ vus  
„ me  
„ cou  
„ ren  
„ que  
„ Vie  
„ ron  
„ Ger

l'usage  
dant q  
reux  
Tamb  
coupée  
qu'ils a  
leur ch  
Bourg  
Filles,  
LE  
Il est  
que du  
moins  
tes les  
bien d

Tou  
gue ro  
corps  
font f  
Homm  
de l'en  
paissit  
confer

DE Popayan à Cali la route est commode. Cali est le séjour du Gouverneur particulier de la Province. C'est une Ville assez agréable, située au pied des Montagnes, sur le bord du *Cauca*, Rivière qui prend sa source dans les Monts qui séparent le Pérou du Popayan Méridional. On compte environ quarante lieues de Popayan à Cali. Le voisinage des Bravos y tient les Habitans dans une défiance, qui les rend eux-mêmes fort braves & fort adroits. Ils tirent avec une justesse surprenante; & parmi leurs armes ils ont une espece de lance, dont ils ne se servent pas moins habilement. On ne doute point que les Montagnes voisines de Cali, ne renferment quantité de Mines d'or; mais le soin des Indiens est extrême à les cacher, & parmi ceux qui se convertissent, il ne s'en trouve jamais un qui ait le secret.

DE Cali, continue le Voyageur, j'ens à traverser des Montagnes peuplées de Bravos: mais j'étois sous l'escorte de quelques Soldats, que le Gouverneur envoyoit au Fort de *Buenaventura*. Nous étions bien pourvus de poudre & d'armes à feu, avec le secours desquelles nous arrivâmes au Fort, en douze jours de marche, sans autre disgrâce que beau coup de fatigue & de danger. Après avoir passé les Montagnes, on rencontre des Indiens plus doux: mais, dans une de leurs Habitations, que nous ne craignîmes point de traverser, nous ne trouvâmes qu'un Vieillard & quelques Enfans. Le Vieillard, qui paroïssoit âgé d'environ soixante-cinq ans, nous dit, en fort mauvais Espagnol, que ses Gens étoient en course, & reviendroient le soir avec les Femmes. C'est l'usage du Pays, que les Femmes travaillent à la culture des Terres, pendant que tous les Hommes, au-dessus de douze ans, vont à la chasse. En retournant aux Habitations, ils ramènent leurs Femmes; & toute la Troupe revient en chantant & dansant, au son d'une sorte de Flûte & d'un Tambour. Les Danseurs répondent aux Instrumens par des paroles, entrecoupées d'un bourdonnement, qui approche fort de celui des mouches, & qu'ils accompagnent de divers gestes. Ensuite ils se traitent, des fruits de leur chasse & des autres alimens du Pays. Les Vieillards président à chaque Bourgade, & demeurent dans leurs Habitations, avec les Garçons & les Filles, qui ne sont point encore en état de prendre part au travail.

LE Fort de *Buenaventura* renferme quelques mauvaises Maisons de bois. Il est défendu par quatre bastions, montés de quelques canons de la fabrique du Pérou; mais il ne soutiendrait pas six heures d'attaque. C'est néanmoins le Port & l'Echelle de Cali, de Popayan, de Santa Fé, & de toutes les Parties méridionales de *Tierra-Firme*. La Baie est naturellement si bien disposée, qu'avec un peu de travail on pourroit la rendre inaccessible.

Tous les Indiens du Popayan sont bien faits. L'Auteur, dans une si longue route; n'en vit pas trois qui ne fussent point de belle taille. Ils ont le corps droit, la jambe & les bras bien tournés, la poitrine large. La plupart sont fort agiles & bons coureurs. Les Femmes sont plus petites que les Hommes, mais elles sont agréables & vives. Dans leur jeunesse, elles ont de l'embonpoint: ensuite leur peau devient lâche & rude, leur taille s'épaissit; & de tous leurs agrémens il ne leur reste que la vivacité, qu'elles conservent toujours. En général, les deux sexes ont le visage rond, le nez

DIVERS  
VOYAGES AU  
PÉROU.

CORRECTION

1695.

Cali, séjour  
du Gouver-  
neur.

Route de  
Cali à *Buenaventura*.

Usage des  
Habitans.

Fort de *Buenaventura*.

Figure des  
Indiens du  
Popayan.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

CORREAL.  
1695.

Peignes,  
Marchandise  
lucrative.

Especes d'In-  
diens blancs,  
confirmée par  
Corréal.

Décence ri-  
goureuse pour  
les Filles.

gros, les yeux grands & pleins de feu, le front haut, la bouche grande, les levres petites, & les dents blanches & saines. Ils ont les cheveux longs, noirs & rudes. Les Femmes les tressent, ou les attachent simplement avec un cordon. L'usage des peignes leur est devenu familier; c'est une des Marchandises qu'ils prennent le plus volontiers en échange, & sur laquelle on gagne le plus. Ils ont beaucoup moins de cheveux que les Européens; ce que l'Auteur n'attribue qu'à la chaleur du climat. Leurs Guerriers se les coupent aux nouvelles Lunes. C'est une beauté de les avoir gras & luisans. Ils se les oignent, comme le corps, de divers onguens qui n'ont rien de sale. Ils se peignent aussi le corps; & s'ils ne naissent pas tout-à-fait blancs, il n'ont pas dans le premier âge cette couleur de cuivre, qu'ils acquierent à force de se peindre & de vivre exposés au Soleil. On a vu dans la description de Tierra-Firme, qu'il y a, vers l'Isthme, une race d'Indiens, dont la blancheur est remarquable, mais qui sont méprisés des autres Nations, qui la regardent comme un défaut. Corréal prend occasion ici de confirmer cette singularité par son témoignage.

Le bleu, le rouge, & le jaune sont les couleurs favorites des Indiens, dans le Popayan, comme dans l'Isthme. Ils les renouvellent avec un soin extrême, lorsqu'elles commencent à s'effacer sur leur corps; & pour les faire durer plus longtems; ils se piquent légèrement avec des épines, ou des os de poisson fort aigus, dans l'endroit qu'ils veulent peindre, surtout pour y représenter quelque figure: ensuite ils se frottent avec la main, qui est teinte de la couleur qui flatte leur goût. Quoique dans les grandes chaleurs ils ne fassent pas scrupule de quitter l'espece de chemise qui leur sert d'habit, c'est en réservant toujours de quoi mettre la pudeur à couvert. Les jeunes Garçons & les Filles vont tout-à-fait nus; mais ce n'est que jusqu'au tems où la nature commence à leur en faire sentir le danger. Alors la bienséance devient si rigoureuse pour les Filles, qu'elles ne peuvent plus paroître en public sans un voile sur le visage. A la vérité ces Beautés sauvages ne sont pas longtems captives. On les met de très bonne heure sous la puissance d'un Mari.

La plupart des autres usages du Popayan ont tant de ressemblance avec ceux de Tierra-Firme, dans les parties qui s'en approchent, ou avec ceux du Pérou vers le Midi, qu'ils peuvent être compris sous l'un & l'autre de ces deux Articles. Les Fruits & les Animaux y sont aussi presque généralement les mêmes; ou s'il s'en trouve quelques-uns auxquels on attribue des propriétés particulières, l'occasion renaîtra de les observer.

## §. II.

### *Voyage de M. Frezier sur les Côtes du Pérou.*

M. FREZIER.  
1713.

ON ne peut refuser, dans ce Chapitre, un rang distingué aux Observations d'un Voyageur François, dont on a déjà donné (a) le Journal, avec promesse d'y revenir particulièrement à l'occasion du Pérou: c'est M. Fre-

(a) Au Tome XV de ce Recueil.

zier,  
avec  
Voy  
y fit  
De  
rou,  
d'her  
seule  
remm  
la nuit  
ces te  
quelq  
qui ri  
qui v  
ne pe  
d'entr  
La sui  
la Cò  
UN  
degré  
ma, q  
que de  
vient  
suite i  
Cette  
parceq  
dans l  
mouill  
dix-hu  
vert de  
Pour r  
tit Car  
Le Vi  
faites  
vent o  
ou Pap  
nissent  
un peu  
qui pe  
lument  
lée, v  
Port e  
qui, p  
des M  
liter le



zier, dont l'exacitude & l'habileté sont si connues, qu'on marche toujours avec autant de confiance que de plaisir sur ses traces. Il ne vit, dans son Voyage, qu'une partie des Côtes, en remontant du Chili à Lima; mais il y fit des remarques échappées à des Voyageurs moins attentifs.

DEPUIS Copiapo, dernière Place du Chili, jusqu'à Atacama, dans le Pérou, le Pays est si désert & si affreux, que les Mules y périssent, faute d'herbe & d'eau. On ne trouve, dans l'espace de quarante lieues, qu'une seule Rivière, qui coule depuis le lever du Soleil jusqu'au coucher; apparemment, parceque cet astre fond la neige, qui se gele de nouveau pendant la nuit. Les Indiens l'appellent *Anchallulac*, c'est-à-dire *hypocrite*. Là sont ces terribles Montagnes, qui séparent le Chili du Pérou. Le froid y est quelquefois si violent, qu'on y meurt gelé, faisant la grimace d'un Homme qui rit; & de-là, suivant quelques Historiens, est venu le nom de *Chili*, qui veut dire *froid*, quoiqu'au-delà des mêmes Montagnes l'air soit fort tempéré. On a vu que, dans le premier Voyage des Espagnols, plusieurs d'entr'eux y moururent gelés, debout, avec leurs Mules ou leurs Chevaux. La suite du tems a fait découvrir un chemin beaucoup meilleur, en suivant la Côte maritime.

UN bon frais du Sud-Sud-Est mit M. Frezier à la latitude de vingt-deux degrés vingt-cinq minutes; c'est celle de *Cobija*, Port de la Ville d'Atacama, qui en est à quarante lieues dans les Terres. Il est reconnoissable, parceque depuis Morro-Morreno, qui en est à dix lieues au Vent, la Montagne vient en s'élevant jusqu'au-dessus de l'Anse où il est situé, & commence ensuite un peu à baisser; de sorte que cet endroit est le plus haut de la Côte. Cette reconnoissance est plus sûre que celle des taches blanches qu'on y voit; parcequ'il y en a quantité sur toute cette Côte. L'Auteur n'entra point dans l'Anse de Cobija; mais il apprit de quelques François, qui y avoient mouillé, qu'elle n'a qu'un tiers de lieue d'enfoncement, qu'on s'y met à dix-huit ou quinze brasses d'eau, fond de sable, & qu'on y est peu à couvert des Vents de Sud & Sud-Ouest, qui sont les plus ordinaires à la Côte. Pour mettre à terre, il faut débarquer entre des pierres, qui forment un petit Canal vers le Sud, le seul où les Chaloupes puissent aborder sans risque. Le Village de Cobija est composé d'une cinquantaine de Maisons d'Indiens, faites de peaux de loups marins. Comme le terroir est stérile, ils ne vivent ordinairement que de poisson, d'un peu de Maiz & de Topinambours, ou Papas, qu'on leur porte d'Atacama, en échange du poisson qu'ils fournissent pour cette Ville. Il n'y a, dans le Village, qu'un petit filet d'eau un peu salée; & pour tout arbre, on y voit quatre palmiers & deux figuiers, qui peuvent servir de marque pour le mouillage. L'herbe y manque absolument aux Bestiaux. On est obligé d'envoyer les Moutons dans une Coulée, vers le haut de la Montagne, où ils en trouvent un peu. Comme ce Port est dénué de tout, il n'a jamais été fréquenté que par des François, qui, pour s'attirer les Marchands, ont cherché les endroits les plus proches des Mines & les plus écartés des Officiers Royaux, dans la vue de se faciliter le Commerce & le transport de l'argent & des marchandises. Celui-ci

DIVERS  
VOYAGES AU  
PÉROU.

M. FREZIER.

1713.

Montagnes  
qui séparent  
le Chili & le  
Pérou.

Reconnois-  
sance de Co-  
bija.

Son Anse.

Son Habita-  
tion.

de,  
gs,  
vec  
des  
elle  
ns;  
les  
ans.  
e fa-  
ncs,  
nt à  
crip-  
nt la  
qui  
rmer

ens,  
soin  
s fai-  
des  
pour  
il est  
leurs  
d'ha-  
Les  
qu'au  
bien-  
s pa-  
sauva-  
bus la

avec  
ceux  
re de  
érale-  
e des

serva-  
avec  
Fre-

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. FREZIER.

1713.

Chemin de  
Cobija aux  
Mines de Li-  
pes & de Po-  
tosi.

Mines de Li-  
pes.

Ilot nommé  
Pavillon.

Lions du  
Pays.

Anse & Ile  
d'Iquique.

est le plus voisin de *Lipes*, & de *Potosi*, qui est néanmoins à plus de cent lieues, & d'un Pays désert, dont l'Auteur donne la route.

DE Cobija, dit-il, on fait, pour première journée, vingt-deux lieues, sans trouver d'eau ni de bois, pour arriver à la petite Riviere de *Chacansa*, dont l'eau est fort salée. De-là, sept lieues pour en trouver de la même qualité: c'est la même Riviere, sous un autre nom. Ensuite, neuf lieues, pour se rendre à *Calama*, Village de dix ou douze Indiens. Deux lieues avant que d'y arriver, on passe dans un Bois d'*Algarrovos*, espece de Tamaris. De *Calama* à *Chiouchiou*, ou *Atacama la basse*, six lieues: c'est un Village de huit ou dix Indiens, éloigné de dix-sept lieues, vers le Sud, d'*Atacama la haute*, où demeure le Corrégidor de Cobija. De *Chiouchiou* à *Lipes*, on compte environ soixante-dix lieues, qui se font en sept ou huit journées, sans trouver la moindre Habitation; & l'on passe une Montagne de douze lieues, sans eau & sans bois. *Lipes* est un lieu de Mines (b) qui ont fourni longtems de l'argent en abondance. Il y a huit Moulins en exercice, sans y comprendre ceux de quelques petites Mines aux environs, dans lesquelles il y en a six. La Ville est divisée en deux parties, éloignées l'une de l'autre de moins d'un demi-quart de lieue; l'une, qui se nomme *Lipes*, & l'autre *Guaico*. Ces deux Habitations peuvent contenir environ huit cens personnes, en y comprenant ceux qui travaillent au bas de la Colline, où sont les Mines d'Argent. Cette Colline, qui est entre *Guaico* & *Lipes*, est toute percée d'ouvertures, entre lesquelles il s'en voit une si profonde qu'on y trouve la fin du rocher, au-dessous duquel il n'y a que du sable & de l'eau.

DE *Lipes* à *Potosi* on compte environ soixante-dix lieues, qu'on fait en six ou huit jours, sans rencontrer dans tout ce chemin plus de deux ou trois cabanes d'Indiens.

APRÈS avoir passé Cobija, M. Frezier fut pris d'un calme, par les vingt-un degrés, proche d'un Ilot, nommé le *Pavillon*, parcequ'il a la forme d'une tente, moitié noir par le haut, & blanc par le bas. Derrière cet Ilot, dans le Continent, est une petite Anse pour les Chaloupes. Cette Côte offre des Animaux, que ses Habitans nomment *Lions*, quoiqu'ils ressemblent peu à ceux d'Afrique. L'Auteur en vit des peaux, pleines de paille, dont la tête tient un peu du Loup & du Tigre; mais la queue est plus petite que celle de l'un & de l'autre. Ils fuient les Hommes, & ne font la guerre qu'aux Troupeaux. Deux jours de calme, que l'Auteur passa près du Pavillon, ne lui firent appercevoir aucun courant. Quelques petites fraîcheurs le poufferent vers le Morne de *Carapucho*, au pié duquel est l'Ile d'*Iquique*, dans une Anse, où l'on peut mouiller, mais qui n'a point d'eau douce. Les Indiens du Continent sont obligés d'en aller prendre, à dix lieues de-là, dans la Coulée de *Pissagua*, avec une Barque qu'ils ont exprès: mais comme elle est quelquefois retenue par les Vents contraires, ils n'ont point alors d'autre ressource que le Ruilleau de *Pica*, qui les oblige de faire cinq lieues par terre.

(b) *Affento de Minas.*

L'ILE

L'I  
occup  
siente  
trouve  
prend  
plus c  
graisse  
nué e  
Quelq  
Mais  
de inc  
rendre  
heures  
fleur c  
d'Iquie  
des M  
que ju  
mais il  
Été au  
autres  
APR  
large;  
de l'ea  
à Aric  
marone  
plus ba  
lorsqu'  
petite  
pe d'au  
huit de  
d'Oisea  
clair,  
semble  
le chen  
pire en  
Mer, c  
En e  
ble, l'  
quart-d  
de Dieu  
on a né  
du fond  
est pas  
rompt  
seaux &  
jours b  
XIX

L'ILE d'Iquique est habitée aussi par des Indiens & des Negres, qu'on y occupe à tirer la *Guana*, espece de terre jaunâtre, qu'on prend pour de la fiente d'Oiseaux, parcequ'avec la puanteur de celle des Cormorans, on y trouve des plumes d'Oiseaux, fort enfoncées. Cependant on a peine à comprendre comment il a pu s'en amasser une si grande quantité; car depuis plus d'un siecle, on en charge tous les ans dix ou douze Navires, pour engraisser les Terres; & l'on ne s'apperçoit presque point que l'Île ait diminué en hauteur, quoiqu'elle n'ait pas plus de trois quarts de lieue de tour. Quelques-uns en ont conclu que c'est une terre d'une qualité particuliere. Mais l'Auteur trouve une raison de rejeter ce sentiment, dans la multitude d'incroyable d'Oiseaux de Mer, qui va, sans exagération, dit-il, jusqu'à rendre quelquefois l'air obscur. Ils s'assemblent, tous les matins, vers dix heures, & tous les soirs vers six, pour enlever le Poisson qui vient alors à fleur d'eau; ce qui leur fait comme une pêche réguliere. A douze lieues d'Iquique, on découvrit, en 1713, année de la navigation de l'Auteur, des Mines d'argent, dont on espéroit beaucoup de richesses. Depuis Iquique jusqu'à la Rade d'Arica, la Côte est toujours fort haute & fort saine; mais il faut la ranger de près, dans la crainte que les Courans, qui portent en Été au Nord & au Nord-Ouest, ne jettent les Navires au large. Quelques autres Navigateurs ont éprouvé, qu'en Hiver ils portent quelquefois au Sud.

Après la Coulée de Pissagua, on trouve celle de *Camarones*, qui est plus large; ensuite, à quatre lieues, au Vent d'Arica, celle de *Vitor*, qui a de l'eau douce & du bois. C'est le seul endroit où les Bâtimens, mouillés à Arica, puissent en faire. En arrivant à une lieue de la *Quebrada de Camarones*, on commence à découvrir le Morne d'Arica, que sa situation, plus basse que la Côte, vers le Vent, fait paroître comme une Île: mais lorsqu'on en approche à trois ou quatre lieues, il se fait reconnoître par une petite Île basse, qui est au-devant, & par sa figure escarpée. On s'y trompe d'autant moins, qu'au-delà c'est une Côte basse. Sa latitude est de dix-huit degrés deux minutes. Du côté de l'Ouest, il est tout blanc de fiente d'Oiseaux. Cet endroit est le plus reconnoissable de la Côte. D'un tems clair, on découvre assez loin dans les Terres la Montagne de *Tacora*, qui semble s'élever jusqu'aux nues, & qui forme deux têtes, près desquelles est le chemin qui conduit à *la Paz*. L'air y est si différent de celui qu'on respire en bas, que ceux qui n'y sont pas accoutumés, y souffrent, comme en Mer, des maux de cœur & de tête.

En entrant dans la Rade d'Arica, on peut ranger, à la distance d'un cable, l'Île de *Guano*, qui est au pié du Morne, & aller mouiller au Nord-quart-de-Nord-Est de cette Île, & au Nord-Ouest du Clocher de *Saint Jean de Dieu*, distingué, par sa hauteur, de tous les édifices de la Ville. Là, on a neuf brasses d'eau, fond de vase dure, sans aucun danger des Rochers du fond, qui rongent les cables en plusieurs endroits de la Rade. On n'y est pas à l'abri des Vents du Sud & de Sud-Ouest; mais l'Île de *Guano* rompt un peu l'enflement de la Mer. Malgré la puanteur des fientes d'Oiseaux & les mauvaises qualités de l'air, entre des sables & des rochers toujours brûlans, on fait d'assez bonne eau dans cette Rade; mais elle se tire

XIX. Part.

LII

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. FREZIER.

1713.

Conjectures  
sur la *Guana*.Mines dé-  
couvertes en  
1713.Description  
de la Rade  
d'Arica.Comment  
on y fait de  
l'eau.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. FREZIER.  
1713.

Débarque-  
ment des Cha-  
loupes.

Arica n'étoit  
plus qu'un  
Village en  
1713.

Sa Descrip-  
tion.

d'une maniere fort extraordinaire. Lorsque la Mer baisse, on creuse environ un demi-pied dans le sable qu'elle a quitté; & c'est dans des creux si peu profonds, qu'on puise de bonne eau douce, qui se conserve fort bien en Mer. Comme le rivage est plein de grosses pierres, qu'il y a peu d'eau, & que la Mer ne laisse pas d'y être toujours mâle, le débarquement ne s'y peut faire que dans trois petites Calettes, dont la meilleure est celle qui est au pié du Morne. On passe entre deux Brisans, pour y entrer; & l'on range de près celui de tribord, parmi des Goémons. Il découvre de Mer basse, & se fait appercevoir de Mer haute. Après l'avoir dépassé, on revient tout-d'un-coup sur bas-bord, en portant droit aux premieres Maisons; & l'on embouque ainsi la grande Calette, dont le fond est presque de niveau, & où il y a si peu d'eau, de Mer basse, que les canots n'y flotent point, & que les chaloupes chargées y touchent, de Mer haute. Aussi, pour les empêcher de se briser, arme-t-on la Quille de dragues de fer.

Les Espagnols, pour se mettre à couvert de la surprise, avoient fait, en cet endroit, des retranchemens de brique crue, & une Batterie en forme de petit Fort, qui flanke les trois Calettes: mais cet ouvrage, mal exécuté dans sa naissance, tomboit en ruines du tems de l'Auteur, qui reproche même à Dampier d'avoir donné à la Ville le nom de Place forte, parcequ'il y fut repoullé en 1680. Les Anglois, prévenus de la difficulté de descendre devant cette Place, débarquerent à l'Anse de *Chacota*, qui est au Sud du Morne. De fréquens tremblemens de terre ont enfin détruit Arica. Ce n'est plus qu'un Village, d'environ cent cinquante Familles, la plupart Indiens, Mulâtres & Negres. En 1705, le 26 de Novembre, la Mer, émue par un tremblement de Terre, en renversa la plus grande partie (c). On voit encore les vestiges des rues, qui s'étendent à près d'un demi-quart de lieue de ce qui subsiste aujourd'hui. Ce reste de la Ville n'est pas sujet au même accident, parcequ'il se trouve situé sur une petite éminence au pié du Morne. La plupart des Maisons ne sont que de fascines, d'une sorte de Glaycul, nommé *Totora*, liées, debout, les unes contre les autres, avec des éguillettes de cuir, sur des cannes qui servent de traverses; ou faites de cannes, posées debout, dont les intervalles sont remplis de terre. L'usage des briques crues est réservé pour les principaux Edifices & pour les Eglises. Comme il n'y pleut jamais, une natte y sert de toit; ce qui donne, par dehors, un air de ruine aux Maisons. L'Eglise Paroissiale est assez propre. Un couvent de la Merci, de sept ou huit Religieux, un Hôpital des Freres de S. Jean de Dieu, & un Couvent de Cordeliers, transporté depuis peu de la Vallée dans la Ville, composent le reste du Clergé.

LA Vallée d'Arica n'a pas moins d'une lieue de large, au bord de la Mer; mais tout le Pays est aride, à l'exception de l'endroit où l'ancienne Ville existoit, qui est cultivé en luzerne, & en cannes de sucre, mêlées d'oliviers & de cotoniers. Les Marais ne produisent que cette espece de Glayculs, dont on bâtit les Maisons. Ils s'enfoncent à l'Est, en se rétrécissant du même côté.

A la distance d'une lieue au-dedans, on trouve un Village, nommé *S.*

(c) Ces malheurs expliquent la ruine des Fortifications, que Corréal avoit vues comme Dampier.

Miché  
dont  
qui n'  
fort é  
annuel  
est si g  
mens;  
March  
ca, de  
de dix  
pour p  
Cette  
& qui  
de tout  
dustrie  
les Plac  
portent  
plantes  
peut té  
ajoute  
une bo  
jamais  
sez dét  
laisse a

AVAN  
Vaisseau  
rica, de  
la Paz,  
portoit  
taux: n  
les Fran  
rable de  
qu'on a  
& de P  
ressoure  
faire qu  
leurs be  
dans A  
la descri  
de paye

L'Av  
Nord-E  
voile, p  
calme,  
continué  
re, qui

*Michel de Sapa*, où l'on commence à cultiver l'*Agy*, c'est-à-dire le Piment, dont tout le reste de la Vallée abonde. Elle offre quantité de Métairies, qui n'ont pas d'autre objet que cette culture; de sorte que dans un espace fort étroit, qui n'a pas plus de six lieues de long, il s'en fait un Commerce annuel de plus de quatre-vingts mille écus. Le goût des Espagnols du Pérou est si général pour cette épicerie, qu'ils en font entrer dans tous leurs alimens; & comme elle ne peut croître dans les Montagnes, quantité de Marchands viennent enlever tout ce qui s'en trouve dans les Vallées d'Arica, de Sama, de Tacna, de Locamba, & de quelques autres, dans un espace de dix lieues à la ronde, d'où l'on prétend qu'il en sort, chaque année, pour plus de six cens mille piaftres, quoiqu'elle se donne à bon marché. Cette abondance de Piment vient de la Guana, qu'on apporte d'Iquique, & qui fertilise la terre jusqu'à lui faire rendre quatre & cinq cens pour un, de toutes sortes de grains. L'Auteur nous apprend ce qu'on y met par l'industrie. Aussitôt que la Graine est en état d'être transplantée, on range les Plantes, en serpentant, afin que la même disposition des rigoles, qui portent l'eau pour les arroser, puisse la conduire doucement au pié des plantes. Alors on met, à chaque pié de Piment, autant de Guana qu'il en peut tenir dans le creux de la main. Lorsque la fleur se forme, on y en ajoute un peu davantage: enfin, quand le fruit est formé, on y en met une bonne poignée, avec le soin de l'arroser souvent, parcequ'il ne tombe jamais de pluie dans cette Contrée; sans quoi, les fels, n'étant point assez détrempez, brûleroiert infailliblement les Plantes. L'expérience n'en laisse aucun doute.

AVANT les guerres, l'Armada, petite Flotte composée de quelques Vaisseaux du Roi & des Particuliers, apportoit tous les ans, au Port d'Arica, des Marchandises d'Europe, surtout du vis-argent pour les Mines de la Paz, d'Oruro, de la Plata, ou Chuquizaca, Potosi & Lipas. Elle emportoit ensuite, à Lima, l'argent qui revient au Roi pour le quint des Métaux: mais lorsque les Gallions eurent cessé de venir à Porto-belo, & que les François firent le Commerce, ce Port devint l'Echelle la plus considérable de toute la Côte, où descendoient les Marchands des cinq Villes qu'on a nommées. A la vérité, le Port de Cobija est plus proche de Lipas & de Potosi, que celui d'Arica: mais les Marchands n'y trouvant aucune ressource pour la nourriture des Hommes & des Animaux, aimoient mieux faire quelques lieues de plus, avec la certitude de trouver des secours pour leurs besoins; sans compter qu'il ne leur étoit pas difficile de faire entrer dans Arica leur argent en pignes, c'est-à-dire en masses, dont on donnera la description, & de s'accommoder avec les Corregidors, pour s'exempter de payer le quint du Roi.

L'Auteur sortit de l'Anse d'Arica, le dix d'Août, avec un petit frais de Nord-Est, vent de terre, qu'on y attend presque toujours pour mettre à la voile, parceque les Marées abattent & retiennent souvent les Navirés en calme, pendant plusieurs jours, vers le fond de la *Quiaca*, où elles portent continuellement. La difficulté de cette sortie vient de ce qu'au vent de terre, qui dure depuis minuit jusqu'au jour, succede la Brise de Sud-Ouest,

DIVERS  
VOYAGES AU  
PÉROU.

M. FREZIER.

1713.

Grand Com-  
merce d'Ay  
ou de Piment.

Maniere de  
le cultiver.

Ancien Com-  
merce d'A-  
rica.

Difficulté de  
sortir du Port.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. FREZIER.

1713.

Description  
de la Rade  
d'Ilo.

qui est trop près pour permettre de doubler le Cap, ou Morne, de *Sama*, situé à l'Ouest-Nord-Ouest de celui d'*Arica*; d'autant plus que les Marées chargent insensiblement dessus. C'est cette difficulté de le doubler, qui lui a fait donner sur nos Cartes le nom de *Morne des Diabes*. Mais lorsqu'on est trop abattu à terre, on a la ressource de pouvoir mouiller à une lieue vers le Sud de la *Quiaca*, à trente ou quarante brasses d'eau, fond de vase verdâtre, mêlée en quelques endroits de sable.

LA Rade d'*Ilo*, où l'Auteur alla mouiller, est facile à reconnoître du côté du vent, par une Langue de terre platte & basse, en comparaison des Montagnes précédentes. De cinq à six lieues au large, on la prendroit presque pour une Ile; c'est ce qu'on nomme la *Pointe de Coles*, au bout de laquelle est un Rocher fort bas, qui paroît augmenter de hauteur, à mesure qu'on approche.

COMME la Rade d'*Ilo* n'est presque qu'une Côte droite, on aperçoit de dehors les Navires qui y sont à l'ancre; & par la même raison la Mer y est grosse de tous les vents. Aussi n'y peut-on mettre à terre, que dans un seul endroit, parmi des Rochers qu'on découvre à l'entrée de la Vallée, à l'Est-quart-de-Nord-Est, ou Est-Nord-Est du mouillage, lorsqu'on est à quinze ou douze brasses d'eau, fond de sable fin, un peu vaseux, & au Nord de l'Ilot, qui est à la *Pointe de Coles*.

La haie de Rochers, qui couvre le *Celera*, où l'on débarque avec des Chaloupes, est coupée en deux: la seconde coupure forme, à tribord, une petite Anse, où malgré l'abri des rochers, la Mer est ordinairement mâle, & même impraticable, lorsque les flots sont agités dans la Rade. Observez qu'en rangeant les premiers Brisans, il y a une Basse, qui ne découvre point, & qui est au Nord-Ouest d'une autre qui découvre. On peut s'en garantir, en tenant la Pierre la plus avancée, par une Terre rouge qui est à la Côte, à demi-lieue vers le Sud de ce passage. Dans le même lieu est un petit débarquement, où l'on décharge la *Guaná*; mais si petit, qu'il n'y a de place que pour un Canot ou une Chaloupe seule.

LA Vallée d'*Ilo* ne paroît, en entrant dans la Rade, qu'une petite crevasse, qui s'ouvre, peu à peu, à mesure qu'on en approche, jusqu'à ce qu'on découvre l'Eglise & une cinquantaine de Cabanes de branches d'arbres, dispersées çà & là auprès du Ruissseau qui serpente au milieu de la Vallée: c'est en cela que consiste le Village d'*Ilo*, presque tout bâti & peuplé par les François. L'Auteur assure que c'est lui faire trop d'honneur, que de le nommer, comme *Dampier*, une petite Ville.

Ce Ruissseau, où l'on fait aiguade pour les Navires, est sujet à se dessécher pendant les six mois que le Soleil passe dans la partie du Sud, surtout lorsque l'Hiver n'a pas été pluvieux dans les hautes Montagnes. La commodité de faire du bois y est plus sûre que celle de l'eau, parceque la Vallée est couverte d'arbres; mais on en a tant abattu, qu'il ne s'en trouve plus qu'à une lieue de la Mer (*d*). Outre le bois à feu, cette Vallée est plantée, en plusieurs endroits, de belles allées d'Oliviers, dont on tire la

(*d*) Elle avoit été habitée, quatorze ans entiers, par des François, pendant toute la guerre pour la succession d'Espagne.

Richesse de  
la Vallée d'*Ilo*.

meille  
Orang  
d'autr  
blé &  
de co  
les M  
grand  
les Tr  
qu'on  
quelq  
sans e  
des Pi  
que les  
piés,  
rien n  
les an  
tes ces  
ou tro  
d'Areq  
point  
de Pla  
Port d  
Cusc  
mation  
Toiles  
aussi to  
pour le  
core p  
font, f  
le est à  
quatre-  
ze d'Ilo  
En 17  
quipa,  
vin &  
qui est  
chands  
cent cin  
pas mo  
un gra  
c'est-à  
tit, en  
32000  
piastres  
d'Indie  
de l'Es

meilleure huile du Pérou, & de quantité d'Arbres fruitiers, tels que des Orangers, des Citroniers, des Figuiers, des Bananiers, des Lucomos & d'autres especes. On y trouve aussi des Caffiers & des Cannes de sucre, du blé & des légumes, mais beaucoup plus de luzerne, dont il se fait une grande consommation lorsqu'il y a quelques Vaisseaux dans la Rade, parceque les Marchands, qui viennent de divers endroits éloignés, amènent un grand nombre de Mules, pour relever celles qui sont chargées. On divise les Troupeaux, ou *Reques*, en plusieurs *Piarras*, de dix Mules chacune, qu'on met sous la conduite de deux Hommes; & comme les marches sont quelquefois de trente ou quarante lieues, par de hautes & rudes Montagnes, sans eau ni pâturage, les Mules de rechange montent souvent au double des *Piarras*. Malgré cette précaution, il en périt une si grande quantité, que les chemins du Pérou ne sont pas mieux connus par les traces de leurs piés, que par les squelettes de celles qui meurent hors des Vallées, où rien ne s'offre pour leur subsistance; ce qui oblige d'en faire venir, tous les ans, quatre-vingts ou cent mille, du Tucuman & du Chili. Mais toutes ces peines ne refroidissent pas les Marchands, pour une route de deux ou trois cens lieues. Il en vient à Ilo, de Cusco, de Puno, de Chuquito, d'Arequipa, & de Moqueña, comme au Port le plus proche; & s'il n'y a point de Vaisseaux au Port d'Arica, il en vient aussi de la Paz, d'Oruro, de Plata, de Potosi & de Lipas; de sorte qu'alors l'Ilo devient le meilleur Port de toute la Côte, pour les Marchandises de l'Europe.

Cusco est un des principaux débouchés, après Potosi, pour la consommation de ces Marchandises, quoique ses Manufactures de Bayettes & de Toiles de coton fassent un peu de tort à celles de l'Europe. On y fabrique aussi toutes sortes d'ouvrages de cuir, tant pour l'usage des Hommes, que pour les harnois des Chevaux & des Mules. Cette Ville est renommée encore par la grande quantité de tableaux & de peintures, que les Indiens y font, sans aucune connoissance de l'Art, & dont ils remplissent le Pays. Elle est à cent trente lieues d'Ilo. Puno est une petite Ville, d'environ cent quatre-vingts Familles, à soixante & dix lieues de Cusco, & soixante-seize d'Ilo, sur le même chemin. Ses Mines d'argent la rendent considérable. En 1713, elles occupoient trois Moulins à meule, & trois à pilon. *Arequipa*, Ville d'environ six cens Familles Espagnoles, qui font commerce de vin & d'eau-de-vie, n'est qu'à vingt-quatre lieues de la Mer; mais son Port, qui est *Quilca*, n'étant gueres fréquenté, parcequ'il est mauvais, les Marchands viennent à celui l'Ilo. *Moquegua* est une Ville qui n'a pas plus de cent cinquante Familles, mais dans la dépendance de laquelle on ne compte pas moins de quatre mille hommes capables de porter les armes. Il s'y fait un grand commerce de vin & d'eau-de-vie, qu'on transporte à la *Puna*, c'est-à-dire dans les Montagnes. Son territoire, qu'on représente fort petit, en donne annuellement environ 100000 *Botiches*, montant à plus de 320000 pintes de Paris, qui, à 20 réaux la botiche, rapportent 400000 piastras, c'est-à-dire, en 1713, 1600000 livres de France. Une Nation d'Indiens libres, mais amis des Espagnols, qui habite la Cordilliere du côté de l'Est, & qu'on nomme les *Chunchos*, en vient prendre tous les ans une

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. FREZIER.

1713.

Grand Com-  
merce par  
Mules.

Commerce  
de Cusco.

Puno, Are-  
quipa & Mo-  
quegua.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. FREZIER.  
1713.

Mines nou-  
velles de S.  
Antoine.

Ancienne  
Ville d'Ilo.

Monumens  
singuliers.

Opinion qui  
les explique.

quantité considérable à Moquegua. En passant à Potosi, ces Montagnards y vendent des ouvrages de plumes d'Autruches, tels que des parasols, des chasse-mouches, &c. & du *Quinaquina*, célèbre espece d'amande, qui sert à la guérison de plusieurs maladies. De l'argent qu'ils en tirent, ils achètent du vin, & quelques marchandises de l'Europe.

A quarante lieues de Moquegua, & cinq de *Cailloma*, on avoit découvert des Mines, nommées *S. Antoine*, qui promettoient beaucoup, & dont l'argent est du plus haut aloi qu'on connoisse au Pérou. On y travailloit, en 1713, à construire des Moulins, qui ont dû donner un nouveau lustre au Port d'Ilo. Mais les avantages du Commerce sont bien diminués, à Moquegua, par la disette des commodités de la vie. L'eau y manque souvent, parcequ'on en consume beaucoup pour arroser les vignobles. Les Bœufs y sont rares, & la viande mauvaise, excepté dans le cours de l'Hiver, où les brouillards humectent assez le haut de la Montagne pour y faire pousser un peu d'herbe. Enfin il n'y a pas d'autre gibier, qu'une espece de petits Cerfs; que les Espagnols nomment *Venados*, & qui se prennent dans les Coulees des Montagnes. Le Poisson ne manque point dans la Rade d'Ilo; mais la Mer y est si mâle au rivage, qu'il est difficile d'y employer la fenne.

LA Vallée d'Ilo, qui n'est aujourd'hui peuplée que de quelques Métairies, contenoit autrefois une Ville d'Indiens, dont on voit encore les vestiges, à deux lieues de la Mer. Les Maisons y paroissent rasées au rez-dechauffée; triste monument du ravage des Espagnols. On en voit des marques encore plus touchantes près d'Arica, au-dessus de l'Eglise d'Ilo, & tout le long du rivage, jusqu'à la Pointe de Coles: c'est une infinité de tombeaux, où les Indiens s'enterroient vifs (e), avec leurs Familles & leurs biens. On y trouve des corps presque entiers, avec leurs habits, & souvent des vases d'or & d'argent. Ceux, que l'Auteur vit, étoient creusés dans le sable, de la hauteur d'un homme, & environnés d'un Mur de pierre seche. Ils sont ordinairement couverts d'une claie de cannes, sur laquelle est un lit de terre & de sable, pour empêcher qu'on ne les puisse appercevoir. Aussi ne les découvre-t-on qu'en ouvrant la terre au hazard. M. Frezier observe que si les Espagnols conviennent assez naturellement des cruautés qu'ils exercèrent au tems de la Conquête, il s'en trouve, néanmoins, qui n'attribuent point à la terreur des Péruviens l'invention de ces Tombeaux. Ils prétendent que ces Peuples, adorateurs du Soleil, le suivoient dans sa course, avec l'espérance de pouvoir s'en approcher, & qu'étant arrêtés par la Mer, qui les bornoit au Couchant, ils s'enterroient au rivage, pour le voir, avant leur mort, jusqu'au moment où il semble se cacher dans les eaux. L'usage des Grands du Pérou, qui ordonnoient en mourant qu'on les portât au bord de la Mer, semble fortifier cette explication. Mais l'opinion commune, ajoute l'Auteur, est que les Indiens se croyant menacés d'une mort certaine, lorsqu'ils eurent appris que les Conquistadors n'avoient pas épargné Atahualpa, leur Souverain, se sauverent le plus loin qu'il leur fut possible, vers le Couchant, & qu'étant arrêtés par la Mer, ils se cachèrent sur ses bords,

(e) Comme il paroît, par la suite du récit, que l'origine de ces Tombeaux est obscure, ne peut-on pas les regarder plus simplement comme un ancien Cimetiere?

pour  
de dif  
l'usage  
vie, c

LE  
d'Est-S  
connu  
haut,  
Nord,  
te Ile  
dans f  
Morne  
à mi-d  
nant p  
facile  
cher b  
cre. I  
Morro  
Anse,  
dans ce  
bos, il  
apprit  
qu'au N  
est si tr  
me y ca

APRÈS  
Sangalla  
lieue, c  
te il ra  
*señada*  
douze b  
mouille  
seux, a  
décharg  
de Pisco  
rivage,  
dant on  
bonne a  
qui mou  
Nord,  
Paraca  
Rade de  
Elle est  
cette L  
Sud-Sud  
de l'Ant



pour attendre la miséricorde du Soleil. Au reste, il faut mettre beaucoup de différence entre ces Tombeaux, qu'on suppose volontaires, & ceux que l'usage commun faisoit bâtir pour les Grands, après le cours naturel de leur vie, comme on l'observera dans un autre lieu.

Le 5 de Septembre, l'Auteur sortant de la Rade d'Ilo, avec un bon vent d'Est-Sud-Est, qui le rendit en quatre jours près du Morro *Quemado*, reconnu, dans l'intervalle, la *Mesa de Dona Maria*, Montagne plate par le haut, comme une Table, dont elle porte le nom. Huit lieues plus au Nord, est l'île de *Lobos*, à une lieue & demie du Morro *Quemado*. Cette île est de moyenne hauteur, d'environ trois quarts de lieue de long, dans son plus grand diamètre, Sud-Est & Nord-Ouest. Entre l'île & le Morne sont des rochers plats, & fort bas, qui s'allongent vers le Continent à mi-canal, & laissent un passage où plusieurs Navires sont entrés, le prenant pour celui qui separe l'île *Sangallan* & la Terre de *Paraca*: mais il est facile de ne s'y pas tromper, parceque dans celui-ci il n'y a point de Rocher bas, comme au pié de *Lobos*, ni un Brisant en forme de pain de sucre. D'ailleurs, la Terre de *Paraca* est d'une hauteur égale; & celle du Morro *Quemado* vient en baissant du côté du Nord, jusqu'à une petite Anse, où le mouillage est à tribord. Observez que si l'on s'étoit avancé dans ce passage, il faudroit prendre garde qu'en sortant par le Nord de *Lobos*, il se trouve une Basse, à tiers Canal, du côté du Continent. L'Auteur apprit aussi, de ceux qui s'étoient engagés dans cette Baie par méprise, qu'au Nord de l'île il y a un banc de Galet, qui forme une Anse, où la Mer est si tranquille, qu'un Navire y peut mouiller à huit brasses d'eau, & même y caréner avec sûreté.

Après avoir demeuré la nuit en panne, il passa le lendemain entre l'île *Sangallan* & la Terre de *Paraca*, qui fut rangée, à la distance d'un quart de lieue, de peur d'une Basse qui est à demi-lieue au Sud-Est de l'île. Ensuite il rangea, à deux cables de distance, une petite Anse, nommée *Enseñada del vejo*, où quelques Navires François avoient mouillé sur dix & douze brasses, pour décharger secrètement leurs Marchandises. De-là il alla mouiller dans l'Anse de *Paraca*, sur cinq brasses d'eau, fond de sable vafeux, au Nord-Ouest de la *Bedega*: ce sont six ou sept Maisons, pour la décharge des Navires qui aiment mieux s'arrêter-là, quoiqu'à deux lieues de *Pisco*, que d'aller au-devant de la Ville, parceque la Mer est si forte au rivage, qu'il est presque impossible d'y débarquer pendant le jour. Cependant on peut quelquefois au matin y descendre avec un bon grelin & une bonne ancre; mais ce n'est jamais sans peine & sans risque. Les Navires, qui mouillent devant la Ville, font le bois & l'eau une demi-lieue plus au Nord, dans la Coulée où passe la Rivière de *Pisco*; & ceux qui mouillent à *Paraca* le font dans le sable, à une demi-lieue au Sud-Est des Maisons. La Rade de *Pisco* est d'une grandeur à pouvoir contenir une Flotte nombreuse. Elle est ouverte au Nord, d'où il ne vient point de vent dangereux par cette Latitude; & l'on y est à couvert des vents ordinaires, qui regnent du Sud-Sud-Ouest au Sud-Est. Si l'on vouloit caréner, on peut entrer au fond de l'Anse de *Paraca*, où il n'y a point de Mer, & où le mouillage est bon

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. FREZIER,

1713.

Avis impor-  
tant.

Sangallan.  
Paraca.

La Bedega.

Rade & Vil-  
le de Pisco.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.  
M. FREZIER.  
1713.

partout, depuis onze jusqu'à cinq brasses d'eau. Du côté de l'Ouest, il y a plusieurs petites Iles, qui sont toutes saines, & entre lesquelles on peut passer sans crainte; mais il convient mieux de passer entre Sangallan & Paraca, d'où l'on vient mouiller vers les Maisons, à quatre ou cinq brasses d'eau. Entre ces petites Iles, il y en a une qui est percée à jour & qui paroît comme un Pont. Depuis les Maisons de Paraca à la Ville, on compte deux lieues, de Plaine sablonneuse & aride.

Pisco, qui étoit autrefois au bord de la Mer, en est éloigné à-présent d'un quart de lieue, par l'effet d'un tremblement de Terre, arrivé le 15 d'Octobre 1682 (f). Cette Ville est divisée en Quartiers réguliers. L'Eglise Paroissiale de S. Clement forme le centre, sur une Place de l'étendue d'un Quartier. Derrière cette Eglise est celle des Jésuites, & plus à l'Est, celle de S. François, petite, mais fort propre; au Nord-Est, l'Hôpital de S. Jean de Dieu; & au Sud, la Magdeleine, Chapelle des Indiens, qui a devant elle une petite Place. Environ trois cens Familles composent les Habitans; la plupart Métifs, Mulâtres & Negres. Les Blancs sont en petit nombre. Il y a un Corrégidor & un Cavildo, pour l'administration de la Justice. Le Commerce est riche dans ce Port, parcequ'il est naturellement l'Echelle des Villes d'Yca, de Guancavelica, de Guamanga, d'Andaguaylas, & de toutes celles qui répondent à Lima dans la partie du Nord.

Yca est plus peuplée, du triple, que Pisco. On y fait un grand Commerce de verre, de vins & d'eaux-de-vie. Le verre s'y fait avec du Salpêtre; mais il est verd, sale & mal formé. Guancavelica, petite Ville d'environ cent Familles, à soixante lieues de Pisco, est riche & fameuse, par la grande quantité de vif-argent qu'on y tire d'une Mine qui a quarante vares de fond, & qui fournit seule tous les Moulins d'or & d'argent du Pérou. On voit dans cette Ville un autre sujet d'étonnement: c'est une Fontaine, dont l'eau se pétrifie si vite que la plupart des Maisons en sont bâties. L'Auteur en vit quelques pierres, qui sont d'un blanc un peu jaunâtre, légères & assez dures. Guamanga est à quatre-vingts lieues de Pisco.

Le Commerce des Marchandises de l'Europe n'est pas la seule raison qui amène les Vaisseaux à Pisco. On y vient faire aussi des provisions de vins & d'eaux-de-vie, qui s'y trouvent à meilleur marché que dans aucun Port, parcequ'oultre ceux du Terroir, on y en apporte d'Yca, de Chinchu, qui n'est qu'à six lieues au Nord, & de Lanafque, à vingt lieues au Sud-Est. Ceux-ci passent pour les meilleurs du Pérou: mais tous ces vins sont violens & mal-sains. Aussi les Espagnols en font-ils peu d'usage; & par une bizarre prévention ils donnent la préférence à l'eau-de-vie. Les vignes des environs de Pisco, ne pouvant être arrosées commodément par des canaux, sont plantées d'une manière qui leur rend ce secours inutile, quoiqu'il n'y pleuve jamais. Chaque Sep est dans un creux de quatre ou cinq piés de profondeur, où regne une humidité générale, que la Nature a répandue dans la terre, pour suppléer au défaut de pluies & de Rivieres: car le Pays est d'une telle aridité qu'il y a peu d'autres lieux habitables que les Vallées. En-

core

(f) Voyez le Voyage de Dampier, au Tome XV de ce Recueil.

Villes dont  
Pisco est l'E-  
chelle.

Commerce  
qui s'y fait.

core  
dans  
Pisco  
Gou-  
Li  
d'un  
23 il  
se fai  
de la  
ou pe  
large  
deux  
vase.  
cripti  
CET  
la plus  
tout,  
un for  
cablur  
La M  
sans ap  
ouvert  
ne reg  
point  
vient  
des Ne  
Moïlon  
liers.  
donne  
LE  
pointe  
à l'abr  
terre b  
reux.  
brasses  
te jusq  
ON  
tion.  
dégorg  
plus de  
lieue au  
suites  
des Mu  
un môle  
autres  
FAIS  
XIX

encore le fond est-il de sel presque pur; d'où vient le goût salé qui se fait sentir dans la plupart des vins du cru. On trouve, néanmoins, aux environs de Pisco, des fruits de toute espèce; Pommes, Poires, Oranges, Citrons, Gouyaves, Bananes, Dattes, &c.

LE 21, M. Frezier mit à la voile pour se rendre au Callao, à la faveur d'un vent de Sud-Est, qui lui fit reconnoître le lendemain l'Île d'*Asia*. Le 23 il eut la vue de *Morro Solar*; & de l'Île *S. Laurent* au Nord. Cette Île se fait reconnoître aisément, parcequ'elle est de moyenne hauteur, séparée de la petite Île du Callao, & que dans l'ouverture on aperçoit deux Îlots, ou petits Rochers. On en découvre un troisieme fort bas, à demi-lieue au large, vers le Sud-Sud-Est de la Pointe Nord-Ouest de l'Île *S. Laurent*. A deux cablures de cette Pointe, on trouve soixante brasses d'eau, fond de vase. Enfin l'Auteur entra dans la Rade de Callao, dont il donne une Description, que son exactitude rend également utile & curieuse.

CETTE Rade, qui sert de Port à Lima, est sans contredit la plus grande, la plus belle & la plus sûre de toute la Mer du Sud. On peut y mouiller partout, dans une abondante quantité d'eau, sans crainte d'aucun écueil, sur un fond de vase couleur d'Olive; à l'exception d'une Basse, qui est à trois cablures de terre, vers le milieu de l'Île *S. Laurent*, vis-à-vis de la *Galere*. La Mer y est toujours si tranquille, que les Navires y carenent en tout tems, sans appréhender d'être surpris par aucun coup de vent. Elle est néanmoins ouverte, depuis l'Ouest jusqu'au Nord-Nord-Ouest; mais ces fortes de vents ne regnent presque jamais, que par un petit frais de bonace, qui n'agite point excessivement les flots. L'Île de *S. Laurent* rompt l'enflement qui vient du Sud-Ouest au Sud-Est. Cette Île est sans défense. Elle est l'exil des Negres & des Mulâtres, condamnés, pour quelque crime, à tirer du Moillon pour des Edifices publics, & indirectement pour ceux des Particuliers. Comme cette peine est comparée à celle des Galeres en Europe, on donne le nom de *Galere* à la Pointe de l'Île, du côté de l'Ouest.

LE mouillage ordinaire de la Rade est à l'Est-quart-de-Nord-Est de la pointe de la *Galere*, à deux ou trois cablures de la Ville. Là on est enco- à l'abri des vents du Sud, par la Pointe du Callao, qui est une Langue de terre basse, entre laquelle & l'Île du Callao il y a un Canal étroit & dangereux. Cependant on y passe en rangeant l'Île de près, à quatre ou cinq brasses d'eau. Du côté du Continent est un Banc, prolongé depuis la Pointe jusqu'à une Basse qu'on voit briser de loin.

ON trouve, dans le Port, toutes les commodités nécessaires à la navigation. L'aiguade se fait avec facilité à la petite Riviere de Lima, qui se dégorge dans la Mer au pied des murs de Callao. Le bois y coûte un peu plus de peine, parcequ'on le va prendre à *Bocca-negra*, qui est à demi-lieue au Nord; il se coupe à demi-lieue du rivage, & l'on en paie aux Jésuites 25 & 30 Piastras pour la charge de chaque Chaloupe. Il y a au pied des Murs, pour le débarquement des Chaloupes, trois Écales de bois, & un môle de pierre, destiné à la décharge des canons, des ancres, & des autres fardeaux, qu'on élève avec une espèce de Grue.

FAISONS observer que la Ville, dont on fait succéder la Description, doit

XIX. Part.

Mmm

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. FREZIER.

1713-

Route de  
Pisco au Cal-  
lao.

Description  
de la Rade de  
Callao.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. FREZIER.

1713.

Ville de Cal-  
lao.

Ses Fortifi-  
cations.

être fort différente aujourd'hui de ce qu'elle étoit avant le tremblement de terre du 28 Octobre 1746, qui causa de prodigieux renversemens sur toute cette Côte. Mais voici l'état où M. Frezier la vit en 1713. Elle est bâtie, dit-il, sur une Langue de terre basse & plate, au bord de la Mer, par douze degrés dix minutes de Latitude australe. Elle fut fortifiée, sous le regne de Philippe IV, & pendant la Viceroyauté du Marquis de *Mancera*, par une enceinte flanquée de dix Bastions du côté de terre, & de quelques Redans & Bastions plats sur le bord de la Mer, où sont établies quatre Batteries de Canon, pour commander le Port & la Rade. Cette partie étoit alors en mauvais état. Il y avoit cinq breches; & la Mer détruisoit de jour en jour la muraille, depuis qu'on avoit fait un Quai de pierre, dont la situation arrêtoit la lame du Sud-Ouest, & causoit un retour de marée du côté du Nord, qui sapoit les murs de la Ville.

La largeur du rempart étoit de deux profils différens: les Courtines n'ont, par le haut, que huit piés de large, deux & demi de terre-plein, autant de banquette, & trois de chemise de moilon, à mortier de chaux & de sable; le reste de l'épaisseur étoit de briques crues, avec un petit mur de moilon en dedans. Le Rempart des bastions avoit cinq toises de terre-plein, pavé de dales, à joints incertains, pour servir de plate-forme à l'Artillerie. Chaque bastion est voûté. Il avoit son Magasin à poudre. Ordinairement, chacun étoit monté de 2, 3, ou 4 Pièces de fonte. Il y en avoit alors 41 dans le pourtour: mais le nombre devoit être de 70, de différens calibres, suivant leur situation, depuis 12 jusqu'à 24 livres de balle, poids d'Espagne, qui fait pour nous des calibrés bâtards. Parmi ces Pièces, il y avoit 10 Coulevrines de 17 à 18 piés de long, du calibre de 24, dont huit sont montées pour battre en Rade, & portoient, dit-on, jusqu'à la Pointe de la Galere de S. Laurent, c'est-à-dire près de deux lieues. Outre l'Artillerie du Rempart, il y a 9 Pièces de Campagne, montées & prêtes à servir. M. Frezier vit encore plus de 120 Pièces de fonte, de différens calibres, destinées à l'armement des Vaisseaux du Roi, l'*Amirante*, la *Capitana*, & le *Governo*, qui servoient, lorsque les Galions venoient à Porto-Belo, à escorter l'Armada de Panama, & à transporter au Pérou les marchandises ou les secours qui venoient d'Europe: mais ces trois Vaisseaux étoient fort négligés (g).

Son Artille-  
rie.

Forme de la  
Ville.

Le niveau du terrain de la Ville n'étoit élevé que de neuf à dix piés au-dessus de la plus haute mer, qui ne monte ordinairement que de quatre à cinq piés. Quelquefois néanmoins elle s'élevoit, jusqu'à inonder les dehors des murs, dont elle fait une Ile. Quoique les dedans ne fussent pas divisés par quartiers, les rues y étoient bien alignées; mais la pouffiere y causoit une mal-propreté insupportable. Sur le bord de la Mer étoient la Maison du Gouverneur & le Palais du Viceroi, qui faisoient les deux côtés d'une Place dont l'Eglise Paroissiale faisoit le troisieme. Une Batterie de huit Pièces de canon faisoit le quatrieme. Le Corps-de-garde & la Salle d'armes s'y trouvoient aussi rassemblés, proche du Palais du Viceroi. La même rue,

(g) M. Frezier ajoute l'état des Troupes & des Officiers de Callao, du moins tel qu'il devoit être, suivant les fonds que la Cour donnoit pour leur dépense, pag. 176.

du c  
Chil  
Mar  
Fran  
oblig  
prix  
son e  
vend  
droit  
faire

AN  
qui p  
peint  
vens  
res d  
bre de  
pagne  
Garni  
Place

LE  
tion,  
entret  
Méri  
des F  
le Roi  
des mu

Hon  
ti, &  
au Suc  
C'est  
que de  
rencon  
lieue  
mene  
ne au

(h) C  
cription

Tout  
contin

du côté du Nord, contenoit les Magasins des Marchandises qui viennent du Chili, du Pérou & du Mexique. Il y en avoit un aussi pour l'entrepôt des Marchandises de l'Europe, qui se nommoit l'*Administration*. Les Navires François, pendant qu'ils avoient la permission de négocier au Callao, étoient obligés d'y mettre tout ce qu'ils en avoient à bord. On exigeoit, sur le prix de la vente, treize pour cent de ceux qui arrivoient avec leur cargaison entière; & quelquefois jusqu'à seize, de ceux qui avoient déjà beaucoup vendu dans les autres Ports de la Côte; & trois par mille, pour d'autres droits Royaux & du Consulat; sans parler des présens secrets qu'il falloit faire aux Officiers.

Après les édifices publics, il n'y avoit de remarquable que les Eglises, qui pour être de colombage de cannes, recouvertes de terre ou de bois, peint en blanc, n'en étoient pas moins propres. On comptoit cinq Couvens de Religieux; les Dominicains, les Cordeliers, les Augustins, les Pères de la Merci, les Jésuites, & l'Hôpital de S. Jean de Dieu. Le nombre des Habitans ne passoit pas quatre cens Familles. Quoique le Roi d'Espagne donnât des fonds annuels de 292171 Piastras pour l'entretien d'une Garnison, à peine étoit-elle assez nombreuse pour monter la Garde dans la Place d'armes.

Le Gouverneur de Callao étoit ordinairement un Homme de considération, que la Cour d'Espagne envoyoit relever de cinq en cinq ans. Elle y entretenoit aussi un Ingénieur qui servoit toutes les Places de l'Amérique Méridionale. Après la mort de M. *Roffemin*, Ingénieur François, le soin des Fortifications fut donné à M. *Peralte*, Créole de Lima; mais quoique le Roi fournît 30000 Piastras, assignées sur la Boucherie, pour l'entretien des murs de Callao, ils tomboient en ruine du côté de la Mer (h).

Hors des murs, on trouvoit deux Fauxbourgs d'Indiens, nommés *Pitipiti*, & distingués par les noms de *Vieux* & de *Nouveau*. Le premier étoit au Sud, l'autre au Nord, où passe la petite Rivière de *Rimac* ou de Lima: C'est de ce côté qu'est la sortie, pour aller à Lima, qui n'en est éloigné que de deux lieues, par une belle Plaine. A moitié de cette distance, on rencontre une Chapelle de S. Jean de Dieu, nommée *la Legua*. Un quart de lieue plus loin, le chemin se divise en deux, dont celui de la main gauche mène à la Porte *Royale* de Lima, & l'autre à celle de *Juan Simon*, qui donne au milieu de la Ville.

(h) On n'a point encore publié de Description du nouveau Callao: mais on sait qu'il a été rebâti, comme Lima; & que M. Godin y a contribué.

### §. III.

#### *Voyage des Mathématiciens Espagnols, de Guayaquil à Quito.*

Tout étant précieux dans les Relations de ces savans Voyageurs, nous continuerons d'en détacher ce qui convient au dessein de cet Article. Après

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU  
M. FREZIER.  
1713.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

ROUTE DE  
GUAYAQUIL  
A QUITO.

1736.

Navigation  
incommode  
sur le Fleuve  
de Guayaquil.

Route par  
terre de Cara-  
col à Quito.

Cruelles pi-  
quesures des  
Mosquites.

avoir donné leurs Observations depuis Panama jusqu'à Guayaquil (a), on doit les supposer arrivés dans cette dernière Ville; & c'est leur route jusqu'à Quito, dont on va lire le Journal, d'après les Mémoires de M. d'Ulloa (b).

LE Corrégidor de Guaranda ayant reçu ordre de Dom Denis de Alzedo y Herrera, Gouverneur de cette Province, de faire préparer des voitures à Caracol pour le Voyage des Mathématiciens, ils s'embarquèrent sur le Fleuve, le 3 de Mai 1736. Ce n'est pas qu'il n'y ait une route par terre, de Guayaquil à Caracol; mais les Marais & plusieurs grandes Rivieres la rendent impraticable dans toute autre saison que l'Eté. M. d'Ulloa se plaint, pour ses Compagnons & pour lui-même, de ce qu'il eut à souffrir pendant cette courte navigation. Toutes leurs précautions ne purent les garantir de la cruelle persécution des Mosquites. Pendant le jour ils étoient dans un mouvement continuel, & la nuit ils souffroient des douleurs insupportables. S'ils avoient les mains à couvert sous des gands fort épais, le visage demeurait exposé, & l'habit ne garantissoit pas le reste du corps. Les aiguillons pénétoient au travers du drap, & piquoient assez la chair pour y répandre un feu, accompagné d'une horrible démangeaison. Ce tourment dura jusqu'à Caracol, où les Voyageurs n'arriverent que le 11, après bien des retardemens, causés par les courans qu'ils avoient à surmonter.

LES commodités qu'on leur tenoit prêtes pour continuer leur route par terre, étoient des Mules, sur lesquelles ils se mirent en chemin le 14. Quatre lieues qu'ils firent d'abord; par des Savanes, des Bois de Planes & de Cacaotiers, les rendirent sur les Plages de la Riviere d'Ojibar. Ils la traverserent neuf fois à gué dans ses divers détours; & toujours avec quelque péril, au travers des rochers dont elle est semée, & qui n'empêchent point qu'elle ne soit tout-à-la-fois large, profonde & rapide. Le soir, ils s'arrêtèrent au Port des Mosquites, dans une Maison située sur la rive. Tout le chemin, depuis Caracol jusqu'aux Plages d'Ojibar, est si marécageux, qu'ils avoient marché continuellement par des ravines & des bourbiers, où leurs Mules s'enfonçoient jusqu'au poitrail: mais il devient plus ferme lorsqu'on a passé les Plages. On juge par le nom du lieu, où les Mathématiciens passerent la nuit, à quoi ils étoient condamnés pendant leur sommeil. Ils y furent si cruellement piqués des Mosquites, que quelques-uns prirent le parti de se jeter dans la Riviere, & de s'y tenir jusqu'au jour; mais leurs visages, seule partie du corps qu'ils ne pouvoient plonger dans l'eau, furent bientôt si maltraités, qu'il fallut abandonner cette ressource & laisser partager le martyre à toutes les autres parties du corps.

LE 15. ils traverserent une Montagne couverte d'arbres épais, après laquelle ils arriverent à de nouvelles Plages de la Riviere d'Ojibar, où ils passerent encore quatre fois à gué, avec autant de danger que le jour précédent. Ils firent halte, à cinq heures du soir, dans un lieu nommé Caluma. On n'y trouve aucun endroit pour se loger; & pendant toute la journée il ne s'étoit offert aucune Maison: mais les Voituriers Indiens entrerent dans

(a) Ci-dessus, pag. 430, Note c.

(b) Voyage au Pérou; Tom. I, Liv. 5, ch. 1. On verra, dans la Relation suivan-

te, que les Mathématiciens Espagnols, n'étoient pas seuls.

la Mo  
de te  
ce jou  
autres  
bes co  
les &  
fier, &  
barraf

LE  
comm  
heures  
la plus  
be d'e  
d'arbre  
cheur  
Elle se  
cours d  
Cascad  
Les M  
re sur  
midi i  
expres  
chemin  
l'autre  
sé de h  
fort m

ON  
de bois  
de ceux  
aucune  
vient à  
d'y pé  
ces Po  
d'être  
route,  
Indiens  
les den  
les tom  
pour to  
tissent

LE  
degré  
des clin  
deux t  
vienne  
mat si

la Montagne, couperent des pieux & des branches, & formerent en peu de tems des Cabanes qui mirent tout le monde à couvert. Le chemin de ce jour avoit été très incommode, entre des Arbres si voisins les uns des autres, qu'avec la plus grande attention, un Voyageur se meurtrit les jambes contre les troncs, & la tête contre les branches. Quelquefois les Mules & les Cavaliers s'embarraient dans les *Bajuques*, espece de liane ou d'osier, qui traverse d'un arbre à l'autre. Ils tombent, & ne peuvent se débarrasser sans secours.

LE 16, à six heures du matin, le Thermometre marquoit 1016. Aussi commença-t-on à respirer un air plus frais. On se remit en chemin à huit heures; & l'on passa, vers midi, dans un lieu nommé *Mama Rumi*. C'est la plus belle Cascade que l'imagination puisse se représenter. L'eau y tombe d'environ cinquante toises de haut, d'un rocher taillé à pic, & bordé d'arbres extrêmement touffus. La nappe de sa chute forme, par sa blancheur & sa clarté, un spectacle auquel M. d'Ulloa n'avoit rien vu d'égal. Elle se rassemble sur un fond de rocher, d'où elle sort pour continuer son cours dans un lit un peu incliné, sur lequel passe le grand chemin. Cette belle Cascade est nommée *Paccha* par les Indiens, & *Chorrera* par les Espagnols. Les Mathématiciens, continuant de marcher, passerent deux fois la Riviere sur des Ponts aussi dangereux que les gués; & vers deux heures après-midi ils arriverent à *Tarigagua*. Une grande Maison de bois, construite exprès pour les loger; servit à les délasser d'une journée très fatigante. Le chemin ne leur avoit offert, d'un côté, que d'horribles précipices; & de l'autre, il étoit si étroit, que les Cavaliers & les Montures n'ayant pas cessé de heurter, tantôt contre les arbres & tantôt contre le roc, ils étoient fort meurtris à leur arrivée.

ON nous explique en quoi consiste le danger des Ponts. Comme ils sont de bois, & fort longs, ils branlent d'une maniere effrayante sous le poids de ceux qui les passent. D'ailleurs ils ont à peine trois piés de large, sans aucune sorte de Parapets ou de Garde-fous sur les bords. Une Mule, qui vient à broncher, tombe infailliblement dans la Riviere, & ne manque point d'y périr avec sa charge. Le passage étant guéable en Été, on fabrique ces Ponts chaque Hiver, mais avec si peu de solidité, qu'ils demandent d'être renouvelés tous les ans. Lorsqu'une personne de marque fait cette route, le Corrégidor de Guaranda est obligé de faire construire, par des Indiens, les Maisons de bois qui servent au repos de chaque journée. Elles demeurent sur pié, pour servir aux autres Voyageurs, jusqu'à ce qu'elles tombent faute de réparation. Alors un Voyageur ordinaire est réduit, pour tout logement, aux Cabanes que ses Voituriers ou ses Guides leur bâtissent à la hâte.

LE 17, à 6 heures du matin, le Thermometre marquoit 1014; & ce degré parut un peu frais aux Mathématiciens, qui étoient accoutumés à des climats plus chauds. Mais la même heure fait éprouver, à *Tarigagua*, deux températures fort opposées. S'il y a deux Voyageurs, dont l'un vienne des Montagnes, & l'autre de Guayaquil, le premier trouve le climat si chaud, qu'il ne peut souffrir qu'un habit léger; & l'autre, au con-

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

ROUTE DE  
GUAYAQUIL  
A QUITO.  
1736.

Embarras  
causé par les  
Arbres.

Magnifique  
Cascade de  
Chorrera.

Ponts dange-  
reux.

Température  
fort opposée  
dans le même  
lieu.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

ROUTE DE  
GUAYAQUIL  
A QUITO.

1736.

Chemin d'u-  
ne étrange dif-  
ficulté.

Maniere de  
monter.

traire, trouve le froid si sensible, qu'il se couvre de ses plus gros habits. L'un trouve la Riviere si chaude, qu'il est impatient de s'y baigner; & l'autre la trouve si froide, qu'il évite d'y tremper la main. Une différence si remarquable ne vient, des deux côtés, que de celle de l'air d'où l'on fort.

En sortant de Tarigagua le 28, à neuf heures du matin, les Mathématiciens commencèrent à monter la fameuse Montagne de *S. Antoine*; & vers une heure après-midi, ils arriverent dans un lieu que les Indiens nomment *Guamac*, & les Espagnols *Cruz de Canna*, c'est-à-dire *Croix de roseaux*. La fatigue du chemin les força de s'y arrêter. *Cruz de Canna* est un petit espace de plaine, un peu en pente, qui fait le milieu de la Montagne. On nous représente le chemin, depuis Tarigagua, comme un des plus dangereux de l'Amérique. „ Qu'on se figure (dit M. d'Ulloa,) des montées pres- „ qu'à plomb, & des descentes si rudes, que les Mules ont beaucoup de „ peine à s'y soutenir. En quelques endroits, le passage a si peu de largeur, „ qu'il contient difficilement une Monture. En d'autres, il est bordé d'af- „ freux précipices, qui font craindre à chaque pas de s'y abîmer. Ces „ chemins, qui ne méritent que le nom de sentiers, sont remplis dans tou- „ te leur longueur, & d'un pas à l'autre, de trous d'un pié de profondeur, „ quelquefois plus profonds, où les Mules ne peuvent éviter de mettre les „ piés de devant & derriere. Quelquefois leur ventre traîne à terre, & „ presque toujours il en approche, jusqu'aux piés du Cavalier. Ces trous „ forment une espece d'escalier, sans quoi la difficulté du chemin seroit in- „ vincible. Mais si malheureusement la monture met le pié entre deux „ trous, ou ne le place pas bien dedans, elle s'abat; & le Cavalier court „ plus ou moins de risque, suivant le côté par lequel il tombe (c). Pour- „ quoi ne pas marcher à pié dans un chemin de cette étrange nature? On ré- „ pond qu'il n'est pas aisé de se tenir ferme, sur les éminences qui sont entre „ les trous; & que si l'on vient à glisser, on s'enfonce nécessairement dans „ le trou même, c'est-à-dire dans la boue jusqu'aux genoux; car ces trous en „ sont remplis, & souvent jusqu'au comble.

On les nomme *Camellons*, dans le Pays. Ils sont comme autant de trebuchets pour les Mules. Cependant les passages, qui n'ont point de trous, sont encore plus dangereux. „ Ces pentes étant fort escarpées, & la na- „ ture du terrain, qui est de craie continuellement détrempée par la pluie, „ les rendant extrêmement glissantes, il seroit impossible aux Bêtes de „ charge d'y marcher, si les Voituriers Indiens n'alloient devant, pour „ préparer le chemin. Ils portent de petits hoyaux, avec lesquels ils ou- „ vrent une espece de petites rigoles, à la distance d'un pas l'une de l'au- „ tre, pour donner aux Mules le moyen d'affermir leurs piés. Ce travail „ se renouvelle chaque fois qu'il passe d'autres Mules, parceque dans l'es- „ pace d'une nuit la pluie ruine l'ouvrage du jour précédent. Encore se „ consoleroit-on de recevoir de fréquentes meurtrissures, & d'être crotté „ ou mouillé, si l'on n'avoit sous les yeux des précipices & des abîmes „ dont la vue fait frémir. Enfin M. d'Ulloa nous assure sans exagération,

(c) *Ubi sup.* p. 183.

que le  
s'il co  
qui le  
LA  
d'épo  
si roid  
côté  
dont  
Mont  
de fo  
oblige  
nuoit  
Mules  
te, et  
les av  
joigné  
si leur  
à faire  
situati  
du Cav  
vemer  
de les  
tier,  
lasse p  
qu'ils  
seroit  
serven  
„ M  
„ ne l  
„ arri  
„ de t  
„ leur  
„ min  
„ pou  
„ lieu  
„ pre  
„ roc  
„ bre  
„ &  
„ qu'  
de pre  
côtés  
quoiqu  
ranger  
moins



que le plus brave n'y peut marcher qu'avec un frisson de crainte, surtout s'il conserve assez de liberté d'esprit pour songer à la foiblesse de l'Animal qui le porte.

LA maniere dont on descend de ces lieux terribles ne cause pas moins d'épouvante. Il ne faut point oublier que dans les endroits où la pente est si roide, les pluies font couler la terre & détruisent les Camellons. D'un côté on a sous les yeux des côteaux escarpés, & de l'autre des abîmes, dont la vue seule glace les veines. Comme le chemin suit la direction des Montagnes, il faut nécessairement qu'il se conforme à leurs irrégularités; de sorte qu'au lieu d'aller droit, on ne parcourt pas cent toises sans être obligé de faire deux ou trois détours. C'est particulièrement dans ces sinuosités, que les Camellons sont bientôt détruits. La nature apprend aux Mules à s'y préparer. Dès qu'elles sont aux lieux où commence la descente, elles s'arrêtent, & joignent leurs piés de devant l'un contre l'autre, en les avançant un peu sur une ligne égale, comme pour se cramponer. Elles joignent de même les piés de derrière, les avançant un peu aussi, comme si leur dessein étoit de s'accroupir. Dans cette posture, elles commencent à faire quelques pas, pour éprouver le chemin. Ensuite, sans changer de situation, elles se laissent couler avec une vitesse étonnante. L'attention du Cavalier doit être à se tenir ferme sur la selle, parceque le moindre mouvement, qui seroit perdre l'équilibre à sa Monture, ne manqueroit point de les précipiter tous deux. D'ailleurs, pour peu qu'elle s'écartât du sentier, elle tomberoit infailliblement dans quelque abîme. M. d'Ulloa ne se lassé point d'admirer l'adresse de ces Animaux. On s'imagineroit, dit-il, qu'ils ont reconnu & mesuré les passages. Sans un instinct si puissant, il seroit impossible aux Hommes de passer par des routes, où les Brutes leur servent de guides.

„ **M**ais quoique l'habitude les ait formées à ce dangereux manège, elles „ ne laissent point de marquer une espece de crainte ou de saisissement. En „ arrivant à l'entrée des descentes, elles s'arrêtent, sans qu'on ait besoin „ de tirer la bride. Rien n'est capable de les faire avancer, sans avoir pris „ leurs précautions. D'abord on les voit trembler. Elles examinent le che- „ min, aussi-loin que leur vue peut s'étendre. Elles s'ébrouent, comme „ pour avertir le Cavalier du péril; & s'il n'a pas déjà passé par le même „ lieu, ces pressentimens ne lui causent pas peu d'effroi. Alors les Indiens „ prennent le devant, se postent le long du passage, grimpent sur quelque „ roc qui avance en saillie, s'accrochent & se cramponent aux racines d'ar- „ bres qu'ils voient découvertes. Ils animent les Mules par leurs cris; „ & ces Animaux, que le bruit semble encourager, rendent le service „ qu'on attend d'eux". Dans d'autres endroits de la descente, il n'y a point „ de précipices à craindre; mais le chemin y est si resserré, si profond, ses „ côtés si hauts & perpendiculaires, que le péril n'y est pas moins grand, „ quoique d'une autre nature. La Mule n'y trouvant point de place pour ar- „ ranger ses piés, a beaucoup plus de peine à se soutenir. Si elle tombe néan- „ moins, ce ne peut être sans fouler le Cavalier; & dans un sentier, si étroit

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

ROUTE DE  
GUAYAQUIL  
A QUITO.

1736.

Maniere de  
descendre.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

ROUTE DE  
GUAYAQUIL  
A QUITO.

1736.

Tems des  
mauvais che-  
mins.

Négligence  
des Péruviens  
à les réparer.

Suite de la  
route.

Réception  
des Mathé-  
maticiens à  
Guaranda.

qu'on n'a pas la moindre liberté de s'y mouvoir, il est assez ordinaire de se casser le bras ou la jambe, ou de perdre même la vie.

A l'entrée de l'Hiver & au commencement de l'Eté, ces Voyages sont plus incommodes & plus dangereux que dans toute autre saison. La pluie forme alors d'épouvantables Torrens, qui font disparoître les chemins, ou qui les ruinent jusqu'à rendre le passage absolument impossible, à moins qu'on ne se fasse précéder d'un grand nombre d'Indiens pour les réparer: & ces réparations mêmes, faites à la hâte, ou suffisantes pour les Naturels du Pays, laissent encore de grands sujets d'effroi pour un Européen. En général, le peu de soin qu'on donne à l'entretien des chemins du Pérou, en augmente beaucoup l'incommodité naturelle; car ce n'est pas seulement celui de Guayaquil à Quito, dont les Voyageurs se plaignent; il n'y en a point un seul de bon, dans toutes les parties des Montagnes. Lorsqu'un arbre tombe de vieillesse, ou déraciné par un orage, il ne faut pas croire que s'il bouche le chemin on se mette en peine de l'en écarter. Il y en a de si gros, que leur tronc n'a pas moins d'une aune & demie de diametre. Ceux de cette grosseur demandant beaucoup d'appareil pour les remuer, les Indiens se contentent d'en diminuer une partie à coups de hache. Ensuite, déchargeant les Mules, ils les forcent de sauter par-dessus le reste du tronc. L'arbre reste ainsi dans la situation où ils le trouvent; & d'autres Indiens, qui viennent après les premiers, continuent de faire sauter les Mules, jusqu'à ce qu'il soit pourri par le tems.

LE 18, à Cruz de Canna, le degré du Thermometre étoit 1010. Les Mathématiciens se remirent en marche par un chemin semblable à celui du jour précédent jusqu'à *Pucara*, où l'on cesse de suivre la Riviere. Ce nom répond à celui de *Porte*, ou passage étroit: mais plus proprement encore, il signifie un lieu fortifié; & vraisemblablement on ne l'a donné à ce passage, que parcequ'il peut être regardé comme une Forteresse naturelle, fort bien défendue par sa situation. De-là, on descend insensiblement vers le côté qui regarde la Province de Chimbo. En approchant de Guaranda, les Mathématiciens rencontrèrent, à demi-lieue de ce Bourg, le Corréidor, accompagné de l'Alcalde Provincial, qui venoient au devant d'eux. Un peu plus loin, ils virent paroître aussi le Curé de Guaranda, Religieux Dominicain, qui les complimenta sur leur arrivée. Il avoit pour cortège, non-seulement plusieurs Religieux du même Ordre, mais encore un gros de *Cholos*, c'est-à-dire de jeunes garçons Indiens, vêtus de bleu, avec une ceinture de Ruban, & une espece de Turban sur la tête. Chacun portoit dans la main un petit Etendard; & dans cet équipage ils formoient deux ou trois Compagnies, dansant à la maniere du Pays, criant, & prononçant dans leur Langue quelques mots qui exprimoient leur joie. Cette Troupe, vive & brillante, accompagna les Mathématiciens jusqu'au Bourg, où ils ne furent pas plutôt arrivés, que le son des Cloches, & l'harmonie de divers instrumens, acheverent de donner à leur entrée un air de triomphe. Dans l'étonnement de se voir reçus avec tant d'honneur, ils demanderent modestement à quoi ils devoient l'attribuer? On leur répondit que les Ha-  
bitans

bitans  
distinc

To  
teurs  
d'envi  
Collin  
Maiz  
agréab  
parut  
verdun  
Ils tro  
les de  
Apr  
randa  
me les  
comm  
fant to  
fablon  
Les T  
côtés v  
ces. V  
nomm  
gros-R  
les Vo  
trouve  
le vent  
monté  
restes  
le tems

LE 1  
1000,  
rut-elle  
vert de  
rent à  
*Mocha*

LE 2  
che du  
mée A  
penden  
distanc  
marqué  
se, do  
profon  
Le 25  
26, un  
ciens p  
XIX

bitans du Pays n'en faisoient jamais moins, pour les Etrangers de quelque distinction.

Tout ce qu'on découvre au-delà de Pucara, lorsqu'on a passé les hauteurs de cette Cordilliere, est un terrain sans Montagnes & sans Arbres, d'environ deux lieues d'étendue, mêlé de Plaines rasés & de fort petites Collines. Les unes & les autres sont couvertes de Froment, d'Orge, de Maiz & d'autres grains, dont la différente verdure forme un spectacle fort agréable pour ceux qui viennent de traverser les Montagnes. Cet objet parut fort nouveau à des Voyageurs accoutumés, depuis près d'un an, aux verdure des Pays chauds & humides, qui sont fort différentes de celles-ci. Ils trouverent, à ces belles Campagnes, une parfaite ressemblance avec celles de l'Europe.

Après s'être reposés jusqu'au 21 dans la Maison du Corrégidor de Guaranda, ils reprirent leur route vers Quito; & le jour de leur départ, comme les deux jours précédens, le Thermometre marqua 1004. Le 22, ils commencerent à traverser la Bruyere, ou le Désert de *Chimborazo*, laissant toujours à gauche la Montagne de ce nom, & passant par des Collines sablonneuses, qui depuis le Cap de Neige paroissent continuellement s'élargir. Les Terres de ce Cap qui vont, par un long espace, en penchant des deux côtés vers la Mer, environnent la Montagne, & semblent en former les faces. Vers cinq heures du soir, les Mathématiciens arriverent dans un lieu, nommé *Rumi Machaï*, c'est-à-dire *Cave de pierre*: ce nom vient d'un fort gros Rocher, qui forme dans sa concavité une retraite assez commode, où les Voyageurs passent la nuit. Cette journée avoit été fatigante. On ne trouve sur la route, ni précipices, ni passages dangereux; mais le froid & le vent s'y font vivement sentir. Lorsqu'on a passé le grand *Arenal*, & surmonté les plus grandes difficultés de cet ennuyeux Désert, on découvre les restes d'un ancien Palais des Incas, situé entre deux Montagnes, & dont le tems n'a respecté qu'une partie des murs.

Le 23, à cinq heures & un quart du matin, le Thermometre marquoit 1000, terme de la congélation dans cet instrument. Aussi la Campagne parut-elle toute blanche de frimats, & le Rocher de *Rumi Machaï* tout couvert de gelée. A neuf heures du matin, les Mathématiciens recommencerent à côtoyer le *Chimborazo* à l'Est; & vers deux heures, ils arriverent à *Mocha*, petit Hameau fort pauvre, où ils passerent la nuit.

Le 24, à six heures du matin, le Thermometre marquoit 1006. La marche du jour dura quatre heures, & se termina dans une Hôtellerie, nommée *Hambato*. Ce passage offre diverses crevasses, ou Coulées, qui dépendent de *Carguajso*, Montagne toujours couverte de neige, à quelque distance de *Chimborazo*, vers le Nord. Entre ces crevasses, on en fait remarquer une, par laquelle il ne coule jamais d'eau, & où la terre argilleuse, dont elle est formée, demeure toujours seche à plus de deux toises de profondeur. Cette ouverture est l'effet d'un grand tremblement de terre. Le 25, le Thermometre avoit marqué 1010 à 5 heures du matin; & le 26, une heure plus tard, la liqueur se maintint à 1009. Les Mathématiciens passerent la Riviere de *Hambato* & celle de *S. Michel*, sur des Ponts

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

ROUTE DE  
GUAYAQUIL  
A QUITO.

1736.

Bruyere &  
Désert de  
Chimborazo.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

ROUTE DE  
GUAYAQUIL  
A QUITO.

1736.

Arrivée des  
Mathématiciens à Quito.

Observations  
sur le terrain  
entre Caracol  
& Guaranda.

Cannes de  
cette route.

de bois, pour arriver à *Latacunga*; d'où étant partis le 27, ils arriverent le soir au Village de *Mula-Halo*, après avoir passé à gué la Riviere d'*Alaques*. A six heures du matin, le Thermometre marquoit 1007.

LE 28, la liqueur du Thermometre se maintint au même degré qu'à *Latacunga*. Le soir du même jour, on arriva sans peine à *Chifchinche*, Maison de Campagne, ou Château, d'un Gentilhomme Espagnol. La marche de cette journée avoit commencé par une assez grande Plaine au bout de laquelle on trouve un ancien Palais des Incas, nommé *Callo*, qui donne le même nom à toute la Plaine. De-là, on monte un côteau, après lequel on trouve une autre Plaine, d'aussi grande étendue que la précédente, & qui se nomme *Tiopullo*. Le bas, du côté du Nord, offre une Maison commode, où les Mathématiciens passerent la nuit.

Ils commencerent la journée du 29 d'assez bonne heure, parceque c'étoit la dernière. Le Thermometre avoit marqué 1003, à six heures du matin. On marcha par des sentiers & des Coulées, jusqu'à une grande Plaine, nommée *Turuhai-ba*, c'est-à-dire, *Plaine bourbeuse*, à l'extrémité de laquelle Quito est situé. Les Mathématiciens entrerent dans cette Ville à cinq heures du soir, & furent reçus avec autant d'amitié que d'honneur, par Dom. Denis de Alzedo y Herrera, Président de l'Audience.

LEURS Observations générales trouveront place dans d'autres articles; mais on n'aura pas la même occasion de rappeler celles qu'ils firent sur le terrain qui est entre Caracol & Guaranda. Ils en distinguèrent deux sortes, dans cet espace: le premier, jusqu'à Tarigagua, est uni; & depuis Tarigagua jusqu'à Guaranda, on ne fait que monter & descendre. Les Montagnes, jusqu'à deux lieues au-delà de Pucara, sont couvertes de grands arbres de différentes especes, dont le branchage, les feuilles, & la grosseur du tronc causent de l'étonnement aux Voyageurs. Toute cette Cordilliere est aussi garnie de bois dans sa partie Occidentale, qu'elle en est dépourvue dans la partie opposée. C'est du sein de ces Montagnes, que sort la Riviere, qui, grossie par une infinité de Ruiffeaux, occupe un si vaste lit, depuis Caracol jusqu'à Guayaquil.

TOUTE l'étendue de ces Montagnes, qui ne laissent pas d'avoir beaucoup de terrain uni, dans leur partie supérieure, abonde en diverses especes d'Animaux & d'Oiseaux, dont la plupart different peu de ceux de *Tierra-Firme*. On peut y joindre les Paons sauvages, les Faisans, une espece particulière de Poules, & quelques autres, dont l'abondance est si grande, que s'ils se perchoient moins haut, & s'ils ne se cachoient pas sous le feuillage des Arbres, les Voyageurs n'auroient besoin que d'un Fusil & de munition, pour faire continuellement la meilleure chere. Il s'y trouve aussi beaucoup de Serpens, & des Singes d'une singuliere grandeur, qu'on distingue, dans le Pays, par le nom de *Marimondas*. M. d'Ulloa ne craint pas d'affirmer que lorsqu'ils se dressent sur leurs pieds, ils ont plus d'une aune & demie de hauteur. Le poil est noir. Ils sont extrêmement laids; mais ils s'appriivoisent facilement.

LES *Vijahuas* & les *Besufques* sont fort communes dans les mêmes lieux: mais ces deux Plantes ne l'étant pas moins dans les autres Montagnes du

Pérou  
à celle  
Guaya  
& qu  
ces de  
partie  
prend  
ge; &  
ces du  
leur pa  
te diff  
qu'à m  
tiérem  
d'Ulloa  
traire,  
Les In  
se rem  
reste v  
c'est q  
pleins.  
peuvent  
Monta  
coups  
laisse s  
tes pou  
des mâ  
gent du  
me le l

ON a  
ticiens  
fameuse  
cédé ici  
tirer, p  
ordre,  
Espagno  
François  
premier.  
sons qui  
étendue

(a) For  
Roi à l'E

Pérou, on remet leur Description à l'Article général, pour se borner ici à celle des Cannes, qui ne sont nulle part aussi belles que dans la route de Guayaquil à Quito. Leur longueur ordinaire est entre six & huit toises; & quoique leur grosseur varie, les plus épaisses n'ont qu'environ six pouces de pié de Roi; ce qui fait à-peu-près un quart d'aune de Castille. La partie ferme & massive de chaque tuyau a six lignes d'épaisseur. On comprend qu'étant ouvertes, elles forment une planche d'un pié & demi de large; & l'on ne s'étonnera point qu'elles servent à la construction des édifices du Pays. Pour cet usage & quantité d'autres, on ne les coupe que dans leur parfaite grandeur. La plupart des tuyaux sont remplis d'eau; avec cette différence, que pendant la pleine Lune, ils sont tout-à-fait pleins, & qu'à mesure que la Lune décroît, cette eau diminue, jusqu'à disparoître entièrement dans la conjonction. L'expérience n'en laissa aucun doute à M. d'Ulloa. Il observe aussi qu'en diminuant, l'eau se trouble, & qu'au contraire, dans sa plus grande abondance, elle est aussi claire que le crystal. Les Indiens ajoutent d'autres particularités: tous les tuyaux, disent-ils, ne se remplissent point à la fois; entre deux pleins, il y en a toujours un qui reste vuide. Ce qu'il y a de certain, sur le témoignage du Mathématicien, c'est que si l'on ouvre un tuyau vuide, on en trouve de suite deux autres pleins. On attribue, à leur eau, la vertu de dissiper les apostumes, qui peuvent naître d'une chûte. Aussi tous les Voyageurs, qui descendent des Montagnes, ne manquent point d'en boire, pour se fortifier contre les coups & les meurtrissures qu'on ne peut gueres éviter dans cette route. On laisse sécher les Cannes, après les avoir coupées. Elles sont alors assez fortes pour servir de chevrons & de solives. On en fait aussi des planches & des mâts pour les Balzes. On en double les toutes des Vaisseaux qui chargent du Cacao, pour empêcher que la grande chaleur de ce fruit ne consume le bois. Enfin ces Cannes servent à mille sortes d'Ouvrages.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

ROUTE DE  
GUAYAQUIL  
À QUITO.

1736.

Leur vertu;

#### §. IV.

##### *Voyage de M. de la Condamine.*

ON a dû comprendre, sans aucun besoin d'explication, que les Mathématiciens Espagnols n'ayant été que les Associés de ceux de France dans les fameuses opérations du Pérou, le Journal de leur Voyage n'auroit pas précédé ici celui de M. de la Condamine, si le secours que nous en pouvions tirer, pour nos Descriptions, nous avoit laissé la liberté de suivre un autre ordre, sans compter que, quoiqu'il soit question du même tems, l'Ouvrage Espagnol ayant été publié quelques années avant celui de l'Académicien François, la date seule auroit pu nous faire décider du rang, en faveur du premier. M. de la Condamine rend compte, dans sa Préface (a), des raisons qui lui ont fait retarder la publication du sien, & donne une idée fort étendue de ce qu'il devoit contenir dans son premier Plan. Il en résulte que

INTRODUC-  
TION.

(a) *Journal du Voyage fait par ordre du Roi, &c. A Paris, Imprimerie Royale, Roi à l'Equateur, servant d'Introduction His- 1751. in-4. Préface, pages 2 & suiv.*

DIVERS  
VOYAGES AU  
PÉROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1735.

ce n'est qu'un Fragment d'un plus grand Ouvrage, dont il prevoit néanmoins (b) qu'il ne pourra publier toutes les parties, que successivement, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences. Aussi ne donne-t-il à cette espece d'Essai, dans le titre courant, que le nom d'*Introduction historique*. Cependant il n'en renferme pas moins le cours entier de ses dix ans de Voyage, avec les détails d'une grande partie de ses travaux; & Messieurs Godin & Bouguer, qui n'ont encore rien publié à titre de Voyageurs, s'y trouvent mêlés, par les rapports que ces trois illustres Collegues avoient nécessairement entr'eux.

EN remettant donc, comme nous l'avons déjà déclaré, ce qui regarde leurs Opérations Astronomiques & Physiques, au dernier Article de la Description du Pérou, nous nous bornons ici aux Faits réellement historiques, & aux Remarques particulières qui sont proprement l'objet de ce Recueil; avec l'avantage de n'avoir rien à retoucher au style d'un Voyageur élégant, dont l'Académie Française pourroit tirer autant d'honneur que celle des Sciences.

Départ

L'EMBARQUEMENT (c) se fit, à la Rochelle, sur un Vaisseau du Roi, le 16 Mai 1735. Après trente-sept jours de navigation, on atterra le 22 Juin à la Martinique, où l'exemple d'un Homme du Vaisseau, qui fut emporté en moins d'un jour par le mal de Siam, fit juger qu'une fièvre violente, dont M. de la Condamine fut attaqué, annonçoit la même maladie. On devoit partir le lendemain. Il fut traité si rapidement dans un tems si court, qu'il se vit malade, saigné, purgé, guéri & embarqué en vingt-quatre heures. La route de S. Domingue, qu'on prit le 4 de Juillet, conduisit les Académiciens à la Baie du Fort S. Louis, sur la Côte du Sud de cette Ile, & de-là au Fort du Petit-Goave, sur celle du Nord.

Passage à la  
Martinique &  
Saint-Domingue.

Pour se rendre de S. Domingue à Carthagene ou à Porto-Belo, on devoit, suivant les Passeports de la Cour d'Espagne, aller s'embarquer à la Ville Espagnole de San-Domingo, distante du Petit-Goave de cent lieues par Terre, & du double par Mer. La quantité de bagages & d'instrumens, que les Académiciens avoient à bord, auroit rendu ce voyage fort difficile, s'ils n'en eussent été dispensés par une Lettre du Président & Capitaine Général Espagnol de San-Domingo, qui se trouvoit sans Bâtimens propres à les porter. Ils passerent, tant au Petit-Goave qu'à Léogane, plus de trois mois, qui furent employés à d'utiles observations, jusqu'à l'arrivée du *Bateau du Roi*, nommé le *Vautour*, qu'on y attendoit de France, & qui fut armé exprès pour eux, sous le commandement de M. d'*Hericourt*, Lieutenant de Roi du Cap François. Ils mirent à la voile, le 31 d'Octobre; & dès le 16 de Novembre, ils débarquerent à Carthagene, où l'on a vu qu'ils étoient attendus depuis plusieurs mois par deux Officiers Espagnols, que Sa M. Cath. avoit nommés pour assister à leur travail. Les circonstances de leur route commune, par Porto-Belo & la riviere de Chagre jusqu'à Panama; ont déjà trouvé place dans un autre article, & se trouvent ici confirmées

Arrivée à  
Carthagene.

(b) *Ibid.* p. 28.

(c) On se dispense de nommer ici les divers Aides des trois Académiciens; qui l'ont déjà été dans la Relation de Dom d'Ulloa, & qui le seront encore dans l'Article de leurs Opérations.

par  
qui  
to-B  
leur.  
en u  
car  
arriv  
qu'il  
droit  
son p  
de P  
Pe  
cu so  
haut  
de l'  
Philo  
des,  
avant  
obser  
féren  
s'acc  
ciens  
peut  
tent g  
M.  
route  
variat  
seul C  
témoi  
essais  
ils rec  
comb  
vers d  
de M  
le fill  
l'Acad  
tous l  
ticulie

(d) I  
nama  
suivant  
& celle  
tes, do  
ne juge  
Belo. p  
tes & d

par le récit de M. de la Condamine. Il y ajoute qu'entre plusieurs expériences qui regardoient les Sciences & les Arts, il en fit une d'un autre genre à Porto-Belo; celle de la piquure d'un Scorpion: mais il en fut quitte pour la douleur. Une emplâtre de Thériaque lui tint lieu de tous les remèdes qui sont en usage dans le Pays. Il auroit pû même se dispenser d'en faire aucun; car M. d'Ulloa, l'un des deux Officiers Espagnols, à qui le même accident arriva, fut guéri sans la moindre précaution. A la vérité, les symptômes qu'il éprouva furent plus violens; mais il avoit été piqué en plusieurs endroits, & le Scorpion étoit plus gros. M. Bouguer, pour monument de son passage à Porto-Belo, y traça deux beaux Cadres solaires dans la grande Place. (d).

PENDANT la traversée d'Europe en Amérique, M. de la Condamine avoit eu soin de tenir un Journal exact des routes. Il avoit pris, chaque jour, hauteur à midi. Il avoit fait, avec ses deux Collegues, un grand usage de l'Ostent de M. Halley, publié depuis quatre ans dans les Transactions Philosophiques. Outre l'utilité de cet instrument pour observer les Latitudes, il servoit encore à prendre les hauteurs correspondantes du Soleil, avant & après midi, avec les Montres à secondes. Les Midis résultans des observations les moins conformes, faites par divers Observateurs avec différentes Montres, différoient à peine d'un quart de minute, & souvent ils s'accordoient dans un petit nombre de secondes. Ainsi les trois Académiciens reconnurent, par expérience, qu'en observant sur un Vaisseau, on peut porter la précision fort au-delà des bornes ordinaires, qui ne permettent gueres d'être sûr du Midi en Mer, qu'à deux minutes près.

M. DE LA CONDAMINE n'avoit négligé aucune occasion d'observer, en route, la déclinaison de l'Aiguille aimantée, avec son nouveau compas de variation (e); qui avoit sur tous les autres l'avantage de ne demander qu'un seul Observateur. MM. Godin & Bouguer en rendirent, dans le tems, un témoignage favorable. Les Académiciens avoient fait, en Mer, différens essais d'une Boussole d'inclinaison, qu'ils avoient apportée de Paris; mais ils reconnurent bientôt que la suspension n'en étoit pas assez libre. On fait combien il est difficile de porter cet instrument à sa perfection (f). Divers obstacles ne permirent point de faire l'épreuve du Barometre de Mer de M. Amontons, de la Machine de M. le Marquis de Polent pour mesurer le sillage d'un Vaisseau, & de plusieurs autres, proposées en divers tems à l'Académie, ou tirées d'Ouvrages qui ont remporté le prix. Mais, dans tous les lieux de leur séjour, les Académiciens firent ensemble, ou en particulier, un assez grand nombre d'Observations Astronomiques ou Physi-

(d) La différence de Porto-Belo & de Panama en Latitude, est de trente-six minutes, suivant les Observations des Académiciens; & celle de Longitude, de deux ou trois minutes, dont M. Bouguer & M. de la Condamine jugerent Panama plus Occidental que Porto-Belo, par diverses combinaisons de leurs routes & d'une Carte de l'Ingénieur de Panama.

(e) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, 1733: pag. 446: & 1734, 1735: pag. 590 & 597.

(f) On n'avoit pas encore les recherches de M. Daniel Bernouilli sur cette matiere, ni les Boussoles d'inclinaison du sieur Maguy.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1735.

M. de la  
Condamine  
est piqué d'un  
Scorpion.

Observations  
dans la tra-  
versée.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PÉROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.  
1736.

Travaux des  
Académiciens  
à Panama.

ques (g), tendantes au progrès de la Navigation, de la Géographie & de l'Histoire Naturelle. Ils portèrent des Barometres sur les Montagnes, de 6 à 700 toises au-dessus du niveau de la Mer; ils déterminèrent géométriquement leur hauteur. C'étoit un essai, pour en escalader bientôt de trois ou quatre fois plus élevées.

PENDANT plus d'un mois & demi qu'ils passèrent à Panama, pour attendre un Vaisseau qui pût les transporter à la Côte du Pérou, ils commencèrent à étudier soigneusement la Langue Espagnole; ils firent en divers lieux, les observations du Thermometre, du Barometre, & de la variation de l'Aiguille aimantée. Ils fixèrent la Latitude de Panama, sans en pouvoir déterminer la Longitude, parceque la proximité de Jupiter au Soleil ne leur permit d'observer aucune Eclipsé des Satellites. Chacun fit plusieurs Expériences du Pendule. M. Bouguer leva le Plan de la Rade. Dom Juan, M. Bouguer & M. de la Condamine dressèrent, chacun, une Carte de la Riviere de Chagre, sur leurs relevemens. M. Godin fit plusieurs Observations Astronomiques, & M. de Jussieu s'employa de son côté à ses recherches d'Histoire Naturelle. Ainsi Panama demeure illustré par une si glorieuse époque.

Ils passent au  
Pérou.

ENFIN l'illustre Compagnie mit à la voile le 22 de Février, & passa pour la première fois la Ligne, la nuit du 7 au 8 de Mars. Elle aborda le 10, à la Côte de la Province de Quito, dans la Rade de *Manta*, où elle observa sur le rivage un degré de Latitude Australe. Elle fit un tour à *Monte-Christo*, où les Habitans de *Manta* se sont établis à trois lieues dans les terres, depuis que cette dernière Place fut pillée par les Flibustiers, vers la fin du siècle précédent.

M. de la Con-  
damine & M.  
Bouguer s'ar-  
rêtent à Man-  
ta.

Leurs tra-  
vaux.

Ici se fit la première séparation des savans Associés. Les deux Officiers Espagnols & M. Godin rentrèrent à bord, & firent voile pour Guayaquil. M. Bouguer & M. de la Condamine restèrent seuls à *Manta*. Ces deux Académiciens se proposoient d'y observer l'Equinoxe, par une nouvelle méthode de M. Bouguer; de reconnoître le point où passoit l'Equateur; de fixer, par l'observation de l'Eclipsé de Lune du 26 Mai, la Longitude entièrement inconnue de cette Côte, la plus occidentale de l'Amérique Méridionale, & d'examiner le Pays où leurs opérations de la mesure de l'Equateur devoient les conduire. D'autres motifs se joignirent à ces premières vues: ils vouloient chercher sur les Plages de la Côte un terrain commode à mesurer, & propre à servir de base à leurs déterminations géométriques. Nous ne devons pas négliger, dit M. de la Condamine, l'occasion d'observer les réfractions astronomiques de la Zone torride, en profitant de la vue de l'horizon de la Mer, que nous allons bientôt perdre de vue dans un Pays de Montagnes; enfin il étoit à propos de faire l'expérience du Pendule à secondes, au niveau de la Mer & sous l'Equateur même. L'exécution de tant de projets ne prit qu'un mois. Tandis que M. Bouguer s'occupoit des réfractions, M. de la Condamine détermina le point de la Côte où elle est coupée par l'Equateur: c'est une Pointe, appel-

(g) Trois de ces Mémoires ont été publiés dans le Recueil de l'Académie en 1735.

lée  
pou  
por  
En  
de  
re  
n  
Ca  
un  
L  
rent  
Pen  
Qui  
toit  
croi  
L  
le 2  
God  
seul  
pou  
,, lu  
,, gé  
,, la  
,, en  
,, cô  
,, N  
,, Fr  
,, Je  
,, ra  
,, le  
,, ba  
,,  
,, la  
,, sou  
,, m  
,, Ce  
,, lis  
,, de  
,, hu  
,, dr  
,, fru  
,, pa  
,, né  
(h)  
hocce  
pertum



lée *Palmar*, où il grava, sur le rocher le plus saillant, une inscription (h) pour l'utilité des Gens de Mer. La persécution des Maringoins est insupportable dans ce lieu; & le Ciel y est presque toujours couvert de nuages. En débarquant à Manta, on avoit averti la Compagnie de se tenir en garde contre les Serpens, qui y sont communs & dangereux. Dès la première nuit, M. de la Condamine en vit un, suspendu à l'un des montans de la Casé de roseaux sous laquelle il avoit son Hamac: mais ils n'attaquent point un Homme, s'il évite de les toucher.

LES deux Académiciens visiterent *Charapoto*, *Puerto-Vejo*, & parcoururent la Côte, depuis le Cap *San-Lorenzo* jusqu'au Cap *Passado* & *Rio Jama*. Pendant leur séjour à *Puerto-Vejo*, M. de la Condamine guérit, avec du *Quinquina* qu'il avoit apporté de France, un Créole que la fièvre tourmentoit depuis un an, & qui n'avoit jamais entendu parler d'un Fébrifuge qui croît dans sa Patrie.

LA santé de M. Bouguer, qui commençoit à se déranger, l'ayant obligé, le 23 d'Avril, de prendre sa route vers le Sud, pour aller rejoindre M. Godin & les Officiers Espagnols à Guayaquil, M. de la Condamine se vit seul; & c'est dans son propre récit, qu'on va représenter la route qu'il prit pour Quito:

„ LES Instrumens (dit-il) furent partagés entre M. Bouguer & moi. Je lui remis mon petit Quart-de-Cercle d'un pié de rayon, & je me chargeai du grand. Nous avions commencé ensemble la Carte du Pays: je continuai seul; & n'ayant pu trouver de Guide pour pénétrer à Quito en droite ligne, au travers des Bois, où l'ancien chemin étoit effacé, je côtoyai les terres en Pirogue, l'espace de plus de cinquante lieues vers le Nord. Je déterminai par observation, à terre, la Latitude du Cap *San-Francisco*, celle de *Tacamós*, & des autres Points les plus remarquables. Je remontai ensuite une Rivière très rapide, à laquelle une Mine d'Emeraudes, aujourd'hui perdue, a donné le nom qu'elle conserve. Je levai le Plan de son cours & la Carte de mes routes, depuis le lieu de mon débarquement jusqu'à Quito.

„ Tout ce terrain est couvert de Bois épais, où il faut se faire jour avec la hache. Je marchois, la Boussole & le Thermometre à la main: plus souvent à pié qu'à cheval. Il pleuvoit régulièrement tous les jours après midi. Je traînois, après moi, divers Instrumens, & le grand Quart-de-Cercle, que deux Indiens avoient bien de la peine à porter. Je recueillis & dessinai, dans ces vastes Forêts, un grand nombre de Plantes & de Graines singulieres, que je remis ensuite à M. de Jussieu. Je passai huit jours entiers dans ces Déserts, abandonné de mes Guides. La poudre & mes autres provisions me manquerent. Les Bananes & quelques fruits sauvages faisoient ma ressource. La fièvre me prit: je m'en guéris par une diete, qui m'étoit conseillée par la raison & ordonnée par la nécessité.

(h) *Observationibus Astronomicis . . . ment ici pour, Caroli Mariae de la Condamine. hocce Promontorium Aequatori subjacere comprobatum est 1736. Les 4 points sont apparem-*

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1736.

Inscription  
laissée à Pal-  
mar.

M. de la Con-  
damine guérit  
un Créole.

Sa Route de  
Manta à Qui-  
to.

Rivière de  
Las Esmeral-  
das.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.  
1736.

„ Je fortis enfin de cette solitude, en suivant une crête de Montagnes,  
„ où le chemin, ouvert trois ans après par Dom Pedro Maldonado, Gou-  
„ verneur de la Province, n'étoit pas encore tracé. Le sentier où je mar-  
„ chois étoit bordé de précipices, creusés par des torrens de neige fon-  
„ due, qui tombent à grand bruit du haut de cette fameuse Montagne,  
„ connue sous le nom de *Cordilliere (1) des Andes*, que je commençois à  
„ monter. Je trouvai, à mi-côte, après quatre jours de marche, au mi-  
„ lieu des Bois, un Village Indien, nommé *Niguas*, où je m'arrêtai. J'y  
„ entrai par un ravin étroit, que les eaux ont cavé, de dix-huit piés de  
„ profondeur. Ses bords, coupés à pic, sembloient se joindre par le haut,  
„ & laissoient à peine le passage d'une Mule: on m'assura que c'étoit-là le  
„ grand chemin, & il est vrai qu'alors il n'y en avoit pas d'autre. Je pas-  
„ sai plusieurs Torrens sur ces Pont formés d'un réseau de lianes, sembla-  
„ ble à nos filets de Pêcheur, tendu d'un bord à l'autre, & courbé par son  
„ propre poids. Je les vis alors pour la première fois, & je ne m'y  
„ étois pas encore familiarisé. Je rencontrai sur ma route deux autres  
„ Hameaux, dans l'un desquels l'argent m'ayant manqué, je laissai mon  
„ Quart-de-Cercle & ma malle en gage chez le Curé, pour avoir des Mu-  
„ lets & des Indiens jusqu'à *Nono*, autre Village, où je trouvai un Reli-  
„ gieux Franciscain qui me fit donner à crédit tout ce que je lui demandai.  
„ Plus je montois, plus les Bois s'éclaircissoient: bientôt je ne vis plus  
„ que des sables; & plus haut, des rochers nus & calcinés, qui bordoient  
„ la croupe septentrionale du Volcan de Pichincha. Parvenu au haut de  
„ la Côte, je fus saisi d'un étonnement mêlé d'admiration, à l'aspect d'un  
„ long Vallon de cinq à six lieues de large, entrecoupé de ruisseaux qui  
„ se réunissent pour former une Riviere. Tant que ma vue pouvoit s'é-  
„ tendre, je voyois des Campagnes cultivées, diversifiées de Plaines & de  
„ Prairies, des Côteaux de verdure, des Villages, des Hameaux entourés  
„ de haies vives & de Jardinages: la Ville de Quito terminoit cette riante  
„ perspective. Je me crus transporté dans nos plus belles Provinces de Fran-  
„ ce. A mesure que je descendois, je changeois insensiblement de climat,  
„ en passant par degrés d'un froid extrême à la température de nos beaux  
„ jours du mois de Mai. Bientôt j'aperçus tous ces objets de plus près &  
„ plus distinctement. Chaque instant ajoutoit à ma surprise: je vis, pour  
„ la première fois, des fleurs, des boutons & des fruits en pleine campagne  
„ sur tous les arbres. Je vis semer, labourer, & recueillir dans un même  
„ jour & dans un même lieu. L'Académicien se reproche ici de se livrer  
„ trop à l'ancienne impression d'un si beau spectacle.

Il entra dans Quito, le 4 de Juin. M. Bouguer étoit le seul à qui sa  
mauvaise santé n'avoit pas encore permis de s'y rendre. Mais le 10 du  
même mois, treize mois après leur départ de France, ils s'y trouverent tous  
rassemblés.

Cette

(1) M. de la Condamine traduit le mot Espagnol *Cordillera* par *Cordeliere*, & donne pour raison, qu'il est François dans le même sens, en Blason & en Architecture: mais j'ai suivi le plus grand nombre des Voyageurs, qui mettent toujours *Cordilliere*. Le P. de Charlevoix a fait de même dans son *Histoire du Paraguay*.

CETTE Ville devant être leur demeure ordinaire, & comme le centre de leurs mouvemens & de leurs opérations, les premiers jours y furent employés à recevoir & à rendre des visites, & à satisfaire la curiosité du Public, autant du moins que la leur. M. de la Condamine fut le seul, qui par des obstacles dont le récit n'est pas sans utilité pour l'instruction des Voyageurs, se vit condamné à la retraite. Son bagage, qu'il avoit laissé sur le Vaisseau, avoit pris, avec le reste de la Compagnie, la grande route de Guayaquil. La difficulté des chemins (k); qui avoit obligé de faire les charges très légères, & l'embarras d'un nombreux cortège, avoient été cause que sur soixante & dix Mulets, tant de charge que de monture, il n'avoit pas été possible, dans son absence, de trouver place pour une de ses malles, ni même pour son lit; car, en débarquant à Manta, il n'avoit pris avec lui que ses instrumens, un habit de chasse & son Hamac. Il se trouva obligé d'envoyer prendre le reste de son bagage dans la Douane d'un Port de la Rivière de Guayaquil, à soixante lieues de Quito. Hors d'état de paroître avec décence, il se retira au Collège des Jésuites, qui lui donnèrent un logement fort commode, sur les Lettres de recommandation du P. de Tournemine, & qui ne cessèrent point de lui rendre toute sorte de bons offices. Entre les occupations de sa solitude, il fit sceller, sur la terrasse du Collège, un Gnomon de huit à neuf piés de haut, & traça une Méridienne, qui a toujours servi depuis à faire sonner, à l'Horloge du Collège qui regloit la Ville, onze heures & demie, lorsqu'il étoit précisément midi au Soleil: usage bizarre, dit-il sans autre explication, introduit depuis longtems à Quito, par des convenances particulières, & consacré par une longue habitude.

LES Académiciens commençoient à reconnoître le terrain pour leurs premières opérations, lorsqu'ils furent arrêtés par un de ces incidens qui humilient des Philosophes, en leur faisant éprouver que la supériorité de leurs lumières ne les met point à couvert des nécessités communes. Dans toute leur traversée jusqu'à Porto-Belo, sur les Vaisseaux du Roi, les ordres de Sa Majesté avoient pourvu à la dépense: mais pendant leur séjour à Carthagene, à Porto-Belo, à Panama, les fonds qu'ils avoient tirés de leurs premières Lettres de change s'étoient consommés, & leur crédit sur les Caisses Royales d'Espagne, qui étoit de 4000 Piastras, avoit à peine suffi pour le frêt du Vaisseau de Panama à Guayaquil, & de leur transport par terre de Guayaquil à Quito. La distance des lieux, & surtout le défaut de Commerce direct entre la France & l'Amérique Espagnole, avoient retardé les Lettres de change qu'ils attendoient, & dix-huit mois après leur départ de Paris, ils n'avoient pas encore reçu, à Quito, des Lettres d'Europe. M. Godin, chargé de l'administration des fonds, avoit écrit au Viceroi du Pérou la triste situation où ils se trouvoient depuis leur arrivée à Quito; & non-seulement deux mois s'étoient écoulés avant qu'il en eût eu réponse, mais elle n'avoit pas été favorable. Ainsi, dénués d'argent, à trois mille lieues de leur Patrie, ils se trouvoient dans la nécessité de chercher un asyle, sans savoir à qui s'adresser. M. de la Condamine offrit de se trans-

(k) Voyez ci-dessus le Voyage de M. d'Ulloa, de Guayaquil à Quito, pag. 462.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1736.

Embarras de  
M. de la Con-  
damine en ar-  
rivant à Qui-  
to.

Usage bizar-  
re du Collège  
des Jésuites  
de Quito.

L'argent  
manque aux  
Académiciens.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.  
1737.

Voyage de  
M. de la Con-  
damine à Li-  
ma.

Affaire des  
deux Officiers  
Espagnols.

Procès bizar-  
re qu'on fait  
aux Académi-  
ciens,

porter à Lima, pour y faire usage des Lettres de crédit qu'il avoit sur les Correspondans de M. Samuel Bernard & de M. Castanier. Ses offres furent acceptées. En vendant & engageant quelques effets à Quito, il recueillit de quoi fournir aux dépenses actuelles, pour commencer le travail avant la saison des pluies : & son voyage de Lima fut remis au commencement de l'année suivante.

ON ne compte pas moins de quatre cens lieues de Quito à Lima. Un Voyageur est obligé de porter tout avec soi, jusqu'à son lit. La moitié du chemin, par la route de Loxa, que M. de la Condamine avoit choisie, est un Pays de Montagnes, où sept lieues par jour font une forte journée. Lorsqu'il sortit de Quito, le 19 Janvier 1737, toute la Ville étoit en mouvement à l'occasion de l'arrivée d'un nouveau Président, Gouverneur & Capitaine Général de la Province, & des préparatifs d'une course de Taureaux; Spectacle dont le goût n'est pas encore éteint en Espagne, & se maintient avec une extrême vivacité dans l'Amérique Espagnole. En arrivant à Lima, le 21 Février, M. de la Condamine vit réussir heureusement les affaires qui l'y conduisoient, quoique par des voies différentes de celles qu'il s'étoit proposées. Il obtint même, de l'Audience Royale de cette Ville, un crédit, avec cautionnement, pour de nouvelles sommes, dont les Lettres de change, qui vinrent bientôt de France, dispensèrent les Académiciens de faire usage. Mais pendant son séjour à Lima il ne se défit point qu'on lui suscitoit une affaire criminelle à Quito.

DEPUIS son départ, le nouveau Président avoit eu quelques démêlés avec les deux Officiers Espagnols, adjoints des Académiciens. On n'en trouve aucune trace dans leur Relation, & ce silence n'a rien d'étonnant: mais la querelle s'étoit aigrie au point que le Président avoit voulu les faire arrêter. Celui qui osa mettre la main sur eux fut blessé; après quoi ils s'étoient réfugiés tous deux dans le College des Jésuites. M. Godin, au nom de sa Compagnie, avoit présenté Requête à l'Audience Royale, en leur faveur. Il demandoit qu'ils pussent remplir librement les fonctions qui leur étoient enjoindes par les ordres de S. M. Cath. Cette Requête avoit été signée de toutes les Personnes de la Compagnie, ou suppléés par des certificats équivalens. M. de la Condamine étoit le seul, qui n'y eût aucune part, puisqu'il étoit à quatre cens lieues de Quito: cependant il fut le seul impliqué dans la querelle.

LE Président, qui craignoit l'effet de la Requête & des Certificats en faveur des deux Officiers, chercha les moyens de rendre suspect le témoignage de la Compagnie Française; c'est ainsi qu'on désignoit à Quito, les Académiciens & leurs Associés. Un procès fut l'expédient qu'il choisit. Chacun d'eux, Maîtres & Domestiques, avoit vendu pour ses nécessités actuelles les meubles ou les bijoux dont il pouvoit se passer. Sur ce fondement le Président les accusa d'avoir contrevenu aux ordres de S. M. Cath. par un commerce illicite. Une accusation de cette nature étoit aisée à détruire par ceux qui étoient présens; mais un Absent ne pouvoit parler pour sa défense. D'ailleurs M. de la Condamine avoit logé chez les Jésuites; & le Président piqué de la retraite qu'ils avoient donnée aux Officiers Espagnols, cherchoit

à  
ne  
dép  
pie  
ven  
der  
Sai  
fait  
un  
l'on  
due  
M  
yoit  
dans  
que  
mais  
calde  
Ce  
autar  
cien  
sole  
Conc  
de fe  
dans  
quil  
la Co  
ma,  
un no  
vit au  
trer.  
par u  
les de  
haute  
qu'il a  
de le  
Pex  
Il rev  
la per  
avec  
sa rou  
arrêté  
Quinc  
démie  
procu  
(1) M

à chagriner tout-à-la-fois, les Peres, & l'ancien Président, avec lequel il ne vivoit pas moins mal, & dont les Académiciens n'avoient qu'à se louer.

AINSI tout l'orage tomba sur M. de la Condamine. Plusieurs Témoins déposèrent qu'ils avoient acheté de ses Domestiques, des aiguilles, des pierres à fusil & des chemises; qu'il avoit lui-même vendu ou cherché à vendre, plusieurs Meubles à son usage, entr'autres, quelques chemises à dentelle, un fusil de prix, un Brillant monté en bague, & une Croix de Saint Lazare enrichie de quelques diamans. On en concluait qu'il avoit fait la contrebande, de l'aveu de l'ancien Président, & qu'il avoit eu un Commissionnaire qui tenoit boutique ouverte chez les Jésuites. Enfin l'on concluait encore qu'il étoit allé à Lima chargé de marchandises défendues. L'Information, secrètement dressée, fut envoyée au Viceroy.

M. DE LA CONDAMINE, logé avec distinction au Palais de Lima, s'employoit tranquillement à l'expérience du Pendule dont il cherchoit la longueur dans ce Canton, lorsqu'un Gentilhomme du Viceroy vint lui dire de sa part, que S. E. étoit persuadé qu'il n'avoit pas violé les ordres de S. M. Cath., mais que sur l'accusation elle n'avoit pu se dispenser de donner ordre à l'Alcalde criminel de la Cour d'aller faire chez lui l'Inventaire de tous ses effets. Ce message fut suivi de la visite de l'Alcalde, qui examina, quoiqu'avec autant de politesse que d'exactitude, les hardes & les Livres de l'Académicien, sans oublier son Quart-de-cercle, sa Pendule, ses Lunettes, sa Boussole & son Barometre. Rien ne lui paroissant de contrebande, M. de la Condamine déclara que de notoriété publique, toutes ses Malles & celles de ses Collegues avoient été ouvertes & inventoriées avec la même rigueur dans les Domaines de Carthagene, de Porto-Belo, de Panama, de Guayaquil & de Quito, conformément à la condition expresse des Passeports de la Cour d'Espagne, & que les Procès-verbaux en ayant été envoyés à Lima, cette seule réponse suffisoit pour anéantir l'accusation. En effet, sur un nouveau Procès-verbal de la visite & de la déclaration, le Viceroy écrivit au Président de Quito une Lettre que le Président se garda bien de montrer. A son retour de Lima, M. de la Condamine voulut être déchargé par un Arrêt de la Cour; & sa demande ne fut pas rejetée: cependant les délais du Président l'obligèrent d'en écrire au Viceroy, qui lui rendit hautement justice par une Lettre, dont il donna la copie, sur l'original qu'il a conservé. Diverses réparations, de la part du Président, acheverent de le satisfaire.

PENDANT son absence, ses Collegues avoient continué leurs opérations. Il revint à Quito dans le cours du mois de Juin, sans avoir à se reprocher la perte d'un moment. En moins de cinq mois il avoit fait huit cens lieues, avec un Quart-de-cercle & plusieurs autres Instrumens, levé la Carte de sa route, observé les Latitudes de tous les endroits remarquables; il s'étoit arrêté trois jours à Loxa, pour reconnoître, dessiner & décrire l'Arbre du Quinquina, & faire là-dessus des recherches qui furent envoyées à l'Académie (1): malgré le peu de solidité des Maisons de Lima, il s'y étoit procuré un Observatoire solide dans le Palais du Viceroy, où il avoit fait

(1) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1738, pag. 226.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1737.

L'orage tombe sur M. de la Condamine.

Comment il  
se justifie.

Ses occupa-  
tions dans sa  
route.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1737.

toutes les observations que le Ciel & la Saison lui avoient permises; il étoit heureusement sorti de l'embarras qu'on lui avoit suscité: en revenant par Mer, avec Dom Juan, que son affaire personnelle avec le Président avoit conduit à Lima, il avoit touché à Paita, & observé la Latitude de ce Port; il avoit fait un voyage dans les Terres & levé la Carte du Pays: en passant à Guayaquil, où il ne resta que deux jours, il avoit fixé la Longitude inconnue de ce point important, & déterminé sa position par rapport à la Montagne de Chimborazo: il avoit recueilli à Lima & sur la route, quelques précieux ouvrages de l'art des anciens Péruviens, & diverses curiosités d'Histoire Naturelle, qu'il avoit embarqués pour Panama (m), sur une Frégate qui portoit le reste du produit de la vente des derniers Galions: enfin il avoit envoyé & il rapportoit à Quito, en Lettres de change exigibles; plus de 60000 livres pour payer les dettes de sa Compagnie, & continuer les opérations; sans compter un nouveau crédit de plus de 20000 livres sur les Caissees Royales. Son seul voyage de Lima, & son séjour d'environ trois mois dans cette Capitale, pourroient fournir, dit-il, la matière d'une Relation intéressante. Il en envoya l'année suivante à M. du Fay, l'Académicien, un ample Extrait dans lequel il se borroit aux Matières Académiques:

Les travaux qu'il reprit, avec M. Bouguer & M. d'Ulloa, seront représentés, du moins en partie, dans un autre Article. Mais en continuant de ne le faire paroître ici qu'à titre de Voyageur, on passe sur ses Observations Mathématiques, pour s'arrêter à celles qui regardent des objets plus convenables à cet Ouvrage.

1738.

Son Voyage  
à Tagualo.

Il visite le  
Lac de Quilotoa.

Sa description.

EN 1738, il employa les premiers jours de Septembre à faire un Voyage au-delà de la Cordillière Orientale, à *Tagualo*, district peu connu dont il leva la Carte. Le Marquis de *Maënza*, Seigneur de tout ce Canton, avoit fait construire, sur le sommet de la Montagne de *Gnougou-Ourcou* (n), un logement pour lui & un abri pour ses Instrumens; mais par un contretems, qui n'étoit que trop ordinaire, le brouillard rendit ses peines & tous ses préparatifs inutiles. Mais en revenant il se détourna un peu du chemin, pour voir le Lac de *Quilotoa*, situé sur le haut d'une Montagne, dont on lui avoit raconté des choses merveilleuses.

Ce Lac est renfermé dans une enceinte de Rochers escarpés, qui ne lui parut pas avoir beaucoup plus de deux cens toises de diamètre, quoiqu'on lui suppose une lieue de tour. Il n'eut, ni le tems, ni la commodité, de le sonder; il s'en falloit alors environ vingt toises, que l'eau n'atteignît les bords. On lui assura qu'elle étoit montée de cette hauteur depuis un an; qu'elle avoit, près des bords, plus de quarante toises de profondeur, & qu'il étoit longtems resté, dans son milieu, une He & une Bergerie, que les eaux, en s'élevant peu-à-peu, avoient enfin tout-à-fait couvertes. M. de la Condamine ne garantit point la vérité de ces faits; &, quoiqu'ils n'aient rien d'impossible, il avoue qu'il avoit regardé comme une fable ce qu'on

(m) La Caisse d'envoi contenoit entr'autres choses, un Vase d'argent, du tems des Incas, singulier & sans soudure. Quoiqu'adressée à M. le Comte de Maurepas, on n'a pu décou-

vrir ce qu'elle est devenue.

(n) C'est-à-dire, *Teton-Montagne*, ainsi nommée à cause de sa figure.

lui  
tio  
&  
ce,  
té  
va,  
sur  
ren  
La  
que  
dan  
les  
son  
fé,  
res  
ton  
fés,  
quel  
U  
ense  
lage  
cher  
pell  
Mon  
de l  
sieur  
pare  
& r  
cadé  
cela  
en  
dant  
dans  
N  
Nob  
bre  
siecl  
Pays  
Cam  
Ten  
nom  
Mar  
Prov  
rie;  
nané  
la C

lui avoit dit, sur la foi des traditions Indiennes, que peu après la formation du Lac, il étoit sorti du milieu de ses eaux des tourbillons de flamme, & qu'elles avoient bouilli plus d'un mois. Mais depuis son retour en France, il a sçu de M. de Maënza, qui étoit à Paris en 1751, & qui avoit douté aussi de tous les faits précédens, qu'au mois de Décembre 1740 il s'éleva, pendant une nuit, de la surface du même Lac, une flamme qui consuma tous les arbuttes de ses bords & fit périr les Troupeaux qui se trouvoient aux environs. Depuis ce tems, tout a conservé sa situation ordinaire. La couleur de l'eau est verdâtre: On lui attribue un mauvais goût; & quoique les Troupeaux voisins en boivent, on ne voit sur ses bords, ni même dans le voisinage, aucune sorte d'Oiseaux & d'Animaux aquatiques. Celles qui coulent du côté de la Montagne sont salées: les Vaches, les Moutons, les Chevaux & les Mulets en paroissent fort avides. Du côté opposé, les sources donnent une eau sans goût, qui passe pour une des meilleures du Pays. Il y a beaucoup d'apparence que le Bassin de ce Lac est l'entonnoir de la Mine d'un Volcan, qui, après avoir joué dans les siècles passés, se renflamme encore quelquefois. Le Bassin a pu se remplir d'eau, par quelque communication souterraine avec des Montagnes plus élevées.

UN des points, que M. Bouguer & M. de la Condamine reconnoissent ensemble, étoit une petite Montagne, nommée *Nabouco*, voisine des villages Indiens de *Penipé* & de *Guanando*, où l'on recueille de fort belle Cochénille, sur une espèce particulière de ces arbuttes à feuilles épineuses, appelés *Opuntia* par les Botanistes, & vulgairement *Rakettes*. La base de la Montagne de Nabouco est de marbre. Dans les Ravines des environs, M. de la Condamine en découvrit de très beaux, & richement veinés de plusieurs couleurs. Il y vit aussi des rochers d'une pierre blanche, aussi transparente que l'Albâtre, & plus dure que le marbre. Elle se casse par éclats, & rend beaucoup d'étincelles. On assure qu'un feu violent la liquéfie. L'Académicien soupçonnant qu'elle pouvoit être utilement employée à la Porcelaine, en recueillit des fragmens, qui faisoient partie de l'envoi qu'il fit, en 1740, pour le Cabinet du Jardin du Roi. Il trouva aussi, en descendant plus bas, une Carrière d'Ardoise, pierre dont on ne fait aucun usage dans le Pays, & qui n'y est pas même connue.

N'OMETTONS point l'éloge que M. de la Condamine croit devoir à la Noblesse Créole, composée, dans la Province de Quito, d'un grand nombre d'anciennes Familles nobles d'Espagne, qui y sont passées depuis deux siècles, & qui possèdent de grandes Terres, avec les premiers Emplois du Pays. Plusieurs s'empresserent d'offrir aux Académiciens des Maisons de Campagne qui se trouvoient près de leur chemin, les visiterent sous leurs Tentés, ou leur envoyèrent des provisions & des rafraîchissemens. De ce nombre étoient le Marquis de *Maënza*, & Dom Ramon *Maldonado*, depuis Marquis de Lizes, Frere de Dom Pedro Maldonado, alors Gouverneur de la Province de las Esmeraldas; Dom Joseph d'*Ayalos*, Général de la Cavalerie; Dom Joseph de *Villa-Vicentio*, Alferès Real de *Riobamba*; Dom Ferdinand de *Guerro*, ancien Gouverneur de Popayan, &c. Le séjour de M. de la Condamine à *Elen*, chez Dom Joseph d'*Ayalos*, fut remarquable par ses

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1737.

Montagne  
de Nabouco.

Eloge de la  
Noblesse  
Créole.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.  
1738.

Talens ré-  
pandus dans  
la Maison  
d'Avalos.

Perfections  
de trois jeu-  
nes Sœurs.

1739.

Affaire tra-  
gique de M.  
Seniergues.

circonstances : il n'avoit gueres trouvé à Quito que trois ou quatre Jésuites, Allemands ou Italiens, qui fussent la Langue Françoisé : personne ne la parloit à Elen, ce qui n'avoit rien d'extraordinaire; mais ce qui l'étoit beaucoup, tout le monde l'entendoit, du moins par écrit. Le Maître de la Maison avoit des Livres François; & sans parler cette Langue, il l'avoit apprise à ses Enfants. M. de la Condamine fut témoin que son Fils unique, Dom Antoine d'Avalos, jeune homme d'une grande espérance, qu'il perdit peu de tems après par un accident cruel (o), traduisit en deux jours, dans sa Langue, la Préface des Mémoires de l'Académie des Sciences, par M. de Fontenelle. Dom Antoine avoit trois Sœurs, dont la cadette, âgée de dix ans, traduisoit le Moreri, à l'ouverture du Livre, & prononçoit couramment en Espagnol tout ce qu'elle lisoit des yeux en François. On voyoit, dans la même Maison, un Tour monté, & plusieurs Ouvrages délicats, très bien exécutés, de la main de ces trois jeunes Personnes. L'Aînée réunissoit tous les talens: elle jouoit de la Harpe, du Clavecin, de la Guitarre, du Violon, & de la Flûte traversière. Elle peignoit en miniature & à l'huile, sans avoir jamais eu de Maître. Entre plusieurs de ses Tableaux, les Académiciens en virent un de Chevalier, représentant la Conversion de S. Paul, qui contenoit une trentaine de Figures correctement dessinées, & dans lequel elle avoit tiré un grand parti des mauvises couleurs du Pays. Avec tant de ressources pour plaire dans le Monde, son unique ambition étoit de se faire Carmélite. Elle n'étoit retenue que par sa tendresse pour son Pere, qui, après une longue résistance, laissa surprendre enfin son contentement.

Sur la fin du mois d'Août, 1739, M. de la Condamine, n'ayant pu se défendre d'assister à une course de Taureaux qui se faisoit à Cuença, y fut témoin d'un triste spectacle. M. Seniergues, Chirurgien de la Compagnie Françoisé, honoré par conséquent de la protection de deux Souverains, fut assassiné en plein jour, à l'occasion d'une querelle particulière (p). Ce meurtre fut suivi d'un soulèvement général contre les Mathématiciens, sans en excepter les deux Officiers Espagnols, & la plupart virent leur vie menacée. M. de la Condamine, que Seniergues avoit nommé, en mourant, son Exécuteur Testamentaire, se trouva forcé d'intenter & de soutenir, pour l'honneur du Mort, un Procès criminel, qui dura près de trois ans. Les Coupables en furent quittes pour quelques années d'un bannissement

(o) Il fut poignardé par un Mulâtre, en plein jour, au milieu de la Ville, en faisant les fonctions de sa Charge d'Alcalde de Ribamba.

(p) Les détails de cette horrible aventure ont été publiés à Paris, en 1745, dans une Lettre de M. de la Condamine à Madame \*\*\*. Une jolie Fille Espagnole, nommée Manuela, dont Seniergues avoit entrepris de soutenir les droits contre un Amant qui l'avoit trompée, étoit le sujet de la querelle. Seniergues regardoit tranquillement la Fête, d'une Loge où il étoit assis, lorsqu'il y fut assailli par une Populace attrou-

pée. Son combat, le sabre à la main, contre une multitude de Furieux, donna un spectacle plus singulier que celui des Taureaux: mais à la fin, succombant au nombre, il reçut plusieurs blessures, dont il mourut quatre jours après. M. de la Condamine vanta son mérite & ses talens. M. Godin fit son Epitaphe, qui fut placée sur sa tombe dans l'Eglise des Jésuites de Cuença, & qui devint encore une source de peines pour M. de la Condamine, p. 24.

qu  
fur  
ne  
jou  
car  
eis  
Tal  
léb  
onc  
em  
vra  
&  
no  
de  
c'es  
Les  
car  
affli  
C  
mes  
mer  
Aca  
" v  
" ti  
" n  
" C  
" d  
" d  
" à  
" te  
" q  
" d  
" t  
" l'a  
" h  
" av  
" s'e  
" m  
" m  
" g  
" m  
D  
diffé  
du J  
en r  
173



qu'ils n'observerent point, & pour une amende qui ne fut pas payée; ils furent même absous après le départ des Académiciens: mais le plus criminel ne laissant pas de craindre la Justice, quelquefois sévère, quoique toujours lente, du Conseil d'Espagne, prit le parti de se faire Prêtre.

LES embarras de cet événement, qui donnerent un nouveau lustre au caractère noble & généreux de M. de la Condamine, furent un peu adoucis par un divertissement moins mêlé de peine. Les Indiens de la Terre de *Tarqui*, où il se trouvoit à la fin de Décembre, sont dans l'habitude de célébrer tous les ans une Fête qui n'a rien de barbare ni de sauvage, & qu'ils ont imitée de leurs Conquêteurs Espagnols, comme ceux-ci l'ont autrefois empruntée des Mores. Ce sont des courses de Chevaux, qui forment de vrais Ballets figurés. Les Indiens louent des parures destinées à cet usage, & semblables à des habits de théâtre: ils se fournissent de lances, & de harnois éclatans pour leurs Chevaux, qu'ils manient avec peu d'adresse & peu de grace. Leurs Femmes leur servent d'Ecuyers dans cette occasion, & c'est le jour de l'année où la misère de leur condition se fait le moins sentir. Les Maris dépensent en un jour plus qu'ils ne gagnent dans l'espace d'un an; car le Maître ne contribue gueres au spectacle, qu'en l'honorant de son assistance.

CETTE espece de Carrousel eut, pour intermede, des scenes pantomimes de quelques jeunes Métifs, qui ont le talent de contrefaire parfaitement tout ce qu'ils voient, & même ce qu'ils ne comprennent point. Les Académiciens en firent alors une fort agréable expérience. „ Je les avois „ vis plusieurs fois (raconte M. de la Condamine,) nous regarder attentivement, tandis que nous prenions des hauteurs du Soleil pour régler nos Pendules. Ce devoit être pour eux un mystere impénétrable, qu'un Observateur à genoux au pied d'un Quart-de-cercle, la tête renversée, dans une attitude gênante, tenant d'une main un verre enfumé, maniant de l'autre les vis du pied de l'Instrument, portant alternativement son œil à la lunette & à la division, pour examiner le fil à plomb, courant, de tems en tems, regarder la minute & la seconde à une Pendule, écrivant quelques chiffres sur un papier, & reprenant sa premiere situation: aucun de nos mouvemens n'avoit échappé aux regards curieux de nos spectateurs. Au moment que nous nous y attendions le moins, parurent sur l'arène de grands Quarts-de-cercle, de bois & de papier peint, assez heureusement imités; & nous vîmes ces Bouffons nous contrefaire tous avec tant de vérité, que chacun de nous, & moi le premier, ne pût s'empêcher de se connoître. Tout cela fut exécuté d'une maniere si comique, que n'ayant rien vu de plus plaisant pendant les dix ans du voyage, il me prit une forte envie de rire, qui me fit oublier pour quelques momens mes affaires les plus sérieuses.

DEPUIS l'année 1735, M. de la Condamine avoit envoyé à l'Académie différentes raretés, dont il donne une curieuse liste. On voit au Cabinet du Jardin du Roi, les premiers envois, faits de nos Iles & de Porto-Belo en 1735, & un autre de Quito en 1737. La Caisse, embarquée à Lima en 1737 pour Panama, contenoit, outre un vase d'argent du tems des Incas,

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

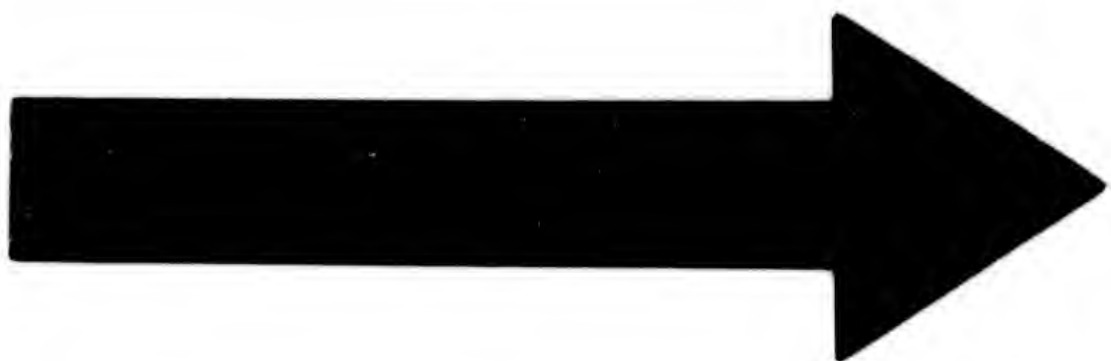
M. DE LA  
CONDAMINE.

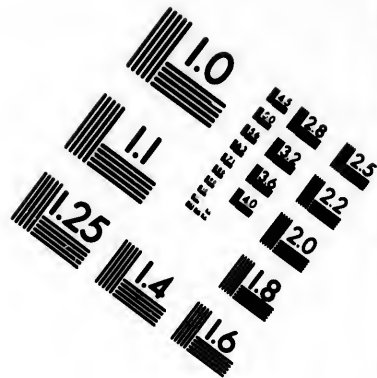
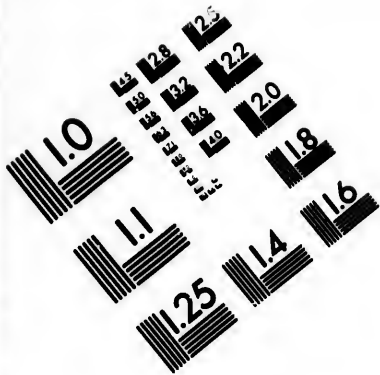
1739.

Fête galante  
des Indiens de  
Tarqui.

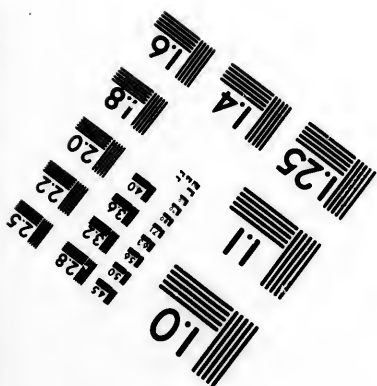
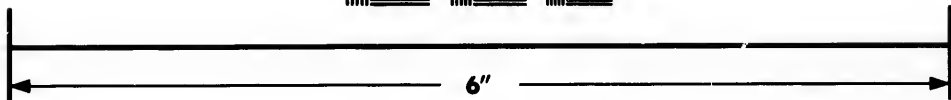
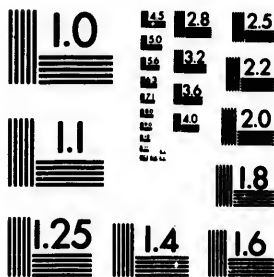
Ils contrefont agréablement les Académiciens.

Raretés que M. de la Condamine envoi en France.





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8  
20  
22  
25  
28  
32  
36  
40

10  
15  
20  
25  
30  
35  
40

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1739.

plusieurs petites Idoles d'argent des anciens Péruviens; un grand nombre de vases antiques d'argile, de plusieurs couleurs, ornés d'Animaux, quelques-uns avec un tel artifice que l'eau formoit un sifflement lorsqu'on la versoit; un beau morceau de Mine de crystal; plusieurs pétrifications & coquilles fossiles du Chili; une belle Plante marine, adhérente à un caillou lisse; dix-huit coquilles rares; un Aimant de *Guancabelica*; une dent molaire, pétrifiée en Agathe, du poids de deux livres; plusieurs Baumes secs & liquides; un Dictionnaire & une Grammaire de la langue des Incas. La Caisse, perdue à Carthagene, contenoit quelques vases d'argile, semblables aux précédens; plusieurs autres vases; des calesbasses de différentes formes, ornées de desseins faits à la main avec un charbon brûlant, & quelques-unes montées en argent avec leurs piés: des incrustations pierreuses du Ruisseau de *Tanlagoa*, entr'autres sur une planche qui y avoit été plongée trois ans, & où les caracteres, que M. de la Condamine y avoit tracés, paroissoient en relief; plusieurs marcaissites taillées; de la pierre appelée *Miroir de l'Inca*; un grand nombre de fragmens de Crystal noirâtre, nommé dans le Pays *Pierre de Gallinao*; deux pieces de bois pétrifié; plusieurs pierres de différentes formes, qui ont servi de haches aux anciens Indiens; divers mortiers & vases d'une espece d'Albâtre; un petit Crocodile de la Riviere de Guayaquil; la tête & la peau empaillées d'une belle Couleuvre, nommée *Coral*, dont les anneaux sont couleur de feu & noir, &c.

1741.

Comment  
M. de la Con-  
damine perd  
l'Oute.

AINSI l'attention & les soins de l'Académicien s'étendoient à tout. Il marque l'époque du fâcheux accident qui le priva de l'ouïe, & qui doit rendre bien chers au Public les restes d'une santé qu'il n'a perdue qu'en le servant. Ce fut en 1741, au retour d'une course qu'il fit derrière les Montagnes à l'Ouest de Quito, en allant reconnoître le nouveau chemin que Dom Pedro Maldonado venoit d'ouvrir de Quito à la Riviere des Emeraudes. Une fluxion violente dans la tête, fruit des alternatives de froid & de chaud auxquelles il s'exposoit en observant jour & nuit, & souvent sur un terrain froid & humide, lui causa cette cruelle infirmité, dont tous ses Amis, qu'elle prive d'une partie des agrémens de son Commerce, ne cessent point de s'affliger.

Il suppléa au  
défaut du  
Mercure.

Son zele n'en étoit pas plus refroidi pour le travail, quoiqu'également continuel & varié. Il ne restoit presque plus de Mercure aux Académiciens: celui qu'ils avoient apporté de Paris, purifié par M. Geoffroi, s'étoit presque tout consommé ou perdu en six ans, dans le grand nombre d'expériences du Barometre, qu'ils avoient faites sur les Montagnes & dans leurs divers voyages. Le Mercure n'est pas rare dans le Pays, mais il y est mêlé de plomb & d'autres impuretés. M. de la Condamine entreprit de l'en dépouiller, en le revivifiant du cinabre, & réussit malgré la disette d'instrumens chymiques. Il travailloit en même tems avec Dom Pedro Maldonado, à la Carte de la partie Septentrionale des Côtes de la Province de Quito.

Justification  
de M. de Se-  
garola.

A l'occasion de l'arrivée des Anglois dans la Mer du Sud, il justifie un Officier de considération, sur lequel on a rejeté tous les maux qu'ils causerent aux Espagnols. On a vu, dans le Journal de M. Anson, quel étoit le

le d  
Il y  
com  
étio  
l'on  
le te  
gea  
men  
core  
du m  
fonde  
seu  
ter f  
nir l  
retou  
regle  
trois  
& qu  
aux  
Mer.  
nemie  
le par  
vivre  
que,  
ment

ON  
Pyran  
vel ex  
coura  
les Ac  
démie  
Thése  
phie,  
vices  
Thése

(q) l  
ce réci  
tat de  
se. La  
apprit  
les An  
Médail  
de cet  
thagen  
monum  
P. 120

(r) V  
XL

le désordre de son Escadre en arrivant à la grande Ile de Juan Fernandez. Il y avoit déjà quelques mois que quatre Frégates, armées au Callao, & commandées par Dom Jacinto de *Segurola*, Général de la Mer du Sud, étoient allées croiser sur les Côtes du Chili & sui les Iles Fernandez, où l'on jugeoit avec raison que les Anglois auroient leur rendez-vous. Mais le tems marqué par les instructions du Général Espagnol étant expiré, il jugea que les Anglois, qui avoient dû doubler le Cap de Horn au commencement de l'année, l'avoient tenté sans succès, puisqu'ils n'avoient point encore paru le 6 de Juin; & que s'ils n'avoient pas péri en Mer, ils avoient du moins été forcés de relâcher sur la Côte du Brésil. Cette conjecture étoit fondée sur la plus forte vraisemblance: d'ailleurs, le mauvais état seul du vaisseau qui portoit le Général Espagnol, auroit pû suffire pour lui faire quitter sa croisiere. Il revint au Callao, vers la fin de Juin, hors d'état de tenir la Mer, & faisant eau de toutes parts. On ne put disconvenir, à son retour, de la force de ses raisons: cependant comme les événemens sont la regle ordinaire des opinions, quand on fut dans la suite que s'il fut resté trois jours de plus sur les Iles Fernandez, il auroit rencontré les Anglois, & qu'épuisés de fatigues & de maladies ils eussent été incapables de résister aux moindres forces, toutes les voix se réunirent contre le Général de la Mer. Il fut regardé comme l'unique Auteur du dommage que l'Escadre ennemie fit depuis dans cette Mer; & personne n'eût le courage de prendre le parti d'un Homme, dont le crime étoit d'être malheureux. Il ne put survivre à la perte de sa réputation: chargé du poids de l'indignation publique, accablé de douleur, il expira, sans autre cause apparente, dans le moment même où l'on venoit pour l'arrêter (q).

ON passe ici sur le Procès suscité aux Académiciens, à l'occasion des Pyramides, qui devoient être le monument de leur travail. Ce fut un nouvel exercice pour le zele infatigable de M. de la Condamine. Mais les encouragemens succédoient quelquefois aux obstacles. Le 25 Mai 1742, tous les Académiciens furent invités à une These de Théologie, dédiée à l'Académie des Sciences de Paris (r). M. Godin y argumenta. L'Auteur de la These étoit le P. *Milanezio*, Jésuite de Turin, Professeur de Philosophie, & Procureur des Missions de *Mainas*, qui avoit déjà rendu des services considérables aux Académiciens. Il remit à M. de la Condamine la These & la Dédicace, de la part de son Université, l'une & l'autre gravées

(q) P. 117. M de la Condamine tenoit ce récit de la personne, dit-il, le plus en état de juger du fait avec connoissance de cause. La levée du Siège de Carthagene, qu'on apprit alors à Quito, lui fait remarquer que les Anglois avoient fait frapper d'avance une Médaille, dont le revers représente le Port de cette Ville, & pour Légende: *Took Carthagena* 1741. L'Académicien conserve ce monument d'une fausse & ridicule vanité, p. 12c.

(r) Voici la Dédicace: *Parisiensi Academie* XIX. Part.

*nia, Matheseos amplificatrici, Physices instauratrici, cui Scientiæ nomen, Gallia Regias Aedes, Regia munera, Europa vestigales Plausus dedere: Tenuissimum ex America Munusculum, &c.* La These contient deux articles singuliers: *Adus divinus liber est realiter identificatus cum Deo, & defectibilis realiter solum quoad terminationem; vel, passibilis est creatura, adeo rebellis, quæ provideatur à Deo omnibus auxiliis dissensura. Defenduntur in Gregoriana Quiteensi Universitate, &c.* p. 146.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1741.

1742.

These Péru-  
vienne, dé-  
diée à l'Aca-  
demie des  
Sciences.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1742.

Voyage de  
M. Bouguer  
& M. de la  
Condamine  
au Volcan de  
Pichincha.

fur une planche d'argent, avec une Minerve accompagnée de Génies, sous la figure d'Enfans, qui forment des jeux avec les attributs des Sciences mathématiques & physiques, objet des différentes Classes de l'Académie. Un Frere Jésuite du même College, qui avoit un talent singulier pour la gravure, s'étoit chargé de la Planche; mais son grand âge & ses occupations ne lui ayant pas permis de la graver, M. de *Morainville*, quoique peu exercé à manier le Burin, y suppléa, avec la facilité qu'il a pour la pratique de tous les Arts. Ce présent, destiné pour l'Académie, étoit accompagné d'une Epître dédicatoire latine. M. de la Condamine a présenté la Lettre & la Planche, à son retour; & l'Académie en a témoigné sa reconnaissance, au Pere *Milanezio*, par une Lettre de remerciement.

UN Voyage remarquable, que M. de la Condamine fit au commencement de Juin avec M. Bouguer, fut celui du Volcan de *Pichincha*, le Vestuve de Quito, au pié duquel cette Ville est située. Ils en étoient voisins depuis sept ans, sans l'avoir vu d'aussi près qu'il étoit naturel de le desirer; & le beau tems les y invitoit. Mais on conçoit qu'un sujet de cette nature demande la narration du Voyageur même.

LA partie supérieure du *Pichincha* se divise en trois sommets, éloignés l'un de l'autre de douze ou quinze cens toises, & presqu'également hauts. Le plus Oriental, qu'on a décrit dans un autre Article, est un rocher escarpé, sur lequel les deux Académiciens avoient campé en 1737. Le sommet Occidental, par où les flammes se firent jour en 1538, 1577 & 1660, est celui qu'ils n'avoient encore vu que de loin, & que M. de la Condamine se propoisoit de connoître plus particulièrement.

„ Je fis chercher (dit-il,) à Quito & aux environs, tous les gens qui prétendoient avoir vu de près cette bouche du Volcan, surtout ceux qui se vantoient d'y être descendus; & j'engageai celui qui me parut le mieux instruit à nous accompagner. Deux jours avant notre départ, nous envoyâmes monter une Tente à l'endroit le plus commode & le plus à portée de l'objet de notre curiosité. Des Mules devoient porter notre bagage, un quart-de-cercle, & nos provisions. Le jour marqué les Muletiers ne parurent point. Il en fallut chercher d'autres. L'impatience fit prendre les devants à M. Bouguer, qui arriva sur les trois heures après-midi à la Tente (s). A force d'argent & d'ordres des Alcaldes, je trouvai deux Muletiers, dont l'un s'enfuit le moment d'après. Je ne laissai point de partir avec l'autre, que je gardois à vue. Il n'y avoit qu'environ trois lieues à faire. Je connoissois le chemin, jusqu'à l'endroit où l'on devoit voir la Tente déjà posée; & j'étois accompagné d'un jeune Garçon qui avoit aidé à la dresser. Je sortis de Quito, sur les deux heures après midi, avec ce jeune Homme & un Valet du Pays, tous deux montés, le Muletier Indien, & deux Mules chargées de mes instrumens, de mon lit

(s) Après son départ un Religieux Français vint trouver M. de la Condamine, & lui promit de lui découvrir, dans la Montagne, un trésor qu'il connoissoit depuis sept à huit ans par les indications d'un Indien. L'A-

cadémicien lui offrit une monture, & de le défrayer en route: mais ayant refusé de lui faire aucune avance, il n'entendit plus parler de lui.

„ &  
„ qu  
„ da  
„ av  
„ tr  
„ „  
„ je  
„ au  
„ m  
„ va  
„ „  
„ la  
„ bé  
„ pl  
„ pé  
„ vi  
„ re  
„ vo  
„ ce  
„ je  
„ &  
„ ne  
„ ma  
„ de  
„ lo  
„ „  
„ de  
„ co  
„ à  
„ pr  
„ de  
„ L'  
„ &  
„ to  
„ fa  
„ de  
„ „  
„ m  
„ d'  
„ Je  
„ &  
„ de  
„ bo  
„ „  
„ to  
„ gr  
(e)

„ & de nos vivres. Pour plus de sûreté, je ne refusai point un Métif (t),  
 „ qui de son propre mouvement s'offrit à me guider. Il me fit faire halte  
 „ dans une Ferme, où je congédiai mon Indien venu de force, après en  
 „ avoir engagé un autre à me suivre de bon gré. On verra si j'avois poussé  
 „ trop loin les précautions.

„ A mi-côte, nous rencontrâmes un Cheval à la pâture. Mon Indien lui  
 „ jeta un Laqs, & fâuta dessus. Quoique les Chevaux, à Quito, ne soient pas  
 „ au premier qui s'en saisit, comme dans les Plaines de Buenos-Aires, je ne  
 „ m'opposai point à l'heureux hazard, qui mettoit mon Muletier en état d'a-  
 „ vancer plus vite. Il paroissoit plein de bonne volonté, lui & ses camarades.

„ Nous arrivâmes, un peu avant le coucher du Soleil, au plus haut de  
 „ la partie de la Montagne, où l'on peut atteindre à Cheval: il étoit tombé  
 „ bé les nuits précédentes une si grande quantité de neige, qu'on ne voyoit  
 „ plus aucune trace de chemin. Mes Guides me parurent incertains. Ce-  
 „ pendant il ne nous restoit qu'un ravin à passer, mais profond de quatre-  
 „ vingts toises & plus. Nous voyions la Tente au-delà. Je mis pié à terre,  
 „ avec celui qui avoit aidé à la poser, pour m'assurer si les Mules pou-  
 „ voient descendre avec leur charge. Quand j'eus reconnu que la des-  
 „ cente étoit praticable, j'appellai d'en-bas; on ne me répondit point:

„ je remontai, & je trouvai mon Valet seul, avec les Mules. L'Indien  
 „ & le Métif, qui s'étoient offerts de si bonne grace, avoient disparu. Je  
 „ ne crus pas devoir passer outre sans guides, surtout avec des Mules fort  
 „ mal équipées. Celui qui avoit monté la Tente ne connoissoit pas le gué  
 „ de la ravine, ni le chemin pour remonter à l'autre bord. Nous étions

„ loin de toute Habitation: une Cabane, que M. Godin avoit commandée  
 „ depuis un an, pour y faire quelques expériences, n'étoit qu'à un quart  
 „ de lieue de nous; mais j'avois reconnu en passant, qu'elle n'étoit pas en-  
 „ core couverte, & qu'elle ne pouvoit me servir d'abri. Je n'eus d'autre parti  
 „ à prendre que de revenir sur mes pas, pour regagner la Ferme où j'avois  
 „ pris l'Indien qui m'avoit quitté. A chaque instant il me falloit descendre  
 „ de cheval, pour raccommoder les charges, qui tournoient sans cesse.  
 „ L'une n'étoit pas plutôt rajustée, que l'autre se dérangeoit: mon Valet  
 „ & le jeune Métif n'étoient gueres plus habiles Muletiers que moi. Il é-  
 „ toit déjà huit heures; & depuis la fuite de mes Guides nous n'avions pas  
 „ fait l'espace d'une lieue. Il nous en restoit du moins autant. Je pris les  
 „ devants, pour aller chercher du secours.

„ Il faisoit un fort beau clair de Lune, & je reconnoissois le terrain:  
 „ mais à peine étois-je à moitié chemin de la Ferme, que je me vis tout-  
 „ d'un-coup enveloppé d'un brouillard si épais que je me perdis absolument.  
 „ Je me trouvois engagé dans un Bois taillis, bordé d'un Fossé profond,  
 „ & j'errois dans ce labyrinthe, sans en retrouver l'issue. J'étois descendu  
 „ de ma Mule, pour tâcher de voir où je posois le pié: mes souliers & mes  
 „ bottines furent bientôt aussi pénétrés d'eau, qu'une longue Cape Espa-  
 „ gnole d'un Drap du Pays, dont le poids étoit accablant. Je glissois & je  
 „ tombois à chaque pas. Mon impatience étoit égale à ma lassitude. Je ju-

(t) M. de la Condamine écrit *Métis*.



DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1742.

„ gois que le jour ne pouvoit être éloigné, lorsque ma Montre m'apprit  
 „ qu'il n'étoit que minuit, & qu'il n'y avoit que trois heures que ma situa-  
 „ tion duroit; il en restoit six jusqu'au jour. Une clarté, qui ne dura qu'un  
 „ moment, me rendit l'espérance: je me tirai du Bois & j'entrevis le  
 „ sommet d'une croupe avancée de la Montagne, sur lequel est une Croix,  
 „ qui se voit de toutes les parties de Quito. Je jugeai que de-là il me fe-  
 „ roit facile de m'orienter, & j'y dirigeai ma route. Malgré le brouillard  
 „ qui redoubloit, j'étois guidé par la pente du terrain. Le sol étoit cou-  
 „ vert de ces hautes herbes, dont j'ai parlé plusieurs fois: elles m'attei-  
 „ gnoient presque à la ceinture, & mouilloient la seule partie de mes habits  
 „ qui eut échappé à la pluie. Je me trouvois à-peu-près à cette hauteur,  
 „ où il cesse de neiger, & où il commence à pleuvoir: ce qui tomboit,  
 „ sans être ni pluie ni neige, étoit aussi pénétrant que l'une & aussi froid  
 „ que l'autre. Enfin j'arrivai à la Croix, dont je connoissois les environs.  
 „ Je cherchai inutilement une Grotte voisine, où j'aurois pu trouver un as-  
 „ syle: le brouillard & les ténèbres avoient augmenté depuis le coucher de  
 „ la Lune. Je craignis de me perdre encore, & je m'arrêtai au milieu  
 „ d'un tas d'herbes foulées, qui sembloient avoir servi de gîte à quelque  
 „ Bête fauve. Je m'accroupis, enveloppé dans mon Manteau, le bras  
 „ passé dans la bride de ma Mule, pour la laisser paître plus librement; je  
 „ lui ôtai son mors, & je fis de ses rênes une espece de licou, que j'allon-  
 „ geai avec mon mouchoir. C'est ainsi que je passai la nuit, tout le corps  
 „ mouillé, & les piés dans la neige fondue: en vain je les agitois pour leur  
 „ procurer quelque chaleur par le mouvement; vers les quatre heures du  
 „ matin, je ne les sentis absolument plus: je crus les avoir gelés, & je suis  
 „ encore persuadé que je n'aurois pas échappé à ce danger, difficile à pré-  
 „ voir sur un Volcan, si je ne m'étois avisé d'un expédient qui me réussit;  
 „ je les réchauffai par un bain naturel; que je laisse à deviner.  
 „ Le froid augmenta vers la pointe du jour. A la premiere lueur du  
 „ crépuscule, je crus ma mule pétrifiée; elle étoit immobile: un capara-  
 „ çon de neige, frangé de verglas, couvroit la selle & le harnois. Mon cha-  
 „ peau & mon manteau étoient enduits du même vernis, & roides de gla-  
 „ ce. Je me mis en mouvement: mais je ne pouvois qu'aller & revenir sur  
 „ mes pas, en attendant le grand jour, que le brouillard retardoit. Enfin,  
 „ sur les sept heures, je descendis à la Ferme, hérissé de frimats. L'Occo-  
 „ nome étoit absent. Sa Femme, effrayée à ma vue, prit la fuite: je ne pus  
 „ atteindre que deux vieilles Indiennes, qui n'avoient pas eu la force de  
 „ courir assez vite pour m'échapper. Je leur faisois allumer du feu, lors-  
 „ que je vis entrer un de mes gens, aussi sec que j'étois mouillé. Son ca-  
 „ marade & lui, voyant croître le brouillard lorsque je les eus quittés, a-  
 „ voient fait halte, & s'étoient mis à couvert avec mes provisions sous des  
 „ cuirs passés à l'huile, qui servoient de couvertures à mes Mules: Ils a-  
 „ voient soupé à discrétion, de mes vivres, sous ce Pavillon, & dormi tran-  
 „ quillement sur mon Matelas. Au point du jour, un grand nombre d'In-  
 „ diens de Quito, qui vont tous les matins prendre de la neige pour la por-  
 „ ter à la Ville, avoient passé fort près d'eux, sans qu'aucun eût voulu

„ les aider à recharger. Le Maître Valet de la Ferme se trouva de meilleure volonté: une petite gratification le fit partir avec le mien, & peu après je le vis revenir avec les Mules & le Bagage.

„ Je descendis aussitôt à Quito, où je réparai la mauvaise nuit précédente. Le lendemain 14, à sept heures du matin, je me remis en chemin avec de nouveaux Guides, qui ne le savoient pas mieux que les premiers: ils me firent faire le tour de la Montagne. Après de nouvelles aventures, j'arrivai enfin à la Tente où M. Bouguer étoit depuis deux jours. Fautes des provisions que je portois, il avoit été obligé de vivre frugalement: du reste il n'étoit pas plus avancé que moi, si ce n'est qu'il avoit passé de meilleures nuits. J'appris de lui qu'il s'étoit lassé la veille, & ce jour même, à chercher avec son Guide un chemin qui pût le conduire à la bouche du Volcan, du côté où elle paroît accessible. Nous employâmes le jour suivant à la même recherche, avec presque aussi peu de succès. Autant les pluies avoient été excessives cette année à Quito, autant la neige étoit tombée abondamment sur les Montagnes. Le haut de Pichincha, qui dans la belle saison est souvent presque sans neige, en étoit entièrement couvert plus de cent toises au-dessous de sa cime, à l'exception des pointes de rochers, qui débordoient en quelques endroits. Tous les jours nous faisons à pié des marches de six à sept heures, tournant autour de cette masse, sans pouvoir atteindre au sommet. Le terrain, du côté de l'Orient, étoit coupé de ravins, formés dans les sables par la chute des eaux; nous ne pouvions les franchir que difficilement, en nous aidant des piés & des mains. A l'entrée de la nuit, nous regagnions notre Tente, bien fatigués, & fort mal instruits.

„ Le 16, j'escaladai avec beaucoup de peine un des rochers saillans, dont le talus me parut très roide. Au-delà le terrain étoit couvert d'une neige où j'enfonçois jusqu'au genou. Je ne laissai pas d'y monter environ dix toises. Ensuite je trouvai le Rocher nu; puis alternativement, d'autre neige, & d'autres pointes saillantes. Un épais brouillard, qui s'exhaloit de la bouche du Volcan & qui se répandoit aux environs, m'empêcha de rien distinguer. Je revins, à la voix de M. Bouguer, qui étoit resté en bas, & dont je ne voulois pas trop m'écarter. Nous abrégâmes beaucoup le chemin au retour, en marchant à mi-côte sur le bord inférieur de la neige, & un peu au-dessus de l'origine de ces Cavées profondes, qu'il nous avoit fallu monter & descendre l'une après l'autre, en allant d'abord à la découverte.

„ Nous remarquâmes, sur cette neige, la piste de certains Animaux qu'on nomme Lions à Quito, quoiqu'ils ressemblent fort peu aux vrais Lions, & qu'ils soient beaucoup plus petits. En revenant je reconnus un endroit où la pente étoit beaucoup plus douce, & facilitoit l'accès du sommet de la Montagne: je tentai de m'en approcher. Les pierres-ponces, que je rencontrois sous mes pas, & dont le nombre croissoit à mesure que j'avançois du même côté, sembloient m'assurer que j'approchois de la bouche du Volcan; mais la brume, qui s'épaississoit, me fit repren-

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

[1744.]

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE,  
1742.

dre le chemin de la Tente. En descendant, j'essayai de glisser sur la neige, vers son bord inférieur, dans les endroits où elle étoit unie & la pente peu rapide; l'expérience me réussit. D'un élan j'avançois quelquefois dix à douze toises, sans perdre l'équilibre; mais lorsqu'après cet exercice je me retrouvai sur le sable, je m'aperçus au premier pas, que mes souliers étoient sans semelles.

Le lendemain 17, au matin, M. Bouguer proposa de prendre du côté de l'Ouest, où étoit la grande brèche du Volcan. C'étoit par-là qu'il avoit fait sa première tentative, la veille de mon arrivée: mais la neige, qui étoit tombée la nuit précédente, rendoit les approches plus difficiles que jamais, & s'étendoit fort loin au-dessous de notre Tente. Enhardi par mes expériences de la veille, je dis à M. Bouguer que je savois un chemin encore plus court: c'étoit de monter droit, par-dessus la neige, à l'enceinte de la bouche du Volcan, & j'offris de lui servir de Guide. Je me mis en marche, un long bâton à la main, avec lequel je sondois la profondeur de la neige: je la trouvai en quelques endroits plus haute que mon bâton, mais assez dure néanmoins pour me porter. J'enfonçois tantôt plus, tantôt moins, presque jamais au-dessus du genou. C'est ainsi que j'ébauchai, dans la partie de la Montagne que la neige couvroit, les marches fort inégales d'un Escalier d'environ cent toises de haut. En approchant de la cime, j'aperçus entre deux rochers l'ouverture de la grande bouche, dont les bords intérieurs me parurent coupés à pic; & je reconnus que la neige qui les couvroit, du côté où je m'étois avancé la veille, étoit minée en dessous. Je m'approchai avec précaution d'un rocher nu, qui dominoit tous ceux de l'enceinte. Je le tournai par dehors, où il se terminoit en plan incliné, d'un accès assez difficile: pour peu que j'eusse glissé, je roulois sur la neige, cinq à six cens toises, jusqu'à des rochers où j'aurois été fort mal reçu. M. Bouguer me suivoit de près, & m'avertit du danger qu'il partageoit avec moi. Nous étions seuls; ceux qui nous avoient d'abord suivis étoient retournés sur leurs pas & sur les nôtres. Enfin nous atteignîmes le haut du rocher, d'où nous vîmes à notre aise la bouche du Volcan.

Description  
du Volcan.

C'est une ouverture qui s'arrondit en demi-cercle, du côté de l'Orient. J'estimai son diamètre de 8 à 900 toises. Elle est bordée de roches escarpées, dont la partie extérieure est couverte de neige; l'intérieure est noirâtre & calcinée. Ce vaste gouffre est séparé en deux, comme par une muraille de même matière, qui s'étend de l'Est à l'Ouest. Je ne jugeai pas la profondeur de la cavité, du côté où nous étions, de plus de cent toises; mais je ne pouvois pas en appercevoir le centre, qui vraisemblablement étoit beaucoup plus profond. Tout ce que je voyois ne me parut être que les débris écroulés de la cime de la Montagne. Un amas confus de rochers énormes, brisés & entassés irrégulièrement les uns sur les autres, présentoit à mes yeux une vive image du cahos des Poëtes. La neige n'étoit pas fondue partout; elle subsistoit en quelques endroits: mais les matières calcinées qui s'y mêloient, & peut-être, les exhalaisons du Volcan, lui donnoient une couleur jaunâtre: du reste

„ nous ne vîmes aucune fumée. Un pan de l'enceinte, entièrement ébou-  
 „ lé du côté de l'Ouest, empêche qu'elle ne soit tout-à-fait circulaire, &  
 „ c'est le seul côté par lequel il semble possible de pénétrer au dedans. J'a-  
 „ vois porté une Bouffole, à dessein de prendre quelques relevemens, & je  
 „ m'y préparois, malgré un vent glacial, qui nous geloit les piés & les  
 „ mains, & nous coupoit le visage; lorsque M. Bouguer me proposa de  
 „ nous en retourner. Ce conseil fut donné si à propos, que je ne pus ré-  
 „ sister à la force de la persuasion. Nous reprîmes le chemin de la Tente;  
 „ & nous descendîmes, en un quart d'heure, ce que nous avions mis plus  
 „ d'une heure à monter. L'après-midi, & les jours suivans, nous mesu-  
 „ râmes une Basé de cent trente toises, & nous relevâmes divers points  
 „ avec la Bouffole, pour faire un Plan du Volcan & des environs.  
 „ Il fit, le lendemain, un brouillard qui dura tout le jour. L'horizon  
 „ étant fort net le 19 au matin, j'aperçus & je fis remarquer à M. Bou-  
 „ guer, un tourbillon de fumée, qui s'élevoit de la Montagne de Coto-  
 „ Paxi, sur laquelle nous avions campé plusieurs fois en 1738. Notre  
 „ Guide & nos gens prétendirent que ce n'étoit qu'un nuage, & parvin-  
 „ rent même à me le persuader: cependant nous apprîmes, à Quito, que  
 „ cette Montagne, qui avoit jetté des flammes plus de deux siècles aupara-  
 „ vant, s'étoit nouvellement enflammée le 15 au soir, & que la fonte d'u-  
 „ ne partie de ses neiges avoit causé de fort grands ravages.  
 „ Nous passâmes encore deux jours à Pichincha, & nous y fîmes une  
 „ dernière tentative, avec un nouveau Guide, pour tourner la Montagne  
 „ par l'Ouest, & pour entrer dans son intérieur; mais le brouillard & un  
 „ ravin impraticable ne nous permirent pas d'aborder même la petite bou-  
 „ che, qui fume encore, dit-on, & qui répand du moins une odeur de  
 „ soufre (u)”.

Les deux Académiciens, étant revenus à Quito le 22, n'y entendirent  
 parler que de l'éruption de Coto-Paxi, & des suites funestes de l'inondation  
 causée par la fonte subite des neiges. M. de la Condamine fait observer  
 ici que depuis son retour en France, le même Volcan s'est embrasé plusieurs  
 autres fois (x), avec des effets encore plus terribles; & quoique Messieurs  
 Juan & d'Ulloa aient traité cette matière, il raconte, sur la foi d'un témoin  
 oculaire (y), divers faits d'une singularité remarquable, qui ne se trouvent  
 pas dans leur Relation Historique.

En 1742, dit-il, on avoit entendu très distinctement, à Quito, le bruit  
 du Volcan de Coto-Paxi, & plusieurs fois en plein jour, sans y faire une  
 extrême attention: c'est ce qu'il peut confirmer par son témoignage, au-  
 quel son infirmité donne un nouveau poids. Cependant on n'y entendit  
 point la grande explosion, le soir du 30 Novembre 1744. Ce qu'il y a  
 de plus singulier, c'est que ce même bruit, qui ne fut pas sensible à Quito,

(u) *Ibidem*, pp. 156 & précédentes.

(x) M. Godin, dans la Gazette de Lima des mois de Février & de Mars 1745, a étendu sur l'éruption de 1742, dans les Mé-  
 moires de l'Académie des Sciences, de 1744.

(y) Dom Gregorio Matheo y Escalera, Marquis de Maëza, le même qu'on a déjà nommé, & qui étoit à Paris en 1751.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.  
1741.

Eruption du  
Volcan de  
Coto-Paxi.

Circonstan-  
ces Histori-  
ques, qui ne  
se trouvent  
que dans le  
Journal de M.  
de la Conda-  
mine.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1742.

c'est-à-dire à douze lieues du Volcan vers le Nord, fut entendu très-distinctement, à la même heure & du même côté, dans des lieux beaucoup plus éloignés, tels que la Ville d'Ybara, Pasto, Popayan, & même la Plata, à plus de cent lieues mesurées par l'air. On assure aussi qu'il fut entendu, vers le Sud, jusqu'à Guayaquil & au-delà de Piura, c'est-à-dire à plus de cent vingt lieues, de vingt-cinq au degré. A la vérité le vent qui souffloit alors du Nord-Est, y aidait un peu.

LES EAUX, en se précipitant du sommet de la Montagne, firent plusieurs bonds dans la Plaine avant que de s'y répandre uniformément; ce qui sauva la vie à plusieurs personnes, par dessus lesquelles le Torrent passa sans les toucher. Le terrain, cavé en quelques endroits par la chute des eaux, s'est exhaussé en d'autres, par le limon qu'elles ont déposé en se retirant. On peut juger quels changemens la surface de la terre a dû recevoir par des événemens de cette nature, dans un Pays où presque toutes les Montagnes sont des Volcans, ou l'ont été. Il n'est pas rare d'y voir des ravins se former à vue d'œil, & d'autres qui se sont creusés, en peu d'années, un lit profond, dans un terrain qu'on se souvient d'avoir vu tout-à-fait uni. Il est même vraisemblable que toute la superficie de la Province de Quito, jusqu'à une assez grande profondeur, est formée de nouvelles terres éboulées, & du débris des Volcans: c'est peut-être par cette raison que dans les plus profondes crevasses, on ne trouve aucune coquille fossile.

Mesure de la  
flamme du  
Volcan.

EN 1738, le sommet de Coto-Paxi, par mesure géométrique, étoit, de cinq cens toises, au moins, plus haut que le pied de la neige permanente. La flamme du Volcan s'élevoit autant; au-dessus de la cime de la Montagne, que son sommet excédoit la hauteur du pié de la neige. Cette mesure comparative a été confirmée par M. de Maënza, qui étant alors à quatre lieues de distance & spectateur tranquille du phénomène, put en juger avec plus de sang froid que ceux dont la vie étoit exposée au danger de l'inondation. Quand on en rabattroit un tiers, il resteroit encore plus de 300 toises, ou 1800 piés, pour la hauteur de la flamme. Cependant la surface supérieure du cône tronqué, dont la pointe a été emportée par les anciennes explosions, avoit, en 1738, sept ou huit cens toises de diametre. Cette vaste bouche du Volcan s'est visiblement étendue, par les éruptions postérieures de 1743 & 1744; sans parler des nouvelles bouches qui se sont ouvertes en forme de soupiraux, dans les flancs de la Montagne. Il paroît donc très probable à M. de la Condamine, qu'avant que cet immense foyer se soit si fort accru & multiplié, dans le tems par exemple de la première Mine, qui fit sauter un quart de la hauteur de Coto-Paxi, la flamme, réunie en un seul jet, dûit être dardée avec plus d'impétuosité, & par conséquent pût s'élever encore plus haut que dans le dernier embrasement. Quelle doit avoir été la force, qui fut alors capable de lancer à plus de trois lieues, de gros quartiers de rocher, témoins existans d'un fait qui semble passer les bornes de la vraisemblance, parceque nous connoissons peu la Nature? L'Académicien vit un de ces éclats de rocher, plus gros qu'une chaumière d'Indien, au milieu de la Plaine, sur le bord du grand chemin, proche de *Malhalo*, & le jugea de douze ou quinze toises cubes; sans pouvoir douter qu'il

qu  
ro  
ce  
  
plu  
me  
Co  
la  
dre  
ce  
qu  
à l  
d'é  
ne  
& v  
Cel  
Ha  
fut  
C  
& s  
laqu  
aux  
avec  
cis  
rem  
fons  
table  
L  
face  
diam  
quée  
été  
les  
avec  
ils fu  
au m  
ligne  
& ri  
term  
cent  
la tr  
cent  
Po  
com  
  
(2)  
X

qu'il ne fût sorti de ce gouffre comme les autres, parceque les traînées de roches de même espece forment, en tout sens, des rayons qui partent de ce centre commun.

DANS l'incendie de 1744, les cendres furent portées jusqu'à la Mer, à plus de quatre-vingts lieues. Ce fait n'est plus étonnant, s'il est vrai, comme on l'a publié, que les cendres du Mont Etna volent quelquefois jusqu'à Constantinople : mais, ce qui est plus nouveau, celles de Coto-Paxi, dans la même occasion, couvrirent les terres jusqu'à ne plus laisser voir la moindre trace de verdure dans les campagnes, à douze & quinze lieues de distance, du côté de Riobamba; & ce voile, qui dura un mois, & plus en quelques endroits, fit périr un prodigieux nombre de Bestiaux. Quatre lieues à l'Ouest de la bouche du Volcan, la cendre avoit trois ou quatre pouces d'épaisseur. Cette pluie de cendre avoit été précédée immédiatement d'une pluie de terre fine, d'odeur désagréable, & de couleur blanche, rouge & verte, qui avoit été devancée elle-même par une autre, de menu gravier. Celle-ci fut accompagnée, en divers endroits, d'une nuée immense de gros Hanneçons, de l'espece qu'on nomme *Ravets* dans nos Isles : la Terre en fut couverte en un instant, & ils disparurent tous avant le jour (z).

CE fut en 1742, le 6 de Juillet, que M. de la Condamine fit incruster & sceller dans un marbre, avec trois crampons, une regle de bronze sur laquelle étoit marquée la longueur du Pendule à secondes, qui avoit servi aux opérations. Il avoit déjà fait graver sur le même marbre, de concert avec MM. Godin & Bouguer, une Inscription latine, qui contenoit le précis de leurs diverses Observations dans la Province de Quito, & que nous remettons à l'Article où nous avons promis quelques éclaircissemens sur le fond de leur travail. Mais le seul mécanisme de ce monument offre un tableau singulier.

LA face antérieure de la regle, qui étoit dans le même plan que la surface extérieure du marbre, se terminoit par deux cercles, d'un pouce de diametre. La distance mutuelle des centres de ces deux cercles étoit marquée par une ligne droite, tirée d'un centre à l'autre. Cette ligne avoit été rendue égale à la longueur du Pendule à secondes à Quito: & afin que les deux centres, ou les points qui la terminoient, ne s'effaçassent point avec le tems, par rouille ou par quelque accident, & que même en ce cas ils fussent toujours aisés à retrouver, M. de la Condamine avoit fait entrer au milieu de chaque cercle un clou d'argent, en vis à tête perdue, d'une ligne de diametre; & au centre de chaque clou il avoit enté pareillement & rivé une aiguille d'or, sur la coupe de laquelle étoit marqué le point qui terminoit la mesure. Ainsi les deux points extrêmes servoient chacun de centre à trois surfaces circulaires concentriques, l'une d'or, l'autre d'argent, la troisième de bronze, dont une seule suffisoit pour faire retrouver le centre s'il venoit à s'effacer. (a).

Pour graver l'Inscription sur la pierre, l'Ouvrier qu'on avoit indiqué comme le plus habile, étoit un Indien, Sculpteur en bois, qui ne savoit pas

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1742.

Ses étranges  
effets.

Inscription  
placée au Col-  
lege des Jé-  
suites de Qui-  
to.

Combien el-  
le coûta de  
soins à M. de  
la Condamine.

(z) Pp. 160 & précéd.

XIX Part.

(a) Pag. 162.

Q 9 9



par la résolution que Dom Pedro Maldonado avoit prise de l'accompagner; quoiqu'ensuite elle parût un peu refroidie par divers obstacles. Enfin la fièvre étant inébranlable, il se hâta de finir ses affaires & de disposer de ce qu'il ne pouvoit emporter dans sa route. Cette disposition devient intéressante, par la qualité des objets. „ Le 17 d'Août (dit-il.) je terminai „ un marché qui me tenoit fort au cœur: le Quart-de-cercle, de trois piés „ de rayon, qui m'avoit servi à toutes mes opérations, & dont je venois „ de faire encore usage à Pichincha, étoit d'une construction ancienne; „ mon petit Quart-de-cercle, de 12 pouces de rayon, me suffisoit pour „ observer en chemin les Latitudes, avec toute la précision nécessaire dans „ les usages Géographiques; & le grand étoit d'un transport très embarrassant, comme je l'avois éprouvé, surtout en arrivant à Quito par la Province d'Esmeraldas. Il m'eut fallu deux Mulets pour porter la caisse de „ l'instrument & celle de son pié, pendant deux cens lieues d'un chemin „ très difficile jusqu'au lieu de l'embarquement. Un Chanoine de Quito, „ qui avoit un goût très vif pour les Machines, fit l'acquisition de cet instrument; je le lui vendis quinze cens livres, au profit de l'Académie, „ qui ne l'avoit acheté que neuf cens, à l'Inventaire du Chevalier de *Louville*. J'ai su depuis qu'après la mort de ce Chanoine il étoit passé au „ P. *Magnin*, Jésuite & capable d'en faire un bon usage. Ce Pere, alors „ Missionnaire, & Curé de Borja, de qui j'ai tiré beaucoup de lumières „ sur la Topographie de Maïnas, est aujourd'hui Professeur en Droit Canon à Quito, & Correspondant de l'Académie des Sciences. La Pendule du célèbre *Graham*, que M. Godin avoit apportée de Londres, est „ tombée en aussi bonne main: elle appartient aujourd'hui au P. *Terol*, „ Recteur du College & de l'Université des Dominicains de Quito, digne „ par son goût & son rare talent pour les Ouvrages d'Horlogerie, de posséder ce Chef-d'œuvre. C'est ainsi que dans un Pays, où les Sciences „ & les Arts sont peu cultivés, un petit nombre de Personnes sont les „ dépositaires de ce feu sacré (d)”.

AVANT que de quitter absolument la Province de Quito, M. de la Condamine se concerta, avec M. Bouguer, pour leurs dernières observations correspondantes. Ensuite s'étant séparé de son Collegue pour ne le revoir qu'en France, il croyoit toucher au moment de son départ, il étoit prêt à monter à cheval, lorsqu'il fut arrêté par un accident cruel, dont il ne se rappelle point encore le souvenir sans émotion. „ Au milieu du jour, „ (dit-il.) rentrant chez moi, d'où je m'étois absenté quelques instans pour „ hâter mes Muletiers, je trouvai la porte de mon Cabinet forcée, & je „ ne vis plus une Cassette que j'avois laissée sur ma Table, qui contenoit „ avec l'argent destiné pour mon voyage, tous mes Journaux d'observations & mes calculs de la Méridienne mis au net. J'avoue que je fus „ près de me livrer au désespoir, & que je ne fais ce qui me seroit arrivé, „ si les mouvemens que je me donnai, le Monitoire que j'obtenois, & qui fut publié le jour même, la vivacité du Corréjidor en ma faveur, enfin „ la promesse que je fis d'abandonner les especes & quelque Vaisselle d'ar-

(d) P. 170.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.  
1742.

Il se détermine à les exécuter.

Comment il dispose des instrumens qu'il ne pouvoit emporter.

Vol de ses  
Papiers les  
plus précieux.



DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1742.

Comment ils  
lui font ren-  
dus.

Ses conven-  
tions avec M.  
Maldonado.

Sa route par  
les Ceneguetas.

Il fait de  
nouvelles ob-  
servations à  
Tarqui.

gent (e) qui faisoit partie du vol, ne m'eussent procuré la restitution de presque tous mes papiers, environ quarante heures après le vol. Le 2 de Septembre, au point du jour, je les vis en liasse, sur le bord d'une Fontaine, dans la cour de la Maison où je logeois: cette vue me rendit le calme. Je les visitai; & retrouvant ce qui m'étoit le plus précieux, je ne remarquai pas d'abord qu'il y manquoit deux livrets originaux de mes Observations. Je soupçonne que les noms de Pichincha & de Coto-Paxi qu'on avoit pû remarquer au titre de quelques pages, empêchèrent que la restitution ne fût complete: sans doute on crut y trouver des éclaircissmens au sujet des Mines d'or, que bien des gens regardoient comme le but secret de tous nos Voyages sur les Montagnes (f).

Cet accident ayant retardé le départ de l'Académicien jusqu'au 4 de Septembre, il prit sa route par la *Cienega*, Terre considérable du Marquis de Maënza, à quatre lieues de Coto-Paxi; de-là par *Hambato*, pour rendre en passant une visite à Dom Pedro Maldonado dans ses Terres. Il le trouva dans l'incertitude sur leurs vues communes, qu'il faisoit dépendre des ordres du Viceroi: mais, supposé qu'il reprit leur premier arrangement, ils convinrent qu'il s'embarqueroit sur la Riviere de *Bobonaça*, dans la Province de *Canelos*, qui n'étoit pas éloignée de chez lui, pour descendre par cette Riviere dans celle de *Pastaca*, & de celle-ci dans le *Marañon*. Leur rendez-vous, dans cette supposition, fut le Bourg de la *Laguna*, Chef-lieu des Missions Espagnoles de *Mainas*, où le premier arrivé devoit attendre l'autre; & l'on verra qu'ils s'y rejoignirent heureusement. M. de la Condamine avoit à faire, en chemin, quelques observations à Tarqui, d'où il se propoisoit de prendre du côté du Sud par *Jaën de Bracamoros*, & de s'embarquer au Port le plus voisin. Il prit sa route par le pié des hauteurs de l'*Afluay* vers l'Ouest, pour connoître un Pays qu'il n'avoit pas encore vu; curiosité qui lui coûta cher. Jamais, dit-il, un chemin ne mérita mieux son nom, que celui de *las Ceneguetas*, qui signifie les *Bourbiers*. Il y passa des nuits, où sans souffrir de froid il regretta celles de l'*Afluay*, qui avoient mis sa patience à l'épreuve dans un autre tems.

LES opérations à Tarqui furent plus longues qu'il ne l'avoit prévu, & le lieu de son séjour y étoit fort triste. C'étoit un Bâtiment à rez-de-chaussée, semblable à une Ferme, comme le plus grand nombre des Maisons de campagne du Pays: celle-ci étoit située à l'extrémité australe du Vallon, dans un enfoncement qui n'avoit qu'une seule issue. Un cercle de Montagnes, dont la Maison touchoit le pié, y bornoit la vue de tous côtés, sans donner aucun abri. Pendant le cours de son travail, les vents y furent continuels & violens. On y ressentoit presque toujours, surtout la nuit, assez de froid pour avoir besoin de feu. Il y pleuvoit des semaines entières, sans interruption. Les tremblemens de terre n'y étoient pas moins fréquens que les

(e) Il y avoit dans la même Cassette, plusieurs pendans d'oreilles & de narines des anciens Péruviens, d'un or fort bas, allié sur cuivre; de petits ouvrages délicats, d'un or très fin, trouvés près de la Riviere de Sant-

Iago; quelques émeraudes percées à jour, &c.  
(f) Pag. 173. Ce n'étoit pas la première fois qu'on eût volé M. de la Condamine. Il en compte trois autres.

orages. Deux Indiens y furent tués par le tonnerre, presque sous les yeux de l'Académicien, & une de ses Mules en fut écrasée. D'ailleurs il ne pouvoit tirer les nécessités de la vie que de Cuença, qui en est à cinq grandes lieues, séparé par cinq Rivières, qu'il falloit passer à gué, & deux avec beaucoup de danger. Ce fut dans ce lieu que M. de la Condamine passa sept mois, les trois premiers avec M. de Morainville, & le reste du tems, sans autre compagnie que celle de quelques livres Espagnols. Il faisoit du jour la nuit, pour ne perdre aucune observation. Mais tandis qu'il ne ménageoit pas ses peines, dans l'opinion que M. Bouguer en prenoit de correspondantes à *Cochequi*, il apprit que cet Académicien étoit en chemin depuis six semaines par la route de Carthagene. D'un autre côté, ayant reçu des nouvelles de Dom Pedro Maldonado, qui s'étoit enfin déterminé à prendre celle de la Rivière des Amazones, & qui donnoit encore la Laguna pour rendez-vous, il ne pensa qu'à son départ.

CUENÇA étoit l'unique lieu où il pût se fournir des commodités nécessaires à son voyage. Il y fallut paroître plusieurs fois, au risque de n'y être pas vu de bon œil par les Parens & les Amis de ceux qui avoient eu part au meurtre de M. Seniergues, & qui ne pouvoient lui pardonner l'Arrêt qu'il avoit obtenu. Dans ces courses il avoit à passer plusieurs gués; & les Rivières étoient prodigieusement enflées. Tous les tours qu'il prit ne purent lui faire éviter un gué, qui avoit à peine six toises de large, & qu'il connoissoit: mais la Rivière avoit charité tant de sable & de vase, que son Cheval s'y enfonçant de plus en plus, par les efforts mêmes qu'il faisoit pour s'en tirer, il fut obligé de se jeter à l'eau, pour le dégager en le soulageant. Le même jour, la Mule qui portoit sa malle, étoit tombée du haut d'une Berge dans la Rivière, & ne s'en étoit tirée que pour retomber peu après dans une Mare: les livres & les papiers furent pénétrés d'eau.

MALGRÉ les mauvaises dispositions que M. de la Condamine pouvoit supposer aux Habitans de Cuença, il y occupa une maison qu'une personne (g), dont il étoit à peine connu, lui avoit offerte, & dont il ne put lui faire accepter le loyer. Cette civilité, à laquelle il s'attendoit peu, lui fait remarquer „ que la vertu de l'hospitalité, aujourd'hui presque bannie de „ l'Europe, semble réfugiée dans le Nouveau Monde. On fait (dit-il,) „ qu'elle étoit en honneur dans l'Ancien; mais l'affluence des Hôtes, le „ nombre des Aventuriers, & la facilité de se procurer pour de l'argent „ toutes les commodités de la vie dans les grandes Villes, ont dû y faire „ plutôt sentir les inconvéniens d'un usage qui faisoit tant d'honneur à l'humanité (h).

COMME il nous reste à donner la Relation du Voyage par la Rivière des Amazones, que M. de la Condamine a publiée à part, & qui commence à son départ de Cuença, nous ne le quittons ici, que pour le faire reparoître avec une nouvelle distinction dans d'autres articles.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

M. DE LA  
CONDAMINE.

1743.

Danger qu'il  
court en pas-  
sant une Ri-  
vière à gué.

Il se loue de  
l'Hospitalité  
des Créoles  
du Pérou.

On promet  
de le repren-  
dre à Cuença,  
pour son  
Voyage par  
la Rivière des  
Amazones.

(g) Dom Francisco Varfallo, Commissaire du Tribunal de la Cruzada.

(h) Pag. 182.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PÉROU.

LE VELEN  
ET LA ROSA.

INTRODUC-  
TION.

*Voyages du Velen & de la Rosa ; du Pérou au Chili,  
par les Iles de Juan Fernandez.*

QUOIQ'ON n'ait rien négligé dans l'extrait de divers Journaux, tels particulièrement que ceux de Dampier & de M. Anson, pour donner quelque idée de la Navigation sur les Côtes du Pérou, & qu'on se soit attaché dans les mêmes Articles à faire connoître la plupart des Iles de la Mer du Sud, on conçoit qu'il y a d'autres lumieres à tirer des Espagnols, qui sont depuis si longtems en possession de cette partie de l'Amérique Méridionale, & qui joignent tous les jours de nouvelles Observations à celles de leurs Ancêtres. Comme c'est dans cette vue qu'on a déjà suivi quelques-uns de leurs Voyageurs depuis Panama jusqu'au Callao, on se gardera bien de supprimer un autre Voyage, qui n'offre pas moins d'instruction, depuis le Callao jusqu'à l'extrémité du Chili. Deux Frégates Espagnoles, la *Nuestra Señora de Velen*, & la *Rosa*, équipées au Callao en 1742, pour garantir les Côtes du Chili de l'invasion des Anglois, mirent à la voile le 4 Décembre de la même année (a). Les Iles de Juan Fernandez ayant toujours été la principale retraite de ces Ennemis du Commerce Espagnol, les deux Commandans prirent d'abord le parti de les reconnoître ; & leurs remarques éclairées forment un supplément fort avantageux pour la connoissance de ces deux Iles (b).

1743.

Navigation  
du Callao aux  
Iles Fernan-  
dez.

Observations  
nautiques.

EN gouvernant depuis Sud-Ouest-quart-Ouest, jusqu'à Sud-quart-Sud-Ouest, avec des vents, tantôt forts, tantôt foibles, & quelquefois interrompus par des calmes de peu de durée, suivis de bouffées courtes aussi, on se vit le 27 par les 33 degrés de Latitude, un peu plus de 15 degrés à l'Ouest du Callao, & le 7 Janvier 1743, vers trois heures du soir, on découvrit l'Ile d'*Afuera* de Juan Fernandez. Le 8, à onze heures du matin, on eut la vue de celle qui se nomme de *Tierra*.

DEPUIS le Callao jusqu'à la hauteur du Tropique, on avoit eu des vents foibles, mêlés de calmes fort courts ; mais depuis le Tropique les vents furent plus constans & plus frais. Ils soufflent toujours du côté de Sud-Est, & ne tournent au Sud-Ouest qu'à 15 ou 20 degrés, ou plus même, à l'Occident du Callao. Quand on veut prendre ces vents, il faut s'éloigner de la Côte jusqu'à ce qu'on les ait rencontrés, avec cette observation néanmoins, qu'en certains tems on doit moins s'en écarter que dans d'autres : mais c'est un soin qui ne regarde que l'Été, & l'on remarquera bientôt que l'Hiver demande une autre maniere de gouverner. Ordinairement le Ciel de ces Mers est tellement embrumé, qu'on est quelquefois quatre ou cinq jours sans pouvoir prendre hauteur. Les Marins appellent ces nuages *Sures pardos* (c), & croient qu'ils annoncent des vents frais & constans, sans aucun mélange de

(a) Elles étoient commandées par Dom Georges Juan & par Dom Antoine d'Ulloa. On verra, dans un autre Article, comment ce Voyage se trouva mêlé à leurs autres

occupations.

(b) Voyez d'ailleurs le Journal de M. Anson, au Tome XV.

(c) Vents du Sud gris.

calmes. En Eté on voit souvent à l'Horifon un nuage épais & noir, mais dont les suites n'ont rien de dangereux: elles se réduisent à rendre le vent plus frais, & à quelques petites pluies, qui ne durent pas plus de quatre ou cinq minutes. Le nuage n'est pas plutôt formé, que, suivant le langage des Marins, il commence à ouvrir l'œil; c'est-à-dire qu'il creve, pour faire place à la clarté, du même côté de l'Horifon où il s'étoit formé. Ces Bourafques arrivent le plus ordinairement depuis le 17 ou 18<sup>e</sup> degré de Latitute.

DANS le cours de Décembre & des trois mois fuivans, les Bonaces font ordinaires aux environs du Tropique, c'est-à-dire depuis les 14 & 15 degrés jusqu'aux 26 ou 28, & plus fréquentes en certaines années qu'en d'autres. Elles font rares dans le voisinage de la Côte, parceque les vents de terre fraîchiffent un peu, & toujours du Sud-Est à l'Est-Sud-Est. Anciennement, jusqu'à ces derniers tems, les Voyages du Callao au Chili étoient si longs, qu'ils demandoient une année entiere pour aller & revenir. Comme on n'osoit s'éloigner de la Côte, on étoit réduit sans cesse à louvoyer, sans compter la nécessité d'entrer dans tous les Ports pour faire des vivres. Un Pilote Européen, faisant Voyage suivant la méthode ordinaire, reconnut que la Mer venoit de l'Ouest & Sud-Ouest; d'où il conclut que les vents, dont il est question, regnoient plus loin. Dans un second Voyage, il se laissa dériver, pour en tirer avantage; & les ayant rencontrés, il arriva au Chili en un peu plus de trente jours: diligence inouïe jusqu'alors. L'étonnement qu'on en eut fit croire fort sérieusement qu'il s'étoit aidé d'un secours surnaturel; & l'Inquisition le fit arrêter en qualité de Sorcier. Sa justification fut son Journal. On reconnut que pour faire le Voyage avec le même succès, il n'étoit besoin que de s'éloigner de la Côte; & sa méthode est devenue celle de tous les Navigateurs.

LES Mers font paisibles dans toute cette traversée. Quelquefois elles viennent du Sud-Est, ou du Sud, ou de l'Est, qui font les côtés d'où les vents soufflent; d'autres fois, elles partent du Sud-Ouest & de l'Ouest, surtout à 10 ou 12 degrés de la Côte: près des Iles de Juan Fernandez, elles font plus grosses & plus fortes. Leur cours est assez sensible, puisqu'en partant du Callao, on ne peut s'en éloigner de six degrés sans s'appercevoir qu'elles courent au Nord. Depuis les 16 jusqu'aux 20 degrés de Latitude, elles font imperceptibles; mais au-delà, elles vont, avec plus de force, au Sud ou au Sud-Ouest; & beaucoup plus en Hiver qu'en Eté. Ensuite elles se maintiennent, avec égalité, jusqu'aux 38 ou 40 degrés.

A 34 degrés 30 minutes de Latitude, & 4 degrés 10 minutes à l'Occident du Callao, on rencontre une lisière d'eau verdâtre, qui court Nord-Sud, & qui dure un peu plus de trente lieues. Elle doit s'étendre à une grande distance dans cette Mer, puisqu'on la trouve sous toutes les Latitudes, jusqu'à la Côte de Guatimala dans la Nouvelle Espagne; mais elle ne fuit pas toujours le même Méridien; &, suivant la remarque de tous les Bâtimens qui vont droit à Chiloe ou à Valdivia, elle s'éloigne vers le Nord-Ouest, comme de la Latitude de Juan Fernandez.

ON voit, dans cette traversée, à une fort grande distance de la Côte,

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

LE VELEN  
ET LA ROSA.

1743.

Comment le  
Voyage du  
Pérou au Chi-  
li a été rac-  
courci.

Propriétés  
de cette Mer.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

LE VELEN  
ET LA ROSA.

1743.

Oiseaux  
nommés Par-  
delas, & ce  
qui les rend  
singuliers.

Oiseaux  
nommés Al-  
mas de Mac-  
stre.

Quelles sont  
les tempêtes  
de la Mer du  
Sud.

Etranges  
effets des  
vents du  
Nord dans  
cette Mer.

des Oiseaux, que cette propriété rend fort singuliers. Ils se nomment *Pardelas*. Leur grosseur est à-peu-près celle d'un Pigeon; ils ont le corps long, le cou fort court, la queue proportionnée, les ailes longues & minces. On en distingue deux especes; l'une grise, d'où leur vient leur nom (d); l'autre noire: leur différence ne consiste que dans la couleur. On voit aussi, mais à moins de distance, un autre Oiseau, que les Espagnols nomment *Alma de Maestre*, blanc & noir, la queue longue, & moins commun que les *Pardelas*. Il ne paroît gueres que dans le gros tems, & c'est de-là qu'il tire son nom. A dix ou douze lieues des Iles Fernandez, on rencontre quelquefois des Baleines; & quelques lieues plus loin, on est surpris de voir des Loups de Mer, qui dans d'autres lieux ne s'écartent pas si loin de la Terre.

Le nom de *Pacifique*, qu'on a donné à cette Mer, lui convient effectivement entre les Tropiques; mais depuis les 20 ou 23 degrés de Latitude, les tempêtes n'y sont pas moins fréquentes ni moins fortes que dans les Mers de l'Europe; & plus on avance au-delà de cette hauteur, plus on leur trouve de violence. L'Hiver y commence au même tems qu'à Lima & dans les Vallées; c'est-à-dire au mois de Juin, pour durer jusqu'en Novembre: mais sa plus grande rigueur ne passe point le mois d'Août & de Septembre. Dans cet intervalle, on n'y est jamais en sûreté contre les tempêtes; & souvent elles surprennent lorsqu'on y pense le moins. Au-delà des 35 à 36 & 40 degrés de Latitude, l'Hiver arrive plutôt: il commence au mois d'Avril, & finit aussi plus tard. Aussitôt qu'il commence, les vents du Nord se font sentir à la hauteur de 20 degrés. Ce ne sont pas des Vents alisés, comme ceux du Sud, & leur regne n'est jamais égal. Au milieu de l'Hiver, ce sont des rafales, d'une violence terrible, qui élèvent de très grosses lames. L'air se couvre de nuages: & les vapeurs dont le Ciel est chargé se convertissent en pluies fort menues, qui ont la même durée que le Vent. Tandis qu'il est au Nord, & dans toute sa force, sans aucune apparence qu'il doive changer, il faute tout-d'un-coup à l'Ouest, & n'en est pas moins impétueux. Ce changement subit ne laisse pas d'être annoncé par une petite clarté, qui paroît de ce côté-là dans l'horison; & dès qu'elle se fait voir, on peut compter, qu'en moins de sept ou huit minutes elle sera suivie d'une seconde rafale. Ainsi, chaque fois qu'on essuie la fureur de ce Vent de Nord, il faut observer avec beaucoup d'attention son passage du Nord à l'Ouest, & se tenir prêt pour la manœuvre; car il seroit dangereux pour un Vaisseau d'être surpris avec ses voiles orientées ou à la cape. Quelquefois les rafales qui viennent par le Nord se calment subitement: mais si le vent n'a pas passé à l'Ouest, elles ne tardent pas à recommencer avec plus de force.

La durée de ces bourasques est très incertaine. Les Pilotes de cette Mer prétendent que le vent de Nord souffle vingt-quatre heures; qu'ensuite il faute à l'Ouest, & qu'il s'y soutient deux ou trois heures avec force, accompagné de pluies qui l'abattent; que de-là il tourne au Sud-Ouest, où il devient tout-à-fait doux. L'expérience des deux Vaisseaux se trouva

(d) C'est un diminutif de *Parda*, qui signifie grise en Espagnol.

contraire à cette opinion: mais ce qu'ils vérifièrent, comme tous les Pilotes, c'est qu'à proportion de la hauteur, les bourasques sont plus ou moins longues & plus ou moins fortes. Depuis 20 degrés, par exemple, jusqu'à 30, elles sont moins violentes & moins longues, que depuis 30 jusqu'à 36 & au-delà. Ces vents n'ont point de période fixe: quelquefois, leur intervalle est de huit jours, & quelquefois plus. En Hiver, ils sont encore plus irréguliers; & presque toujours ils arrivent sans être attendus.

LES Pilotes de cette Mer ont observé, depuis longtems, que lorsque le vent de Nord doit souffler, on voit, un ou deux jours auparavant, voltiger sur la Côte & autour des Vaisseaux, une espèce d'oiseaux de Mer, qu'ils nomment *Quebrantahueffos* (e), & qui ne paroissent gueres dans un autre tems. On les voit s'abaïsser & se soutenir sur les lames, sans s'éloigner d'un Navire, jusqu'à ce que le tems soit calme. Il est assez étrange qu'à l'exception de ce tems, ils ne se montrent ni sur l'eau, ni sur la terre, & qu'on ne sache point quelles sont les retraites d'où ils accourent si ponctuellement, lorsqu'un instinct naturel leur fait sentir que le tems doit changer. Cet Oiseau est un peu plus grand que le Canard. Il a le cou gros, court & un peu courbe; la tête grosse, le bec large & peu long, la queue petite, le dos élevé, les ailes grandes, les jambes petites. Les uns ont le plumage blanchâtre, tacheté de brun obscur: d'autres ont tout le jabot, la partie intérieure des ailes, la partie inférieure du cou & toute la tête, d'une parfaite blancheur, mais le dos & la partie supérieure des ailes & du cou, d'un brun tirant sur le noir; aussi les distingue-t-on par le nom de *Lomos prietos* (f). Ils passent pour les plus surs avant-coureurs du gros tems.

ON observe encore qu'on est particulièrement exposé aux vents du Nord, dans les mêmes latitudes, quand ceux du Sud ont toute leur force depuis les 20 degrés de latitude du Sud jusqu'à la Côte de Panama, parce que ce tems est celui de l'Hiver, & que le vent du Nord ne souffle alors que depuis les vingt degrés & au-delà, mais jamais vers l'Equateur; que de même, pendant que les brises durent sur la Côte de Panama jusqu'à l'Equinoxial, ces vents ne se font point sentir dans tout le reste de la Mer du Sud, & qu'il n'y regne que ceux du Sud: enfin, qu'à la distance de trente ou quarante lieues, sur les Côtes du Chili, tandis que les bourasques du Nord se font sentir dans un Parage, le vent de Sud fraîchit dans un autre.

MAIS venons aux éclaircissemens que nous avons promis sur les Iles Fernandez. Suivant les Espagnols, elles appartiennent par leur situation & leur voisinage, au Royaume de Chili: on en compte deux; l'une qu'ils distinguent de l'autre par le nom additionnel d'*Afuera*, qui signifie *dehors*, parce qu'elle est plus loin à l'Occident; l'autre plus à l'Est, & par conséquent plus proche du Continent, que cette raison fait nommer *la Tierra*, c'est-à-dire *la Terre*. La première n'a qu'une lieue de longueur. Sa figure est ovale: c'est proprement un Ecueil, ou une Montagne fort élevée sur la surface des flots, & si escarpée, qu'elle en est presque inaccessible. Du sommet, on voit descendre plusieurs gros torrens; l'un desquels, après avoir fait plusieurs cascades sur les rochers au Sud-Ouest de l'île, se précipite

(e) C'est-à-dire *Briseurs d'os*. (f) *Dos noirátras*.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

LE VELEN  
ET LA ROSA.  
1743.

Oiseaux  
nommés Que-  
brantahues-  
fos, & leurs  
propriétés  
singulieres.

Vents alter-  
natifs.

Noms que  
les Espagnols  
donnent aux  
Iles Juan Fer-  
nandez.

Remarques  
sur leur gran-  
deur & leurs  
propriétés.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

LE VELEN  
ET LA ROSA.

1743.

Vertu de  
l'eau de  
leurs Mon-  
agnes.

Trois espe-  
ces de Loups  
marins.

dans la Mer avec tant de force, qu'on en distingue l'écume à plus de trois lieues. Dom Juan met l'Île d'Afuera, par les 3 degrés 20 minutes à l'Occident du Méridien du Callao, & son Collegue, à 3 degrés 37 minutes. Ils comptent tous deux trente-quatre lieues de distance, entre les deux Îles.

CELLE de la Tierra est à quatre cens quarante lieues marines du Cap de Horn. Sa plus grande longueur est de trois à quatre lieues de l'Est à l'Ouest; & quoiqu'elle soit presque entièrement couverte de Montagnes, elle a de petites Plaines dans les intervalles. Dans ses Forêts, qui sont fort épaisses, les arbres sont d'un bon bois; il s'en trouve qui portent du Piment, semblable à celui de Chiapa dans la Nouvelle Espagne. Les Vallons & les Collines produisent une sorte de paille, semblable à celle de l'avoine, & plus longue que la hauteur d'un Homme. L'eau qui coule des Montagnes est très fine, fort légère, & propre à guérir toutes sortes d'indigestions. Elle excite l'appétit. Il se trouve, dans l'Île de Tierra, diverses sortes de Chiens, que les Vicerois du Pérou & les Présidens du Chili y ont fait mettre, pour détruire les Chevres, dans la vue d'ôter cette ressource aux Ennemis de l'Espagne. On n'y voit presque point d'Oiseaux; & ceux qu'on y voit, sont tout-à-fait noirs. Il est probable que les deux Îles en ont un grand nombre, en Hiver, qui s'en éloignent au commencement de l'Été, pour aller passer cette saison dans d'autres lieux. Les Montagnes de la Tierra sont d'une hauteur médiocre, & toutes leurs croupes sont couvertes d'arbres du côté du Nord. Celles du Sud n'en ont que dans leurs Vallées; ce qu'on attribue à la violence des vents continuels du Sud, qui ne les laisse pas croître. On ne voit, dans toute l'Île, aucun de ces arbres fruitiers, qui sont si communs en Amérique. L'air y est froid, & les chaleurs mêmes de l'Été n'y sont pas incommodes. On se dispense de donner, après Dom d'Ulloa, la description de ses trois Ports, qui n'ajouteroit rien à celle qu'on a lue dans le Journal de M. Anson.

L'ÎLE d'Afuera n'ayant ni Baie ni Port, les grands Vaisseaux n'y abordent jamais. Ses Plages sont remplies de Loups marins, dont on nous apprend ici à distinguer trois especes. C'est une connoissance échappée à tous les Voyageurs, qui ont traité le plus soigneusement de la nature de ces Animaux. Les uns sont d'un poil brun cendré, & n'ont pas plus d'une aune de longueur. Les seconds, longs d'environ neuf piés, sont plus bruns encore. Les troisiemes ont deux toises de long, & le poil cendré blanc (g). A l'égard de leur figure & de leurs propriétés, l'Auteur s'écarte peu du témoignage de M. Anson & des autres Voyageurs. Il ajoute seulement que la troisieme espece, qui est celle des plus grands, est appelée par quelques-uns, *Lions marins*, & que les Espagnols du Continent leur donnent le nom de *Loups d'huile*. Le premier de ces deux noms, continue-t-il, vient de leur poil, qui ressemble assez à du crin; & le second de leur graisse, dont on tire beaucoup d'huile: mais il avoue que leur figure approchant beaucoup de celle des Loups, & n'étant pas différente de celle des autres Loups marins, ce dernier nom est celui qui leur convient le mieux.

(g) N'est-il pas possible que le Voyageur Espagnol ait pris une différence d'âge pour une différence d'especes?

Les Chiens des deux Iles, quoique sortis de races Espagnoles, ont la propriété singulière de ne jamais aboyer. Les Matelots des deux Vaisseaux en prirent quelques-uns, qu'ils portèrent à bord, & qui ne japperent que lorsqu'ils entendirent japper des Chiens domestiques; encore les imitoient-ils mal, comme s'ils eussent appris quelque chose qui ne leur étoit pas naturel.

ENTRE plusieurs especes de Poissons, qui abondent dans les deux Iles, les Espagnols en ont observé deux, qu'on ne voit dans nul autre endroit de la Mer du Sud; l'une est la Morue, qui, sans être exactement semblable à celle qu'on pêche sur le Banc de Terre-neuve, en approche extrêmement: il s'en trouve de toute grandeur, jusqu'à trois & quatre piés de long. L'autre espece est un Poisson tout-à-fait semblable au *Tollo*, mais plus délicat: il a une sorte d'ergot recourbé & triangulaire, quoique rond proche du dos, & pointu par le bout. L'ergot est fort lisse, & de la dureté d'un os. Ce qu'on nomme sa racine est une substance un peu molle, & spongieuse; soit qu'on le regarde comme un os, ou comme une simple arrête, c'est un remède admirable pour tous les maux de dents, sans autre embarras que d'en appliquer la pointe au siege de la douleur: elle cause bientôt un assoupissement, après lequel on se trouve parfaitement guéri.

LES Espagnols demeurèrent à l'ancre dans la Baie de Tierra, jusqu'au 22 de Janvier. Ils en parcoururent toutes les parties, en observant avec soin les lieux où les Anglois avoient eu leurs Habitations; dans l'espérance d'y trouver quelque marque secreete, qu'ils pouvoient avoir laissée pour avis à d'autres Corsaires de leur Nation, qui devoient les suivre dans cette Mer. Un Navire Marchand, dépêché par le Président du Chili, quelques mois avant l'arrivée des deux Frégates, avoit trouvé deux Flacons, dont chacun contenoit une lettre en chiffre. Mais les gens des deux bords ne découvrirent que les pieux, qui avoient servi aux Baraques de leurs Ennemis, & plusieurs petits Ponts, qu'ils devoient employer à traverser les crevasses. L'exemple de Dom Segurola n'empêcha point les deux Commandans de remettre à la voile, le 22 au soir, pour faire route vers l'île *Sainte Marie*, où ils arriverent le 5 de Février. A dix ou douze lieues de cette Ile, ils avoient découvert la Pointe de *Carnero*: ensuite, ayant mis en travers, ils avoient vu la Pointe de *Rumena* au Sud-quart-Sud-Est, à quatre lieues de distance; celle de *Lavapies*, à deux lieues Est-quart-Nord-Est; celle du Sud de l'île, à quatre lieues Nord-Est; celle du Nord, au Nord-Nord-Est; & un écueil, qui paroît plus avancé dans la Mer, au Nord-quart-Nord-Est. Dans cette situation, ils se contenterent de faire reconnoître l'île par leur Chaloupe. Elle est à trente-sept degrés trois minutes de Latitude. Dom Juan la trouva plus Orientale qu'*Afuera*, de sept degrés onze minutes; & Dom d'Ulloa, quatorze minutes de moins.

A la distance d'une lieue & demie, au Nord-Ouest de l'île, on trouve un Ecueil fort haut & fort escarpé, environné de Brisans. Plus loin, d'une autre lieue & demie, on rencontre une Basse, dont on voit les Rochers à fleur d'eau. Les Pilotes du Pays assurent qu'entre cette Basse & l'Ecueil le passage est bon, en gouvernant par le milieu du Canal, où l'on n'a pas

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

LE VRIENET  
LA ROSA.

1743.

Chiens de  
race Espagno-  
le qui n'a-  
voient point.

Deux especes  
de Poissons  
propres aux  
Iles Fernan-  
dez.

Vertu de l'u-  
ne.

Ce que les  
Anglois a-  
voient laissé  
dans l'île de  
Tierra.

île Sainte  
Marie & sa  
position.

Ecueil nou-  
vellement dé-  
couvert.





Elle dure jusqu'à ce que les vents du Sud s'établissent, & qu'ils aient soufflé deux ou trois jours: mais comme en Hiver, ils sont ordinairement interrompus par ceux du Nord, d'Ouest & de Sud-Ouest, il est difficile qu'ils dissipent tout-à-fait les brouillards. C'est un proverbe des Matelots de cette Mer, que les Vents du Nord sont *sales*; parcequ'ils excitent quantité de vapeurs; & que ceux du Midi sont *nets*, parcequ'ils chassent les vapeurs de la Terre & des Côtes (h).

ON trouve, dans cette Relation, une double table des variations de l'Aiguille, observées par Dom Antoine d'Ulloa & par Dom Georges Juan, chacun sur le Vaisseau qu'il montoit, dans la route du Callao à la Conception.

TABLE DE DOM D'ULLOA.

Latitudes Australes.		Longitudes, du Meridien du Callao.		Variations.	
Degrés.	Minutes.	Degrés.	Minutes.	Degrés N. E.	Minutes.
22	13½	351	03.	7	58.
25	37½	349	51.	9	22.
28	27.	348	46.	9	42.
32	10.	350	45½.	9	58.
32	52½	351	14.	9	06.
33	51½	352	32.	10	00.
35	06.	354	39½.	11	15.
36	57.	000	47½.	11	15.

TABLE DE DOM JUAN.

Degrés.	Minutes.	Degrés.	Minutes.	Degrés N. E.	Minutes.
12	6.	000	00.	8	52.
12	50.	359	00.	7	48.
23	00.	350	00.	6	00.
25	30.	349	15.	5	00.
27	00.	348	30.	5	15.
30	45.	349	00.	6	00.
33	30.	352	2.	7	10.

*Au-dessus de l'île de Juan Fernandez de Tierra.*

Degrés.	Minutes.	Degrés.	Minutes.	Degrés N. E.	Minutes.
33	50.	356	00.	8	30.
33	40.	000	00.	10	30.
33	45.	002	00.	10	45.

*Sur la Côte de Valparaiso.*

33	20.	005	00.	12	30.
----	-----	-----	-----	----	-----

(h) L'Auteur donne pour preuve que ces brouillards sont un effet de l'Hiver, la remarque qu'il a faite, que dans tous les parages, depuis les 20 degrés jusqu'à l'Equinoxial, où jamais le vent du Nord ne souffle, ils ne sont pas moins communs.

DIVERS VOYAGES AU PEROU.

LE VELEN. ET LA ROSA.

1743.

DIVERS  
VOYAGES AU  
PEROU.

LE VELEN ET  
LA ROSA.

1743.

Erreur des  
Cartes.

sa cause.

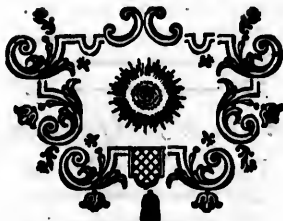
LES deux Voyageurs veulent qu'on attribue la différence sensible, qui est entre ces deux Tables, à celle des Aiguilles.

SUIVANT leurs observations, & celles du P. Feuillée, la Conception, où ils se rendirent heureusement, n'est que de 3 degrés 58 minutes plus à l'Orient que le Callao. Cependant les Cartes du Pays la supposent de 8 à 9 degrés plus à l'Orient; erreur qui vient du peu d'attention que les Pilotes font à la direction des Courans. Comme ils portent au Sud-Ouest, dès qu'ils se croient assez éloignés du bord de la Mer, ils commencent par supprimer la distance où ils se trouvent de la Côte; & cette distance étant plus grande qu'elle ne paroît par le Journal de route, ils sont bientôt obligés de porter à l'Est. Alors ils doivent trouver, en effet, la Conception plus à l'Orient de cinq ou six degrés. D'ailleurs les Courans ont plus de force en certains jours; ce qui porte aussi quelques Pilotes à augmenter la différence des Méridiens. Mais quoiqu'ils emploient la Carte à laquelle ils ont le plus de confiance, il est rare qu'ils rencontrent juste; parceque toutes leurs Cartes ont été dressées sur des Journaux mal conçus, où l'on n'a pas fait l'attention nécessaire au cours des eaux. Ces différences, dans la Latitude, ne laissent aucun doute sur la réalité des Courans, & font sentir combien ils méritent d'être observés.

L'ARRIVÉE de Dom Joséph Pizarre, Lieutenant Général des Armées navales d'Espagne, ayant déchargé les deux Officiers Espagnols de leur Commission militaire, ils se hâterent de retourner au Pérou, pour y reprendre des occupations qui seront rappelées à leur tour.

(i) Voyez ci-dessus, le Journal de Dom Antoine d'Ulloa, où cette cause est expliquée.

*Fin de la Dix-neuvieme Partie.*



# AVIS AU RELIEUR,

P O U R

PLACER LES CARTES ET LES FIGURES

D U

## DIX-NEUVIEME VOLUME.

	pag.
— AMÉRIQUE Méridionale. . . . .	1 ✓
— Golfe de Saint Laurent & environs. . . . .	27 ✓
— Tierra-Firme & Province de Carthagene. . . . .	241 ✓
— Plan de Carthagene. . . . .	252 ✓
— Plan de la Baie & de la Ville de Porto-Belo. . . . .	265 ✓
— Audience de Lima. . . . .	298 ✓
— Audience de Charcas. . . . .	312 ✓
— Paraguay. . . . .	323 ✓
— Plan de Lima. . . . .	331 ✓
— Femmes de Lima, &c. . . . .	340 ✓
— Plan de Cusco. . . . .	351 ✓
— Audience de Quito. . . . .	355 ✓
— Cours de la Riviere des Amazones. . . . .	379 ✓
— Plan de Quito. . . . .	387 ✓
— Espagnoles de Quito, &c. . . . .	393 ✓
— Plan de Sant'Iago du Chili. . . . .	419 ✓

*NB. Le Relieur aura l'attention de mettre des Onglets aux Cartes qui ne doivent pas être pliées.*

